+R 4274



Mme Duchesne

MUSÉE

DES FAMILLES,

LECTURES DU SOIR.

XIXe ANNÉE.

COLLABORATEURS DU MUSÉE DES FAMILLES.

TEXTE.

RÉDACTEUR EN CHEF : M. PITRE-CHEVALIER.

AMPÈRE (J.-J.).
AMIEL.
ANCELOT, de l'Académie.
ANCELOT (Mme).
BALZAC (de).
BERTHOUD (Henry).
BERTSCH (Auguste).
BLANQUI, de l'Institut.
BLAZE (Henry).
BOITARD.
BORGHERS.
BRETON (Ernest).
CHASLES (Philarète).
CHATOUVILLE (C. de).
CUSTINES (de).
DAVID (H.).
DELAVIGNE (Casimir).
DELAVIGNE (Germond).
DELISLE (Eugène).
DESBORDES-VALMORE (Mme).
DESCHAMPS (Émile).
DUMAS (Alexandre).
ÉTIENNEZ (Hippolyte).
FÉVAL (Paul).
GAUTIER (Théophile).
GAY (Mme Sophie).
GÉRARD de NERVAL.
GEOFFROY SAINT-HILAIRE (Isid.), de l'Institut.
GIRARDIN (Mme Émile de).
GOZLAN (Léon).
GRANIER DE CASSAGNAC.
GROLIER (P.-N.).
HALÉVY (Léon).
HOUSSAYE (Arsène).
HUGO (Victor), de l'Acad. franç.
JACOB (le bibliophile).
JAL, historiographe de la marine.
JANIN (Jules).
JASMIN (d'Agen).
JUBINAL (Achille).
KARR (Alphonse).
KÉRATRY.
LABAT (Eugène).
LALANDELLE (G. de).
LAMARTINE (Alp. de), de l'Académ.
LA ROUNAT (Ch. de).
LAVOLLÉE.
LENOIR (Albert).
LORMEAU (Juliette).
LOUDUN.
MARCO DE SAINT-HILAIRE (E.).
MARY-LAFON.
MASSON (Michel).
MAZAS.
MÉRY.
MONNAIS (Édouard).
MONNIER (Henri).
ORSINI (l'abbé).
PÉCONTAL (Siméon).
PITRE-CHEVALIER.
PLANCHE (Augustin).
PLOUVIER.
PONCY (Charles).
PONGERVILLE, de l'Académie.
ROGER DE BEAUVOIR.
ROMAN.
SAINT-MARC GIRARDIN, de l'Académie française.
SAINTINE.
SALVANDY (de), de l'Académie française.
SCRIBE, de l'Académie française.
SCUDO (P.).
SÉGUR (A. de).
TASTU (Mme Amable).
TOUZÉ (l'abbé).
ULBACH (Louis).
VERNE (Charles).
VIARDOT (Louis).
VIENNET, de l'Académie française.
VIGNY (Alfred de), de l'Ac. franç.
WALLUT (Charles).
WEY (Francis).

DESSINS.

BEAUCÉ.
BIARD.
BRASCASSAT.
BRETON.
CATENACCI.
CHAM.
COPPIN (Édouard).
DAUBIGNY.
FOREST (Eugène).
FREYMANN.
GAVARNI.
GÉRARD-SÉGUIN.
GIGOUX.
GIRARDET (Karl).
JACQUAND.
JANET-LANGE.
JOHANNOT (Tony).
LEEHMANN.
LENOIR (Albert).
MONNIER (Henry).
MONTALANT.
MOREL-FATIO.
NANTEUIL (Célestin).
PAUQUET.
STAAL (Gustave).
H. VALENTIN.
VERNET (Horace).
WATIER.

GRAVURES.

BEST, BEUGLÉT, BLAIZE, COSTE, DUMONT, FAGNION, MONTIGNEUL, GAUCHARD, GÉRARD, PISAN, TRICHON, WIESENER, ETC.

N. B. La collaboration des écrivains et des artistes d'élite n'est point ici un vain ornement de prospectus, comme pour tant de journaux, qui se parent des plus beaux noms sans s'enrichir de leurs travaux; toutes ces signatures figurent dans la collection du *Musée des Familles* et continueront d'y figurer au-dessous des articles et des gravures les plus remarquables.

RENOUVELLEMENT D'ABONNEMENT

POUR L'ANNÉE 1852-1853 (20e ANNÉE).

Tous les abonnements partent du mois d'Octobre et se font pour l'année entière.

Prix pour Paris,
6 FRANCS PAR AN.
AVEC *LES MODES VRAIES :* 11 francs.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* seul : Allemagne et Angleterre, 7 fr. 50; Italie, Suisse et Belgique, 8 fr. 10; Espagne et Hollande, 9 fr. 50.

Pour les départements,
7 FRANCS 50 CENTIMES PAR AN.
AVEC *LES MODES VRAIES :* 13 francs 70 centimes.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* avec *Modes* : Allemagne et Angleterre, 13 fr. 70; Italie, Suisse et Belgique, 15 fr. 50; Espagne et Hollande 19 fr. 10.

A Paris, au bureau de l'administration, rue Saint-Roch, 37.

Nous engageons nos Abonnés des départements et de l'étranger à nous envoyer directement, rue Saint-Roch, 37, *le montant de leur abonnement, en un mandat de poste, ou un bon à vue sur Paris, de la somme de* 7 *fr.* 50 *c. pour le* Musée *seul, et de* 13 *fr.* 70 *c. pour le* Musée *et les* Modes vraies *réunis,* dans les départements. (Voir les prix ci-dessus pour l'étranger.)

L'administration ne peut répondre que des abonnements qui lui sont demandés directement *par lettres affranchies; elle ne saurait être responsable des retards qu'éprouvent les Abonnés qui emploient toutes autres voies.*

Tout abonné *direct* est sûr de recevoir le *Musée* exactement le 25 de chaque mois. Il peut réclamer dans le mois en cas d'erreur. Pour tout changement d'adresse, il doit écrire *franco* avant le 10 du mois.

Les bureaux des Messageries nationales et générales se chargent également de faire les abonnements à notre Recueil, sans augmentation de prix. On souscrit aussi au Musée des Familles *chez tous les libraires de France et de l'étranger, sous leur responsabilité.*

DIX-NEUF VOLUMES SONT EN VENTE.

Prix de chaque volume.

Pour Paris. . .	Broché.	6 fr.	(Voyez les prix ci-dessus pour l'étranger.)
	Relié.	7 fr. 50 c.	
Pour les départements, par la poste, le volume broché.		7 fr. 50 c.	

Les 15 premiers volumes de la collection, pris ensemble (réduction de 50 pour cent) : 45 fr. pour Paris au lieu de 90 fr.; 50 fr. pour les départements, au lieu de 112 fr. (Rendus, *franco*, à domicile.)

NOTA. La poste ne se charge pas des volumes reliés.

Voir, pour plus de détails, les *Avis aux lecteurs*, sur la couverture du volume.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, 7, RUE DU BOULEVARD. BATIGNOLLES.
(Boulevard extérieur de Paris.)



MUSÉE DES FAMILLES

Lectures du Soir.

DEUXIÈME SÉRIE.

TOME NEUVIÈME.

—

1851-1852.

—

PARIS, RUE SAINT-ROCH, 37.

AVERTISSEMENT.

En commençant ce dix-neuvième volume du *Musée des Familles*, nous avions promis à nos lecteurs :

1° L'extension des Nouvelles, « telles que nous les comprenons, c'est-à-dire aussi convenables pour l'enfant et la jeune fille qu'attachantes pour le père et le mari » ;

2° Deux ouvrages des écrivains les plus capables de résoudre ce problème délicat, M. Jules Sandeau et M. X.-B. Saintine.

L'auteur de *Picciola* nous avait déjà donné le pendant de ce chef-d'œuvre : *le Vrai Robinson*, qui a figuré avec tant d'honneur dans notre dix-septième volume. Une indisposition prolongée de M. Saintine a seule retardé l'achèvement de ses curieux *Souvenirs de chasse, de pêche et... autres*, que nous publierons en 1852-53.

Le présent volume contient l'œuvre annoncée de l'auteur de *Mlle de la Seiglière;* et nous exprimons ce que tous nos lecteurs ont senti, en disant qu'il faut remonter jusqu'à *Paul et Virginie* pour trouver l'égal du *Château de Montsabrey*, comme simplicité du fond, intérêt touchant des détails, perfection du style et chaste expression des tendresses du cœur.

A ces titres charmants, M. Jules Sandeau ne pouvant être surpassé que par lui-même, il sera désormais un de nos fidèles collaborateurs, et les livraisons de notre tome prochain en fourniront la preuve à notre immense famille littéraire.

Le quatrième épisode des *Révolutions d'autrefois*, le *Bouquet de Paille*, de notre rédacteur en chef, dont les scènes dramatiques et les piquantes leçons ont tenu quatre mois notre public en haleine, recevra son complément dans l'épilogue du *Drapeau Rouge* (1652), dernière révélation historique dont les surprises, de plus en plus étranges, achèveront de justifier la spirituelle épigraphe de l'auteur.

Sans rappeler les autres ouvrages importants que renferme ce volume, nous ferons remarquer qu'ils ont à peine interrompu nos séries courantes : *Voyages en France et dans le monde entier*, *l'Esprit des bêtes*, *l'Art et les Artistes*, *Études religieuses*, *historiques*, *morales*, etc., *le Spectacle en famille*, *Revues des actualités*, *la Science en famille; Enigmes* et *Rébus* instructifs, etc.

Tout le monde a remarqué avec quelle adresse et quel charme l'ingénieux docteur caché sous les initiales L. P., enseigne aux plus ignorants et aux plus frivoles les savants mystères de la physiologie humaine.

Ce cours scientifique se continuera sous sa forme amusante, ainsi que tous les articles destinés à initier nos lecteurs aux merveilles de la création, de la science et de l'industrie.

Quant aux *illustrations*, jamais le *Musée des Familles* n'avait donné autant de vues et de portraits contemporains qu'en cette année 1851-52.

Jamais non plus il n'avait réuni les crayons d'artistes plus illustres et plus habiles. Il nous suffit de citer M. Gavarni, décoré hier de la Légion-d'Honneur; MM. Louis Marvy, Freeman, Valentin, Girardet, Janet-Lange frères, Eugène Forest, E. Breton, H. Catenacci, et enfin le maître par excellence, Tony Johannot, qui venait d'achever 18 dessins pour le *Musée des Familles*, quand la mort l'a frappé dans la vigueur du talent.

Est-ce à dire que nous nous croyons arrivés aux limites du progrès? Non certes! Et nous voulons que notre année 1852-53 soit marquée par des progrès nouveaux.

Succès oblige. Puisque notre succès grandit d'année en année, nos efforts et nos améliorations grandiront en conséquence, et nous ne cesserons de répéter au vaste public, qui nous est si fidèle, les paroles qui terminaient notre dernier avertissement :

« *Nous sommes de vieilles connaissances et des amis à l'épreuve; comptez sur notre persévérance, comme nous comptons sur la vôtre.* »

Septembre 1852.

MUSÉE DES FAMILLES.

LEÇONS D'HISTOIRE. LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS.



H. CATENACCI, del. PIZAN.

Le carrefour d'Ablon en 1652. Entrée du camp de Charles de Lorraine, d'après Wouwermans.

LE BOUQUET DE PAILLE (1652) (1).

VI. — LE NOUVEAU PLAN DE GUILLAUME DEBOILE.

Evadé après le siége de Paris, comme on l'a vu dans le *Pain de Gonesse*, Deboile avait senti la nécessité de changer de rôle, et s'était engagé en Gascogne dans l'armée errante de Charles de Lorraine, asile ouvert alors à tous les aventuriers de l'Europe. Son éloquence, son audace et son habileté avaient bientôt séduit le prince. Il était devenu son confident et son ambassadeur dans les affaires scabreuses. Il avait, en outre, étudié la guerre de partisan, et était arrivé à entendre, aussi bien que son patron, l'art des embuscades et des coups de main.

Enfin, il avait annulé sa condamnation et son passé par deux moyens aussi décisifs que hardis, 1° en accréditant le bruit de son exécution à Bordeaux ; 2° en renaissant à Paris sous un titre et un costume étrangers. Guillaume Deboile, fusillé par lui-même, n'existait plus que pour ses partisans ; il bravait ses juges et ses ennemis, sous le nom de baron d'Altomar ; et Bordeaux était alors si loin de Paris, qu'il arriverait à ses fins avant que la vérité fût connue. On a vu, d'ailleurs, que son teint, basané par le séjour du Midi, ajoutait à la vraisemblance de sa transformation. Il n'avait pas manqué de la compléter en apprenant à fond l'espagnol ; c'est ce que l'hôtesse du *Chapeau-Rouge* appelait *son admirable idée*. Grâce à cette idée, en effet, Deboile renouait impunément les deux complots de son cœur et de sa tête.

Remis par M[me] Marie-Anne sur les traces de Louise Boucherat, et informé qu'elle était comtesse d'Amalby par le nom seulement, il se préparait à reconquérir sa main, plus regrettée que jamais, en s'assurant de sa personne, jusqu'à ce qu'il l'eût rendue veuve à son profit.

Commandant de deux mille hommes, comme son rival, il avait, pour se défaire du comte d'Amalby, son épée d'abord, et les chances de la guerre, puis le blanc-seing de Gaston d'Orléans, dont la destination terrible était son secret...

Agrandi, pour la multitude, des prestiges du martyre et de la résurrection, il la dominerait et l'agiterait plus victorieusement qu'en 1648. Il venait d'en faire l'expérience en rattachant l'oncle du roi au joug de l'émeute, au moment même où ce prince allait se rejeter vers Mazarin.

Quant à ses projets de vengeance sur la duchesse de Longueville, et à son rêve ambitieux du rôle de Cromwell ou de Mas-Aniello (2), il profiterait de la leçon que la première Fronde avait donnée à son impatience. Il dissimulerait son drapeau rouge et son système (3) jusqu'à ce qu'il eût abattu le drapeau royal devant celui des princes rebelles ; comptant sur la division de ceux-ci après la victoire, pour les submerger à leur tour sous l'océan populaire...

Et qu'on ne se hâte pas de l'accuser de folie, car nous le verrons plus tard, l'histoire en main, réussir à l'*Ormée* de Bordeaux.

VII. — L'OREILLE DE M. DE COLBERT.

En attendant, Guillaume aura fort à faire à Paris ; car si l'oreille de M[me] Marie-Anne est fine, celle de M. de Colbert ne l'est pas moins.

Or, après avoir quitté le cabinet de Gaston, l'envoyé de Mazarin a trouvé un page du duc, chargé de le conduire hors du Luxembourg. Ce page, espion du cardinal, au lieu de diriger Colbert vers l'escalier, l'a ramené, par un détour, derrière une porte secrète, où il a entendu tout le dialogue du duc et d'Altomar.

Puis le négociateur et son guide ont traversé le jardin, et sont arrivés à une porte également secrète, ouvrant sur la campagne, loin de toute garde et de toute surveillance.

Colbert a examiné cette porte et ses alentours en stratégiste consommé ; puis il en a mis la clef dans sa poche, a rejoint son escorte à deux portées de fusil, et a repris tranquillement le chemin du camp royal...

VIII. — LES PETITS CADEAUX DE MAZARIN.

Deux heures après, Colbert rentrait à Saint-Denis, et se rendait au cabinet de Mazarin, situé au centre de la vieille abbaye, près de l'appartement du roi et de la reine.

Le cardinal, un peu fatigué par l'exil, n'avait rien perdu de son élégance cavalière. L'écharpe verte, brodée d'or, relevait les riches draperies de sa robe rouge.

Il était enfermé avec Bernouin, son valet de chambre, et le jeune roi Louis XIV, fort grandi en quatre années.

Tous trois parlaient d'un sujet très-cher au petit prince depuis quelque temps. Il s'agissait de M[lle] Marie Mancini, une de ces cinq nièces de Mazarin, qu'on avait surnommées les cinq Grâces.

A l'époque où M[lle] de Montpensier visait au cœur de Louis XIV, le ministre lui avait opposé, comme rivale, cette nièce dans tout l'éclat de sa beauté. Le roi l'avait distinguée si tendrement, que Mazarin avait conçu l'espoir secret de la voir un jour reine de France. C'eût été le digne couronnement des grandeurs de sa famille.

Depuis une heure donc, Louis XIV demandait instamment des nouvelles de Marie Mancini : ce qu'elle était devenue pendant l'absence de son oncle ; pourquoi il ne l'avait pas ramenée à la cour ; quand on la reverrait à la tête des cinq Grâces, — qu'elle éclipsait comme un astre sans égal ; etc., etc.

Le ministre excitait, en l'éludant, l'impatience du monarque, lorsque celui-ci, furetant, avec l'audace de son âge, dans le bureau entr'ouvert, y découvrit deux boîtes d'or, enrichies d'admirables miniatures.

— Eh parbleu ! la voilà ! s'écria-t-il, en reconnaissant celle dont il avait l'image dans le cœur.

Une des boîtes représentait, en effet, Marie Mancini, et l'autre Anne Martinozzi, sa cousine. Bien que toutes deux fussent également charmantes, Louis XIV n'avait pas hésité entre elles un seul instant...

Mazarin, calme et silencieux, épiait d'un regard oblique la joie confuse du petit prince.

— Bon cardinal, dit-il avec une câlinerie qui était encore impérieuse, donnez-moi cette boîte d'or, pour y enfermer mes pastilles d'Espagne.

Le ministre examina le bijou, comme pour délibérer, et le regard du roi se suspendit à ses lèvres muettes...

Ce fut en ce moment que Colbert entra... Mazarin re-

(1) Voyez le numéro de septembre dernier.
(2) Voyez le *Médaillon d'argent*, t. XVII, p. 14. (3) *Ibid.*

mit la boîte dans le tiroir et congédia respectueusement Louis XIV.

Celui-ci observa Colbert, son futur ministre, avec une fureur concentrée, et murmura en se retirant, ne croyant pas dire si vrai : — Je ne t'aimerai jamais, toi ; tu peux y compter dès aujourd'hui !

Mazarin passa une heure, seul avec son envoyé. Colbert lui donna les noms des Frondeurs qu'il avait convertis, lui raconta comment il avait échoué près du duc d'Orléans, lui révéla tout ce qu'il avait surpris du plan des rebelles, et conclut judicieusement en ces termes :

— Le plus terrible allié des princes sera Charles de Lorraine ; et l'âme de la nouvelle Fronde est Mlle de Montpensier.

— Il faut donc, reprit Mazarin, maintenir la neutralité de Charles en l'écartant de Paris, et enlever Mademoiselle aux Parisiens et à Gaston : ce sera couper à Samson, du même coup, sa chevelure et sa barbe.

Rappelant aussitôt Bernouin :

— Pour quel jour, lui demanda-t-il, le comte d'Amalby nous annonce-t-il son arrivée ?

— Pour dimanche, monseigneur, répondit le valet de chambre.

— C'est bien. Il sera temps, dit le cardinal, tandis que Bernouin se retirait. Le comte d'Amalby est l'homme qu'il nous faut ! Voici le petit cadeau que je lui réserve, ajouta-t-il en serrant la clef du Luxembourg, que venait de lui remettre Colbert.

Puis il reprit dans son tiroir les deux portraits de ses nièces, traça quelques lignes sur un carré de papier, les enferma dans la boîte qui représentait Anne Martinozzi, et dit avec un sourire perdu sous sa moustache : — Autre petit cadeau pour le duc Charles de Lorraine.

Enfin, entendant la voix de Louis XIV dans la pièce voisine, il tira du bureau le second portrait, celui de Marie Mancini :

— Ah ! Mlle de Montpensier aspire toujours à la main du roi de France ?...

Et, sans achever la phrase, il rejoignit le jeune prince, auquel il remit la boîte d'or, *pour enfermer ses pastilles d'Espagne.*

Louis XIV poussa un cri de joie, et le cardinal murmura finement :

— Rien de tel que les petits cadeaux pour entretenir l'amitié !

Puil il écrivit à Marie Mancini et à sa cousine : — *Revenez à la cour ; je vous attends à Saint-Denis...*

IX. — LE DUC CHARLES DE LORRAINE.

Le lendemain matin, près du village d'Ablon, sur un point de la rive de la Seine aujourd'hui paré de villas coquettes, alors ombragé d'un bouquet de vieux arbres et occupé par de misérables cabanes en bois, le duc Charles de Lorraine attendait ses courriers du jour.

Ce carrefour sauvage, que les bohémiens seuls disputaient aux bûcherons, formait l'entrée du camp de l'ancien roi de Nancy.

Lui-même habitait sans répugnance une des pauvres chaumières où quelques bandits avaient couché la veille.

Des cavaliers, harcelés par les mendiants et les chiens du village, des soldats aux fantasques uniformes, les uns traînant des femmes après eux, les autres portant des marmots en croupe, allaient et venaient autour de la tente sans gardes de leur généralissime.

Neveu et successeur de Henri, beau-frère de Henri IV, Charles IV avait passé sa vie à perdre et à reconquérir ses États. Sa sœur Marguerite avait épousé Gaston d'Orléans malgré Louis XIII et Richelieu. Détrôné une dernière fois et chassé de Nancy par l'armée royale, Charles s'était fait capitaine de fortune et avait appelé ses anciens sujets sous son drapeau. Un assez grand nombre l'avaient suivi, entraînés surtout par sa belle humeur. C'était, en effet, l'esprit le plus bizarre, et le plus joyeux compagnon qui se pût voir. Vêtu de la casaque des soldats et parlant leur rude langage, la tente était devenue son palais, la bouteille son sceptre, l'éclat de rire sa politique, l'épée son outil et le butin son revenu. Il louait son armée à tant par jour, au plus offrant, et vivait de pillage quand la solde faisait défaut.

Ce jour-là, dans sa cabane d'Ablon, il déjeunait avec dix sergents, auxquels il tenait tête, le verre à la main et la chanson aux lèvres. Les violons, comme il disait, étaient payés par la reine, et les flûtes par les princes frondeurs ; car il avait annoncé à chaque parti qu'il lui apportait ses services, et il extorquait ainsi, à droite et à gauche, de quoi régaler lui et ses régiments. Par surprise ou par terreur, les fournisseurs des deux camps ennemis lui envoyaient la fleur de leurs provisions.

— A la santé du Mazarin ! criait-il en faisant sauter les bouchons du cardinal.

— Et à la gloire du prince Louis, ajoutait-il en découpant les volailles de Condé.

Comme on l'avait sommé d'opter entre l'écharpe verte et le bouquet de paille, il s'était, un beau matin, rendu tout seul à Paris. Les princes et le Parlement lui ayant demandé ce qu'il y venait faire :

— Me divertir, répondit-il avec une pirouette. Et il s'amusa, en effet... aux dépens de tout le monde.

Il visita d'abord Gondi le coadjuteur, qui lui fit un éloquent discours en faveur du tiers-parti. Il parut l'écouter avec une attention profonde ; puis, au lieu de lui répondre, il prit un bréviaire sur une table, et se mit à réciter l'office du jour. Le prélat trouvant l'épigramme un peu forte, Charles le quitta pour aller chez Mme de Montbazon. Il la rencontra avec Mlle de Chevreuse, la beauté de l'époque, et les combla des galanteries les plus empressées. Les deux dames crurent pouvoir le gagner à la cause des princes. Elles lui en exposèrent les avantages dans la plus belle langue des précieuses. Il leur repartit en saisissant une guitare et en jouant une courante qu'il dansait tout à la fois. Elles entendirent mieux la plaisanterie que le coadjuteur, et il les laissa pâmées d'un fou rire au milieu de leur salon. De là, il se rendit au Conseil du prince de Condé, qui l'invita courtoisement à s'asseoir à sa droite ; mais, en sa qualité d'aîné, Charles refusa de *céder la main* à son hôte. Afin de supprimer la place d'honneur, il exigea que toutes les tables carrées fussent remplacées par des tables rondes... Il débita mille bons mots sur celui-ci, sur celui-là ; sur les présents comme sur les absents ; puis, s'étant ainsi amusé, comme il disait, jusqu'à la nuit, il sortit et regagna son camp en sifflant un air à boire...

Cependant ses huit mille hommes étaient chose sérieuse, et il comptait les vendre d'autant plus cher qu'on se les disputait plus vivement. D'une main donc, il avait envoyé d'Altomar à Gaston avec les propositions qu'on a vues ; et, de l'autre main, il avait écrit de sa plus belle encre à Mazarin, lui offrant d'épouser sa nièce Martinozzi, si le roi le rétablissait dans ses États...

En attendant la réponse la plus avantageuse, il entamait la vingtième bouteille avec ses dix sergents, dont la moitié étaient déjà tombés sous la table...

Le premier courrier qui revint fut le baron d'Altomar. Le duc reprit son sérieux pour le recevoir, et renvoya ses convives ou les fit emporter.

Le capitaine lui rendit compte de sa mission, lui annonça que le marché était conclu pour vingt mille livres, et l'assura qu'il les recevrait le surlendemain, avec les instructions de son beau-frère.

Puis, après avoir exposé tout au long le plan des Frondeurs, Altomar alla choisir dans sa compagnie les cent hommes dont il était le plus sûr, pour les emmener avec lui et les joindre aux Wallons qu'il devait commander.

Une heure après, le second courrier arriva.

C'était la réponse de Mazarin, la lettre enfermée dans la boîte d'or.

A la vue du portrait d'Anne Martinozzi, Charles de Lorraine sourit en retroussant sa moustache, puis il ouvrit la boîte et lut ces mots du cardinal :

Quand Mazarin sera rentré dedans Paris,
Sa nièce épousera Charles IV à Nancy.
Mais pour que Mazarin rentre dedans Paris
Charles doit s'éloigner *à quinze lieues d'ici*

— La rime n'est pas riche et la promesse est vague, fit le prince en clignant de l'œil et en délibérant à part lui. Touchons toujours les vingt mille livres de Gaston, conclut-il philosophiquement, sauf à les joindre dans huit jours à ma corbeille de noces. Avant le mariage, dit un proverbe, les infidélités ne comptent pas; et « un tiens vaut mieux que deux tu l'auras ! » ajoute un autre proverbe. La sagesse des nations doit être celle des rois. Il s'agit de concilier les deux propositions ; la chose n'est pas impossible, avec un peu d'imaginative...

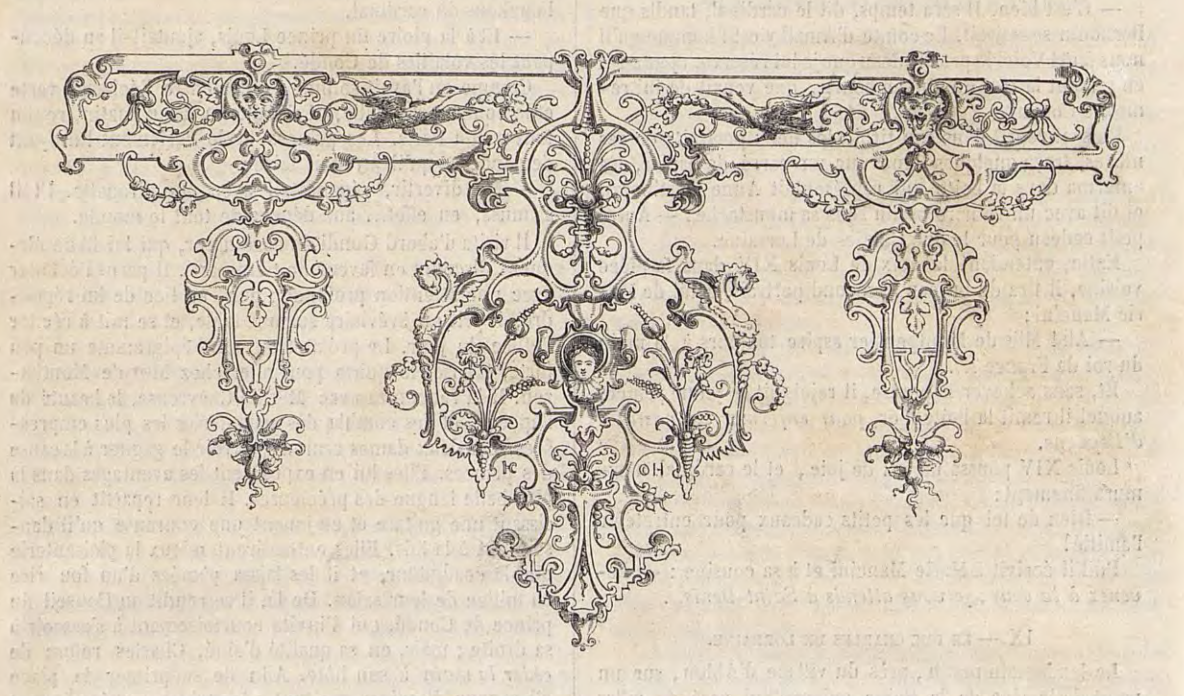
Et lorsque d'Altomar revint prendre congé de lui, il lui remit cette réponse pour le duc d'Orléans :

— Donnant, donnant; qu'on verse, et je marcherai. Les huit jours compteront de celui où j'aurai touché les vingt mille livres. Les bons comptes font les bons amis.

Puis il envoya à Mazarin cette autre réponse :

La Martinozzi est charmante. Avant trois jours je serai à *quinze lieues de Paris ;*

Et quand Charles sera rentré dedans Nancy,
Charles épousera votre nièce à Paris.



Ornement. Fantaisie, d'après Jansen.

X. — LE RÊVE ET LE RÉVEIL.

Après deux jours de repos et de résignation à l'auberge du *Chapeau-Rouge*, la comtesse Louise d'Amalby ne souffrait plus, et devait essayer, le lendemain, son pied malade.

Toujours vêtue de son habit de mousquetaire, elle était à demi couchée sur son lit, laissant flotter sur les oreillers ses cheveux délivrés de leur prison, et comptant, avec la joie d'un avare, toutes les pièces de son trésor étalées sous ses mains errantes...

Ce trésor était un petit coffret dont la clef reposait sur son cœur, et ces pièces étaient les lettres que son mari lui avait adressées depuis leur séparation.

Assis en face d'elle, dans un large fauteuil, Jean Bouchérat son père, l'écuyer au bonnet de coton, passait en revue un autre trésor, les vingt mille livres cachées au fond de sa valise.

Il était environ sept heures du soir. Les bruits du jour mouraient peu à peu dans l'auberge. Les derniers rayons du soleil, tamisés par les rideaux de la fenêtre, jetaient un reflet rose sur le visage de la jeune comtesse.

Elle avait alors vingt et un ans ; et malgré les chagrins de l'absence et les fatigues des voyages, sa beauté s'était accrue encore depuis 1649. Comme ces fleurs vigoureuses que rien n'altère, elle s'était épanouie au milieu des tempêtes. La double nuance, brune et dorée, de ses che-

veux avait acquis une richesse de tons qui eût défié le pinceau des artistes. On ne pouvait en comparer l'effet qu'à ces crépuscules d'été, à la fois sombres et transparents, qui unissent les splendeurs du jour aux charmes de la nuit. Sous l'influence des larmes que lui arrachait le souvenir du comte, le vif éclat de ses yeux noirs et la finesse perlée de son sourire s'étaient tempérés d'une lueur humide et d'une rêverie mélancolique, nuage passager sur un ciel d'azur, écharpe de pluie dans un rayon de soleil. Les lignes pures de son visage et de sa taille s'étaient arrêtées, en se développant, à ces limites de la force et de la grâce où se rencontre la perfection. Quant à la fraîcheur veloutée de son teint, l'air de la Touraine l'avait tout juste brunie, comme une journée d'août brunit la pêche mûrie sous les feuilles.

— Savez-vous, mon père, disait-elle, que si le roi avait beaucoup de sujets tels que vous, mon oncle Broussel aurait beau faire rage de sa parole et messieurs les princes de leur épée, Sa Majesté rentrerait en triomphe à Paris, et serait enfin la maîtresse dans son royaume? Pendant la première Fronde, M. de Mazarin vous appelait avec malice le *donneur de conseils* : que dira-t-il en apprenant que vous avez vendu vos moulins pour ajouter deux mille hommes à l'armée royale?

— Il dira ce qu'il voudra, ma fille; ce n'est pas pour ses remerciements que j'ai rempli mon devoir.

— Je le sais; mais la surprise du cardinal m'amusera. Lui qui prétend deviner tous les complots, il ne soupçonne pas celui que nous avons formé avec le comte. Il attend un simple capitaine avec quatre cents hommes, et il va recevoir un lieutenant-colonel avec deux mille!

— Patience, monsieur le mousquetaire, vous n'êtes pas encore *colonnelle !* Philippe d'Amalby ne tient pas son brevet.

— Oh! je m'en charge, dit Louise. C'est à ceux qui payent les recrues de les commander. Je remettrai moi-même les vingt mille livres à la reine, et sa quittance sera le brevet de mon mari! Je n'aurai pas même besoin de le demander; je connais le cœur d'Anne d'Autriche, et elle connaît la bravoure de Philippe! D'ailleurs, M. d'Harcourt, en envoyant celui-ci à M. de Turenne, le signale comme *le premier capitaine de son armée.* Tenez! voici la dernière lettre du comte, où est transcrite celle de son général... Malheur aux Frondeurs! continua la jeune femme en s'exaltant; nous allons les battre à plate couture!





Mlle Mancini et Mlle Martinozzi, nièces de Mazarin. (Musée de Versailles.)

En ce moment, un bruit du dehors la fit tressaillir. Le père Boucherat souleva le rideau, et vit qu'on fermait les portes de l'auberge. La nuit était close, en effet, et les lumières s'éteignaient à Choisy.

— Colonel, dit le bonhomme, qui remit sa valise sous son chevet, en attendant que vous ayez battu les Frondeurs, vous pouvez dormir tranquille.

— Encore un jour, un seul jour de séparation! murmura Louise, rangeant de son côté ses lettres en ordre. Puis elle reprit avec un reste d'inquiétude : — Cet officier espagnol n'a point reparu depuis hier au *Chapeau-Rouge?*

— Tu y penses toujours?... fi donc! dit l'écuyer, en fixant son bonnet par un ruban; cet homme rirait de bon cœur s'il savait faire rêver... un mousquetaire comme toi.

Louise, rassurée, sourit à son tour et soupira doucement : — Je vais rêver plutôt au comte d'Amalby.

— A la bonne heure!

— Savez-vous l'idée qui me vient, mon père? ajouta-t-elle d'un air radieux; si, au lieu d'arriver demain au camp du roi, Philippe y était arrivé aujourd'hui, il aurait en ce

moment votre lettre, qui lui annonce que nous l'attendons ?

— Sans doute ; et, au lieu de venir te chercher après-demain, il viendrait...

— Demain ! s'écria Louise en bondissant de joie ; oh ! ce serait trop de bonheur !

— Allons, allons, fit Jean Boucherat, soyons calme !... tu vas dénouer l'appareil de ta jambe. La tête sur l'oreiller, et bonne nuit, madame.

La comtesse obéit, mais en répétant : — Demain, demain ! je gage qu'il arrivera demain !

Elle s'endormit dans cette joyeuse pensée, tandis que son digne père, immobile au pied de son lit, prolongeait sa veillée pour la contempler avec tendresse.

— Tête charmante et noble cœur ! se disait-il en voyant sa poitrine soulever la casaque militaire. Que d'Amalby sera étonné de la retrouver ainsi, et heureux de la revoir après une si longue séparation ! Quant à Sa Majesté Louis XIV, je suis sûr qu'il l'embrassera encore au front, — comme le jour où il signait son contrat.

Puis le bonhomme se mit à songer à la douce vie qu'ils mèneraient ensemble, quand Philippe n'aurait plus qu'à se reposer sur ses lauriers. Les deux époux passeraient l'hiver à la Cour au milieu des fêtes parisiennes, et viendraient habiter, au printemps, une jolie maison qu'il leur bâtirait à Gonesse. — Car enfin, le roi m'a fait baron ; il faut que j'aie mon petit château, comme les autres. Je gagnerai cela sur le prix de mes blés, qui ne manquera pas de remonter après la paix. J'inviterai quelquefois Broussel, mon beau-frère, et je le ferai enrager avec l'histoire de son Parlement..., qui sera mis enfin à la raison.

Boucherat fut interrompu par la voix de sa fille... Elle prononçait, en dormant, des paroles inarticulées...

— Mon père..., je vous l'avais bien dit... Voilà Philippe... Oui..., c'est lui-même !... Qu'il est beau sur son cheval de guerre ! Ah ! son nouveau régiment se déploie... Dieu ! que d'hommes et d'épées au soleil ! Et mon mari va commander tout cela !... Approchez, approchez, monsieur le colonel... Vous ne me reconnaissez pas? Je suis Raoul d'Estanges, le mousquetaire... Regardez-moi bien... Ah ! ah ! ah !

Et la jeune femme poussait un éclat de rire argentin..., qui retentissait dans le cœur du père Boucherat.

Mais ce bruit charmant fut bientôt couvert par un autre, qui semblait envelopper la maison... C'était comme des pas de chevaux nombreux, avec un cliquetis d'épées et d'armures...

Le vieillard s'élance à la fenêtre, l'entr'ouvre, et, aux lueurs des étoiles, aperçoit des cavaliers...

— Qu'est-ce que cela? dit-il avec frayeur...

Mais, au même instant, il remarque un carrosse au milieu des chevaux, distingue le chef de la troupe, et voit une écharpe verte sur son épaule...

— Des soldats du roi !... Ah ! mon Dieu !... Est-ce que par hasard ?... Mais oui ; cette écharpe et ce carrosse... C'est évident !... Admirable surprise !...

Puis, réveillant sa fille en sursaut :

— Louise, lui crie-t-il avec transport, tu avais deviné juste... Ton rêve est une vérité... Là, sous cette fenêtre..., d'Amalby et son régiment !

— D'Amalby ! répète la jeune femme, avec une sorte de délire.

Et oubliant sa blessure, elle saute à bas de son lit, et se précipite à la fenêtre.

Mais déjà la porte de la chambre s'était ouverte, et au lieu de Philippe, un inconnu s'avançait, le front couvert d'un masque de velours, le corps enveloppé d'un large manteau, suivi de quatre soldats masqués comme lui.

Devant cette apparition, si différente de ce qu'ils attendaient, Boucherat et Louise restent glacés d'étonnement... Le père n'a que la force de se placer devant sa fille et d'avancer la main vers son épée suspendue à la muraille.

— Pas de résistance, monsieur, lui dit un des hommes, et pas un mot, si vous tenez à votre vie et à celle de madame.

En même temps, quatre bras de fer l'entraînent dans la pièce voisine, tandis que quatre autres portent Louise évanouie dans le carrosse.

Un quart d'heure après, tout avait disparu ; le silence s'était rétabli dans l'auberge, et Boucherat, abandonné par ses gardiens, rentrait éperdu dans sa chambre, où il cherchait en vain sa fille et sa valise.

Il ne trouva que ces mots écrits sur une table : *Ceux qui se font soldats courent les chances de la guerre. Vous reverrez dans un palais celle qui vous est enlevée dans une auberge. Vos vingt mille livres vous seront rendues au centuple. Retournez à vos moulins de Gonesse.*

Il chercha inutilement la clef de ce mystère... Et l'hôtelière et ses valets, réveillés par ses cris, *parurent* aussi étonnés et aussi désolés que lui-même.

Tout ce qu'il put faire, au point du jour, après quatre heures d'angoisses et de fureurs perdues, ce fut de s'élancer sur son cheval et de courir, non pas à ses moulins de Gonesse, mais au camp du roi à Saint-Denis.

Le comte d'Amalby n'était pas encore arrivé, mais on l'attendait d'un instant à l'autre...

XI. — LA PRISONNIÈRE.

Pendant ce temps-là, les conducteurs de la comtesse avaient pris la route de Paris. Ils y entrèrent au milieu de la nuit la plus sombre, franchirent les portes en montrant une passe du duc d'Orléans, traversèrent les rues silencieuses de la Cité et du quartier latin, et s'arrêtèrent devant un grand édifice entouré d'arbres et de fleurs.

Quand Louise reprit ses sens, elle se trouva dans un salon tendu de damas et garni de meubles splendides. Des servantes et des laquais empressés lui prodiguaient leurs soins. Tout ce que le dévouement peut prévoir, tout ce que la fantaisie peut désirer, toilettes élégantes, table exquise, parfums recherchés, livres amusants, fleurs et lumières, se trouvait réuni autour d'elle...

Comme elle s'attendait à se réveiller dans un cachot, sa nouvelle surprise fut si grande, qu'elle se demanda encore si elle n'était pas chez Philippe...

Mais cette illusion s'évanouit à la lecture d'une lettre que lui présenta respectueusement une femme de chambre :

« Madame, soyez sans inquiétude sur votre père et sur
« vous-même. Avec un dévouement que vous apprécierez
« bientôt, j'ai dû vous arracher d'avance aux malheurs
« qu'entraînerait pour vous la défaite de Mazarin. Vivez
« et commandez en reine dans le palais qui vous est
« donné pour demeure.

« *Signé :* Baron d'ALTOMAR. »

— L'officier espagnol du *Chapeau-Rouge !* s'écria Louise, reconnaissant le nom qu'elle avait entendu à Choisy... Mon Dieu ! mon Dieu ! ajouta-t-elle, perdue dans ses conjectures, quel est donc cet homme? et quels sont ses projets sur moi ? ... Pourquoi ce masque sur son visage ?... Est-ce pour cacher sa ressemblance avec M. Deboile..., avec M. Deboile fusillé à Bordeaux ?...

Tant d'émotions, on le conçoit, avaient effacé de sa mé-

moire et sa blessure et les précautions qu'elle exigeait encore. Elle se lève et s'élance en chancelant sur son pied malade... Elle interroge du regard et de la voix tout ce qui l'environne. Elle n'obtient pas d'autres réponses que des hommages et des offres de services. Sa marche incertaine la porte aux extrémités de l'appartement... Elle y rencontre des gardes armés qui lui barrent silencieusement le passage... Elle regarde à travers les fenêtres; elle voit des mousquets étinceler dans l'ombre...

— Prisonnière! dit-elle, en se laissant retomber dans un fauteuil; mais prisonnière, où?... Prisonnière de qui? Oh! c'est à en devenir folle!...

Elle ferme les yeux et tâche d'oublier, car elle sent le vertige lui monter à la tête. Puis elle songe à Philippe, invoque son souvenir, et parvient ainsi à retrouver un peu de calme. Enfin, un torrent de larmes la soulage, une prière lui rend la force; elle se recueille, et repasse le cours de ses aventures.

— Maudit habit! se dit-elle à la vue de son uniforme... Mon père avait raison, sans doute; c'est ce déguisement qui m'aura perdue en éveillant des soupçons ennemis...

Alors seulement elle accepte les soins des femmes qui l'entourent; elle quitte ses vêtements de mousquetaire, laisse fixer ses cheveux par un peigne d'or, en rejette les boucles soyeuses le long de ses joues, avec cette négligence dont Sévigné devait faire un art; et, parmi les riches toilettes qu'on lui propose, choisissant une robe de chambre aux larges manches; entre les fleurs qui sollicitent sa main, prenant machinalement quelques tulipes, elle s'appuie, rêveuse, à la pierre d'un balcon, guettant le premier rayon du jour comme une lueur d'espérance, et consultant les pauvres fleurs que son doigt effeuille, avec la superstition des malheureux qui attendent un soulagement du hasard...

Quand l'aube éclaira enfin l'horizon, elle reconnut, avec une nouvelle surprise, le jardin du Luxembourg...

XII. — LE CONSEIL DU ROI.

Après avoir séquestré ainsi sa prisonnière, à laquelle il ne voulait se révéler que dans son triomphe; après en avoir confié la garde à ses hommes les plus sûrs, Deboile, que nous appellerons, comme tout le monde, le baron d'Altomar, alla mettre à la disposition de Gaston d'Orléans les vingt mille livres du père Boucherat, et se chargea de les porter, de la part du duc, à son beau-frère Charles, avec ces paroles significatives : — *Dans trois jours la bataille; joignez Condé à Charenton.*

— Dans trois jours, soit, j'y serai! répondit le prince de Lorraine, en encaissant les vingt mille livres; c'est plus de temps qu'il n'en faut, ajouta-t-il à part lui, pour me mettre en règle avec le Mazarin.

Et, quelques heures après, tournant le dos au rendez-vous qu'il venait d'accepter, il ordonnait à ses troupes de lever le camp et de prendre, au galop... la route d'Epernay.

Cette mission remplie, et loin d'en soupçonner le résultat, Altomar amena ses Wallons à la porte Saint-Antoine, pour les avoir sous la main, et revint préparer dans les faubourgs ce qu'il appelait sa *supplique* au Parlement.

Allons voir, pendant ce temps-là, ce qui se passe à Saint-Denis.

Le Conseil de la reine mère et régente Anne d'Autriche, lequel s'appelle maintenant le Conseil du roi, est assemblé dans une chambre de l'abbaye. Des tapisseries de haute lisse et quelques tableaux sévères décorent les murailles. Par les fenêtres ouvertes sur la campagne, on découvre les tentes du camp royal, et l'on entend le roulement des tambours et des canons.

La reine est assise dans un fauteuil élevé sur une estrade. A sa droite est Louis XIV, à sa gauche Mazarin; devant elle le maréchal de Turenne et Matthieu Molé.

Vieillie par trois années de luttes, mais encore belle et plus altière que jamais, Anne d'Autriche est résolue d'en finir avec la révolte, et d'affermir le trône de son fils ou de s'ensevelir sous ses ruines. On lit cette détermination sur son noble visage et dans son attitude impérieuse.

Louis XIV, en qui l'instinct de l'autorité se développe de jour en jour, n'est pas moins impatient de régner enfin dans Paris. Sa main froisse la garde de sa petite épée, et son œil, arrêté sur Turenne, lui reproche la lenteur de la victoire.

Mazarin, toujours souriant et cauteleux, parcourt les dépêches et les rapports qu'il vient d'étaler sur une table. Ses soldats à lui sont ses agents secrets; son artillerie, l'or et les promesses; son courage, la patience et la diplomatie.

Turenne, modeste et réservé, mais ferme comme un noble cœur rentré dans le devoir, comme un génie éclairé qui a retrouvé sa route, étudie le prochain combat sur une carte des environs de Paris.

Matthieu Molé réfléchit dans sa grande barbe aux chances des révolutions. Lui qui présidait le Parlement de la première Fronde, tandis que Séguier gardait les sceaux du roi, il est devenu chancelier à son tour, pendant que Séguier préside le Conseil des rebelles. L'intègre magistrat n'a pu défendre les libertés parlementaires aux dépens de sa conscience; mais il tremble que ces libertés ne périssent sous les vengeances de la royauté. Chez la reine comme au Parlement, sa devise est toujours : *In medio virtus*; beau rêve d'un sage, impossible dans la guerre civile, car, de même qu'il n'a pu empêcher la Cour souveraine d'aller trop loin contre la monarchie, de même il ne pourra empêcher la monarchie d'aller trop loin contre la Cour souveraine.

Le cardinal, qui dirige le conseil sans en avoir l'air, ouvre la délibération en rendant compte de ses rapports. Ses cent yeux d'Argus ont lu jusque dans l'âme de ses ennemis. Il raconte ce qui se passe chez eux, comme s'il présidait leurs conciliabules.

— Voici, dit-il, le plan des Frondeurs. Ils comptent acheter l'armée de Charles de Lorraine et la joindre à celle de M. de Condé pour écraser la nôtre. Puis ils soulèveront la populace contre le Parlement, qui hésite encore dans la révolte. Ils le forceront, le pistolet et le poignard sur la gorge, à recevoir les troupes des princes dans Paris, et à proclamer Gaston d'Orléans lieutenant-général du royaume. Alors, ils nous imposeraient une paix honteuse, enverraient la reine au couvent, moi à la Bastille ou au bout du monde, et laissant à Louis XIV le titre de roi, gouverneraient sous son nom comme les anciens maires du palais.

A ces mots, la régente pâlit de colère et interroge son fils d'un œil provocateur.

— Moi souffrir des maires du palais! s'écrie Louis XIV en redressant son front couvert d'une rougeur enflammée; moi descendre au rôle des rois fainéants! J'aimerais mieux ne jamais régner, entendez-vous? Je garderai ma couronne entière, ou je la briserai de mes propres mains!

Anne d'Autriche l'embrasse en pleurant de joie, et les conseillers, qu'avait effrayés Mazarin, se sentent rassurés par un enfant.

— Ministres du roi de France, reprend la reine, montrons-nous dignes de notre maître !

— Ce vaste complot, poursuit le cardinal, a trois chefs, sans lesquels il ne serait rien ! Le chef politique est Mlle de Montpensier. Voilà l'âme véritable de la Fronde à Paris. Voilà la duchesse de Longueville de 1652. C'est l'ambition de cette princesse qui retient et gouverne son père au Luxembourg. C'est son esprit hautain, bien plus que la beauté des Montbazon et des Chevreuse, qui enchaîne les seigneurs et les généraux, le Parlement et la populace. Le chef militaire est le prince de Condé, nom terrible, épée plus terrible encore ; et nous serions bientôt vaincus, si Charles de Lorraine se joignait à lui. Enfin, le chef populaire est un nouveau venu dont je ne sais encore que le nom. Il s'appelle le baron d'Altomar, et cache



Mlle de Chevreuse. (Musée de Versailles.)

sous un habit espagnol quelque meneur de 1648 dont j'espère arracher le masque. Le plus pressé étant d'écarter Charles de Lorraine, j'ai d'abord négocié son éloignement, et voici sa promesse d'être demain à quinze lieues de Paris. Il l'accomplit aujourd'hui même. Mes courriers ont vu, ce matin, son camp prendre la route d'Epernay. M. de Turenne n'aura plus devant lui que M. de Condé. Les forces seront égales ; et le vainqueur de Jargeau saura triompher du vainqueur de Rocroy.

— Je l'espère, avec l'aide de Dieu, répondit simplement le maréchal. Cependant, ajouta-t-il avec prudence, je crois devoir attendre mon artillerie, que M. de La Ferté m'amène après-demain. Je pourrai alors, dans quatre jours, attaquer les Frondeurs avec avantage.

— Quatre jours ! c'est trop tard ! interrompit Louis XIV, impatient de voir enfin la bataille qu'on lui promettait depuis un mois.

La reine et Molé furent du même avis ; la reine, parce qu'elle voulait profiter de l'ardeur des troupes ; Molé, parce qu'il craignait le progrès de la révolte dans le Parlement.

— Alors, que M. de La Ferté, reprit le jeune roi, arrive un jour plus tôt avec ses canons.

— Sire, déclara Mazarin, c'est impossible.

— Eh bien, il fera l'impossible ! insista Louis XIV, qui déjà n'admettait plus les obstacles.

Chacun regarda Turenne ; il répondit tranquillement :

— J'aimerais mieux un jour de retard, avec une chance de plus ; mais si Leurs Majestés me l'ordonnent, je combattrai dans trois jours, sans M. de La Ferté.

— Vous n'aurez que plus d'honneur à vaincre, maréchal, dit la reine avec une coquetterie belliqueuse.

— Et l'artillerie, ajouta le roi, nous servira le lendemain pour forcer Paris.

— Nous avons le temps de décider cela, conclut Mazarin avec sa tactique habituelle. Des ordres seront toujours expédiés à M. de La Ferté pour qu'il ait à hâter sa marche. J'ai d'ailleurs à proposer au Conseil une expédition préalable, qui peut singulièrement affaiblir l'ennemi.

Chacun prêta au cardinal une oreille attentive.

— Pour soumettre Gaston, reprit-il, pour ébranler le Parlement, pour intimider le peuple, pour atteindre la Fronde au cœur, je crois qu'il faut enlever de Paris Mlle de Montpensier.

Tout le monde applaudit à ce grand coup. Tant d'audace étonna même de la part de Mazarin.

— A merveille, dit la reine ; mais les moyens d'exécution?

— Les voici, continua le ministre, en tirant une clef de sa robe et un papier de son portefeuille. Cette clef ouvre le Jardin du Luxembourg, et ce plan, dressé par M. de Colbert, est celui des entrées et des issues du pavillon qu'habite Mademoiselle. Avec ces deux instruments, et quelques hommes déterminés, un officier habile mènera l'entreprise à bonne fin.

— C'est possible, dit M. de Turenne ; mais la grande affaire est le choix de l'officier. Il faut, pour une telle expédition, un homme plus qu'ordinaire. Lequel désignerons-nous, cardinal ?

— Celui que M. d'Harcourt nous annonce comme le premier capitaine de son armée, celui que j'ai vu à l'œuvre, il y a trois ans, celui que nous attendons aujourd'hui même avec ses quatre cents braves.

— Le comte Philippe d'Amalby, acheva le maréchal.

— J'allais le nommer ! s'écrièrent le roi et la reine, qui n'avaient pas oublié le siége de Paris.

— Voilà un éloge qui en vaut mille, reprit Turenne en inclinant la tête.

— Et tenez, poursuivit le cardinal allant à une fenêtre, le voici justement qui arrive !

Depuis quelques instants, en effet, un bruit de tambours et de trompettes s'approchait en éveillant les échos. Les conseillers, portant leurs regards à l'extrémité du camp, virent comme un nuage de poussière qui se déployait en jetant des étincelles. Louis XIV en suivait le mouvement avec une joie martiale, et s'enivrait des acclamations que ses soldats prodiguaient aux nouveaux venus. Mais déjà l'œil exercé de Turenne avait compté ceux-ci dans l'éloignement.

— Ce n'est point là, dit-il, le comte d'Amalby avec ses quatre cents hommes. C'est un colonel avec tout un régiment. Il y a près de deux mille chevaux, bien montés et bien conduits.

— Deux mille chevaux! répéta chacun avec étonnement?

— Eh tant mieux! dit Louis XIV. Plût au Ciel qu'il y en eût cent mille!

— Qui donc, se demanda Mazarin, nous amène un tel renfort?

— Nous allons le savoir, reprit Turenne, car le corps entier vient à nous...



La comtesse d'Amalby au Luxembourg (pages précédentes).

Salué et comme poussé par des acclamations croissantes, le régiment se dirigeait véritablement du côté de l'abbaye.

Au bout d'un quart d'heure, il se développa majestueusement sous les fenêtres, tambours battant et enseignes déployées.

— Belles troupes et bien commandées, dit le maréchal avec un sourire de satisfaction.

Le chef venait d'ordonner halte et de faire porter les armes, puis s'inclinant sur son cheval avec une grâce militaire, il saluait le Conseil de la lame de son épée, tandis que les deux mille hommes poussaient un cri formidable de : Vivent le roi et la reine !

— Mais c'est bien le comte d'Amalby! s'écria Mazarin qui le reconnut alors; où a-t-il pris un tel régiment?

Cinq minutes après, le comte, appelé au Conseil, ployait le genou devant Leurs Majestés. La reine lui donna à baiser cette main qui avait fait tant de héros, et le roi l'accueillit avec ce sourire qui devait créer les grands hommes.

Philippe était toujours le beau cavalier de la première Fronde; mais ses propres exploits l'ayant mûri vite, son air de petit-maître avait fait place à des manières plus graves. On voyait même sur sa figure une teinte de tristesse qui avait deux causes sacrées : sa longue séparation de Louise et les nouveaux malheurs de la France.

— Capitaine, lui demanda le cardinal, M. d'Harcourt vous annonçait avec quatre cents hommes; comment se fait-il que vous arriviez avec deux mille? Votre général les a-t-il détachés de l'armée du Nord?

— L'armée du Nord est intacte, répondit le comte; ces deux mille hommes sont des recrues que j'ai faites sur ma route. Honteux de n'amener à Leurs Majestés qu'une poignée de soldats, j'ai pris un détour vers les terres de ma famille. J'ai dit à tous nos paysans : Changez vos fourches contre des mousquets, montez sur vos meilleurs chevaux, et venez combattre pour le roi. J'ai tenu le même langage aux vétérans, aux milices, aux compagnies libres ou en congé. Presque tous m'ont suivi; je les ai exercés d'étape en étape, et j'en ai fait la cavalerie que vous voyez.

— Recevez-en mes félicitations, monsieur, dit le maréchal de Turenne tendant la main à Philippe.

— Je reconnais là l'ancien lieutenant de mes gardes, ajouta gracieusement la reine, tandis que son fils remerciait le comte en admirant les troupes.

Mazarin seul, qui pensait à tout, demanda si le régiment était soldé.

— Aux deux tiers, répondit le capitaine avec une noble modestie; ma famille entière a été heureuse d'y contribuer comme moi, par nos économies et le prix de tous nos fermages. Il ne reste à payer que vingt mille livres, et nous les recevrons demain matin. M. Boucherat, mon beau-père, et Mme la comtesse d'Amalby, après avoir vendu leurs moulins de la Touraine, et traversé mille périls dans leur voyage, venaient faire hommage de cette somme à Leurs Majestés, lorsqu'un accident, dont cette lettre m'informe, les a retenus à Choisy-le-Roi. Avec l'autorisation de M. le maréchal, j'irai les y chercher ce soir même.

A ces mots, un cri d'admiration s'échappa de toutes les bouches... La reine fit un pas vers le comte en essuyant une larme, et lui jeta son fils attendri dans les bras, où il se rencontra avec Turenne et Molé.

— Brave capitaine, dit Louis XIV, quand je serai le maître, vous serez maréchal de France!

Mazarin lui-même sentit son cœur battre sous sa simarre, et se dit en contemplant ce tableau sublime : La monarchie ne périra pas, tant qu'elle aura de tels défenseurs!

Chacun était encore ému de cette scène, lorsqu'une voix cria sous les fenêtres :

— Le comte d'Amalby, mon gendre! Il est arrivé! où est-il?

C'était Jean Boucherat qui accourait de Choisy, et qui traversait le régiment de Philippe, le demandant à tous les soldats.

— Mon beau-père ici! s'écria le capitaine à son tour, en reconnaissant le digne homme. Que Leurs Majestés, ajouta-t-il gaiement, me permettent d'aller le recevoir. Il paraît que nous aurons les vingt mille livres aujourd'hui même.

— C'est nous qui recevrons M. le baron de Gonesse, dit la reine (et elle fit signe à un officier); il a déjà eu l'honneur de siéger dans notre conseil (1).

Mais l'impatient voyageur n'avait pas attendu l'invitation. Informé que son gendre était à l'abbaye, il se croisa avec l'officier qui le cherchait, entra brusquement dans la salle, et sauta au cou de Philippe.

Les conseillers ne purent comprimer un sourire à la vue de l'étrange équipement du bonhomme. Son épée ballante entre ses jambes, son baudrier mis à l'envers, sa plume tournant comme l'aile de ses moulins, son air effaré, hors d'haleine, abasourdi, lui donnaient tout l'air d'un guerrier de carnaval.

— Comment va la comtesse? fut le premier mot du capitaine.

— La comtesse est enlevée, répondit Boucherat faisant explosion, enlevée avec mes vingt mille livres!

Et, à travers des imprécations entremêlées de larmes, il raconta son aventure de la nuit précédente...

Le sourire des conseillers avait fait place à la commisération. Et d'Amalby, frappé au cœur, pâlissait et chancelait sous le coup.

Avoir quitté Louise le jour de son mariage! Revenir à elle, après trois ans d'absence, tout enivré de bonheur et de gloire, et voir bonheur et gloire s'évanouir au moment de les toucher! il y avait certes de quoi briser le courage le plus énergique.

Philippe relisait d'un œil égaré le papier laissé par le ravisseur à son beau-père : *Vous reverrez dans un palais celle qui vous est enlevée dans une auberge...*

— Problème affreux! dit-il enfin, ranimé par la colère. A qui m'en prendre! et où porter ma vengeance?

— Votre vengeance? La voici, capitaine! répondit Mazarin, en remettant au comte les notes de Colbert et la clef du Luxembourg. La comtesse est un otage que nos ennemis se sont donné contre vous. Otage pour otage, et coup de main pour coup de main! prenez vos hommes les plus sûrs, et enlevez de son palais Mlle de Montpensier. Elle sera notre prisonnière, jusqu'à ce qu'on vous ait rendu la comtesse!

— Et vous gagnerez en même temps votre grade de lieutenant-colonel, ajouta Turenne, en pressant la main de Philippe, car je me charge, après le succès de l'expédition, d'acquitter votre dette envers votre régiment!

— Oh! merci, messieurs, s'écria le comte, qui saisit le plan et la clef, comme un naufragé saisit la planche de salut. La fille de Gaston sera dans nos mains cette nuit même, ou je m'ensevelirai sous les ruines de son palais!

XIII. — L'ESPION DU LUXEMBOURG.

Nous avons vu comment, après une nuit d'angoisses et de larmes, la comtesse d'Amalby avait reconnu, aux rayons de l'aube, le jardin du Luxembourg.

— Le Luxembourg! moi captive au Luxembourg! se dit-elle en s'appuyant défaillante au balcon, et en se perdant plus que jamais dans l'incertitude...

Pendant qu'elle sondait cet abîme sans limites, le jour

(1) Voyez le *Médaillon d'argent* et le *Pain de Gonesse*.

se leva et lui permit d'examiner plus attentivement sa prison.

En rapprochant de la lettre qu'on lui avait remise les soins étranges dont elle était entourée, elle ne put méconnaître une passion mystérieuse, et cette découverte accrut en même temps son effroi et ses perplexités.

La ressemblance du baron d'Altomar avec Deboile lui revint terrible à la mémoire ; mais, comme pour déjouer ce nouveau soupçon, des gazettes posées sur une table avec d'autres brochures lui racontèrent en détail *l'exécution à Bordeaux de M. Guillaume Deboile, avocat au Châtelet de Paris...* Les antécédents, le portrait, les actes et les paroles du tribun fusillé ne permettaient aucun doute sur la réalité de sa mort.

En lisant ces récits, placés avec intention sous ses yeux, Louise ne remarqua pas l'attention profonde avec laquelle une femme de chambre épiait sur sa figure le moindre signe d'intérêt et d'émotion.

Elle pressa cette femme et ses autres gardiens de questions sur le baron d'Altomar. Tous lui répondirent par les plus grands éloges du personnage, mais comme le pouvaient faire des gens chargés d'une mission dont ils ignoraient la portée.

La comtesse puisa toutefois dans cet entretien la conviction que sa personne serait inviolablement respectée. Cette conviction, qui était un grand soulagement, lui permit de se livrer aux soins qu'exigeait l'épuisement de ses forces. Après quoi, elle réclama une heure de solitude, et s'installa sur un lit de repos devant la fenêtre ouverte.

Elle allait s'y endormir d'accablement, lorsqu'un petit paquet, lancé du jardin, vint tomber dans les fleurs du balcon...

Elle le saisit avidement, l'ouvre avec un battement de cœur, et y lit ces mots tracés à la hâte :

Trouvez-vous, ce soir à huit heures, dans le cabinet bleu. Un ami vous y rejoindra et se mettra à votre service.

Louise se penche vivement à la croisée, et voit un page du duc d'Orléans disparaître sous les arbres, en lui faisant un signe de discrétion.

— Quel était ce nouveau mystère? un piége ou un moyen de salut?

— N'importe !... J'irai ! se dit la comtesse avec résolution.

Et après une heure d'immobilité, pour éviter les soupçons, elle rappelle ses gardiens, se fait conduire, sous divers prétextes, dans son appartement, et s'assure que le *cabinet bleu* est attenant à sa chambre.

Puis elle attend jusqu'au soir dans une agitation mêlée de crainte et d'espérance.

A sept heures elle annonce qu'elle va se coucher, gagne nonchalamment son lit et renvoie tout le monde.

Une heure après, elle entre dans le cabinet bleu, voit s'agiter la tenture de la pièce, entend une main habile détacher une planche de la cloison, et reconnaît, à travers l'ouverture pratiquée, le même page qu'elle a remarqué dans le jardin.

— Qui que vous soyez, madame, lui dit-il, ayant découvert votre captivité, je vous dois secours et protection ; car vous ne pouvez être qu'une victime des Frondeurs, et moi je suis un agent du cardinal Mazarin...

Il en fournit la preuve à Louise, en lui montrant des lettres de Bernouin... C'était en effet le même espion qui avait servi Colbert l'avant-veille.

La comtesse prend confiance et raconte toute son histoire au page. Celui-ci lui révèle à son tour la connivence de Gaston avec Altomar, et lui explique ainsi comment le Luxembourg est devenu sa prison...

— Écoutez-moi bien, poursuit-il, et vous serez libre dans quelques heures; une seule personne en ce palais entre et sort, jour et nuit, sans surveillance. C'est Mlle de Montpensier. Il faut que les valets et les gardes vous prennent pour elle. Voici un des costumes qu'elle adopte en ses expéditions secrètes, et que vous revêtirez aussitôt après mon départ.

Il jeta dans le cabinet un corsage à basques, un chapeau à plumes, une canne à pomme d'or, et un de ces masques du temps appelés *loups*.

— A onze heures, Mademoiselle sera dans l'autre aile du Luxembourg, où elle tiendra conseil avec son père et le prince de Condé. Sortez alors par cette ouverture, sous l'habit que je vous laisse; traversez le cabinet où je suis et le corridor qui le continue; vous arriverez ainsi aux appartements de Mademoiselle. Vous vous arrêterez dans le petit salon jaune, où je ferai en sorte qu'il n'y ait personne en ce moment, et vous y attendrez jusqu'à ce que j'aie préparé les voies pour votre sortie. Quoi qu'il advienne dans l'intervalle, vous agirez et commanderez comme si vous étiez la princesse. On n'est pas habitué ici à la regarder de près ni à balancer devant ses ordres. Je viendrai ou j'enverrai quelqu'un de sûr vous prendre et vous enlever, s'il le faut, jusqu'à une porte du jardin dont j'ai la clef... A vingt pas de là, se trouveront deux hommes armés et un carrosse, prêts à vous conduire au lieu que vous leur désignerez dans la banlieue.

— A Saint-Denis, au camp du roi! répondit Louise avec empressement. Je ferai tout ce que vous me dites, ajouta-t-elle, au comble de la joie. A onze heures, au salon jaune.

Et le page disparut dans le corridor, sans attendre ses remerciements.

XIV. — L'ENLÈVEMENT DE MADEMOISELLE.

Le comte d'Amalby, en quittant le Conseil du roi, passa une heure avec son beau-père, et l'interrogea sur les moindres détails de l'enlèvement de Louise, espérant saisir, à travers ces détails, quelque trace du ravisseur, échappée à Jean Boucherat.

Voyant enfin que ses recherches étaient inutiles, il ne songea plus qu'à son expédition du Luxembourg.

Après une longue entrevue avec Colbert, pour se munir de tous les renseignements possibles, il choisit dans son régiment les deux cents hommes les plus résolus, et il se mit en marche avec eux à la tombée de la nuit.

— Ce n'est pas le nombre qui importe en cette affaire, s'était-il dit, c'est l'adresse et l'intrépidité.

Quant à lui-même, le lion à qui on vient d'arracher sa proie n'eût pas été plus terrible. Pour reprendre Louise à la Fronde, Louise qu'il voyait éplorée et lui tendant les bras, tantôt au fond d'une prison, tantôt derrière un rempart de mousquets, il aurait enlevé le Parlement et les princes; il aurait brûlé le Luxembourg et Paris !...

Sa fureur cependant n'ôta rien à sa prudence. Il attendit que la nuit fût close pour faire ses approches.

Quand il eut découvert la porte secrète, il attendit encore jusqu'à dix heures.

Il allait alors pénétrer dans le jardin, lorsqu'un bruit sourd attira son attention.

Il aperçut un carrosse qui s'avançait lentement, conduit par deux hommes armés, et attelé de deux chevaux vigoureux.

C'étaient les cochers envoyés par le page pour emmener la prisonnière...

Ne voyant là qu'un obstacle inattendu à son projet, et le moyen de le tourner à son avantage, en se procurant une voiture, Philippe donna un ordre rapide à son lieutenant, et le carrosse fut arrêté, les guides désarmés, leurs cris étouffés, avec la promptitude de l'éclair.

— Répondez-moi et répondez vrai, dit le comte aux pauvres diables, terrifiés par deux pistolets; qui êtes-vous d'abord?

— Deux laquais de monseigneur le duc d'Orléans.

— Qui vous a envoyés ici?

— Un page de Mademoiselle, avec ordre d'attendre une personne.

— Quelle personne?

— Une dame.

— Quelle dame?

— On ne nous a pas dit son nom.

— Mais vous le soupçonnez, sans doute?...

La gachette des pistolets craqua. Les deux laquais se regardèrent.

— Nous croyons que c'est Mademoiselle elle-même, balbutia l'un d'eux en tombant à genoux.

Philippe ne put retenir une exclamation de surprise... Au moment où il allait enlever la princesse à travers tant de difficultés, elle viendrait en personne se jeter en son pouvoir! un coup de hasard aussi heureux lui parut d'abord invraisemblable...

— Dites tout ce que vous savez, reprit-il en recommençant l'interrogatoire, et, au lieu de la mort, vous aurez cent pistoles.

La menace suffisait de reste pour délier la langue des laquais. Ils expliquèrent sincèrement tout ce qu'ils pouvaient expliquer.

Ils supposaient avoir affaire à Mademoiselle, parce qu'ils l'avaient déjà servie en des expéditions de ce genre. La personne qu'ils devaient emmener porterait son costume, quitterait seule, à onze heures, le salon jaune du pavillon qu'elle habitait, traverserait le jardin jusqu'à la petite porte, et dirait, en montant dans le carrosse, où il faudrait la conduire et la laisser.

Tous ces détails étaient des renseignements précieux pour le comte. Il ne douta plus que ce ne fût la fille de Gaston. Il pensa qu'elle allait au camp des princes ou de Charles de Lorraine, et il conclut qu'il ne pouvait mieux arriver pour s'emparer de Son Altesse.

Seulement, de peur que l'alerte ne fût donnée et le départ remis, au lieu de s'exposer à attendre inutilement Mademoiselle, il résolut d'aller la surprendre dans son pavillon. C'était revenir à son premier plan, mais avec beaucoup plus de chances de succès.

Il laisse à la porte le carrosse et les cochers, sous la garde de vingt hommes. Il s'introduit dans le jardin avec le reste de la troupe. Il l'échelonne, de distance en distance, dans l'ombre des massifs, laissant des ordres et des signaux pour se réunir en cas de besoin. Puis, s'avançant lui-même, avec les plus déterminés, jusqu'au pied du pavillon, il en cerne les issues, et se prépare à franchir l'escalier.

Tout cela s'était fait à petits pas, sans bruit et sans accident. Le vaste palais semblait endormi dans la confiance, et une seule lumière, une lampe de nuit, brillait au centre du pavillon.

Le comte repasse son plan, les instructions de Colbert et les révélations des laquais; il s'assure que cette lumière indique précisément l'appartement de Mademoiselle.

— C'est là, pense-t-il, qu'elle fait ses préparatifs et attend l'heure du départ...

Il n'hésite plus dès lors, et, passant de la prudence à l'audace, il s'élance dans le vestibule avec son lieutenant et quatre hommes...

Deux valets de chambre y dormaient sur des banquettes. Ils s'éveillent en sursaut et poussent un cri à la vue des armes. Le lieutenant se précipite sur eux, mais il n'en peut arrêter qu'un. L'autre s'enfuit à travers un corridor.

— Allons! se dit le comte, voilà l'alerte donnée; je n'ai plus qu'une minute; en avant!

Et il monte intrépidement l'escalier.

Il arrive droit au petit salon jaune, d'où partait la faible lumière. Il entrevoit de la porte une jeune femme assise, un masque de velours à la main. Il distingue les cheveux bouclés, le corsage à basques, le chapeau à plumes et la petite canne, familière à M[lle] de Montpensier.

— Plus de doute, c'est bien Son Altesse!...

Philippe s'élance vers elle, et d'une main renversant la lampe, de l'autre il saisit la princesse dans l'obscurité, et l'enlève d'un bras nerveux.

— Si vous ne voulez pas que le sang coule ici, lui dit-il d'une voix profonde, gardez votre masque et faites silence; car j'exterminerais tout ce qui vous disputerait à moi.

Il s'attendait à une résistance énergique. Sa joie égale sa surprise lorsqu'il voit Mademoiselle immobile et silencieuse. Il sent même qu'au lieu de résister à ses efforts, elle s'attache à lui avec un seul cri d'étonnement, perdu dans un soupir où il distingue son nom...

Il la suppose évanouie, et il l'emporte jusqu'au jardin. Là il retrouve son lieutenant avec ses hommes, et ils reprennent la route qu'ils ont déjà suivie.

Mais à mesure qu'ils avancent, le comte entend des rumeurs derrière lui. Bientôt des lumières se croisent dans le palais, se précipitent au dehors et s'approchent avec un bruit de voix.

Dans sa précipitation, Philippe s'égare et perd dix minutes à chercher son chemin...

Pendant ce temps-là, une masse d'hommes arrive à deux cents pas de lui. Les uns tiennent des torches, les autres des épées ou des mousquets. Aux lueurs qui l'environnent, on distingue leur chef. Il semble porter un habit de drap d'or, brandir un fer nu d'une main, et de l'autre commander avec un geste intrépide.

C'était toute la garde de nuit du Luxembourg, rassemblée à la suite de l'alerte donnée par le valet.

Seul avec cinq hommes, et ployant sous son fardeau, le comte se sent perdu s'il n'est pas secouru à temps.

Il lance aux échos le signal convenu avec ses soldats pour leur réunion; et trompant par un détour ceux qui le poursuivent dans l'ombre, il voit accourir enfin la moitié de ses braves autour de lui.

Improvisant aussitôt un plan de retraite, il confie à son lieutenant la princesse, évanouie cette fois complétement, et divise sa troupe en deux petits bataillons:

— Gagnez la porte, dit-il au lieutenant; mettez Son Altesse dans le carrosse, et attendez-moi au second détour de la route. Je me charge d'arrêter les assaillants et de protéger votre départ.

Les deux groupes se séparent immédiatement, et Philippe, à la tête du sien, attend de pied ferme les gardes du Palais.

— Qui vive! lui crie à trente pas leur chef, dont la voix le fait tressaillir.

Et sous le riche vêtement qui le couvre, aux clartés qui le font resplendir, d'Amalby reconnaît le prince de Condé.

C'était lui-même, en effet, qui s'élançant du Conseil, à la nouvelle d'un coup de main, avait pris le commandement des soldats de Gaston.

—Régiment du roi ! répond le comte, fier de se mesurer avec un tel ennemi.

— Bas les armes, ou je fais feu ! reprend le vainqueur de Rocroy.

— Faites, repart Philippe ; vous trouverez à qui parler.

Deux mousquetades se succèdent et réveillent les échos du jardin. Quatre hommes tombent de chaque côté. Le comte lui - même chancelle, atteint d'une balle au bras gauche ; mais voyant Condé fondre sur lui l'épée haute, il se raffermit et croise le fer avec le prince.

Ce combat nocturne eût mérité l'éclat du grand jour. Avec une égale habileté, avec un égal courage, les deux adversaires se tiennent en échec près d'un quart d'heure. Enfin, par un coup admirable de force et d'adresse, d'Amalby fait tomber à terre l'arme de Condé ; mais, au lieu d'user de la victoire en le frappant, il le salue de sa propre lame et s'empare du trophée glorieux...

— Monseigneur, lui dit-il, voici de quoi vaincre toutes les Frondes réunies. L'épée de Rocroy et de Lens retourne au service du roi.

Le capitaine Mancini, neveu de Mazarin (page suivante).

Blessé de ces mots plus encore que de sa défaite, Condé avait déjà saisi une autre arme, et allait recommencer la lutte avec furie, lorsque ses propres soldats se jettent entre lui et le comte.

Philippe alors et ses hommes battent en retraite avec avantage, dispersent les gardes à trois reprises, et n'ont plus à la porte qu'une vingtaine d'assaillants, qui s'enfuient à leur tour, sous une dernière charge...

Puis les vainqueurs remontent sur leurs chevaux, rejoignent le carrosse au rendez-vous convenu,et renvoient les deux cochers dont ils n'avaient plus besoin...

La princesse occupait seule la voiture, conduite par un des sergents. Le comte se met à une portière, son lieutenant à l'autre, et ils reprennent avec leur conquête la route de Saint-Denis.

Philippe perdait beaucoup de sang par sa blessure ; il regrettait quatre braves laissés sur le terrain ; mais il avait en son pouvoir la reine de la Fronde et l'épée du prince de Condé !

C'était plus qu'il n'en fallait, pensait-il, pour retrouver bientôt la comtesse d'Amalby !

Qu'eût-il dit, juste Ciel ! s'il eût su qu'en croyant enlever la fille de Gaston, il venait d'enlever la comtesse d'Amalby en personne ?

XV. LA RECONNAISSANCE.

Louise avait suivi docilement les instructions du page libérateur, l'un et l'autre ignorant également l'étrange aventure qui allait en résulter. La captive s'était revêtue à la hâte du costume de Mademoiselle, et, prenant le chemin qui lui avait été indiqué, elle avait gagné, à onze heures, le petit salon jaune.

Elle attendait qu'on vînt l'y chercher, résolue à continuer son rôle de princesse, lorsque Philippe, arrivant à la place du page, s'était précipité vers elle et l'avait emportée, comme on l'a vu, dans l'obscurité.

Elle lui avait résisté d'autant moins qu'elle avait cru d'abord le reconnaître.

Une telle surprise, bien que vague encore, jointe aux émotions de la journée, et bientôt suivie des frayeurs du combat, lui avait peu à peu ôté l'usage de ses sens.

Les plus vaillantes héroïnes accorderont qu'on s'évanouirait à moins.

Quand elle reprit connaissance, elle roulait dans le carrosse, entre les deux rangées de soldats, à travers les ténèbres d'une nuit sans étoiles.

Ses souvenirs furent d'abord confus, et il lui sembla qu'elle sortait d'un long rêve. Puis les faits se déroulèrent peu à peu dans sa mémoire... Elle revit l'image de Philippe s'élançant armé vers elle et l'entraînant au milieu des arbres et des épées. Elle se releva sur les coussins de la voiture, regarda par les carreaux de la portière, et retrouva le même personnage à cheval à sa droite.

Etait-il bien possible que ce fût le comte d'Amalby ? Une telle surprise et une telle joie étaient-elles vraisemblables ? Elle s'en assura avec des battements de cœur plus faciles à comprendre qu'à décrire... Son espoir et sa tendresse donnèrent à ses yeux la clairvoyance du lynx dans l'épaisseur des ombres.

Son incertitude ne fut pas longue... Elle reconnut, à n'en pouvoir douter, la belle tête et la noble attitude de son mari... C'était bien Philippe, tel qu'il vivait depuis trois ans dans sa pensée, tel qu'il lui était apparu, dans le songe de Choisy, à la tête de son nouveau régiment!... Oui! c'était Philippe qui venait de l'arracher de sa prison, au moment où elle osait à peine en sortir avec un inconnu!

L'obscurité du problème s'effaça devant l'éclat du bonheur. Quand on passe de l'enfer au ciel, peu importe comment le miracle s'opère.

Louise ne sentit que l'épanouissement de son âme, et un cri de remerciement à Dieu s'en échappa avec un flot de larmes...

Peu s'en fallut qu'elle n'ouvrît la portière et qu'elle ne tendît les deux bras à son mari...

Mais elle se rappela son injonction terrible :

— *Gardez votre masque et faites silence; car j'exterminerais tout ce qui vous disputerait à moi!*

— Respectons ses secrets et obéissons-lui jusqu'au terme du voyage, se dit-elle avec résignation; gardons-nous de réveiller le péril sur la route du salut. Quand le moment de la reconnaissance viendra, Philippe saura bien m'appeler sur son cœur!...

Et, s'enveloppant dans sa joie comme dans un manteau, elle se consola en épiant le son de voix du comte et les pâles reflets qui éclairaient son visage.

Quant à Philippe lui-même, il se félicita des mouvements de sa captive dans le carrosse. Il pensa que Son Altesse revenait à elle et qu'il la remettrait saine et sauve à Mazarin.

Le jour commençait à poindre lorsqu'ils arrivèrent au camp du roi.

Le cardinal, qui attendait avec impatience, se trouva sur le seuil de l'abbaye au moment où l'équipage s'y arrêta.

— Eh bien? demanda-t-il vivement au comte.

— Eh bien! Monseigneur, répondit Philippe en mettant pied à terre et en ouvrant la portière de la voiture, j'ai l'honneur de présenter à Votre Eminence l'épée de M. le prince de Condé — et la prisonnière que voici...

Mazarin saisit avec empressement le noble glaive, et, en homme qui tenait enfin les destinées de la France, il s'avança pour donner la main à Mademoiselle.

Mais, à la vue de celle qui la remplaçait, le ministre, le comte et les soldats s'arrêtèrent, pétrifiés d'étonnement et poussant la même exclamation :

— Madame d'Amalby!

— Ma fille! s'écria en même temps M. Boucherat, qui venait d'accourir.

Et, devant cette incroyable péripétie, oubliant le cardinal, oubliant Mademoiselle, oubliant le monde entier, le père, la femme et le mari se confondirent dans un étroit embrassement.

Tout autre que Mazarin eût été touché d'un pareil tableau, ou du moins en eût attendu l'explication. Mais, habitué à faire des dupes, toujours en garde contre les traîtres, et prêt à en voir dans ses plus fidèles amis, le cardinal ne put tomber d'une telle hauteur sans se croire d'abord le jouet d'une mystification, la seule injure qui lui fût sensible et à laquelle il ne pardonna jamais.

— Chargé d'une haute mission d'Etat, le comte n'avait fait qu'une affaire personnelle, et renversait ainsi le plan si heureux du Conseil royal.—Tous ses antécédents s'effacèrent pour le ministre devant les soupçons qu'enfermait cette pensée.

Il resta pâle, sans voix, humilié du triomphe de Philippe, se mordant la moustache avec colère, et frappé de ces seuls mots, jetés par Louise à son époux :

— Avons-nous assez bien joué notre rôle, et n'ai-je pas été aussi obéissante que vous avez été habile?

— Trop habile, en effet! se dit le cardinal, prenant ce cri d'une erreur naïve pour l'aveu d'une intelligence coupable.

Et comme il n'obtenait du lieutenant de Philippe qu'une réponse confuse à ses questions, il tourna le dos et rentra brusquement, en signifiant au comte d'attendre ses ordres...

Encore absorbé par la surprise et la joie, d'Amalby entendit à peine Mazarin, et entraîna Louise et son père dans le vestibule.

Là, ils passèrent une demi-heure à s'interroger mutuellement, à s'expliquer sans parvenir à se comprendre, Philippe interrompant Louise pour l'accabler de soins et de caresses, Louise interrompant Philippe pour étancher le sang de sa blessure, Boucherat allant de l'un à l'autre, et proclamant un miracle de la Providence...

Au milieu de ces récits entrecoupés, ils commençaient à se rendre compte des problèmes de leur bonheur, du complot d'Altomar, du dévouement du page, du déguisement de Louise et de ses conséquences, lorsqu'un officier à la rude physionomie, entrant, avec quatre soldats, s'avança d'un air grave et solennel...

C'était le capitaine Mancini, neveu de Mazarin.

A cette vue, Philippe tressaillit et se rappela enfin sa mission, si étrangement remplie pour le cardinal. Il se peignit le désenchantement de celui-ci, qui ne pouvait croire à un miracle comme Boucherat; il vit le succès de la cause royale compromis par son fait, et il pressentit les soupçons de l'ombrageux Italien...

— Monsieur, lui dit Mancini, veuillez me remettre votre épée, et me suivre, au nom du roi.

— Vous suivre... auprès de Son Eminence?

— A la prison de l'Abbaye.

— Le cardinal ne m'accusera pas sans m'entendre?...

— Ce n'est pas lui qui vous accuse!

Et Mancini présenta au comte cette lettre que Bernouin venait de recevoir du page de Gaston :

« Au moment de rendre au cardinal un service signalé, que je vous expliquerai plus tard, j'ai été trahi par un inconnu, qui a enlevé du Luxembourg Mme d'Amalby. J'espère que cet avis vous parviendra assez tôt pour permettre de découvrir le coupable et de faire justice. »

Cette dénonciation s'explique au lecteur par l'ignorance où était le page du complot contre Mademoiselle. Pour le cardinal, elle fut la confirmation de ses soupçons sur Philippe. Il supposa que son espion, devinant son projet, avait voulu en seconder l'exécution, et que le comte l'avait fait avorter en substituant sa femme à la princesse....

— Monsieur, s'écria Philippe indigné, il y a là-dessous un mystère qui m'accable en effet, mais qui s'éclaircira à ma justification. Je jure devant Dieu qu'en amenant ici la comtesse, je croyais amener Mademoiselle; et pour le prouver, je ne demande à M. de Mazarin que deux jours, le temps de prendre ma part à la victoire qui, en nous rendant maîtres de Paris, nous livrera le mot de cette énigme...

— Je le souhaite, reprit Mancini, et j'y travaillerai de mon mieux, car c'est moi qui conduirai votre régiment à cette victoire...

Atterré par ce dernier coup, d'Amalby embrassa sa

femme et son beau-père, remit son épée au nouveau colonel, et le suivit en relevant la tête :

— J'en appellerai, s'il le faut, à Leurs Majestés et à M. de Turenne. Ils ne laisseront pas sans armes l'homme qui a désarmé Condé !...

— Non, c'est impossible ! ajouta Louise, sortant à son tour de l'abîme de douleur qui venait de se rouvrir au milieu de sa joie ; venez avec moi, mon père, nous jeter aux pieds du roi et de la reine !...

Mais ce fut en vain qu'ils frappèrent à la porte d'Anne d'Autriche.

L'enlèvement de la comtesse à la place de Mademoiselle, et le billet accusateur du page, avaient *surpris* la régente aussi cruellement que son ministre ; et, sans aller jusqu'aux fâcheux soupçons de celui-ci, elle avait promis de lui laisser éclaircir cet incompréhensible dénoûment.

Nous allons voir qu'il avait jeté au Luxembourg autant de trouble qu'à Saint-Denis...

PITRE-CHEVALIER.

(*La fin au prochain numéro.*)

HIPPOLYTE COLET.

Au commencement de cette année, un homme de quarante-deux ans, à la figure sombre et pensive, aux yeux ardents et un peu hagards, aux manières graves et réservées, m'était présenté, au bureau du *Musée des Familles*, par notre collaborateur musical, M. Paul-Emile Berchon.

Cet homme, dont je connaissais comme tout le monde le talent et la renommée, était M. Hippolyte Colet, professeur d'harmonie au Conservatoire. Frappé d'une situation dramatique de *Jeanne de Montfort*, ma première étude sur la Bretagne, il venait me demander un *libretto* héroïque et religieux sur cette héroïne. Notre œuvre commune devait être exécutée d'abord par les premiers artistes de l'Ecole nationale, dans les salons de M. le comte Jules de Castellane, puis au Grand-Opéra, si le compositeur la jugeait digne de cet honneur. M. Colet m'expliqua son idée avec l'éloquence de l'inspiration, et deux jours après, je lui montrai un *scénario* qu'il agréa avec empressement.

Dans l'intervalle, j'envoyai au graveur du *Musée des Familles* le *Gondolier de Venise*, poésie de Millevoye, notée avec prédilection par le professeur, véritable perle musicale, dont il voulait bien enrichir notre recueil.

Quelques semaines après, j'allais terminer mon *libretto*, lorsque M. Berchon m'annonça que M. Colet était gravement malade. Je m'arrêtai, retenu par un triste pressentiment, et dix jours plus tard, la chaire du *maestro* était vide, le Conservatoire national prenait le deuil, l'art musical pleurait une de ses jeunes gloires ; Hippolyte Colet n'existait plus !

De nos relations si cordiales et si passagères, il ne reste que le *Gondolier de Venise*, imprimé au verso de cette page.

En recommandant à nos lecteurs ce mélodieux et dernier soupir d'un talent enlevé dans la fleur de l'âge, — comme le doux poëte Millevoye, dont il s'était inspiré, — je dois y joindre quelques mots sur une vie si courte et si bien remplie. Elle m'a été racontée par M. Berchon, élève qui fait honneur à son maître.

Hippolyte-Raymond Colet naquit à Nîmes, en 1809, d'une famille originaire de Saint-Domingue. Son père était un homme de couleur. Dès son enfance, il composait et notait des chants naïfs en patois méridional, de sorte qu'il avait déjà un bagage mélodique, quand il vint étudier au Conservatoire de Paris. Il y mena de front la musique et les humanités, pressentant et ambitionnant la carrière du professorat. C'était aussi le vœu de sa famille. Il entra et brilla dans la classe d'harmonie de Reicha, où il enleva le premier prix ; puis dans la classe de composition de Berton, qui fut à la fois son ami et son maître. Il couronna ces succès par le deuxième grand prix au concours de l'Institut, et ce fut la palme au front qu'il épousa, tout jeune encore, Mlle Louise Revoil, dont le talent poétique et la beauté jetaient alors un pur éclat dans le Midi. A la mort de Reicha, H. Colet fut nommé professeur d'harmonie au Conservatoire. Il agrandit cet enseignement, vainquit la routine, et consacra son système dans le grand ouvrage de la *Panharmonie*.

Les privations qui tourmentent tant d'artistes à leur début avaient mis en lui le germe des souffrances qui devaient le tuer à quarante-deux ans. Il les aggrava par des travaux excessifs, et les vit s'accroître jusqu'au dernier soupir, qu'il exhala avec la résignation d'un chrétien et d'un homme supérieur. Il a laissé au monde musical des quatuors et des quintettes de premier ordre, l'opéra du *Dernier Abencerrage*, exécuté à Toulouse, et des traités dignes de sa *Panharmonie*. Il allait les compléter par un vaste travail sur toutes les connaissances musicales, dont il a confié en mourant la publication à M. Crévecœur, le plus distingué de tous ses élèves.

PITRE-CHEVALIER.

LE GONDOLIER DE VENISE.

I.

Un vieux pêcheur de Pise,
Sa guitare à la main,
Gondolier de Venise,
Répétait ce refrain :
Sur l'onde et dans la vie
Que d'écueils chaque jour !
Malheureux qui se fie
A la mer, à l'amour !

II.

Sur l'onde errant sans cesse,
L'Orage me surprit ;
Et puis de ma tendresse
L'Inconstance se rit.

Sur l'onde et dans la vie, etc.

III.

Mais ce n'est qu'à mon âge
Qu'on perd l'illusion ;
Il faut, pour être sage,
Acheter la raison.

Sur l'onde et dans la vie, etc.

MILLEVOYE.

LE GONDOLIER DE VENISE,

MUSIQUE D'HIPPOLYTE COLET, PROFESSEUR AU CONSERVATOIRE,

PAROLES DE MILLEVOYE.



Procédés de Tantenstein et Cordel.

LA RUSSIE ET LES RUSSES (1).

SAINT-PÉTERSBOURG. — ASPECT D'ÉTÉ.

(RÉPONSE A L'ÉNIGME DE SEPTEMBRE.)



Saint-Pétersbourg. Vue de la Néva : Saint-Isaac, le Sénat, la statue de Pierre le Grand.

Aspect général. Origine. Pierre Ier. Une fenêtre sur l'occident. Travaux gigantesques. La Néva. Le quai Anglais. Monuments. L'émeute et le choléra. L'empereur Nicolas. La mémoire de Napoléon. *Kamerad.* Le Palais impérial. Le 1er janvier. L'esprit de Catherine. Incendie. Le pont de Troïsk. Les îles. Maisons de plaisance. Fête des foins. Danses russes, etc.

Une grande merveille, créée dans le siècle dernier, et à laquelle chaque jour ajoute, si l'on peut dire, une nouvelle merveille, est, sans contredit, la ville de Saint-Pétersbourg. Cette magnifique cité, encore peu connue malgré la facilité des communications modernes, peut être considérée comme la manifestation la plus complète du génie moscovite ; elle porte, comme imprimés sur tous ses édifices, cette force de volonté, cet esprit de persistance inhérent à la nation russe, qualités qui ne servent pas seulement à fonder des capitales, mais encore à poser les bases des grandes puissances.

Lorsque, par une belle journée d'été, le voyageur, quittant les eaux glauques et clapoteuses du golfe de Finlande, se trouve tout à coup transporté par un rapide paquebot au sein même de la magnifique cité de Pierre le Grand, il reste frappé d'étonnement à la vue du tableau qui se présente à ses yeux.

La Néva n'est point en effet un fleuve ordinaire. Large comme un bosphore d'eau douce à la surface transparente, elle coule à pleins bords, reflétant dans son limpide miroir une double rangée de palais élégants, d'édifices somptueux, de monuments de bronze, d'or, de porphyre, de marbre, de granit, semés avec profusion sur ses rives.

La ville apparaît donc aux yeux du voyageur émerveillé sans aucune de ces vulgaires transitions qui préparent ailleurs l'approche des grandes cités. On dirait, à la voir ainsi fraîche et rayonnante sur les bords de son large fleuve, qu'elle ait été créée par la baguette de quelque fée. Vue du point que nous venons d'indiquer, la ville de Saint-Pétersbourg n'offre rien que de monumental aux regards. La moindre maison y est un hôtel, le moindre hôtel un palais ; les palais pourraient être pris pour des temples.

Certes, à l'aspect de cet imposant et merveilleux tableau, de ce fleuve sillonné en tout sens par les bruyants pyroscaphes, et que les navires remontent toutes voiles dehors, et comme ils feraient un bras de mer ; à la vue de ces quais taillés dans les carrières de la rude Finlande et qui encaissent ses eaux entre leur double flanc de granit;

(1) Voyez les tables des deux derniers volumes et le tome III, page 342.

de ces coupoles d'or qu'on prendrait, à leur étincellement, pour des météores embrasés dans l'espace; de ces ponts qui fléchissent sous le perpétuel roulement des voitures et des drochkis; à la vue de ce panorama animé, pittoresque et magnifique, certes, le voyageur étonné est loin de songer qu'aux mêmes lieux on n'eût distingué, il y a moins de cent cinquante ans, que de vastes marais couverts de bois et traversés par un fleuve solitaire dont le cours, continuellement obstrué par les herbes et le sable qu'il entraînait, répandait ses eaux parmi les algues de ses rives, où il entretenait des miasmes putrides. C'était un désert humide et malsain, jusqu'au moment où l'hiver venait le changer en un désert de glace.

Or, ce désert appartenait à la Suède; il fallut la vaincre pour le lui arracher; il fallut ensuite vaincre le désert, c'est-à-dire dessécher les bas-fonds, consolider les vases, percer les bois, purifier les airs, créer, si l'on peut dire, un sol où pût s'asseoir une ville, et une atmosphère où pût respirer un peuple (1). C'était un miracle à faire; il fut fait par la volonté d'un homme, mais d'un homme qui commandait à une nation disciplinée.

Il n'est peut-être pas hors de propos de faire remarquer ici que nous avons à l'endroit de la Russie des opinions beaucoup trop absolues et parfaitement erronées; nous les tenons de Voltaire, qui nous en a tant donné de fausses. C'est ainsi qu'il nous a fait considérer le fondateur de Saint-Pétersbourg comme le premier prince moscovite qui ait eu l'idée d'introduire en Russie la civilisation occidentale. C'est une erreur. Lorsque Pierre Ier entreprit de donner à la Russie la civilisation des peuples européens, il ne fit qu'obéir à la pensée de Jean III, de Jean IV, de Boris Godounoff, et surtout de son père, le tzar Alexis; mais, doué d'un génie que n'avaient pas eu ces princes, il mit, si l'on peut dire, la civilisation à l'ordre du jour et la décréta par un ukase. Ajoutons que la force des choses poussait la Russie dans les voies occidentales. Que pouvait-elle faire entre ses voisins inquiets de l'Ouest et ses voisins barbares de l'Orient et du Midi, sinon se tourner vers l'Europe pour demander à ses institutions la force de se défendre et la force d'attaquer? Pierre Ier le comprit pleinement, aussi s'attacha-t-il d'abord aux institutions militaires.

Il se ressouvint que les Russes avaient autrefois possédé l'Ingrie, témoin la grande victoire du prince de Novogorod sur les bords de la Néva (2). Or, le tzar, qui voulait *ouvrir une fenêtre sur l'Occident*, comme il disait, avait jugé que l'extrémité du golfe de Finlande, à l'embouchure de la Néva, était le lieu convenable à ses desseins. Mais la Néva et le golfe étaient au pouvoir des Suédois; il déclara la guerre aux Suédois. « Je sais qu'ils l'emporteront d'abord, dit-il avec cette conscience de l'homme supérieur qui n'abandonne rien au hasard; mais, à force de nous battre, ils nous apprendront à les vaincre (3). »

En 1703, l'Ingrie et le cours entier de la Néva appartenaient aux Russes.

La Néva, à quelques kilomètres de son embouchure, se divise en diverses branches, toutes larges et profondes, formant ainsi plusieurs îles, alors basses et marécageuses, aujourd'hui l'une des plus charmantes parures de Saint-Pétersbourg. Cette disposition topographique avait frappé Pierre le Grand. Il désigna, pour y bâtir une forteresse, un îlot merveilleusement situé entre le fleuve qui l'entourait d'un côté, et un marais impraticable qui le gardait de l'autre. Cette forteresse devait protéger la ville, que, dans sa pensée, il avait arrêté de fonder sur ces rives. C'était la fenêtre qu'il voulait ouvrir sur l'Europe.

L'îlot fut exhaussé, et la première pierre de la forteresse, dont le tzar avait lui-même tracé le plan, fut posée le jour de la Trinité. Les ouvriers furent appelés de tous les points du vaste empire. Cosaques et Finois, Calmouks et Ingriens accoururent à l'œuvre, et comme les outils manquaient à ces *misérables*, suivant l'expression du chroniqueur (*Nestesuranoï*), ils creusaient la terre avec leurs mains et la transportaient dans le pan de leurs robes. L'ardeur était si grande et la vue du maître les électrisait de telle sorte, qu'au bout de cinq mois l'intérieur des ouvrages était prêt. La forteresse armée, les travaux de la ville commencèrent. La nouvelle cité fut appelée Saint-Pétersbourg, du nom de l'apôtre saint Pierre, sous la protection duquel elle fut placée.

Mais ses constructeurs devaient travailler le mousquet sur l'épaule, car les Suédois étaient là qui ne voyaient pas d'un œil paisible s'élever cette ville qui allait désormais menacer leurs possessions finoises (1). On se battit. Les Suédois furent repoussés, et Saint-Pétersbourg s'éleva rapidement. Mais quels travaux gigantesques! il fallait en même temps abattre les forêts, exhausser le terrain, le raffermir à force de pilotis, creuser des routes souterraines pour l'écoulement des eaux, en un mot, vaincre partout la nature après avoir vaincu les hommes!

Il faut dire qu'à l'exception de la forteresse, les premières constructions de la jeune capitale furent faites en bois. Cependant des maisons de pierre s'élevèrent bientôt, puis des monuments, puis les quais de granit vinrent border le fleuve; les canaux concentriques qui embrassent de leur triple sinuosité les grands quartiers de la ville, furent également doublés de granit et entourés de balustrades de fer; les coupoles, les aiguilles, les croix s'élancèrent rayonnantes dans l'espace, et bientôt, sortant de ces marais, naguère impurs, de ces bois, repaires des bêtes fauves, de ces rives fangeuses et toujours inondées, la merveilleuse cité, l'œuvre de Pierre le Grand, s'épanouit aux regards avec ses îles fraîches et parfumées, avec ses palais, ses églises, ses monuments de granit et d'airain, et se penchant sur les eaux de son fleuve, désormais dominé, contenu, et fier de lui servir de miroir, elle se sourit complaisamment à elle-même.

Nous ne saurions entreprendre une description complète de Saint-Pétersbourg dans le court espace mis à notre disposition par le *Musée*, c'est un volume entier qu'il nous faudrait. Nous essayerons néanmoins d'en faire connaître quelques parties, en choisissant pour chacune d'elles l'un des deux aspects opposés sous lesquels il convient d'examiner cette capitale : l'aspect d'été et l'aspect d'hiver.

Nous avons supposé le voyageur arrivant par la Néva et pénétrant de prime saut au centre de la ville, sur un de ces rapides paquebots qui y arrivent chaque jour de tous les ports d'Europe. C'est à ce même point de vue que nous allons nous placer.

Et d'abord, aucune transition entre les côtes boisées du

(1) En 1614, une maladie contagieuse, produite par les miasmes pestilentiels qui s'échappaient des marais de l'Ingrie, emporta toute la garnison d'une forteresse suédoise (Santzer-Nya) qui gardait cette province. Deux soldats furent seuls épargnés.

(2) Le prince Alexandre défit les chevaliers teutoniques et les Suédois sur les bords de ce fleuve, d'où le surnom de *Newsky* qui lui fut donné. *Newsky* est l'adjectif qualificatif tiré de *Néva*.

(3) Paroles de Pierre le Grand après la défaite de ses troupes sous les murs de Narva.

(1) Ils prévoyaient bien. Aujourd'hui, à l'exception d'une petite partie de la Laponie occidentale, toute la Finlande, du golfe de Bothnie aux rives du lac Onéga, appartient aux Russes.

golfe, entre la baie sablonneuse où viennent se perdre les eaux de la Néva et les premières habitations qui annoncent la capitale des tzars. A peine a-t-on remarqué les toits et les hauts-fourneaux de quelques usines échelonnées le long du rivage, qu'on se trouve dans le large et beau fleuve bordé de palais et de monuments. A gauche, c'est une île, Wassili-Ostroff (1), où devait s'élever primitivement Pétersbourg et qui n'en forme plus aujourd'hui qu'une section ; c'est à la fois le quartier latin et le quartier marchand. Aussi, ces belles maisons, si blanches et si coquettes, appartiennent-elles à des négociants. Plus loin est l'Académie des beaux-arts, dont le bâtiment est d'un goût si pur et si classique; plus loin encore, après cet obélisque, en marbre gris (2), c'est le Corps des cadets de l'armée, vaste institution militaire due à l'impératrice Catherine II. C'est ensuite le long bâtiment de l'Université, qui renfermait autrefois toute l'administration russe (les douze colléges); celui de l'Académie des sciences, et enfin celui de la Bourse, au bout de l'île, en amont du fleuve, en face de la forteresse. C'est un des plus beaux édifices de Saint-Pétersbourg. On le prendrait pour un immense temple grec, dont quarante colonnes doriques décorent le pourtour.

Sur le côté opposé, celui qui regarde Wassili-Ostroff, se déroule le quai Anglais, avec la longue ligne de ses hôtels élégants, la bordure de granit qui encaisse le fleuve et ses larges trottoirs, toujours balayés et sablés comme pour une fête. Parmi ces hôtels, tous décorés de balcons de marbre, comme des palais vénitiens, s'élèvent le fronton grec et la colonnade corinthienne du Musée Roumiantzoff (3), dont les feuilles d'acanthe renferment une immense colonie de pigeons, volatiles fort respectés du peuple russe. Le quai aboutit au palais du Sénat, contre lequel s'adosse la belle demeure de la comtesse de Laval, petit chef-d'œuvre d'architecture moderne, et qui fut longtemps l'une des maisons les plus hospitalières de Saint-Pétersbourg, où l'hospitalité est si commune.

Mais le paquebot s'est arrêté devant un des nombreux débarcadères du quai. Descendons sur le trottoir et suivons-le jusqu'à la place du Sénat. Nous sommes devant le palais de ce grand corps judiciaire de Russie, qui en est presque aussi le premier corps politique après le Conseil de l'empire. Le Sénat fut fondé en 1711 par Pierre le Grand, qui fonda tant de choses. Le palais sénatorial répond, par sa grandeur et la sévérité de son architecture, à sa haute et grave destination. A ses côtés et sur la même ligne s'étend le palais du Synode. Ces deux édifices, reliés par une arche hardie, forment un des côtés de la place où s'élève la statue équestre de Pierre le Grand, monument colossal consacré par la grande femme à la mémoire du grand homme: *Petro primo Catharina secunda* (M. D. CC. LXXII), comme dit l'inscription creusée dans la masse granitique qui lui sert de piédestal, et que gravit à pleine carrière le cheval du héros, foulant dans sa course aérienne un énorme reptile qui se tord sous ses pieds et touche de ses replis la queue ondoyante du coursier; artifice ingénieux, au moyen duquel l'artiste a pu maintenir l'équilibre du bronze monumental littéralement suspendu dans l'espace. Le tzar regarde la Néva en étendant sa main droite en avant, de telle sorte, comme a dit M de Maistre, « qu'on ne sait

(1) Ile de Basile.

(2) Elevé par l'empereur Paul Ier au maréchal Roumiantzoff, sur la place du même nom.

(3) Bibliothèque publique fondée par le chancelier Roumiantzoff, et particulièrement destinée à la jeunesse. Cet établissement est impérial.

pas s'il menace ou protége. » Il est là en face de son œuvre, de sa cité bien-aimée, qu'il peut embrasser du regard.

Ce bronze (1) est animé. Le tzar, vêtu mi-partie à la russe, mi-partie à la manière antique, retient à grand'peine sa monture, dont l'élan musculeux et les jarrets tremblants sur leur base de pierre semblent vouloir figurer aux yeux le sens de la devise du tzar :

Vires acquirit eundo!

C'est par une belle soirée d'été, alors que le soleil couchant, toujours splendide dans ces hautes latitudes, incendie l'horizon de ses vagues étincelantes, et que la rivière semble rouler des flammes, c'est alors qu'il faut admirer cette statue découpant en silhouette gigantesque ses lignes hardies sur le fond embrasé du ciel. Mais si à ce moment on vient à laisser tomber son regard sur cette place silencieuse qu'elle domine, on est involontairement attristé en songeant que là même, sous son regard, l'œuvre génératrice du grand homme risqua un instant de périr.

C'était le 14 décembre de 1825. Depuis longtemps quelques jeunes imaginations exaltées avaient rêvé une révolution pour leur patrie. Une société secrète s'était formée, où de jeunes hommes à l'intelligence faussée élaboraient follement une nouvelle organisation sociale pour la Russie. Des nains songeant à démolir l'œuvre du géant! La mort de l'empereur Alexandre et la renonciation au trône du grand-duc Constantin en faveur de son frère le grand-duc Nicolas leur semblèrent une occasion favorable. La plupart des conspirateurs faisaient partie de la garde. Il ne leur fut donc pas difficile d'abuser quelques régiments qui, sans les comprendre, consentirent à se ranger en bataille sur la place du Sénat, en présence de cette même statue, dont le bras étendu ne pouvait à cette heure qu'exprimer une menace terrible. Les soldats, fidèles à la leçon qui leur avait été faite, criaient: Vive la *Constitution!* s'imaginant crier: Vive *Constantine!* (2) c'est-à-dire la femme du grand-duc Constantin, l'héritier direct de l'empereur défunt.

Les projets des conjurés étaient funestes. Il ne s'agissait de rien moins que de commencer par s'emparer de la famille impériale qu'on aurait fait disparaître ; après quoi un gouvernement provisoire eût été établi pour avoir le temps d'aviser. Pauvre Russie, si la Providence eût permis le succès d'un pareil complot! Ils avaient oublié, dans leur aveuglement, que celui dont l'image de bronze était là avait su frapper des révoltés autrement dangereux; ils avaient oublié que les terribles Strelitz, ces prétoriens du Nord, avaient été brisés par sa main puissante, et que celui à qui ils s'attaquaient si follement avait l'âme trempée comme celle de son aïeul.

A la première nouvelle de ce qui se passe, l'empereur sort de son palais, et suivi d'un petit nombre d'officiers supérieurs, se dirige à grands pas vers le lieu de la révolte, d'ailleurs peu éloigné. Bientôt, calme et le front imposant, il se présente devant les insurgés. Les soldats, intimidés par cette apparition inattendue, qui n'entrait pas dans le programme des insurgés, se taisent un instant, mais ne reculent pas. Un des chefs du complot, un forcené s'avance un pistolet au poing et le décharge à bout portant contre un des aides de camp généraux de

(1) Coulé par l'artiste français Falconet.

(2) Le mot *constitution*, ne pouvant trouver d'équivalent en russe, n'était pas compris des soldats, qui, le prononçant mal, le prenaient naturellement pour le nom de Constantin féminisé suivant l'usage russe.

l'empereur. Le comte Miloradowitch tomba mortellement blessé à côté de son souverain. L'empereur alors se porte en avant, et sa voix grave et sévère fait pâlir les révoltés, qui s'obstinent néanmoins à garder leur position. A ce moment arriva au grand trot le fidèle régiment d'Apraxin qui se mit à charger vigoureusement, l'artillerie suivit de près, et, avant la fin de la journée, la révolte était écrasée et ses chefs mis aux fers.

L'empereur Nicolas (1) est doué d'une énergie de caractère, d'un esprit de résolution dignes de sa haute puissance. Son âme est trempée à l'antique, et, si l'on peut ainsi s'exprimer, coulée en bronze comme la statue de son aïeul. A ses yeux, les droits du souverain ne sont qu'un corrélatif rigoureux des devoirs qui les accompagnent; et s'il maintient les premiers, il ne fait pas défaut aux seconds.

Nous venons de voir ce prince en présence de l'émeute militaire du 14 décembre. Le voici, six ans plus tard, en présence d'une autre émeute, celle-ci plus dangereuse, parce qu'elle venait de naître spontanément au sein du peuple aveuglé par l'ignorance et les préjugés (en juillet 1831).

La place de la Sennoï (marché au foin), au centre de la ville, est une des plus populeuses. Elle est bordée de bazars, de petits restaurants, de cabarets et de boutiques en plein vent, qui y entretiennent un va-et-vient perpétuel. Les mouqiks (les paysans) y abondent. Or, pendant l'été de 1831, l'année même de la guerre de Pologne, le choléra sévissait cruellement à Saint-Petersbourg, et le peuple, décimé par le fléau invisible (1) dont il ignorait la cause, découragé, poussé au désespoir, se mit à crier à l'empoisonnement. D'abord les médecins allemands, puis les Polonais furent accusés. Bientôt l'irritation fut portée à son comble. Rassemblé sur la place que nous venons de décrire, le peuple brandit la hache, cette arme terrible que le paysan russe trouve toujours suspendue à sa ceinture. Les airs retentissent de cris de mort. La crainte se répand dans la cité.



Saint-Pétersbourg. Maison de plaisance dans les îles.

L'empereur apprend cette fermentation, monte en calèche et arrive comme la foudre au milieu de la population mutinée. Descendant aussitôt de voiture, il gravit le perron d'une église, et de là dominant de sa haute taille le peuple frémissant:

— Eh quoi! s'écrie-t-il d'une voix accentuée par l'émotion, vous n'êtes donc plus les enfants de la pieuse et sainte Russie... Quoi! vous vous révoltez contre le Ciel!... Frères, revenez à vous! C'est Dieu qui nous frappe; tombons tous à genoux, et prions-le avec ferveur d'arrêter le fléau qui ravage notre patrie!

Et, joignant le fait à la parole, l'empereur s'inclina, et au même instant, à son exemple, tout le peuple se prosterna sur le pavé.

(1) Voyez sa biographie et son portrait, tome XIV du *Musée*, pages 177-181.

Nous revenons.

La place du Sénat se relie à celle de l'Amirauté, dont elle fait réellement partie. Suivons le frais boulevard et la verdoyante ceinture de tilleuls qui entoure les bâtiments de la marine; et laissant sur la droite la belle église de Saint-Isaac avec sa coupole gigantesque, ses campanules d'or, ses quatre frontons de bronze et ses colonnes de porphyre, gagnons la place du Palais, qui se rattache à celle de l'Amirauté comme la première. Nous sommes en présence de la colonne Alexandrine, monolithe gigantesque, que l'architecte français de Montferrand a arraché des carrières granitiques de Finlande, et que l'empereur Nicolas a consacrée à la mémoire de son frère Alexandre Ier. A voir cette immense colonne de granit

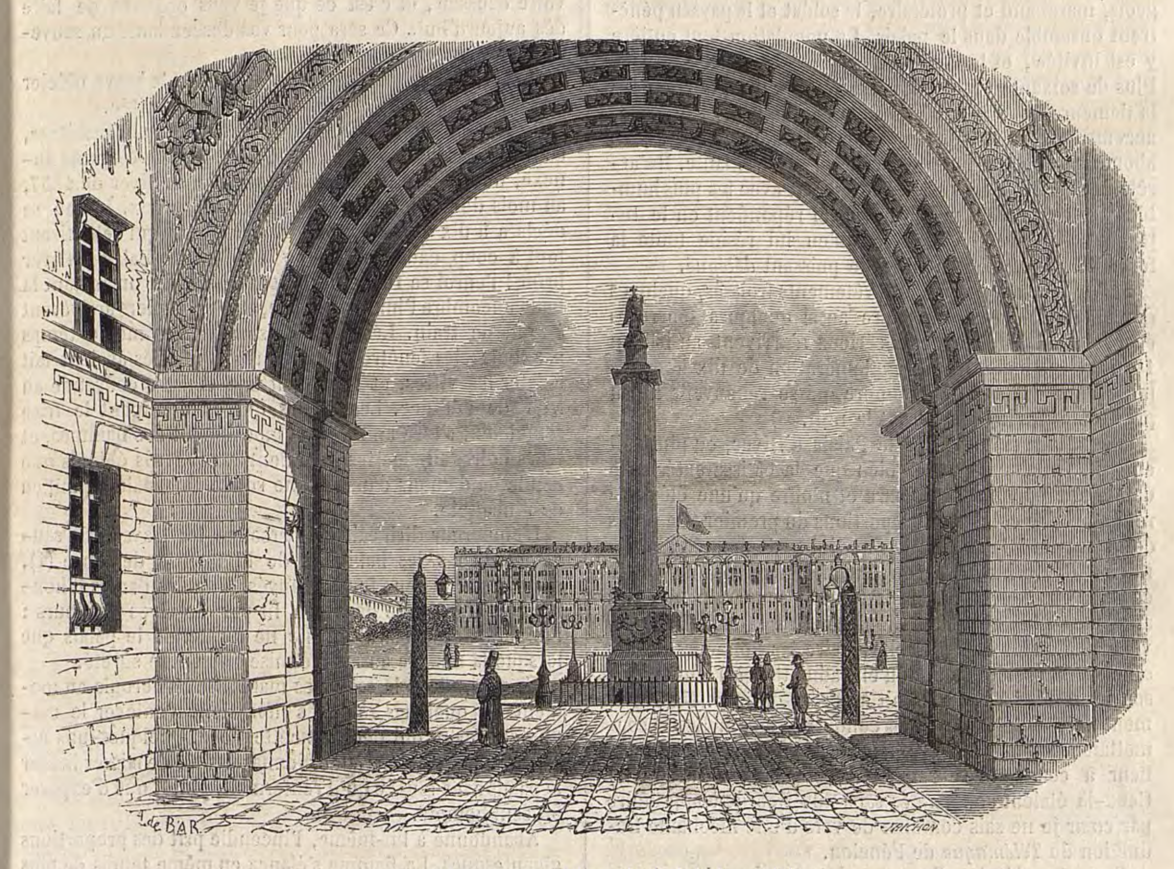
(1) Il mourait jusqu'à 1,500 individus par jour, sur une population de 450,000 âmes.

et de bronze se dresser tout d'une pièce devant la demeure des tzars, on dirait quelque souvenir colossal de l'époque des Titans. Tous les monuments russes ont des proportions gigantesques.

Celui-ci fut inauguré au mois d'août de l'année 1834, en présence de cent mille soldats, parmi lesquels avaient été appelés tous les vétérans de 1812, 1813 et 1814.

Ce fut un beau jour pour le pays que celui de cette solennelle inauguration, mais bien triste pour les Français que la destinée avait poussés sur cette terre lointaine, car il leur rappelait les défaites de la patrie. C'est un souvenir qui pèse toujours sur la poitrine, mais qui, ce jour-là, en présence de cette fête à l'honneur du vainqueur, l'étouffait.

Et cependant, disons-le avec franchise, les Russes ne s'enorgueillissent pas de ce triomphe, et le grand capitaine vaincu n'a pas cessé d'être pour eux l'objet d'une constante admiration. L'image de Napoléon décore leurs demeures; on la trouve dans les hôtels les plus somptueux comme dans les plus humbles isbas (maisons de paysans russes). Il n'est pas un enfant des campagnes moscovites à qui son nom ne soit familier. Le souvenir des Français de 1812 est resté sans amertume dans la mémoire de ce peuple excellent.



Saint-Pétersbourg. Place du Palais impérial.

— Que signifie le mot *kamérad?* nous demandait un jour un petit marchand de tver que le hasard nous avait donné pour compagnon sur la route de Moscou.

— Vous voulez dire *camarade*, sans doute?

— Oui, monsieur, *camérad*, répondit-il en s'efforçant de rectifier sa prononciation.

Nous satisfîmes à sa demande.

— Pourquoi faites-vous cette question?...

— Parce qu'en 1812, les soldats français, logés chez mon père, me prenaient sur leurs genoux (j'étais petit garçon alors) en m'appelant leur jeune camarade.

— Quel souvenir avez-vous gardé de ces Français? Vos parents eurent-ils à s'en plaindre?

— Oh! non, monsieur, c'étaient de bons compagnons (*dobri-lioudi*, de *bons hommes*), qui ne nous firent pas de mal; au contraire.

Ce dernier mot nous parut naïf.

Le Palais d'Hiver, habitation ordinaire des souverains de Russie, ne date que de 1754. Rien n'est ancien à Saint-Pétersbourg. Il fut commandé par l'impératrice Elisabeth au comte Rastrelli, l'un des plus habiles architectes italiens du dix-huitième siècle. En 1762, il était terminé. C'est un bâtiment qui forme un énorme parallélogramme de 65 toises d'étendue sur une largeur de 50. Il se prolonge sur la Néva, et regarde la forteresse qui s'étend sur la rive opposée, sombre et muette, en face de la ville animée et brillante (1).

Le premier étage du Palais d'Hiver est consacré aux

(1) On voit, dans son enceinte, la maison de Pierre le Grand et les tombeaux des souverains russes que contiennent les caveaux de l'église. Il y a aussi à la forteresse le Trésor et la Monnaie.

cérémonies de la cour, aux fêtes, aux galas. On y parvient par un large escalier de marbre destiné aux ambassadeurs et aux dignitaires de l'empire les jours de grande réception. Mais c'est aussi par cet escalier que tous les ans le peuple est admis dans cette somptueuse demeure pour y assister, le 1er janvier, à la soirée que lui donne l'empereur, car l'empereur est le chef, le père de la grande famille moscovite, et il est tout simple qu'il reçoive ses enfants chez lui, au moins une fois par an.

Donc, le soir du 1er janvier, le château s'illumine de tous ses lustres, se pare de toutes ses magnificences, se remplit de toutes ses harmonies, et bientôt nobles et bourgeois, marchand et prolétaire, le soldat et le paysan pénètrent ensemble dans le palais. La population tout entière y est invitée, et la population n'a garde de faire défaut. Plus de soixante mille individus pénètrent ce soir-là dans la demeure impériale, où le souverain, en grand uniforme, accompagné de sa cour en tenue officielle, fend les flots abondants de cette foule curieuse et bienveillante. Il s'arrête devant les groupes, et s'entretient avec les plus humbles des enfants du peuple, qui lui répondent en le tutoyant (1). Le tzar comprend qu'en lui réside toute la force de ce peuple dont il est le puissant *délégué*.

Si l'on en excepte quelques vêtements froissés, quelques dentelles déchirées, peut-être aussi quelques fourrures égarées, jamais d'accidents sérieux n'arrivent au bal du 1er janvier, malgré une agglomération de dix à douze mille individus à la fois, nombre qui se renouvelle à peu près toutes les heures durant la nuit.

L'Ermitage (2) continue le Palais d'Hiver, ou plutôt il en fait réellement partie, bien que la bâtisse extérieure date d'une époque postérieure et n'offre qu'une élégante réduction des colossales proportions du premier. Ce palais doit son nom à la destination que lui avait donnée l'impératrice Catherine, qui s'en était fait une retraite particulière, où dépouillant le faste de la souveraineté et les attributs de la puissance, simple maîtresse de maison, elle venait, aimable et spirituelle, faire les honneurs de ses salons à la société d'élite qu'elle admettait à l'honneur de son intimité. Là l'esprit était à l'ordre du jour. Un règlement affiché déterminait les conditions auxquelles se soumettaient les hôtes favorisés du cénacle impérial, et malheur à ceux qui se rendaient coupables d'infraction! Ceux-là étaient condamnés sans miséricorde à apprendre par cœur je ne sais combien de vers d'une méchante traduction du *Télémaque* de Fénelon.

On a raconté plus d'une anecdote touchant le tact parfait et l'exquise délicatesse d'à-propos de l'impératrice Catherine. En voici un trait que nous avons entendu rapporter par le prince Alexandre Gallitzine, qui avait été page de cette princesse.

C'était pendant la guerre qui donna la Chersonèse Taurique à la Russie. Un brave capitaine qui désirait fort la croix de Saint-Wladimir, s'étant distingué au siége d'Ochsakoff, ne reçut qu'un sabre d'honneur pour récompense. Ce fut un désappointement; mais, redoublant de courage, le même officier ne tarda pas à se faire remarquer de nouveau, et cette fois il fut présenté pour la décoration. Soit erreur dans les bureaux, soit toute autre cause, ce fut encore un sabre d'honneur qui lui arriva. Il fut dépité, et, la guerre étant finie, il vint à Pétersbourg solliciter une audience de l'impératrice qui le reçut avec bonté, et après avoir loué sa valeur, lui demanda ce qu'elle pouvait faire pour lui être agréable.

— Votre Majesté, répondit le capitaine, m'a déjà honoré deux fois des marques de sa gratitude; seulement je crains qu'en me faisant remettre dernièrement un sabre d'honneur, elle n'ait oublié que j'en avais déjà reçu un de sa bienveillance. Il est difficile de se servir de deux sabres à la fois.

— Non, monsieur, je ne l'avais pas oublié. Mais je vois qu'on a négligé de vous expliquer mon intention. Je le ferai donc moi-même : je vous ai envoyé deux sabres, monsieur, pour que vous les fassiez placer en sautoir dans votre écusson, et c'est ce que je vous ordonne de faire dès aujourd'hui. Ce sera pour vos descendants un souvenir de votre belle conduite.

Il est inutile d'ajouter que le lendemain le brave officier reçut la croix de Saint-Wladimir tant souhaitée.

Ce grand et magnifique Palais d'Hiver, dont l'Ermitage, comme nous venons de le voir, n'est qu'une élégante annexe, devint la proie d'un incendie dans l'hiver de 1837, au mois de décembre, par un froid rigoureux. Le feu se déclara à dix heures du soir. A ces cris qui retentirent tout à coup dans les rues de la ville : Le Palais d'Hiver brûle! l'effroi se répandit de tous côtés. En un instant la foule encombra l'immense place, et les pompiers arrivèrent à fond de train. Les flammes sortaient en même temps par toutes les fenêtres supérieures dont elles avaient fait éclater les vitres, et formaient une sinistre couronne au front de l'édifice. Les statues qui en dominent la frise semblaient s'être animées au mouvement des flammes, et leurs noires silhouettes figuraient aux regards éblouis une bande de démons dansant une ronde infernale au milieu de l'incendie.

L'empereur dirigeait en personne les travaux de sauvetage. Tous les habitants de l'immense demeure (1), surpris par le feu, furent sauvés. Une des dames d'honneur était retenue dans son lit par de vives douleurs : l'impératrice déclara qu'elle ne quitterait le palais que lorsque la malade aurait été mise en lieu de sûreté.

Le plafond de la salle des maréchaux s'écroula au moment où quelques soldats s'efforçaient d'enlever le magnifique lustre qui décorait cette pièce. Quelques-uns furent blessés. L'empereur ordonna aussitôt de laisser brûler le palais avec tout ce qu'il renfermait, plutôt que d'exposer un seul homme.

Abandonné à lui-même, l'incendie prit des proportions gigantesques. La flamme s'élança en même temps de tous les étages, et enveloppa littéralement le vaste édifice de ses vagues dévorantes. Le peuple assistait d'un œil morne à ce terrible spectacle, quand, de l'autre côté du fleuve, une colonne de fumée, bientôt éclairée par une vive clarté, apprit à la foule consternée qu'un nouvel incendie venait d'éclater à Wassili-Ostroff.

Par un usage qui remonte à Pierre le Grand, les souverains russes doivent se porter eux-mêmes partout où le feu se déclare dans leur capitale. Chefs de la grande famille, ils doivent donner l'exemple du dévouement, et ils n'y manquent jamais. Toutefois, dans cette circonstance, le grand-duc héritier crut devoir prier l'empereur de lui permettre de le suppléer, et d'aller à sa place à l'incendie qu'on venait de signaler.

L'empereur lui répondit :

—Non, c'est à moi d'y courir; tu resteras ici. Vois-tu, Alexandre, si notre maison brûle, nous avons les moyens

(1) Le paysan russe tutoie toujours le souverain.

(2) Il renferme un musée de tableaux justement célèbre en Europe.

(1) On porte à trois mille le nombre des personnes, employés et serviteurs, qui sont logées au Palais d'Hiver.

d'en faire bâtir une autre, et il n'est pas sûr que les propriétaires de là-bas puissent en faire autant.

Et détachant un grand nombre de pompes qui entouraient son palais, il les envoya à Wassili-Ostroff; et, montant lui-même en traîneau, il les précéda sur les lieux du sinistre, où il passa la nuit.

Le Palais d'Hiver brûla pendant huit jours, et fut complétement consumé, à l'exception des murs extérieurs. Eh bien! deux ans plus tard, il sortait de ses cendres, plus magnifique, plus riche et somptueux qu'auparavant, et cette fois à l'épreuve du feu!

Poursuivons notre route en remontant le quai de la Cour.

Nous voici au pont de Troïsk (de la Trinité), qui conduit aux îles. Il fait face au Champ-de-Mars, cette admirable place d'armes où, tous les ans, le 1er mai, on peut voir manœuvrer les soixante mille hommes de la garde impériale, troupe d'élite et l'une des plus belles du monde. Cette place est délicieusement encadrée: d'un côté, c'est le Jardin d'Été, avec ses grands ombrages; à l'opposite du quai, c'est encore un jardin, celui du palais Michel, coquet et riant au possible. Puis ce sont des hôtels, la statue de Souvaroff et la Néva.

Le Jardin d'Été que nous venons de nommer prolonge un de ses côtés sur le grand quai, dont il est séparé par une grille en fer d'une construction et d'une étendue qui lui donnent le plus grand prix. La chronique raconte qu'un Anglais fit le voyage de Saint-Pétersbourg tout exprès pour l'admirer, et qu'il repartit ensuite. A l'extrémité de cette grille, en amont de la rivière, est un modeste monument, simple maison à un étage, mais qui fut habitée par Pierre le Grand. C'était son *palais d'été,* dont le nom s'est naturellement étendu au jardin.

Nous allons actuellement traverser le pont de Troïsk, qui est d'une étendue de plus de trois cent cinquante toises, et pose sur trente-trois pontons reliés entre eux par des câbles et des chaînes considérables.

Nous avons essayé, au commencement de cet article, de donner une idée générale de l'aspect de Saint-Pétersbourg, embrassé du milieu de la Néva à la hauteur du quai Anglais. Il ne sera pas sans intérêt de nous arrêter un instant ici pour en voir le panorama au point opposé, c'est-à-dire du milieu du pont de Troïsk.

Nous n'avons jamais rien vu d'admirable comme ce tableau par une belle soirée du mois de juin. Qu'on se figure un immense Bosphore réfléchissant dans la molle transparence de sa surface unie un ciel suavement éclairé des teintes les plus tendres, à l'heure où tous les ciels d'Occident sont plongés dans les ténèbres. Il y a dans l'atmosphère je ne sais quoi de velouté et de fondu qui adoucit tous les objets sans les confondre. Suivez du regard le cours du fleuve à l'occident: à votre droite, c'est la forteresse, assise dans les flots mêmes, et d'où s'échappe une longue aiguille, où viennent se briser de cent manières les dernières lueurs du couchant; à votre gauche, c'est une ligne de palais terminée par le Palais impérial et les bâtiments de l'Amirauté, dont la flèche est surmontée d'un navire d'or, présent de la fastueuse ville d'Hambourg. En face de vous, le fleuve se divise en deux larges courants, pour embrasser la Bourse avec ses portiques doriques et ses deux colonnes rostrales, phares classiques, qu'on prendrait de loin pour deux énormes sentinelles qui la gardent. A droite de la Bourse, c'est une forêt de mâts aux mille pavillons, qui déploient dans les airs les couleurs et les armes de toutes les nations; à gauche, c'est le déroulement du fleuve, coupé dans l'éloignement par le pont Isaac et le nouveau pont de fer et de granit qui s'élève à la hauteur de quai Anglais; et puis, à l'horizon, ce sont, à chaque instant, de légères colonnes de fumée qui annoncent l'arrivée de pyroscaphes étrangers, et les ailes blanches des navires qui accourent à toutes voiles, et se colorent peu à peu au reflet adouci du crépuscule. Imaginez ensuite mille embarcations qui glissent en tout sens sur la surface unie de la Néva, laissant un long sillage d'argent derrière elles; ajoutez, sur le premier plan, de grands navires immobiles, avec leurs longues vergues noires élevées dans les airs; puis animez tout cela du mouvement d'une grande ville dont la nuit n'a point d'ombres, et vous n'aurez encore qu'une idée imparfaite et pâle du tableau dont nous parlons.

Les îles font partie de la ville. Elles sont enclavées dans sa vaste circonférence; il y en a même qui lui sont inhérentes, telles que Wassili-Ostroff et le vieux Pétersbourg derrière la forteresse. Mais les îles proprement dites, celles qui sont couvertes de bosquets et de fleurs, où l'on va respirer les brises de juin sous les ombrages des villas élégantes; les îles qui sont fraîches et verdoyantes au milieu des flots, ces îles sont à une lieue de la ville. Nous les parcourrons rapidement, laissant à une autre plume le soin de les décrire, d'en dire l'aspect, la vie, le mouvement.

Une légère calèche nous entraîne sur une chaussée unie, et nous avons passé la petite rivière de Karpofka; nous sommes dans l'île des *Apothicaires,* ainsi nommée du jardin de botanique qu'y fonda Pierre Ier. De coquettes maisons italiennes, presque cachées sous les fleurs, bordent cette route, qui aboutit à un pont élevé sur la *Petite-Néva,* trois fois large comme la Seine. Du haut de ce pont, on embrasse, en aval, la belle villa Laval, toute parfumée d'orangers, comme si elle s'élevait sur la baie de Naples, et étendant son parc anglais aux rives mêmes du fleuve, dont les eaux limpides en lavent littéralement le gazon. En amont, c'est la maison de campagne du comte de Nesselrode, le célèbre diplomate, qui vient rêver sous ses mélèzes aux destinées tumultueuses de l'Europe, aux affaires de laquelle il prend, depuis quarante ans, une part si active.

Nous voici à Kamennoï-Ostroff. Cette île, qui appartient à la famille du grand-duc Michel, est particulièrement couverte de maisons de plaisance. On n'a jamais vu pareille profusion de fleurs, et de fleurs exotiques. Les Flores de toutes les latitudes semblent s'être donné rendez-vous en ces lieux, comme pour concourir à leur féerique embellissement.

Nous passerons sans nous arrêter devant tous ces cottages d'architecture si variée, où le kiosque turc, l'ogive gothique, le fronton grec, la terrasse italienne, se confondent sous les ombrages des allées et des jardins. Yélaquine, l'île de l'impératrice, ne nous arrêtera pas davantage. Nous passons devant le château qui la décore, et, après avoir circulé à travers son magnifique parc, qui s'étend jusqu'au bord du golfe, nous entrerons dans l'île de Krestofpki, la plus grande de toutes, et la propriété des princes Bélochevisky. C'est le rendez-vous favori des ouvriers allemands et des marchands russes. Les premiers viennent y peupler les restaurants, mangeant, fumant et buvant au son d'une bruyante musique militaire; les autres viennent s'établir sur le gazon des bords du fleuve, ou sous les arbres de l'intérieur de l'île. La famille s'étend sur l'herbe; le panier aux provisions est ouvert, et on prépare le thé, cette boisson chérie des Russes. A certains jours de l'été, les Tatars établis dans le pays viennent

sous les bois de sapin de la partie septentrionale, célébrer une de leurs fêtes. Ce sont des tentes dressées sur la prairie, des feux allumés sur les berges du canal, des chants inconnus, et quelquefois des danses étranges.

Au delà de ces îles, de l'autre côté de la Néva, au nord, de longs villages animent les rives du fleuve.

Les habitants de ces demeures champêtres peuvent jouir, au mois de juin, d'une fête pleine d'originalité: nous parlons de la fête des foins.

Plusieurs centaines de faucheurs et de faneuses, accourus des villages voisins, se répandent dans les vastes prairies. Les travaux commencent dès le matin avec une grande activité, au milieu des chants; le soir venu, hommes et femmes se réunissent pour le repas commun, après lequel deux ou trois des premiers s'arment de la balaïka, sorte de guitare russe, d'origine tartare, tandis qu'une jeune fille et un robuste garçon, sa courte tunique fièrement serrée autour des reins, s'élancent au milieu du vaste cercle qui vient de se former. Ils se mettent bientôt à danser cette danse nationale, qu'on ferait mal connaître en se bornant à dire qu'elle est originale et gracieuse. La danse russe est en même temps un petit drame, où les gestes, les mouvements, la mimique du corps et des yeux, si l'on peut ainsi parler, constituent une suite de scènes où la passion, la bouderie, les regrets, le dédain, la prière et le raccommodement s'expriment tour à tour au son de l'instrument dont la mélodie, quelque peu monotone, se marie néanmoins à ces différentes situations. Les deux danseurs, emportés d'abord dans un commun sentiment, dansent en se souriant avec tendresse ; tout à coup un éclair de dépit se fait jour dans le regard de la danseuse, qui fuit, poursuivie par le cavalier, lequel s'arrête soudainement, et prend lui-même la fuite comme honteux de sa faiblesse. Alors commence la scène de bouderie ; le regret lui succède bientôt ; les deux danseurs se rapprochent ; mais un sourire, mal interprété sans doute, les sépare de nouveau. Ici, la dame, s'armant du sarcasme mimique, regarde son cavalier par-dessus l'épaule, et l'exaspère par un signe de profond dédain. Celui-ci s'attache à ses pas et la poursuit avec l'expression de la prière et du repentir ; c'est l'approche du dénoûment. La balaïka presse ses notes ; les pas des danseurs se précipitent ; le jeune homme fait même des prodiges chorégraphiques, que ne dédaigneraient point nos Brididi de l'allée des Veuves ; enfin la réconciliation a lieu, et le couple, ruisselant de sueur, épuisé de fatigue, rentre dans le cercle aux applaudissements des spectateurs, et fait place à de nouveaux danseurs. Il ne faudrait pas croire que ceux-ci répètent exactement les mêmes figures : la jeune fille s'est munie d'un châle, et, maniant avec adresse cette draperie, elle s'en sert pour agacer son cavalier par les poses les plus gracieuses.

Il y a dans cette danse quelque chose de brisé, d'énergique à la fois et de moelleux, qui lui donne un caractère de singulière originalité.

Pendant que la balaïka accompagne les pas des danseurs, des chœurs de voix se forment, qui viennent en aide à l'instrument, et ne tardent même pas à en étouffer les sons. Les danseurs, excités par cet orchestre de voix humaines, s'animent, se passionnent, et provoquent de frénétiques bravos. Un troisième groupe succède au second, et ainsi de suite jusqu'à une heure avancée de la nuit.

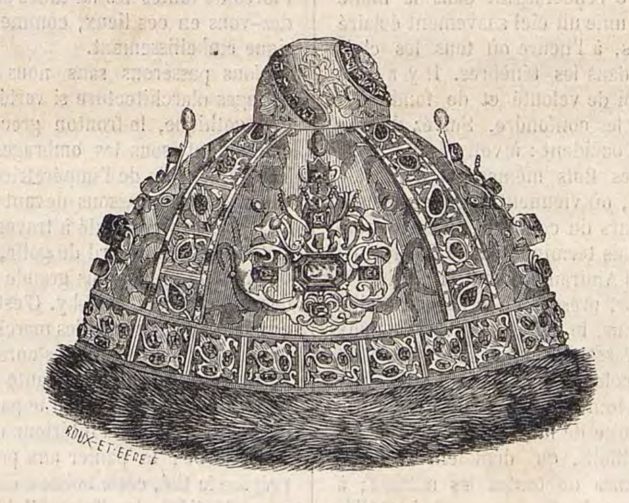
Cette fête, éclairée par l'étrange et suave crépuscule boréal de la saison, se répète chaque soir, jusqu'à ce que la récolte des foins ait été remisée sous les grands hangars.

Les Russes aiment les fêtes : il n'est pas une récolte qui n'ait la sienne. Ainsi, les foins, les moissons, les pommes, sont autant d'occasions de solennités champêtres. Quoi de plus naturel et de plus charmant que de reconnaître, par ces naïves et simples réjouissances, la bonté de la Providence et la fécondité de la nature !

La belle saison est rapide à Saint-Pétersbourg et passe plus vite qu'ailleurs. Dès que le mois d'août est arrivé, le soleil se voile de nuages, les brises se rafraîchissent, le crépuscule suave des nuits d'été s'enfuit du ciel pour faire place aux ténèbres. Les réverbères, qui avaient disparu dès le 1er mai, apparaissent, précurseurs des longues nuits. Les îles se dépeuplent peu à peu ; d'abord les petites maisons des villages, plus tard les grandes habitations ; et, avant le mois d'octobre, sauf quelques rares retardataires, tous les champêtres habitants ont regagné leurs confortables et chaudes demeures de la ville.

Tel est, si nous ne nous sommes pas abusé dans ce rapide exposé, l'aspect fidèle de Saint-Pétersbourg pendant l'été. Dans un prochain article, nous retracerons l'aspect et le caractère de cette ville durant l'hiver.

Charles de SAINT-JULIEN



Couronne russe (Sibérie).

ÉPISODES CONTEMPORAINS.

UNE INONDATION EN PIÉMONT, MARENGO ET NOVARRE.



Inondation en Italie, d'après le tableau de M. Schnetz (Musée du Luxembourg).

I. UN SAUVEUR INCONNU.

La route d'Alexandrie à Plaisance traverse une plaine à perte de vue, à l'entrée de laquelle sont bâtis trois villages entourés d'arbres, de jardins et de haies. A peu de distance de celui du milieu, coule une rivière, et en avant de cette rivière, touchant presque les jardins, un ruisseau qui devient torrent au moindre orage. Ce cours d'eau, enflé soudainement par les pluies torrentielles du printemps de 1849 déborda le 23 mars, au moment où l'on s'y attendait le moins. Parmi les malheureux que l'inondation surprit dans les champs se trouvait toute une famille des environs : un paysan piémontais, sa mère, sa femme et son enfant. Au bruit des flots et à la vue de la mort qu'ils apportaient en grondant, chacun écouta le cri de son cœur : le fils se hâta de jeter sa mère sur ses fortes épaules ; la femme de saisir la main de son enfant, et tous deux, s'encourageant de la voix, coururent au pont du ruisseau. Mais qu'on juge de leur désespoir, lorsqu'en y arrivant, après des efforts inouïs, ils le virent disparaître

dans le torrent. Réfugiés sur un monticule que l'eau envahissait avec rapidité, ils regardaient, pleins de terreur, le flot mugissant à leurs pieds, les lumières du village où nul ne semblait songer à eux, le ciel, séjour de celui qui pouvait seul les sauver, et poussaient des cris de détresse entremêlés d'invocations déchirantes à Dieu, aux saints et à la Madone. Mais l'eau montait toujours, la nuit devenait de plus en plus noire, et le péril allait croissant si vite, que l'espérance, cette dernière illusion de l'homme, s'éteignait dans leur cœur. A ce moment d'inexprimable angoisse, ils aperçurent un point lumineux qui semblait flotter sur les eaux en s'avançant vers eux. Ils redoublèrent leurs cris. Ce point grandit alors, se rapprocha vivement, et bientôt les lueurs d'une torche, se projetant sur le ruisseau, montrèrent un vieillard à barbe blanche, qui, arrêté à l'autre bord aux débris du pont, explorait avec anxiété la rive droite.

A sa vue, un seul cri fut poussé par les inondés, un seul mot sortit de leurs lèvres : « Le père ! » Ils ne se trompaient pas ; quel autre qu'un père eût bravé avec tant d'ardeur les périls de cette nuit terrible ? Par malheur son dévouement paraissait inutile. Aux sourds bouillonnements des eaux avides d'engloutir leur proie, tous sentaient qu'après le bonheur de s'être revus ils n'avaient plus que la cruelle certitude de périr ensemble ; et cependant la voix du vieillard s'éleva mâle et ferme :

— Courage ! enfants, courage ! nous pouvons nous sauver encore !

— Hélas ! nous sommes perdus ! répondit-on de l'autre rive.

— Non ! non ! Dieu sera miséricordieux... Ah ! si je n'avais que vingt ans !... Mais qu'entends-je !

— Les flots de la Bormida, qui viennent nous chercher, sans doute... « Adieu ! adieu ! mon père ! »

Celui-ci ne répondait pas. La torche élevée dans la direction de la rivière, il regardait et écoutait, immobile comme une statue... Tout à coup des larmes mouillèrent ses joues, ses yeux se levèrent vers le ciel ; il essaya de parler, mais ne put articuler que ces mots : « Mon Dieu ! mon Dieu ! une barque !...

C'était une barque en effet qui, attirée par la lumière de la torche, se dirigeait en droite ligne sur les inondés, auprès desquels elle arriva en quelques minutes. La force du courant était telle, que les deux rameurs qui conduisaient cette embarcation auraient peut-être oublié le devoir le plus saint de l'homme, celui de venir en aide à son semblable en péril de mort ; mais une voix dont l'accent impérieux les fit arrêter sur-le-champ leur ordonna de recueillir d'abord l'enfant et les deux femmes, et ils obéirent. Pour le jeune paysan, se jetant courageusement à la nage, il arriva sur le bord opposé en même temps que la barque où, malgré les timides observations des rameurs, celui qui paraissait en être le maître s'empressa de le recevoir lui et son père, et disparut sans dire son nom, après les les avoir arrachés à la mort...

II. UN ROI SANS COURONNE.

Une année après, cette pauvre famille, si miraculeusement rendue à sa chaumière, attendait aux pieds de la Madone son sauveur inconnu, qui venait de lui annoncer sa visite en lui demandant l'hospitalité.

Il entra, le soir, comme cinq voix chrétiennes, le bénissant avec enthousiasme, demandaient au Ciel de lui être toujours prospère. Sans quitter son manteau drapé à l'espagnole et relevé de façon à cacher à moitié son visage, il alla s'asseoir sur un banc auprès du feu et garda le silence. Une table chargée de mets rustiques, mais substantiels, avait été préparée à la hâte ; on le pressa en vain d'y prendre place. Il refusa de tout ce qu'on lui offrit, et ne voulut accepter que de l'eau. Tant que dura le souper de ses hôtes, il resta enseveli dans les réflexions les plus sombres ; et ce ne fut que lorsqu'ils se levèrent, que, rompant le silence, il demanda le nom du village...

— Marengo, excellence, répondit le vieillard.

— Marengo ! Marengo ! cruelle ironie du hasard, dit-il assez bas pour n'être pas entendu de ses hôtes. Et s'enveloppant avec plus de soin de son manteau, il ajouta, en hésitant : n'est-ce pas ici que se livra la fameuse bataille du 14 juin 1800 ?...

— Ici même, excellence.

— Elle fut glorieuse celle-là, et vaillamment disputée...

— Ah ! vous pouvez le dire ! Deux fois gagnée et deux fois perdue ! Vainqueurs à trois heures, à six heures les Autrichiens étaient en fuite.

— Braves Français ! dit en soupirant l'étranger ; que j'aurais voulu voir ce triomphe !...

— Un jour magnifique, excellence, mais effroyable de carnage !...

— Vous y étiez ?...

— Au premier rang, sous le drapeau tricolore...

— Et vous en souvient-il, vieillard ?...

— Comme de l'inondation où vous nous sauvâtes ! Tout ce que le feu et l'eau gravent dans la mémoire, excellence, ne s'en efface qu'à la mort.

— Parlez, dit l'inconnu en regardant à la dérobée une montre enrichie de diamants, j'ai une demi-heure à rester à Marengo.

— Vous saurez donc, excellence, qu'après avoir grimpé comme des chamois sur les rochers et les neiges du mont Saint-Bernard, les soldats de Bonaparte étaient descendus dans ces plaines, enfermant l'Autrichien entre l'Apennin, le Pô, le Tessin et l'Adda. Pris dans cette souricière, le baron Mélas, un vieux de mon âge à peu près, fit tout ce qu'il put pour s'échapper. Mais ce n'était pas facile. Il courut d'abord à Plaisance ; à Plaisance, il y avait Murat. Il envoya le général Ott à la Stradella, mais Ott trouva Lannes qui marchait toujours en avant à Montebello, et il fut reçu... comme Lannes recevait l'ennemi. Nous n'étions que douze mille, car faisant partie de la division Victor, je combattais avec le général Rivaud ; mais quoique les *Tedeschi* eussent en ligne 18,000 hommes, on lutta neuf heures, on jeta sur le carreau 3,000 Autrichiens ; on en prit 4,000, et l'on renvoya Ott à Alexandrie, la baïonnette aux reins. Vous devez juger si cela contentait Mélas ; il était si embarrassé, qu'il mit quatre jours à se décider et à consulter ses gros plumets. La peur brouillait toutes les cartes : l'un disait qu'il fallait s'enfermer dans Gênes ; l'autre, qu'il valait mieux fuir du côté du Tessin, mais le vieux Mélas n'entendait pas de cette oreille-là ; il leur montra l'aigle d'Autriche, et jura qu'il mourrait plutôt que de la laisser reculer. On convint donc que le lendemain il y aurait bataille, et qu'on rouvrirait la route de Plaisance, fallût-il la teindre de sang !... Pendant qu'on arrêtait ce plan au Conseil de guerre d'Alexandrie, le petit Caporal, qui ne dormait jamais, et dont la tête travaillait à la vapeur, s'était figuré que M. de Mélas avait pris la fuite. Voilà qu'il nous envoie tout de suite, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, pour le rattraper, et qu'il nous disperse si bien, que lorsque le 14 juin, à la pointe du jour, l'armée autrichienne déboucha par le pont de la Bormida, marchant sur Marengo, elle ne trouva dans

le village que la division Gardanne, formée des 101e et 44e demi-brigades.

Alors la besogne fut rude. Oreilly, appuyé par une force double et une nombreuse artillerie, se dirigea sur Marengo. Heureusement pour les Français, en attendant que le centre vînt le soutenir, il donna le temps à Victor de placer dans le village la 101e et la 44e; à gauche, les 24e, 43e et 96e demi-brigades, commandées par le général Chambarlhac, et un peu en arrière la cavalerie de Kellermann. Nous étions à peine à nos rangs qu'on entendit battre la charge, et que, sous les boulets de vingt-cinq pièces tirant à la fois contre nous, la division Bellegarde s'avança bravement, le général Haddick en tête. Le ruisseau qui allait engloutir ma famille l'an dernier nous séparait seul des Allemands.

— Comment! interrompit l'étranger, ce ruisseau est le *Fontanone?*

— Oui, Excellence! S'il eût coulé comme le jour où vous domptiez ses flots, des milliers de braves auraient été sauvés, qui dormirent le soir dans son lit sanglant; mais, quoiqu'un mince filet d'eau en baignât tout au plus la vase, il fut, ce soir-là, après Dieu, l'instrument de notre salut. Toutes les fois qu'elle essaya de le franchir, la division de Bellegarde vint se piquer aux baïonnettes de la 101me et de la 44me. Bientôt nous la vîmes se retirer, emportant son général couvert de sang. Les troupes du général Kaine, qui lui succédèrent, ne furent pas plus heureuses: Rivaud les écrasa sous un feu de mousqueterie à bout portant, et Kellermann n'eut qu'à se montrer pour y jeter dans le plus grand désordre les escadrons de Pilati. Nous combattîmes alors un contre deux, et si les brigades envoyées en reconnaissance avaient été là pour nous appuyer dans ce moment, pas un Autrichien ne regagnait Alexandrie. Mais le vieux Mélas, sentant qu'il y allait de l'honneur pour lui et l'armée, tenta un effort extraordinaire. Lançant contre Lannes, qui formait la droite de notre ligne, hors du village, toutes les troupes du général Ott, tandis que les corps ralliés d'Oreilly, Haddick et Kaine se présentaient de nouveau au bord du Fontanone, il gagna le ruisseau, le village, qu'emportèrent, après une lutte terrible, les grenadiers de Lattermann, et déborda Lannes.

— Alors tout était perdu, dit l'auditeur du vieillard avec amertume.

— Oui, sans le premier Consul; mais, comme la déroute commençait à gauche, on cria qu'il arrivait au galop. Nous nous retournâmes, et, ayant aperçu les bonnets à poil des grenadiers à cheval de la garde, nous reprîmes courage et confiance. Pourtant les choses allaient si mal, qu'il nous fit reculer, pas à pas, il est vrai; car, sous le feu de quatre-vingts canons qui vomissaient une grêle de fer, nos camarades de la droite mirent deux heures à faire trois quarts de lieue. Mais enfin nous reculâmes; la route de Plaisance se trouva libre, et l'Autrichien, formé en colonne de marche, s'y engagea tranquillement.

— C'est lorsque le défilé commençait que Desaix arriva?...

— Sur les trois heures, Excellence; et notre repos ne fut pas long. Le temps de causer cinq minutes avec le petit Caporal. On déploie derrière la petite côte de San-Culiano les trois demi-brigades de Desaix. Marmont place sur leur front ses douze pièces chargées jusqu'à la gueule, et, quand nos Autrichiens arrivent gaiement en voyageurs, une pluie de mitraille leur tombe tout à coup sur la tête, et ils voient briller à la fois les six mille baïonnettes de Desaix. Imaginez s'ils furent surpris, eux qui nous croyaient en déroute! Les premiers touchés se rejettent vivement sur la seconde ligne, et s'évanouissent dans ses rangs. Les vainqueurs de Marengo, ces braves grenadiers de Lattermann, qui avaient franchi le Fontanone et gagné le village, s'avancent, fermes comme des rocs; mais la 9me légère, qu'on appela le lendemain et depuis l'*incomparable*, avait vu tomber son général, frappé par la première balle. Ce n'étaient pas des soldats, Excellence! c'étaient des lions! Prise entre leurs baïonnettes et les sabres de Kellermann, la brave élite des troupes autrichiennes fut forcée de fléchir et de se rendre. Pendant ce temps-là, Lannes enfonçait le centre; tous ceux qui restaient avec moi de la division de Rivaud reprenaient Marengo, et les Autrichiens, fuyant comme des lièvres, s'étouffaient sur les ponts de la Bormida, laissant derrière eux leurs canons, quatre mille prisonniers et huit mille cadavres!...

— Heureuse France! dit en soupirant l'étranger, tout lui réussit à ce jeu sanglant des batailles! Pourquoi le Piémont n'a-t-il pas eu la même chance!...

A ce mot, le vieillard se leva, en faisant le salut militaire, car, le manteau de l'étranger s'étant entr'ouvert, il avait vu briller les broderies d'un uniforme:

— Général, dit-il avec respect, mais en pâlissant, les Piémontais en sont donc venus aux mains avec les Tedeschi?...

— Aujourd'hui même! soupira l'inconnu.

— Et... pardon, général, continua le vieillard, avec une émotion croissante, oserais-je vous demander?...

— Le récit de nos infortunes? Italien de cœur, je le vois, tu mérites de l'entendre, vieillard!... Ecoute donc! tu m'as rappelé une victoire, je vais te conter une défaite... Connais-tu la Bicoque?

— C'est le hameau que traverse la route de Mortara...

— Là se déployait notre armée, depuis les maisons jusqu'au canal qui longe la ferme de Corte-Nuova. La première division, composée des brigades d'Aoste et de la Reine, formait l'aile droite, et se prolongeait sur les hauteurs, derrière Corte-Nuova, à gauche de la route de Vercelli. Durando la commandait. La seconde division avait pris position en avant de la ferme de la Citadella. Elle était composée des brigades de Casale, Acqui et Parme. La troisième, formée des brigades de Savone et de Savoie, s'appuyait aux maisons et à l'église de la Bicoque. Elle était sous les ordres de Perron. Le duc de Gênes était en réserve en arrière en face du cimetière Saint-Nazaro, avec les brigades Pineralo et Piémont. Solaroli tenait la droite de Trécate avec les recrues, et enfin le duc de Savoie appuyait l'aile droite avec les gardes et le corps de Cunéo; il était à peu de distance de la ville, dans les bas-fonds qui s'étendent immédiatement sous ses murs, vers la route de Vercelli.

A onze heures du matin, les Autrichiens commencèrent l'attaque contre la Bicoque, vers notre gauche. Après une vive canonnade, le feu s'étendit rapidement sur toute la ligne de bataille. Un régiment, placé au premier rang, commençait à plier...

— Pardon, général, interrompit le vieillard, voulez-vous me permettre de deviner le nom de ce régiment?... C'était celui de Savone, n'est-ce pas?...

Et l'étranger gardant le silence:

— Voilà le tort, Excellence, continua-t-il, voilà le tort de Charles-Albert, d'avoir confié ses braves à des officiers de naissance. Que vouliez-vous que fît un colonel de dix-sept ans?... Je parierais qu'il a donné le signal de la fuite. La brigade de Savoie n'a pas reculé, j'en suis sûr!...

— Non; elle a soutenu le choc et a repoussé l'ennemi

jusqu'à la ferme Lavinchi, tandis que le général Bès, avec les brigades italiennes, luttait à la Citadella. Nous nous battions depuis cinq heures, et la bataille semblait tourner en notre faveur, lorsque Radetzky porta toutes ses forces au centre ; il y trouva la faiblesse et la trahison. Les officiers de quelques régiments s'enfuirent les premiers, et leurs bataillons, démoralisés d'avance ou à dessein, lâchèrent pied, avant même d'avoir essuyé un coup de feu.

— Et le roi? général, demanda le vieillard en portant une main sur son cœur.

— Le roi a fait son devoir ; Durando l'a tiré du combat au milieu des balles ; mais les balles ne voulaient pas de lui.

— Charles-Albert est un brave! s'écria le Piémontais; je l'ai vu monter à l'assaut des premiers au Trocadéro, et, quoiqu'on ait fait là-dessus des caricatures, les balles y pleuvaient épaisses, j'en réponds!...

L'étranger tressaillit, regarda son hôte en face, et laissa tomber son manteau...

— Tu étais au Trocadéro avec le prince de Carignan?

— A côté de lui, coude à coude!...

— Il donna son fusil à un grenadier qui s'était bravement conduit!...

— Un fusil monté en argent! le voilà, sire! car le grenadier, c'était moi, et le roi, c'est vous! ajouta le Piémontais en s'agenouillant avec larmes ; pardonnez à l'esprit affaibli d'un vieillard si j'ai méconnu si longtemps notre roi et notre sauveur!

— Je ne suis plus roi, mes amis, dit Charles-Albert ; le roi est mon fils Victor. Aimez-le tous comme vous m'avez aimé, car il est homme à braver comme moi l'eau et le feu pour sauver ses enfants!...

Et, en disant ces paroles et essuyant quelques larmes qui roulaient sur sa barbe blanchie à moitié par ce jour néfaste, il repartit avec les deux serviteurs qui l'accompagnaient seuls dans son exil.

MARY LAFON.



Portrait du général Echenique, président de la république du Pérou.

CHRONIQUE DU MOIS.

LE GÉNÉRAL ÉCHÉNIQUE, PRÉSIDENT DU PÉROU.

HISTOIRE FANTASTIQUE.

Il était une fois une république, qui avait à élire un président.

Au lieu de se diviser en trois partis et de se jeter trois candidats à la tête, les honnêtes gens allèrent trouver un général estimé de tout le monde, et le prièrent d'accepter la lourde charge du gouvernement. Homme simple et modeste, le général eût volontiers refusé tant d'honneur; mais on lui fit observer que quelque intrigant aurait moins de scrupule; et se dévouant à l'intérêt public, il ne mit qu'une condition à sa candidature : c'est qu'on la poserait sans réclame, qu'on l'appuierait sans mensonge, qu'on la verrait triompher sans insolence, ou échouer sans révolution. « La loi ! rien de plus, rien de moins ! » Telle fut, en deux mots, sa profession de foi.

Ce mot d'ordre devint celui des électeurs. Ils s'entendirent sans former de clubs ; ils se réunirent et votèrent tranquillement et librement. Toutes les ambitions se retirèrent devant l'abnégation du général. Il n'y eut ni coalitions, ni trahisons, ni séditions d'aucune sorte. Ceux qui n'avaient pas le droit de suffrage s'en passèrent très-bien ; ceux qui l'avaient remplirent leur devoir en conscience. Personne ne songea à donner une leçon au pouvoir; personne ne menaça de charger son fusil avec son bulletin... L'élection fut une véritable fête de famille...

Le nom du général sortit de l'urne, à la presque unanimité des voix, et fut proclamé au milieu des applaudissements fraternels. Le nouveau président choisit pour mi-



Exposition de Londres. Meuble Louis XV, avec bronzes dorés, de MM. Grohé frères, à Paris.

nistres les hommes les plus capables et non les plus présomptueux, les plus actifs et non les plus bavards, les plus dévoués et non les plus avides ; si bien que, la confiance de tous succédant à l'espoir de chacun, les affaires publiques et les affaires particulières se mirent à marcher toutes seules et comme sur des roulettes.

Et n'allez pas croire que ceci soit un conte ; c'est une histoire aussi vraie que fantastique, arrivée en l'an de grâce 1851. N'allez pas dire que cette république n'est point le Pérou ; car c'est justement la république péruvienne..., située à quelque quatre mille lieues de la République française. N'allez pas vous imaginer que ce président soit un symbole, un idéal, un mythe ; car voici son portrait dessiné d'après nature, pour la curiosité du fait et l'enseignement de qui de droit...

Le général Don José Rufino Echénique, si digne de figurer dans notre galerie contemporaine, est né à Pouno, dans le sud, de parents espagnols et nobles, ce dont personne ne s'est avisé de lui faire un reproche. C'est, comme vous le voyez, un bel homme, aux traits mâles, à la stature haute, à l'œil vif et intelligent, au ton cordial et militaire. Sa religion ne l'a point fait traiter de jésuite ; ni sa douceur, de pusillanime ; ni sa fermeté, de tyran ; ni sa popularité, d'ambitieux.

Il a gagné, à la pointe du glaive, ses épaulettes étoilées dans l'armée péruvienne, où il a trouvé le secret d'être un modèle de respect à la discipline au milieu des discordes civiles, et de ne jamais trahir l'honneur du drapeau à travers les vicissitudes de l'émeute et de l'agitation.

Quand on voit de telles choses se passer au Pérou, n'est-ce pas le cas de répéter avec La Fontaine :

> Deux vrais *amis* vivaient... au Monomotapa,
> Les *amis* de ce pays-là
> Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.

Au lieu d'*amis*, lisez... ce qu'il vous plaira. Quant à nous, vous savez que nous ne faisons point de politique.

R.-M. TAUREL.

L'EXPOSITION DE LONDRES (1).

L'Exposition de Londres va bientôt fermer. N'oublions pas d'y jeter un dernier coup d'œil. « Nous avons l'exhibition à examiner », *We have the exhibition to examine*, comme dit Shakspeare (*Beaucoup de bruit pour rien*, acte IV, scène II). Car, ainsi que Chaucer, Shakspeare avait prévu et annoncé le Palais de Cristal. Vous pouvez vérifier ce fait étrange dans ses œuvres.

Des lecteurs graves nous ont reproché d'être trop gais. Tâchons de prendre un instant notre sérieux. Nous retrouverons bien le temps et l'occasion de rire.

Le coton, par exemple ! voilà un sujet à méditer au Palais de Cristal. « Il y a trois siècles à peine, dit M. Dussard, l'homme était nu. On citait les reines qui possédaient trois chemises ; une paire de bas de soie était un trésor que l'on conservait avec une vénération profonde, et qu'on ne lavait pas, dans la crainte de les user. Le coton vint. Deux hommes, dont la postérité conservera les traces, trouvèrent le moyen de filer à la mécanique ce duvet si délicat, et dès lors l'industrie, semblant obéir à un décret de la Providence, marche à pas de géant. » Que dirait, bon Dieu ! le roi d'Yvetot, si fier de son bonnet, s'il ressuscitait pour visiter l'Exposition de Londres ? Que de coton sous toutes les formes ! Et que de machines pour le filer et le tisser ! En cette industrie des machines, véritable *steeple chase*, Manchester tient la corde. Mulhouse, Rouen, l'Eure, marchent aussi ; mais leur allure est bien moins rapide, les capitaux y sont moins hardis, moins abondants.

Quant à la matière à filer, c'est l'Amérique qui triomphe par l'abondance. Le blé et le coton, voilà les deux trésors des Etats-Unis. Aussi laissent-ils les *artistes* rire de la pauvreté de leur exhibition. Ils peuvent nourrir et vêtir le monde entier. Cela leur suffit.

(1) Voyez la table du dernier volume.

Le monde entier, c'est trop dire ; car le coton manque aux besoins et aux machines. La récolte américaine a cependant été, en 1847, de 2,347,600 balles. Il en faudrait deux fois autant pour donner des chemises à ceux qui n'en ont pas ! Après l'Amérique vient l'Egypte ; mais elle conviendra qu'elle *file un vilain coton*, sale et mal peigné. Celui d'Alger est plus propre ; seulement ce n'est qu'un échantillon... de l'avenir. L'Inde a du bon et du beau. Malte brille par son coton-nankin. L'Espagne et le Portugal entrent dans la lice. Et *nunc erudimini*, cultivateurs de Mulhouse, de Rouen, de Marseille et du Midi. Faites du coton, si vous pouvez ; car il vient d'être démontré, pour le malheur de la toile, que le coton subit 37 blanchissages, tandis que la toile en subit 26 seulement. Un savant l'a expérimenté sur une grande échelle... de mouchoirs de poche !

Avons-nous été assez graves, et pouvons-nous maintenant rire un peu ?

La Bible protestante figure au Palais de Cristal en cent cinquante langues diverses ; toutes les langues parlées à la construction de la tour de Babel.

La reine Pomaré a envoyé un costume complet de femme des Marquises, lequel consiste en un bracelet de corail.

Le barreau anglais de Temple-Bar a donné une fête au barreau français. Le spectacle que présentaient ces légistes, tous couverts de leur magnifique perruque de crin de cheval, voire même de fil de fer, poudrée, à deux ou trois queues, un ou deux *catogans*, selon les grades (1), n'était pas des moins attrayants pour notre barreau tondu. On a déjeuné en costume, à onze heures et demie ; puis, on a visité l'église, qui en vaut bien la peine. Le lendemain il y a eu un grand dîner national. C'est vous dire qu'on a commencé par la tortue ; puis que le roastbeef et le pudding y ont brillé de tout leur éclat. On a calculé le plaisir que les convives ont dû prendre sur les kilogrammes de viande consommés.

A propos de victuaille, voici ce que rapporte le *Morning-Herald* sur ce qui se mange et se boit à l'Exposition. Pour se faire un idée de la vaste échelle des transactions journalières entre les pourvoyeurs de rafraîchissements et le public au Palais de Cristal, il suffira de savoir que dans la cour centrale, au nord de la grande nef, M. Younghusband n'occupe pas moins de 225 garçons de service, et qu'il débite, un jour dans l'autre, douze à quinze cents quarts ou pintes de crème glacée qui lui rapportent environ 17,000 fr.

Il est curieux aussi de constater que la consommation faite aux jours réservés du vendredi et du samedi, par dix ou douze mille personnes, surpasse de beaucoup celle des lundis et des mardis par les soixante mille visiteurs des classes ordinaires. Les gens du *haut ton* prennent individuellement une demi-douzaine de glaces à un schelling pièce, tandis que les autres se permettent à peine le luxe d'une seule glace à six pence.

En outre des rafraîchissements livrés au public dans la cour centrale, il se débite des victuailles en masse dans le compartiment voisin de la Turquie. On y sert chaque jour trois mille dîners composés de viandes froides, de légumes et de bière, aux exposants et aux employés de l'établissement, sans compter le reste absorbé par les visiteurs.

Depuis l'ouverture de l'Exposition, la valeur des recettes pour limonade, soda-water et ginger-beer, s'est élevée à des sommes considérables. L'heureux spéculateur de cette entreprise est appelé à réaliser un très-beau bénéfice, attendu qu'il n'a payé pour son privilége aux commissaires royaux que la somme de cinq mille cinq cents livres (137,500 fr.).

Une corbeille de fraises d'une beauté rare, exposée l'autre jour au buffet du Palais de Cristal, affriandait les visiteurs dont la vue et l'odorat étaient flattés par ces fruits d'une qualité supérieure à toutes celles qui ont ja-

(1) Voyez le costume de chancelier anglais dans notre dernier volume (*Les Anglais chez eux*, de M. Wey).

mais été obtenues par les Sociétés royales de botanique et d'horticulture. Vers six heures du soir, ces fraises, au nombre de trente, pesant chacune environ quatre onces, ont été vendues à un amateur au prix d'une guinée. On pense que la somme eût atteint le double en cas d'enchères.

Mais voici bien une autre affaire, une révolution! A force de voir des Français, les Anglais s'habituent aux moustaches; les dames ne les trouvent plus *schocking*, et Londres aura bientôt, dit-on, son *club des barbes*.

Revenons au Palais de Cristal. La laine y tient noblement sa place auprès du coton. Voyez cet habit, dit le cicérone déjà cité; le mouton qui en a fourni la laine a été tondu à neuf heures du matin; à quatre heures, l'habit couvrait un invité à un grand dîner! Ainsi, lavage, peignage ou cardage, filage, teinture, tissage, foulage, tondage, confection, tout cela, sans compter les menues opérations, entre neuf heures et quatre heures! Mais sans parler de tels tours de force, le bâtiment de l'Exposition lui-même offre de semblables prodiges de promptitude. Il est telles des colonnes qui en soutiennent le faîte, qui le matin étaient encore au fond de la mine, à l'état de minerai, et qui le soir s'acheminaient vers Londres, prêtes à être mises en place.

Un mot sur la littérature et les arts qui figurent aussi à l'exposition de Londres, grâce à la Société des gens de lettres de France et à l'empereur d'Autriche.

Trois albums, cadeau de ce dernier à la reine Victoria, ont plus justement ému M. Amédée Achard que le fameux diamant du Ko-hi-noor. — L'un de ces albums renferme les chansons et la musique notée des airs nationaux de l'empire autrichien, qu'ils soient de la Bohême ou de la Lombardie, de la Hongrie ou du Tyrol. Quatorze vignettes, représentant les costumes des diverses nations qui chantent ces chansons, ornent cet album. Elles sont dues au talent des meilleurs artistes autrichiens. Le second album contient les sites les plus remarquables de l'empire, cascades, châteaux, montagnes, ruines, vallées, et l'on devine quelle variété d'aspects présentent au regard des paysages choisis depuis les bords du Pô jusqu'aux rives de la Theiss. Le troisième est composé d'airs écrits par tous les musiciens nés en Autriche. Ainsi, dans ces trois magnifiques collections, la gravure, le dessin, la reliure, l'impression, les ornements, le papier, la musique, la poésie, tout enfin est d'origine autrichienne. Ces trois albums sont accompagnés d'une bibliothèque de deux cent soixante-dix volumes, magnifiquement reliés, où sont renfermées les œuvres complètes des écrivains sujets de l'empire. Comme les albums, la bibliothèque, exclusivement composée de produits autrichiens, a été offerte par l'empereur François-Joseph à la reine d'Angleterre. Par une heureuse pensée, le jeune empereur n'a pas voulu que l'intelligence fût exclue d'une fête où l'industrie était appelée.

L'album des gens de lettres de Paris n'est pas exclusivement Français. Il contient des chefs-d'œuvre de toutes les sommités littéraires, artistiques et musicales du monde entier. C'est un véritable album de roi. On assure qu'il sera mis en loterie, et qu'il a été refusé au duc de Luynes, qui en offrait 50,000 francs.

Le *Musée des Familles* était prophète en prédisant le plus grand succès aux émaux d'Avisseau de Tours, notre Bernard Palissy. Nous en trouvons la preuve dans les journaux illustrés de Londres, qui se sont mis à louer et à faire graver, deux mois après nous, les chefs-d'œuvre exposés par notre modeleur-émailleur. On nous annonce que la reine d'Angleterre a acheté son grand bassin de poissons, et que les fumeurs les plus illustres lui ont commandé des pots à tabac dans le goût exquis de celui qui ouvre cet article. Nous reviendrons sur les œuvres étonnantes de cet artiste sans maître et sans rival, dont la vie simple et touchante a si fortement intéressé nos lecteurs.

La Russie s'enorgueillit, à juste titre, de magnifiques ornements de malachite, mise en œuvre avec un goût très-pur, quoiqu'un peu chargé; des portes, des cheminées avec leurs décorations, des candélabres, des vases, des meubles de toute beauté, forment cette collection, l'un des traits les plus remarquables de l'exposition tout entière.

Voici un meuble dont la matière est moins riche, mais dont la forme a été très-admirée à Londres. C'est l'armoire Louis XV de MM. Grohé frères, de Paris, digne pendant de l'armoire Louis XIV, gravée dans notre dernier volume. La pureté des lignes, la simplicité dans l'art, ne sauraient aller plus loin. Le bois de rose n'a jamais été mieux travaillé, et les ornements de bronze doré ne s'y sont jamais appliqués avec un goût plus parfait. Cette merveille d'élégance a été dessinée d'après nature par l'habile crayon de M. Catenacci. Si vous n'êtes pas assez riche pour acheter le meuble, vous en aurez du moins le portrait dans votre bibliothèque. Vous pourrez le donner pour modèle quand vous commanderez du Louis XV à un ouvrier intelligent.

Terminons par un avis aux paresseux. Il y a au Palais de Cristal un lit-réveille-matin qui les relèvera lestement du péché d'indolence. En vous couchant le soir dans ce lit, vous montez un ressort jusqu'au cran qui correspond à l'heure de votre lever. Le lendemain matin, quand cette heure sonne, le lit se dresse et vous met debout sur le tapis qui est à son pied. Vous n'avez plus qu'à prendre votre robe de chambre et vos pantoufles. Quel meuble précieux qu'un tel lit pour ceux dont l'oreille est blasée aux sonnettes des réveille-matin! Buffon, le grand Buffon, l'eût acheté au poids de l'or. Toute sa vie il jura de se lever de bonne heure, sans jamais pouvoir en venir à bout. Il chargeait son valet de chambre de le réveiller au point du jour. Le valet arrivait, s'assurait qu'il ne dormait plus et se retirait avec confiance. Deux heures après, Buffon ronflait encore... Puis il se levait en sursaut à dix heures, et reprochait au domestique de ne l'avoir pas assez secoué, menaçant de le chasser sans miséricorde s'il ne le faisait lever le lendemain avec le soleil. Le lendemain, le valet effrayé secouait son maître si fort, que le grand homme, furieux, le traitait de butor et le mettait à la porte. Il en prenait un autre, qui avait bientôt le même sort, et ainsi de suite... jusqu'à son dernier sommeil. Le lit du Palais de Cristal, en le réveillant malgré lui sans jamais le fâcher, nous eût valu quelques chefs-d'œuvre de plus de l'illustre et paresseux naturaliste.

Notre prochain numéro vous annoncera probablement les récompenses décernées par le jury de l'Exposition universelle. Nous savons déjà que les Anglais, mécontents des triomphes de la France, ont supprimé les concours et les prix internationaux. Chaque peuple aura ses couronnes et ses médailles particulières. Mais le monde n'en apprendra pas moins que, sur trente-six sections, les Français ont le premier rang dans vingt-quatre; qu'ils sont supérieurs, sans contredit, aux Anglais pour les articles de premier ordre, leurs égaux au moins pour les articles de deuxième ordre, et leurs inférieurs pour les articles de troisième ordre seulement. Encore cette infériorité n'existe-t-elle qu'à cause du bon marché des produits britanniques, l'Angleterre fabriquant pour 100 millions là où la France ne fabrique que pour 20 millions.

LE SALON DE BRUXELLES. — LES LIVRES.

Les expositions universelles sont à l'ordre du jour. L'industrie à Londres; les beaux-arts à Bruxelles. Le Salon cosmopolite ouvert dans cette ville a, cette année, une importance et un éclat extraordinaires. Les plus grands talents et les plus hautes renommées s'y sont donné rendez-vous: MM. Decamps, Gallait, Roqueplan, Robert-Fleury, Léon Coigniet, Meissonnier, Diaz, Isabey, Maxime David, Willems, Leys, Troyon, etc. Le roi Léopold a ouvert cette exposition en personne, et le bourgmestre de Bruxelles a invité les artistes à des fêtes qui ont duré plusieurs jours.

Le Salon belge est très-heureusement disposé. Les ta-

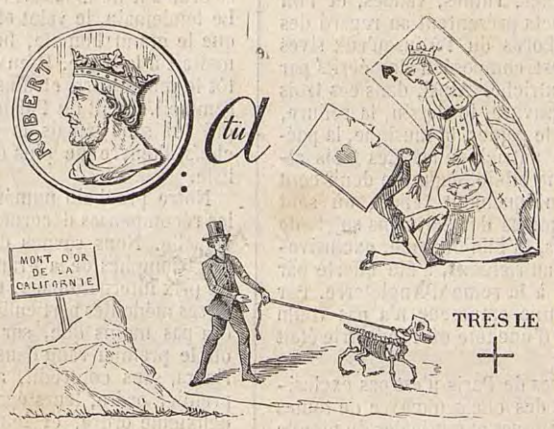
bleaux sont mêlés sans confusion, et éclairés d'un jour égal. Les ornements sont d'un goût sévère et pur. Des siéges nombreux permettent au public de se reposer. Le livret a plus de 1,500 numéros, ce qui ne s'était jamais vu à Bruxelles. Enfin les amateurs se disputent les chefs-d'œuvre, ce qui ne se voit plus guère nulle part. On nous cite un marchand distingué, M. Stevens, qui du premier coup a acheté vingt des meilleures toiles belges et françaises.

L'ouvrage le plus admiré pour sa perfection et pour la nationalité du sujet est l'*Exposition des corps des comtes d'Egmont et de Horn* au couvent des Récollets, sous la garde des arbalétriers du Grand-Serment. Les deux victimes du duc d'Albe viennent d'être décapitées. Le peuple a trempé dans leur sang des linges et des couronnes de fleurs, et juré sur ces reliques une haine à mort à Philippe II. L'avenir indépendant de la Belgique se lit sur le mâle visage d'un jeune arbalétrier, placé derrière son vieux chef abattu, et l'expulsion des Espagnols apparaît dans l'œil sombre d'un Castillan, fixé sur les nobles suppliciés. Tout ce drame historique est admirablement rendu par M. Gallait. Les têtes des deux comtes sont d'un effet terrifiant. Lorsque l'artiste les a peintes, il avait, dit-on, sous les yeux celle d'un assassin qu'on venait d'exécuter à Bruxelles, et dont les muscles vibraient encore du contact de la hache.



Exposition de Londres. Pot à tabac, émail d'Avisseau, de Tours.

La miniature française est dignement représentée au Salon de Bruxelles par M. Maxime David, le chevalier de la Légion-d'Honneur du dernier Salon de Paris. M. David a répondu à cette récompense nationale par de nouveaux chefs-d'œuvre : le portrait du général Drolanvaux, modèle de vigueur et de distinction ; celui du général Hurault, véritable Holbein sur ivoire ; celui de Mme L... D., qui est tout un tableau gracieux et délicat, et celui de l'auteur lui-même, qui rappelle ces artistes flamands, solides et naïfs, dont le pinceau a immortalisé leurs propres traits.



Rébus.

— Nous sommes en retard envers des publications importantes, notamment envers l'*Histoire des peintres*, éditée chez Jules Renouard et Compagnie, avec une exactitude de notices et un luxe de gravures, auxquelles le *Musée* doit ses applaudissements sincères. MM. Charles Blanc et Armengaud font de cet ouvrage une savante et magnifique encyclopédie de la peinture ; et nos premiers artistes, nos graveurs les plus habiles en font une galerie complète de tableaux, qui trouvera sa place chez tous les amateurs de l'art. L'*Histoire des peintres* est divisée par écoles, qu'on peut acquérir séparément. Près de 60 livraisons à 1 franc ont déjà paru. Nous y reviendrons.

La beauté et le succès de cette grande entreprise ont donné lieu à la plus scandaleuse contrefaçon qui ait jamais affligé la librairie sérieuse. Une maison de Leipsick s'est avisée de reproduire les chefs-d'œuvre de la publication Renouard au moyen d'un *décalcage* fait sur les exemplaires de l'édition originale. Jugez par là de la grossièreté de cette reproduction. Le Cercle de la librairie française a protesté avec une juste indignation contre une telle piraterie, et a déclaré la contrefaçon de Leipsick *indigne de figurer dans les magasins de tous ceux qui respectent les intérêts d'autrui, la gloire de l'art et la confiance du public.*

— M. Ragon, l'inspecteur de l'Université, dont les poésies avaient déjà attiré nos éloges, a publié une traduction complète en vers des *Lusiades*, de Camoëns. Rebuté par toutes les versions précédentes, nous n'avions jamais pu lire ce chef-d'œuvre de la littérature portugaise. Nous le connaissons enfin, grâce à M. Ragon. L'abondance et la précision de son vers, la couleur et la solidité de son style, la correction et la richesse de son rhythme et de ses rimes reproduisent, comme dans un miroir, la belle épopée de Vasco de Gama. Camoëns, naufragé en Cochinchine, sauvant son manuscrit en l'élevant au-dessus des flots, et mourant enfin dans la misère et l'oubli, méritait bien l'honneur que vient de lui faire M. Ragon, et applaudira du fond de sa tombe ignorée à la fidélité et à l'élégance de son traducteur ! L'Homère portugais va rejoindre Milton et le Tasse dans les bibliothèques françaises.

— En rendant compte, dans notre numéro de janvier dernier, du miracle de Saint-Saturnin, nous avions bien raison de nous tenir sur la réserve, et d'ajouter dans notre *Mercure : Attendons pour juger*. Rose Tamisier, l'auteur de ce prétendu miracle, vient de passer devant le tribunal correctionnel de Carpentras et d'être renvoyée en cour d'assises.

C. DE CHATOUVILLE.

EXPLICATION DU RÉBUS DE SEPTEMBRE.

Louis Ier, le *Débonnaire*, disait en blâmant le luxe des armées :

— *Un soldat richement vêtu porte aux ennemis le moyen de continuer la guerre à ses dépens.*

(Un soldat richement vêtu *porte aux aines* 1000 *moyen* de Conti nu élague R à ceps dé pend.)

ENIGME HISTORIQUE.

Par qui fut tiré le coup de canon qui faillit renverser le trône de Louis XIV, au moment où il allait s'y établir?

Paris 1851.—Typographie HENNUYER et Ce, rue Lemercier, 24. Batignolles.

LEÇONS D'HISTOIRE. LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS.

Autres temps, *mêmes* mœurs.

LE BOUQUET DE PAILLE (1652) (1).



L'infante d'Espagne à quatorze ans. Hameçon du chancelier Séguier.

XVI. — LE CONSEIL DES PRINCES.

Pour juger de l'effet produit au Luxembourg par le coup de main de Philippe d'Amalby, il nous faut assister au Conseil des princes, que cette alerte nocturne avait si brusquement interrompu. Nous y retrouverons nos anciens frondeurs du *Médaillon d'argent* et du *Pain de Gonesse*, augmentés d'un transfuge important, Pierre Séguier, naguère chancelier de France, et faisant aujour-

(1) Voyez septembre et octobre derniers, et tomes XVI et XVII.

d'hui de l'opposition... — pour redevenir chancelier.

En ce temps-là
C'était déjà comme ça ! (*Bis.*)

Le duc Gaston d'Orléans avait convoqué le Conseil à onze heures, et secrètement, comme nous l'avons dit, afin de mettre chacun au courant de l'état des choses, et de présenter aux princes leur nouvel agent, accepté par lui, le baron d'Altomar.

A onze heures précises, M[lle] de Montpensier, le prince Louis de Condé, le duc de Beaufort, roi des halles, son beau-frère le duc de Nemours, Marcillac, duc de Larochefoucauld depuis la mort de son père, se trouvèrent au rendez-vous dans le cabinet de Gaston.

Séguier seul fut en retard de quelques minutes, et voici pourquoi. Ne frondant, comme nous l'avons dit, que pour reprendre les sceaux à Molé, il avait sa combinaison à lui, et son projet de mariage pour Louis XIV. Souvenez-vous de cette scène du *Bouquet de noces*, où Anne d'Autriche avait repoussé les prétentions de Mademoiselle, en faisant apparaître, au milieu des aspirantes à la main du roi, une jeune fille qui représentait Marie Thérèse, infante d'Espagne, — doux emblème d'une paix si désirée par la France ! Eh bien ! Séguier fondait sur ce beau rêve de la reine son espoir de racheter sa place avec sa soumission. Il avait pour complice Arnolfini, cet agent de l'archiduc que nous avons vu à l'œuvre, et l'infortunée Henriette, veuve de Charles I[er], dont la triste expérience était écoutée d'Anne d'Autriche. A eux trois, ils avaient entamé une négociation mystérieuse avec l'Espagne, et risqué l'essai officieux d'une alliance entre Louis XIV et la fille de Philippe IV. Ils s'étaient procuré un portrait de la princesse, qui allait avoir quatorze ans, âge où la beauté s'épanouit au soleil espagnol ; et, loin d'annoncer la majesté sévère dont elle fut douée plus tard, cette image, arrangée habilement, était tout empreinte d'une grâce et d'une douceur faites pour toucher la reine et le roi. Afin de mieux éveiller les souvenirs d'enfance de la mère et le cœur adolescent du fils, on avait ajouté au tableau les accessoires les plus séducteurs du négligé castillan, la rose et le peigne dans les cheveux bouclés, le long voile en résille tombant sur les épaules, les colliers de perles blanches roulant sur la poitrine, un portrait de famille suspendu au corsage, et le livre de prières ouvert sur les genoux, avec le signet de soie qui marquait la lecture favorite. Henriette s'était chargée de soumettre à la régente et à son fils ce politique hommage du magistrat, dans le goût des petits cadeaux de Mazarin, ce gage parlant de réconciliation et de bonheur, accompagné d'une lettre adroite de l'ancien ministre, offrant d'éteindre à la fois la guerre et la Fronde, s'il en était chargé comme chancelier de France. Le pêcheur de sceaux attendait l'effet de son hameçon et la réponse de la reine d'Angleterre, que devait lui apporter Arnolfini, lorsque le duc d'Orléans le manda brusquement à son Conseil. Or, on sent qu'avant d'aller chez les frondeurs Séguier eût voulu savoir où il en était à la cour ; car, si son étoile se ranimait à Saint-Denis, il parlerait de soumission au Luxembourg ; si, au contraire, sa proie lui échappait là-bas, il aviserait à se dédommager par la révolte.

Malheureusement, Arnolfini ne revint pas à l'heure dite ; et, sommé par un nouveau message de Gaston, craignant de lâcher le certain pour l'incertain, Séguier se rendit en grommelant au Luxembourg, après avoir ordonné qu'on lui apportât là, si elle arrivait, la réponse d'Henriette d'Angleterre.

Le Conseil s'ouvrit, selon l'usage, par un débat d'étiquette et de prééminence : bel augure des déchirements qu'eût procurés au pays la victoire de ces messieurs ! Le duc d'Orléans, oncle du roi, présidait d'emblée ; mais Condé, Beaufort et Nemours avaient le même droit à la place d'honneur. La querelle s'échauffa tellement entre ces deux derniers (ils s'étaient déjà colletés à Orléans pour le même sujet), qu'ils tirèrent l'épée du fourreau et eussent ensanglanté la chambre, si Mademoiselle ne les eût mis d'accord en prenant le siége qu'ils se disputaient.

— Attendez, mes cousins, leur dit-elle (et elle sépara leurs glaives d'un coup de cravache), attendez pour vous battre que nous ayons battu Mazarin. — Ils ne lui en donnèrent pas le démenti ; on le verra par un duel à mort.

Gaston exposa les plans concertés et les moyens de réussite : les vingt mille livres soldées par le baron d'Altomar à Charles de Lorraine, et la promesse de celui-ci de joindre Condé à Charenton pour le combat ; l'engagement pris par le même Altomar d'imposer, en les popularisant dans la foule, l'union du Parlement avec les princes et l'entrée de leur armée dans Paris.

Gaston, Condé et Mademoiselle glissèrent, sans s'expliquer, sur ces mots brûlants : *union avec les princes*, et *entrée de l'armée dans Paris* ; le premier entendait par là sa proclamation comme lieutenant général ; le second, sa proclamation comme régent de France ; la troisième, sa proclamation comme épouse de Louis XIV. Gaston comptait sur le Parlement pour s'arrêter à lui ; le prince Louis comptait sur lui-même pour défaire l'œuvre du Parlement ; Mademoiselle comptait sur le peuple et sur son père pour arriver au trône par-dessus la tête de Condé.

Celui-ci trouva les plans bons et garantit la victoire, si Charles de Lorraine était exact, puis chacun approuva, comme lui, la marche de l'entreprise, excepté maître Séguier. Indécis et tremblant devant une guerre ouverte, se tournant à chaque mot vers la porte, pour voir si sa lettre n'arrivait pas, il tint le Conseil en haleine par mille objections sur l'illégalité des émeutes, sur les incertitudes du succès, sur les hésitations du Parlement, sur la terrible habileté de Turenne, sur la discorde imminente des frondeurs, sur le peu de confiance que méritait le duc de Lorraine, etc.

— Dites le bon mot, *monsieur le chancelier*, interrompit Gaston, vous craignez de vous trouver entre deux... sceaux ? Eh bien ! je vous promets ceux du roi, si nous sommes vaincus, car l'oncle de Louis XIV aura toujours assez de crédit pour cela...

— Et moi, si nous sommes vainqueurs, ajouta Mademoiselle, je réunirai dans vos mains la justice et les finances.

— Et moi, reprit Condé, je vous nommerai en outre président de tous les Parlements de France.

— Et moi, conclut La Rochefoucauld, je vous dédierai mes *Maximes* et vous ferai entrer en croupe à l'Académie.

— Un tiens vaut deux : tu l'auras, pensa Séguier ; et ne voulant pas d'ailleurs trahir son ambition, il protesta de son désintéressement..., en regardant de plus belle vers la porte.

L'annonce d'un courrier le fit tressaillir... ; mais ce n'était pas Arnolfini. C'était un exprès de Gaston, arrivant essoufflé du camp de Charles IV. Il apportait une nouvelle aussi fatale qu'imprévue : celle de la brusque fuite du duc de Lorraine, qu'il avait vu de *ses yeux* lever ses tentes et s'éloigner bride abattue par la route de Champagne, en vertu d'un traité avec Mazarin, s'il fallait en croire le bruit public...

— Trahison ! s'écrièrent les princes consternés... Il escamote nos vingt mille livres, et il va les manger avec l'ennemi !

Séguier partit de là pour réclamer du temps, et, Condé lui-même revenant à cette opinion, le Conseil allait tout ajourner, lorsqu'un grave incident vint changer la face des choses.

— *On attaque le Luxembourg! on enlève Mademoiselle!* criait le valet qui venait d'échapper à Philippe d'Amalby, et auquel tous les serviteurs faisaient écho de salle en salle...

A cette formidable rumeur, Séguier eut la colique et se cacha dans une armoire... La fille de Gaston prit l'arme de son père, et voulut s'élancer au combat; mais la confiant à Nemours et à Beaufort, le prince Louis marcha seul avec La Rochefoucauld au-devant des assaillants inconnus.

Alors eut lieu, dans le jardin, la lutte que nous avons racontée, et d'où Philippe sortit vainqueur, avec l'épée du héros de Lens, et avec Louise qu'il croyait Mademoiselle.

Qu'on se figure, si l'on peut, l'émotion du Conseil lorsqu'on vit reparaître Condé battu et désarmé !... Par qui ? et pour qui? Lui-même n'en savait rien; l'ennemi lui avait seulement répondu : *Régiment du roi !* Et chacun se perdait dans cet étrange problème...

Mais bientôt le mot en fut apporté par un homme qui accourut menaçant, furibond, ébranlant le palais de ses pas et du bruit de ses armes, et traînant après lui le page qui avait préparé l'évasion de Louise.

Cet homme était le capitaine, baron d'Altomar, dont nos lecteurs savent le véritable nom.

Il arrivait triomphant à onze heures et demie au rendez-vous du duc d'Orléans, lorsqu'il avait appris l'enlèvement de sa mystérieuse captive et avait surpris dans le pavillon le page infidèle, au moment où celui-ci, se croyant trahi lui-même, cherchait en vain de chambre en chambre celle qu'il voulait délivrer... Le saisissement et l'épouvante lui avaient arraché des aveux, et Altomar le jeta pour ainsi dire en plein Conseil, à moitié brisé par sa colère et ses coups.

— Voilà l'auteur de votre défaite, dit le capitaine à Condé ; voilà l'espion du cardinal, qui appelle l'ennemi chez monseigneur !...

Tout s'expliqua dès lors, sauf le nom de Louise, qu'Altomar cacha soigneusement. Dispensé par l'entrée dramatique de celui-ci, de présenter aux frondeurs leur nouveau complice, Gaston raconta qu'il lui avait remis un otage personnel à garder, et c'était cette prisonnière que le page venait de leur ravir sous l'habit et le nom de Mademoiselle. L'espion se garda de contredire ce récit, de peur d'être accusé d'attentat sur Mademoiselle elle-même, et il fut enfermé et gardé à vue dans une chambre d'où, se jugeant plus que jamais trahi, il expédia au cardinal l'avis qu'on a lu ; avis si fatal à d'Amalby, sans que l'auteur pût s'en douter.

— Vous voyez, messieurs, s'écria d'Altomar, qui contenait à peine sa vengeance et qui eût mis la France en feu pour reprendre Louise, vous voyez que Mazarin vous insulte et vous attaque jusque chez vous! Attendrons-nous qu'il vienne vous y arrêter, ou sommes-nous prêts à agir résolument?

— Oui certes! plus de délais, et audace pour audace! répondirent Mademoiselle et Condé, Beaufort et Nemours, ramenés à leur premier avis par cette provocation.

Mais, tout pâle encore de son séjour dans l'armoire, de plus en plus inquiet pour sa négociation, et appuyé d'ailleurs par l'incertitude du duc d'Orléans, Séguier rappela la fâcheuse nouvelle de la défection de Charles IV.

Ce fut un nouveau coup pour Altomar, qui avait répondu de son royal patron.

— Parti! répéta-t-il avec stupéfaction; parti, quand il venait de me jurer!... Mais il s'interrompit en relevant la tête : — Cela est bizarre en effet, mais s'expliquera de quelque manière. J'ai l'honneur d'être l'ami du duc de Lorraine. Il a ses allures qui ne sont pas la droite ligne, j'en conviens, mais il ne me manquera pas de parole... J'engagerais ma tête qu'il sera au rendez-vous de M. de Condé... Et d'ailleurs, poursuivit-il avec feu, ce ne sont pas les combattants qui nous manquent. J'en ai promis cent mille à Leurs Altesses, je me charge de les fournir en quarante-huit heures.

— Où les prendrez-vous? demanda le prince Louis.

— Dans Paris et dans les faubourgs! Monseigneur et Mademoiselle savent que j'y ai certain pouvoir.

— Bons soldats pour une émeute, reprit le vainqueur de Lens, mais vrais goujats pour une bataille rangée...

— Ne dédaignez pas ces *goujats*, reprit Altomar avec orgueil... Je ferais culbuter par eux les princes, le trône et le Parlement; et j'en ai déjà cinq mille qui ne se feraient pas blesser par derrière, si je les conduisais au feu sous vos ordres.

Condé mesura le capitaine de son œil d'aigle, et reconnut le chef qu'il fallait aux Parisiens.

— Soit, monsieur! dit-il vivement, j'accepte votre offre, et vous commanderez vos soldats!

Altomar eut un éblouissement de joie! Il se vit lieutenant du héros de Rocroy, à la tête d'une véritable armée, en face du régiment d'Amalby, et il sentit son épée et son blanc-seing frémir à son côté et dans sa poitrine.

— Vous chargerez-vous réellement, d'ici à deux jours, poursuivit Condé, allant droit au fait, de *disposer* le Parlement à choisir entre la Fronde et la cour, c'est-à-dire à s'unir aux princes par un arrêt solennel, et à nous abandonner les subsides qui passent encore à nos ennemis?

— Je ferai mieux que le *disposer*; je le *déciderai*, j'espère, repartit Altomar avec un geste qui terrifia Séguier. M. le chancelier, ajouta-t-il en riant, pourra se dispenser désormais de siéger sur les fleurs de lis...

— Vous chargez-vous d'enlever audit Parlement le concours du bureau de ville et de la milice bourgeoise, en les *aidant* à comprendre qu'ils ne sont pas faits pour garder les Mazarins?

— Cela me sera d'autant plus facile, qu'hier déjà, grâce à moi, une compagnie entière a refusé son service au palais.

— A merveille! monsieur. — Et il est toujours entendu que si le duc de Lorraine manque définitivement à sa promesse, vous amènerez à mon camp cinq mille hommes en armes, avec les munitions et l'argent nécessaires?

— Dix mille hommes s'il vous les faut, avec le double de la somme versée par nous à Charles IV ! à la seule condition que je serai leur chef, comme des Wallons que m'a donnés monseigneur.

— Vous serez leur chef, je n'ai qu'une parole, dit le prince Louis; comptez sur moi, comme je compte sur vous! Et se retournant vers le Conseil, avec cette pose du commandement qui lui allait si bien :

— En ce cas, messieurs, conclut-il, le Parlement isolé n'ayant plus de force qu'en nous, la bataille à Mazarin dans deux jours, s'il vous plaît !

— Oui ! la bataille ! s'écrièrent Mademoiselle et Beaufort.

— La bataille, enfin! répétèrent tous les assistants, — hormis Gaston et Séguier; le premier parce qu'il ne se décidait jamais, le second... parce qu'il regardait toujours la porte.

Acculé dans son dernier retranchement, l'aspirant chancelier plaida la modération avec une violence convulsive, et finit par déclarer héroïquement qu'on lui passerait sur le corps avant d'attaquer le Parlement et le roi!

Sa belle phrase ronflait encore, quand la porte s'ouvrit devant une dépêche... C'était la réponse de la reine d'Angleterre, expédiée par Arnolfini.

Séguier la saisit comme une proie, brise le cachet à l'écart, et trouve — quoi? — Son portrait de l'Infante avec ces lignes d'Henriette:

« Je n'ai pu faire parvenir votre message à la reine. Mazarin l'a intercepté et me l'a rendu en se moquant de vous. — « S'il faut des *sceaux* à Séguier, m'a-t-il dit avec un jeu de mots cruel, qu'il les cherche au Conseil de la Fronde. Quant au mariage de Sa Majesté, c'est moi qui m'en charge. L'infante est priée d'épouser ailleurs, si elle ne veut coiffer sainte Catherine. » Et là-dessus, il m'a donné la révérence. Son orgueil et notre humiliation m'ont été expliqués le soir même par l'arrivée à la cour de la belle Marie Mancini, nièce du cardinal, qui a été



Henriette d'Angleterre (Musée de Versailles).

fêtée comme une *reine*, et reçue à bras ouverts par Louis XIV... Comprenez; et voyez ce que vous avez à faire. Henriette. »

Un soufflet, suivi d'un coup d'éperon, n'eussent pas produit sur Séguier plus d'effet que cette lettre. Le chancelier prêt à se soumettre, se releva frondeur déterminé.

— Eh bien! quelles nouvelles? lui demande la fille de Gaston.

— L'arrivée de Marie Mancini, que Mazarin veut faire reine de France! repart le magistrat en cachant sa déconvenue et en fourrant la dépêche dans sa poche.

— Mancini! reine de France! s'écrie Mademoiselle, d'abord pâle et frappée au cœur, puis rouge et frémissante de colère...

Chacun bondit comme elle d'indignation, et Gaston lui-même porte la main à son épée... de bal.

— Hésiterez-vous encore, chancelier, reprend la princesse, à en finir avec cette race de Mazarins?

— Non, Mademoiselle, déclare Séguier, reprenant ses airs de présidence, ce coup de grâce me décide, la *révolte devient le plus saint des devoirs.*

L'auteur des *Maximes* sourit finement dans sa moustache, et devine qu'un type curieux va poser devant lui.

En effet, le même homme qui défendait si bien le Parlement tout à l'heure, pour repêcher les sceaux de Louis XIV, se met à expliquer, avec la rouerie d'un vieux légiste, comment il faut rendre la révolution *légale*, et annuler le Parlement sous un Grand-Conseil... que lui Séguier dirigera, bien entendu.

— Voici, messieurs, la marche à suivre, en droit et en fait: Par arrêts formels et réitérés, le Parlement a interdit aux troupes l'accès de Paris jusqu'à dix lieues. Cet arrêt n'a pas encore été signifié aux soldats de Mazarin. Nous nous mettrons en règle en le faisant signifier par un organe important du palais...

— Par vous-même, chancelier! interrompt Mademoiselle.

— Je m'en ferais gloire, sans doute, reprend Séguier avec une grimace, sachant que l'expédition avait ses dangers: — mais un conseiller à la Grand' Chambre suffira, ajoute-t-il modestement.

La Rochefoucauld sourit plus fort, et d'Altomar s'écrie: — J'ai notre homme, Pierre Broussel, la Fronde en robe rouge! Il montera à cheval et fulminera l'arrêt! J'en fais mon affaire!

La Rochefoucauld sourit de plus en plus. Séguier applaudit du bonnet et continue:

— Afin de donner toute vigueur à la mesure, M. de Condé s'y soumettra... pour la forme... Ce sera une occasion d'aller relancer Charles de Lorraine... A son retour, la désobéissance de Turenne dispensera le prince Louis d'obéir... Et nous serons dans les termes de la loi pour repousser la force par la force.

— Convenez, murmure Beaufort à son cousin, que ce Séguier est un grand général... parlementaire!

— *Item*, poursuit le magistrat, par arrêts de janvier et d'avril, articles 7 et 9, le Parlement a décidé qu'une assemblée générale de la ville serait convoquée par le prévôt et les échevins, pour aviser à la sûreté publique. Nous réclamons et obtenons cette assemblée, nous nous y faisons admettre avec les ducs et pairs, conseillers et gouverneurs à nous... Le corps de ville, flatté de ce rapprochement, n'y voit qu'un honneur et donne dans le piége... Nous le dominons sans peine, nous pesons sur le Parlement, nous l'absorbons ou l'écrasons... nous devenons enfin le seul et vrai gouvernement.

— D'autant meilleur que vous le présidez, ajoutent Condé et Gaston, pendant que l'orateur s'incline, et que La Rochefoucauld sourit toujours,

— Et Mazarin étant hors la loi, conclut Séguier, toute force et tout droit restant de notre bord, je suis le garde des sceaux *légitime*, et je signe, au nom de Sa Majesté, telles ordonnances qu'il convient pour son intérêt et le salut de l'Etat.

— Amen! repart l'auteur des *Maximes*, contenant à peine cette fois un éclat de rire.

Mais, arrivé à ses fins, le chancelier n'entend que les

applaudissements du Conseil, qui adopte par acclamation son beau système de révolution *légale*.

Il était d'autant plus merveilleux, qu'il n'y avait plus qu'un mot à changer aux plans de Condé et d'Altomar.

— Je m'en vais organiser, dit le prince, la bataille *régulière* pour le troisième jour !

— Et moi, dit le capitaine, l'émeute *légitime* et les subsides de *droit* pour demain matin !

— Et moi, dit Beaufort, serrant la main d'Altomar qui venait de faire sa conquête, — en ma qualité de roi des Halles, je vous prends aujourd'hui pour ministre et pour lieutenant.

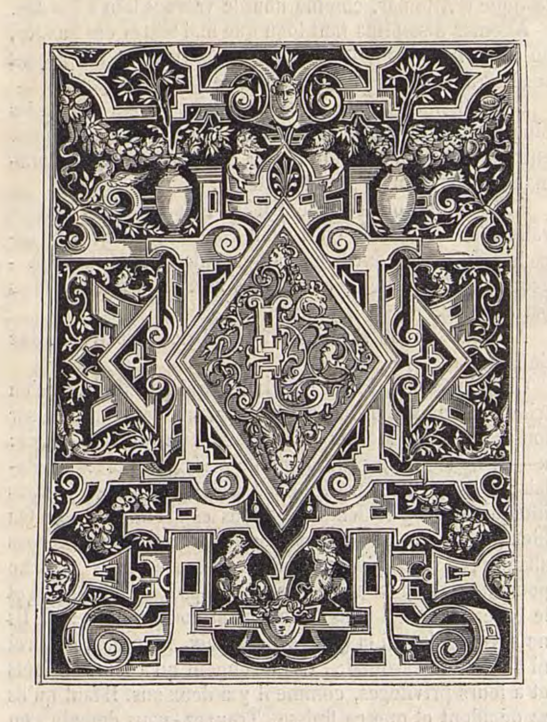
— J'accepte cet honneur insigne, répondit l'aventurier avec un sourire, dont le petit-fils d'Henri IV ne vit point l'ironie.

— Peu m'importe le titre, ô majesté d'un jour, pourvu que tes beaux cheveux et tes gros jurons me servent d'enseigne et de parade. Ton lieutenant nominal sera bientôt ton capitaine de fait.

Tel était le sens de ce sourire.

Sur quoi, le Conseil des princes se sépara à deux heures de la nuit.

XVII. LA CUISINE D'UNE RÉVOLUTION.



E compère Deboile-Altomar n'avait pas attendu son admission au Conseil des princes pour *travailler* à son propre compte dans la cité et les faubourgs. Autant son faux nom lui avait servi en haut, autant son vrai nom lui était utile en bas. Dubosq-Montandré n'était pas le seul qui reconnût l'ancien tribun du Châtelet, le héros des barricades et de la taverne du *Bien public*.

Tous les anciens frères et amis qui le revoyaient retombaient sous son influence, comme des alouettes prises au miroir. Les uns (c'était un petit nombre d'habiles, Marigny, Guy-Patin, Mézeray, Chapelle, etc.), le touchant du doigt comme saint Thomas, s'assuraient qu'il n'était pas fusillé; puis, honorés de sa confidence, ils répandaient sur lui des élégies, des chansons, des légendes miraculeuses... Les autres, la grande foule crédule, prenaient ces légendes pour mots d'Evangile, et prêtaient une force surnaturelle à ses projets.—Ce n'est pas Deboile, disaient ceux-ci, c'est le mauvais ange du cardinal qui a pris le corps de Deboile. — Il a réellement été exécuté à Bordeaux, disaient ceux-là; mais il s'est relevé comme saint Denis, il a craché les balles de Mazarin, et maintenant il est à l'épreuve du feu... Ou bien: —Pendant qu'ils l'enterraient là-bas, le bon Dieu a créé son semblable, et nous l'a envoyé pour notre triomphe... Ou bien : — C'est Mas-Aniello, le sauveur de Naples, qui a pris la forme du nôtre en France ; voilà pourquoi on n'a pu retrouver ni le corps de l'un en Italie (1), ni le corps de l'autre à Bordeaux... Et la conclusion générale était: — Nous pouvons le suivre à coup sûr... Nous ne serons jamais battus avec lui... Il fera rentrer d'un regard le Mazarin dans l'enfer; il arrêtera le soleil du roi comme Josué ; il renversera les murs ennemis comme Duguesclin au cercueil. Et là-dessus, maître Altomar n'avait qu'à paraître pour trouver autant de fanatiques que d'agents... Et la foi communiquant à ceux-ci son propre prestige, sa puissance s'étendait d'heure en heure aux quatre coins de Paris.

Après avoir convaincu Dubosq et tous ses lieutenants de la nécessité de faire peau neuve comme lui-même, et de cacher cette fois leur drapeau rouge derrière celui des princes, jusqu'à ce que ceux du Parlement et de Mazarin fussent tombés l'un par l'autre, il distribua les rôles aux frères et amis, et voici comment ils formaient leur trésor et leur armée...

Ils avaient trois moyens : le miracle, la ruse et la violence. Les badauds ordinaires cédaient au miracle, quand on leur narrait la résurrection de Deboile, ou l'incarnation de Mas-Aniello. Pour les incrédules et les récalcitrants, la ruse et la violence se combinaient avec avantage ; aux fainéants, on promettait des loisirs de grands seigneurs ; aux meurt-de-faim, on annonçait des alouettes rôties ; aux faquins, on décernait la casaque brodée et le chapeau à plumes; aux importants, on déclarait que leur tour était venu de jouer un rôle; que trop longtemps ils avaient été déshérités de leurs droits, qu'ils étaient aussi capables que leurs maîtres de porter l'habit d'or, de cravacher des laquais, de se promener en carrosse, de commander des soldats, de siéger au Parlement, de gouverner le pays... On ne leur demandait pour cela que de prendre un fusil, et de tirer un peu de poudre aux Mazarins. Si la condition leur répugnait, c'est alors que la force aidait à la persuasion. Une bande de compères apostés *ad hoc* sommait le volontaire rétif de s'enrôler, sous peine d'être flétri comme lâche, assommé comme traître, ou jugé sommairement comme ennemi du peuple. N'ayant que l'embarras du choix, le pauvre diable acceptait... l'arquebuse.

Souvent, on faisait d'une pierre deux coups ; on recrutait à la fois des hommes et de l'argent.

Par exemple, nos héros entraient chez un honnête et riche bourgeois, et lui posaient les questions suivantes :

— Aimez-vous les princes, monsieur ?

— Si je les aime ! répondait le bourgeois, qui les savait maîtres de Paris ; je les porte dans mon cœur !

— C'est très-bien ! Etes-vous d'avis que le Parlement s'unisse à eux ?

(1) Il existe encore à Naples des traditions qui affirment que Mas-Aniello n'est pas mort, et qu'il reparaîtra tôt ou tard à la tête du peuple. Cette curieuse histoire de Mas-Aniello, défigurée chez nous par un opéra sans vérité, fera partie de nos *Révolutions d'autrefois* (série étrangère à la France), et n'en sera pas l'épisode le moins instructif ni le moins saisissant.

— Le Parlement devrait les embrasser !

— De mieux en mieux ! Ouvririez-vous les portes de la ville à leurs troupes?

—A deux battants..., et les portes de ma boutique aussi!

— C'est exemplaire ! Alors, monsieur, au nom du Parlement, qui s'oppose à la guerre civile dont vous êtes un fauteur pernicieux, veuillez nous suivre à l'instant même.

— Vous suivre, où ? s'écriait le bourgeois enferré.

— A la Bastille, ou au *régiment libre* de la Cour souveraine, à votre choix...

— Qui êtes-vous donc ?

— Recruteur de ladite Cour, monsieur.

— Vos pouvoirs?

— Les voici...

Et les drôles exhibaient des papiers en règle... Si le bourgeois avait opté pour le Parlement, ils l'auraient arrêté comme ennemi des princes, avec une autorisation de ceux-ci..., non moins régulière... Et ainsi de suite, au nom du roi ou du cardinal, si le bourgeois s'était prononcé contre eux..., avec des ordres toujours authentiques, les uns ne coûtant pas plus que les autres...

Le bourgeois se défendait, menaçait, suppliait..., et, la raison du plus fort étant toujours la meilleure, il finissait par se racheter..., en livrant ses plus beaux écus. Mais ne croyez pas qu'il fût quitte à si bon marché. Ventrebleu! il fallait des soldats... au Parlement, aux princes, au cardinal! etc.... On demandait alors au brave homme s'il n'avait pas... un ou deux commis de taille militaire, quelque mauvais sujet de neveu, quelque domestique inutile, à faire enrôler à sa place... Il acceptait avec plus ou moins d'enthousiasme, exposait à l'examen son personnel disponible, l'envoyait à la suite des recruteurs, sous un prétexte agréable... Et une heure après, les commis, neveux ou domestiques, grisés, séduits ou contraints, s'alignaient dans les troupes d'Altomar... On leur promettait, comme compensation, l'épée de capitaine..., après la victoire...

Ce système se pratiquait sur une vaste échelle contre toutes les opinions, baptisées à cet effet de noms élastiques : royalistes, Mazarins, parlementaires, Orléanistes, réformistes, Condéistes, Beaufortistes, Carlistes (1), révisionistes, fusionistes ; et *vice versâ*, en ajoutant la syllabe *contre* ou *anti* : anti-royalistes, etc., etc. La liste en serait trop longue à relever dans l'immense recueil des *Mazarinades*.

Un bonnet à la Fronde, une écharpe à la cardinal, un mot sur le mariage du roi, un soupir sur son absence, un regard jeté sur tel ou tel, étaient suspectés, exploités, et surtout rançonnés à outrance. L'homme qu'on venait de forcer à prendre le bouquet de paille était arrêté par un compère à la ceinture verte, et réciproquement. Il n'y avait qu'un moyen d'échapper, c'était le courage personnel, — ingrédient le plus infaillible, et cependant le plus rare dans les révolutions. Toute leur histoire en France prouve cette vérité honteuse : les majorités se laissent écraser en détail par les minorités, quand il leur suffirait de relever la tête ensemble pour avoir le dessus. *Audaces fortuna juvat*, est un proverbe gaulois traduit par un latin.

Mais comment le Parlement et les princes ne sévissaient-ils pas contre de tels excès? 1° Ils étaient commis en leur nom ; 2° chacun y espérait son profit! D'ailleurs, la Justice avait perdu ses balances et jeté son glaive à la guerre civile. Il n'y a jamais deux autorités, et celle de 1652 était au camp de Saint-Denis. L'ordre et la révolution sont aussi inconciliables que la création et le chaos.

(1) On appelait ainsi les partisans de Charles de Lorraine.

L'ordre est comme cette île escarpée et sans bords;
On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors.

Quant aux armes, on sait les vieux moyens d'en trouver à Paris. Ils furent et seront toujours les mêmes : piller les boutiques des armuriers, aller de porte en porte, et trois par trois, désarmer chaque bourgeois isolément ; et pour couvrir la marchandise d'un honnête pavillon, immoler un pauvre diable sur une place, en qualité de voleur. Cette opération faite, tout rebelle armé devient un héros, et l'imbécile qui lui a cédé son fusil est le premier à l'applaudir au passage. Il allumera un lampion à sa fenêtre, si le héros en a besoin pour mieux le viser.

N'oublions pas une circonstance qui vint favoriser les enrôlements d'Altomar. La moitié des paysans de la banlieue, effrayés et menacés par les troupes royales, affluaient par milliers à Paris. On les attrapa dans les faubourgs comme dans un traquenard, par tous les stratagèmes ci-dessus, et notamment par la faim ; de sorte qu'en voulant éviter les arquebuses de Turenne, les pauvres hères, tombés entre deux feux, durent choisir les fusils de la Fronde.

Ajoutons enfin que les femmes elles-mêmes se mirent de la partie, les unes imitant Mademoiselle et ses maréchales de camp, les autres entraînées par le prestige fantastique d'Altomar, comme nous le verrons tout à l'heure.

Altomar disciplina tant bien que mal toutes ces bandes, en combinant les poltrons avec les braves, et en plaçant ses Lorrains et ses Wallons à la tête des compagnies.

Il ne manqua pas de grouper sous ses ordres directs les cinq à six mille hommes déterminés qu'il lui fallait pour entraîner le reste, et dont Condé lui abandonnait le commandement pour la grande bataille.

Nous allons voir comment il les employa dans l'intervalle à tenir la parole qu'il avait donnée au prince, de détacher du Parlement le bureau de ville et la milice bourgeoise, et d'en obtenir ensuite les *révoltes légales* définies par Séguier.

Altomar se rendit d'abord à l'Hôtel-de-Ville avec le duc de Beaufort.

Chemin faisant, le roi des Halles, qui ne marchait qu'en triomphateur au milieu de la populace, la harangua sur toutes les bornes pour la disposer *aux grands coups :* « — Il ne suffit plus, disait-il, de crier aux portes du Palais ; il faut connaître les bons et les méchants ; je vous indiquerai ceux-ci demain, et vous les abandonnerai.» Ou bien : « — L'armée des Mazarins vous enveloppe et va vous affamer ; il n'y a plus une heure à perdre ; mais nous ne pouvons rien si vous ne vous aidez pas. Le Parlement et le bureau de ville vous trompent et vous endorment. Ils ne savent faire ni la guerre ni la paix, ni ramener le roi ni chasser le cardinal... Ils ne songent qu'à leurs intérêts et à leurs privilèges, comme il y a deux ans. Il faut qu'ils se décident et que ça finisse. Trouvez-vous demain, en armes, avec moi, sur les ponts. Nous sommerons le Parlement de s'unir aux princes, et je vous donnerai la liste de ceux qui voteront contre nous (1). »

Altomar et ses agents parlaient plus *clairement* encore à leurs soldats ; et les auditeurs grossissant de discours en discours, le duc et son lieutenant, comme Beaufort continuait de l'appeler, arrivèrent à l'Hôtel-de-Ville avec plusieurs milliers d'hommes.

Introduits près du prévôt et des échevins, ils furent

(1) Discours textuels de Beaufort. Saint-Aulaire, *Hist. de la Fronde*, t. III, p. 178, 179. Quand le roi des Halles voulut se justifier plus tard de ces paroles, le président de Novion lui déclara qu'il avait agi en bandit et non en gentilhomme.

étonnés de leur bonne contenance. Le tribun sentit que la menace serait prématurée, et il eut une inspiration digne de Brioché et de Tabarin. Il parla avec égard des hésitations de la Cour souveraine, signala comme cause de ces hésitations et des malheurs qu'elles entraînaient, l'appui de la ville et des milices, sans lesquelles le Parlement, perdant ses illusions, se résoudrait enfin à un parti. Puis déclarant avec aplomb qu'il venait de quitter, avec M. de Beaufort, les colonels bourgeois, il annonça leur résolution de prier le lendemain le Parlement de se décider et d'aviser au salut de Paris, tout au moins en faisant signifier l'arrêt qui écartait les armées à dix lieues, et en exécutant celui qui ordonnait une assemblée générale de la ville. — Les colonels, ajouta-t-il imperturbablement, n'attendaient, pour signer cette requête, que l'adhésion de M. le prévôt et sa propre rédaction ; et ils étaient d'avis, afin de laisser plus de liberté à l'auguste Cour, de s'abstenir d'aller au Palais durant la délibération.

Le prévôt et les échevins, trouvant la modération là où ils avaient craint la violence, donnèrent en plein dans le panneau, estimèrent l'opinion des colonels merveilleuse, écrivirent la requête sous la dictée d'Altomar et de Beaufort, et jurèrent de ne plus se réunir qu'après la résolution du Parlement.

En sortant de l'Hôtel-de-Ville, le duc embrassa le baron pour sa divine *comédie*, et, un quart d'heure après, ils en jouaient le second acte devant les colonels des milices, auxquels ils portaient l'excellente idée du prévôt et des échevins. Les colonels signèrent avec enthousiasme, et déclarèrent que pas un de leurs soldats n'irait le lendemain au Parlement.

— Pas un? ce serait trop peu! se dit Altomar en reprenant le chemin de la Cité. Priver le Palais de ses défenseurs, c'est assez bien déjà ; mais l'entourer de ses ennemis, ce sera beaucoup mieux encore.

Et ses agents allant trouver tous les miliciens anti-parlementaires (c'était le tiers au moins), leur donnèrent rendez-vous le lendemain devant la Cour, pour *enlever* les fameux arrêts.

Ni le prévôt, ni les échevins, ni les colonels ne soupçonnèrent leur mystification, par la raison la plus naturelle du monde. Chacun s'attribuant avec orgueil l'invention de l'admirable requête, tous confirmèrent ainsi le mensonge d'Altomar et en assurèrent la réussite.

Séguier trouva le tour hautement politique, et décerna au capitaine un brevet d'homme d'Etat.

Le Parlement isolé de la sorte, restait à lui porter le coup de grâce. Ceci nous ramène au père Broussel, notre révolutionnaire sans le savoir.

XVIII. — LES DÉSAGRÉMENTS DE LA POPULARITÉ.

Rappelons-nous le mot prophétique de Jean Boucherat: —*Broussel, mon beau-frère, ne sera corrigé que lorsqu'il se verra grand-prévôt de Paris, et renversé par ceux qui l'auront élevé* (1).

Toujours gonflé de son petit mérite, toujours avare, ambitieux, et brave en paroles, toujours à califourchon sur ses priviléges, toujours prêt à se venger de sa noblesse manquée, corbeau toujours chantant au risque de son fromage, larron toujours accroché à la queue de l'âne, Raton aux pattes brûlées toujours au service de Bertrand, Pierre Broussel ne manqua pas l'occasion de retomber, en 1652, dans le piége où il avait trébuché en 1648. Il était de la race des niais politiques incorrigibles ; il ne savait chercher le pouvoir que par l'opposition. Trompette de sa nature, il prenait le bruit pour la besogne, et croyait avoir tout dit en criant : — A bas Mazarin ! vive le Parlement!

Dans les premiers orages de la nouvelle Fronde, on distingua d'abord son tonnerre enrhumé. Il assourdit le Palais de propositions et de déclarations tragi-comiques. Il accabla les frondeurs tièdes, et surtout Molé, qui ne sauva ses oreilles qu'en allant garder les sceaux du roi. Il redevint l'idole des bourgeois, toujours flattés de vexer le gouvernement, et oublieux, comme leur patron, des leçons de l'expérience ; il reprit le nom de *père du peuple*, du peuple qu'il avait affamé en 48, et qui avait failli le broyer, en retour, dans les émeutes de cette époque.

Tout autre que lui eût aperçu le revers de la médaille ; car Dieu sait les métiers auxquels sa popularité l'assujettit !

Quand il se rendait au Parlement, une foule de va-nu-pieds l'escortait dans les rues. Ils mêlaient son nom aux cris les plus absurdes ou les plus atroces... Ils le forçaient de leur distribuer des poignées de main, de boire à la santé des princes et à la mort de Mazarin, de monter sur les bornes et de leur déclamer des tirades... Tous les partis frondeurs se le rejetaient comme un volant... Il était le drapeau des uns, le jouet des autres, le bouclier de ceux-ci, le croquemitaine de ceux-là, l'orateur de tout le monde. Si le palais craignait un rassemblement, vite un discours de Broussel ! si un quartier s'agitait sous quelque prétexte, un discours de Broussel ! si la milice fléchissait devant le peuple, un discours de Broussel ! si un corps d'état avait une plainte à porter, un discours de Broussel !... A toute heure il devait quitter son banc, son dîner, son lit, pour se faire voir et entendre.

Tantôt c'étaient les ouvriers du port ou les dames de la halle qui lui apportaient des bouquets. Leur donnait-il douze sous pour boire (et il se trouvait déjà trop généreux)? — « Vive le sauveur de Paris ! criait un meneur de la bande ; c'est nous, M. Broussel, qui avons assommé les gardes chargés de votre arrestation ! » Il lui fallait doubler la récompense.— « Vive le fléau des Mazarins et des tyrans ! C'est nous qui vous avons ramené de la prison de Saint-Germain. » Cela valait au moins un petit écu. — « Vive le futur grand-prévôt ! C'est nous qui vous porterons à l'Hôtel-de-Ville ! » La pièce de six livres y passait... Trop heureux quand Thérèse, sa fille, et Perrotte, sa servante, enivrées de ces ovations, n'offraient pas aux brailleurs les clefs de l'office ou de la cave !

Tantôt, c'étaient les Condéistes ou les Beaufortistes qui l'enlevaient au seuil du Parlement, lui mettaient un bouquet de paille au chapeau, le portaient en triomphe sur les quais, le meurtrissaient en le ballottant de mains en mains, le tenaient en équilibre sur leurs épaules ou sur l'impériale d'un carrosse, couvraient de leurs acclamations ses cris de frayeur mortelle, et le laissant tomber de son trône mouvant, le ramenaient pantelant rue Saint-Landry.

Alors, il n'osait plus mettre le nez dehors, il se déguisait pour retourner à la cour, ou prenait mille détours dans l'ombre pour échapper à de nouvelles idolâtries.

Mais la peur, qui le forçait à se cacher, l'obligeait bientôt à reparaître, car déjà le mot de trahison grondait autour de son hôtel...

Ne pouvant plus avancer sans se perdre avec le roi, ne pouvant plus reculer sans se perdre avec la Fronde, chef d'émeute et drapeau de révolution malgré lui, il était réduit à danser sur la corde raide, entre la légalité et la guerre civile, au gré des Bertrands qui lui faisaient tirer les marrons.

(1) *Bouquet de Noces*, t. XVII, p. 353.

Eh bien! telle était sa soif d'honneurs et de popularité, qu'elle résistait à tous ces déboires. Il oubliait son argent gaspillé, son repos et sa liberté perdus, sa conscience révoltée, son existence en péril, en voyant passer le grand-prévôt avec son cortége, et en se disant: « Voilà ce que je serai dans quelques jours! »

Mais pour juger toutes les tribulations de sa gloire, entrons à son hôtel de la rue Saint-Landry.

XIX. LES AMAZONES DE LA CITÉ.

C'était le matin de la grande séance du Parlement, qui devait s'ouvrir à neuf heures. Trois fois déjà, Broussel avait dû paraître à son balcon, ses chausses à peine boutonnées, sa barbe à moitié faite, sa perruque sens devant derrière.

— Malheur aux Mazarins! cria le dernier rassemblement, le père du peuple met son bonnet de travers!

— Ces Parisiens ont un esprit du diable! dit le conseiller en achevant sa toilette.



Le chancelier Pierre Séguier (Musée de Versailles).

Puis il appela sa fille Thérèse pour lui demander le baiser de l'étrier, dans lequel il puisait son courage ordinaire et extraordinaire; sa servante Perrotte pour avoir son frugal déjeuner; son petit laquais Justin pour porter sa canne et son manteau; son petit chien Cyrus pour le régaler d'un morceau de pain sec (1). Mais ni chien, ni laquais, ni servante, ni fille ne répondirent à sa voix. Il appela de nouveau, il sonna, il cria: Mon lait!... mon habit!... il parcourut l'hôtel... Personne absolument! Cet abandon l'étonna d'abord, puis l'effraya, puis le mit en colère; lorsque, la grande porte de l'hôtel s'ouvrant avec fracas, Thérèse parut à cheval, en amazone, avec la casaque militaire, le chapeau à plumes, le bouquet de paille sur l'oreille, l'épée au côté, le pistolet à la ceinture...

(1) Voyez le *Médaillon d'argent*, t. XVI, p. 354, etc.

— Miséricorde! s'écria le bonhomme, qu'est-ce que cela veut dire?

Thérèse fit caracoler son cheval, mit pied à terre et entra à grand bruit d'éperons.

— Cela veut dire, mon père, que le Parlement a ses *maréchales* et ses *colonnelles* comme l'armée des princes. Vous voyez la *commandante* du bataillon des demoiselles de la cité. Je viens de recevoir mon brevet et mon uniforme sur le parvis Notre-Dame.

Broussel savait Thérèse fort *avancée* dans la Fronde; mais il ne la croyait pas arrivée à cette hauteur... Il resta confondu et comme pétrifié.

— Allons! allons! dit-il, c'est une mauvaise plaisanterie. Tu aurais pu attendre le carnaval pour me laisser ici comme un saint Jean. Dépose ton épée, arrange mon collet et va me querir Perrotte.

— *Cedant arma togæ*! soupira l'héroïne en redressant le jabot paternel; mais après-demain je reprends le glaive, et à bas les Mazarins! C'est nous qui attaquerons Charenton dans la grande bataille.

— Parbleu! Charenton est bien trouvé. On parle d'y établir des folles. Tu seras leur *générale* en chef.

— Je raisonne en toute gravité, monsieur mon père, repartit Thérèse avec son plus bel air de précieuse.

— J'ai demandé Perrotte et mon lait. Crois-tu que ton bouquet de paille me rassasie?

— O irrévérence du matériel des choses! exclama la commandante en servant un morceau de fromage, seule friandise du buffet, et en appelant Perrotte avec un air dédaigneux.

Mais Perrotte ne se montra pas davantage... Et Broussel, courant à la cuisine, y trouva, *infandum!* son lait renversé sur le fourneau éteint.

— Ah çà! dit-il en brisant les sonnettes, ma maison est donc au pillage?

— Soyez tranquille, je vous défendrai! dit noblement Thérèse, qui prit son pistolet dans son écharpe.

— Est-ce qu'il est chargé? Ne touche pas la gachette! s'écria le bonhomme avec effroi. J'ai toujours eu ces jeux-là en horreur... Je n'ai jamais pu chasser... Un malheur est si tôt fait... Je te dis, morbleu! de laisser cette arme, reprit-il, en pirouettant devant le canon brandi par sa fille; quelque vieille batterie qui partirait toute seule... Mais c'est qu'elle est capable de tirer.

— En voici la preuve! dit Thérèse, qui déchargea le pistolet par la croisée.

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! fit Broussel, en tombant dans une bergère.

Au même instant, une détonation de cent coups de feu ébranla la maison, et le conseiller, poussant un cri aigu, se pelotonna dans les coussins.

Il se releva pâle et frissonnant, stupéfait d'être encore en vie.

— Ce n'est rien, mon père, dit Thérèse; c'est mon bataillon qui vous salue en répondant à mon signal...

En effet, une centaine d'amazones, équipées comme elle-même, venaient de se ranger sous les fenêtres, et criaient: Vive M. Broussel!

Le conseiller les salua bien vite, de peur d'une seconde pistoletade, et se retournant vers Thérèse: — Il est donc vrai? dit-il abasourdi, ce n'est pas une mascarade? Vous vous battrez pour de bon?

— Oui, certes! Mademoiselle a bien pris Orléans. Pourquoi ne sauverions-nous pas Paris?

Alors elle raconta à son père ce qu'elle lui avait caché jusque-là pour lui en faire une surprise: l'appel

adressé aux femmes de la cité par la *maréchale* de Frontenac et l'organisation de trois bataillons, dont l'élite était celui qu'elle commandait. Le bonhomme s'efforça en vain de détourner sa fille de cette folie. Une tirade de phœbus chevaleresque lui prouva que Thérèse était incurable, que les lauriers de Mademoiselle l'empê-



Le comte d'Harcourt, d'après les estampes nationales (pages suivantes).

chaient de dormir, et qu'elle voulait jouer, dans l'armée du Parlement, le rôle que la fille de Gaston jouait dans celle des princes.

— Aurez-vous du moins un homme à votre tête? demanda Broussel en désespoir de cause.

— Un héros! répliqua l'amazone avec feu; un lieutenant de M. de Condé, le baron d'Altomar.

— Le baron d'Altomar! Quest-ce que cela? Un Espagnol? un officier de fortune?

— Un personnage miraculeux! dit Thérèse d'une voix profonde à l'oreille du vieillard; un martyr ressuscité! Le magistrat allait d'étonnement en extase.

— Vous vous rappelez notre ancien ami, M. Guillaume Deboile, le chef du peuple dans la dernière Fronde?

Broussel tressaillit à ce nom, si plein de remords et de terreur pour lui.

— Eh bien, balbutia-t-il, il a été pris et fusillé à Bordeaux. Tous les papiers publics nous ont conté cela. Je ne l'ai guère pleuré, quant à moi. C'était un homme furieusement dangereux. Devant Dieu soit sa pauvre âme!

— Il se peut qu'on l'ait pris et fusillé, dit Thérèse d'un air mystique; mais la vérité est qu'il n'est pas mort!

— Pas mort!

Et le conseiller faillit tomber à la renverse...

— C'est lui qui nous commande en personne, ajouta sa fille en posant le poing sur la hanche.

— Voyons, te moques-tu de moi? reprit le vieillard cherchant à se rassurer. — Tu viens de me dire que c'était le baron d'Altomar.

— Deboile et Altomar ne font qu'un; le second est la métempsycose du premier.

— Ta, ta, ta, dit Broussel, remis à ces mots... Je suis bien bon de me tourmenter pour du pathos... Vas-t'en au diable avec ta métempsycose, dont je fais cas comme de cette croûte de fromage. Mais tout ce charabia ne me donne pas à déjeuner... Il me faut Perrotte! Justin! mon lait! mon manteau!

Et il se mit à appeler, à carrillonner et à crier de plus belle.

Tout à coup il s'arrêta, comme s'il eût vu la tête de Méduse... Thérèse venait de lui montrer une petite gravure qu'elle avait tirée de son sein.

— Jugez par vos propres yeux; voici le baron d'Altomar... Trouvez-vous enfin qu'il ressemble à M. Deboile?

— C'est lui-même! dit le conseiller en reculant de deux pas... C'est lui, tel qu'il m'apparut durant le siége de Paris, à la tête de 30,000 bras nus, sous les plis de son drapeau sanglant.

— On se refroidit dans la tombe, mon père... Il est ressuscité sous le noble drapeau des princes...

— Chose étrange, prodigieuse, inouïe! répétait Broussel, les yeux fixés sur l'image terrible. Mais, d'où te vient cette gravure, et comment la portes-tu sur ton cœur?

Thérèse devint pourpre d'émotion, et répliqua d'un air confit, avec un roulement d'yeux humides:

— Elle me vient de la *maréchale* de Frontenac, qui l'a distribuée hier *aux commandantes*, et je la porte sur mon cœur, parce qu'il faut demander du courage aux martyrs.

— Corbleu! s'écria le vieillard avec emportement, je ne veux pas d'un tel saint dans ton calendrier.

Et saisissant le portrait, comme s'il lui eût brûlé les doigts, il le jeta au feu, malgré les cris de sa fille.

Puis, débarrassé de son hallucination, il allait sortir de la salle, lorsqu'il vit Thérèse pâmée de douleur.

— Bonté divine! dit-il en la secouant de toutes ses forces, est-ce que tu serais enamourée d'une peinture?

— Hélas! mon père, soupira l'amazone, glissant dans ses bras, avec une pose théâtrale, respectez les fermentations d'une âme volcanique!

Ce fut au tour du conseiller de tomber en pâmoison. Avoir espéré pour sa fille le comte d'Amalby et la grande noblesse, et la voir éprise de la *métempsycose* d'un factieux condamné à mort!

— Ah! par exemple, voilà qui est trop Rambouillet! Je savais mon héritière précieuse; je ne la croyais pas folle à lier!

Les *fermentations* de Thérèse n'étonneront point nos lecteurs, qui se souviennent de cette *beauté* fatale et incomprise. Dédaignée par Philippe pour sa cousine, elle avait tourné ses prunelles dépitées vers Deboile, en avait fait peu à peu son *héros de cœur*, l'avait admiré à l'œuvre dans le siége de Paris, était devenue frondeuse aussi exaltée que lui-même, avait pleuré sa mort et adoré sa mémoire; puis, apprenant qu'il renaissait sous le nom d'Altomar, avait adopté sans raisonnement sa *métempsycose*, et rêvait de le joindre au champ de bataille, pour en être remarquée ou mourir sous ses yeux, comme dans les tragédies de M. de La Calprenède!

— Voyons, voyons, reprit Broussel, impatient et tremblant de tout savoir. Est-ce que tu l'as... vu, ce baron d'Altomar!

— Dites revu... (Le bonhomme frémit.) Pas encore, hélas! soupira Thérèse, à travers un flot de larmes... (Le bonhomme fut soulagé.) Mais, nous allons recevoir de ses nouvelles par Perrotte et Justin, continua la sensible héroïne.

— Perrotte et Justin! Qu'est-ce encore?

— Ils sont allés à l'enrôlement des dames de la Halle, où M. d'Altomar se trouvera avec M. de Beaufort.

— Par la sambleu! voilà le coup de grâce! dit Broussel, et je comprends enfin l'abandon et le désordre de céans. Tout le monde m'a planté là; ni fille, ni suivante, ni laquais, ni déjeuner, ni manteau! Ces dames sont au régiment de la Cité, au régiment des Halles! à tous les diables verts, excepté à leur poste... Ventrebleu! je remettrai l'ordre en ma maison, comme je le remets dans l'Etat, péronnelles que vous êtes!

Et il allait décharger à la fois sa peur et sa colère en pérorant ainsi jusqu'à extinction d'haleine, quand un nouveau rassemblement gronda dans la rue; et Perrotte entra, à la grande joie de Thérèse, soutenue par Justin et par trois dames du marché, précédée du petit chien *Cyrus*, qui l'annonça d'un jappement triomphal.

Mais était-ce bien la suivante et le laquais? Broussel en douta au premier aspect. Perrotte portait un grand bonnet à la Fronde, surmonté d'une plume d'officier aux gardes; un corsage écarlate, à basques relevées, sur sa jupe de bure, et un énorme sabre sans fourreau, passé dans une écharpe jaune serin. Ses compagnes étaient accoutrées à l'avenant, et traînaient des hallebardes qui rappelaient les Suisses de Notre-Dame. Justin, noyé dans une vieille casaque et sous un large casque de milicien, balançait sur son épaule une arquebuse plus longue que lui, et avec laquelle il faillit éborgner son maître en le saluant. Il n'y avait pas jusqu'au misérable roquet, dont les oreilles verticales et la queue en trompette ne se conformassent aux allures militaires de ces dames. Tous, d'ailleurs, le chien compris, arboraient fièrement le bouquet de paille.

Broussel demeura pétrifié devant ce tableau, et se crut le jouet d'un cauchemar. Dans le tourbillon de pensées qui agitaient son cerveau, une seule ne vint pas au vieux frondeur: c'est que tout ce carnaval de guerre civile était son propre et digne ouvrage, et qu'il avait bien mérité d'être débordé ainsi jusque dans ses foyers domestiques!

— Ah! monsieur de La Louvières! s'écria Perrotte, surmontant enfin l'émotion qui lui avait coupé voix et jambes (on sait qu'elle flattait toujours du nom de sa gentilhommerie le grand pourfendeur des priviléges de cour); ah! monsieur de la Louvières, c'est bien *lui!* je l'ai vu, comme je vous vois! Il est ressuscité d'entre les morts!

— Qui, lui? demanda Broussel.

— M. d'Altomar, M. Deboile! l'ancien! le nouveau! le même! notre sauveur enfin! balbutia la servante, éperdue d'allégresse.

— Encore! dit le bonhomme en frémissant; qui me délivrera de ce fantôme?

— Un fantôme! reprit la vieille; ah bien oui! un homme en chair et en os, plus vivant, plus beau, plus terrible que jamais! Et une parole! une langue! ah! comme les vôtres, c'est tout dire.

Le conseiller, secouant en vain l'obsession, tomba dans une rêverie sinistre. Thérèse, au contraire, ouvrait

son âme au récit de Perrotte, comme une fleur mourante s'ouvre à la rosée.

— Figurez-vous, continua la bonne femme, qui avait à se dédommager d'une demi-heure de silence, figurez-vous que nous venions de recevoir nos armes et nos uniformes sur le marché, et que notre compagnie des *fantassines* de la Halle était au grand complet. Vous pouvez la regarder par la fenêtre ; elle attend votre salut pour décharger ses arquebuses; c'est Justin qui donnera le signal.

Le vieillard bondit et arracha l'arme au laquais. La suivante crut qu'il voulait mieux écouter, et poursuivit d'autant plus éloquemment :

— Tout d'un coup les tambours battent, les clairons sonnent... Nous portons les armes, et nous voyons arriver sur notre front de bataille un régiment superbe. Il y avait deux commandants en tête, M. de Beaufort, notre roi, avec sa face qui rit toujours et ses grands cheveux blonds de demoiselle ; et, à sa droite, un cavalier brun, tout inondé de plumes et tout flamboyant d'acier... Je le regarde, et je pousse un cri de paon... Ah ! ma fine ! oui, j'ai crié comme un paon ; et jugez s'il y avait de quoi ! J'avais reconnu M. Deboile, le fameux chef du peuple, le grand barricadeur de 48, le fléau des vils courtisans, ce harangueur qui vous appuyait si bien autrefois, cet ami qui nous visitait tous les soirs, et qui me disait toujours, en me frappant sur l'épaule : — Dame Perrotte, nous mangerons le cardinal à la crapaudine (la suivante poussa un joyeux éclat de rire) ; ce martyr enfin que les Mazarins ont traqué et fusillé à Bordeaux.

— Ce n'est donc pas lui que tu as vu, puisqu'il est mort, interrompit Broussel, qui nageait en plein chaos.

— C'est lui-même, vous dis-je ; à preuve qu'il m'a reconnue aussi, qu'il m'a appelée par mon nom, et qu'après l'inspection des armes, il m'a *re*tapé sur l'épaule comme dans le bon temps, en me disant : — Perrotte, je te fais *lieutenante !* Mes compliments à ton maître et à sa fille ; il aura bientôt de mes nouvelles !... Voilà ce qu'il m'a dit, tout craché. Croyez-vous encore que ce n'est pas lui ?

Thérèse triomphait de bonheur, et Broussel avait des tintements dans les oreilles... Ces mots : *Il aura de mes nouvelles*, lui faisaient l'effet d'un tocsin.

— Mais voici le plus fort, monsieur de la Louvières ! c'est un miracle pommé que la mère Frémant, la fruitière qui lit les imprimés, m'a conté tout au long. (Perrotte fit un signe de croix, comme si elle allait réciter une page du martyrologe.) On a bien et dûment fusillé M. Deboile à Bordeaux ; la chose est trop vraie, pour le repos de l'âme des Mazarins. Mais le bon Dieu est plus fin que tous les premiers ministres, et il a joué le nôtre sous jambes pour rendre à la Fronde son champion. Il n'y a pas deux Deboile en ce monde, voyez-vous ! quand on casse un homme de cette trempe-là, le plus sûr est d'en ramasser les morceaux. Les fossoyeurs Mazarins le portaient donc en terre, lorsque voilà qu'ils entendent un bruit sur le pavé, comme un objet massif qui tombe. Ils s'arrêtent pour le recueillir ; c'était une balle d'arquebuse. — Drôle de chose ! qu'ils se disent ; d'où peut-elle venir ? Ils repartent, font vingt pas : Toc ! une seconde balle ; puis, toc ! une troisième ; toc ! toc ! toc !... dix, quinze, trente !... Les fossoyeurs regardent partout ; impossible d'y rien comprendre ! Les balles semblaient pleuvoir du cercueil du défunt. L'un s'effraye, l'autre rit, mais pas longtemps. Comme ils arrivaient à la fosse, le mort s'agite, et crie : — Halte-là !... Les hommes restent glacés. La bière s'ouvre ; Deboile, qui avait craché les balles tout le long de la route, renverse les fossoyeurs avec les deux dernières qu'il tenait à la main, se dresse tranquillement sur ses jambes, enterre un des croquemorts à sa place, et prend le chemin de la Lorraine, en chantant :

Un vent de Fronde
S'est levé ce matin ;
Je crois qu'il gronde
Contre le Mazarin...

Le soir même, après avoir fait deux cents lieues en une heure, il entrait au camp du duc Charles, sous l'habit et le nom du baron d'Altomar, qu'il a portés depuis ce moment-là. Il est devenu en quelques mois le plus habile capitaine du monde. Quand une balle lui entre dans le corps, il la rend par la bouche en souriant, et la renvoyant de la main à son ennemi, l'étend raide mort à ses pieds. Il garde dans sa poche une des balles de Bordeaux pour la jeter à Mazarin dès qu'il le rencontrera ; aussi le prince Louis de Condé et le duc de Beaufort viennent de le nommer leur lieutenant ; et toute la cité de Paris, armée en son nom, est prête à marcher, comme nous, sous ses ordres, contre les soldats de Turenne... Il faut dire, conclut Perrotte, qu'il y a maintenant en lui trois hommes au lieu d'un ; d'abord l'ancien Deboile puis le nouveau (d'Altomar), puis un autre mort de Naples, un nommé Mas-Aniello, le grand frondeur de ce pays-là, qui est ressuscité comme le nôtre, et qui est entré dans sa peau... Mais je ne garantis pas ce dernier miracle ; ce n'est pas la fruitière, c'est le rémouleur qui me l'a conté.

Perrotte fit gravement un second signe de croix, et, sur un geste de sa main par la croisée, la compagnie des *fantassines* de la Halle salua M. Broussel d'une arquebusade en long feu, suivie d'une acclamation glapissante.

— Est-ce tout, enfin ? dit le bonhomme, réveillé comme d'un sommeil fiévreux, et la *lieutenante* de M. d'Altomar me servira-t-elle le déjeuner que j'attends depuis une heure ?

Il se félicitait d'avoir écouté jusqu'au bout un récit dont l'absurdité calmait ses alarmes. Réflexion faite, il vit dans l'histoire de Perrotte un commérage de marché ; dans la gravure de Thérèse, l'illusion d'une tête malade, et dans Altomar, un intrigant qui exploitait une ressemblance.

Aussi, quand la servante revint de la cuisine, en gémissant sur son lait renversé, le foudre parlementaire, ne craignant plus rien, retrouva sa dignité pour regarder l'heure à la pendule, et prendre sa canne et son manteau.

— Je déjeunerai au Palais, dit-il sèchement ; et, afin que ma maison soit mieux gardée et ma table mieux servie désormais, mesdames les *commandantes* et les amazones resteront ici sous clef jusqu'à nouvel ordre.

En vain Thérèse se jeta à ses genoux, en vain Perrotte, Justin et *Cyrus* lui-même implorèrent la liberté, le vieillard inflexible les emprisonna à triple tour, et se rendit seul et d'un pied leste au Parlement.

Chemin faisant, néanmoins, le spectre de Deboile lui apparut quelquefois ; et lorsque, en arrivant au Palais, il le vit sans milices bourgeoises, en face de rassemblements tumultueux, il lui sembla entendre encore la phrase menaçante : *Votre maître aura bientôt de mes nouvelles !*

S'il avait cru son courage, — il aurait reculé ; mais il rencontra le président de Bailleul, qui ne reculait jamais, et il monta les degrés avec lui.

XX. — BROUSSEL S'EN VA-T-EN GUERRE.

Avant de raconter cette journée de honteuse mémoire, rappelons encore qu'il s'agit de 1652, et que nous écri-

vons d'après les témoignages contemporains les plus authentiques. On serait plus que jamais tenté de croire que nous arrangeons les événements à plaisir, ou que nous commettons un anachronisme rétrospectif de deux siècles. On peut s'assurer du contraire en recourant aux documents que nous avons cités avec tant de scrupule dans les notes du *Médaillon* (1), et que nous indiquerons derechef au passage, comme preuve des faits qui justifieront notre épigraphe : « autre temps, *mêmes* mœurs ».

Après leur comédie, si bien jouée à l'Hôtel-de-Ville, Beaufort et d'Altomar avaient continué, chacun à sa manière, de préparer le *grand coup* du lendemain.

Le roi des halles parcourut ses Etats d'un bout à l'autre, et rassembla le soir, au Luxembourg, ce qu'il appelait *ses gens*. C'étaient « cent vingt malfaiteurs délivrés par ses soins des cachots de la Conciergerie, et dont le passe-temps le moins offensif était d'épouvanter la ville par des cris de cannibales » (2). Quand ils arrivèrent dans le jardin du palais de Gaston, Beaufort, pour donner du cœur à celui-ci, le mena sur le balcon avec une foule de grands seigneurs. Ils *s'encanaillèrent* de la meilleure grâce du monde, dans une conversation familière assaisonnée de gros mots et de jurons par le petit-fils de Henri IV. On désigna en riant aux fureurs des bandits les royalistes les plus redoutés de la ville et du Parlement. Le prince de Condé, ayant près de lui le duc de Damville, frondeur assez tiède, « le montra par plaisanterie aux gens de Beaufort, en disant qu'il était un franc Mazarin. » Damville eut une telle frayeur, qu'il démentit Condé par un discours incendiaire, ne croyant pas pouvoir racheter sa vie autrement. C'était le système du prince Louis pour *engager* dans sa cause les amis irrésolus. L'entrevue se termina par une pluie d'argent lancée aux malfaiteurs, qui promirent de se multiplier par cent pour le rendez-vous du lendemain.

Le duc d'Orléans avait employé d'autres moyens dans la journée. Fidèle à son art de conspirer sans se compromettre, et de lancer les autres au feu pour attendre le butin, il visita les plus illustres et les plus belles frondeuses de Paris, et leur insinua de sa voix mielleuse les discours à tenir à leurs maris, à leurs frères et à leurs courtisans (3). Puis il décida un grand nombre de gentilshommes aventureux à se déguiser en ouvriers pour soulever et diriger la populace. Ces précurseurs des blouses aristocratiques se firent une partie de plaisir de leur expédition dans le ruisseau.

Altomar opéra sur une plus vaste échelle. Tous ses agents, lancés à la fois, provoquèrent cent réunions clandestines dans la Cité et les faubourgs.

Aux manœuvres et aux gagne-deniers les moins scrupuleux, on annonça le partage des richesses des Mazarins, et l'on donna lecture du pamphlet de Montandré, qui venait de reparaître avec éclat : « Lâchons hardiment la bride... Faisons carnage, sans respecter les grands, ni les petits, ni les mâles, ni les femelles. Sortons de nos gîtes, de nos tanières. Mettons nos épées au vent, saccageons, brisons, tuons... tout ce qui ne se croisera pas pour le véritable parti de la liberté. » Et la fameuse conclusion qui était l'éclair dans le nuage : « Les grands ne sont grands que parce que nous les portons sur nos épaules ; nous n'avons qu'à les secouer pour en joncher la terre ! » (*Le Point de l'Ovale*, déjà cité.)

(1) Notamment t. XVI, p. 354, t. XVII, p. 11, 83, 84, 262, etc.

(2) Saint-Aulaire, *Hist. de la Fronde*, t. III, p. 152. — *Mém. de Conrard*, édit. Montmerqué, *Histoire du Temps*, etc.

(3) Gaston avait pris une telle influence sur les femmes, que « les plus qualifiées du parti le saluaient au passage en vociférant des injures obscènes contre Mazarin et ses adhérents. » (Saint-Aulaire, *ibid.*)

Aux petits bourgeois, aux ouvriers honnêtes, aux marchands timorés, aux simples curieux et badauds, on cacha le vrai but et le caractère violent de la manifestation. On leur parla avec respect de la Cour souveraine « cette haute expression du tiers Etat, cette digne avant-courrière des Etats généraux. » On ne voulait, dit-on, que l'entourer d'une population aussi calme qu'imposante, et lui donner la force de chasser une bonne fois le Mazarin, d'empêcher les horreurs de la guerre civile, de ramener le roi et sa mère dans Paris, et de rendre ainsi à la grande ville le repos et la prospérité qui feraient le salut de tous.

Les seuls mots d'ordre qu'on distribua furent : — A bas le Mazarin ! Plus de coups de fusil ! Vive le roi ! la réforme de l'Etat ! la paix au dedans et au dehors ! etc., etc.

Tout le monde, acceptant ce beau programme, s'engagea à descendre dans la rue. Altomar et ses compères n'en demandaient pas davantage. Pourvu que leur queue fût immense, le triomphe de leur tête était assuré. Ce qu'une poignée de meneurs exigerait au moment décisif serait censé réclamé par les cent mille hommes à leur suite ; et le Parlement céderait aux factieux volontaires, avant que les factieux sans le savoir eussent le mot de l'énigme...

Aussi, la Cour était à peine assemblée dans la Grand'-Chambre, que des fleuves humains, partant de tous les quartiers de Paris, vinrent former un océan de têtes sur les quais et les places qui entouraient le Palais (1). Bientôt, le duc d'Orléans et sa fille, Nemours, La Rochefoucauld, tous les princes et seigneurs, couverts d'acclamations par la multitude, prirent place sur les fleurs de lis ou dans les tribunes, en hommes parfaitement étrangers à ce qui allait advenir. Beaufort et d'Altomar restèrent sur le grand escalier avec l'avant-garde populaire, distribuée à toutes les issues de l'édifice.

Les rôles furent joués suivant la répétition de la veille. On remit d'abord au président de Bailleul l'humble requête du bureau de ville et des milices, demandant la signification immédiate, au camp de Saint-Denis, de l'arrêt qui écartait les troupes à dix lieues, et l'exécution de l'autre arrêt qui ordonnait une assemblée de la ville.

En digne successeur de Molé, Bailleul sentit la griffe sous la patte de velours, et s'opposa avec ses amis à la délibération réclamée... « Nous ferons droit au bureau de la ville et aux milices, dit-il, quand ils rempliront leur devoir, qui est d'assister et de garder la Cour. Sachons d'abord pourquoi ils sont absents du Palais juste au moment où ils y seraient nécessaires. » Et il somma par un prompt message le prévôt et les colonels de venir expliquer leur conduite.

Mais déjà le plan de Bailleul était attaqué par trois partis : les magistrats complices des princes, les frondeurs importants et brouillons, et les poltrons qui, voyant le Parlement bloqué, croyaient endormir le cerbère en lui jetant un gâteau... Broussel se mit bravement à la tête des deux derniers partis. Il venait de regarder par les fenêtres des combles aux quatre points de l'horizon ; et à l'aspect de cette marée d'hommes et d'armes, se souvenant des étranges discours de Perrotte, il avait jugé sage de rester populaire... Il appuya donc la signification de l'arrêt aux troupes, et des applaudissements l'ayant éperonné, il fit une charge à fond contre la guerre civile... Bailleul chercha vainement à prolonger le débat jusqu'à l'arrivée

(1) Voyez la vue de ce quartier à cette époque, t. XVII, p. 85.

du prévôt. La résolution, enlevée par Broussel, passa à quelques voix de majorité. Un tonnerre de bravos salua la nouvelle au dehors...

Le président se vengea tout de suite et se flatta de retarder l'exécution; il pria notre conseiller de s'en charger lui-même, en montant à cheval avec des commissaires pour se rendre au camp de Saint-Denis. Broussel, enferré, demeura coi... Monter à cheval! traverser l'armée du peuple, et affronter l'armée de Turenne! c'était de quoi mourir de peur trois fois... Payer de sa parole, très-bien; mais payer de sa personne, jamais! Le bonhomme déclara qu'il eût été heureux de porter l'arrêt de la compagnie, mais... qu'il n'avait point de cheval à sa disposition... Beaufort, qui entrait, lui cria qu'il lui en offrait dix au choix. Broussel ajouta... que c'était l'affaire de quelque jeune conseiller. Mais ni jeunes ni vieux ne se proposèrent à sa place. Les plus ardents au vote étaient les plus rétifs à l'action... Broussel reprit... qu'il était souffrant... qu'il n'avait pas même déjeuné! — Votre déjeuner est servi dans la petite salle! lui cria La Rochefoucauld, qui eût payé sa place à cette comédie...—Allons, conclut Bailleul qui ne voulait que gagner du temps, allons, monsieur le conseiller, prenez une demi-heure pour déjeuner et réfléchir, vous me ferez part, en revenant, de votre résolution. Broussel, acculé à son dernier prétexte, s'exécuta et sortit, — comme un chien qu'on fouette, au milieu des sourires de toutes les tribunes.

On se figure s'il mangea de bon appétit. De minute en minute, princes, collègues, messagers du peuple vinrent ajouter à son supplice; l'un exaltait son éloquence victorieuse; l'autre comptait sur son courage à l'épreuve. — Ne faites que tordre et avaler, disait celui-ci; il faut prévenir Turenne qui, pour devancer l'arrêt, marcherait droit sur nous.— Que de maux vous allez empêcher! disait celui-là, les ennemis devaient incendier deux villages aujourd'hui même. Vous arriverez pour éteindre la première bombe. Ou bien: Les bandits de Charles IV opèrent, dit-on, leur jonction avec les royalistes, vous les séparerez en vous jetant à propos entre les deux. — Ou encore: Des coups de canon ont retenti dans le nord-est; on suppose que c'est l'artillerie de la Ferté. — Et les magistrats: Vous savez qu'en étendant votre plume, vous avez le droit de suspendre le feu ennemi, de couper les ponts, de rompre les gués, d'appeler les populations au secours de la loi! — Et l'ironique La Rochefoucauld: Vous savez que tout soldat qui rirait de vous mérite les galères, que porter la main sur vous, vous atteindre de la balle ou de l'épée est un crime de haute trahison! que par arrêt de ces jours-ci, la Cour a mis à prix la tête de l'officier qui, en chargeant les conseillers Bitaut et Geniers à Pont-sur-Yonne, a blessé et renversé l'un, et percé la robe de l'autre de quatre coups de mousqueton, à l'instant même où ils remplissaient la haute fonction qui vous est confiée (1). Ne craignez rien, morbleu! le bon droit sera en croupe avec vous. Comptez sur nous et sur le Parlement, pour vous venger si l'on vous attaque, pour vous enterrer comme un roi si l'on vous tue, et pour placer votre nom à côté de celui d'Eustache de Saint-Pierre! — Et les envoyés du dehors: La foule crie: Broussel à cheval! Broussel à Saint-Denis! C'est à lui de nous défendre et de retourner les fusils du roi contre Mazarin... Ne tardez pas, car les plus furieux s'impatientent. Ils sont hommes à vous enlever et à vous porter au camp ennemi.

Tel fut l'assaisonnement du déjeuner de Broussel.

(1) *Journal du Parlement*. Février 1852. Saint-Aulaire, t. III, p. 62.

Autant de coups d'épingle, de poignard et de massue; autant de frissons, de soubresauts, de coliques, de défaillances pour le malheureux. Et tout cela, ô comble du châtiment! tout cela était le fruit de ses œuvres! Jugez s'il donnait au diable le Parlement, les princes, la Fronde et lui-même! Il eût embrassé le cardinal et se fût emprisonné de sa main pour avoir fait voter l'arrêt exécrable!

Il crut se tirer d'affaire, en déclarant qu'il se trouvait mal, et en demandant de rester seul avec un huissier. Mais c'était compter sans l'hôte qui allait lui porter le dernier coup.

A peine se remettait-il depuis cinq minutes et se levait-il pour refuser définitivement la mission, que la porte s'ouvre et qu'un homme paraît sur le seuil... Le conseiller se retourne, pousse un cri, et reste pâle, immobile, muet, la bouche et les yeux béants...



Portrait de Turenne (Musée de Versailles).

C'était le baron d'Altomar. C'était Guillaume Deboile! le portrait de Thérèse animé! la légende de Perrotte, en chair et — en armes! Il n'y manquait que le drapeau rouge pour compléter la vision de 1648!

— Salut à M. Broussel, le champion du Parlement, dit le capitaine, en s'inclinant avec courtoisie.

— Qui êtes-vous? n'approchez pas! sortez! s'écrie le vieillard éperdu, et reculant jusqu'au fond de la salle.

— Le baron d'Altomar, pour vous servir, officier du duc de Lorraine, lieutenant du prince de Condé.

— Non! je vous reconnais! Vous êtes Deboile, Deboile condamné à mort par arrêt d'il y a trois ans.

— Et fusillé, il y a quinze jours, à Bordeaux, c'est historique! Si je suis Deboile, *les gens que vous tuez se portent assez bien*; si je suis Altomar, j'avoue que je ressemble fort à Deboile, et je compte faire honneur à cette ressemblance. Les cent mille hommes qui me suivent en témoigneront tout à l'heure; mais la question de mon identité se videra plus tard. Qui que je sois pour le mo-

ment, je me souviens de notre ancienne amitié, des services que vous m'avez rendus, et pour en mériter de nouveaux, je viens vous sauver la liberté et la vie.

— Qu'est-ce à dire? le Parlement est menacé?...

— De sauter par les fenêtres, au risque de tomber dans la Seine, à moins qu'il ne vote certains arrêts plus importants que celui dont je vous rends grâce.

— Juste Ciel! fait le conseiller, nous sommes pris dans un guet-apens! Monsieur Deboile... (Il frémit à ce nom.) Je veux dire, monsieur d'Altomar, reprend-il, en cherchant à se redresser, savez-vous que vous êtes bien hardi, et qu'un signe de ma main pourrait...

— Me faire arrêter? comme en 1648. Ce serait hasardeux... Vous seriez peut-être arrêté avant moi... Mais si je l'étais le premier, le Parlement ne risquerait plus de tomber dans la Seine, il y tomberait à coup sûr. Voilà tout ce que vous auriez gagné.

Broussel se remet à frissonner comme s'il faisait déjà le plongeon. Puis, avec un second effort de courage désespéré : — Vous oubliez le bureau de ville et les milices qui vont accourir, qui sont arrivés peut-être, sur l'injonction de M. le président.

— Ils sont partis, en effet, mais ils sont restés en route. Le prévôt Lefèvre et ses échevins ont été assaillis sur la Grève. M. de L'Hospital qui passait, leur ayant prêté son carrosse, la foule s'est ruée dessus et l'a mis en pièces. Le marquis du Vigean, déguisé en maquignon, a pris les chevaux en riant, et les a emmenés en triomphe. Alors le prévôt a reçu un coup de pierre à la tête, et s'est caché dans une maison que les frondeurs gardent, l'arme au bras. Quant aux chefs des milices, ils n'ont pas trouvé la moitié de leurs gens prêts à marcher, tous les autres s'étant joints d'avance à la manifestation, et deux compagnies de Wallons, *que je connais bien*, pourchassent colonels et soldats du côté de la Bastille; ce qui n'est pas le chemin du Palais de Justice (1).

D'Altomar n'était que trop bien informé! Comprenant leur faute de la veille par le message de Bailleul et l'attaque imminente de la Cour isolée, le prévôt et les colonels avaient en vain risqué leur vie pour se rendre à leur poste et à leur devoir. Le tour était joué, le remords restait aux dupes. Tout ce qu'ils purent faire, ce fut d'envoyer au président leurs excuses et le récit de leurs mésaventures. Bailleul en recevait la nouvelle fatale, à l'heure même où d'Altomar l'annonçait à Broussel.

— Miséricorde! Tout est perdu! balbutie le conseiller, qui renonce à se poser en sénateur romain. Puis, s'accrochant à un mot de Deboile, comme à une planche de salut : — Vous veniez me sauver, disiez-vous? ajoute-t-il d'une voix attendrissante...

— Votre salut dépend de vous-même; si vous restez ici, je le répète, votre pis-aller sera de rendre des arrêts... compromettants; et avec ou sans ces arrêts, sans ces arrêts surtout, car Bailleul et compagnie font rage, je ne réponds pas que la foule égarée vous épargne plus que les autres. Elle ne connaît pas à la couleur du sang les Frondeurs et les Mazarins. On ne fait point d'omelettes sans casser les œufs, comme dit Perrotte, et je ne serai pas là deux fois pour vous ouvrir une issue.

— Je puis donc m'échapper en ce moment? demande le conseiller qui se lève tout d'une pièce et retrouve son énergie... pour la fuite.

— Vous seriez massacré à la grille, répond froidement Altomar. Mais, prenez l'arrêt contre les troupes du roi, montez de suite à cheval, et partez pour Saint-Denis.

— Où je serai massacré tout de même.

— Beaucoup moins probablement. Vous traverserez Paris en triomphe; vous reviendrez plus populaire que jamais.

— Si je reviens!

— *Minima de malis!* Vous accepterez, comme faits accomplis, les arrêts rendus en votre absence. Vous serez le moins compromis avec le roi, et le mieux noté avec la Fronde... Vous garderez mon secret, comme moi le vôtre... Et quand il faudra remplacer le grand prévôt... nous nous reverrons.

Broussel écarquilla les yeux, resta deux minutes perplexe et rêveur, pâlissant, rougissant et piétinant tour à tour, puis il se décida sans dire ni oui ni non, alla chercher l'arrêt dans la Chambre de saint Louis, annonça gravement qu'il se chargeait de le signifier, et quitta la salle avec six archers et deux commissaires, aux applaudissements répétés du tribunal et de la rue.

Altomar l'attendait sur le grand escalier, avec le duc de Beaufort, et l'élite de leurs bandes. Ils le firent saluer d'une immense acclamation, qui mit un peu de baume sur les plaies du conseiller... Puis, le roi des Halles lui présenta les plus beaux chevaux de bataille de ses compagnons. Mais en les voyant piaffer sous le frein, le digne homme bondit plus haut qu'eux, et demanda timidement une simple monture, quelque mule de laitière, un poney de femme au trot pacifique. Il eût même préféré un âne, s'il eût pu en aviser les oreilles...

Ses yeux se portèrent alors naturellement vers un bataillon d'amazones rangé derrière la grille... Et qui reconnut-il à leur tête? O nouvelle surprise! Sa fille Thérèse avec son uniforme de *commandante!* Perrotte et Justin lui faisaient pendant, à la tête des *fantassines* de la Halle! Le premier mouvement de Broussel fut d'aller les gourmander d'importance.—Malheureuses! comment vous êtes-vous échappées, et que venez-vous faire en ces bagarres? — Ma fine! les croisées n'ont pas de serrures, dit résolument Perrotte. Nos soldats nous ont tendu des échelles, et nous faisons notre première campagne! Thérèse ne répondit rien, ayant à peine entendu son père, et n'ayant d'yeux que pour Altomar, devant lequel son cœur volcanique faisait explosion... Mais tout à coup la colère de Broussel tombe, à la vue du cheval de sa fille, jolie haquenée aux modestes allures.— Voilà mon affaire! se dit-il, en caressant de l'œil et de la main le doux animal. Je fais ainsi d'une pierre deux coups; je démonte Thérèse, et je me monte à mon gré... Imprudent, hélas! qui ne s'informa pas de l'origine de la bête! L'amazone étonnée se fait prier pour descendre, mais Altomar lui offrant de la conduire aux tribunes où elle attendra le retour de son père, elle s'appuie avec enivrement sur le bras du *héros*, et cède le coursier docile à Broussel, qui s'y installe avec l'aide de Beaufort. Le duc lui propose deux pistolets d'arçon dont il fait craquer les ressorts; mais il détourne la tête et les repousse avec horreur. — Voilà mes armes! dit-il gravement, en montrant l'arrêt.—Chacun son goût, répond Beaufort en riant; moi, j'aimerais mieux deux canons chargés. Le conseiller soupire, prend son aplomb, lâche la bride, et... s'en va-t-en guerre...

— Vive M. Broussel! crie la foule, en s'ouvrant sur son passage. Jamais il n'avait subi d'aussi terrible ovation. La multitude s'étend à perte de vue. Il croit traverser la mer Rouge, et il se recommande au Dieu des armées. A chaque mot féroce qui éclate près de lui, à chaque

(1) Saint-Aulaire, *ibid.* t. III, p. 150. *Journ. du Parl.*

mine sinistre qui lui apparaît, à chaque main calleuse qui presse la sienne, à chaque épée brandie en son honneur, à chaque mousquetade tirée pour lui faire fête, le sang lui afflue au cœur, lui monte au cerveau, lui trouble le regard, lui bourdonne aux oreilles.

Il marche ainsi une heure, comme dans un nuage de foudres et d'éclairs. Et cependant il n'ose se hâter, car Dieu sait ce qui l'attend plus loin! Il dépasse le faubourg Saint-Denis et chemine à travers la campagne. — Si je tournais à droite ou à gauche, se dit-il en respirant enfin, et si j'allais signifier l'arrêt... dans quelque village écarté! Mais alors seulement il remarque à sa suite, outre les archers et les commissaires, six cavaliers, armés jusqu'aux dents, qu'Altomar lui a donnés... comme escorte d'honneur. Il comprend... et poursuit avec résignation.

Bientôt des roulements de tambours, répétés par l'écho, lui annoncent que le camp n'est pas loin. A mesure qu'il approche, il croit que l'armée s'avance et va lui passer sur le corps... Si quelque flamme brille dans une ferme, il voit un village à feu et à sang. Des charrettes font retentir la route? Ce sont des canons qui roulent et vont partir. Un coup de feu éclate dans le lointain? C'est une bombe qui va lui tomber sur la tête.

Des fourrageurs mazarins passent, enlevant le foin vert et le blé en herbe. Voilà l'occasion de faire tonner la loi. — Halte! au nom du Parlement, leur crie un commissaire. Broussel, se dressant sur les étriers, tire bravement... l'arrêt de sa poche. Les soldats considèrent ce guerrier d'un nouveau genre, qui les couche en joue avec une plume d'oie, et poussent un énorme éclat de rire. Leur raillerie aiguillonne le magistrat que leur sérieux eût fait trembler. Il déclame l'arrêt avec emphase. Les soldats rient plus fort et fourragent de plus belle. Un commissaire prend l'encrier et verbalise. Un autre demande aux rebelles leurs noms et qualités. — Palefreniers de M. de Turenne, à votre service, repart le chef, en jetant une botte de foin au conseiller. — Injure grave! écrit le verbalisateur. — Ajoutez : et sévice *idem!* dit le bonhomme, inondé d'herbe et désarçonné par le choc. Sur un signe de sa main, un archer court arrêter le soldat, le prend au collet et le renverse. — Amenez le captif ici! crie un commissaire. — C'est qu'il ne veut pas me lâcher! réplique le vainqueur d'un air si comique, que l'hilarité gagne les deux partis. Le débat se termine par un coup de feu qu'un palefrenier tire en l'air, et qui met la troupe légale en déroute. Broussel, le plus effrayé par la détonation, éperonne son cheval si violemment, que celui-ci prend le galop ventre à terre. Le cavalier, qui n'avait jamais galopé que sur le dada de la réforme et du droit de réunion, se cramponne à la selle comme un naufragé, rejaillit comme une balle à chaque élan, et finit par laisser échapper la bride. Le cheval, sans direction, redouble de vitesse, et, au lieu de rejoindre les commissaires, porte son homme au beau milieu des ennemis! — Au secours, messieurs les soldats! Arrêtez-le! *arrêtez-moi!* leur dit naïvement Broussel. Les palefreniers se tordaient dans un fou rire. Celui même que le magistrat avait fait appréhender au corps, l'appréhende à son tour, calme sa monture, le remet dans son chemin et reçoit ses remerciements comme un sauveur. Disloqué, hors d'haleine, *meurtri dans sa base*, le magistrat se fait déposer à terre, souffle, gémit, s'évente un quart d'heure, et reprend l'expédition à pied, en traînant son cheval par la bride.

Il arrive enfin à quelques portées de fusil des tentes royales. On le réinstalle sur sa monture, non sans de nouvelles lamentations; mais une autre surprise l'attendait au but.

A peu de distance, à droite du camp, un tourbillon de poussière s'élève et s'avance. Des mousquets et des épées y étincellent. Un coup de canon formidable part de l'abbaye. — Qu'est-ce là? se dit Broussel, replongé dans les affres. Le duc de Lorraine qui rejoint nos ennemis? l'artillerie de La Ferté qui s'approche? ou les bataillons des princes qui attaquent Mazarin? Les trois hypothèses le glacent d'effroi; mais la dernière surtout, car il serait pris entre deux feux. Son cortége a mille peines à l'empêcher de fuir. Il galoperait derechef, bride abattue, au risque de ne plus... s'asseoir d'une année. Heureusement... pour l'arrêt, les compagnons d'Altomar lui barrent la retraite et le poussent en avant. Plus heureusement encore, il reconnaît, aux écharpes vertes, un détachement de l'armée de Turenne. Il vient défiler à dix pas du conseiller, et d'une allure si ferme et si imposante, que le bonhomme, oubliant sa mission, se range respectueusement avec son escorte. Les cavaliers, élite des gardes royaux, criaient, en agitant leurs épées : — Vive le comte d'Harcourt, *le brave des braves!* (C'était le surnom mérité de l'illustre chef de l'armée du Nord, du vainqueur de Quiers, de Turin, de Llorens, de Valenciennes, qui n'avait reculé qu'à Lérida, devant les Espagnols.) Broussel le reconnaît bientôt au milieu des rangs, sur son cheval de bataille richement caparaçonné. Tout Paris avait admiré, dix fois, aux *Te Deum* de Notre-Dame, sa mâle et belle figure, son nez au profil aristocratique, ses moustaches à pointes retroussées, son regard calme et hautain, sa perruque bouclée avec coquetterie, son habit d'or aux opulents ramages, son écharpe bouffant sur la hanche, son bâton de maréchal de France si bien gagné, et la grosse perle qu'il portait à l'oreille, et qui le faisait nommer *Cadet-la-Perle.*

Quelques amazones mazarines se mêlaient derrière lui aux gardes de la reine. Une d'elles brillait entre toutes par sa grâce à cheval et l'éclat de sa beauté, malgré la fatigue et la pâleur de sa figure, où le sourire venait de sécher des larmes. Broussel la remarque, se trouble, s'approche d'elle, et pousse un cri d'étonnement.

C'était Louise, sa nièce, la comtesse d'Amalby, dont il n'avait pas eu de nouvelles depuis six mois!

Elle se retourne à son nom, reconnaît son oncle à son tour, et tout d'abord s'élance vers lui. En l'apercevant là, elle le croit revenu à son devoir, et l'en félicite en lui tendant la main... Douce leçon pour le cœur de Broussel, s'il lui eût été permis d'en profiter! Mais, à son équipage et à son silence, Louise devine sa mission et se détourne avec douleur. De son côté, le magistrat lui demande d'où elle vient, où est son mari, son père? La comtesse soupire, et lui montrant l'abbaye : — Mon mari est enfermé là par le cardinal, et mon père lui tient compagnie... — Enfermé par le cardinal! s'écrie Broussel; voilà bien le perfide Mazarin! — Chut! reprend Louise; la justice a ses erreurs et le dévouement ses épreuves. Mais voilà notre défenseur, le général de Philippe! ajoute-t-elle à voix basse, en désignant d'Harcourt. Je viens de faire cinquante lieues pour l'amener ici un jour, et ce jour lui suffira, j'espère, pour briser les fers du comte... Les Frondeurs le retrouveront alors sur le champ de bataille! Adieu, mon oncle; méritez le pardon du roi! Et Louise, lui pressant encore la main, le quitte pour suivre le maréchal. — En prison! cinquante lieues! son défenseur! répète le vieillard; quelle est donc cette énigme? Mais tout ce qu'il peut apprendre de plus, c'est que d'Harcourt ar-

rive en effet à l'improviste, qu'il va concerter avec Turenne l'assaut de Paris, et qu'il regagnera le lendemain l'armée du Nord. A son approche, la fleur des troupes du roi est allée au-devant de lui et lui a fait l'accueil triomphal qu'on vient de décrire...

Quand la suite du maréchal eut disparu, celle de Broussel lui rappela sa mission, qu'il eût oubliée si volontiers...

La discipline du camp protégeant, cette fois, sa robe et sa plume, il s'avance jusqu'au milieu des tentes, en face de celles de Turenne et de ses lieutenants. Ces derniers sortent à sa rencontre, en grande cérémonie, et saluent de l'épée l'envoyé du Parlement. Les soldats, avec leurs grands chevaux, se rangent sous les armes, en face du petit homme et de sa haquenée ; et ce n'est plus la terreur



Portrait de Matthieu Molé (Musée de Versailles).

qui paralyse Broussel en ce moment, c'est le calme aspect de l'immense pouvoir auquel il vient opposer un chiffon de papier. Il reprend néanmoins contenance, se rengorge dans son rôle et se dresse à la hauteur de la scène. Il y avait certes quelque chose de solennel dans ce défi jeté par une idée libre à la dernière raison des rois, dans cette joute de la loi et du canon !

Broussel tire l'arrêt de sa poche, et de sa voix la plus grave, en commence la lecture : *Au nom du roi, le Parlement de Paris, etc.* Les premières lignes résonnèrent à merveille... Mais voilà que pour l'entrée d'Harcourt à l'abbaye, la musique des chevau-légers lance aux échos un air de ballet. A ces sons joyeux, le cheval du bonhomme dresse l'oreille, s'agite, piaffe, caracole, et se met à danser, à danser en cadence, et le plus galamment du monde. Les auditeurs se regardent ébahis, Broussel s'étonne (on s'étonnerait à moins), et serre l'animal des jarrets ; mais plus la musique élève et presse la mesure, plus le cheval, qui la suit, accélère ses mouvements. Il avance, recule, se dresse, s'abat, et le lecteur, et sa voix, et sa pancarte avancent, reculent, se dressent, s'abattent, à l'unisson, le tout dansant à la fois, et l'un portant l'autre... Figurez-vous, s'il est possible, l'effet de ce drame tournant en bouffonnerie, sur un *crescendo* prodigieux... Plus le magistrat contenait la bête, plus la bête secouait le magistrat ; plus la parole et le geste étaient imposants, plus les gambades semblaient joviales. — *Attendu que la Cour doit se reposer sur ses franchises inviolables*, et le bonhomme sautait à deux pieds des arçons ; *Considérant l'inconvénient du va-et-vient de la cavalerie...* et le bonhomme était lancé de la queue à la tête du cheval. Aux derniers mots enfin : *Somme les troupes de déposer les armes ou de s'éloigner à dix lieues de Paris*, le final de la musique éclatant par une explosion des cuivres, l'animal, hennissant dans un dernier bond, surgit sur les pieds de derrière, et Broussel va tomber à trois pas, les quatre fers en l'air, sur un groupe de colonels qu'il renverse avec lui. A ce dénoûment superlatif, les assistants qui avaient passé du sourire aux gorges chaudes, lancent une bordée d'éclats de rires électriques, qui traversent le camp comme un feu de peloton (1).

Tout le monde accourt au bruit et au tumulte. Turenne, Molé, Mazarin lui-même, soupçonnant une émeute, arrivent au moment où le foudre parlementaire, aspergé au visage et frappé sur le dos, reprenait enfin ses esprits. Le cardinal rit, on le conçoit, de meilleur cœur que personne, il fait respirer son flacon d'essences à Broussel, qui se croit abreuvé de soufre par le diable, et il se venge enfin de son ennemi à sa façon, en le renvoyant à Paris dans une bonne litière.

Telle fut l'expédition de M. Broussel au camp de Saint-Denis. Le fameux arrêt était signifié, mais jugez s'il pouvait *arrêter* Turenne !

Le conseiller n'eut qu'en rentrant chez lui, de la bouche de Perrotte, l'explication de sa mésaventure chorégraphique. Thérèse avait emprunté son cheval à des acrobates du Pont-Neuf, qui l'avaient dressé à danser des ballets au son de la musique !!!

Mais la servante, revenue du Palais non moins écharpée et terrifiée que son maître, lui annonça, pour tout cataplasme à ses douleurs, que le Parlement dansait alors une autre danse, qui sera notée au chapitre suivant.

Pendant ce temps-là, d'Harcourt était reçu à l'Abbaye par Louis XIV, entouré de toute sa cour, au milieu de laquelle brillait au premier rang l'original du portrait de la boîte de pastilles, c'est-à-dire Marie Mancini, la charmante nièce de Mazarin.

Dans les regards qu'elle échangeait avec le roi, et dans le sourire triomphant du cardinal, on lisait le prochain accomplissement de son rêve le plus cher et le plus orgueilleux...

Au même instant aussi, Louise d'Amalby entrait dans la prison de Philippe, et se jetait dans ses bras et dans ceux de son père, en leur disant avec effusion :—Le comte d'Harcourt a compris mes larmes, il est arrivé à notre secours et va parler à Turenne. Je ne mourrai pas de ces cinquante lieues faites en vingt-quatre heures, car je rapporte ici l'espérance !

PITRE-CHEVALIER.

(*La fin au prochain numéro.*)

(1) *Mémoires de Conrard*, et *Histoire du temps*. Un vaudeville a rappelé de nos jours cette aventure de Broussel.

L'ESPRIT DES BÊTES. — LES CHIENS D'ARRÊT [1].

HISTOIRE DU CHIEN GALIMAFRÉ.



Paon et gibier confiés à un chien d'arrêt, dessin de Kœrner, d'après le tableau de Jean Wienix.

Cette histoire, chers lecteurs, vient compléter un peu tard celle du chien Bobèche ; mais depuis la réouverture des coups de fusil, j'avais mieux à faire qu'à conter des aventures de chasse ; j'avais à chasser. A bon veneur, salut !

L'an dernier, s'il vous en souvient, j'avais rencontré chez le comte de L... notre héros gardant du gibier avec la fidélité d'un gendarme. Galimafré remplissait les mêmes fonctions, lorsque je lui fus représenté, il y a six semaines. (Bobèche, son camarade de chenil, se portait assez bien ; vous l'apprendrez avec plaisir.)

(1) Voyez les tables des tomes XVI, XVII et XVIII.

C'était dans le magnifique parc du comte. Au pied d'un vase gigantesque, où se débattaient, dans un bas-relief, un cheval, un serpent et un chien, à côté d'une pièce d'eau où nageaient des cignes, les ailes entr'ouvertes, reposait une large corbeille d'où s'échappaient des faisans, des perdreaux, des cailles et un énorme lièvre, le tout sanglant encore du plomb mortel et surmonté d'un paon à la queue éblouissante, destiné à former le surtout moyen âge d'un grand dîner, sur la table homérique de notre châtelain. Galimafré, les deux pattes de devant au port d'armes, les oreilles pendantes le long des babines, les soies frémissantes autour du cou, surveillait stoïquement ces trésors confiés à son honneur, et retournait à peine la tête aux agaceries qu'on lui adressait en passant. Je crus voir en action le beau tableau de Jean Wienix, que j'ai recommandé aux dessinateurs du *Musée des Familles*.

Comme je vous le disais, M. de L... me présenta solennellement à son chien, avec qui je devais avoir l'honneur de chasser ce jour-là. Relevé ainsi de sa consigne, Galimafré remercia son maître en remuant la queue, et me considéra avec une fatuité légèrement impertinente.

— Excellente bête, me dit le comte, oreille fine, odorat subtil, arrêt vif et solide ; mais, je vous en préviens, il n'aime pas les *mazettes* (chasseurs maladroits, autrement *Parisiens*), il déteste aller à l'eau, et il a ses moments d'infidélité.

— Le chien d'arrêt est comme la coquette, répondis-je, sauf le respect que je dois... au premier ; il a trop de grâce et d'esprit pour y joindre la constance. Quant à l'eau, je vais essayer, ajoutai-je avec présomption.

J'appelai l'animal, je le régalai d'un succulent morceau, je le flattai de la voix et du geste, puis lançant une perdrix dans le bassin, je lui donnai ordre de l'aller chercher. Galimafré me regarde de travers, et s'élance... par le flanc gauche, côtoyant l'eau sans y mettre le pied. Il faisait un froid piquant. Le drôle voulait s'épargner le bain. Je renouvelle mon commandement. Le chien court plus fort... mais toujours sur la rive... Enfin sa patte rencontre je ne sais quoi qui le blesse, il pousse un gémissement lamentable, et il revient boitant à droite, si bas et si piteusement que, renonçant à l'épreuve, je ne songeai qu'à panser sa blessure... J'observe et tâte sa patte droite avec précaution, je n'y trouve pas le moindre bobo ; mais l'animal jette un cri aigu, comme si j'avais retourné l'épine dans la plaie. J'allais m'attendrir de plus belle, lorsque je vois le comte agiter son fouet, appeler la bête avec fureur et lui crier : — A l'eau, morbleu ! tout de suite ! Galimafré va et vient, boitant toujours, devant l'arme terrible, me reprochant d'un regard qui me navre le mal que je viens de lui faire, mettant une patte à l'eau et la retirant avec un frisson, implorant enfin la clémence de son maître avec les cajoleries les plus pathétiques. Me voilà plus malheureux que lui-même, et intercédant à mon tour près de M. de L... ; mais celui-ci, redoublant les claquements du fouet, joint sans pitié les coups aux menaces, et me crie, en riant de mon émotion :

— Vous ne voyez donc pas ?

J'examine la course du chien, et je reste pétrifié de honte... et d'admiration...

Il boitait de la patte droite tout à l'heure ; il boite maintenant de la patte gauche ! Sa blessure n'était qu'une comédie dont j'avais été la dupe. La peur du fouet avait trahi le drôle, en lui ôtant la mémoire.

Pour le coup, je joins ma colère à celle du comte, et notre Normand, voyant qu'il a affaire à deux Bretons, nous déclare d'un coup d'œil : — Je ne vous croyais pas si fins que cela ! Et, s'élançant à *toutes jambes* vers le bassin, se jette enfin à l'eau et m'apporte la perdrix.

— A la bonne heure ! dit mon hôte en le menaçant encore. Si vous lui aviez cédé, mon cher, vous étiez déshonoré à ses yeux. Vous pouvez maintenant chasser avec lui ; vous en ferez merveille..., si vous tirez bien.

Pendant ce temps-là, Galimafré, jouant mieux que jamais des quatre pattes, allait se rouler sur l'herbe sèche, et nous revenait dispos et lustré, comme s'il n'eût jamais pris de bain.

Une heure après, le comte, son frère, le chien d'arrêt et moi, nous étions en plaine, le fusil sous le bras.

Galimafré *quêtait* devant moi avec une ardeur qui me prouvait son estime. Il m'en donna un gage... impayable, en voyant un chasseur voisin s'approcher de nous. Il vola délicatement un perdreau dans son carnier, et me l'apporta en tapinois, au grand éclat de rire de notre compagnie. Cet exploit lui ayant valu un coup de fouet, il trouva un autre moyen de me faire plaisir. Un orage nous réunit dans une maison de campagne. Chacun bourrant son fusil avec des journaux déchirés, Galimafré fit son profit de cette remarque, et disparut sans bruit dans les appartements... Quand nous repartîmes, je l'appelai de la route, et il m'arriva tenant à la gueule la collection complète d'un journal de modes, dont il avait recueilli les numéros de chambre en chambre... J'allais m'empresser de les rendre à leurs propriétaires ; mais une gravure, dressée contre l'oreille du chien, m'ayant laissé voir une de ces toilettes ridicules que certaines feuilles adressent à la province comme des modèles du goût parisien, je me dis philosophiquement : « Epargnons à ces braves abonnés le malheur de donner le carnaval à leurs dépens » ; et je gardai l'excentrique journal pour en charger mon fusil.

Je trouvai bientôt l'occasion de lancer le premier feuillet à une compagnie de perdreaux. Galimafré l'avait sentie, et s'était mis en arrêt de façon à justifier les éloges de son maître. Malheureusement je ne tuai rien, et il me regarda avec l'étonnement d'une illusion chancelante. Je venais de baisser d'un cran dans son opinion. Un quart d'heure plus tard, nouvel arrêt admirable et nouveau coup de fusil, perdu encore !... Galimafré passa de l'étonnement à la mauvaise humeur. Il me toisa avec un grognement sourd, comme un vieux soldat toise un conscrit. Bientôt enfin troisième arrêt, assez lâche cette fois, et troisième maladresse de ma main, troublée par un violent dépit. Pour le coup, le chien me lance un regard d'ironie foudroyante, reste une longue minute immobile à son poste, mesure insolemment la distance à laquelle je lui ai manqué dix pièces sous le nez ; puis venant, les oreilles et la queue basses, m'envisager en face : — Ah ! voilà comment tu chasses, toi ! semble-t-il me dire ; tu peux alors te passer de mon talent !... Et, me plantant là, malgré mes appels et mes menaces, il disparaît et rejoint son maître à une lieue.

Vous concevez ma mystification et la triste mine que je fis en rentrant ! Je me gardai toutefois de raconter mes échecs, et le lendemain je voulus prendre ma revanche. M'armant d'un carnier plein que je montrai à l'animal, je le décidai, non sans peine, à se remettre en campagne avec moi. Mais le drôle me prouva bientôt qu'il ne croyait pas à une seule plume de mon gibier, et qu'il faisait une simple promenade d'agrément ; il se prit à jouer avec les mulots et les alouettes ; à me faire perdre haleine sur des moineaux, pour épargner ses pas en m'attirant où il lui plaisait. Bref, je m'aperçus trop tard que c'était lui qui était le chasseur, et moi le chien. L'ayant châtié d'un

coup de fouet, j'obtins quelques cris d'excuse et un bon arrêt sur un lièvre; mais l'amateur n'avait pas d'autre intention que de se donner le temps d'égarer l'instrument de ma justice... Il le cacha si adroitement qu'il me fut impossible de le retrouver, ni d'obtenir ensuite autre chose que les fantaisies les plus saugrenues.

Tout ce que je pus faire pour sauver ma dignité, ce fut de renoncer moi-même à la chasse et de ramener l'animal au logis, sans attendre qu'il me quittât comme la veille.

Je crus me venger et me justifier au retour, en signifiant au comte que son chien ne valait pas le diable, qu'il n'avait ni oreille, ni flair, ni arrêt; mais, prenant en main la cause de son favori, M. de L.... mit le comble à ma défaite et au triomphe du drôle, en courant tuer avec lui, sous mes yeux et en quelques heures, dix pièces de gibier au vol et au repos.

Alors seulement je fis amende honorable, et avouai mes trois coups de suite manqués le premier jour.

— Trois coups de suite! repartit mon hôte en riant de bon cœur. Il fallait donc m'en prévenir dès hier!... je vous aurais épargné la corvée d'aujourd'hui. Galimafré tient *mordicus* au proverbe : *Tertia solvat.* Quand on a perdu ses trois premiers arrêts, on n'est plus pour lui qu'un *Parisien*, bon à tirer des roitelets ou des taupes. Vous êtes tombé d'autant plus bas dans son mépris, que vous étiez d'abord plus haut dans son estime.

Il ne me restait qu'à m'incliner devant l'esprit d'une bête, et qu'à demander au comte l'histoire de Galimafré.

— Volontiers, me dit-il en l'appelant, comme s'il eût pu le comprendre. (Et le fait est que l'œil du chien étincela, et que sa queue remua fièrement, tant que dura sa biographie.) Voici quelques traits qui vous prouveront que ce n'est pas à moi qu'il serait infidèle. Je l'avais emmené, il y a trois ans, dans ma dernière campagne en Afrique. Il fallait le voir précéder mon régiment, au bruit des tambours et au milieu des gamins, lorsque je faisais avec lui mon entrée dans une ville! Il fallait le voir sur le champ de bataille, en pleine fusillade, aller et venir de nous à l'ennemi, pour voir qui on avait tué de part et d'autre! Ce fut dans cet exercice qu'il reçut un jour un coup de sabre d'un Hadjoute blessé, qu'il avait entrepris de me rapporter comme un simple lièvre! — Un jour un Arabe ayant essayé d'enlever mon bagage déposé près d'un arbre, à la garde de mon chien, celui-ci l'attaqua si violemment qu'il le força de lâcher prise, puis de monter sur l'arbre pour n'être pas dévoré. Galimafré resta en arrêt sur lui et le tint ainsi prisonnier jusqu'à l'arrivée de mes hommes, qui s'en emparèrent. Ceci est le pendant de la justice de Bobêche à l'égard du chat qui avait égratigné mon fils. Un autre jour (c'est son chef-d'œuvre), il perdit ma trace tandis que je battais en retraite devant les Kabiles. Comment me retrouver au milieu du désordre des régiments? Il remarque des uniformes de chasseurs (c'est le corps auquel j'appartenais). Il les suit jusqu'à ce qu'il voie une compagnie plus nombreuse. Il quitte alors la première pour s'attacher à la seconde, et ainsi de suite jusqu'au col de C..., où il me rejoignit par cet excellent moyen. Le lendemain, nouvelle affaire, dans laquelle, renversé par une balle, je n'échappe à l'œil des ennemis qu'en tombant dans un buisson. Galimafré s'installe près de moi, et me lèche le visage pour me rappeler à la vie... S'il eût fait un seul pas, s'il eût poussé le moindre jappement, j'étais découvert et décapité par les Arabes. Il reste une heure immobile et silencieux; à la nuit seulement, ma connaissance revenue et les Arabes partis, il aboie joyeusement, et me montre, en courant devant moi, le chemin qu'ont pris les Français. Le lévrier du grand Frédéric n'a pas mieux fait pour mériter le tombeau que son maître lui a élevé à Berlin. Le mois suivant (j'ai toujours eu du bonheur à la guerre), une nouvelle balle m'atteint et je reste pour mort, cette fois, et si peu caché, que deux Arabes allaient me trancher la tête. Galimafré s'élance de son côté et me défend avec rage. Il intimide si bien les ennemis (qui ne pouvaient attirer l'attention par un coup de feu), qu'ils se rabattent à me dépouiller de mon argent. Tant qu'ils ne prirent que des écus, le chien, sachant mon insouciance à cet égard, ralentit volontiers sa résistance; mais une main plus audacieuse se porte sur ma croix de la Légion-d'Honneur... A ce geste, l'animal bondit, mord, et emporte deux doigts d'un coup de dent... Le premier pillard n'en demande pas davantage et s'enfuit. Le second persiste, et le combat recommence. Trois fois l'Africain se rue sur l'insigne militaire; trois fois le gardien furieux le contraint à lâcher prise. Enfin, sentant qu'il sera vaincu, Galimafré se jette à son tour sur la croix, l'arrache de ma poitrine, et l'ennemi croit qu'il vient de l'avaler! Ce fait lui semble un si grand prodige, qu'il disparaît avec épouvante !... Une heure après, je rouvre les yeux, mon chien me rend ma croix, qu'il avait gardée dans sa gueule, et partant sans demander merci, rejoint mes soldats qu'il ramène sur mes traces. Notez que chemin faisant, et tirant d'une pierre deux coups, il avait fait prendre à mes hommes les deux coquins d'Arabes, qui obtinrent leur liberté en me racontant cette histoire.

— En vérité, dis-je au comte, un tel animal me ferait croire à la tradition du chien Bheirow, que je lisais l'autre jour dans un ouvrage indien. Le Bandjarra Daby avait emprunté à son voisin Djaram mille roupies, pour aller monter un commerce à la ville prochaine, lui laissant en garantie son chien Bheirow, justement renommé dans toute la tribu. Avec l'éloquence à portée de la fine bête, il lui recommanda la plus grande fidélité à son hôte jusqu'à son propre retour fixé à un an. Bheirow s'engage à sa manière, reçoit les adieux de Daby, sans chercher à le suivre, et bientôt tient noblement sa parole, en repoussant des voleurs qui allaient dépouiller et tuer Djaram. Celui-ci, dans sa reconnaissance, comble Bheirow de caresses et lui signifie qu'il est libre de rejoindre son maître. L'animal hoche la tête avec scrupule, mais le créancier parvient à le convaincre, et il part. Il arrive joyeux à la porte de Daby, et s'élance avec amour pour recevoir la bienvenue; mais le débiteur puritain croit qu'il a trahi sa parole en fuyant, et, dans un premier accès de colère, il lui porte un coup de sabre qui le tue... Alors seulement, il aperçoit au cou du chien une lettre soigneusement attachée, et il y trouve en pleurant de remords la quittance des mille roupies et l'histoire de la noble conduite de Bheirow, le tout écrit de la main de Djaram! Daby expia son injustice en consacrant la somme qu'il allait porter à son ami, à l'érection d'un monument en l'honneur de son chien. Ce monument, nommé *Koukarri-Gaon*, se voit encore dans l'Inde, et l'on croit que la terre recueillie à l'entour guérit la morsure des animaux enragés.

La veille de mon départ, je voulus faire le portrait de Galimafré; mais le difficile était d'obtenir qu'il posât. Le comte de L.... gagea contre moi qu'il se tiendrait en arrêt invariable tout le temps qu'il me faudrait pour le dessiner. L'arrêt et le dessin durèrent une heure, et le comte gagna son pari.

Il traduisit alors, au-dessous de mon croquis, ces lignes

touchantesdu fameux Cooper, dont les journaux venaient de nous annoncer la mort, et qui a décerné l'immortalité à son chien.

« Je me promenais au bord de la rivière. De superbes lis d'eau s'étalaient sur l'onde paisible. J'essayai d'en attirer un du bout de ma canne. Je ne pus y parvenir, et je m'éloignai en soupirant. Mon chien Beau avait remarqué mon désir, mes efforts et mes regrets. Après cinq minutes de marche, il me quitte en retournant la tête ; il court à la place où je m'étais arrêté, il se jette à l'eau et



Le Cerf forcé, dessin de M. de Bar, d'après le tableau d'Oudry.

disparaît... Quand je revins inquiet vers lui, il m'apportait à la nage, dans sa gueule, un des lis que j'avais désirés. Il le déposa à mes pieds sur l'herbe, et bondit de joie sous mes remerciements. »

Je ne quittai pas le château de L... sans me dédommager de ma triste chasse d'arrêt par un courre magnifique, où j'eus l'honneur de forcer un cerf avec les compagnons de Bobêche et de Galimafré, tous dignes comme eux du pinceau de l'artiste dont le chef-d'œuvre couronnera dignement cette épopée du chien.

C. de CHATOUVILLE.

LA MER ET LES MARINS (1).

LA RADE.

III. — QUART DE MIDI A QUATRE HEURES. — Le dîner. — Le maître-coq. — Le quart de vin. — Les matelots inscrits et conscrits. — Le marin des classes. — Le commissaire. — Fin du dîner. — Les exercices. — Le canot des officiers.

A peine est-il midi, à peine le roulement s'est-il fait entendre, que le pont se dépeuple comme par magie. Nos braves marins rassemblés tout à l'heure sur les passavants et le petit-gaillard : quartiers-maîtres, gabiers, canonniers, timonniers, canotiers, pilotins, mousses, tous s'affalent en masse par les échelles qui craquent; le vaisseau tremble sous le poids de ses neuf cents hommes.

Quel bruit! quel tumulte! quel désordre!

Mais après deux ou trois minutes de fracas épouvantable, — quel ordre! quelle symétrie! quel silence!

C'est que d'abord il a fallu décrocher les tables et les bancs fixés entre les baux ou poutres de la batterie, les suspendre entre les canons, et convertir le champ du combat en salle de mille couverts; — c'est que les mousses ou les *hommes de plat* ont dû aller à la cambuse pour y prendre la gamelle et le bidon de leurs plats respectifs, et ensuite à la chaudière pour se faire servir la soupe et le bœuf bouilli, le lard ou les pois qui constituent le menu du dîner : — cuisine peu succulente qu'assaisonnent l'air salin de la mer et les fatigues du quart.

A l'aide d'une énorme cuiller dont Gargantua légua le modèle aux fournisseurs de la marine, *le coq* effectue la seconde distribution.

A ce nom de coq, faisons halte un instant; aussi bien les servants des plats sont alignés autour des chaudières, car on ne peut les satisfaire qu'avec ordre et méthode. Une opération si importante, répétée chaque jour, nous autorise à consacrer quelques lignes au vieux cuisinier.

On l'appelle maître-coq, bien qu'il ne soit qu'un simple surnuméraire de la cambuse; mais comme ce nom de coq lui sied bien! Oh! que trois et quatre fois il fut bien nommé le maître-coq! Qui n'applaudirait à ce bienheureux nom de coq que le hasard d'une étymologie latine a donné au plus matinal des hôtes du bord? Et à ce propos, nous reprocherons à certains anglomanes ignorants, d'écrire cook, attendu que *coq* était français avant d'être anglais, et venait du *coquus*, cuisinier des anciens. Le *coquus* des modernes a bien changé sur la route ; on reconnaîtrait difficilement en lui le successeur des *habiles chefs* de Lucullus, d'Apicius et de Néron.

Tel qu'il est, il mérite notre estime et notre pitié sympathique; car, remarquons-le, quoique cambusier, il ne s'attire point l'animadversion générale.

On lui reproche peut-être de ne point faire des potages assez appétissants; on lui en veut sans doute de ne préparer qu'une décoction amère et jaunâtre sous prétexte de café ; mais on ne l'accuse d'aucun méfait de lèse-équipage ; on tolère sa familiarité ; les loustics du bord plaisantent volontiers avec lui.

(1) Voyez t. XII, p. 321; t. XIII, p. 5; t. XV, p. 25 et p. 85. Nous achèverons prochainement la publication de ces petits tableaux de la vie maritime, tracés avec tant de vérité par notre collaborateur. Ils sont disposés, du reste, de manière à pouvoir être lus séparément.

Cadoret, le maître-coq du *Duguay-Trouin*, était loustic lui-même.

On vend dans les ports un petit opuscule didactique en vers alexandrins, intitulé : *Le nouveau Tableau de la mer*, pâle copie d'un autre *Tableau de la mer par un canonnier de marine*. Nous ne connaissons, hélas! de celui-ci que de rares fragments, et ils ne piquent pas moins notre curiosité que l'histoire inachevée du notaire dans le *Voyage sentimental*. Nous ne parlerons donc que des plus modernes de nos géorgiques navales, maladroitement rimées, *à peu près dans les règles*, par quelque littérateur à demi dégoudronné.

Le passage relatif à notre sujet actuel mérite d'être cité sous tous les rapports : et certes, si le poëme entier était dans le même style, nous l'aurions depuis longtemps placé au-dessus des *Ouvrages et des jours* du classique Hésiode.



Le maître coq distribuant la soupe.

Dès que le *riche signal* du dîner s'est fait entendre, dit son émule maritime :

Tout le monde s'empresse à ce son qui l'appelle,
Chacun court en avant et porte sa gamelle;
Un visage enfumé que l'on appelle coq,
Qui quitte rarement sa cuiller et son croc,
Un malpropre, un vilain, qui sans cesse se gratte,
Dont les yeux larmoyants sont bordés d'écarlate,
Qu'on voit le plus souvent les bras nus, charbonnés,
Le tabac à la bouche et la roupie au nez,
Un homme qu'on prendrait pour un diable à sa mine,
Ce cuisinier mignon préside à la cuisine.
Il descend sa chaudière, et, sa cuiller en main,
Attend avec son *rôte* un crasseux écrivain

Qui vient environné d'une nombreuse troupe,
Et, nommant chaque plat, lui fait donner la soupe.
L'un crie à pleine tête : « Il m'a brûlé les doigts ! »
L'autre : « Il ne fait jamais cuire à demi les pois ! »
L'un : « Je n'ai pas assez de soupe en ma gamelle. »
L'autre veut, en fureur, lui rompre la cervelle.
Ainsi ce pauvre coq a l'esprit à l'envers,
Et ne sait presque plus répondre qu'à travers.

Le poëte du gaillard d'avant se permet, comme on voit, de donner à son coq l'épithète conciliante de *pauvre;* il ne lui attribue ni la morgue insolente, ni le sang-froid ironique des autres cambusiers; il le plaint, tout en le dépeignant sous des traits peu flattés, il est vrai, mais d'une incontestable exactitude.

Les matelots voient le coq constamment au travail, dans la batterie, au milieu d'eux. Ils le voient tous les jours, haletant, devant son brasier qu'il alimente sans relâche, par tous les temps, sous la chaleur des tropiques, pendant la tempête, en mer, en rade, sans trêve d'un instant, et recommençant trois fois par vingt-quatre heures son éternel labeur. — Et les matelots lui pardonnent ses méchants ragoûts par pitié de sa vie si occupée et si monotone.

Le coq fait le tour du monde l'écumoire à la main, et l'on pourra dire de lui : Il éplucha des *fayots* sous toutes les longitudes.

L'équipage dîne ; et à chaque plat, avant toutes choses, un petit vase de fer-blanc, qui mesure 23 centilitres, circule à la ronde.

La première opération du repas, pour les vrais matelots, est de boire le quart de vin sans perdre un seul instant; il faut aviser au plus pressé; il faut sauver au plus vite ce qu'on a de meilleur et le mettre prudemment en lieu sûr; si l'on attendait, on pourrait être brusquement appelé sur le pont pour la manœuvre, et n'avoir plus le temps de procéder à l'égale répartition du précieux liquide. D'ailleurs, un fatal coup de roulis ou un maladroit n'aurait qu'à le renverser, la perte serait irréparable. Enfin, c'est une vieille tradition, de temps immémorial on commence par mettre le bidon à sec.

Le matelot attache un prix infini à ses 23 centilitres de *cambusium;* le moins ivrogne vous dira qu'il ne croit pas avoir mangé quand il ne les a point bus; il vous dira que son quart de vin constitue les deux tiers de sa force et de son courage; que sans ce secours reconfortant il n'est bon à rien ; que c'est lui arracher sa vie que de lui enlever sa ration réglementaire; et qu'on n'est plus capable de résister au besoin de sommeil quand on est *à jeun;* car c'est *être à jeun*, suivant les matelots, que d'avoir fait sans vin les trois repas de la journée.

Au premier plat des gabiers d'artimon, un plat de Gaspard et de Mauricaud, la douleur est profonde; quatre d'entre eux sont *retranchés*, c'est-à-dire privés de vin ; quatre le même jour : c'est jouer de malheur; il n'est plus possible de remplacer par une quantité d'eau égale le vin retiré du bidon.

Ce moyen usité en bonne camaraderie, et qui rend le châtiment illusoire, n'est praticable, on le conçoit, que si le nombre des délinquants est très-faible. Pourtant les amis partagent encore leur portion, si petite qu'elle soit, en maudissant cordialement le capitaine d'armes et les cambusiers.

Les officiers en second, qui, comme on sait, ont la haute main sur la police et la discipline, n'ignorent pas les arrangements des marins entre eux pour éluder la punition; mais ordinairement ils ferment les yeux, laissent pâtir l'innocent pour le coupable, et supposent que les camarades seront les premiers à se lasser de leur générosité. Cependant, un moyen cruel a été récemment employé par quelques capitaines pour empêcher les matelots de baptiser la ration commune, et pour rendre ainsi toute sa rigueur à la peine du retranchement. Le charnier, sorte de baril qui contient l'eau douce destinée à la consommation habituelle, n'est plus ouvert à tout venant comme autrefois; on ne peut plus y puiser à discrétion avec la corne de bœuf qui servait naguère à cet usage ; il est fermé à clef, et l'on ne peut boire qu'en aspirant à l'un des tuyaux en fer-blanc dont il est garni. Sous prétexte de s'opposer au gaspillage de l'eau douce, on est ainsi parvenu à faire de la privation de vin une affligeante vérité.

— Tant plus nous allons, tant plus le métier se gâte, disait Kerjégu à ce sujet, chaque matin on nous invente des inventions plus pires. Voici maintenant qu'on nous fait téter le charnier, comme si nous étions des veaux, de vieux veaux, tout de même...

— Qui criez comme des ânes, interrompt le capitaine d'armes de sa voix sévère. Veux-tu bien ne pas parler si haut, Kerjégu ! ou je te retranche...

— Ah ! le marchand ! reprend Kerjégu à demi-voix et d'un ton de regret bien senti; parlez-moi du marchand ! On bourlingue quatre fois plus qu'au service, c'est vrai ! mais on n'a pas à toute minute sur le dos un capitaine d'armes pour vous juguler, des consignes, des inspections, des exercices, un tas de bêtises capables d'abrutir Jean Bart en personne.

— Tu parles bien, Kerjégu, dit Irigoyen ; mais on n'est pas au service pour son plaisir, faut que tout le monde y passe, chacun son tour !

— Ça dépend ! je ne crierais pas trop encore si chacun y passait à son tour, comme tu dis; mais j'en connais, moi ! j'en connais qui parent la coque toujours et d'autres qui sont toujours empoignés !... Il y a chez nous un nommé Morlan que le commissaire n'a pas levé depuis qu'il est rentré de la traite, doublé en piastres, lesté en gourdes, chevillé en doublons; il a acheté une barque de pêche, et s'il genope un beau morceau, il l'apporte à madame la commissaire, de façon qu'il navigue tranquillement pour son compte, au lieu de venir ici faire des *tête droite* et des *tête gauche*, comme nous autres, tas de pauvres vieux que nous sommes.

La levée pour le service est l'éternel sujet des récriminations des *marins des classes*, un sujet inépuisable de lamentations souvent injustes, parfois trop fondées, exagérées presque toujours, mais qui ne sauraient être passées sous silence.

Il importe de dire ici que le genre matelot doit être divisé en deux espèces éminemment distinctes : les *inscrits* et les *conscrits*, ou, en d'autres termes, les *marins des classes* et les *hommes du recrutement* (1).

Le matelot proprement dit est l'*homme des classes*, né sur le littoral, destiné à mourir au large ou sur le bord de la mer, sa seconde nourrice. C'est lui qui ne trouve la terre bonne que pour y dépenser en quelques jours la solde de deux ans, et qui retourne à bord de lui-même, dès qu'il n'a plus assez d'argent pour se livrer sans réserve à tous

(1) La loi de l'*inscription* maritime, modification moderne de l'ancienne législation connue sous le nom de *régime des classes*, donne les premiers à la flotte.

La loi ordinaire du recrutement, c'est-à-dire la *conscription*, lui fournit les autres.

Ces deux lois, si radicalement différentes, ne diffèrent pas plus entre elles que les inscrits et les conscrits entre eux.

les excès imaginables; c'est lui qui, plus tard, quand le navire est au large, raconte à ses camarades ses bordées prolongées de café en cabaret, et termine le récit de ses plaisirs en s'écriant : « Quand je suis à terre, il me semble que je suis au ciel ! »

Voulez-vous un homme de cœur, infatigable et honnête, un homme de travail, industrieux et propre à tout; prenez un matelot, un vrai matelot, un de ces vieux amis dont le souvenir nous sera toujours cher.

Notre sympathie pour eux ne nous entraînera cependant pas hors des limites du vrai, nous ne leur donnerons que des louanges méritées. Historien fidèle, nous n'essayerons pas de dissimuler leurs défauts.

Une bravoure naïve qui méconnaît le danger ou qui le dédaigne, une bonne volonté inépuisable, un dévouement à toute épreuve, une abnégation, une résignation sans égales, voilà ce que cache la rude écorce du véritable matelot. C'est l'être le moins spécial qui soit au monde; en peu de temps il excellera dans les professions les plus opposées à la sienne, et l'on fera de lui avec un égal succès un garde-malade à la Guadeloupe, un soldat à Bone ou à Bougie, un pompier à Smyrne et à Constantinople. Tantôt doux comme un enfant et patient comme un martyr, tantôt furieux et indomptable, toujours insouciant et généreux, le matelot est un type qu'on a souvent défiguré, ridiculement exploité de gré ou de force, mais qu'on ne saurait peindre fidèlement, à moins d'avoir vécu des années entières avec lui, à terre et en mer.

Fils d'un pêcheur ou d'un marin, le matelot proprement dit a passé ses premières années dans les bateaux de pêche ou de pilotage, sur les quais d'un port, à bord des navires de commerce. Un jour il s'est embarqué comme mousse, et depuis lors il court le monde. Il est rare qu'il n'ait servi qu'avec des Français; il a d'ordinaire *navigué à l'américain*; il a fait des voyages à la traite et à la pêche de la baleine; puis il a été levé pour le service de l'Etat par son *commissaire*, qu'il damne du fond de l'âme.

Le commissaire dont il s'agit ici n'est point l'agent comptable du vaisseau, personnage qui s'asseoit à la table des officiers et mérite mieux de notre part qu'une simple mention honorable. Il s'agit du commissaire de l'inscription maritime, objet des inimitiés du matelot, son cauchemar perpétuel, son épée de Damoclès, la source première de tous ses maux, — *le cœur de brigand qui empoigne pour le service.*

On vient d'entendre Kerjégu, le gabier de beaupré; à la table des gabiers de misaine, Barbari tient un langage analogue :

— C'est étonnant tout de même, dit-il, c'est étonnant que notre commissaire ici, à bord, soit un homme, un vrai, pas carottier, pas fier, qui blague avec vous comme le premier venu. Avant cette fois, j'aurais gagé dix quarts de vin contre une pipe neuve, qu'un de ces damnés brigands n'était pas capable d'être honnête!... n'y a pas de règles sans *déceptions*. C'est fini! celui de chez nous, tiens! si tu savais ce que c'est, on ne trouverait pas son pareil en enfer; un caïman, un loup-garou, une bête féroce, quoi! si je le tenais!...

— Et le nôtre, répond Madec, autre gabier du même plat, il n'a pas payé ma *délégue* à ma femme depuis plus de six mois.

— Et le nôtre! dit un troisième, qui vous prend toujours pour le service si on ne lui porte pas les plus beaux morceaux de pêche.

— Et l'autre de Brest qui vous dit toujours : « Connu; je sais ton affaire », et qui vous marque à 24 francs quand on est à 36.

— Et le petit maigre de Rochefort! reprend Matthieu, autre marin des classes; voilà-t-il pas qu'il me perd mon livret et qu'il me dit encore des sottises! je lui réponds des raisons, il porte plainte, et me fait mettre en prison pour huit jours.

— Et l'ancien de Toulon, qui est louche! sans compter celui de Nantes qu'on ne connaît pas son âge et qu'on dit qu'il est beau-frère du Juif-Errant.

— Oh! les commissaires, les commissaires! s'écrie Barbari, je n'aurai pas tant seulement le plaisir de manger une salade de commissaires!

— Qu'est-ce que tu chantes, matelot? répond Madec, on te prendrait pour un avale-royaumes; les commissaires, ça n'est bon ni bouilli, ni rôti, ni en sauce : j'y préfère le céleri, et voilà (1).

Le dîner s'avance; les convives ont méthodiquement mangé la soupe, à la *matelote*, c'est-à-dire en saisissant la cuiller par l'extrémité du manche et du bout des doigts d'une manière toute particulière. A tour de rôle, chacun trempe la sienne dans l'écuelle, et la retire en arrondissant le bras avec une précision mathématique, avec une lenteur calculée, pour l'introduire perpendiculairement dans la bouche. Enfin, au lieu de recommencer immédiatement, on fait une pause afin de donner le temps aux camarades de prendre aussi leurs cuillerées. On partage ensuite le bœuf tout en causant, mais à voix basse, car l'enseigne de quart, plusieurs élèves de corvée, le capitaine d'armes et ses sergents se promènent dans le vaste réfectoire et ne souffrent point le moindre tumulte. Cela n'empêche pas cependant les rires confus et les bonnes grosses plaisanteries qui continueront, tout à l'heure, après la breloque, quand les amis iront fumer leurs pipes sur l'avant en attendant l'heure d'un nouvel exercice.

Généralement, en effet, l'après-midi est remplie par quelque longue école de mousqueterie ou de canonnage; parfois on fait le simulacre du branle-bas général de combat, parfois on s'occupe de la manœuvre des voiles.

Mais tandis que nous parlions du maître-coq, du matelot, du commissaire de l'inscription maritime et de tant d'autres, le temps s'est enfui. Voici déjà trois heures et demie, le canot des officiers part pour aller chercher à terre les promeneurs de l'état-major.

A peine l'officier de quart a-t-il le temps de faire donner un de ces coups de balai généraux qui suivent tous les mouvements de l'équipage; le canot revient, quatre heures sonnent, le quart change encore, et le commandant, l'état-major, les élèves, les maîtres se mettent à table à leur tour.

G. DE LA LANDELLE.

(*La suite prochainement.*)

(1) Il peut y avoir dans l'administration de la marine des esprits chagrins qui ne se dérideront pas à cet amphigouri des matelots déblatérant contre les commissaires des classes et les employés des ports qu'ils confondent sous une dénomination commune: mais où ne trouve-t-on pas des gens ridiculement susceptibles?

L'administration de la marine, l'une des plus belles créations du grand Colbert, est au-dessus des récriminations burlesques du gaillard d'avant; elle a une grande puissance pour le bien, et ne peut presque jamais être accusée de concussion, du moins en fait de finances et de matériel. Quant au personnel matelot, c'est elle qui le régit. Le commissaire d'un quartier maritime a une mission magnifique, et lorsqu'il la remplit consciencieusement, on doit dire de lui qu'il est un des plus utiles serviteurs de l'Etat.

ÉTUDES MORALES. — PORTRAITS DE MES VOISINS.

N° 1. M. DE GRANDPRÉ.

Sans être un La Bruyère, chacun a mille originaux sous la main. J'ai *photographié* ceux de mon voisinage. Je souhaite qu'ils vous amusent plus que moi. J'ai changé leurs noms, sans changer leurs traits. Se reconnaîtront-ils? J'en doute! car la poutre et la paille sont éternelles.

M. de Grandpré demeure au-dessous de moi. Il a cin-



M. de Grandpré cherchant à maigrir par un traitement musical.

quante printemps. Il est garçon, riche, bien portant, considéré, instruit, spirituel quelquefois, aimable quand il veut, gâté par une foule d'anciens amis. Bref, tout le monde envie son sort... Et cependant il se croit le plus malheureux des hommes. Pourquoi cela? Parce qu'il est trop gros. Il ne peut voir son groom, qui pèse soixante-quinze livres, sans se rappeler avec douleur qu'il en pèse trois cents. Quand on le félicite de sa belle santé, il tourne le dos avec humeur. Il tomberait aux pieds d'une jolie femme qui le trouverait *pâli*. Ce serait pour lui le synonyme d'*intéressant*. Mais comment intéresser... avec trois mètres de circonférence? Il a payé mille écus un peintre qui l'a fait ressemblant en le réduisant de moitié. Voici comment j'ai fait sa connaissance. Nous avions dîné ensemble chez un ami commun. Après le café, M. de Grandpré m'attira dans un coin du salon, me parla deux heures de suite de n'importe quoi, me tenant debout avec lui et gesticulant avec force; puis, sans attendre de moi un mot de réponse, s'en alla faire une lieue à pied sur le boulevard. L'amphitryon m'expliqua cette énigme. M. de Grandpré aspire à la maigreur, comme une coquette au succès, un prétendant au trône, un poëte à la gloire. C'est *l'idéal de tous ses rêves*, soupire-t-il en faisant la bouche en cœur. Le jour où son ventre lui permettrait de voir ses genoux serait le plus beau jour de sa vie. Or, il est convaincu qu'un bon dîner l'engraisserait trop, s'il ne parlait pas deux heures sans relâche en sortant de table pour accélérer la digestion. Il m'avait donc pris ce soir-là comme il eût pris tout autre... en guise de thé noir ou de pastilles de Vichy. Depuis trois mois, trouvant cet exercice insuffisant, il y a substitué un traitement plus héroïque, celui des instruments à vent, toujours après son dîner. Je vous ai dit, hélas! qu'il demeure au-dessous de moi! A huit heures précises, j'entends un tonnerre musical ébranler la maison... C'est mon voisin qui cherche à maigrir en jouant de la trompette, du trombone ou de l'ophicléide. Pour s'animer à l'action, comme les chevaux de bataille, il se fait parfois accompagner d'une basse et d'un tambour. Malheureusement, la dernière fois qu'il s'est pesé chez l'épicier du coin (ce qu'il fait exactement chaque semaine), son poids avait diminué de trois kilos; de sorte qu'un espoir délirant lui fait prolonger ses concerts jusqu'au milieu de la nuit. Le mois dernier, tous les locataires, ne pouvant fermer l'œil, ont été réduits à envahir son domicile et à lui montrer sa pendule qui marquait deux heures et demie du matin. J'ai donné vingt francs à l'épicier pour peser M. de Grandpré à faux poids et lui faire croire que le trombone ajoute à son embonpoint. C'est le seul moyen de ne pas dépérir moi-même d'insomnie. Je me flatte aussi que cet article parviendra à mon gros voisin, qu'il m'en demandera raison, et qu'au premier sang... je le forcerai à déménager avant qu'il ait adopté les instruments de Sax.

UN PHOTOGRAPHE.

L'ART ET LES ARTISTES ALLEMANDS (1).

PHILIPPE ROOS, PEINTRE D'ANIMAUX (2).



Mouton dévoré par un loup, tableau de Philippe Roos (Musée du Louvre).

Un splendide soleil illuminait la campagne de Rome, cette campagne déserte et nue, que les oiseaux même semblent fuir, qui a pour tout ornement les grandes lignes d'un paysage accidenté, les ruines des aqueducs et des tombeaux; puis, çà et là, quelque arbre solitaire ou quelque ferme sans habitants. A peine si une herbe courte et rare égaye de sa verdure un petit nombre d'endroits moins stériles. Sur une de ces oasis, un berger faisait paître ses chèvres. Abrité par un mouvement de terrain contre l'ardeur du jour, un peintre copiait les animaux qui broutaient, folâtraient, se reposaient devant lui. C'était un homme de haute taille, à la complexion vigoureuse, aux traits un peu forts, mais régulièrement dessinés. Il maniait le pinceau avec une facilité qui annonçait une longue habitude et beaucoup d'adresse naturelle. A en juger par sa figure, ce personnage avait une trentaine d'années. Il était venu au monde à Francfort-sur-le-Mein, en 1655, et se nommait Philippe Roos (1).

Il travaillait depuis quelque temps déjà, lorsqu'une voiture élégante parut dans le lointain. Elle approcha rapidement, et le maître, qui examinait Philippe Roos, donna ordre d'arrêter. Il voulait voir le tableau que peignait l'artiste allemand. Sa curiosité ne surprendra point, quand on saura qu'il était lui-même du métier; il jouissait à Rome d'une brillante réputation et la soutenait encore, malgré ses cheveux blancs. C'était le fameux Hyacinthe Brandi, le meilleur élève de Lanfranco, le seul qui ait laissé un nom dans l'histoire des arts (2). Sa renommée l'autorisait à prier sans façon le jeune coloriste de lui montrer son ouvrage : s'il avait éprouvé quelque embarras pour satisfaire son désir, une coutume établie par les grands maîtres italiens lui eût rendu toute l'assurance nécessaire. Depuis longtemps les artistes romains et florentins avaient l'habitude de parler aux élèves qu'ils

(1) Voyez les tables des dix premiers volumes et les tables des sept derniers.

(2) La plupart des artistes dont nous avons parlé jusqu'ici ont eu une vie plus ou moins réglée, mais les terribles conséquences du vice n'en rendent pas le spectacle moins instructif que celui d'une existence régulière. A ce point de vue, la biographie qu'on va lire est pleine d'enseignements qui s'adressent à un trop grand nombre d'artistes de nos jours. Puissent-ils méditer avec fruit le saisissant tableau du talent gâté par le désordre, que leur offre ici, avec autant de vérité que d'intérêt, le savant historien de la peinture flamande ! *(Note de la rédaction.)*

(1) Houbraken, t. II, page 279. — Campo Weyerman, t. II, p. 301.

(2) Lanzi, t. II, p. 209; Pascoli, *Vite de' pittori, scultori e architetti moderni* ; Rome, 1730-1736.

rencontraient dans les champs, dans les églises, les palais et les places publiques, d'examiner leur travail, d'en louer les mérites, de leur en signaler les défauts et de leur indiquer les moyens d'y remédier. Ils prenaient même souvent le crayon et corrigeaient, séance tenante, les erreurs des néophytes. Lorsque la mine et les vêtements de ceux-ci annonçaient la pauvreté, le maître habile leur faisait quelque don paternel. Aussi l'attachement venait-il se joindre à l'admiration dans le cœur des disciples. L'Italie entière ne formait alors qu'un immense atelier; chaque peintre y professait avec bienveillance, ou écoutait respectueusement les avis qu'on lui donnait. La différence d'âge suffisait pour légitimer cet enseignement public; or, Hyacinthe Brandi avait soixante et quelques années, le double de celles que comptait Philippe Roos.

L'homme du Nord se hâta de montrer au vieillard la toile qu'il animait. Le peintre italien en fut charmé; il admira la vigueur du dessin, la vérité du coloris et la touche légère des fonds. Il éprouva même un plaisir si grand, qu'il donna son adresse au jeune homme et le pria de le venir voir. Il désirait se lier avec un artiste auquel il trouvait un mérite supérieur (1).

Philippe Roos ne négligea pas cette invitation. Il avait fait, sans le vouloir, une connaissance importante; Hyacinthe Brandi avait peuplé de ses figures presque tous les monuments célèbres des Etats-Romains. Né à Poli, en 1623, il avait acquis promptement de la réputation et de l'influence (2). Un saint Roch, exécuté par lui dans l'église de Ripetta, et les *quarante Martyrs des stigmates*, à Rome, passaient pour ses chefs-d'œuvre. Il avait encore de nombreuses commandes et voyait la meilleure société de la métropole chrétienne. On disait, en outre, qu'il possédait une fille charmante.

La première fois que le peintre d'animaux rendit visite au peintre d'histoire, il aperçut la jeune Italienne dans un corridor. Elle lui sembla digne de tous les éloges qu'on en faisait, et il songea immédiatement à devenir son mari.

Instruit de ce projet téméraire, Brandi, qui méprisait le genre de Philippe Roos et qui pressentait le malheur de sa fille, interdit sa maison au prétendant, et abrita la prétendue dans un cloître.

— Je ne l'ai pas élevée, s'écriait-il, pour un peintre de bêtes!

Mais Philippe Roos, qui était protestant, se fit catholique pour obtenir la belle recluse, et il parvint à l'épouser, malgré toutes les résistances paternelles..

La jeune personne étant sortie du monastère, les noces eurent lieu. Si le mari avait alors montré de la douceur et de la patience, il aurait sans doute ramené à lui le disciple de Lanfranco. Mais il gardait le souvenir de l'injure que lui avait faite l'artiste méridional. Le lendemain de ses noces, en conséquence, il prit les bijoux, les robes, le linge de sa femme, jusqu'à ses bas et à ses chaussures, en fit un paquet et l'envoya au coloriste dédaigneux, en chargeant le domestique de lui dire : « Que le peintre de bêtes n'avait pas besoin de toutes ces hardes et de toutes ces parures; qu'il avait voulu obtenir de lui sa fille seule, sans autre ornement que sa beauté. »

Ce compliment peu gracieux envenima la blessure de Hyacinthe Brandi; quelque temps après, il tomba malade et mourut, le cœur plein d'amertume. Il avait déshérité sa fille de tous ses biens, qui étaient considérables.

(1) Houbraken.—Campo Weyerman.
(2) Pascali. D'autres écrivains le font naître à Gaëte.

La jeune femme eut bientôt d'autres motifs de regretter sa désobéissance. Philippe Roos, dont la conversion n'avait point été sincère, était brutal, prodigue et débauché : il y avait un certain rapport entre son âme grossière et les objets de ses études. La lune de miel n'avait pas encore cessé de répandre ses douces lueurs sur les nouveaux mariés, qu'il montra son caractère. Il fallait absolument suivre ses fantaisies, quelque déraisonnables qu'elles fussent. Le despote habitait d'ailleurs un vieux monument qui tombait en ruine, près de Tivoli, à quelque distance de Rome. Il y nourrissait des animaux de toute espèce : bœufs et ânes, chiens et chats, moutons et chèvres, hiboux et vautours, même des rats et des souris. Ses camarades avaient surnommé sa demeure l'*Arche de Noé*. Les bêtes qui en formaient la population lui servaient à dessiner d'après nature; mais c'était une société peu amusante pour une jeune femme. Les coqs criaient, les poules gloussaient, les bœufs mugissaient, les renards glapissaient; mille voix discordantes formaient un concert à tirer les morts du sépulcre, et le ténor majestueux de l'âne dominait la symphonie. Campo Weyerman dit que la belle Romaine avait l'air de Circé au milieu des victimes de ses enchantements. Toutes les bêtes semblaient lui redemander leur forme première et se venger de ses refus par leurs assourdissantes clameurs.

Ce n'était pourtant là que le commencement de son supplice. Lorsque Philippe Roos avait passé quelques jours près d'elle et que ses fonds diminuaient, il montait à cheval : son domestique enfourchait un vieux bidet, et tous deux, prenant le chemin de Rome, laissaient la jeune femme se distraire à sa guise. L'artiste allait droit dans une auberge de la ville éternelle, buvait, mangeait, faisait ripaille, puis, quand il fallait payer la dépense, prenait une toile, la couvrait à la hâte de groupes d'animaux, et ajoutait derrière un fond quelconque. Le serviteur allait ensuite offrir cette ébauche; on lui proposait de faibles sommes, mais il avait ordre de vendre à tout prix, pour délivrer le peintre en goguette, qui servait d'otage au cabaretier. Ces équipées diminuaient insensiblement la valeur commerciale de ses tableaux. De jour en jour, son talent lui offrait des ressources plus précaires.

Il lui aurait suffi néanmoins de le vouloir pour vivre dans l'opulence. La nature lui avait donné non-seulement du goût et de l'imagination, mais encore une facilité prodigieuse. La Société des peintres néerlandais, à Rome, que l'on appelait le *Bent*, l'avait surnommé Mercure, pour exprimer l'adresse rapide avec laquelle il exécutait ses ouvrages. Michel Leblon, peintre de l'époque, disait qu'il n'avait jamais vu son pareil. Un jour que ce dernier se trouvait dans les ruines du Colisée, avec plusieurs de ses camarades, pour y dessiner d'après nature, le hasard amena Philippe Roos au milieu d'eux. Ils s'entretinrent quelques minutes, puis l'artiste germanique avisa une fraction du monument et du paysage, qui lui sembla devoir produire bon effet sur la toile ou le papier; comme il n'avait point son carton, il emprunta au plus jeune de la troupe ce qu'il lui fallait pour copier le point de vue. Il se mit à l'œuvre et, en une demi-heure, il traça un dessin complet, si beau et si vigoureux, que tous les artistes présents l'admirèrent. Philippe Roos l'offrit au peintre qui lui avait prêté son crayon. Un Romain, voyant ce groupe d'hommes parmi les décombres d'un vieux monument, eut la curiosité de savoir ce qui fixait leur attention. Il passa près d'eux, jeta un regard sur le dessin, et en fut si charmé qu'il voulut l'acquérir; il en donna une pistole. Mais le possesseur aima mieux le garder, comme souvenir

de Philippe Roos et comme témoignage de sa merveilleuse promptitude.

Il en donna une autre preuve plus étonnante encore. Le comte de Martinitz, ambassadeur de l'empire, et le général Roos, né en Suède, étant venus à causer de la facile exécution du peintre allemand, le dernier personnage ne voulut pas croire ce que lui en rapportait son interlocuteur. L'Autrichien paria donc, un certain nombre de pièces d'or, que l'artiste commencerait et achèverait un tableau pendant qu'eux-mêmes feraient une partie de cartes (c'était à un jeu où chaque partie durait habituellement une demi-heure). Le général accepta la gageure, et l'on appela Philippe Roos pour lui demander s'il voulait tenter l'épreuve; il se garda bien de refuser. On apporta dans la salle un chevalet, des pinceaux, et une de ces toiles que les Romains appellent *tele di testa*, parce qu'elles ont juste la grandeur nécessaire pour qu'on y puisse tracer une tête. Philippe Roos s'assit, les deux joueurs prirent les cartes, et l'on commença de part et d'autre. Mais avant qu'un des personnages eût gagné, le peintre se leva et leur montra son tableau entièrement fini. Un berger, deux ou trois moutons et chèvres y apparaissaient au milieu d'un paysage. L'homonyme de l'artiste s'avoua vaincu et paya, séance tenante, la somme fixée. L'ambassadeur prit quelques pièces d'or et les offrit au peintre pour le récompenser de sa peine. Cet argent, gagné d'une manière si prompte, ne fit qu'un acte de présence dans la poche de Philippe Roos; il en sortit avant la fin du jour, à l'appel des cabaretiers.

Ayant formé le projet d'historier une grande toile, qui avait quarante pieds de long et quarante pieds de haut, il exécuta ce travail en seize jours. On y voyait plus de six cents bêtes, quelques-unes de grandeur naturelle et sur le premier plan, comme des chevaux et des bœufs, les autres dans le lointain. La beauté de l'œuvre ne permettait pas de croire qu'il y eût employé si peu de temps. Un trop grand nombre de personnes l'attestaient néanmoins pour qu'on pût le révoquer en doute.

La rapidité de sa main ne nuisait donc pas au mérite de ses tableaux, circonstance peu ordinaire dans l'histoire de l'art. Sa couleur était douce et harmonieuse, son dessin exact et vif; il groupait avec une adresse étonnante, une variété perpétuelle. Ses fonds mêmes ne se ressemblent jamais: chaque toile offre un site nouveau et entraîne le regard dans de lumineuses perspectives. Il dessinait de préférence les bœufs, les vaches, les moutons et les chèvres, quoiqu'il figurât avec la même habileté les animaux de tout genre. Il montrait donc plus d'invention et de souplesse que le fameux Bassano qui, s'étant habitué à un certain nombre de types humains et de races animales, les fait sans cesse reparaître dans ses tableaux.

Mais le désordre est un abîme où s'engloutissent les dons les plus précieux, où roulent pêle-mêle le talent, l'honneur, la fortune, les chances propices, le bonheur du coupable et le bonheur de ceux qui l'entourent. Avec tant de moyens d'assurer à sa jeune femme un sort digne de l'affection qu'elle lui avait témoignée, l'habile coloriste la laissait dans la misère et l'abandon. Elle restait seule à Tivoli des semaines entières : l'argent lui manquait; elle entendait, pour toute distraction, les cris des animaux qu'elle ne pouvait repaître selon leur faim. Lorsque sa douleur devenait trop forte, elle quittait la ménagerie; elle s'en allait à travers la campagne, songeant aux beaux rêves qui, sous le toit de son père, flattaient son cœur et enchantaient son imagination. Quelle triste réalité en avait pris la place! elle parcourait les champs stériles, les montagnes désertes du pays des Sabins: cette nature sauvage et inculte lui offrait l'emblème de sa propre désolation. Le cours rapide de l'Anio fuyait comme ses espérances. Lorsqu'elle en avait suivi quelque temps les bords, elle arrivait aux fameuses cascades de Tivoli. Elle examinait d'un air triste et pensif la chute de la rivière, qui tombe du haut des rochers dans un gouffre; les ruines du temple de la Sibylle et du temple de Vesta, debout près de l'abîme, où ils semblent vouloir se précipiter avec les flots tumultueux. La jeune femme éprouvait la tentation de finir tout d'un coup son malheur.

Le peintre débauché revenait cependant : quelques lueurs d'espoir égayaient et ranimaient l'âme de sa victime. Elle lui adressait des remontrances et des prières, elle le suppliait de se corriger. Lui, ne voulait pas même lui faire de promesses. Il avait en horreur l'économie et les mœurs régulières : un accident tragique, arrivé dans sa famille, lui servait à excuser ses goûts dissolus.

— Mon père, disait-il, était un modèle de sagesse, qui édifiait la ville de Francfort-sur-le-Mein : il se privait de tout, il ne se donnait ni plaisir ni loisir. Pour rien au monde il n'aurait imité l'exemple des bourgeois qui s'en vont chaque soir dans une hôtellerie, prennent place autour d'une grande table bien luisante, se font servir une demi-bouteille de vin du Rhin, *forster* ou *marco-brunner*, et fument leur pipe d'un air majestueux, en dégustant la liqueur ambrée. Il gagnait donc beaucoup, dépensait peu et thésaurisait. C'était très-bien, me direz-vous sans doute; mais écoutez la fin de l'histoire. Une nuit, pendant que nous dormions, nous sommes réveillés par un cri terrible : Au feu! au feu! Un incendie s'était déclaré dans la manutention des vivres militaires, à laquelle s'adossait notre maison, et la flamme dévorait déjà non-seulement une partie de notre demeure, mais une partie du quartier. Nous nous sauvâmes dehors, presque sans vêtements. Mon père, qui avait le prénom de Henri, se désolait, se lamentait, en songeant qu'il allait perdre toute sa fortune. Dans son désespoir, il voulut au moins sauver quelques objets précieux. Le ciel était plein de flammèches rouges et d'une ardente poussière : la maison brûlait comme un fagot sec. Le vieillard y pénétra néanmoins; il recueillit tout ce qu'il pouvait porter, ayant soin de prendre un flacon en porcelaine muni d'un bouchon d'or, auquel il tenait beaucoup. Mais un malheur n'arrivant jamais seul, le vase lui échappe des mains et se brise; mon père se baisse pour ramasser le métal précieux : un tourbillon d'épaisse fumée l'enveloppe et il tombe sans connaissance. Des personnes qui l'avaient vu s'incliner se doutent de sa position critique; elles arrivent jusqu'à lui, le saisissent comme elles peuvent et le traînent, la tête en bas, le long des escaliers. Il reçut, dans le trajet, de nombreuses contusions; ces meurtrissures, la peur, le chagrin qu'il avait éprouvés, l'air brûlant qui avait inondé sa poitrine, furent cause de sa mort: il expira près de nous, malgré nos soins, au moment où le jour se levait. Cette catastrophe, ma chère amie, est restée gravée dans ma mémoire; j'ai fait le serment de ne jamais m'attacher aux biens de ce monde. Je ne veux pas mourir pour un flacon de porcelaine. »

Voyant que ses discours ne produisaient aucun effet sur son mari, la jeune femme se condamnait au silence; elle envisageait son irrémédiable infortune avec une résignation muette et sombre. Philippe ne tardait pas à s'ennuyer du calme et de la solitude. Il prenait le chemin de Rome, laissant de nouveau son épouse face à face avec le désespoir.

Son domestique, plus sage que lui, voyant qu'il se

ruinait de gaieté de cœur, songea qu'il pouvait tirer parti de l'imprévoyance du peintre et se créer une fortune. Ayant économisé une petite somme, il l'augmenta par un emprunt. Lorsqu'il avait bien rôdé dans la ville, où on ne lui offrait que des prix inférieurs, il venait rendre compte à Philippe Roos de ses efforts inutiles. Le dessinateur aviné lui disait de porter son œuvre au moins ladre des chalands. Le serviteur feignait d'obéir ; il allait déposer le tableau dans une salle qu'il avait louée, puis le payait à son maître de ses propres fonds. Il accumula ainsi un grand nombre de toiles. Ayant quitté plus tard le chevalier du gobelet, et la valeur de ses peintures augmentant, surtout après la mort de l'auteur, l'avisé domestique gagna des sommes considérables (1).

Des témoignages contemporains nous apprennent que, quand Philippe Roos cheminait dans la ville éternelle, ses compagnons du *Bent* voyaient sur-le-champ, à sa physionomie et à son allure, s'il avait la bourse pleine ou vide. Quand il n'avait pas le sou, le peintre filait le long des maisons, la tête basse, l'air humble et contrit ; apercevait-il une de ses connaissances, il prenait la première ruelle, fuyait et disparaissait. Lorsque de bons écus romains sonnaient dans sa poche, au contraire, il marchait le front haut, la poitrine cambrée, la main sur la hanche et le nez au vent; il allait droit à ses camarades, les fêtait, leur prenait les mains et ne les lâchait plus; il fallait qu'ils le suivissent au cabaret, pour décider par expérience si le *montefiascone* n'avait pas perdu son goût délicieux, ou le *lacryma Christi* son fumet divin.

Pendant ce temps, la fille de Brandi comptait les heures, versait des larmes, implorait la miséricorde divine et songeait à son pauvre père, qui était mort en la maudissant.

Une circonstance, qui aurait pu faire rentrer en lui-même le peintre ivrogne et changer ses funestes habitudes, échoua contre son amour obstiné de la débauche. Il avait eu pour protecteur dans sa jeunesse le landgrave de Hesse-Cassel. Le prince l'avait attiré à sa cour, du vivant même de Henri Roos, et lui avait prodigué toute espèce d'encouragements. Au milieu de cette douce et limpide atmosphère, le talent du vigoureux néophyte s'était promptement développé. Afin qu'il atteignît aussi haut que possible, le landgrave lui donna une somme d'argent assez forte et l'envoya en Italie. Le généreux seigneur comptait bien le revoir ; jouissant par anticipation du mérite exceptionnel que Philippe allait acquérir, il lui semblait déjà être debout devant de magnifiques tableaux, occupé à les admirer. Mais, comme dit le peuple en Hollande : *La première chose qu'on oublie, c'est un bienfait*. Le peintre d'animaux justifia cette maxime. Une fois loin de son protecteur, il ne pensa plus à lui : jamais aucun signe de reconnaissance ne vint lui témoigner que le brillant dessinateur vivait encore. Des années se passèrent : au bout d'un laps de temps considérable, le prince, qui aimait toujours les beaux-arts, voulut enfin visiter cette immense collection de chefs-d'œuvre que contiennent les édifices de l'Italie. En 1698 ou 1699, se trouvant dans la capitale, il demanda avec bonté ce que Philippe Roos était devenu. Le premier mouvement de l'artiste aurait dû être de courir chez son bienfaiteur et de lui témoigner son repentir. Il l'évita au contraire par un sentiment de honte, qui venait plutôt de l'orgueil que de la conscience. On lui donna tant de bons avis, néanmoins, qu'il alla voir son bienfaiteur. Le landgrave ne lui montra aucun ressentiment; il l'accueillit avec sa bonté ordinaire et lui manifesta le désir de posséder une œuvre de son pinceau, lui promettant d'ailleurs de le payer généreusement. L'artiste lui jura de le satisfaire et ne tint pas sa parole. Son ingratitude s'éleva comme une chaîne de montagnes entre lui et le prince qui l'avait si noblement secouru. Tout espoir, toute confiance devaient dès ce moment s'éloigner de Philippe; le sort de sa femme et le sien venaient d'être fixés pour jamais.

(1) Houbraken.— Campo Weyerman.— Husgen, *Nachrichten von Francfurter Künstlern*.

La triste position et les douleurs de la recluse ne pouvaient se prolonger indéfiniment. Après une de ces absences, qui avait duré plus longtemps que les autres, Philippe revenait à son habitation champêtre, quand il fut pris, malgré sa rude nature, d'une sorte de frisson mystérieux. Des aboiements, des cris, des mugissements bizarres sortaient de l'édifice en ruines. Lorsqu'il entra dans la cour, les chiens faillirent le dévorer. Depuis plusieurs jours peut-être, la ménagerie entière se passait de nourriture. L'oublieux artiste courut à la chambre de sa femme : il la trouva morte. Elle semblait avoir expiré le matin même, victime, comme tant d'autres, des avantages physiques d'un homme sans cœur. Elle possédait encore cette beauté funeste qui avait séduit le peintre ; mais son visage exprimait le désespoir, et ses traits pâles lui donnaient l'air d'une statue couchée sur un tombeau. Sa main droite serrait un papier ; Philippe le prit : c'était la dernière lettre que son père lui avait écrite ! Dans la lutte funèbre qui avait précédé sa mort, elle n'avait songé qu'au malheureux vieillard. Le souvenir de l'ingrat qui la laissait périr sans aide et sans consolation eût augmenté ses tortures. Quant aux douleurs de cette agonie solitaire, elles sont demeurées un secret pour l'histoire, mais on les devine en frémissant.

Philippe Roos versa quelques larmes, de ces larmes qu'un souffle emporte et que sèche un rayon de soleil. Le chagrin ne dure pas longtemps chez les hommes de ce caractère : c'est une flamme errante qui voltige un moment dans la froide atmosphère de leur imagination ; ce n'est pas un feu qui brûle et dévore le cœur. Sous prétexte de chercher des consolations, de se mettre en garde contre le désespoir, il s'enfonça de plus en plus dans la débauche. Il avait toujours l'œil hagard, la démarche incertaine et les jambes chancelantes. On aurait pu le suivre à l'odeur de taverne qu'il répandait sur son passage. Il mourut jeune encore, en 1705. Eut-il des repentirs au moment suprême ? nous l'ignorons.

Chose singulière ! Les Italiens, embarrassés par le nom germanique de Roos, l'ont changé en celui de Rosa, et appellent le mauvais garnement *la Rose de Tivoli !* Cette poétique périphrase conviendrait bien mieux à la jeune femme que tua sa cruelle insouciance.

Avec la rapidité de travail que nous avons décrite, Philippe Roos a peint une foule de tableaux. Quelle que fût néanmoins sa facilité naturelle, ceux qu'il a pris le temps de finir sont les meilleurs. Plusieurs souverains lui en demandèrent, qu'il exécuta lentement. Les galeries de Vienne, Dresde, Munich et autres grandes villes d'Allemagne, celles d'Angleterre et de Hollande contiennent un bon nombre de ses ouvrages, qui passent avec raison pour des toiles précieuses. Son travail est flou, sa couleur vive et naturelle, son dessin ferme et pur; il disposait ingénieusement ses groupes (1). Le Musée du Louvre possède un tableau de sa main : il représente un loup dévo-

(1) Houbraken, t. II, p. 287.

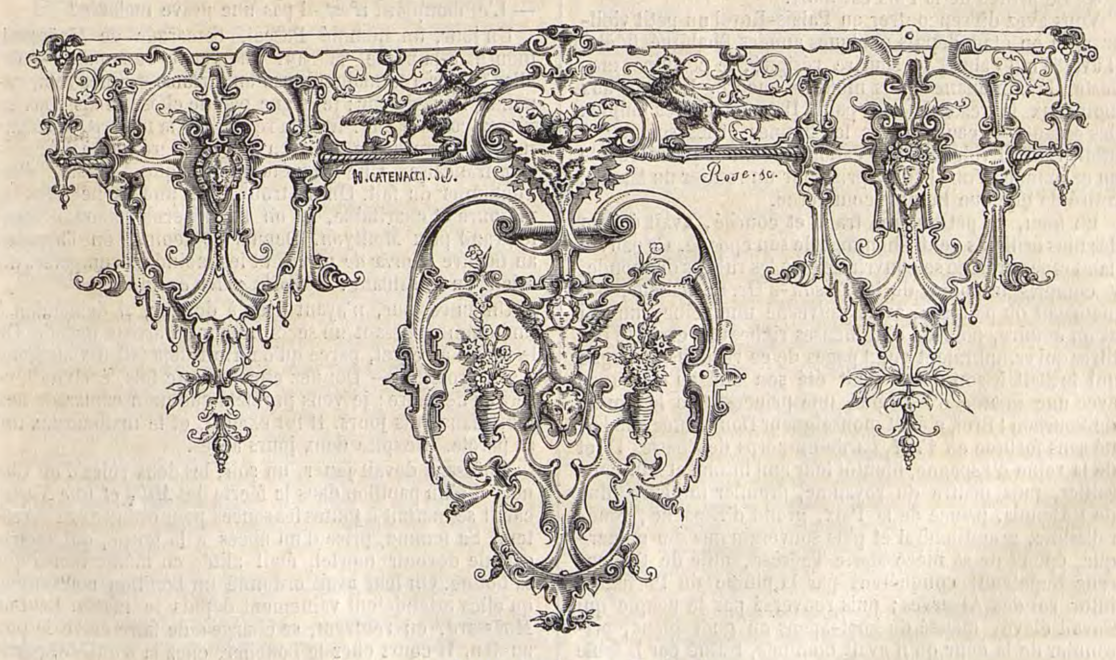
rant un mouton (1). Les deux animaux occupent une espèce de terrasse que produit un exhaussement naturel du sol. La bête féroce, par un excès de prévoyance, appuie une pate sur sa victime morte, comme si elle avait encore peur que cette dernière ne prît la fuite. Le meurtrier lui a cependant ouvert le ventre, d'où sortent les entrailles; il dévore quelques viscères, dont l'extrémité sanglante pend hors de sa gueule. Il lance au spectateur un coup d'œil de travers : son regard fourbe et cruel, son expression menaçante, font le plus grand honneur à l'artiste. Dans un chemin creux, que dominent de beaux arbres, on aperçoit des moutons et des chèvres, qui semblent ignorer la présence du brigand. Une villa entourée de feuillages, des hauteurs lointaines, un ciel que colore çà et là une orageuse lumière, forment la perspective du tableau. On doit le classer parmi les œuvres de premier ordre. Le coloris en est profond et harmonieux, l'ensemble d'une douceur et d'un éclat admirables. La beauté des nuances a un caractère spécial.

Depuis quelques années, on recherche beaucoup, en Hollande, les ouvrages de Philippe Roos; il passe, en quelque sorte, pour un Hollandais, son père et son oncle étant venus très-jeunes à Amsterdam, où ils formèrent complétement leur style. Aussi, tous les historiens de la peinture néerlandaise parlent-ils longuement de cette famille, comme si elle était originaire des Pays-Bas.

Elle a produit un grand nombre d'artistes. La plupart ont eu non-seulement un mérite exceptionnel, comme Théodore, oncle de Philippe, qui excella dans le portrait et l'histoire, mais de singuliers caractères et une étrange destinée. Un frère de notre peintre, Nicolas Roos, avait, par exemple, un vice qu'on ne lui aurait jamais supposé. Il était glorieux et fanfaron comme un noble espagnol. Il demeurait à Francfort, où il habitait une vaste maison, quoiqu'il fût aussi pauvre qu'un naufragé, dit un de ses biographes. Il y avait réuni, en qualité de domestiques mâles et femelles, toute une collection de misérables qu'il ne pouvait ni solder, ni habiller, ni même nourrir. On les voyait errer, pâles et défaits, avec des allures de fantômes, dans des chambres qu'ornait un luxe royal. Une partie du mobilier était due aux marchands. Lorsque le peintre avait touché quelque somme pour un de ses tableaux, il se rengorgeait et prenait des airs superbes. Sa démarche annonçait de loin la bonne nouvelle aux serviteurs affamés. Tout s'agitait alors dans l'habitation; les uns allumaient le feu, les autres dressaient la table : on se préparait à sortir d'un long jeûne. Nicolas donnait l'argent nécessaire pour acheter des provisions; sa femme s'habillait pompeusement et, au bout d'une heure, les maîtres du logis et la valetaille exténuée dévoraient à qui mieux mieux. La bombance durait quelques jours, puis le carême forcé recommençait. La plupart du temps, la maison avait l'air d'une citadelle assiégée, tant on voyait de créanciers se presser à la porte! Les laquais défendaient vaillamment la place : ils étaient armés à l'avance de subterfuges, de prétextes, de dénégations et d'objections. Mais il fallait toujours introduire dans le fort quelque assaillant plus opiniâtre que les autres. L'artiste le recevait, le sourire à la bouche, l'accablait de promesses, et lui donnait le moins d'argent possible. A peine celui-là était-il parti qu'un autre arrivait. A la fin, la colère prenait le dessus; Roos ordonnait de fermer les portes pour tout le monde. Le silence se rétablissait dans la demeure splendide, et les laquais, en attendant une bonne aubaine, examinaient d'un œil mélancolique les buffets dégarnis, la broche oisive, les plats sans provende et les fourneaux solitaires. Combien d'artistes de nos jours vivent ainsi au milieu du luxe et de l'indigence!

ALFRED MICHIELS.

(1) Le livret contient à cet égard une erreur des plus fortes. Il donne le tableau comme étant de *Philippe Roos, dit Rosa de Tivoli, né à Otterberg, dans le Palatinat, en 1631, mort en 1685, élève de Julien Dujardin.* Ces dates et ces détails s'appliquent à Jean-Henri Roos, père de Philippe. Weyerman, t. II, p. 298.



Ornements, fleurs et animaux, d'après Jansen.

CHRONIQUE DU MOIS.

F. COOPER. A. DE SAINT-PRIEST. L. DE SAVIGNY.

LE PRINCE DE LA PAIX. MOESSARD.

Depuis un mois, les célébrités tombent comme les feuilles d'automne. La mort a ouvert une chasse terrible à travers les gloires des deux mondes.

1° Fenimore Cooper est mort.

Ce rival de Walter Scott, qui laisse trente-quatre romans populaires dans les bibliothèques, a vu le dernier chapitre de sa vie se dénouer à soixante-deux ans, le 14 septembre, à une heure après midi, dans sa résidence de Coopers-Town. Ce mot n'est qu'un coup de cloche en son honneur. Nous publierons son portrait et sa biographie.

2° M. Alexis de Saint-Priest est mort.

Cet ancien pair de France, membre de l'Académie française, auteur de plusieurs histoires remarquables, vient d'être emporté dans toute sa force par la fièvre typhoïde à Moscou, où l'avait appelé le désir d'embrasser une dernière fois son père. C'est une grande perte pour les lettres et pour la société parisienne, dans laquelle M. de Saint-Priest apportait le charme d'un esprit incomparable. Depuis deux ans, il travaillait à la Vie de Voltaire, et personne ne semblait appelé plus naturellement à traiter un sujet aussi difficile.

Le jour même où cette triste nouvelle arrivait à Paris, un candidat académique allait s'offrir à un confrère de M. de Saint-Priest pour lui succéder. — Vous êtes donc venu dans le corbillard? lui répondit l'immortel.

3° M. de Lorges de Savigny, membre de l'Académie des sciences, est mort à Galy, près Versailles.

Il était né en 1779, à Provins, où sa dépouille a été transportée. M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire lui a fait d'éloquents adieux, au nom de la science et de la vertu. Depuis de longues années, M. de Savigny était victime d'une infirmité étrange. Ses yeux, intacts en apparence, ne pouvaient supporter le moindre rayon de lumière. Il vivait dans une chambre tendue de noir et ne prenait l'air qu'avec un masque de velours et d'argent.

4° Le prince de la Paix est mort.

Vous avez dû rencontrer au Palais-Royal un petit vieillard qui en était depuis quelques années l'habitué fidèle. Il avait l'œil calme, le sourire résigné, le costume modeste, la contenance plus modeste encore. Il jetait aux moineaux le reste de son pain. Il ramassait les joujoux des enfants. Il causait avec les bonnes et les soldats; à midi, il allait voir partir le canon. C'était sa dernière fête en ce monde. Vous l'aurez pris pour un rentier du Marais, retiré de quelque humble commerce.

Eh bien, ce petit vieux, trapu et courbé, avait été un des plus brillants gentilshommes de son époque. Ce pauvre habit râpé aurait pu se couvrir de tous les rubans du monde, y compris le collier de la Toison-d'Or. Ce flâneur, qui mangeait du pain sec, avait gouverné une reine, un roi et un empire, possédé d'immenses richesses, et porté des titres qui rempliraient vingt pages de ce recueil. La bague qui brillait à son doigt avait été son anneau d'alliance avec une infante d'Espagne, une princesse de la famille de Bourbon! Bref, c'était monseigneur Don Manoel Godoï, né sans fortune en 1767, garde-du-corps de Charles IV et de la reine d'Espagne, bientôt leur ami intime et leur conseiller, puis maître du royaume, premier ministre, duc de l'Alcudia, prince de la Paix, grand d'Espagne, généralissime, grand-amiral et plus souverain que son monarque, époux de sa nièce Marie-Thérèse, allié de l'empereur Napoléon, conquérant par la plume du Portugal, futur roi des Algarves; puis renversé par le peuple qui s'avait élevé, chassé de guet-apens en guet-apens, prisonnier de la cour qu'il avait dominée, traîné par la foule dans les ruisseaux de Madrid, vengé par l'abdication de Charles IV, rédigée de sa main, retiré enfin à Paris dans l'obscurité, où il s'est éteint à quatre-vingt-huit ans, rue de la Michaudière, au second étage, avec une pension alimentaire du gouvernement français.

O révolutions! voilà de vos coups!

5° Moëssard est mort, le pauvre acteur Moëssard, et vous allez voir qu'il mérite une oraison funèbre.

Il débuta au théâtre des Jeunes Elèves. C'était sous l'Empire, alors qu'on cirait à l'œuf. Epris des beaux soldats, rôles de son emploi, il suivit Murat à Naples, où il devint son comédien ordinaire. Quand il rentra à Paris, l'Empire croulait, mais il lui resta fidèle, en jouant les gendarmes et les messieurs vertueux dans les mélodrames du temps. Un aussi honnête homme ne pouvait être que le justicier du boulevard du crime. Il fallait le voir, au dénoûment, apparaissant sous les buffleteries jaunes, empoigner le traître au milieu des bravos de toute la salle!

Gendarme à la Porte-Saint-Martin depuis quinze ou vingt ans, Moëssard y gagna son bâton de maréchal, c'est-à-dire l'emploi de régisseur. Il montait avec un soin particulier les pièces napoléoniennes. Lorsque Gobert, qui représentait si bien le grand homme, entrait en scène, Moëssard, le saluant comme s'il eût vu Napoléon en chair et en os, imposait silence aux bavards de la coulisse: — Taisez-vous, messieurs, c'est l'Empereur qui parle!

La charge de régisseur d'un théâtre est la plus difficile à gérer qu'il y ait au monde. Le régisseur est la bête noire des auteurs, des comédiens et du public; la cible des amours-propres, des indispositions, des rivalités, des humeurs, des colères, des accidents de toute sorte. Règle générale, tout régisseur est exécré, et ne gouverne qu'en devenant exécrable. Eh bien! Moëssard gouverna quinze ans la Porte-Saint-Martin sans cesser d'être aimé. Il faut dire que lorsqu'il mettait un pauvre confrère à l'amende, c'était lui-même qui la payait le plus souvent. Et ce fut dans ces fonctions qu'il mérita et obtint le prix Montyon, le prix de vertu, cette croix d'honneur du peuple! — Bien plus, ce fut dans ces fonctions qu'il engraissa démesurément, de sorte qu'un critique se demandait en le voyant: — L'embonpoint n'est-il pas une grave maladie?

Un jour, un nommé Pascal, camarade de Moëssard, mourut à la peine, laissant une veuve sans pain. — Où aller? s'écria la malheureuse en larmes. — Chez moi, répondit le régisseur; je gagne peu de chose, mais vous en vivrez comme moi. Et il la recueillit, la nourrit, la soigna jusqu'à sa mort. Le bruit en vint, malgré lui, à l'Académie française. Une enquête prouva que Moëssard était coutumier du fait. On ne trouva pas une tache dans sa vie pure et charitable, et on lui décerna solennellement le grand prix Montyon. Depuis ce temps, on l'appelait au théâtre le *prix de vertu*, et les moindres comparses disaient en le saluant: — *Voilà notre exemple!*

Un autre jour, n'ayant rien à donner, il demandait à un homme puissant un secours pour un artiste malade. On le refusa à regret, parce qu'on avait déjà fait dix aumônes à son protégé. — Donnez encore cette fois, écrivit-il, ce sera la dernière; je vous promets que mon camarade sera mort dans trois jours. Il fut exaucé, et le malheureux tint sa parole. Il expira deux jours après.

Moëssard devait jouer, un soir, les deux rôles d'un Chinois et d'un papillon dans la féerie des *Mille et une Nuits*; car il se mettait à toutes les sauces pour obliger son directeur. Sa femme, prise d'un abcès à la gorge, qui menaçait de devenir mortel, était alitée en même temps que sa bonne. On leur avait ordonné un bouillon consommé, qu'elles attendaient vainement depuis le matin. Le bon Moëssard, en rentrant, se chargea de faire cuire le pot-au-feu. Il court chez le boucher, chez la fruitière, prend la marmite et se met en fonctions, tout en répétant ses

deux rôles, et en essayant tour à tour les poses du mandarin et du papillon. « *Clochettes de la pagode, retentissez dans les airs!* puis : *Papillons légers, que la vie est jolie!* Après trois heures de ces divers exercices, sa femme épuisée lui demande une tasse de bouillon. — Voilà! voilà! dit-il en accourant, il doit être fameux! La malade se soulève, prend la boisson si désirée, la goûte et la trouve bien légère. — Moëssard la goûte à son tour et la trouve pire encore. Il n'y comprenait rien, et allait et venait du lit à la marmite, lorsqu'il s'aperçut enfin qu'il n'avait oublié qu'une chose : c'était de mettre la viande dans le pot-au-feu ! Sa femme, à cette nouvelle et à son étrange mine, ne put comprimer un éclat de rire, tel que son abcès creva, et qu'elle guérit du coup. — Payez donc des médecins ! s'écria Moëssard philosophiquement... Mais quel bonheur pour ma femme que je sois un si mauvais cuisinier ! Et fredonnant de plus belle : *Que la vie est jolie!* il courut au théâtre jouer le Chinois et le papillon.

Ce naïf artiste avait pourtant ses accès de vanité. Il était alors, sans le savoir, d'un comique sublime. Un jour, M. Harel voulait abuser de sa complaisance jusqu'à lui faire jouer un rôle d'ours. — Encore cette concession, Moëssard! lui dit-il en le cajolant. —Monsieur! repartit l'acteur avec solennité, c'est de concession en concession que Louis XVI est monté sur l'échafaud !

Quand l'inimitable Potier se retira, Moëssard joua médiocrement le père Sournois des *Petites Danaïdes*. On lui fit quelques observations en lui rappelant son prédécesseur. — « Potier avait sa manière, répondit-il ; j'ai la mienne. » Sa grande qualité était une mémoire imperturbable. Il ne bronchait jamais, et soufflait ses camarades en scène, ce qui amena Désaugiers à lui dire : — Souffler n'est pas jouer, mon cher. — Quel malheur, s'écriait le même écrivain, qu'on ne puisse pas faire apprendre tous les rôles par Moëssard, et les faire jouer tous par Potier!

Pour compenser toutes ces morts, il est né en France, au Jardin des Plantes, de parents africains, une tortue!... Cet événement a fait du bruit dans Landernau. Il est vrai que l'animal a éclos dans la couveuse artificielle de M. Valenciennes, et qu'on a découvert, à cette occasion, «que l'incubation des œufs de chéloniens dure deux mois.» Avis à ceux que préoccupe la question des ovipares.

CLOTURE DE L'EXPOSITION DE LONDRES.

L'Exposition universelle a été close le mercredi 15 octobre, comme on l'avait annoncé. En l'absence de la reine, qui a été regrettée, le prince Albert a pris place sur le trône indien. Le vicomte Canning, président du Conseil des jurys, a lu le rapport de leurs travaux. Le concours entre les diverses nations et les prix internationaux ont été supprimés, comme nous l'avions dit, sous prétexte de fraternité. L'industrie de chaque peuple a reçu des récompenses particulières. Il y avait 17,000 exposants. Les jurys ont décerné 2,918 médailles ordinaires, et le Conseil des présidents 172 médailles de première classe, dont 56 à la France, 79 à l'Angleterre (*juge et partie*), et 37 à toutes les autres nations ensemble. Le prince Albert a remercié les commissaires, les jurés et les exposants. L'évêque de Londres a prononcé une prière d'actions de grâces; et la foule, après de chaudes acclamations, s'est écoulée avec ordre et silence.

Pour les beaux vases et les charmantes poteries que le *Musée des Familles* a fait graver, M. Odiot a reçu une médaille du jury spécial, et MM. Avisseau père et fils, une médaille et une mention honorable.

Il reste à décider ce qu'on fera du Palais de Cristal; c'est ce que nous vous dirons bientôt en vous racontant sa curieuse histoire. Espérons qu'elle ne sera pas son oraison funèbre.

LITTÉRATURE. — BEAUX-ARTS.

L'ancienne *Revue de Paris*, si brillante autrefois, et qui n'avait point été remplacée, vient de renaître avec plus d'éclat que jamais sous le souffle poétique de notre collaborateur, M. Arsène Houssaye, le directeur de la Comédie-Française. Les richesses littéraires et les finesses critiques vont y abonder. Mais pour que le succès soit étendu et durable, M. Houssaye y joindra sans doute un peu plus de morale que dans le numéro d'inauguration. Aujourd'hui que tout le monde veut lire, il faut que tout le monde puisse lire sans danger.

—Un autre de nos collaborateurs, et des plus aimés, le profond et spirituel auteur des *Anglais chez eux*, qu'on a lu et qu'on relira avec tant de charme dans notre dernier volume, M. Francis Wey, vice-président de la Société des gens de lettres, a fait recevoir aux Français une comédie en cinq actes, en prose, qui sera représentée prochainement. Le public peut compter cette fois sur une saine et courageuse donnée morale, soutenue de tous les prestiges du style, de l'esprit et de l'intérêt.

— L'Académie de musique, les Italiens et l'Opéra-Comique voient leurs habitués revenir de jour en jour.

L'Opéra-Comique a repris avec succès la *Fille du régiment*, où Mme Ugalde joue le rôle qui a fait la gloire de Mmes Jenny Lind et Sontag. C'est là un rapprochement que tous les dilettanti voudront juger par eux-mêmes.

L'Académie de musique prépare un grand ouvrage de M. Halévy, le *Juif-Errant*. Voilà un digne sujet pour le savant auteur de la *Juive*. On annonce aussi, tout bas encore, un nouvel opéra de M. Meyerbeer, dont Mme Alboni soutient glorieusement le *Prophète*. Voici, selon la chronique, comment l'habile directeur aurait vaincu la paresse de l'illustre maestro. M. Meyerbeer est, dit-on, un peu malade... en imagination, et consulte régulièrement les premiers médecins de Paris. Le premier qu'il a vu, à son retour d'Allemagne, lui a dit : — Vous êtes fort mal, mais il y a un remède; il vous faut du mouvement d'esprit, des émotions de théâtre. Faites un ouvrage pour l'Opéra. Le second lui a ordonné la même chose, le troisième et le quatrième aussi. De sorte que le compositeur travaille... pour se guérir, tandis que M. Roqueplan se frotte les mains avec les quatre docteurs, ses compères. — Gardez-vous de révéler son complot à l'auteur du *Prophète*.

—Le troisième théâtre lyrique, l'Opéra-National, a fait une ouverture éclatante, par la *Mosquita*, de MM. Scribe et Boisselot. On a reconnu tout de suite une direction honnête et intelligente, qui promet un avenir sérieux aux compositeurs et aux dilettanti. MM. Ribes, Jonca, Meyer, et la cantatrice qui a joué la *Sorcière*, sont des artistes auxquels il ne faudra que des occasions pour arriver aux premiers rangs. Nous verrions sans peine les théâtres de vaudevilles remplacés par des théâtres lyriques, attendu que ceux-ci sont tenus à des égards de convenance dont ceux-là s'affranchissent de plus en plus.

L'ART DE MATER UNE ÉPOUSE FOUGUEUSE.

Nous avons compté dans la salle des Italiens les illustrations que l'automne a renvoyées de la campagne à Paris. Les femmes en crédit étaient presque toutes à leur poste. Mais les duchesses et les marquises, les *étoiles* du grand monde, les diamants et les perles, manquaient au rendez-vous. Les banquiers, les hommes politiques et les étrangers s'étalaient dans les loges que les grands seigneurs leur abandonnent jusqu'à décembre. A l'observatoire du balcon, ce personnel nous a paru assez mesquin. La loge du duc de L..., par exemple, était remplie par quatre messieurs et deux dames que (l'une de celles-ci exceptée, comme charmante) nous avons signalés au crayon satirique de M. Forest. Un de ces messieurs, Anglais au front chauve, dormait du sommeil du juste, le menton dans sa cravate blanche. Pourquoi était-il venu aux Italiens? Sans doute, pour dire à Londres qu'il y est allé. Le second monsieur (lisez mooosieur), plus Anglais que le précédent, s'ébahissait, tout effaré, entre les pointes de son col et les touffes de ses favoris, comme un coquelicot entre ses feuilles recroquevillées. Ses sourcils relevés convulsivement, ses petits yeux ouverts avec effort, ses doigts dans les emmanchures de son gilet blanc,

témoignaient d'un travail aussi obstiné qu'inutile pour comprendre la musique de Donizetti. On l'avait mené aux Bouffes, comme on mène un âne à l'abreuvoir, afin qu'il pût dire comme celui de Florian : — Et moi aussi, je joue de la flûte! Les deux autres compagnons, maigres et passionnés, tranchaient vivement sur leurs voisins. L'un, le lorgnon dans l'œil, applaudissait comme un romain du lustre, et criait : — Braavo! braava! à chaque note un peu risquée. Malheureusement, les bravos redoublaient si la note était fausse. L'autre, beau, frisé, pommadé, *bijouté*, corseté, décoré, le sourire de Lovelace aux lèvres, un énorme binocle aux yeux, épluchait les beautés de la galerie avec la prétention d'un connaisseur infaillible. Il eût, certes, donné toutes les perles de la voix de Mme Barbieri pour le sourire de la moindre coquette de la première avant-scène. Mais le phénomène de la loge était une grosse maman décolletée jusqu'aux reins, armée de colliers et de bracelets figurant les cercles d'un tonneau, et ombragée d'un bouquet qu'on pouvait appeler un massif. Ecoutait-elle ? regardait-elle ? comprenait-elle? Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'elle s'épanouissait et se reposait. Un voisin nous raconta ainsi son histoire : — Vous voyez une des lionnes d'avant la République. C'était alors une sylphide élancée, vaporeuse, qui eût marché sur les épis sans les courber, comme Camille. Son époux, le gros monsieur qui pose derrière, était mené par elle, tambour battant, de bal en fête, à la ruine de sa bourse et de sa santé. Il allait prendre un billet d'hôpital, lorsqu'un savant médecin vint à son secours. Ce docteur lui enseigna tout simplement un régime pour faire engraisser sa femme. C'était, lui dit-il, le seul moyen de la calmer et de l'amortir. Le mari accepta avec reconnaissance, et réussit au delà de son espoir. Des recettes bien combinées, une alimentation adroite, des eaux minérales *ad hoc* ont amené sa svelte moitié au double de lui-même, aux proportions de la femme géante, en un mot à l'état que vous voyez. Non-seulement elle ne peut plus danser, courir les boutiques, galoper au bois, papillonner dans les salons ; mais tous les défauts de la maigreur, les caprices, les nerfs, la fougue, la sentimentalité, la jalousie, les humeurs acariâtres, ont fait place aux qualités de la femme grasse : la douceur, l'égalité, la vie intime, la nonchalance, la résignation, la tranquillité enfin ! L'époux a sauvé ainsi sa fortune et sa santé, tout en gagnant le renom de l'homme qui rend sa femme la plus heureuse. Car qui pourrait lui faire autant d'honneur que l'aspect d'une compagne aussi prospère ? L'anecdote nous a frappé, et nous l'adressons aux couples à qui elle peut servir.

PITRE-CHEVALIER.



Une loge aux Italiens. — Une femme ci-devant maigre.

ENIGME SCIENTIFIQUE.

Qui est-ce qui parle le mieux de la pluie et du beau temps et qui est plus capricieux qu'une jolie femme ?

Le rébus sur saint Louis paraîtra en décembre.

N. B. Nous pouvons annoncer à nos lecteurs le titre de l'ouvrage de M. Jules Sandeau, pour lequel M. Tony Johannot nous prépare des gravures dignes du sujet. Ce titre est : *Le Château de Montsabrey*.

EXPLICATION DU RÉBUS D'OCTOBRE.

Robert le Pieux, voyant un voleur couper la frange d'or de son manteau, dont il lui avait déjà enlevé la moitié, lui dit en le repoussant avec douceur : *Tu en as assez pris, mon cher ; laisse aux autres le surplus.*

N. B. Nous renvoyons à la couverture d'octobre dernier les abonnés du *Musée* seul, qui nous demandent des renseignements sur le complément des *Modes vraies*.

Paris 1851. — Typographie HENNUYER et Ce, rue Lemercier, 24. Batignolles.

HISTOIRE NATURELLE. — L'ESPRIT DES BÊTES [1].

LES CHATS A QUATRE PATTES... ET A DEUX PIEDS.



Le Chat puni, tableau des frères Lenain.

Un illustre collaborateur du *Musée des Familles*, M. Bory de Saint-Vincent, de l'Institut, a écrit pour nos lecteurs la description physique du chat (t. I, p. 351), avec trop de supériorité pour que nous ayons à y revenir. Il nous reste à faire le portrait moral, la physiologie intime de ce frère du lion et du tigre. Nous ne nous plaignons pas de notre part; elle est sans contredit la plus belle et la plus riche.

(1) Voyez la Table des dix premiers volumes, et celles des huit derniers.

Analogie frappante. La chatte à deux pieds. Le chat en Orient. Mahomet. Hôpital des chats. Les chats des grands hommes. Le chat sauvage. Pourquoi il s'est civilisé. Propreté... dégoûtante. Hautes trahisons du chat en France. Beaux traits exceptionnels. Anecdotes. Le *Chat puni* des frères Lenain.

Observons d'abord une frappante analogie. Supposez que vous ouvrez Balzac et que vous y lisez la page suivante :

« C'est la plus proprette, la plus mignonne, la plus souple, la plus légère, la plus adroite et la plus gracieuse des créatures ; la plus attachante et la plus infidèle, la plus amoureuse et la plus coquette, la plus caressante et la plus perfide, la plus patiente et la plus susceptible, la plus attrayante et la plus dangereuse, la plus obséquieuse et la plus tyrannique, la plus charmante et la plus redoutable. Sa robe ne lui semble jamais assez soyeuse ni assez lustrée. Le soin de sa personne occupe les deux tiers de sa vie. Une tache à sa fourrure la met au désespoir, et la ferait mourir de chagrin, si elle ne parvenait à l'effacer. Paresseuse avec délices, elle aime à s'étendre, à se rouler sur les chauds édredons, sur les coussins moelleux. Le moindre froid lui crispe les nerfs ; une goutte d'eau glacée la fait tomber en pâmoison. Il lui faut une douce température, une lumière voilée, une retraite calme et souriante, avec l'entourage de la richesse et du luxe. Elle ne se dérange que pour jouer avec des colifichets de prix, avec des crépines et des dentelles voltigeantes. Pour le moindre caprice, elle brise une porcelaine, elle met une toilette en lambeaux, sans y chercher autre chose qu'un bruit amusant. Au rebours de tous les êtres, l'embonpoint, loin de la défigurer, ajoute aux avantages de sa taille. Elle a, pour ceux qu'elle séduit, des clignements d'yeux alléchants, des mouvements de tête adorables, des attitudes qui ne sont qu'à elle, des murmures confidentiels irrésistibles. Électrique et nerveuse par excellence, elle a la passion des essences et des parfums subtils. Elle s'évanouit de bonheur au son d'une mélodie plaintive. Vous croyez reconnaître une âme affectueuse ? Erreur profonde ! Elle n'aime personne que pour son triomphe ou son bien-être ; elle fait de celui qui s'attache à elle, son serviteur, sa parure ou sa victime. Elle se joue de sa fidélité, de son idolâtrie, de son désespoir ; elle l'abandonne sans remords pour revenir à lui sans vergogne. Elle saute aux cheveux de ses rivales et ouvre l'explication par des soufflets. Quant à ses ennemis, elle les tue lentement, et se fait un spectacle et une joie de leur agonie. Pour ses enfants, elle les étrangle parfois et les mange assez souvent. Avec ces charmes et ces vices, elle enchaîne les gens d'esprit, les personnages illustres. Elle soumet vingt esclaves, sans jamais subir un maître. Comme dit le poëte : « Le ciel est dans ses yeux, l'enfer est dans son cœur. » Le moindre travail lui est insupportable et impossible. Un effort utile, un service quelconque l'épuiserait, et elle trouve pour le plaisir des forces et une ardeur infatigables. Faisant de la nuit le jour, elle se pourlèche, se dorlote et sommeille nonchalamment du matin au soir ; et du soir au matin, elle court les sabbats, les jeux défendus, les fêtes bruyantes, les orgies échevelées. »

Si, disons-nous, vous lisiez cette page, ne vous écrieriez-vous pas : c'est le portrait frappant d'une coquette, d'une petite-maîtresse, d'une lionne de la rue de Bréda, d'une de ces Parisiennes comme il y en a tant, — moitié anges, moitié démons, qui semblent échappées du ciel et de l'enfer pour devenir l'ornement et la honte de notre planète ; délicieux et formidables échantillons de la plus belle moitié du genre humain, qui ont pour mission de faire le bonheur et le supplice de l'autre moitié ?... Eh bien (nous sommes désolés pour ces dames d'une telle ressemblance) ! mais cette page est tout simplement le portrait du chat, et mieux encore de la chatte. Étudiez-en chaque trait à la loupe, et vous ne pourrez contester l'exactitude de l'ensemble. Que si, étendant l'analogie plus loin que nous, vous prétendez connaître d'humbles provinciales, des femmes sensibles, des épouses modèles, qui sont tout aussi chattes que les lionnes et les petites-maîtresses, les opinions sont libres ! Dieu nous garde de vous chercher querelle à cet égard ! Il ne faut point fourrer son doigt entre l'arbre et l'écorce, ni son nez entre le chat et la chatte.

Est-ce parce qu'il est l'emblème des Cléopâtres, que le chat a été divinisé en Egypte ? Effet ou cause, c'est assez probable. Mahomet, le prophète oriental, a maintenu dans le Koran le culte des chats. Leur dignité et leur gravité avaient séduit le législateur musulman. Lorsque son angora favori dormait sur le bas de son manteau, il coupait doucement un pan de la riche étoffe, plutôt que de troubler le repos de la bête sacrée. Toutes les mères égyptiennes racontent cette histoire à leurs enfants. Au Caire, l'ami à quatre pattes occupe le premier rang sous le toit et dans le cœur. L'ami à deux pieds ne vient qu'après. On voit là, tous les jours, des rentes viagères léguées aux chats, dans les plus nobles testaments. Près de Babel-Nasz (porte de la Victoire), regardez cet édifice respectable et respecté ; c'est un hôpital pour les chats malades, orphelins, pauvres et abandonnés. On les y recueille, on les y soigne beaucoup plus tendrement que les hommes. Remarquez cette foule attroupée et penchée aux fenêtres, plongeant le regard et la main à travers les barreaux ; ce sont des croyants fidèles qui apportent de la nourriture, des caresses et des consolations aux chats pensionnaires. Aussi, rien de plus heureux sur la terre que ces malheureux ! Quel calme ! quelle confiance ! quelle douce quiétude sur leurs physionomies ! Comme ils savourent et digèrent le régal de la charité publique ! comme ils font le dos rond ! comme leur poil fauve étincelle ! comme ils se lèchent les moustaches avec volupté ! — « Un saint homme de chat... bien fourré, gros et gras ». C'est pour eux que le fabuliste a parlé ainsi.

Les Egyptiens ne sont pas les seuls courtisans de la race féline. Elle sait captiver, comme nous le disions tout à l'heure, les gens d'esprit et les grands hommes, à l'Occident comme à l'Orient... Quelle liste de noms illustres à citer, si nous parcourions l'histoire et la biographie ! Richelieu d'abord, le puissant Richelieu, qui, en abaissant la maison d'Autriche, en dominant la France et l'Europe, en faisant tomber les têtes les plus altières, jouait à quatre pattes avec une bande de chats dont il était le sujet et le serviteur très-obéissant ! Hoffmann le fantastique, qui a immortalisé le chat Murr dans son chef-d'œuvre, et qui a passé sa vie entre une pipe, une bouteille et un chat ! Chateaubriand, le premier génie de notre siècle, qui plaçait une corbeille remplie de chats, au beau milieu des manuscrits de ses ouvrages et des protocoles du congrès de Vérone ! Fourier, le constructeur de mondes, l'inventeur de l'homme à queue avec un œil au bout, le prophète de l'océan de limonade gazeuse, qui voyait dans le chat une créature « du plus haut titre », à placer au premier rang « dans les séries du Phalanstère » ! etc., etc.

Le chat est d'une telle indépendance, qu'il n'est que campé chez nous, malgré sa domestication universelle, et qu'il n'arrive à son développement complet que dans l'état sauvage. On en trouve dans les vieilles forêts de l'Est, qui approchent de la taille du renard, et dont le poids va jusqu'à dix-huit ou vingt livres... Si nous cessions de cajoler, d'empâter et de gâter le chat, il nous

planterait là immédiatement et s'en irait repeupler les déserts. C'est grâce à l'idolâtrie des *mères Michel*, que le chat n'infeste plus le monde avec ses frères le tigre et le lion. Mahomet, croyez-le, avait songé à cela en honorant la dangereuse bête. Notez qu'elle va toujours volontiers contracter mariage dans les bois, et que c'est la seule espèce domestique qui fraye ainsi avec l'espèce sauvage. Lutte continuelle de l'instinct primitif contre le bien-être de la civilisation! Le chat serait notre tyran au dehors, si nous n'étions ses esclaves au dedans. C'est un peuple conquis, qui garde sa nationalité chez son vainqueur, en lui imposant une constitution bourrée de pâtées fines et de caresses, assaisonnée de lait pur et de liberté, parfumée de queues d'asperges et de coussins au musc.

Nous avons vu de nos yeux le chef-d'œuvre de l'égoïsme sauvage du chat, en pleine jouissance des délices de Capoue. On sait que la propreté est le plus impérieux besoin de cet animal, même dans la satisfaction de ses autres besoins... les moins propres. Or, une chatte gâtée par une dame de notre connaissance, s'avisa un jour d'établir son cabinet inodore dans le plus beau meuble du boudoir de sa maîtresse. Tout ce qu'elle y dénicha de précieux lui fut bon pour dissimuler et envelopper son cadeau très-odorant, lequel fut trouvé le lendemain, entortillé et délayé avec un art infini dans un mélange de dentelles et de velours, de fleurs et de bijoux, de rubans et de cosmétiques. La personnalité de la race est là tout entière.

La domestication du chat en France n'est pas ancienne; elle date de l'invasion du rat brun, dit rat-normand, vers l'époque de la première croisade. Le furet, qui chassait les souris gauloises, étant impuissant contre le nouvel ennemi, le chat fut appelé du midi de l'Europe. Il vint, il vit... et fut vaincu. Le rat russe (surmulot) acheva sa défaite. Mais une fois installé chez nous, le chat s'y trouva bien et y resta en qualité de parasite. Le félon a conclu un traité secret avec le rat d'égout, qu'il s'était chargé de combattre. Il faut voir ces deux Judas ensemble, après minuit, au carré des halles, se partageant comme frères, aux dépens de l'homme, les provisions et les comestibles de celui-ci! Ce n'est pas le chien qui se dégraderait par une telle lâcheté! Nous ne serons délivrés du rat que lorsque nous lâcherons contre lui le griffon ou le petit bouledogue. Voilà des sentinelles qui se feraient tuer comme d'Assas! M. Toussenel en a vu, à Montfaucon, s'élancer sept contre sept mille rats et en étrangler dix à la minute, uniquement pour faire gagner un pari aux dresseurs anglais, leurs maîtres.

Aussi le veneur conseille-t-il à ses frères en saint Hubert de tirer, comme lui, sur tout chat surpris en maraude. « Presque toujours, dit-il, lorsque les pies *agassent* dans les parcs ou les bois voisins des habitations, c'est pour indiquer la présence d'un chat sur un arbre. Je me suis rendu vingt fois dans ma vie à des appels de cette nature; autant de fois j'ai eu l'agrément de débarrasser le pays d'un mauvais larron. Les pies sont, comme les geais, de petits journalistes méchants, à l'affût de tous les scandales, et qui ne peuvent pas voir voler... quoi que ce soit, sans l'aller crier partout. »

N'avons-nous donc aucun bien à dire du chat? Toute règle a ses exceptions... qui la confirment. Voici les exceptions félines à citer en l'honneur des Cléopâtres de la gouttière. On sait que ces dames, qui ont tous les caprices, se passent çà et là des dévouements romanesques.

Un habitant de Nancy écrivait, il y a dix ans, à une *Revue* populaire justement accréditée : « Ma mère avait élevé deux chattes, la mère et la fille. Ces deux animaux dormaient littéralement entrelacés dans les pattes l'un de l'autre, museau contre museau.» (Nous pourrions répondre au Nancyen que c'était pour se tenir plus chaudement; mais poursuivons.) « La mère ayant perdu son lait pendant qu'elle nourrissait ses petits, ce fut la fille qui leur apporta le secours du sien, et les nourrissons profitèrent à merveille.» (Il n'y a rien à objecter à cela! c'est de l'Antigone et de la Sophonisbe tout pur!) « J'eus également occasion de voir, en dépit du proverbe : *Ennemis comme chien et chat*, une chatte et une chienne manger fraternellement dans la même écuelle, dormir dans le même chenil, et nourrir leurs enfants, souvent l'une pour l'autre, dans la même corbeille. » (Ceci ne serait-il point de l'indifférence ?... N'y regardons pas de trop près.)

Il y a une trentaine d'années, un vagabond montrait, à Paris, un gros chat et une bande de rats et de souris enfermés dans la même cage. Les souris jouaient avec le chat, lui montaient sur le dos, et se gardaient du froid sous les poils de son ventre. Ce chat était, à coup sûr, un méprisable poltron! Quant aux chattes qu'on a vues allaiter des nichées de rats, de jeunes levrauts, de petits écureuils, etc., les naturalistes ont oublié de dire qu'on venait d'enlever à ces chattes leurs propres enfants, et qu'elles avaient à se débarrasser d'un lait qui les faisait souffrir. C'est de la charité bien ordonnée. Dans les mêmes circonstances, le capitaine Marryat rapporte un fait plus curieux. Un épagneul ayant trop de petits pour les nourrir, sa maîtresse en remit deux à une chatte qui en eut le plus grand soin, et les développa physiquement et moralement beaucoup mieux que la mère elle-même. Quand on les lui enleva, elle alla trouver l'épagneul, qui avait encore les siens, et lui en ravit deux à la pointe des griffes, après un combat sanglant et acharné. Ces *élèvements* de chiens par des chattes ont des résultats qui démontrent l'influence de l'éducation. M. Dureau de Lamalle, des Inscriptions et Belles-lettres, avait confié un lévrier d'Ecosse à un chat. En grandissant, l'élève prit toutes les habitudes du maître, bondissant comme lui, jouant avec des boules, se léchant la patte et se la passant sur l'oreille, dormant le jour et *gaminant* la nuit, lâchant sa proie pour la ressaisir et la tuer à petits coups, etc. — Conclusion : les parents ne sauraient être trop sévères dans le choix des précepteurs et des institutrices.

Terminons par l'aventure si naïvement peinte par les frères Lenain (1). Des enfants avaient un oiseau dans une cage. Leur chat le prit et le tua sans le manger, pour le seul plaisir de le tuer. Les enfants prennent le chat à son tour, et l'enferment dans la cage de sa victime. La punition était bien imaginée, mais elle ne dura pas longtemps. La porte de la prison s'élevait et s'abaissait. Le chat l'avait d'autant mieux remarqué qu'en l'y introduisant on lui avait serré le cou à plusieurs reprises. Il fait si bien de ses pattes et de son museau, qu'il soulève la trappe et s'évade. Il va chercher alors l'oiseau défunt, le remet dans la cage par le même procédé, et attend en paix les enfants, auxquels il dit, en faisant *ron-ron* et en se frottant à eux : — Je vous l'avais pris, je vous l'ai rendu; vous voyez que je suis en règle. Les enfants rirent et furent désarmés. Ce chat eût été un politique constitutionnel de la première force; il eût excellé dans l'art des interprétations légales et des coups d'Etat parlementaires. Le chancelier Séguier, du *Bouquet de paille*, n'eût pas mieux fait ni mieux raisonné.

C. DE CHATOUVILLE.

(1) Voyez leur biographie, tome XVII, page 194.

AU BORD DE LA MER (1).

SIXIÈME PROMENADE. — ANECDOTES ET TRADITIONS.



Le douanier emporté par le diable.

I. LES ÉPAVES. LA COUDRAIE EN MER.

Je vous ai parlé du droit de varech, du droit de prendre à la mer tout ce qu'un homme à cheval peut atteindre avec sa lance. Les habitants des rivages de la mer n'y ont pas renoncé. En vain les rois ont modifié et restreint pour eux-mêmes le droit de varech, le droit d'épaves et le droit d'aubaine. Les riverains ont subi les lois faites à ce sujet, mais ne les ont pas acceptées, et s'y dérobent le plus souvent possible. Jamais vous ne persuaderez au pêcheur que la mer, ce champ immense qu'il sillonne et laboure toute sa vie de la quille de son bateau, ne lui appartienne avec tout ce qu'elle *produit*, de quelque façon que ce soit. Débris de navires, barriques pleines ou vides, tout cela appartient, selon le pêcheur, à celui qui le trouve; la Providence l'ôte aux uns et le donne aux autres; elle a ses raisons, sans aucun doute, que trouve excellentes, sans les connaître, celui auquel elle donne. Le marin ne croit pas au hasard. Quand il dit *la chance*, il veut dire une faveur du Ciel.

Aujourd'hui, les objets trouvés à la mer sont mis de côté par les employés de la douane et vendus. Un tiers appartient à celui qui a trouvé l'objet. Je ne sais pas bien comment sont répartis les deux autres tiers.

(1) Voyez t. XVII, p. 362, et XVIII, p. 48, 122, 322, 353.

Nos pêcheurs se résigneraient, tout en grommelant, à se contenter d'un tiers du présent de la mer, si ce tiers leur était franchement attribué; mais voici ce qui arrive: l'épave trouvée au large, le pêcheur perd une *marée* pour l'amener à terre. Plus ou moins mis à l'abri, l'objet achève de se gâter pendant le temps laissé aux réclamations. Enfin la vente s'opère; le pêcheur va à la ville en chercher sa part. On n'est pas prêt; on le renvoie. Ce n'est qu'après dix voyages et dix journées perdues qu'il reçoit trente ou quarante sous, rarement plus, souvent moins.

De cet inconvénient il est résulté que les gens qui trouvent quelque chose à la mer se partagent en deux classes; les uns volent les objets, les autres passent à côté sans se déranger.

Il serait cependant facile de remédier à cet état de choses, soit en fixant une récompense uniforme, qui serait payée au moment même du sauvetage, soit en autorisant le syndic des gens de pêche à établir provisoirement, de concert avec un agent de la douane, la valeur de l'épave, et à livrer immédiatement la part présumée à celui qui l'a trouvée. Après la vente on régulariserait le partage.

Toujours est-il qu'on ne s'en occupe pas, et que le pêcheur s'approprie sans remords ce qu'il trouve, ou le laisse perdre.

Il y a quelque temps, je vis revenir de la mer un de nos pêcheurs; le vent soufflait de l'ouest et portait la voix à terre. Ainsi on entendait l'homme chanter à tue-tête, d'aussi loin qu'on pouvait apercevoir sa barque, la chanson des *Marins de la Garde*, que chantait autrefois avec tant d'entrain mon pauvre ami Valin, le garde-pêche d'Etretat, si tristement mort il y a un an, en tombant, la nuit, des falaises sur la plage. (Les falaises d'Etretat ont la hauteur de six maisons de Paris l'une sur l'autre.)

Malgré le bruit de la mer, qui montait et roulait le galet, la voix du pêcheur arrivait par bouffées:

Tous mes parents vont croire
Que je mange mon bien;
Mais ils se trompent bien,
Je ne fais que le boire.
J'aime mieux moins d'argent,
Chanter, danser, rire et boire;
J'aime mieux moins d'argent,
Et vivre plus content!

Cela m'étonna; ce n'est guère l'usage de chanter à la mer, et de plus, cette chanson n'est pas de celles qu'on y chanterait. Je ne l'ai jamais entendue qu'après une coudraie (repas) ou une fête.

La mer était un peu forte, et les vagues déferlaient de façon à commander quelque prudence pour échouer sur la grève. Notre pêcheur échoua à la voile sans aucune précaution, et sauta dans l'eau jusqu'à la ceinture. Je m'approchai pour l'aider à hisser son canot jusqu'au-dessus de l'étendue probable que couvrirait la mer montante. C'est un service qu'on se doit et qu'on se rend mutuellement; mais le marin se contenta de le tirer un peu sur le sable.

— Maître Glam, lui dis-je, le ciel n'est pas beau; lais-

sez-vous donc votre bateau mouillé (à l'ancre), ne craignez-vous pas de mauvais temps? Certes, je ne me connais pas au temps comme vous; cependant, m'est avis que les bateaux seront mieux sur le galet qu'à la mer pour passer la nuit qui va venir.

— Monsieur Alphonse, me dit-il, personne ne se connaît au temps, moi pas plus que vous, un amiral pas plus que nous deux. Il fait le temps qu'il plaît à Dieu; il y a changement de temps quand le bon Dieu change d'idée. Quand nous regardons le ciel et la mer, et le soleil, et que nous disons : c'est du beau temps ou du mauvais temps pour demain; autant de sottises! nous n'en savons rien. Si le bon Dieu veut que mon canot soit détruit, la mer viendra le chercher aussi bien sur le galet; elle viendra le chercher derrière ma cabane, elle ira le chercher, n'importe où il sera. Si, au contraire, l'idée du bon Dieu est que mon canot ne soit pas détruit, la mer le respectera et le portera comme un nid d'alcyons.

— Avez-vous fait bonne pêche, maître Glam?

— Moi? je n'ai rien pris du tout; mais, après une mauvaise marée, il vient une bonne marée!... Il faut savoir attendre...; je ne suis pas pressé... Je n'ai rien pêché, mais je suis content comme ça; personne n'a rien à y voir.

Il y avait cependant près de nous quelqu'un qui avait, sinon à y voir, du moins à y regarder; c'était un douanier qui était descendu pour jeter un coup d'œil dans le canot, et qui fit à maître Glam la même observation que moi, en montrant par son attitude qu'il était prêt également à donner un coup de main pour *virer* le bateau jusqu'au haut du galet.

— Gabelou, mon ami, répondit maître Glam, crois-tu que le bon Dieu aurait le cœur de laisser détruire mon canot et de mettre sans pain une honnête famille comme celle de Glam? allons donc!... Le bon Dieu est notre père à tous, à presque tous!... tu ne sais pas cela..., parce qu'on ne me fera jamais croire qu'il aime les gabelous autant que les hommes!... Il n'est pas possible que ce soit lui qui ait fait les gabelous.

Puis Glam s'en alla, abandonnant son canot, reprenant la chanson des marins de la garde, et jetant un regard de défi malin au douanier.

Le collecteur des tailles
Dit qu'il vendra mon lit,
Je me moque de lui,
Je couche sur la paille.
J'aime mieux moins d'argent,
Chanter, danser, rire et boire,
J'aime mieux moins d'argent,
Et vivre plus content.

— Il en a bu plus que je ne lui en ai versé, dit le douanier en haussant les épaules et en le regardant aller.

— C'est singulier, répondis-je, les pêcheurs n'ont pas coutume d'aller à la mer après avoir bu trop de cidre, et il faut que Glam en ait bien pris avant le départ, pour qu'il lui en reste encore autant au retour, après avoir passé cinq ou six heures en mer. —Donnez-moi un coup de main, ajoutai-je, et nous allons hisser son canot, que la mer, quoi qu'il en dise, pourrait bien briser cette nuit, si on le laissait là... Il est bon d'avoir confiance en Dieu; mais il ne faut pas cependant refuser d'aider la Providence dans le bien qu'elle veut nous faire.

Le douanier m'aida volontiers, et nous laissâmes le canot en sûreté.

Le lendemain, une heure avant le jour, nous étions tous sur la grève, poussant nos canots à la mer. Le temps, plus menaçant encore que la veille, nous conseillait de retirer et d'apporter à terre nos filets et nos applets de tout genre. Glam était au milieu d'un groupe.

— Vous aurez soin de me retrouver, les enfants! disait-il; mais il ne faut pas tous faire la même route au départ... Je vous invite à une coudraie un peu soignée; vous avez chacun votre pain, je fournis la boisson... Je ne bois plus de cidre depuis quelque temps, je trouve ça commun...; le médecin m'a conseillé de me mettre au vin de Bordeaux, et aujourd'hui j'en régale les amis!... Comme je vous disais, il ne faut pas partir ensemble..., parce que je n'ai pas invité les douaniers, et ça pourrait quelquefois les fâcher... Voilà les *amers* : D'abord, se diriger au ouest-nord-ouest, au large de la Hève; ensuite, voir les petites vitres du second phare..., d'un côté..., et de l'autre, Honfleur, ouvert sur la jetée du Havre... Quand vous arriverez, ça sera servi... Ça n'est pas le moment de prendre des ris dans les voiles; loin de là..., que les canots qui ont les jambes longues le fassent voir.

— Et moi, dis-je à Glam, est-ce que je ne suis pas de la fête?

— Oh! vous, vous n'aimez pas trop ça...; mais pourtant, si vous venez, vous serez le bien-venu... Vous avez entendu les amers?

— Oui... Honfleur ouvert sur la jetée du Havre, et les petites vitres du second phare..., au ouest-nord-ouest de la Hève.

— C'est bien ça.

On se remit à pousser les canots à la mer, tous s'entr'aidant avec une ardeur inusitée; et bientôt, les voiles hissées, chacun, suivant sa marche, se mit à courir des bordées. Le vent était presque contraire, mais la mer commençait à descendre, et le courant portait vers le Hève. Je partis comme les autres, et en peu d'instants la plage de Sainte-Adresse fut déserte.

Glam arriva le premier à l'endroit indiqué, parce qu'il connaissait la place, et que d'ailleurs son canot est un des bons marcheurs de la côte, et lui un des plus habiles marins. Les autres le suivaient à diverses distances; pour moi, je courais les bordées un peu longues; car, malgré l'invitation que je m'étais fait faire, je soupçonnais quelque chose d'*incorrect* dans les libéralités de Glam, et je comptais rester à distance.

A l'endroit où Glam amena ses voiles et cessa de marcher, on voyait flotter quelque chose, comme une grosse bouée, sur laquelle il s'amarra en attendant ses compagnons. Quand les cinq canots portant une dizaine de pêcheurs furent réunis, je ne tardai pas à voir de quoi il s'agissait, et je m'éloignai en courant une bordée dans l'est pour reprendre mes filets et les rapporter à terre, et aussi dans le double but de ne pas me mêler à ce qui se passait, tout en ne gênant pas les pêcheurs. Puis je retournai à Sainte-Adresse.

La journée était presque finie et le soleil était presque descendu dans des nuées noires, quand les barques revinrent à la plage. Elles étaient toutes chargées, les unes de trois-mailles et d'autres filets, les autres de nasses et de *paniers* pour la pêche des homards et des crabes. On hissa les canots au haut du galet, et alors il fut aisé d'apercevoir que Glam avait fait honorablement les choses. Quelques-uns d'entre les pêcheurs s'appuyaient sur les canots plutôt qu'ils ne les poussaient; on chantait, on riait, on jasait, on accablait les douaniers de sarcasmes.

Un des pêcheurs fit des reproches à Glam de ce qu'il avait attendu si tard pour les inviter; et de la discussion

qui s'ensuivit je compris tout à fait ce qui s'était passé et ce que je n'avais pu que soupçonner.

Glam, une semaine auparavant, avait trouvé à la mer une barrique de vin qui flottait entre deux eaux. Provenait-elle d'un naufrage, de quelque événement moins grave, d'une lame qui l'avait enlevée de dessus le pont d'un navire? Je ne sais si Glam s'en préoccupa beaucoup; mais il examina ce qu'il allait faire de cette bonne aubaine. La rapporter à terre, conformément à la loi et aux ordonnances, nous avons dit les raisons qui durent militer contre cette honnête intention; la laisser à la mer, c'était réellement méconnaître un bienfait de la Providence. Glam avait pris un parti ingénieux; il avait amarré son câble et son ancre sur le tonneau, et l'avait *mouillé*, c'est-à-dire mis à l'ancre comme un navire; puis, s'étant ainsi assuré qu'il ne bougerait plus de place, il avait cherché par quel moyen il pourrait se régaler de ce qu'il contenait. Après plusieurs essais infructueux, il était revenu à terre, remettant son régal au lendemain, bien malgré lui, mais après avoir pris exactement ses amers. Jamais, dans la nuit, il n'avait prêté au vent une oreille plus attentive. — Si le temps allait devenir mauvais! si l'on ne pouvait pas aller à la mer demain!... si un coup de vent se déclarait, le câble qui retenait la barrique finirait par se rompre, et elle s'en irait au gré des courants... Si quelque autre pêcheur allait la trouver!... je parle d'un pêcheur peu honnête; car tout autre, rencontrant une barrique à l'ancre, ce qui ne s'était peut-être jamais vu, aurait bien pensé qu'elle appartenait à quelqu'un. Le lendemain, longtemps avant le jour, Glam s'était mis en route, et, après avoir enlevé la bonde du tonneau, au moyen d'un roseau creux qu'il avait eu soin d'emporter, il avait aspiré et humé plus de vin de Bordeaux qu'il n'avait jamais bu de cidre. Puis il avait rebouché la barrique et était revenu à terre. Il avait la tête un peu lourde; et, comme Glam est un homme sage et un pêcheur habile, il prit sur lui, les deux ou trois jours qui suivirent, de n'aller visiter l'épave qu'en revenant de la pêche. Le jour où je l'avais vu revenir ivre, c'est que ce jour-là il avait décidé de convier ses amis pour le lendemain, et qu'il avait voulu se régaler encore seul une bonne fois avant de partager sa trouvaille.

Ce que le pêcheur avec lequel il se querellait lui reprochait, c'est qu'il ne s'était décidé à les inviter que parce que le mauvais temps s'annonçait par des signes certains, et qu'il avait craint que la mer en fureur ne rompît son câble, par suite de quoi il aurait perdu le câble, l'ancre et la barrique... Tous deux étaient aussi ivres qu'on peut l'être. Ils ne tardèrent pas à parler tous deux à la fois; puis, des injures on en vint aux menaces les plus violentes. — Glam, disait l'autre, si tu n'es pas un lâche, il faut que j'aie ta vie. — C'est toi qui vas mourir, disait Glam; tu peux dire adieu à ta famille!... Tous deux alors, les yeux ardents, se précipitèrent l'un sur l'autre... Mais l'ivresse était arrivée à un tel point que, se trouvant à portée de s'atteindre, chacun avait senti un si impérieux besoin de trouver un appui, qu'il s'était, à cet effet, servi de son adversaire, et qu'ils restèrent appuyés l'un sur l'autre, et presque dans les bras l'un de l'autre, sans songer davantage à leur colère ni à leurs terribles menaces. On n'eut pas grand' peine, en conséquence, à les séparer et à les reconduire chez eux.

Pendant ce temps, la mer était devenue tout à fait grosse; le vent soufflait par raffales violentes. Les douaniers, qui s'étaient amassés autour des pêcheurs en les entendant se quereller, écoutaient, sans comprendre, les paroles qu'ils échangeaient, et dans lesquelles on n'épargnait pas les allusions à la fête du jour. Les pêcheurs partis, ils reportèrent les yeux sur la mer... Quelque chose de noir, roulé dans l'écume des vagues, arrivait à terre... Est-ce un marsouin? est-ce une barque renversée? Non, c'est un tonneau! Un douanier se mit dans l'eau jusqu'à la ceinture pour l'atteindre, et l'amena sur le sable avec assez de peine. C'était une barrique parfaitement vide, mais soigneusement rebouchée. On voyait qu'elle avait contenu du vin, et un des douaniers, après avoir flairé l'intérieur du tonneau, exprima l'opinion, mêlée de regret et de surprise, qu'il n'y avait pas longtemps que le vin en avait été tiré.

II. — L'HISTOIRE DE ROMAIN.

Il y a trois histoires qu'on raconte toujours et incessamment sur notre côte. L'une est celle du berger qui se fait pêcheur; je vous l'ai déjà dite; c'est la plus courte. Celle-là, tout le monde la sait, tout le monde la raconte, et à peu près dans les mêmes termes. Les deux autres sont l'*Histoire de Romain*, et l'*Histoire du douanier qui fut emporté par le diable*. Comme elles exigent quelques développements, il n'est pas donné à tout le monde de les conter.

Il n'y a pas un instant de la journée où il n'y ait quelqu'un dans une maison ou sur la plage qui raconte une de ces trois histoires. C'est comme une chanson: je vous dis une des histoires aujourd'hui, vous me la redites demain; nous la savons aussi bien l'un que l'autre, et cependant, tandis que l'un a toujours du plaisir à la raconter, l'autre l'écoute toujours avec un égal intérêt.

Vous savez l'histoire du berger, commençons l'histoire de Romain; seulement, comme moi aussi je l'ai déjà racontée, je vous la dirai aujourd'hui un peu sommairement:

C'était à l'époque des grandes guerres de l'Empire... C'est fort glorieux à avoir dans son histoire, fort admirable à lire; mais un peu dur à traverser, à cause des détails.

Que le général qui s'illustre par les armes, que l'officier de tout grade qui y trouvera la gloire, l'avancement et le profit, s'exposent volontairement et avec une sorte de joie aux hasards des combats, cela se comprend; mais la foule de soldats qui vivent et meurent ignorés, quelle compensation pensez-vous qu'ils trouvent à la fatigue, aux privations, aux souffrances, aux dangers, aux blessures, à la mort? J'ai réellement une moins grande propension à l'admiration pour les officiers que pour cette multitude de soldats qui vont gaiement aux batailles, dont la plus grande fortune qu'ils puissent rapporter est de n'être ni tués, ni estropiés.

Romain était un pêcheur, fils de pêcheur. Arriva un ordre de départ pour lui et pour trois autres jeunes gens d'Etretat. Ce fut un grand chagrin dans les familles. Outre les dangers de la guerre et les chagrins de la séparation, il y avait encore l'abandon où allaient se trouver les bateaux et les filets. Pour les trois jeunes gens, ils étaient désespérés.

Il n'y a pas quinze ans que les gens d'Etretat sortent de chez eux. Avant ce temps, je veux dire avant les quinze ans qui viennent de s'écouler, on naissait, on vivait, on mourait entre les deux portes et les deux falaises d'*aval* et d'*amont*, c'est-à-dire dans l'enceinte de l'étroite et pittoresque petite vallée où est situé Etretat. Ce n'est que depuis que le hareng ne vient presque plus sur nos côtes, qu'il a fallu prendre du service sur les navires marchands

et que beaucoup de jeunes gens quittent le pays pendant quelques années. On assure que le hareng a quitté le côtes de France depuis l'abdication de l'Empereur. On avait fait espérer que le hareng reviendrait lors de l'avénement du neveu de Napoléon à la présidence de la République, mais cette flatteuse espérance ne s'est pas réalisée.

On comprend donc qu'en ce temps-là c'était avec toute la terreur qu'inspire l'inconnu que les hommes se voyaient enlevés pour le service.

—Quel malheur d'être pris! disaient les compagnons d'infortune de Romain.—Ma famille, disait l'un, n'a plus que moi pour appui; mon père est vieux et mes frères sont trop petits.— J'allais me marier, disait l'autre; c'est bien dur d'abandonner ainsi ma chère Noëmi. — J'allais faire pour la première fois la pêche de Dieppe, disait l'autre.

— Moi, je ne sais qu'une chose! dit Romain; c'est que je ne partirai pas!

En effet, quand vint le moment du départ, les trois autres partirent en pleurant; mais, quoi qu'on pût dire à Romain, il ne partit pas.

Le sous-préfet averti envoya des gendarmes. Romain se cacha.— Que je quitte Bérénice que je vais épouser, disait-il, et mes parents pour aller me battre! et contre qui me battre? Contre des gens que je ne connais pas et qui ne m'ont jamais rien fait! A la bonne heure, si c'était contre ceux qui m'envoient au service! Ceux-là m'ont fait quelque chose et sont mes vrais ennemis. De nouveaux ordres arrivèrent. L'exemple était dangereux; il fallait prendre Romain à tout prix.

Il se réfugia dans un trou de la falaise, à trois cents pieds au-dessus de la mer, la hauteur de cinq maisons, dans une anfractuosité qui n'avait jamais servi d'asile qu'aux goëlands, aux mouettes et aux guilmots. Là Bérénice lui portait à manger la nuit, au moyen d'une corde.

On fit le siége du *trou à Romain*, comme on l'appelle encore dans le pays. Et, sur l'injonction de l'avoir mort ou vif arrivée de Paris, on lui tira des coups de fusil. Mais Romain, au fond de son trou, ne courait pas grand danger, et les pierres qu'il faisait rouler sur les soldats en blessèrent plusieurs. D'ailleurs, on ne pouvait l'attaquer qu'à la marée basse; à la marée haute, la mer battait le pied de la falaise.

Un matin, on trouva au pied de la falaise la vareuse et les sabots de Romain, puis on ne le vit plus sur le bord du trou.

On comprit ce qui avait dû arriver. Romain, en voulant se sauver, était tombé à la mer, où il s'y était jeté, poussé par le désespoir. Personne ne douta de sa mort, et les poursuites cessèrent.

La vérité est qu'il s'était échappé par un chemin impossible et où un chat n'oserait se risquer. Il avait jeté ses hardes pour donner le change.

On ne sait pas bien où il se cacha; mais toujours est-il qu'il ne quitta pas le pays. La guerre finie, il reparut comme d'ordinaire, et il revint un des trois jeunes soldats qui étaient partis sans lui. Celui-ci était très-fier de ses succès guerriers; il croyait avoir gagné deux batailles où il avait eu peur. Il eut le plus grand succès au village.

Or, voici la philosophie de l'histoire: Romain finit par être très-honteux et très-désespéré! Cet homme, qui avait soutenu seul un siége, n'ayant que des pierres contre des balles de fusil, cet homme qui, à la volonté de l'Empereur, avait presque seul osé répondre: *je ne veux pas!* cet homme se crut lâche! On ajoute que Bérénice, elle-même, qu'il avait épousée, ressentit pour le soldat rentré dans ses foyers une admiration qui acheva de navrer Romain!

Un jour enfin, sous le trou qui a gardé son nom, on trouva encore une fois sa vareuse et ses sabots; mais dans la vareuse, on trouva le corps de Romain broyé. Il s'était précipité du haut de la falaise.

Ainsi finit l'histoire de Romain. Savez-vous un plus grand soufflet pour ce qu'on appelle la gloire militaire?

II. — LE DOUANIER EMPORTÉ PAR LE DIABLE.

Quant à l'histoire du douanier qui fut emporté par le diable, Glam me l'a contée hier. Je vais tâcher de me rappeler ses expressions.

Nous étions assis devant ma cabane. Glam m'avait demandé du feu pour sa pipe, et nous devisions de choses et d'autres. Nous rappelâmes l'histoire de la barrique mise à l'ancre et de la joie qu'il avait eue à frauder la douane. Je voulus défendre un peu les douaniers, mais Glam ne m'écouta pas et me fit, pour toute réponse, le récit que vous allez lire.

— Il y avait un certain homme qui était un grand douanier, un des maîtres des gabelous. Personne n'était aussi habile que lui à flairer la fraude et aussi âpre à vexer le pauvre monde. Il était la terreur de toute la côte. Beaucoup des plus fins contrebandiers avaient renoncé à la contrebande et s'étaient remis au métier d'honnête homme, par suite de quoi ils mouraient de faim eux et leurs familles; ainsi, on maudissait le douanier dans toutes les maisons, aussi régulièrement et avec autant de dévotion qu'on prie le bon Dieu. On prétend que les plaintes des malheureux montent et s'amassent au ciel et finissent par former un nuage d'où, tôt ou tard, la foudre tombe sur les méchants. Je sais bien qu'un douanier qui fait son état et obéit à sa consigne n'est pas tout à fait un méchant; qu'on en a même vu qui étaient assez braves gens; mais celui-là, sa joie était de surprendre le pauvre monde et de tout pratiquer pour engager les gens à se risquer en fraude, afin d'avoir sa part des saisies. Bien des fois on avait juré de le tuer; mais c'était un homme, à ce qu'on disait, qui ne dormait qu'une fois par mois; et ce qu'on savait bien, c'est qu'il était toujours armé jusqu'aux dents. D'autres bruits plus étranges couraient sur lui. On prétendait qu'il voyait plus clair la nuit que le jour, et qu'il voyait la fraude au travers des *pouches* et des ballots. De là à penser qu'il s'était donné ou vendu au diable, il n'y avait qu'un pas, et ce pas, on l'avait bien vite franchi. Du reste, le douanier avait bien l'air d'un ami de Satan.

Or, il arriva un jour que le pays en fut subitement délivré, et voici comment on raconte la chose: Le berger de la ferme qui est auprès de la *Mare-au-Clerc* prétend que sa grand'mère a été témoin de l'événement, et le berger doit en savoir quelque chose; ces gens-là sont savants, connaissent l'avenir, et les plantes pour les maladies, et les paroles pour rebouter les membres cassés et guérir les entorses; mais c'est une science qui ne vient pas de Dieu, mais de... l'autre, et, comme telle, c'est une science maudite; maudits sont ceux aussi qui la possèdent, car on assure que c'est au prix de leur âme qu'ils l'obtiennent de l'ennemi du genre humain. Ce berger donc, qui est berger de la ferme de la *Mare-au-Clerc*, aura son tour aussi. On a prétendu que c'était lui qui, l'été dernier, avait jeté un sort sur moi, si bien que j'ai manqué toute la pêche du maquereau; les autres en prenaient à bâbord et à tribord de moi, et moi je n'en voyais pas un seul. Je ne crois pas trop aux sorts, mais il y a des gens qui portent mauvaise chance; ça, c'est connu.

— Revenons au grand douanier, maître Glam.

— Naturellement, puisque c'est son histoire que je vous raconte. C'était seulement en passant que je disais un mot du berger de la *Mare-au-Clerc*, parce que je ne serais pas fâché que quelqu'un de plus savant que moi m'affirmât qu'il sera brûlé. Le grand douanier donc, pour en revenir au grand douanier, était devenu quelque chose, comme inspecteur des autres douaniers. Il allait visiter les postes sur toute la côte, depuis Sainte-Adresse jusqu'à Octeville et Saint-Juan. Il était devenu la terreur des douaniers comme il était celle des contrebandiers. Il était rigide pour le service comme on ne l'avait jamais été avant lui. C'est lui qui a défendu aux employés de la douane d'avoir des chiens la nuit, parce que ces chiens les avertissaient de l'arrivée des rondes d'inspection, et tout le monde s'en trouvait bien; les pauvres employés pouvaient dormir un peu, et, pendant leur sommeil, les pauvres fraudeurs pouvaient faire un peu leur métier.

Un jour que le grand douanier allait inspecter un poste ou porter les ordres des chefs, on ne m'a jamais bien expliqué ce qu'il allait faire ni où il allait; je crois bien cependant qu'il allait jusqu'à Étretat, il rencontra un homme qui semblait faire la même route que lui. Il avait l'habitude de regarder les gens avec soin; il regarda donc celui-là, et sa figure ne lui revint pas. C'était un grand homme sec, dont les yeux étaient très-brillants, et qui, sans se presser, marchait d'une grande vitesse, en ayant l'air de glisser sur la terre. Le douanier, d'un seul coup d'œil, avait bien vu que son compagnon de route ne portait rien, et, comme son air ne lui plaisait pas, il doubla le pas pour ne pas voyager avec lui; mais l'autre, sans paraître se hâter, se trouva toujours à côté de lui. Il fit des questions au douanier; celui-ci lui en fit à son tour, tout en désirant le voir bientôt prendre une autre route.

— Quel état faites-vous? demanda l'étranger. — Je

Le retour de la coudraie. Glam et ses convives, M. Alphonse Karr, un douanier (pages précédentes).

suis douanier. — Vous avez un grade? Il répondit sans doute en disant son grade, mais je ne l'ai jamais bien su au juste, et je ne puis vous le dire. — Vous allez? — Je parcours la côte pour mon service. — C'est très-bien. — Et vous? — Moi! moi, je suis le diable!

Le douanier frissonna de la tête aux pieds, puis il pensa que c'était peut-être une plaisanterie, et il examina de nouveau son compagnon, mais il reconnut alors parfaitement le diable.

— Vraiment, maître Glam? et à quels signes reconnut-il le diable?

— Je n'en sais rien, mais lui le savait, puisque, selon le berger de la *Mare-au-Clerc*, il était de sa bande.

C'est alors qu'il comprit la répugnance que lui avait d'abord inspirée le voyageur et qu'il désira ardemment ne plus l'avoir pour compagnon. Il changea de chemin plusieurs fois et prit des sentiers détournés; mais l'autre était toujours à son côté, devisant de choses et d'autres, comme un voyageur ordinaire.

Le douanier fut quelque temps sans parler; cependant il ne tarda pas à se demander avec inquiétude pourquoi le diable mettait cette insistance à le suivre.

— Où allez-vous? demanda-t-il encore au diable. — Partout; il n'y a guère d'endroits où je n'aie un peu affaire.

A ce moment il passait un homme qui conduisait un porc; ce porc était attaché d'une corde à une patte; mais il ne voulait pas marcher, se couchait par terre ou courait de çà et de là, sans vouloir suivre la route.

— Que le diable t'emporte, maudite bête! s'écria l'homme au porc.

Le douanier, à ces paroles, espéra que ce serait peut-être une occasion de se délivrer de son compagnon de route, et il lui dit : — Écoutez, mon ami, voici un porc que son maître vous donne, ne l'emportez-vous pas, ainsi

qu'il vient de vous en donner le droit? le porc n'est pas à dédaigner, c'est un des plus gros que j'aie vus.

Mais le diable répondit : — Je ne puis le prendre, parce que son maître ne me l'a pas donné de bon cœur.

Et le douanier continua à marcher, et le diable continua à marcher à côté de lui.

Comme on traversait un autre village, ils virent un enfant qui pleurait. Sa mère imaginait toutes choses pour l'apaiser; mais les enfants sont de grands tyrans, et, ne pouvant parvenir à consoler le sien, la mère s'écria : — Au diable soit le méchant enfant!

— Pour le coup, dit le douanier, qui espéra encore se



Romain, Bérénice et le soldat d'Étretat

débarrasser du voyageur, voici que vous ne pouvez négliger. Il est possible que vous n'aimiez pas les choux au lard, quoique ce soit une des meilleures choses du monde, et ça m'explique que vous n'ayez pas voulu tout à l'heure prendre le cochon; il y a des gens qui valent mieux que vous qui s'en seraient accommodés, mais on ne peut pas discuter des goûts. Quant à cette fois, c'est un enfant qu'on vous donne, un enfant ayant une âme, un enfant du bon Dieu; c'est une aubaine que vous ne laisserez pas échapper, ou je ne vous connais pas.

— Je ne puis prendre cet enfant, répondit le diable, parce que sa mère ne me le donne pas de bon cœur. Elle dit bien : « Au diable! le méchant enfant », mais si le diable voulait toucher seulement un cheveu du poupon, la mère deviendrait une tigresse pour le défendre, et elle m'arracherait les cornes.

Le douanier continua à marcher, et le diable continua à marcher à côté de lui.

L'inquiétude du douanier allait croissant. Il entrait dans les postes où il avait affaire et aussi dans les maisons où rien ne l'appelait. A chaque fois, il disait à son compagnon :

— Je ne vais pas plus loin, et je vous souhaite un bon voyage ; puis, après être resté quelque temps dans la maison, il en ressortait pour se mettre en route, se croyant débarrassé du voyageur. Mais chaque fois, au bout de quelques pas, il le revoyait à son côté, et le diable, sans paraître étonné, sans lui faire de reproches, reprenait la conversation où il l'avait laissée ; et c'était, du reste, pour quelqu'un qui aurait eu la conscience nette et qui n'aurait pas eu peur, une conversation amusante... du moins, je le suppose, car les gens qu'on vante pour avoir de l'esprit sont ceux qui disent le plus volontiers du mal des autres, et racontent le plus de mauvaises histoires sur leurs proches, voisins et amis.

Mais on approchait de ...., je crois bien que c'est d'Etretat; du moins quand c'est un Etretalais qui raconte l'histoire, il ajoute toujours que c'est près de chez eux que la chose est arrivée. Le berger de la *Mare-au-Clerc* dit que c'est auprès de Criquetot ; mais outre que ce berger est menteur... (si c'est lui qui m'a jeté un sort pour la pêche du maquereau, je jure qu'il me le payera !) le berger est né à Criquetot, et on aime assez à dire, quand on parle d'une histoire intéressante, ou qu'on l'a vue soi-même, ou qu'elle est arrivée à quelqu'un que l'on connaît, ou que la chose s'est passée dans son village ; toujours est-il qu'on approchait..., disons d'Etretat.

Les habitants reconnurent le douanier. A quelque temps de là, il avait fait condamner plusieurs pêcheurs à la prison pour quelques mauvais cigares passés en fraude. Ils pensaient bien qu'il venait encore pour faire du mal à quelqu'un, et du plus loin qu'ils l'aperçurent, ils se le montrèrent du doigt, en criant tous d'une seule voix :

— Voilà le douanier ! que le diable emporte le douanier !

Entendant cela, le diable hocha la tête et dit au douanier en ricanant : — Voilà que les gens d'ici vous donnent aussi à moi ; mais c'est de bon cœur, et du meilleur de leur cœur ! Et ainsi j'ai le droit de vous prendre, et vous êtes bien à moi !

Et le diable l'enleva dans l'instant même, et on n'a jamais su ce qu'il en avait fait.

Et voilà comment un douanier fut emporté par le diable.

— Et vous croyez cette histoire-là, maître Glam ?

— Je sais bien, monsieur Alphonse, que d'autres personnes ont dit que le douanier avait été assassiné par des fraudeurs ; que d'autres personnes ont prétendu l'avoir vu plus tard dans une autre ville, où il occupait un poste supérieur. Mais on n'en croit pas un mot, et on est parfaitement d'accord sur ceci : que le douanier a été emporté par le diable... Le berger de la *Mare-au-Clerc* dit que c'est auprès de Criquetot (si c'est lui qui m'a jeté un sort pour le maquereau !) ; mais le plus grand nombre soutiennent que c'est auprès d'Etretat, à la descente de la Cavée, près le château de M. Fauvel, l'ancien maire.

— Mon cher Glam, lui dis-je, comme vous êtes un homme de bon cœur et de bon sens, j'ai quelques observations à vous faire sur l'histoire que vous venez de me raconter. Si je ne faisais que traverser ce village en voyageur, je trouverais l'histoire excellente, et je me garderais de vous détromper : les préjugés, les légendes, cela fait partie du pittoresque des voyages ; mais comme je suis l'un de vous, comme j'espère vivre ici, et comme j'ai choisi ma place dans le cimetière de la commune, je ne voudrais pas vous laisser dans la tête trois ou quatre idées fausses, qui peuvent avoir pour vous une mauvaise influence.

Et je me mis à accumuler toutes les raisons que je pus trouver contre les sorts, et l'intervention directe du diable dans nos affaires. Et en parlant, je regardais la mer, comme c'est la coutume de tous les habitants des côtes, par suite d'un instinct naturel et invincible d'admiration. Quand j'eus développé mon dernier argument, je me retournai vers Glam pour voir l'effet qu'avait produit un morceau dont j'étais assez content.

Glam dormait, pour me servir d'une de ses expressions, *à trente sous par tête, sans le vin !*

J'aime à croire que ce sommeil était uniquement produit par la fatigue de la marée du matin.

ALPHONSE KARR.

CHRONIQUE DU MOIS.

FENIMORE COOPER.

En perdant, le mois dernier, Fenimore Cooper, les Etats-Unis ont perdu à peu près toute leur littérature. Aussi éminent et aussi célèbre qu'Irving et Preston sont médiocres et inconnus, l'auteur de *l'Espion* était, en effet, à lui seul, toute la gloire littéraire de son pays. Il est vrai que ses nombreux ouvrages forment une bibliothèque, et que les principaux sont à la hauteur des chefs-d'œuvre européens.

En 1805, un jeune Américain de belle taille et de jolie figure, de nature ardente et audacieuse, étudiait au collège de Yale. Il avait tant de dispositions pour la boxe et si peu pour les travaux littéraires, qu'on l'appliqua aux mathématiques et qu'on se résigna à en faire un marin. Un riche ami de sa famille, M. de Lancey, l'invita à dîner pendant les vacances. Sa fille, qui était charmante, plut au collégien. Celui-ci, moitié riant, moitié sérieux, se mit sur les rangs pour l'épouser un jour...

— Toi, épouser ma fille ! s'écria le père avec dédain. Sache qu'elle a horreur des chiffres, et qu'elle adore les romans de Walter Scott. Je te donnerai sa main quand tu auras fait un livre comme *Wawerley !*

En parlant ainsi, M. de Lancey croyait renvoyer le jeune homme aux calendes grecques.

Le fait est qu'au bout d'un mois notre lycéen, rebuté par ses échecs, renonça aux études et s'embarqua comme midshippmann. Son nom, sa fortune, son caractère, lui promettaient du succès dans cette profession. Elle lui déplut cependant, et il la quitta pour celle qui lui semblait interdite, pour la littérature !

En 1810, il adressa à Mlle de Lancey un manuscrit intitulé *l'Espion*. Le père de la jeune fille crut rêver... mais celle-ci trouva le livre admirable, en affirma les mérites à M. de Lancey, et lui rappela la parole qu'il avait donnée à Fenimore Cooper ; car le collégien, le midshippmann, le romancier, n'était autre que le futur Walter Scott américain. Il vint bientôt lui-même demander à son vieil ami son avis sur *l'Espion*, et la main de sa fille, s'il l'avait méritée. M. de Lancey lut et fit lire le manuscrit. C'était un chef-d'œuvre ! Cooper épousa donc Mlle de Lancey le 1er janvier 1811, et publia bientôt *l'Espion*, dont le succès fut universel. Ceci montre que les vocations ne sont pas toujours précoces, et qu'un loup de mer peut cacher un écrivain de génie.

Le marin reparut toutefois chez Cooper dans le *Pilote*

et le *Corsaire rouge*; mais ce fut pour mettre le comble à sa renommée. Le *Pilote* est le résultat d'une gageure piquante. On exaltait dans un salon le *Pirate*, que venait d'écrire Walter Scott. — Cet homme sait tout, même la marine! s'écria un enthousiaste. Un grand éclat de rire lui répondit, et un monsieur se leva, déclarant que Walter Scott ne savait pas un mot des choses de la mer, et jurant de faire un roman qui éclipserait le *Pirate* pour les marins, et l'égalerait pour les hommes de terre. Ce monsieur était Cooper, et ce roman fut le *Pilote*, qui gagna, certes, le pari.

Tout le monde connaît les autres ouvrages de Cooper : les *Pionniers*, le *Dernier des Mohicans*, la *Prairie*, le *Lac Ontario*, le *Bravo*, le *Tueur de daims*, le *Colon*, *Fleur des Bois*, *Satanstoë*, *Effingham*, la *Sorcière*, les *Baleiniers*, l'*Ecumeur*, les *Lions de mer*, les *Peaux-Rouges*, *Lionel Lincoln*, le *Bourreau de Berne*, etc., etc. ; et ces personnages devenus des types immortels de vérité et d'intérêt original : Tom Koffin, Harvey Birch, Œil-de-Faucon, la Longue-Carabine, le Guide, Bas-de-Cuir, le Trappeur, etc., etc. Sur son terrain d'Amérique, Cooper est presque toujours moraliste exquis, observateur profond, poëte et peintre sans rival. Il a souvent échoué en s'écartant de son pays. Cependant le *Bravo* et le *Bourreau de Berne*, par exemple, sont des études d'histoire et de mœurs solides et attachantes.

Ses essais politiques et biographiques, malgré des parties excellentes, ne sont dignes ni de son talent ni de sa renommée.

Cette renommée peut aujourd'hui s'appeler de la gloire, parce qu'elle est consacrée dans toutes les langues, et parce qu'elle est pure de tout scandale. Cooper s'est placé à double titre auprès de Walter Scott. Comme lui, il charme en instruisant; et comme lui, il ne fait rougir personne. Noble et sévère leçon pour les romanciers de l'Europe, et surtout, hélas ! de la France!

On reconnaîtra, du reste, dans le portrait fort ressemblant, qui orne cette chronique, les qualités intellectuelles et morales, l'observation fine et la poésie sauvage, l'exactitude méthodique et le puritanisme radical de Cooper.

Il était d'une ancienne famille de Pensylvanie. Un de ses ancêtres avait paru en 1679 dans le New-Jersey, où il fut élu député colonial en 1681. Son père, juge, et maître d'un immense domaine, près du lac Ostego (État de New-York), avait bâti la première maison de Cooper's Town. Fenimore, en y vivant et en y mourant, a rendu cette résidence illustre comme lui-même. Il était né le 15 septembre 1789 à Barlington. Il est mort à Cooper's Town, le 14 septembre 1851. Il avait donc soixante-deux ans moins un jour. Il était épiscopal ardent, et démocrate sans popularité. Une de ses filles a quelque renom littéraire en Amérique. P.-C.

MARIE-THÉRÈSE DE FRANCE,

DUCHESSE D'ANGOULÊME (1).

Nous sommes à l'aise pour raconter la vie de la duchesse d'Angoulême sans sortir de notre cadre. Cette triste et sublime figure n'appartient plus à la politique; elle appartient à l'histoire, ou plutôt au martyrologe, car elle sera un jour élevée au nombre des saintes. Nous écrirons donc sa biographie sans fleurs de rhétorique, comme une légende des premiers temps du christianisme. Quelles phrases ne gâteraient ce tableau d'héroïsme et de vertu, de douleur et de résignation, qui n'a aucun modèle dans le passé, et n'aura, espérons-le, aucune copie dans l'avenir?

Marie-Thérèse-Charlotte de France naquit à Versailles, le 19 décembre 1778. Elle est morte à Frohsdorf le 19 octobre 1851. Elle a donc vécu (si cela peut s'appeler vivre) soixante-douze ans et dix mois environ. C'était, après six années d'un mariage stérile, le premier enfant de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Elle reçut le nom glorieux de Madame Royale, et fut confiée à Mmes de Rohan Guemenée, de Polignac et de Tourzel. Paris fêta magnifiquement la nouvelle princesse. Le jour de son baptême, cent jeunes filles furent dotées et mariées à l'Hôtel-de-Ville. Personne ne vit alors la fée terrible qui planait sur ce berceau, la fatalité révolutionnaire, dont les présents devaient être un triple échafaud, un triple exil et des malheurs que la plus sombre imagination n'eût pas inventés.

Marie-Thérèse, dit M. de Pastoret (un des hommes qui l'ont le mieux connue), élevée dans de calmes études, sous les yeux du roi et de la reine, et de leur digne sœur Madame Elisabeth, grandit dans ce palais de Versailles, où tout est souvenir et grandeur, sous les ombrages de Trianon, dont sa mère avait fait la colonie de ses pauvres; rarement à Marly, qui, depuis Louis XIV, n'était pas assez royal pour des rois. Elle était svelte de taille, grave et douce de visage, avec quelques traits accusés comme ceux de Louis XVI; de superbes cheveux d'un blond châtain, de beaux yeux garnis de longs cils, une expression ingénue, mais presque imposante, la distinguaient dès lors. Le roi, malgré son extrême jeunesse, lui avait donné une maison, comme autrefois Louis XV en avait donné une à Madame Elisabeth. Madame Elisabeth s'était presque intimidée devant la sienne; Madame Royale reçut celle qu'on lui donna avec autant de naturel que de bonne grâce. Image rajeunie de la droiture et de la bonté de son père, elle avait reçu de sa mère le sentiment de la hauteur de sa destinée; mais elle avait appris d'elle aussi que le premier attribut des grandeurs ce sont les devoirs. Elle en rencontrait chaque jour l'exemple sous les yeux; pour peu qu'elle parcourût Trianon avec la reine, qu'elle allât à Saint-Cyr ou à Montreuil avec Madame Elisabeth, ou qu'elle rentrât dans la grande galerie de Versailles, remplie de courtisans et d'hommages, elle y voyait la grandeur si bienveillante, la vertu si aimable et si gracieuse, qu'elle était bien en droit d'aimer l'une et l'autre. Versailles était rempli d'elle, et quand Mme Lebrun peignit la reine entre ses deux enfants, belle, gracieuse, environnée de bonheur et de gloire (1), on eût dit encore peut-être que les années qui allaient s'ouvrir ne pourraient qu'accroître les joies de cette mère et ajouter aux grandeurs de cette reine.

Mais déjà 1789 sonne au timbre de la destinée. Octobre arrive morne et brumeux. Marie-Thérèse jouait à Versailles avec le petit Dauphin, son frère, lorsqu'une foule d'ouvriers en armes, de femmes échevelées, assiége le palais : c'était le peuple de Paris qui venait s'emparer du roi, et qui réclamait en hurlant : *le boulanger, la boulangère et les petits mitrons*. Ils désignaient ainsi Louis XVI, Marie-Antoinette et leurs enfants, dont ils croyaient, avec un reste d'illusion, que la présence leur rendrait le pain supprimé par la disette et le commerce troublé par leurs propres égarements. Ils pénètrent dans les cours, ils appellent la reine à grands cris, ils tirent des coups de feu aux croisées : une balle s'enfonce dans la boiserie, au-dessus de Marie-Antoinette. Les deux enfants étaient là. Marie-Thérèse voyait éclater ses malheurs au milieu de ses jeux innocents. L'héroïque mère se lève, retient le roi qui voulait se montrer, prend son fils d'une main, sa fille de l'autre, et s'avance intrépide sur le balcon. Là, seule, debout, les bras croisés, elle se sauve par son courage. Son regard de mère couvre ses enfants, qui priaient à ses genoux; son regard de reine domine les meurtriers qui braquaient leurs fusils sur elle. Les imprécations cessent; mais le roi cède à la foule, qui l'entraîne à Paris avec sa famille, portant devant lui, sur deux piques, les têtes de deux gardes tués en protégeant la reine. Quand vous irez à Versailles, on vous montrera le parquet teint du sang de ces victimes.

A partir de ce moment, Marie-Thérèse ne joua plus. Elle vécut dans la terreur, les yeux fixés sur ceux de sa mère, lui demandant quel serait le péril et le crime de

(1) Voyez Marie-Antoinette (*Les Femmes dans les Révolutions*), t. XV, p. 65. Cette série sera bientôt continuée par la *Princesse de Lamballe*, *Charlotte Corday*, *Théroigne Méricourt*, etc.

(1) Ce tableau se voit au musée de Versailles, 2e étage.

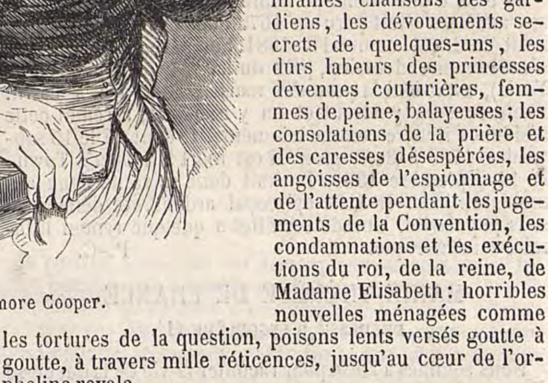
chaque jour. Gardée à vue aux Tuileries, la famille royale était à la merci de l'émeute. Les Tuileries alors, dit un témoin oculaire, étaient bien loin de ressembler à ce que nous les voyons aujourd'hui. Leurs parterres et leurs fleurs venaient, du côté du jardin, jusqu'aux galeries du château; mais ces parterres étaient publics et ne laissaient aucune liberté aux princes à qui le château retombait en partage. Du côté opposé, trois cours séparées par des murs; des bâtiments confus, des maisons particulières, des écuries, s'entassaient le long de ces trois cours, et donnaient à cette façade, tournée du côté de la ville, l'apparence d'un château de province étouffé par son village. Il n'y avait donc plus aux Tuileries ni solitude, ni promenades, ni liberté d'aucun genre. Une ère de privation et d'esclavage s'ouvrait pour la famille de Louis XVI; là, Marie-Thérèse put, jour par jour, heure par heure, calculer les progrès de son infortune.

Elle était à Varennes le 21 juin 1791; elle était aux Tuileries le 20 juin 1792; elle était à l'Assemblée nationale le 10 août de la même année; elle entra au Temple le lendemain avec son père et sa mère : elle avait alors treize ans, le jour du plaisir, la veille du bonheur (1)! Quand la porte de la prison « s'ouvrit pour donner passage à la famille royale, quand un municipal de service auprès du guichet vint reconnaître les captifs que lui envoyait l'Assemblée, il en compta cinq, cinq dans la jeunesse ou dans la force de l'âge, à qui toutes les prospérités du monde avaient été, sur leur berceau, promises par avance. A trois années de là, une seule de ces cinq personnes survivait encore, et pleurait ceux qui n'étaient plus.» C'était Marie-Thérèse.

Mais la mort n'eût-elle pas mieux valu pour elle que le supplice de la vie? Jugeons-en par son propre témoignage, car elle a écrit le récit de sa captivité avec la naïve modestie d'une martyre. Pour apprécier cette admirable confession, il faut se rappeler que Marie-Thérèse « avait seize ans, quand elle la traça d'une main timide, à l'insu de ses geôliers, sans feu, sans lumière, presque sans sommeil. » Le critique de l'esprit, du cœur et du goût, M. Sainte-Beuve, en est enthousiasmé. « Dans ce récit exact, méthodique, sensé et touchant, Madame donne la mesure de sa raison précoce et de son bon jugement dans les choses de l'âme. Elle s'y montre très-frappée de la dignité de sa mère, qui, aux paroles de diverse sorte qu'on adressait aux nobles captifs, n'opposait le plus souvent que le silence : « Ma mère, comme à l'ordinaire, ne dit mot », écrit Madame à propos d'une nouvelle insultante qu'on leur annonçait, « et elle n'eut pas même l'air d'entendre ; souvent son calme si méprisant et son maintien si digne imposèrent : c'était rarement à elle qu'on osait adresser la parole. » Ce n'est que le premier jour du procès de Louis XVI, quand elle le voit emmener pour être interrogé à la barre de la Convention, ce n'est que ce jour-là que Marie-Antoinette succombe à son inquiétude, et qu'elle rompt son silence généreux : « Ma mère avait tout tenté auprès des municipaux qui la gardaient pour apprendre ce qui se passait; c'était la première fois qu'elle daignait les questionner. » Dans ce récit tout simple et que nul ne lira sans larmes, il y a des traits qui font une impression profonde, et dont la plume qui écrit ne se doute pas. Madame a un mal au pied (les engelures par suite du froid), et qui se complique d'un mal plus intérieur. Louis XVI, sur ces entrefaites, est condamné. Sa famille, qui avait espéré le revoir une dernière fois, et l'embrasser le matin même de sa mort, est dans la désolation qu'on peut concevoir : « Mais rien, écrit Madame, « n'était capable de calmer « les angoisses de ma mère; « on ne pouvait faire entrer « aucune espérance dans son « cœur : il lui était devenu « indifférent de vivre ou de « mourir. Elle nous regardait « quelquefois avec une pitié « qui faisait tressaillir. *Heu- « reusement le chagrin aug- « menta mon mal, ce qui l'oc- « cupa.* On fit venir mon mé- « decin... » « *Heureusement!* ce mot, échappé par mégarde dans cette image de douleur, fait un effet étrange, et qu'une parole de Bossuet n'égalerait pas. »



Portrait de Fenimore Cooper.



Ainsi sont enregistrées par Marie-Thérèse, une à une et jour par jour, toutes les douleurs du Temple; les privations et les misères du cachot, les rires grossiers et les infâmes chansons des gardiens, les dévouements secrets de quelques-uns, les durs labeurs des princesses devenues couturières, femmes de peine, balayeuses; les consolations de la prière et des caresses désespérées, les angoisses de l'espionnage et de l'attente pendant les jugements de la Convention, les condamnations et les exécutions du roi, de la reine, de Madame Elisabeth : horribles nouvelles ménagées comme les tortures de la question, poisons lents versés goutte à goutte, à travers mille réticences, jusqu'au cœur de l'orpheline royale.

Ses trois grands supplices furent la *disparition* de sa mère, les efforts immondes de Chaumette pour faire déshonorer la mère par ses enfants, et enfin la dégradation et la mort lente de son frère sous l'haleine empoisonnée de Simon. Ces trois supplices méritent d'être passés en revue. Les annales de l'innocence aux prises avec le crime n'offrent rien de semblable. C'est comme un rêve de l'enfer, où s'agite un ange en proie aux démons.

Marie-Thérèse avait contemplé aux Tuileries, en la personne de sa mère, « tout ce que la royauté, dans son magnifique épanouissement, avait produit de plus beau, de plus noble et de plus grand. » Au Temple, elle vit tout cela s'éteindre, se flétrir, agoniser, sous les larmes, les affres, les insomnies, les humiliations, le dénûment et la misère... Ecoutons-la elle-même : «Le 3 juillet 1793, on nous lut un décret de la Convention, qui portait que mon

(1) Voyez son portrait à cette époque, t. XV, p. 72.

frère serait séparé de nous... Il se jeta dans les bras de ma mère en poussant les hauts cris... De son côté, ma mère défendit contre les municipaux le lit où elle l'avait placé... » (Nous avons décrit cette lutte sublime et affreuse dans notre notice sur Marie-Antoinette.) « Ma mère se trouvait accablée par cette séparation ; mais sa désolation fut au comble quand elle sut que c'était Simon le cordonnier que l'on avait chargé de la personne de son malheureux enfant. Elle demanda sans cesse à le voir, et ne put l'obtenir; mon frère, de son côté, pleura deux jours entiers, en ne cessant de demander à nous voir. Nous n'avions plus personne pour nous servir, et nous l'aimions mieux ; ma tante et moi nous faisions les lits, et nous servions ma mère. Nous montions sur la tour bien souvent, parce que mon frère y allait de son côté, et que le seul plaisir de ma mère était de le voir passer de loin par une petite fente. Elle y restait des heures entières pour y guetter l'instant de voir cet enfant; c'était sa seule attente, sa seule occupation. Elle n'en savait que rarement des nouvelles. Simon maltraitait mon frère au delà de tout ce qu'on peut imaginer, et d'autant plus qu'il pleurait d'être séparé de nous; enfin il l'effrayait tellement, qu'il n'osait plus verser de larmes. Ma tante engagea ceux qui, par pitié, nous en donnaient des nouvelles, à cacher toutes ces horreurs à ma mère ; elle en savait ou en soupçonnait bien assez. Le bruit courut qu'on avait vu mon frère sur le boulevard; la garde, mécontente de ne pas le voir, disait qu'il n'était plus au Temple. Hélas! nous l'espérâmes un instant; mais la Convention ordonna de le faire descendre au jardin pour qu'il fût vu. Nous l'entendions tous les jours chanter avec Simon la *Carmagnole*, l'air des *Marseillais*, et mille autres horreurs. Simon lui mit le bonnet rouge et une carmagnole sur le corps ; il le faisait chanter aux fenêtres pour être entendu par la garde, et lui apprenait à prononcer des jurements affreux contre Dieu, sa famille et les aristocrates. Ma mère, heureusement, n'a pas entendu toutes ces horreurs; ah! mon Dieu! quel mal cela lui aurait fait! Avant son départ, on était venu chercher les habits de mon frère; elle avait dit qu'elle espérait qu'il ne quitterait pas le deuil ; mais la première chose que fit Simon fut de lui ôter son habit noir. Le changement de vie et les mauvais traitements rendirent mon frère malade vers la fin d'août. Simon le faisait manger horriblement et boire beaucoup de vin, qu'il détestait. Tout cela lui donna la fièvre.... »

Bientôt arrive le 2 août. Marie-Thérèse dormait dans la chambre de sa mère. Elle est réveillée par un bruit de clefs et de verroux. C'étaient les porteurs du décret qui citait Marie-Antoinette devant ses juges. « Ma mère entendit la lecture de ce décret sans s'émouvoir et sans dire une seule parole. Ma tante et moi nous demandâmes à suivre ma mère, mais on ne nous accorda pas cette grâce. Pendant qu'elle fit le paquet de ses vêtements, les municipaux ne la quittèrent point; elle fut même obligée de s'habiller devant eux. Ils lui demandèrent ses poches, qu'elle donna, et ils les fouillèrent. Ma mère, après m'avoir tendrement embrassée, et m'avoir recommandé de prendre courage, d'avoir bien soin de ma tante et de lui obéir comme à une seconde mère, me renouvela les mêmes instructions que mon père, et, en se jetant dans les bras de ma tante, elle lui recommanda ses enfants. Je ne lui répondis rien, tant j'étais effrayée de l'idée de la voir pour la dernière fois. »



Portrait de Marie-Thérèse de France

Elle ne la revit point, en effet; elle interrogea en vain ses geôliers pendant dix-huit mois. Ils ne lui répondirent que par le silence ou la raillerie, laissant son âme flotter dans un abîme de doutes pires que la certitude. Si on lui avait dit la vérité, elle eût vu sa mère au ciel; en la lui cachant avec adresse, on la condamnait au rêve éternel de l'échafaud. — Quelques jours après, cependant, elle sut que la reine vivait encore, par l'interrogatoire dont elle-même fut l'objet. Cet interrogatoire épouvante l'humanité à un siècle de distance. « ...On résolut, dit M. Nettement, d'arracher à Madame Royale et au Dauphin une déposition contre la reine, de faire participer les enfants à l'arrêt de mort de leur mère. On inventa un crime effroyable, sans nom ; car la persécution échappe ici à l'indignation par l'infamie, et l'on ne peut dénoncer ce qu'elle osa, sans violer la pudeur... On voulut représenter le Dauphin, un enfant de huit ans, comme un nouvel Œdipe, et sa noble mère comme une autre Jocaste, qui aurait renouvelé sciemment les horreurs de la fatalité antique. » Et l'on se flatta, en soumettant à une inquisition captieuse une jeune fille et un enfant, purs comme les anges, d'emprunter aux illusions de cette pureté même des armes contre la vertu et la maternité. La netteté et la fermeté de Madame Royale déjouèrent cet abominable complot. Ecoutons-la encore, car sa plume candide peut seule toucher un pareil sujet. « Chaumette m'interrogea ensuite sur mille vilaines choses dont on accusait ma mère et ma tante. Je fus atterée par une telle horreur, et si indignée que, malgré toute la peur que j'éprouvais, je ne pus m'empêcher de dire que c'était une infamie. Malgré mes larmes, ils insistèrent beaucoup ; *il y a des choses que je n'ai pas comprises;* mais ce que je comprenais était si horrible, que je pleurais d'indignation. Enfin mon interrogatoire finit à trois heures : il avait commencé à midi. Je demandai avec chaleur à être unie à ma mère. Chaumette me fit ensuite reconduire chez moi par trois municipaux, *en me recommandant de ne rien dire à ma tante*, qu'on allait aussi faire descendre. Elle remonta à quatre heures. Son interrogatoire n'avait duré qu'une heure, et le mien trois: c'est que les députés virent qu'ils ne pouvaient pas l'intimider comme ils avaient espéré le faire d'une personne

de mon âge; mais la vie que je menais depuis quatre ans, et l'exemple de mes parents, m'avaient donné plus de force d'âme. »

Chaumette se dédommagea près du Dauphin, déjà affaibli par l'éducation du cordonnier. Mais par quels moyens fut acheté ce succès infernal? Depuis longtemps on privait de nourriture le pauvre enfant. Tout à coup on lui prodigua les aliments, on le gorgea de vins et de liqueurs; puis, au milieu du trouble de son cerveau, *Hébert, Daujon et Chaumette, lui conduisirent la main, sous prétexte qu'il ne savait pas former les caractères, et firent tracer par ce captif de huit ans tout ce que la perversité du vice peut inventer, des mots hideux qu'il entendait pour la première fois, des paroles du vocabulaire des égouts, dictées à un fils contre sa mère!* Et le jour de l'interrogatoire de la reine, Hébert déploya ce trophée devant le tribunal révolutionnaire. Le tribunal, qui terrifiait tout, eut peur lui-même. Il fit timidement lire la déposition par le greffier. Ce fut alors que Marie-Antoinette, interpellée, refusa si majestueusement de répondre, et que, sommée pour la troisième fois, elle écrasa les juges, les accusateurs et les témoins de ce mot, qui souleva un cri d'admiration dans la foule : — J'en appelle à toutes les mères! Hébert, Daujon et Chaumette restèrent cloués sur leur banc, dont la postérité a fait un pilori!

Pour avoir à la Conciergerie des nouvelles de sa fille, la reine avait envoyé demander au Temple, quelques jours après sa translation, un tricot commencé pour son fils. « Nous lui envoyâmes aussi tout ce que nous trouvâmes de soie et de laine, dit Madame Royale, car nous savions combien elle aimait à s'occuper; nous rassemblâmes tout ce que nous pûmes, mais nous apprîmes depuis qu'on ne lui avait rien remis, dans la crainte, disait-on, qu'elle ne se fît mal avec les aiguilles. » La reine ne parvint à s'occuper qu'en tirant les fils d'une vieille tapisserie qui, çà et là, restait encore appendue à la muraille de sa prison, et, à l'aide de deux plumes, elle commença à tricoter une espèce de jarretière, que le sieur Bault, concierge de la prison, recueillit, et qu'il confia plus tard à M. Hue, pour en faire hommage à Madame Royale. On juge avec quel respect la princesse reçut ce dernier ouvrage de sa mère, » demeuré inachevé, parce que Robespierre le fit enlever à la reine, en disant qu'à l'aide du lacet qu'elle tressait elle pourrait se dérober par le suicide à l'échafaud ! »

Marie-Thérèse entendit encore deux ou trois fois parler de sa mère... Puis on ne lui dit plus rien... et on la livra à ses conjectures filiales! Elle put calculer, dix-huit mois, sa douleur par la durée de son isolement!

Hébert fit retirer du Temple la personne qui servait la fille et la sœur de Louis XVI. « Nous fûmes obligées de faire nous-mêmes nos lits et de balayer la chambre, ce qui durait longtemps, par le peu d'habitude que nous en avions. » Voilà toute la vengeance de Madame Royale!

Toutes ses autres tortures sont racontées par elle avec la même douceur. C'était un rayon de soleil dérobé par un mur, un mot ami, un regard bienveillant, supprimés; les rigueurs du régime cellulaire, que les captifs d'aujourd'hui redoutent plus que la mort; la vue et le son de voix humains enlevés dans la solitude; les aliments introduits brusquement par un tour; le retranchement d'un fauteuil favori ou d'un mets préféré; la substitution de l'étain à l'argenterie, de la faïence à la porcelaine, de la chandelle à la bougie, des draps gros et sales aux draps fins et blancs. « Le citoyen *** est autorisé à fournir à la fille Capet six grosses serviettes et des petits linges pour lavettes, avec des draps d'écurie en toile jaune. » Et les insultes allant jusqu'au tutoiement ignoble : « On nous tutoya beaucoup pendant l'hiver (de 93 à 94), ce qui, malgré notre habitude des vexations, nous faisait toujours rougir, ma tante et moi. »

— Hélas! ajoute l'ange de résignation, tout changea encore, et *je perdis ma tante elle-même!*

Vous comprenez! C'est-à-dire que le bourreau prit Madame Elisabeth à son tour, et, coupant cette tête de sainte pour le plaisir de la couper, laissa Marie-Thérèse seule, enfin, dans son cachot, avec les trois spectres décapités de sa famille, — à quelques pas du Dauphin, séparé de son amour, et dont on faisait un autre spectre vivant.

Pour se figurer le supplice de la sœur, il faut connaître celui du frère, qu'on se gardait de lui laisser ignorer. En voici le procès-verbal officiel, écrit de la main du commissaire Harmand, représentant de la Meuse, chargé d'apprendre, *trop tard*, à la Convention comment Simon métamorphosait le bel et radieux enfant de Marie Antoinette, l'héritier de soixante monarques, la triple Majesté de l'enfance, de la royauté et du malheur, en un petit être malingre, souffreteux et dégradé, en quelque chose qui eût fait pitié au dernier misérable du royaume de France! Il est bon de rappeler ces documents authentiques à ceux qui tentent de justifier historiquement de pareils forfaits :

« Nous le trouvâmes, dit Harmand, dans une petite chambre, sans autre meuble qu'un poêle de faïence qui communiquait dans la pièce voisine. Dans cette chambre était son lit. Le prince était assis devant une petite table carrée sur laquelle étaient éparses des cartes à jouer, les unes pliées en forme de boîtes et de petites caisses, les autres élevées en château. Il ne quitta pas son jeu; son habit était un habit de matelot en drap couleur d'ardoise, sa tête était nue; un grabat était au pied de son lit. C'était le lit d'un savetier nommé Simon, que la municipalité de Paris, avant la mort de Robespierre, avait établi auprès de l'enfant. On sait que ce Simon se jouait cruellement du sommeil de son prisonnier; sans égard envers un âge pour lequel le sommeil est un besoin si impérieux, il l'appelait à diverses reprises pendant la nuit. » — « Me voilà, citoyen », répondait l'enfant, mouillé de sueur ou transi de froid. — Approche que je te touche », répliquait Simon. Le pauvre enfant s'approchait, le geôlier brutal lui donnait quelquefois un coup de pied qui l'étendait à terre, en lui disant : — «Va te coucher, louveteau. » Je m'approchai du prince. Nos mouvements ne paraissaient faire aucune impression sur lui. Nous l'engageâmes à marcher, à parler, à se distraire, à répondre au médecin que la Convention allait lui envoyer. Il écoutait avec indifférence; il semblait comprendre, il ne répondait rien. On nous dit que, depuis le jour où les commissaires de la Commune avaient obtenu de son ignorance d'infâmes dépositions contre ses parents, et où il avait compris les malheurs et les crimes dont on l'avait fait ains: l'instrument, il avait pris avec lui-même la résolution de ne plus proférer un mot, de peur qu'on n'en abusât encore... J'ai l'honneur de vous demander, monsieur, lui répéta Harmand, si vous désirez un chien, un cheval, des oiseaux, un ou plusieurs compagnons de votre âge que nous installerions près de vous? Voulez-vous en ce moment descendre au jardin ou monter sur les tours?... Pas un mot, pas un signe, pas un geste, bien qu'il eût la tête tournée vers moi et qu'il me regardât avec une étonnante fixité... Ce regard, ajoute le commissaire, avait un tel caractère de résignation et d'indifférence, qu'il semblait nous dire : Après m'avoir fait déposer contre ma mère, vous venez sans doute me tenter de déposer contre ma sœur. Vous me faites mourir, depuis deux ans, ma vie est éteinte, que m'importent aujourd'hui vos caresses! Achevez votre victime... Nous le priâmes de se tenir debout. Ses jambes étaient longues et menues, les bras grêles, le buste court, la poitrine enfoncée, les épaules hautes et serrées, la tête seule très-belle dans tous ses détails, la peau blanche, mais sans vigueur, les cheveux longs, blonds, bouclés. Il avait peine à marcher. Il s'assit après avoir fait quelques pas, et resta sur sa chaise, les coudes appuyés sur la table.

« Le dîner qu'on lui apporta dans une écuelle de terre rouge consistait en quelques lentilles et six châtaignes grillées, un couvert d'étain, point de couteau, point de vin. Nous ordonnâmes qu'on le traitât mieux, nous fîmes apporter quelques fruits pour ajouter à son repas.. Nous lui demandâmes s'il était content de ces fruits, s'il aimait le raisin; point de réponse. Il le mangea sans rien dire. Après qu'il eut mangé le raisin, nous lui demandâmes s'il en désirerait encore, même silence. Nous demandâmes si ce silence obstiné datait réellement du jour où on lui avait arraché par violence cette monstrueuse déposition contre sa mère. Tous nous affirmèrent que depuis ce jour seulement l'enfant avait cessé de parler. Le remords avait précédé l'intelligence. »

Il finit bientôt, comme on sait; et la Convention fit place au Directoire. Celui-ci eût peut-être *oublié* Marie-Thérèse au Temple; mais la France, relevant la tête, demanda la délivrance de la captive. La ville d'Orléans eut la gloire de donner le signal, et MM. Barthélemy et Bénézech, le bonheur d'échanger la fille de Louis XVI

contre cinq députés, deux ministres, deux ambassadeurs, quatre secrétaires et huit domestiques français, prisonniers de l'Autriche.

Avant de quitter sa prison, Marie-Thérèse y inscrivit de sa main, sur la muraille, son cri de vengeance, celui de sa vie entière : *Oh! mon Dieu! pardonnez à ceux qui ont fait périr mes parents!* — Pour trouver rien d'aussi beau, non pas dans les annales de l'humanité, mais dans les actes de l'Eglise chrétienne, il faut remonter jusqu'au dernier soupir de Jésus, pardonnant à ses bourreaux du haut du Calvaire.

Le 19 décembre 1795, jour anniversaire de sa naissance, la fille de Louis XVI vit entrer au Temple, à minuit, M. Bénézech, ministre de l'intérieur. Il la conduisit respectueusement à la voiture qui l'attendait, près de la Porte Saint-Martin, monument de Louis XIV, aux lueurs de quelques torches reflétées par un miroir de neige. Il fléchit le genou devant la princesse, lui baisa la main avec larmes, et la confia à M. Méchain, capitaine de gendarmerie, qui la conduisit à Bâle, sous le nom de Sophie, avec Mme de Mackau, sa sous-gouvernante. Les récépissés furent délivrés le 25, mais l'échange des prisonniers subit un retard, devinez pourquoi? Au moment de quitter la France, la victime qu'elle avait torturée trois ans ne sentit que la douleur de l'exil. En vain on lui rappela sa famille immolée, en vain on lui annonça les consolations et les honneurs qui l'attendaient à Vienne.

— Que m'importe! s'écria-t-elle : la France! la France! ma patrie? Ne puis-je donc passer une nuit encore sur la terre de France (1)? Confondus d'admiration, les commissaires ne purent lui refuser cette faveur, au risque de voir son salut manquer d'un jour. — Elle coucha sur la terre de France, et ne fut libre que le lendemain matin. En traversant le pont de Bâle, elle fit mettre sa voiture au pas, et ne cessa de jeter de longs regards en arrière, jusqu'à ce qu'elle eût perdu de vue la patrie.

Elle parut en grand deuil; quel deuil! à la cour de Vienne; et quatre ans après, elle était réunie à Louis XVIII et à ses oncles, à Mittau, dans l'ancien palais des ducs de Courlande. Au centre d'une vaste galerie, un autel se dressait sans ornement. La famille royale l'entourait avec quelques amis. Le confesseur de Louis XVI à l'échafaud, l'abbé Edgeworth, y bénissait deux époux agenouillés. L'un était le duc d'Angoulême, fils du comte d'Artois (Charles X), l'autre était sa cousine germaine, Marie-Thérèse, fille du roi martyr. Après la messe, Louis XVIII offrit à la mariée une montre et un anneau, la montre de Louis XVI et l'anneau de Marie-Antoinette. En mourant l'autre jour à Frohsdorf, la duchesse d'Angoulême baisait encore ces reliques du supplice.

Pendant les douze années du Consulat et de l'Empire, Marie-Thérèse, chassée de ville en ville par les triomphes de Napoléon, et réfugiée, enfin, au château d'Hartwel, en Angleterre, se prépara à rentrer en France par l'exercice obscur de toutes les vertus.

On sait comment elle retrouva, en 1814, cette patrie qu'elle avait tant pleurée. Elle fut reçue en triomphe à Paris, aux côtés de Louis XVIII, et pour la première fois elle espéra le bonheur. Vain espoir, qui devait la tromper jusqu'au tombeau! Elle passa sa première nuit aux Tuileries, à ouvrir sa fenêtre, à respirer l'air, à contempler le ciel de la France, à regarder et à écouter des figures et des voix françaises. Trône, gloire, puissance, popularité reconquise, tout cela s'effaçait pour elle dans la joie de vivre en France.

Et l'année à peine finie, l'aigle de Napoléon, revenant de clocher en clocher, repoussait vers l'exil la Dauphine (c'était son nouveau titre)! Pendant que sa famille se disperse, elle s'arrête à Bordeaux. Elle se souvient qu'elle n'a pas seulement le nom, mais encore le sang de Marie-Thérèse. Elle veut résister et se défendre ; elle appelle les courages et les dévouements, elle s'offre pour marcher à leur tête. Elle refuse de croire aux trahisons et aux faiblesses. Héroïsme inutile! Il lui faut bien ouvrir les yeux et voir qu'elle seule oserait vaincre ou mourir! Elle cède alors et s'embarque, frappée du coup le plus terrible qu'elle eût reçu encore, car, de ce moment, elle perdit sa foi dans la France. Napoléon la comprit alors et s'écria qu'elle était l'homme de la famille!

Elle revint cependant en France après l'orage des Cent-Jours, mais désenchantée comme princesse, consolée seulement comme Française. Voilà l'explication de la tristesse et de l'amertume qu'on lui a reprochées jusque dans ses ovations de quinze ans. L'assassinat du duc de Berry, son beau-frère et son cousin, n'était pas fait pour lui rendre le sourire. Elle n'en fut pas moins à la fois l'ange gardien et la sœur de charité de la Restauration. On ne saurait dire tout ce qu'elle cacha de bon sens, de vertus, d'aumônes et de largesses, derrière le trône. Volontairement étrangère à la politique, elle borna son empire aux souffrances et aux misères, mais elle ne voulut pas qu'une seule échappât à ses bontés. Ce fut pour elle comme une chasse infatigable et savante. Multipliant sa fortune, son temps et sa personne, par une régularité inouïe, levée avant le jour, à cinq heures, elle priait d'abord son Dieu, le Dieu des pardons; elle réglait sa maison, réduite aux plus simples habitudes; elle se servait elle-même, comme au Temple, pour gagner des minutes et soulager les autres; elle déjeunait avec le roi, lisait, recevait, passait en revue les *limiers* de sa charité, puis se mettait à courre jusqu'au soir les pauvres et les malheureux. Ce qu'elle en a secouru jusqu'à son dernier moment est d'autant plus incalculable, que sa main droite ignorait les dons de sa main gauche. Ceux qui étaient le plus initiés à ses bonnes œuvres en découvraient chaque jour d'ignorées, « qui sortaient comme de dessous terre. » Rien de solennel ni d'apparent dans toute sa conduite. Chrétienne par excellence, elle faisait sans bruit et discrètement les plus grandes comme les plus saintes choses. Elle ne se plaignait jamais de ses affreux malheurs. Elle ne parlait de ses ennemis que pour leur pardonner. La franchise réservée, la grâce contenue, le bon ton d'autrefois régnaient dans son cercle et dans sa conversation. Elle aurait eu de la gaieté, si la gaieté lui eût été possible! Ceux qui lui demandaient la coquetterie et la légèreté l'ont nécessairement méconnue. Elle eût cru profaner ses douleurs en les tournant en séductions. Devant tout ce qui lui rappelait ses fantômes, elle ne pouvait que détourner la tête, balbutier d'une voix tremblante et se dérober en pleurant. Sa sincérité, d'ailleurs, et sa droiture avaient quelque chose de brusque, comme celles de son père. Ne sachant ni mentir ni jouer la comédie, à ceux qu'elle n'aimait ou n'estimait pas, il lui était impossible de laisser penser le contraire. Sa vie lui avait enseigné à croire politiquement, sinon moralement, aux méchants, aux ingrats et aux traîtres. Qui oserait l'en accuser, juste ciel?

Un républicain de bonne foi, M. Charles Didier, qui l'a vue à Frohsdorf, il y a deux ans, a révélé un de ses usages les plus intimes : « Elle a, dit-il, dans sa chambre à coucher, dont l'austérité est presque monacale, les portraits de son père, de sa mère, de la princesse de Lamballe, et près de son lit, qui n'a pas même de rideaux, un prie-Dieu tout rempli de reliques sacrées pour elle;

(1) Pièces officielles. Lettre de M. Bacher au ministre des relations extérieures, du 14 et du 16 nivôse an IV (25 et 28 décembre 1795). « Je viens de voir, écrivait le secrétaire d'ambassade, je viens de voir la fille du dernier roi des Français; elle manifeste le plus vif regret de se voir au moment de quitter la France; les honneurs qui l'attendent à la cour d'Autriche la touchent bien moins que le regret de la patrie... » « La voyageuse, dit-il dans une autre dépêche, a demandé à la citoyenne Soucy quel était le sort qui l'attendait à Vienne. La citoyenne Soucy a répondu qu'elle épouserait peut-être un archiduc. Elle lui répondit avec ingénuité : Vous n'y pensez pas, cela me serait défendu : ne savez-vous donc pas que nous sommes en guerre? La citoyenne Soucy répondit : Mais vous seriez peut-être un ange de paix. — A cette condition-là, répliqua-t-elle vivement, je ferais avec joie ce sacrifice à ma patrie. » Nous recommandons cette note officielle à la France entière, qui ignore ces détails de sublime patriotisme, et qui n'a jamais connu la *vraie* duchesse d'Angoulême.

la veste noire que son père portait en allant à l'échafaud, la coiffe de dentelle que sa mère dut raccommoder de ses propres mains pour paraître au tribunal révolutionnaire. Seule elle a la clef de ces tristes dépouilles, et une fois chaque année, le 21 janvier, elle les retire du reliquaire qui les enferme, et s'en entoure afin de vivre plus étroitement avec les morts chéris qu'elles représentent. Ce jour-là, elle ensevelit ses pleurs dans une retraite absolue ; elle sanctifie le sanglant anniversaire par la prière et la solitude. »

On sait que la révolution de Juillet 1830 s'est préparée et consommée en l'absence de la duchesse d'Angoulême. Ce serait sa justification, si elle en avait besoin. Instruite trop tard, elle revint du Bourbonnais pour arrêter le torrent. A Rambouillet comme à Bordeaux, elle ne trouva que découragement ou trahison, et, toujours victime de désastres causés sans elle ou malgré elle, le flot la reporta avec les siens dans ce troisième exil où elle devait mourir.

Elle a rendu à Dieu son âme sans tache, dans le château de Frohsdorf, entre les bras du comte de Chambord, son neveu et son héritier (1), deux jours après celui de sa propre fête, le surlendemain du jour de l'exécution de sa mère ! Les ombres sanglantes du Temple l'ont donc assiégée jusqu'à l'agonie. Et cependant on lit dans son testament, comme sur les murs de sa prison : — « *Je pardonne de toute mon âme et sans exception, à tous ceux qui ont pu me nuire et m'offenser,* » Et son dernier regret a été de mourir loin de la patrie. Et son dernier mot: «La France n'est pas fermée aux morts; j'espère que mon corps y rentrera ! »

La France, hâtons-nous de le dire à son honneur, a compris ce suprême appel à ses entrailles. Le gouvernement a commandé le portrait de Marie-Thérèse pour le Musée de Versailles.

Les exilés de Claremont ont exprimé leurs douloureuses sympathies aux exilés de Frohsdorf. Les journaux de



Episode de la Haye-Sainte, à Waterloo, tableau de M. J. Duvaux (Salon de 1851)

toutes couleurs n'ont eu qu'une voix pour honorer la mémoire de la princesse. Et toutes les classes, sans acception de partis, ministres et représentants, généraux et soldats, propriétaires et ouvriers, riches et pauvres, hommes et femmes, se sont pressés avec ardeur aux services funèbres célébrés pour la fille de Louis XVI, sur tous les points du territoire.

La vertu et le malheur n'ont point de cocarde, et la sainteté de là-haut domine toutes les querelles d'ici-bas. Si quelque miracle pouvait réconcilier les Français, les prières de Marie-Thérèse l'obtiendraient du Dieu des martyrs.

Nous allions oublier les deux traits qui caractérisent le plus complétement peut-être la Française et la chrétienne.

Le lendemain ou le surlendemain de la bataille de Waterloo, elle attendait en Angleterre la nouvelle qui devait lui fermer ou lui rouvrir la France. Dieu sait si elle avait le droit de faire des vœux contre l'empereur Napoléon ! Eh bien ! elle ne put cacher sa joie et son orgueil en recevant d'un ami de Belgique une lettre qui racontait la première moitié du combat, ce glorieux épisode de la Haye-Sainte (2), enlevée par le maréchal Ney, après trois heures d'une lutte prodigieuse, sur les cadavres du général Picton et de deux divisions anglaises. Marie-Thérèse ne vit là qu'une page immortelle pour la bravoure de ses compatriotes ; et lorsque les courriers suivants lui apprirent le revirement du sort et l'anéantissement de l'armée française, elle manqua de s'évanouir, et alla cacher ses larmes aux pieds de son crucifix !

Nous publierons l'autre trait dans notre prochain numéro.

PITRE-CHEVALIER.

(1) La succession de Marie-Thérèse s'élève à sept ou huit millions. Les bijoux, considérables, sont partagés entre le comte et la comtesse de Chambord et la duchesse de Parme, leur sœur. Il y a enfin plus d'un demi-million de legs pieux.

(2) Objet du remarquable tableau de M. Jules Duvaux, exposé au dernier Salon de Paris, et si bien rendu par M. Gérard dans la gravure ci-dessus.

LEÇONS D'HISTOIRE. LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS.

Autres temps, *mêmes* mœurs.

LE BOUQUET DE PAILLE (1652) (1).

(RÉPONSE A L'ÉNIGME D'OCTOBRE.)



Thérèse Broussel, en costume de gala.

XXI. LE 15 MAI 1652.

Voici donc la danse que dansait le Parlement, suivant l'expression de Perrote; et par une coïncidence inouïe, à joindre à tant d'autres, ceci se passait *réellement* le 15 mai 1652 ! Le seul anachronisme que nous commettons est de résumer dans cette attaque du 15 celles qui la précédèrent ou la suivirent.

Le président de Bailleul avait compté que Broussel re-

(1) Voyez les trois derniers numéros, et tomes XVI et XVII.

culerait devant sa mission, et que le bureau de ville et la milice arriveraient à leur poste. Instruit en même temps du départ du conseiller et de l'arrestation du prévôt et des colonels, il mesura la profondeur du guet-apens où la cour était prise, et il sentit qu'elle ne pouvait plus s'en tirer qu'à force de courage. Il s'entendit avec les collègues dont il était sûr; les présidents de Nesmond, Lecoigneux, Maisons, de Novion, Omer Talon, l'avocat général, Molé de Sainte-Croix, fils de Matthieu Molé, et il convint avec eux de se laisser tuer sur leurs siéges plutôt que de céder à l'émeute.

Les occasions ne se firent pas attendre. Poussés au dedans par les émissaires des princes, et appuyés au dehors par les gens de Beaufort et d'Altomar, les magistrats frondeurs, qui se chargeaient d'attacher le grelot, proposèrent l'assemblée générale de la ville, autorisée déjà par arrêts du mois dernier. Bailleul et ses amis résistèrent de toutes leurs forces, déclarant qu'en l'état de choses ce serait l'abdication du Parlement. — Raison de plus! cria de sa *grosse voix* le roi des halles, et ce mot brutal fut couvert d'applaudissements. Au même instant, trois *envoyés du peuple* (ils arboraient ce titre au bout de leurs épées) apportèrent dans la salle une pétition de la foule, intitulée : *Très-humble requête pour l'assemblée de ville*, et finissant par une très-insolente injonction aux magistrats de se laisser persuader, à peine (sous-entendu) de se voir forcer la main. Bailleul, espérant intimider l'ennemi par un coup d'autorité, lut dédaigneusement la requête, et la déclarant séditieuse et comminatoire, fit arrêter par des archers les prétendus envoyés du peuple. Cet acte de vigueur étonna les princes, leurs complices et la foule elle-même. Il y eut un silence de frayeur et de respect, interrompu seulement par de sourds murmures... Le président put se croire maître de la situation; mais ce n'était là que le calme précurseur de l'orage. Il éclata bientôt par des grondements prolongés, par des protestations lancées des tribunes, et enfin par un bruit et un tumulte grossissant comme le tonnerre. — L'élargissement des envoyés du peuple! crièrent des centaines, puis des milliers de voix. Reconnaissant dans le nombre celle de Beaufort, Bailleul imagina de lui opposer Gaston et interpella celui-ci directement : — Monseigneur, lui dit-il, je mets sous votre garde et votre responsabilité la sûreté du Parlement et les prisonniers qu'il vient de faire. L'oncle du roi, qui ménageait les apparences jusque dans la révolte, allait donner pour la forme satisfaction à la Cour; mais Beaufort le suivit dans l'antichambre, reconnut *ses gens* dans les captifs, et les fit relâcher par celui même qui venait s'assurer d'eux, leur promettant « une autre curée avant la nuit, si les Mazarins leur échappaient», et leur faisant distribuer « trente-huit pistoles»; par qui? — Par le duc d'Orléans en personne (1).

On se figure, à cette nouvelle, le triomphe du peuple et l'indignation de Bailleul. L'assemblée générale de la ville fut votée, malgré tout ce qu'il put faire. Il voulut du moins avoir le cœur net de la trahison des princes, et la mettre à nu pour la combattre au grand jour. — Monseigneur d'Orléans, monseigneur de Condé, et messieurs les ducs et pairs, leur dit-il à haute voix, le Parlement où vous siégez sur les fleurs de lis est assailli ou va l'être par la populace. Si vous vous laissez insulter avec nous comme magistrats, vous serez bientôt insultés sans nous, plus que nous et malgré nous, comme princes. Le Parlement devrait donc compter sur votre assistance. Il se borne à invoquer votre franchise. Êtes-vous pour nous ou pour nos ennemis, pour l'ordre ou pour le désordre, pour la loi ou pour ses violateurs? — Gaston, qui avait la langue dorée, se leva majestueusement, et déplora, « dans une belle harangue, les désastres auxquels la ville était en proie, l'insolence de la multitude, les dangers que courait la compagnie, et l'impuissance de ses arrêts, concluant à demander pour lui et pour son cousin, M. de Condé, *une autorité absolue*, dont il promettait qu'ils se serviraient pour tout sauver », et montrer ainsi qu'ils étaient les vrais amis de la Cour et les meilleurs défenseurs de la loi.

— Les amis de la Cour pour l'annuler, riposta vivement Bailleul... Ce qu'on appelle l'*Union avec les princes!* Mais il n'en put dire davantage, au milieu des clameurs qui étouffèrent sa voix.—Oui, oui, l'Union avec les princes! Le duc d'Orléans *vice-roi!* crièrent ensemble les frondeurs du dedans et du dehors.—Et mademoiselle de Montpensier reine de France! ajoutèrent quelques orléanistes déterminés.—Je comprends, dit Bailleul, dominant enfin le tumulte: si la réponse n'est pas franche, elle est claire! Nous savons à quoi nous en tenir. — Alors Gaston quitta son siége en déclarant « que puisque messieurs de la compagnie rebutaient son entremise, ils n'avaient qu'à se garder comme ils pourraient »; qu'il s'en lavait les mains quant à lui. Puis il alla reprendre, à la tribune royale, son poste de simple observateur. — A votre tour, monseigneur de Condé, poursuivit le président, enflammé d'ironie; la sincérité est, dit-on, une vertu militaire! Le prince Louis n'aimait pas la plaisanterie, et rendait un coup d'épée pour un coup d'épingle; c'est ce qu'il fit avec la plus glorieuse impertinence. Il répondit textuellement : qu'il était las de rendre compte de ses actions à un tas de *je ne sais qui*, qui en jugeaient à leur mode... Quand il songeait à livrer bataille, on disait qu'il voulait ôter la couronne de dessus la tête du roi. Quand il proposait quelque accommodement, on l'appelait *Mazarin*. Enfin il n'avait jamais rien pu faire au gré de la compagnie. Mais il entendait à l'avenir régler ses affaires, sans se soucier de *petits coquins* par lesquels il saurait bien se faire porter respect (1). Et il rejoignit son noble cousin dans la tribune royale, au bruit des hourras forcenés de la multitude, à qui d'Altomar traduisait sur le perron le procès-verbal de la séance. Tous les ducs et pairs suivirent l'exemple du prince Louis, et Beaufort se chargea de décocher à la Cour le trait du Parthe : « Il ne reste plus d'autre ressource, dit-il, que de s'en remettre de toute chose à messieurs les princes, plus intéressés que personne à la conservation de l'Etat, et qui devraient être autorisés, à cet effet, à lever autant de troupes et d'argent qu'ils le jugeraient nécessaire. » — Le droit de *réquisition directe* et d'impôt facultatif! nous y voilà! s'écria Bailleul; et M. de Beaufort a de la franchise pour tout le monde! — Maintenant, messieurs, ajouta-t-il en se tournant vers ses collègues, maintenant que nous savons où sont nos amis et nos ennemis, qu'êtes-vous d'avis de faire? Les Mazarins et le tiers-parti, isolés sur la brèche, se regardèrent entre eux avec une bravoure assez... comique, cherchant les moyens les plus ingénieux... non de gagner la bataille, mais de... l'éviter. « La plupart, disent les historiens, refusèrent d'opiner, pour qu'il ne restât pas trace d'un si grand scandale sur les registres »,

(1) *Mémoires de Conrard*, édition de M. Montmerqué (mai 1652).

(1) Ceux qui douteraient de l'exactitude de ces paroles, et de tous les détails qui précèdent et qui vont suivre, peuvent en vérifier la fidélité minutieuse dans le *Journal du Parlement* (mai 1652) et dans le tome III de Saint-Aulaire, pages 158 à 180.

affirmèrent-ils solennellement. Les frondeurs à la Broussel proposèrent de lever le siége, « de se retirer chacun chez soi, et de ne plus reparaître au Palais » ; mais les condéistes et les beaufortistes arrêtèrent ce bel élan... des fuyards, en les prévenant qu'il faudrait demander le passage à quelque cent mille *gardiens*. Bailleul rougit de honte et de colère, et consulta du regard les vrais magistrats. Ce fut alors qu'un des plus dignes de ce nom, Omer Talon, prit la parole. Il gourmanda sévèrement la faiblesse des motions qu'il venait d'entendre. « La justice, dit-il, est un dépôt sacré dont nous sommes débiteurs au roi et à l'Etat... Au péril qui nous menace, nous devons opposer le mépris du péril même. Le prévôt et les milices nous manquent. Les colonels sont sans autorité, les capitaines sans obéissance; eh bien! l'esprit de rébellion fût-il seul écouté, nous ne cesserons pas de donner des ordres conformes aux lois; nous saurons mourir si l'heure en est venue; et après tout, dans l'état où la chose publique est réduite, *non est tanti vivere* (il importe peu de vivre!) »

Cette noble fermeté doubla le courage des braves et en donna même à quelques poltrons. — Aux excellentes raisons de notre collègue, dit le président, j'en ajouterai une que tout le monde comprendra. Il y a des moments où la vraie prudence est l'intrépidité, et nous sommes, messieurs, dans un de ces moments-là! Laissons crier la révolte, et passons à l'ordre du jour.

L'ordre du jour était la dernière proposition des amis de Beaufort : le fameux droit de réquisition directe des troupes et des impôts, disputé au Parlement par le prince Louis et le duc d'Orléans. La discussion fut longue et acharnée; mais Bailleul et ses amis l'emportèrent. — La double prérogative fut conservée à la Cour par deux voix de majorité. — Requérez donc des soldats et des écus parmi nos gens, dit le roi des Halles en éclatant de rire, et vous verrez de quoi se composeront votre armée et votre trésor! — Ce mot, lancé par Altomar au peuple, fit merveille de groupe en groupe; et l'avant-garde voulut *présenter* tout de suite aux Mazarins la pointe de ses lances et le canon de ses fusils... Plusieurs centaines de mutins franchirent la grille et s'avancèrent jusqu'aux portes de la Grand'-Chambre. Leurs chefs étaient des miliciens frondeurs, des gentilshommes déguisés en ouvriers et en soldats, et la fine fleur des champions d'Altomar. Beaufort, qui leur faisait les honneurs du Palais, conduisit les plus résolus aux tribunes, et, leur désignant les noms et les visages des Mazarins : « Reconnaissez-les bien, leur dit-il; voilà les traîtres que je vous recommande à la sortie, s'ils ne font pas de bonne besogne sur leurs bancs. »

Ce fut donc au bruit des armes, et en quelque sorte couchés en joue, que les magistrats passèrent à la délibération capitale : — l'Union du Parlement avec les princes, et l'introduction de leur armée dans Paris. L'ouverture du débat fut d'une solennité dramatique. Au moment où Bailleul posait la question, la foule hurla d'une seule voix : — L'Union! l'Union ou la mort! et un faux ouvrier, assis près de Beaufort et armé d'un long pistolet, en dirigea le canon vers l'intrépide président. Celui-ci le regarda sans sourciller, lui ordonna de sortir, et poursuivit tranquillement son discours. Les compères de Broussel, épouvantés, se levèrent comme un seul homme, et, s'écriant que la Cour n'était plus libre, prirent, avec un reste de dignité, le chemin de la porte. Mais les factieux les arrêtèrent au sommet de l'escalier, leur demandant s'ils avaient « donné arrêt pour l'Union? » Et sur leur réponse évasive : que rien n'était encore terminé : « Allez donc achever nos affaires, leur dit-on, en levant les arquebuses et les poignards; vous ne sortirez pas d'ici auparavant (1). » Nos frondeurs en paroles rentrèrent à la hâte, décidés à voter l'Union avec le diable, s'il le fallait, pour sauver leur peau. Mais plus le danger croissait, plus Bailleul et ses amis déployaient de vigueur. Miron, qui était à la fois maître des requêtes et colonel de la milice, rassembla la garde du Palais et la rangea devant la grand'-chambre, décidé à se faire mettre en pièces avant de livrer passage à l'émeute. Cette démonstration fournit à MM. de Nesmond et Lecoigneux le temps de prouver avec éloquence que c'en était fait de la Cour si l'Union ouvrait la ville à l'armée du prince Louis, et que la perte de la Cour entraînait la ruine de la France, soit par le renversement de la monarchie, soit par le triomphe absolu de Mazarin. Ces deux derniers arguments, développés avec force, concilièrent les royalistes et les frondeurs qui avaient encore leur présence d'esprit; et malgré la faiblesse des pusillanimes, grâce à l'abstention des habiles et des cauteleux, tous les hommes de cœur votant avec ensemble, l'Union fut repoussée à une majorité assez imposante...

Les tribunes eurent un moment de stupeur; la foule elle-même reçut la nouvelle en silence, étonnée de ce triomphe de quelques braves contre une armée de cent mille hommes... Tant il est vrai que le courage a toujours, en France, un prestige magique!

Mais Bailleul n'avait pas mis son bonnet pour lever la séance, qu'Altomar, s'élançant au dehors avec le roi des Halles, jurait d'ensevelir le Parlement dans sa victoire, et donnait à ses bandes le signal de l'attaque ouverte.

Un incident imprévu, un de ces coups de théâtre qui remuent le peuple, vint seconder le tribun avec tant d'à-propos, qu'on eût dit le miracle d'une baguette de fée ou d'un sifflet de machiniste.

On se souvient que le prince Louis avait promis à Séguier d'écarter de Paris quelques-uns de ses bataillons, pour avoir l'air de céder à l'arrêt qu'on signifiait aux troupes royales. Le duc de Nemours s'était chargé, la nuit même, de cette opération, dont le vrai but était de courir après Charles de Lorraine, soupçonné, comme on l'a vu, de défection...

Or, au moment où Altomar appelait à l'assaut son armée chancelante, un mouvement immense en ébranlait la masse, et un cortége, entouré de vociférations inouïes, s'avançait, à travers l'océan populaire, comme un vaisseau conduit au port par la tempête... Charmante surprise et secours admirable pour la révolte! c'étaient le duc de Nemours et Charles de Lorraine!... Cette nouvelle retentit comme un coup de foudre dans le Palais, et brille comme un arc-en-ciel dans la tribune des princes... Charles IV revient à la Fronde! lui qu'on croyait acheté par le cardinal!... Gaston et Condé se précipitent au-devant de lui, et arrivent au bas du grand escalier, en même temps que le royal condottiere... Il fallait le voir prodiguer à la foule enivrée les poignées de mains calleuses, les jurons soldatesques et les éclats de rire mirobolants!... Beaufort en eût été jaloux, s'il eût pu l'être d'un tel renfort!... Au milieu des accolades, Altomar improvise un complot sublime. Comme prince du sang, le duc de Lorraine a le droit de siéger au Parlement. Il faut l'y présenter à l'instant même, l'imposer de gré ou de force aux Mazarins, et briser ainsi par le fait leur arrêt contre l'Union. Deux minutes après, l'ancien roi de Nancy, conduit par Gaston, son beau-frère, réclamait à Bailleul sa

(1) Saint-Aulaire, t. III, p. 381. *Histoire du temps*, mai 1652.

place sur les bancs fleurdelisés. Elle lui fut décernée d'une seule voix par les pleutres du tiers-parti, trop heureux de ce moyen de désarmer la multitude. Mais Bailleul, se redressant avec indignation, déclara que jamais, — lui vivant, — un rebelle soldé par l'Espagne et teint du sang français ne s'asseoirait sur les fleurs de lis. Le président Jacques Amelot et vingt autres firent la même déclaration. — Messieurs, dit Gaston, la Cour n'avouera pas sans doute un tel outrage à mon parent. — Mon aveu est sous mon bonnet ! reprit Amelot en se couvrant avec fierté. Et le duc de Lorraine s'étant assis, Bailleul se couvrit à son tour et leva la séance.

Mais déjà d'Altomar, prêt à tout, avait organisé sa revanche, et allait gagner la belle, cartes sur table... Jamais le *grand ressuscité*, comme on l'appelait, n'exerça une influence plus surhumaine et plus foudroyante... Exaltée et emportée dans l'ouragan de son éloquence, en un clin d'œil et par un revirement électrique, la multitude passe du délire de l'allégresse à celui de la frénésie. Les voix hurlent, les épées flamboient, les batteries des mousquets craquent, et deux mille forcenés, se ruant sur le palais, brisent les portes et les grilles, culbutent les obstacles comme un torrent ; et, roulant sur le corps de Miron et de sa petite troupe, se répandent à flots dans la grand'chambre et dans les salles voisines.

L'horrible scène qui suivit échappe à la description ; bornons-nous à quelques détails, *plus que curieux aujourd'hui*. Des pourpoints, des manteaux, des souquenilles, des blouses, des feutres noirs, des chapeaux à plumes blanches, vertes et rouges, des uniformes de toutes couleurs, se mêlent aux robes de pourpre et aux bonnets fourrés des magistrats. Sur cette cohue bigarrée flottent des étendards plus confus encore, avec cent inscriptions diverses, dont chacune figure un parti, une corporation, une réforme, un rêve insensé... On va, on vient, on se heurte, on se renverse ; on pousse des cris à fendre le ciel... Dix portefaix de la halle se jettent sur Bailleul, et, après une lutte acharnée de la force morale contre celle des poignets, l'arrachent de son fauteuil de président... S'il leur eût cédé lâchement, ils le tuaient de même. Ils respectèrent sa bravoure et le laissèrent quitter le Palais ! Admirable enseignement ! Tous ceux qui échappèrent, comme lui, furent ceux qui gardèrent comme lui la tête haute ; justifiant ainsi sa noble parole : — Que, dans les crises, la vraie prudence est le courage ! Une fois maîtres de la place, les bandits veulent s'organiser et singer le pouvoir qu'ils ont mis à bas. Des gardiens, placés aux portes, ferment la sortie aux Mazarins, et n'ouvrent l'entrée qu'aux amis connus. Pour être admis dans le sanctuaire, il faut répondre au mot d'ordre d'Altomar, ou prouver qu'on tient à ses bataillons, tout au moins qu'on sort de la Bastille ou de la Conciergerie. Des envahisseurs sans titre se jettent des tribunes dans l'enceinte, écrasant de leur chute huissiers et magistrats... Mais le champ de bataille par excellence, la position qu'on se dispute comme une citadelle, c'est l'estrade du bureau et des orateurs. Chacun veut y arriver, s'y poser en chef de parti, y prononcer son discours, y jeter son défi aux Mazarins, y crier son projet de gouvernement. On s'y bat à outrance, on s'y cramponne avec fureur, on en croule les uns sur les autres... Ceux-ci montent sur les fauteuils, ceux-là enfourchent la rampe ; quelques-uns grimpent aux boiseries ; tous veulent occuper l'espace qui en contiendrait dix, et couvrir le bruit de cent voix déclamant et braillant ensemble. Un milicien surtout, désigné par le journal du Parlement et chanté dans une complainte de l'époque (1), célèbre précurseur, à deux cents ans, d'un pompier non moins célèbre, se distingue par ses efforts et ses manœuvres convulsives... Il porte le casque brillant de l'armée de ville... Il est, bien entendu, complétement ivre, et il vocifère à tue tête... Il s'accroche à tout et à tous, prend les épaules pour marchepieds, se met à califourchon sur les balustrades, revient dix fois à l'assaut de la tribune, sombre et surnage avec sa tortue de cuivre, et, renonçant enfin à proclamer sur l'estrade son beau système politique, se dédommage en allant le hurler par toutes les fenêtres de la salle.

Le seul principe clair qu'on y entrevoie, c'est qu'il formerait à lui seul un gouvernement sans pareil. On peut juger, par celle-là, de toutes les folies qui se débitèrent, de toutes les violences qui firent explosion dans cette Babel, jouant à la Cour souveraine...

Quelques groupes agissaient en laissant parler les autres. Une vingtaine de gagne-deniers, installés dans un coin, dictaient, à des secrétaires, des impôts sur les riches et des rentes pour les pauvres. Les gens de Beaufort, après avoir avalé tout ce qu'il y avait de liquide et de solide à la buvette parlementaire, décrétaient dans les formes la pendaison du cardinal et de tous les Mazarins. D'autres proclamaient dans une ordonnance Gaston lieutenant-général, et sa fille reine, ou bien le prince Louis connétable, ou bien le roi des Halles grand-prévôt, ou bien Altomar gouverneur de Paris. D'autres enfin, se chargeant des exécutions, couraient sus aux magistrats qu'avait désignés Beaufort, les traquaient de refuge en refuge et les poursuivaient jusque dans les rues voisines (2). Vingt-cinq personnes furent massacrées, et un plus grand nombre blessées sur les degrés du Palais.

Et tandis que les Bertrands de la manifestation escamotaient et broyaient ainsi le Parlement dans le sang de la guerre civile, l'innombrable queue des Ratons, ignorant, tout près de là, à quoi elle servait, continuait de pérorer sous ses enseignes anodines, en criant toujours avec bonhomie : — A bas le Mazarin ! et vive la réforme de l'Etat ! — Plus de coups de fusil ! La paix au dedans et au dehors ! Quand elle apprit le dénoûment, il était irréparable, et nos badauds déconfits n'eurent plus qu'à rentrer chez eux.

La honte et le remords furent du reste la seule conquête personnelle des instruments de cette journée honteuse du 15 mai ; car, lorsque Bailleul et ses amis, ayant réuni enfin quelques compagnies de la milice, vinrent à leur tête faire évacuer le Parlement, les envahisseurs, divisés par leur triomphe et ne pouvant concilier leurs prétentions et leurs drapeaux, en étaient arrivés aux coups de poing et aux coups de poignard, et allaient s'exterminer entre eux, comme les rats dans un égout... On ne fit que les

(1) *Journal du Parlement*, mai 1652 ; *Recueil des mazarinades :*

> Un milicien, avec son casque,
> Jette un éclair dans la bourrasque,
> Et prononce un discours fantasque
> Contre le Parlement trop flasque, etc., etc.

(2) « Les présidents de Maisons et de Nesmond, dit M. de Saint-Aulaire, furent grièvement blessés. Le Coigneux, atteint dans la rue de la Vieille-Draperie, vit son fidèle serviteur tué d'un coup de mousquet. Il se jeta dans une maison où il était connu, y dépouilla sa robe et sa soutane, et en sortit le pistolet au poing avec le hausse-col d'officier de la garde bourgeoise. Le président de Novion courut les mêmes dangers. M. Miron sauva le lieutenant civil, enfermé avec plusieurs conseillers dans le Châtelet. Déjà les séditieux avaient amassé du bois devant les portes, et ils allaient y mettre le feu. »

sauver d'eux-mêmes en les dispersant et en arrêtant quelques chefs.

Mais si le peuple n'avait rien gagné à cet attentat, Altomar et les princes avaient touché leur but en plein... Violé ainsi dans l'accomplissement de ses devoirs, un Parlement fidèle se fût relevé le lendemain plus puissant que jamais. Ecrasé dans sa révolte ambiguë, sous d'autres rebelles qui n'en différaient que par les moyens, le Parlement frondeur resta anéanti, et vit son autorité passer aux princes ses rivaux. C'est tout ce qu'avaient voulu ceux-ci et tout ce qu'avait prédit Séguier.

Il va sans dire qu'une fois le tour joué, Gaston déplora le désordre plus haut que personne, réclama la punition exemplaire des coupables, et exprima aux victimes les plus vifs regrets d'un malheur qu'il eût tant voulu empêcher ! — Vous seuls, messieurs, ajouta-t-il en leur tournant le poignard dans la plaie, vous seuls, hélas! pouviez arrêter ce désastre, en acceptant, d'après mes conseils, notre alliance contre l'ennemi commun. Enfin, conclut-il avec le comble de l'ironie, espérons que l'armée de Condé et l'assemblée de ville répareront tout...

Quant au duc de Lorraine, il expliqua son retour aux princes en dînant avec eux au Luxembourg : — J'étais comme le renard entre deux poules, dit-il avec sa jovialité ordinaire. D'une part, vous m'offriez vingt mille livres comptant, pour joindre Condé à Charenton dans trois jours. D'autre part (et il montra la boîte à portrait et le quatrain du cardinal), Mazarin me proposait sa nièce Martinozzi à épouser dans mon ancienne capitale, si je m'éloignais à quinze lieues de Paris. Dans l'embarras du choix et pour ne refuser personne, j'ai accepté des deux mains et concilié les deux traités. Après avoir empoché vos vingt mille livres, j'ai donné rendez-vous à Nancy à ma belle fiancée, et j'ai strictement rempli la condition du cardinal..., en m'écartant à quinze lieues sur la route d'Epernay. Là je me suis mis en règle avec mon bel oncle par vingt-cinq coups de canon tirés en l'air... Les habitants que j'ai débarrassés de leurs provisions... pour le service du roi, m'en rendront hautement témoignage; puis je revenais non moins strictement me mettre en règle avec vous, messieurs, quand le duc de Nemours m'a rencontré avec mes gens au-dessous de Charenton. A Mazarin Mazarin et demi ! Lorsque nous aurons battu mon oncle, je vous invite à mes noces (1).

Les princes trouvèrent l'expédient de leur hôte merveilleusement ingénieux.

(1) Henri Martin, *Histoire de France*, t. XIV, p. 341.



Charles de Lorraine.

— Tenir deux paroles à la fois ! mais c'est de l'héroïsme antique ! s'écria Beaufort pâmé d'un fou rire...

Séguier lui-même sourit en silence sous sa petite moustache ; et chacun but joyeusement à la défaite du cardinal pour le lendemain. — Et à l'assemblée de ville pour le jour suivant ! ajouta le futur chancelier qui ne s'oubliait jamais ; car un grand homme a dit : — Ce n'est rien de vaincre ; le tout est de profiter de la victoire !

Pendant ce temps-là, un cavalier arrivait à la maison de Broussel, portant sur ses arçons une amazone évanouie. Ce cavalier était le baron d'Altomar, et cette amazone était la commandante Thérèse. Plus résolue que Perrotte, dont les mousquets avaient hâté la déroute, la fille du magistrat avait bravement supporté dans la tribune du Palais les émotions de l'invasion populaire... Plus d'une fois même elle avait applaudi aux compagnons de Beaufort et d'Altomar ; mais quand celui-ci était venu l'enlever au péril et au spectacle des meurtres, un bonheur plus violent que toutes les craintes lui avait fait perdre connaissance entre les bras de son héros de cœur...

Lorsqu'ils entrèrent, sans s'annoncer, dans la salle basse, Perrotte, de fantassine devenue apothicaire, son sabre et son chapeau sur le parquet, était à genoux devant le conseiller, qui lui tournait le dos, et auquel elle posait des compresses... vous savez où. La gravité du moment retint seule un éclat de rire sur les lèvres d'Altomar. Retrouver dans cette position le foudre légal qu'il avait lancé en guerre contre l'armée du roi !!!... Cela lui apprenait assez clairement le succès de l'expédition. Quant à Broussel, il regarda le ressuscité entre ses deux jambes, et cette seconde apparition de la tête de Méduse le faisant pirouetter sur lui-même, il tomba assis, hélas ! dans un fauteuil, lui qui ne pouvait plus s'asseoir qu'avec déchirement. Aussi ses réponses ne furent-elles qu'une suite de gémissements et de cris, tandis que le baron lui remettait sa fille et lui racontait les mésaventures du Parlement.

— Il est donc vrai ! balbutia le digne homme ; la Cour assassinée par le peuple. C'est un parricide infâme !

— Un malheur nécessaire, que je n'ai pu éviter..., dit froidement Altomar.

— Alors tout est perdu !

— Vous êtes sauvé, n'est-ce pas l'essentiel? A demain la bataille, et puis la nomination d'un grand-prévôt! Vous avez trente-six heures pour vous rompre à l'exercice du cheval ! Au revoir !

— Je donnerais, soupira Broussel, toutes les prévôtés du monde pour n'avoir jamais été qu'un bailli de village !

C'était enfin parler d'or; mais il n'était plus temps! Thérèse le prouva bien à son père, en lui jurant, pour toute condoléance, de le venger le lendemain, à la tête de son régiment! En attendant, elle monta dans sa chambre, quitta son amazone de guerre pour son grand costume de gala, mit au vent le chignon de perles et les grandes boucles, les dentelles, les rubans et le médaillon de la Fronde, se fleurit d'une grosse tulipe sur sa table de toilette, et alla faire escorte à Mademoiselle et à ses *maréchales*, qui s'étaient chargées de *calmer* Paris.

XXII. QUID FEMINA POSSIT.

Avant de raconter ce grand combat du faubourg Saint-Antoine, qui sera le dénoûment historique de notre drame, allons retrouver dans la prison de Saint-Denis les trois personnages qui vous intéressent le plus : Philippe d'Amalby, Louise et Jean Boucherat.

On sait quelle espérance leur avait apportée l'arrivée soudaine du comte d'Harcourt, amené par Louise de cinquante lieues, pour tenter la délivrance de son mari.

Le père et les deux époux étaient assis ou plutôt groupés ensemble, la jeune femme pansant la blessure, heureusement légère, que le comte avait reçue au Luxembourg, celui-ci suppliant Louise de se reposer de tant de fatigues héroïques, et le baron de Gonesse contemplant avec larmes ce touchant et naïf tableau.

Au moindre bruit de tambour, Philippe croyait entendre le signal de la bataille, et se désespérait de ne point recevoir de nouvelles de son général. Depuis une heure, en effet, d'Harcourt, enfermé avec Mazarin, Turenne et Colbert, plaidait chaleureusement la cause de son capitaine, tout en donnant ses idées sur l'attaque de Paris.

— Pour vous bien battre, il faut vous laisser bien guérir, disait Louise en remettant l'appareil au bras du comte.

—De pareils soins me ressusciteraient si j'étais mort, répondait-il, en dérangeant son ouvrage pour la serrer sur son cœur; mais cette blessure est une bagatelle! Mon épée, mon épée, pour aller en chercher d'autres!

Enfin, l'impatience eut son terme. On manda la comtesse de la part de d'Harcourt... Elle embrasse une fois encore son mari, elle implore le Ciel par un regard à désarmer la foudre, et elle arrive dans le cabinet où l'attendaient le général, Turenne et Colbert. Mais elle s'arrête au seuil, pâle et chancelante, car leur tristesse annonce une fâcheuse nouvelle.

— Vous n'avez pas réussi? demande-t-elle à d'Harcourt, en s'appuyant au mur.

— J'ai échoué, dit le comte avec douleur; le cardinal a été inflexible. Il ne rendra la liberté à votre mari que lorsqu'on lui aura expliqué votre enlèvement à la place de Mademoiselle, ce quiproquo fatal qui a rompu tous ses plans, et d'où peut résulter, dit-il, la perte de la monarchie, que Philippe eût sauvée en remplissant sa mission!

— Le premier ministre recule parfois, ajoute Turenne avec amertume ; mais il ne laisse jamais reculer ses nièces et ses neveux. Le grand obstacle à l'élargissement de M. d'Amalby, c'est que Mazarin a donné son régiment à Mancini, et même l'épée enlevée par le comte à M. de Condé! L'oncle veut que le nouveau colonel gagne demain son brevet de général... Ne vous désespérez donc point, madame, ce n'est qu'une occasion perdue pour votre époux. Il sera mis en liberté quand son successeur aura vaincu avec ses soldats. La faveur alors élèvera celui-ci plus haut, et Philippe reprendra sa place pour s'élever à son tour par son mérite.

—Mais, d'ici là, Philippe enchaîné mourra de désespoir, s'écrie Louise ; oh! c'est indigne et révoltant! Un régiment que nous avons levé sur nos terres et payé de nos biens et de ma dot, pour le conduire en triomphe à l'assaut de Paris!

— Il n'y a que les ministres qui ne servent de marchepied à personne! réplique le maréchal ému profondément; je sais tous vos dévouements et toute la valeur de M. d'Amalby. Croyez qu'il ne tiendra pas à moi de lui en assurer la récompense!

— Ah! monsieur de Turenne, si vous étiez le cardinal! dit la comtesse avec attendrissement...

— Si j'étais le cardinal, je le lui ai dit à lui-même, votre mari commanderait mon avant-garde!

— Et rester désarmé, enprisonné devant une telle gloire! oh! c'est impossible! Mon Dieu! mon Dieu! comment donc faire pour montrer notre innocence à Mazarin?...

— Il n'y aurait qu'un moyen, interrompit Colbert qui suivait la scène avec un intérêt visible... Ce serait de faire aujourd'hui même une nouvelle expédition au Luxembourg, d'en revenir avec le page espion dont le rapport a compromis le comte, de faire parler ce témoin qui peut seul éclaircir l'affaire, et d'obtenir de lui, devant M. de Mazarin, l'aveu de son erreur, s'il s'est trompé. La justification de Philippe étant alors évidente, la reine, qui s'abstient jusque-là, le relâcherait malgré le cardinal, s'il s'y opposait encore... Mais la trêve étant expirée d'hier, tout rapport cessant entre nous et Paris, le succès d'une telle entreprise serait un miracle...

— Eh bien! je m'en charge! s'écria Louise avec transport et comme illuminée d'en haut; soyez béni, monsieur de Colbert! Vous serez notre sauveur... Donnez-moi la clef que vous aviez remise à Philippe pour entrer dans le jardin du Luxembourg. Je ne vous demande que cela, et le page de Gaston sera ici ce soir!

Colbert, Turenne et d'Harcourt observèrent la comtesse avec admiration. Un tel courage dans une femme étonnait ces hommes habitués aux périls.

— Vous n'y pensez pas, madame, dit Colbert; oser seule, en plein jour, ce qui ferait reculer un régiment! Vous rejeter dans les mains perfides qui vous avaient enlevée à votre père! Vous resteriez captive au Luxembourg, comme votre époux à Saint-Denis; voilà tout ce qu'obtiendrait votre noble imprudence...

— J'aime mieux risquer cela que de renoncer à une chance suprême!... Mais mon cœur me dit que je réussirai! Vous ne savez pas ce qu'on peut, quand on porte le nom de Philippe! Au nom du Ciel, monsieur de Colbert, par tout ce que vous aimez, messieurs, ne me refusez pas!

Et elle allait se précipiter à leurs genoux, s'ils ne l'eussent arrêtée en lui prenant les mains... Ils se regardèrent en silence, bouleversés par tant de beauté, de dévouement et d'héroïsme. Colbert se remit assez cependant pour persister dans sa généreuse rigueur.

— Demandez-moi toute autre chose, madame, que d'être l'instrument de votre perte.

— Vous ne voulez pas? vous m'abandonnez aussi? reprit Louise exaltée; eh bien, je me perdrai sans vous! J'escaladerai les murs... On me tuera comme un voleur, et c'est vous qui en serez cause!

Colbert, ébranlé, interrogea Turenne du regard.

— Cédez-lui, monsieur, répondit le maréchal, car elle le ferait comme elle le dit!...

Colbert remit la clef à Louise, en la suppliant encore de réfléchir... D'Harcourt lui baisa la main, en y laissant

tomber une larme, et Turenne la reconduisit en lui disant à l'oreille : — Un miracle de vous ne m'étonnera plus, en effet; mais attendez la nuit, prenez deux cents hommes dans mes plus braves, et tenez-moi au courant de tout ce qui vous arrivera... car, M. d'Harcourt repartant pour le Nord, c'est moi qui rendrai à votre mari son brevet et son épée!

Louise pressa la main du grand homme, remercia Colbert et d'Harcourt avec effusion, et courut à la prison de Philippe.

— Monsieur le comte, lui dit-elle en se jetant dans ses bras, vous serez demain à la bataille, à la tête de vos deux mille hommes! Prenez patience d'ici là... et vous, mon père, suivez-moi...

Sans un mot de plus, elle entraîna Boucherat éperdu, et lui confia le projet qu'elle cachait à son mari...

— Encore une expédition! soupira le bonhomme, au souvenir de Choisy... nous allons remonter à cheval et reprendre l'épée?

— Non!... c'est en paysans frondeurs que nous marcherons cette fois... Point d'armes, ni d'attirail de guerre! une jaquette, un panier, le bouquet de paille au chapeau! Voilà ce qu'il nous faut dans une heure; chargez-vous-en, mon père..., vous voyez que je vous sers dans vos goûts...

— J'aimerais mieux attendre la nuit, et prendre les deux cents braves de Turenne, objecta timidement le baron de Gonesse.

— Du bruit et de l'éclat? une attaque ouverte?... nous échouerions! Croyez-moi et obéissez-moi. La ruse dans l'audace! voilà où excellent les femmes.

Et le vieillard, cajolé par son idole, fit tout ce qu'elle ordonna. Cependant, comme il était plus fin qu'elle, pour être moins entreprenant, il la retint par des retards adroits jusqu'au tomber du jour, et alla, sans la prévenir, s'assurer des deux cents hommes du maréchal.

— Faut de la vaillance, pas trop n'en faut! se disait philosophiquement le digne homme. Parlez-moi d'une bonne compagnie de chevau-légers derrière vous, pour vous mettre du cœur au ventre! Chacun son métier, et les vaches seront bien gardées!...

Au moment de partir, Louise elle-même eut une hésitation : — Une fois entrés au Luxembourg, comment arriver jusqu'au page? Il me faudrait un mot d'ordre de Gaston ou d'Altomar... Un souvenir, un éclair lui revint à l'esprit... Comme autrefois Deboile, et par un dernier rapport avec cet homme, Altomar portait sur lui un médaillon de la *Belle Joconde*, ce portrait qui ressemblait tant à la comtesse. Elle l'avait vu s'échapper du sein du baron, tandis qu'il l'enlevait à Choisy-le-Roi. Comme Deboile aussi, sans doute, il en faisait un signe de reconnaissance pour ses affidés (1). Or, le fameux médaillon de Deboile, rendu par Mazarin à Philippe, reposait aujourd'hui sur le cœur de ce dernier. — Voilà la passe qu'il me faut! se dit Louise. Mais réclamer un pareil trésor à son mari? cruauté impossible sans explication! lui enlever un pareil talisman? larcin difficile à commettre! Elle l'essaya cependant, et elle en vint à bout. Retournant près de Philippe, qu'elle ne pouvait quitter d'ailleurs sans l'embrasser et sans lui laisser les illusions de la confiance, elle lui dit tant de douces choses sur leur espoir d'élargissement, elle lui fit tant de contes charmants sur l'intercession de d'Harcourt et de Turenne, sur le retour de Mazarin à la justice; elle le berça enfin de caresses et de paroles si magiques, que le comte, épuisé par l'insomnie, s'endormit près de son ange gardien. Louise alors, avec quelle main tremblante, — vous le jugez! — entr'ouvrit son pourpoint et lui vola son médaillon!... Près de s'en emparer toutefois, à la vue de ce front si noble et si calme, aux battements de ce cœur si tendre et si généreux, le remords lui arracha des larmes, et elle faillit reculer comme devant un crime. Mais son propre cœur lui dit : — C'est l'emblème de sa force et de son amour que tu lui empruntes; tu en as besoin pour être digne de lui! et elle consomma son sacrifice. Quand Philippe se réveilla, il ne vit que le ciel dans son sourire et ne trouva que le bonheur dans ses adieux...

(1) Voir le *Médaillon d'argent*, t. XVI, p. 356, 358, et t. XVII, p. 91.

A la nuit close, deux paysans, qui semblaient le père et le fils, abordèrent par la campagne le jardin du Luxembourg. Rencontrés seulement par quelques éclaireurs wallons, leur bouquet de paille, leur patois naïf, et leur cri : A bas le Mazarin! leur valurent un accueil fraternel. En faisant causer adroitement les soldats, ils apprirent qu'ils étaient du régiment d'Altomar, et que celui-ci rassemblait ses recrues dans la plaine de Charenton, à deux lieues du Luxembourg. Quant au duc d'Orléans, il passait la nuit avec les princes à l'Hôtel-de-Ville. Louise (le petit paysan) n'en demanda pas davantage, et, une demi-heure après, elle ouvrait avec la clef de Colbert la porte secrète du jardin. Depuis l'alerte de son enlèvement, cette porte était gardée à l'intérieur par les gens d'Altomar. A la vue de deux hommes glissant dans l'ombre, les sentinelles lancent un : Qui vive! et arment leurs mousquets. Louise, qui ne s'y attendait pas, frémit de ce premier obstacle; mais, recueillant vite son courage, elle s'approche des gardes. Ils sourient à cette figure d'enfant qui n'a rien de suspect; et nos villageois, complétement rassurés, débitent avec aplomb leur programme : — Je sommes itou, sous vot' respect, deux gars de Saint-Mandé, dépêchés par M. d'Altomar, à c'te fin de bailler un papier qui presse à M. d'Ailly, page de not' seigneur Gaston. (C'était le nom de l'espion de Mazarin, que Colbert avait appris à Louise.) — Votre passe? demandent les gardiens en fronçant le sourcil. — C'te clef premièrement, que je tenions de M. d'Altomar, répond Louise avec présence d'esprit, et puis ce brimborion d'argent fin, ajoute-t-elle en montrant la *Belle Joconde*. — Vous êtes plus qu'en règle, et voilà de quoi ouvrir toutes les portes! disent les soldats, qui s'inclinent devant l'emblème sacré. — Assurés ainsi de leur réussite, les paysans arrivent, en effet, jusqu'au centre du château... Mais quand ils demandent le page d'Ailly, Louise apprend avec terreur qu'il est prisonnier d'Altomar! Que faire dans une telle surprise? Dire qu'on vient l'élargir au nom du baron, sans présenter d'ordre écrit de sa main, c'est se compromettre sans doute et se fermer l'accès même du captif! Risquer un tel échec serait une folie. Louise aussitôt improvise un nouveau plan. — Tout justement! reprend-elle en jouant le sang-froid; M. d'Altomar vous enjoint itou de verrouiller le page plus serré dormesui, à preuve qu'il veut que j'entre seule dans sa geôle en lâchant not' père à la porte... — Les gardiens n'hésitent plus et conduisent le petit paysan au captif. — Pas un mot! pas un geste! quoi que je fasse! dit Louise à l'oreille de Boucherat. Enfermée aussitôt avec le page, elle se fait reconnaître à lui et raconte vivement ce qui s'est passé : comment, alors qu'il comptait l'affranchir, elle lui a été enlevée par son mari, qui croyait emporter Mademoiselle, et comment d'Ailly, attribuant le coup à quelque traître, a compromis par son rapport le comte d'Amalby. — C'étaient M. d'Amalby et des soldats du roi! s'écrie l'espion de Mazarin, confondu; en croyant

servir Sa Majesté, je ruinais les plans de son ministre, je perdais un de ses fidèles serviteurs ! ! Et c'est vous qui venez réparer ce malheur, madame ! Que puis-je faire pour le réparer avec vous ? — Accepter de moi le service que vous m'offriez l'autre jour, changer vos habits contre les miens, me laisser à votre place en prison, prendre ce médaillon qui vous ouvrira toutes les portes, suivre mon père au camp de Saint-Denis, et justifier mon mari devant le cardinal et la reine ! — Payer ma liberté de la vôtre ! ce serait une lâcheté !

— Eh ! qu'importe ma liberté, monsieur ! il s'agit de celle de Philippe, de son épée, de sa gloire, de la bataille qu'il gagnera demain avec Turenne, et après laquelle il viendra me délivrer en triomphe. — Mais si votre mari n'est pas vainqueur ? — Il sera mort, et je n'aurai plus qu'à mourir. — Mais si M. d'Altomar vous trouve ici, M. le comte ne vous y trouvera plus ! Louise pâlit, puis s'écria : — Puisque je suis venue, c'est que je sais braver cette chance ! — Votre époux y a consenti, du moins ? Louise, n'osant mentir, avoua qu'elle ne l'avait pas consulté. — Alors je dois refuser, et je refuse ! dit noblement le page ; le comte ne vous livrerait pas pour se sauver, et il ne me pardonnerait jamais de le faire, surtout en me sauvant moi-même. Une lutte étrange s'établit entre Louise et le prisonnier. Elle le réfuta avec tant d'énergie, elle le supplia avec tant d'éloquence, que, persuadé, vaincu, attendri comme elle, il lui céda enfin, prit sa jaquette, son chapeau, lui donna les siens, et sortit à sa place.

— Soyez béni, mon Dieu ! et veillez sur lui jusqu'au camp ! dit la jeune femme en s'agenouillant dans la prison, dont la porte se referma sur elle. Elle ne pensa à ajouter : — Veillez sur moi ! — que quand elle jugea, par les minutes écoulées, que le page était sur la route de Saint-Denis.

Alors seulement elle tira de son sein un poignard qu'elle y avait caché, et dit en s'assurant de la finesse de la pointe : — Si Tarquin paraît avant Collatin, voici le salut de Lucrèce !...

Habitué, en effet, à ces équipées, l'espion joua si bien son rôle, que Boucherat lui-même ne le reconnut que hors du Luxembourg. Comprenant tout alors, et poussant un cri d'effroi, le digne homme voulut retourner près de sa fille ; mais à l'instant parurent les deux cents hommes qu'il avait acceptés de Turenne, à l'insu de Louise, et qui avaient surveillé leur expédition jusqu'à la porte. Sur un signe du page, l'un d'eux mit le vieillard à cheval, le captif en croupe, et ils reprirent au galop le chemin du camp.

Une heure après, l'innocence complète de Philippe était expliquée au cardinal par l'irrécusable témoin ; mais, aussi contrarié de cette révélation qu'on avait cru l'en voir charmé, Mazarin fronça la moustache sans répondre, fit mettre le comte d'Amalby au secret jusqu'au lendemain ; et interdisant sa prison à son propre beau-père, lui tourna le dos en murmurant son proverbe :

— *Il tiempo è un galant uomo* (le temps est un galant homme) !...

Boucherat, éperdu, courut chercher d'Harcourt. Il venait de repartir ! Turenne ? Passant ses troupes en revue, il était partout et nulle part. La reine et le roi ? On les conduisait à Charonne avec la cour, pour contempler des hauteurs la bataille du lendemain !

— O illustres ingrats ! soupira le vieillard en tombant sur le seuil de l'abbaye, ils oublient de sauver le meunier de Gonesse qui les a sauvés il y a trois ans !

Le dé des combats est jeté. La dernière raison des rois va décider le sort de la monarchie. Les deux armées, s'ébranlant au soleil, s'avancent gravement l'une contre l'autre... Les deux premiers capitaines du monde, Turenne et Condé, sont à leur tête. Les géants se mesurent de l'œil pour se porter des coups plus terribles... Ce grand spectacle, qu'à deux cents ans de distance Napoléon contemplait encore à Sainte-Hélène, sur le théâtre lointain de l'histoire (1), ce grand spectacle avait, en 1652, deux témoins intéressés, corps et âme, au dénoûment. D'un côté Paris, qui a lancé ses enfants sur la scène, et qui, palpitant et silencieux, observe la marche des troupes de tous ses clochers et de tous ses toits, écoute le roulement du canon de toutes ses portes et de toutes ses fenêtres. De l'autre côté, Louis XIV, Anne d'Autriche et Mazarin, qui vont savoir enfin s'il restera une couronne et un trône en France, et qui, postés avec la cour sur l'amphithéâtre de Charonne, suivent d'un regard profond et solennel la partie qui sera la dernière pour eux.

XXIII. — LA BATAILLE DE SAINT-ANTOINE.



vant de rejoindre son fils, la reine avait passé la nuit et la matinée avec ses femmes, à genoux, priant et pleurant au pied des autels. Le jeune roi, impatient de sa grandeur, prenait part et présidait de loin aux manœuvres de Turenne. Il lui envoyait message sur message, et le pressait de châtier ses sujets rebelles. Le maréchal répondait avec respect, et se hâtait lentement pour arriver plus juste.

Toutefois, une diversion puissante détournait parfois Louis XIV du champ de bataille. C'était la belle Marie Mancini, assise en face de lui, dans une toilette éblouissante, entre les deux robes rouges de son oncle et du chancelier Molé. Le tendre regard du prince semblait lui dire : — C'est pour vous que je veux vaincre, car vous serez le prix de ma victoire ! Et le sourire rougissant de la jeune fille semblait répondre : — Mon triomphe sera

(1) *Mémoires de l'empereur Napoléon*, qui, après tous les grands hommes de guerre, et mieux que tous les autres, a fait une étude minutieuse de la bataille de Saint-Antoine.

plus beau que le vôtre, si votre cœur est la conquête du mien! — Et c'est moi qui serai le victorieux et le triomphateur par excellence! ajoutait en lui-même le cardinal devant ce rêve suprême de son ambition...

Pendant ce temps-là, un témoin, plus éloigné de la bataille, l'examinait aussi dans d'autres sentiments. Au sommet de l'abbaye de Saint-Denis, une lucarne, garnie de fer, était ouverte. Derrière cette lucarne, un homme dévorait des yeux la plaine et l'armée royale. Le supplice d'un lion dans sa cage, d'un fou dans son cabanon, d'un damné dans l'enfer, donnerait seul l'idée de ses tortures. Il menaçait et suppliait ses geôliers. Il implorait comme



Le duc de Chaulnes, officier de Turenne (1).

une grâce une heure pour combattre, un mousquet de soldat pour mourir! Il secouait avec fureur les barreaux de sa prison. Il demandait à Dieu de lui prêter des ailes ou de le laisser se broyer au pied de la tour.

Vous reconnaissez cet homme, c'était Philippe d'Amalby.

Toutes les douces espérances dont Louise l'avait enivré en le quittant, il les avait senti fuir de son cœur, goutte à goutte, minute par minute, durant une nuit sans sommeil et céder la place au doute amer, aux angoisses poignantes, au désespoir mortel. Sa femme ni son père ne reve-

(1) Ce beau portrait, un des chefs-d'œuvre du crayon de M. Penguilly, nous est communiqué par M. Didier, éditeur de notre *Histoire des guerres de la Vendée*, dont il sera rendu compte dans le prochain numéro du *Musée des Familles*. Le duc de Chaulnes est le même qui gouverna plus tard la Bretagne et dont parle tant Mme de Sévigné.

nant pas, et l'ombre entrant sans eux dans sa prison, il lui avait semblé que le monde entier l'abandonnait... Et le son des tambours et des trompettes, les bruits de la levée du camp, le départ des soldats allant se battre sans lui, mettaient le comble à l'évidence de son malheur. Pour se consoler de son mieux, il cherche le portrait de Louise dans sa poitrine. Plus de médaillon! L'image même de sa joie est ravie à ses yeux égarés... Il s'effraye, il crie, il cherche... il appelle... Pas de réponse, et nulle trace de son trésor! En ce moment, sa porte s'ouvre avec fracas. C'est le duc de Chaulnes, officier de Turenne, qui lui annonce, de par Mazarin, que son régiment se révolte et refuse d'obéir à Mancini; et que le cardinal le rend responsable de ce crime de haute trahison. Le premier mouvement de Philippe est de dire : — Braves soldats! Tant mieux! Je les reconnais là, et je serai puni du moins pour quelque chose!... Mais bientôt, sur une observation du duc de Chaulnes, son devoir et sa fidélité parlent plus haut que sa vengeance. Il demande de quoi écrire et adresse à ses lieutenants cet ordre sublime : « Au nom de la sainte cause du roi, au nom de votre dévouement et du mien, au nom de l'obéissance que vous m'avez jurée, songez que vous appartenez à Louis XIV, et non pas à moi. Suivez au combat mon successeur, quel qu'il soit, et comportez-vous comme si j'étais à votre tête; car, enchaîné ou libre, je réponds de vous, âme pour âme, et j'entends que vous me fassiez honneur demain! — D'Amalby, au roi jusqu'à la mort!» Un si noble appel, emporté par Chaulnes enthousiasmé, sera-t-il compris des soldats? un si grand sacrifice désarmera-t-il le cardinal? Philippe l'espère jusqu'au point du jour, mais il reste sans aucune nouvelle!... Alors seulement, quand il s'informe, quand il demande sa femme et son père, qu'apprend-il? juste Ciel! Qu'il est mis au secret, comme les criminels d'État! — Voilà toute la récompense de son héroïsme. Et cependant, ce n'est pas là ce qui l'exalte jusqu'au délire, ce qui l'accable jusqu'à l'anéantissement. C'est la conviction fatale que ses soldats ont méconnu sa voix et persisté dans leur révolte, que le roi perd, avec lui et à cause de lui, deux mille défenseurs!

Telle était la situation dans laquelle Philippe, cloué aux barreaux de sa lucarne, vit la dernière compagnie du camp s'éloigner au dernier roulement de tambour..., avec sa dernière lueur d'espérance.

Plus heureux que lui, suivons les armées sur le champ de bataille. Les forces de Condé sont inférieures à celles de Turenne. Cependant Altomar lui a tenu parole, en amenant, outre ses Wallons, six mille volontaires parisiens, avec munitions et vivres pour deux jours. Il est vrai que, hormis l'élite de ces recrues que le baron commande en personne, la plupart cherchent moins à combattre qu'à piller. Maître, la veille, du pont de Saint-Cloud, le prince Louis a dû quitter cette position devant La Ferté, pour ne pas rester entre deux feux, et s'est établi derrière Charenton, qu'il espère gagner, au confluent de la Seine et de la Marne. Tavanne conduit son avant-garde, et le duc de Nemours son centre; Charles de Lorraine forme la réserve avec ses soldats d'élite, car le gros de son armée n'a pu encore passer la Seine. Condé lui-même s'est réservé l'arrière-garde, afin de soutenir le premier choc de Turenne. Parmi ses bagages, pour faire nombre et figure, et pour en faciliter l'entrée dans Paris, il a placé les régiments de la cité, les amazones et les *fantassines*, où paradent Thérèse et Perrotte, avec les *maréchales* de Fiesque et de Frontenac, et la moitié des volontaires d'Altomar. Celui-ci, avec l'autre moitié, a obtenu l'honneur de marcher près de son général.

L'ardeur et l'émotion de Deboile ne méritaient pas moins. On sent, à le regarder, qu'il payera de sa vie, s'il le faut, toutes ses ambitions et toutes ses vengeances; les premières, en arrivant à son but sur la monarchie renversée; les secondes, en cherchant Philippe dans l'armée royale, et en reconquérant, par sa mort, cette Louise qu'on vient de lui arracher pour la seconde fois... car, n'étant point rentré à Paris depuis la veille, il ignore qu'elle est aux mains de ses geôliers, à la place du page de Gaston!

Une attaque imprévue de Turenne, arrêtant Condé sur la route de Charenton, l'a forcé de se rejeter en avant de la porte Saint-Antoine, dans les retranchements élevés par les bourgeois le long du faubourg. On sait qu'il se divise en trois grandes rues formant la patte d'oie (de Charenton, de Saint-Antoine et de Charonne), qui aboutissaient alors à une large place, devant la porte de Paris, sous le canon de la Bastille... Condé s'y fortifie encore de barricades, fait créneler les maisons comme des citadelles, poste Nemours dans la rue de Charenton, de Vallon dans celle du faubourg, Tavanne dans celle de Charonne, et se tient lui-même à la porte de la ville avec Larochefoucauld, ses amis, et d'Altomar, embrassant tout de son regard d'aigle, et prêt à charger où besoin sera. Audacieuse, mais admirable combinaison, qui place l'armée frondeuse entre la victoire et la mort, et lui ménage, au pis aller, l'entrée de Paris!

Une rivalité, digne de cette guerre, ouvre la bataille. Condé a ravi Mlle du Vigean, depuis carmélite, à Saint-Mégrin, chef de l'aile droite de Turenne. Celui-ci a juré « de ne s'arrêter dans la mêlée qu'à la personne de M. le prince», et Rambouillet et Mancini, ses frères d'armes, ont fait avec lui le même serment. Mancini, d'ailleurs, a mille raisons de débuter par un coup d'éclat. C'est ce colonel d'hier qui commande le régiment d'Amalby, et qui porte l'épée de Rocroi, enlevée à Condé par Philippe. Cette épée brûle de se mesurer avec sa sœur, l'épée de Lens, qui brille aujourd'hui dans la main du prince. Vous voyez que le comte s'est trompé en croyant ses soldats rebelles à sa voix... Ils y ont cédé, au contraire, en hommes dignes de lui-même, et, ramenés au devoir par sa lettre, ils ont marché sous Mancini, comme ils eussent marché sous Philippe. La seule condition qu'ils aient maintenue, c'est de garder sur leurs enseignes la couleur et le nom d'Amalby. Non-seulement le neveu de Mazarin les y a autorisés, mais, sur l'habile conseil de son oncle, pour flatter leur illusion touchante et ressembler au chef dont il veut égaler le courage, il a lui-même arboré galamment l'écharpe verte et blanche de son rival...

En vain contenus par le sage Turenne, qui voulait assaillir à la fois les trois postes de l'ennemi, Mancini et ses frères d'armes chargent donc Tavanne avec fureur, emportent les barricades de la rue de Charonne, et attaquent les mousquetaires de Condé jusque dans les maisons... Le combat se divise en cent duels corps à corps, à chaque étage et dans chaque pièce. Saint-Mégrin pousse sur les cadavres, balaye tout sur son passage, et pénètre jusqu'au marché, près de la porte où veille le prince Louis. Mancini et Rambouillet y joignent leur compagnon avec l'élite du régiment d'Amalby. A la vue de ses braves écrasés, Condé tire l'épée du fourreau, et crie : — Altomar! à moi! Voici l'occasion!

Altomar n'avait pas besoin de cet appel... Il vient d'apercevoir à cent pas la couleur d'Amalby, et d'Amalby lui-même avec ses gens...; car, dans la précipitation qui

l'aveugle, abusé par l'écharpe verte et blanche, il prend Mancini pour Philippe, qu'il n'a pas vu depuis quatre années, et qu'il ne peut supposer ailleurs qu'à la tête de ses soldats. Il s'élance donc comme la foudre avec Condé. En un clin d'œil, frondeurs et royalistes ne sont qu'un nuage de poudre, d'éclairs et de sang. Condé se mesure avec Saint-Mégrin et Rambouillet; Altomar croise le fer avec Mancini. Qui dirait les coups portés et rendus dans ce choc terrible? Les combattants eux-mêmes ne sauraient les raconter. En quelques minutes, la place est couverte de morts... Mais Altomar et Condé sont debout, leurs épées brisées à la main. Saint-Mégrin, Rambouillet et Mancini en ont les lames dans le corps, et expirent en mordant la poussière; les deux premiers frappés par le prince, le dernier par le baron, qui croit toujours avoir tué Philippe. Mais cette victoire même ne lui suffit pas; il lui faut une autre conquête, la dépouille de son rival! Il espérait le saisir vivant, et lui appliquer sa vengeance avec le blanc seing de Gaston qu'il porte sur lui tout prêt d'avance. Un nouveau combat s'engage donc, sur le cadavre, entre les vainqueurs et les vaincus; mais ceux-ci, par un prodige d'audace, enlèvent leur chef mort dans leur retraite. Altomar, du reste, le leur fait payer cher. Il les pousse, en les décimant, jusqu'aux maisons où sont rentrés les mousquetaires. Ceux-ci les criblent de balles par toutes les fenêtres; si bien que de la division Saint-Mégrin et de l'élite d'Amalby, il échappe seulement quelques hommes, avec le corps du colonel. Altomar allait poursuivre encore et reprendre la barricade enlevée par l'ennemi, lorsqu'un chef paraît avec de nouvelles forces, rétablissant l'ordre d'un mot et d'un regard, et disant à Condé lui-même, comme Dieu à l'Océan : —Tu n'iras pas plus loin!

Ce chef est le maréchal de Turenne!

Il reçoit Mancini mort, le fait porter avec honneur à ses tentes, ranime l'action de son aile gauche et de son centre, remonte en personne jusqu'à la barricade Saint-Antoine, l'enlève à Vallon et à Clichamp, qu'il met hors de combat, la cède à une seconde charge de Condé, la lui reprend en le chargeant à son tour, et en est repoussé derechef après un troisième engagement.

Qu'on se figure cette lutte de géants, où Turenne et Condé se prenaient corps à corps, fer contre fer, le pistolet d'une main et le glaive de l'autre, avec toute la noblesse de France et d'Allemagne, avec les vieux soldats des camps de Gustave-Adolphe et de Wallenstein! L'ardeur des anciens preux et la science des guerriers modernes! La fougue martiale du prince aussi calme que le sang-froid du maréchal. La stratégie du maréchal aussi intrépide que la fureur du prince. Toutes les maisons, tous les jardins, tous les pavés disputés et baignés de sang, pris et repris vingt fois! L'œil et l'épée des chefs, multipliés et partout en même temps. — « Je n'ai pas vu un Condé, disait Turenne; j'en ai vu plus de douze! — Ce Turenne a cent voix et cent yeux qui parlent et regardent à la fois! disait Condé.

A midi, la chaleur devient accablante. Les guerriers tombent épuisés et trempés de sueur... Une trêve forcée suspend la bataille. Condé, étouffé sous ses armes, se fait débotter et déshabiller, se jette et se roule tout nu sur l'herbe d'un champ « comme les chevaux qui se veulent délasser », puis se fait réhabiller et réarmer, et retourne à l'action.

Mais quels sont ces renforts qui arrivent aux deux partis? D'un côté, c'est Beaufort avec une foule de volontaires parisiens, tristes soldats pour une telle journée! De l'autre, c'est un corps autrement redoutable, c'est La Ferté qui joint enfin Turenne avec son artillerie! Condé ne peut plus vaincre que par des miracles. Il va les faire ou mourir! Mais Turenne l'a déjà prévenu par un prodige d'adresse. Lançant Navailles et Chaulnes contre Nemours qui plie dans la rue de Charenton, il va prendre le prince entre trois feux, si celui-ci n'arrête Navailles dans les rues transversales... Larochefoucauld, Beaufort et d'Altomar sont chargés de cette mission de vie ou de mort. Tous les seigneurs libres, tous les braves sans commandement se joignent à eux pour un si grand coup... Ils s'avancent sous une grêle de balles, lancée par les royalistes déjà montés aux fenêtres... Les soldats et les chevaux épouvantés s'arrêtent devant un monceau de cadavres... Les chefs les enjambent, à pied, et poursuivent à travers la boucherie; Montmorency, Tarente, Flamarens, d'Escars, Castries, Guitaut, La Mothe-Guyon et vingt autres tombent morts en chemin... Larochefoucauld, Beaufort, Nemours, le jeune Marcillac et d'Altomar passent sur ces corps amis, et arrivent seuls à la barricade... Ils y entrent résolument, et soutiennent à quatre l'assaut d'une armée! Condé apprend leur péril, et accourt à leur aide. Il était temps! Nemours avait treize coups dans ses armes. Larochefoucauld, frappé d'une balle à la tête, était emporté sanglant par son fils... Beaufort seul et Altomar, encore debout, faisaient face à l'ennemi. Deboile put croire alors à la légende qui le disait invulnérable! Le prince Louis assure la retraite de ses lieutenants, puis ralliant sur la place ses dernières forces, se prépare à jouer le va-tout de la journée... Il n'avait plus que le désespoir pour lui, mais le désespoir pouvait triompher encore!

Tout à coup, une volée de canon arrive de la rue de Charonne, une autre de la rue de Charenton, une troisième de la rue Saint-Antoine... Et chacune emporte une file des derniers soldats de Condé!... Pâle et chancelant pour la première fois de sa vie, il comprend que Turenne a réalisé son plan merveilleux et qu'il le tient acculé à Paris sous trois feux croisés! Le prince et les débris de son armée ne sont plus qu'une cible aux boulets du maréchal, et ils vont périr tous sous la mitraille, à moins que la porte de la ville ne s'ouvre à leur déroute!...

Aucune parole ne rendrait l'angoisse d'une telle scène... Condé et ses amis, abaissant leurs épées, se demandent du regard s'ils vont se les passer au travers du corps... Ils allaient le faire sans doute, lorsque le plus imprévu des coups de théâtre éclate sur leurs talons et sur leurs têtes et vient changer le dénoûment.

Tandis que la porte de la ville s'ouvre brusquement à leur retraite, au milieu des cris de : — Vivent les princes! une quatrième volée de canon retentit, plus terrible que les trois autres. Mais celle-là part de derrière et non de devant, de Paris et non de l'armée du roi, du fort de la Bastille et non du parc de La Ferté! Celle-là suspend le désastre des frondeurs et arrête la victoire de Turenne! Elle a déjà (tant on a visé juste!) abattu le premier rang des troupes royales; une seconde volée, qui la suit, abat le second rang; et le feu, continuant et redoublant avec force, repousse le maréchal stupéfait au delà des barricades.

XXIV. — MADEMOISELLE DE MONTPENSIER.

De quelle main partait ce coup décisif? C'est ce que nous allons savoir au Luxembourg...

Au commencement de la bataille, Gaston, « faisant le malade pour se dispenser de monter à cheval», s'était enfermé dans son palais. Là, un nouveau bouclier lui avait

été offert par le cardinal de Retz, rapproché de la reine depuis qu'il avait la barrette; c'était une sommation de Bailleul: « de s'abstenir de toute part aux hostilités, sous peine d'être mis en accusation. » Armé de ce prétexte commode, l'oncle du roi résista obstinément aux appels de Condé, aux reproches et aux instances de sa fille... En vain Mademoiselle, qui attendait de cette journée la main de Louis XIV pour elle, et la lieutenance du royaume pour son père, lui prouva qu'il risquait l'une et l'autre par son abstention. Rien ne put le décider à se compromettre. Il signa même un arrêté que lui expédia le bureau de ville *sur une lettre expresse de Sa Majesté*, enjoignant aux Parisiens « une neutralité exacte », et défendant l'entrée des portes, si ce n'est aux blessés hors de combat. » Puis il demeura sourd et muet jusqu'à l'annonce de l'arrivée de La Ferté, et du désastre imminent des frondeurs... Alors, les messages du prince devinrent des menaces. Les gens de Beaufort assiégèrent le palais de vociférations. Les bourgeois eux-mêmes s'effrayèrent d'un triomphe complet de Mazarin. Mademoiselle revint donc plus pressante à la charge, et démontra à son père qu'il allait se faire broyer entre les deux partis. Bref, Gaston perplexe, hors de lui, blême et frissonnant, prit la plume que lui tendait sa fille à genoux, et signa, non aucun ordre personnel, mais un blanc-seing, « avouant Mademoiselle de ce qu'elle ferait en son nom. » Ce biais convenait mieux à la faiblesse de l'un, et cette carte blanche au courage de l'autre.

— Merci, mon père! s'écria la princesse en se relevant avec force; ce morceau de papier sera mon contrat de reine de France!

A l'instant, elle court à sa chambre et s'y fait habiller en guerre: l'amazone, le feutre à plumes, les pistolets au flanc, la cravache à la main...

Un seul insigne manquait à son costume; le bouquet de paille au chapeau...

Elle ouvre son tiroir à bijoux, y prend d'une main frémissante un reste de bouquet desséché, vrai bouquet de paille aujourd'hui, mais fleurs charmantes autrefois, quand elle les présentait à Louis XIV...

Car c'était ce fameux *bouquet de noces* dont elle avait cru faire un gage de fiançailles, ce bouquet que le jeune roi, *son petit mari*, avait jeté à terre avec tant d'autres, ce bouquet enfin dont elle avait gardé les débris, et qu'en forçant les portes d'Orléans, sa vengeance avait donné pour emblème à la grande Fronde (1).

Elle le contemple d'un œil humide à la fois de tendresse et de colère... Elle le presse contre son cœur et contre ses lèvres, comme pour lui emprunter l'énergie dont elle a besoin; puis l'attachant au ruban de son feutre, et se regardant à son miroir de Venise:

— A nous deux maintenant, Louis XIV! dit-elle avec un geste héroïque; vous n'entrerez à Paris ce soir qu'en me donnant la main, ou qu'en écrasant ce bouquet avec ma tête sous les roues de votre carrosse!

Là-dessus, elle descend au grand salon où l'attendaient Mmes de Nemours, de Châtillon, de Rohan, etc., prêtes à la suivre. Elle monte à cheval avec elles, est saluée des cris de la foule, et l'entraîne, grossie de rue en rue, jusqu'à l'Hôtel-de-Ville... Arrivée là, plus de vingt mille hommes et femmes l'entourent, enivrés déjà par sa bonne mine et son intrépidité. Elle les harangue avec éloquence, elle leur annonce que, « si le peuple ne s'en mêle », Mazarin va rentrer en maître et se venger sur leur bourse et leur vie; que leurs plus illustres défenseurs, écrasés sous les murs de Paris, n'ont déjà plus d'autre salut que dans l'accueil de la bonne ville; qu'il faut absolument qu'on leur en ouvre les portes, et qu'elle va en exiger l'ordre du prévôt, de la part de son auguste père.

Encouragée par mille acclamations, elle pénètre, en effet, dans la salle de l'hôtel. Elle y trouve le prévôt Lefèvre, ses échevins Levieux et Guillois, des officiers civils et des colonels, le maréchal de L'Hospital, gouverneur de Paris, l'invalide Broussel, commençant à se dire qu'il pourra s'asseoir dans le fauteuil de la prévôté, tout en s'abritant de la force municipale, et sa fille Thérèse, revenue de la bataille au premier feu, et qui déjà trône à son futur palais, en son grand costume de gala... Mademoiselle leur montre le blanc-seing de l'oncle du roi, et leur adresse sa demande, ou plutôt sa sommation. Plus hostiles aux princes depuis le tour d'Altomar et l'invasion du Parlement, les magistrats résistent, et surtout L'Hospital.—Prenez garde, messieurs, leur réplique la princesse, en leur montrant la foule exaltée, si vous ne signez pas de bon gré cet ordre de recevoir Condé et ses troupes, voici vingt mille hommes qui vous le feront signer de force. « Elle leur adressa, dit Conrard, beaucoup d'autres choses étranges, et dit entre autres à L'Hospital, en le menaçant de sa cravache: *qu'elle lui arracherait la barbe, et qu'il ne mourrait que de sa main.* » Bref, le bureau épouvanté signa l'ordre aux colonels des milices et au gouverneur de la Bastille « d'obéir en tout à Mademoiselle et à son père. »

PITRE-CHEVALIER.

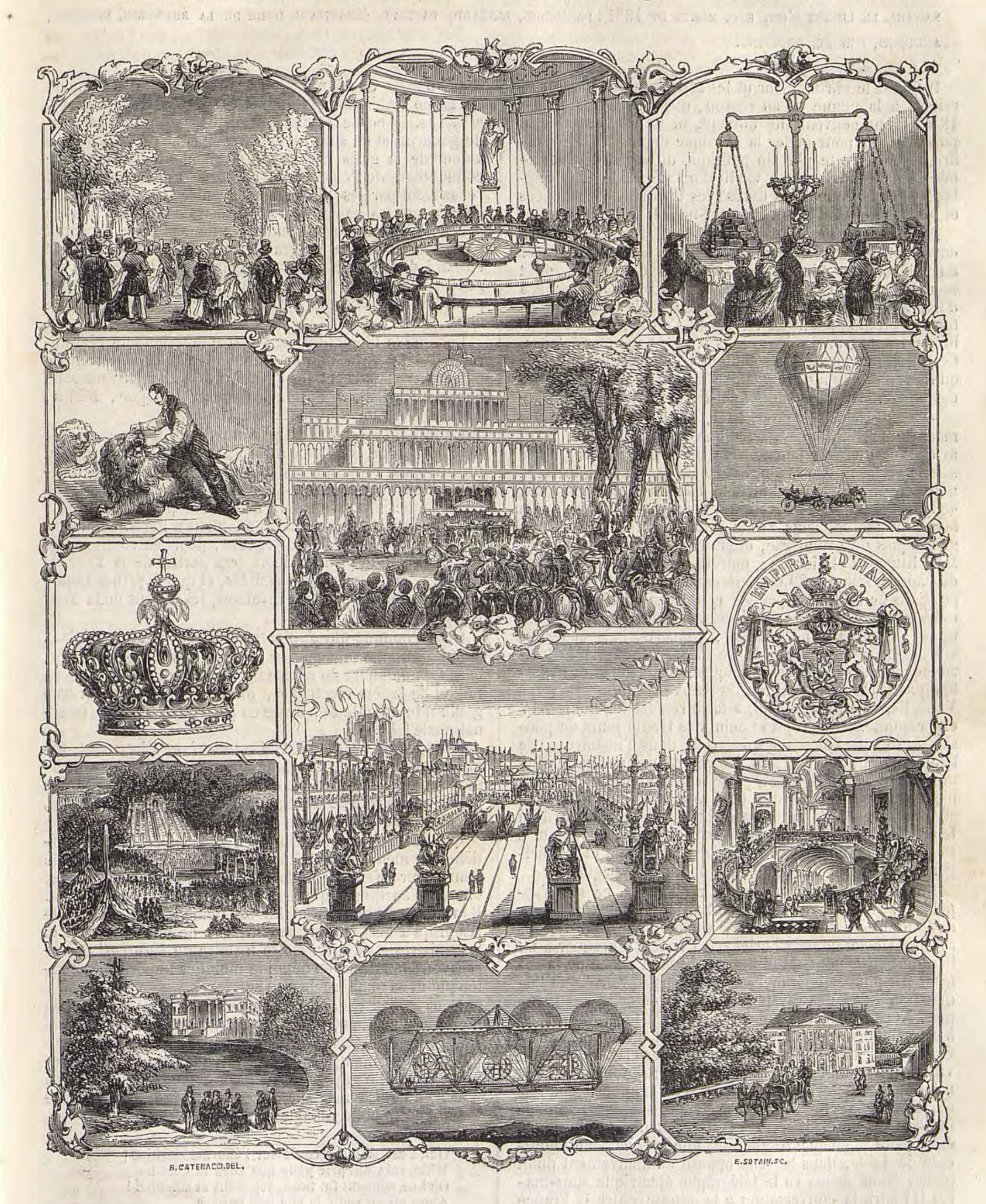
(*La fin au prochain numéro.*)

RÉBUS SUR LOUIS IX.



(1) Voyez *le Bouquet de Noces*, tome XVII, pages 353-358.

REVUE DE L'ANNÉE. — CHRONIQUE DU MOIS.



Parisiens regardant l'éclipse.
Charles et son lion.
Couronne de Soulouque Ier.
Fêtes de l'Industrie en projet.
Vue du château de Claremont.

Appareil Foucauld.
Palais de Cristal.
Inauguration du chemin de fer de Nantes.
Système du ballon Pétin.

Le lingot d'or.
Le ballon de Poitevin.
Médaille d'Haïti.
Exposition du Palais-National.
Vue du château de Frohsdorf.

EMBARRAS LITTÉRAIRE. FAITS ET GESTES DE 1851. PALAIS DE CRISTAL. ÉCLIPSE. CE QU'ON A FAILLI VOIR. CE QU'ON A VU. PÉTIN. POITEVIN. CHARLES, ETC. APPAREIL FOUCAULD. TÉLÉGRAPHE SOUS-MARIN. FROHSDORF ET CLAREMONT. CHEMIN DE FER DE NANTES. LE LINGOT D'OR, ETC. MORTS DE 1851 : DAGUERRE, LINGARD, BASTIAT, SÉBASTIANI, DODE DE LA BRUNERIE, SPONTINI, AUDUBON, PERLET, DROLLING.

Plaignez le chroniqueur et les artistes qui vous préparaient, à la plume et au crayon, une Revue de l'année 1851. Ils ne peuvent, ne doivent, ni ne veulent faire de politique, et pour éviter la politique depuis le 2 décembre, il faut être le plus fin politique du monde! — L'année 1851? — Mais elle a vieilli d'un siècle, le 2 décembre!—Les étrennes? les livres? les théâtres? les sciences et les arts? — A d'autres! contez-nous le 2 décembre!

Permettez-nous d'expliquer d'abord nos gravures en commençant par la fin, pour arriver plus vite à ne pas parler du 2 décembre. L'exposition du Palais de Cristal, dont nous n'avons plus rien à dire, méritait encore la place d'honneur dans notre revue, en attendant la curieuse histoire de ce monument de verre, qui n'en aura pas la fragilité, s'il faut en croire les grands projets de ses fondateurs. Ces messieurs veulent absolument y dépenser les millions qu'ils y ont gagnés, sans autre intérêt que d'en gagner davantage. La générosité anglaise n'a point de bornes!

— Outre le Palais de Cristal, 1851 nous a révélé des merveilles scientifiques, artistiques et acrobatiques. Nous avons vu, un beau jour,... que nous ne voyions plus le soleil; et des milliards d'individus, le nez en l'air, le verre noir sur le nez, ont admiré le coup d'Etat de la lune, éclipsant le premier pouvoir lumineux pendant une grande heure au moins. Nous avons failli voir les kermess gigantesques de l'Industrie, organisées... sur le papier par MM. Ruggieri et Horeau; marches triomphales au bruit du canon; salle de 20,000 mètres au carré Marigny; expositions de toutes les plantes et explosions de toutes les musiques de la terre; apothéoses des grands hommes connus et inconnus au Panthéon; concerts, bals et festins aux douze arrondissements de Paris, y compris le treizième; opéras et ballets héroïques, historiques et hyperboliques; carrousels, grandes eaux et illuminations à Versailles et à Saint-Cloud, à faire ressusciter Louis XIV en personne... Ce projet et celui des trente jours de plaisirs à 15 sous resteront immortels dans l'histoire... de l'annonce et de la réclame. Notre gravure des eaux illuminées de Saint-Cloud en portera le fantôme à nos derniers neveux. Nous avons failli voir aussi la locomotive aérostatique de M. Pétin se diriger sur le pôle nord ou le pôle sud, à la volonté des touristes; mais l'inventeur a mieux aimé plier ses aérostats dans une malle et les diriger sur Londres, par le chemin de fer et le paquebot.

En revanche, nous avons vu réellement, ce qui s'appelle vu, M. Poitevin conduisant au ciel, mieux qu'Icare, une voiture à deux chevaux, attelée d'un ballon. Nous avons vu le dompteur Charles offrir sa tête à croquer à un lion de bon appétit, et le lion lui faire la niche de la refuser par pure tempérance, ce qui nous a prouvé que l'éducation des bêtes est plus avancée que celle des hommes. Nous avons vu le bel escalier du Palais-Royal revenu à ses splendeurs du temps de Richelieu, grâce aux sculptures et aux tableaux de l'Exposition des arts. Nous avons vu M. Foucauld, de l'Institut, démontrer à l'œil nu la rotation de la terre, au moyen d'un immense pendule établi sous la coupole du Panthéon, — lequel pendule indique au plus ignorant le mouvement du globe, en élargissant, à chaque oscillation, une brèche à un monticule de sable, dans le sens opposé au mouvement dudit globe. Nous avons vu le télégraphe électrique sous-marin (1) faire la conversation à la minute entre la France et l'Angleterre; et ceci mérite un alinéa spécial.

Il n'y avait plus de Pyrénées sous le roi Louis XIV.

(1) Voir notre *Histoire du télégraphe électrique*, t. XII, p. 154.

Il n'y a plus de Manche, grâce à MM. Brett et Toché. Le grand câble télégraphique est tendu entre Douvres et Calais. La corde de chanvre, saturée dans un réservoir de goudron et de suif, est roulée par la force de la vapeur autour de la gutta-percha qui contient les fils de cuivre conducteurs de l'électricité. La corde est complétement recouverte par les fils de fer galvanisés, ayant pour but de protéger les conducteurs intérieurs contre l'action de la mer. La pesanteur est suffisante pour plonger l'appareil par la force même de gravité. Le câble, complétement entouré d'une robe brillante de fer, a l'air d'être en argent. Roulé sur lui-même et présentant un cercle de cinq pieds de haut et vingt pieds de circonférence, il pèse deux cents tonneaux.

Lorsque le télégraphe sous-marin fonctionnera régulièrement, il y aura une communication non interrompue entre l'Angleterre et les principales villes suivantes du continent : Calais, Paris, Bruxelles, Cologne, Berlin, Dresde, Vienne, Venise, Milan, Gênes.

Ce brillant avenir n'est plus un rêve, il a commencé. Le fil tendu de la France à l'Angleterre par un Anglais et un Français, rapprochés sous les auspices du comte d'Orsay, qu'on trouve dans toutes les nobles entreprises, reçoit chaque jour, depuis un mois, la dépêche-étincelle à Londres et la transmet instantanément à Paris. On assure qu'avec cette étincelle voyageuse, pour se souhaiter la bonne année, le prince Albert fera partir, de la Tour de Londres, les canons des Invalides, et que le prince Louis-Napoléon fera partir, des Invalides, les canons de la Tour de Londres.

C'est l'homme qui s'empare de la foudre et de l'éclair.

Mais, comme tout colosse humain a son pied d'argile, gare qu'une ancre de navire ne vienne couper le câble au milieu de la fête électrique, ou que quelque requin trop goulu n'intercepte et n'avale au passage la dépêche internationale!

Nous avons vu, en 1851, Frohsdorf et Claremont, divisés par un océan, se rapprocher sous la grande puissance d'ici-bas, sous la mort, qui a donné le coup de grâce à la duchesse d'Angoulême, en lui ouvrant le ciel, où les couronnes bravent les révolutions.

Qu'avons-nous vu encore en 1851? Parbleu! le diadème, la médaille, le trône, le sceptre et le manteau de l'empereur Faustin-Soulouque, confectionnés à Paris, chez M. Fourdinois, qui tient tout ce qui concerne son état. Bon teint garanti. Affranchir les demandes. Envois assurés jusqu'à destination, sauf les cas de force majeure et les sinistres... de mer. Notre histoire du *Fauteuil ensorcelé* vous montrera en détail le mobilier impérial de Soulouque et sa manière de s'en servir.

Nous avons vu enfin l'évêque de Nantes, au milieu d'une fête sublime, bénir ces quatre locomotives: *Nantes*, *Saumur*, *Angers* et *Tours*, qui évoluaient en grondant sous sa main, et emportaient bientôt, en huit heures, vingt mille voyageurs de Paris en Bretagne. M[lle] Elisa Morin, la muse nantaise, a consacré par une ode éloquente cette belle inauguration:

Oui, l'eau sainte a coulé sur l'énorme machine;
Mille voix ont prié pour que Dieu la domine.
Oh! ce moment fut beau, touchant et solennel!
Alors on vit venir la cité tout entière
Pour se faire témoin de l'ardente prière,
Qui pour elle montait au ciel!

Des vertus, des talents, peuples! la lutte est belle!
A ce noble combat le progrès vous appelle!

C'est pour favoriser sa haute mission
Que Dieu vous fait tracer cette rapide voie,
Ce long sentier de fer qui partout se déploie
En mille heureux traits-d'union !

Est-ce tout? non pas! Et la loterie des Lingots d'or! Quel beau lot gagné en un tour de roue, 400,000 fr., sans compter les petits lots! Si vous voulez connaître les heureux, demandez leurs noms à notre *Mercure*, c'est lui qui les porte sur ses ailes. Quant aux malheureux, n'en exigez pas la liste; c'est vous, c'est lui, c'est six millions neuf cent cinquante mille et tant de badauds! c'est tout le monde. J'ai gagné cependant, moi qui vous parle! j'ai gagné... les vingt sous que j'aurais pu perdre en prenant un billet. Voilà comment je gagne à toutes les loteries! J'excepte les loteries de charité, où l'on joue à qui perd gagne. Je vous recommande ma recette: elle est à la portée de chacun.

Passons aux morts de 1851, sans compter ceux du 2 décembre, et à part Cooper, Marie-Thérèse de France et ceux dont nous avons donné spécialement les notices et les portraits; à part aussi le maréchal Soult, qui aura son tour hors de la foule.

Voici, au centre de notre gravure, Daguerre, baptisé de gloire par le daguerréotype. Louis-Jacques-Mandé Daguerre naquit, en 1788, à Cormeille (Eure). Elève de Degotti, décorateur de l'Opéra, et du panoramiste Prévot, il conçut et fonda avec Bouton le fameux établissement du Diorama, dont la vogue fit parler en *rama* toute l'Europe. Le mécanisme en était simple, comme toutes les belles découvertes. « Le plancher mobile, dit M. de la Bédolière, supporté par des pieds droits munis de galets, tournait sur un pivot comme un moulin à vent sur sa base; l'escalier de la salle tournait avec elle dans un corridor circulaire. A chaque changement de vue, un seul homme mettait ce mécanisme en mouvement, et les spectateurs étaient transportés devant une large ouverture d'avant-scène, au fond de laquelle on apercevait le tableau à une distance qui variait de 12 à 18 mètres. On se sert, pour la peinture dioramique, de toiles de mousseline, de percale ou de calicot, tendues avec soin et de grande largeur. Après avoir enduit les deux côtés de deux couches de colle de parchemin, on peint sur la surface antérieure un effet clair avec des couleurs broyées à l'huile et étendues d'essence, à laquelle on ajoute de l'huile grasse dans les tons vigoureux. Afin de maintenir la diaphanéité de la toile, on n'emploie ni blanc ni couleurs épaisses, et l'on accuse les vigueurs du premier coup, sans jamais y revenir. L'effet obscur est peint sur la surface postérieure, et l'artiste, en l'exécutant, ne reçoit de lumière qu'à travers la toile. Après avoir glacé avec une couche de blanc transparent, il suit les contours du premier tableau pour les conserver ou les faire disparaître. Il modèle d'abord en blanc et en noir, et achève de peindre à l'huile, en donnant aux tons plus de vigueur que dans la dernière composition. Lorsque la toile est en place et que la lumière lui arrive seulement par devant, l'effet obscur est invisible. Aussitôt que ce dernier est éclairé, il annule les lignes de l'effet clair. Des châssis vitrés, placés derrière la toile, modifient la lumière au gré de l'artiste. »

On conçoit quelle précision d'œil et de main, quelle science de la lumière et de la perspective Daguerre déployait pour arriver par des moyens semblables à ses merveilleux tableaux du *Mont-Blanc*, de *Venise*, du *Temple de Salomon*, de la *Messe de minuit*, etc. On se souvient que dans ce dernier chef-d'œuvre « le crépuscule descendait par degrés, l'église était déserte et sombre; puis les cierges s'allumaient un à un, les fidèles s'agenouillaient sur les chaises auparavant vides, l'orgue se faisait entendre, et, après le service, les clartés s'éteignaient pour laisser l'église dans une pénombre que dissipaient les premières lueurs de l'aurore. »

En 1839, un incendie ruina Daguerre, qui se releva par l'invention du daguerréotype, de concert avec M. Niépce. Devant ces premières épreuves obtenues du soleil, ce fut un cri d'étonnement et d'enthousiasme universel. Daguerre reçut du gouvernement la croix d'officier de la Légion-d'Honneur et 6,000 francs de rente viagère. Content de sa gloire, il se retira à Petit-Brie-sur-Marne, où il est mort sans bruit, le 10 juillet, tandis que le daguerréotype inondait le monde entier, et que le neveu du co-inventeur, M. Niépce de Saint-Victor, le perfectionnait par la photographie (épreuves sur papier, noires et avec couleurs), nouvelle science qui tâtonne encore, mais qui fait des progrès extraordinaires... Nous aurons l'occasion d'y revenir.

A droite et à gauche de Daguerre, voici John Lingard, le célèbre historien anglais, mort aussi en juillet, prêtre catholique de Newcastle-sur-Tyne, auteur des *Antiquités de l'Eglise anglo-saxonne* et d'une *Histoire d'Angleterre*, beaucoup plus intéressante que celle de Hume; et Frédéric Bastiat, un des premiers économistes de France, représentant du peuple, mort à Rome onze mois avant le 2 décembre, auteur de la fameuse polémique contre M. Proudhon, et d'une foule de traités d'économie sociale et industrielle; savant aimable, intègre et spirituel, disent tous ceux qui l'ont connu.

Au-dessus de Bastiat et de Lingard, vous voyez les deux morts les plus illustres de l'armée, après le maréchal Soult: à gauche, le comte Horace Sébastiani, né à la Porta, en Corse, en 1775, parent de Napoléon, chef de bataillon à Arcole, colonel à Vérone, exécuteur du 18 brumaire à la tête des dragons, l'un des vainqueurs de Marengo, entré le premier à Vienne, blessé à Austerlitz, sauveur de Constantinople en 1807, conquérant de l'Espagne, chef de l'avant-garde en Russie, député de la Corse sous la Restauration, ministre en 1830 avec Casimir Périer, rival de Lamarque qu'il battit en duel, auteur des fameuses paroles: *L'ordre règne à Varsovie*, dix fois ambassadeur, maréchal de France en 1840, époux de M[lle] de Coigny et de M[lle] de Grammont, père de l'infortunée duchesse de Praslin, mort enfin dans la retraite et la douleur, à soixante-dix-huit ans; à droite, le maréchal Dode de la Brunerie, un des premiers admis à l'Ecole Polytechnique, officier du génie militaire dans toutes les grandes campagnes de l'Empire, directeur sous Louis-Philippe de l'immense travail des fortifications de Paris, toujours élevé par son mérite et malgré sa modestie, homme de sens et d'honneur, de savoir et de franchise, chrétien parfait et convaincu, en un mot, véritable et pur héros de Plutarque.

Au sommet central et au bas de notre gravure, les pertes de la science et de l'art en 1851, sont figurées: par Spontini, le compositeur de la *Vestale* et de *Fernand Cortez*, né et mort à Iesi, marche d'Ancône (1778-1851), professeur à Naples, maître de chapelle de Napoléon, de Louis XVIII et du roi de Prusse, naturalisé Français et correspondant de l'Institut; par Audubon, le Buffon-peintre des Etats-Unis, Breton d'origine, Parisien par l'éducation, Européen par la gloire, universel par les voyages, à la fois chasseur, aventurier, écrivain, artiste, millionnaire, disputant un oiseau rare aux serpents des forêts vierges, rival de Cuvier et de Humboldt, par sa magnifique *Ornithologie d'Amérique*, mort à soixante-onze ans pour se reposer enfin dans la tombe; par l'acteur Adrien Perlet, né à Marseille en 1795, admis au Conservatoire par éclat de rire, célèbre par ses mollets absents. Crispin aux Français, premier comique au Gymnase, inimitable dans le *Comédien d'Etampes* et dans vingt rôles morts avec lui, comédien savant, conteur spirituel, versificateur gracieux, et cachant de grandes vertus privées sous le masque de Thalie; enfin par Michel-Martin Drolling, digne fils du peintre de l'*Intérieur de cuisine*, si populaire au Louvre, grand prix de Rome en 1810, académicien des beaux-arts en 1833, auteur de l'*Orphée*, de la *Mort d'Abel*, de trente tableaux renommés, et dernièrement des belles peintures murales de Saint-Sulpice (*Vie de saint Paul*).

Le 2 décembre, pour en parler enfin, a renvoyé au

prochain numéro les anecdotes mondaines qui devaient égayer cette nécrologie. A janvier donc les étrennes et les noces et festins.

C. DE CHATOUVILLE.

P. S. De par l'administration du *Musée des Familles*, ses abonnés directs et indirects, multipliés si gracieusement depuis deux mois, sont priés de lire attentivement l'AVIS qui figure en tête du *Mercure*.



Le maréchal Sébastiani. Spontini, compositeur. Dode de la Brunerie, maréchal.
Lingard, historien. Daguerre. Bastiat, économiste.
Audubon, naturaliste. Perlet, artiste dramatique. Drolling, peintre.

Paris 1851.— Typographie HENNUYER et Ce, rue Lemercier, 24. Batignolles.

TRADITIONS POPULAIRES.

LA LÉGENDE DU SERPENT.



Le serpent montrant à Charlemagne son nid occupé par le crapaud.

J'aime les traditions populaires, surtout quand elles ont un sens, une moralité. C'est un mérite que je trouve dans l'histoire que je vais vous dire, et qui ne laisse pas d'ailleurs que d'être assez originale.

Pendant un séjour que Charlemagne fit en Suisse, à Zurich...

Mais d'abord, Charlemagne vint-il jamais en Suisse? A vrai dire, je n'en sais rien, et je ne serais pas étonné si beaucoup de mes lecteurs ne le savaient pas plus que moi. Pour résoudre cette question, il faudrait compulser maints volumes, et j'avoue que je m'en dispenserai. Quand même Charlemagne n'aurait jamais mis le pied en Suisse, l'erreur ne ferait tort à personne; et d'ailleurs, s'il n'y vint pas, il aurait pu y venir. Il n'est pas étonnant que le nom de ce grand prince se retrouve presque partout dans la mémoire des peuples, et qu'ils revendiquent leur part dans ses faits et gestes.

Or donc, Charlemagne se trouvant en Suisse, à Zurich, voulut honorer la mémoire de deux saints martyrs, Félix et Régula, jadis décapités par les païens. Sur le lieu même où ils étaient morts pour la foi, il éleva une colonne. Chez Charlemagne, la justice s'associait toujours avec la piété. Pour compléter son œuvre, il fit placer en haut de cette colonne une cloche, avec une corde qui pendait jusqu'à terre; puis, on publia par son ordre, à son de trompe, que si quelqu'un avait à demander justice, il lui suffirait de sonner cette cloche, et qu'aussitôt, n'importe en quel moment retentirait cet appel, l'empereur viendrait entendre et juger la cause.

O heureuse et excellente manière d'économiser le

temps et l'argent des justiciables! Parlez-moi du calife Haroun-al-Raschid, jugeant lui-même les procès, et, pour complément de son arrêt, faisant administrer cinquante coups de bâton au plaideur reconnu de mauvaise foi! Parlez-moi du bon saint Louis et de son arbre de Vincennes! Charlemagne, d'après la légende, avait aussi adopté cette paternelle coutume : que sa mémoire en soit louée! Les huissiers et les avocats ne trouveraient pas leur bénéfice à des formes judiciaires si peu compliquées; mais le public y gagnerait beaucoup, sans contredit.

La cloche et la corde étant posées et l'avis publié, l'application ne se fit pas attendre. A quelques jours de là, Charlemagne venait de rentrer de la chasse et de se mettre à table pour dîner. Quand on a couru les monts et les bois depuis l'aube à la poursuite des loups et des sangliers, il est permis d'avoir bon appétit. Aussi le monarque s'apprêtait-il à faire honneur au repas. Il allait attaquer un superbe paon rôti, mets royal en ce temps, quand soudain, voilà la cloche qui se fait entendre.

Rien ne doit déranger l'honnête homme qui dîne, a dit le chantre de la *Gastronomie*. Je crois bien que Charlemagne aurait préféré que la cloche tintât dans un autre moment. Il envoya un page pour savoir de quoi il s'agissait.

Un instant après, le page revint tout effaré. Franchement, il y avait de quoi. Il avait vu un serpent qui, tenant la corde dans sa gueule, faisait sonner la cloche comme aurait fait un être humain.

Certes, le cas était extraordinaire. Charlemagne se leva de table.

— Je dois, dit-il, la justice à tous. Bêtes ou gens, il n'importe.

Accompagné de toute sa cour, l'empereur se dirige vers la colonne. Il trouve en effet un serpent qui, à son arrivée, cesse de sonner et le regarde avec une expression au-dessus de sa nature; puis, l'animal se met à ramper devant lui, en tournant la tête de son côté, comme pour l'inviter à le suivre.

Charlemagne se rend à cet appel muet. Le serpent le conduit ainsi jusqu'au bord de la Limmat, près du trou dans lequel il faisait son gîte et déposait ses œufs. Un énorme crapaud s'en était emparé dans l'absence du propriétaire, et c'était pour rentrer en possession de son domicile que le serpent avait invoqué l'intervention de l'empereur.

Ce recours ne resta pas vain. Charlemagne eut bientôt jugé l'affaire. Immédiatement le crapaud usurpateur fut arraché du trou, condamné au feu et exécuté séance tenante.

Cela fait, Charlemagne alla retrouver son dîner, que l'on avait tenu chaud, sans doute; mais eût-il mangé froid, l'empereur avait, pour compenser cet inconvénient, la satisfaction d'un devoir accompli.

Trois ou quatre jours après, encore à l'heure du dîner de Charlemagne, un visiteur fort inattendu se présenta dans la salle du festin : c'était un serpent, le même qui avait invoqué si heureusement l'auguste justice. Chacun le reconnut : aussi se garda-t-on bien de faire aucun mal à ce client de l'empereur. Il s'avança d'un air respecteux, en serpent qui sait vivre, et sautant légèrement sur la table, dans un riche bocal qui faisait partie du service, il déposa une magnifique pierre précieuse, après quoi il sortit avec modestie, comme il était entré.

Frappé d'un tel prodige, Charlemagne fit bâtir sur le bord de la Limmat, à l'endroit où s'était accompli l'acte de justice, une église que l'on appela *l'église de l'eau* (*Wasserkirch*), et qui reste comme un monument de cette surprenante aventure (1).

N'est-il pas facile de voir, dans ce naïf récit conservé par un vieux chroniqueur, un hommage à cette souveraine équité devant laquelle tous étaient égaux, grands et petits? Charlemagne faisant respecter le principe de la propriété, même en faveur du dernier des animaux, en faveur d'un misérable reptile, n'est-ce pas le haut justicier qui n'aurait pas permis la violation du droit, même chez le plus humble de ses sujets? Dans ces temps trop féconds en oppressions subalternes, cette légende ne montre-t-elle pas la reconnaissance du pauvre peuple pour la monarchie qui étendait sur lui un sceptre protecteur?

Combien d'autres légendes renferment pareillement, sous leur forme naïve, une moralité bonne à recueillir!

TH. MURET.

(1) Cette légende se trouve rapportée dans la Chronique manuscrite de Brenwald, prévôt d'Embrach, dont une copie est conservée à la bibliothèque de Zurich.

PETITS VERS D'UN GRAND CHANTEUR.

M. Roger, de l'Académie nationale de musique, est non-seulement un artiste de premier ordre, mais encore un homme du monde accompli, et un poëte des plus spirituels. En voici des preuves que sa modestie pardonnera à notre indiscrétion. Ce sont deux épisodes de son dernier voyage en Allemagne. Il écrivait à M. H., de la manufacture royale de Meissen :

O merveille de l'art, ô rivale de Sèvres,
Porcelaine où sont peints de gracieux ébats,
Toi qui charmes nos yeux en caressant nos lèvres,
Frêle fille du Nord! je ne regrette pas
D'avoir appris ta langue et ta rude syntaxe.
Certes, le roi rendrait mon bonheur peu commun,
Si, pour chanter un soir au *service* de Saxe,
Il voulait bien m'en offrir un!

Devrient, le Talma de l'Allemagne, présentait à Roger un album où était écrit : *Tout lasse, tout casse, tout passe.* Roger prend la plume et répond ainsi :

Tout lasse? Oh! non, Monsieur : si votre cœur l'ignore,
Pour l'art et pour le bien, rien ne doit nous glacer.
Rachel et Devrient! vous que le monde adore,
Irait-on vous entendre et vous revoir encore,
Si tout devait lasser?

Tout casse? Il est trop vrai; je le dis avec peine,
C'est un cruel dicton qu'on ne peut effacer!
Et notre Ré........., et les biens qu'elle amène,
Et ma voix de ténor, avec ma porcelaine,
Tout doit un jour casser.

Tout passe, dites-vous? Ah! que Dieu vous entende!
Dans ma malle, avec soin, j'irais vite entasser
Vos émaux de Meissen, votre Sèvre allemande,
Au nez de la douane et sans payer d'amende,
Si tout devait passer.

LES CONTES EN FAMILLE.

LE PETIT KLAUS ET LE GRAND KLAUS.

Il y avait autrefois, dans un village dont le nom n'est point parvenu jusqu'à nous, deux paysans nommés Klaus; mais, s'il y avait entre eux parité de noms, il n'y avait point égalité de caractères ni de fortunes. Le premier était aussi spirituel et aussi joyeux que le second était niais et bourru. L'un, l'imbécile, possédait quatre chevaux; l'autre n'avait pour toute richesse qu'un seul cheval; et de cette différence était venue la coutume de les désigner par les noms de Klaus le grand et Klaus le petit. Il existait entre les deux paysans une convention par laquelle le petit Klaus était tenu de labourer les terres du grand pendant six jours de la semaine, et de joindre alors son cheval aux quatre chevaux de son voisin. En retour de ce service, le grand Klaus prêtait au petit, le septième jour de la semaine, ses quatre chevaux:—Ohé! ohé! mes cinq chevaux! criait alors Klaus le petit d'un air fier et en faisant claquer son fouet au-dessus des cinq chevaux que ce jour-là il regardait comme à lui, ohé! ohé! répétait-il en voyant passer les habitants du village tous endimanchés et se rendant à l'église, le livre sous le bras. Klaus le petit se croyait alors l'homme le plus heureux; le soleil lui semblait plus splendide, le son des cloches plus harmonieux: — Ohé! ohé! mes cinq chevaux! Et il faisait retentir au loin les claquements répétés de son fouet.

— Tu te vantes à tort, lui disait Klaus le grand, puisqu'il n'y a qu'un seul cheval à toi.

— C'est juste, répondait Klaus le petit, je ne le dirai plus. Mais dès qu'il apercevait de nouveaux passants, oubliant la défense du voisin et sa promesse: — Ohé! ohé! mes cinq chevaux! criait-il aussitôt, ohé! ohé!

— Je te défends, lui dit en colère Klaus le grand, de répéter ces mots davantage, ou je te punirai de ton mensonge et de ta vanité.

— Bien certainement je ne le dirai plus, promit encore Klaus le petit, et il était de bonne foi en faisant cette promesse; mais lorsque le dimanche suivant il vit les villageois qui, en se rendant à l'église, lui dirent bonjour et s'arrêtèrent pour le regarder, il trouva qu'il n'y avait pas de plus grand bonheur dans le monde que de pouvoir labourer avec cinq chevaux, et perdant encore une fois de vue et sa promesse et la menace du voisin: — Ohé! ohé! mes cinq chevaux! cria-t-il, ohé! ohé!

— Je saurai bien t'empêcher de te vanter plus longtemps de ce qui n'est pas, s'écria Klaus le grand, qui accourut furieux et armé d'un énorme bâton; il en asséna un si terrible coup sur la tête du cheval de Klaus le petit, qu'il le tua raide.

— Mon pauvre cheval! s'écria celui-ci en fondant en larmes et en s'abandonnant à toute la violence de sa douleur, car ce cheval qu'il aimait était toute sa fortune; mon pauvre cheval! et il tomba près de lui en sanglotant. Cependant, après avoir bien pleuré, il fallut songer à se calmer et à aviser quelque nouvelle ressource. Alors il dépouilla son cheval mort, fit sécher sa peau, la mit dans un sac qu'il chargea sur son dos, et il s'achemina vers la ville la plus proche, dans l'intention de vendre cette peau. Mais il avait une assez longue distance à parcourir et une épaisse forêt à traverser. Klaus s'y égara, et avant d'avoir pu retrouver son chemin, il faisait nuit close, et il ne fallait pas songer à gagner la ville avant le jour. Il aperçut enfin une petite métairie dont la lumière semblait lui sourire à travers les fentes des volets: — Sans doute, pensa Klaus, je trouverai là un abri pour la nuit.

Il frappa donc à la porte; une femme parut à une fenêtre, et quand elle sut ce qu'il demandait: — Retournez sur vos pas, lui dit-elle, je ne puis introduire personne dans ma maison pendant l'absence de mon mari, passez votre chemin; et elle ferma la fenêtre.

— Il faut donc passer la nuit à la belle étoile! se dit Klaus. Après tout, ajouta-t-il en mesurant des yeux une belle meule de foin élevée près de la maison et abritée par un toit de chaume, il me semble que je ne serais pas trop mal couché là-haut si j'y pouvais atteindre. Il grimpa donc sur la meule de foin, et tout en s'y tournant pour se faire une place commode, il s'aperçut que les volets de la maison n'étaient qu'à demi poussés, et qu'il pouvait très-bien voir à travers l'une des fenêtres ce qui se passait à l'intérieur. Il y avait donc dans une chambre une table mise, sur laquelle étaient deux couverts, du pain, du vin, un rôti et des poissons frits. Les deux convives étaient la fermière et le scribe du village, méchant petit bossu, inventeur perpétuel de mauvais tours, et qui, pour cette raison, était l'effroi de tout le pays, à la seule exception de la fermière qu'il ménageait, parce qu'elle faisait d'excellentes tartes dont il était fort gourmand. Tous deux s'étant mis à table, soupèrent de bon appétit, et Klaus remarqua que la fermière, qui riait de tout son cœur en écoutant les histoires du bossu, remplissait souvent son verre, qu'il vidait avec la plus merveilleuse promptitude.

Pendant ce temps, Klaus le petit, qui était à jeun depuis le matin, savourait de l'œil le souper, et surtout le poisson frit: — Ah! si j'étais en tiers dans ce repas, que j'y ferais bien ma partie! pensait-il. Et tandis qu'il s'agitait sur sa meule de foin et soupirait d'envie, le pas d'un cheval, qui semblait s'approcher de la maison, se fit entendre; en peu d'instants il fut devant la porte, où il s'arrêta, et un homme en descendit; c'était le fermier qui revenait de la ville où il avait fini ses affaires plus tôt qu'à l'ordinaire.

Ce paysan était le meilleur homme du monde, mais il ne pouvait souffrir le petit bossu; sa vue le faisait à l'instant entrer en fureur, et il ne manquait jamais, quand il en trouvait l'occasion, de venger sur sa bosse toutes les méchancetés qu'il faisait sans cesse à ses voisins. Le fermier était considéré dans le pays comme le redresseur de torts; aussi le bossu, qui le savait bien, l'évitait avec soin; ce n'était qu'en son absence qu'il allait rendre visite à la fermière, et celle-ci, qui était désireuse de se tenir en bons termes avec le méchant scribe et de ne pas s'exposer à ses mauvais tours, ne le laissait jamais partir sans lui avoir servi à souper ce qu'elle avait de meilleur dans son buffet. A la voix du fermier qui frappait à la porte, tous deux restèrent immobiles; puis la fermière, entrevoyant d'avance la colère de son mari, supplia le bossu de consentir à se cacher dans un grand coffre vide qui était dans un coin derrière la porte. Saisi d'effroi et croyant déjà sentir sur son dos les effets de cette colère, il sauta dans le coffre; aussitôt la fermière baissa le couvercle, après quoi elle se hâta de cacher dans le four les restes du souper, afin que son mari n'en vît rien.

— Oui, oui, cache, cache, murmura à demi-voix Klaus sur sa meule de foin.

— Qui parle là-haut? demanda le paysan qui avait l'oreille fine et qui dirigea ses yeux vers le haut de la meule où il aperçut Klaus. Que fais-tu là? descends et entre avec moi à la maison. Klaus obéit, et raconta alors au fermier comment il s'était égaré, et il le pria, comme il avait prié la fermière, de lui accorder l'hospitalité pour la nuit.

— Cela va sans dire, répondit le fermier; entre, nous mangerons ensemble un morceau.

La fermière les reçut cordialement, mit d'assez bonne grâce deux couverts sur le bout d'une longue table, avec un plat de sarrasin dont le fermier mangea d'un ferme appétit, mais dont Klaus le petit ne toucha que du bout des lèvres, en songeant à l'excellent rôti qui était caché dans le four de campagne avec le poisson frit et la tarte succulente. Pour se débarrasser de ce mauvais souper qui ne faisait pas son affaire, il imagina de marcher à plusieurs reprises sur son sac qu'il avait placé sous la table et qui renfermait la peau de son cheval, et chaque mouvement de son pied ne manquait pas de faire crier le cuir desséché.

— Qu'est-ce que ce bruit? demanda le fermier.

— Chut! répondit Klaus, et il marcha de nouveau sur la peau du cheval, qui de nouveau cria.

— Qu'as-tu donc dans ce sac? demanda encore le fermier.

— C'est un sorcier que j'y tiens renfermé, répondit Klaus feignant un air de mystère. Je vais l'interroger; et il se baissa comme pour approcher son oreille plus près du sac.

— Eh bien! que dit-il ton sorcier? demanda le fermier.

— Il dit, maître, que nous ne devons pas toucher à ce plat de sarrasin, parce que, d'après le pouvoir qu'il possède, il a mis dans le four un rôti, du poisson frit et une tarte.

— Que nous chantes-tu là? dit le paysan qui se prit à rire; mais il alla néanmoins ouvrir le four, où, à son grand étonnement et à sa grande joie, il trouva le souper en question, que dans sa simplicité crédule il attribua au pouvoir du prétendu sorcier. Quant à la fermière, qui avait ses raisons pour paraître le croire aussi, elle mit le plus vif empressement à placer sur la table le rôti, le poisson frit et la tarte.

Tout à coup la peau du cheval cria de nouveau.

— Que dit encore ton sorcier? demanda le paysan.

— Il prétend, maître, qu'il y a dans le four trois bouteilles de bon vin.

La fermière, alarmée de plus en plus, courut ouvrir le four, et feignant une grande surprise, elle apporta les trois bouteilles de vieux vin que le fermier trouva si bon et dont il but si souvent, que bientôt il fut de l'humeur la plus joyeuse, et qu'il déclara à Klaus qu'il était homme à tout donner pour posséder un tel sorcier.

— Je suis sûr que ton sorcier peut, s'il le veut, nous faire voir le diable, et, ma foi, je me sens en ce moment d'humeur à braver sa présence.

— Oh! répondit Klaus le petit, mon sorcier peut tout ce qu'il veut, et j'ai des raisons pour être certain qu'il fera tout ce que je lui demanderai. N'est-ce pas? demanda Klaus, en marchant sur la peau de son cheval qui répondit aussitôt en criant. — Mais, continua-t-il, le diable est bien laid, et si j'ai un conseil à vous donner, c'est de le laisser en repos.

— N'importe, n'importe, reprit le paysan à moitié gris, je n'ai pas peur de lui et je veux le voir.

Klaus marcha sur son sac.

— Eh bien, demanda le paysan, que dit-il encore?

— Qu'il consent bien à faire paraître le diable, mais sous la forme d'un bossu.

— Ouff! l'odieuse figure qu'il prendra là! Mais c'est égal, j'y consens; je suis averti que c'est le diable, ainsi je ne me mettrai point en colère; mais qu'il n'approche pas trop de moi.

La peau du cheval cria en ce moment.

— Que dit le sorcier?

— Que vous n'avez qu'à ouvrir le coffre qui est derrière la porte, répondit Klaus, et que vous y trouverez le diable; mais que vous devez tenir fermement le couvercle et le refermer vite, de peur qu'il ne s'échappe.

— Viens donc m'aider, dit le paysan. Et tous deux se dirigèrent vers le coffre, où le pauvre bossu se tenait accroupi plus mort que vif. Le fermier, ayant soulevé un peu le couvercle du coffre, reconnut sa figure: — Oui, c'est bien le diable! s'écria-t-il en refermant le coffre et reculant épouvanté jusqu'au milieu de la chambre; je l'ai vu, il ressemble trait pour trait à cet odieux bossu que je déteste!

Klaus, pour le remettre de son effroi, lui versa un grand verre de vin qu'il avala tout d'un trait, et de nouveau il lui demanda s'il voulait lui céder le sorcier qui était dans son sac.

— Impossible, dit Klaus le petit; songez donc que je perdrais par là tout le profit que je tire de mon petit sorcier, et ce profit est considérable.

— Mais si je te donne en échange un boisseau d'argent, dit le fermier.

Klaus parut hésiter: — Il est certain, répondit-il, que vous avez été bon pour moi, que vous m'avez donné l'hospitalité et un bon souper; mais mon sorcier est un trésor, et... si je consens à vous le donner, il faut au moins que le boisseau d'argent que vous m'offrez soit aussi comble que possible.

— Il le sera, tu peux y compter, répondit le fermier enchanté; il sera aussi comble que tu le désires; mais à une condition encore, c'est que tu me débarrasseras de ce coffre, je ne veux pas le garder une heure de plus dans ma maison; car, qui pourrait m'assurer que le diable, s'y étant mis une fois, n'y reviendrait une autre?

Les conventions faites, Klaus le petit remit au paysan le sac renfermant la peau du cheval, et reçut en échange un boisseau comble d'argent, plus une brouette par-dessus le marché, pour pouvoir transporter et l'argent et le coffre; et après avoir pris congé du bon fermier et de sa femme, il entra dans une grande forêt au bout de laquelle coulait une rivière large et profonde sur laquelle s'élevait un pont. Arrivé au milieu de ce pont, Klaus le petit s'arrêta tout à coup: — Parbleu, qu'ai-je besoin, dit-il, de m'embarrasser plus longtemps de ce vieux coffre vide? Il est si lourd, qu'on le croirait rempli de pierres; je suis fatigué de le rouler ainsi; ne laissons pas échapper une aussi belle occasion et jetons-le à la rivière. En parlant ainsi, il l'avait ôté de la brouette, et il s'apprêtait à le pousser dans l'eau, lorsque les accents les plus pitoyables sortirent tout à coup du meuble: — Hélas! hélas! prenez pitié de moi! laissez-moi vivre! disait le pauvre bossu à demi mort d'effroi.

— Oh! oh! le diable y est encore? reprit Klaus; raison de plus pour jeter le coffre à la rivière. Vite, dépêchons-nous.

— De grâce, écoutez-moi, reprend le prisonnier; je vous promets, si vous me laissez la vie sauve, de vous donner pour récompense un boisseau d'argent.

— Si cela est ainsi, je consens à ne point jeter le coffre à la rivière; mais tu n'en sortiras que chez toi, et donnant donnant, en me remettant le boisseau d'argent.

— Conduis-moi donc à ma demeure, et tu verras que je sais tenir ma parole.

Et Klaus se remit encore une fois à brouetter et son argent et le coffre contenant le pauvre bossu, qui, arrivé chez lui et délivré de son étroite prison et de la peur d'y être noyé, s'empressa de tenir sa promesse, et mesura à Klaus le petit un second boisseau d'argent.

— J'aurais tort de ne pas avouer, pensa-t-il en reprenant le chemin de son village et en poussant devant lui sa brouette chargée d'une fortune, que mon cheval m'a été amplement payé. Que dira Klaus le grand quand il me verra si riche? Et quand il fut arrivé, il versa le contenu de ses deux boisseaux au milieu de sa chambre, et il envoya demander à Klaus le grand de lui prêter une mesure.

— Que veut-il mesurer? pensa ce dernier ; et, curieux de le savoir, il enduisit de goudron le fond de la mesure, afin que quelques parcelles de ce qu'on allait y mesurer pussent s'y attacher et que par ce moyen sa curiosité fût satisfaite. En effet, le résultat fut ce qu'il avait prévu, et lorsqu'on lui rapporta la mesure, il aperçut, à son grand étonnement, trois petites pièces d'argent qui étaient restées collées au fond. Il courut tout éperdu chez Klaus le petit.

— D'où te vient tant d'argent? lui demanda-t-il en lui apprenant comment il avait découvert son secret.

— De mon pauvre cheval dont j'ai vendu la peau, lui répondit Klaus le petit.

— Ma foi, on te l'a payée au centuple, reprit l'autre; et rentrant aussitôt chez lui, il courut chercher une hache



Klaus le petit montrant le diable au paysan. (Page précédente.)

dont il assomma ses quatre chevaux, après quoi les ayant dépouillés, il chargea les quatre peaux sur une charrette et les conduisit à la ville.

— Des peaux! des peaux! criait-il dans toutes les rues; qui veut acheter des peaux, qui veut des cuirs?

A ces cris, tanneurs, corroyeurs, cordonniers et savetiers, tous sortirent d'abord de leurs maisons et demandèrent au crieur le prix de ses peaux.

— Un boisseau d'argent pour chacune, répondit Klaus.

— Il est fou! dirent-ils tous à la fois; croit-il que nous mesurons l'argent au boisseau?

— Des peaux! des peaux! se remit à crier Klaus le grand, qui veut acheter des peaux et du cuir excellent?

Et à tous ceux qui lui en demandaient le prix, il répondait toujours :

– Un boisseau d'argent pour chacune.

— Décidément, ce paysan veut se moquer de nous, dirent-ils enfin, et tanneurs et corroyeurs, cordonniers et savetiers, tous s'armant des instruments de leur métier, tombèrent sur le malencontreux marchand.

— Ah ! des peaux ! des peaux ! dirent-ils en se moquant et le contrefaisant ; attends, attends, nous allons te tanner la peau. Chassons ce fou de notre ville et châtions-le comme il le mérite ! Et Klaus le grand, poursuivi et roué de coups, se hâta de sortir de la ville, mais non sans avoir juré de se venger sur Klaus le petit de l'affront qu'il venait de recevoir.

Celui-ci, pendant ce temps, avait perdu sa vieille servante, qui venait de mourir à près de cent ans ; et bien qu'elle eût toujours été fort acariâtre, il avait été constamment bon pour elle et il était reconnaissant de ses soins. Lui-même l'avait couchée dans son propre lit, l'y avait soignée attentivement, et bien qu'elle fût morte maintenant, il voulut la veiller pendant cette dernière nuit, et il alla s'asseoir tristement sur une chaise derrière le poêle. Il était plongé dans de pénibles pensées, lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit doucement, et il vit, à la clarté de la lune, Klaus le grand qui s'avançait avec précaution, portant dans sa main la hache dont il avait assommé ses quatre chevaux. Marchant droit vers le lit où il supposait Klaus le petit endormi, il leva le bras et asséna un coup terrible sur la tête de la vieille défunte.

— Tiens, dit-il, voilà pour toi ; désormais tu ne te moqueras plus de moi... Et il sortit de la chambre.

— Quel méchant homme ! s'écria Klaus le petit, saisi d'horreur ; ainsi il est clair que c'est moi qu'il voulait tuer ! Combien il est heureux que ma pauvre vieille Marthe ait été bien morte, elle eût péri de ce terrible coup, et je ne m'en serais jamais consolé.

Quand le jour fut venu, il la revêtit de ses habits du dimanche, l'enveloppa de sa mante, puis ayant emprunté le cheval et la voiture d'un voisin, il plaça la vieille sur la banquette de derrière, puis s'étant mis en chemin dans cet équipage, il traversa la forêt et bientôt il s'arrêta devant un cabaret afin de s'y restaurer, car il était parti à jeun. Le cabaretier était un assez brave homme, mais si coléreux, si prompt à s'emporter, qu'il était redouté partout ; cependant comme il était fort riche, on avait pour lui beaucoup de considération.

— Bonjour, l'ami, dit-il à Klaus le petit ; tu t'es mis en chemin de bien grand matin ?

— Oui, répondit Klaus, je me rends à la ville avec la vieille Marthe qui est là dans la voiture et que je n'ai pu déterminer à descendre. Obligez-moi donc de lui porter un verre de votre excellent hydromel ; seulement ayez soin d'élever un peu la voix en lui parlant, car elle a l'oreille très-dure.

— Bien, bien, reprit le cabaretier en versant de l'hydromel dans un verre dont la dimension contenait bien les deux tiers d'une bouteille, rapportez-vous-en à moi ; et il s'empressa de le porter à la vieille Marthe.

— Voici un verre de vieux hydromel que je vous apporte de la part de votre jeune maître, dit-il à haute voix à la vieille, qui n'avait garde de répondre.

— N'entendez-vous pas, reprit le cabaretier d'une voix encore plus forte, que voici un verre d'hydromel de la part de votre jeune maître ?

Et comme la vieille gardait toujours le même silence, il répéta de nouveau la même phrase cinq à six fois, d'une voix toujours plus assourdissante et toujours sans plus de succès ; ce qui finit par l'exaspérer à tel point que, ne pouvant plus se contenir, il lança le verre d'hydromel à la tête de la morte, et le coup fut si violent, qu'elle tomba à la renverse dans la voiture.

— Ah ! s'écria Klaus le petit en accourant et en prenant le cabaretier au collet, vous avez tué la pauvre Marthe, hélas ! hélas ! voyez la blessure horrible que vous lui avez faite à la tête !

— Malheureux que je suis ! s'écria à son tour le cabaretier au désespoir, c'est la faute de ma maudite vivacité ! Mon pauvre Klaus, mon cher Klaus, pardonne-moi, je te donnerai ce que tu demanderas, un plein boisseau d'argent, et je ferai enterrer la vieille Marthe par-dessus le marché, et avec la plus grande pompe, si tu veux me promettre de cacher ce malheur ; autrement je serai condamné à perdre la vie, et j'en serais pourtant bien fâché.

Klaus le petit consentit à la demande du cabaretier, qui se crut bien heureux d'en être quitte à si bon marché ; et après avoir vu enterrer la vieille avec toute la pompe promise, il revint chez lui avec un boisseau d'argent de plus. Alors, il lui prit envie de mesurer aussi cet argent comme il avait mesuré l'autre, et il envoya de nouveau prier Klaus le grand de lui prêter sa mesure.

— Comment ? s'écria celui-ci saisi de surprise, ça n'est pas possible ! et il courut sur-le-champ à la maison de Klaus le petit, où il ne fut pas peu stupéfait de retrouver celui qu'il croyait avoir assommé. Mais ses yeux, qui s'étaient d'abord dirigés sur lui, s'en détournèrent promptement à l'aspect du trésor qui était au milieu de la chambre, et qui était encore grossi depuis qu'il l'avait vu.

— D'où tires-tu donc tout cet argent ? demanda-t-il, et qui t'a donné ce surcroît de richesses ?

— C'est le prix du cadavre de ma pauvre vieille Marthe que tu as tuée à ma place, répondit Klaus le petit ; tu voulais m'ôter la vie, mais tu t'es trompé, comme tu le vois, et j'ai vendu la pauvre vieille pour un boisseau d'argent.

— Quel excellent marché ! pensa Klaus le grand, sans le moindre remords, en retournant chez lui ; il faut que j'avise au moyen de vendre de la même manière ma vieille servante, car elle a bien cent ans aussi. Et, à peine rentré, il courut chercher sa terrible hache, et d'un seul coup il assomma la vieille centenaire qu'il mit dans sa voiture et qu'il traîna à la ville.

— Voulez-vous acheter un cadavre ? demanda-t-il à un apothicaire, j'en ai un à vous vendre.

— Et où avez-vous pris ce cadavre ? demanda à son tour le pharmacien d'un air soupçonneux.

— C'est celui de ma vieille servante, répondit Klaus le grand ; elle était sourde, aveugle et paralytique, partant elle n'était plus bonne à rien ; or, je l'ai tuée et j'ai résolu de la vendre pour un boisseau d'argent.

— Vous êtes un misérable fou ! s'écria l'apothicaire avec horreur, et si ce que vous dites est vrai, il pourra vous en coûter votre tête. Il se mit à lui représenter alors l'atrocité de l'action dont il se vantait, et lui démontra comment, en se rendant coupable de cet acte d'impiété et de cruauté, il avait mérité d'être puni de mort par la loi ; enfin, il l'effraya si bien, que courant en toute hâte à sa voiture, il s'y jeta précipitamment et fouetta son cheval si vigoureusement qu'il prit le galop et qu'en peu de temps il fut hors de la ville.

— Tu me le payeras ! murmurait Klaus le grand, en courant sur la grande route ; tu me le payeras, maudit faiseur d'histoires ! Et aussitôt qu'il fut rentré, prenant le

plus grand sac qu'il pût trouver, il courut chez Klaus le petit : — Tu m'as encore joué un tour pendable, lui dit-il; c'est d'après tes conseils que j'ai assommé mes quatre chevaux et que j'ai tué ma vieille servante ; tu as inventé des mensonges pour me perdre ; mais c'est fini, tu ne me tromperas plus. Et en achevant ces mots, il empoigna d'une main ferme Klaus le petit, qui, beaucoup moins fort que lui, fut contraint d'entrer dans le sac, dont Klaus le grand noua les cordons solidement et qu'il chargea sur son dos, dans l'intention d'aller le noyer. Mais avant d'arriver sur le bord de la rivière, il fallait faire un long bout de chemin et passer devant une église où le son de l'orgue se faisait entendre, ainsi que la voix des fidèles ; car ce jour-là était justement un dimanche. Klaus le grand, qui n'était pas fâché de se reposer un peu, car Klaus le petit ne laissait pas que d'être lourd à porter, déposa son sac devant la porte de l'église, et comme il était très-solidement noué et que le prisonnier était dans l'impossibilité de s'échapper, il entra à l'église avec toute sécurité.

Le pauvre petit Klaus s'agitait vainement dans son sac, il avait beau remuer, la corde ne pouvait rompre, et ses lamentations devenaient de plus en plus pitoyables : — Bonté divine ! disait-il, faut-il si jeune encore entrer déjà dans l'autre monde?

Un vieux pâtre, qui gardait son troupeau à quelques pas de lui, appuyé sur son bâton, l'entendit :

— Tu te plains de ce qui ferait ma joie, lui répondit-il, car moi qui suis si vieux, si chétif, si misérable, je ne puis parvenir à y passer dans ce nouveau monde que tu redoutes.

— Eh bien, dénoue le cordon qui ferme le sac, reprit Klaus, et essaye de te mettre à ma place, je te promets que tu ne tarderas pas à quitter ce monde-ci pour le nouveau.

Aussitôt, le vieux pâtre dénoua les cordons, ouvrit le sac, et Klaus le petit en sortit joyeusement et en remerciant le vieux berger.

— Je te recommande mon troupeau, lui dit le vieux pâtre en se fourrant dans le sac, surveille-le attentivement et soigne-le bien.

— Soyez sans inquiétude, répondit Klaus le petit, votre troupeau ne manquera de rien, et en parlant ainsi, il noua solidement le sac, et prenant le bâton du vieux pâtre, il chassa les bêtes devant lui et s'éloigna rapidement. Peu de temps après, Klaus le grand sortit de l'église et rechargea sur son dos le sac qui lui sembla bien plus léger, ce qu'il ne manqua pas d'attribuer au repos qu' l avait pris, et il se dirigea vers la rivière, au bord de laquelle étant arrivé, il prit son sac et le jeta dans l'eau avec le vieux pâtre dedans : — Cette fois, dit-il, tu ne m'attraperas plus ; et satisfait de son tour d'adresse, il reprit le chemin de sa maison. Mais comme il était sur le point d'y arriver, il faillit tomber à la renverse, car il aperçut devant lui Klaus le petit conduisant son troupeau.

— Quoi ! s'écria-t-il en le voyant, ne t'ai-je pas tout à l'heure jeté dans la rivière? — Cela est vrai, répondit Klaus le petit, il y a de cela une bonne heure à peu près.

— Et d'où te vient donc ce beau troupeau?

— Ce sont des animaux marins, répondit Klaus le petit ; mais je te vais conter l'affaire et tu verras que je te dois la plus grande reconnaissance, et que tu m'as rendu un immense service en me jetant dans la rivière. J'allai de suite au fond de l'eau, et cela sans la moindre difficulté, sans la moindre incommodité : on trouve là le gazon le plus doux et le plus moelleux, et les prairies les plus belles et les plus verdoyantes. J'étais donc étendu mollement sur la mousse, lorsque je sentis qu'on déliait le sac où j'étais enfermé, et aussitôt une jeune fille radieuse de beauté me prit par la main et m'en fit sortir, en me disant : — Te voilà donc, petit Klaus, mon ami ; il y a longtemps que je t'attends pour t'enseigner la route qui doit te conduire à la fortune, c'est-à-dire à la possession d'un magnifique troupeau que tu trouveras à une lieue d'ici. Or, après avoir reçu ses instructions, je suivis le cours de la rivière, qui est la grande route des habitants de ces régions, qui vont rejoindre le vaste Océan ; et jamais je n'ai parcouru un aussi beau pays que celui-là.

— Pourquoi donc l'as-tu quitté si vite, puisque tu t'y trouvais si bien?

— Parce que j'ai voulu, pour arriver plus tôt, prendre le chemin de traverse qui m'a évité les sinuosités de la rivière. Arrivé à l'endroit indiqué, j'ai trouvé, comme tu le vois, le beau troupeau promis, et je retourne avec mes bêtes dans les belles régions aquatiques dont je viens de te parler.

— Il faut convenir que tu es un heureux coquin, dit Klaus le grand tout étourdi de l'histoire qu'il venait d'entendre ; mais, crois-tu que, si j'allais au fond de l'eau, je trouverais aussi un troupeau?

— Je n'en doute pas, répondit Klaus le petit ; mais en conscience, je ne puis te porter sur mes épaules jusque-là, tu est trop lourd pour moi ; mais si tu veux te procurer un sac et gagner le bord de la rivière, je te promets de te rendre le service de t'y jeter.

— J'y serai avant toi, reprit Klaus le grand, mais je te préviens qu'une fois au fond de l'eau, si je ne trouve un troupeau semblable au tien, je reviendrai te laver la tête d'une rude manière.

— Bien, bien, dit l'autre, et le laissant partir devant, il continua tranquillement son chemin, en poussant devant lui son troupeau.

Il y avait déjà longtemps que Klaus le grand l'attendait, lorsqu'il atteignit le bord de la rivière où le troupeau qui mourait de soif courut précipitamment.

— Vois-tu comme mes bêtes sont pressées de rentrer dans leur élément, lui cria Klaus le petit ; vois-tu comme elles sont impatientes d'arriver au fond de l'eau?

— Laisse là tes bêtes, reprit Klaus le grand, et aide-moi vite à entrer dans le sac. — Et quand il y fut : — Mets encore une pierre au fond du sac, lui dit-il, afin qu'il aille plus vite au fond de l'eau.

— Sois tranquille, lui répondit Klaus le petit, tu plongeras sans peine ; et comme l'autre insista de nouveau pour qu'il mît une pierre au fond du sac, il alla ramasser la plus grosse qu'il pût trouver, la mit au fond du sac qu'il noua solidement, puis le poussant du pied, le sac tomba et disparut avec la rapidité d'une flèche.

— A présent, cherche ton troupeau marin ! dit Klaus le petit, et chassant le sien devant lui, il reprit le chemin de son village.

Ainsi, celui des deux Klaus, qui avait toujours voulu nuire à l'autre, trouva le juste châtiment de sa perversité ; cependant, il ne faut pas induire de ce conte qu'il est permis à chacun de se faire justice et de rendre, même à un méchant, le mal pour le mal ; Klaus le petit fut coupable en cela, aussi en reçut-il à son tour le châtiment mérité, car, en rentrant chez lui, il ne retrouva plus rien de tous ses boisseaux d'argent : un voleur était entré qui avait emporté le trésor, et il ne restait plus à Klaus le petit que le troupeau du vieux berger.

A. ARAGON.

SAINTE CLOTILDE ET SAINTE GENEVIÈVE.

La nouvelle église de Sainte-Clotilde, dont nous avons donné la vue générale, marche, à grands coups de ciseau, vers son complet achèvement. M. Gau, le savant architecte, ayant mis la dernière main à l'ensemble de son œuvre, les sculpteurs ont attaqué tous les points de l'église en même temps : le grand portail et les tours, les portails latéraux, la nef et les bas côtés, ainsi que la chapelle de la Sainte Vierge. La sculpture et l'ornementation des tours et de la galerie sont déjà arrivées aux trois quarts de leur exécution totale. Il sera bientôt possible de juger dans son ensemble ce premier essai de l'architecture gothique, tenté à Paris en plein dix-neuvième siècle.

Statue de *Sainte Clotilde*, par M. Feugère-des-Forts, exposée au dernier Salon.

Sainte-Clotilde présente la forme d'une croix latine extrêmement allongée. Sa longueur est de 61 mètres sous une hauteur de 26 mètres à la clef de voûte, et elle occupera dans son périmètre total un emplacement de 98 mètres en longueur sur 48 de largeur, en y comprenant une enceinte grillée précédée d'une place quadrangulaire plantée d'arbres et décorée d'une fontaine dont le style architectural rappellera celui de l'église. (Voir notre gravure du tome XVIII, p. 337.)

M. Gau persiste, nous dit-on, dans le dessein de faire surmonter les tours de flèches de pierre de grande dimension. Rien de plus gracieux, en effet, que ces pyramides gothiques du treizième ou du quatorzième siècle, dont les deux églises abbatiales de Saint-Nicaise, de Reims, et de Saint-Jean-des-Vignes, de Soissons, nous offraient, parmi tant d'autres, de si parfaits modèles. Mais en dehors de la question d'économie, au moment où Paris va être obligé de bâtir de nouvelles églises, les flèches de Sainte-Clotilde seraient peut-être d'un goût contestable, si l'on considère le peu de longueur totale de l'édifice et la surélévation exagérée des voûtes. Cependant, pour le spectateur qui serait placé sur le quai des Tuileries ou sur la place de la Concorde, le portail et ses deux tours dominant tous les édifices qui l'environnent et se profilant sur les cieux d'une manière majestueuse, il faut convenir que, vues de là, les deux flèches appelées à le surmonter produiraient un fort grand effet.

Quant aux travaux supplémentaires de peinture et de sculpture, ils vont être distribués aux artistes dans le courant de janvier. C'est le cas de rappeler la belle statue de *sainte Clotilde*, exposée au dernier Salon par M. Feugère-des-Forts, et dont nous avons signalé déjà le mérite et le succès. Cette personnification si pure, si inspirée, si *française*, de la reine de la nouvelle église, serait digne, pour y figurer, des honneurs du marbre, et assurera du moins à son auteur un titre sérieux à fournir sa pierre au monument.

Au moment où Sainte-Clotilde s'achève, le gouvernement rend à sainte Geneviève le Panthéon désert. Paris retrouve ainsi en même temps ses deux patronnes nationales, celle qui fit la France chrétienne, et celle qui la sauva des barbares ; — noble vœu exprimé avec tant d'éloquence par M. le vicomte Jules de Francheville, le poëte de la *Foi* et de la *Patrie* :

Ces saintes de granit, aux fronts audacieux,
Pour calmer nos douleurs, les élevant aux cieux,
Portent, dans leur beauté, le nom des saintes femmes
Qui suivaient le Sauveur ; et, pour charmer nos âmes,
Ont aussi dans la voix de suaves accords,
Dans les mains de l'encens pour embaumer nos corps.

C'est d'abord Notre-Dame, au gigantesque faîte,
Qui contient tout un peuple aux plus grands jours de fête,
A qui le Christ un jour, de la mort triomphant,
Montra le monde, et dit : « Femme, c'est ton enfant. »

Conservant de parfums son urne toujours pleine,
Plus humble, vous voyez paraître Madeleine ;
Sur nos pieds fatigués prête à répandre encor
L'arome qu'elle essuie avec ses tresses d'or ;
Types transfigurés d'une double puissance :
Ici le repentir, et là-bas l'innocence.

Puis, au sommet d'un mont, le regard attristé
Voit une vierge en deuil, le front déshérité
De la croix qui pour elle était un diadème ;
Le roi, fléau de Dieu, la respecta lui-même !...
Geneviève, leur main raya ton nom si beau ;
Ils ont pris ton église ; ils en font un tombeau !

Dans ces lieux où coula le sang du sacrifice,
Vos gloires... vous semblez les traîner au supplice ;
Vous souillez vos élus d'un affront immortel :
La croix n'est qu'un gibet, quand vous ôtez l'autel !
C'eût été beau de voir, dans un double mystère,
L'ange de Tolbiac, la vierge de Nanterre,
Qui firent éclater notre gloire ici-bas ;
Du sommet de leurs tours veillant sur nos combats,
De triomphes divins nous donner l'espérance :
L'une a sauvé Paris, l'autre a fondé la France.

L'ART ET LES ARTISTES ITALIENS (1).

SALVATOR ROSA.

I. POETE. MUSICIEN. PEINTRE. BRIGAND.

A l'ouest de Naples, derrière la colline qui porte le château Saint-Erme et la chartreuse de Saint-Martin, on trouvait, au commencement du dix-septième siècle, et on trouve encore aujourd'hui un étroit défilé coupé dans les rochers du Monte-Donzelle; ce chemin, ombragé de lentisques, de caroubiers et de magnifiques pins d'Italie, conduit au vaste couvent et au magnifique village de l'Arenella. Parmi les humbles demeures dont la simplicité contrastait avec le splendide séjour des hommes de Dieu, s'élevait une maison plus vaste, mais plus pauvre encore,



Paysage de Salvator Rosa. Musée du Louvre.

plus délabrée; ancienne demeure des seigneurs féodaux de l'Arenella, la *Casaccia*, comme on l'appelait, n'était plus que le refuge des familles auxquelles leur indigence ne permettait pas d'avoir une cabane particulière. Sur l'une des portes de la Casaccia, on lisait:

ANTONIO ROSA, AGREMENSORE ED ARCHITETTO.

Antonio Rosa, arpenteur et architecte.

Cette enseigne était celle d'un pauvre hère que son double talent parvenait à peine à empêcher de mourir de faim avec sa femme, Madonna Giulia.

Un jour, cependant, Dieu sembla jeter un regard de pitié sur la malheureuse famille. En 1615, Madonna Giulia mit au monde un fils, et un fils, dans l'opinion des Napolitains, c'est une bénédiction du Ciel. C'était bien en effet une bénédiction du Ciel que la naissance de cet enfant; mais cette faveur était pour l'univers; les pauvres parents ne devaient pas en profiter.

Destiné par leur piété au sacerdoce, et par leur ambition à la mitre ou à la barrette, ce fut dans les légendes de sainte Catherine de Sienne et dans des livres de prières latines que Salvator apprit à lire; mais déjà il balbutiait

(1) Voyez la Table générale des dix premiers volumes et les tables particulières des huit derniers.

des vers, déjà il faisait retentir des sons du luth, de la mandoline ou du tambour de basque les échos du Monte-Donzelle et du Vomero; déjà il couvrait de ses barbouillages au charbon les murs de la *Casaccia*. Malheureusement, un jour il voulut *illustrer* aussi les colonnes du cloître de la chartreuse, ce qui valut une double correction au futur prélat. Salvator s'enfuit de la maison paternelle; pendant plusieurs jours il erra dans la campagne de Naples, vivant d'arbouses et de caroubes, couchant dans les tombeaux antiques de Bauli ou de la *via Campana*.

Bref, après un nouveau séjour chez les Pères Somasques, il quitta la théologie pour la musique, fort encouragée par le vice-roi espagnol.

Salvatoriello, comme on l'appelait alors, s'y livra tout entier. Bientôt ses productions devinrent populaires à Naples, et son talent de poëte et de joueur de luth le fit rechercher par les donneurs de sérénades.

Triste renommée pour un futur prélat! Mais les projets paternels allaient enfin recevoir le coup fatal. Jusqu'ici Salvator n'était que poëte et musicien : quelques jours encore, et il sera peintre.

Un artiste pauvre, mais plein de talent, Francesco Francaziani, ayant épousé sa sœur, une étroite intimité s'établit entre eux, et Salvator passa la moitié de ses journées dans l'atelier de son beau-frère, copiant des fragments de ses tableaux, et l'autre moitié sur le Vésuve et au Pausilippe, cherchant des modèles dignes de son humeur indépendante.

A cette époque, les jeunes gens qui se destinaient à la peinture parcouraient les différentes villes de l'Italie pour y étudier les ouvrages des diverses écoles; mais la plupart ne faisaient que choisir un modèle, dont ils devenaient la froide copie. Salvator aussi voulut entreprendre son *giro* (tour), et, à dix-huit ans, il quitta Naples pour la première fois. Mais il partit, lui, avec la ferme résolution de n'étudier qu'un seul maître, la nature; et ses musées furent les montagnes, les cascades, les ruines de la Basilicate, de la Pouille et de la Calabre. Là il trouva des modèles d'une sublimité jusqu'alors inconnue, qui lui donnèrent les moyens de créer une école originale, quand les sources de l'originalité semblaient taries.

Dans les antiques régions qu'il parcourait, sur les sommets abrupts du mont Gargano ou des écueils de Saint-Vito, dans les grottes de Palignano et d'Otrante, Salvator trouva des hommes qui, descendant des anciennes colonies d'Athènes et de Sparte, rêvaient pour leur pays l'affranchissement du joug étranger. A la voix de leur chef, Tommaso Campanella, Salvator sentit qu'un jour peut-être sa main combattrait pour une patrie que son pinceau devait illustrer. Dans les idées de ce temps, et aux yeux du peuple, le brigand, ennemi de l'étranger, était plus souvent un héros qu'un criminel. Dans une de ses promenades solitaires, Salvator fut pris par une bande. Triste capture pour les bandits! Mais la faute était faite; Salvator connaissait leur retraite, Salvator allait périr. Parmi les brigands était une femme; l'artiste était jeune, il était beau, il fut sauvé.

Amour de l'art, amour de cette femme, amour de l'indépendance, lequel? Je l'ignore. Mais Salvator resta chez les brigands, et bientôt devint leur camarade, et même, dit-on, leur complice. Ce fut pendant cette période de sa vie qu'il recueillit ces admirables figures de bandits, que plus tard il sema avec profusion dans ses œuvres.

La bande obéissait à un chef: peut-être ce joug sembla-t-il encore trop pesant à notre héros. Il s'échappa et revint à Naples, où l'attendaient la misère, l'abandon, l'avarice des brocanteurs juifs, la honte, et la mort de presque tous ses parents.

Un hasard vint ranimer son courage et le tirer un instant de l'obscurité. Le chevalier Lanfranc, qui jouait à Rome et à Parme le rôle de Ribera à Naples, de Rubens à Anvers, de Lebrun à Paris, fut appelé à Naples pour décorer l'église du Giesù nuovo. Passant dans une des rues de la vieille ville, il distingua à la porte d'un brocanteur une esquisse dont, au premier coup d'œil, il sut reconnaître le mérite. Il fit arrêter son splendide équipage, et le peintre grand seigneur acheta l'œuvre du pauvre artiste mourant de faim. Ce suffrage fit connaître dans Naples le nom de Salvatoriello; mais s'il lui permit de mettre ses œuvres à un prix un peu plus élevé, il lui attira aussi la haine et l'envie des peintres *maniéristes*. Un seul homme sut l'apprécier à sa juste valeur, et lia avec lui une amitié qui ne devait finir qu'avec la vie. Cet homme fut Aniello Falcone, le premier élève de Ribera, esprit turbulent, peintre enthousiaste, qui, dans le genre des batailles, ne fut surpassé que par Salvator lui-même. Il lui ouvrit son atelier, et le présenta à Ribera; mais ce n'était pas Salvator qui pouvait faire nombre avec les *dipendenti* de l'orgueilleux maître espagnol : il eut bientôt reconquis sa liberté; mais avec elle il retrouva l'oubli et la misère.

Ce fut au moment de cette détresse qu'il se décida à aller chercher fortune à Rome; il avait alors vingt ans. Ce ne fut pas sans pleurer son ingrate patrie qu'il entreprit à pied son long et pénible voyage. Un petit paquet et un portefeuille composaient tout son bagage, et ce fut ainsi qu'il entra pour la première fois dans la capitale des arts, où il devait jouer plus tard un si grand rôle.

Deux genres entièrement opposés se partageaient alors l'admiration des amateurs romains: le Bernin, l'idéal, et les matérialistes hollandais (ultramontains), avec lesquels on avait le tort de confondre Poussin et les Français.

Salvator arrivait avec des idées aussi éloignées de la froide convention des *bernesques* que de la triviale vérité des ultramontains; il voulait être lui, et rien autre. Deux maîtres seulement furent par lui reconnus et étudiés, Michel-Ange et le Titien. Les admirables ruines de Rome devinrent pour lui des sujets d'étude inépuisables. L'influence de la *mal' aria* et la fièvre ne tardèrent pas à le clouer dans la triste salle d'un hôpital. Ce fut alors sans doute qu'il composa cette cantate si âpre et si touchante à la fois, dans laquelle il peint son dénûment affreux et son découragement mortel.

Lorsque Salvator sortit de l'hôpital, les médecins lui ordonnèrent de retourner respirer l'air natal; il partit. Hélas! cette fois encore l'attendaient la misère et la haine, mais cette fois, aussi, il devait trouver un ami. Au collége des Pères Somasques, il avait eu pour camarade le jeune Girolamo Mercuri, qui avait continué la carrière ecclésiastique. Il le décida à suivre son maître, le cardinal Brancacci, d'abord à Rome, puis à Viterbe, dont Son Eminence devint évêque. Le cardinal fit peindre à Salvator le portique de son palais épiscopal et le tableau du maître-autel de l'église *della Morte*, l'*Incrédulité de saint Thomas*.

Ces ouvrages et quelques petits tableaux qu'il envoyait à Rome commencèrent enfin à ouvrir à Rosa le chemin de la renommée; mais après une année de séjour à Viterbe, Salvator, lassé de tous patronages, retourna à Naples pour y retrouver ses ennemis, et son unique ami, Aniello Falcone.

II. TRAVAUX ET SUCCÈS. BALADIN. SATIRIQUE. INSURGÉ. ANECDOTES.

Chaque année, pendant les fêtes de *S. Giovanni decollato*, une exposition de tableaux avait lieu dans le Panthéon de Rome et attirait tous les talents et tous les connaisseurs de l'Europe. Un des amis de Salvator osa y présenter un *Prométhée* qu'il lui avait envoyé de Naples pour tâcher de le vendre. Le succès fut immense, et le nom de Salvator, répété par les cent voix de la renommée, remplaça à tout jamais le diminutif de Salvatoriello. Les applaudissements arrivèrent jusqu'à ses oreilles, et il crut que cette fois son sort était décidé. Il accourut à Rome recueillir quelques bravos, mais il ne put parvenir à se faire admettre à l'Académie de Saint-Luc, hors de laquelle il ne pouvait guère alors exister de chance de succès. Cependant la fortune de Salvator s'était un peu améliorée, et il put louer une maison dans la *via del Babbuino*, non loin de la fontaine qui lui a donné son nom. Mais déjà le souvenir de *Prométhée* s'en allait expirant, et bientôt Salvator fût retombé avec lui dans l'oubli, s'il n'eût dû à la variété, à la bizarrerie de son génie, un piédestal qui devait enfin et pour toujours le mettre en évidence.

Le carnaval de 1639 arriva; un char richement orné, traîné par des bœufs aux cornes dorées, et rempli d'une troupe masquée, parut dans le *Corso*. Cette troupe chantait de délicieuses cantates, puis, comme intermèdes, le principal personnage, s'annonçant sous le nom de signor Formica, acteur napolitain, et portant le costume du charlatan Coriello, répandait à flots les plus mordantes épigrammes, les lazzis les plus bouffons, les plaisanteries les plus piquantes, distribuant à pleines mains des remèdes et des ordonnances contre les calamités publiques et les maux de la société. Bientôt, dans Rome entière, il ne fut question que du signor Formica et de ses brillantes parades. Le dernier jour, il se démasqua, et montra aux regards étonnés le visage de Salvator.

De ce moment, ses succès de salon n'eurent plus de bornes; on se l'*arracha* dans tous les cercles... Salvator oublia ses pinceaux, et s'abandonna tout entier au plaisir; il monta un petit théâtre du haut duquel il osa attaquer le Bernin lui-même.

Heureusement, cette ivresse fut de peu de durée; Salvator reprit sa palette, et, cette fois, pour ne plus la quitter. La fortune semblait enfin lui sourire, ses paysages le disputaient même à ceux de Claude Lorrain et du Guaspre, qui pourtant étaient alors en pleine possession de la faveur publique. Sa maison de la *via del Babbuino* devint le lieu de réunion des plus beaux esprits, des plus grands seigneurs de Rome. Ce fut alors que Salvator traduisit sur la toile sa fameuse cantate de la *Sorcière*, et qu'il exécuta la *Mort de Socrate*, l'*Enfant prodigue*, le *Purgatoire* et l'*Assomption*.

Gagnant beaucoup, amassant peu, mais n'étant plus soumis à l'inquiétude des besoins journaliers, Salvator en était venu enfin à fixer lui-même le prix de ses œuvres, et à pouvoir à peine suffire aux demandes. Il refusa toujours de se laisser imposer des sujets; il sut s'affranchir de tout patronage. « Dieu aide, disait Baldinucci, ceux qui veulent marchander avec lui! » Une anecdote, que rapporte lady Montague, peut donner la mesure de son caractère.

Un prince romain, plus connu par ses prétentions à la connaissance des arts que par sa générosité envers les artistes, parcourant un jour la galerie de Salvator, s'arrêta devant un de ses paysages, et, après l'avoir longtemps examiné, s'écria tout à coup :

— Salvator mio, je suis grandement tenté d'acheter ce tableau; dites-moi tout de suite son dernier prix.

— Deux cents écus, répond négligemment Salvator.

— Deux cents écus! *oihmè!* c'est une somme! Nous parlerons de cela une autre fois.

L'illustrissime prend congé du peintre; mais bientôt il revient et demande encore le dernier prix.

— Trois cents écus, lui répond-on avec humeur.

— *Corpo di Bacco!* vous plaisantez! Nous verrons un autre jour si vous êtes plus traitable.

Le lendemain ramena le prince dans l'atelier du peintre, qu'il salua gaiement, en lui disant :

— Eh bien! quel est le taux du jour?

— Quatre cents écus, réplique Salvator; puis soudain, donnant un libre cours à son indignation longtemps contenue, il s'écria, avec son impétuosité naturelle : La vérité est que votre excellence n'obtiendra ce tableau à aucun prix, et cependant voici le cas que j'en fais...

Et il le mit en morceaux.

Ici, nous trouvons Salvator dans toute la brutalité de son indépendance, je dirai même de son orgueil. Voyons maintenant comment les mêmes sentiments lui inspirèrent parfois des mots qui, pour être moins rudes, n'en étaient pas moins piquants.

Un jour, Salvator se trouvait dessinant dans la chambre du prince don Mario Chigi, alors malade; son médecin entra : c'était un de ces fats qui prétendent se connaître à tout, qui parlent de tout, et oublient toujours que la sagesse des nations a dit : *Ne sutor ultra crepidam.* Croyant faire sa cour au prince, grand protecteur des arts, il lui demanda, pour récompense de ses soins, un tableau de Salvator. Puis se tournant vers le peintre :

— Ayez bien soin, lui dit-il, de ne pas mettre le pinceau sur la toile que je ne vous aie dicté la pensée et le sujet du tableau.

Salvator salua modestement, en signe d'assentiment. Au moment de partir, le docteur prend la plume pour tracer son ordonnance; Salvator lui arrête la main :

— Un moment, docteur; ne posez pas la plume sur le papier que je ne vous aie dicté l'idée et la composition de l'ordonnance.

— Comment, vous, dicter une ordonnance! Mais c'est moi qui suis le médecin du prince, et non pas vous.

— Et moi, mon cher, je suis le peintre du prince, et non pas vous; et pourtant, j'en suis certain, je ferais encore mieux une ordonnance que vous ne feriez un tableau.

Au milieu de ses succès, Salvator ne pouvait oublier sa patrie; les cris des Napolitains succombant sous l'oppression espagnole arrivaient à ses oreilles, et réveillaient dans son cœur ces anciens germes de liberté qu'y avait semés son séjour dans les montagnes des Abbruzes et de la Calabre. Il avait alors trente-un ans. Masaniello le trouva combattant dans ses rangs, à côté de son ami Aniello Falcone, qui, à la tête des artistes napolitains qui formaient la *compagnie de la Mort*, secondait de tout son courage l'insurrection populaire. Après la chute du pauvre pêcheur d'Amalfi, l'école entière des peintres napolitains se trouva compromise : à l'approche de don Juan d'Autriche et du vice-roi espagnol, qui accouraient la vengeance dans le cœur, elle fut forcée de se disperser. Falcone se sauva en France; Salvator revint à Rome reprendre ses pinceaux; mais son sang bouillonnait encore, et il ne put rentrer aussitôt dans le calme de la vie privée. Ses instincts de sauvage indépendance étaient ranimés, et bientôt il osa exposer deux tableaux satiriques qui s'attaquaient à tout ce que Rome renfermait alors de grand et

de puissant. Un orage terrible gronda sur sa tête, et cette fois il fallut plier. Son départ de Rome fut une fuite, mais son arrivée à Florence devait être un triomphe.

A cette époque, le palais Pitti, résidence des Médicis, était devenu un lieu d'étude ouvert aux beaux-arts, et où les plus grands maîtres de cet âge continuaient d'exercer leur talent.

Ferdinand II reçut Salvator comme un ami plutôt que comme un protégé. Le charme de sa conversation, sa renommée comme peintre, poëte et musicien, attirèrent autour de lui une foule d'admirateurs ; sa maison, transformée en asile des plaisirs et du goût, devint le rendez-vous de tous les beaux-esprits de Florence.

Au milieu de la splendeur de son nouvel état, l'artiste se souvint de ses anciens succès du carnaval de 1639, et



Portrait de Salvator Rosa.

il devint le fondateur, l'auteur et le meilleur acteur de l'Académie théâtrale des *Percossi*. Cependant, cette fois, le théâtre ne lui fit pas oublier la carrière plus noble qu'il parcourait avec tant de gloire, et ce fut pendant son séjour à Florence qu'il peignit *Héraclite et Démocrite*, une foule de batailles et de paysages, le *Triomphe de David*, et tant d'autres chefs-d'œuvre.

Toutefois, malgré son existence princière, malgré ses succès sans nombre, Salvator déplorait secrètement son exil, et son chagrin d'être séparé de Carlo Rossi et de quelques autres de ses amis était si grand, qu'il risqua sa liberté pour passer avec eux quelques instants. Environ trois ans après son arrivée à Florence, il partit en poste au milieu de la nuit, arriva aux jardins de la Vigna Navicella, en corrompit le *custode*, et expédia aussitôt une circulaire à dix-huit de ses amis. Tous se rendirent à son appel ; il les embrassa avec tendresse, leur offrit un somptueux repas, puis montant à cheval, il retourna en Toscane avant que ses persécuteurs de Rome ou ses amis de Florence eussent vent de son aventure.

La confiance de Salvator en son génie était aussi franchement avouée par lui, qu'elle était justifiée par le succès. Un jour, un de ses amis le trouva occupé à moduler quelques airs sur un vieux clavecin assez médiocre, et lui demanda comment il pouvait garder chez lui un pareil instrument qui ne valait pas un écu.

— Je gage, dit Salvator, qu'il en vaudra mille avant que vous le revoyiez.

Le pari fut tenu, et Rosa peignit immédiatement sur le dessus de l'instrument un paysage avec figures, qui non-seulement fut vendu mille écus, mais encore fut regardé comme un de ses chefs-d'œuvre.

Salvator trouvait encore trop pesantes les chaînes si légères qui l'attachaient à la cour des Médicis, et il obtint de se retirer à la villa de *Monte Ruffoli*, propriété magnifique de son ami le comte Ugo Maffei. Il y passa plusieurs années, étudiant la magnifique nature des Maremmes, les sauvages montagnes de Pomarancio, de Querceto, de Monte Catini, les villes si pittoresques de Volterre, de Colle et de S. Geminiano. Ses loisirs étaient consacrés à réunir, à compléter ses productions littéraires. Enfin, il put revenir à Rome, le but constant de ses désirs : ses ennemis étaient morts pour la plupart, l'éclat de sa gloire avait fait taire les autres ; et quand il entra en triomphateur par la porte du Peuple, il dut se rappeler le pauvre jeune homme entrant à pied par la porte Saint-Jean, son maigre bagage sur le dos. Il acheta une maison sur le *monte Pincio*, la décora avec un luxe presque sans exemple, et continua cette vie de grand seigneur pour laquelle la nature semblait l'avoir formé. La *Pythonisse d'Endor*, ce merveilleux tableau, l'un des plus précieux ornements du Louvre, fut l'un des produits de son talent arrivé alors à son apogée ; mais, hélas ! c'était un dernier éclat que jetait son génie expirant. Une vieillesse prématurée vint glacer cette imagination de feu, cette fougue volcanique qu'aucun obstacle n'avait pu maîtriser. Sa vue baissa, ses facultés morales s'affaiblirent, une hydropisie se déclara, et le 15 mars 1673, il rendait le dernier soupir à l'âge de cinquante-huit ans.

Rome entière, cette fois, pleura l'artiste inimitable qu'elle avait méconnu si longtemps.

Un tombeau digne de lui l'attendait. Si le Panthéon d'Agrippa avait reçu les restes de Raphaël, le dernier asile de Salvator devait être les Thermes de Dioclétien, ces Thermes dont Michel-Ange avait fait la plus noble des églises de Rome. Le grand artiste du seizième siècle avait préparé la sépulture du grand peintre dont le nom venait de clore la liste des gloires de l'Italie.

ERNEST BRETON.

Le tableau de Salvator Rosa, qui accompagne cet article, figure au *Musée* du Louvre, sous le numéro 1214, et porte ce titre :

« Un chasseur tue un oiseau d'un coup de fusil ; des guerriers se reposent sur la cime d'un rocher. »

C'est sans contredit un des chefs-d'œuvre du maître. Nous ignorons à quelle époque il a été composé ; mais il a certainement été conçu lorsque Salvator errait avec les brigands dans les monts sauvages de la Pouille et de la Calabre. Nous l'avons choisi, et M. Breton lui-même l'a dessiné pour nous,—comme représentant à la fois le caractère et le talent, la vie et l'œuvre de l'artiste.

LA SCIENCE EN FAMILLE (1). -- PHYSIOLOGIE.

LES CINQ SENS.

Chacun pour soi et Dieu pour tous.



Mmes de la Vue et de l'Ouïe, MM. du Goût, de l'Odorat et du Toucher.

Mme de la Vue, M. du Goût, M. de l'Odorat, M. du Toucher, Mme de l'Ouïe. Discussion. Plaidoyers. Preuves. Souvenirs. Buffon. Haller. Condillac. Brillat-Savarin. Lecàt. Helvétius. Beethoven, etc. Accord. Conclusion.

Par une de ces froides soirées d'hiver, où le foyer semble d'autant plus ami, qu'il vente, neige ou gèle au dehors; autour d'une de ces antiques cheminées qui sous leur vénérable manteau ont abrité tant de veillées et tant de contes, dans un vaste salon, enfin, se tenaient cinq personnes à peu près du même âge, mais d'aspect différent.

Ces cinq personnes causaient: ceci n'est pas d'hier, comme vous voyez, car on causait encore. A l'un des angles de la cheminée, dans un confortable fauteuil, reposait une dame d'un âge mûr et d'un honorable volume. Son nez, du rose au rouge, de la maigreur à l'obésité, de l'effilé à l'arrondi, avait bravement accompli tous les pèlerinages obligés, et supportait avec impassibilité cet ornement, quelque peu équivoque, qu'on appelle en français des lunettes. La coquetterie n'était pour rien dans la question, car les lunettes étaient bleues, et une sorte d'auvent en soie vert-pomme protégeait les yeux contre une lampe qui pourtant n'éclairait guère; a-t-on besoin d'y voir quand on cause? C'était Mme de la Vue.

Près d'elle était assis un vieux gentilhomme dont l'habit avait grand'peine à s'accorder avec le visage. L'un, le visage, semblait dater de loin déjà, à en croire certaines rides indiscrètes et sournoises. L'autre, l'habit, resplendissait au contraire de l'éclat d'une sémillante jeunesse et disparaissait littéralement sous les flots de rubans et de dentelles. Visage et habit, c'était là M. du Goût.

A sa droite, tenant le milieu du cercle, un vieux monsieur aux narines curieusement dilatées, flairant de ci, flairant de là, flairait sans cesse. Toujours en piste d'une odeur bonne ou mauvaise, il analysait scrupuleusement chaque détail; gourmandait la lampe de ce qu'elle sentait l'huile, le foyer de ce qu'il sentait la suie, M. du Goût de ce qu'il avait accommodé une moitié de sa perruque à la

(1) Voyez les tables des trois derniers volumes.

violette et l'autre moitié au benjoin. Ce grand inquisiteur s'intitulait M. de l'Odorat.

Près de lui, dans une attitude grave et réfléchie, se tenait un vieux gentilhomme dont le visage respirait un grand respect de soi-même. Né très-noble, plus noble d'un degré que son père, il avait, par des événements trop ongs à raconter ici, perdu dans sa jeunesse toute sa fortune; tant bourgeois que cela fût, il fallait manger. Notre gentilhomme aux abois tâta donc l'une après l'autre ses quasi-velléités de vocation. Une circonstance décida de son choix. Assez laid de son ensemble, il avait cependant une beauté réelle, incontestable, sa main ! Sa main, cette fameuse main, toujours douce et blanche, était pour ainsi dire comme un spécimen vivant de l'aristocratie de son propriétaire. Il fallait donc une carrière pour produire le spécimen; notre patricien se fit médecin et ne crut pas déroger en cherchant des clients. Son grand nom, son vieux nom, le nom de ses pères, son seul patrimoine, hélas ! était du Toucher. Pour économiser son patrimoine, M. du Toucher crut convenable de se baptiser *le Tact*. Beau nom, ma foi, pour un médecin. Aujourd'hui, notre gentilhomme s'était retiré des malades. Il avait vendu la lancette au croc, y avait repris son épée, son nom, et gardait toujours sa main.

A l'autre angle de la cheminée enfin, dans un de ces fauteuils qui auront ajouté à l'illustration de Voltaire une gloire sur laquelle il ne devait pas compter, une gloire de tapissier, s'était assise une autre vieille dame à l'œil éteint, mais au visage fin et spirituel. Les yeux éteints et le visage spirituel ! La chose se présente comme un miracle. Je m'explique; à vingt ans, un cruel accident, lequel peu vous importe, avait rendu cette dame aveugle. Ecrasée d'abord sous ce malheur, elle n'avait pas tardé à rappeler son courage, puis bientôt s'efforçant de compenser la perte d'une faculté par la conquête d'une autre, elle s'était appliquée à voir avec les oreilles ; aussi les avait-elle d'une délicatesse infinie. Elle entendait même ce que son voisin pensait, pour peu qu'il pensât un peu haut ; on la nommait Mme de l'Ouïe.

Ces cinq personnes isolées, sans famille, s'aimaient beaucoup, se réunissaient tous les jours, et comme il convient entre gens qui s'aiment beaucoup et se réunissent tous les jours, se disputaient sans cesse et ne tombaient jamais du même avis. La nature avait accordé à chacun d'eux une faculté prédominante, et, caprice étrange, sympathisant avec la nature, le hasard avait voulu que chacun d'eux s'appelât du nom de cette faculté. Mme de la Vue avait eu les yeux excellents ; M. du Goût reconnaissait au bouquet les crus les plus douteux; M. de l'Odorat sentait une lieue à la ronde; M. du Toucher comptait les grains de poussière à la surface d'un miroir, et Mme de l'Ouïe entendait la pensée du voisin !

Or, le soir dont il s'agit, la conversation tournait au scientifique. Tous, comme s'ils s'étaient donné le mot, s'appliquaient à faire prévaloir le sens dont leur nom exprimait ou l'image ou l'idée. Tout se passait d'ailleurs dans les formes académiques. Chacun restait de son avis. Il semblait vraiment que quelque *blue devil* eût fait germer dans ce salon de la graine de contradiction.

— Ah ! messieurs, disait Mme de la Vue, pouvez-vous récuser la suprême puissance des yeux?

— Comment l'entendez-vous, belle dame? minauda du Goût qui, de par son attirail coquet, se croyait le mandataire obligé des galantes manières et du beau langage. Voulez-vous dire que nous récusions la puissance des vôtres? Cela n'est pas possible.

— Mon cher du Goût, reprit vivement Mme de la Vue, mes lunettes sont bleues, mon abat-jour est vert, votre galanterie est fanée, et je parlais des yeux en général. Vous ne savez donc pas, mes amis, ce que c'est que voir? C'est assister à chaque minute au magnifique spectacle de la création, c'est être partie réelle d'un tout sublime, c'est savoir tout ce qu'il y a de beau, de splendide, de grandiose; c'est apprécier exactement les couleurs...

— Témoin ce tailleur écossais qui mettait en toute conscience une pièce écarlate à une culotte de soie noire, interrompit du Goût, piqué de la précédente sortie de sa voisine.

— Il y a voir et voir, mon voisin, comme il y a bon et mauvais goût; mais je le répète, pour qui sait ce qu'elle vaut, la vue est le sens le plus précieux et le plus riche dont le Créateur ait doté la créature.

— Mais, chère amie, hasarda Mme de l'Ouïe, il est pourtant des circonstances où cette toute-puissance sommeille. Ce sens que vous vantez n'est qu'un sens secondaire. Qu'on éteigne la lampe qui nous éclaire, et ce grand pouvoir est à néant. Croyez-moi, les yeux ne valent pas les oreilles. Celles-ci, à la bonne heure, sont tout à fait indépendantes. Qu'il fasse jour, qu'il fasse nuit, moi, pauvre aveugle, j'écoute toujours, et quoique depuis longtemps déjà je n'aie plus le bonheur de vous voir, j'ai toujours le plaisir de vous entendre.

— Mesdames, mesdames, dit M. de l'Odorat, ne trouvez-vous pas que cela sente furieusement l'huile?

— Mon Dieu, mon pauvre ami, s'écria du Toucher, que vous êtes donc malheureux de si bien sentir ! Madame a supposé seulement que la lampe pouvait s'éteindre, et vous la sentez éteinte déjà par anticipation.

— Malheureux de bien sentir ! Mais perdez-vous la tête? Connaissez-vous une jouissance pareille à celle de sentir...

— L'huile de la lampe ou la suie du foyer? interrompit encore du Goût.

— Non, la violette de votre perruque ou la lavande de votre jabot, cher du Goût, riposta de l'Odorat. Que la vue ait quelque importance, continua-t-il, je l'accorde, mais sans l'odorat sa mission est incomplète, et j'oserais même affirmer que l'odorat l'emporte. Buffon n'a-t-il pas dit : un tel sens est un organe universel de sentiment. C'est un œil qui voit les objets non-seulement où ils sont, mais encore partout où ils ont été. Mille fleurs sont peut-être plus curieuses ou plus belles que la rose, mais elle est reine par le parfum, reine par l'odeur. Oh mais, comme cela sent le brûlé ! Prenez garde, du Toucher. Vite, vite, le pied sur cette étincelle qui brûle le tapis!

— Mais, mon pauvre de l'Odorat, vous êtes donc sans cesse sur le qui-vive? Ce doit être, en vérité, un métier bien fatigant que de si bien sentir.

— Plaignez-moi, je vous le conseille, d'un métier qui me permet de vous empêcher de brûler.

— M'empêcher de brûler? Un instant. Vous oubliez, mon cher, que si vous sentez très-bien, moi je touche à merveille et suis sensible à l'extrême. Or, je ne suis pas homme à brûler à moitié sans m'en apercevoir, peut-être. Je vous ai laissé faire l'apologie de vos narines, mais croyez-vous qu'il n'y ait rien à vous répondre? A Buffon, Buffon et demi. S'il a un peu parlé pour vous, il a beaucoup parlé pour moi. N'a-t-il pas prétendu que l'intelligence devait son développement au tact?

— Soit; mais Haller n'a-t-il pas répondu : les doigts du cheval s'emprisonnent dans un sabot, et le cheval cependant est un animal intelligent?

— D'accord; mais le toucher pour Condillac est le seul

sens qui nous donne la connaissance des corps; pour Lecat, c'est le dernier refuge de l'incrédulité.

— Oui, mais Buffon, Condillac, Lecat même, avaient beau faire et beau dire, s'ils plaçaient une boulette de mie de pain sous deux doigts croisés, ils n'en sentaient pas moins deux boulettes.

— Et en y regardant, dit Mme de la Vue, ils n'en trouvaient plus qu'une; donc la vue redresse les erreurs du toucher; et puisque M. du Goût consent à ne plus m'interrompre...

— Mais, madame, je me révolte à la fin, s'écria notre gentilhomme en secouant les quelques grains de tabac d'Espagne que la tradition m'oblige à mettre sur son jabot; je n'ai interrompu personne, et j'aurais dû interrompre tout le monde. Vous parlez, vous parlez et je n'ai pas encore pu, seulement une pauvre fois, dire que le goût est le premier de tous les sens.

— Oh! oh! s'écrièrent d'un commun accord les quatre autres interlocuteurs.

— Mais certainement! Car enfin, le goût est le sens qui fait vivre, celui qui nous donne des jouissances que rien n'altère et qui restent vraies tant que la bouteille n'est pas tout à fait vide ou que la seconde aile du perdreau n'est pas encore mangée. C'est le goût qui sépare l'homme de la bête; mieux encore, l'homme d'esprit de l'homme ordinaire. Un savant aussi, mon auteur à moi, et qui vaut bien les vôtres, que je me fais gloire de ne pas connaître, le grand Brillat-Savarin a dit: Les animaux se repaissent, l'homme mange, l'homme d'esprit seul sait manger.

— Oh! vous savez manger, mon ami, reprit Mme de l'Ouïe, avec cette bienveillance de l'aveugle et la douce ironie de la supériorité.

— Certes, ma chère amie, reprit du Goût. Et n'est-ce rien d'ailleurs que de pouvoir, comme les gourmets de l'ancienne Rome, distinguer rien qu'au goût le poisson qui a été pris entre les ponts de celui qui a été pêché plus bas? Moi qui vous parle, oui, moi, monsieur du Toucher, qui me regardez comme si vous alliez me tourner en ridicule, je pourrais dire l'âge, le pays, le crû d'un vin quelconque. Je pourrais, rien qu'à sa saveur particulière, reconnaître la cuisse sur laquelle la perdrix s'appuyait en dormant; et, permettez-moi de vous le dire, je ne crois pas que Buffon, Haller et Condillac, que vous me jetiez à la tête tout à l'heure, en aient jamais pu faire autant.

— Assurément, cher, reprit du Toucher, car pour Lecat, entre autres, le goût n'était même qu'une affaire d'imagination. Pourquoi, dit-il, la première huître que j'ai avalée m'a-t-elle causé l'horreur d'une médecine, et pourquoi sont-elles devenues pour moi une gourmandise?

— C'est différent, interrompit du Goût; si Lecat aimait les huîtres, cela prouve en sa faveur. Mais pour terminer ce qui a rapport à mon opinion, le goût est tellement indispensable, que du propre il est bientôt passé au figuré, et que journellement, de ce qui n'est pas convenable, comme de ne pas aimer les huîtres ou de ne pas manger du perdreau, on a l'habitude de dire: Oh! c'est de mauvais goût! Tandis qu'au contraire, rencontre-t-on un ensemble qui plaise à l'œil et respire l'harmonie (ici M. du Goût promena un regard de complaisance sur sa personne et ses rubans), on s'écrie aussitôt: Oh! que cela est de bon goût!

— Vous enrhumez-vous facilement? cher du Goût, demanda du Toucher.

— Si je m'enrhume facilement? Pourquoi cela? Qu'est-ce que cela veut dire?

— Rien autre chose, cher du Goût, si ce n'est que toutes les fois que cela vous arrive, vous ne cessez pas d'être homme d'esprit, mais que vous ne savez plus manger. Car à une table bien servie, l'homme enrhumé n'est qu'un déshérité, et pour lui le poisson pris entre les ponts ressemble alors à s'y méprendre au poisson pêché plus bas. Vous parlez d'expressions passant du propre au figuré: mais en connaissez-vous une application plus frappante que pour le sens que je préfère? Helvétius ne dit-il pas, dans son livre de l'*Esprit*: Si la nature, au lieu de mains et de doigts flexibles, eût terminé nos poignets par un pied de cheval, qui doute que les hommes ne fussent encore errants dans les forêts comme des troupeaux fugitifs? Lecat, ce Lecat que son goût pour les huîtres recommande à votre indulgence, cite l'histoire d'un organiste hollandais qui, devenu aveugle, pouvait reconnaître au toucher les couleurs! D'ailleurs, c'est le toucher qui a engendré le tact. Et qu'est-ce que le tact, s'il vous plaît, sinon le résumé de toutes les perfections de l'intelligence: jugement, justesse d'esprit, bon goût, etc.? Le toucher est donc, je ne crains pas de le dire, le premier, le plus important des sens, celui qui corrige et rectifie les autres, celui qui les résume tous ensemble.

— Je vous assure que cela sent le brûlé, reprit de l'Odorat.

— Moi, dit Mme de la Vue, je vous assure, cher de l'Odorat, que vous avez la berlue. Le feu est éteint et rien ne brûle. Vous allez toujours le nez au vent et les narines ouvertes, et vous arriverez infailliblement, je vous le promets, à sentir la veille les odeurs du lendemain. Pour vous, mon excellent ami du Goût, vous avez plaidé à ravir et vos raisons m'ont pleinement convaincue que vous êtes un homme sérieux... à table. Vous, mon cher du Toucher, je vous en veux un peu, car je me croyais en fonds d'érudition, et vous m'avez accablée de deux ou trois noms d'homme que je n'avais pas même entendu prononcer auparavant. Toutefois je vous pardonne, avec du Goût, en considération de cet honnête M. Lecat, qui aimait les huîtres. Médecin, vous n'avez pas su vous garder de cette maladie qu'on appelle l'érudition, mais je réponds de vous, vous allez guérir, vous voilà redevenu gentilhomme. Vous, enfin, ma trop indulgente amie de l'Ouïe, je voudrais vous dire aussi quelque bonne méchanceté ou bien vous infliger quelqu'une des galanteries de notre vieil ami du Goût...

— En vérité, madame, exclama du Goût en bondissant sur sa chaise, c'est intolérable; vous vous acharnez...

— Je vous le pardonne, mon ami; et je vais vous dire en même temps, mes très-chers, pourquoi je suis si fort en colère contre vous: c'est que vous n'avez pas reconnu que la vue est le plus splendide bienfait du Créateur; que c'est elle, le vrai point de départ des connaissances humaines, que c'est elle qui permet à l'homme de se frayer une route dans les régions de l'inconnu; que c'est elle qui lui a révélé les éblouissants mystères des sphères célestes, et que si je vous en parle avec cet enthousiasme, c'est que je suis pleine de dépit; mes yeux étaient excellents, et aujourd'hui j'ai une espèce d'abat-jour qui me fait ressembler à l'ancien *Constitutionnel*, et des lunettes bleues qui, à mon âge, m'empêchent de voir la vie en rose; j'ai dit.

— En vérité, ma bonne amie, reprit Mme de l'Ouïe, qui jusqu'alors avait écouté avec une attention scrupuleuse, dussé-je m'attirer les foudres de cette justice que vous faites bonne et prompte pour tous, je ne puis me ranger à votre opinion: le sens important, par excellence, c'est l'ouïe. J'en puis juger, moi qui ai souvenance de l'imposant spectacle de la nature, moi qui sais les couleurs. Comparons un peu, je vous prie. Les aveugles de naissance se doutent-ils qu'ils aient perdu quelque chose?

Du tout ; ils remplacent le monde de la réalité par celui de l'imagination, et de cette manière ils sont sûrs de s'en faire un à leur convenance. Les sourds, au contraire, violemment retranchés, pour ainsi dire, du commerce des hommes, sont comme les tristes parias de la société. Le visage d'un aveugle est d'une sérénité parfaite ; le visage d'un sourd reflète les souffrances intérieures et prouve mieux que tout ce que je pourrais dire, que voir ne saurait consoler de ne pas entendre. Est-ce par les yeux qu'on s'initie à cet harmonieux langage qu'on appelle la musique, et voyez donc un musicien qui serait sourd !

— Sur la fin de sa carrière, fit Mme de la Vue, le grand Beethoven était sourd !

— Je le sais, mais qui oserait dire tout ce que Beethoven a souffert, forcé qu'il était de se concentrer en lui-même, seul, exclu, banni de son propre génie ! Aussi l'épreuve était trop forte, bien que pour un grand courage ; elle a tué Beethoven. Oh ! croyez-moi, le sens qui vous met en rapport avec tout ce qui se dit de beau, ou se chante de sublime, celui qui n'a besoin ni de l'éclat du jour, ni des merveilles de la nature, celui-là est le plus beau, le plus important, le premier des sens !

— Le premier des sens, c'est la vue, fit l'une ; c'est le goût, fit l'autre ; c'est l'odorat, dit celui-ci ; c'est le toucher, dit celui-là.

— Allons, mes amis, reprit en souriant Mme de l'Ouïe, je cède pour ma part ; ce n'est pas l'ouïe, mais ce n'est à coup sûr ni la vue, ni le goût, ni le toucher, ni l'odorat. Tous les sens s'appuient l'un sur l'autre et s'entr'aident mutuellement, mais ils ne sauraient exactement se remplacer. Chacun à part forme un important détail, mais tous réunis constituent un magnifique ensemble. La perte d'un seul est toute une grande douleur ; qu'est-ce donc lorsque plusieurs viennent à s'éteindre ! Et, ma foi, moi, pauvre femme, que l'orgueil des hommes semble avoir vouée à l'ignorance, je veux aussi, comme mon savant ami du Toucher, faire preuve d'érudition. Un malheureux bibliomane devint aveugle d'abord, puis sourd, et bientôt enfin perdit presque absolument le toucher, ne le conservant que dans les téguments externes qui avoisinent l'œil. C'était là sa seule correspondance avec le monde extérieur. Sa famille traçait des mots à cette place, et le pauvre abandonné comprenait ! Là aussi la sensibilité tactile s'éteignit, et cet infortuné mourut, quitte enfin d'une existence qui se faisait si chèrement acheter. — Ah ! ma foi, tant pis, moi aussi j'ai eu mon histoire !

Mais, j'y pense, mes chers amis, notre conversation ressemble fort à un proverbe, et s'il fallait absolument lui trouver une épigraphe, je proposerais pour ma part :

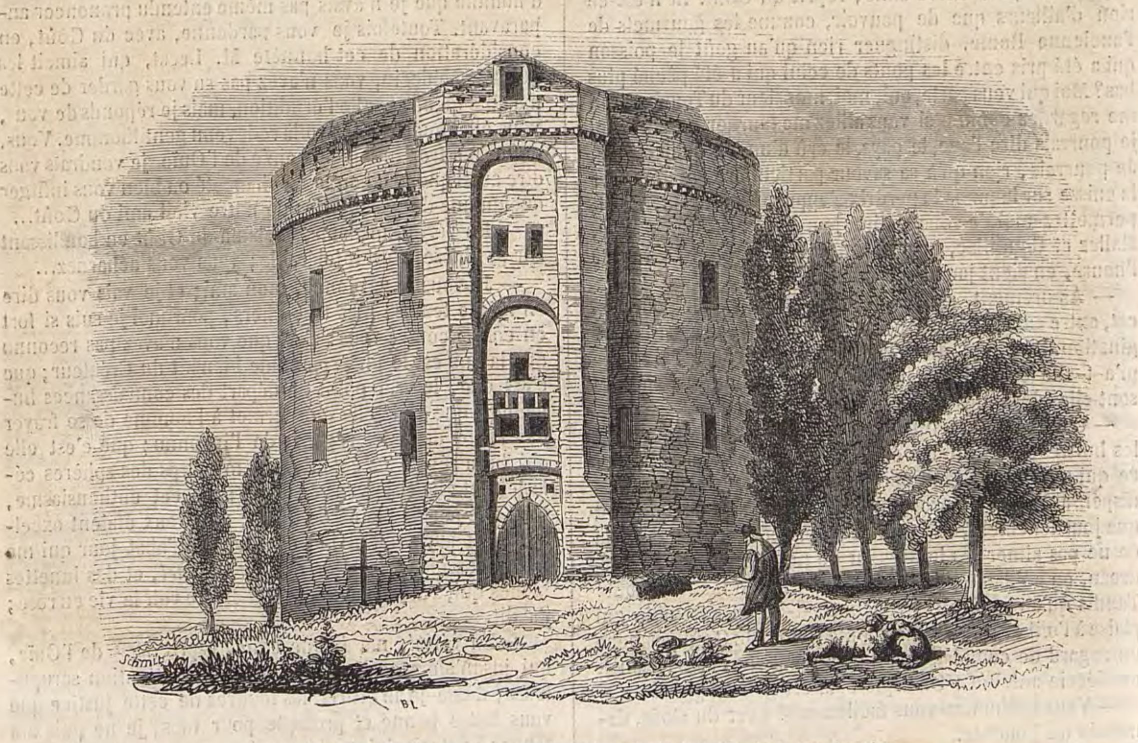
Chacun pour soi et Dieu pour tous.

Dr. L P.

LEÇONS D'HISTOIRE. LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS.

Autres temps, *mêmes* mœurs.

LE BOUQUET DE PAILLE (1652) (1).



Bastion où Mademoiselle reçut Condé après la bataille de Saint-Antoine.

XXIV. — MADEMOISELLE DE MONTPENSIER (SUITE).

Mlle de Montpensier repart et va droit à la Bastille avec son escorte. Chemin faisant, les plus cruelles rencontres excitent sa marche et réveillent les haines frondeuses. Ce sont, l'un après l'autre, Larochefoucauld, Nemours, de Val-

(1) Voyez les quatre derniers numéros.

lon, Clinchamp, Guitaut, les plus braves seigneurs, qu'on rapporte morts ou mourants sur leurs chevaux en nage ou sur des brancards ensanglantés. Larochefoucauld, soutenu par deux hommes, montre ses blessures au peuple, en



Deboile, déguisé en moine, Thérèse et Perrotte, en paysannes, aux Cordeliers de Quimper (voyez chapitre dernier).

l'adjurant de sauver Condé. — Nous y allons! lui crient la princesse et son cortége. Mais citons Mademoiselle elle-même, dans ses curieux Mémoires : « Nemours s'était détourné de sa femme, parce qu'il était tout en

sang... Je trouvai Guitaut à cheval, sans chapeau, tout déboutonné, pâle comme la mort. Je lui criai sans m'arrêter : — Mourras-tu, Guitaut? Il me fit signe de la tête que non. Il avait pourtant un grand coup de mousquet dans le corps. Puis je vis de Vallon qu'on portait en chaise. Il me dit : —Eh bien ! ma bonne maîtresse, nous sommes donc tous perdus? Je l'assurai que non. Il me répondit : — Vous me rendrez la vie en donnant la retraite à nos troupes. Je vis aussi La Roche-Giffard, blessé à la tête et qu'on rapportait sur une échelle... C'était un homme beau et bien fait, ajoute la future épouse de Lauzun, et, *en cet état, il ne laissait pas d'avoir bonne mine.* »

La princesse arrive ainsi à la Bastille, d'où, courant au plus pressé, elle va faire ouvrir la porte Saint-Antoine. Des miliciens rétifs la gardaient. Elle leur montre ses ordres, les menace, et se fait obéir... Puis elle monte lestement à la citadelle, intimide le gouverneur comme tous les autres; et le voyant hésiter à tirer sur l'armée royale, s'avance elle-même derrière un canon chargé, le pointe sur l'avant-garde du maréchal, en abaissant à la mire son feutre et son bouquet de paille, prend la mèche d'une main assurée, met le feu à la terrible machine, balaye, comme on a vu, la première file des vainqueurs, et, en les arrêtant ainsi tout court, sauve les princes qu'ils allaient broyer, et fait échouer au port Turenne et Louis XIV !...

Tandis que le feu continue par son ordre, elle retourne à la porte Saint-Antoine, s'assure que le passage est livré aux frondeurs, lance à leur secours deux mille soldats de la milice, pousse les autres avec la foule sur les remparts, et mande le prince Louis dans un bastion voisin, dont on remarquait encore au dernier siècle la façade entourée d'arbres. (Voir notre gravure, ci-dessus.)

Condé, à qui un tel bonheur semble un rêve, accourt, l'épée nue au poing, ses armes brisées, ses habits en pièces, le visage inondé de sang; admirable comme le Dieu Mars sortant du carnage. Mademoiselle, « *qui était coquette avec lui* (1) », tout en visant au cœur du roi, lui trouve meilleure mine encore qu'à La Roche-Giffard, le contemple avec une émotion sincère, presse les deux mains rougies du héros, et lui confirme le salut et l'aide qu'elle lui apporte. Devant une telle résurrection dont il ne peut plus douter, Condé, qui est resté debout en face de mille morts, s'affaisse tout à coup d'attendrissement, et tombe sur un siége en fondant en larmes... Puis, s'oubliant lui-même pour les ombres sanglantes de ses frères d'armes : — Ah ! ma cousine, quelle journée ! tous mes amis sont tués ou mourants ! — Ils ont fait leur devoir, et vous les vengerez ! repart la fille de Gaston... Mais d'abord, elle ordonne le repos au prince, et veut le retenir et le soigner... A ces mots, Condé se retrouve et se relève : — Abandonner mes braves ! jamais ! je veux que leur retraite soit encore une victoire, et je ne rentrerai dans Paris que le dernier ! Sa cousine insiste inutilement.—Voici, reprend-il en la quittant, le service que vous pouvez me rendre, et qui est digne de tous deux. Soyez mon lieutenant dans ce Paris que vous m'ouvrez ; assurez-y l'entrée et l'installation de mes blessés et de mes bagages, tandis que je montrerai à Turenne ce que c'est que Condé vaincu !

A ces mots ils se séparent. Le héros, se redressant de toute sa hauteur et ralliant ses braves, combat encore jusqu'au soir, sous le feu de l'artillerie de la ville; il rejette, pied à pied, l'armée royale jusqu'à Saint-Denis, et fait camper la sienne en sûreté dans le Pré-aux-Clercs, sans laisser à l'ennemi un seul blessé ni un seul chariot. Puis revenant à six heures à la porte Saint-Antoine, il y retrouve Mademoiselle, qui a rempli ses instructions avec l'habileté d'un intendant militaire. Il boit à sa santé, avec sa joyeuse arrière-garde, le vin que la princesse a fait venir de l'Hôtel-de-Ville et qu'elle verse aux soldats de la jolie main qui a tiré le canon de la Bastille... Enfin ceux-ci entrent dans Paris en chantant des *mazarinades*, bras dessus, bras dessous, avec le peuple et les bourgeois; et Condé, lui huitième, se dirige, pour une dernière inspection, vers la porte Saint-Honoré. Là, bientôt sa cousine, qui a pris au Luxembourg Gaston, prêt à se montrer... après le péril, l'amène en triomphe au-devant du prince et de ses amis. Tous deux s'embrassent, comme s'ils eussent été ravis l'un de l'autre, vont remercier le prévôt à l'Hôtel-de-Ville, et retournent dormir à l'hôtel de Condé et au Luxembourg.

Pendant ce temps-là, Louis XIV et sa cour, qui s'étaient vu arracher la victoire au moment où ils croyaient la tenir, descendaient furieux et confus des hauteurs de Charonne, d'où ils reprenaient en silence le chemin de Saint-Denis, au lieu de celui de leur capitale livrée aux frondeurs !

XXV. — A QUI LA VICTOIRE?

A qui reviendra donc, en résumé, le succès de cette journée douteuse, où chaque parti, vainqueur et battu, semble écrasé par l'autre? Sera-ce à l'habileté de Mazarin? à la valeur du prince Louis? à l'égoïsme du duc d'Orléans? aux prétentions de Mlle de Montpensier? Sera-ce au chancelier Séguier, qui écrit depuis une heure dans son cabinet, convoquant à l'Assemblée générale du lendemain tous ceux qui peuvent consommer sa révolution *légale* et lui assurer la reprise des sceaux de France? Sera-ce à Bailleul et à ses amis, qui, déterminés à prendre leur revanche et à relever le Parlement comme arbitre entre les deux causes, se concertent pour dominer les délibérations de l'Hôtel-de-Ville? Mais ne sera-ce point plutôt à ce troisième larron, qui rentre le dernier du champ de bataille?

A son allure hautaine et à son air pensif, vous reconnaissez Deboile-Altomar. Il a laissé des mots d'ordre mystérieux à ses soldats, il en donne de plus mystérieux encore à ses affidés, réunis par Dubosq. Puis regagnant dans l'ombre le Luxembourg, une main sur l'épée qui croit avoir tué d'Amalby, l'autre sur le médaillon de la *belle Joconde*, image de la seule conquête qui lui manque :

— Malheur, s'écrie-t-il, à ceux qui m'ont enlevé ma

(1) Elle le montre, avec une naïveté bizarre, jusque dans le récit qu'elle fait de cette journée formidable. Une nature aussi fantasque ne saurait être mieux peinte que par elle-même. « Mme de Châtillon, dit-elle (fort jalouse de moi et de M. le prince), dîna le jour même avec moi. Elle faisait les mines les plus ridicules du monde, dont on se serait bien moqué, si on eût été en humeur de cela... Son embarras lui avait fait oublier ses charmes. Il n'y en avait pas un d'étalé ce jour-là; et, comme elle est fort brune naturellement, cela paraissait extrêmement en plein jour. Quand M. le prince entra dans la chambre où nous étions, elle lui fit les plus terribles yeux du monde, et il marqua par sa mine qu'il la méprisait fort. *J'en fus fort aise;* et elle en fut si tendrement touchée, qu'elle pensa s'évanouir... Il lui fallut donner de l'eau... Ensuite elle s'en alla. »

Quel tableau de cette époque de galanteries et de coups d'épée ! Cela vaut toutes les histoires de la Fronde !

proie ! Mais où retrouver la charmante veuve? ajoute-t-il en montant l'escalier du Palais.

Et résolu de faire parler l'espion, son captif, dût-il le mettre à la torture, il se rend, à cet effet, droit à la prison qui l'enferme...

Mais en arrivant à la porte, ô fureur ! qu'apprend-il des gardiens épouvantés? que cette dernière ressource lui a été ravie en son absence ; que, se donnant comme envoyé de sa part, et trompant chacun par le médaillon sacré, un petit paysan inconnu a fait évader le page sous sa jacquette...

— Misérables ! vous ne m'échapperez pas vous-mêmes, dit Altomar en braquant ses pistolets sur ses geôliers...

Mais une voix, qui lui cria de la chambre : —Epargnez les innocents ! arrête sa colère comme par magie, et fait tomber les armes de ses mains. Cette voix, qu'il n'ose reconnaître, l'a remué jusqu'au fond de l'âme et transformé des pieds à la tête... Il quitte les gardiens stupéfaits, ouvre la porte, s'élance dans la prison, et qu'y aperçoit-il sous les habits du page ? ô surprise inouïe ! ô spectacle à n'en pas croire ses yeux ! celle qu'il croyait perdue ! Louise Boucherat ! la comtesse d'Amalby en personne !

C'est pour le coup que Deboile ressuscite réellement et croit aux légendes fantastiques dont il est l'objet. Le Ciel lui-même, en effet, ne semble-t-il pas conspirer pour ses vœux? Le mari, son rival, tombé mort dans les hasards du combat ! Et la femme remise en son pouvoir par un miracle inconcevable !

Peu s'en faut qu'il ne tombe, évanoui de bonheur, aux genoux de sa victime... Mais au moment où il la contemple avec ivresse, il la voit, en frémissant, tirer un poignard de son sein.

— Ah ! madame ! lui dit-il d'une voix suppliante, croyez-vous que je menace votre vie?...

— Ce n'est pas ma vie que je défends, monsieur ! lui répond-elle avec fierté.

Altomar, à ces nobles paroles, mesure avec dépit l'abîme qu'elles lui découvrent...

— Qui donc vous a ramenée ici et remise en ma puissance ?

— Moi-même et moi seule !... Vous m'avez attaquée par la trahison..., j'ai accepté le combat ; j'ai pris vos armes, et je vous ai vaincu !

— Depuis longtemps, en effet, depuis que je vous ai vue, vous régnez sur moi, et je suis votre esclave...

— Je ne vous comprends pas, monsieur..., et vous allez me comprendre ! Mon mari, grâce à vous, était désarmé et captif. Il me fallait, pour lui rendre son épée, le témoignage de l'homme que vous reteniez ici. Je suis venue dans votre geôle, et je vous ai enlevé cet homme, et par cet homme j'ai affranchi le comte ! Vous voyez bien que je vous ai vaincu ! Et sans doute, ajouta-t-elle en épiant l'émotion d'Altomar, sans doute mon mari vous a vaincu de son côté ; car j'ai suivi depuis ce matin la bataille, aux roulements du canon. Et Philippe d'Amalby était là avec M. de Turenne ! et je lis dans vos yeux troublés qu'ils ont battu la Fronde, et rouvert Paris à Louis XIV !

Un sourire amer du baron ébranle l'espérance de la comtesse.

— Vous ne répondez pas, dit-elle, vous n'osez répondre?...

— Je ménage vos illusions, madame...

— Parlez ! j'ai du courage ! s'écrie Louise, qui essaye du doigt la pointe de son arme.

— Au nom du Ciel, calmez-vous... et vous saurez demain...

— Votre silence m'en dit assez ! Je ne m'abusais pas ! Le roi est vainqueur ! Vive le roi ! Honte et mépris aux factieux !

Altomar admirait l'exaltation de la jeune femme ; mais le dédain de la royaliste relève le frondeur, et il lui lance avec orgueil ces mots terribles :

— C'est le roi qui est vaincu, madame, et c'est Condé qui est entré dans Paris !...

— Cela n'est pas possible ! cela n'est pas vrai ! dit Louise, toute pâle, mais altière encore.

— Si vous doutez de mes paroles, croyez-en vos propres yeux !

Et, le baron ouvrant la fenêtre, elle aperçoit les soldats du prince Louis dans les cours, elle entend leurs cris et leurs chants de victoire.

— Oh ! c'est un rêve... un rêve affreux ! balbutie la comtesse accablée.

— Oui, reprend Altomar, incliné vers elle et laissant enfin déborder son cœur ; oui, c'est un rêve, mais un rêve admirable ! Rappelez-vous-en l'origine, madame... Il a commencé chez M. Broussel, votre oncle, quand vous étiez Louise Boucherat, la perle de la cité de Paris... Alors un jeune homme obscur, un simple avocat au Châtelet, Guillaume Deboile vous vit et n'exista plus que pour vous. Il déroba au palais des rois un portrait qui semblait le vôtre, celui de la *belle Joconde*. Il en fit son trésor et son talisman, l'arme et l'emblème de son parti. Il jura à vos pieds, en vous offrant sa vie et son nom, qu'avec ce trésor il deviendrait plus riche qu'un prince, qu'avec ce talisman il accomplirait des miracles, qu'avec cette arme il briserait tout ce qui le séparait de vous, qu'avec cet emblème il vous ferait plus illustre que le modèle du grand Léonard ! Il vous parut fou, sans doute, car vous lui préférâtes un petit-maître, un lieutenant aux gardes de la reine... Ecoutez-moi jusqu'au bout, madame... J'ai le droit de vous prouver que Deboile n'a pas menti...

Captivée par l'étonnement, la terreur et la pitié, Louise examine le baron comme un fantôme, et recule jusqu'au fond de la chambre, la main posée sur la garde de son poignard...

Interprétant cette émotion en sa faveur, Altomar poursuit avec une chaleur croissante :

— Non ! Deboile ne mentait pas, car il a rempli tous ses serments ! Dans la première Fronde, il y a quatre ans, il a rallié le peuple autour de votre image ; il a tenu deux jours en échec le Parlement, les ministres, les princes et le roi. Il les a forcés de quitter Paris, dont lui-même restait maître. Et pour l'empêcher d'y devenir le Cromwell ou le Masaniello français, il a fallu la trahison de ses complices de la veille et l'épée du grand Condé à la tête de l'armée de Lens. Dépouillé de votre médaillon, prisonnier, proscrit, fugitif, on l'a cru défait et perdu sans ressource. Illusion des Philistins ! Samson n'avait fait que disparaître pour laisser repousser sa chevelure... On vous a dit, comme à tout le monde, qu'il avait été fusillé à Bordeaux par d'Epernon. Vain bruit répandu par lui-même, pour ressusciter aux yeux de la foule, plus formidable et plus puissant que jamais ! Le supplicié de Bordeaux n'avait fait que changer de rôle et de nom. Il devenait l'ami de Charles de Lorraine, l'ambassadeur et l'allié des princes, le bras droit de la nouvelle Fronde, le lieutenant de Condé, son vainqueur ! Il rentrait dans Paris, y dominait le peuple, y brisait le Parlement, y trouvait cent mille voix, dix mille mousquets ; et mieux que

tout cela encore (car le Ciel même combat pour lui), il vous retrouvait chez lui, madame ! Et, après avoir fait reculer Turenne et livré la capitale aux frondeurs, c'est lui qui retombe à vos genoux en vous offrant le prix de sa victoire et l'accomplissement de ses promesses...

Altomar, en effet, s'agenouille devant Louise, la croyant ébranlée par tant de prodiges et fascinée par par tant de gloire.

Mais, remise de sa première stupéfaction, la jeune femme l'écrase d'un regard plus hautain que jamais.

— Je ne m'étais donc pas trompée à Choisy ! vous étiez et vous êtes Guillaume Deboile, c'est-à-dire un rebelle ennemi du roi, un criminel condamné au supplice infâme, un aventurier échappé à la justice et trompant la Fronde sous un nom d'emprunt, un ravisseur de femme et un imposteur qui me raconte sans doute une victoire imaginaire ! Et voilà par quels hommages vous croyez séduire la comtesse d'Amalby ! Arrière, monsieur ! arrière ! J'aime mieux les fers et la torture, j'aime mieux la mort qu'un pareil affront ! Votre prétendue élévation n'est qu'un avilissement de plus ! Eussiez-vous pour piédestal la monarchie renversée, j'en embrasserais les derniers débris en vous répétant que je vous méprise !

Altomar se relève, pâle, chancelant, frappé au cœur, marqué d'un fer rouge, n'écoutant plus que sa vengeance irritée jusqu'à la rage...

— Vous l'avez voulu, madame, s'écrie-t-il hors de lui ; il faut donc tout vous dire. Eh bien ! non-seulement le roi et Mazarin sont vaincus ! non-seulement l'armée de Condé est dans Paris ! non-seulement j'en suis maître comme de vous-même ! mais il n'y a plus ici de comtesse d'Amalby ! il n'y a que la prisonnière du baron d'Altomar !

Et tirant de son pourpoint l'écharpe d'Amalby, verte et blanche, qu'il avait arrachée toute sanglante au cadavre de Mancini, il la présente à Louise qui la reconnaît, l'embrasse avec un cri aigu, et tombe évanouie sur le carreau...

— Enfin la voilà soumise ! dit Altomar, en la contemplant à ses pieds. Il valait mieux lui porter ce coup moi-même et tout de suite. On lui racontera demain que Philippe est tombé sous une balle inconnue, et je la relèverai si haut sur mon pavois, que l'avenir finira par éclipser le passé... C'est désormais l'affaire du temps !

Puis il reprend son calme pour rappeler la captive à la vie, et la remettant aux femmes qui l'ont déjà servie sous ses ordres, il la fait reporter dans le pavillon qu'il lui avait donné pour première demeure. Là, il la laisse au milieu des soins les plus attentifs, sous une triple garde, à l'abri cette fois de tout enlèvement... Et rentrant lui-même pour s'étourdir dans son propre triomphe :

— Non, s'écrie-t-il avec explosion, ce n'est ni Mazarin, ni Condé, ni d'Orléans, ni Séguier, ni Bailleul, qui ont vaincu aujourd'hui ! C'est moi et moi seul !... Et c'est moi qui profiterai demain de la victoire, car le moment décisif est arrivé ! ajoute-t-il en prenant une plume à la hâte.

Puis il envoie par un exprès ces deux mots à Dubosq-Montandré : — *A demain la partie d'honneur ! Grand conseil au point du jour, et tout le monde à l'Hôtel-de-Ville !*

XXVI. LES TROIS CONSEILS.

Le lendemain de la bataille, au point du jour, trois conseils se tenaient presque en même temps : le conseil du roi, à Saint-Denis ; le conseil des princes, au Luxembourg ; le conseil d'Altomar, dans la Cité.

Le conseil du roi fut triste et abattu. Anne d'Autriche elle-même avait perdu sa hauteur. Mazarin ne souriait plus ; il cachait des larmes. Il pleurait ses grandeurs militaires frappées dans son neveu. Molé voyait ses deux idoles, le Parlement et la monarchie, la liberté et l'autorité, près de succomber ensemble... Turenne et Louis XIV relevaient seuls la tête et faisaient face à l'orage.

Le cardinal, qui excellait dans le pas d'écrevisse, proposa à la cour d'abandonner Paris et d'aller jusqu'à Rouen, ou même jusqu'à Lyon, mettre en sûreté le roi et la reine.

— Nous laisserons ainsi aux frondeurs, dit-il, le temps de se diviser et de s'affaiblir ; et nous parerons à un danger plus grand que leur victoire, à l'invasion de la France entière par l'étranger. Car n'oublions pas que toutes nos frontières sont au pouvoir de l'archiduc ; qu'il nous a pris Bourbourg, Mardyck, Gravelines ; qu'il bloque Dunkerque par terre et par mer ; que son lieutenant Fuenseldaña est en Picardie avec quatorze mille hommes, et qu'il sera bientôt avec Lorraine et Condé aux portes de Paris, si nous n'arrêtons pas sa marche en lui opposant les forces que nous usons dans l'Ile de France.

Turenne, encouragé par Louis XIV, combattit vivement cette retraite.

— N'exagérons pas nos malheurs, dit-il, et ne décourageons pas nos amis de Paris. Ils s'inclinent aujourd'hui devant l'union des princes, mais ils se relèveront demain devant leurs discordes. Comme général, je préfère mon échec à l'avantage de Condé. Mon armée est intacte et fidèle. La sienne est décimée et sans discipline. Les Espagnols ne veulent que prolonger la guerre civile, et ne lâcheront point Dunkerque pour s'engager au cœur du royaume. Ils savent bien que, quel que soit le vainqueur, Condé ou moi, ce vainqueur, français avant tout, se retournera contre eux. Pour repousser avec succès l'étranger, il faut d'abord réduire la Fronde, notre premier ennemi. Reculer devant elle, quand elle vient d'entrer à Paris, serait lui assurer cette capitale et la moitié de la France. Voici donc mon avis, qui ne diffère de celui du cardinal que par l'espace et le temps, ajouta avec adresse le grand capitaine. Donner en effet aux princes, comme l'a si bien jugé son Eminence, quelques jours pour se diviser dans leur triomphe ; mais nous tenir sur l'Oise, prêts à retomber sur eux, et ne pas écarter l'armée plus loin que Compiègne, ni la cour et le Parlement plus loin que Pontoise.

— Quel Parlement ? demanda Matthieu Molé avec amertume.

— Vive Dieu ! le Parlement de Paris, dit Mazarin, saisissant au vol et s'appropriant l'admirable idée de Turenne. Si le maréchal, poursuivit-il, répond d'éloigner l'étranger du champ de bataille, voici à quelles conditions j'accepte et modifie son plan. Nous interdisons le Parlement de Paris, et le transférons à Pontoise, sous peine de lèse-majesté. La moitié des magistrats nous obéit, et la Cour, tranchée en deux, échappe ainsi aux frondeurs. Paris sans Parlement reste comme un corps sans âme ; il s'effraye dans l'isolement de sa révolte, et en envisage les résultats avec terreur : ses impôts doublés, son sang répandu, son commerce aux abois, le pillage et la famine à ses portes. Les princes alors, l'opprimant pour le retenir, lui deviennent aussi odieux qu'ils lui sont chers aujourd'hui. La réaction grandit d'heure en heure ; nos amis et nos agents soufflent le feu. Les enragés se déchirent à belles dents ; les poltrons prennent la fuite ; les sages nous tendent les bras... La promesse d'une amnistie achève la

défection ; notre armée cerne la ville en désarroi, et au premier coup de canon, les portes s'ouvrent à Leurs Majestés.

— Très-bien, dit Molé, pour les intrigants et les ambitieux ; mais les puritains du tiers-parti ? le cardinal de Retz ?

— Nous lui trouverons une grande parade à faire en robe rouge !

— Et le chancelier Séguier ?

— Nous le rappellerons au conseil du roi avec un titre vide et sonore.

— A la bonne heure ! fit Molé dédaigneusement ; vous connaissez mieux que moi ces messieurs. Mais je connais le prince Louis et Mlle de Montpensier ; comment en viendrez-vous à bout ?

— Voilà, en effet, les lions du parti, dit le ministre en tordant sa moustache... Ceux-là ne céderont qu'à la mitraille... C'est l'affaire de M. de Turenne.

Le maréchal se recueillit gravement, et il y eut une minute de silence, pendant laquelle une marche funèbre retentit sous les croisées.

C'était l'ancien régiment d'Amalby qui allait au-devant du corps de Mancini...

Mazarin pâlit comme un mort, et cacha son visage inondé de larmes... On voyait poindre dans sa douleur le remords de l'injustice dont il recevait le châtiment... Tandis qu'Anne d'Autriche lui pressait la main, le jeune Louis XIV s'approcha de la fenêtre et salua les soldats qui lui avaient donné leur sang...

Un noble cri de : — Vive le roi ! fut la réponse de ces humbles héros.

Au même instant, Turenne, s'avançant près du monarque, aperçut un vieillard assis sur une pierre, et qui regardait d'un œil éteint défiler le morne cortége...

Au cri de vive le roi, ce vieillard sembla se ranimer, et mêla sa voix fidèle à la voix du régiment.

Une autre voix partit en même temps du sommet de l'abbaye, criant, elle aussi : Vive le roi ! à travers les barreaux d'une prison...

Le vieillard tressaillit et se retourna, et toute son âme sembla monter vers le captif...

Dans ce mouvement qui découvrit sa figure, empreinte d'une douleur ineffable, ses yeux rencontrèrent ceux de Turenne, qui se penchait à la croisée.

Louis XIV lui-même remarqua cet infortuné, et le considéra avec attendrissement.

— Quel est cet homme ? demanda-t-il au maréchal...

— Vous ne le reconnaissez pas, sire ? il est, en effet, méconnaissable... Que Votre Majesté ne l'oublie pas cependant, car elle n'a pas de serviteur plus dévoué. C'est M. Jean Boucherat, baron de Gonesse...

— Le beau-père du comte d'Amalby ! s'écria Louis XIV.

— Plus bas ! murmura Turenne, en désignant Mazarin.

Et le maréchal et le roi se parlèrent à l'oreille, tandis que Boucherat, qui venait de les apercevoir, tombait à genoux tout en pleurs, et tendait vers eux ses bras suppliants...

Louis XIV sentit rouler sur sa joue une de ces larmes qui rappellent aux rois qu'ils sont hommes, et fit au vieillard un signe dont Turenne le remercia en lui baisant la main.

La marche funèbre s'éloigna, et le conseil reprit son cours interrompu.

— Nous en étions, dit Anne d'Autriche, donnant à Mazarin l'exemple du courage, nous en étions aux moyens d'en finir avec le prince de Condé...

— Ces moyens, répondit Turenne, se réduisent à un seul. S'il reste isolé, Condé est perdu. Si le duc de Lorraine le joint avec le gros de son armée, c'est nous qui sommes perdus peut-être. Tous nos plans, tout notre succès, le sort du trône enfin, dépendent de cette jonction qu'il s'agit d'empêcher à tout prix.

— Maréchal, dit vivement Louis XIV, chargeons-nous-en tous deux ! je marcherai à la tête de votre avant-garde, et les deux armées ne s'uniront qu'en me passant sur le corps !

— Pardon, Sire, reprit Turenne, mais Votre Majesté nous est trop précieuse pour la risquer entre ces deux feux. Ce sera mon affaire et celle de quelques braves, qui s'immoleront au salut de la France... Condé a donné rendez-vous au duc de Lorraine à son ancien camp d'Ablon ; je dois m'y jeter entre eux, au risque de me faire broyer ; y affamer leurs troupes, en assurant la vie des nôtres ; les noyer sous leur pont de bateaux ou m'y engloutir moi-même ; battre à la fois deux armées doubles de la mienne, et rejeter l'une sur Paris et l'autre sur la province.

Le roi et la reine écoutaient le maréchal avec admiration.

— C'est un miracle de stratégie et d'audace ! dit le cardinal effrayé ; c'est presque l'impossible !

— Ce mot n'est pas français, *monsignor Mazzarini*, répliqua Louis XIV avec un sourire hautain.

— J'espère donner raison à Sa Majesté, reprit Turenne ; mais il me faut un lieutenant dont je sois aussi sûr que de moi-même, un homme de courage, de sang-froid, de dévouement...

— Un autre Turenne enfin, dit Anne d'Autriche...

Le maréchal s'inclina, et poursuivit avec fermeté : — Je demande donc à Sa Majesté et à Son Eminence plein pouvoir pour choisir ce lieutenant, à mon heure et à ma guise, c'est-à-dire un brevet de colonel en blanc ; car je ne donnerai pas à cet officier de confiance moins de trois ou quatre mille hommes. Il y va, je le répète, du sort de la monarchie !

— Voici le brevet ! dit Louis XIV, qui courut à une table, signa d'une main résolue, et jeta le papier à Mazarin.

Celui-ci fut moins empressé, et regarda le maréchal dans les yeux. — Est-ce une expiation qu'on m'offre, pensa-t-il, ou une revanche qu'on m'impose ?

— Vous hésitez, cardinal ? dit le roi impatient.

— Non, Sire, interrompit Turenne ; Son Eminence, ajouta-t-il à voix basse, n'hésite jamais devant la justice. C'est d'ailleurs une occasion que je lui donne de venger Mancini sur les frondeurs...

Décidé par ces mots, le ministre signa... ; et, une heure après, la cour gagnait Pontoise, afin d'y mander le Parlement de Paris.

Au rebours du Conseil du roi, celui des princes s'ouvrit joyeusement, pour se fermer dans la tristesse.

Le premier moment fut égayé par Broussel, que, sur l'appel du duc d'Orléans, Altomar présenta au Luxembourg. Rapproché des princes par leur victoire, par la terreur de Deboile et par le mirage de la prévôté, le conseiller traversa le palais en faisant la roue, gratifia Condé, Mademoiselle, Gaston, Beaufort et Nemours de cinq révérences... parlementaires, et se tint majestueusement debout, malgré toutes les invitations qu'on lui fit de s'asseoir. En dépit des cataplasmes de Perrotte, il souffrait encore de ses blessures... fondamentales, et les siéges les plus engageants lui rappelaient la selle du cheval à musique. Beaufort et Mademoiselle, étouffant de rire, se firent un

jeu d'offrir au bonhomme tous les fauteuils du salon. Ses refus obstinés furent d'autant plus divertissants, qu'il posait en auteur de la victoire de Condé, attribuée par lui à son fameux arrêt...

— A chacun son lot, maître Broussel, lui dit le héros de Rocroi ; vous avez été l'éclair, et j'ai été la foudre.

Le magistrat trouva le parallèle flatteur... pour son rival...

Une discussion plus sérieuse s'éleva entre le prince de Tarente — La Trémouille et le comte de Rieux-Elbeuf. Loin de refuser de s'asseoir comme Broussel, tous deux se disputèrent la même place. Condé, ami de Tarente, ayant voulu les accommoder : — Il n'y a pas de différend ! s'écria Rieux, nos maisons sont trop inégales. — C'est vous qui êtes trop insolent, riposta Condé avec un geste de menace. Rieux irrité perdit la tête et souffleta le prince. Celui-ci lui eût passé son épée au travers du corps, si Gaston, faisant arrêter Rieux, ne l'eût envoyé tout droit à la Bastille (1).

Cette leçon ne profita guère à Beaufort et à Nemours. Les deux beaux-frères, que nous avons déjà vus se colleter, reprirent plus violemment que jamais leurs débats de préséance, se jetèrent l'un à l'autre le fauteuil qu'ils voulaient s'arracher, et allèrent vider la querelle au grand jour, avec chacun cinq gentilshommes...

— Messieurs, leur cria Séguier, cherchant en vain à les retenir, vous perdez notre cause et vous gagnez celle de Mazarin !

— C'est trop vrai, dit Condé ; laissons-les donc se battre et faisons nos affaires.

Et il s'assit entre Gaston et Mademoiselle, en poussant Broussel dans le fauteuil en litige, marquant ainsi son dédain pour les deux parties.

Déjà fort ému de trouver un champ clos dans un Conseil, le bonhomme, meurtri de la chute, rebondit avec un cri lamentable. Un nouvel éclat de rire de la princesse dérida les assistants ; et, renard, charmé de voir les lions aux prises, Altomar mit sur le tapis l'assemblée de ville du lendemain.

— J'en ai convoqué tous les membres, dit Séguier ; pas un de nos amis ne nous fera défaut. Nous comptons sur M. Broussel, ajouta-t-il gracieusement, pour que messieurs de la Cour y votent l'Union avec nous.

— A cette dernière épreuve, fit observer Altomar, le peuple reconnaîtra les mazarins, et...

— Pas de violences, interrompit Condé, en soulignant le mot pour Broussel ; le bon droit se suffit à lui-même.

Broussel frissonna toutefois, et dit, sans regarder Deboile (il n'osait l'envisager depuis le 15 mai) : — L'Assemblée est légale ; l'arrêt du Parlement est formel ; j'y serai donc avec tous les vrais frondeurs. Je demanderai seulement, non pour moi, mais pour mes amis, quelques détails sur le programme de la séance.

— Le voici en deux mots, répondit Condé : l'union avec les princes ; le droit de lever des hommes et de l'argent ; à M. Séguier, la présidence avec les sceaux de l'État ; à M. le duc d'Orléans, la lieutenance générale ; à moi, le commandement de toutes les armées ; M. de Beaufort gouverneur de Paris, et M. Broussel grand-prévôt. Cela convient-il à M. le conseiller ?

— Je ne vois rien là... que de légitime, répliqua le bonhomme avec l'austérité d'un Caton.

Et le Conseil, n'ayant plus besoin de lui (au contraire), le mit solennellement à la porte, en l'accablant d'honneurs.

— Maintenant que nous voilà entre nous, reprit Condé, M. d'Altomar peut s'exprimer librement. Il importait d'établir devant M. Broussel que la violence ne viendra pas de nous. Quels sont vos moyens d'*exécution* pour demain ?

— Cinq mille vieux soldats, déguisés en artisans, répliqua le baron : et derrière eux le peuple entier de la Cité et des faubourgs.

— Très-bien, dit le prince, l'affaire est sûre !

Séguier eut des scrupules, sans doute pour la forme. Appuyé de M. le duc de Rohan, il regretta « l'emploi de la canaille », et eût préféré que M. de Condé allât à l'Hôtel-de-Ville, avec deux cents gentilshommes, pour enlever tout d'autorité et sans effusion de sang.

— Vous oubliez, chancelier, dit Gaston, que la violence doit nous rester étrangère, et que nous serons quittes pour protester contre elle....

— M. Séguier lui-même ne parlerait pas mieux, conclut le prince Louis, et il leva la séance en disant : A demain !

On allait se séparer, lorsqu'un bruit sinistre émut le Luxembourg. C'était le duc de Villars, second de Nemours, qui faisait rapporter le corps de celui-ci au palais. Les deux beaux-frères s'étaient battus au pistolet et à l'épée, dans le Marché-aux-Chevaux, derrière l'hôtel de Vendôme. Nemours avait tiré le premier et atteint les blonds cheveux de Beaufort. Le petit-fils d'Henri IV lui avait alors offert la vie, s'il consentait à la demander. Pour toute réponse, Nemours l'avait blessé d'un coup d'estoc, et Beaufort, tirant à bout portant, l'avait étendu mort sur le terrain (1).

Tel fut le dénoûment du Conseil des princes.

— Pauvre cousin ! dit Condé en voyant le corps sanglant de la victime. Puis, donnant la main au duc de Beaufort : — Il nous reste du moins, ajouta-t-il, un gouverneur de Paris !

Et il alla dans son camp du Pré-aux-Clercs, organiser sa jonction avec le duc de Lorraine, qui devait être le coup de grâce de Turenne et de Mazarin...

Pendant ce temps-là, Deboile se disait en descendant l'escalier du Luxembourg : — A merveille, messeigneurs, égorgez-vous les uns les autres, jusqu'à l'heure où je vous passerai sur le corps à tous.

Puis il assembla avec Dubosq, dans la Cité, le troisième conseil, celui de l'*exécution*.

Il annonça, aux applaudissements des frères et amis, son merveilleux projet de jeter dans la populace cinq mille soldats déterminés. Il les avait déjà choisis dans ses Wallons, dans les mercenaires de Condé et dans l'*élite* de Charles de Lorraine. Leurs déguisements d'ouvriers seraient fournis par tous les fripiers des quartiers frondeurs (2). Ils occuperaient de bonne heure la place de Grève et les maisons d'alentour. Outre les armes cachées sous leurs vêtements, ils seraient munis de bois, d'huile, de résine et de torches. Altomar suivrait dans l'Hôtel-de-Ville les délibérations de l'assemblée, et Dubosq se tiendrait prêt, sous les fenêtres, à recevoir les signaux d'opération. Au cri : l'*Union avec les princes !* cent mille acclamations, partant comme des échos, seraient la som-

(1) *Mémoires de Talon*, Saint-Aulaire, t. III, p. 227.

(1) *Hist. du temps*. Tous les *Mémoires*, et Saint-Aulaire, p. 228.

(2) « Un seul fripier de la rue Quincampoix déposa avoir loué deux cents habits aux soldats du régiment de Bourgogne. Plusieurs soldats et un capitaine furent trouvés parmi les morts, vêtus de ces habits. » (Saint-Aulaire, t. III, p. 206, note.)

mation *respectueuse* adressée aux magistrats. Au cri : *Vive la Fronde!* une grêle de pierres briserait les vitres de l'hôtel, cerné de toutes parts et flanqué de bûchers à chaque porte. Au cri : *A bas les Mazarins!* on mettrait le feu et l'on enlèverait le palais d'assaut.

Ici, Deboile s'arrêta, laissant deviner le reste à l'imagination des auditeurs... Puis il congédia ceux qui n'étaient point dans le grand secret, et, resté seul avec Dubosq et les chefs affidés, faisant fermer les portes et baissant la voix, il continua ainsi :

— Et une fois l'assemblée jetée dehors, le dernier pouvoir légal à bas, et les princes seuls debout avec leurs divisions et leurs jalousies, si je trouve le moment favorable pour renverser à leur tour nos alliés de la veille et reprendre le grand œuvre de 1648, je lancerai à Dubosq le cri décisif: *Mas-Aniello! Res Publica* (1)! A ce signal, le régiment de *Cromwell*, jetant le masque, arrêtera les princes et les généraux partout où ils se trouveront; le colonel appellera d'un coup de canon mes Wallons et mes volontaires; les sergents courront sonner le tocsin à tous les clochers de Paris;... dix mille hommes s'empareront du Luxembourg, du Palais-Royal et de l'hôtel de Condé. Et tandis que je déploierai moi-même le drapeau rouge au balcon de l'Hôtel-de-Ville, Dubosq ira le porter aux camps du Pré-aux-Clercs et d'Ablon, en leur ouvrant les portes de Paris et en leur offrant douze heures de pillage... Nous verrons le lendemain qui sera maître de la capitale, et huit jours après qui sera maître de la France!

En prononçant ces derniers mots, Deboile se dressa si radieux, si formidable, si résolu, que ses anciens complices, reconnaissant le héros des barricades de 1648, enlevèrent le grand Ressuscité sur leurs bras et le portèrent en triomphe à travers la Cité.

XXVII. L'ASSEMBLÉE DE L'HÔTEL-DE-VILLE.

Dès le matin, mille rassemblements tumultueux parcoururent la ville, se dirigeant vers la place de Grève. Au milieu des visages sinistres que l'émeute fait sortir des égouts, on reconnaissait des artisans à l'allure martiale, aux paroles insolentes, qui imposaient aux bourgeois le bouquet de paille, mettaient les honnêtes gens en déroute, excitaient les indécis, ralliaient les frondeurs et promettaient la curée aux brigands. C'étaient les soldats déguisés de Condé, d'Altomar et de Lorraine. En quelques heures, ils eurent amassé autour de l'Hôtel-de-Ville une multitude prête à faire tout ce qu'ils lui ordonneraient. Ils travaillèrent si bien les quatre compagnies de la milice, chargées de la sûreté du palais, qu'au mépris de leur consigne et de leur uniforme, ces précurseurs de la garde nationale se mirent à insulter les magistrats qui arrivaient à l'assemblée. « Allez ! allez ! leur criaient-ils, et si vous ne faites pas ce qu'il faut, si vous ne votez point la réforme de l'Etat, l'expulsion du Mazarin et l'union avec les princes, vous trouverez au retour à qui parler (2) ! » Une sombre terreur, écrit M. de Saint-Aulaire, se répandit dans la ville; Bailleul et ses amis furent avertis sous main du danger qui les attendait. Ils le bravèrent héroïquement et se rendirent à leur poste.

A deux heures, l'assemblée se trouva au complet, moins les princes et les seigneurs. On y distinguait les membres du Parlement, L'Hospital, gouverneur de Paris, le prévôt Lefèvre et ses échevins, les députés des Cours souveraines, des communautés ecclésiastiques, des six corps de marchands, les capitaines-quarteniers, les curés de toutes les paroisses, les notables des seize quartiers, etc.; en un mot, l'élite de la populatien parisienne, au nombre de plus de trois cents, chacun portant l'insigne de sa charge ou de son état, et tous rangés par ordre dans l'immensité de la grand' salle. L'Hospital et Lefèvre présidaient jusqu'à l'arrivée des hôtes du Luxembourg. Le spectacle était admirable par la franche résolution de la majorité, pitoyable par les frayeurs mal contenues de quelques-uns. Broussel, entre autres, malgré les attraits de la prévôté, avait trois fois rebroussé chemin à la vue des groupes séditieux, et n'était arrivé à l'Hôtel qu'éperonné par Thérèse et Perrotte, et traîné en triomphe par des agents d'Altomar.

Les princes se faisant attendre, Bailleul ouvrit la délibération. Il espérait que les frondeurs sans chefs seraient comme un troupeau sans pasteurs. Il lut une lettre du roi, adressée au bureau de ville, et qui ordonnait d'ajourner à huitaine toute décision. Ce nom du roi était encore si magique, et Bailleul en tira un si noble parti, que l'assemblée n'osa protester d'abord et resta silencieuse. L'Hospital et Lefèvre d'ailleurs, honteux d'avoir arrêté Turenne en livrant la Bastille à Mademoiselle, appuyèrent Bailleul de toutes leurs forces... Mais déjà mis au courant par un compère, Altomar faisait huer au dehors la lettre royale, et les factieux du dedans, encouragés, étouffèrent l'incident sous leurs cris et passèrent à l'objet de la réunion. Bailleul céda la parole au procureur de la ville, dont il était sûr d'avance, et qui conclut, en effet, dans un habile discours, à terminer la guerre civile en priant le roi de rentrer sans Mazarin. Ce terme moyen venait d'être mis en discussion, lorsque les princes et les seigneurs entrèrent, annoncés par les acclamations du peuple, et arborant tous l'insigne de la paille. Ce puissant secours exalta les condéistes et les orléanistes de l'assemblée, qui firent une réception triomphale aux nouveaux venus. Ils étaient si nombreux et si imposants, que lorsqu'ils eurent pris sans façon les places d'honneur, Bailleul et ses amis se virent comme un régiment dans une armée... Le duc d'Orléans remercia les bourgeois d'avoir reçu les troupes de Condé, et protesta que leurs intérêts lui étaient aussi chers que les siens propres. Puis il offrit à l'assemblée ses services et ceux de son cousin, pour maintenir l'ordre en exécutant les arrêts du Parlement et du corps de ville. Condé parla dans le même sens, mais trahit plus nettement sa pensée. Les princes serviraient Paris, à condition d'y être les maîtres, et feraient exécuter les arrêts, à condition de les dicter. L'Hospital et Lefèvre exposèrent alors l'objet en question : la rentrée du roi sans le cardinal. Gaston et Condé froncèrent le sourcil, et Beaufort riposta par un juron d'avant-garde. Au même instant, Altomar lança son premier signal à la foule, et les cris : l'*Union avec les princes!* firent trembler l'hôtel sur ses fondements. — La voix du peuple est la voix de Dieu ! dit avec onction le duc d'Orléans. — Et la voix de Dieu est la voix du tonnerre ! ajouta le roi des Halles, la main sur son épée. Cette menace fut un coup d'aiguillon pour Bailleul.

— Nous sommes ici dans une assemblée, dit-il avec force, et non sur un champ de bataille ; il ne s'agit point de crier ni de se battre, mais de discuter et de voter. Et il appuya la motion du procureur de la ville avec tant de justesse et de fermeté ; il flétrit si énergiquement les ambitions rebelles ; il retraça les horreurs de la guerre à si grands coups de pinceau, il termina par un appel à la conciliation, si noblement irrésistible, que les complices des princes restèrent muets sur leurs siéges, et que le

(1) Voyez le *Médaillon d'argent*, t. XVI, p. 364 (note), et t. XVII, p. 10.

(2) Textuel. *Mémoires de Conrard*, p. 111. H. Martin, p. 332.

bourgeois, avisant leur planche de salut dans le naufrage, allaient voter comme un seul homme la rentrée du roi sans Mazarin... N'ayant pas un orateur et surtout pas une raison contre une telle éloquence, Condé furieux se lève de sa place et entraîne le duc d'Orléans. Celui-ci déclare qu'ils se retirent pour ne pas gêner les suffrages... Mais, arrivés sur le perron de l'hôtel, Beaufort et Condé disent au peuple : — Ces gens-là ne veulent rien faire pour vous ! Ils ne cherchent qu'à gagner du temps. Ce sont des *Mazarins*, faites-en ce que vous voudrez (1) ! Et poussant Gaston dans son carrosse, Condé s'éloigne avec lui de la place de Grève.

Maître ainsi de la situation, Altomar jette le second cri, répété par dix mille voix. Beaufort se poste avec ses amis chez un mercier, pour jouir du spectacle et souffler les acteurs. Aussitôt les soldats-ouvriers paraissent ; une grêle de pierres brise les vitres ; les armes brillent, un coup de fusil part... Cent autres lui succèdent, criblant l'Hôtel-de-Ville. Les miliciens se débandent ou se joignent aux assaillants. Les magistrats épouvantés restent sans secours et cernés de toutes parts. Les uns, Bailleul à leur tête, rallient les archers du palais, et font fermer et barricader les portes. Les autres rédigent un acte d'union et lancent par les fenêtres des écriteaux portant : *Union avec les princes !* Vains efforts pour retenir le lion déchaîné ! — Il est trop tard ! répond la foule ; les *Mazarins* y passeront du coup ! L'Hospital, qui dirige la défense, reconnaît dans l'attaque une habileté militaire. Il la repousse toutefois une demi-heure avec le feu des archers. Mais au troisième signal d'Altomar, ses gens dressent leurs bûchers et les allument devant le perron. Des tourbillons de fumée envahissent la grand' salle... La porte croule dans les flammes, et les assiégeants gagnent le vestibule. Protégés seulement par les barricades de l'escalier, les bourgeois se recommandent à Dieu, s'agenouillent devant les prêtres de l'assemblée, et se confessent pour mourir en état de grâce. Les curés déploient un dévouement et une charité sublimes. Celui de Saint-Jean parvient à quitter l'Hôtel, court à son église chercher le Saint-Sacrement, le promène sur la place à travers les balles et l'incendie, sans pouvoir désarmer les brigands ivres et forcenés. Le curé de Saint-Médéric, sanglant de trois blessures, se traîne jusqu'au duc de Beaufort. Le roi des Halles écoute son récit, répond : — C'est bien fait ! et tourne les talons. Cependant les magistrats se réfugient où ils peuvent. Le prévôt et dix autres se jettent dans les lieux d'aisance, où ils furent retrouvés le lendemain. Un valet d'auberge enlève L'Hospital et le conduit dans l'écurie de son maître. Beaufort daigne sauver Doujat qui était de ses amis. Voyant les barricades prêtes à céder, Bailleul et ses collègues prennent les armes des archers morts. Deux cents assaillants fusillés encombrent l'escalier de leurs cadavres. Mais les munitions manquent aux assiégés. Ils vont tous périr dans une horrible boucherie.

C'est alors qu'un page du Luxembourg arrive au galop sur la Grève, escalade une fenêtre de l'Hôtel, pénètre jusqu'à la grand' salle, y reconnaît Broussel, à demi mort de peur, et, lui jetant cinq bourses gonflées d'or :

— De la part de Mademoiselle, dit-il, pour racheter vous et vos amis.

La princesse avait bien jugé les instruments de son père. Son heureuse pluie d'or calme, en effet, la tempête. A la vue des pièces étincelantes, la soif de l'argent éteint la soif du carnage. Près de deux cents magistrats se font relâcher moyennant rançon, et gagnent, sous divers costumes, leur logis ou les maisons voisines. Broussel, plus favorisé, est sauvé par Altomar lui-même, et rendu à Thérèse et à Perrotte, qui l'emmènent sous la garde d'une centaine d'insurgés.

On n'en compta pas moins plus de trente notables égorgés, dont quelques membres des Cours souveraines, et une centaine de blessés plus ou moins gravement. Le brave Miron fut percé de coups en appelant sa compagnie aux armes. Sa femme, condéiste exaltée, disait, le matin : — Ce tumulte a du bon ; il faut que les *Mazarins* soient maltraités par le peuple ! Quand on lui rapporta son mari assassiné, elle devint folle de désespoir.

XXVIII. — LES DEUX RESSUSCITÉS.



ous retournons à la place de Grève. L'œuvre des princes était consommée. Il n'y avait plus de Parlement ni de bureau de ville. Tout Paris, étouffé dans la terreur, subissait l'esclavage, en guise d'union...

Deboile s'élance en vainqueur dans le palais désert, fait éteindre le feu qui menaçait les voûtes, et se demande s'il accomplira aussi son ouvrage ?

Il contemple du haut du balcon les ruines qu'il a faites : la place couverte de cadavres, le peuple maître de Paris, la bourgeoisie terrassée ou en déroute, le bouquet de paille arboré à toutes les fenêtres... Sur les pouvoirs exterminés, lui seul et les princes restent debout. Or, les princes sont au Luxembourg, enivrés de leur pouvoir, sans méfiance et sans garde ; et lui, toute son armée frémissante est à ses ordres pour écraser ces derniers rivaux à leur tour. Retrouvera-t-il jamais pareille occasion ? Jamais touchera-t-il d'aussi près le but qu'il poursuit depuis quatre ans ? Tous les spectres de sa vie, toutes les furies de sa vengeance, tous les mirages de son ambition, lui apparaissent dans un éblouissement rapide : Mas-Aniello et Cromwell, la *Taverne du bien public*, les barricades de 1648, ses longues souffrances vengées, Philippe d'Amalby mort, la duchesse de Longueville punie, Louise Boucherat conquise, etc... Il hésite néanmoins devant l'audace de l'entreprise et l'immensité du triomphe ! Mais les rapports de tous ses lieutenants viennent le déterminer enfin. — Le succès est assuré, lui dit chacun. Décapitée de ses chefs, la moitié de Paris se jettera dans nos bras ; abattue par notre coup de foudre, l'autre moitié

(1) Textuel. Conrard. *Journ. du Parlem.*, p. 30. Gui-Joly, p. 75.

tombera à nos genoux. — Allons donc ! s'écrie Deboile, secouant ses perplexités et se dressant à la hauteur de son rôle, *alea jacta est !*

Se transformant alors et se multipliant, ordonnant en roi et parlant en inspiré, il distribue à ses agents leurs missions et leurs postes; aux uns le tocsin à sonner, aux autres les prisons à ouvrir; à ceux-ci l'arrestation des princes, à ceux-là l'occupation des arsenaux, des hôtels et des forteresses; à Dubosq les deux camps d'Ablon et du Pré-aux-Clercs; à lui-même enfin, le signal de cette grande révolution, par le déploiement de la bannière et l'explosion du mot d'ordre comprimés depuis quatre ans!

Montandré range l'armée fidèle sur la place de Grève, et remet à Deboile le drapeau rouge, tout flamboyant de la triple devise: *Mas-Aniello.* — *Res Publica.* — *Vox populi, vox Dei* (1).

Au milieu d'une attente et d'un silence formidables, Deboile saisit le drapeau d'une main ferme et s'avance d'un pas résolu vers le balcon...

Mais quel bruit l'arrête soudain et le cloue à sa place?



Deboile et Dubosq, déguisés, s'embarquant en Normandie. Dessin de L. Marvy. (Voyez la Conclusion.)

quel fantôme lui apparaît et le glace de terreur? — Ce bruit est une décharge d'artillerie qui éclate du côté d'Ablon. — Ce fantôme est un courrier hors d'haleine, qui vient d'entrer à l'Hôtel-de-Ville...

Altomar a reconnu en pâlissant un écuyer de Charles de Lorraine... Cet homme s'affaisse épuisé, comme le soldat de Marathon, et voici les nouvelles qu'il raconte d'une voix expirante :

— Le duc de Lorraine allait joindre ses troupes à celles de Condé. Trompée par des détours habiles, l'armée royale ne pouvait plus nous atteindre. Déjà le pont de bateaux était jeté d'Ablon à Villeneuve-Saint-Georges, et nos premiers bataillons s'y engageaient avec confiance... Tout à coup un corps de cavalerie, qui semble sortir de terre, débouche du village et du bois, et arrive sur nous comme un tourbillon... Nos soldats surpris et chargés de bagages ne savent comment éviter ou soutenir cette attaque imprévue. Une moitié fait volte-face et se range en bataille sur la rive. L'autre moitié se rue vers le pont et cherche à gagner l'autre bord; mais tandis que les premiers sont enfoncés par une charge foudroyante, les seconds roulent dans la Seine avec le pont coupé par une volée d'artillerie. Le duc rallie deux mille hommes autour de lui et cherche à sauver la retraite par une résistance énergique... Mais en vain il se multiplie et fait des prodiges de courage. Les ennemis le pressent, l'enveloppent, lui mettent l'épée dans les reins, le tiennent une heure corps à

(1) Renvoyons encore ceux qui douteraient, au *Médaillon d'argent* et à ses notes. Nous n'inventons pas un iota dans ces détails de drapeau, de mots de ralliement et de devises.

corps, sèment le terrain de ses officiers abattus et le rejettent enfin loin de la Seine, avec son armée en pleine déroute.—Puis restés maîtres du fleuve et du pont, tandis que j'apporte cette nouvelle à Paris, ils achèvent la destruction de nos bateaux à coups de canon, dont j'entendais les derniers retentir en arrivant ici... Voilà ce que le duc de Lorraine m'a chargé d'annoncer aux princes et à vous...

Ce récit précipitait Deboile du sommet de l'Hôtel-de-Ville... C'était le *mane thecel phares* de son festin de Balthasar... Le drapeau rouge lui échappe des mains, et il tombe anéanti dans un fauteuil. — Il lui restait pourtant à recevoir un coup plus fatal encore...

— Quels sont, demande-t-il au courrier, les auteurs de ce désastre de Charles?

— Ce ne sont pas des hommes, mais des lions... Jamais on n'a vu, jamais on ne verra de tels combattants. C'est le régiment d'Amalby avec les artilleurs de la Ferté, et le comte d'Amalby en personne à leur tête!...

— Le comte d'Amalby! s'écrie Deboile, ébloui comme par un éclair... Mais je l'ai tué de ma main au faubourg Saint-Antoine.

— Plût au Ciel! repart le messager en soupirant. C'est Mancini, et non d'Amalby que vous avez tué. Le cardinal avait donné à son neveu le régiment de Philippe. Comment celui-ci l'a-t-il repris pour notre malheur? c'est ce que j'ignore; mais le duc Charles et ses amis l'ont trop bien reconnu à ses coups d'épée!

Altomar n'a que la force de s'écrier: —D'Amalby vivant! — pendant que Montandré ajoute en philosophe: Il paraît que les morts sont en faveur. — A ressuscité ressuscité et demi!

— Oh! mais, fait Deboile en se relevant, comme le noyé qui cherche une planche... nous ne resterons pas écrasés ainsi! — Vous avez informé les princes, dites-vous... qu'ont-ils fait?... Ont-ils volé au secours de notre allié?

— Les princes? continue le courrier... je les ai trouvés tout bouleversés par une autre surprise.. C'est la journée des surprises, à ce que je vois... Pendant qu'ils se rendaient à l'assemblée de l'Hôtel-de-Ville, un second régiment de Turenne, sous les ordres du duc de Chaulnes, et sous la conduite d'un ancien page de Gaston, s'est rué en plein jour sur le Luxembourg sans défense...

— Damnation! s'écrie Deboile, ils m'ont enlevé Louise, ma prisonnière?

— Ah! c'était votre prisonnière! Louise ou autre, je ne sais, ils l'ont emmenée effectivement avec dix-huit otages de qualité, après avoir exterminé tout ce qui leur a fait résistance! Bref, n'obtenant rien des princes, qui venaient d'apprendre la chose en rentrant, je suis accouru vers vous à l'Hôtel-de-Ville.

Deboile n'écoutait plus... Il retombe muet et pétrifié, serrant son front dans ses deux mains, pour y retenir sa raison qui s'échappait...

Dubosq et le messager le crurent fou. Et il y avait certes de quoi! Tomber d'une telle hauteur et tout perdre en même temps! Si Milton, le poëte d'alors, eût vu ce tableau, il eût mieux peint Satan jeté du ciel dans l'enfer.

Comme l'ange foudroyé, Deboile se redresse par l'orgueil et la vengeance, et tirant de sa poitrine le blanc-seing de Gaston qu'il y gardait encore:

— Ah! ah! dit-il en riant dans son délire, il me reste une arme, et d'Amalby en sentira les atteintes! Si les princes reculent, j'avancerai, moi! Ah! vous sortez aussi du tombeau, monsieur le comte! Ah! vous m'enlevez Louise une seconde fois! Eh bien, les deux ressuscités se retrouveront face à face... et ce n'est pas d'une seule mort, c'est de mille morts que vous périrez sous mes coups!... A moi tous mes Wallons, tous mes volontaires, à moi tout Paris! ajoute-t-il en tirant son épée, et s'élançant avec Dubosq hors de l'Hôtel-de-Ville. — Et vous, courrier de Charles de Lorraine, allez lui annoncer qu'il sera secouru et vengé demain.

Mais laissons le désespoir d'Altomar assembler ses bandes, pour expliquer les événements que nous venons d'apprendre avec lui.

XXIX. — TURENNE ET D'AMALBY.

Après les vicissitudes et les angoisses qu'on n'a pas oubliées, nous avons laissé Philippe dans la prison de l'abbaye, au moment où l'ambition de Mazarin pour son neveu, malgré les justifications du duc de Chaulnes et de l'espion délivré, écrivait sur la porte fermée à tout le monde: *Lasciate ogni speranza* (abandonnez toute espérance). Ne pouvant s'expliquer de telles rigueurs que par la persistance de son régiment dans la révolte contre Mancini, persistance qui devenait un crime de haute trahison pour le cardinal, le comte avait relevé son courage à la hauteur de son innocence, et s'était résigné à payer de sa tête l'infidélité de ses soldats. Les seuls intérêts qui l'attachassent encore à la vie étaient la pensée de Louise et l'issue de la bataille de Saint-Antoine. Que sa femme échappât à son malheur, et que Louis XIV rentrât dans Paris, voilà tout ce qu'il demandait à Dieu pour mourir satisfait... N'ayant d'autre nouvelle du combat que le bruit du canon, les battements de son cœur répondirent à chaque coup qui lui arrivait. Quand il n'entendit plus rien, il crut le roi vainqueur et remercia le Ciel... Mais bientôt le retour de l'armée dans le camp lui annonça la victoire de Condé, et l'idée que l'absence de son régiment y avait contribué le replongea dans l'abattement du désespoir...

Il avait passé ainsi vingt-quatre heures, lorsque la porte de sa prison s'ouvrit enfin... Etait-ce Louise... ou du moins son père? Philippe s'élance dans cet espoir suprême... Dernière illusion brisée! C'était un inconnu avec trente soldats, qui venait chercher le captif au nom du roi.

L'inconnu portait un costume moitié militaire, moitié civil, une robe noire relevée par une rapière, les cheveux courts et la fraise à tuyaux des anciens règnes, la barbe et les moustaches frisées à la Henri IV; la figure, d'ailleurs, impassible et grave, l'accent gascon très-prononcé, les façons cérémonieuses d'un huissier ou d'un intendant.

— Je comprends, se dit Philippe, c'est l'intendant de quelque prison d'État, ou l'huissier des exécutions de Mazarin.

Et il suit l'inconnu, sans lui demander autre chose que son nom.

— Lé baron dé Martingale, répond l'homme, gouberneur du fort dé Charenton...

— Où vous êtes chargé par le cardinal de m'écrouer ou de me fusiller?

Le baron ne souffle mot, et signifie à Philippe de descendre.

— Trois questions seulement, reprend le comte; le régiment d'Amalby s'est-il battu à Saint-Antoine? La cause du roi est-elle perdue sans ressource? Que sont devenues madame la comtesse et M. Boucherat?

— Monsieur, j'ai l'ordre dé bous enléber d'ici sans esplication, et dé bous transporter en un lieu où jé bous remettrai cé paquet cacheté; boilà touté ma consigne.

— Richelieu n'aurait pas mieux fait, et le père Joseph n'aurait pas mieux dit.

Une voiture fermée les attendait en bas. Le baron s'y installe en face du comte, ses yeux fixés sur le captif; les trente soldats montent à cheval, et l'escorte, évitant le camp, tourne dans la campagne.

Tant qu'il fut à portée de l'abbaye et des tentes, le baron les regardait avec inquiétude, comme s'il eût redouté une surprise.

— Pauvre Mazarin, se dit Philippe, il craint qu'on ne m'arrache de ses griffes!

Le gardien et le prisonnier roulent une demi-heure en silence.

— Monsieur, demande enfin celui-ci, pardonnez-moi d'interrompre vos méditations.

— Il n'y a pas d'offense, jé né médite jamais.

— Je vous en félicite sincèrement. Voudriez-vous me dire où nous sommes?

— A uné lieue dé notre point dé départ. — Puis-je ouvrir la portière? — Pour régarder? — Oui. — Régardez à trabers la glace.

Et le baron l'essuie du revers de son gant.

Philippe voit à l'horizon les tours de Notre-Dame, et y reconnaît en pâlissant la bannière isabelle!

— L'armée de Condé, s'écrie-t-il, est donc entrée dans Paris?

— Plus vas, s'il bous plaît; j'ai l'oreillé très-fine.

— Si j'eusse été là avec mes braves, le drapeau du roi flotterait sur ces tours, ou je n'aurais pas besoin de vous pour mourir.

— Personné né bous a parlé dé mourir.

— Eh bien, faisons un marché, monsieur! je sacrifie la chance que j'ai de vivre encore, si vous me permettez d'aller me faire tuer en renversant cette bannière! Je serai mort pour le service de Sa Majesté... Que vous faut-il de plus? Vous êtes ému, monsieur, ne le cachez pas... Au nom de votre dévouement au roi, laissez-moi vous donner cette bonne nouvelle à lui porter...

— J'ai eu l'honneur dé bous diré ma consigné... bous conduiré... où nous allons, et bous rémettré ces papiers...

— Ah oui! ce cachet rouge... couleur de sang... Vous savez ce qu'il contient?

— Je né sais rien, monsieur; j'ovéis.

— Mais vous supposez facilement...

— Jé né supposé rien; j'ézécute.

— Vous comprenez cependant...

— Jé né comprends jamais!

— Vous êtes un instrument exemplaire, monsieur!

— Bous mé flattez; suibez alors mon ézemple...

— C'est facile à dire, mais si vous êtes l'instrument, je suis la victime...

— Ces distinctions sont trop sabantés pour moi.

Philippe eût voulu s'emporter... Il ne pouvait y parvenir. Son gardien était encore plus poli que laconique.

Cependant il fallait au malheureux un épanchement quelconque... Enfermé depuis trois jours, au secret depuis deux, enlevé maintenant par un sphinx, croyant aller aux oubliettes ou à la mort, il se sentait étouffer dans ce nuage d'énigmes... Il ne pouvait disparaître sans nouvelles de Louise, mourir sans lui envoyer une pensée!

— Monsieur! reprend-il avec force, vous n'êtes pas une machine, vous avez un cœur, une affection ici-bas! Enchaînez-moi! tuez-moi comme il vous plaira, je ne vous demande aucune grâce... mais traitez-moi en gentilhomme et non en bandit. Dites-moi un mot, un seul, de la conduite de mon régiment et du sort de ma femme.

Le baron ne répond rien, mais détourne la tête...

Philippe le croit ébranlé et lui raconte son histoire. Elle eût attendri un bourreau, Martingale s'endort en l'écoutant...

— Homme de pierre! dit le comte indigné, j'aime mieux les balles de ses soldats...

Et il cherche à s'évader par la portière; mais le baron le retient sans ouvrir les yeux, et Philippe voit une larme sur sa moustache. Il feignait de dormir pour cacher son émotion!

— Ah! merci, monsieur! s'écrie d'Amalby en lui prenant la main. Eh bien, mon régiment! Louise! mon beau-père! où sont-ils? parlez!

Le baron essuie ses pleurs d'un coup de poing, et lâche un soupir gigantesque.

— Bous mé désespérez, sandis! Jé né connais ni bous, ni botré famille, ni botré régiment. J'ai réçu, ce matin, jé bous lé répéte, l'ordre dé bous prendre à Saint-Dénis, dé bous enléber malgré touté résistancé, dé bous transporter à Charenton, et dé bous remettré cetté dépêche. Boilà tout cé qué jé sais, sur mon honneur! Machine et instrument, commé bous dites, au serbicé du roi.

Ainsi s'éteint pour Philippe sa dernière lueur d'espérance; il retombe dans une nuit plus profonde que jamais.

Tout à coup, un affreux pressentiment lui traverse le cœur... Il songe au système favori de Mazarin, pour éclairer ses soupçons de complots.

— Est-ce qu'on va m'interroger, demande-t-il au baron, est-ce que vous me menez à la question ordinaire...

— Ou estraordinairé, c'est possible; dé quoi êtes-bous accusé...

— De la révolte de mes soldats, sans doute...

— Hauté trahison... c'est la question estraordinairé... les dix coquémars (1) à voire...

Le comte frémit. — Qu'est-ce que ces dix coquemars?

— Trois seaux d'eau enbiron. Ensuite, les brodéquins aux pieds et aux génoux. Enfin, les fers rougés aux plantés et aux jarrets. Mais on aboue ordinairément aux coquémars.

— Vous êtes ferré sur la matière, monsieur.

— C'est mon état dépuis Richélieu.

— Qui vous a donné beaucoup d'ouvrage.

— J'ai bu un complicé de Cinq-Mars abaler jusqu'à deux seaux et démi. Il était gonflé comme une outré. Il créba sans rien abouer. Bous n'auriez pas cette capacité, monsieur!

— J'en suis convaincu; je n'avouerai rien cependant.

— Bous aurez tort... Récébez un von conseil, entré nous: achétez dé l'huile aux tourmenteurs, c'est leur pétit vénéfice... Vubez-en d'abancé uné démi-pinté; et les coquémars bersés par un vout filéront par l'autre... Bous enflérez toutefois, mais débant un von feu, bous désenflérez sans douleur... Mais abouez abant les vrodéquins aux pieds! car au quatrièmé coin, bous sériez voiteux pour la bie, croyez un hommé d'espérience, et qui s'intéresse à bous.

— Avouer un crime dont je suis innocent, jamais!

— On né meurt pas dé l'abeu, et l'on meurt dé la question.

Une sueur froide inondait le corps de Philippe; une vision de coins d'acier, de fers ardents, de bourreaux muets, de cachots noirs, commençait à ébranler sa raison.

— Non! non! c'est impossible! fit-il en bondissant dans la voiture et en appelant avec délire Louise, Boucherat, d'Harcourt, Turenne!

— Calmez-bous, nous boici arribés, dit Martingale avec soulagement; bous allez saboir si c'est l'ordinaire ou l'estraordinaire.

Tous deux descendent, et le comte aperçoit le fort de Charenton. Le grand air fouettant son cerveau, il retrouve son courage et sa dignité.

Il en a certes besoin devant le tableau qui s'offre à ses yeux. Des soldats en deuil gardent un cercueil ouvert, qui attend un cadavre au pied du fort. Les tambours, voilés de drap noir, font entendre un roulement lugubre. Tout annonce une exécution et un convoi militaire.

Ne doutant pas que ces préparatifs ne soient pour lui, le comte s'arrête pâle et immobile. Une seule chose l'étonne, c'est l'importance des honneurs qu'on lui destine.

Mais bientôt des cavaliers s'approchent de la citadelle, et Philippe reconnaît le régiment d'Amalby, portant ses couleurs verte et blanche. Des fantassins sortent en même temps et déposent dans le cercueil un corps enseveli.

— Ce n'est donc pas pour moi, se dit le comte en renaissant à l'espérance. Mes soldats avec mes couleurs et leurs armes! Ils ne sont donc pas rebelles et licenciés!

En ce moment, le baron, qui est allé prendre des ordres, revient au captif.

— Quel est ce mort? demande celui-ci.

— Lé colonel Mancini, qu'on ba rendre au cardinal.

Philippe passe une main sur ses yeux, comme un homme qui sort d'un cauchemar. Il n'ose ouvrir son cœur à des joies impossibles.

— Suibez-moi, monsieur, reprend Martingale. Et il le conduit, chancelant d'émotion, jusqu'à une plaine où quatre mille hommes sont en bataille.

(1) Grands pots vernissés pour faire chauffer de l'eau.

C'est le régiment d'Amalby tout entier, avec mille artilleurs et dix canons...

A la vue de leur ancien capitaine, les soldats poussent une immense acclamation, et agitent en l'air leurs épées et leurs drapeaux.

Philippe ébloui, fasciné, ne peut en croire ses sens; il rend de la voix, de la main, du cœur, le salut militaire à ses braves; et, la parole expirant sur ses lèvres, il interroge le baron d'un regard éperdu...

Celui-ci lui remet alors la dépêche cachetée ; le comte l'ouvre d'un geste convulsif, et s'enivre à longs traits des lignes suivantes:

« Monsieur le comte d'Amalby,

« Oubliez les rigueurs de Mazarin... Sa justice avait donné votre régiment à son neveu, quand il vous croyait coupable; son ambition n'a pu le lui ôter et vous le rendre, quand il vous savait innocent. De là votre mise au secret et toutes ses conséquences... Dieu s'est chargé de gagner votre cause défendue en vain par vos amis. Il a frappé le cardinal dans la personne de Mancini, plus cruellement qu'il ne vous avait frappé vous-même, et j'achève aujourd'hui la réparation qui vous est due, en vous offrant la seule vengeance digne d'un homme tel que vous. Le brevet ci-joint est votre brevet de colonel que j'ai fait signer en blanc au roi et à Mazarin. Remontez à cheval à la tête de votre régiment, qui ne vous a pas démenti à la bataille de Saint-Antoine. J'ai perdu cette bataille quand je la croyais gagnée, et c'est à vous que je confie ma première revanche. Les frondeurs sont maîtres de Paris. L'armée de Condé est dans la ville et au Pré-aux-Clercs. Celle de Charles de Lorraine doit tenter de la joindre en passant la Seine à Ablon. Si cette jonction s'opérait, la monarchie serait écrasée... C'est à vous que je remets son salut, ne jugeant pas pouvoir le fier à meilleures mains. Soyez aujourd'hui mon second et mon lieutenant; et par votre début de colonel, méritez votre brevet de général. Tandis que je tiendrai le camp du Pré-aux-Clercs en respect, postez-vous derrière Ablon avec vos hommes et l'artillerie que j'y ajoute. Et lorsque l'armée de Charles entreprendra le passage, tombez sur elle avec l'à-propos et la sûreté de la foudre. Vous serez un contre quatre, je vous en préviens, mais il faut que vous ou le duc restiez englouti dans le fleuve. C'est une sorte de prodige que je vous demande ; vous le ferez pour le roi, pour la reine, pour la comtesse d'Amalby, et pour l'ami qui a répondu de vous. « LE MARÉCHAL DE TURENNE.

« *P. S.* L'homme qui vous enlèvera de Saint-Denis et vous remettra cette lettre ignore le but de sa mission. Excusez les rigueurs de cet aveugle instrument que j'ai dû armer de précautions farouches contre tout obstacle de la part du cardinal. Ces obstacles, s'ils devaient s'élever, seront aplanis demain par votre victoire. Elle m'est doublement garantie par les deux talismans que le duc de Chaulnes vous rendra de ma part, à Charenton.»

En effet, comme le comte achevait cette lecture qui le relevait de la mort à la vie, du désespoir à l'ivresse, de la honte à la gloire, de l'enfer au ciel, le duc de Chaulnes s'avance et lui remet l'épée que Philippe avait prise à Condé au Luxembourg, et le médaillon de Louise rapporté par le page de Gaston.

— On veut donc que je meure de joie! s'écrie d'Amalby, qui met l'épée à sa ceinture et le portrait sur son cœur.

— Cher duc, ajoute-t-il, couronnez votre ouvrage en me donnant des nouvelles de la comtesse.

— Vous en aurez ce soir, et d'excellentes! répond Chaulnes avec un sourire ; j'en fais mon affaire, et vous en laisse ma parole !

— A ce soir donc, reprend Philippe en l'embrassant.

Et, comme cette effusion n'était pas assez pour son bonheur, il embrasse aussi le baron de Martingale, qui, comprenant enfin, contre son usage, le regardait avec des yeux gonflés de larmes.

Puis, montant son cheval de bataille qu'un page lui amène tout sellé, il fait flamboyer sur sa tête l'épée de Rocroy, et s'élance devant le front de son régiment, au milieu d'acclamations et de transports impossibles à rendre.

Quelques minutes plus tard, il se dirigeait vers Ablon avec ses canons et ses quatre mille hommes, tandis que le corps de Mancini prenait la route de Saint-Denis sous la conduite d'un détachement d'honneur; et que le duc de Chaulnes, guidé par le page du Luxembourg, s'acheminait avec un autre escadron vers l'ouest de Paris.

On sait, par le récit du courrier de Charles à Deboile, comment, quelques heures plus tard, l'armée du duc de Lorraine était broyée et dispersée à Ablon, et comment Louise était enlevée par le duc de Chaulnes du pavillon du Luxembourg.

Turenne rejoignit aussitôt Philippe à Villeneuve-Saint-Georges, lui adressa les félicitations et en reçut les embrassements qu'on peut imaginer; puis, ayant installé leurs forces dans une position qui assurait la ruine de leur double ennemi, tous deux allèrent à Saint-Denis porter la bonne nouvelle à la cour.

Après avoir traversé le camp du roi, au milieu des honneurs qu'il méritait, Philippe trouva sur le seuil de l'Abbaye le duc de Chaulnes qui attendait son retour.

— Eh bien, les nouvelles de la comtesse? lui cria-t-il en s'élançant de cheval.

— Les voici! repartit le duc, qui le conduisit dans le vestibule.

Et le comte tomba, défaillant de joie, dans les bras de sa femme et de son beau-père. Il va sans dire que tous trois ne se relevèrent que pour retomber aux genoux de Turenne.

— Voilà ma plus belle victoire! s'écria le grand homme en les réunissant sur sa poitrine.

Le page-espion étant là, tous les mystères furent expliqués en quelques mots. Et retrouvant enfin dans l'auteur de ses nouvelles souffrances, Guillaume Deboile, son ancien rival et son éternel ennemi :

— La guerre n'est pas finie pour moi! dit le comte avec fureur, il me reste à broyer cette vipère sous les pieds de mon cheval!

XXX. — A CHACUN SELON SES OEUVRES.



eu d'instants après, Turenne présentait au roi, à la reine et au cardinal, Philippe d'Amalby et sa famille.

— Majestés et Éminence, dit-il simplement, voici le sauveur de la royauté et le vengeur de Mancini.

On devine l'accueil que reçut de chacun le vainqueur d'Ablon. Comme il s'inclinait pour baiser la main du roi, Louis XIV lui fit un honneur qu'il n'accordait qu'aux princes : il l'embrassa! Anne d'Autriche donna un tabouret à la comtesse et lui passa au cou son propre collier de perles.

— Il sera beaucoup mieux là! dit-elle avec un éloge qui rendit la beauté de Louise plus éclatante sous l'auréole de la modestie.

Mazarin se tira d'affaire par un trait charmant :

— J'ignorais, monsieur le comte, que ce brevet de colonel était pour vous; veuillez me le rendre.

Philippe étonné demanda pourquoi.

— Pour y substituer ce brevet de mestre de camp, reprit le cardinal avec son plus fin sourire.

— Cet homme a toutes les habiletés, pensa Turenne, même celle de réparer ses fautes!

Quant à Boucherat, son esprit et son cœur apparurent dans la demande qu'il fit à leurs Majestés :

— La grâce de la vie, dit-il, pour un fou que vous arrêterez demain, pour mon beau-frère, le conseiller Broussel.

— Nous l'exilerons à Gonesse, repartit la reine, et vous lui appliquerez des douches.

Philippe avait donné le coup de mort à la Fronde, à l'heure même où elle allait le porter à la monarchie. Nul ne le sentit mieux que Condé, Mademoiselle, Gaston et Séguier, réunis au Luxembourg après le désastre d'Ablon. Séparés irrévocablement de Charles de Lorraine, il ne leur restait plus qu'une faible armée sans discipline; et, au lieu de repousser Turenne avec des forces supérieures, ils étaient réduits à se défendre dans Paris avec le peuple et le Parlement; tristes et inconstants alliés, que leur enlevait déjà la réaction prévue par Mazarin.

Ils furent d'abord assaillis de plaintes amères sur l'attentat de l'Hôtel-de-Ville, et sur le déchaînement du peuple, qui menaçait d'un pillage universel. «Jamais, leur dit Talon, action plus farouche, plus brutale, plus sauvage n'avait été commise en France. » Gaston, sommé de rétablir l'ordre, se déclara « fort marri »; mais, « n'en



Le baron de Martingale (page précédente).

pouvant mais », renvoya au duc de Beaufort. Le roi des Halles prodigua les jurons aux bourgeois pour tout soulagement. Condé repartit cavalièrement « qu'il n'entendait rien aux émeutes et y était fort poltron. » Mademoiselle seule, qui avait d'abord ri des « jeux de la foule (1)», de la peur des notables, des curieux effets de sa pluie d'or, s'émut enfin de la terreur générale, et, toujours prête à se mettre en scène, alla de sa personne arrêter les désordres. Elle retira Lefèvre des lieux d'aisance, et reçut sa démission de prévôt. Elle assura l'évasion de L'Hospital et de plusieurs autres députés. Elle fit jeter à la Seine les cadavres dont la Grève était couverte, réparer à la hâte les dégâts de l'Hôtel-de-Ville, et disparaître tant bien que mal les traces du sang et de la flamme. Mais ce qu'elle ne put effacer, ce furent les ressentiments et la consternation.

Pendant la nuit même, une foule de notables quittèrent le volcan parisien. Avec son à-propos ordinaire, Mazarin lance de suite sa convocation du Parlement à Pontoise... Proclamée et affichée au point du jour, malgré les efforts des princes, elle entraîne l'émigration d'un tiers des magistrats. Les demeurants, contenus par Bailleul, refusent de s'assembler sur l'appel de Gaston, — qui voulait « remettre l'ordre dans le désordre», et révolutionner à la Séguier. Le duc d'Orléans lui-même va chercher les conseillers à domicile. La femme de Charton lui refuse sa porte, et le reçoit les poings sur la hanche : — « Est-ce parce que mon mari a été manqué à l'Hôtel-de-Ville, dit-elle, qu'il doit aller se faire assassiner au Palais? Donnez-moi M. de Valois en otage, et M. Charton vous suivra! » Les princes se rabattent sur une seconde assemblée de ville, dont ils recrutent sous escorte les membres épars. Dans une élection fraudée, Broussel est nommé grand-prévôt; La Louvières, son fils, gouverneur de la Bastille, et Beaufort gouverneur de Paris, à quatre voix de majorité. —Le foudre du Parlement, dit M. Martin, « n'était plus qu'un jouet aux mains des factieux. » La fameuse Union est votée, d'ailleurs; mais ce n'est qu'un vain mot sans la Cour souveraine. Efforts réitérés de Gaston qui, traînant les magistrats au Palais, en réunit enfin cent dix sur les bancs déserts! Encore, une dernière tactique de Mazarin vient-elle les diviser en deux camps. Le roi leur annonce qu'il permet au cardinal « de s'éloigner pendant les négociations de paix. » C'était lever l'unique scrupule des bourgeois, le respect humain. Le duc d'Orléans toutefois montre au Parlement la grossièreté de ce leurre; et Broussel, pérorant quarante-huit heures de suite, parvient à faire adopter, à la majorité de cinq voix : la régence de Gaston, le commandement du prince Louis, les levées d'hommes et de subsides, etc... Un tumulte effroyable suit ce vote... Condé est emporté sans connaissance avec une fièvre ardente. A l'énumération des droits royaux cédés aux chefs de la Fronde: — Vous oubliez, s'écrie Catinat, le don de guérir les écrouelles!

Les princes néanmoins se croient relevés, et signifient leurs pouvoirs à toute la France... Mais ils voient, le jour même, qu'on ne crée pas l'autorité d'un mot, que leurs arrêts sont impuissants, que personne ne les exécute, que l'émigration continue de plus belle, que leur Parlement se fond dans celui de Pontoise, agrandi du prestige de Molé, que les bourgeois qui ne fuient pas s'enferment chez eux, que le peuple affamé commence à dire : — Du pain ou le retour du roi! Les meneurs sans argent se querellent, comme des chevaux au râtelier sans foin. Les soldats pillent et saccagent la banlieue. Le cardinal, qui a la main dans tout cela, poursuit sa comédie en se retirant à Bouillon, d'où il gouverne plus sûrement que jamais, tandis que la cour se rapproche jusqu'à Saint-Germain. Les Parisiens alors crient que la guerre est sans prétexte, maudissent et insultent les princes, et comme les grenouilles de la fable, redemandent hautement le roi. Déchirant de ses colères de lion ce réseau d'intrigues,

(1) « La dame Le Riche, vendeuse de rubans, se promenait en chemise avec le bedeau de Saint-Jacques-la-Boucherie, qui lui-même était en caleçon; tous deux m'accostèrent et me firent de bons contes, dont je ris fort, sur les scènes de la journée. » (*Mémoires de Mademoiselle.*)

Condé envoie au diable les Parlements et les assemblées... Broussel se venge en faisant vendre à l'encan le mobilier de Mazarin, et Séguier, en présidant un Conseil de ducs et pairs, où il ose contrefaire le sceau royal ! Or, à peine l'appliquait-il sur une mise à prix de la tête du cardinal, qu'une dépêche de celui-ci l'appelle à présider le conseil du roi! Séguier croit rêver, mais la dépêche est formelle. —Foin des princes et de leur chancellerie! se dit-il; et, déguerpissant de Paris, il court à l'amorce de Saint-Germain. Là, il se trouve chancelier sans sceaux, Molé les gardant; mais le tour était joué et la retraite impossible. Le lendemain, c'est le cardinal de Retz qui fait sa parade en robe rouge, et conduit processionnellement au roi tout le clergé de Paris.—Que les Parisiens chassent mes ennemis, répond Louis XIV, et je retournerai au milieu d'eux. Puis, leur donnant l'exemple avec le conseil, il met à la porte une ambassade du Parlement et du corps de ville. — « Tous officiers réunis à Paris, leur déclare une lettre-patente, sont des révoltés et seront traités comme tels. La plénitude de la puissance nous appartient et nous vient de Dieu. Nul, quel qu'il soit, ne peut y prétendre. » C'était parler en maître et annoncer le grand règne. Gaston effrayé négocie sa paix, et demande des passe-ports; le roi les lui refuse jusqu'à l'entière soumission de ses complices. En même temps, Anne d'Autriche gagnait les colonels des milices et les six corps de marchands qu'elle comblait de caresses à Saint-Germain. Ils rentrent à Paris en criant: Vive le roi! et en opposant au bouquet de paille une cocarde blanche. Le conseiller Leprévot propose nettement aux bourgeois de faire main-basse sur les derniers factieux... La discorde descend du haut en bas, et le peuple, imitant les princes, a ses duels à coups de poing... Les officiers de Condé sont assommés dans les rues. Charles de Lorraine manque de l'être à la porte Saint-Martin. Ses convois sont pillés sur la Seine et sur les chemins... Le désarroi et la déroute sont partout. Beaufort se démet de ses fonctions de gouverneur; Gaston, de lieutenant général; Broussel, de grand-prévôt. Chacun songe uniquement à s'abriter des justices royales. Bref, le roi n'a plus qu'à paraître pour voir la Fronde s'évanouir et Paris tomber à ses genoux.

Quatre têtes cependant se relèvent encore: Condé, Deboile, Mademoiselle et Thérèse. Malade de fureur et de remords, excédé des harangues bourgeoises et des émeutes populaires, Condé pleure sa gloire ternie dans le ruisseau; mais, incapable de plier devant le roi lui-même, il préfère à la soumission la guerre d'aventures et la vie errante de condottiere. Quittant Paris avec les débris de son armée, à travers les soldats et les canons de Turenne, il se jette sur la province et dans les bras des Espagnols.

Mademoiselle s'enferme au Luxembourg, dans le volcan de ses dépits et de son orgueil, qui accable son père de ses éruptions.

Thérèse Broussel et Perrotte sont devenues folles en devenant *prévotes*, comme dit la cuisinière. Après avoir trôné deux jours à l'Hôtel-de-Ville, elles n'ont pu se résigner à la démission du bonhomme, et elles le gourmandent du matin au soir... Elles accusent de leur chute le roi, le Parlement, les princes; et les frondeurs quand même étant leurs seuls champions, elles se font les amazones inséparables du baron d'Altomar. Thérèse ne peut plus voir le *héros* sans pâmer d'admiration, et elle suivra, dit-elle, son désespoir jusqu'aux extrémités du dévouement....

Quant à Deboile, il tient son dernier serment; il assemble, avec Dubosq, ses dernières bandes, tous ceux qui n'ont rien à attendre de l'amnistie, et avec l'audace nocturne du chacal, il va guetter d'Amalby du côté de Villeneuve-Saint-Georges...

Informé de ses approches par ses éclaireurs, le comte demande combien son ennemi a de soldats. — A peu près un millier, lui dit-on.— Alors, reprend-il avec dédain, il me faut trois cents hommes. Et il s'élance avec eux au-devant de Deboile.

C'était le soir d'une journée d'orage. L'air était chargé de fluide électrique. Le tonnerre grondait en s'éteignant dans les fonds noirs du sud. Le soleil se couchait tout rouge sur les splendeurs de la vallée d'Yères. Debout sur une éminence, à la tête de ses compagnons, les mains croisées sur la poitrine, le visage amaigri, sombre et livide, Deboile tournait un œil farouche vers ce Paris si enflammé naguère pour la liberté, aujourd'hui morne et attendant le joug de son maître... Le bruit sourd et lointain qui frappait son oreille lui semblait l'écroulement de sa grandeur foudroyée... Et dans les rayons qui mouraient sur les collines, il croyait voir s'évaporer le fantôme de Louise.

Tout à coup, un escadron lui apparaît sur une hauteur. Ses soldats remontent à cheval en criant aux armes, et lui-même reconnaît, dans les lueurs du couchant, une bannière verte et blanche.

— D'Amalby, enfin! dit-il en bondissant de joie et en donnant le signal et l'exemple de la charge.

Ses hommes le suivent avec d'autant plus d'ardeur que, se voyant trois contre un, ils ne peuvent douter de leur victoire.

Philippe, immobile, les laisse venir à portée de mousquet, et, ordonnant le feu à propos, en renverse un tiers sur le terrain... Les survivants ripostent, mais trop vite, et n'atteignent qu'une douzaine de royalistes. Nouvelle décharge de Philippe, mieux dirigée encore que la première. Cette fois, Deboile lui-même est effleuré d'une balle à l'épaule...

—L'épée à la main et corps à corps! dit-il avec fureur à ses hommes.

Et il les entraîne comme un ouragan sur la petite troupe du comte. Le choc est effroyable de part et d'autre. C'est le poids du nombre et la violence de la rage contre la force de la discipline et de l'intrépidité... Pendant cinq minutes d'Amalby semble vaincu, tant l'ennemi redouble ses attaques, et tant il semble ralentir les siennes. Mais, en feignant de reculer, il attend l'épuisement de ses adversaires, et ses coups, pour être plus rares, n'en sont que plus décisifs. Soudain, quand il voit les frondeurs hors d'haleine et débordés, il ramasse tous ses hommes en triangle, les pousse comme un coin dans cette foule en désordre, la divise en trois bataillons sans chefs et sans ensemble, et fait reculer chacun devant une haie d'acier tranchant. En moins d'un quart d'heure les soldats de Deboile ont mordu la poussière ou pris la fuite, et lui-même reste seul, à pied, frémissant, échevelé, l'épée au poing, en face de deux cents cavaliers... Tous allaient lui passer sur le corps, lorsque d'Amalby les retient d'un geste, et leur dit: — Ceci ne regarde que moi. Ce n'est plus un combat, mais un duel... Et, descendant de cheval, il s'avance, seul aussi, contre son adversaire...

Comment décrire cette lutte suprême et sans merci, ces passions de toute une époque incarnées en deux champions, ces vengeances rivales amassées depuis quatre ans, et concentrées comme deux éclairs à la pointe de deux glaives? D'Amalby peut tout perdre et Deboile tout regagner d'un seul coup... Aussi leur duel est d'abord lent et calculé. Ils se mesurent plutôt qu'ils ne se frappent. On dirait que les épées savent ce que les cœurs éprouvent, et s'interrogent en se croisant entre les deux poitrines. Peu à peu les passes s'animent, se rapprochent, se pressent... Le jeu des lames se perd dans un tourbillon d'étincelles... Deboile sort le premier des gonds, et se rue avec furie sur le comte... Celui-ci n'échappe à un tel assaut que par des miracles d'habileté. Mais dès qu'il voit l'ennemi faiblir, il devient impétueux à son tour, et, par un chemin savamment terrible, son épée arrive au flanc gauche de Deboile... Il s'arrête, le croyant atteint mortellement... Mais, ô prodige! le blessé a fléchi à peine et revient plus fougueux à la charge. — Ce Ressuscité est-il donc vraiment à l'épreuve du fer? se demande Philippe avec saisissement... Et peu s'en faut que cette surprise ne lui coûte la vie, car une pointe inattendue lui passe à deux lignes

de la gorge... Le comte se remet en ligne, et le combat recommence... Cette fois, il est impossible à suivre... Plus de règle ni de mesure... Des coups! rien que des coups! Ces deux hommes ont dix bras et dix lames. Ils semblent une mêlée confuse... Le plus forcené ou le plus heureux l'emportera, à moins que l'un et l'autre ne périssent... Enfin l'un des deux s'affaisse et tombe... Lequel?... Le vainqueur le sait à peine... Ce vainqueur est d'Amalby!

Il se penche sur le vaincu, et voit deux flots vermeils jaillir de son pourpoint. Le premier coup lui avait traversé le flanc, mais la rage l'a soutenu jusqu'au second... Le large trou fait au vêtement par celui-ci livre passage à un papier rougi de sang... D'Amalby le recueille, l'examine, et reconnaît un blanc-seing de Gaston, rempli par Deboile.

Il le lit, y voit son nom, et recule d'horreur... Il pâlit, frissonne et chancelle comme s'il eût senti le froid de la hache infamante... puis il se remet avec effort, et interroge le cœur de son ennemi :

— Il respire encore! dit-il. Oh!... je ne veux pas qu'il meure! Juste Dieu, faites qu'il ne meure pas!

Et le voyant rouvrir les yeux, il lui crie à l'oreille : — Oui, tu vivras, misérable! Je ne suis pas assez vengé!

Deboile entend et comprend, car il se tord dans une convulsion, et cherche une arme pour s'achever lui-même...

Mais le comte le livre garrotté à ses soldats, et le fait porter à ses tentes, sur un brancard...

La Grande-Fronde gisait avec le mourant sur ce cercueil...

Les derniers rayons du crépuscule éclairaient le cortége silencieux, et les roulements du tonnerre expiraient dans les gorges de la vallée...

Le lendemain, le roi et la reine, accompagnés de toute leur cour, où brillaient Marie Mancini et la comtesse Louise, escortés par Turenne et d'Amalby à la tête de trois mille hommes, quittèrent Saint-Germain pour rentrer à Paris.— De Boulogne, Louis XIV envoya dire à son oncle qu'il le prendrait au Luxembourg, pour le mener avec lui au Louvre... Gaston, épouvanté, demanda une nuit de délai, et, n'obtenant pas de réponse, tomba évanoui dans les bras de sa fille... La piété filiale sauva Mademoiselle, qui méditait d'aller, le bouquet de paille au chapeau, arrêter Louis XIV en personne avec une poignée de gardes, ou se faire écraser sous le carrosse d'or de son *petit mari*... Elle dut s'oublier elle-même pour son père qu'elle avait entraîné dans la révolte, et qu'elle aimait avec toutes ses faiblesses. Elle prit d'une main défaillante les débris de son bouquet de noces, et les brûla avec les papiers qui compromettaient Gaston... Quand sa dernière espérance fut évanouie avec la dernière étincelle, elle essuya sa dernière larme d'un geste hautain, fit porter son père au fond d'une voiture, et l'emmena dans sa bonne ville d'Orléans, où il devait mourir obscur et oublié...

Louis XIV, radieux de sa jeunesse, de son triomphe et de sa majesté, rentra dans Paris au bruit de tous les canons, au carillon de toutes les cloches, aux cris de joie de toute la population.— Les frondeurs les plus compromis, Broussel en tête, criaient : — Vive le Roi! par-dessus tous les autres, afin d'être compris dans l'amnistie du lendemain.

Le lendemain, en effet, le grand lit de justice s'ouvrit au Louvre. Le roi et la reine y remontèrent sur leur trône, au milieu des ducs et pairs, des maréchaux et des grands officiers, d'une escorte formidable, des cent suisses, tambours battants, — et de messieurs de la Cour souveraine, fort modestes ce jour-là!...

Après le cérémonial d'usage, Matthieu Molé, « l'homme à la grande barbe », se leva dans sa robe de pourpre et d'hermine, et lut la déclaration de Sa Majesté à ses sujets... 1° Amnistie était octroyée aux frondeurs, excepté Beaufort, Larochefoucauld, Rohan, etc.; Broussel, Viole, Martineau, etc., lesquels devaient quitter Paris sur l'heure et n'y rentrer qu'avec la permission du roi. 2° Et défense expresse était faite à tous gens tenant cour de Parlement, et à tous officiers quelconques, de prendre *aucune connaissance* des affaires et finances générales de l'État; tout ce qui avait été arrêté là-dessus à cet égard étant nul et de nul effet. »

Quel contraste avec les prétentions du Parlement et les déclarations de 1648! Et cependant celle-ci fut enregistrée sans un soupir de remontrance, à la Cour du palais, à celle des aides, à la Chambre des comptes et à l'Hôtel-de-Ville.

Et, deux heures après, quand les officiers religieux, civils, militaires, des finances, etc., vinrent demander à Louis XIV à qui ils devaient s'adresser désormais pour recevoir leurs ordres et faire leurs rapports :

— A moi, répondit le monarque à chacun d'eux.

Puis, comme Molé faisait observer à Sa Majesté qu'elle assumait un fardeau bien lourd en se chargeant ainsi, à elle seule, de toutes les affaires de l'État :

— L'État, c'est moi! reprit Louis XIV assez haut pour être entendu de tout le monde.

Le Roi avait parlé, et parlé si bien, qu'il régna soixante ans sans recevoir un démenti de personne.

A dater de ce moment, Paris et la France, arrachés enfin aux révolutions, entrèrent dans cette phase de gloire et de prospérité qu'on a si justement appelée le Grand Siècle.

—Pourquoi donc les Parisiens, si tristes quand ils avaient tant de liberté, sont-ils si joyeux depuis qu'ils n'en ont plus? demanda Séguier à Mazarin, le jour où celui-ci vint reprendre son poste au conseil.

— Parce que les peuples ne sont vraiment libres que lorsqu'ils ont un maître, répondit le cardinal en frisant sa moustache; malheureusement la France n'est pas au bout des contes bleus que ses tyrans populaires lui feront sur la liberté.

CONCLUSION.

Quelques semaines après la rentrée du roi, un homme pâle et défait, qui semblait sortir du tombeau, mais tout éclatant d'insignes militaires et la tête relevée par un orgueil sauvage, fut tiré du fort de Charenton par un escadron de cavalerie, et conduit, sur une charrette, les fers aux mains, à travers les rues et les boulevards, jusqu'au centre de la place Royale. Le peuple en foule couvrait cette place, et la cour et la ville étaient aux fenêtres des maisons. Au milieu d'un cercle de soldats, se dressaient un échafaud, une enclume et un bûcher, gardés par le bourreau et ses aides. Les cavaliers leur livrèrent l'homme, qu'ils firent monter sur l'échafaud. Le lieutenant de police lui lut un arrêt qui l'avait condamné, en 1648, à la potence, comme criminel d'État, puis un autre arrêt qui le condamnait à la dégradation et au fer rouge. Alors le bourreau mit le feu au bûcher; ses aides arrachèrent à l'homme ses insignes, l'un après l'autre, et les jetèrent dans la flamme. Son baudrier lui fut ôté par-dessous les pieds, et son épée brisée sur l'enclume. On lui enleva ses vêtements de la même façon, et on les consuma comme le reste. On lui versa de l'eau chaude sur la tête pour effacer en lui le caractère guerrier. On l'enveloppa du linceul blanc des morts et de la chemise noire des parricides. On le mit à genoux, un cierge à la main, et on lui récita les prières des agonisants. Enfin, on tira de la braise le fer rouge, portant le signe de l'opprobre, et on l'appliqua sur l'épaule fumante du supplicié. Muet et altier jusqu'à ce moment, il poussa un cri atroce, et roula brisé, sans connaissance. Les aides le relevèrent et le rendirent aux cavaliers, qui le remirent sur la charrette et le ramenèrent à Charenton. Là, en revenant à lui, il se trouva en face d'un autre homme qui lui montra un papier où étaient ces lignes :

« *Autorisation donnée au baron d'Altomar d'infliger au comte d'Amalby la dégradation et le fer rouge.* »

« Signé : Gaston d'Orléans. »

On reconnaît le blanc-seing rempli par Deboile et trouvé sur lui par Philippe.

— Savant docteur ès supplices, dit le comte à son prisonnier, vous n'ignorez pas la loi du talion : œil pour œil, dent pour dent! comme vous parliez en 1648. Vous comprenez donc pourquoi je vous ai rendu la vie. Votre programme était trop beau pour ne pas s'exécuter jusqu'au bout. Excusez-moi d'en avoir cédé le soin au bourreau, et soyez maintenant libre et infâme!

Et le lâchant dans la campagne, comme une bête fauve, il lui tourna les talons.

— J'en aurais fait autant! hurla Deboile en se cachant dans

les bois; mais je n'aurais pas eu la folie de vous laisser vivre! ajouta-t-il le poing tendu, avec un rire effroyable.

Le premier asile qui le reçut fut l'auberge de Choisy-le-Roi, où madame Marie-Anne et Dubosq achevèrent sa guérison.

Huit jours plus tard, au coucher du soleil, un marchand grec et un marin turc s'embarquaient sur la côte de Normandie. Mais comme, au lieu de gagner l'Orient, ils se jetèrent en Basse-Bretagne, leurs manteaux et leurs turbans devinrent suspects, et ils se séparèrent en changeant de costumes.

C'étaient, en effet, Deboile et Dubosq, qui se rendaient, par ce détour, à Bordeaux, où l'Espagne et Condé galvanisaient les débris de la Fronde.

Traqué de refuge en refuge, Deboile arriva, sous un habit de moine, aux ruines des Cordeliers de Quimper. Là, errant dans le vieux cloître, parmi les colonnes brisées, il vit un matin deux paysannes qui le guettaient au passage. Quelles furent sa surprise et sa joie, en reconnaissant, sous les coiffes et les fichus bretons, Thérèse Broussel et Perrotte!

La précieuse héroïque, ne dormant plus que sur les cinquante volumes de Scudéri, avait suivi le héros devenu martyr, comme Mandane s'attache aux pas d'Artamène dans le *Grand Cyrus*.

Entraînant facilement Perrotte, que Broussel avait chassée en s'exilant à Gonesse, comme compromettant par ses cris sa rentrée au Parlement; dirigée sur la carte du *Tendre*, par la boussole de son cœur... et les renseignements de Marie-Anne, l'amazone apportait au ressuscité un passe-port en règle... et un drapeau rouge — qu'il embrassa avec transport...

Laissons-les prendre ensemble la route de Bordeaux, où nous les retrouverons dans notre épilogue, et retournons savoir à Paris le sort de personnages plus considérables.

La Fronde vaincue, restait Louis XIV à marier, et la paix à faire avec l'archiduc.

Mazarin poursuivit sept ans son beau rêve sur Marie Mancini...

« Cette fille, dit madame de Motteville, embellie par sa passion, pleine de feu dans les yeux et d'esprit dans l'entretien, hardie, rude, emportée, originale, captiva le jeune roi », au point qu'ils devinrent inséparables.

Tandis que Mazarin feignait de ne rien voir, Anne d'Autriche, qui voyait tout, s'effraya sérieusement. « Elle témoigna combien cette nièce lui déplaisait », et elle négocia en même temps quatre mariages pour son fils, notamment avec Marie-Thérèse d'Autriche, infante d'Espagne.

Cette heureuse alliance, toujours espérée, eût comblé la joie de la reine. L'infante était sa propre nièce, et sa dot eût été la paix de l'Europe. Séguier remonta en faveur à cette occasion; il enleva enfin les sceaux à Molé, et remit sur le tapis le fameux portrait. — Il ne déplut point au jeune prince, mais ne put éclipser Marie Mancini... Elle en était venue à se montrer jalouse, et à imposer au roi le mépris de ses rivales!... Le cardinal, d'ailleurs, en affectant de pousser les négociations, les rompait ou les retardait par mille incidents dont il semblait gémir.

La reine alors mit tout aux mains de Pimentel, qui lui apporta le consentement du roi d'Espagne! L'adroit Mazarin le sut le jour même, et ne pouvant plus cacher son jeu, il annonça à la reine, comme en plaisantant, mais pour la sonder, le *rêve conjugal* de sa nièce et de Louis XIV.

— Cardinal, dit Anne d'Autriche indignée, je ne crois pas mon fils capable de cette bassesse; mais s'il en avait jamais la pensée, toute la France se lèverait contre lui, et il verrait sa mère à la tête des rebelles!

Mazarin comprit qu'il se perdait, et recula devant l'impossible. Il cacha sa blessure sous un rire amer, et sacrifia à son ambition celle qui en avait été l'instrument.

Le lendemain, il exila Marie Mancini à Brouage. En vain elle baigna ses pieds de larmes; en vain Louis XIV y joignit les siennes, proposant de l'épouser sur l'heure.

— Je la poignarderais plutôt! répondit stoïquement le cardinal. Faites comme moi, sire, et ne songez qu'à votre gloire!

Dans une scène d'adieux déchirants, la jeune fille en appela au cœur du jeune homme : — Vous êtes roi! lui dit-elle avec reproche, vous m'aimez! vous pleurez! et je pars!

Louis XIV se rappela le mot de Mazarin, et triompha de lui-même.

Rejetant aussitôt dans l'ombre Pimentel et Séguier, le cardinal s'empara hautement de leur ouvrage, et se couvrit de gloire en signant la paix et le contrat de l'Infante, mais ne pardonna jamais à Anne d'Autriche. Il se dédommagea de son mieux, en faisant épouser Marie Mancini au connétable Colonne, et Anne Martinozzi au prince de Conti, propre frère de Condé.

Le jour du mariage de Louis XIV, le 2 juin 1660, à Fontarabie, une femme voulut y assister *incognito*, et regarder la future reine de France. Le roi d'Espagne plaça cette femme dans une courtine à part, et laissa ouverte de son côté celle qu'il occupait avec Marie-Thérèse. Le soir, l'Infante reçut l'inconnue en particulier, lui donna un carreau semblable au sien « et la traita de *vos* comme une reine. »

Puis la voyageuse reprit le bras d'un charmant cavalier qui l'accompagnait, et lui dit, en faisant siffler sa cravache :

— Ce sera une majesté assez congrue, sauf les dents et la taille; mais convenez, mon cher Lauzun, que je suis plus jolie qu'elle!

Vous reconnaissez la fantasque mademoiselle de Montpensier, à qui la moustache et les canons d'un cadet de Gascogne avaient fait oublier Louis XIV et le trône de France!

Il n'y avait qu'elle pour des péripéties aussi surprenantes, étourdissantes et mirobolantes, comme dit la marquise de Sévigné.

La comtesse d'Amalby fut nommée dame d'honneur de la nouvelle reine, et Philippe, colonel général de ses mousquetaires (1).

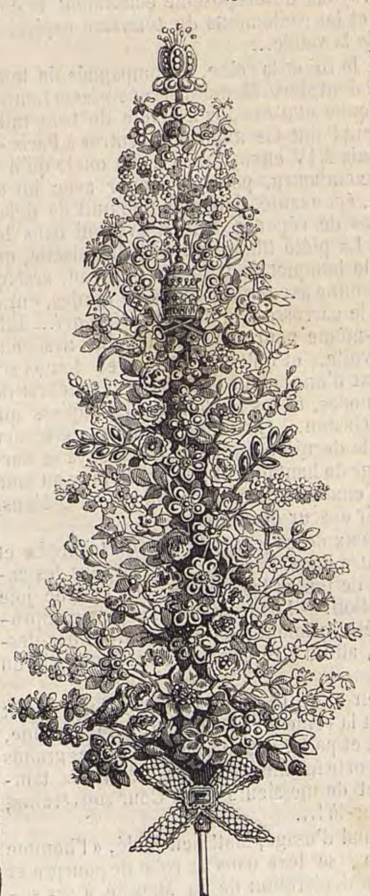
PITRE CHEVALIER.

FIN DU BOUQUET DE PAILLE.

(Incessamment le *Drapeau rouge* (Bordeaux, 1652), épilogue des *Révolutions d'autrefois*. Extraits du sommaire : la *Convention de l'Ormée*, les *Plébiscites*, les *Niveleurs*, la *République de Van-den-enden*, le *Gouvernement du peuple*, le *Comité de salut public*, le *Tribunal révolutionnaire*, la *Loi des suspects*, etc.)

(1) A ce propos, rectifions une erreur de notre premier chapitre du *Bouquet* (septembre dernier, p. 370). Nous avons écrit mousquetaire *rouge*, et il fallait écrire mousquetaire tout court, ou tout au plus mousquetaire *bleu*, ce corps n'ayant alors d'autre uniforme qu'une casaque bleue, galonnée d'argent et fleurdelisée, que chacun portait sur des habits de fantaisie. Nous bénissons, d'ailleurs, ce mot échappé à notre plume, car il nous a valu trois pages exquises de la part de M. le comte de Dép..., notre abonné. Sans pouvoir accepter ce qu'il dit de trop flatteur pour nos RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS, nous le remercions cordialement du tribut de sa science et de l'expression de sa sympathie.

CHRONIQUE DU MOIS.



Bouquet d'étrennes, en perles de couleur, envoyé à S. S. Pie IX par des dames de Lima.

La conclusion du *Bouquet de Paille* ayant pris la place de notre CHRONIQUE, nous renvoyons le lecteur au *Mercure* pour les nouvelles du mois. Voici cependant une curiosité du jour de l'an que nous sommes heureux d'offrir ici. C'est un bouquet d'un mètre de long, en perles de couleur (tiare, fleurs, oiseaux, papillons), prodige du travail féminin, envoyé du fond du Pérou au Saint-Père, par des dames de Lima, au nom de l'ancienne *ville des rois*. Le porteur de ce charmant cadeau nous a permis de le dessiner d'après nature.

EXPLICATION DU RÉBUS DE DÉCEMBRE.

Tu vas annoncer à ton soudan que les rois de France ne se rachètent point avec de l'or.

Paroles de saint Louis à l'envoyé du soudan, en lui rendant Damiette pour sa rançon.

Paris 1852. — Typographie HENNUYER, rue Lemercier, 24. Batignolles.

LES CONTES EN FAMILLE.

LE PETIT COURRIER DE VILLAGE.



Louis MARVY. — PISAN.

Tom Quarl, Margaret. Charlotte et Nelly, dessin de L. Marvy, d'après le *Petit Courrier* de Wilkie.

Voyez-vous ce petit paysan fûté, sur son gros cheval, gros relativement au cavalier? C'est le courrier du village anglais, la poste du grand chemin, la chronique ambulante, le bavardage au galop. Ses pieds n'ont point d'étriers; son imagination non plus. Sa langue a tant d'éperons qu'il n'en reste point à ses souliers. Son havresac contient moins de nouvelles que son cerveau, et quand il fouille dans celui-ci, il en tire plus de contes que d'argent de sa poche.

Mais à quoi bon dépeindre Tom Quarl? Wilkie a fait de son portrait un chef-d'œuvre. Reste à écrire l'odyssée de l'enfant. En voici le chapitre le plus curieux.

Tom était le commissionnaire favori de M. Stringer, gentilhomme fermier du comté de Sussex. Le bonhomme ne le voyait jamais sans lui donner une tape sur la joue, une pièce d'argent dans la main, et un petit cadeau pour sa nièce Charlotte Crawfurd. Charlotte habitait, à vingt milles de son oncle, un cottage dont il l'avait dotée. Elle avait là pour compagnons Richard Burn, son excellent mari; Margaret, sa mère, la digne sœur du gentilhomme, et Nelly, sa jolie fille, âgée de huit ans, fort aimée de Tom Quarl, qui en avait quatorze.

Un jour, Tom venait de remettre un panier de friandises à Charlotte et un joujou de sa façon à Nelly. Le bébé avait caché sa joie dans le tablier de sa mère, et Tom poursuivait sa route en retournant la tête et en se disant à part lui: — Quand je serai un homme, Nelly sera bonne à marier... M. Stringer m'a promis sa ferme d'Elwaston, pourquoi ne deviendrais-je pas son petit neveu?

Une heure après, à la nuit tombante, Tom rencontre un voyageur de mauvaise mine; il se met à siffler pour se donner du cœur, et demande à l'inconnu ce qu'il y a de nouveau à Littlewar? (Tom s'y rendait pour affaire grave, et l'autre semblait en revenir. Il portait un paquet sur le dos, au bout d'un bâton; il regardait autour de lui avec une sombre inquiétude; on voyait qu'il avait marché fort vite toute la journée et qu'il marcherait plus vite encore toute la nuit...)

— Je ne viens point de Littlewar, répond le voyageur en rabattant son chapeau sur ses yeux, et tout ce que je sais de nouveau, ajoute-t-il d'une voix basse et stridente,

c'est que le vieux Stringer a été assassiné ce matin dans son petit bois d'Elwaston, par un Irlandais et un mulâtre. On l'a trouvé, il y a deux heures, pendu à son grand pommier...

L'homme de mauvaise mine disparaît comme une flèche, et Tom reste pétrifié sur son cheval. — Son patron assassiné, juste Ciel! son patron qu'il a quitté l'avant-veille si joyeux et si florissant! Quel sacrifice il fait à son devoir en ne regagnant pas le cottage de Charlotte, et même celui de M. Stringer! Mais il réfléchit que la nouvelle avait une rapidité invraisemblable, Elwaston étant à quinze lieues au moins de Littlewar, et il poursuit vers ce dernier endroit pour deux grandes raisons : s'assurer des faits s'ils étaient connus, les répandre s'ils étaient ignorés. Il faut convenir que le second motif était prépondérant, Tom souffrant de la démangeaison de sa langue plus encore que de l'anxiété de son âme... Jamais, en effet, notre chronique à cheval n'avait eu pareille occasion d'exercer sa faconde de nouvelliste!

Arrivé à Littlewar, il plaide le douteux pour apprendre le certain, et il ameute la bourgade entière par l'éloquent récit de l'affreux événement. Puis, sa commission faite, il évite la demeure de Charlotte et reprend au galop le chemin d'Elwaston. A dix heures, il entre pour se rafraîchir... et pour causer dans une auberge, où il recommence dramatiquement l'histoire du meurtre, en y ajoutant les détails les plus circonstanciés. La peur le rendait crédule, et l'intérêt inventif... au suprême degré... Mais tout à coup un voiturier, qui l'écoutait, l'apostrophe de ces mots : — Si M. Stringer est mort ce matin, j'ai donc bu ce soir avec son spectre! Il y a deux heures qu'il m'a vu passer sur la route et m'a régalé d'un verre d'absinthe!

Tom embrasse le voiturier avec transport, remonte sur sa bête et repart comme un trait...

Au milieu du pont de S..., à deux heures après minuit, il se croise, face à face, avec un inconnu portant un paquet sur le dos, comme celui de la veille...

— Est-il vrai, lui demande-t-il, que M. Stringer a été tué par un Irlandais et un mulâtre, et qu'on l'a découvert, hier soir, pendu à son grand pommier?

— Non pas un mulâtre, mais un Irlandais seulement! repart vivement l'inconnu, dont Tom remarque alors la peau bronzée, qui passe du jaune au blême avec un frisson étrange. Ce n'est pas hier soir, ajoute l'homme, c'est tout à l'heure, à minuit et demie, que son cousin l'a trouvé pendu dans son verger...

Et le second prophète de mort disparaît plus vite encore que le premier... Si bien que Tom, qui allait crier : — A l'assassin! n'en a pas le temps et reste glacé d'effroi.

A la ville voisine, où il arrive avec l'aube, Tom éclate comme une bombe, et, improvisant dix récits complets, raconte de place en place l'horrible assassinat... Le correspondant d'un journal rédige aussitôt une grande pancarte, qu'il affiche avec ce titre encadré de larmes : — MEURTRE INÉNARRABLE DE M. STRINGER! — 50 LIVRES STERLING A QUI ARRÊTERA LES ASSASSINS!!! ajoute le schérif, réveillé en sursaut par Tom.

Sur ces entrefaites, et devant la populace assemblée, passe une diligence venant justement d'Elwaston. — Nous allons tout savoir! s'écrie la foule en se ruant sur le premier voyageur : M. Stringer! M. Stringer! contez-nous son affreuse mort! Est-on sur les traces de ses meurtriers? Comment va son cher cousin, qui l'a trouvé pendu?

— Son cher cousin, c'est moi! répond le voyageur, en éventant la face la plus rubiconde des Trois-Royaumes; et M. Stringer se portait à merveille hier soir... Qui donc a inventé cette histoire d'assassinat?...

Chacun désigne et cherche Tom Quarl. Mais il s'était déjà dérobé aux honneurs de l'exhibition... Un autre courrier de village, qu'on prend pour lui, est saisi par le journaliste et le schérif. Celui-ci voulait le poursuivre légalement, comme perturbateur de la paix publique; mais le journaliste trouve suffisant de l'abandonner aux vindictes de la foule. Il a beau protester qu'il n'est point l'auteur du faux bruit, qu'il ne comprend rien à l'aventure en question ; il fallait une victime à des gens arrachés au sommeil pour être mystifiés. On enduit le pauvre diable de goudron, et on le roule dans un sac de plumes; puis les gamins le pourchassent de rue en rue, en lui jetant de la boue au visage, et le lâchent enfin, après l'avoir aspergé de l'eau d'une fontaine, sous prétexte de le débarbouiller à fond...

Le malheureux courait encore dans la campagne, lorsqu'il rencontre celui dont il vient de payer la dette, Tom Quarl, cheminant tranquillement sur sa monture.

On devine le dialogue qui s'établit entre eux sur M. Stringer. Après avoir vu deux fois son patron mort et ressuscité, Tom retombe dans ses angoisses en apprenant que le digne homme a renvoyé, la semaine précédente, un domestique irlandais, suspect de méchantes intentions.

— Je ne le croirai vivant que quand je l'aurai touché, dit-il ; et il galope ventre à terre jusqu'à Elwaston...

A la maison de péage, un cavalier le devance de quelques cents pas...

— Avez-vous vu depuis vingt-quatre heures M. Stringer? demande Tom au gardien en lui payant à boire.

— Pardieu! c'est lui qui vient de passer, et qui rentre derrière ces arbres... Je lui ai trouvé le teint pâle et l'air d'un fantôme...

Tom jette un cri et s'élance vers l'habitation de M. Stringer. Impossible de le découvrir aux alentours! — Décidément! pense le courrier, c'était son spectre qui revenait de l'autre monde par la barrière! Et agité de noirs pressentiments, il descend de cheval et court au fatal pommier.

Or, tandis qu'il regarde en frissonnant si un corps pend à la grosse branche, il voit deux hommes se débattre au-dessous de l'arbre. Il s'avance bravement, crie : Holà! de toutes ses forces, met en déroute un grand diable d'Irlandais, et se trouve en face de M. Stringer, bâillonné, une corde au cou...

Encore une minute et il était étranglé!

Avez-vous la clef du mystère? Trois meurtriers avaient, en effet, comploté la mort de M. Stringer. Les deux premiers s'étaient enfuis n'osant exécuter le coup, et en avaient annoncé la nouvelle hâtive au paysan. Le troisième seul, se passant de ses complices, allait la convertir en fait accompli, lorsque arrivant comme le *Deus ex machinâ*, Tom avait sauvé son patron du nœud coulant.

Vous imaginez la vive reconnaissance de M. Stringer... Il donna son meilleur cheval au courrier pour aller rassurer Margaret, Charlotte et Nelly. Elles reçurent à bras ouverts le prophète de salut. Et Tom galopa si bien jusqu'à vingt-deux ans, — qu'il arriva à la ferme d'Elwaston et à la main de la petite nièce.

C. DE CHATOUVILLE.

(*Imité de l'anglais*).

LA RUSSIE ET LES RUSSES (1).

SAINT-PÉTERSBOURG. — ASPECT D'HIVER (2).

I. Transformation. Le cachet moscovite. La perspective de Newsky. La foule. L'empereur Nicolas et l'acteur Vernet. Le grand Bazar (Gostinoï-dvor). Les marchands. Le prix d'une robe de chambre. Le restaurateur ambulant. La lettre S.

A celui qui n'aurait visité la moderne capitale des tzars que pendant la belle saison, cette gracieuse cité eût dérobé peut-être, sinon son aspect le plus pittoresque, du moins sa physionomie la plus originale. En effet, cet ensemble merveilleux d'une magnifique capitale créée pour ainsi dire d'un coup de baguette peut bien surprendre l'imagination et captiver le regard, mais, tout en l'admirant, on est longtemps à y découvrir cette originalité de physionomie moscovite, qu'on aimerait à saisir, dès la première vue, dans une métropole russe. Patience! L'hiver va venir, qui effacera bientôt ce qu'il y a peut-être de trop européen dans la cité de Pierre le Grand, pour lui imprimer ce cachet éminemment national qu'elle pourrait alors disputer à l'antique Moscou elle-même.

La transformation est complète. La ville riante et coquette, si fraîchement épanouie sur les bords de son beau fleuve, a disparu pour faire place à une cité septentrionale, froide, pâle et silencieuse. Un manteau de neige l'enveloppe; son fleuve est devenu solide, et n'offre plus à l'œil qu'une lande glacée sillonnée çà et là par de rapides traîneaux; quelques-uns, arrivés de Laponie, sont emportés par des rennes aux pieds légers.

Souvent un ciel terne et plombé pèse sur la ville muette; quelquefois le soleil resplendit comme aux beaux jours; mais ses rayons, décomposés par la condensation de l'air, se brisent sur les campaniles et les coupoles dorées des églises, qu'on voit briller dans l'espace d'une lueur rougeâtre et sinistre, comme ces globes allumés au front des tours, et qui, la nuit, annoncent les incendies (3) aux habitants effrayés.

La neige durcie résiste sous les roues des voitures qui en tirent un son métallique et vibrant. D'ailleurs son épaisseur amortit, dans les rues, le bruit des véhicules qui glissent et passent comme par enchantement. Les piétons, enveloppés dans d'épaisses fourrures de yenottes, passent aussi sans bruit et comme pressés d'arriver. Pas de marchands ambulants, comme dans la belle saison, portant leurs marchandises sur la tête et les criant à plein gosier; pas même de chiens; rien en un mot qui vienne rompre le silence de la grande cité, qu'on pourrait croire endormie comme certaine ville du conteur arabe, n'était le mouvement qui s'y est concentré et qui, pendant la courte durée du jour (4), y est d'une activité extrême. Dans certaines rues, la perspective de Newsky (5), par exemple, c'est le mouvement aristocratique; dans d'autres, telles que la place de la Sennoï (1) et les rues adjacentes, c'est le mouvement populaire.

(1) Voyez, t. III, p. 542, les tables des deux derniers volumes.
(2) Voyez Saint-Pétersbourg, *aspect d'été*, octobre dernier.
(3) Dans tous les quartiers de Saint-Pétersbourg, au siége de la police, s'élève une tour au haut de laquelle des globes de feu annoncent les incendies pendant la nuit.
(4) Pendant les mois de décembre et de janvier, il n'y a rigoureusement, à Saint-Pétersbourg, que cinq ou six heures de jour.
(5) Toutes les larges rues, tirées au cordeau, sont appelées *perspectives*.

La perspective de Newsky (2), dont on peut comparer la partie inférieure à notre boulevard des Italiens, est une immense rue aux larges trottoirs, et dont la chaussée, pavée de petits rondins hexagones posés verticalement, offre l'aspect d'un parquet toujours parfaitement uni. Mais, à cette heure, le parquet a disparu sous une profonde couche de neige, où passent sans fin les plus élégants équipages. Cette rue, qui s'ouvre sur la place de l'Amirauté, est coupée par les trois canaux concentriques dont nous avons précédemment parlé: la Moïka, le canal de Catherine, la Fontanka (3). La promenade d'hiver s'étend entre le premier et le deuxième de ces canaux, qu'on passe sur de larges ponts de granit et de fer, d'un travail habile et hardi. Le dernier, celui de la Fontanka, qu'on appelle pont d'Anitchkoff, du voisinage du palais de ce nom, se distingue par quatre chevaux de bronze, œuvre admirable du baron Clot. Ces chevaux bondissent sur leur base élevée; leurs jarrets fins et nerveux plient; leurs pieds de devant frappent l'air, et leurs naseaux ouverts laissent fuir la fumée.

Ce pont sert de limite à la promenade aristocratique. La rue continue sans doute à être large et bordée de magnifiques hôtels, mais elle ne tarde pas à perdre son caractère pour prendre celui des quartiers populeux qui y aboutissent. Mais disons ici que la perspective de Newsky pourrait à bon droit s'appeler la rue de la Tolérance, car, à l'exception de la chapelle anglaise, elle réunit les églises de tous les cultes chrétiens. En la remontant, au delà du pont Anitchkoff, on trouve une mosquée.

Il faut voir la perspective de Newsky par une belle journée d'hiver, alors que le ciel est pur, l'air sec et la neige scintillante. Sur le trottoir septentrional, nettoyé, balayé, sablé minutieusement, se presse une foule compacte d'élégants promeneurs. Ce sont de belles dames en riches toilettes, aux couleurs vives et variées. Les fourrures de zibeline ou de renard bleu se cachent sous des étoffes précieuses; le velours, le satin, le cachemire des Indes flottent et balayent le sable du granit. La plupart des hommes sont militaires. Ils donnent le bras aux dames ou marchent ensemble d'un pas mesuré et martial. Les laquais aux brillantes livrées suivent leurs maîtres, dont ils portent les pelisses, tandis que les voitures et les traîneaux suivent doucement le long du trottoir, ou bien attendent stationnés à un point indiqué.

Le milieu de la rue n'est pas moins animé. De somptueux équipages, attelés de quatre chevaux, font crier la neige broyée sous leurs roues, et se croisent avec rapidité. Les cochers, avec leur longue barbe, leurs robes de drap serrées à la taille par une ceinture de soie ou d'or, et leurs bonnets tartares bordés de zibeline, conduisent ces voitures avec une gravité et une adresse extrêmes. Un jeune postillon, vêtu comme eux, enfant de dix à douze ans, monte l'un des premiers chevaux, son caftan re-

(1) Il en a été question dans la première partie de cet article.
(2) Du nom de Saint-Alexandre-Newsky, au couvent duquel elle aboutit.
(3) Celui-ci, comme le premier, était une rivière qu'on a canalisée.

plié autour de ses jambes, semblable à un pantalon turc.

La perspective de Newsky est un excellent observatoire pour examiner les types et les costumes de Russie : popes (prêtres), paysans de toutes les provinces, marchands tatars, juifs, etc., uniformes militaires, Circassiens de la garde impériale, etc.

A travers tout cela, les traîneaux étroits, pimpants et coquets, passent et glissent emportés par des trotteurs d'une merveilleuse vitesse. On en voit qui ont de grands filets de soie tendus sur le devant : ce sont des remparts contre les flots de neige soulevés par les pieds des chevaux, et quelquefois rudement lancés à la figure.

Souvent on aperçoit entre ces équipages une voiture aux panneaux d'azur, emportée par quatre chevaux gris-pommelé, et que désignent de loin deux grands valets de pied plantés à l'arrière en costume de cosaques. Cette voiture, aux armes de Russie, est celle de l'impératrice. C'est ensuite un traîneau d'une excessive simplicité, et que fait voler sur la neige un vigoureux cheval noir à la crinière ondoyante. Un militaire de haute stature est assis dans l'étroit véhicule. A son modeste manteau de drap gris, dont un vieux castor double le collet; à son attitude, au port de sa tête, à je ne sais quel indice particulier, on a reconnu de loin l'empereur Comme l'impératrice, il sort



Restaurateur ambulant du Gostinoï-dvor (pag. suiv.)

du palais Anitchkoff (1) pour se rendre au palais d'Hiver. Quelquefois il fait arrêter son traîneau et se mêle parmi les promeneurs du bas-côté de la rue. A sa vue, les officiers de tous les grades s'arrêtent pour le saluer militairement en se découvrant l'épaule gauche; tout ce qui porte l'habit de ville le salue aussi avec empressement; et lui, de répondre à chacun avec une politesse grave et bienveillante.

L'empereur Nicolas aime à se promener ainsi, seul, à pied, dans les rues de sa capitale. La perspective de Newsky et le quai Anglais sont celles qu'il affectionne. Mais il est défendu aux passants de l'aborder, de lui présenter des

(1) Le palais d'Anitchkoff était l'habitation du grand-duc Nicolas; aussi l'empereur et l'impératrice, pour qui cette demeure est remplie de souvenirs, l'affectionnent-ils particulièrement.

placets, de lui parler d'aucune sorte; la mesure est générale, ajoutons qu'elle est nécessaire. S'il en était autrement, l'empereur ne pourrait faire un pas sans être accablé de requêtes. Or, voici ce qui arriva il y a quelques années; nous en tenons le récit du héros même de l'anecdote.

L'empereur fréquente volontiers le Théâtre-Français, qu'il aime, et l'on peut dire que celui de Saint-Pétersbourg justifie à tous égards cette préférence. Entre les acteurs, il en était un que le tzar goûtait particulièrement. Notre célèbre Vernet le divertissait par son jeu piquant, ses allures originales et son entrain comique.

Un jour, le tzar se promenait sur la perspective de Newsky. La foule se rangeait sur son passage et le saluait comme de coutume. Sa Majesté aperçoit Vernet, qui se rangeait comme les autres, et marche droit à lui. C'était un honneur dont beaucoup furent jaloux, et qui embarrassa fort le modeste acteur.

—Vous verrai-je ce soir, Vernet? lui demanda l'empereur.

— Oui, Sire, j'aurai l'honneur de jouer devant Votre Majesté le *Père de la Débutante*.

— J'en suis bien aise; vous êtes parfait dans ce rôle, et je vous y applaudirai avec plaisir.

— Votre Majesté est trop indulgente.

L'empereur lui adressa encore quelques paroles flatteuses et continua son chemin.

Mais un *nadziratel* (officier de police) avait été témoin de l'entretien, et, après que l'empereur fut parti, il s'approcha de l'artiste :

— Vous avez abordé l'empereur, monsieur, vous allez me suivre...

— Mais, répondit celui-ci en assez mauvais russe, que l'officier civil ne comprit probablement qu'à demi, mais au contraire, c'est Sa Majesté qui a bien voulu me faire l'honneur de s'approcher de moi...

— Que dit-il? fit l'homme de la police en s'adressant à un curieux qu'il jugea devoir comprendre le français.

— Il dit que c'est l'empereur qui s'est approché de lui.

— De lui?... allons donc!... Suivez-moi, monsieur, et que je ne vous le répète.

— Mais je vous répète, moi, que s'il y a un coupable dans tout ceci, c'est l'empereur. Je suis Vernet, du Théâtre-Français; comprenez-vous actuellement que l'empereur me connaisse?

Ce que l'homme de la police comprenait le mieux, c'est que l'acteur lui résistait. Le monde s'était amassé. Le nadziratel commençait à s'irriter, et, saisissant tout à coup Vernet par le bras, il lui déclara que s'il ne voulait pas le suivre de bonne grâce, il allait appeler à son aide.

Force fut à l'artiste de prendre son parti. L'officier de police le conduisit au poste le plus prochain, où il le consigna, remettant à la fin de la journée de faire son rapport.

Le soir arriva, et bientôt après, l'heure du spectacle. Vernet ne se présentait pas. On envoya chez lui, il ne s'y était pas montré depuis le matin. Le régisseur en chef (1) fut obligé de changer le spectacle.

Cependant l'empereur vint occuper sa loge, comme il l'avait promis à l'acteur, et fut fort désappointé en ne voyant pas représenter le *Père de la Débutante*; il le fut encore plus de ne voir figurer Vernet dans aucune des pièces inscrites sur une affiche rapidement écrite à la main.

Il voulut en savoir la raison et s'adressa au directeur, qui lui annonça la disparition de l'artiste. Comme il vit le mécontentement se peindre sur le front du souverain :

(1) M. Peyssard, homme aussi intelligent qu'actif et plein de goût, auquel notre littérature dramatique doit une partie de la considération dont elle jouit en Russie.

— Sire, s'empressa-t-il de dire, je n'ai été instruit de tout ceci qu'au lever du rideau; mais j'ai aussitôt donné des ordres pour que Vernet soit retrouvé sans retard.

L'empereur demeurait pensif. Tout à coup il porta la main à son front :

— C'est moi qui suis la cause de tout le mal, dit-il. Ce matin, j'ai rencontré Vernet et l'ai entretenu un instant... Le pauvre garçon aura été arrêté. Vite, qu'on aille le délivrer.

A ce moment, le rapport du maître de police touchant le comédien était remis au directeur.

Un quart d'heure plus tard, Vernet était libre et entrait dans la loge de l'empereur, qui l'avait fait demander.

— Je suis désolé, mon cher Vernet, lui dit en souriant le tzar, de la mésaventure qui vous est arrivée à mon sujet. Oubliez-la, je vous prie, et me mettez à même de vous être agréable en quelque chose. Voyons, qu'avez-vous à me demander?



Types russes : Pope (prêtre). Paysan. Marchand tatar. Circassien de l'escorte impériale. Dame en traîneau. Juif.

— Puisque Votre Majesté veut bien m'accorder une grâce, répondit l'artiste, je la supplie de ne plus me faire l'honneur de s'approcher de moi lorsque je la rencontrerai dans la rue.

L'empereur sourit de la repartie et renvoya affectueusement Vernet, qui n'eut pas à se plaindre de l'aventure.

C'est sur la perspective de Newsky que se trouve le grand Bazar, ou Gostinoï-dvor russe, vaste marché asiatique, qui vous ferait volontiers rêver de Bagdad ou de Bassora, n'était, dans cette saison, la rudesse du temps. C'est un immense bâtiment de forme carrée, renfermant une cour et des magasins intérieurs non moins vastes. Ses quatre faces sont bordées par une galerie voûtée, basse et lourde. Ce bazar est divisé par *lignes* ou compartiments consacrés aux diverses spécialités de marchandises : ici se vendent les draps, ici les porcelaines, ici les nouveautés, les tapis, les armes, le papier, etc. Tous ces objets sortent généralement des manufactures nationales; aussi se vendent-ils à des prix fort inférieurs aux mêmes objets importés de l'Occident. Ce qui n'empêche pas le marchand russe de vous jurer que sa marchandise est étrangère, et de vous en demander trois ou quatre fois la valeur.

Chaque marchand est debout devant la porte de sa boutique ; un commis lui fait face, et ces deux hommes, enveloppés de fourrures et les pieds chaussés de bottes de feutre, adressent aux passants les plus séduisantes provocations : — Daignez m'acheter du drap anglais, des soieries de Lyon, des rubans de Paris, des gants de Suède, des foulards de l'Inde, etc.

Or, j'ai dit que tous les objets vendus au Gostinoï-dvor

sont des produits indigènes; et à cet égard les marchands ne sauraient abuser personne.

Je parcourais un jour le quartier des Tatars avec un ami; c'est la ligne des robes de chambre, article dont les anciens vaincus de Casan se sont réservé le monopole. Mon compagnon, étourdi par les provocations d'un vieux marchand calmouk, entra dans sa boutique. On expose devant lui une montagne de robes de chambre. Il en choisit une en petite soie de Perse écrue, parfaitement imitée à Moscou. Elle était assez bien ouatée et doublée d'un tissu de coton à dessins bizarres.

— Combien cette robe de chambre? dit-il au Tatar.

Alors celui-ci, comme le berger de Panurge, se mit à faire l'éloge de sa marchandise.

— Vous êtes un fin connaisseur, sur ma parole, monsieur; de toutes ces robes de chambre, vous avez choisi la plus riche et la plus élégante. Trois princes m'ont acheté les pareilles, et hier encore deux généraux ont voulu avoir celle-ci.

— C'est possible; mais je vous en demande le prix, répéta mon compagnon.

— Monsieur, je vous jure, foi de Tatar, qu'elle sera d'un usage sans fin; elle est d'une étoffe à toute épreuve, et avec cela moelleuse...

— Encore une fois, le prix?

— Vous me croirez, quand je vous dirai que S. E. le gouverneur de Voronèje m'en a commandé une demi-douzaine de semblables.

— Et moi je veux en savoir le prix?...

— A l'instant, monsieur; seulement je dois vous faire observer que chez aucun de mes confrères vous ne trouverez de robe de chambre faite d'une étoffe qui vienne, comme celle-ci, directement d'Erzeroum, véritable fabrication d'Erzeroum, monsieur; prenez la peine de regarder; voyez ce tissu, ce grain, cette souplesse, et puis ces couleurs, ce reflet, ce velouté... cela est à l'épreuve du soleil, monsieur...

— Que ce soit à l'épreuve du froid et je serai content; mais vous plaira-t-il enfin de me dire ce que vous en voulez?

— J'y suis, monsieur, j'y suis; mon devoir cependant est de vous dire encore qu'un aide de camp de l'empereur...

Mon compagnon exaspéré fit mine de sortir.

— Voici, monsieur. Si cette étoffe était en imitation de Moscou...

— Encore?...

— Je pourrais vous laisser la robe de chambre pour 90 roubles; mais en soie d'Erzeroum, elle ne serait pas trop payée 200 roubles, et cependant je ferai un sacrifice, et ce sera pour vous, monsieur: 150 roubles.

— Vous êtes fou, fit brusquement l'acheteur; dites plutôt que vous ne voulez pas vendre?

Et il prit résolument le chemin de la porte.

— Allons, ne vous fâchez pas, haute noblesse; 150 roubles, c'est le prix qu'elle vaut et qu'a payé le gouverneur de Tamboff.

— Je croyais que c'était celui de Voronèje.

— Ai-je dit Voronèje? Oui, en vérité, c'est le gouverneur de Voronèje qui a pris la pareille; eh bien, il l'a payée 150 roubles, et pour vous ce sera 125.

— Voyons, laissez-moi sortir... d'autant plus, ajouta mon compagnon en me désignant, que monsieur s'impatiente.

— Tenez, fit le marchand en s'emparant de la robe de chambre, la voici pour 100 roubles, et que tout soit dit.

— Je vous prie de me laisser sortir; faut-il vous le répéter?

— Votre prix alors, Excellence, votre prix?

— Je ne fais pas de prix à une demande extravagante.

— Vous êtes sévère, monsieur. Si je vous la laissais pour 75 roubles?

— Diminuez encore.

— Diminuer encore! fit le Tatar en affectant un air étonné. Eh bien, ce sera 50 roubles, mais pas un copec de moins.

Je regardai mon compagnon; il était impassible.

— Vous voulez dire 20 roubles, fit-il au marchand, qui poussa les hauts cris.

— 20 roubles! mon noble seigneur, 20 roubles! vous voulez vous divertir, sans doute; 20 roubles! mais par Allah, la doublure même ne serait pas payée... Quoi! 20 roubles, une robe de chambre que le gouverneur de Nijni...

— Ah! c'est le gouverneur de Nijni, à présent?...

— De Nijni ou de Simbirsk..., vous me troublez la tête, monsieur... Vous avez dit 30 roubles, mettez-en 40, et n'en parlons plus.

— J'ai dit 20; c'est à prendre ou à laisser.

Et cette fois nous sortîmes de la boutique. Nous n'avions pas fait dix pas sous la galerie, que le Tatar était sur nos talons.

— Excellence, fit-il d'un air piteux, prenez-la... Il faut bien faire un sacrifice; mais celui-là est énorme; encore deux ou trois semblables et je serai ruiné.

— Je l'ai payée deux fois sa valeur, me dit à l'oreille mon compagnon.

Pendant que les luxueux équipages s'arrêtent de l'autre côté de la perspective, à la porte des magasins étrangers, et que les princesses moscovites, suivies de leurs grands laquais, font déployer les riches étoffes de France ou d'Angleterre, de modestes traîneaux stationnent devant la galerie du Gostinoï-dvor, où les femmes des petits employés, les filles de la moyenne classe, viennent acheter des objets de toilette sortis des manufactures de Moscou, et par cela même d'un prix plus assorti à la modicité de leur fortune.

Là est aussi une sorte de rendez-vous pour les jeunes gens de la même classe, qui viennent sous ces voûtes surbaissées épier un regard ou échanger un signe dérobés à l'attention d'une mère, et broder ainsi la préface d'un roman qui manque rarement d'avoir la conclusion poursuivie, celle de tous les romans classiques.

Un personnage important, qu'il est impossible de passer sous silence en décrivant le Gostinoï-dvor, c'est le restaurateur ambulant du lieu. Comme les marchands ne sauraient faire préparer leurs aliments dans l'intérieur du bazar, où il est très-sévèrement défendu d'entretenir du feu (1), et qu'ils ne peuvent abandonner leurs affaires pour aller chercher leur nourriture chez eux, ils ont besoin de trouver sous la main une cuisine toujours prête et de leur goût pour leurs repas de la journée. C'est ce que leur offre abondamment le fournisseur dont il est question.

(1) En 1752, le Gostinoï-dvor, alors en bois et situé sur le premier canal, fut complétement dévoré par les flammes. L'impératrice Elisabeth le fit reconstruire tel qu'il est actuellement, c'est-à-dire en pierre avec les combles voûtés et de manière à rendre un nouvel incendie impossible. Néanmoins, pour éloigner jusqu'à l'ombre du danger, il fut arrêté que jamais feu ni lumière ne seraient admis dans ce bâtiment.

Vêtu d'une chaude touloupe (1) et ceint d'un tablier blanc, il circule sous la longue galerie, chargé d'une corbeille plate qu'il maintient horizontalement devant lui en marchant fortement renversé en arrière. Là se trouve une grande provision d'œufs durs, de caviar, de petits poissons argentés, assez semblables à nos sardines et qu'on appelle *siguis*; il y a aussi du fromage, une espèce de grosse pâtisserie; des gâteaux connus sous le nom générique de *piroguis*, les uns garnis de viandes, les autres d'un mélange d'œufs et de choux hachés, sorte de mets dont le peuple russe est très-friand. On y trouve aussi des *boulkis*, petits pains ronds, très-blancs, dont quelques-uns, fendus par le milieu, contiennent à l'intérieur quelque friandise telle que caviar, hareng, hachis de choux, etc.

Derrière ce fournisseur, qui va s'arrêtant successivement devant chaque boutique, marche le vendeur de thé avec sa fontaine enveloppée de drap pour conserver à l'infusion sa chaleur, et des verres rangés en cercle autour de ses reins, comme font nos marchands de coco, car le véritable Russe, grand amateur de thé, ne saurait se servir de la tasse; il ne boit la liqueur aromatisée que dans des verres, ce qui, par parenthèse, est médiocrement commode pour peu qu'elle soit brûlante. Mais le marchand du Gostinoï-dvor y trouve, lui, un double avantage. Ce thé bouillant, qu'il déguste lentement en mordant un morceau de sucre après chaque gorgée, lui réchauffe à la fois l'estomac et la main. Il est réellement curieux de le voir tenant sur le bout des ongles son verre, qu'il fait tournoyer avec une prestesse singulière pour ne pas se brûler les doigts, et que de temps en temps il caresse des lèvres avec la complaisance d'un habile gourmet.

Il est rare que le marchand du Gostinoï-dvor dépense plus de 60 centimes pour sa nourriture de la journée, et cela, sans qu'il s'impose de privation, car le Russe est naturellement sobre. L'on peut affirmer sans exagérer que les phalanges d'ouvriers employés aux grands travaux de la couronne (travaux publics) se nourrissent à l'instar de ceux qui élevèrent jadis les grands tombeaux des Pharaons. Un concombre frais avec du sel et un morceau de pain de seigle, le tout arrosé de quelques verres de kwas, liqueur faite de pain de seigle fermenté, voilà leur nourriture pendant la belle saison. En hiver, le concombre est salé; quelquefois il est remplacé par des champignons secs ou quelques *siguis* grillés, et toujours le kwas pour boisson. Ajoutons actuellement que ces hommes sont vigoureux, parfaitement découplés, d'une excellente santé, et qu'ils ont tous des dents admirables.

Jadis les boutiques du bazar russe étaient humides, sombres et sordides.—Leurs portes, doublées de fer, étant ouvertes, elles restaient exposées à toute la rigueur de l'air extérieur. — Peu à peu les élégances et le comfort moderne y ont pénétré. — Derrière leurs portes de fer à gros cadenas et à verroux monstrueux, quelques-unes ont adopté depuis peu des devantures en bois des Indes à larges vitres; l'intérieur s'est agrandi aux dépens de l'arrière-boutique... ; mais rien de cela n'empêche le marchand de rester en sentinelle au dehors pour guetter la pratique et provoquer les passants.

L'étranger est étonné de ces invitations multipliées qui l'assaillent à chaque pas, et dans lesquelles son oreille ne saisit guère qu'une suite de sifflements, que figurerait bien la prononciation fortement accentuée de la lettre *s*, se répétant à l'infini; si bien que vous êtes à vous demander si la langue russe ne serait pas dérivée en ligne plus ou moins directe de celle des alouettes ou de l'oiseau-moqueur.

(1) Sorte de chemise en fourrure de mouton, fixée aux reins par une ceinture de cuir.

Je fus longtemps à pouvoir obtenir l'explication de cette prononciation ornithologique. Voici ce que j'appris:

La lettre *s* est, en russe, un signe, une expression abrégée de politesse; elle tient la place de *soudar* (seigneur), dont elle est, pour ainsi dire, la contraction; — *soudar* pour le masculin, et *soudarina* pour le féminin. Ainsi, *gospodin's* équivaut à *gospodin soudar*. Il est à remarquer que le mot *gospodin*, qui, dans l'usage commun, tient la place de *monsieur*, traduit mal l'analogue français. C'est que, chez nous, les dénominations honorifiques remontent aux mœurs chevaleresques du moyen âge, mœurs qui ont manqué aux Russes (1).

La civilisation moderne, avons-nous dit, a commencé à faire irruption dans le Gostinoï-dvor. Chaque jour elle tend à effacer quelque trait de son caractère national. Les marchands, par exemple, portent encore en hiver la longue pelisse de renard ou de yenotte; mais la plupart ont remplacé le haut bonnet tatar par l'odieux chapeau de feutre ou la casquette bourgeoise. Pendant l'été, ils portent la redingote, il est vrai encore longue et flottante comme une robe; mais il est évident qu'il suffit d'un coup de ciseau pour la transformer en paletot français.

Ajoutons que, depuis peu de temps, en face même de ce vieux bazar moscovite, a été pratiquée une de ces élégantes allées couvertes et vitrées, ornée de tout le luxe de l'étalage parisien, de telle sorte qu'on pourrait croire le passage des Panoramas transporté à Saint-Pétersbourg. Le moyen, en présence de cet envahissement hardi, de conserver ses vieilles habitudes nationales !... Mais, si la forme tend à se modifier dans les choses extérieures, le fond n'a pas cessé d'être le même, ce dont nous félicitons sincèrement les Russes.

II. L'amour de l'hiver. La *saison des chemins*. Le marché de la Sennoï. L'achat du porc. L'arbre de Noël.

Chose remarquable ! ce n'est pas l'été avec ses brises adoucies, ses fleurs, ses eaux limpides, son soleil éclatant, ses nuits sans ombre, ses concerts, ses promenades champêtres ; ce n'est point cette saison brillante, et si hâtive dans les hautes latitudes, qu'affectionne particulièrement le peuple de Saint-Pétersbourg; il voit arriver l'été sans enchantement, et l'on peut dire qu'il l'*utilise* plutôt qu'il n'en jouit. Cela se conçoit; sa saison naturelle, à lui, c'est l'hiver; l'hiver avec ses glaces, ses frimas, sa neige universelle. Cette neige lui offre ainsi partout des routes ouvertes. Les distances n'existent plus; le Russe les franchit sur son léger traîneau avec une incroyable rapidité. L'hiver est pour lui *la saison des chemins*, suivant son langage pittoresque et imagé.

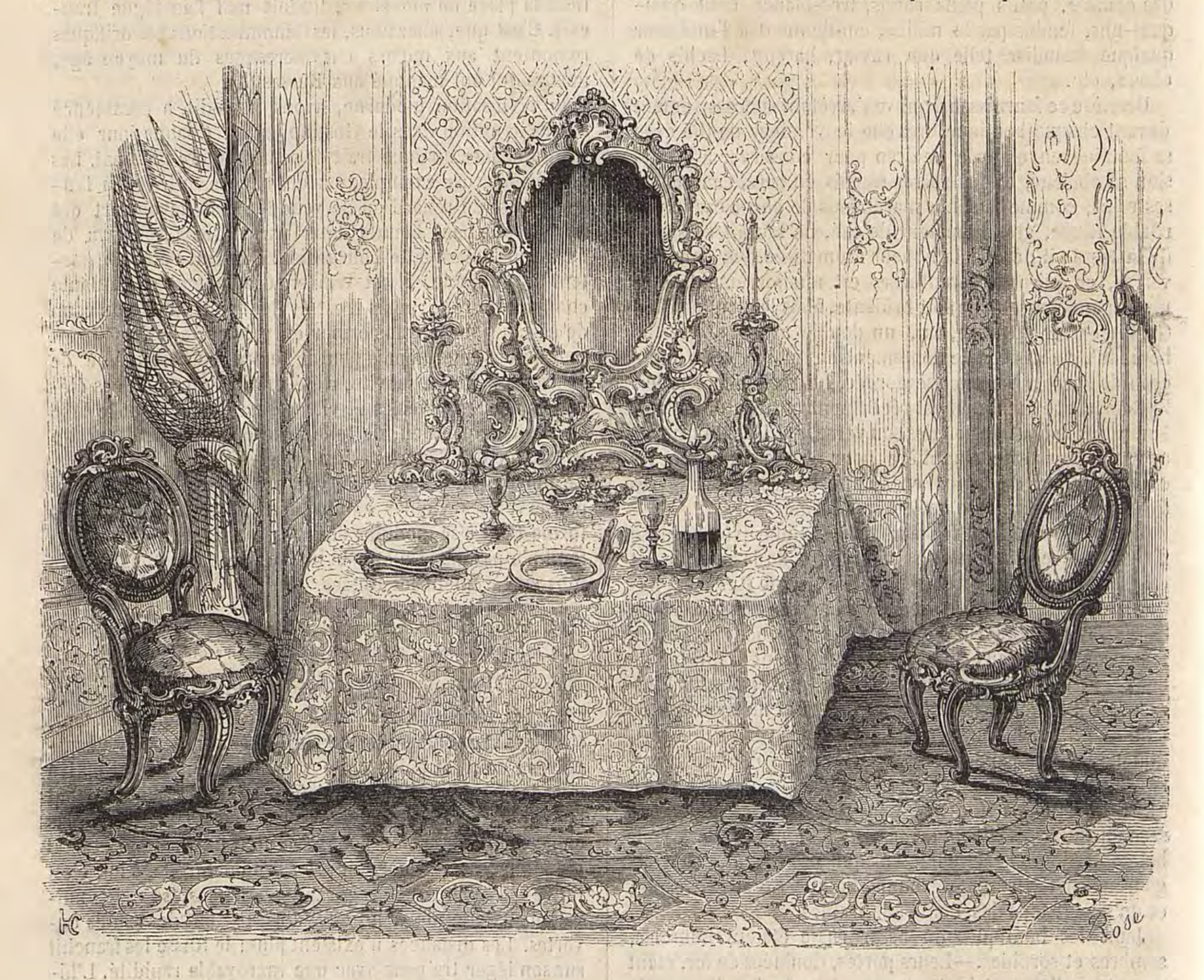
(1) Ce peuple fait d'ailleurs usage d'une précieuse dénomination, laquelle s'applique à tous les rangs; elle consiste dans le nom de baptême auquel on joint celui du père : *Jean, fils de Pierre; Dmitri, fils de Basile*, c'est l'ancien usage grec. Le plus humble paysan, en parlant au plus grand seigneur, ne lui adressera pas autrement la parole, fût-ce à l'empereur même : *Nicolaï Pawlowitch*, dira-t-il à ce dernier, c'est-à-dire : Nicolas, fils de Paul; et à l'impératrice, *Alexandra Fedorowna*, Alexandrine, fille de Fédor.

Encore une remarque : de *gospodin*, monsieur, les Russes ont fait *gospoja*, madame; mais ils n'ont pu en faire mademoiselle; il a fallu avoir recours à *soudar*, dont ils ont fait le joli mot de *soudarina*, qui signifie en même temps madame et mademoiselle. Disons actuellement qu'on ne se sert de *soudarina* que dans les classes moyennes et bourgeoises.

Aussi Saint-Pétersbourg devient-il, pendant cette saison, le point où, de soixante à quatre-vingts lieues, arrivent de tous côtés une foule de petits marchands campagnards. Ils viennent approvisionner les marchés de la capitale. Les uns apportent du poisson, les autres de la volaille et du gibier. Tous ces objets sont conservés par l'hiver même, qui les tient dans un état constant de congélation.

Le marché de la Sennoï offre, à cet égard, un aspect d'une originalité parfaite durant la première quinzaine qui précède les fêtes de Noël, que le peuple célèbre, en Russie, par une longue série de repas de famille où préside une abondance toute primitive.

La vaste place de Sennoï se divise en larges compartiments, affectés aux différents comestibles qui y sont mis en vente. Ici, c'est le gibier : gélinotes, perdrix grises, coqs de bruyère ; ici la volaille : oies gigantesques, poulardes et dindes non moins volumineuses. Là, ce sont des montagnes de poissons, depuis le sterlet précieux pêché dans le Volga jusqu'aux modestes siguis arrivés des ports de la mer Blanche (1) ; enfin, et ceci est le plus curieux, ce sont les porcs, gelés comme tout le reste, qui sont rangés en lignes parallèles, par rang de taille, dépouillés de leur soie, blancs, raides, immobiles, et présentant de loin je ne sais quoi de fantastique et de plaisant à la fois.



Le miroir du fiancé, usage russe (pages suivantes).

Là, dès le matin, au milieu d'une foule qui se presse, se heurte, ondule comme la mer, le maître d'hôtel des grandes maisons et l'humble cuisinière des ménages plus modestes viennent faire leur provision de Noël. Et tandis que le premier achète le sterlet, recherché pour les grandes tables (1), la seconde achète le saumon moins luxueux. Quant au porc, si profitable pour les pauvres ménages, il n'est pas de maison, dans certaine classe, qui ne vienne faire emplette du sien. C'est d'ordinaire le chef de la famille qui se charge de ce soin. Le prix débattu, la marchandise est placée dans le traîneau de l'acheteur. Mais on comprend qu'il soit malaisé de fixer ces bêtes raides et droites dans une aussi étroite voiture. L'acheteur n'a souvent d'autre moyen que de placer son emplette à côté de lui en guise de compagnon, et de l'entourer de ses bras pour l'empêcher de tomber. Quelquefois l'animal est assujetti à l'arrière, où il simule un laquais d'étrange sorte. Les scènes les plus comiques, les accidents les plus

(1) Les petits sterlets coûtent 25 fr.; les moyens, de 50 à 75 fr. Il y en a qui se payent jusqu'à 100 écus.

(1) Voici quelques prix : Une paire de gélinotes ou de perdrix, de 80 c. à 1 fr.; un coq de bruyère, 1 fr.; un chapon, id.; un dinde gras, d'un fr. 50 c. à 2 fr.; une oie, id.; un cochon de lait, 2 fr.; les autres, de 5 à 10 fr., selon leur taille. Le poisson ne vaut souvent que 20 c. la livre. Pour 1 fr. 50 on a un poisson monstrueux.



Maison et costumes russes, danse populaire.

Fêtes de l'Epiphanie. Bénédiction des eaux. Procession autour de la chapelle élevée sur la Néva.

bizarres se succèdent à la grande joie des curieux, qui, pendant cette semaine, se sont fait de la Sennoï un but de curieuse flânerie.

Le peuple est animé; les cabarets du voisinage ne désemplissent pas, et les moujiks (hommes du peuple, paysans) s'y munissent libéralement contre le froid par de larges libations alcooliques. L'eau-de-vie nationale est leur boisson des grands jours, leur nectar, leur Léthé ; il n'est pas de maux dont ils n'aient, en effet, bientôt noyé le souvenir dans cette liqueur grossière tirée du froment, et prompte à donner l'ivresse. Peu d'entre eux y échappent; mais il est juste de dire que leur ivresse est parfaitement inoffensive. L'exaltation qu'elle produit se manifeste d'abord par de joyeux chants, et ne tarde pas à se transformer en effusion de tendresse. Un de ces hommes, le cerveau obscurci par les vapeurs de l'alcool, s'entretenait un jour avec la borne d'un trottoir, et lui disait les choses les plus passionnées, l'appelant sa chère âme, son cœur, sa tendre petite colombe !

Mais la veille de Noël est arrivée ; le froid est sec et vif; un mouvement inusité se remarque dans tous les quartiers de la ville. — Il annonce une grande fête. Les traîneaux ont cessé de charrier des victuailles pour se charger de petits cônes de sapin. — Ce sont les arbres de Noël aimés des enfants, et qui doivent le soir même s'illuminer de bougies, se couvrir de friandises, de jouets, de cadeaux divers suivant la position, le rang, et surtout la fortune des familles. Partout, ce soir-là, où se trouvent des enfants, dans les hôtels les plus opulents comme dans les plus pauvres demeures, s'élève un arbre de Noël. Cet usage touchant, emprunté à l'Allemagne, s'est dès longtemps popularisé en Russie, et fait aujourd'hui partie de ses mœurs les plus intimes.

Voici le moment de la fête. — L'arbre est étincelant de lumières. — A ses branches sont suspendues les friandises; sous ses branches sont étalés les cadeaux pour les enfants. — Souvent, dans les grandes maisons, une loterie termine la soirée ; — ce sont des cadeaux numérotés destinés à tous les assistants et que le sort distribue. — C'est une générosité qui coûte quelquefois de 10 à 15 mille roubles.

Nous ne parlons pas de l'ébahissement des enfants, à l'aspect de l'arbre éclatant et généreux qui leur promet tant de choses à la fois!... Mais cette fête charmante a déjà été décrite ailleurs, c'est pourquoi nous nous y arrêterons peu, aimant mieux faire assister nos lecteurs à une scène moins connue et non moins naïve : celle-ci mettra peut-être en saillie, dans toute la vérité de sa bonne foi, un des traits de l'antique superstition slave.

III. LE MIROIR DU FIANCÉ.
(Mœurs intimes).

Pendant les sombres soirées d'hiver, les rues de Saint-Pétersbourg sont peu fréquentées, et durant la grande rigueur du froid, elles sont littéralement désertes, particulièrement celles qui s'éloignent du centre de la ville. A peine si l'on voit de loin en loin quelques traîneaux glisser rapidement et disparaître dans l'ombre. — Seulement, au coin des rues, sous un réverbère qui pleure dans son cercle de brume enflammée, le boutochnik (1) fait sa solitaire faction, en jetant de quart d'heure en quart d'heure son sinistre *qui-vive* dans la solitude.

(1) Sentinelle de la police, armée d'une vieille hallebarde. Elle veille en dehors d'une cabane en bois, appelée *boutka*. Deux autres boutochnicks attendent dans la maisonnette que leur tour de faction soit arrivé.

Nous allons gagner le quartier de Wladimir. Non loin de l'église de ce nom, s'étend une longue et solitaire rue, naguère encore bordée d'anciennes maisons de bois qui remontaient à la formation même de Saint-Pétersbourg, mais garnie actuellement de grands hôtels en briques avec des balcons et des belvédères vénitiens qui leur donnent tout à la fois l'air coquet et somptueux. Cependant, à mesure qu'on s'enfonce dans cette rue, les vieilles maisons commencent à reparaître ; elles sont peu élevées et entourées d'un petit jardin planté de bouleaux pleureurs dont les branches ondoyantes en caressent le toit. En voici une dont les fenêtres encore illuminées annoncent qu'il y a eu réception. C'est la demeure du général B... L'arbre de Noël a été suivi d'une petite soirée intime à laquelle toutefois le général n'assistait pas, sa position d'aide de camp de l'empereur exigeant ce soir-là sa présence à la cour. — Les invités se sont retirés de bonne heure. Déjà la dernière voiture a fait gémir la neige. — Entrons dans la maison du général, d'autant plus que tous les habitants en sont encore debout.

Voici un délicieux boudoir où veille une jeune fille, pour ainsi dire enfouie dans les coussins d'une causeuse élastique et profonde qui s'adosse contre un massif de fleurs exotiques d'un parfum exquis. Ce boudoir est meublé et décoré avec cette abondance de luxe que les riches Moscovites aiment à déployer dans leur intérieur, au risque de blesser quelquefois les exigences du bon goût. Les flambeaux de la cheminée sont éteints ; mais, au milieu du plafond, un vase en albâtre laisse suinter dans la pièce élégante une lumière adoucie qui éclaire les objets d'un reflet indécis et rêveur.

La charmante enfant accuse à peine dix-sept ans ;—elle est blonde, mais de ce blond foncé qui relève la physionomie en l'adoucissant, et lui donne une distinction particulière. — Les cheveux abondants dénotent dans cette jeune fille une plénitude de vie qui charme le regard. Ses sourcils admirablement arqués, son œil d'une vivacité singulière, sa bouche un peu grande, mais d'une merveilleuse fraîcheur et laissant voir par moments une double rangée de petites dents blanches et acérées comme celles des écureuils, tout cet ensemble forme une physionomie pleine de grâce animée et de piquante espièglerie.

Une camériste brune et à l'air soumis est debout devant la jeune fille.—Celle-ci a les yeux fixés sur une petite montre en émail bordée de perles fines, qu'une riche chaîne en or fixe à sa ceinture.

— Marie Pawlowna (Marie, fille de Paul), dit la soubrette, tout est prêt; la nourrice demande si elle peut venir.

Va lui dire que je l'attends, chère Acouline... C'est singulier, ajouta-t-elle bientôt après en rougissant, le cœur me bat comme si j'allais faire quelque chose de mal.

— Cependant, il n'y a rien là que de très-innocent. — Au village, d'où je suis venu pour vous servir, il n'est pas une jeune fille qui ne consulte le plomb fondu la veille de Noël, et qui ne veuille ensuite savoir le nom de son *promis*... voir ce promis lui-même dans le miroir mystérieux.

— Et toi, Acouline, as-tu vu ton promis ?

— Moi, Marie Pawlowna, je me suis contentée d'apprendre son nom : il se nomme Fédor : on a vu dans le plomb qu'il était dentchik (laquais militaire), de grande taille et brun.

— Mais c'est là le portrait de Fédor, le dentchik de mon père, remarqua la fille du général.

La soubrette rougit, et pour dissimuler son embarras,

elle demanda à sa maîtresse si elle pouvait aller chercher la nourrice.

— Va, ma petite Acouline, va...

Au bout de quelques instants, la nourrice paraissait en costume national, la tête serrée dans un étroit mouchoir de soie, le casaquin bordé de fourrure blanche et la jupe en drap rouge. — Les femmes de la jeune fille la suivaient, aussi curieuses que leur maîtresse. Une d'elles portait un vase d'eau fraîche où devait être précipité le métal en fusion. — L'opération eut lieu.—Le plomb, liquéfié dans un réchaud ardent, fut versé dans l'eau frémissante, et en reprenant sa solidité, il prit les formes les plus bizarres, les plus variées, et si l'on peut dire, les plus impossibles. La nourrice sortit du vase cette masse métallique ainsi tourmentée et se mit à en expliquer les divers accidents, d'où elle détachait, avec un air de conviction et de gravité inouï, une longue histoire du cœur que la jeune fille suivait émue et haletante.

Cependant l'aiguille de la pendule allait marquer minuit; Acouline se précipita hors du boudoir, traversa les autres pièces en courant, descendit l'escalier avec des ailes, et se trouva en un instant sur la porte extérieure qu'éclairait un réverbère. — La rue était solitaire et muette; c'était à peine si l'on entendait le bruit lointain de quelques voitures dont la neige amortissait le roulement. La jeune fille, le regard fixé dans la profondeur de l'espace, prêtait l'oreille avec anxiété. — Soudain sa figure rayonna.—Elle venait d'entendre le trot d'un cheval qui s'approchait rapidement : c'était un traîneau ; on y voyait un officier dont le casque à l'aigle d'or étincela bientôt aux yeux de la suivante. Celle-ci s'était postée au milieu de la rue, au risque d'être renversée par le traîneau. Heureusement, le cocher l'avait aperçue ; il ralentit l'allure de son cheval.

— Le nom de votre maître? lui cria la caméristе.

— Dmitri ! répondit le cocher sans paraître étonné, et rendant les guides à son cheval, il reprit sa course rapide. La femme de chambre remonta joyeusement auprès de sa maîtresse :

— *Dmitri!* s'écria-t-elle en entrant dans le boudoir.

La jeune fille rougit en entendant ce nom...

— Dmitri? fit-elle...

— Oui, Marie Pawlowna, — un bel officier, dans un superbe traîneau, avec un magnifique cheval. — *Dmitri!* m'a dit son cocher.

— Oh ! le charmant nom! dit la fille du général en frappant dans ses jolies mains.

— Eh! dit la nourrice, c'est le jeune homme blond, fier et gracieux, que nous avons vu dans le plomb... et que vous allez voir, ma fille, dans le miroir de Noël. — Allons, c'est l'heure. — Tout est prêt, Marie Pawlowna. — Du courage, et votre fiancé vous apparaîtra tel que je viens de vous dire.

— Oh! j'ai peur à présent, répondit l'enfant, en se rapprochant de sa nourrice.

— Peur de voir la figure de votre fiancé dans une glace?... Allons, folle que vous êtes : est-ce qu'on a peur de ces choses-là? — J'avais un an de moins que vous, moi, lorsque je vis mon pauvre Wassili-Ocipovitch (Basile, fils de Joseph), et je vous assure que je n'eus pas la moindre frayeur.

Ces paroles rassurèrent un peu la fille du général.

— Allons, dit-elle, nourrice, je tâcherai de n'avoir pas peur ; me voici prête.

— Retirez-vous, vous autres, dit la nourrice aux femmes de la jeune fille ; on vous appellera quand on aura besoin de vous.

La chambre de Marie Pawlowna était tendue de blanc, et meublée avec une simplicité élégante et riche.

Dans cette chambre virginale était dressée une petite table carrée, couverte d'une nappe éblouissante avec deux couverts, comme si deux convives eussent dû venir s'y asseoir. La table mystérieuse était éclairée par deux flambeaux de cire vierge, entre lesquels avait été placée une petite glace de toilette à cadre d'argent. C'était là que devait apparaître la figure évoquée du fiancé de la jeune fille.

Lorsque celle-ci se trouva seule dans la chambre silencieuse, dont la nourrice avait fermé la porte en se retirant, qu'elle vit cette table, ces deux couverts, ces deux flambeaux et ce miroir mystérieux, elle fut saisie d'une invincible frayeur et voulut s'enfuir ; mais ses genoux venant à fléchir sous elle, force lui fut de s'asseoir, et elle se laissa tomber sur un des siéges préparés devant la table.

D'abord elle promena autour d'elle ses regards effarés, puis les ramenant sur la table, elle les arrêta sur le terrible miroir ; elle n'y vit rien, la jeune fille, que sa charmante figure réfléchie par la glace; et pourtant elle frémit encore. En ce moment le roulement d'une voiture qui entrait dans la cour de la maison se fit entendre. Ce bruit ranima son courage, et l'enfant se mit à sourire en se moquant en elle-même de sa peur.

Tout à coup elle se dressa sur sa chaise comme par un mouvement électrique; ses yeux se dilatèrent d'une manière effrayante et un frisson douloureux parcourut ses membres. Dans le fond du miroir fatidique venait de se détacher à ses yeux une figure humaine qui n'était pas la sienne. D'abord elle n'eut pas l'idée bien nette de ce qu'elle voyait, mais bientôt l'apparition se dessina distinctement. Il n'y eut plus de doute, un visage d'homme s'était montré dans la profondeur de la glace, il y était encore, c'était celui d'un militaire... Elle n'en vit pas davantage, et poussant un grand cri, elle tomba évanouie sur le tapis....

Le général B... se précipita vers sa fille, la releva, lui fit respirer des sels. L'enfant ne tarda pas à rouvrir les yeux, et elle sourit en reconnaissant son père, auquel elle montra le terrible miroir en lui disant avec un reste de frayeur :

— Je l'ai vu !...

— Folle! dit le général, regarde, c'est moi que tu as vu, la glace fait face à la porte. J'ai voulu te surprendre pour t'annoncer une nouvelle qui te fera plaisir, et je suis entré doucement sur la pointe des pieds... ; comprends-tu maintenant?

— Et cette nouvelle? lui demanda la curieuse.

— S. M. t'a nommée demoiselle d'honneur de l'impératrice.

La jeune fille sauta de joie.

Laissons actuellement les fêtes de Noël : nous voici à l'Epiphanie; celle-ci est toute religieuse, elle est célèbre en Russie par la bénédiction publique et solennelle des eaux.

Une chapelle élégante et riche, ouverte à tous les horizons, a été construite sur les glaces de la Néva, en face du palais impérial ; un sentier planchéié, recouvert de magnifiques tapis, conduit du palais à la chapelle. A dix heures du matin le haut clergé arrive en procession ; l'empereur entouré de ses grands dignitaires, l'impératrice avec ses dames d'honneur, toute la cour avec le corps diplomatique assistent à cette cérémonie qui ne dure pas moins de deux heures, et, suivant la rigueur de l'étiquette, y assistent sans pelisse. Hâtons-nous d'ajouter que ce n'est

pas sans avoir pris de prudentes précautions contre l'éventualité des fluxions de poitrine. On peut faire ici la remarque que la rigueur du climat russe se marie parfaitement, à Saint-Petersbourg, aux habitudes de la vie et des mœurs dont elle ne saurait, dans aucun cas, modifier sensiblement les actes. C'est ce qui pourra ressortir encore des tableaux qu'il nous reste à retracer.

Nous avons vu précédemment un rapide traîneau passer la veille de Noël, à minuit, devant la maison du général B... et la camériste de sa fille Marie postée au milieu de la rue demander au cocher le nom de son maître ; puis, un instant après, la jolie Marie Pawlowna rougir subitement en entendant le nom de Dmitri. C'est que ce nom lui rappelait un jeune chevalier-garde qui, au bal, ne manquait jamais de la choisir pour sa partenaire de *mazourka*.



Perspective de Newsky (pages précédentes).

Or, en Russie, ces sortes de choix, lorsqu'ils se répètent, sont toujours significatifs, et c'est ce que n'ignorait pas la jeune fille. Elle savait de plus que son père tenait en grande estime l'élégant officier, auquel, en fille bien élevée, il lui était impossible de ne pas accorder une pensée au moins bienveillante. Depuis la veille de Noël, cette pensée est devenue plus intense dans le cœur de Marie Pawlowna ; mais de combien de trouble n'eût-elle pas été accompagnée si l'enfant avait su que l'officier dont le nom avait été jeté à sa camériste n'était autre que son partenaire habituel de *mazourka*, le jeune et brillant comte Dmitri Rastaëff, lieutenant aux chevaliers-gardes, ce magnifique régiment de l'impératrice !

Nous allons actuellement, sans plus de façon, pénétrer dans le cabinet du comte Dmitri qui, le cœur et la tête remplis de l'image de Marie B... préside, le matin d'une revue d'hiver, à sa toilette d'ordonnance. Il lui a suffi d'une demi-heure pour être prêt. Le voici avec le pantalon collant en peau de daim, d'une blancheur immaculée, tranchant sur le noir éclatant de ses bottes à l'écuyère remontant jusqu'au tiers de la cuisse ; un habit de drap blanc, dont les basques pointent à peine sur ses hanches, se perd sous une large cuirasse d'or poli ; et sa tête blonde, coiffée d'un casque également en or et surmonté de l'aigle à deux têtes, aux ailes déployées, emprunte à cette parure guerrière un caractère d'idéalité chevaleresque et juvénile d'un effet charmant. Il fume à la hâte une longue pipe turque, boit une tasse de café, après quoi son valet de chambre lui présente son sabre, puis ses gants, tandis qu'un dentchik tient son manteau doublé de castor, prêt à le lui poser sur les épaules.

Un traîneau attend le chevalier-garde à la porte de l'hôtel; le cheval piaffe d'impatience, et le cocher les deux bras en avant lui fait sentir les rênes. A peine le jeune militaire s'est-il placé dans l'étroit véhicule dont le tablier en fourrure d'ours est fixé à l'arrière, que le cheval part comme un trait. Le palefrenier du jeune homme avait pris les devants avec sa monture de selle.

Pendant la nuit le temps s'était mis à la tempête. Le vent du nord avait soulevé la neige, qui s'était amoncelée au hasard et donnait à l'immense place de l'Amirauté un aspect étrange et désolé. Un grand feu était allumé dans le foyer circulaire situé devant la façade occidentale du palais d'Hiver. Plusieurs cochers s'y étaient réunis, tandis que leurs traîneaux, rangés sur une même ligne, stationnaient à quelques pas. Ils avaient eu soin d'étendre un large tapis de laine sur leurs chevaux qui broyaient la neige sous leurs pieds.

Entre cette partie du palais et le boulevard de l'Amirauté a été ménagé un espace formant un carré long, dont un cordeau soutenu par des baguettes de fer fichées en terre mesure les côtés. Cette esplanade qui, ailleurs qu'à Saint-Pétersbourg, pourrait être considérée comme très-grande, est le lieu des revues, pour ainsi dire intimes, que se plaît à passer l'empereur pendant l'hiver, ou bien auxquelles il peut assister du balcon qui domine la place.

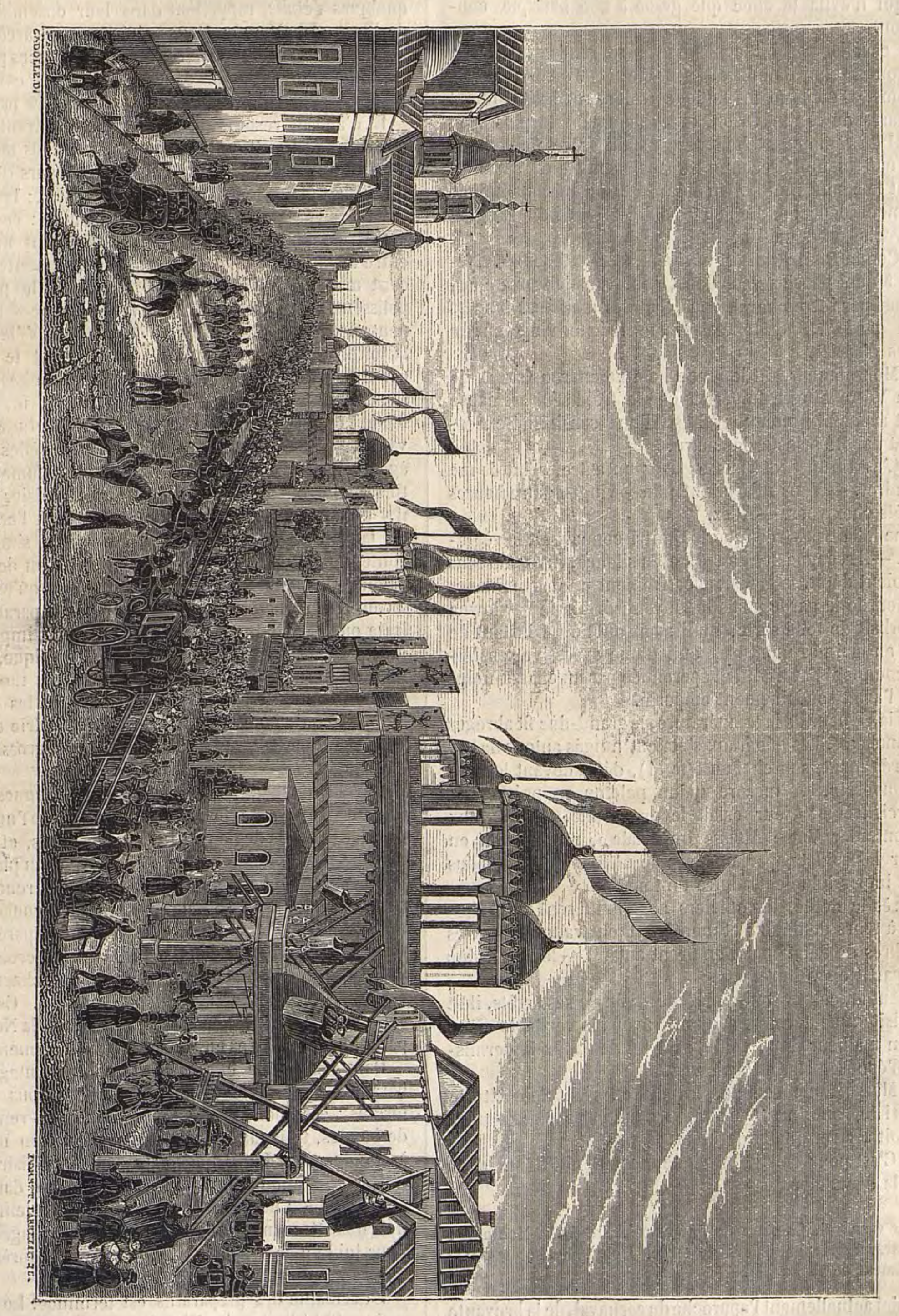
L'état-major impérial s'était réuni ce jour-là au milieu de l'esplanade, dont le beau régiment des chevaliers-gardes occupait les hauts côtés. La musique avait une place distincte pour ne pas entraver les mouvements des escadrons.

Les généraux attendaient l'arrivée de l'empereur ou du grand-duc Michel, car on ne savait pas encore lequel des deux viendrait passer la revue et présider aux évolutions. Ces rudes guerriers, la plupart aux moustaches grises, tous en grande tenue sous leurs manteaux fourrés, devisaient entre eux sous l'action d'un froid de vingt-deux degrés avec la même insouciance que s'ils eussent foulé les moelleux tapis de leurs tièdes salons.

De son côté, le jeune lieutenant causait avec quelques officiers en attendant le moment de monter à cheval. Les soldats seuls sur leurs montures, et rangés en ligne, demeuraient immobiles. Neuf heures étaient sonnées à l'horloge de l'Amirauté. A ce moment un aide de camp vint prévenir le chef de l'état-major que l'empereur n'assisterait pas à la parade, mais que le grand-duc prendrait sa place. Un quart d'heure ne s'était pas écoulé qu'un autre aide de camp, accourant au galop, annonça l'arrivée de ce prince. L'ordre de monter à cheval fut aussitôt donné, et en une minute, généraux et officiers furent à leur poste. Dès que le grand-duc Michel eut débouché

sur la place du château, l'état-major galopa à sa rencontre, et la musique du régiment fit entendre une marche vive et guerrière du maître de chapelle Antoine Doerfeldt, l'un des plus habiles compositeurs militaires de Russie.

Les évolutions commencèrent. Elles furent brillantes comme toujours. Ces magnifiques chevaux, dont le moindre a coûté 3,000 francs, tous d'un noir éclatant, couverts de fumée, les naseaux ouverts et l'écume suspendue en glaçon à leurs mors, obéissaient à la main de leurs cavaliers avec une régularité, un ensemble et une netteté de mouvements, dont les vieux généraux de l'état-major impérial étaient eux-mêmes émerveillés.



Katchelis, fêtes publiques du carnaval (pages suivantes).

Tout à coup, au moment où un escadron se détachait de la ligne de bataille pour venir, au grand galop, se ranger sur un autre point, un cheval, que toute l'habileté de son cavalier ne put parvenir à maîtriser, sortit des rangs, et dans sa course désordonnée faillit se jeter sur le grand-duc qui n'évita le choc que grâce à une brusque conversion.

Le cavalier parvint cependant à se rendre maître de sa monture qui bondissait sous lui couverte de flots d'écume. C'était un magnifique étalon, sorti récemment des haras du comte Orloff, et évidemment le plus beau cheval du régiment. L'œil perçant du frère de l'empereur eut bientôt reconnu le malencontreux cavalier. C'était le comte Dmitri. Un aide de camp lui fut immédiatement dépêché. Le jeune officier sortit du rang et s'approcha du grand-duc.

— Comte Dmitri, lui dit sévèrement Son Altesse Impériale, à quoi pensiez-vous donc, pour vous laisser emporter ainsi par votre cheval, vous, l'un des meilleurs écuyers de la garde?... Cette maladresse mérite vingt-quatre heures d'arrêts.

— Monseigneur, dit le jeune homme en rougissant, je jure à Votre Altesse Impériale que le froid seul est cause de cet accident; mon cheval est d'une sensibilité excessive et j'ai été pris au dépourvu.

— C'est un tort, et vous en avez un autre, celui de me répondre.. — Vous m'avez entendu — vingt-quatre heures d'arrêts chez vous. — Allez.

Il ne fallait pas répliquer. Dmitri connaissait le règlement. — Il regagna donc sa place en silence, mais non sans un violent dépit. — Il était effectivement un des meilleurs cavaliers de la garde, mais le souvenir de Marie Pawlowna l'absorbait de telle sorte, qu'il avait oublié un instant de tenir en main sa monture, qui, d'une excessive sensibilité, comme il l'avait dit, et éperonnée par un chasse-neige aigu, l'avait soudainement emporté.

Vu la rigueur de la température, le grand-duc fit abréger la manœuvre. Les généraux s'étaient rangés autour de lui, et le régiment, son chef en tête (1), défila devant le frère du souverain. A mesure qu'un peloton se présentait: « Merci, frères! » leur criait le grand-duc. — « Heureux de contenter Votre Altesse Impériale », répondaient en chœur les soldats, par une rapide mélopée dont il nous serait impossible de traduire l'intonation.

Après le défilé, les officiers abandonnèrent leurs chevaux à leurs dentchiks et montèrent en traîneau. — Les membres de l'état-major en firent autant, — le grand-duc seul partit en voiture.

Quant au comte Dmitri, le lendemain de ses arrêts, il fit une visite à ce dernier, auquel il avoua la véritable cause de son malheur de la veille, et il lui demanda la permission d'épouser Marie Pawlowna.

— Mais il me semble, lui dit en riant Son Altesse Impériale, que ma permission dans cette circonstance ne doit arriver que la dernière.

— C'est pour cela, Monseigneur, que j'ai l'honneur de vous la demander.

IV. Le carnaval. La place de l'Amirauté. *Katchelis*. Montagnes russes. Traîneaux. Tours de force. Montagnes suisses. Dénoûment de vaudeville.

Voici actuellement l'approche du carnaval, de la bruyante semaine, — car telle est en Russie la mesure de cette période de divertissement populaire, — huit jours, ni plus ni moins; les huit jours qui précèdent le carême.

(1) Les régiments de la garde sont commandés par des généraux de division.

Nous laisserons de côté les réunions du monde, les bals masqués, les déjeuners dansants, les folles journées, comme on dit à Saint-Pétersbourg, toutes fêtes qui, à l'exception de quelques détails, rappellent dans leur ensemble les fêtes de Paris ou de Vienne. Nous préférons nous arrêter à la semaine du carnaval populaire, aux réjouissances plus spécialement moscovites: elles sont plus modestes, comme on va voir, mais elles n'en sont pas moins vives et passionnées.

Et d'abord, restons sur la place de l'Amirauté : les architectes s'en sont emparés; on y prend des mesures, on y dessine des plans, on y trace les contours d'une petite cité. Bientôt les matériaux s'y amoncellent; les charpentiers arrivent; ils se mettent à l'œuvre: ces hommes armés de la seule hache, cet instrument merveilleux entre les mains de l'artisan russe, façonnent le bois de cent manières, l'équarrissent, le scient, le percent, le polissent, le soumettent à toutes les exigences de la charpenterie. Bientôt les carcasses des maisons s'élèvent, puis la toiture; les murs viennent ensuite; c'est le plus aisé, car il ne s'agit plus que de clouer des planches. Ces maisons, comme on voit, sont des baraques, mais elles affectent dans leurs formes les styles architecturaux les plus variés. Celle-ci se pare des ogives et des trèfles du moyen âge; celle-ci a emprunté sa coupe aux monuments byzantins; celle-ci se bariole de toutes les fantaisies chinoises; il y en a qui ont demandé leurs modèles à l'architecture de la renaissance; il y en a aussi de plus simples qui se contentent d'imiter nos fermes de la Brie ou de la Champagne. Chacune de ces baraques, quels qu'en soient la forme et le caractère, a son balcon pour la parade de Paillasse ou d'Arlequin; car cette étrange cité, improvisée en quelques jours au milieu d'une place publique, renferme bientôt tous les saltimbanques, écuyers, montreurs de bêtes, faiseurs de tours, que sais-je, tous les clowns de l'empire, qui viennent y exercer leur industrie en excitant la curiosité populaire à grand renfort de grosse caisse et de mangeurs d'étoupe enflammée.

Devant les baraques s'élèvent les montagnes de glace. Ce sont deux sortes de tours placées en face l'une de l'autre à la distance de deux à trois cents toises, et terminées par une terrasse couverte, d'où s'échappe un plan incliné, légèrement renflé vers le milieu, lequel rencontrant le sol par un angle de 45 degrés, continue à courir horizontalement jusqu'au bout de l'espace qui sépare les deux tours. Ainsi ce sont deux sentiers qui se croisent en se côtoyant parallèlement, pour aller expirer chacun en sens contraire au pied de la montagne opposée. Ces sentiers sont formés de dalles de glace taillées dans la Néva même, parfaitement ajustées ensemble et admirablement unies.

Dans l'intervalle conservé entre les montagnes et les baraques sont dressées des balançoires sous toutes les formes : escarpolettes, chars en moulins-à-vent, courses de bagues, traîneaux, wagons, nacelles, rien ne manque à la collection. Les balançoires sont un plaisir national; le Russe les aime follement: être bien établi dans un petit char suspendu et, pendant ses évolutions aériennes, casser des noisettes en chantant sa chanson villageoise, c'est pour lui l'un des bonheurs les plus rêvés... après les montagnes de glace, toutefois.

La semaine des préparatifs est terminée. Le dimanche arrive. C'est le premier jour du carnaval. A midi, les katchelis (1) sont ouvertes: mille pavillons, flammes et bande-

(1) Ce mot, qui signifie balançoire, sert à désigner l'ensemble des amusements publics que nous essayons de décrire.

roles déploient dans les airs leurs couleurs capricieuses. Les orchestres des baraques commencent leurs symphonies. Quelques-uns sont fort bons. Les marchands de friandises sont à leurs postes: les uns vendent des noisettes et des pains d'épices, les autres font des *bliniers*, espèce de crêpes épaisses et lourdes, dont s'accommodent à ravir les estomacs moscovites. Celui-ci, comme le pourvoyeur du Gostinoï-dvor, offre aux amateurs des repas plus variés. Puis vient le marchand de thé, sans lequel il ne saurait y avoir de véritable fête publique en Russie, comme à Paris sans marchands de coco.

Les montagnes de glace sont inaugurées. Voici les moujiks vêtus, par-dessus leurs chaudes loutoupes, du large caftan bleu, avec leurs ceintures rouges, la tête coiffée de la casquette de drap ou du bonnet tatar; ils s'avancent portant un petit traîneau sous leurs bras, et gravissent le large escalier pratiqué derrière les montagnes. Ce traîneau, qui peut avoir de 50 à 60 centimètres de long, est d'une grande simplicité : il consiste en une petite planchette fixée sur deux patins d'acier. Le véhicule léger est placé sur le bord de la terrasse, son propriétaire s'y assied, après avoir soigneusement relevé ses larges vêtements. Il étend ses deux jambes en avant, penche légèrement le corps, qui se renverse brusquement en arrière à l'instant où le traîneau est poussé sur la pente de glace. L'impression éprouvée à ce moment est indéfinissable; la respiration est subitement comprimée; on éprouve je ne sais quelle oppression étrange et délicieuse. Cependant le traîneau, toujours lancé comme une flèche, arrive au plan horizontal, croise, avec la rapidité de l'éclair, les traîneaux qui arrivent de la montagne opposée, au pied de laquelle s'en va bientôt expirer sa course fantastique.

Il ne faudrait pas croire que ces petits chars glissants ne demandent qu'à être poussés pour suivre leur chemin. Ils ont, au contraire, besoin d'être dirigés avec une adresse excessive. Le conducteur, les deux bras pendants en arrière, soit par le seul balancement du corps, soit par d'imperceptibles effleurements de la main sur la glace, doit le maintenir dans la ligne droite. L'apprentissage est rude et quelquefois dangereux, car le traîneau, se séparant brusquement de son conducteur inexpérimenté, le laisse rouler sur la pente glacée, au bas de laquelle il ne saurait arriver qu'après avoir plus d'une fois heurté cruellement contre les parapets, et conséquemment tout bleui de contusions, heureux s'il n'a pas eu à essuyer le choc de quelque traîneau précipité derrière lui. Ces sortes de chocs peuvent fendre la tête, briser une côte, casser une cuisse ou tuer du coup. On comprend qu'on s'y expose peu; aussi peut-on justement affirmer que les accidents de cette nature sont excessivement rares.

Souvent deux personnes descendent ensemble sur le même traîneau. Ceci peut paraître prodigieux, vu l'exiguïté du véhicule; mais l'adresse moscovite supplée à tout. Le conducteur se place sur le point extrême de la planchette, ayant soin d'écarter les jambes pour laisser à son compagnon le plus d'espace possible. Celui-ci, rapetissé de son mieux, s'assied devant lui, les deux pieds tendus en avant. Le traîneau part, et les deux voyageurs arrivent en un clin d'œil au pied de l'autre montagne.

Ceux qui se défient de leur habileté se confient à des hommes expérimentés, qui, pour quelques menues pièces de monnaie, se chargent de les ramasser. On reconnaît ici l'origine du divertissement importé en France en 1814, et qu'on appelle les Montagnes russes.

Ainsi la journée se passe, journée bien vite écoulée, si l'on songe qu'à quatre heures de l'après-midi la nuit est venue; mais on a le lendemain, et ainsi jusqu'au dernier jour.

Vers la fin de la semaine, il s'établit autour des katchelis une promenade d'élégants équipages. La haute société veut aussi se donner le plaisir des baraques et vient assister aux amours d'Arlequin et de Colombine, et applaudir aux prodigieuses métamorphoses de Pierrot. Ce sont ensuite les grandes voitures de la cour, attelées de quatre chevaux richement caparaçonnés, que remplissent les jeunes filles de l'institut de Sainte-Catherine, établissement d'éducation pour les *demoiselles nobles*, placé sous le patronage immédiat de l'impératrice. On compte plus de soixante de ces voitures de gala conduites par des cochers en livrées de cour et suivies de grands laquais en vêtements écarlates. On aperçoit aux portières les têtes des jolies promeneuses, qui, comme une nuée d'oiseaux, babillent en battant de l'aile, et sont toutes fières d'être promenées ainsi dans les voitures impériales.

Nous venons de parler des montagnes de glace des katchelis. Celles-là sont publiques et ne durent que huit jours; mais il y en a de particulières qui restent en permanence tout l'hiver. Elles appartiennent à diverses sociétés de jeunes gens, qui les ont fait élever à frais communs. Les montagnes suisses sont à Kammenoï-Ostroff. Mais actuellement l'île a disparu, et l'on aurait peine à reconnaître la topographie de ces lieux, que nous avons vus si animés, si verdoyants, si parfumés. Ils n'offrent plus aux yeux qu'un désert de glace. Les coquettes villas qui embellissaient l'île se cachent honteusement sous une couverture de natte grossière, elle-même disparaissant sous la neige. Les hauts sapins et les bouleaux touffus balancent tristement leurs branches dépouillées, le plus souvent chargées de frimas, et où viennent se poser des nuées de sinistres corbeaux; partout l'aspect est triste, morne, désolé.

Donc les montagnes suisses sont à Kammenoï-Ostroff, dans la partie de l'île la plus voisine de Saint-Pétersbourg. Elles sont très-fréquentées, les dimanches surtout. Les plus charmantes réunions s'y donnent rendez-vous et s'y livrent follement, pendant des journées entières, au plaisir de les descendre. Ces montagnes ne le cèdent point en hauteur à celles des katchelis, et les jeunes gens qui viennent s'y exercer peuvent le disputer en adresse aux plus habiles moujiks. Ils ont adopté un costume qui leur permet d'ailleurs une plus grande liberté de mouvements. Une sorte de veste à la hussarde, qui laisse coquettement passer comme une bordure le soyeux astracan dont elle est doublée, des bottines russes fourrées, une casquette écossaise et de larges gants à la Crispin en cuir rouge, tel est l'ensemble de ce costume gracieux et dégagé.

Il est inutile de dire que leurs traîneaux sont loin de la simplicité des premiers. Ils sont montés sur de l'acier anglais d'une excessive finesse; la planchette a disparu sous un coussin parfaitement rembourré en crin, et recouvert d'une tapisserie précieuse, le plus souvent brodée par des mains aimées. Ils sont plus élevés sur leurs patins déliés, plus étroits et d'une coupe infiniment plus élégante.

Les dames, même les plus peureuses, se livrent à l'adresse de ces fringants cavaliers, qui se disputent souvent la faveur de les descendre.

Cependant, si la cour vient aux montagnes, et qu'il prenne fantaisie à l'impératrice de se faire ramasser, c'est ordinairement un grossier moujik qui a l'honneur de la conduire.

Rien n'est étrange et pittoresque comme une partie de montagnes aux flambeaux; et c'est un plaisir que se

donne plus d'une fois, durant l'hiver, la société de Saint-Pétersbourg. Mais ici l'adresse des ramasseurs doit être à toute épreuve; car l'éclat des lumières, venant se briser sur la glace du plan incliné, jette aux regards éblouis des milliers de scintillements et fait vaciller les grandes ombres des sapins plantés tout autour. Et cependant les jeunes gens se livrent aux exercices les plus excentriques, les plus périlleux, nous dirons même les plus extravagants. On dirait qu'excités par le danger même, ils le bravent et le défient. On en voit qui s'étendent sur l'étroite base de leurs traîneaux, la face tournée vers le ciel et les pieds en avant; d'autres, et c'est plus effrayant encore, également couchés sur le dos, s'abandonnent sur la pente du précipice la tête la première; ceux-ci à genoux, ceux-ci debout, dirigent la chute du traîneau par le simple balancement de leur corps; d'autres enfin, dédaignant toute espèce de véhicule, les pieds armés de patins effilés, se laissent témérairement aller sur le chemin glissant, qu'ils franchissent en traçant de capricieux festons sur le poli de la glace. Qu'ajouterons-nous? Souvent, à la suite de ces joyeuses et vaillantes parties, s'est dénouée telle affaire de cœur, qui, sans leur piquant secours, se fût peut-être paisiblement éteinte dans les fadeurs de la vie ordinaire. Toujours est-il qu'il est rare que la saison des montagnes prenne fin, sans que la société de Saint-Pétersbourg compte quelques heureux couples de plus.

CHARLES DE SAINT-JULIEN.

LA SCIENCE EN FAMILLE(1). — PHYSIOLOGIE.

COMMENT ON DIGÈRE.



Bassompierre buvant dans sa botte à chaudron. Dessin de Tony Johannot.

I. Un thé. Les jeux innocents. Le gage du docteur. Sa pénitence.

Dans un salon de la Chaussée-d'Antin, un thé, c'est l'expression d'usage, réunissait une de ces sociétés françaises qui, ne sachant pas faire les choses à demi, s'amusent à la folie ou s'ennuient à périr. Médisance, toilette et politique, avaient été largement mises en œuvre, puis la causerie flottait à la dérive, menaçant de tomber en langueur. Tel bâillait qui avait voulu ébaucher un sourire. De toute évidence l'ennui se mettait à l'ordre du soir. Les maris, se détachant l'un après l'autre de la conversation générale, se rapprochaient par une courbe savante et ré-

(1) Voyez janvier dernier et les tables des trois derniers volumes.

fléchie, de ces dangereuses sirènes, les tables de jeu. En vérité, je vous le dis, encore deux minutes, et l'on mourait, l'on était mort d'ennui !

Tout à coup la maîtresse de la maison, Mme de Varennes, jeune femme à l'esprit vif, osé, décréta comme d'inspiration, dans sa toute-puissance, qu'il fallait bel et bien, au plus tôt, jouer aux jeux innocents. — Les jeux innocents en pleine Chaussée-d'Antin, le fait est-il bien vraisemblable ? Je n'en crois rien, je l'avoue ; je sais seulement qu'il est vrai. Le projet de loi, venant à point, fut acclamé tout d'une voix. Quelques jeunes gens hésitaient entre les charmes réels des causeries féminines et les délices possibles du lansquenet ; alléchés par les pénalités plus ou moins innocentes que comporte le code criminel des jeux innocents, ils vinrent bientôt avec empressement se grouper près des dames.

L'ennui était déjà vaincu. La chaîne des jeux innocents se déroula donc tout entière, au milieu des saillies, des cris, des rires de tout le monde. Châtiments imposés avec malice furent subis avec joie.



Le gage du docteur. Dessin de M. Tony Johannot.

Un seul gage restait encore. La maîtresse de la maison, le prenant avec une sorte de solennité comique, le tint un moment en l'air comme en triomphe. C'était une carte de visite, sur laquelle on lisait : Docteur Lambert.

La victime offerte à l'espièglerie du cercle féminin était en effet un savant vieillard, qui, malgré son érudition et son expérience, n'avait pu se garder des piéges du corbillon ou de pigeon vole.

— Docteur ! s'écria Mme de Varennes, nous vous tenons enfin, et nous allons vous faire payer une bonne fois toutes vos tyrannies, vos ordonnances, comme vous dites.

— Madame, reprit le bon docteur effrayé, je ne vois pas trop pourquoi je serais mis ainsi hors la loi. Ces messieurs ont été, flatterie à part, pour le moins aussi maladroits que moi, et il en est plus d'un qu'on a bien doucement puni, ce me semble. Cheveux blonds ou noirs sont, il est vrai, des circonstances atténuantes que je ne puis invoquer ; mais veuillez, de grâce, moi aussi, me recevoir à merci, et, par Hippocrate, je vous promets d'appeler dorénavant mes ordonnances des prescriptions.

— Vous n'avez plus la parole, interrompit Mme de Varennes. Allons, mesdames, continua-t-elle, que faire du

coupable? Si nous le condamnions à nous conter une histoire?

— Une histoire, mesdames? cela n'est pas possible. Celles que je sais, je suis trop discret pour vous les dire; et quant à celles que je ne sais pas, demandez à mes cheveux blancs s'il me reste assez d'imagination pour les inventer?

— Vous nous surprenez, docteur, dans un jour d'indulgence; et pour n'éprouver aucune fin de non-recevoir, nous consentons à vous laisser sur votre terrain, vous nous parlerez médecine.

— Oh! madame, j'en parle si souvent que j'aimerais assez, ce soir, à parler d'autre chose.

— Du tout. Voici l'arrêt. Vous êtes condamné, sans appel, à nous conter ici comment on digère.

— Comment on digère! exclama le bon docteur en bondissant sur son fauteuil. Comment on digère! Mais vous n'y songez pas, madame, et les conséquences?

— Eh bien, vous sauverez les conséquences.

— Mesdames, réfléchissez un peu, je vous en conjure; c'est me contraindre à être effroyablement savant, c'est-à-dire horriblement ennuyeux; c'est me donner le droit de vous parler grec et latin.

— Docteur, je vous en préviens, reprit Mme de Varennes, au premier mot grec et latin commis par vous, toutes ces dames et moi, nous vous prouverons à l'instant, par un formidable bâillement, que vous aurez été parfaitement compris. D'ailleurs la Justice ne laisse pas discuter ses arrêts, et toutes, sans autre forme de procès, nous écoutons avec une attention scrupuleuse — comment on digère.

Il n'y avait plus qu'à se résigner; le docteur le comprit, inclina la tête, se recueillit un instant et commença bientôt en ces termes :

II. Voyage dans les contrées de la digestion. Les dents. Les lèvres. Le palais. La luette. Les amygdales. La langue. Les glandes salivaires. Le larynx. L'œsophage. Le cardia. L'estomac. Le suc gastrique. Le pylore. Le diaphragme. L'intestin grêle. Le duodénum. Le foie et le pancréas. La bile. Le jéjunum. Les vaisseaux chylifères. Le cæcum. Les côlons. Le *droit*. La porte de sortie, etc. La faim et la soif. Géricault. Les aliments. Leur composition. Comment une dame digère un marron glacé. Ses vicissitudes depuis le palais jusqu'à... l'autre bout. L'abbé Spallanzani. Les boulettes et les canards. L'estomac d'un Canadien. Porte ouverte sur l'inconnu. Comment M. de Beaumont pêchait du suc gastrique. Le chyme. Le sucrier de Cl. Bernard. Le rôle de la bile. Le chyle. Le résidu inutile. Gaspard Aselli. Un nouveau monde. Bassompierre et sa botte à chaudron. Le sang. Deux moralités.

— Asmodée, mesdames, était bon diable, et l'histoire rapporte qu'on voyageait très-confortablement sur sa béquille. A beaucoup près, ma canne de docteur n'est pas aussi commode. Mais vous l'avez voulu, faites donc de votre mieux pour y trouver place toutes ensemble, et partons vite, car nous avons bien du chemin à faire, s'il nous faut visiter les contrées qu'habite la digestion, cette déité capricieuse et fantasque. Ferme les yeux qui a peur des éblouissements. Bien, nous arrivons. Voici d'abord une salle spacieuse dont les détails ne manquent pas d'intérêt. Ces deux moitiés d'amphithéâtre d'ivoire, que vous apercevez en avant et sur les côtés, se superposent plus ou moins exactement pendant le repos, mais peuvent aussi se mouvoir l'une sur l'autre; et ma foi, quand cela arrive, gare dessous! On les appelle, suivant les circonstances, des perles, des dents, ou même des crocs! Les perles, fragiles et bien caduques, hélas! sont séparées par un fossé, moins large que profond, de deux rideaux assez épais, les lèvres, qui, se rencontrant à demi, tout à fait, de mille et mille manières enfin, vous font, mesdames, quelquefois bonnes, souvent méchantes, mais toujours gracieuses et coquettes. Sur nos têtes est une voûte élégante, limitée en avant par ces arcades d'ivoire, que nous connaissons déjà, et mi-close en arrière par une portière souple et molle, qui tombe naturellement et se soulève d'elle-même pour livrer passage à qui le demande; c'est la luette des savants, l'alouette des bonnes gens. Son mécanisme, aussi sûr qu'ingénieux, réside en partie dans ces charmants arceaux, ces piliers que vous admirez là sur les côtés. Nous sommes en bon lieu, mesdames, car piliers et portières, c'est le voile du palais. Entre les arceaux, vous apercevez deux sentinelles attentives, les amygdales. On dirait que, placées en permanence comme les cantonniers sur les voies de fer, elles veillent à ce que la route reste libre.

Eh mon Dieu! prenons garde, nous sommes sur la langue, plancher singulièrement agile, dont un simple caprice pourrait nous précipiter dans le deuxième dessous. C'est que là, comme à Saint-Cloud, il n'y a plus de filet, et le frein que l'on peut mettre aux tremblements du sol est fort insuffisant. Dans ce deuxième dessous il fait chaud, et bien chaud. Les savants y accrochent assez volontiers leurs thermomètres. Pour empêcher toutefois que cette grande chaleur n'aille jusqu'à l'incendie, il y a des réservoirs, les glandes salivaires, où l'eau coule de source. De longs corps de pompe, les conduits de Warthon, de Sténon et autres, la portent en tout sens; mais il ne faut pas nous amuser ici trop longtemps, car à certains indices que je reconnais, moi qui suis presque du pays, je sens que nous allons éprouver les merveilleux effets de la gymnastique de l'endroit. Ne sentez-vous pas à votre tour le mouvement qui se prépare de la base à la pointe? Que vous disais-je? La partie sur laquelle nous étions tout à l'heure s'applique à la voûte, les deux bords de ce plancher mouvant s'incurvent et font gouttière. Nous voici sur un plan incliné, comme aux Montagnes russes; c'est plaisir comme on roule; le voile du palais s'élève en notre honneur; n'ayez pas peur et tenez-vous bien, nous sommes sur un gouffre, le larynx. Bon; nous voilà dans le tunnel qui mène à l'estomac, c'est l'œsophage. Nous descendions à toute vapeur, vous n'avez pas pu suivre ce qui est arrivé. Je vais vous le dire : on a baissé la herse, et ce pont-levis, qui s'appelle l'*épiglotte*, a été jeté sur les profondeurs du larynx; tombés là, nous aurions eu beau crier, appeler du secours, bien fin qui nous aurait entendus.

Comme c'est long l'œsophage! mais patience, nous arrivons. Ah! voici le père Cardia. Tant mieux, le cerbère est de bonne humeur aujourd'hui, il nous laissera passer. Nous sommes maintenant à une station magnifique. Reposons-nous, c'est l'estomac. Voyez, mesdames, comme les tapis qu'on y foule aux pieds sont veloutés et moelleux. Les enfants des hommes appellent cela *muqueuse gastrique*, genre de tapis qu'on ignore même aux Gobelins.

En cherchant bien, vous distinguerez des portes secrètes par lesquelles s'élance le suc gastrique, le seigneur de céans, ogre inconnu, qui dévore à peu près tout ce qui pénètre chez lui. Que cet à peu près vous rassure, nous devons sortir d'ici sains et saufs. Je vous donnerai d'ailleurs bientôt les moyens d'enchaîner le monstre et de lui rogner les griffes. Avant de sortir de l'estomac, je veux vous prévenir de sa forme extérieure; vous jugerez tout à l'heure si je suis ou non peintre fidèle. En dehors, l'esto-

mac ressemble à une cornemuse; après cela, le Panthéon a bien la forme d'un biscuit de Savoie!

Je voudrais vous faire admirer ce qui reste des domaines de dame Digestion; mais cet autre concierge de l'estomac, le pylore, n'ouvre qu'à ses heures. Si nous nous laissions prendre le cou dans la porte qui est ronde, nous serions autant à notre aise qu'on peut l'être dans les lacets du grand-seigneur. Le mieux serait de retourner sur les soyeux coussins de Mme de Varennes. Mais vous voulez poursuivre? Reprenez donc vos places dans notre omnibus de voyage et remontons prudemment. Le diaphragme, frontière musculo-élastique de ces deux pays qu'on intitule la *poitrine* et l'*abdomen*, nous aura bientôt, avec le concours des muscles abdominaux, ses voisins et ses amis, renvoyés d'où nous venons, sans que pour cela la caverne buccale vomisse feu ou flammes. Là, là, stop, comme on dit en français sur les bateaux à vapeur. Maintenant, mesdames, le temps que vous vous vengiez des injures du voyage, ainsi l'aurait écrit en son beau temps l'hôtel de Rambouillet, je vais vous esquisser rapidement les pays inconnus que vous ne verrez jamais, et que j'ai visités bien souvent quand j'avais, hélas! les cheveux noirs et la taille élancée:

> Eheu! fugaces, Postume, Postume,
> Labuntur anni!

A peine le dernier mot de la malencontreuse citation était-il achevé, que, suivant les traités, Mme de Varennes donna le signal d'un bâillement général.

Surpris d'abord, le docteur s'arrêta, puis, recouvrant immédiatement son calme et son sang-froid, il se mit à bâiller à l'unisson et reprit à l'instant: On sort de l'estomac par le pylore, par le pylore aussi on entre dans l'intestin grêle, immense serpent dont la croupe, comme celle du grand serpent de mer de Théramène, se recourbe en replis tortueux. C'est un seul et même intestin en trois parties. Les savants ont dit à la première : tu n'auras jamais plus de douze travers de doigt; et à cause de cela, nous te nommons *duodénum*, ce qui ne signifie pas douze travers de doigt. Comme dédommagement anticipé, le grand artiste, le Maître a voulu que ce petit pays eût des dépendances magnifiques, et le foie et le pancréas ont été contraints à venir y déverser incessamment leur tribut. Les savants reconnurent tout de suite que le foie charriait, à certains moments et dans certaines de ses parties, des eaux plus troubles que celles du Styx, la bile; mais le pancréas, avec ses mystères longtemps impénétrables, les intrigua puissamment. Toutefois, sans se faire autrement de cette bile qu'ils venaient de découvrir, ils déclarèrent hardiment, à l'unanimité, que l'organe incompris devait servir à quelque chose; puis ils décrétèrent que provisoirement il servirait à loger la mélancolie.

Le second tiers de l'intestin grêle c'est le jéjunum, pays assez aride, où l'on ne trouve que fort difficilement à se procurer des subsistances, car il y a là des pillards fort actifs, les vaisseaux chylifères ou lactés, qui, malgré leur tempérament incontestablement lymphatique, déploient une singulière énergie à ne laisser dans le pays que ce qui leur devient tout à fait inutile. Vient enfin l'iléon, labyrinthe tortueux, plein de sinuosités et de détours. L'horizon en ce point commence à s'élargir, et nous entrons dans le gros intestin. Nous sommes d'abord au cæcum, c'est-à-dire à l'aveugle. C'est grand dommage, en vérité, que les somnambules magnétiques se soient bornés à lire par l'estomac; le tour eût été bien plus fort, à mon sens, s'ils s'étaient arrangés pour lire par le cæcum.

Mais voici venir les côlons : le côlon ascendant, pays de montagnes où l'on monte sans cesse; le côlon transverse, sol irrégulier où chaque pas est une excavation profonde ou bien un pic élevé; le côlon descendant, terrain, le nom l'indique, singulièrement en pente; puis enfin la dernière partie du gros intestin, qui, commençant en S et finissant en courbe, s'appelle bravement, et quand même, *le droit*, en latin, il est vrai, parce que le latin, dans les mots, brave... l'exactitude. Là sont des colonnes qui n'ont, avec celles d'Hercule, d'autre ressemblance que d'être aussi une limite, car c'est là la fin, la *porte de sortie*, de *dégagement*, si mieux vous aimez. Voilà ce que le tube digestif représente.

J'ai maintenant à vous parler, mesdames, de deux choses bien extraordinaires, bien inconnues, bien étranges pour le salon où nous sommes, je veux dire la faim et la soif. La faim, c'est la maladie de ceux qui, n'ayant pas de pain, n'ont pas même la fameuse brioche que vous savez; la soif, c'est la maladie de ceux qui, perdus, desséchés dans les sables du désert, vont demandant toujours, à une oasis trompeuse qui fuit toujours devant eux, un peu d'eau, seulement de quoi ne pas mourir!

En 1816, dans l'Atlantique, à douze lieues des côtes d'Afrique, un navire se perdit, la *Méduse!* Allez au Louvre, mesdames, et Géricault, dans sa sauvage et sublime éloquence, vous aura bientôt dit ce que c'est que d'avoir faim et soif. Puis, rentrées dans vos demeures, à la table de famille, faites beaucoup de miettes, pour que beaucoup de pauvres les ramassent, et n'oubliez pas le verre d'eau du divin Maître ; car, je vous l'assure, ce sont deux horribles jumelles que la faim et la soif!

— Grâce, grâce! docteur, vous allez nous mettre la mort dans l'âme, s'écria Mme de Varennes; sauvez-nous de l'homélie qui menace, et nous faisons vœu de donner, sous huit jours... un bal pour les pauvres.

— J'en prends acte, madame, et j'arrive aux aliments. Vous l'avez deviné sans moi, c'est ce qu'on mange. Or, les chimistes vous le diront, des investigations appropriées, détruisant la trame organique, démontrent amplement que certains aliments sont composés d'oxygène, d'hydrogène, de carbone, tandis que certains autres ont un élément de plus, l'azote. Mais un principe immédiat ne peut suffire à l'entretien de la vie, quand on le donne isolément; donc...

— Donc, ô le plus savant et le plus taquin des docteurs, reprit la maîtresse de la maison, vous et les chimistes, vous êtes fort ennuyeux. Laissez là vos principes une bonne fois, et dites-nous tout bêtement comment on digère... un marron glacé, par exemple!

— Quoique votre simplification, chère dame, complique un peu les choses, je vous dirai qu'un marron glacé à peine en perspective, vous ôtez d'abord délicatement votre gant, non point, comme le ferait pressentir une mauvaise langue, pour montrer combien sont effilés et arrondis les jolis doigts de votre main, ou de quels feux scintille le splendide diamant qu'on y admire, mais bien pour déposer dans une bouche, à qui la gourmandise donne une coquetterie de plus, cet objet de première nécessité qu'on appelle un marron glacé. Là se trouve mystérieusement abrité un appareil délicat, partie remarquable d'un tout magnifique, le système nerveux: c'est le goût, lequel vous avertit que c'est bien réellement d'un marron glacé qu'il retourne. L'eau vous vient alors à la bouche. Chassé de ci, poussé de là par la langue sous les arcades dentaires, le pauvret se déchire, s'aplatit, s'enroule, est invisqué par le produit des glandes salivaires;

puis dérouté par cette gymnastique imprévue, il y perd son nom, et se transforme en bol alimentaire. Ainsi le veut le règlement. Alors, tel un faiseur de tours fait passer en deux grimaces une muscade dans sa manche, telle la langue reprend le bol alimentaire, l'escamote en deux ou trois contractions, et l'envoie se promener dans l'œsophage. Fibres circulaires et longitudinales de se disputer ensuite à qui mieux mieux le fera cheminer et tomber dans l'estomac. Le cardia se prête à la circonstance, et l'estomac tient bientôt sa proie. Mais notre marron glacé ne suffira pas à son appétit. Supposons donc, pour les besoins de la cause, que messire Gaster ait fait ses réserves et qu'il soit à peu près rempli de matières alimentaires en disponibilité, attendant l'heure du maître. Le pylore, vous le savez déjà, n'est pas d'humeur facile, et, avant d'ouvrir sa porte, se fait toujours prier. Le temps que cela dure, le suc gastrique entre en scène. Être éminemment complexe, sous forme liquide, il est transparent, diffluent, toujours acide. Il contient divers acides libres, chlorhydrique, acétique, phosphorique, lactique; plus, de l'eau, de l'albumine, des chlorures de sodium et de calcium, du phosphate de chaux...

— Un etc., docteur! je vous en prie, et que cela finisse!

— Etc. donc, madame, car ce n'était pas fini.

Il y avait une fois un homme bien curieux, l'abbé Spallanzani; si curieux, qu'il voulut à toute force voir et toucher ce suc mystérieux, qu'on devinait avant lui peut-être, mais qu'on ne touchait pas. Pour arriver à ses fins, les voies de conciliation lui parurent préférables. Il fit alors de petites boulettes bien assaisonnées, bien appétissantes. Il les étreignit de l'extrémité d'un long fil, gardant l'autre bout dans sa main; puis il présenta le tout à d'innocents canards, qui, sans y chercher malice, avalèrent bravement et honnêtement fil et boulettes. Lesdites boulettes, une fois dans l'estomac, s'imbibaient de suc gastrique, et, après un temps d'arrêt convenable, Spallanzani tirait la ficelle. Il avait sur le canard, vous le comprenez facilement, cent pour cent de bénéfice, car il repêchait sa boulette fortement imprégnée de suc gastrique. C'était le premier mot de ses fameuses digestions artificielles, mais ce n'était encore que du suc gastrique de canard.

Dans les guerres de nos possessions coloniales, un brave Canadien fut atteint, en défendant glorieusement la France, d'un de ces effroyables coups de feu dont on n'échappe que par miracle. Toute la portion inférieure de la poitrine fut enlevée; l'estomac perdit la plus grande partie de sa face antérieure. Toutefois, comme il y a des grâces d'état, au bout d'un mois la guérison s'obtint. Les bords de la plaie se rapprochèrent un peu, et il ne resta qu'une ouverture d'un à deux pouces environ, comme si Dieu, ouvrant en quelque sorte une fenêtre sur des espaces auxquels il n'avait pas permis la lumière, autorisait l'homme à surprendre un des plus merveilleux secrets de sa merveilleuse structure. On avait enfin du suc gastrique de personne naturelle! Avec la permission, non de l'autorité, mais du Canadien, un savant intelligent, M. de Beaumont, entreprit une foule de curieuses expériences. Une, entre autres, consistait à introduire dans l'estomac une série de petits sacs de toile fine, contenant chacun une substance différente, et attachés à une corde qui servait à les retirer tous ensemble, pour qu'on pût étudier à différents intervalles la marche des phénomènes. Ne vous semble-t-il pas voir un pâtissier retirant de temps en temps ses petits pâtés du four, pour surveiller comment la pâte se comporte?

Toujours est-il que M. de Beaumont, et son Canadien surtout, ont merveilleusement mis en lumière que le suc gastrique, modificateur puissant et dissolvant énergique de la matière alimentaire, aide à la formation du chyme, sorte de bouillie grisâtre, invariablement acide, et composé final indispensable.

Lorsque le chyme est suffisamment élaboré, le pylore, ce capricieux concierge, ouvre à demi sa porte, puis, comme le douanier ombrageux, qui ne laisse passer les têtes d'un troupeau qu'une à une afin de les compter plus à son aise, il ne permet à notre bouillie de s'introduire dans le duodénum que peu à peu, par fractions. Une fois là, elle se répand d'une manière diffuse, et de proche en proche, dans tout l'intestin grêle. La mission de ce dernier commence alors. Il se meut d'abord avec une sorte de langueur, s'arrête ensuite comme fatigué d'un premier effort; puis, reprenant courage, il se meut de nouveau. Quelques portions vont à droite, d'autres à gauche; celles-ci montent, celles-là descendent. Ce balancement, cette oscillation, qui opère un mélange plus intime et plus parfait des parties constituantes du chyme, s'appelle, tant pis pour vos oreilles, mesdames, le mouvement péristaltique. Tout ce que je puis vous accorder, c'est de ne pas vous dire que le mouvement en sens inverse se nomme l'antipéristaltique. Les deux cependant font la paire et sont indispensables l'un à l'autre. Vous n'avez point oublié que, dans le duodénum, afflue la bile que sécrète le foie, ce sucrier inattendu où l'ingénieux Cl. Bernard a su puiser tant de sucre.

Dans le cas où, comme l'ont pensé quelques physiologistes, la bile ne servirait pas spécialement à la digestion, il suffirait à sa gloire, à coup sûr, d'avoir été créée et mise au monde pour la plus grande joie des commères et des bonnes d'enfants. O commères et bonnes d'enfants, que de bile vous nous faites faire à nous autres, pauvres médecins!

Croyez-moi cependant, pour mille et mille raisons que je suis heureux de vous taire, mais dont la moindre est fort bonne, la bile a sur le chyme une action incontestable. Un accessoire non moins important du travail digestif, c'est le suc pancréatique. Encore M. Cl. Bernard qui l'a réhabilité, celui-là! Ce n'était jusqu'à présent qu'une utilité, il lui a donné l'importance d'un premier rôle. C'est lui qui émulsionne les corps gras et les rend aptes à être absorbés. Influencé puissamment par ces deux agents de premier ordre, le chyme continue son voyage, et, cheminant toujours, suscite la sécrétion intestinale qui le modifie de nouveau.

Il devient alors jaunâtre, se charge de stries blanches, à mesure que toute sa masse descend dans le jéjunum; puis passant dans l'iléon, il se sépare plus ou moins exactement en deux portions, l'une liquide, c'est le chyle, l'autre solide, formée par le résidu impropre à la nutrition et devant être chassée au dehors, comme inutile; — disgrâce commune au marron glacé et au pain bis...

Le chyle, qui seul doit nous intéresser, est donc la portion nutritive, l'agent réparateur. Mais comment nourrit-il, comment répare-t-il? Que je vous raconte d'abord l'histoire de sa naissance. Il y a longtemps qu'on l'a dit, mesdames, les petites causes produisent les grands effets. Or, en 1622, un professeur de Pavie, Gaspard Aselli, devisait avec ses amis. Un pauvre animal, sacrifié sur les autels de la Science, cette divinité insatiable, faisait les frais de la conversation. Devisant au hasard, au hasard également Aselli, d'un scalpel qu'il tenait à la main, piqua droit devant lui. Droit devant lui étaient les vaisseaux

chylifères ou lactés, et dès lors un système particulier, dont l'étude complétait celle de la digestion, venait, comme un nouveau monde, d'être découvert; c'étaient ces voleurs de grand chemin que nous connaissons déjà, voleurs qui se cachent dans des ombrages assez touffus, que les savants ont décorés du nom de villosités. Ils sont assez avides, j'en conviens, mais ils valent mieux que leur renommée, et ne font pas, comme on l'avait cru tout d'abord, argent de tout.

On prétend que, grâce à eux, Bassompierre se tira gaillardement d'un assez mauvais pas. Une mission délicate l'avait appelé près des Suisses. Ces derniers, pour clore dignement les négociations, lui offrirent un copieux repas où plus d'un convive s'attendrit moins des suites de la séparation que de celles du dîner. On termina par le coup de l'étrier, qui fut présenté à notre héros dans une coupe de dimension colossale. N'est-ce que cela, messeigneurs? fit Bassompierre; et prenant sa botte à chaudron, il la remplit de vin du Rhin, la vida, la remit en place et piqua des deux. Mais les vaisseaux lactés de Bassompierre ne firent pas toute la besogne; ils se chargèrent seulement des matières grasses émulsionnées, résultant du dîner, tandis que la plupart des autres substances introduites dans le tube digestif, nutritives ou non, toxiques ou indifférentes, colorantes, salines, odorantes, suivirent les ramifications de la veine porte pour traverser le foie.

Quoi qu'il en soit, si l'histoire rapporte comment Bassompierre est parti, elle ne dit pas comment il est arrivé...

Le dernier mot de la digestion, c'est que vaisseaux lactés et ramifications de la veine porte vont jeter leurs produits dans le sang, qu'ils revivifient en partie, lui le père nourricier par excellence.

Voilà, mesdames, puisque vous l'avez voulu, voilà comment on digère. Toute histoire a sa morale. La mienne en a deux. La première, c'est qu'il est impossible d'avoir étudié les rouages surprenants de la machine humaine et de les bien connaître sans être dominé, écrasé, pour ainsi dire, par cet excès d'admiration, d'étonnement, que n'excitera jamais le plus beau génie de l'homme. Or, je vous le dis avec l'autorité de l'âge et de la conscience, il n'y a pas de matérialistes, il n'y a que des orgueilleux ou des ignorants. Ma seconde morale enfin c'est que, lorsqu'on a, comme votre vieux serviteur, le dos voûté et des cheveux blancs, il faut, sinon se retirer du monde, se retirer au moins des jeux innocents; car en vérité, je vous le dis, ce que je ne puis digérer, c'est que l'on m'ait contraint de dire ici, ce soir, comment on digère.

Dr L. P.



Intérieur de l'estomac : A, extrémité inférieure de l'œsophage. B, anneau ou cavité œsophagienne (cardia). C, cavité gauche ou splénique formée par le grand cul-de-sac de l'estomac. D, cavité du corps de l'estomac. E, éperon musculo-muqueux formé par le pli de flexion de la petite courbure de l'estomac. F, cavité sinueuse de l'extrémité pylorique de l'estomac, cône dont la courbure en S forme deux cavités qui se succèdent en se rétrécissant: l'antérieure, qui fait suite à l'estomac, plus considérable; et la postérieure G, qui précède le pylore, plus petite. H, J, segments valvulaires correspondant aux plis de section qui séparent les deux cavités. K, section de l'orifice valvulaire musculo-muqueux qui constitue le pylore. L, L, replis formés par la membrane muqueuse de l'estomac.

ÉTUDES CRITIQUES.

LES *FABLES NOUVELLES* DE M. VIENNET.

Il y a quelques jours, dans un salon du faubourg Saint-Germain, que je pourrais vous indiquer d'ici sans me déranger, un raout de musique et de littérature réunissait ce qu'on appelle une société choisie. On y voyait, toute gracieuse dans sa dignité, toute simple avec sa couronne de diamants, la maréchale ***, duchesse de ***, une de ces vraies grandes dames qui se reconnaissent à vingt-cinq pas (*incessu patuit*) ; une Parisienne qui préfère son Paris à tous les honneurs d'une cour étrangère ; la baronne ***, qui porte avec tant d'aisance un des noms glorieux de ce siècle ; une autre baronne, Contat ressuscitée, quand elle joue la comédie ; Mme de K..., dont le sourire nonchalant va au cœur ; Mme ***, qui fait songer aux nobles héroïnes créées par son mari. Mgr de V... jouait à la bouillotte avec M. de Kératry. L'auteur de *Mlle de la Seiglière* méditait un roman sur une tête blonde à la Raphaël. M. Ancelot guettait M. Saintine, pour échanger autant de bons mots que de prises de tabac. Mme Ancelot causait avec Mme Waldor. M. Mérino, l'artiste passionné, le directeur des Beaux-Arts de Lima, parlait de la couleur et de la ligne avec M. Catenacci, le dessinateur que vous savez, et M. Maxime David, le Van Dyck de notre miniature. M. Du Clésieux, le poëte de la foi, l'apôtre de la charité, racontait ses colonies de Saint-Ilan à M. Pécontal, l'auteur des *Légendes;* à M. Scudo, l'auteur du *Fil de la Vierge;* à M. Catalan, l'auteur des *Etudes sur Montaigne* et des *Fables et Fabliaux;* à M. Charles Raymond, l'auteur de la *Dame aux trois couleurs;* à M. Louis Lacombe, le compositeur de *Manfred* et d'*Arva;* à M. Pierre de Castellane, qui écrit du bout de son épée. Les académiciens attendaient encore M. Philarète Chasles, les artistes MM. Tony Johannot et Régnier de la Comédie-Française, les auteurs dramatiques M. Arsène Houssaye, les savants M. le vicomte de Ruolz; et, en attendant, M. André Simiot, dont le nom retentira un de ces jours à l'Opéra, accompagnait au piano les chanteurs de ses belles mélodies. M. Noir, de l'Académie royale de musique, et M. Clément Tètedoux, qui pourrait l'y rejoindre, disaient de leur voix magistrale le *Super flumina*, le *Sanctus* et la *Dernière amie*, que les plus difficiles ap-

plaudissaient avec enthousiasme. M. Gozzora charmait l'auditoire par ces romances sympathiques qu'il interprète avec tant de goût, de finesse et de distinction. Je ne puis nommer deux femmes du monde qui luttaient de talent, de grâce et d'esprit avec ces artistes consommés; mais je dois nommer la señora Martinez, la *Malibran noire*, comme on l'appelle, cette lionne de la pantomime et du chant accentué, dont vous trouverez plus loin la notice particulière, et qui, magnifique dans sa robe d'or, les fleurs blanches sur la tête, la guitare sur les genoux, réalisait, du geste et du regard, du sourire et de la voix, tous les récits des voyageurs et tous les rêves des poëtes sur les boléros de l'Espagne et les bamboulas de la Guinée.

Parmi les gloires de ce salon, il y avait un illustre collaborateur du *Musée des Familles*, notre La Fontaine doublé de Juvénal, ce prophète dont les prédictions n'ont qu'un défaut, celui d'être trop spirituelles pour effrayer notre époque, à qui le charme de la forme fait oublier la gravité du fond; en un mot,

M. Viennet, qui n'est plus rien,
Si ce n'est académicien

ou plutôt l'*un des quarante*, comme il persiste à dire, en protestant contre toute espèce de révolutions.

On n'eut pas plus tôt reconnu M. Viennet, que chacun lui demanda des fables. Ce fut une manifestation littéraire... Il eut beau se défendre, et même assez rudement, l'auditoire ne pouvait renoncer à si belle occasion! Il allégua sa mémoire déroutée: on lui mit son livre en main. Il prétexta ses lunettes absentes: un de ses disciples lui passa son lorgnon: et c'était justement le numéro de l'académicien; les deux fabulistes voyaient du même œil, ce qui ne surprit personne! Les hommes échouant à la requête, les femmes en vinrent à la prière... MM^mes Ancelot et Waldor ébranlèrent enfin le poëte... Une pairesse irrésistible lui porta le coup de grâce avec un sourire.

— Surtout, pas de politique! dit M. Viennet. Et, ouvrant le volume pour la forme, il récita avec cette justesse et cette vigueur, avec ce coup de boutoir dont il a le secret, les deux fables suivantes... qui sont de l'an dernier mais qui vivront toujours.

UNE BATAILLE DE CHIENS.

Deux chiens s'étant pris de querelle,
Et pour moins qu'une bagatelle,
S'aboyaient l'un à l'autre, et se montraient les dents.
De tous les quartiers de la ville,
Cent autres couraient à la file
Prêter main forte aux contendants;
Et sans savoir d'où venait la dispute,
Quel était l'agresseur, qui des deux avait tort,
Les survenants se jetaient dans la lutte,
Et mordaient l'ennemi que leur offrait le sort.
Bassets, griffons, dogues et braques,
Mêlaient leurs aboiements, confondaient leurs attaques.
C'était un tintamarre à ne s'entendre plus,
Une Babel de gueules glapissantes,
De fémurs fracassés, de museaux pourfendus,
Et de cuirs éraillés et d'oreilles sanglantes.
Mais que faisaient, pendant tout ce fracas,
Les deux provocateurs de ces bruyants combats?
A cent pas du champ de bataille,
Des restes d'un gigot tous deux faisaient ripaille,
Et dînaient côte à côte aussi calmes et doux,
Que s'ils n'eussent jamais éprouvé de courroux.

Bonnes gens de province, il faut bien vous le dire:
Au bruit de la tribune, au fracas des journaux,
Vous croyez que, sous vingt drapeaux,
Le monde politique à Paris se déchire.
Calmez vos sens un peu trop agités.
Tout ce tapage est peu de chose.
Le journal fait et la séance close,
Journalistes et députés
S'en vont dîner ensemble et boire à leurs santés.
Faites comme eux, ne choquez que des verres.
S'égorger sur parole est un métier de fous;
Et quand il pleut du fer, tous ces prêcheurs de guerres
Ont toujours le secret d'être à l'abri des coups.

LE CHAT PHILANTHROPE.

L'humanité du chat n'est pas un fait commun.
Mais la philanthropie a fait tant de conquêtes,
Qu'elle a bien pu gagner les bêtes;
Et sur mille matous il peut s'en trouver un
Digne de figurer, par sa bonne nature,
Dans un congrès de paix, un club de charité,
Un comice d'agriculture,
Ou dans tout autre comité
De tempérance et de fraternité.

Le chat dont je conte l'histoire,
S'étant pris pour les rats d'un amour violent,
Eût craint de leur donner le moindre coup de dent.
Il s'en faisait scrupule, il y mettait sa gloire;
Et ne concevait pas, dans son zèle fervent,
Que dans un temps de progrès, de lumières,
On n'eût pas interdit par de sévères lois
L'arsenic et les souricières;
Et que les rats enfin, ses bien-aimés, ses frères,
Fussent proscrits comme des rois.

Mes rats, de ses pareils connaissant le manége,
Dans ses façons d'agir virent d'abord un piége.
Il avait beau se mettre en frais;
A vingt pas de la griffe on se croyait trop près.
Un jour enfin, séduit par ses tendres œillades,
Provoqué par ses camarades,
Se risqua bravement un rat des plus hardis,
Un gamin de Ratopolis.
Cet âge est très-friand de périls, d'escalades,
Et trop souvent de barricades.
Il se bat les flancs, prend l'essor,
Fait quatre bonds, et s'arrête et regarde;
Tourne, retourne, avance encor;
Et sur le dos du chat à la fin se hasarde.

Minet fait patte de velours;
Prend Raton, le caresse; et notre téméraire
N'eut d'autre ennui que de subir un cours
De politique humanitaire.

Il revient enchanté de cet accueil flatteur;
De ses amis dissipe la terreur.
Il en part deux, il en part quatre.
Les voilà tous bientôt à jouer et s'ébattre
Avec le meilleur des matous,
Qui, se laissant rouler, mordre, pincer et battre,
Était le plus heureux de tous.

Qu'arriva-t-il de ces façons nouvelles?
C'est qu'à leur nature fidèles,
Les rats lui pelèrent le dos,
Lui crevèrent les deux prunelles,
Et le rongèrent jusqu'aux os.

J'honore la bonté, la pitié, la clémence.
Qu'un sage à ses dépens les pratique, c'est bien;
Mais avec les méchants on perd son indulgence.
Comme l'humanité l'État n'y gagne rien.

A ma fable pourtant il faut un corollaire.
Un homme aime le sang et se plaît à malfaire,
De son pays il devient le fléau;
Il brûle, il pille, égorge père et mère.
La justice le prend et le livre au bourreau.
« Tout beau, dit la philanthropie,
« Vous n'avez pas le droit d'attenter à sa vie.
« Dieu l'a créé, Dieu seul peut le rendre au néant.
C'est à merveille, abattez la potence;
Et qu'au bagne de Brest il fasse pénitence.

« Au bagne! va crier un second prédicant;
« C'est avilir un homme et dégrader son être.
« Le supplice était moins cruel.
« Il se repentira peut-être;
« Et vous l'aurez flétri d'un opprobre éternel! »
Allons, supprimons les galères,

Et créons à grands frais des pénitentiaires.
Un troisième survient; de prison en prison
Il promène sa bienfaisance.
Bien; mais il blâme tout, tout lui fait répugnance.
Le vivre, le coucher, rien n'est sain, rien n'est bon.
Allons, qu'au prisonnier le geôlier porte envie,
Lui donne du pain blanc et mange du pain bis.
Que, s'il a froid l'hiver, l'État le gratifie
D'un édredon et d'un tapis.

Est-ce tout? pas encor; un quatrième arrive.
Il a l'œil larmoyant, la parole plaintive;
C'est le ministre du pardon.
Il avise un captif à figure moutonne,
Qui, resté seul cinq ans, n'a pu tuer personne.
« Grâce, dit-il; voyez, le remords, la raison,
« Ont assoupli, dompté son naturel farouche.
« Il est dans sa cellule entré comme un Cartouche;
« Elle rend au monde un Caton. »

Devant le sermonneur la justice s'incline.
Mon Caton prend la clef des champs;
Rencontre au coin d'un bois deux honnêtes marchands,
Les dépouille et les assassine.
Philanthropes niais, changez donc de clients.
Si vous avez de l'or, parcourez les chaumières;
Chassez-en le pain noir, les haillons, les grabats:
Du laboureur paisible allégez les misères;
Mais ne vous mêlez point de régler les États.
Ce ne sont point là vos affaires.

Inutile de dire les bravos qui accueillirent ces modèles de l'apologue et de la satire. J'entends chacun de mes lecteurs y joindre ses propres applaudissements...

Mais je les entends dire aussi: — Que n'étais-je à cette soirée!

— Eh bien! chers lecteurs, voici un moyen d'attirer chez vous M. Viennet en personne, et de l'obliger à vider, au coin de votre feu, tout le sac de ses plus vertes malices. C'est de demander à M. Amyot, éditeur à Paris, ou au premier libraire venu, les *Fables nouvelles*, suivies de deux épîtres, que notre humoriste La Fontaine vient de publier pour ouvrir la renaissance littéraire. Vous retrouverez dans cet écrin étincelant les perles dont le poëte a gratifié le *Musée des Familles*: le *Fouet du postillon*, les *deux Voyageurs*, la *Justice de la Fermière*, *Jupiter et le Sapajou*, le *Zèbre et l'Ane*, etc. Vous croyiez comme nous que ces fables étaient les plus jolies, et qu'après celles-là il n'y avait qu'à tirer l'échelle? Erreur profonde! nos deux citations vous ont déjà détrompés... Le volume est tout entier de cette force, de cette philosophie pratique, de cette morale charmante, de ce trait toujours présent et toujours inattendu... Il n'y manque guère que le débit inimitable et la physionomie sarcastique de l'auteur; encore, les lecteurs de ce recueil peuvent y suppléer en cherchant dans notre tome XV, page 216, le portrait frappant de M. Viennet, un des meilleurs croquis de G. Staal.

Je vous recommande, entre vingt autres, le *Chat réformateur*, le *Coq et le Faucon*:

Un ennemi, c'est trop: mille amis, ce n'est guère,
Dit un proverbe turc dont j'ignore le père.
C'est une triste vérité...

Et *les Deux Prés*:

Tel est des amis de ce monde
Le portrait plus vrai que flatteur.
Ils abondent où tout abonde,
Mais la misère leur fait peur.

Et *les Trois mulets*:

Nous sommes peu touchés des misères des autres;
Mais quand vient notre tour de porter le fardeau,
Il n'est point de malheur qui soit égal aux nôtres...
Dieu nous a fait le cœur moins tendre que la peau.

Et le *Tablettier et le Ministre*;
Et la fameuse *Borne*: *Les bornes sont des garde-fous!*
Et les *Deux Ours*, etc., etc.
Je citerais tout, s'il ne fallait vous laisser des surprises.

PITRE-CHEVALIER.

CURIOSITÉS LITTÉRAIRES (1).

LA BOHÊME POÉTIQUE. — ÉDOUARD OURLIAC.

Tout à l'heure, songeant à mes amis qui sont morts, je les ai tous vus passer là-bas dans ce nuage battu du vent. Tous sont morts en pleine jeunesse, sans un seul ami au lit de mort. Ne condamnez pas leur génération: ils sont morts ainsi parce qu'ils ont voulu mourir ainsi. Edouard Ourliac, par exemple, pouvait mourir chez lui, avec une belle femme — qui était sa femme — à son chevet; il a voulu mourir avec des sœurs de charité.

Édouard Ourliac a divisé sa vie en deux contrastes: il a commencé par une folle parade de la foire, il a fini par une oraison funèbre de Bossuet. Il a vécu comme un enfant prodigue de l'esprit, il est mort comme un saint. Celui qui avait caressé toutes les profanes visions des vingt ans, a appelé à trente-trois — l'âge où mourait son divin maître Jésus-Christ — des sœurs de charité à son lit funéraire.

La première fois que j'ai rencontré Édouard Ourliac, c'était durant le carnaval de 1835, au bal de l'Opéra-Comique. On faisait cercle pour le voir danser. Il avait imaginé de représenter en dansant Napoléon à toutes les périodes suprêmes de sa vie: aux Pyramides, à Waterloo, à Sainte-Hélène. Nous fûmes du même souper; je m'aperçus que sous le danseur il y avait un poëte. Il me parla de Byron et de sainte Thérèse avec enthousiasme et avec onction. Il avait écrit deux romans de pacotille. C'était son désespoir. Il ne savait comment racheter ses premiers péchés littéraires. Il étudiait beaucoup les philosophes, surtout les allemands. Il vivait avec son père et sa mère rue Saint-Roch. Il habitait une petite chambre bleue, si j'ai bonne mémoire, tapissée de quelques pastiches de Watteau et de Boucher; sa bibliothèque renfermait presque autant de pipes que d'in-octavos. On ne l'y voyait que le soir ou le dimanche, car il était attelé à un petit emploi de douze cents francs aux Enfants-Trouvés.

Édouard Ourliac venait tous les matins nous voir dans notre poétique Bohême, dans ce royaume de la fantaisie

(1) Voyez les tables des tomes XVII et XVIII.
Cette notice fine et poétique sur un écrivain mort dans la force du talent, ce curieux et fantasque tableau d'un coin de la littérature du dix-neuvième siècle, sont détachés pour nous, par M. Arsène Houssaye, d'un grand ouvrage qu'il publie sous le titre: *Voyage à ma fenêtre*, titre hardi après le *Voyage autour de ma chambre*, de Xavier de Maistre. Dès que l'ouvrage sera en nos mains, nous dirons à nos lecteurs, affriandés par cet avant-goût, comment notre collaborateur lutte avec son illustre devancier, et s'élève à sa hauteur sans lui disputer sa place.

impasse du Doyenné, pays perdu en plein Paris. C'était son chemin pour aller aux Enfants-Trouvés. La plupart du temps il nous trouvait encore plongés dans le sommeil des paresseux et des poëtes, qui est à tout prendre le vrai sommeil. Il nous éveillait souvent. Chaque jour, il nous apportait des *Nouvelles à la main*... à sa main, — où, Dieu merci! il n'était jamais question de politique. Nous ne connaissions alors du monde que le musée du Louvre, les poëtes du seizième siècle et quelques rares contemporains. Nous n'avions pas d'argent, mais nous vivions en grands seigneurs : nous donnions la comédie. Ces dames de l'Opéra soupaient chez nous vaille que vaille et daignaient danser pour nous à la fortune de leurs souliers. Édouard Ourliac était le Molière de la bande. Il était auteur et acteur avec la même verve et la même gaieté. A une de



Les bulles de savon, d'après Forster : « Voilà la renommée ! »

nos fêtes, ces dames le noyèrent, à plusieurs reprises, dans une avalanche de bouquets.

Tout finit ! la Bohême se dispersa peu à peu. Notre propriétaire, désespéré d'avoir loué sa maison à des gens qui donnaient des fêtes sans avoir de rentes sur le grand-livre, désespéré surtout des barbouillages de Marilhat, de Corot, de Nanteuil, de Roqueplan, de Wattier sur ses lambris vermoulus, avait hâte de nous voir tous loin de lui. C'était un brave homme qui voulait mourir riche, et qui, en conséquence, vivait pauvre. Il ne nous pardonnait pas notre logique, à nous qui vivions riches, sauf à mourir pauvres.

Un éditeur qui aimait ses romanciers, parce qu'il lisait leurs livres et non parce qu'il les vendait, donna assez d'argent à Ourliac pour le détourner de ses Enfants-Trouvés. Ourliac entra à pleines voiles dans les hasards de la vie littéraire. Ce ne fut pas d'ailleurs sans hésiter qu'il quitta la terre ferme. Nous nous rencontrâmes souvent à la *Revue de Paris*. Il ne croyait guère à lui ni aux autres. En ces derniers jours, il ne trouvait plus d'éloquence et de style qu'à Bossuet; il avait brûlé Diderot, non-seulement comme athée, mais comme prosateur.

Ce que c'est que de nous! il s'était marié. Sa femme était belle et avait de l'esprit. Le lendemain des noces, comme il taillait sa plume, elle lui demanda ce qu'il allait faire : — « Mon métier, lui répondit-il. — Vous écrivez donc? — Comment, vous ne le saviez pas? — Non », dit-elle d'un air curieux. O vanité de la plume! Ourliac regarda la belle gravure de Forster : *les Enfants jouant avec des bulles de savon*, et soupira : — Voilà la renommée! Après tout, ne valait-il pas mieux qu'on l'eût épousé pour lui-même?

Le mariage changea son point de vue dans la vie. Il devint un homme sérieux, fier de ses devoirs, préoccupé des enfants à venir. Du *Figaro* il était allé à la *Revue de Paris*, de la *Revue de Paris* il alla à l'*Univers*; mais il laissa sur le seuil toute la gaieté de son esprit. Il s'était pour ainsi dire retiré du monde. Il habitait bien plutôt un in-folio de Bossuet qu'une maison vivante. Il aimait le labeur comme un devoir. Il se levait avant le jour et veillait souvent le soir. Il a dû laisser plus d'un manuscrit et il a dû en brûler plus d'un.

Le pressentiment de la mort l'avait frappé depuis longtemps; il s'était singulièrement affaibli dans le travail, dans la prière et dans l'angoisse de laisser orphelins deux beaux petits enfants qu'il adorait. On lui conseilla un ciel plus doux : il partit pour l'Italie. Je l'ai rencontré à Pise, cette ville des mourants et des tombeaux. Il était entré en familiarité funèbre avec les âmes du Campo-Santo; il ne sentait déjà plus la terre sous ses pieds. C'était une ombre parmi les vivants. On n'a pas l'idée de la désolation imprimée sur cette figure pâle, moqueuse, intelligente et bizarre, où il y avait de l'homme de génie et du gamin de Paris.

Je l'ai revu aux Tuileries, peu de temps avant sa mort, à l'avant-dernier printemps. Il fuyait ses amis. Il me savait sympathique, il ne se détourna qu'à demi. J'allai à lui la main ouverte et l'âme dans les yeux. Il était plus triste encore qu'au Campo-Santo. Nous parlâmes de l'Italie, de la Révolution, de tout et de rien, un peu de ses petits enfants. Il me regarda et se détourna pour cacher deux larmes. Je compris qu'il se voyait déjà dans la tombe, où Dieu peut-être ne donne pas sa lumière pour voir ceux qu'on a le plus aimés. Le pauvre Ourliac, qui s'était tant amusé des bourgeois qui vont à la Petite-Provence, allait chercher le soleil, ce jour-là, à la Petite-Provence!

La mort d'ailleurs ne l'effrayait pas. La foi embrasse la mort avec une sorte de joie, disait Bacon. Ourliac avait la foi. La tombe n'était pour lui que le point de départ d'un beau voyage pour le pays entrevu par Platon.

Ce charmant esprit, si net, si vif, si simple, appartient à la famille littéraire du dix-huitième siècle. Il n'a montré au seuil du romantisme que son air railleur. Le conte de Voltaire, la fantaisie de Diderot, le roman de Le Sage, voilà son berceau. Il a eu beau adorer le génie de Bossuet, il n'a pu s'élever à cette éloquence des tempêtes dont Dieu lui-même conduisait le flux. Celui qui débute par la satire de Montaigne et le rire de Rabelais, ne trouve pas plus tard assez d'onction dans son cœur pour y baptiser la Muse chrétienne.

ARSÈNE HOUSSAYE.

CHRONIQUE DU MOIS.

M. LE COMTE DE MONTALEMBERT.

SA RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Paris vient d'avoir un des plus grands et des plus curieux spectacles littéraires qui lui aient jamais été donnés : M. Guizot recevant M. de Montalembert à l'Académie française ! le doctrinaire protestant et le chevalier catholique ! le dernier ministre et le dernier prophète de 1848 ! les deux premiers et les plus différents orateurs de l'époque ! Une joute parlementaire quand il n'y a plus de parlementaires ! deux admirables harangues quand il n'y a plus de harangues ! deux suprêmes et magnifiques échos du passé, au milieu du silence du présent et de l'attente de l'avenir !

Tout était surprise et enseignement dans cette étrange solennité. M. de Montalembert avait achevé son discours



M. le comte Charles de Montalembert.

le 15 octobre 1851, M. Guizot avait achevé le sien le 15 novembre de la même année, c'est-à-dire il y a un siècle environ, et, après les événements prodigieux qui, en quelques semaines, avaient passé comme un océan sur ces deux discours, leurs auteurs les prononçaient tels qu'ils les avaient écrits, sans avoir eu la volonté ni le besoin d'y changer un seul mot ! Et chacun de ces discours était un jugement de la première Constituante, à l'occasion de M. Droz, qui en avait écrit l'histoire ! Enfin, M. Guizot, qui recevait, en 1852, M. de Montalembert à l'Académie française, avait publié, en 1830, son premier article (sur la Suède) dans la *Revue française !*

Quel dramaturge, quel metteur en scène aurait jamais préparé une telle combinaison d'effets inouïs? Et n'est-ce pas le cas de répéter avec M. de Falloux, que la Providence se réserve en notre temps le monopole de la politique ?

Puisque politique il y a, nous nous abstiendrons de toute analyse, et nous renverrons nos lecteurs aux journaux qui ont publié les discours en question.

Nous dirons seulement que Paris, la France et l'Europe eussent envahi l'Institut, s'il eût pu les contenir ce jour-là; —que les deux orateurs ont été dignes l'un de l'autre, ce qui est le comble de l'éloge; que leur succès a été à la hauteur de leur éloquence, ce qui est l'apogée du triomphe, et qu'il suffirait à notre société d'une émotion semblable, chaque mois, pour lui faire oublier les discordes et les crises qui la bouleversent depuis tant d'années. Les révolutions à coups de fusil deviendraient impossibles, si Paris jetait enfin son ardeur à ces nobles combats de l'intelligence.

Il nous reste à constater la riche conquête que vient de faire l'Académie française,—en joignant au portrait de M. de Montalembert une notice sur sa famille, sur sa vie et sur ses travaux. Cette notice n'existait encore nulle part, et nous en avons laborieusement recueilli les matériaux, pour combler, dans le *Musée des Familles*, cette lacune biographique et littéraire.

La famille de Montalembert est historique, en France, depuis le temps des croisades. Elle tire son nom d'une ancienne terre de l'Angoumois, sur les confins du Poitou. Elle a produit des guerriers et des savants illustres, notamment André de Montalembert, seigneur d'Essé, qui fit ses premières armes sous Charles VIII, remplit de ses exploits les règnes de Louis XII et de François I[er], fit lever à Charles-Quint le siége de Landrecies, fut envoyé en Ecosse contre les Anglais par Henri II, et mourut d'une arquebusade sur la brèche de Térouenne, à soixante-dix ans. C'est l'un des plus habiles et des plus glorieux capitaines du seizième siècle. François I[er] disait : — Nous sommes quatre gentilshommes de Guyenne qui combattons en lice contre tous allants et venants de France : Moi, Sansac, Montalembert et la Châtaigneraye.

Deux cents ans plus tard, Marc-René, marquis de Montalembert, fut le Vauban de son époque. Il servit la France de 1736 à 1789, brilla aux siéges de Kell et de Philipsbourg, puis à ceux de Hanovre et de Brunswick dans la guerre de Sept ans. Il inventa le système des fortifications perpendiculaires, dont Choiseul retint le manuscrit, de peur qu'il n'arrivât à l'étranger. Cette découverte, et plusieurs Mémoires excellents, le firent entrer à l'Académie des sciences. Ruiné par la Révolution, émigré, emprisonné, il fut appelé par Carnot, sous le Directoire ou le Consulat, au Comité de la guerre. Il se trouva tout à la fois le doyen de l'armée et de l'Institut, et le concurrent de Bonaparte à la Section de mécanique. Devinant le futur Napoléon, il se retira pour lui faire place. Outre ses grands traités militaires, il a laissé une correspondance fort curieuse, des poésies légères, des contes et des opéras comiques. Sa première femme, M[lle] de Comarieu, jouait admirablement la comédie de société. Elle a écrit deux romans, qui ont eu la vogue en France et en Angleterre : *Elise Dumesnil*, et *Horace, ou le Château des Ombres*.

Enfin le père du nouvel académicien, le comte Marc-René de Montalembert, devint successivement, sous Louis XVIII, colonel, ambassadeur et pair de France. Il fut de l'opposition modérée sous Charles X, et laissa en 1831 sa pairie héréditaire au comte Charles, son fils.

M. Charles de Montalembert, né le 29 mai 1810, a fait ses études dans un lycée de l'Université de Paris. Est-ce là qu'il a puisé l'horreur du monopole et l'amour des libertés de l'enseignement? Quant aux autres franchises qu'il se reproche si noblement d'avoir trop aimées, sans doute il faut accuser ces premières impressions du collége qui poursuivent l'homme jusque dans l'âge mûr. Ce qui est certain, c'est que l'instruction universitaire ne put altérer chez lui les fruits chrétiens de l'éducation de famille. Dans les plus violents orages de sa jeunesse, l'ancre de sa foi n'a jamais quitté le fond...

M. de Lamennais (qui depuis!...) était alors un oracle de l'Eglise. M. de Montalembert entra dans son école avec MM. Lacordaire, Gerbet, de Coux, etc. Jusqu'en 1830 et même 31, tout alla bien... Au delà de ce tropique révolutionnaire, le maître faillit entraîner les disciples... Mais avant les écarts de l'erreur, exposons les luttes de la vérité.

On se souvient de la fondation du journal l'*Avenir*, de la fameuse école d'enseignement libre et de l'agence pour la défense des libertés religieuses. L'agence seule vécut et grandit en se modifiant. L'école et le journal succombèrent, mais avec quel éclat! Rappelons-le. Nous en ferons sortir une leçon bonne à méditer pour tout le monde.

Logiciens de vingt ans, MM. de Montalembert, Lacordaire et leurs amis, jurent de prouver le mouvement par la marche. « Quand les autres protestaient en parole, ils protestent en action. L'enseignement doit être libre, ils ne le demandent pas, ils le font libre ! Comme le grand Condé, ils jettent leur bâton de commandement dans les remparts de Nortlingue (1). » Sans autorisation ni brevet quelconque, ils louent une salle rue de Tournon, y convoquent les enfants qui passent, et leur apprennent à lire, à écrire et à compter... Voyez-vous d'ici l'A B C, la ronde et l'anglaise, expliqués à ces marmots par des hommes d'une telle valeur?... Mais au lieu de donner la leçon, les professeurs la reçoivent... de la police. On ferme leur académie libre, et on les traduit en... correctionnelle! Or, ici le drame se complique et s'élève jusqu'à la Chambre des pairs (1831) ! M. de Montalembert (dont le père venait de mourir) y siégeant par droit de naissance, ne peut être jugé que par ses collègues !... D'autre part, ses complices ne peuvent être séparés de lui-même. Donc tous doivent comparaître au Palais du Luxembourg ! Cet épisode fut plus brillant que celui de l'école primaire. On jugea que les accusés, et surtout le pair de France, montraient par d'admirables discours (2) leur peu d'aptitude à enseigner le syllabaire! Les humbles magisters furent donc condamnés sans merci à devenir d'illustres orateurs.

Mais gardons-nous d'en sourire, comme leurs juges, car, nous le *voyons* à présent, ce qui semblait un vain spectacle, était un fait immense; le coup de tête était un chef-d'œuvre de courage et d'habileté; l'audace des jeunes gens avait dépassé la prudence des vieillards; ceux qu'on croyait les vaincus étaient en effet les vainqueurs. Ils avaient posé leur principe et leur but, et assuré la conquête de l'avenir ! En dépit de leurs amis et de leurs ennemis, l'affaire de la rue de Tournon était, qu'on nous cède le mot, leur passage du Rubicon ! Le premier devoir des prétendants, c'est de prétendre, et non d'attendre. M. de Montalembert recueille, après vingt ans, le fruit dont il avait jeté le noyau. A lui aussi, l'opinion publique et ses adversaires même ont donné gain de cause. Le don Quichotte apparent était un véritable Bayard, car il a gagné aujourd'hui sa bataille de Marignan.

Nous ne raconterons pas le voyage de Rome. Tout le monde le connaît. M. de Lamennais s'égarait déjà, mais pouvait rentrer dans la bonne voie. Il part avec ses disciples et va soumettre au pape les doctrines de l'*Avenir*. Tous trois arrivent à Lyon après les journées formidables de novembre. Les pavés tremblaient encore, le sang de la guerre civile était à peine essuyé. Terrible leçon pour les apôtres d'une révolution religieuse! Sans doute, elle ne manqua pas son effet sur MM. Lacordaire et de Montalembert, mais elle fut inutile pour l'orgueil indompté de leur maître. Ce fut la dernière fois qu'il put les nommer ses fils... Au retour, après l'encyclique foudroyante de Grégoire XVI, ils cessèrent d'appeler Lamennais leur père, et en l'abandonnant à la révolte, ils restèrent unis dans l'obéissance.

On sait comment ils jetèrent leur dernier feu, et comment ils se soumirent définitivement. M. de Montalembert s'immola avec sa préface du *Pèlerin polonais*, qu'il avait traduit du poëte Mickiewicz ; et les seuls vestiges,

(1) Eugène Loudun. *Correspondant*, février 1850.

(2) Celui de M. de Montalembert parut avec ce titre : *Discours de Charles, comte de Montalembert, pair de France, maître d'école*. Jamais le courage d'une opinion n'alla plus loin.

purs et glorieux pour lui, qui restèrent de son passage à l'*Avenir*, furent ses beaux articles recueillis dans les *Mélanges catholiques*. On y trouve les titres les plus sérieux à l'honneur qui couronne aujourd'hui son talent, notamment ses pages sublimes sur la profanation de l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois.

Il publia successivement le *Vandalisme dans l'art*, quelques brochures de polémique religieuse, et l'histoire de *sainte Elisabeth de Hongrie* (1836), aïeule de M[me] de Montalembert (M[lle] de Mérode) (1). Nous avons analysé déjà (2) ce modèle de simplicité gothique et de foi naïve, dont le succès a été aussi littéraire que religieux.

Le dernier écrit de l'académicien, avant son discours de réception, a été sa lettre à l'abbé Gaume, publiée en janvier dans l'*Univers*, et qui traite de l'art catholique avec une force et un charme inexprimables.

Il prépare depuis des années une *Histoire de saint Bernard*, qui sera le vrai monument de sa plume.

La carrière oratoire de M. de Montalembert (qu'on pourrait appeler aussi sa carrière littéraire, car ses improvisations bravent le lecteur le plus difficile) a été une suite de triomphes croissants d'année en année, depuis ses vaillants plaidoyers pour la Pologne en 1835, et contre l'Université, pendant les années suivantes, jusqu'à son fameux discours du *Sonderbund*, ce chant du cygne de la pairie, si prophétique en janvier 48, et jusqu'à ses harangues non moins célèbres du 22 juin de la même année, des 21 juillet, 2 septembre, 19 octobre 49, etc., etc.

Après son début éclatant comme accusé, il entra comme pair au Luxembourg en 1835. « La Chambre, dit M. Sainte-Beuve, accueillit ce dernier-né de l'hérédité avec la tendresse d'une mère. Porté véritablement dans les entrailles de la pairie, il en fut le Benjamin. » Il séduisit ces vieux hommes d'État par sa grâce et son élégance ; il leur plut même en les combattant, par « ce calme heureux qui tient aux mœurs » et par cette science précoce du monde et des affaires, qui tempère sa verve et son ironie. « Il eut le droit de tout dire et de tout oser, grâce à la forme et au parfait bon air. Ce qui eût fait frémir dans une autre bouche devenait charmant dans la sienne. Son amertume semblait presque de sa part une aménité. Il eut enfin, comme le lui dit un jour M. Guizot, *d'immenses libertés de parole*. » M. Loudun, que nous avons cité déjà, peint à merveille les premiers combats de ce *fils des croisés*. Il a fait des vœux sacrés, lui aussi, il est chevalier religieux; et il porte le double signe du soldat et du chrétien. Je ne suis pas un orateur, a-t-il dit lui-même, je suis un soldat ; je monte à la tribune comme à la brèche ! « Champion de la liberté, la lance au poing, il s'avance, criant partout : Me voici ! A moi tous les opprimés ! Et il n'attend pas que les opprimés l'appellent, il court à eux ! Il court à la Syrie, aux nègres, aux Galliciens, à l'Italie, aux Polonais. » Avec quelle ardeur et quelle éloquence ! lui-même s'est accusé de ses excès de zèle. « Et ce jeune combattant avait pour lui le charme du mystère ; il apparaissait dans le monde comme ces chevaliers noirs des poëmes féodaux, qui, la visière baissée, sans devise et sans cri d'armes, abattent coup sur coup tous leurs concurrents, et qui à la fin de la joute se retirent au pas, dédaignant la récompense proposée, vainqueurs et inconnus. Qui était-il, en effet? Il ne voulait pas des faveurs du monde ; il se mettait en dehors de ses préjugés et de ses lois. (*Plus d'honneur que d'honneurs*, comme dit son blason.) Elevé au-dessus des dignités, par sa naissance, par sa position et son talent, sans aucune place et sans aucune croix, maître de la direction de sa vie, il s'attaquait seul aux injustices, il n'avait besoin de personne. Quand on lui demandait son nom : — Je vais vous le dire, s'écriait-il, il est grand comme le monde. C'est le nom de catholique ! Et il alla ainsi pendant quinze ans à la poursuite de cette chère liberté que le pouvoir emportait voilée devant lui. Se la représentant comme le type de la beauté idéale, il la voulait voir le visage découvert : — Le voile ! criait-il, ôtez le voile ! »

Jugez de sa surprise et de sa douleur en 1848, lorsque « le ravisseur de l'idole étant tombé d'un faux pas », M. de Montalembert vit cette liberté, sans voile enfin, se retourner tout à coup, *le feu dans les prunelles*, le cri de haine à la bouche, la torche à la main ; — et lorsqu'il reconnut en elle l'horrible guerre civile !

Ce fut alors (juillet 1849) qu'il prononça l'amende honorable dont l'Europe retentit encore, et qu'étendant ses convictions sans en rien perdre, passant « du sentiment au principe », de l'exclusion à la combinaison, de l'absolu au général, « de l'extrémité à l'entre-deux (1) », il embrassa son autre idole, sacrée aussi, l'AUTORITÉ, qui n'a jamais trompé le chrétien, et qui conduit avec elle une liberté sans torche et sans fureur.

M. Loudun nous permettra de lui emprunter encore le portrait frappant qu'il fait de M. de Montalembert à la tribune.

Un homme se lève, « de taille moyenne, d'une physionomie placide, les cheveux longs, séparés par une raie, et jetés de côté, les deux mains posées sur le velours. Quelque chose de fin dans le profil et dans le nez, un mélange de sérénité calme et de spirituelle expression lui donnent une certaine ressemblance avec un abbé de cour. Il y a des ecclésiastiques qui l'appellent en riant leur *évêque extérieur*. Il commence modestement et d'une voix peu étendue, mais claire et ferme. Il pose et divise son sujet à la façon des prédicateurs. Mais à peine a-t-il prononcé quelques phrases qu'on est pris ; on écoute, on se passionne. C'est un orateur ! Il s'exprime avec une élégance soutenue, naturellement, sans efforts ; il se varie, il change de ton, il s'anime, il plaisante, il raconte, il raille. C'est un causeur ! Il récite des morceaux entiers, chefs-d'œuvre de style ; il cisèle sa période, il la coupe à propos, la termine par le mot à effet. C'est un écrivain et un artiste ! Il veut vaincre, mais il veut plaire ; il sait parcourir la lice au pas, en faisant bondir son cheval, la lance haute, le regard fier, applaudi des dames... c'est un chevalier ! Il est si sûr de lui qu'il va droit au fort de la question, et aborde ses adversaires en leur jetant les vérités les plus dures. » Qu'on ne s'imagine pas l'affaiblir en l'interrompant ; on ne fera que décupler ses forces ! Car il manie le sarcasme et l'ironie comme personne au monde. « Quel terrible satirique il ferait, s'il était philosophe ! » Un montagnard descend-il de la tribune au milieu des bravos de ses amis ? — Le discours que vous venez d'entendre, dit M. de Montalembert, a trouvé son châtiment dans les applaudissements qui l'ont entouré. — Les clameurs étouffent sa voix, on exige qu'il retire son expression. — Je le veux bien, reprend-il avec un sourire, puisque le mot de *châtiment* vous blesse, j'y substitue celui de *récompense*. Le premier trait n'était rien près du second, qui de plus réduit les furieux au silence. Et voilà tout le profit qui leur reste, car « nul orateur n'irrite davantage, et nul n'est écouté avec plus d'agrément. »

M. de Montalembert excelle dans la comparaison oratoire. M. de Lamartine seul pourrait lutter avec lui sur ce terrain. « Savez-vous, disait-il le 2 septembre 49, à qui je comparerai la folie de ces écrivains qui prêchent la liberté illimitée? Un homme est chargé de la garde d'un tigre et le tient en cage. (On peut assimiler au tigre les mauvais instincts de l'homme.) Le gardien passe un pied à travers les barreaux, et la bête lui arrache ce membre. Survient un docteur qui s'écrie : Ah ! elle vous a mangé un pied, cela ne m'étonne pas ! Pourquoi aussi la tenez-vous en cage, cette pauvre bête? Laissez-la courir et devenir ce qu'elle veut ! vous verrez qu'elle ne vous fera

(1) Fille du comte Félix de Merode, que les Belges demandaient pour roi en 1830.

(2) Voyez le tome XV du *Musée*, pages 255 et 363.

(1) « On ne montre pas sa grandeur pour être en une extrémité, mais bien en touchant les deux à la fois et en remplissant tout l'entre-deux. » (*Pensées de Pascal.*)

LE RETOUR, MÉLODIE.

PAROLES DE E. LAFOND. (SOUVENIR DE TEVERINO.) MUSIQUE DE A. BESSEMS.

N. B. Nous plaçons cette mélodie sur deux de nos pages affectées aux gravures, afin d'en obtenir le tirage le plus parfait, et d'en laisser les deux parties en regard pour le piano ; car tous nos lecteurs voudront chanter ou entendre cette inspiration du talent européen de M. Bessems.





Procédés de Tantenstein et Cordel

rien ! Là-dessus le tigre sort, et commence par dévorer le gardien et son docteur. »

Quant aux grands traits d'éloquence, il y en a mille à citer de M. de Montalembert. Flétrissant l'ancien partage d'une nation, il montrait « la race opprimée attachée aux flancs de la race opprimante, comme une plaie vengeresse immortelle ». Comparant le même peuple au géant écrasé sous l'Etna : « — On a cru, s'écriait-il, anéantir un État, on a créé un volcan ! » Le 14 janvier 1848, six semaines avant le 24 février, à propos des affaires de Suisse : « — C'est un vaincu, disait-il, qui vient parler à des vaincus, c'est-à-dire aux représentants de l'ordre social, menacé par une nouvelle invasion de Barbares. » L'année suivante, invoquant la France pour le pape chassé de Rome : « — C'est la faiblesse même du saint-siége qui fait sa force insurmontable contre nous. Quand un homme lutte avec une femme, elle lui dit : — Frappez, mais vous vous déshonorez ! — L'Église est bien plus qu'une femme, c'est une mère ! C'est la mère de l'Europe et de l'humanité. On a beau être un fils ingrat, on est toujours un fils. Il vient un jour où cette lutte est insupportable au genre humain ! Et celui qui l'a engagée tombe frappé par la réprobation humaine ! » Et cette prédiction de la dictature d'un général : « Quand le gouvernement est dans la rue, il passe naturellement à la caserne ! »

Nous ne faisons point ici de politique ; nous parlons éloquence, et sommes au point de vue du beau. Quel orateur de l'antiquité a rien laissé de plus puissant que de telles paroles?

Terminons par un mot sur le salon de M. de Montalembert. Il y est entouré chaque soir de ses amis, c'est-à dire de toutes les gloires de la religion, de la littérature, du monde et des arts. De beaux enfants y jouent autour d'une mère charmante et spirituelle. Au milieu de la pièce, un chef-d'œuvre de sculpture en pierre blanche, espèce de bénitier rempli de fleurs, s'enroule d'un feuillage exquis où se balancent des oiseaux aux ailes entr'ouvertes. Aux fenêtres, de riches et simples rideaux de velours rouge ; sur les murs, un vieux tableau de Lucas de Leyde, une copie de Raphaël, un Mérode en grand uniforme, quelques petites toiles fines et précieuses, des souvenirs de sainte Élisabeth de Hongrie ; un parfum de vertus domestiques, de distinction souveraine, de franchise, de politesse et d'esprit d'autrefois. Tel est le noble intérieur. Si vous y entendez une parole vive et claire comme l'eau courante, colorée comme une palette, familière comme une causerie, éloquente comme un discours et parfaite comme un livre, tour à tour élevée, pénétrante, enchanteresse et caustique..., retournez-vous et prêtez l'oreille... C'est M. de Montalembert.

PITRE-CHEVALIER.

LE COURS DE M. PHILARÈTE CHASLES.

M. Philarète Chasles a repris et continue, les mardis et les samedis, avec son érudition, son esprit et son succès habituels, son cours des littératures du Nord au collége de France. Ses premières séances ont fait toucher du doigt la vérité de cet axiome de Franklin : — La connaissance d'une langue étrangère est une demi-fortune. Millionnaire sous ce rapport, le professeur a raillé, avec un atticisme piquant, l'ignorance contemporaine. — Savez-vous, a-t-il dit, que deux nations peuvent se mitrailler, faute de s'entendre ? J'en trouve la preuve sans aller plus loin... que la Chine. Les Anglais, vous vous en souvenez, se sont brouillés avec les Chinois, parce que ceux-ci les avaient appelés *barbares* et *diables aux cheveux rouges*. Là-dessus, les canons britanniques ont mis en poudre les vaisseaux et les forts du Céleste-Empire... Or, pour peu que l'ambassadeur de Londres eût été polyglotte, il eût empêché cet effroyable malentendu. Le mot que les Anglais ont traduit par *barbares* signifie *commerçants*, et s'adresse, en bonne part, à toutes les nations du monde. Le mot traduit par *diables* veut dire *esprits* ou *anges*, et le *rouge* étant la couleur impériale, celle de la beauté en Chine, les Chinois avaient cru faire le compliment le plus agréable aux Anglais, en les nommant des *commerçants* et des *anges aux beaux cheveux !* Malheureusement, lorsque Albion s'aperçut du quiproquo, les canons étaient partis, et l'opium allait grand train. John Bull a fait la sourde oreille aux traducteurs exacts, afin de continuer son petit commerce, comme la veuve de l'épitaphe. Mais tout porte à croire que, si l'on se fût compris d'abord, on aurait dit, comme Robert Macaire : — Qu'on s'embrasse, et que ce soit fini ! Voilà où peut entraîner l'ignorance des langues !

En passant la revue des auteurs contemporains du Nord (objet de son cours en 1852), M. Chasles cite, avec un à-propos charmant, les opinions des étrangers sur notre pays. Il a beaucoup diverti son auditoire avec ce voyageur anglais qui, visitant Sainte-Geneviève... avant le décret de décembre, s'exterminait à chercher saint Panthéon dans les martyrologes. Le même touriste ne s'étonnait pas moins de voir dans cette église déserte des statues sans tête (résultats des journées de juin), et il s'écriait, avec une naïveté maligne : — Les Français adorent-ils donc des divinités sans cervelle ?

Il va sans dire que ces gracieux épisodes sont le miel que le professeur offre au bord de la coupe... Une fois l'auditeur alléché de la sorte, il lui verse à flots la saine liqueur de la science et de la morale. En résumé, le cours de M. Chasles est un des plus solides et des plus brillants que puissent fréquenter la jeunesse et les gens du monde. Nous n'avons pas été surpris d'y trouver les dames elles-mêmes assez nombreuses (1).

LES SALONS ET LES FÊTES.

Le signal des fêtes est donné, et tout Paris vient d'entrer en danse. Les bals des Tuileries voient des milliers d'invités défiler aux feux de vingt mille bougies. Les ambassadeurs et les ministres ont ouvert leurs salons. Le prince Kallimaky déploie ses merveilles orientales... Les sévères raouts de l'Angleterre repoussent tout ce qui est ardent, sauf le thé, et bannissent certains pas admis dans le beau monde, en vertu de la devise rappelée par un chroniqueur : — Honni soit qui mal y *danse !*

Les vendredis du Louvre attirent l'élite masculine de l'Europe chez M. le comte de Niewerkerke, le directeur des musées nationaux, gentilhomme aussi accompli dans son salon qu'artiste éminent dans son atelier. (De ces deux mérites si rares, les anciens surintendants n'en avaient qu'un.) La robe de l'évêque y coudoie le frac de l'homme d'Etat, du peintre et de l'écrivain. Le nicham turc s'y mire dans la croix de commandeur. M. Baroche y parle d'art avec M. Horace Vernet. Le violon de M. Lecointe, la basse de M. Lebouc, et le piano de M. Kruger y luttent de justesse, de vigueur et d'élégance. M. Kruger est un talent original, simple et savant, qui occupera la renommée. La voix toujours si pure d'Alexis Dupont et le timbre sympathique de Wartel alternent avec les piquantes saillies de Levassor, qui ne peut se comparer qu'à Levassor. Rien de curieux comme les effets *enlevés* par ce mime irrésistible, distingué jusque dans la charge, au milieu du personnel aristocratique du Louvre, parmi les bronzes, les marbres et les tapisseries de haute lisse. On dirait un éclat de rire de la Montansier, à travers les graves échos d'un temple...

LA SENORA MARIA MARTINEZ.

Mais la nouveauté artistique la plus saisissante qui se soit produite cet hiver à Paris, c'est sans contredit la señora Maria Martinez, la Malibran noire de la Havane. Cette étrange et admirable négresse renverse toutes les idées établies sur sa race, et fera certainement plus que Toussaint Louver-

(1) Voyez le portrait et la biographie de M. Philarète Chasles (*Cours publics dans un fauteuil*), t. XII, p. 149.

ture pour la réhabiliter aux points de vue physique, intellectuel et moral. Figurez-vous une Vénus de bronze florentin, les formes et les lignes rêvées par la statuaire, les bras perdus par la déesse de Milo, un petit pied de duchesse andalouse, des yeux et des dents qui semblent des flambeaux dans l'ombre ; voilà pour l'extérieur. Quant aux manières et à l'esprit, ils échappent à l'analyse. Jusqu'ici une négresse, entrant dans un salon, ne rappelait que l'idée de l'esclavage ; et, si elle portait une robe de soie ou de velours, on croyait voir une servante déguisée, à laquelle il manquait un chasse-mouche. Maria Martinez, au contraire, s'avance d'un pas de reine, avec une aisance et une dignité naturelles ; elle porte la robe à la dernière mode ; elle reçoit les hommages et rend les sourires comme une femme du monde qui en ferait son état. On dirait alors une Parisienne... qui se serait fardée d'encre anglaise. Elle improvise un français tout pailleté de finesses, tout scintillant d'images, tout animé de gestes éloquents. Elle s'assied sur une chaise comme sur un trône ; elle pose le pied sur un tabouret, sa guitare espagnole sur ses genoux ; et, la taille à demi penchée, l'œil humide ou étincelant, le rire épanoui sur toutes ses dents blanches, elle chante avec un accent, une verve, une langueur, un feu incroyables, avec une pantomime dont rien ne peut donner l'idée, *El mozito del Barrio*, *El Tango americano*, et les plus coquettes chansons de Séville, les airs nègres les plus naïfs et les plus sauvages, les traditions populaires de la montagne et de la côte ;—le tout entremêlé de gazouillage rapide, de petits cris et de grasseyements, de vagues soupirs et de joyeuses mutineries, de poses et de silences mystérieux, de cadences indolentes ou fougueuses, de coups soudains ou mourants sur la guitare, enfin, d'un langage de l'œil, des lèvres, de la tête, de la main, qui complète, centuple et dépasse les effets variés de la musique. Chacun de ces chants est un véritable drame, passionné et contenu, qui effraye et attire, étonne et ravit tout à la fois. La virtuose est particulièrement triomphante dans son costume espagnol, tout lamé d'argent et tout brodé de passequilles papillottant à la lumière. C'est un talent réel, dont la Havane et l'Espagne ont droit d'être fières, et dont le succès ne fera que grandir à Paris. Il a déjà excité l'enthousiasme dans plusieurs salons d'élite, notamment chez M. de Thorigny, l'ancien ministre, chez M. le comte de Saint-Germain, et à une soirée littéraire de M. Achille Jubinal.

Arrivée à Paris sous les auspices les plus honorables, la señora Maria Martinez fait partie de la musique de la chambre de la reine d'Espagne. Le cadre qu'on lui avait donné pour se produire aux *Variétés* était fort au-dessous de son mérite ; on ne l'appréciera que lorsqu'elle parlera assez bien le français pour jouer un rôle dans quelque œuvre d'un homme de talent. En attendant, c'est dans le monde qu'elle brille de tout le sombre éclat de sa beauté noire, et de tout le charme de sa distinction naïve et spirituelle. Nous ne serions pas surpris qu'elle devînt la lionne musicale de la saison, et nous aurons probablement l'occasion d'en reparler.

REVUE MUSICALE.

Tout annonce d'ailleurs un hiver fort chantant. Les trois scènes de musique font assaut de reprises et de nouveautés. Le Grand-Opéra a remonté *Guillaume Tell* avec une grande pompe, et produit des talents nouveaux qui marchent vers la renommée. Nous citerons M. Aymez, dont tout le monde a remarqué la voix charmante et la méthode parfaite dans les petits rôles qui lui sont confiés. *Sapho* lui doit la popularité de son plus joli chant : *Broutez, mes chèvres*, qu'il dit au dénoûment, avec une simplicité et une grâce accomplies. Les compositeurs s'en sont aperçus, et M. Aymez aura bientôt l'occasion de monter à sa place.

—Aux Italiens, Mlle Sophie Cruvelli continue de lutter contre les souvenirs des plus illustres cantatrices dans leurs meilleurs rôles, et les bravos des dilettanti les plus sévères annoncent qu'elle sortira victorieuse de cette épreuve difficile.

— Une grande curiosité a succédé, à l'Opéra-National, aux succès de la *Perle du Brésil* et de la *Butte des Moulins* ; c'est une partition du célèbre artiste Duprez, mise en scène par lui-même et dans laquelle sa fille a gagné la dernière couronne paternelle. L'importance et l'utilité du troisième théâtre lyrique sont désormais des faits accomplis.

— Parmi les publications qui pleuvent sur les pianos, il en est une que nous devons recommander spécialement aux familles, c'est l'*Album des femmes de la sainte Bible*, poésie et musique du chevalier Gaston d'Albano. Cet album est un vrai service rendu aux jeunes personnes et aux pensionnats, qui ne sauraient choisir trop sévèrement l'objet de leurs études. Les plus scrupuleux seront rassurés ici, dès la première page, par des approbations et même des éloges de trois évêques. Non-seulement les *Femmes de la Bible* sont plus convenables que les romances ordinaires, mais elles leur sont aussi supérieures par la beauté des vers et des mélodies. *Rachel*, *Débora*, la *Fille de Jephté* sont des élégies remarquables et des chants de premier ordre. Il y a là une largeur, une science et une élévation qu'on ne trouve point dans les albums à la mode. Ce sont de petits morceaux d'opéras sacrés, et des exercices à la fois utiles et charmants pour les voix en progrès comme pour les voix formées. Nous rendons à notre tour un bon office à nos lectrices musiciennes, en leur signalant cet ouvrage, couronné déjà par le ministère de l'instruction publique, et édité avec luxe et bon goût par M. Chaillot, rue Saint-Honoré, 354.

UNE ÉPHÉMÉRIDE DU 21 JANVIER.

Ce funèbre anniversaire, que le gouvernement vient de rétablir parmi les jours de deuil public, rend un à-propos historique à l'épisode qui n'avait pu trouver place dans notre notice sur Marie-Thérèse de France (décembre dernier), épisode inconnu, révélé par le biographe le mieux informé de la princesse.

C'était en 1807. La fille de Louis XVI se trouvait à Mittau avec Louis XVIII. Une fièvre contagieuse se déclara parmi les prisonniers français qui encombraient la ville, car dans ce moment le théâtre de la guerre était situé entre la Vistule et le Niémen. L'abbé Edgeworth, qui était venu rejoindre la famille royale, ne recula pas plus devant les dangers qui l'attendaient au chevet de ses compatriotes malheureux, qu'il n'avait reculé devant les périls qui entouraient l'échafaud du 21 janvier. Il redoubla au contraire de zèle et de charité. Bientôt il fut atteint du mal régnant, et dès le premier moment sa vie fut en danger. En apprenant l'état du saint prêtre qui avait exhorté son père à ses derniers moments, la fille de Louis XVI crut lui devoir un dévouement semblable, et déclara qu'elle voulait se rendre auprès de son lit de souffrances et le soigner de ses propres mains. En vain représenta-t-on à la princesse que la maladie était contagieuse et qu'elle s'exposait à un danger imminent, MADAME déclara avec fermeté que sa résolution était prise, et que rien ne l'en ferait changer. Une personne qui fut témoin des instances qu'on faisait auprès d'elle, a rapporté que ni prières ni représentations ne purent en effet la déterminer à quitter la chambre où le vénérable prêtre luttait contre la mort, même dans ces instants où le spectacle de la nature humaine prête à se dissoudre est si triste et si effrayant. — « Moins il a connaissance de ses besoins et de sa position, disait Marie-Thérèse, plus la présence d'une amie lui est nécessaire. Dussent tous les autres éviter l'approche de la contagion, je n'abandonnerai jamais celui qui est plus que mon ami. Rien ne m'empêchera de soigner l'abbé Edgeworth ; je ne demande à personne de m'accompagner. » La fille de Louis XVI tint parole. Elle demeura auprès du lit de douleur jusqu'au dernier moment. Tant qu'il y eut des secours à donner, elle les donna, et c'était sa main royale qui présentait au prêtre

agonisant les potions prescrites. Puis, quand l'heure suprême fut venue, elle trouva des paroles pour consoler le dernier consolateur de son père. L'abbé Edgeworth, prêt à expirer, eut à remercier Dieu de ce qu'il lui avait rendu ce qu'il avait autrefois donné! Spectacle digne d'un souvenir éternel! L'orpheline du Temple veillant et priant auprès de celui qui avait reçu les derniers épanchements de son père; la fille du roi martyr payant, dans un château lointain de la Courlande, la dette de l'échafaud du 21 janvier; et la fille des rois bravant la mort pour soigner celui qui, après avoir risqué sa vie afin d'apporter les dernières consolations au roi de France mourant sur l'échafaud, la perdait enfin en soignant, à quatre cents lieues de France, des Français, soldats de Napoléon, malades et prisonniers! L'abbé Edgeworth mourut le 22 mai 1807, et ce fut la fille de Louis XVI qui reçut son dernier soupir. La famille royale sentit vivement cette perte. Le grand témoin du martyr du 21 janvier disparaissait, et la fille de Louis XVI croyait perdre une seconde fois son père.

LE SALON DE 1852.

COMMENT ON FAIT UN PALAIS AVEC UN TABLEAU.

On causait, vendredi dernier, chez le directeur du Louvre, de l'exposition de peinture et de sculpture, annoncée pour le 1er avril prochain, et de la nouvelle organisation du jury, des admissions et des récompenses.

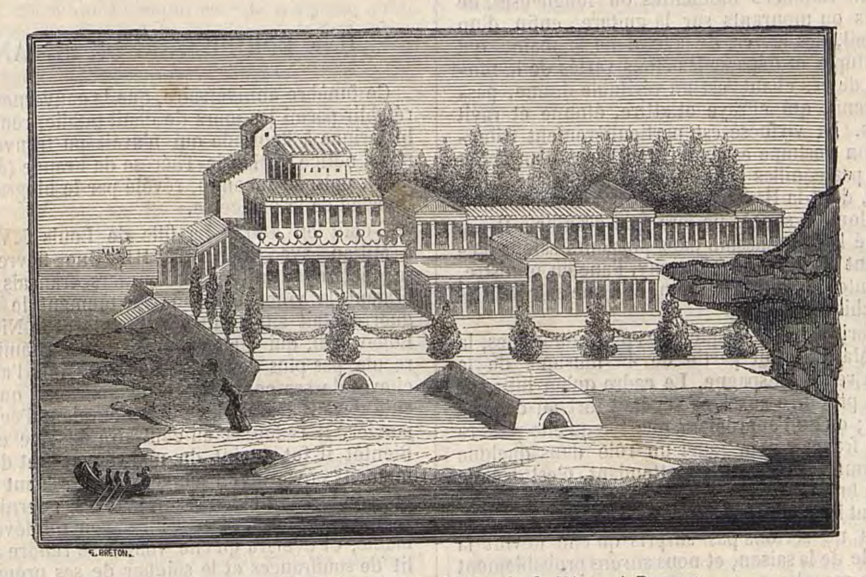
— Il faut espérer, disait un maître, que le Salon profitera enfin au talent et non au savoir-faire, à l'art et non au métier, aux artistes et non aux brocanteurs. Grâce à la limite de trois ouvrages pour chaque exposant, à l'influence du mérite dans le jury et au prix d'honneur de 4,000 fr., les galeries seront un véritable musée pour les œuvres sérieuses, au lieu d'être un bazar pour la marchandise tarifée de tels et tels, pour ceux qui fabriquent, au goût de l'amateur, du Greuze ou du Boucher, ou pour ceux qui «*tiennent de la peinture antique dans le goût le plus moderne.*» Gardez-vous de rire, messieurs, je n'exagère pas d'une syllabe. Ceci est l'enseigne textuelle que j'ai lue de mes yeux hier à la porte d'un marchand de bric-à-brac, dont, si vous le voulez, je puis vous conter l'histoire.

— Contez! contez! firent tous les artistes. Et le maître poursuivit de la sorte:

— Vous connaissez ce fameux tableau tiré du temple de Vénus dans les ruines de Pompeï, et qui représente une villa romaine, à colonnades superposées.

— Oui certes, nous l'avons tous vu en Italie.

— Eh bien! il se voyait, il y a deux ans, à Paris, chez le brocanteur madré dont je vous parle. Ce fut, du moins, ce qu'un de ses dignes compères insinua à un collectionneur anglais, en lui faisant entendre, à demi-mot, que cette curiosité sans égale était arrivée d'Italie par une série d'aventures politiques qui en triplaient la valeur. Notre Anglais, habitué à estimer les chefs-d'œuvre selon le prix qu'on les lui faisait, et qui eût volontiers, comme le duc de Northumberland, encadré dans sa galerie des banknotes de quatre cent mille livres, notre Anglais dis-je, examine le tableau, le reconnaît à merveille, y admire les traces de la destruction volcanique, et croit l'acheter pour rien en le payant dix mille écus... L'année suivante, il allait en Italie contempler la place vide de la merveille escamotée par lui! Or, il avise un tout autre escamotage, en retrouvant l'antique peinture au Musée d'où elle n'était jamais sortie! L'amateur furieux reprend le chemin de Paris; il court chez le brocanteur, qui était à son château, et aperçoit dans le magasin un troisième tableau de Pompeï..., toujours original et amené là par les révolutions!... Il ne fait qu'un saut de la boutique au château du marchand. Mais, ô nouvelle surprise! ce château, bâti d'hier, est l'exacte reproduction de la villa romaine! Du prix de cinq tableaux authentiques vendus successivement, l'industriel s'est passé la fantaisie de réaliser le fameux antique, en moellon de Pontoise! Notre Anglais en revient... de Pontoise,... et court encore!... car il n'y a pas de vices rédhibitoires pour les ventes de peintures.



Villa romaine. Peinture tirée du temple de Vénus, à Pompeï.

Comme le maître achevait ce récit, un des auditeurs me montra un artiste barbu qui s'éclipsait aux derniers mots:
— Voilà, me dit-il à l'oreille, l'auteur des cinq originaux de Pompeï, il gagne vingt mille francs par an au service du brocanteur, et il allait exposer dix tableaux, genre Orcagna, lorsque la nouvelle organisation du Salon est venue couper court à son petit commerce. P.-C.

ÉNIGME MUSICALE.

Quel est le compositeur qui annonçait un maître à six ans, qui à sept ans embrassa la reine de France et voulut l'épouser, qui écrivit, à trente-un ans, le chef-d'œuvre de son art, et mourut, à trente-cinq ans, après avoir composé sa messe funèbre?

— Nous donnerons, dans notre prochain numéro, la réponse à l'énigme scientifique de novembre, et nous reprendrons la série des rébus historiques.

Paris 1852.—Typographie HENNUYER, rue Lemercier, 24. Batignolles.

LA MUSIQUE ET LES MAITRES ALLEMANDS.

WOLFRANG MOZART ET MARIE-ANTOINETTE.



Vue de la cathédrale de Limbourg (duché de Nassau). Dessin de M. E. Breton.

RÉPONSE A L'ÉNIGME DE FÉVRIER.

(CRITIQUE ET LITTÉRATURE MUSICALES, par M. P. Scudo)

Voyez-vous cette cathédrale de Limbourg (duché de Nassau), le monument le plus étrange et le plus pittoresque du monde (1)? Au milieu du siècle dernier, par une chaude soirée d'automne, un enfant de six ans, aux longs cheveux bouclés, à la figure intelligente et fine, au regard tendre et mélancolique, aux culottes de soie noire bouclées d'argent, à l'habit de velours bleu ouvert sur un jabot de dentelle, se désolait de ne pouvoir entrer dans cet édifice dont la porte venait d'être fermée... Après avoir en vain conjuré le bedeau, le sacristain, le sonneur de cloches, il s'était assis en pleurant sur une borne, aux grands éclats de rire des passants, qui le traitaient de fou, lorsqu'à travers la place devenue déserte et déjà sombre, une jeune fille de la plus éclatante beauté passa avec deux dames et un officier autrichien. Cette jeune fille semblant à l'enfant une divinité toute-puissante, il courut à elle et la supplia de lui ouvrir la porte de l'église.

— Vous pourrez y entrer avec moi, mon ami, répondit la charmante personne, j'y vais de ce pas faire un pèlerinage.

Et tout le monde, en effet, obéissant à l'étrangère comme à une reine, l'enfant pénétra dans l'église avec son escorte.

Au bout de quelques minutes, l'orgue retentit des sons les plus graves et les plus mélodieux. La jeune fille, stupéfaite, écouta en extase cette musique qui descendait du ciel... Puis, les dernières notes envolées, elle passa de la surprise à l'admiration en voyant l'enfant inconnu sortir de l'orgue, inondé de larmes...

— Comment! s'écria-t-elle, c'est vous qui avez joué ce morceau?

— Voilà pourquoi je voulais entrer dans l'église.

— Et de qui est cette admirable composition?

— De moi... c'est un fragment de messe de *Requiem* qui me trottait par la tête.

— Comment vous nommez-vous?

— Wolfrang Mozart. Et vous, mademoiselle?

— Vous saurez mon nom plus tard, et je n'oublierai pas le vôtre.

Elle lui tendit la main, qu'il baisa, et elle le laissa rêveur sur le parvis.

(1) Le beau dessin de M. Breton, fait pour nous sur les lieux, révélera pour la première fois ce curieux édifice à la France. Saint-Georges, cathédrale de Limbourg (qu'il ne faut pas confondre avec la cité belge), est un modèle complet du style romano-ogival. Fondée en 909 par le duc Conrad, rebâtie par le comte Henri de Nassau, au commencement du treizième siècle, cette église est flanquée de deux tours à cinq étages, réunies par un pont couvert. On remarque au dedans une chaire en bois sculpté figurant une multitude de cierges et de petites pyramides; une jolie custode et un riche baldaquin du quinzième siècle; des fonts baptismaux très-anciens, une foule de pierres tombales, les mausolées de Conrad le Bref et d'autres personnages. Mais la plus grande originalité de la cathédrale de Limbourg, c'est sa position sans égale au monde. « Elle est faite, dit M. Breton, pour illustrer le paysagiste qui la rendrait. Ce que mes crayons n'ont pu tenter, ses pinceaux et sa palette le lui permettront. Il transportera sur sa toile la magnifique couleur des rochers à pic qui portent l'église, les tons variés des fabriques, la vigueur du noir moulin à manganèse qui occupe le premier plan, et la fraîcheur des verts roseaux que baignent les eaux limpides de la Lahn. »

Adressons-nous maintenant à M. Scudo, notre grand critique musical, et demandons à son beau livre la naissance et la vie de Wolfrang Mozart.

« Jean-Chrysostôme-Wolfrang-Amédée Mozart est né à Salzbourg, le 27 janvier 1756. Six ans plus tôt, le 28 août 1749, *au coup de midi*, la ville de Francfort-sur-le-Mein donnait le jour à un autre Wolfrang, qui laissera aussi une trace ineffaçable dans l'histoire de l'esprit humain. Ce n'est pas sans dessein que nous rapprochons ici Wolfrang Goethe de Wolfrang Mozart : l'auteur de *Faust* a plus d'un rapport avec celui de *Don Juan*.

« Le père de Wolfrang Mozart était originaire de la ville d'Augsbourg, où sa famille exerçait la profession de relieur. Après avoir été attaché au comte de Thun en qualité de *valet-musicien*, Léopold Mozart était venu s'établir à Salzbourg, où, ayant obtenu une place de premier violoniste à la chapelle de l'évêque, il avait épousé Anna Bertlina, femme aussi pieuse qu'elle était belle. Léopold Mozart était un homme instruit et un excellent musicien; mais sa gloire est d'avoir donné le jour à l'auteur de *Don Juan* et d'avoir compris et dirigé son génie. Il devina de très-bonne heure la destinée de son fils, et dès lors toute son existence fut consacrée à l'éducation de cet enfant, qu'il considérait comme un être supérieur commis à ses soins par la Providence.

« Mozart avait à peine trois ans que déjà il posait ses petites mains sur le clavier et s'essayait à rendre une succession de tierces, seul intervalle que pussent saisir encore ses doigts courts et potelés. Venait-il à rencontrer une combinaison nouvelle, ses yeux s'animaient de joie. A quatre ans, il savait par cœur les passages les plus saillants des concertos exécutés par sa sœur, et son père composait pour lui de petits morceaux qui ont été conservés. C'est ainsi que Mozart apprit la musique comme en se jouant, ou plutôt la musique se réveillait dans son âme avec le sentiment de la vie.

« Le caractère du jeune Wolfrang présentait les plus grands contrastes. Il était tour à tour bruyant et joueur, calme et laborieux. Doué d'une sensibilité extrême, il recherchait l'affection de toutes les personnes qui fréquentaient la maison de son père. Il leur demandait souvent avec une naïveté charmante : « M'aimez-vous bien? » et, si l'on tardait à lui répondre d'une manière favorable, ses yeux se remplissaient aussitôt de larmes. A cette sensibilité exquise qui débordait au moindre contact, il joignait une force de réflexion qu'il manifesta aussi de très-bonne heure par un goût prononcé pour l'étude des mathématiques. Il en fut tellement préoccupé pendant quelque temps, qu'il négligea même la musique. Il couvrait les tables, les chaises, les murs, de chiffres et de figures de géométrie. Ayant reçu en cadeau un petit violon proportionné à sa taille, il s'y exerça tout seul, et un jour que son père reçut la visite d'un habile violoniste, Wengl, qui venait pour essayer quelques nouveaux trios de sa composition, le jeune Wolfrang demanda à faire aussi sa partie. « Non, lui dit son père, tu ne pourrais pas nous suivre, puisque tu n'as pas encore étudié le violon par principes. » L'enfant se mit à pleurer en disant que, pour jouer une seconde partie, il n'était pas nécessaire d'être si habile. « Puisqu'il en est ainsi, répliqua le père, joue donc avec M. Schachtner que voilà, mais tout doucement; car, si l'on t'entend, je te renvoie. » Quel ne fut pas l'étonnement de Léopold Mozart et des assistants quand ils entendirent le jeune Wolfrang exécuter avec précision non-seulement la partie du second violon, mais encore celle du premier, infiniment plus difficile! C'est

avec la même facilité que Mozart apprit à jouer des autres instruments et qu'il devina presque tous les secrets de l'harmonie. Il avait à peine six ans que, poussé par une force instinctive, il se mit à composer un concerto. « Que fais-tu là? lui dit son père, qui, rentrant chez lui accompagné d'un ami, trouva Wolfrang tout occupé à barbouiller un papier de musique. — Je compose un concerto dont la première partie est bientôt terminée. — Fais-nous donc voir ce beau chef-d'œuvre! — Non; ce n'est pas encore fini. » Léopold, lui arrachant alors le papier des mains, parcourut avec distraction ce griffonnage d'enfant. Tout à coup son regard se fixe, s'anime et se remplit de larmes; puis, passant le papier à son ami, il lui dit avec un sourire de bonheur : « Voyez comme cela est bien conforme aux règles! » C'est ainsi que le père de Pascal, ayant surpris son fils aux prises avec les plus hautes questions de la géométrie, dont il lui avait expressément interdit l'étude, courut chez un ami lui raconter, en pleurant de joie, un si grand prodige.

« C'est dans l'année 1762 que Léopold Mozart, accompagné de ses deux enfants, commença ses longs pèlerinages d'artiste à travers l'Europe. Ces voyages de toute une famille de musiciens allant chercher fortune dans des contrées lointaines étaient alors et sont encore aujourd'hui dans les mœurs simples et aventureuses de la nation allemande. En faisant courir le monde à ses deux enfants, Léopold Mozart avait pour but non-seulement d'améliorer sa modeste position, mais surtout de perfectionner l'éducation de son cher Wolfrang en le mettant en rapport avec les grands maîtres de l'art. Mozart avait alors à peine six ans. Son exécution sur le piano était déjà merveilleuse; son génie précoce rayonnait de toutes parts et semblait attendre avec impatience que la nature lui permît de prendre possession du vaste empire de l'art musical. Toujours possédé du besoin de donner cours à sa fantaisie, on était souvent obligé de lui interdire le travail, tant il s'y appliquait avec ardeur. Léopold Mozart et ses deux enfants se rendirent d'abord à Munich dans le mois de janvier 1762. Ils revinrent tout joyeux à Salzbourg, après avoir charmé pendant trois semaines la cour de l'électeur de Bavière, l'une des plus brillantes et des plus musicales de l'Allemagne. Dans l'automne de cette même année, ils partirent pour Vienne. Ce voyage fut un véritable triomphe pour Wolfrang. Il lui fallut s'arrêter quatre jours chez l'évêque de Lintz, qui ne pouvait se séparer d'un enfant aussi extraordinaire. Le jeune Mozart touche de l'orgue dans un couvent de franciscains, dont il excite l'enthousiasme, et aux portes de Vienne il adoucit la rigueur des douaniers en leur jouant un menuet sur son petit violon. A peine sont-ils arrivés dans la capitale de l'Autriche, que tout le monde veut entendre le virtuose de six ans; les invitations arrivent de toutes parts, les beaux équipages se succèdent à la porte des pauvres voyageurs; les nobles dames, les princes et les grands seigneurs se disputent l'honneur de posséder à leur table les deux enfants de Léopold Mozart, qui, au milieu de ces succès, conserve son bon sens et sa piété profonde envers la Providence. Admis tous trois à la cour, l'empereur François Ier vient au-devant d'eux jusque dans l'antichambre, et les conduit avec bonté dans l'intérieur des appartements où se tient Marie-Thérèse, entourée de sa belle et nombreuse famille. Wolfrang, que rien n'intimide, se laisse asseoir, avec la grâce d'un *bambino santo*, sur les genoux de l'impératrice, qui admire la gentillesse de ses manières autant que son talent extraordinaire. Il tombe sur le parquet glissant des appartements de la cour, et l'archiduchesse Marie-Antoinette s'empresse de venir à son secours. « Vous êtes bien bonne, lui dit Wolfrang, c'est pourquoi je veux vous épouser. » La princesse ayant rapporté le mot à sa mère, Marie-Thérèse demanda à l'enfant « d'où lui venait ce désir qu'il avait d'épouser sa fille. — De la reconnaissance, répondit-il; elle a été si bonne pour moi, tandis que ses sœurs me regardaient sans bouger. » Un baiser accompagné d'un charmant sourire fut la réponse de la jeune et belle princesse au compliment que lui adressait Wolfrang. Qui sait si ce baiser imprimé par la bouche adorable de l'infortunée Marie-Antoinette sur le front de Mozart n'y a pas déposé le germe du beau caractère de dona Anna? L'âme vierge d'un enfant de génie est une source profonde qui s'alimente de toutes les impressions premières et d'où naissent ces créatures charmantes qui peuplent le monde de la fantaisie. Dante raconte dans la *Vita nuova* comment il *se fit un grand jour* dans son cœur, lorsqu'à l'âge de huit ans il aperçut pour la première fois cette Béatrice Portinari, qui a été le rêve et la gloire de sa vie. Goethe nous a conservé aussi le nom de la fille obscure qui est devenue plus tard, sous la main du poëte, la Marguerite de *Faust*.»

Ajoutons que Mozart avait reconnu, dans l'archiduchesse, la pèlerine qui lui avait ouvert la cathédrale de Limbourg.

« Après une courte maladie de Wolfrang, qui fut attaqué de la petite vérole, la famille quitta Vienne, chargée de lauriers. Le 9 juin 1763, Léopold Mozart, sa femme et ses deux enfants entreprennent un grand voyage en France. Ils traversent toute l'Allemagne, visitent les villes de Munich, d'Augsbourg, de Stuttgard, de Manheim, de Mayence, et dans toutes ces cours brillantes qui possédaient des chanteurs italiens, des compositeurs célèbres, des chapelles richement pourvues d'habiles instrumentistes, Wolfrang excite un étonnement général par la diversité de ses talents et la fécondité de son imagination, improvisant tour à tour avec une égale facilité sur le piano, sur le violon et sur l'orgue, dont son père lui avait appris à gouverner les pédales. Ils arrivèrent à Paris le 18 novembre 1763. Grimm, à qui ils étaient adressés, prit les Mozart sous sa protection. Reçue à la cour de Versailles, cette famille d'artistes fut admise à l'honneur d'assister au grand couvert du roi, où le jeune Wolfrang, placé à côté de la reine Leczinska, qui s'entretenait avec lui en langue allemande, ne cessa de lui baiser les mains avec une familiarité charmante. Mozart fut présenté aussi à Mme de Pompadour, et cette orgueilleuse sultane eut le mauvais goût de se refuser aux gracieuses caresses que Wolfrang aimait à prodiguer : « Pourquoi donc, s'écria l'enfant de génie dont la fierté égalait la tendresse, ne veut-elle pas m'embrasser? L'impératrice Marie-Thérèse et sa fille m'ont bien embrassé! »

En Angleterre, en Hollande, en Italie, les succès et les prodiges de Mozart allèrent grandissant. « Invité par le roi Georges III à improviser un chant sur une simple basse qu'on lui présente, il trouve aussitôt une mélodie exquise qu'il accompagne avec le savoir d'un maître. A ce signe éclatant de la toute-puissance de la nature et de la bonté divine, Léopold Mozart s'écrie dans une lettre : *Ce que Wolfrang savait en partant de Salzbourg n'est que l'ombre de ce qu'il sait aujourd'hui. Ce qu'il fait maintenant surpasse l'imagination!* A Bologne, il improvise une fugue devant le *padre* Martini et Farinelli; à Rome, il retient par cœur le *Miserere* d'Allegri, morceau compliqué qu'il écrit et livre pour la première fois à la publicité; à Naples, en jouant une sonate au conservatoire *della Pietà* devant Jomelli et une foule immense, il est

obligé d'ôter une bague qu'il avait à la main droite afin de tranquilliser le peuple, qui croyait qu'une exécution aussi merveilleuse était l'effet d'un sortilége.» Il fait représenter à Milan une sorte de grande scène dramatique, *Ascanio in Alba*, dont le succès arrache au vieux compositeur Hasse ces mots prophétiques : *Cet enfant-là nous éclipsera tous.* A douze ans, il compose l'opéra buffa : la *Finta Simplice;* à quatorze ans, il compose l'opera seria : *Mithridate.* A Rome, après avoir entendu une fois le *Miserere* d'Allegri, il le chante le lendemain tout entier au clavecin. « Qu'on se figure maintenant un vieillard plus que sexagénaire, plongé dans le fond d'une loge obscure et pleurant à chaudes larmes en écoutant la musique d'*Idomeneo* et les transports d'enthousiasme qu'elle excitait dans toute la salle : c'est le vieux Léopold Mozart, arrivé tout exprès de Salzbourg pour assister à la première représentation du premier chef-d'œuvre dramatique de son fils bien-aimé, de son disciple, de cet être supérieur que Dieu lui avait confié et dont il voyait enfin la glorification. Il pouvait s'écrier alors avec l'apôtre : *Nunc dimittis, Domine...*



Portrait de Wolfrang Mozart. Dessin de M. Coppin.

Après l'*Idoménée* vint l'*Enlèvement au sérail*:— «Très-bien ! mon cher Mozart, disait de cet opéra l'empereur Joseph II ; mais un peu trop de notes. — Pas plus qu'il n'en faut, sire », répondit fièrement l'artiste.

Mozart connaissait sa valeur, et traitait de *barbares* les Parisiens, qui ne devaient le comprendre qu'après sa mort.

A trente-cinq ans, Wolfrang avait produit onze classes de chefs-d'œuvre sans pareils ; il avait écrit *Ascanio*, le *Songe de Scipion*, *Silla*, la *Giardiniera*, *Idoménée*, l'*Enlèvement*, les *Nozze de Figaro*, *Cosi fan tutte*, la *Flûte enchantée*, la *Clémence de Titus*, et enfin *Don Juan*, ce dernier mot de la musique.

Ce fut alors, en 1791, qu'un inconnu lui apporte une lettre sans signature,—par laquelle on lui demande une messe de *Requiem* où se trouverait le morceau composé par lui à six ans. Il la promet, fait son prix et se met à l'ouvrage. Peu de temps après, l'inconnu revient avec une seconde lettre ; elle contenait le prix convenu, et l'annonce d'une somme plus digne de Mozart. Sur ces entrefaites, le maestro est invité à Prague pour le couronnement de Léopold III. Joyeux, il va monter en voiture, lorsque l'inconnu reparaît comme un fantôme : — Et la messe de *Requiem?* — Vous l'aurez à mon retour, répond l'artiste, saisi d'un noir pressentiment... Il revient, en effet, tombe malade, et travaille cependant avec ardeur. — Cette messe, dit-il, servira à mes funérailles ! Son médecin lui arrache le manuscrit ; mais sa femme le rend à ses prières. Il compose jour et nuit. Une mélancolie sublime respire dans chaque note ; l'écho d'un monde supérieur retentit dans chaque morceau, et surtout dans l'*Agnus Dei* que Mozart achève en expirant, le 5 décembre 1791... Sa veuve, qui a conté cette aventure à M. de Sevelinges, livre alors le chef-d'œuvre suprême à l'inconnu ; et celui-ci le porte à la personne qui l'avait commandé, et qui se fait connaître trop tard : — à l'ancienne pèlerine de l'église de Limbourg, à l'archiduchesse d'Autriche, qui avait embrassé Wolfrang ; à Marie-Antoinette, reine de France, qui, frappée d'idées funèbres, entrevoyait le couperet de la guillotine...

Pourquoi l'artiste ne sut-il pas d'où lui venait cet hommage ? et pourquoi la reine ignora-t-elle le fatal résultat de son *incognito ?*

Dieu voulait-il laisser un mystère impénétrable sur l'étrange rapport de ces deux destinées : Wolfrang Mozart et Marie-Antoinette ?

La femme du grand compositeur était Constance de Weber. Il l'avait épousée, au refus de sa sœur Aloïse, qui n'avait pu aimer « ce jeune homme maigre, au long nez, aux gros yeux, à la tête exiguë, revêtu d'un habit rouge à boutons noirs, qu'il portait en deuil de sa mère. » Honneur à Constance de Weber, qui, à travers ce portrait disgracieux, sut deviner la beauté du génie !

Cinq mois après la mort de Mozart, enlevé à trente-cinq ans, comme Raphaël, « le 29 janvier 1792, Dieu réparait cette grande perte en appelant à la vie l'auteur du *Barbier de Séville*, d'*Otello* et de *Guillaume Tell*, le véritable héritier du créateur de *Don Juan.* »

Et maintenant, si vous voulez connaître à fond Mozart, et son caractère, et ses œuvres, et surtout *Don Giovanni*, lisez l'ouvrage que nous citions au commencement, et qui nous a fourni les meilleurs traits de cette courte notice : *Critique et littérature musicales*, par M. P. Scudo. Vous y trouverez les plus curieux et les plus intéressants chapitres de cet art magique, où l'auteur du *Fil de la Vierge*, du *Dante*, de l'*Ame chrétienne*, etc., excelle à double titre. Vous y étudierez avec un charme profond : M. *Franz Liszt*, M. *Berlioz*, *Donizetti*, *Cimarosa*, le *Chant en Italie*, M. *Meyerbeer*, *Beethoven*, *Herold*, l'*Opéra en France*, Mmes *Sontag*, *Catalani*, *Stolz*, l'*Histoire de la Romance*, etc. Les compositions de M. Scudo l'avaient placé au premier rang des mélodistes originaux et inspirés. Ses études de *Littérature musicale* le posent sur la même ligne entre les critiques et les historiens de l'art les plus solides et les plus brillants. Disons plus, il n'y a guère aujourd'hui, au milieu des banalités et des partis-pris du feuilleton, que M. Scudo qui ait une opinion indépendante, un jugement sérieux, un crédit légitime. C'est le véritable et sûr oracle du public dilettante ; aussi son ouvrage, déjà épuisé sous le format in-8°, reparaît-il avec un nouveau succès sous le populaire in-18, à l'importante librairie de M. Victor Lecou.

PITRE-CHEVALIER.

AMÉRIQUE DU SUD. MOEURS DU CHILI (1).

LE LAZO.

Si vous faites, au Chili, la rencontre d'un adversaire qui vient à vous le lazo à la main, tuez-le ou blessez-le dangereusement; sinon vous êtes perdu.

N'espérez pas avoir le temps de recharger votre arme avant que la fatale courroie vous ait serré le corps; elle va vite, elle atteint de loin. C'est le boa constrictor lancé contre sa victime, c'est le licou funèbre que le bourreau de Londres donne pour cravate au patient qu'il va lancer dans l'éternité; c'est la flamme, c'est l'éclair, c'est la mort qui vous saisit par les flancs, par les pieds, par les bras, par la partie de votre corps qu'il a plu au laceur de viser.



Chiliens combattant au lazo et au cuchillo. Dessin de M. Pauquet.

Le boa peut avoir un moment de générosité, le tigre et la hyène ont bien les leurs; le reptile, avant d'étouffer sa proie, peut l'abandonner après l'avoir imbibée de sa salive verdâtre; mais le lazo est inexorable, et quand une fois il vous tient dans ses nœuds, vos larmes, vos cris ne l'attendriront pas.

(1) Voyez les Tables des cinq derniers volumes.

En nous adressant le brillant article qu'on va lire, l'Homère des courses lointaines, le populaire auteur du *Voyage autour du monde*, nous écrivait la lettre suivante, qui est la digne préface de son Etude sur le Chili :

« Quoique aveugle, je viens de conduire au Chili, au Pérou, en Californie, une société d'*Aragonautes*, que j'ai laissée dans les placers du Sacramento. Tranquille sur le sort des hommes qui avaient eu foi en moi, je me suis mis à labourer les océans, et depuis le nord de la Chine jusqu'au pôle austral, les Archipels du Pacifique ont aujourd'hui peu de secrets à me révéler. Je suis revenu par le cap Horn, qui s'est montré assez débonnaire, et j'arrive, riche de beaux souvenirs, car j'ai comparé les époques aux époques, et les hommes aux hommes que j'avais étudiés déjà depuis bien des années. Les fatigues et les sympathies ne m'ont pas fait défaut; mais j'aime ces luttes de tous les jours, de toutes les heures, contre les passions et contre les éléments. Accepteriez-vous, pour votre beau recueil quelques-unes de mes nouvelles pages? Mon nom se trouverait là en bonne compagnie.

« Recevez, etc.

« J. ARAGO. »

S'il a son cheval sous lui, le puncho sur l'épaule, le feutre ou le panama au front, son lazo à la main, le Chilien est maître de l'espace. Viennent le taureau, le jaguar, le poumas; jaguar, taureau et poumas sont vaincus, l'un pris par les cornes, l'autre par le cou, le troisième par le jarret gauche ou droit, selon la volonté du laceur.

La balle une fois en chemin, elle suit sa marche invariable, elle décrit sa courbe d'après les lois éternelles du mouvement et de l'attraction; la flèche du Cafre, celle du Bouticoudo ou de l'Ombazen, n'a ni caprice ni volonté dès qu'elle a quitté le doigt et la corde tendue : il n'en est pas de même du lazo, auquel vous seriez tenté de donner de l'intelligence.

Voyez : il tournoie contre un ennemi caché, immobile; il part; la victime aux aguets se dresse, s'allonge, se recourbe, se pelotonne; eh bien! le lazo, par un léger mouvement de son maître, change de direction, ralentit sa course ou la précipite et, comme l'aigle en chasse de la colombe, il a bientôt serré ses plis nerveux autour du quadrupède qu'il voulait atteindre.

Les historiens du moyen âge nous disent que l'enfant des Baléares ne déjeunait qu'après avoir abattu avec sa fronde le repas suspendu aux plus hautes branches d'un peuplier; au Chili, on croirait que les merveilles des temps passés veulent se renouveler.

Dès que vous avez quitté le centre de la ville, dès que les bambins jouissent d'un peu de liberté, vous les voyez, à vingt pas au moins du but, précipiter leur lazo, s'irriter à la défaite et sourire au succès.

Le but, quel est-il? c'est une corne de bœuf ou de chèvre placée sur un poteau à quatre pouces de distance d'une corne pareille, et vous entendez le jouteur dire *la droite, la gauche*, comme pour se préparer à la difficulté. C'est un spectacle ravissant à voir.

Et maintenant assistons au petit drame qui va se dérouler devant nous; drame sérieux, je vous l'atteste; drame complet, avec ses ruses, ses colères, ses péripéties, ses espérances et ses déceptions.

La fourmi a ses heures de violence, l'enfant ses moments de rage; ce n'est pas la taille qui fait l'irritation. Le ciron peut mourir dans un accès de d'hydrophobie, comme l'éléphant.

Deux Chiliens, deux enfants, ont échangé sur la route un mot blessant; le cartel est accepté par tous deux, et les voilà fermes sur les hanches, la haine au front, la vengeance à l'œil, la rage au cœur, postés face à face, comme ces héros d'Homère, hauts de dix coudées, qui faisaient retentir les vallons de l'éclat de leur voix et du choc de leurs armes.

Près d'eux, attentifs, haletants, sont le père et la mère des deux champions; puis viennent les amis, puis accourt la foule, alors surtout que Jep, ou Fernando, ou Lopez, ou Joachim, sont les jouteurs.

Un torrent les sépare, torrent profond, rapide, avec ses roches aiguës, avec son écume et son désordre. Un cri retentit..., le lazo tournoie et siffle; Jep a cru saisir le moment favorable, la courroie s'est élancée prompte comme la flamme; mais Fernando a bondi, et le bras qui avait précipité sur lui l'arme fatale est pris dans un nœud que le couteau seul peut diviser. Mais c'est en vain que la victime se hâte, le vainqueur pèse de toutes ses forces sur le lien de cuir, et les eaux du torrent bouillonnent à la chute d'un corps, auquel les parents alarmés s'empressent d'aller porter secours, presque certains qu'une revanche leur sera permise.

Oh! que je voudrais voir à Paris, dans un vaste cirque dressé près de la barrière de l'Etoile, deux Chiliens contre deux Chiliens, deux Paulistes contre deux Paulistes, deux Gauchos contre deux Gauchos, armés de leur lazo à nœuds ou à boules! Oh! que je voudrais être témoin de l'enthousiasme de la foule à ces admirables évolutions de la courroie élastique enlaçant l'adversaire alors qu'il est bravement assis sur son cheval, ou même quand il se fait un rempart du corps du quadrupède!

Il vous faut des émotions, n'est-ce pas? il vous en faut à tout prix, n'importe lesquelles : incendie, échafaud, misère, deuil, larmes dans la famille, guerre civile dans les rues; il vous faut des commotions voltaïques pour vous arracher à cette torpeur du bien-être qui vous écrase dans vos salons parfumés... Eh bien! puisqu'on vous a défendu les combats de taureaux, dont l'Espagne est si fière, croyez-moi, Sibarites désœuvrés, jetez sur un navire quelques-unes de ces pièces d'or oubliées au fond de vos coffres, ordonnez à un capitaine, fût-ce même ce Curet, de déplorable mémoire, dont le souvenir me donne des nausées, de vous amener, toutes voiles dehors, deux Gauchos, deux Chiliens, deux Paulistes, deux Patagons, *présentant* leurs exercices de chaque jour à la foule béante...

Après cela, spéculateur, ne vous occupez plus de votre fortune; elle est faite, elle est grande, elle est immense, et vous avez transplanté l'Amérique en Europe.

Cependant, si le sang ne vous épouvante point, pourvu qu'il ne coule pas à flots, recommandez à votre capitaine d'arrimer avec ses ballots deux Chiliens façonnés aux délassements du *cuchillo*, lame d'acier bien aiguë, bien tranchante, bien emmanchée, sans laquelle ils ne vont jamais en chasse à travers les pampas désolés.

Voyez : ils ont échangé un sourire et un regard provocateur, le défi est accepté; le puncho est roulé autour du bras, le combat commence. Vous croyez peut-être qu'il va être question d'une profonde blessure au cœur, d'une large entaille à la poitrine, d'une épaule ou d'un poignet amputé? Non, non, ceci est un combat à l'eau de rose, un duel tout de délicatesse; le vainqueur est celui qui effleure la main, la peau, qui déchire le moins l'épiderme.

Ils se sont dit : *va pour le front*, aussi c'est le front seul que menace le cuchillo, et le puncho en bouclier ne protége que les autres parties.

Le merveilleux de tout ceci, c'est que le jouteur menacé cherche à se faire blesser profondément pour gagner son pari, mais pas assez pour souffrir longtemps de la blessure. Vous diriez que c'est le front qui cherche le couteau et non le couteau qui cherche le front.

Eh bien! les gaillards ont une si prodigieuse adresse, que c'est à peine si une teinte rosée se dessine sur le front dans son attaque contre le *cuchillo* prudent, qui tomberait des doigts plutôt que de donner la mort.

Eh bon Dieu! je sais bien que mon récit trouvera quelques incrédules, mais je n'écris que pour ceux qui désirent apprendre, et je me soucie peu de ceux qui ne veulent rien savoir. Selon moi, ce qu'il y a de plus dramatique au monde, c'est l'histoire; on n'a nul profit à la tronquer, et le menteur se voit, tôt ou tard, jeter cette épithète à la face sans avoir acquis le droit de protester.

Ce n'est point pour ne pas voir que j'ai sillonné les Océans, visité les capitales, étudié les archipels; ce n'est point pour ne pas voir que j'ai bravé les tempêtes australes et les torpeurs de la ligne. Hélas! c'est pour avoir vu beaucoup, trop peut-être, que je ne vois plus aujourd'hui, et que mon cœur a cessé de s'épanouir à la fleur qui se colore, à la feuille qui grandit, à la magie de la distance, à celle du regard et du sourire.

Laissez-moi donc mon triste privilége, vous qui courez indépendants sur la terre, et ne m'arrachez pas la seule douceur qui me reste dans mon infortune : le souvenir des grandes merveilles du créateur.

A vous l'avenir, qui est presque toujours une espérance; à moi le passé, qui est presque toujours une déception.

Ne croyez pas pourtant que ces combats singuliers, ou plutôt ces singuliers combats dont je vous parlais tout à l'heure, se terminent toujours d'une manière si pacifique; le cœur du Chilien n'est pas exempt de passions, il s'irrite à la défaite, et quand une fois il rêve de vengeance, le lazo et le *cuchillo* remplissent bien leur mission : un cou est serré, une poitrine est ouverte.

Ici le duel est puni de mort; vainqueur ou vaincu, provocateur ou provoqué, n'ont à espérer aucune grâce; ou si, par imprévu, la clémence vient les atteindre, c'est pour les conduire au bagne, où ils sont traités comme des assassins.

Ainsi donc, point de pistolet ou d'épée, point de témoins non plus, car eux aussi subissent le sort des combattants. Mais le lazo a ses priviléges; il est une arme honorable, arme patricienne, quoique le peuple seul en fasse usage.

Le meurtrier qui étrangle avec la courroie est rarement poursuivi, car on n'a point versé de sang, et le sang seul fait le crime au Chili.

Quant au couteau, il est, comme l'épée, frappé de réprobation; et cependant pas un homme de la campagne ne s'éloigne de la ville sans avoir à ses flancs ou à l'extérieur de ses jarrets un cuchillo sans gaîne, toujours prêt à s'exercer contre le lazo ou contre un ennemi, s'appelât-il homme ou taureau, jaguard ou poumas.

Je ne sais si l'instinct du quadrupède poursuivi lui apprend la puissance de l'arme à l'aide de laquelle on le dompte, toujours est-il qu'on voit souvent la mule ou le taureau, touchés seulement par la courroie, s'arrêter net au milieu de sa course et trembler fébrilement à la menace seule du redoutable licou sifflant en l'air avant de s'élancer.

Le boa n'exerce-t-il pas la même puissance sur le buffle? l'aigle et le vautour ne paralysent-ils pas le vol de la colombe ou du moineau, qui va, pour ainsi dire, se jeter de lui-même dans les serres de son bourreau?... Ne niez pas le pouvoir du lacet si vous reconnaissez celui de l'aigle, du vautour, de l'epervier.

Gardez-vous de croire, en dépit des détails qui précèdent, que l'activité du Chilien soit chose avérée et constante, vous seriez dans l'erreur.

On dit du Français : il fut brave tel jour; je dirai du Chilien : il est actif de telle heure à telle heure et selon sa digestion.

Certes, le lazo en ses mains ne se repose guère, c'est un jouteur qui veut sa proie; mais le bras qui le fait agir, la pensée qui lui donne le mouvement et la vie ont leurs moments de torpeur, et le sommeil qui saisit la tête s'empare aussi des muscles et de la volonté.

Cependant il y a des taureaux à dompter, des chevaux ou des mulets à rendre esclaves, et le Chilien qui veut gagner son dîner doit accomplir sa tâche.

A cet effet, et pour ne pas trop s'épuiser à la lutte, il chemine lentement sur la route où doivent passer ses victimes; il échelonne des lazos à la hauteur des quadrupèdes, et quand ceux-ci sont mis en chasse, il est rare que le lacet n'en arrête pas quelques-uns au milieu du crépuscule, choisi pour cette guerre de flibustiers.

Mais ces piéges à mulets ne sont-ils funestes qu'aux champions que l'on veut atteindre? Hélas! non, et l'un de mes pauvres Aragonautes, fier du rapide coursier qu'il enfourchait depuis plus de deux heures, vous raconterait aujourd'hui sa mésaventure, s'il ne savait que je recueille dévotement tout ce qui se rapporte à mes compagnons de voyage.

Le pauvre ami, c'est Souflèto, Souflèto dont je vous ai dit la voix retentissante, Souflèto qui rivalise souvent avec les vagues océaniques, alors que le tornado les saisit et leur fait escalader les cieux. Souflèto *le Printanier*, ainsi nommé à cause de la grande quantité de boutons roses et blancs dont son front et ses joues sont émaillés en toute saison... Ecoutez : riche de son puncho et de son panama ombrageant ses épaules inégales, il allait, il allait aiguillonnant son bucéphale isabelle, et la nuit commençait à s'emparer de la terre.

Impatient de triomphe, il provoque ses camarades, et part de toute la rapidité des jarrets d'un jeune et vigoureux cheval.

Gare, gare! il va escalader d'un bond le clocher de Valparaiso; mais le lacet tendu remplit son office, et le malheureux Souflèto, pris par le cou, se voit arracher à sa monture et reste suspendu, flottant en l'air comme le cadavre de Marigny aux fourches de Montfaucon.

Les amis accourent; le lacet est coupé : la victime, à demi expirante, tombe sur le sol poudreux, et c'est à peine si elle put, huit jours après, balbutier le récit de sa strangulation comico-dramatique.

Au reste, Souflèto mérite le châtiment infligé par le lacet : son père est fabricant de *pianos!!!* Dieu est juste, et Souflèto n'est pas son prophète.

JACQUES ARAGO.

MADEMOISELLE SOPHIE CRUVELLI.

Il y a quelques années, deux jeunes filles, deux sœurs, toutes deux charmantes, traversaient une capitale de l'Allemagne. Elles venaient de donner un concert, dont elles emportaient la recette en or dans leur bourse. Elles furent arrêtées, à la porte de la ville, par le chant d'une mendiante, dont le costume trahissait une ancienne richesse, et la voix une méthode extraordinaire. Après l'avoir écoutée avec plaisir, elles l'interrogèrent avec sympathie, et apprirent que c'était une cantatrice déchue de la vogue à la misère. L'une des sœurs, qui aspirait au théâtre, frissonna de terreur, et, dans un noble élan de charité, elle donna sa bourse à la pauvre femme. Celle-ci tomba à ses pieds, tout en larmes, et l'examinant d'un œil fatidique : — La fortune et la gloire vous récompenseront, lui dit-elle; acceptez et gardez ce souvenir de moi, vous y trouverez l'histoire de mes malheurs, qui deviendra celle de vos succès. Et la mendiante remit à la jeune fille son dernier bijou, un petit médaillon de vermeil, sur lequel étaient gravés ces mots : *Allemagne. Italie. Angleterre. France. Elvira. Norma. La Figlia del*

Reggimento. Amina. Abigaïl. Léonora. Mlle Sophie Cruvelli (car c'était elle, alors inconnue) vit dans ce cadeau un talisman magique, et dans ces mots une prophétie de sa destinée. Elle a suivi, en effet, de ville en ville et de rôle en rôle, l'échelle indiquée par le médaillon, qu'elle garde et consulte fidèlement. Et chaque degré a été marqué pour elle d'un nouveau triomphe de plus en plus éclatant. Elle a débuté en Allemagne, a passé en Italie et en Angleterre, et est venue enfin aux Italiens, en France, mettre le comble à sa renommée. Au printemps dernier, elle y surgissait dans l'Elvira, d'*Ernani*, et tout Paris applaudissait cette physionomie expressive, cette taille superbe et dégagée, ce geste franc et audacieux, cette admirable voix qui parcourt trois octaves presque complètes. Au mois de novembre dernier, elle rentrait, après Grisi, dans *Norma*, et voyait pleuvoir à ses pieds une avalanche de bouquets. Le mois suivant, elle remplaçait Mme Sontag, sans être écrasée de ce souvenir, dans la *Figlia del Reggimento*. Puis elle jouait Amina de la *Sonnambula*, unissant la finesse à la puissance. Puis dans l'Abigaïl de *Nabuco*, sous le casque, la cuirasse et la lance, elle a fait littéralement crouler la salle des Bouffes. Enfin dans Léonora de *Fidelio*, elle a vaincu au nom de Beethoven, comme autrefois Mme Schrœder-Devrient. Vous voyez



Mesdemoiselles Sophie et Marie Cruvelli.

que tous les rôles du médaillon sont épuisés, et toutes ses prédications vérifiées l'une après l'autre. N'est-ce pas le cas de répéter que l'aumône enrichit, et qu'un bienfait n'est jamais perdu?

Telle est l'histoire que me racontait avant-hier un dilettante, à l'orchestre des Italiens.

— Eh ! que va faire Mlle Sophie Cruvelli, demandai-je, maintenant que le médaillon n'a plus rien à lui dire?

— Elle va écouter son cœur, et offrir sa voix et le piano de sa sœur Marie aux bonnes œuvres qui les réclameront pour les malheureux, les veuves et les orphelins.

— A merveille ! alors je vais prier le *Musée des Familles* de publier votre récit, avec le portrait des deux sœurs. Quand chacun saura la touchante origine de cette renommée; —quand on verra sur la poitrine de Mlle Sophie l'humble bijou de la mendiante parmi les diamants et les perles, toutes les bouches crieront bravo! toutes les mains applaudiront, et toutes les bourses se videront dans la caisse des pauvres.

C. DE CH.

UN NOUVEL OUVRAGE D'AVISSEAU.



Vase d'Avisseau, de Tours, tiré du cabinet de M. Pitre-Chevalier. Dessin de M. Catenacci.

Nous avons promis à nos lecteurs de les tenir au courant des travaux d'Avisseau, l'émailleur de Tours, notre nouveau Bernard Palissy. Voici un de ses derniers chefs-d'œuvre, rendu aussi fidèlement que possible par le crayon de M. Catenacci. C'est un pot à tabac, poétisé avec une richesse et une grâce, avec une science et une perfection, qui en font en même temps un tableau et un bijou. Un vieux tronc d'arbre creux surgit d'une masse de roches, entre des fougères et des plantes grimpantes. Une couleuvre, enroulée à l'entour, guette une grenouille posée sur le couvercle. Des lézards rampent çà et là, montrant leur tête éveillée hors des trous. A droite et à gauche, deux cartouches de pierre offrent les armes de la Touraine et de la Bretagne, et un paysan breton fumant sa pipe. On lit au revers du couvercle : A M. PITRE-CHEVALIER, AVISSEAU PÈRE ET FILS. 1851. Ces deux noms expliquent les attributs du vase. C'est la Touraine et la Bretagne, l'art et la littérature se donnant la main, dans un hommage de l'émailleur Tourangeau à l'historien de la *Bretagne ancienne et moderne*, au rédacteur en chef du *Musée des Familles*.

SCÈNES ET MOEURS DE L'ALGÉRIE (1).

LA JUMENT NOIRE DU SAHARA.

I. LA TENTE DE MOHAMED.

— J'ai vu de mon œil, et la vérité est dans ma bouche, nous disait le vieux Mohamed. Le soldat au turban vert (zouave) est comme le chaous (bourreau), frappant toujours sans jamais se rassasier. Le chasseur noir (chasseur de Vincennes) a la mort dans son regard; elle vole au commandement du chef. Le chasseur bleu (chasseur à cheval), c'est la grêle ; elle court et frappe en tous lieux ; nul n'y échappe. Et vous tous, vous êtes unis dans la main du commandement comme la batterie est unie au fusil et la balle à la poudre qui la chasse. Vous êtes en nuée comme les sauterelles, aujourd'hui ici et demain là, partout les maîtres du champ ; mais béni soit Dieu ! la vérité est avec vous, et la justice vous guide. C'est pour cela que le Puissant vous a donné cette terre. Au temps de la poudre, pourtant, je ne vous ai jamais redoutés, lorsque je montais ma jument noire. Elle n'a pas de sœur en ce monde. C'est une hirondelle.

Le vieux cheik se tut alors, et but à petites gorgées une tasse de café.

La jument noire était devant nous, les deux pieds attachés à la corde, les reins abrités par un large tapis ; et sa jolie tête, penchée en avant, nous regardait comme si elle eût compris l'éloge.

Nous recevions ce jour-là l'hospitalité du caïd des Harars, dont les tentes se dressaient au milieu de riantes prairies, sur les hauts plateaux, limite des terres labourables et du désert. Chassant le froid et le brouillard, le printemps avait ramené la verdure, et, dans le Serrssous, entre les gonflements de terrain, qui se poussent les uns les autres comme les houles de la mer, s'étendaient les pâturages à l'herbe touffue, où les juments du sud puisent cette énergie qui leur a donné un si grand renom. Mohamed, l'heureux propriétaire de la belle *Quaala*, était un rusé compère, passé maître en finesse ; il savait lire les hommes et comparer le passé ; aussi avait-il la sagesse en partage ; citer une parole de lui, c'était citer un oracle. Sa bonhomie malicieuse nous le faisait aimer, et nous allions souvent chercher quelques heures de distraction sous sa tente.

Dès que les chiens du douar, aux oreilles courtes et jetées en avant, au museau de fouine, avaient annoncé notre venue, Embarek, le nègre, se précipitait avec les serviteurs pour tenir nos chevaux : le vieux caïd lui-même, quittant son repos, nous adressait le salut des hôtes. — Soyez les bienvenus, les invités de Dieu. Nous entrions alors, en nous baissant, sous la tente de poil de chameau, solidement amarrée à la terre, comme l'on amarre un navire, soutenue au centre par un bâton de cinq pieds de haut. Là, nous prenions place sur des tapis, au milieu des selles et des armes, et les causeries s'engageaient.

Le couscouss (1) avait rassasié le voyageur, et, le repas terminé, nous avions parlé des *jours noirs*, quand la fumée de la poudre voile le soleil. Telle était l'origine des réflexions du vieux Mahomed, écoutées dans un religieux silence par l'assemblée arabe, accroupie sur ses talons, les bras croisés sous le burnous, semblable à des vautours au repos.

— Vous tous, Nazaréens, reprit quelques instants après Mohamed, vous ne savez pas le prix d'un cheval. Pour vous, serviteur, le cheval n'est pas un ami, et pourtant Dieu l'a donné pour compagnon à l'homme du combat : c'est sa protection. — Unis tous deux, vous êtes forts ; il veille sur le danger qui s'avance, vous le protégez contre l'ennemi qui vient par derrière. Que craignez-vous ? — Un bon cheval dit à l'aigle : descends, ou je monte vers toi. Sa vue perce la nuit ; car, nul ne l'ignore : — Le lion et le cheval entrèrent en dispute pour savoir celui qui avait meilleure vue. — Le lion, pendant une nuit obscure, vit un poil blanc dans du lait; le cheval, un poil noir dans du goudron. — Et tous les témoins décidèrent en faveur du cheval. — Il est patient et résigné, prompt à la nourriture, attentif à l'étrier ; qu'il sache l'heure du repos et réponde à la parole du maître. Si vous avez un pareil cheval, remerciez Dieu ; ne le vendez jamais, ne soyez pas ingrats. Le prophète a dit : « Par les chevaux qui courent à perte d'haleine ; par les chevaux qui frappent la terre du pied pour faire jaillir l'étincelle ; par ceux qui attaquent l'ennemi au matin, qui font voler la poussière sous leurs pas, qui se frayent un chemin à travers les goums ennemis (réunion d'hommes armés). En vérité, l'homme est ingrat envers son Seigneur ! » Et cela est bien dit, car Dieu a marqué lui-même le signe des prédestinés. Heureux qui sait y lire, il connaîtra la confiance et choisira son cheval selon les jours. Deux marques blanches derrière l'oreille, sur l'élévation de la tête, indiquent sa force et sa rapidité. Une tache brune, entourée de poils blancs, est, pour le cavalier, le chemin du bonheur ; mais si dans l'intervalle des taches le poil est hérissé, fuis un pareil cheval, car la tombe du cavalier qui le montera est déjà entr'ouverte. Au livre des paroles de notre seigneur Mahomed, que rapporte Sidi Boukari, tu trouveras tous ces signes et aussi la vérité.

— *Ai ouah*, reprit un taleb, le savant de l'endroit, assis à mes côtés. — C'est bien dit, en effet ! — Le paradis de la terre se trouve sur le dos du cheval, dans le fouillement des livres, ou bien, ajouta-t-il en baissant les yeux, sous les deux sourcils d'une femme. Puis, élevant la voix, il ajouta : les biens de ce monde, jusqu'au jour du jugement, seront pendus aux crins qui sont entre les yeux de nos chevaux.

Comme le taleb voyait un sourire se glisser sur mes lèvres : — Vous autres, fils de l'erreur, dit-il, vous riez de tout, et la croyance est loin de votre cœur. — Sidi Boukari ne trompe pas, ces paroles sont de lui ; et si tu veux un témoignage, écoute ce qui est arrivé au temps des sultans de Tlemcen ; retiens et ne doute plus.

Près de la fontaine d'*Aïn el Haout* (2), demeurait un

(1) Voyez le *Courrier d'Afrique*, t. XIV, p. 257, 289, et t. XV, p. 89, 161, 257.

On se souvient avec quelle verve et quel esprit était écrit ce *Courrier d'Afrique*, où M. de Gondrecourt nous traçait, de la pointe de son épée, les mœurs, les paysages et les combats d'une partie de l'Algérie française. Une autre partie de cette contrée, la plus intéressante et la moins connue, nous est révélée aujourd'hui dans la *Jument noire du Sahara*. Nos lecteurs ne seront pas surpris de l'intérêt et de la vérité poétique de cet épisode, où se mêlent si heureusement le caractère arabe et le caractère français, lorsqu'ils le verront signé d'un nom qui est à la fois une gloire dans notre vieille armée et une autorité dans notre jeune littérature.

(1) Pâte de blé roulée sur un tamis et cuite à la vapeur de bouillon. — (2) Fontaine qui se trouve dans les jardins des environs de Tlemcen.

homme pauvre, mais confiant dans la parole du prophète. Un jour, sur sa route, comme il priait, cet homme trouva une jument morte ; aussitôt il lui coupa la tête et l'enterra sur le seuil de sa porte, en disant : je deviendrai riche, s'il plaît à Dieu. — Les jours pourtant se suivaient et les richesses n'arrivaient pas ; mais le croyant ne douta point. Vers cette époque, le sultan de Tlemcen étant sorti, fut pris de fatigue près de la demeure du pauvre, et s'arrêta pour se reposer à l'ombrage de la fontaine. — Lorsque l'heure du départ fut arrivée, son cheval, qu'un esclave retenait à grand'peine, se mit à hennir, à piaffer, puis bientôt bondissant, il s'échappa des mains du palefrenier. Tous les cavaliers coururent après, mais il les évitait toujours, quand on le vit tout à coup s'arrêter de lui-même sur le seuil d'une vieille masure, qu'il flairait tout en le fouillant du pied. — Alors un Arabe, jusque-là spectateur impassible, s'approcha du cheval sans l'effrayer, comme s'il en eût été connu, le caressa de la voix et de la main, le saisit par la crinière, car sa bride était en mille pièces, et le ramena au sultan étonné.

— Comment as-tu fait, lui demanda le prince, pour dompter ainsi ce cheval ?

— Vous n'en serez plus surpris, seigneur, répondit le croyant ; la parole du prophète était présente à mon cœur ; n'a-t-il pas dit : « Tous les biens de la terre, jusqu'au jour du jugement, seront pendus aux crins qui sont entre les yeux de nos chevaux ? » J'avais enterré sur le seuil de ma maison la tête d'une jument ; le reste s'est fait par la bénédiction de Dieu.

Le sultan fit à l'instant fouiller la terre, et quand il vit que l'Arabe avait dit vrai, il s'empressa de récompenser celui dont la foi aux paroles du prophète était si grande ; le pauvre reçut un beau cheval, des vêtements superbes, et des richesses qui le mirent à l'abri du besoin pour le reste de ses jours.

Pendant que le taleb achevait ce récit, sur un signe du caïd, un des cavaliers avait pris une flûte de roseau ; un second, un vase de terre dont l'extrémité est couverte d'une peau tendue ; et dès que le conteur eut cessé de parler, le son tristement modulé de la flûte, le bruit cadencé du tambour que la main frappait à intervalles réguliers, avertirent les gens du douar que la voix du poëte allait se faire entendre. Aussitôt tous accoururent, et ceux qui n'avaient pu trouver place sur les tapis, se serrèrent devant l'étroite ouverture, tandis que les enfants demi-nus, couchés à plat ventre sous les rebords de la tente, glissaient leurs têtes rieuses à travers les selles, et fixant le poëte de leurs deux yeux de feu, se préparaient à écouter, sans perdre une parole, une de ces improvisations dont l'attrait est si grand pour les Arabes.

Le poëte qui devait, ce jour-là, charmer les loisirs des guerriers pasteurs était un homme à la taille élancée. De grands haïks blancs entouraient sa figure pâle et mate, où son œil brillait plus vif que la première étoile de la nuit. Il lança d'abord son regard à droite et à gauche, le releva comme si son esprit évoquait les puissances d'en haut, puis rabaissant tout à coup ses longs cils vers la terre, il croisa les bras sous son burnous, et lorsque le silence se fut emparé de tous, il commença d'une voix sourde, mais pleine d'harmonie, un chant en l'honneur des chevaux.

Il semblait avoir donné son âme à cette flûte et à ce tambourin sauvages, tant ils suivaient ses moindres inflexions, se calmant, s'animant, suspendus au son qui sortait du fond de sa poitrine ; et lui, toujours comme une statue à qui la voix aurait été donnée, tenait captive et fascinée cette rude assemblée de guerriers, lorsqu'il disait :

Mon cheval est le seigneur des chevaux, — Il est bleu comme le pigeon sous l'ombre, — Et ses crins noirs sont ondoyants. — Il peut la soif, il peut la faim, — Il devance le coup d'œil, — Et véritable buveur d'air, — Il noircit le cœur de nos ennemis.

Aux jours où les fusils se touchent, — Mebrouk (heureux) est l'orgueil du pays.

Mebrouk, pourquoi hennir ainsi, — Pendant le jour, pendant la nuit ? — Tu dénonces mes embuscades — Et préviens mes ennemis. — Tu penses trop aux filles de nos chevaux ; — Je te marierai, ô mon fils !

Mais où trouver mes amis — Dont les juments sont si nobles ? — Où sont ces chevaux blancs comme la neige — Qui tombe en sa saison ; — Ces chevaux noirs comme l'esclave — Ravi dans le Soudan ; — Ces chevaux verts (1) comme le roseau — Qui croît au bord des fleuves ; — Ces chevaux rouges comme le sang, — Premier jet d'une blessure, — Et ces chevaux bleus comme le pigeon sauvage — Quand il vole sous les cieux ? — Où sont ces longs fusils si droits, — Plus prompts que le clignement de l'œil ; — Cette poudre de Tunis, — Et ces balles fabriquées dans des moules, — Qui traversaient les os, — Déchiraient le foie — Et faisaient mourir la bouche ouverte ?

Mon cœur brûle pour mes frères ; — Nulle part je n'ai vu de pareils guerriers... — O mon Dieu, rendez aveugles — Ceux qui pourraient leur porter envie.

Leurs femmes, fraîches comme des coquelicots, — Ne sont-elles pas portées sur des chameaux, — Ces vaisseaux de la terre, — Qui marchent du pas noble de l'autruche ? — Et le tatouage bleu de leurs membres — Ne fait-il pas plaisir à voir ? — Tout en elles ravit l'esprit — De ceux qui croient en Dieu. — Vous diriez les fleurs des fèves, — Que l'Éternel a créées.

O mon pigeon chéri, — Dont les ailes sont bigarrées, — Et qui savez le pays ; — Partez, volez sous les nuages, — Ils vous serviront de couvertures. — Allez trouver mes amis. — Donnez-leur cette lettre ; — Dites-leur qu'elle vient d'un cœur sincère. — Revenez vite et apprenez-moi — S'ils sont heureux ou malheureux.

Vous verrez Cherifa. — C'est une fille fière ; — Ses longs cheveux tombent avec grâce — Sur ses épaules larges et blanches. — Son cou, c'est l'étendard que plantent nos guerriers — Pour braver l'ennemi, — Ou rallier les fuyards ; — Et son corps sans défauts — Vient insulter au marbre — Qu'on emploie pour bâtir — Les colonnes de nos mosquées.

Dites-lui qu'elle a blessé son ami — De deux coups de poignard, l'un aux yeux, l'autre au cœur...

Mes frères sont à Askoura : — Dieu soit loué ! — Qu'on m'amène mon cheval, — Et vous, pliez les tentes.

Je donnerai une fête, — Où paraîtront les jeunes gens, — Les étriers qui brillent, — Et les selles richement brodées. — On y frappera la poudre — Au son de la flûte et du tambour. — Je marierai Mebrouk, et ses fils seront nommés — Les fils des juments bien soignés !

Il se tut. Un frémissement courut l'assemblée entière ; et lorsque nous nous levâmes, tous les regards, tournés vers nous, semblaient dire : — Qu'en pensez-vous, chrétiens ? Un chasseur d'Afrique est dur à l'émotion ; nous faisions partie de ce corps respectable, et pourtant nous n'avions pu nous dérober à l'impression d'une scène qui rappelait la simplicité pleine de grandeur d'un récit de la Bible.

A quelques heures de là, assis au coin du feu de bivouac, le poëte, les Harars et la jument noire étaient encore le sujet de causeries, où l'éloge avait seul part.

Un vieux Turc, officier aux spahis, écoutait sans ouvrir la bouche. Tout à coup, imposant silence du geste, il dit : — Avec l'Arabe, garde toujours la méfiance ! qu'elle soit ton vêtement. S'il en est un d'aventure dont tu te croies sûr comme de toi-même, qu'un seul de tes

(1) Les Arabes appellent ainsi le cheval *louvet*.

yeux se ferme à la fois ! S'il plaît à Dieu, nous tondrons bientôt la laine à ces fils de chien, car leur cœur est tortueux, et ils méditent la trahison.

Puis le vieux Turc reprit tranquillement sa pipe et son silence, nous laissant à nos enthousiasmes, qui n'en continuaient que de plus belle.

II. — LE COUP DE MAIN.

Quelques mois plus tard, la révolte du pays entier prouvait la vérité de ces paroles; et, après être retournés jusqu'au bord de la mer, nous rejoignîmes, au mois de décembre 1845, une colonne qui se trouvait établie au bivouac, sous les murailles de Thinet, non loin des plateaux où nous écoutions naguère les chants du *barde* du Serrssous (1).

L'escadron venait de mettre pied à terre. Les gardes d'écurie tendaient les cordes ; chacun attachait au paturon du cheval l'entrave qui le retenait prisonnier. Les armes étaient mises en faisceau, les petites tentes de trois pieds de haut, abri de quatre hommes, se dressaient derrière les chevaux. C'était partout une activité pleine d'ordre, et l'officier de service était resté au milieu des rangs, jusqu'à ce que le bivouac fût complétement installé. Nous avions déjà laissé notre harnais de route, quand un planton vint avertir le capitaine de se rendre avec ses officiers à la tente du chef d'état-major, pour affaires de service. Tout en jurant, chacun reprit son sabre et accrocha les agrafes de l'uniforme. Un chef arabe, suivi de deux cavaliers, arrivait en même temps à l'état-major.

— Voilà Mohamed ! dit l'un de nous.

— Non, reprit un autre, Mohamed et sa jument noire sont inséparables, et le cheval est gris !... Pardieu ! c'est bien lui pourtant ! serait-il donc arrivé accident à sa favorite ? A ce moment, le planton de service nous fit signe d'entrer sous la tente.

Une petite table pliante en bois blanc couverte de papiers, deux cantines, un tabouret de toile, quelques armes, c'était là tout l'ameublement. Nous restâmes debout, appuyés sur nos sabres, et Mohamed prit place après avoir échangé un bonjour du regard.

Grand, sec, la voix brève, le regard net et précis, le chef d'état-major de cette colonne, connue par sa ponctualité proverbiale, ne perdait guère le temps en paroles oiseuses. Aussi, sans autre préambule :

— Messieurs, dit-il, les Harars, vous le savez, ont abandonné notre cause, il y a deux mois ; leur caïd Mohamed et quelques cavaliers sont seuls restés fidèles. Après s'être éloignés dans le sud, ils se rapprochent de nous, et nos espions nous ont appris qu'un certain nombre de leurs cavaliers se tiennent prêts à tenter un coup de main sur les Ouled Rhelif, qui viennent de faire leur soumission. Chaque nuit ils envoient des cavaliers en reconnaissance ; ces gens s'arrêtent à une demi-lieue d'ici, près du grand arbre ; et souvent même, un chérif, qui a puissamment contribué à leur défection, s'y trouve afin d'échanger les nouvelles et de recevoir les avis. Nous avons besoin de prisonniers ; il s'agit de les surprendre et de les enlever. Comme vous êtes restés pendant ces derniers temps dans le pays, et que vous connaissez les moindres replis de terrain, le général vous a choisis pour cette mission importante. A dix heures du soir, vous ferez donner l'orge aux chevaux ; les chasseurs ne seront prévenus qu'à ce moment, et, quel que soit le temps, les manteaux doivent être roulés sur les fontes. Mohamed vous accompagnera et vous servira de guide ; vous arriverez au vallon où doit se tenir l'embuscade, en faisant un grand arc de cercle. Si elle manquait, au jour vous reviendriez, en passant par Tagdempt, longeant le bois, et examinant avec soin les empreintes fraîches que pourrait porter la terre. Mais rappelez-vous qu'avant tout il faut des prisonniers, et que peut-être parviendrez-vous à saisir un des hommes qu'il nous importe le plus d'avoir en notre pouvoir. Ainsi donc, pas de coup de feu et le sabre dans le fourreau ; ne vous défendez que dans le cas de la plus impérieuse nécessité. C'est une mission de toute confiance, elle demande autant de prudence que d'audace, car rien ne doit vous arrêter. Le général m'a chargé de vous dire qu'il comptait sur vous. Le 4e chasseurs, messieurs, je l'espère, ne fera pas mentir sa vieille réputation.

Et, nous saluant, le chef d'état-major indiqua que l'entrevue était finie.

— Capitaine, ajouta-t-il, comme nous sortions de la tente, plus joyeux qu'en y entrant, vous passerez à l'état-major avant de monter à cheval, pour prendre les derniers ordres.

— Eh bien ! dîmes-nous à Mohamed, dès que le respect de la discipline ne retint plus nos langues, te voilà donc tout seul ? Allons, viens prendre le café avec nous, et raconte ce que tu as fait des tiens.

— La fumée de l'orgueil a voilé leurs yeux, répondit-il. Ils croient que le roitelet peut lutter avec l'aigle, et ils ont fui ma parole qui leur donnait le bon conseil ; mais, s'il plaît à Dieu, lorsqu'ils auront perdu leurs plumes, ils seront bien forcés de venir chercher un abri sous mon burnous.

— As-tu au moins ta tente avec toi ? (L'usage interdit de demander autrement des nouvelles de la famille.)

— Oui, reprit-il, les miens ont suivi mes pas ; mais un échappé du démon a dérobé la chérie de mon cœur, celle en qui j'avais mis mon orgueil, la jument noire qui me portait aux jours douteux.

— Pauvre Mohamed, lui dîmes-nous, comment ta vieille expérience a-t-elle été mise en défaut ?

— Avez-vous gardé souvenir, continua Mohamed, de cet homme qui chantait sous ma tente, la dernière fois que vous êtes venus vous y asseoir ? Il arrivait du côté de *Stitten* (1). C'était, comme ils sont tous, un porteur de nouvelles, qui sur nos hauts plateaux annoncent aux uns ce que savent les autres. Toujours dans nos tribus ils ont été en honneur, mais celui-ci avait donné son âme à l'hadj Abdel-Kader, et, chargé de semer le mal, il cachait en son cœur les paroles tortueuses. — Son frère, disait-il, échangeait des laines sur les marchés du Tell, et devait venir le retrouver. Durant ce temps ses paroles, comme le vent qui chasse la cendre du foyer et ravive le feu assoupi, s'en allaient remuer les cœurs de la tribu. Il évoquait les feux de la poudre, parlant toujours de l'heure prochaine où le vrai croyant régnerait de nouveau sans partage. Tous prêtaient une oreille attentive à ses paroles, et un soir il tenta près de moi leur douceur ; mais je lui dis : Tu a reçus parmi nous l'hospitalité de Dieu, ne trouble pas notre repos, et impose silence à ta langue, sinon je te fais saisir. — Il se tut alors. Le lendemain son frère arriva avec les nouvelles de malheur. Des lettres des chefs du Tell annonçaient que la poudre avait parlé, qu'un ruisseau de sang vous avait rejetés dans la mer d'où vous étiez venus, que le sultan approchait semant le bien aux

(1) On appelle *serrssous* un pays de pâturage qui se trouve entre la terre labourable, ou Tell, et le *Sahara* ou pays du vide.

(1) Petite ville qui se trouve dans une des oasis du désert du Sahara.

fidèles, rassasiant les vautours avec les cadavres de ceux qui le fuyaient, car sa course était plus rapide que celle du lion. Alors, l'esprit de révolte qui s'agitait en eux éclata, et la tribu entière s'écria : Courons au sultan! — Et d'autres arrivaient, confirmant la vérité de ces discours. Ma parole fut vaine, car il avait dépouillé son voile, et montrant le cachet de l'émir, il avait dit : Le sultan m'a envoyé vers vous pour ramener le bien qui s'était éloigné de vos tentes. — Et il voulait faire de ma tête le trophée de soumission; mais ceux de mon sang m'entouraient, et je me frayai passage jusque sous les murs de votre fort. Dans le tumulte la jument noire, ma force au jour du combat, fut enlevée par le traître, et maintenant elle lutte contre vous, montée par lui, car ce fils du Lapidé (1) est la chaîne qui lie les tribus à la révolte. — S'il plaît à Dieu, nous le saisirons cette nuit.

— Et il plaira à Dieu, reprîmes-nous en chœur; va, Mohamed, le 4e chasseurs te le jure, tu auras ta jument noire.

Chacun se sépara alors, afin de se retrouver prêt et dispos lorsque l'heure de la fatigue aurait sonné.

L'aspect d'un bivouac, cette ville ambulante, change à chaque heure du jour. Vers les cinq heures dans la cavalerie, le corps le plus occupé, le pansage est fini, les chevaux ont reçu les soins de leurs cavaliers, et lorsque le dernier coup de trompette sonne au 4e chasseurs, la petite maîtresse la plus difficile ne trouverait rien à reprocher ni au poil du cheval, ni à la propreté du maître, l'élégance du soldat. C'est aussi le moment du festin, qu'un trou creusé en terre, deux pierres et une marmite suffisent à préparer, et qui versé dans une gamelle, est mangé par les six hommes formant l'escouade. Le biscuit trempé dans l'eau, grillé au feu, afin de l'amollir et de le gonfler, reçoit alors le morceau de bœuf que maintient le pouce, tandis que l'autre main tient le couteau à l'aide duquel on prolonge, grâce aux petits morceaux qu'il découpe, les joies de Lucullus. La gaieté ne fait pas faute d'ordinaire, mais ce jour-là elle était plus grande que de coutume. Les chasseurs avaient vu les officiers mandés à l'état-major, pendant le pansage ils avaient inspecté avec un soin tout particulier les chevaux, les armes et les hommes; aussi les vieux routiers de l'escadron s'étaient-ils dit, à voix basse, *il y aura du tabac cette nuit*; mais, insouciants comme des gens habitués à n'avoir jamais à eux que l'heure présente, ils continuaient tranquillement leur vie accoutumée, comme s'ils ne devaient pas être dérangés d'une seconde.



L'hospitalité sous la tente. La jument noire de Mohamed.

La nuit tomba vers six heures et demie sur le camp;

(1) Les Arabes appellent souvent ainsi le démon. La croyance musulmane affirme que les démons furent chassés du ciel à coups de pierre.

nulle expression ne peut mieux peindre ce voile épais qui en moins de cinq minutes enveloppe en Afrique la nature entière; les clairons de l'infanterie sonnèrent la retraite, les postes de nuit se réunirent, les gardes d'écurie donnèrent la botte aux chevaux, et l'escadron qui s'attendait à recevoir un ordre, ne voyant rien venir, se coucha tranquillement sur la terre, son lit de chaque nuit, où l'on dort tout aussi bien que dans des draps de batiste et avec des rideaux roses.

A partir de la retraite, le tambour de veille à l'état-major marquait les heures en battant sur sa caisse un nombre de coups égal au chiffre de l'heure; ce son qui s'entend au loin, au milieu du grand silence, rappelle que dans la *ville de guerre* il en est toujours dont l'œil ne se ferme jamais. Pour nous, réunis sous la tente du capitaine, la fumée de nos pipes essayait de nous distraire de la longueur du temps, et ce fut avec une grande joie que nous entendîmes la demie de neuf heures.

— Maréchal-des-logis du jour, dit aussitôt à voix basse l'officier de service qui s'était rendu dans les rangs.

— Voici, lieutenant.

— Avertissez les hommes sans bruit, qu'on selle les chevaux; faites donner trois poignées d'orge. Chaque chasseur prendra ses cartouches, un biscuit. Les chevaux blessés, désignés cette après-midi au pansage, resteront; leurs cavaliers garderont les effets. Les manteaux seront roulés sur les fontes. Que dans chaque peloton, les sous-officiers veillent à ce que les couvertures soient bien pliées.

Cinq minutes après, tous étaient debout, quittant la blouse et le pantalon de toile, pour prendre le pantalon de drap rouge, que termine la basane de cuir. Chaque cheval dévorait sa provende, et les longues couvertures, enlevées des petites tentes, se pliaient en huit avant d'être placées sous les selles.

Le capitaine alla prendre les instructions dernières à l'état-major-général. Il revint ramenant Mohamed; rien n'est changé, dit-il, aux ordres que vous avez reçus cette après-midi. Allez voir si tout est en ordre; faites part à vos hommes des instructions. L'*assemblée* aura lieu sans bruit, dans un quart d'heure, lorsque le brouillard sera plus épais. Chaque chasseur était à la tête de son cheval, les sous-officiers firent leur rapport, et les officiers passèrent une inspection minutieuse, car, dans une marche de nuit, la moindre négligence dans le paquetage de guerre peut amener des blessures, et par suite rendre les chevaux indisponibles pour le reste de la campagne; puis ils communiquèrent les ordres aux soldats.

— Eh bien! nous voilà encore en route, dis-je à un vieux brigadier, à qui de longs services donnaient son franc-parler.

— C'est-à-dire, lieutenant, nous allons à la pêche. Ça pourra être gai, mais il y a tout de même de l'*embêtement*, va falloir les traiter comme des demoiselles dont on craint de salir les belles robes.

— Laissez courir, répondis-je, nous allons chercher la glu, afin d'en prendre d'autres. Et surtout, ne perdez pas la mémoire; rappelez-vous, pas de bruit, et la main haute, pour empêcher les chevaux de hennir; et si vous en pincez, n'allez pas faire les conscrits, et boire le verre entier, quand vous ne devez que goûter le vin. On casse les reins au premier qui en tue. Ainsi, attention.

— A cheval, fit dire le capitaine. Les chevaux amenés en avant des faisceaux, chacun monta à cheval, on se compta à voix basse, et les rangs furent rompus par deux. Le capitaine marchait en tête avec Mohamed; les officiers sur le flanc, à la hauteur de leur peloton. La petite troupe passa entre l'intervalle des faisceaux, les sentinelles seules interrompaient un instant leur marche solitaire, pour la saluer d'un geste silencieux, et la suivait du regard, jusqu'à ce qu'elle eût disparu dans le brouillard qui couvrait la pente rapide conduisant à la plaine du Serrssous. Etabli à mi-côte, sur un large plateau, entre deux collines dont l'une portait les fortes murailles de Thiaret, le bivouac présentait en ce moment l'image du repos; et les feux, qui recevaient un éclat rougeâtre d'une brume légère, dessinaient seuls les longues lignes d'infanterie, étendues immobiles sur les rochers de grès. Mais à peine avait-on quitté ce plateau, à mesure que l'on avançait vers la plaine onduleuse, les nuées humides devenaient plus épaisses, et lorsque l'escadron fit halte au pied de la montagne, c'est à peine si l'on distinguait la tête du cheval qui précédait dans le rang. Mohamed avait heureusement l'instinct d'un chien de chasse; il semblait que cet homme connût la route au son que le sol rendait sous le pied de son cheval, car il conduisait les chasseurs sans hésiter une seconde à travers ces ténèbres de la terre et du ciel. Après deux heures d'une marche pénible, l'escadron s'arrêtait dans un pli de terrain, que traversait un sentier. Les cavaliers harars suivaient d'ordinaire ce chemin pour se rendre à leurs entrevues nocturnes. Chaque homme resta sur son cheval, grelottant sous la brume qui perçait ses vêtements, mais immobile, toujours l'œil au guet. Mohamed avait seul mis pied à terre avec le capitaine, et de temps à autre ils appuyaient l'oreille contre terre, afin de saisir le moindre bruit.

Une heure, deux heures, trois heures se passèrent ainsi dans l'attente, et plus elle se prolongeait, plus le froid semblait devenir insupportable. La consigne imposait la patience; bon gré, mal gré, il fallait bien avoir cette vertu. Mais une demi-heure avant le jour, au moment où toutes les têtes se penchaient sous le poids du sommeil, le mot *attention!* courut les rangs. Le capitaine sauta sur son cheval, et Mohamed resta seul, l'oreille collée contre la terre. La fatigue s'était envolée, chacun attendait.

Mohamed se releva tout à coup et s'approcha du capitaine. Des cavaliers arrivaient du Sud, dit-il, suivant cette direction; un autre est venu du Nord, tous se sont arrêtés alors, et ont marché vers Tagdempt. L'embuscade est dénoncée. Dans cinq minutes il fera jour, le soleil boira le brouillard, nous pourrons suivre leurs traces, et s'il plaît à Dieu, comme ils ne croient point avoir été aperçus, peut-être les joindrez-vous.

Le capitaine ne put s'empêcher de laisser échapper un jurement bien accentué, et dès que la fâcheuse nouvelle fut connue, le froid et la fatigue reprirent sur-le-champ possession de chacun de nous. Le jour et le soleil vinrent enfin de compagnie. L'escadron entier poussa un soupir de contentement lorsque les premiers rayons séchèrent un peu l'humidité dont tous les uniformes étaient imprégnés. Nous avions rompu les rangs dans la direction de Tagdempt, Mohamed précédait l'escadron d'une cinquantaine de pas, son œil toujours fixé sur la terre, quand tout à coup, agitant son burnous pour faire hâter la marche: — Vois, dit-il dès qu'on l'eut rejoint, vois si je m'étais trompé, et il montrait les sabots des chevaux fraîchement marqués sur la terre. Au trot, au trot; leur avance est courte, ils marchent sans défiance, tu pourras les joindre.

L'allure est aussitôt allongée, chaque œil se met en quête, la chasse commence; mais la bête n'est pas encore

en vue, nous suivions la piste : elle indiquait toujours des chevaux marchant au pas; l'escadron s'en allait ainsi gravissant les petits mamelons, descendant les pentes légères sans que jamais le regard pût s'étendre au loin. On était arrivé à quatre cents mètres d'une rivière nommée la Mina, qui après être tombée dans le vallon de Tagdempt par une chute célèbre, côtoie la lisière des grands bois, ayant de pénétrer dans le Tell. Là seulement ils ont pris le trot, s'écrie Mohamed, montrant du doigt le sentier. Notre course n'en continue que plus rapide, et nous descendons à toute allure la pente escarpée de la ravine; mais arrivé au gué, il fallut s'arrêter, le passage était difficile et demandait des précautions pour éviter un accident cause d'un plus long retard.

Le pays venait de changer brusquement d'aspect : derrière nous ces mamelons sans fin de verdure qui n'ont jamais reçu l'ombre d'un arbre ; dans la ravine, les lianes épaisses, les buissons de lauriers, entourant d'une ceinture de rose les eaux qui se brisaient sur les pierres de grès dont le lit de la rivière était encombré. Face à l'escadron, les grands genévriers, les chênes verts et les thuyas au large feuillage, une vraie forêt; et sur la gauche, à quelques centaines de pas, commençait ce massif d'épaisse verdure dont le sommet atteignait les parois des roches élevées d'où la Mina se précipitait en nappe écumeuse.

L'avant-garde de l'escadron, après avoir passé la première, s'était portée en avant. Les traces continuaient, et les chasseurs reformaient leurs rangs ; l'ordre de reprendre la marche allait être donné, lorsque le cheval de Mohamed, qui donnait depuis quelques instants de fréquents signes d'impatience, dressant les oreilles, frappant du pied, ouvrant les naseaux, poussa un hennissement bref et aigu, et tournant la tête du côté de la cascade sembla écouter. Tout à coup, un autre hennissement répond clair et sonore, et le cheval fit alors entendre comme le cri de joie de la rencontre ; tout l'écho répéta un son triomphant.

A ce hennissement, les yeux de Mohamed lancèrent l'éclair. Ils sont là, dit-il, désignant les ombrages touffus qui cachaient la cascade. Des cavaliers ont continué la route pour changer la piste, tandis qu'eux, remontant le cours de l'eau, ont dérobé ainsi leurs traces. J'ai reconnu le hennissement de ma jument. Envoie les tiens le long des deux rives afin que toute issue leur soit fermée.

Une partie des chasseurs repassent la rivière, et se frayant un chemin à travers le fourré, parviennent jusqu'à une petite clairière, où cinq chevaux étaient attachés. Les cavaliers avaient disparu. Sautant alors lestement à terre, les chasseurs saisissent leur fusil qu'une courroie de cuir tient toujours suspendu à l'épaule, et ils s'avancent, escaladant le sentier humide, se glissant entre les arbres serrés. Devant eux, à cinquante pas, se dressait la muraille mousseuse ; les eaux éclairées par les rayons d'un soleil ardent semblaient une nappe de feu qui se précipitait dans un lit de verdure. Des deux côtés, les roches de grès prolongeaient leurs escarpements, d'où s'échappaient les plantes aux longues tiges. Dans leur course vagabonde, elles s'en allaient gagner les chênes verts et les grands érables qui s'élançaient d'une petite île que les eaux du torrent avaient respectée. S'accrochant aux anfractuosités du rocher, aux buissons d'épines, les cinq Arabes cherchaient à gagner le sommet; mais parvenus à mi-hauteur sur une petite plate-forme, il fallut s'arrêter; nul moyen humain de tenter l'escalade. Alors trois d'entre eux, voulant protester jusqu'à la mort, abattirent leurs longs fusils, et deux chasseurs tombèrent frappés par leurs balles; mais, fidèles à la consigne donnée, eux aussi s'accrochaient comme des singes à la roche, sans brûler une amorce. Le filet resserrait ses mailles, et, au bout de dix minutes, après avoir eu trois hommes encore blessés dans la lutte, la capture était saisie intacte, comme il avait été prescrit. Les chasseurs défilèrent dans les étroits sentiers, les blessés emportés sur des branchages, et le silence retomba sur cette oasis solitaire.

Le coup de main avait duré peu de temps, et le capitaine avait hâte de quitter cette ravine dangereuse, car le bruit des coups de fusil pouvait à chaque instant attirer un parti ennemi ; une fois sur le plateau, l'on n'avait plus rien à craindre. Les prisonniers, solidement attachés avec des cordes à fourrage, afin de rendre toute évasion impossible, furent placés entre deux chasseurs. On lia le mort en travers sur son cheval, comme un sac de farine, les pieds d'un côté, la tête de l'autre. Il n'y a pas d'autre moyen de les transporter. Les blessés pouvaient heureusement se tenir debout, en sorte que rien ne retarda la marche de l'escadron. Sur les dix heures, les trompettes sonnaient la fanfare d'arrivée, et tous les désœuvrés du bivouac s'en venaient chercher les nouvelles, échanger les poignées de main de bon retour. Le mort et les blessés furent aussitôt conduits à l'ambulance, les prisonniers amenés à l'état-major général, et, tous ces devoirs remplis, chacun reprit sa place habituelle et sa vie de chaque jour. Il n'y avait plus qu'à se préparer par le repos à supporter les fatigues de l'avenir, et à veiller à ce que les chevaux, les anges gardiens des chasseurs à cheval d'Afrique, fussent frais et dispos. C'était la préoccupation de chaque heure.

La capture faite par l'escadron de chasseurs avait sans doute une importance plus grande qu'on ne le supposait d'abord, car pendant plusieurs heures il y eut des allées et venues continuelles entre la tente du général et celle du chef du bureau arabe. Enfin l'ordre fut donné à trois bataillons de se tenir prêts en armes et sans sacs pour cinq heures. Un piquet de douze hommes et un sergent fut aussi commandé. Ils devaient renouveler la charge de leurs fusils. Dès lors, il n'y avait plus de doute, une exécution aurait lieu; et comme soldats au repos sont aussi curieux que femmes au logis, tout le monde sut bientôt que, parmi les prisonniers du matin, se trouvaient trois chefs de la tribu des Harars, l'homme envoyé par Abd-el-Kader dans le pays, mais aussi un caïd des Ouled Rhelif, tribu soumise. Cet homme avait passé la journée entière dans notre camp, l'œil aux aguets; et, lorsqu'il avait vu l'escadron se mettre en mouvement, il l'avait suivi de loin, et, sûr de sa direction, avait dénoncé l'embuscade. Un exemple était nécessaire ; tous les gens de grandes tentes de la tribu des Ouled Rhelif se trouvaient à Thiaret; il fut décidé que la loi militaire sur les espions serait appliquée, et que cet homme serait fusillé en présence de tous.

A cinq heures et demie, les bataillons, rendus en armes sur l'une des faces du camp, formèrent les trois côtés d'un carré ; le quatrième restait ouvert. Le peloton de douze hommes s'y trouvait seul. A un roulement de tambour, l'homme qui devait mourir fut amené. Il était grand, avait les épaules larges, l'air décidé. Une chemise arabe couvrait son corps, un petit *fez* rouge abritait sa tête. Il marchait d'un pas ferme, récitant à haute voix les prières du croyant musulman, livrant sa vie sans regret ni forfanterie... C'était écrit. A la droite du peloton, un peu en arrière, les hommes de grandes tentes de sa tribu prirent place, conduits par le chef du bureau arabe. Alors, s'approchant du prisonnier, un soldat lui banda les yeux, et, appuyant la main sur son

épaule, le força à se mettre à genoux. Les armes furent portées, préparées; les canons s'abaissèrent; on entendit ce commandement : FEU !... Ses bras s'étendirent, son corps s'affaissa d'abord légèrement en arrière, puis tomba en avant, la face dans la poussière; l'homme était mort. Ainsi tombent ceux qu'on fusille, toujours du côté d'où vient la balle. — Le cadavre resta étendu le long du chemin pendant vingt heures; il fut défendu de l'enlever, afin que tous les passants pussent dire : — J'ai été témoin de la justice.

Pendant ce temps, Mohamed fumait tranquillement sa pipe et buvait à petites gorgées une tasse de café, tout en couvant du regard sa jument, dont Embarek, son nègre, nettoyait l'épaisse crinière. Un des officiers qui avaient fait la course du matin vint à passer, comme le bruit du fusillement se faisait entendre.



Le coup de main. La jument noire reprise.

— Notre homme de ce matin ! lui dit-il.

— Celui qui met la tête dans le son sera becqueté par les poules! répondit Mohamed. Ce fut là toute l'oraison funèbre.

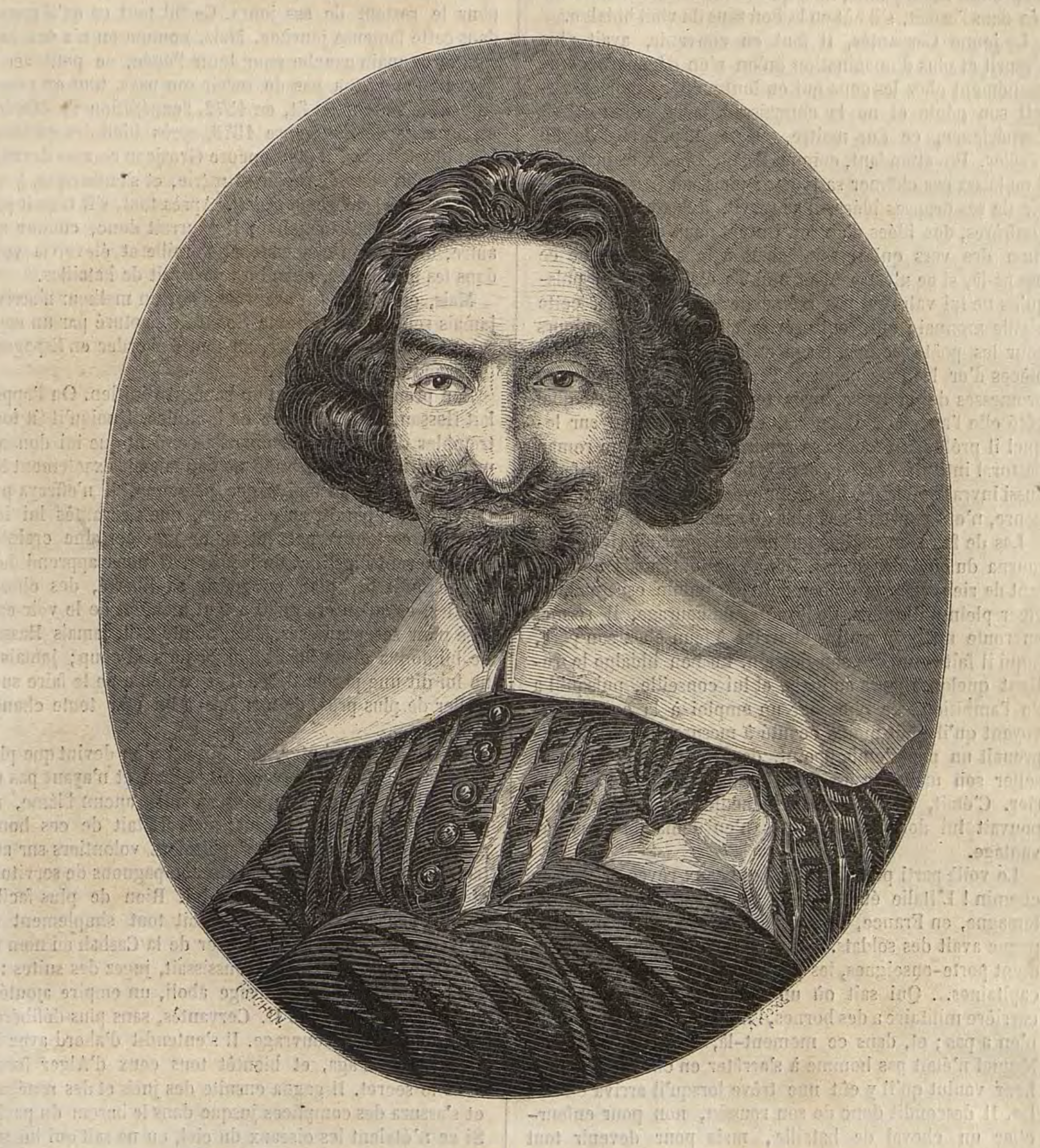
Et comme l'officier caressait la belle jument, le félicitant de l'avoir retrouvée : « Sois bon à tes serviteurs, a dit le prophète, et leur jour viendra pour toi. » J'ai suivi la parole du prophète, et ce matin le hennissement de ces chevaux bien traités a été ma récompense. Ils ont appelé le succès. Dieu est grand!

Depuis, la paix fut rendue à ce pays, et, l'automne de l'année suivante, le fils du beau cheval gris et de la jument noire suivait, en bondissant, sa mère. Lui-même, depuis lors, est devenu, dit-on, un cheval célèbre.

PIERRE DE CASTELLANE.

LA LITTÉRATURE ET LES ÉCRIVAINS ESPAGNOLS.

LE MANCHOT DE LÉPANTE (CERVANTÈS).



Portrait de Cervantès, d'après le tableau de Vélasquez, gravé par M. Pascal (1).

Don Miguel Cervantès Saavedra naquit, en 1547, à Alcala de Hénarez, bourg de la Nouvelle-Castille. Son père, don Rodrigue, était un pauvre hidalgo, « un de ceux « qui ont une lance au râtelier, une vieille rondache, un « roussin maigre et un chien courant. » Il avait servi sur mer et sur terre, parlait souvent et avec enthousiasme de ses campagnes ; mais comme il savait au fond du cœur ce que coûte la gloire et ce qu'elle rapporte, il envoya de bonne heure son fils à Madrid, pour y faire quelques études, se promettant de le pousser, lorsqu'il serait en âge, dans la voie sûre et paisible des honneurs ecclésiastiques. Par malheur, don Miguel, après avoir achevé ses humanités, se crut plus sage que son père. Il renonça aux prébendes et aux évêchés que sa famille avait rêvés pour lui ; résolution louable en elle-même, vu le caractère et l'humeur du personnage, mais dans laquelle, cependant, on aurait tort de voir l'ouvrage de la prudence. Dans le fait, Miguel s'é-

(1) A Paris, chez l'auteur, rue du Port-Royal, 12.

tait lié avec les étudiants de Madrid, et fréquentait les tavernes où se rendaient les beaux-esprits et les porte-rapière de la capitale; il avait pris les goûts de ceux-ci et de ceux-là, et, comme de raison, se croyait en état de les surpasser tous. Ce fut ce qui le détourna de l'Eglise, et lui inspira d'abord l'idée de se faire poëte et de vivre du produit de sa plume, idée qui ne lui serait jamais tombée dans l'esprit, s'il eût eu le bon sens du vieil hidalgo.

Le jeune Cervantès, il faut en convenir, avait plus d'esprit et plus d'imagination qu'on n'en découvre communément chez les gens qui en font métier; mais il sentait son génie et ne le connaissait pas encore: c'était l'expérience, ce dur maître, qui devait plus tard le lui révéler. En attendant, comme il fallait boire et manger, il ne laissa pas chômer sa plume; mais, au lieu de se servir de ses propres idées, il se servit, à l'exemple de ses confrères, des idées d'autrui. Durant deux ou trois ans, il rima des vers qui ressemblaient à tous les vers de ce temps-là, si ce n'est peut-être qu'ils étaient pires, puisqu'ils ne lui valurent pas même des compliments, cette vieille monnaie qui, tout usée qu'elle soit, aura toujours pour les poëtes le même son et la même valeur que les pièces d'or les plus neuves. Toujours confiant dans les promesses de la muse, mais toujours ignorant de quel côté elle l'appelait, il publia, en 1569, un livre sur lequel il prétendait fonder sa renommée. C'était un roman pastoral intitulé *Philène*, et qui, bien qu'il fût aussi fade, aussi invraisemblable, aussi ennuyeux qu'aucun du même genre, n'eut pourtant pas plus de succès que ses vers.

Las de faire un métier qui ne lui rapportait rien, il se tourna du côté des armes. Dénué de tout, mais ne doutant de rien, hormis du bon goût du public espagnol, le cœur plein d'illusions, de loyauté, de courage, il se met en route un beau matin, et arrive à jeun chez son père, à qui il fait connaître son dessein. Le bon hidalgo le retient quelques jours au logis, et lui conseille, puisqu'il a de l'ambition, de chercher un emploi à la cour. Mais voyant qu'il était moins écouté à mesure que Miguel reprenait un peu d'embonpoint, don Rodrigue soupira, fit seller son maigre roussin, et le donna au jeune aventurier. C'était, hélas! avec sa bénédiction, tout ce qu'il pouvait lui donner. Cervantès n'en demandait pas davantage.

Le voilà parti pour l'Italie. Les beaux rêves qu'il fit en chemin! L'Italie était en feu; on se battait aussi en Allemagne, en France, dans toute l'Europe, et partout l'Espagne avait des soldats. Les soldats devenaient naturellement porte-enseignes, les porte-enseignes capitaines, les capitaines... Qui sait où un capitaine peut aller! Si la carrière militaire a des bornes, l'imagination, Dieu merci! n'en a pas; et, dans ce moment-là, soyez-en sûr, don Miguel n'était pas homme à s'arrêter en chemin. Le malheur voulut qu'il y eût une trêve lorsqu'il arriva en Italie. Il descendit donc de son roussin, non pour enfourcher un cheval de bataille, mais pour devenir tout simplement, comme Gil Blas, valet de chambre d'un évêque, du cardinal Aquaviva, ce qui était un réveil assez triste après de si beaux songes.

L'année suivante, la guerre ayant éclaté de nouveau et avec plus de fureur que jamais, il jeta aux buissons la livrée du cardinal, et s'enrôla avec joie sous les drapeaux de Marc-Antoine Colonna, duc de Palliano, qui commandait les troupes vénitiennes. Sa première campagne ne fut pas heureuse. On l'embarqua sur un navire qu'on envoyait au secours de l'île de Chypre, menacée par les Turcs. L'île fut prise, les habitants furent exterminés, et le navire qui portait Cervantès n'échappa que par miracle à la flotte victorieuse.

Ce sont là les chances de la guerre, et un homme de cœur ne se décourage pas pour si peu. Don Miguel prit sa revanche à la bataille de Lépante, dans laquelle il se distingua parmi les plus braves. Malheureusement il reçut au bras gauche une arquebusade, dont il demeura estropié pour le restant de ses jours. Ce fut tout ce qu'il gagna dans cette fameuse journée. Mais, comme on n'a pas besoin de la main gauche pour tenir l'épée, ce petit accident ne l'empêcha pas de servir son pays, tout en poursuivant la fortune. Il fit, en 1572, l'expédition de Morée, et, au mois de septembre 1575, après bien des courses, bien des fatigues, il était encore Grosjean comme devant.

Il résolut alors de revoir sa patrie, et s'embarqua, à cet effet, sur la galère le *Soleil*. Après tout, s'il n'était pas capitaine, il était manchot; il pourrait donc, comme un autre, mettre son chapeau sur l'oreille et élever la voix dans les hôtelleries, quand on parlerait de batailles.

Mais, on l'avait dit avant Sancho, un malheur n'arrive jamais seul; l'équipage du *Soleil* fut capturé par un corsaire, et notre aventurier, au lieu d'aborder en Espagne, débarqua esclave à Alger.

Son premier maître fut un renégat vénitien. On l'appelait Hassan, et il était aga de la milice. Quoiqu'il fît tout trembler dans la régence par l'ascendant que lui donnait une autorité dont personne ne connaissait exactement les limites, et Hassan moins que personne, il n'effraya pas Cervantès. Il paraît, au contraire, que Cervantès lui inspira un certain respect et même une certaine crainte, qui honorent l'instinct du barbare. Il nous apprend lui-même qu'il fit, pour conquérir sa liberté, des choses inouïes, et qu'on craignait à tout moment de le voir empalé pour ses prouesses. Mais, ajoute-t-il, jamais Hassan ne lui donna ni ne lui fit donner un seul coup; jamais il ne lui dit une parole dure. Il se contenta de le faire surveiller de plus près, de manière à lui ôter toute chance d'évasion.

Au lieu de se rebuter, don Miguel n'en devint que plus entreprenant. Gardé à vue nuit et jour, et n'ayant pas un sou vaillant, il aurait pu, sans encourir aucun blâme, ne penser qu'à son propre salut; mais il était de ces hommes qui, dans l'infortune, s'appitoient volontiers sur autrui. Il se souvint donc de ses compagnons de servitude et jura de les délivrer avec lui. Rien de plus facile, comme vous allez voir. Il s'agissait tout simplement de renverser le dey et de s'emparer de la Casbah au nom du roi d'Espagne. Si le coup réussissait, jugez des suites : la piraterie détruite, l'esclavage aboli, un empire ajouté à l'héritage de Philippe II. Cervantès, sans plus délibérer, se mit aussitôt à l'ouvrage. Il s'entendit d'abord avec les esclaves de l'aga, et bientôt tous ceux d'Alger furent dans le secret. Il gagna ensuite des juifs et des renégats, et s'assura des complices jusque dans le harem du pacha. Si ce n'étaient les oiseaux du ciel, on ne sait qui lui servait d'interprète et portait au loin ses messages. Le fait est qu'il remuait ainsi toute la ville sous les yeux de ses gardiens, et sans éveiller aucun soupçon. Tout allait à souhait. Le jour était pris; chacun était sur le qui-vive, et cette noble résolution, conçue dans la cervelle d'un rimeur, et qui n'avait pour cheville ouvrière qu'un soldat éclopé, allait s'accomplir, si... Mais, on le devine, l'honnête hidalgo avait tout prévu, excepté la trahison.

Conduit devant le dey, il ne se démentit point. Il osa même assurer, et peut-être avec bonne foi, que, si on le laissait vivre, sa majesté catholique ne manquerait pas de

le racheter, de le venger si on le faisait mourir. Le Turc réfléchit, et pensa qu'en effet le roi d'Espagne ne devait pas avoir dans ses Etats beaucoup de gens de pareille étoffe. Il indemnisa de ses deniers Hassan-Aga, et fit enfermer Cervantès au sérail, soit qu'il ne s'en rapportât qu'à lui-même du soin de surveiller à l'avenir le dangereux esclave, soit que l'avide pacha fût bien aise de savoir au juste quel prix on attachait en Europe à la vie d'un homme de génie.

Cinq ans s'écoulèrent, et, comme on s'en doute bien, les ministres d'Espagne n'offrirent pas un maravédis en échange du prisonnier. Il aurait laissé ses os sur la terre d'Afrique, si les Pères de la Merci ne l'eussent enfin délivré.

Il avait trente-quatre ans lorsqu'il revit sa patrie. Don Rodrigue était mort. Sa nièce avait vendu, pour payer la moitié de sa rançon, une grosse part de son petit héritage. Il ne restait donc à Cervantès d'autre ressource que de tailler sa plume, et de demander, comme Figaro, de quoi il s'agissait. Il alla à Madrid, et reprit son ancien métier. Mais ne croyez pas qu'il ait commencé par écrire *Don Quichotte*. Quoiqu'il eût beaucoup voyagé, beaucoup vu, beaucoup souffert, et qu'il se flattât intérieurement de connaître le fond de la vie, ce qui est la véritable science surtout pour les gens qui se mêlent d'écrire, il avait cependant, pour son instruction et la nôtre, bien des choses nouvelles à apprendre. Il n'avait jamais été amoureux : il le devint. C'est sous le charme de cette passion naissante qu'il composa la première partie de son roman de *Galatée*, pastorale allégorique , dans laquelle il se met en scène sous la figure d'un berger. Voyez donc comme il était jeune ! Bientôt il épousa celle qu'il aimait, une demoiselle noble, mais pauvre comme lui, nommée Catherine Salazar y Palacios d'Esquivias. C'était, pour parler comme Sancho, la Faim qui épousait la Soif. Une fois marié, adieu les blancs moutons! adieu la houlette et les rubans roses ! il fallut songer à remplir la pannetière, et à éloigner le loup, c'est-à-dire les huissiers, de la bergerie.

Cervantès, dès ce moment, commença à voir la vie sous son côté le plus triste et le plus décourageant ; car cette femme, qu'il aimait toujours, et à qui, dans son roman, il avait montré l'avenir sous des couleurs si riantes, Catherine manquait du nécessaire; et, quand je dis du nécessaire, les femmes croiront peut-être que je parle des atours qui pouvaient convenir à sa jeunesse; mais j'entends par ce mot le gîte de la nuit et le pain de la journée. Aussi Cervantès, désabusé, ne publia-t-il jamais la seconde partie de *Galatée*, à moins qu'on ne veuille reconnaître cette charmante bergère dans la Dulcinée du Toboso. Et c'est elle, en vérité, c'est bien elle ! Galatée avant la noce, Dulcinée le lendemain ; pauvre ménagère, triste et mal vêtue, en dépit des richesses dont l'environne encore l'imagination prodigue de son mari. Mais, en attendant que la métamorphose fût complète dans son esprit, comme elle l'était déjà sous ses yeux, Cervantès, pressé, non par la muse, mais par les créanciers et par la faim, composa coup sur coup une trentaine de pièces de théâtre, presque aussi mauvaises les unes que les autres. Il est bon de se défier de lui lorsqu'il parle du succès qu'elles obtinrent à Madrid.

Ce prétendu succès ne l'empêcha pas de solliciter un modique emploi dans les vivres, et d'aller s'établir à Séville, lorsqu'il l'eut obtenu. Ce fut là qu'il composa ses *Nouvelles*. Mais il ne demeura pas à Séville. Il erra avec sa femme de ville en ville, remplissant toujours quelques charges obscures, qu'il devait au crédit du comte de Lémos et de l'archevêque de Tolède, toujours écrivant, toujours besoigneux. Ses appointements, réunis aux produits de ses ouvrages et aux libéralités de *ses protecteurs*, l'empêchaient tout juste de mourir de faim. Telle était sa misère, qu'on l'accusa une ou deux fois d'avoir détourné les deniers publics, imputation mensongère, et dont sa pauvreté même aurait dû le défendre.

Un jour, qu'il était en prison pour ce prétendu crime ou pour un autre, il s'avisa, pour se désennuyer, de faire un roman. Son esprit, naturellement doux et indulgent, tournait depuis quelque temps à la satire. Dans le *Voyage au Parnasse*, publié en 1604, il avait raillé plus d'un poëte qu'il admirait de bonne foi et même qu'il imitait quelques années auparavant. Le désenchantement venait avec l'âge. Cette fois, il n'eut d'autre pensée que de tourner en ridicule les ouvrages à la mode, ces romans de chevalerie dont raffolaient encore les femmes, les jeunes gens et les vieillards, alors que depuis longtemps la chevalerie était morte. Elle avait disparu en Espagne avec les Maures, et, dans le reste de l'Europe, ce n'était plus qu'un vague souvenir. Cependant on faisait toujours des chevaliers, et, dans le nombre, peut-être y en avait-il qui prenaient la chose au sérieux.

Le contraste de cette vieille institution avec les mœurs nouvelles, tous ces établissements du moyen âge dont l'esprit s'était perdu, mais dont on voyait subsister l'ombre, inspiraient en France, à Rabelais, ce long ricanement qu'on nomme *Pantagruel*, dans le même temps à peu près où ils inspiraient au prisonnier espagnol cette fine et ingénieuse parodie qui est le commencement de *don Quichotte*. En prenant la plume, il est probable que Cervantès ne se doutait pas lui-même du parti qu'il devait tirer de cette idée. Il se proposait, selon toute apparence, de ne donner à ce badinage que les dimensions d'une nouvelle, et de s'arrêter à la *grande et importante revue que firent le curé et le barbier dans la bibliothèque de don Quichotte*. Ces six premiers chapitres font assez voir que sa première intention n'était que de discréditer les romans de chevalerie.

Mais, en avançant dans cette composition, quand il eut mis sur pied cette figure d'hidalgo si vivante et si grotesque, il lui fut impossible de s'en séparer ; il fut alors, pour la première et l'unique fois de sa vie, véritablement inspiré. Il n'imita plus, ne parodia personne ; il avait trouvé un héros qui était bien son héros, et un sujet dans lequel il pouvait, amère consolation ! résumer l'expérience de toute sa vie, ses rêves de gloire, ses rêves d'amour, toutes ces rudes leçons qu'il avait reçues de la fortune, et qui, pourtant, ne l'avaient jamais bien corrigé. Il voulut conduire jusqu'au bout l'histoire de cet honnête hidalgo, de ce vertueux fou, qui mange son bien pour courir après la gloire, et qui, au lieu de gloire, n'attrape que des horions. Dès cet instant, il fait apparaître Sancho, qui est l'extrême bon sens à côté de l'extrême imagination ; Sancho, qui trotte sur son âne derrière le chevalier, comme la tardive expérience, venant toujours quand le mal est fait, et qui, ayant beau se presser, beau courir, beau crier, n'est presque jamais écouté.

Ces deux personnages, Don Quichotte et Sancho, sont inséparables ; c'est l'âme et le corps, la lumière et l'ombre. L'un représente tout ce qu'il y a de généreux dans la nature humaine, et l'autre tout ce qu'il y a d'instincts égoïstes et étroits. Donnez à don Quichotte un peu du bon sens de son écuyer, ou à Sancho un peu de cette loyauté et de cet héroïsme qui caractérisent son maître, et de

deux fous vous aurez fait un sage, sage du moins selon les hommes. Mais ils s'accordent rarement ; et pourquoi s'accorderaient-ils ? Voyons-nous souvent, dans le monde, l'imagination d'accord avec la raison ? Les élans généreux du cœur sont-ils souvent approuvés par la sagesse vulgaire qu'on appelle l'expérience ?

C'est en 1605 que parut la première partie de *Don Quichotte*. De tous les ouvrages de Cervantès, ce roman est le seul qui mérite d'être lu ; mais aussi c'est un chef-d'œuvre, et peut-être le livre le plus original, le plus amusant, le plus profond qui existe en aucune langue. Sans être supérieur à Molière, à La Fontaine, à Shakspeare et à tous ces grands peintres de l'humanité dont nous admirons les œuvres, Cervantès a cependant saisi l'homme sous un point de vue plus large qu'ils ne l'avaient fait. Ses héros, tout extravagants et tout fantastiques qu'ils soient, ressemblent à un plus grand nombre d'entre nous que tous ceux qu'on voit au théâtre et dans les romans. En effet, les Harpagon, les Tartufe, les Lovelace, ne représentent, dans leur plus grande généralité, que telle ou telle variété de l'espèce humaine.

Tout le monde n'est pas, grâce au Ciel ! avare, hypocrite, menteur, libertin. Mais qui de nous ne porte en soi son Don Quichotte et son Sancho Pança ? Qui de nous n'a combattu plus d'une fois en sa vie des moulins à vent ? Qui de nous n'a couru tout essoufflé après cette île merveilleuse qui attire Sancho sur les pas du chevalier ? Hélas ! tant de courage perdu, tant de coups d'épée dans l'eau, et cette espérance qui survit à tant de déceptions, et ces entretiens charmants de l'ingénieux hidalgo avec son grossier écuyer, si poltron, si gourmand, si paresseux, n'est-ce pas notre histoire à tous, et ne sont-ce pas là les



Vue intérieure de la prison de Tolède, où Cervantès acheva *Don Quichotte* (page suivante).

entretiens que nous avons eus mille fois avec nous-mêmes !

Chose singulière pourtant ! quand ce livre parut, toute l'Europe l'accueillit avec enthousiasme ; l'Espagne seule ne le comprit pas. L'auteur continua de vivre pauvre, oublié, dédaigné. Il fut obligé, pour trouver des lecteurs, de répandre dans le public un pamphlet anonyme (le *Busca pié*), dans lequel il prétendait que *Don Quichotte* cachait, sous le voile de l'allégorie, une satire des personnages les plus distingués de la cour. Je ne sais jusqu'à quel point il se calomniait. Peut-être, en effet, en composant *Don Quichotte*, a-t-il pensé plus d'une fois à Charles-Quint et à Philippe II, poursuivant à travers l'Europe la chimère de la monarchie universelle, et à l'Espagne qui s'épuisait à les suivre, délaissant son commerce et son agriculture, et s'appauvrissant de jour en jour au milieu de tant de richesses mensongères.

Quoi qu'il en soit, l'Espagne n'était pas encore sortie de ce beau rêve : elle ne trouva pas dans ce roman les puériles allusions qu'on lui promettait, et ne pardonna pas à l'auteur de s'être moqué de la chevalerie. Les porte-écritoire du temps le décrièrent dans leurs ouvrages, et, en 1614, on fit imprimer à Tarragone, sous un nom supposé, une prétendue suite des *Aventures du chevalier de la Manche*, misérable rapsodie que Le Sage, en France, a depuis imitée, sans pouvoir la rendre meilleure, et dans laquelle on accablait d'injures le véritable auteur de *Don Quichotte*, à qui l'on reprochait jusqu'à ses glorieuses blessures.

La meilleure réponse que pût faire Cervantès à de tels outrages, était de publier la seconde partie de son livre. Elle parut en effet en 1615, eut en Europe le même succès, et essuya en Espagne le même dédain que la première. Ce ne fut que vers la fin du dix-huitième siècle que les compatriotes de Cervantès ouvrirent les yeux sur le compte de cet homme, qui est le seul écrivain qu'ils puissent opposer à ceux dont s'enorgueillissent les autres nations. En ce temps-là, l'Espagne était assez pauvre, assez fatiguée, assez déchue, pour comprendre enfin la vérité des peintures de *Don Quichotte* ; mais l'auteur était mort depuis plus d'un siècle ; il était mort un an après la publication de son ouvrage, mort pauvre et découragé.

Les Pères de la Merci, qui jadis avaient payé sa rançon du fruit de leurs aumônes, et de la terre d'esclavage l'avaient ramené dans sa patrie, l'assistèrent seuls à cette heure suprême. Sans doute ils ne voyaient pas en lui l'homme de génie ; mais ils voyaient une âme en peine, dégoûtée des hommes et des choses, aspirant au repos. Ils l'aidèrent encore à se débarrasser de ses fers, et adoucirent par leurs prières le passage de cette âme tourmentée, du monde, où elle avait tant souffert, à sa véritable patrie.

On enterra sans bruit, dans leur couvent, sa dépouille mortelle, le 23 avril 1616, le même jour où l'Angleterre faisait pompeusement inhumer Shakespeare dans les caveaux de Westminster. Aussi, en 1775, sous le règne de Charles III, alors que son nom devenait célèbre au delà des Pyrénées, on ne savait ni où il était né ni où il était mort, tant on l'avait profondément oublié. Déjà l'enthousiasme espagnol, passant d'un extrême à l'autre, le comparait à Homère, et prenait soin de justifier ce parallèle en montrant sept villes qui se disputaient l'honneur d'avoir vu naître le *Vieux Manchot*, de même qu'autrefois sept villes grecques avaient voulu être la patrie du vieil aveugle.

AUGUSTE CALLET.



Cervantès, sa femme et le comte de Lémos (page suivante).

LES DEUX DON QUICHOTTE.

Depuis que notre collaborateur a éc it la notice qu'on vient de lire, nous avons recueilli, sur le principal épisode de la vie littéraire de Cervantès (le pamphlet du *Busca pié* et la seconde partie de *Don Quichotte*) certains détails, si inconnus et si dramatiques, qu'on nous saura gré de les mettre en scène à notre manière.

Vers 1614, à Tolède, dans une pauvre chambre, meublée d'un lit, de quelques chaises, d'un chapeau à plume, d'un pistolet et d'une épée suspendus au mur, un homme aux longs cheveux et aux épaisses moustaches, amaigri et cassé par la souffrance, se tenait assis près d'une table boiteuse, couverte de lettres et de brochures. C'était Don Miguel Cervantès, alors payeur des vivres de l'armée de Philippe III, grâce à la protection de Fernandez de Cas-

tro, comte de Lémos. Comme on vient de l'apprendre, cette place et cette protection l'empêchaient tout simplement de mourir de faim.

Mais l'auteur de *Don Quichotte*, ne songeant qu'à son livre, se regardait en ce moment comme le plus heureux des hommes. Il venait d'en recevoir cinq traductions dans toutes les langues de l'Europe, et il savourait trente lettres où les plus illustres écrivains de l'Allemagne, de l'Italie et de la France, le plaçaient à la hauteur d'Homère, de Virgile et d'Ovide.

Oubliant qu'il grelottait de froid et qu'il n'avait pas déjeuné, il se drapa fièrement dans son manteau à dents de scie, posa son bras impotent sur sa vieille flamberge de Lépante, et arpenta sa chambre comme s'il eût marché au sommet du Parnasse.

Bientôt une femme entra, belle encore malgré sa tristesse, sous sa riche chevelure ondée, sous son double collier de perles, et sa robe de laine à crevés de satin.

— Tiens, Catherine, voici notre gloire ! s'écria le poëte, en jetant à Dona Cervantes (car c'était elle) son noble butin de livres et de messages.

— Notre gloire? répondit la señora, qui détourna ses yeux en larmes; brillante médaille, dont voilà le sombre revers.

Et elle remit trois nouvelles lettres à son mari. La première était de son éditeur de Madrid; il annonçait qu'on n'achetait plus *Don Quichotte* que pour s'en moquer, et que l'auteur lui redevait 2,000 réaux, faute desquels il allait fermer boutique.

— Aveugle et ingrate patrie ! dit Cervantès en tombant accablé sur une chaise. Traduit et admiré dans toute l'Europe, et méconnu, bafoué dans mon pays ! — Quelle récompense de mon sang versé sur dix champs de bataille, et de ma captivité de six ans chez les barbaresques !

Par la seconde lettre, le comte de Lémos le prévenait que ses ennemis le dénonçaient comme abusant des deniers de l'Etat, et que le roi avait failli lui ôter l'emploi qui le faisait vivre.

— Encore un coup de mon Zoïle Avellaneda ! fit l'hidalgo en haussant les épaules et en ouvrant le troisième billet.

Il était du propriétaire de la maison, qui le sommait de payer ou de déguerpir.

— Voilà pourquoi je rentre les mains vides, dit la señora, rouge de honte ; les fournisseurs, prévenus, nous refusent tout crédit. Il vous faudra, grand homme, ajouta-t-elle en cherchant à sourire, déjeuner avec cette croûte de pain frottée d'un peu d'ail.

Qu'importait au soldat de Lépante, à l'auteur de *Don Quichotte?* Il ne voyait que l'oubli de son chef-d'œuvre, et il ne visait qu'à le mettre en lumière.

— J'y suis ! j'y suis ! cria-t-il soudain, après cinq minutes de réflexion... Je vais forcer l'Espagne et le roi lui-même à s'occuper du *Chevalier de la Manche !*

Sa femme le regardait sans le comprendre. Il l'embrassa avec une sorte de délire, et se mit au travail en grignotant son morceau de pain...

Deux jours et deux nuits sa plume courut sur le papier. Il ne s'arrêtait que pour éclater de rire et danser de joie, comme s'il eût découvert un trésor.

Trois semaines après, le pamphlet anonyme du *Busca pié* paraissait à Madrid, et faisait vendre en quarante-huit heures trois cents exemplaires de *Don Quichotte*.

Comment s'était opérée cette révolution ? C'est ce que va nous apprendre le comte de Lémos, qui entre sombre et sévère chez son protégé.

Cervantès, épuisé par le travail, était au lit. Sa femme, posant sa guitare, se lève enchantée à la vue du grand seigneur.

— Fuyez ! dit celui-ci, en offrant sa bourse à l'écrivain ; fuyez vite, avant que les alguazils vous arrêtent.

— Nous arrêter ! s'écrie dona Catherine avec effroi.

— Oui. On vient de publier à Madrid une brochure qui achève de vous perdre, en montrant que *Don Quichotte* est une satire mordante ; que, sous les noms de héros imaginaires, il fustige le roi d'Espagne et les premiers personnages de la cour.

— Ah ! ce pamphlet a fait du bruit? demande le poëte rêveur et ironique, sur son grabat.

— Un bruit d'enfer ! On se l'arrache... à la barbe de la Sainte-Hermandad.

— Et l'on remonte au livre pour en vérifier les malices ?

— Précisément ! C'est ce qui a fait ordonner votre arrestation.

— A merveille ! dit Cervantès ; enfin j'ai réussi ! Quand *Don Quichotte* n'était qu'un bon ouvrage, on ne daignait pas le feuilleter. Il devient une mauvaise action, et tout le monde le dévore ! Il ne manque plus à son auteur que d'être un martyr pour arriver à l'apogée de la gloire. Qu'on vienne donc me jeter dans les fers. C'est moi qui ai fait le *Busca pié !*

— Vous ! dit Lémos, comprenant le désespoir de son ami. Alors ce pamphlet n'est qu'un mensonge, et je puis vous sauver en déclarant tout au roi !

— Gardez-vous-en bien ! s'écrie le poëte. Ce serait me replonger dans l'ombre avec mon livre ! Laissez-nous gagner tous deux la renommée, par le scandale et la persécution. Ce n'est ni ma faute ni la vôtre, si le crime réussit mieux que le talent !

Le comte admira cette raillerie sublime et promit le silence à son protégé.

— Quand toute l'Espagne aura lu *Don Quichotte*, se dit-il, il sera temps de prouver qu'il n'est qu'un chef-d'œuvre !...

Le soir même Cervantès était enfermé dans une prison de Tolède.

Mais l'aveuglement public et la haine de ses rivaux furent plus puissants que la ruse de son génie. Après quelques jours de curiosité, on rejeta *Don Quichotte* en le trouvant inoffensif ; et Avellaneda lui porta le dernier coup, par l'audacieuse publication d'une seconde partie du *Chevalier de la Manche*, rapsodie grossière et monotone, dans laquelle Cervantès était traité de *vieux manchot*, *misérable*, *hargneux*, *bavard* et *calomniateur*, aux applaudissements de tous les maîtres de la critique, de la chaire et de la littérature du temps.

Le bruit de ces injures arrivant au cachot du poëte, lui remit la plume à la main ; et, sous les voûtes lugubres qu'on a vues plus haut, à la triste lueur d'un jour de souffrance et au grondement des verroux qui le séparaient du monde, Cervantès écrivit la véritable suite de *Don Quichotte*, cette seconde partie plus admirable encore que la première.

Il reçut alors une seconde visite du comte de Lémos, qui, plus habile que lui, formait aussi son plan de revanche.

Attaqué d'un mal d'yeux opiniâtre, et condamné pour un mois à l'obscurité, Philippe III avait demandé au grand seigneur un lecteur habile afin d'égayer ses ennuis, et avait désigné lui-même, comme insigne objet de ces dis-

tractions, le *Don Quichotte* d'Avellanéda, que lui seul ne connaissait pas encore.

Un matin donc, l'envoyé du comte de Lémos, amené par lui, s'installa sous le demi-jour d'une faible lampe, dans la sombre chambre du petit-fils de Charles-Quint, du fils de Philippe II, de ce roi qui n'avait jamais ri, et qui était alors plus sinistre que jamais.

La première séance fut assez froide, malgré la vive éloquence du lecteur, qui accentuait et variait son débit, comme s'il eût improvisé. Le roi néanmoins lui dit qu'il était content.

Le lendemain, l'entrevue s'échauffa. Le lecteur était si inspiré, que Philippe III crut assister à une comédie. Il voyait et entendait don Quichotte, Sancho, tous les personnages, comme s'ils eussent agi et parlé dans la chambre. Il daigna sourire, et dit : C'est très-bien !

La troisième séance rompit la glace. Le roi captivé oublia l'heure, et laissa échapper un ricanement qui étonna les échos de sa chambre. Le lecteur encouragé redoubla de verve, et Philippe III, poussant enfin un éclat de rire, s'écria comme un simple mortel : — C'est ravissant! c'est un chef-d'œuvre !

Cette nouvelle fit grand bruit dans le palais et dans Madrid. Le roi a ri! le roi a ri aux éclats! — C'est le *Don Quichotte* d'Avellaneda qui a fait ce miracle! Honneur et gloire à Avellaneda !

Et celui-ci de se pavaner dans son triomphe, à la cour et à la ville. Il se voyait félicité par le roi au premier baise-main, et élevé à toutes les dignités de la gloire et du génie. Quant au pauvre Cervantès, au vieux manchot, jamais le Zoïle et ses amis ne l'avaient accablé de tant d'injures et d'épigrammes.

Le seul regret d'Avellaneda était de ne pouvoir connaître et embrasser le lecteur qui faisait si bien valoir son ouvrage... Mais amené et ramené chaque jour par le comte de Lémos, le lecteur se dérobait aux ovations avec une incorruptible modestie.

Les séances continuèrent, de plus en plus longues et de plus en plus animées. Le roi n'avait plus d'oreilles que pour *Don Quichotte* et son interprète. Il oubliait les Espagnes et les Indes, ses aïeux et l'étiquette, ses ennuis et ses douleurs, pour les exploits du bon chevalier, les proverbes de Sancho, les aventures de Dulcinée et le gouvernement de Barataria... C'étaient des accès d'hilarité continuels, des passages redemandés, des bons mots répétés et appliqués aux courtisans par l'auguste malade. Bref, Sa Majesté était heureuse comme le plus pauvre diable de son empire !

L'effet de tant de plaisir fut de hâter la guérison du roi. Sa rentrée dans son palais et le baise-main général se trouvèrent avancés d'une semaine. Tout Madrid en exprima sa joie par des fêtes, et Avellaneda, ne se possédant plus, se ruina en habits dorés pour se présenter à Philippe III.

Le grand jour arrivé, une foule immense défile devant le monarque rendu à ses sujets. Conduit par le duc de Lerme, premier ministre, drapé comme un potentat dans son manteau brodé, armé d'un exemplaire magnifique de son *Don Quichotte*, Avellaneda ploie le genou devant Sa Majesté, et lui fait hommage du livre qui a eu la gloire de le divertir.

— Dites de me guérir, répond le roi, et demandez-moi ce que vous voudrez.

Avellaneda trouve ingénieux de réclamer la place de Cervantès à Tolède, avec un grade supérieur et des appointements doubles; — et Philippe III allait lui accorder le tout d'un mot, — lorsque le comte de Lémos s'approche avec un homme pauvrement habillé, dont l'aspect arrache un cri à tout le monde.

— Cervantès ici !

— Oui, Cervantès, reprend le comte ; l'auteur et le lecteur du vrai *Don Quichotte*, de celui qui vous a charmé vingt jours, Sire, et auquel le señor Avellaneda est complétement étranger. Pardonnez-moi d'avoir osé rendre libre sur parole un de vos prisonniers, et saisi cette occasion de vous révéler un talent calomnié près de vous.

En même temps, Cervantès remet au roi le manuscrit qu'il lui a lu dans sa chambre, et que Philippe III reconnaît aux passages qui le font rire encore de souvenir.

Rire ainsi, c'était pardonner. Cervantès raconte alors que c'est lui-même qui a écrit le pamphlet du *Busca pié*, qu'il n'y a pas un mot offensif dans le *Chevalier de la Manche* (ses lectures l'ont assez prouvé au roi) ; enfin que son seul crime est d'avoir été dénoncé par le señor Avellaneda et ses amis.

— Très-bien ! reprend le roi, ouvrant enfin les yeux, vous me rendez deux fois la vue, et c'est à vous de me dire ce que vous désirez de moi.

— L'impression de mon livre aux frais de l'Etat, répond modestement le poëte, avec les notes et les commentaires des étrangers qui l'ont apprécié avant mes compatriotes.

— Je vous promets cet honneur, dit Philippe en lui donnant sa main à baiser ; et j'y ajoute ce que j'allais octroyer au señor Avellaneda. Après avoir pris votre œuvre, il lui fallait encore votre place... Il va l'occuper tout de suite... à la prison de Tolède.

Ainsi fut vengé Cervantès, et puni son indigne plagiaire. Mais, hélas! il était écrit que le roi lui-même ne le sauverait pas de sa destinée.

Avellaneda redevint libre et riche, tandis que l'homme de génie retombait dans l'oubli et la misère. Et ce ne fut qu'un siècle et demi après sa mort que l'Espagne accomplit enfin la promesse de Philippe III, en publiant une édition nationale de *Don Quichotte*, enrichie de tous les tributs de la science, des arts et de l'industrie castillane (1).

Terminons ce récit des infortunes de Cervantès par un dernier malheur arrivé à sa mémoire, en la personne d'un de ses petits-neveux, qui fut la risée de l'Angleterre, il y a quelques années.

Le commodore William S..., le plus excentrique des originaux de Londres, invoquait la parenté du manchot de Lépante, en qualité de soldat, mais non pas en qualité de poëte,—estimant un juron retentissant beaucoup plus qu'un vers harmonieux, et plaçant les coups d'épée que Cervantès avait reçus au bras gauche fort au-dessus des admirables pages qu'il avait tracées de la main droite. Sir William eût épuisé toutes les éditions de *Don Quichotte* pour bourrer les caronades d'une frégate ou mettre le feu à un vaisseau ennemi.

Confiné dans sa maison par une goutte prématurée, il employait ses loisirs à figurer des batailles navales dans une cuve pleine d'eau de mer. Il lançait l'un contre l'autre deux navires armés en guerre, l'un gouverné par lui,

(1) C'est la grande édition en quatre volumes in-4°, avec figures, qui parut en 1780 sous la direction de l'Académie de Madrid, avec une longue biographie de Cervantès, par Don Vicente de los Rios.

et l'autre par son petit-fils. Il affublait cet enfant d'un chapeau de commodore et d'une épée-joujou, tandis que lui-même portait aux lèvres une pipe de matelot ou un porte-voix de commandement. Un ancien pilote, à jambe de bois, valet de chambre de sir William, faisait partir les canons et les artifices, sur les signaux techniques donnés par le maître. Après toutes les marches et contre-marches, au moment décisif de l'abordage, quand les deux vaisseaux, se mitraillant bord à bord, prenaient feu dans un incendie général, le valet couronnait ses fonctions en saisissant un soufflet de cuisine, et en attisant la flamme à coups redoublés, jusqu'à la consommation du dernier débris. Sir William alors se livrait, sur les vicissitudes du combat, à une bordée de dithyrambes et d'épisodes, fort supérieurs, selon lui, à la prose et à la poésie de son aïeul.

Cet homme bizarre était au manchot de Lépante ce que don Quichotte est au vrai chevalier d'autrefois.

Un peintre humoristique, dont nous reproduisons le tableau, populaire à Londres, a immortalisé sur la toile la cuve-océan et les jeux maritimes du commodore William.



Le commodore William, d'après un tableau anglais.

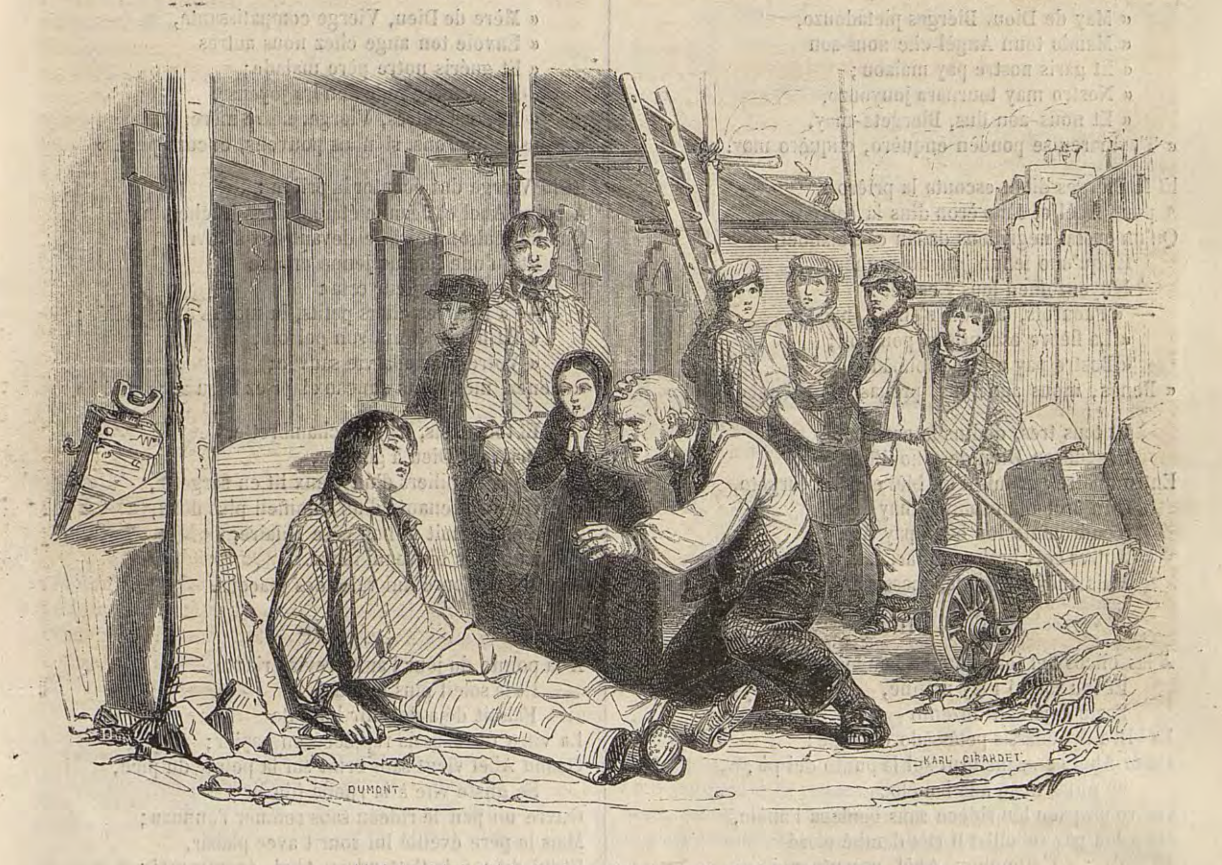
La famille de Catherine Salazer y Palacios, señora Cervantès, est représentée aujourd'hui plus dignement, bien que modestement, au petit bourg d'Esquiras, de la banlieue de Tolède.

Quant au portrait de Cervantès, qui ouvre cet article, c'est un riche présent fait à la France par le burin de M. Pascal. Cervantès avait été peint par Jauregui et Pacheco, mais ces deux tableaux étaient perdus, et il ne restait qu'une copie incertaine de l'un d'eux. Heureusement un amateur étranger possédait un des rares Vélasquez sortis de l'Espagne. Or, il s'est trouvé que c'était un portrait de Cervantès, peint après sa mort par l'illustre maître, d'après la toile de Pacheco, dont Vélasquez était l'élève favori. De ce chef-d'œuvre de peinture, M. Pascal a fait un chef-d'œuvre de gravure. Voilà bien le coup de pinceau lumineux de Vélasquez, rendu par des contrastes de noir et de clair, qui dénotent chez le graveur un talent hors ligne. Cette tête admirable de vie et d'expression est bien celle de Cervantès, décrite par lui-même : « Je reconnais mon visage aquilin, mes cheveux châtains foncés, mes yeux vifs, mon nez courbe, mes grandes moustaches, mon front lisse et ouvert. » Et tout le monde reconnaîtra aussi cet esprit malin sans fiel, caustique sans dureté, à la fois poëte et satirique, indulgent et railleur, ingénieux comme don Quichotte, avec le bon sens de Sancho Pança. — Voilà mon auteur enfin! s'est écrié l'homme compétent par excellence, M. Louis Viardot, au premier aspect de l'œuvre de M. Pascal. PITRE-CHEVALIER.

LA SEMMANO D'UN FIL.
(LA SEMAINE D'UN FILS.)

Les lecteurs du *Tour en Languedoc*, de M. Mary-Lafon, publié dans le tome XVI du *Musée des Familles*, se souviennent de l'opinion sévère exprimée par l'auteur sur M. Jasmin, le célèbre poëte-coiffeur. Un ami de ce dernier nous ayant adressé d'Agen une réclamation contre le jugement de notre collaborateur, « dont il reconnaissait d'ailleurs l'autorité, se disant heureux d'être son compatriote », nous lui répondîmes en ouvrant les colonnes du MUSÉE à quelque ouvrage de M. Jasmin, pour lui donner ainsi l'occasion de se défendre par lui-même. Voici le poëme en patois, avec traduction littérale, que nous fit alors parvenir M. Léon Lacroix. Nous regrettons de n'avoir pu insérer plus tôt cette œuvre qui eût peut-être désarmé M. Mary-Lafon lui-même, et que M. Charles de Mazade juge ainsi dans son travail sur Jasmin : — « La *Semaine d'un Fils* est une bien humble histoire, sans faste, sans recherche, sans effets savants et sonores ; mais l'intérêt est relevé par le sentiment intime qui circule dans le récit, par le charme des détails et par ces traits soudains de sensibilité qui révèlent toujours le poëte, et il faut lire ce poëme, si je puis ainsi parler, avec le cœur !... »

Que nos lecteurs examinent et jugent. Nous sommes sûrs du moins qu'ils seront flattés de voir se rattacher ainsi au *Musée des Familles* le nom populaire de M. Jasmin.



Abel tombé de l'échafaudage. Dessin de M. Karl Girardet.

LA SEMMANO D'UN FIL.
(PATOIS ORIGINAL.)

Riches, n'oublides pas un soul pichou moumen
Que des paoures la grando cloûco,
Se rebèillo toutjout dambé lou rire en boûco,
Quan s'endron sans abé talen ! !
(*Poèmo de la Caritat.*)

I.

L'hiroundèlo fugiò nostre ayre bengut fret ;
Nostre tan bèl sourel se faziò soureillet.

LA SEMAINE D'UN FILS.
(TRADUCTION MOT A MOT.)

Riches, n'oubliez pas un seul petit moment
Que des pauvres la grande couvée (multitude)
Se réveille toujours avec le rire en bouche,
Quand elle s'endort sans avoir faim ! !
(*Poëme de la Charité.*)

I.

L'hirondelle fuyait notre air devenu froid ;
Notre tant beau soleil se faisait *soleillet*.

La campâgno tournâbò mûdo
Al nègre beni de Toutsan;
Et de la cabeillo mièy nûdo,
La féillo jaouno et fregeludo,
Toumbâbo morto, en biroulan.

Un tantos, al sourti d'uno bilo bezino,
A l'hoûro oùn lou cièl s'illumino,
Dus pichous, fray et sò, se prezentêron souls;
Tout dus à l'un cot gemisquêron;
Apèy, daban la crouts del cami s'en anguêron,
Et s'y boutêron à ginouls...

Abèl, Jàno, al cla de la lûno,
Restêron loun ten sans poulsa;
Apèy, coumo l'orgo à l'aouta,
Las dios bouès fasquêron tinda
Dios priêros que n'en fan qu'uno,
Et qu'al cièl semblâbon mounta :

« May de Diou, Biérges pietadouzo,
« Mando toun Angèl che nous-aou
« Et garis nostre pay malaou;
« Nostro may tournara jouyouzo,
« Et nous-aou dus, Biergeto-may,
« T'aymaren se poudèn enquèro, enquèro may. »

Et la Bièrges dibét escouta la priêro :
A peno Abèl et Jàno èron dins la carrêro
Qu'un oustal negrillous daban es s'alandèt,
Et qu'uno fenno jouyno enquêro
Jouyouzomen lous y cridèt:
— « Paourots, la mort s'en es anâdo;
« La fiêbre escantis sa pouyzou;
« Bostre pay a bito saoubâdo,
« Benès, mous agnelous! pregas Diou dambe jou! »

Et tous tres, dedins la crambeto,
Preguêron Diou de ginouillous,
Entre quatre pecouls d'un bièl elèy en sargeto,
Oùn âro, d'un soumèl may dous,
S'endroumio lou boun pay Alâry
Autres cots brâbe militâri...
Mais anèy baylet des massous.

II.

A las clìcos del jour l'aoubo benguèt rizento,
Et lou sourel may matinè,
Faziò deja beni luzento
La bitro del chassis petâssâdo en papè;
Quan Abèl bèn sans brut sul la punto del pè,
Se glitso biste à la banêlo;
Oubro un paou lou ridèou sans boulega l'anêlo,
Mais lou pay rebeillat li rits dambé plazé
Et li dit : « T'attendioy, Abèl, escouto-mé :
« Sèn paoures et n'abèn que moun trabal per bioure,
« Lou Ciel en me garin a boulgut nous saouba;
« Tu, moun fil, as quinze ans déja;
« Sàbes legi, sâbes escrioure,
« Al trabal te cal saouneja.
« Sâbi que sès feblot; as d'houros de languîno,
« Sès may poulit que fort; tous brassous fiblayon
« Quan sul lo pèyro tustayon;
« Mais nostre couletou qu'aymo ta bouno mino
« Te trôbo l'ayre moussuret,
« Et bol de tu fa quaoucoumet;
« Ebé, bay doun ches el, et fay tout per l'y playre.
« Surtout pas de glouriòlo, Abèl, coumo n'èy bis :

La campagne redevenait muette
A la noire venue de la Toussaint;
Et de la cime demi-nue,
La feuille jaune et toute glacée
Tombait morte en tournoyant.

Un soir, au sortir d'une ville voisine,
A l'heure où le ciel s'illumine,
Deux enfants, frère et sœur, se présentèrent seuls;
Tous deux en même temps gémirent;
Puis, devant la croix du chemin ils s'en allèrent,
Et s'y mirent à genoux...

Abel, Jeanne, au clair de la lune,
Restèrent longtemps sans dire mot;
Puis, comme l'orgue à l'autel,
Les deux voix firent tinter
Deux prières qui n'en faisaient qu'une,
Et qui au ciel semblaient monter :

« Mère de Dieu, Vierge compatissante,
« Envoie ton ange chez nous autres
« Et guéris notre père malade;
« Notre mère redeviendra joyeuse,
« Et nous autres, Vierge, notre mère,
« Nous t'aimerons, si nous pouvons, encore plus. »

Et la Vierge dut écouter la prière :
A peine Abel et Jeanne étaient dans le chemin,
Qu'une maison noirâtre devant eux s'ouvrit,
Et qu'une femme jeune encore
Joyeusement leur cria :
— « Pauvres chers petits, la mort s'en est allée;
« La fièvre éteint son poison;
« Votre père a la vie sauvée;
« Venez, mes petits agneaux! priez Dieu avec moi! »

Et tous trois, dans la chambrette,
Prièrent Dieu à genoux,
Entre quatre piliers d'un vieux lit en sergette,
Où maintenant, d'un sommeil plus doux,
S'endormait le bon père Hilaire,
Autrefois brave militaire...
Mais aujourd'hui valet des maçons.

II.

A la pointe du jour l'aube revint riante,
Et le soleil plus matinal
Faisait déjà devenir luisante
La vitre du châssis rapiécée en papier;
Quand Abel vient sans bruit sur la pointe du pied,
Se glisse vite à la ruelle (du lit);
Ouvre un peu le rideau sans remuer l'anneau;
Mais le père éveillé lui sourit avec plaisir,
Et lui dit : « Je t'attendais, Abel, écoute-moi :
« Pauvres gens, nous n'avons que mon travail pour vivre,
« Le Ciel en me guérissant a voulu nous sauver.
« Toi, mon fils, tu as quinze ans déjà,
« Tu sais lire, tu sais écrire,
« Au travail il te faut songer.
« Je sais que tu es frêle, tu as des heures d'ennui;
« Plus joli que fort, tes petits bras fléchiraient
« Quand ils frapperaient sur la pierre;
« Mais notre collecteur, qui aime ta bonne mine,
« Te trouve l'air un peu monsieur,
« Et veut de toi faire quelque chose.
« Eh bien, va donc chez lui, et fais tout pour lui plaire.
« Surtout pas de gloriole, Abel, comme j'en ai vu :

« Escriben, oubrié, cadun es trabaillayre ;
« Plumo, martèl, acos d'utis !
« L'esprit coumo lou corps fatîgo nostro bito...
« Or doun, Abèl, moun fil, espèri que jamay
« Rougiras debat la lebito
« Del gilet groussiè de toun pay ! ! »

Et lou pay et lou fil de boun cò s'embrassèron ;
May et fillo as poutous benguèron se mayla ;
Abèl chel couletou dintret lou lendouma ;
Et penden quatre jours que sur acos passèron
Tout fusquèt à l'Alleluya.

Mais lou plazé chel paoure es de courto durado ;
Lou dimeche mati, coumandomen brutal :
« Cal que lou lendouma lou pay torne al trabal ;
« Ou sa plaço sara baillado
« Per tout jamay
« A quaouqu'un may. »

Lou cot de canou que mitraillo
Nou caouzo pas may de doulous
Qu'aquel ordre mechan n'en baillo
Au aqués quatre malhurous.

« Souy garit ! » dit lou pay que se màsto de suito ;
Es trop feble, retoumbo... acos fèy dél se sort.
Li cal uno semmano. — Oh ! mizèro maoudito !
Per es la plaço, acos la bîto,
Se la repren acòs la mort...

Et tout quatre soun muts.—Tout d'un cot un esclayré
A luzit à l'amo d'Abèl,
Seco la grumillo à soun èl,
Et d'un homme li prèsto l'ayre.
La forço bul dins sous brassous ;
Sur soun poulit bizatge uno roujou se pìntro ;
Et lou baqui que sort, et lou baci que dìntro
Chel mèstre brutal des massous...

Quan Abèl s'entournèt, Abèl n'èro plus triste,
N'abio plus tant de pèssomens ;
Tabé ches el paresquet biste
Mèl en bouco et lous èls rizens :
« Moun pay, repaouzo-té ! repren forço et couratge :
« As touto la semmano, apèy trabaillaras ;
« Quaouqu'un que t'aymo pla, per tu fara l'oubratge,
« Et ta plaço, toutjour l'aouras !! »

III.

Saoubat per un amit !... y'a doun d'amits enquèro ?
Oh ! coumo zou boudroy per nostro bito amèro...
Mais, hélas ! tout s'explico al chantiè, lou dilus ;
Y'a de bous fils enquèro... et d'amits, belèou plus !

En attenden, bàci nostre Abèl que trabaillo,
Plus al buréou, mas al chantiè.
Oh ! soun pay s'es troumpat : malgré sa fino taillo,
Es tan fort que poulit ; n'en bal dus al mestiè :
Espoutis la caou, la brigaillo ;
Molzo et remolzo lou mourtiè ;
Coumo l'aouzèl grimpo à l'escàlo ;
Es hardit, trop hardit !! Saouto sus cabirous ;
Mounto lassus, torno, debàlo ;
Lou jouyne baylet des massous
Es à tout, és per tout et rés nou l'embarrasso ;
Tabé lous bràbes coumpagnous
Que sàbon tout ço que se passo,

« Ecrivain, ouvrier, chacun est travailleur ;
« Plume, marteau, ce sont des outils !
« L'esprit comme le corps fatigue notre vie...
« Or donc, Abel, mon fils, j'espère que jamais
« Tu ne rougiras, sous la redingote,
« Du gilet grossier de ton père ! ! »

Et le père et le fils de bon cœur s'embrassèrent ;
Mère et fille aux baisers vinrent se mêler ;
Abel chez le collecteur entra le lendemain ;
Et pendant quatre jours qui sur cela passèrent,
Tout fut à l'Alleluia (dans une grande joie).

Mais le plaisir chez le pauvre est de courte durée ;
Le dimanche matin, commandement brutal :
« Il faut que le lendemain le père retourne au travail ;
« Ou sa place sera donnée
« Pour tout jamais
« A quelqu'un plus dispos. »

Le coup de canon qui mitraille
Ne cause pas plus de douleurs
Que cet ordre méchant n'en donne
A ces quatre malheureux.

« Je suis guéri ! » dit le père qui se lève de suite ;
Il est trop faible, il retombe... c'en est fait de lui s'il sort.
Il lui faut une semaine.—Oh ! misère maudite !
Pour eux, la place c'est la vie ;
S'il la reprend, c'est la mort...

Et tous quatre sont muets.—Tout d'un coup un éclair
A lui à l'âme d'Abel ;
Il sèche la larme à son œil,
Et d'un homme il lui prête l'air.
La force bout dans ses petits bras ;
Sur son joli visage une rougeur se peint ;
Et le voilà qui sort, et le voici qui entre
Chez le maître brutal des maçons...

Quand Abel s'en retourna, Abel n'était plus triste,
Il n'avait plus tant de peine ;
Aussi chez lui parut-il vite
Le miel en bouche et les yeux riants :
« Mon père, repose-toi ! reprends force et courage ;
« Tu as toute la semaine, après tu travailleras ;
« Quelqu'un qui t'aime bien, pour toi fera l'ouvrage ;
« Et ta place, toujours tu l'auras !! »

III.

Sauvé par un ami !... Il y a donc des amis encore ?
Oh ! comme je le voudrais pour notre vie amère !...
Mais, hélas ! tout s'explique au chantier, le lundi ;
Il y a de bons fils encore... et des amis, peut-être plus !

En attendant, voici notre Abel qui travaille,
Non plus au bureau, mais au chantier.
Oh ! son père s'est trompé : malgré sa fine taille,
Il est aussi fort que joli ; il en vaut deux au métier :
Il écrase la chaux, la brise ;
Tourne et retourne le mortier ;
Comme l'oiseau, il grimpe à l'échelle ;
Il est hardi, trop hardi !! Il saute sur les chevrons ;
Monte là-haut, revient, descend ;
Le jeune valet des maçons
Est à tout, est partout, et rien ne l'embarrasse ;
Aussi les braves compagnons
Qui savent tout ce qui se passe,

En beyren la suzou li desfriza sous piels,
Li trûcon de las mas, las grumillos as èls !!

IV.

Quin plazé per Abèl quan l'estèlo al ciėl brillo,
Et que la manôbro s'en bay;
El, al chantiè se dez'habillo;
Biste, biste proupet se fay;
Et per millou troumpa soun pay
Que lou crey al burèou, tout lou sero en famillo,
Parlo papès, escrious ; dambe sa so babillo,
Et respoun d'un clin d'èl as clins d'èls de sa may.

Tres jours passon atal et lou malaou se lèbo ;
La bîto li parey may douço et touto nèbo ;
Lou ditchaou lou trôbo garit ;
Lou dibendres, sourtido !... és mètjour,... és sourtit.

Mais, dibendres fatal, Diou t'a fèy pel la peno !!

V.

Lou pay escalourit al rayoun del sourel,
S'en bay dret al chantiè coumo qui se permeno ;
Bol remercia l'amit que trabaillo per el ;
Que li trigo de lou couneche !!

Et n'es proche, et lassus nou bey digun pareche ;
Del brespailla pourtan l'hoûro n'a pas sounat ?...
Oh bou-Diou ! que de mounde al pè de la bastisso !
Mèstre, oubriès, bezis, tout s'y trobo apilat...
Interrojo ? malhur ! un manôbro és toumbat ;
Es belèou soun amit ! soun amo s'en esquisso ;
Cour biste ; daban el bey lou mounde frémi ;
Bôlon mêmo lou reteni...
Alâri fort, s'oubro un passatge...
Oh ! paoûre pay ! pay malhurous !
L'amit que l'a saoubat és Abèl ! soun maynatge !
Et lou trôbo toumbat de sul l'echafaoudatge,
Estendut, presque mort, sul terren tout sannous.

Alâri pousso un crit affrous !!

A saouba soun pichou tout lou mounde s'affâno,
Hélas ! lou jouyne agounizen,
N'a plus besoun de rés ; soupiro soulomen,
— « Mèstre, n'èy pas pouscut acaba la semmâno,
« Mais al noum de ma paouro may,
« Oh ! nous ramplaces pas moun pay !! »

Et lou pay que l'enten se trûco; crîdo, ploûro !
Abèl lou recouney anfin ;
Penjo soun cat sur el ; et penden mièy quart d'hoûro,
Ten sa ma dins sas mas... et li rit en mourin !...

VI.

Per Alâri la plaço estèt bé counserbâdo ;
D'argen mêmo l'aouyon doublâdo ;
Mais trop tard !... Uno matinado
Lou chagrin cluquèt soun perpil ;
Et lou boun pay que la mort glaço,
S'en anguèt prene un aoutro plaço...
Al coustat del clot de soun fil !!!

JACQUES JASMIN.

En voyant la sueur lui défriser les cheveux,
Lui battent des mains, les larmes aux yeux !!

IV.

Quel plaisir pour Abel quand l'étoile au ciel brille,
Et que la manœuvre s'en va !
Lui, au chantier se déshabille,
Vite, vite, propret se fait ;
Et, pour mieux tromper son père,
Qui le croit au bureau, tout le soir en famille
Il parle papiers, écrits ; avec sa sœur babille,
Et répond d'un clin d'œil aux clins d'œil de sa mère.

Trois jours passent ainsi, et le malade se lève ;
La vie lui paraît plus douce et toute neuve ;
Le jeudi le trouve guéri ;
Le vendredi, sortie !... Il est midi,... il est sorti.

Mais, vendredi fatal, Dieu t'a fait pour la peine !!

V.

Le père, réchauffé au rayon du soleil,
S'en va droit au chantier comme en se promenant ;
Il veut remercier l'ami qui travaille pour lui.
Qu'il lui tarde de le connaître !

Et il approche, et là-haut il ne voit personne paraître ;
Du goûter pourtant l'heure n'a pas sonné ?...
Oh bon Dieu ! que de monde au pied de la bâtisse !
Maître, ouvriers, voisins, tout s'y trouve entassé...
Il questionne... malheur ! un manœuvre est tombé !
C'est peut-être son ami ! son âme est déchirée ;
Il court vite ; devant lui il voit le monde frémir ;
Ils veulent même le retenir...
Hilaire, fort, s'ouvre un passage...
Oh ! pauvre père ! père malheureux !
L'ami qui l'a sauvé, c'est Abel ! son enfant !
Et il le trouve tombé du haut de l'échafaudage,
Etendu, presque mort, sur le terrain tout sanglant.

Hilaire pousse un cri affreux !!

A sauver son *petit* tout le monde s'empresse ;
Hélas ! le jeune agonisant
N'a plus besoin de rien ; il soupire seulement :
— « Maître, je n'ai pas pu achever la semaine ;
« Mais, au nom de ma pauvre mère,
« Oh ! ne remplacez pas mon père !! »

Et le père qui l'entend se frappe, crie, pleure !
Abel le reconnaît enfin,
Penche sa tête sur lui ; et, pendant un demi-quart d'heure,
Tient sa main dans ses mains... et lui rit en mourant !...

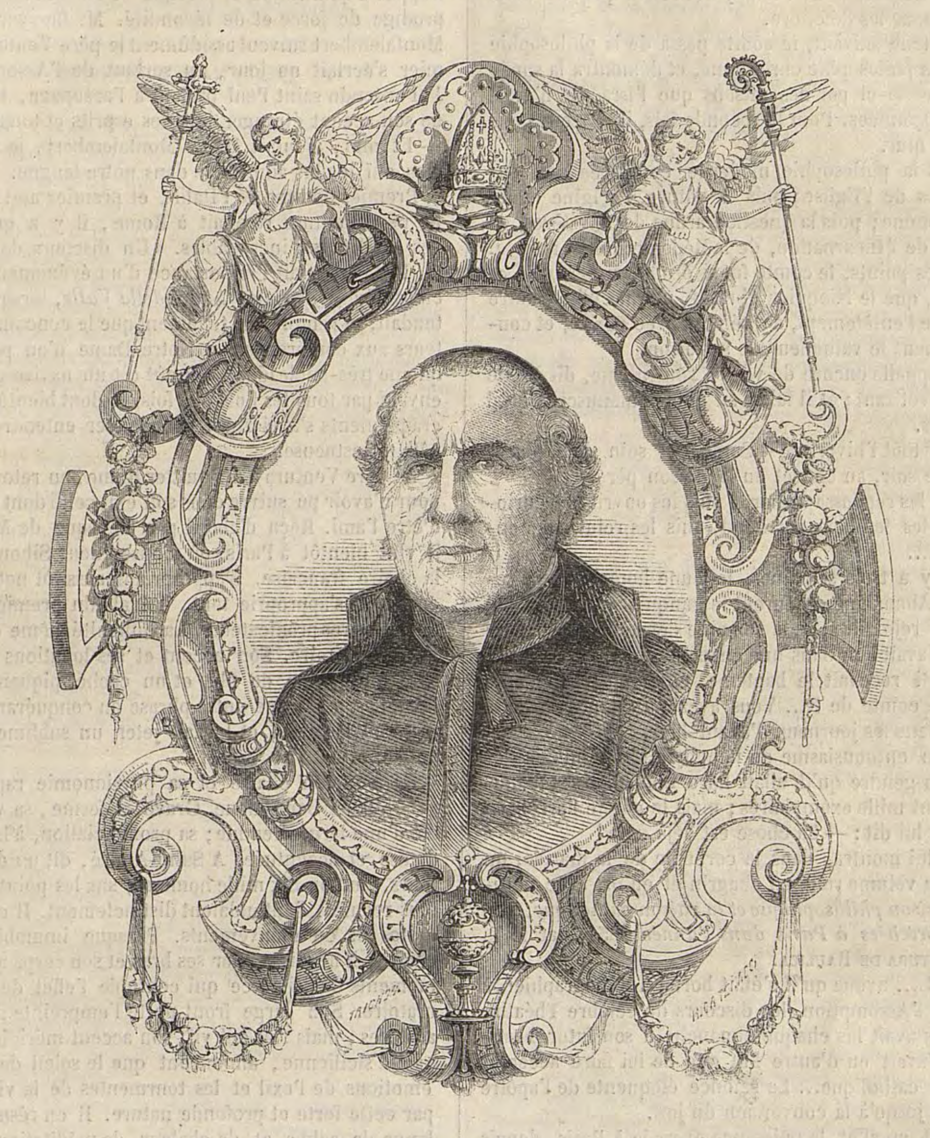
VI.

Pour Hilaire la place fut bien conservée !
D'argent même on l'eût doublée ;
Mais trop tard !... Une matinée,
Le chagrin ferma sa paupière ;
Et le bon père, que la mort glace,
S'en alla prendre une autre place
A côté de la fosse de son fils !!!

LÉON LACROIX.

CHRONIQUE DU MOIS. LES PRÉDICATEURS CÉLÈBRES (1).

LE PÈRE VENTURA ET L'ABBÉ COMBALOT.



Portrait du T. R. P. Ventura.

Nous sommes en retard avec les prédicateurs de Paris : mais en voici deux qui peuvent compter pour dix ; car la chaire n'a pas, en ce moment, d'orateurs plus illustres et plus écoutés que le père Ventura et l'abbé Combalot.

LE PÈRE VENTURA.

Au mois de février de l'année dernière, tout Paris admirait, de fête en fête, Mlle Sarah ***, fille d'un des plus riches banquiers de l'Europe. Elle disparut tout à coup des salons, et l'on attribua cette retraite à un mariage manqué. Le banquier avait en effet, contre toute vraisemblance, rejeté la main de M. le comte de R..., fils d'un ambassadeur d'Allemagne. Voilà tout ce que l'on sut alors, et voici ce qu'il restait à savoir.

(1) Voyez les tables des sept derniers volumes.

Fille d'un juif et d'une chrétienne, Mlle Sarah *** avait embrassé la religion de sa mère, et, furieux de ce qu'il appelait une apostasie, le père avait résolu de prendre sa revanche en mariant sa fille à un israélite. Or, le comte de R.... était catholique inébranlable ; c'est pourquoi il avait été repoussé, bien qu'il fût d'ailleurs un parti superbe. Sachant le banquier esprit fort et beau discuteur, M. de R.... ne se tint pas pour battu, et, encouragé par celle dont il avait gagné le cœur, il proposa au juif une série de conférences religieuses. Rendez-vous fut pris, au dîner, chaque dimanche ; et, sous prétexte qu'il

improvisait difficilement, le jeune homme arriva sur le terrain, armé d'un manuscrit en règle.

Dans la première entrevue, pour ne rien laisser derrière lui, il examina et sabra la philosophie des anciens, avec une telle science et une telle logique, que son adversaire, entiché de Socrate et de Platon, ne trouva que des lieux communs pour les défendre.

Le dimanche suivant, le comte passa de la philosophie païenne à la philosophie chrétienne, et démontra la supériorité de celle-ci par des raisons que l'israélite n'avait jamais soupçonnées. Pour la seconde fois, il se trouva mis au pied du mur.

Puis vint la philosophie moderne, comparée aux enseignements de l'Eglise; puis la nature, l'origine et les fins de l'homme; puis la question ardue des mystères, de la Trinité, de l'Incarnation, de la Rédemption du monde. Sur tous ces points, le comte fut si érudit, si persuasif, si irrésistible, que le banquier ébranlé, n'ayant plus d'autre défense que l'entêtement, s'y réfugia avec colère, et congédia poliment le vainqueur de sa raison.

— J'en appelle encore de vous à vous-même, dit M. de R.... en se retirant; et il laissa au juif les manuscrits qu'il lui avait lus.

Pendant tout l'hiver, Mlle Sarah eut soin d'en placer un, chaque soir, au chevet du lit de son père.

Celui-ci les repoussa d'abord, puis les ouvrit par curiosité, puis les feuilleta par dépit, puis les relut avec entraînement...

Bref, il y a trois semaines, le jeune homme étant retourné en Allemagne, ce furent le banquier et sa fille qui allèrent l'y rejoindre; et la semaine dernière une double cérémonie avait lieu dans une chapelle de Berlin : l'israélite converti recevait le baptême, et Sarah triomphante épousait le comte de R... Vous avez pu remarquer cette nouvelle dans les journaux d'avant-hier.

Dans son enthousiasme de néophyte, le banquier déclara à son gendre qu'il allait faire imprimer ses manuscrits à cent mille exemplaires; mais le comte l'arrêta en souriant et lui dit: — La chose est déjà faite!

Puis il lui montra, dans la corbeille de la mariée, un magnifique volume relié en chagrin et en or, avec ce titre : *La raison philosophique et la raison catholique, conférences prêchées à Paris dans l'année* 1851, par le T. R. P. Ventura de Raulica.

M. de R.... avoua qu'il s'était borné à sténographier, à l'église de l'Assomption, les discours du célèbre Théatin, et qu'il les avait lus chaque dimanche à son futur beau-père. Il n'avait eu d'autre but que de lui faire accepter un gendre catholique... La science éloquente de l'apôtre était allée jusqu'à la conversion du juif.

Telle est, en effet, la puissance exercée à Paris, depuis un an, par le père Ventura, qui de l'Assomption est passé à la Madeleine, et qui prêche en ce moment le carême à Saint-Louis-d'Antin. Une foule illustre d'auditeurs le suit d'une chaire à l'autre, et l'immense nef de Notre-Dame contiendrait à peine ceux qui veulent l'entendre.

Avant d'être amené en France par la révolution romaine, le Père Ventura, général des Théatins, avait une réputation immense au delà des Alpes.

Grégoire XVI disait de lui : — Nous avons des théologiens, des philosophes, des savants, des écrivains, des orateurs distingués; mais le père Ventura est tout cela à la fois et à lui seul.

L'oraison funèbre d'O'Connell, prononcée par l'orateur, et traduite dans toutes les langues, lui a valu le surnom de Bossuet ital[illegible]

Quatre fois en six ans, le père Ventura a prêché le carême à Saint-Pierre, et il a improvisé, pour ces quatre stations, cent quarante homélies, dont soixante-quinze sont imprimées. Et chacune est un chef-d'œuvre d'érudition, de style et d'originalité! Les plus grands orateurs sont frappés d'admiration et presque de stupeur devant un tel prodige de force et de fécondité. M. Berryer et M. de Montalembert suivent assidûment le père Ventura. Le premier s'écriait un jour, en sortant de l'Assomption : — J'ai entendu saint Paul parlant à l'aréopage, et remuant de son accent étranger tous les esprits et tous les cœurs. — Et moi, ajoutait M. de Montalembert, je n'ai jamais rien ouï de plus admirable dans notre langue.

Premier homme de l'Italie, et premier ami de Pie IX, le père Ventura remuait à Rome, il y a quatre ans, des multitudes incroyables. «Un discours de lui, écrit M. Barbier, avait l'importance d'un événement. La spacieuse église de Saint-André *della Valle*, lorsqu'on l'y attendait, se remplissait tellement que le concours des auditeurs aux conférences de Notre-Dame n'en peut donner qu'une très-faible idée.» On eût dit un navire gigantesque envahi par tous les flots à la fois, et dont bientôt les sourds craquements s'apaisaient pour laisser entendre une tempête majestueuse.

Le père Ventura a dû quitter Rome, au retour du pape, pour n'avoir pu suivre dans son exil celui dont il n'a cessé d'être l'ami. Reçu d'abord par l'évêque de Montpellier, il vint bientôt à Paris, où monseigneur Sibour lui ouvrit la chaire française. S'appropriant aussitôt notre langue, comme il s'approprie tout, il égala du premier coup nos plus illustres prédicateurs. La difficulté même devint pour lui une victoire. Son accent et ses locutions étrangères sont un charme de plus et un cachet piquant dans ses homélies. « Il force notre phrase en conquérant; il la terrasse et la brise, et lui fait jeter un sublime cri d'angoisse. »

Sa tenue en chaire et sa physionomie rappellent les portraits de Bourdaloue. Grave et ferme, sa voix sonore est d'une large étendue; sa prononciation, à la fois mélodieuse et accentuée. A Saint-André, dit un de ses auditeurs, huit ou dix mille hommes, sur les points même les plus reculés, l'entendaient distinctement. Il est sobre de gestes et de mouvements. Presque immobile dans la chaire, il ne laisse aller ses bras et son corps que dans les moments décisifs, ce qui centuple l'effet de son action oratoire. Son large front porte l'empreinte des pensées austères; mais son œil vif, son accent méridional, sa vivacité sicilienne, annoncent que le soleil de l'Italie, les émotions de l'exil et les tourmentes de la vie ont passé par cette forte et profonde nature. Il en résulte un mélange de calme et de chaleur, de méditation et de soudaineté, d'unité et de variété extraordinaire. Quant à sa mémoire, c'est un véritable ensemble des sciences. Il les possède toutes, comme s'il eût étudié chacune à part. Pas un détail mathématique, physique, historique, littéraire, qui échappe à cette pénétration fulgurante.

Voilà ce qui a surtout frappé l'auditoire parisien, et ce qui fait du père Ventura le missionnaire par excellence du dix-neuvième siècle.

Ses conférences de l'Assomption, et celles qu'il continue à Saint-Louis-d'Antin sont une apologie complète du christianisme au point de vue de toutes les connaissances actuelles. L'anecdote que nous avons rapportée en contient le sommaire dans son cadre mondain.

Du reste, les personnes qui ne peuvent entendre l'orateur n'ont qu'à lire le volume de ses conférences, publié

par l'éditeur Gaume, sous le titre indiqué ci-dessus, et qui prend naturellement sa place dans les bibliothèques, à côté des sermons de M. de Frayssinous et du père Lacordaire.

Le portrait qui *illustre* cette notice est fait d'après celui qu'ont donné les éditeurs, et qui était lui-même lithographié d'après un daguerréotype très-ressemblant.

L'ABBÉ COMBALOT.

En 1793, Joseph Combalot, fermier général des seigneurs de Malte, allait mourir sur l'échafaud. Pour quel crime? Il n'en savait rien, ni ses juges non plus. Il était *suspect*; c'était tout dire alors. Comme il montait les degrés de la fatale machine, un grand cri retentit dans la foule; elle ouvre ses rangs à un jeune homme qui s'élance, un papier à la main, vers le bourreau. Ce papier était signé Robespierre, et contenait la grâce du condamné. Son sauveur était son fils, Louis Combalot, le père de notre prédicateur. Qu'avait-il donc fait pour désarmer la guillotine? Il avait offert sa tête à la place de celle de son père; — et la guillotine, croyant y gagner, avait accepté l'échange. La guillotine fit un marché de dupe, car Louis Combalot lui échappa, je ne sais comment. Un biographe assure que Robespierre fut touché. La Providence peut avoir fait ce miracle, pour donner un grand missionnaire à notre siècle. Bref, Louis Combalot épousa M[lle] Clermont, qui eût été une beauté de la terre, si ce titre convenait à un ange du ciel. Elle existe encore, je crois, et assiste à la pure gloire de son fils.

M. Théodore Combalot est Dauphinois, de cette race « ardente aux affaires, affable et courtoise, de gentil esprit, capable de sciences, habile et haute à la main », comme disait Juigné en 1658. L'abbé Combalot est né le 21 août 1798, à Chatenay, dans l'Isère.

Il perdit son père en 1821, mais déjà sa mère en avait fait un homme. « A quatre ans, dit le Solitaire, il fut envoyé à Saint-Antoine, chez une de ses tantes. Ainsi, des riantes et fraîches campagnes de Chatenay, il passa tout à coup dans une contrée d'un aspect sévère et imposant. Le village de Saint-Antoine est bâti au bord d'une plaine silencieuse, au pied d'une colline parsemée de grands arbres au feuillage sombre, et couronnée par une belle cathédrale, chef-d'œuvre de l'art gothique. » Ce spectacle ne fut pas sans influence sur l'abbé Combalot. Il aima et comprit dès lors l'architecture chrétienne, et elle fournit à son éloquence des images d'une richesse et d'une variété infinies.

Il apprit à lire chez une institutrice, nommée Rosette Pihan, qu'il n'a jamais oubliée. Dès ce temps-là, quand on lui demandait ce qu'il serait un jour, il répondait: — Je serai missionnaire! « Et dans son ardeur enfantine pour l'état sacerdotal, il lui arrivait souvent, comme au poëte Schiller, de monter sur une croix de pierre du village, le corps enveloppé d'un tablier en guise de surplis, et de faire, sur un des textes de la Bible, des sermons auxquels il voulait qu'on prêtât une attention sérieuse, et qui ne manquaient pas d'une certaine logique » (1).

Des bancs de Rosette, il passa au collége de Lyon, où il eut de tels succès qu'il fallut le mettre hors de concours, en donnant la première place à celui qui arrivait après lui.

(1) M. Xavier Marmier, *Vie de Schiller*.

Au séminaire, où il entra bientôt, on le surnommait *justum et tenacem*, ou *monsieur Tertullien*. Simple clerc, à dix-sept ans, il fut élevé à la chaire de philosophie. Cinq ans après, il reçut les ordres, avec une dispense d'âge.

Il se livra dès lors exclusivement à la prédication, et parcourut les départements en missionnaire. « De toutes parts, les évêques de France se disputèrent son concours. A Marseille, il remporta un triomphe inouï. Comme il prêchait sur l'enfer, l'auditoire, ému et frappé de stupeur, se leva tout à coup. Une sourde rumeur emplit l'église. Puis il se fit un silence terrible, qui fut interrompu enfin par les acclamations et les sanglots. » Le dix-neuvième siècle avait trouvé son Massillon.

L'abbé Combalot prêcha devant Charles X le Carême de 1830. Puis le génie de M. de Lamennais le *subjugua de confiance*, comme il l'a dit lui-même. « Mon dévouement, ajoute-t-il, alla jusqu'au fanatisme de la tendresse. » Mais il n'alla pas jusqu'à la révolte comme son maître, et il eut depuis le courage de lui dire publiquement: « Ecrivez le livre de vos rétractations; c'est le meilleur emploi que vous puissiez faire des quelques jours qui vous restent; et si j'obtenais du Ciel et de vous cette rétractation que j'achèterais de mille vies, j'irais replacer en triomphe sur votre tête la plus belle et la plus radieuse couronne. »

M. Combalot ayant puissamment contribué à l'élévation de Monseigneur Affre à l'archevêché de Paris, tout le monde s'attendait à le voir nommer vicaire général du diocèse. Mais le lendemain de son installation, le nouveau prélat lui dit avec douleur: Si vous saviez, monsieur, comme on fait peu sa volonté à ma place... M. Combalot comprit et interrompit l'archevêque: — Eh bien, dit-il avec simplicité, je ne serai rien... que votre ami. Dialogue digne des deux interlocuteurs!

En effet, le seul titre effectif de l'abbé Combalot est celui de missionnaire apostolique, « titre qu'il a gagné sur le champ de bataille », et que lui a décerné le pape Grégoire XVI.

M. Combalot a toutes les qualités physiques et morales de l'orateur. « Sa taille est belle et bien prise, quoique moyenne; son attitude, noble et fière sans arrogance. Il porte magnifiquement sa tête, parsemée sur le front de longs cheveux blanchissants. Avec sa large poitrine et ses épaules athlétiques, il s'encadre à souhait dans les bas-reliefs de la chaire. Son œil noir et ardent semble flamboyer quand il s'anime. Par je ne sais quelle fantaisie de la nature, il est marqué à la joue d'une tache légère, qui ajoute encore à sa physionomie, et au moment où s'élève et se développe sa voix d'un timbre sonore et saisissant, ses lèvres laissent apercevoir les plus belles dents du monde. » Improvisateur par excellence, il se borne à écrire le plan de son sermon, il se met en prière, et l'inspiration fait le reste. « Sa mémoire ne connaît point de surprise; ou si elle trébuche, l'échec devient pour elle une victoire, tant elle s'en relève glorieusement! » L'expression lui vient avec la pensée, et toujours vive et pittoresque. Il rompt et renoue le fil de son discours sans s'égarer jamais. Il mêle les saillies, les incidents, les brusqueries, les traits sublimes; puis de sa voix, de son regard, il va toujours, sa tête bout, son discours s'échauffe et se colore; il atteint son but... en triomphateur. Il rappelle le père Brydaine, et fait songer à M. Berryer. A la tribune, s'il l'eût ambitionnée, il eût peut-être ressuscité Mirabeau. Un témoin, qui l'a souvent entendu, résume ainsi son éloquence: Il croit ce qu'il dit, et fait ce qu'il croit. On monte sur les confessionnaux pour l'entendre,

on entre dans les confessionnaux après l'avoir entendu.

Une des dernières prédications de l'abbé Combalot, à Valence (Drôme), pendant le dernier Avent, a frappé tout le monde par la profondeur des vues et par la justesse des prophéties. Dans son discours sur le matérialisme des mœurs, on eût dit qu'il lisait en un livre ouvert les excès barbares qui allaient éclater, dans un pays voisin, avec les derniers échos de sa parole.

Nos lecteurs aiment à voir l'homme privé à côté de l'homme public. Qu'ils écoutent donc l'indiscret qui nous conduit rue de Madame, dans le petit appartement que M. Combalot occupe à Paris. — J'ai vu là, nous dit-il, dans une chambre de séminariste, un lit en bois peint, composé d'une paillasse et d'un matelas; une table où n'eût pas écrit le vertueux Sénèque, deux ou trois chaises, le crucifix du prêtre en ivoire, d'une grande valeur, et la belle bibliothèque du savant, son seul luxe d'ici-bas... Avouons pourtant qu'il a ses faiblesses de friandise, qu'il aime le tabac, — ce tabac qui faillit empêcher la canonisation de saint Vincent de Paul; dénonçons aussi son penchant pour le bouillon de veau et les pommes cuites, dont il fait une consommation fabuleuse...; et enfin cette jolie tabatière d'argent, où sont gravées les aventures de l'enfant prodigue, doux et précieux souvenir d'une conversion de grand seigneur que l'abbé opéra en prêchant à Saint-Roch, sur cette parabole évangélique.

Les principaux ouvrages de l'abbé Combalot sont : les *Eléments de philosophie catholique*, les *Lettres à M. de Lamennais*, et le Mémoire aux *évêques et aux pères de famille*, qui fit condamner l'auteur, vers 1843, à quinze jours de prison et 4,000 francs d'amende, pour attaque au fameux certificat d'études, aboli depuis par un simple trait de plume.

C. DE CHATOUVILLE.



Portrait de l'abbé Combalot.

— L'Académie française a élu M. Berryer à la place de M. de Saint-Priest, et M. Alfred de Musset à la place de M. Dupaty.

— L'auteur de *Gabrielle*, M. Émile Augier, vient d'obtenir encore un grand succès, grâce aux nobles sentiments qui lui ont inspiré *Diane*, et au talent que Mlle Rachel déploie dans ce rôle de pur dévouement fraternel. On a applaudi ces beaux vers adressés par Richelieu à Louis XIII :

Sire, je vous le dis : un grand siècle commence;
De tous côtés il s'ouvre un horizon immense;
Le monde *ancien expire*, et c'est de nos travaux,
Sire, que datera l'ère des temps nouveaux.
Quelle gloire à cueillir ! et quelle grande chose
Fera mon successeur, s'il comprend et s'il ose!
Mais je le cherche en vain, cet esprit ferme et sûr
Qui pourra de mes plans récolter le fruit mûr.
Et j'aurai la douleur de voir tomber mon œuvre
Entre les mains d'un traître ou celles d'un manœuvre.

ÉNIGME HISTORIQUE.

Quel est le grand homme qui fut ouvrier d'une savonnerie, coutelier, imprimeur, matelot, voyageur, commerçant, et qui fit la découverte la plus hardie du dernier siècle ?

N. B. La réponse a l'énigme scientifique de novembre est renvoyée à notre prochain numéro, avec la réponse à la présente énigme historique.



Rébus.

Paris 1852.— Typographie HENNUYER, rue Lemercier, 24. Batignolles.

LÉGENDES HISTORIQUES. MARIE STUART.

LE DÉMON DU LAC.

Marie ne put éviter le mauvais œil du Kelpy.
(Tradition écossaise.)



Marie Stuart et Darnley, d'après des estampes contemporaines.

I. — LA TOMBE ET LE BERCEAU.

Vers le milieu du mois de décembre 1542, le château de Falkland, en Ecosse, était rempli de tumulte. Une partie de la noblesse s'y trouvait réunie, dans l'attente d'un grand malheur et d'une heureuse nouvelle. Le malheur allait s'accomplir dans le château même où le roi Jacques V s'était retiré après la défaite de son armée par les Anglais, à Solway-Moos; l'heureuse nouvelle devait être apportée du château de Linlithgow, où résidait la reine d'Ecosse, Marie de Lorraine, fille de Claude de Lorraine, premier duc de Guise.

L'Ecosse entrait tout à la fois en deuil et en espérance. Un règne finissait, un autre s'annonçait. Pendant que le pauvre Jacques V se débattait entre les fantômes qui entouraient son agonie, la reine, bien dolente de ne pouvoir soutenir le front mouillé de sueur de son époux bien-aimé, attendait, loin de là, le premier vagissement de l'enfant qui devait lui remplacer ses deux fils morts au berceau. Enfin, le 8 décembre, un écuyer partit à toute bride du château de Linlithgow pour la résidence de Falkland, et répandit sur sa route l'heureuse nouvelle de la naissance d'une petite fille qui devait porter le nom de sa mère, Marie.

Ce jour-là même, le roi Jacques était en proie à un ardent délire. On attendit une lueur de raison pour l'informer de l'événement; mais la raison semblait avoir fui pour toujours.

L'Ecosse était un rude pays alors, plein d'ignorance et de brutalité. Les seigneurs y faisaient au besoin le métier d'assassins et de larrons. Le meurtre était la dernière raison de la politique. Jacques V, esprit poétique et délicat, n'était pas fait pour ce pays sauvage et pour cette sauvage époque; il lui avait fallu bientôt renoncer à ses illusions, à ses promenades aventureuses, à sa vie de galanterie. Catholique fervent d'ailleurs et justicier implacable, sacrifiant les intérêts de sa dynastie aux principes de sa foi, il avait combattu à outrance le presbytérianisme de son oncle Henri VIII. Mais en vain il avait étouffé ses instincts généreux; en vain il avait fait appel à l'épée, à la hache, au bûcher; abandonné par la cupidité de ses nobles et par l'indifférence de son peuple, deux fois vaincu par Henri VIII, pleurant sur la honte de ses armes et sur l'inutilité de ses rigueurs, dévoré par les remords, la douleur et la fièvre, il n'était plus même en état de recevoir la consolation que lui envoyait la Providence.

Les yeux ardents et enfoncés dans leurs orbites, les cheveux épars, les lèvres contractées, les narines haletantes, les poings crispés sur ses couvertures, Jacques luttait en désespéré contre les effroyables visions qui tourbillonnaient autour de sa chambre.

Quelquefois il lui semblait que toutes les victimes de son intolérance, échappées au bûcher, venaient apporter sous son lit les fagots et la flamme de leur supplice, et le malheureux roi, croyant se sentir consumer, criait au feu, voulait s'élancer, fuir, et se plaignait de ce que l'incendie lui calcinait les os. Si les serviteurs et les gentilshommes osaient s'approcher et le retenir dans leurs bras, le moribond s'évanouissait de terreur, prenant ces mains officieuses pour des tenailles sanglantes. Des spectres, auxquels il donnait des noms, venaient tour à tour le saluer et l'appeler. L'un lui avait, disait-il, coupé les bras et les jambes, et promettait de revenir lui couper la tête. Un autre l'attirait sur un lac dont les eaux étaient rougies, et voulait l'y noyer. C'était un spectacle horrible que l'agonie de ce jeune roi, et les yeux les plus insensibles fondaient en larmes à son chevet.

Le 14 décembre, vers le matin, la passion de Jacques V parut toucher à son terme. Après un assoupissement de quelques heures, le roi s'éveilla, calme, affaibli, mais ayant ressaisi toute sa raison. Il se mit sur son séant, promena autour de la chambre le regard étonné d'un homme qui sort d'un rêve et auquel la réalité échappe encore, fit signe qu'on ouvrît une fenêtre, aspira à pleins poumons le vent d'hiver qui remuait les arbres dépouillés, puis retomba sur son oreiller, en murmurant:

— Quel dur sommeil vous m'avez fait, mon Dieu! Quel triste réveil vous m'aviez préparé!

On s'empressa autour du lit royal, et reconnaissant bien, au triste sourire par lequel il saluait les courtisans de la mort, que son esprit était plus calme, un laird d'Ecosse s'agenouilla, prit la main moite que le roi lui tendit, la porta à ses lèvres et annonça à Jacques V la naissance de la petite Marie, sa fille.

Une rosée divine éteignit pour un instant le brasier qui consumait Jacques. Il ferma les yeux sous une caresse ineffable. Son pauvre cœur, si gonflé, si meurtri, déborda dans un soupir de joie et de triomphe; l'enfer disparut, le ciel s'ouvrit, le roi fit place au père, et ce mot: une fille! refoula dans la nuit les spectres éplorés qui avaient fait une garde vigilante autour du chevet royal. Une fille! murmura le malade, et une larme vint rouler entre ses cils; puis il tomba dans une douce rêverie, et on voyait, aux plis de ses lèvres, que son âme franchissait l'espace, s'envolait à Linlithgow, et flottait heureuse, réconciliée, au-dessus du berceau de son enfant. Pauvre roi! pauvre père! Il souriait à ce frêle rejeton né au pied des échafauds; la tombe restée ouverte de ses deux fils se refermait; l'horizon si triste, si désenchanté, si assombri, s'illuminait, et, de loin, à travers les brumes, il voyait une blonde figure d'enfant qui lui souriait. Tout ce poëme inénarrable des joies, des caresses, des mutineries, des gentillesses de l'enfance, lui apparut comme dans un éclair. Une bouffée de vie et d'espérance lui entra au cœur, tandis que l'air vif entrait par la fenêtre restée ouverte.

Hélas! la trêve fut courte, le mirage disparut bien vite; la conscience de sa mort prochaine revint au roi, avec la sueur qu'il sentit monter à son front. Le frisson le saisit; on referma la fenêtre, on ranima le foyer; mais le vent du tombeau ne cessa plus d'agiter ce spectre royal.

— Une fille! murmura Jacques; pauvre enfant qui va porter le deuil de son père et le deuil de l'Ecosse!

Et cette pensée rappelant tous les fantômes, le roi leva les mains à ses yeux, comme pour les fermer devant d'effroyables tableaux: — « Ceux, dit-il, qui n'ont pas respecté « le chardon royal et qui ont flétri la couronne d'Ecosse, « ceux qui ont profané cette couronne sur mon front, « l'arracheront du sien. Par fille elle est venue, et par « fille elle s'en ira. »

Après avoir prononcé ces paroles prophétiques, le moribond épuisé se retourna dans son lit, et poussant un grand cri, expira (1).

Les gentilshommes s'approchèrent alors l'un après l'autre du lit funèbre, donnèrent un dernier adieu à la majesté morte, puis descendirent silencieux dans la cour du château, montèrent sur leurs chevaux, et partirent pour le château de Linlithgow. Ils allaient saluer leur reine de six jours, Marie Stuart.

La prophétie du roi semblait précéder ce sombre cortége, et, malgré leur rudesse, ces lords comprenaient que la tombe ouverte était trop large pour une seule victime, et que l'Ecosse allait entrer dans un long et sanglant veuvage.

II. — LE KELPY OU DÉMON DU LAC.

Six années se sont écoulées. La jeune Marie s'épanouit comme une fleur sauvage sur les bords du lac de Monteith. Elevée au monastère d'Inch-Mahome, la reine enfant ne connaît encore de la vie que les rochers abruptes, les bruyères sauvages, les rives verdoyantes qui voient ses promenades et ses jeux.

Folle et rieuse, elle est levée avant le jour; elle ne

(1) *Histoire de Marie Stuart*, par M. Dargaud.

sait d'autres passe-temps que des courses vagabondes à travers les sentiers pierreux qui mettent en lambeaux son plaid de satin noir, attaché par une agrafe d'or aux armes de Lorraine et d'Ecosse. L'âme qui s'éveille dans ce cœur joyeux ne veut d'autres émotions que les légendes, les ballades, la musique et la danse.

C'est le sylphe des grèves, et les pêcheurs sourient avec béatitude quand ils la voient courir, ou plutôt fuir à travers les hautes herbes. C'est le lutin heureux de la contrée. Sa figure rose et blanche, son regard si brillant, si limpide, qui s'exerce à la fascination, dont il abusera plus tard ; ses cheveux dont les anneaux flottent librement sur son cou délié, sa voix charmante, qui passe tour à tour du commandement à la câlinerie, tout en elle charme, séduit, attendrit.

Les montagnards laissent la porte de leur cabane entr'ouverte quand la saison est belle ; car ils savent que la fille de Jacques V paraît souvent sur le seuil dans un rayon de soleil, et vient leur demander un morceau de leur pain noir et des chansons. Quelquefois on entend sur le lac une barque pleine de rire et de paroles rapides; c'est que la jeune reine se promène avec ses compagnes. Marie a toute une petite cour d'enfants de son âge et de son nom. La reine-mère, ayant une vénération profonde pour la Vierge, a voulu que toutes celles qui approcheraient sa fille eussent les mêmes raisons d'intercéder auprès de la Mère de Dieu. En conséquence, toutes s'appellent Marie, et cette cour en miniature est vouée au même culte.

Souvent donc, toutes ces petites Maries sautent dans une barque avec leur reine enfantine, et se font conduire sur le lac de Monteith ; et les eaux vertes et profondes servent de miroir à toutes ces figures coquettes, qui cherchent sous les rames les naïades et les sirènes des ballades.

Un jour, la jeune reine apprit qu'elle allait partir pour la France. Sur son front si doux et si pur Dieu devait poser une double couronne, et on lui promettait, à Saint-Germain-en-Laye, un petit mari de son âge, le dauphin François. Bien que l'idée de voyager, de changer de climat, de quitter ce monastère, qui avait été pour elle un sombre berceau, fît battre le cœur de Marie, elle n'en regrettait pas moins son beau lac, ses vertes bruyères, ses tristes campagnes, qu'elle avait animées de sa gaieté. Elle allait voir le pays de sa mère, ses oncles de Guise, qui lui envoyaient de si beaux présents et de si douces paroles ; elle allait, habillée de riches atours, prendre rang à la cour de Saint-Germain ; mais il lui fallait renoncer à sa liberté. La petite paysanne allait devenir une vraie reine, c'est-à-dire qu'elle ne pourrait plus sortir, courir à l'aise ; et ce compagnon de jeux qu'on lui promettait, le dauphin François, l'effrayait par la pensée qu'il deviendrait un jour son mari, c'est-à-dire son maître. Aussi Marie voulut-elle faire une dernière promenade d'adieu sur son beau lac, et les quatre compagnes ordinaires de sa vie, Marie Fleming, Marie Seaton, Marie Hivington, Marie Reatoun, la conduisirent vers la barque qui l'attendait.

Ce jour-là, le ciel était gros et plein de larmes, comme le cœur de la petite reine. L'Ecosse semblait s'attrister ; le lac s'agitait, comme pour parler et murmurer une plainte ; les pêcheurs, accourus sur la rive pour assister à la dernière promenade de leur fée, regardaient silencieusement les cinq Maries s'installer dans la barque, et ne songeaient pas à pousser les hurras accoutumés. La petite reine, sur la tristesse de laquelle toute cette tristesse extérieure venait peser, essaya de rire, excita ses compagnes, et, ne pouvant parvenir à les distraire, entama une ballade ; mais sa voix était moins pure, moins nette que d'ordinaire ; elle n'osa continuer, et s'interrompit au premier refrain ; puis, comme Marie Fleming était près d'elle et semblait la plus désolée, elle lui jeta les deux bras autour du cou, l'embrassa et lui dit :

— Allons, mignonne, n'essaye pas de me faire pleurer, et pensons au beau pays que nous allons voir !

— Hélas ! répondit Marie Fleming, est-il de beaux pays sans lacs ?

— Pauvre lac ! interrompit la petite reine, je voudrais l'emporter avec moi ?... Et, se penchant en dehors de la barque, elle plongea sa petite main rose dans l'eau verte, l'emplit, et la porta vivement à ses lèvres, d'où ruisselèrent des gouttes.

— Prenez garde, ma reine, dit une des petites Maries, ne vous penchez pas tant, le Kelpy vous prendrait !

— Le Kelpy, répliqua Marie Stuart, est un bon démon qui m'a toujours souri et qui m'aime ; il ne voudrait pas me nuire.

— S'il vous aime, raison de plus pour vous garder !

— Mes amies, dit la jeune reine, en se dressant sur ses petits pieds, disons adieu au démon du lac, à ce vieux compagnon qui ne peut pas nous suivre, et auquel personne ne viendra plus chanter nos chansons.

Alors Marie Stuart se tint debout dans la barque, que les vagues tumultueuses commençaient à agiter, et la jeune enchanteresse parla ainsi :

— Vieux Kelpy, toi qui es noir comme la nuit, et qui as de longs bras toujours remplis d'herbes, démon du lac de Monteith, dont les pieds de cheval galopent sur les flots, dont la tête humaine se montre aux noyés, et dont les mains froides s'attachent aux barques condamnées ; démon qui m'as toujours caressée, je te dis adieu, et je te donne, comme souvenir de ta bien-aimée Marie, cette agrafe aux armes d'Ecosse et de Lorraine, qui a touché mon cœur et qui va toucher le tien !

Et arrachant vivement de son plaid l'agrafe qui le retenait, Marie la jeta dans les flots ; puis elle s'agenouilla, chercha à plonger du regard dans les profondeurs de l'eau, comme pour y voir le Kelpy ! Toutes ses compagnes l'imitèrent, et les cinq Maries s'inclinèrent et se penchèrent tellement, que les vagues, soulevées par le vent, montaient jusqu'à leurs fronts et semblaient les baiser.

Tout à coup, soit que les bateliers épouvantés de ce jeu imprudent et désespérés de ne pouvoir le faire cesser par leurs remontrances, eussent voulu forcer ces jeunes étourdies à l'interrompre, soit que la tempête s'élevât alors, soit enfin, comme les ballades l'assurent, que le Kelpy, le démon du lac, eût voulu rendre à Marie une prophétie en échange de son adieu, un grand tumulte se fit aux flancs de la barque, une trombe d'eau jaillit et inonda les promeneuses ; Marie Stuart poussa un grand cri, se rejeta pâle et à demi morte d'effroi sur son banc, en murmurant qu'elle avait vu le démon du lac, que le Centaure humide l'avait saisie de ses deux bras et avait voulu l'attirer à lui.

Les jeunes compagnes de la reine cherchaient à la rassurer, sans se sentir elles-mêmes prémunies contre la terrible vision. Elles n'osaient regarder le lac, de peur de se heurter aux deux grands yeux glauques du monstre, ces yeux qui portent infailliblement malheur et qui annoncent la mort à celui qui les rencontre.

Quant à Marie Stuart, elle tremblait, passait, en frémissant, sa main autour de sa ceinture, comme pour ef-

facer l'empreinte qu'elle disait avoir sentie. Elle avait vu bien distinctement le démon se cramponner à la barque, la secouer; et elle affirmait qu'au moment où elle avait poussé un grand cri, en se recommandant à la Vierge, sa patronne, le monstre, qui avait grand' peur de la Mère de Dieu, s'était plongé dans le lac, en lui envoyant un coup d'œil épouvantable.

La barque aborda bientôt au seuil du monastère. Les jeunes filles n'osèrent raconter l'incident de leur promenade. Quant à la petite Marie, son cœur s'était resserré plus étroitement encore. Le pressentiment acheva d'assombrir ce voyage de France, dont on essayait vainement de l'éblouir. On la coucha avec la fièvre, et pendant toute la nuit, qui fut remplie par une tempête horrible, elle crut distinguer dans le sifflement du vent, dans le mugissement du lac, les plaintes du Kelpy qui l'appelait, et qui réclamait sa jeune et royale fiancée.

Sa nourrice, que cette agitation rendait inquiète, resta près de son lit et l'entendit plusieurs fois murmurer :

—Mon bon Dieu, qui m'avez destiné pour mari le gentil dauphin François, ne permettez pas que je reste ici la femme du démon de Monteith !

Vers le matin, le sommeil calma ces terreurs; mais le départ pour la France devait avoir lieu le jour même, et, quand l'heure sonna, Marie se laissa conduire en tremblant, et ferma les yeux tant qu'elle fut en vue du lac.

III. — LES DEUX TRAVERSÉES.

On s'embarqua à Dumbarton; mais, à peine la flotte qui servait de cortége à la reine d'Ecosse fut-elle éloignée des côtes, que le vent souffla avec violence, et que les navires, secoués sur les vagues, craquèrent et menacèrent de se briser.

La petite reine pensa plus que jamais alors à la sinistre vision. Evidemment le démon du lac la poursuivait, et les flots devaient lui être funestes. Joignant les mains et priant avec ferveur, la fille de Jacques V supplia le mauvais génie de Monteith d'épargner ses compagnons et de ne frapper que sur elle. Cette prière, qui partait d'un cœur pur, monta au ciel à travers les nuées amoncelées. Un vent rapide poussa la flotte vers les rives de France, et, le lundi 20 août 1548, le vaisseau qui portait Marie Stuart aborda, ou plutôt vint échouer à la pointe de la baie de Morlaix, dans un repaire de contrebandiers et de corsaires, au port de Roscoff.

Ce n'était pas assez de présages. L'influence du Kelpy semblait poursuivre Marie jusque dans le pays où elle devait régner. Comme elle sortait en grande pompe de l'église Notre-Dame de Morlaix, où le *Te Deum* avait été chanté; et comme elle franchissait la porte de la ville appelée *porte de la Prison*, le pont-levis creva et tomba dans la rivière. Les Ecossais crièrent à la trahison. Mais, ainsi que dit le chroniqueur, « le seigneur de Rohan, qui « marchait à pied près de la litière de Sa Majesté, leur cria « à pleine teste : — Jamais Breton ne fist trahison ! Et les « deux jours que la royne demoura pour se deslasser de la « fatigue de la mer, il fit desgonter toutes les portes de la « ville et rompre les chaînes des ponts. »

Marie Stuart oublia bientôt à Saint-Germain-en-Laye les adieux du démon de Monteith et les augures de son voyage. Elle passa là quelques années heureuses, dans un tourbillon continuel de chasses, de fêtes, de danses, de concerts. Ardente comme elle l'était déjà au monastère d'Inch-Mahome, la petite reine se livrait au plaisir avec un entraînement inouï. Toute cette cour étincelante des Valois, dont Catherine de Médicis était l'ombre, enivrait Marie et rayonnait de sa jeunesse, de sa beauté précoce, de son esprit.

Ronsard, Joachim du Bellay, Amadis Jamyn, tous les poëtes ravageaient pour elle le Parnasse et lui faisaient une litière de roses et de lis, qu'elle foulait en riant. L'Ecosse froide et brumeuse était bien oubliée parfois; et quand, du haut de la terrasse de Saint-Germain, elle regardait la Seine dérouler son écharpe, ou bien quand elle parcourait, dans une barque dorée et pavoisée, l'étang de Fontainebleau, la fille de Jacques V ne songeait guère au lugubre Kelpy. Les Naïades de France faisaient étinceler tant de perles dans leurs ébats joyeux, qu'on ne pouvait se rappeler, en présence de ces flots charmants, les eaux profondes de Monteith. C'était toujours une divinité jeune et belle, assise dans une conque nacrée, que l'on cherchait sous les nappes argentées des rivières, et non plus le Centaure hideux qui avait reçu l'agrafe d'or de Marie.

Hélas! on oublie le Centaure, mais le Centaure n'oublie pas. La fille de Jacques V avait été bénie par son père dans une agonie sanglante; des bûchers avaient éclairé son berceau; le bonheur ne pouvait être pour elle qu'un intermède ironique entre deux drames. A peine avait-elle dix-neuf ans, à peine était-elle enivrée de tous les parfums qu'on répandait sur ses pas, que la mort lui prit son époux bien-aimé, François II, et qu'un cortége illustre et brillant, mais plein de deuil et de tristesse, s'acheminait vers la mer, pour reconduire à ses vaisseaux Marie Stuart désolée, qui exhalait sa plainte en tendres prières et en vers harmonieux.

Le 15 août 1561, deux galères et deux vaisseaux de transport quittaient Calais. Sur l'un de ces navires, Marie Stuart, tristement accoudée, regardait les côtes de France s'amoindrir et blanchir à l'horizon. L'histoire a conservé le costume de la reine en cette circonstance : elle avait la robe de velours blanc qui servait pour le grand deuil des reines de France; une guimpe découpée à pointes de dentelle enveloppait son cou; son voile empesé se recourbait au-dessus de chaque épaule; les manches de toile d'argent étaient étroites en bas, bouffantes en haut; sa chevelure, lisse sur la tête, était crêpée au-dessus des tempes et se rattachait par derrière avec des nœuds de ruban; un bonnet léger lui descendait en cœur sur le front et couvrait, sans les cacher, trois rangs de perles de la plus belle eau; un collier d'autres perles, qu'elle préférait à tous ses joyaux, ruisselait de son cou (1).

Pauvre Marie! A mesure qu'elle voyait s'éloigner le rivage, d'inexprimables angoisses s'éveillaient dans son âme; elle laissait en France un tombeau dans lequel dormaient, avec son jeune époux, tous ses rêves, toutes ses illusions, et elle allait trouver en Ecosse des bûchers à peine éteints, des gibets encore sanglants; elle quittait une cour charmante, des cœurs embrasés de son souvenir; elle allait se heurter à des sujets sombres et défiants, à une noblesse hautaine et jalouse. On l'aimait en France. Hélas! on ne la connaissait plus en Ecosse, peut-être bien allait-on l'y haïr !

Les traversées étaient funestes à Marie. Depuis le jour où le démon du lac de Monteith lui était apparu, elle n'avait pu poser le pied sur un navire sans que quelque malheur survînt. Le Kelpy ne manqua pas cette occasion. Comme on était à quelque distance de terre, deux barques, qui amenaient aux vaisseaux les gens de l'escorte de Marie, chavirèrent; six hommes disparurent dans les

(1) *Histoire de Marie Stuart*, par M. Dargaud.

flots, l'écume jaillit jusqu'au front de la reine ; elle appela à l'aide, mais ce fut vainement ; la mer ne rendit pas l'holocauste, et, après des efforts inutiles, on vint annoncer à Marie Stuart que l'équipage avait perdu six hommes.

La royale veuve laissa tomber deux grosses larmes de ses beaux yeux, et comme ses dames d'honneur l'entouraient et essayaient de la consoler, elle dit à Marie Fleming, sa favorite :

— Ma foi me défend de croire aux sortiléges, mon cœur me reproche de folles terreurs ; mais, en dépit de mon cœur et de ma foi, j'ai vu le démon du lac enrouler ses bras autour de ces barques et les attirer au fond de l'eau.

— Ma reine, dit Marie, chassez ces illusions ; il n'y a pas de démon de Monteith, il n'y a que la colère de l'Océan et la miséricorde de Dieu qui permettent la mort.

— Oh ! je crois en Dieu, répliqua Marie avec exalta-



Marie de Lorraine — Famille et contemporains de Marie Stuart. — François II.
James Murray. — Jacques V, roi d'Écosse. — John Knox.

tion, mais je ne puis chasser cette autre croyance de ma jeunesse.

Et quittant sa compagne fidèle, la jeune reine alla, dans une partie retirée du navire, méditer et pleurer à son aise. On l'entendait parfois jeter des adieux mélancoliques à la France ; elle lui envoyait, sur l'aile des vents, ses plus ardentes caresses, puis elle gémissait sur les morts que son vaisseau entraînait dans le sillage ; et quand l'idée du démon du lac revenait à son esprit, elle évoquait tous les souvenirs de son enfance et comparait la triste reine qui retournait veuve en Écosse à la petite fille qui était allée chercher en France des joies fugitives, avec des regrets éternels.

La reine croyait du moins à l'éternité de sa douleur ;

mais Marie Stuart était de ces natures altérées qui absorbent les larmes comme le sable brûlant du désert absorbe la rosée, et qui n'ont jamais fini avec les tentations de la terre et les enivrements du cœur ; elle était sincère dans son désespoir. Dans ces vers, que tout le monde sait : *Adieu, plaisant pays de France*, etc., etc., elle avait cru exhaler tout ce qui lui restait de passion dans l'âme. Lors de cette traversée, en présence de ce rivage bien-aimé qu'elle quittait pour toujours, après cette scène de deuil qui l'avait profondément remuée, elle croyait de bonne foi à l'impossibilité de retrouver jamais son sourire de reine et sa gaieté d'enfant; mais elle devait passer bien des fois encore par ces violentes alternatives de joies insensées, de désespoirs terribles.

Donc la traversée fut triste ; Marie pleura beaucoup. Elle avait dit au timonier de l'éveiller au point du jour, si l'on apercevait toujours les côtes de France. Le vieux marin n'oublia pas cet ordre, et Marie salua une dernière fois, aux lueurs du matin, les rivages de sa patrie adoptive ; puis tout disparut, l'horizon devint infini, et la reine se trouva seule avec ses regrets, entre le ciel et la mer. On arriva un dimanche matin ; mais un brouillard épais empêcha le débarquement, et ce ne fut que le lendemain, 19 août 1561, que Marie Stuart posa le pied sur la terre d'Ecosse.

IV. LE LAC DE LOCH-LEVEN.

Des années se sont passées. La jeune fille insoucieuse du monastère d'Ynch-Mahome est devenue une femme énergique et violente. La passion a remplacé sur son front et dans ses yeux les flammes limpides de sa première innocence. La fée du lac de Monteith a perdu son auréole. On l'aime encore, on l'aimera toujours, mais d'un amour fatal, plein de frénésie et de remords, d'un amour qui flétrit et qui tue ; on l'aime, parce qu'elle est belle, que son regard est irrésistible, que sa bouche sait des paroles magiques; mais on n'a plus pour elle cette vénération suprême, ce culte religieux qui la faisait adorer des montagnards et des pêcheurs. C'est que Marie Stuart n'est plus seulement la veuve de François II, c'est qu'elle est aussi la veuve de Darnley, immolé pour elle et par elle ; c'est que le sang de Riccio, le chanteur italien, poignardé dans sa chambre, a rejailli sur sa robe ; c'est que Chastelard est mort sur un échafaud pour l'avoir aimée et s'être cru aimé d'elle ; c'est qu'après tant de sang répandu, elle s'est librement donnée à Bothwel le pirate, à Bothwel un troisième mari, assassin de son second mari Darnley ; c'est que la fille de Jacques V n'a pas seulement été impitoyable comme son père pour l'hérésie, c'est qu'elle a mérité d'être maudite et méprisée de John Knox, l'invincible apôtre du presbytérianisme, le seul homme qu'elle ait vainement voulu séduire et fasciner; c'est que James Murray, son frère, qu'elle a comblé d'honneurs et de biens, trouve sa gloire et sa vertu dans l'ingratitude ; c'est que le malheur et la honte suivent partout cette reine infortunée, pleine de génie, resplendissante de beauté ; c'est qu'à force de caprices étranges, de désordres et de crimes, elle serait devenue odieuse à l'histoire, si Dieu n'avait voulu qu'elle commençât sur la terre son expiation. Epouse oublieuse, elle sera mère oubliée ; reine imprudente, elle sera délaissée et trahie ; puis enfin elle rachètera par son immolation tout le sang précieux qu'elle a fait verser.

A l'heure où nous la retrouvons, Marie Stuart, vaincue mais infatigable, s'échappe du château de Loch-Leven, où sa noblesse révoltée l'a renfermée, pour recommencer sa vie de lutte, de guerre, de violence et de passion.

C'était le 2 mai 1568; la reine attendait impatiemment, depuis plusieurs jours, le signal de délivrance que lui avaient fait annoncer Georges Douglas et John Beatoun, deux de ses fidèles et derniers amis.

Georges, parent du laird de Loch-Leven, n'avait pu voir Marie sans subir, comme tout le monde, sa fascination. Chargé de la garder, il avait voulu favoriser son évasion ; mais découvert et contraint de fuir, il avait rassemblé au dehors quelques partisans de la reine, et laissé à un de ses plus jeunes parents, enfant de seize ans, surnommé le *Petit Douglas*, le soin d'ouvrir les portes de la prison à cette séduisante et fatale beauté.

Le petit Douglas s'était acquitté avec d'autant plus d'ardeur de la mission qu'il avait reçue, que lui aussi s'était senti ému d'une tendre pitié pour l'enchanteresse. Or, le 2 mai, après le souper, comme Marie s'était retirée dans sa chambre, on frappa à la porte. Le petit Douglas parut, et, posant un genou en terre, annonça à la reine qu'elle allait être libre et qu'il avait dérobé les clefs du château.

— Libre ! murmura la reine ; soyez béni, vous qui avez pris en pitié celle que son peuple abandonne !

— Madame, le temps presse... interrompit Douglas, que les témoignages de cette reconnaissance embarrassaient.

— Je suis prête, répondit Marie Stuart en se levant, et quelques instants après, posant son bras sur le bras tremblant de son jeune libérateur, elle franchissait, sous un déguisement, les portes du château. Une barque était amarrée au rivage. Le lac de Loch-Leven, sombre et silencieux, balançait l'esquif. La lune, complice de la fuite, s'était voilée. C'était une admirable nuit pour une évasion.

Avant de mettre le pied sur la barque, la fée d'Ynch-Mahome se souvint du lac de Monteith, de ses promenades d'enfant, peut-être aussi du Kelpy, et retenant le petit Douglas, qui s'apprêtait au départ.

— Hélas ! dit-elle, toutes les fois que je me suis embarquée, ce fut pour un malheur, et les eaux que j'ai parcourues ont toutes reçu mes larmes.

— Les eaux de Loch-Leven recevront mon sang plutôt que vos pleurs, reprit avec énergie le petit Douglas. Si je ne parviens à vous rendre libre, je me tuerai.

— Taisez-vous, enfant, et priez Dieu !

Alors, se retournant vers les sombres murailles qui avaient été confidentes de ses douleurs, la reine d'Ecosse adressa une ardente prière au Ciel. Chose étrange ! plus son cœur se calcinait au feu des passions humaines, plus il s'ouvrait aussi aux effusions divines. La fille du catholique Jacques V éprouvait au fond de toutes ses voluptés une soif inextinguible qui ne se satisfaisait réellement que par la prière.

Quand elle eut fini, Marie sauta dans la barque, et celle-ci, emportée par les rames, vola sur le lac comme un alcyon.

A quelques brasses de la rive, la reine regarda le fanal qu'elle avait laissé sur sa fenêtre pour avertir du moment précis de sa fuite ses amis cachés dans les environs. Le petit Douglas distingua un soupir.

— Que regrettez-vous? madame, demanda timidement l'enfant.

— Je ne regrette rien : j'ai peur, dit Marie Stuart. Cette lumière rouge est une triste étoile; on dirait une lueur sanglante.

— C'est la liberté qui rayonne, ô ma reine !

— Oui, la liberté de combattre, la liberté de punir des

rebelles! Du sang! toujours du sang! Douglas, Douglas! je n'étais pas faite pour cette vie terrible.

Douglas abandonna les rames, et voyant Marie Stuart rêveuse, se prit à la contempler tristement.

Il semblait que cette heure était toute de méditation. Loch-Leven était oublié, les dangers avaient fui; on eût dit une promenade paisible et douce. Marie regardait les flots, Douglas regardait Marie, et le silence n'était interrompu que par le glissement de l'eau sur les flancs de la barque.

Dans cette nuit paisible, la reine fugitive dégonflait son cœur et aspirait les parfums de sa vie passée dans les parfums du printemps. Elle songeait au beau séjour de France, à son triste retour, à ses fautes, à ses crimes, et ses remords s'épurant dans cette sérénité immense, elle sentait son âme se dégager peu à peu de ses angoisses.

— Douglas, dit-elle enfin, comme si elle résumait sa méditation, n'aimez jamais! conservez votre cœur pur, comme l'éclair de vos regards. C'est le seul conseil que je puisse vous donner en retour de la liberté.

— Il est trop tard, madame, répondit Douglas avec une voix tremblante, et en se mettant à ses genoux; je vous ai vue pleurer, et quand j'ai juré de vous sauver, j'ai juré de vous aimer jusqu'à la mort.

— Vous aussi, pauvre enfant!

Il y eut un long silence que nul n'osait rompre. La lune, jusque-là voilée par les nuages, se montra tout à coup et son pâle rayon enveloppa la barque. Le petit Douglas aperçut alors au fil de l'eau un lis qui penchait sa tête, touchant emblème pour une reine de France! Il sortit à moitié de l'esquif, à l'aide de la rame atteignit la fleur et l'offrit à Marie Stuart. Une perle brillait sur le bord du calice; c'était une goutte d'eau, ou une goutte de larmes.

— Madame, dit Douglas, vous avez fait fleurir le lac, et le démon de Loch-Leven s'est paré pour vous voir passer.

— Quoi! ce lac aussi a ses démons?

— Sans doute, et les ballades rapportent...

— Oh! ne me parlez pas de ballades, Douglas, je les ai trop aimées et trop chantées. Le démon de Loch-Leven ne vaut pas mieux que celui de Monteith, et il ne rendrait pas à la triste reine des augures meilleurs que ceux que le Kelpy a rendus à l'enfant.

Et Marie Stuart souriant avec amertume, raillant doucement la superstition dont elle n'osait pourtant se déclarer affranchie, raconta sa promenade sur le lac de Monteith, ses fiançailles avec le démon, et les tristes voyages qu'elle avait faits depuis sur les eaux.

Quand elle eut fini, Douglas s'écria: — Je sais, moi, une offrande agréable au Kelpy de Loch-Leven, et tirant de son sein les clefs du château qu'il avait emportées dans sa fuite, il les jeta dans le lac.

A peine l'eau était-elle refermée, qu'un coup de feu retentit. On s'était aperçu de l'évasion de la reine, et on tirait sur l'esquif!

Douglas pâlit, Marie Stuart poussa un cri et la barque reprit sa course, ou plutôt son vol, vers la rive opposée. Le trajet se fit en silence. Mais, en touchant le rivage, la reine dit à son guide:

— Vous le voyez, Douglas, les lacs d'Ecosse ne veulent pas de moi; la mort m'y poursuit.

A quelque distance du bord, le petit Douglas cueillit un chardon, et l'offrant à la reine, qui portait déjà un lis: — Reine de France et d'Ecosse, lui dit-il, faisant allusion à ces deux emblèmes, vos sujets vous attendent!

Puis il souffla dans un cor suspendu à sa ceinture. Georges Douglas, John Beatoun, Claude Hamilton, qui attendaient cachés dans les herbes, accoururent saluer la fugitive.

Marie se vit bientôt entourée d'une noblesse fidèle et dévouée. L'espoir rentra dans son âme; elle se crut maîtresse enfin du sort et s'écria, en embrassant ses amis:

— Je suis sauvée!

Hélas! elle était perdue. Sa promenade sur le lac de Loch-Leven ne fit que précéder de peu de temps une longue et cruelle captivité, et le 8 février 1587, la fille de Jacques V, la veuve de François II, la reine de France et d'Ecosse, après dix-huit années de tortures et de prison, réalisant la prophétie paternelle, posa sa tête, toujours jeune et belle, sur le billot d'Elisabeth.

Le bourreau trembla quand il fallut frapper, et s'y prit à deux fois. L'âme de Marie s'échappa réconciliée avec Dieu par le repentir et la prière. Tous nos lecteurs connaissent les détails de cette horrible et sublime agonie.

Peut-être qu'avant de monter sur l'échafaud de Fotheringay, dans les heures douloureuses qu'elle consacra à repasser et à offrir à Dieu sa vie, Marie Stuart se souvint des superstitions de son enfance et des prédictions sinistres du démon du lac.

Quoi qu'il en soit, le génie des eaux s'est emparé de son souvenir et porte son deuil. Sur les bords du Men, qui coule au pied de Fotheringay, on cueille de petites fleurs rouges qui sont nées, dit la légende, des gouttes du sang de l'infortunée Marie.

LOUIS ULBACH.

L'Histoire de Marie Stuart, de M. Dargaud, citée dans cette légende, est un des ouvrages les plus savants et les plus attachants qu'on puisse lire sur le seizième siècle. (Firmin Didot, éditeur.)

« J'ai toujours aimé le seizième siècle, dit l'auteur; je l'avais beaucoup étudié; je le connaissais assez pour le bien sentir... Un soir, au mois de septembre 1846, après un jour pluvieux, je sortis. J'avais fait à peine quelques pas dans la rue que la pluie recommença. J'entrai dans un cabinet littéraire, afin de m'abriter. Une fois là, je demandai les *Mémoires* de Machiavel; ils n'y étaient pas. D'autres volumes me furent présentés, que je refusai. Enfin, j'aperçus au bas de la bibliothèque, à portée de ma main, l'*Histoire de Marie Stuart*, reine d'Ecosse et de France; à Londres, M.D.CC.LII. Le nom de Marie Stuart me frappa violemment. J'emportai et lus, avec un intérêt inexprimable, cette pauvre et médiocre histoire, sous laquelle involontairement j'en composais une autre... J'étais enivré d'enthousiasme, d'horreur et de pitié. Dès le lendemain, je me vouai à l'histoire de Marie Stuart. Cette histoire a été mon labeur pendant quatre années. »

M. Dargaud a réalisé, dans son beau livre, cette parole d'un homme d'Etat: *L'histoire doit être l'épopée du vrai.* Il a puisé à toutes les sources la vérité, cent fois plus intéressante que la fiction, quand il s'agit d'un personnage comme Marie Stuart. Il ne s'est pas borné à fouiller les bibliothèques, à consulter les manuscrits et les chartes, à explorer les collections, les musées, les gravures: il est allé interroger les lieux mêmes. Se souvenant que les grands historiens d'autrefois étaient des voyageurs, il a parcouru l'Angleterre et l'Ecosse, et il a surpris dans les ruines, sur les champs de bataille, dans les traditions et les ballades, le naïf et grand intérêt qui est la vie même de l'histoire.

VOYAGES EN AMÉRIQUE.— LES ÉTATS-UNIS (1).

PHILADELPHIE. L'HOTEL FRANKLIN.

(RÉPONSE A L'ÉNIGME DE MARS.)

DEUXIÈME LETTRE.

I. L'Amérique et ses grands hommes. *Adam était Yankee.* Aspect de Philadelphie. Monuments uniformes. La Bourse. Eglises-théâtres et *vice versâ*. Maison de Penn. *State-House.* La cloche de l'indépendance. *Chesnut street.* La vie d'hôtels. Mœurs des femmes. Etranges libertés. L'hôtel Franklin. Le registre et le *bar-room.* Anecdotes. Justices personnelles. Duel de Jakson. Enfance et maturité des Etats-Unis.

Elançons-nous des rives de l'Alabama aux bords de la Delaware, dont nous remontons les eaux limpides pour arriver à Philadelphie.

Quand notre steamboat eut accosté le warf, en poussant le dernier souffle de sa vapeur, mon compagnon Harris me dit: Allons au *Franklin-House?*



La maison de Penn, à Philadelphie.

Règle générale, quand M. Harris rencontre sur sa route un hôtel portant le nom d'un des grands hommes de l'Amérique, il va s'y loger de préférence à tout autre...

— Et j'en fais vanité, me dit-il, car nous autres gens du Nouveau-Monde, nous sommes un peu ingrats. Et cela n'est pas bien. Le Nouveau-Monde est comme ces coquettes surannées, qui s'imaginent qu'on ne sait pas leur âge parce qu'elles cachent leurs rides. Il ne veut pas vieillir. Confiant dans son nom, il oublie qu'il a déjà quatre cents ans dans l'histoire. Il semble s'attacher à faire disparaître du sol tout ce qui pourrait rappeler sa naissance, espérant qu'ainsi il paraîtra toujours nouveau et découvert d'hier. Est-ce par ingratitude ou par faiblesse que, par exemple, dans toute l'Amérique on ne trouve pas un seul monument, pas la moindre colonne, pas la plus petite pierre en l'honneur de Christophe Colomb, — si ce n'est à la Havane, où son cœur est conservé?

Ce qu'Harris disait là est très-vrai. En revanche, les Américains professent un culte à toute épreuve pour ce qui rappelle la date de leur indépendance. Le nom de Washington est pour ainsi dire canonisé chez eux, et il ne surgit pas de terre un hameau qui ne soit aussitôt placé sous son patronage.

Ne comptant dans le monde que du jour où les premiers coups de fusil ont été tirés à Lexington, en reniant la période de leur oppression, ils se révoltent contre leur origine; et les plus exaltés, — ceux qu'on nomme de purs Yankees — marquent le plus grand mépris pour tout ce qui est Anglais.

Un vieil enfant d'Albion, exaspéré d'entendre un Yankee déprécier avec un féroce dédain les Anglais, lui dit: — Mais vous insultez vos ancêtres. — Qui, moi! Je ne suis pas Anglais. — Mais votre père l'était.—Mon père! il était Yankee! — Votre mère, je crois... — Ma mère, interrompit l'Américain, était Yankee.—Votre grand-père?— Yankee.—Vos aïeux? — Tous Yankees.—Mais, monsieur, s'écria l'Anglais poussé à bout, nous descendons tous d'Adam et d'Eve, que diable! Et... — Adam et Eve, riposta l'Américain avec un admirable sang-froid, Adam et Eve étaient Yankees!

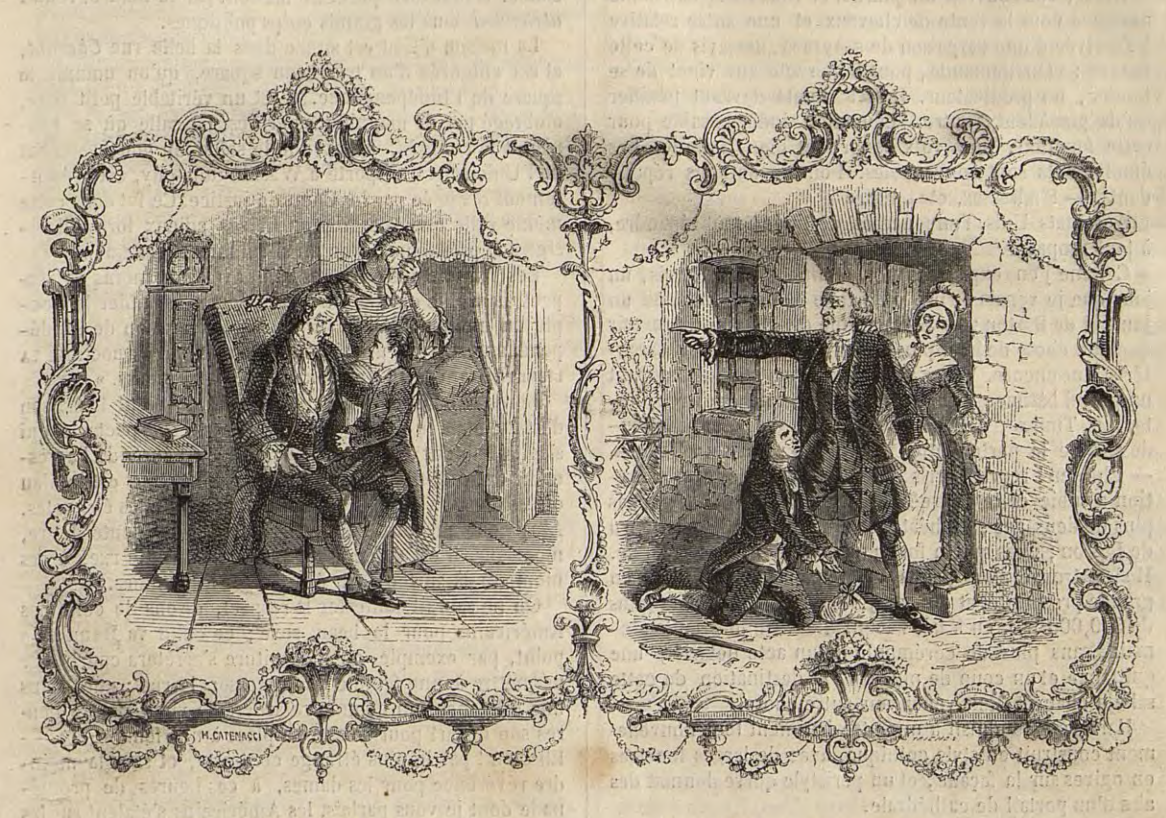
Harris mit toutes nos malles sous la responsabilité de deux commissionnaires du *Franklin-house*, et nous nous dirigeâmes à pied vers l'hôtel.

Il n'est pas de ville aux Etats-Unis qui m'ait autant frappé, du premier abord, que Philadelphie, par son aspect grandiose, riche et sévère à la fois. Presque à chaque pas nous rencontrions un édifice public. Mais ce qu'il y a de désolant dans ces monuments, c'est leur uniformité architecturale d'un bout à l'autre de l'Union. Pour les Bourses du commerce, les grands hôtels, les Douanes et autres établissements de ce genre, c'est irrévocablement le style grec, avec des colonnes corinthiennes, — le tout en marbre. — Pour les églises, une imitation lourde d'un gothique de convention, mais sans travail d'art; — des briques superposées et maçonnées, voilà tout.

Il est peu de monuments aux Etats-Unis qui présentent quelque caractère particulier. Il s'y rencontre, deci delà, à peine cinq ou six monuments qui ont un cachet d'originalité relative. Dans ce nombre, il faut compter la Bourse de Philadelphie, dont la rotonde circulaire du premier étage est d'un assez bel effet. On y trouve, dans l'intérieur, des peintures à fresque qui sont bien à peu près ce que j'ai remarqué de mieux, dans ce genre, aux Etats-Unis. Cette Bourse n'est pas uniquement destinée aux opérations commerciales; on y trouve de vastes salons de lecture, une sorte de cercle, l'administration de la Poste, et celle du télégraphe électrique, dont tout le monde a le droit de se servir, moyennant une rétribution.

(1) Voyez les tables des deux derniers volumes.

Après un quart d'heure environ de marche dans Philadelphie, j'avais bien rencontré déjà une vingtaine d'églises. De tous les genres d'édifices, c'est, à coup sûr, celui dont on fait ici la plus grande consommation. Je vous défie d'arriver dans n'importe quelle ville sans y voir au moins quatre ou cinq églises en construction ; à peu près autant



Franklin dans sa famille

Franklin à la porte des quakers.



Vue générale de Philadelphie.

que de sectes nouvelles en train de se faire des adhérents. Bien peu de ces églises méritent d'attirer l'attention. Je citerai cependant *Saint-Etienne*, à Philadelphie; *la Trinité*, à New-York; et la *Cathédrale*, à la Nouvelle-Orléans.

Il se passe, au sujet des églises et des sectes, aux États-Unis, des choses qui nous paraîtraient étranges et qui

donneraient une bouffonne idée de l'esprit religieux des Américains, si l'on ne savait ce peuple essentiellement convaincu en ces sortes de matières.

Ainsi, vous ouvrez un journal et vous lisez, entre une annonce pour la vente de chevaux et une autre relative à l'arrivée d'une cargaison de sangsues, des avis de cette nature : « On demande, pour telle secte qui vient de se fonder, un prédicateur. Les candidats devront justifier qu'ils possèdent, outre l'éducation indispensable pour cette fonction, une voix sonore et bien timbrée. Les émoluments sont convenables. Fournir de bons répondants. — S'adresser, etc., etc. »

Aux Etats-Unis, l'annonce est destinée à tout répandre, à tout propager.

Comme j'en exprimais mon étonnement à Harris, un jour que je venais de lire un article de ce genre dans un journal de Boston : — Je vais, me dit-il, vous faire voir quelque chose de bien plus curieux et de bien plus caractéristique encore. Venez avec moi. Il me conduisit devant un grand bâtiment, qui a quelque ressemblance avec l'hôtel du Timbre, à Paris. Je levai les yeux, et je lus au-dessus de la porte cette inscription : TREMOUT TEMPLE. — Eh bien ! reprit Harris, savez-vous quelle transformation a subie cette église? C'était un théâtre, il n'y a pas plus de deux ans, le théâtre le plus vaste et le plus couru de Boston ; mais que la fortune a tout à coup abandonné. Il s'est trouvé alors par la ville une secte religieuse en grande prospérité, et qui, moyennant 58,000 dollars (plus de 300,000 fr.), en a fait l'acquisition. Du jour au lendemain, sans plus de cérémonie qu'un acte notarié, une quittance et un coup de pinceau, la destination de cette salle a changé. Mais venez voir autre chose.

Harris me conduisit à un autre bâtiment tout nouvellement construit en style gothique, avec de larges fenêtres en ogives sur la façade, et un péristyle qui se donnait des airs d'un portail de cathédrale.

C'était un théâtre, le HOWARD ATHENÆUM. La spéculation opérée sur le *Tremout Temple* avait été assez lucrative pour donner à réfléchir aux architectes et aux directeurs. Aussi le propriétaire de l'*Howard Athenæum* avait-il pris ses mesures de façon à tirer de sa salle un parti excellent, au cas où l'entreprise dramatique ne réussirait pas; et l'édifice avait été construit de telle façon qu'il pût être transformé en église, en satisfaisant à la fois l'œil et les convenances. Qui sait si, retournant un jour à Boston, je ne trouverai pas une chaire de prédicateur sur cette scène où j'ai vu Ravel et sa famille danser sur la corde ! O destinée des théâtres et des églises américaines !...

Mon premier soin, en mettant le pied à Philadelphie, avait été de demander à mon ami Harris de me conduire en pèlerinage à la maison de Penn, cette première pierre de la riche cité qui s'ouvrait devant moi. Quel fut mon étonnement, je pourrais dire ma douleur, de voir cette maison presque en ruines, délabrée, rapiécée et occupée par un cabaret de bas étage ! C'était déjà beaucoup même, à ce qu'on me fit pressentir, qu'elle fût encore sur pied. Et si elle n'a point été démolie, elle ne le doit qu'au hasard de ne s'être pas trouvée située dans la partie fashionable de Philadelphie.

Je vous en donne ici un dessin, monsieur, et le *Musée des Familles* aura la gloire, peut-être, avant un très-petit nombre d'années, de posséder les seules traces de ce toit où s'abrita Penn. Chef et fondateur d'une secte longtemps persécutée en Amérique, celle des quakers, ses adeptes pullulent aujourd'hui à Philadelphie. Cela est-il une compensation suffisante?

A un autre titre, on conserve à Philadelphie, avec une dévotion profonde, le *State-house*, ou Maison d'Etat. C'est là que fut signé et acclamé l'acte de l'Indépendance. Il faut dire que cette maison, par sa nature, réunit *utilement* tous les grands corps politiques.

La maison d'Etat est située dans la belle rue *Chesnut*, et est entourée d'un très-beau square, qu'on nomme le square de l'Indépendance. C'est un véritable petit parc, ombragé par de magnifiques arbres. La salle où se réunissait le congrès, avant que le siége du gouvernement de l'Union fût transporté à Washington-city, est présentement occupée par les Cours de justice. Ce fut dans cette même salle que Washington fit ses adieux lorsqu'il résigna la présidence avec un si sublime dévouement.

Les Américains ont conservé, avec non moins de respect, la vieille cloche qui sonna pour rassembler le peuple au moment où on lui lut la déclaration de l'Indépendance. On y a gravé cette inscription : « PROCLAME LA LIBERTÉ A TOUTE LA TERRE ET A TOUS LES PEUPLES. »

Je restai longtemps en contemplation devant la maison d'Etat ; mais je fus bientôt distrait par le spectacle qui s'agitait autour de moi. De quatre à six heures de l'après-midi, entre le dîner et le thé, *Chesnut street* est le lieu où les dames viennent se promener en toilettes élégantes. Ainsi que je vous l'ai dit dans ma précédente lettre, monsieur, il est défendu de fumer dans cette rue, à ces moments-là surtout, par égard pour les femmes.

On ne saurait contester le respect, disons le culte des Américains pour le beau sexe ; ce culte va jusqu'à ce point, par exemple, qu'une voiture s'arrêtera court pour permettre à une femme de traverser la rue ; que, dans une diligence, un homme retardera de vingt-quatre heures son départ pour laisser sa place à une femme, etc. — Eh bien ! par le plus étrange contraste, et sans la moindre révérence pour les dames, à ces heures de promenade dont je vous parlais, les Américains s'étalent sur les perrons, les jambes pendantes par-dessus les balustrades, la tête renversée, le corps allongé, ou le dos tourné et les pieds plantés le long de la muraille, avec des poses que l'on peut qualifier d'incroyables. Ce serait une moisson très-bonne à récolter pour un caricaturiste.

Franklin-house, où nous arrivâmes après de longs détours dans la ville, ne répond pas à ces grands hôtels qui, en Amérique, frappent l'étranger de leur aspect monumental, comme le *Astor-house* à New-York, le *Tremont-hotel* à Boston, l'hôtel Saint-Louis, et surtout l'hôtel Saint-Charles à la Nouvelle-Orléans, le *Mansion-house* à Mobile, et bien d'autres encore. Ceux-là sont de véritables casernes, dont nous ne pouvons nous faire une idée en France. Figurez-vous des salles à manger où l'on dresse, quatre fois par jour, des tables pour trois cents convives ! des salons de conversation, des fumoirs, des cabinets de lecture, des bar-rooms, et quelquefois, comme à Saint-Charles, près de trois mille locataires !

La vie d'hôtel, en Amérique, est une chose que nous ne comprendrions pas ici. Aux Etats-Unis, tout ce qui est célibataire, homme, et femme souvent, se réfugie dans les hôtels et y prend gîte et table. Les plus riches mêmes adoptent cette existence, comme la plus commode et la plus libre. Cela vient de ce que, dans ce pays, il n'y a pas, comme à Paris, d'appartements à louer, et que chaque famille occupe sa maison. Or, pour tenir maison, il faut avoir un domestique nombreux, et de plus le surveiller. Les uns, parce qu'ils sont, la plus grande partie du jour, absents ; les autres, pour s'affranchir de toute surveillance, préfèrent se retirer dans les hôtels. Mais, en

tout cas, les hommes y ont leur entrée spéciale, leurs salons à eux, un corps de logis particulier; ils mangent à part; enfin leur vie n'est jamais confondue avec celle des femmes qui habitent le même toit, et ils sont exposés à ne se jamais rencontrer. Il y a, pour ainsi dire, deux hôtels dans chaque hôtel.

Cette séparation des sexes aux Etats-Unis se retrouve dans toutes les conditions de la vie privée. Sur les chemins de fer, les femmes ont des voitures qui leur sont spécialement affectées ; à bord des steamboats, des salons où jamais les hommes ne mettent le pied. Et, il faut se hâter de le dire, ces consignes sont sévèrement observées, et il n'arrive pas qu'on cherche à jamais les enfreindre. Les Américains, qui tiennent ce sentiment des Anglais, l'ont poussé encore plus loin. C'est un des côtés saillants de leur caractère.

Avec l'extrême liberté dont jouissent les femmes aux Etats-Unis, il était naturel qu'elles trouvassent, dans les mœurs, une sauvegarde et une protection. Ainsi, l'on voit des jeunes filles remonter seules du sud jusqu'au Canada, aller passer des saisons entières aux bains, s'absenter pendant plusieurs mois du toit maternel, sans que leurs parents s'inquiètent plus que si elles étaient encore sous leur surveillance.

Une jeune Américaine, que je rencontrai à neuf cents lieues de chez elle, me disait avec une grande assurance : — Vous, monsieur, ou le premier venu de ceux qui m'entourent, seriez là pour me défendre contre une insulte ! Et elle disait vrai.

Cependant, monsieur, vous me demanderiez si je consentirais à élever ma fille à l'américaine, que, même en Amérique, je vous répondrais négativement. Au point de vue des mœurs du pays, ce serait peut-être un préjugé ; mais j'en aurais le scrupule, ou le ridicule, s'il le faut, et cela pour plus de raisons que je ne saurais dire...

Ainsi, par exemple, une jeune fille se met en voyage, aux Etats-Unis. La mère la conduit jusqu'au steamboat, ou l'embarque sur un chemin de fer. Par un acte de sollicitude, imprudente quelquefois, elle la recommande au premier voyageur un peu *gentleman* qui se trouve là ; et celui-ci, je le reconnais, accomplit ce mandat inattendu avec un souci tout paternel. Mais n'est-ce pas là même un premier danger, et n'est-il pas arrivé maintes fois que ces tuteurs improvisés aient poussé le zèle de la mission qui leur était confiée, jusqu'à se détourner de leur propre route, ou à poursuivre leur voyage au delà des limites qu'ils avaient fixées?

Dans d'autres cas, ce sont les jeunes filles elles-mêmes qui se choisissent leurs chevaliers protecteurs. Est-il besoin de dire que leur choix est toujours inspiré par une sympathie ou par une préférence qui, par cela même, peut avoir des suites qu'on ne saurait calculer? Et telle est la liberté dont elles jouissent, même sous le toit maternel, qu'elles y peuvent recevoir toute visite qui leur convient, sans que les parents s'en préoccupent et y assistent. J'ai su qu'une jeune personne n'avait présenté à sa mère un *gentleman* qu'elle avait connu aux eaux de Saratoga, qu'après deux mois de visites assidues de la part de celui-ci, et alors qu'il avait été convenu entre les deux jeunes gens qu'un mariage les unirait. Une autre, la fille d'un avocat distingué de New-York, a, moi présent, accepté de mon ami Steven un souper au sortir d'un bal, sans que le père fût de la partie et qu'il fît la moindre objection à ce tête-à-tête.

Mais je m'empresse d'ajouter, comme réhabilitation, que si ce côté des mœurs américaines peut nous choquer, il s'y trouve un revers qui fait le plus grand honneur au caractère des femmes. Cette insouciance, cette légèreté, les plus folles manœuvres même de la jeune fille disparaissent et s'évanouissent, comme un rêve, dans l'épouse. Tout change du jour où ce rôle échoit à la femme, pour faire place à l'austérité la plus grave, à l'intelligence la plus droite, à l'exécution la plus complète des charges et des devoirs du mariage.

Nous montâmes les quelques marches qui conduisaient à l'*office* ou bureau de *Franklin-house*, et nous y trouvâmes le propriétaire du lieu, un vrai *gentlman*, un homme de beaucoup d'esprit et d'érudition, et qui cumulait les doubles fonctions d'administrateur et de portier de l'établissement. Cela est de règle aux Etats-Unis, où le portier, même le concierge, est un mythe. On est habitué ici à ne pas confier à un autre ce qu'on peut faire soi-même. Chacun prend sa somme de besogne, et il n'a recours à autrui que pour ce qui dépasse ses forces, son savoir et sa dignité.

Sur les tables de l'*office* nous trouvâmes le registre obligé, sur lequel tous les voyageurs, même ceux qui ne font que passer, inscrivent leurs noms, le lieu de leur provenance et celui de leur destination. Ce registre, exposé à la vue de tout le monde, attire dans les hôtels, à certaines heures de la journée, un nombre considérable d'individus qui viennent y jeter les yeux, sans autre but que de s'assurer si par hasard quelque connaissance, quelque ami, ou quelque illustration du pays, n'est point passé par là, le jour même ou la veille.

Le registre et le *bar-room* sont les clefs de voûte de tout hôtel américain ; un *hôtel-keeper* qui n'aurait pas son registre n'aurait pas cette abondance de visiteurs, et celui qui, ayant des visiteurs, n'aurait pas de *bar-room*, serait un sot, parce qu'en Amérique on est toujours un sot quand on néglige les moyens de gagner de l'argent. Témoin ce dicton moral, moins trois mots, et que les pères adressent à leurs fils quand ils les lancent dans le monde : *Go my son, make money, honestly if you can, but make money!* (Allez, mon fils, gagnez de l'argent, honnêtement *si vous pouvez*, mais gagnez-en !)

Il est évident qu'il peut y avoir du danger pour quelques personnes à se dénoncer elles-mêmes sur ces registres des hôtels; mais Harris me fit observer d'abord qu'en passant d'un Etat sur un autre Etat, on se met à l'abri de toute atteinte ; qu'ainsi le voleur échappé de l'Ohio peut se promener tranquillement dans la Pensylvanie; qu'en second lieu, c'est une monomanie chez l'Américain que de laisser des traces de son passage partout où il s'arrête, au risque d'une aventure comme celle-ci :

Le commis d'un banquier de la Nouvelle-Orléans s'était enfui avec la caisse. Dix mois se passèrent. Il prit un jour fantaisie au banquier de faire un voyage dans le nord. Le hasard le conduisit à prendre la voie du fleuve. Il remonta le Mississipi et, arrivé à Pittsburg, il fit comme tout le monde, il jeta les yeux sur le registre de l'hôtel où il était logé. Au troisième feuillet, il poussa tout à coup un cri de rage et de joie en même temps. Il venait de lire le nom du caissier fugitif, se dirigeant, disait le registre, sur New-York. Il se rend dans cette ville avec la rapidité des steamboats et des chemins de fer, y passe quinze jours à parcourir les hôtels et leurs registres, et y trouve les traces du voyageur. Il se met en route, poursuivant sa recherche de ville en ville, de registre en registre, et arrive enfin à Nashville. Il entre dans le *bar-room* d'un hôtel et y aperçoit le ravisseur, occupé à humer un *jackson-punch*. Il tire de sa poche un pistolet, s'a-

vance tranquillement vers lui, et lui brûle la cervelle. Trente personnes assistaient à cette scène : le banquier leur débita nettement son histoire ; pas un ne songea à lui adresser le moindre reproche.

Ces façons de justice personnelle sont très-fréquentes aux Etats-Unis, surtout depuis l'interdiction des duels, et particulièrement dans l'ouest et dans le sud. Il fut un temps où, à la Nouvelle-Orléans, chaque citoyen sortait avec un pistolet ou avec un poignard dans sa poche. Il était rare qu'on se demandât raison d'une insulte ou d'un propos outrageant, et qu'on remît la réparation au lendemain ; l'outragé, s'il avait la main assez leste, lavait l'insulte sur l'heure, en tuant son adversaire en pleine rue; en plein bal même, cela s'est vu.

L'Etat du Tennessee, où s'est passée l'aventure du banquier, a été pendant bien longtemps le théâtre des plus atroces boucheries; là, comme dans tout l'ouest, il arrivait qu'à table, sur un simple mot un peu vif ou mal interprété, les coups de pistolet se croisassent, au détriment des voisins, qui payaient quelquefois pour les coupables. On a conservé le souvenir d'un duel, dont le général Jackson a été le héros. A cet homme étrange, trempé de fer, il fallait toujours des batailles, le bruit des armes, l'odeur de la poudre. Il avait les allures et les goûts d'un aventurier, à côté de la raison d'un politique consommé. Portant dans les relations de la vie privée les habitudes des wigwams, il semblait qu'il vît dans chaque homme qui lui déplaisait un Indien à brûler à bout portant.



Le président Jackson.

Donc, des propos offensants avaient été échangés entre le colonel Benton et le général, et rendez-vous avait été pris pour une rencontre armée. Jackson, obéissant à l'impétuosité de sa nature, avait commencé par déclarer que s'il rencontrait le colonel, il lui casserait la tête. Benton, ayant eu connaissance de ces menaces, et voulant éviter toute occasion qui pût amener une provocation pareille, évita de descendre dans le même hôtel où logeait, à Nashville, le général. Benton était accompagné de son frère. A peine averti de l'arrivée du colonel, Jackson se rend à son hôtel, accompagné de deux ou trois de ses amis; et en entrant dans la chambre où se trouvait son adversaire, il l'ajuste avec son pistolet, avant que Benton ait eu le temps de saisir son arme. Le frère du colonel riposte en envoyant une balle à Jackson; les coups de pistolet se succèdent alors des deux côtés avec acharnement. Les munitions étant à peu près épuisées, et le temps de recharger les armes manquant, on en vint au poignard. Deux des amis du général se ruent sur le colonel et lui font cinq blessures. Ce fut pendant près d'un quart d'heure une atroce lutte, dans laquelle Jackson fut assez grièvement blessé ; quant au frère de Benton, renversé par deux adversaires et criblé de coups, il allait succomber, lorsqu'un citoyen de Nashville, qui s'était mis de la partie, parvint à l'arracher à la mort au moment où il faisait un suprême effort pour décharger son pistolet en pleine poitrine de l'un de ses adversaires. Et, chose étrange! la justice ne s'émut pas de cet incroyable attentat.

Cela ne ressemble-t-il pas un peu aux rudes épopées antiques, à un épisode de l'*Iliade* et de l'*Odyssée?* Toute chose se ressent, en Amérique, de cette verdeur du premier âge des Etats. Pendant qu'ils se hâtent de marcher vers la civilisation, ces hommes au cœur de fer et au corps d'acier ne sont capables que d'entreprendre des choses gigantesques, exceptionnelles, hardies. La forêt est vaste, ce n'est pas la peine de l'abattre pour y construire un village; il faut la remplacer par une grande cité. Dans l'abîme qu'a produit l'extraction des racines d'un arbre centenaire, il faut jeter les fondations d'une maison éternelle, et non point les bases d'une cabane. Ce ne sont pas des barques légères qu'il faut pour naviguer sur ces fleuves immenses; mais de ces colosses flottants, qu'on appelle des steamboats!

Eh bien ! monsieur, je le dis en toute conviction, pour avoir le sentiment exact de ces rêves de géants, il faut en passer nécessairement par des mœurs aussi rudes, aussi étranges que celles que je vous ai décrites. Au milieu de ce chaos, d'où il s'agissait de tirer un monde en moins de six années, placez une civilisation à l'eau de rose, des hommes aux habitudes paisibles et polies, vous assisterez incontestablement au triste spectacle d'une décadence. Il est entré dans les desseins de Dieu, qui a voulu faire des Etats-Unis une œuvre à part, de leur imposer ces orageuses jeunesses traversées de tempêtes et d'éclairs. Le calme est venu en son temps quand l'éclosion était préparée.

II. Les fresques de M. Sanderson. La vie de Franklin : pauvre enfant à l'école; à la savonnerie; à l'imprimerie; en mer; sur le pavé. Les quakers. Le bonheur sous la main. William Keith. Travaux et fondations de Franklin.

Notre estimable hôte, M. Sanderson, éprouva une joie cordiale à revoir M. Harris.

— J'ai fait ce que vous m'avez conseillé l'an passé, lui dit-il; j'ai même fait plus; je vous l'apprendrai tout à l'heure. En attendant, regardez bien sur la table qui est dans votre chambre.

Sur cette table il y avait, comme sur la mienne, comme sur celle de chaque chambre, à côté d'un exemplaire de la Bible, ce qui est de fondation, un petit volume contenant l'histoire de Benjamin Franklin.

Puis notre hôte nous conduisit dans le salon de conversation, où les quatre murs étaient barbouillés d'une série d'enluminures retraçant les principaux traits de la vie du

même personnage; une belle et noble vie d'ailleurs, pleine de misère, de courage et de grandeur.

— Bravo! monsieur Sanderson, bravo! criâmes-nous en chœur.

Et nous nous prîmes à faire le tour du salon, pour examiner les fresques de M. Sanderson.

La vie de Franklin offrait au pinceau de l'artiste une série de tableaux pleins de moralité et de bons exemples. Cette vie est assez connue, je crois, pour qu'il suffise d'en rappeler les traits qui ont fourni matière aux fresques de l'hôtel.

L'état de pauvreté de la famille de Franklin avait modifié les projets qu'elle fondait sur lui, et décidé peut-être toute sa vie. Placé dans une école commune pour y faire son éducation, il fut obligé bientôt de la quitter. Un matin, qu'il s'apprêtait à s'y rendre comme d'habitude, son père l'arrêta sur le seuil de la porte et lui dit :

— Benjamin, ta mère avait voulu faire de toi un ministre de l'Evangile; mais, hélas! mon enfant, nos ressources ne nous permettent pas de te donner une instruction assez étendue.

L'enfant posa lentement ses livres à terre, laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et deux larmes montèrent à ses yeux. Il n'avait eu que le temps de sentir l'amour du travail et d'effleurer à peine la science; mais son cœur se gonfla à la pensée qu'il fallait y renoncer.

Le père prit l'enfant sur ses genoux, et continua :

— Tous tes ancêtres ont été d'habiles mécaniciens; je suis en état de guider sûrement tes premiers pas dans cette carrière. Veux-tu de moi pour maître?

— Ce serait avec bonheur, répondit l'enfant; mais je ne me sens aucune vocation pour la mécanique. Cherchons autre chose, mon père. Puisque vous êtes malheureux, je dois le plus tôt possible gagner de l'argent. Le père d'un de mes camarades d'école possède une fabrique de savons, vous convient-il que j'aille lui demander du travail?

La physionomie du jeune Benjamin était pleine de résolution et d'énergie. Son père l'embrassa tendrement et lui dit :

— Va, mon fils, et que Dieu te protége!

Ce petit épisode formait le sujet du premier tableau; Franklin avait alors onze ans.

Benjamin, dégoûté bientôt des savons, entra comme apprenti chez un coutelier. Mais le prix énorme qu'on demandait pour son apprentissage mit sa famille dans l'impossibilité d'y satisfaire. Il changea une seconde fois de direction, et entra comme ouvrier imprimeur dans un établissement où travaillait son frère aîné. Quoique doué de grandes facultés et d'une aptitude particulière pour toutes choses, Benjamin ne tarda pas à montrer encore de la répugnance pour son nouvel état.

Ce n'était ni paresse, ni incertitude d'esprit, ni caprice; comme toutes les natures d'élite, Franklin avait la prescience de sa destinée, et voyait avec les yeux de l'âme l'étoile de son avenir qui l'appelait ailleurs.

Ce fut ainsi qu'il éprouva le désir de se faire marin. Vaincu d'abord par la fermeté avec laquelle son père s'opposa à ce projet, il en triompha cependant avec de la persistance, et s'embarqua sur un navire qui faisait voile pour New-York. Arrivé là, il se hâta de fuir le bord, rebuté déjà de ce métier, après une expérience de quelques jours. A New-York, je dois dire qu'il fut assez heureux pour ne trouver point à s'employer, quelques efforts qu'il fit pour se procurer de l'ouvrage.

Le peu de succès de ses efforts n'était que la conséquence de la loi de la Providence qui voulait le pousser là où il devait grandir. Franklin quitta donc New-York, désespéré, et partit à pied pour Philadelphie. Il arriva dans la ville de Penn, n'y connaissant âme qui vive, triste, désolé, et possédant pour toute ressource un dollar!

Benjamin Franklin avait alors dix-sept ans à peine.

A juger de la réception qui lui fut faite à Philadelphie, le jour de son arrivée, on ne se douterait pas qu'un jour devait venir où il dominerait cette ville de toute l'autorité que donne à un homme l'influence conquise par la gloire et par l'élévation du caractère. Cette entrée avait en effet quelque chose de comique et de pittoresque à la fois.

Je traduis littéralement l'une des fresques du salon de l'hôtel Sanderson.

Voici venir, se traînant par la rue du Marché, au milieu de la populace, un grand jeune homme maigre, au visage pâle, hâve, fatigué, la toilette en désordre, les vêtements râpés et usés jusqu'à la corde, portant un long



La Bourse de Philadelphie.

pain sous le bras et, à moitié enfoncé dans la poche de son habit, un paquet contenant toute sa garderobe. Il traverse gravement la rue, le nez en l'air, et cherchant autour de lui la cause de cet étonnement et des rires qui l'accueillent sur son passage. Il se promène ainsi dans la plus grande partie de la ville, ne sachant où aller et n'osant s'adresser à personne.

Il arrive de cette façon jusqu'à la porte d'un établissement de quakers, où il s'endort sur le seuil, la tête appuyée sur une marche de pierre, après avoir mangé un morceau de son pain. Les quakers viennent, et sous prétexte que la rue n'était point une auberge, ils chassent cruellement le jeune voyageur.

Tel était le sujet de la troisième fresque.

Franklin tourna le dos aux quakers; et la nuit étant venue, il alla frapper, à tout hasard, à une porte pour s'enquérir où il pourrait touver une auberge et du travail.

Il tomba au milieu d'une honnête et excellente famille

qui, captivée par l'air de franchise et d'honnêteté de ce jeune homme, le retint à souper, lui donna un lit et le fit, dès le lendemain, entrer dans un atelier d'imprimeur. Franklin eut mille raisons pour bénir les quakers de leur brutalité; car plus tard, à son retour d'Angleterre, il épousa la jeune fille qui lui avait ouvert la porte hospitalière.

L'intérieur modeste et austère de cette famille où Franklin toucha le bonheur du doigt formait la quatrième fresque.

Une vie laborieuse et sage, une conduite exemplaire valurent bientôt à Franklin l'estime de ses chefs et l'amitié de tous ceux qui le connurent. De ce nombre, se trouva le gouverneur de la Pensylvanie, sir William Keith, qui avait été frappé du sentiment profond empreint dans un récit que publia Franklin de son voyage de New-York à Philadelphie. Sir William fit demander le jeune homme et lui tint ce langage:

— Vous n'êtes point un homme fait pour vous traîner à la remorque des autres ; vous êtes appelé à dominer vos égaux; ce n'est plus un salaire qu'il vous faut, mais la fortune, mais la puissance dont vous ferez l'usage qu'en doit faire tout homme de génie. J'ai un projet d'établissement important à créer ici; je vous en réserve la direction; mais il faut que vous vous rendiez à Londres pour entamer des négociations à ce sujet; voici des lettres pour des personnages influents qui vous aideront dans le succès de l'affaire.

Une pareille ouverture comblait tous les vœux, tous les rêves de Franklin. Cette fortune, il la voulait, en effet; mais il la destinait à un noble emploi; ce génie qu'il se soupçonnait, mais qu'il n'osait s'avouer, il devait l'appliquer à faire le bien, à doter l'humanité de grandes découvertes.

Le tableau qui représentait cette conversation de Franklin et de sir Keith rendait d'une manière heureuse la joie et en même temps la modestie qui éclataient sur le visage du jeune imprimeur.

Ces cinq fresques occupaient cinq grands panneaux du salon de conversation de l'hôtel, et étaient entrecoupées par une multitude de petits médaillons qui représentaient divers épisodes moins importants de cette vie si féconde et si complète, — depuis les fondations de cercles et de bibliothèques, de journaux et d'almanachs populaires, de milices, de colléges et d'hospices, jusqu'aux travaux législatifs et diplomatiques, aux triomphes à la cour de Louis XVI, à la signature du traité de l'Indépendance, et aux fameuses découvertes électriques couronnées par l'invention du paratonnerre !

Je ne pus m'empêcher de faire compliment à Harris sur le conseil qu'il avait donné à M. Sanderson. Franklin méritait bien cet honneur à Philadelphie, lui qui combla cette ville de tant d'institutions et d'établissements d'utilité publique, à la tête desquels je dois citer, en terminant, le magnifique hôpital qui a reçu, depuis sa fondation, des développements si considérables

XAVIER EYMA.

POUR LES PAUVRES, S'IL VOUS PLAIT.

Il est convenu depuis longtemps à Paris que le carême est la saison des bals... de charité. — Quand cela changera, je l'irai dire à Rome, nous déclarait dernièrement une patronesse qui en était à son dixième concert de bienfaisance, et qui avait déjà fait, depuis le carnaval, l'aumône de deux cents polkas. Nous lui débitâmes un sermon en trois points, qui se perdit malheureusement dans trois schotichs, réclamées par elle avec la formule : Pour les malheureux, s'il vous plaît !

Quelques Parisiennes, plus sévères sur le chapitre de la pénitence, se bornent à se couvrir de bijoux et de dentelles, pour aller poser dans un bazar où elles se font marchandes au profit des pauvres. Ces bazars ont été très-nombreux et très-suivis le mois dernier. Presque tous les arrondissements de Paris ont eu les leurs. La coquetterie et la philanthropie y ont fait de grosses recettes.

Le plus jeune prédicateur fait le meilleur sermon, dit un vieux proverbe. Rien d'aussi habile, en effet, qu'une femme à la mode pour dévaliser un passant, au nom de l'indigence. Tant mieux, certes, pour l'indigence, et tant pis pour l'avarice ! C'est le cas de dire : La fin rachète les moyens.

Voici l'histoire de deux Harpagons du beau monde, qui se sont laissé prendre aux filets de la charité... en robe de velours.

A l'une de ces boutiques où les grandes dames vendaient les colifichets au poids de l'argent, où les jolies femmes distribuaient les sourires au poids de l'or, était installée une bouquetière, aussi belle pour le moins et beaucoup plus coquette que celle dont le pinceau de Court a fleuri le visage et le tablier. Comme nous sommes sûr de votre discrétion, nous vous dirons que cette marchande est une jeune veuve, à nous bien connue; qu'elle occupait, dans le bazar, le numéro ***; qu'elle habite le magnifique hôtel ***, faubourg***, rue ***, n°***, et qu'elle sort tous les matins, à cinq heures du soir, dans un fringant équipage, couleur de ***. Vous ne pouvez manquer de la reconnaître à ce signalement. Un passe-port officiel ne serait pas plus clair. Nous ajouterons, comme signe particulier, qu'elle a chaque mardi sa loge aux Italiens, où vous l'admirez avec tout Paris. Au fait, après vous l'avoir si bien désignée, pourquoi vous cacher son nom? Cette dame est madame *** !

Notre bouquetière vendait ses fleurs 1 franc la feuille, et, comme elle donnait un regard par-dessus le marché, les amateurs trouvaient que c'était pour rien.

Il en vint un, cependant, qui se récria sur la cherté de la marchandise. Etait-ce un aveugle ? Non pas ! C'était un certain baron, fort prudent, malgré sa jeunesse, et fort avare, malgré son élégance. (L'Harpagon fashionable est un produit du dix-neuvième siècle.) Il eut l'insolence d'offrir 10 francs d'un bouquet qui avait coûté 10 sous, et dont on ne lui demandait que 2 louis ! Loin de s'offenser, la dame lui jeta un coup d'œil qui valait un million, et lui dit de sa voix la plus assassine :

— Si vous ne prenez pas ces fleurs pour elles-mêmes, prenez-les du moins pour... leur enveloppe.

Le baron regarda le papier, tressaillit vivement, posa 40 francs sur le comptoir, et emporta le bouquet.

Voici le mot de cette énigme. Au commencement de l'hiver, le baron avait sollicité la main de la jolie veuve. Il s'était ruiné pour elle... en billets doux. Depuis que la

littérature a déprécié le papier, les avares en font une grande consommation. Le nôtre avait été d'autant plus prodigue de sentiments autographes, qu'il les empruntait à un secrétaire, auquel il donnait à cet effet la table et le logis. Malheureusement le secrétaire avait perdu son éloquence et le baron son écriture. Madame *** était restée *adorablement* inflexible. Il ne restait plus à l'Harpagon que les remords de sa vertu, et il s'était retourné vers une autre veuve, avare et baronne comme lui, à laquelle il offrait secrètement sa main et ses poulets. Son système est de ne rechercher que des veuves, leur corbeille étant formée par le premier époux. Or, la seconde passion du monsieur était une sorte de Paméla, qui voulait un cœur tout neuf; elle avait la manie de l'unité... chez les autres, et prétendait être la première et la dernière. De plus, c'était l'ennemie acharnée de madame ***. On ne le voyait que trop à l'ardeur de leurs caresses. Le baron s'était posé en conséquence, protestant au numéro 2 de son aversion pour le numéro 1. Ces déclarations... de haine lui avaient été payées d'un mot d'espoir... et il ne craignait plus que la découverte de ses antécédents. Il n'osait s'avouer à lui-même ce qu'il eût donné... pour reprendre ses lettres à madame ***.

Maintenant, vous devinez tout. La bouquetière, abandonnée, soupçonnait une nouvelle affection chez son chaland, sans être parvenue encore à deviner sa rivale, et elle avait résolu d'extorquer à l'avare une trentaine de louis..., en lui offrant quinze bouquets dans les quinze lettres qu'elle tenait de sa main. N'allez pas croire que ce fût pour s'assurer de son inconstance ou pour se venger de sa lésinerie... Fi donc! c'était œuvre de charité pure. La patronesse ne songeait qu'à Dieu et à ses pauvres. La suite vous le fera bien voir!

Une heure après, le baron repassa. Un second bouquet et une seconde lettre lui furent cédés au même prix, non sans accompagnement de soupirs... lamentables. Pendant les trois ou quatre journées de l'exposition, ces promenades, ces marchés et ces soupirs—de plus en plus déchirants—se renouvelèrent jusqu'à quatorze fois. Toujours divinement meurtrière, la dame n'avait plus que deux louis à recevoir, et l'acheteur qu'une lettre à reprendre. Ce supplice, oublié par le Dante en son enfer, avait donné au malheureux des attaques de nerfs. Il avait congédié un domestique, rogné les mémoires de son tailleur et réduit sa table au strict nécessaire...

Enfin son parti était pris; il n'y avait pas à reculer. Il tenait d'autant plus au dernier billet, qu'il avait eu, la veille, quelques inquiétudes sur son secret, et qu'il tremblait de laisser une arme à la philanthropie... de la bouquetière.

Le bazar à peine ouvert, il entre avec l'impatience du naufragé qui touche au rivage; il va tout droit au comptoir, et, ses deux louis à la main, il réclame le quinzième bouquet.

La marchande le regarde, comme Satan regarde ses victimes, et lui répond avec une douceur plus *pénétrante* que jamais:

—Ah! monsieur, vous êtes trop charitable; je ne veux pas vous ruiner. D'ailleurs, la baronne de... est tombée malade ce matin; gardons-lui, pour son premier bal, ces fleurs... et leur enveloppe!

Qui fut le plus foudroyé, l'Harpagon ou le prétendant? Nous vous le laissons à deviner. Ils s'éloignèrent, l'un portant l'autre, et voici la clef de ce dernier mystère.

Mme *** avait remarqué depuis trois jours, en divers bals, et reconnu aux mains de la baronne de... les bouquets achetés le matin par le baron. L'avare, pour ne rien perdre, les groupait par quatre ou cinq, et se parait devant le numéro 2 des frais que lui imposait le numéro 1.

De là, la dernière... charité de la bouquetière, qui, faisant d'une pierre deux coups, enrichit les pauvres et battit les infidèles.

L'autre Harpagon, dans un autre bazar, croyait se dispenser d'acheter une cravate, en disant à une jeune dame marchande: — Je ne puis la prendre que si vous voulez bien me la mettre au cou. — Qu'à cela ne tienne, répond la patronesse. Et, d'une main charmante, elle encravate le monsieur confondu. Puis, résolue de le plumer tout à fait, tandis qu'elle le tient au carcan: — Pour que la cravate aille bien, dit-elle, il faut y ajouter cette épingle. Et elle la fixe artistement sur la poitrine sans cœur. — Combien vous dois-je, madame? demande l'avare, pris au piége et souriant tout jaune. — Vingt francs pour la cravate et cent francs pour l'épingle. Les deux objets ne valaient pas six écus; mais il fallut s'exécuter... pour les pauvres. Et c'était bien fait, vous en conviendrez!

Le même original allait sortir du bazar, comme d'un guêpier, lorsqu'une seconde dame de sa connaissance l'arrête et lui offre sa marchandise.—Madame, s'écrie-t-il, je ne puis acquérir qu'une mèche de vos cheveux. Il croyait bien cette fois se tirer d'affaire et demander l'impossible; mais la dame coupe six cheveux dans une de ses plus jolies boucles, et les présente, en disant: — Six louis!...

L'Harpagon n'avait pas trouvé le véritable impossible, qui était de refuser une telle offre! Il accepta donc!...Et voilà ce que peut la charité parisienne.

C. DE CH.

ARCHITECTURE ET HISTOIRE NATURELLE.

HISTOIRE D'UN PALAIS ET D'UNE FLEUR.

(CRISTAL-PALACE. M. PAXTON. VICTORIA-REGIA.)

Que vont faire les Anglais de leur fameux Palais de Cristal? c'est ce que tout le monde se demande aux approches de la saison de Londres. Les uns annoncent que le temple de l'industrie va devenir le temple du plaisir, et que ses fondateurs y appelleront les deux hémisphères à une fête universelle; les autres prétendent qu'on va démolir pièce à pièce le chef-d'œuvre de Hyde-Park, et le transporter, soit sur un autre point de Londres, soit aux États-Unis, pour la grande exposition américaine. Les plus sévères déclarent que les derniers délais étant échus, le Palais de Cristal sera tout simplement détruit, et ses matériaux vendus au plus offrant. Quoi qu'il arrive de ce prodigieux monument, qu'il disparaisse ou qu'il se transforme, voici des détails fort intéressants et fort ignorés sur son origine, sa construction et son inventeur, détails traduits du célèbre écrivain anglais, Charles Dickens.

Si l'édifice doit périr, cet article sera son oraison funèbre.

Le palais-monstre doit sa naissance à une fleur-monstre; et si le premier forme le plus curieux chapitre de l'histoire de l'art, la seconde offre le plus étrange épisode de l'histoire naturelle.

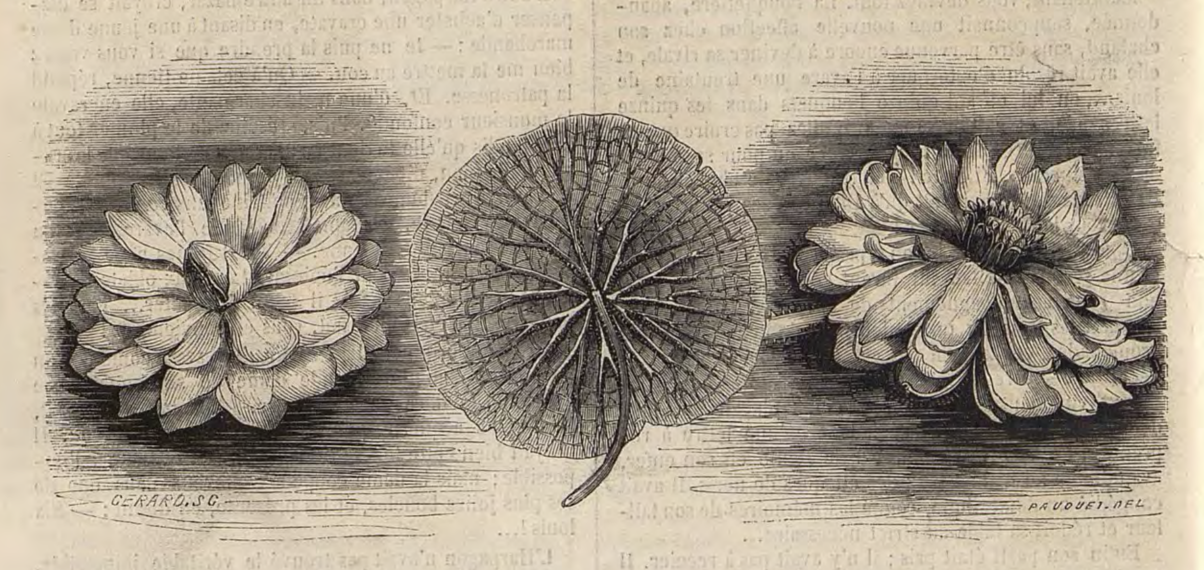
I. M. Schomburgk. Une fleur inconnue. Six pieds de diamètre. *Victoria-regia*. M. Paxton et sa serre. Le Palais de Cristal. Discussions. Un nouveau plan. Trop tard. Les notes d'un juge. M. Stephenson. La cage de verre adoptée. Sa construction. Vicissitudes de la *Victoria-regia*. Travaux et combats scientifiques. Revers, victoires et conquêtes.

Le premier jour de l'année 1837, un voyageur suivait péniblement, dans une frêle embarcation, le cours de la rivière Berbice, dans le Demerary. Arrivé à l'endroit où la rivière s'élargit et forme un bassin, son attention fut attirée vers la rive méridionale par un objet extraordinaire. Il dirigea son bateau de ce côté, et plus il approchait, plus sa curiosité augmentait. Quoique savant botaniste et connaissant parfaitement toute la Flore de l'Amérique du Sud, il n'avait jamais rien vu de semblable. C'était une plante aquatique, dont la forme et les proportions immenses ne rappelaient aucune autre plante connue. — Me voilà récompensé de mes peines, dit sir Robert Schomburgk. Et toutes ses fatigues furent oubliées. Une feuille, qui ne comptait pas moins de cinq ou six pieds de diamètre, flottait sur l'eau. Elle était d'une riche couleur écarlate, et une large bande vert clair en dessinait les bords. La fleur luxuriante qui se présenta aux regards du voyageur émerveillé était, en tout point, digne de sa feuille ; elle était composée d'un nombre infini de pétales, roses, violets ou du blanc le plus pur. La surface de l'eau était couverte de ces lis extraordinaires.

— Comme j'allais de l'une à l'autre, dit le savant voyageur, j'avais toujours quelque chose de nouveau à admirer !

Polyphème en eût composé le bouquet de Galatée ; mais sir Robert Schomburgk, lui, ne se contenta pas seulement des fleurs, il déterra des plantes entières, et les envoya en Angleterre, en y joignant des semences. La belle étrangère, à son arrivée sur le sol britannique, fut nommée la *Victoria-regia*. Après des efforts infructueux, le soin de la faire fleurir, grâce à une température artificielle, fut confié à M. Paxton, le célèbre horticulteur du célèbre Chatsworth, propriété du duc de Devonshire.

M. Paxton n'est point un savant, dans l'acception ordinaire du mot; c'est un homme éclairé, qui étudie constamment la nature, l'observe, comme son livre habituel, et cherche, autant que possible, à s'initier à ses secrets. Quand le moment de la floraison approcha, il tâcha d'imiter assez son grand modèle, pour que la fleur pût se croire de nouveau dans les eaux limpides et sous le ciel de feu de la Guyane anglaise. Les racines furent soigneusement enterrées dans des lits de terre grasse et de houille ; les feuilles épaisses flottaient sur un large bassin, auquel une petite roue mécanique rendait le bouillonnement de leur onde natale. Enfin, la fleur s'épanouit, retrouvant son brûlant climat dans sa cage de verre.



Victoria-regia entr'ouverte. Dessous de la feuille. (Largeur, 1 mètre 50 cent.) Victoria-regia épanouie.

C'est à partir de cette cage de verre que commence notre histoire. Nous avons un peu imité ce cuisinier philosophe, qui commençait par un essai sur la création un article... sur les conserves de pommes. Mais n'est-il pas intéressant de connaître la parenté qui unit le grand géant de Hyde-Park avec la demeure de verre de la plus grande fleur connue ? Malgré la différence qui existe entre ces deux monuments, l'un n'en procède pas moins de l'autre ; n'en est-il pas de même pour tout? le chêne ne vient-il pas du gland ?

Le nom de M. Paxton était déjà cher à tous les amateurs de culture par les grands progrès qu'il avait fait faire à la construction des verres et de tous les bâtiments nécessaires à l'horticulture. Il appliqua toutes ces améliorations à une serre-modèle, où, comme nous l'avons expliqué, la *Victoria-regia* fut plantée le 9 août 1849. Tout avait été si bien préparé, qu'elle fleurit merveilleusement, et ses développements furent tellement rapides, que, le 9 novembre, s'ouvrit une fleur d'un yard de circonférence! Un mois après, les premières graines mûrirent ; quelques-unes furent soigneusement cultivées, et de nouveaux plants se montrèrent, à la plus grande gloire de M. Paxton. Mais le succès apportait cependant un nouvel embarras ; la belle plante était devenue, en moins d'un mois, trop grande pour son logis (its home). C'était

un nouveau problème que M. Paxton dut aussi résoudre.

Il se mit à l'ouvrage, et parvint, à force de soins et de calculs, à construire une serre élégante d'un nouveau modèle ; elle avait 60 pieds de long sur 40 de large. Guidé par l'étude et l'expérience, il avait atteint le résultat immense que nous admirons dans le Palais de Cristal. Chaque partie de sa construction est tellement ménagée, qu'elle sert à plusieurs fins, remplit diverses fonctions, comme nous le verrons plus loin, et il y a ainsi économie parfaite de temps et d'argent.

Pendant que ses nouvelles études occupaient M. Paxton, de violentes discussions s'engageaient à Londres sur les plans du Palais de l'Industrie. En lisant tous les détails qu'en donnait le *Times*, M. Paxton s'attristait de l'envahissement de Hyde-Park par une armée de forgerons, de maçons et de charpentiers ; la quantité de ma-



M. Paxton, inventeur du Palais de cristal.

tériaux qu'on réclamait pour ce bâtiment provisoire le faisait sourire, car elle eût suffi à la construction des Pyramides éternelles ; et quelle pitié d'abattre ces beaux arbres si chers à tous les promeneurs ! La pensée vint à M. Paxton que la cage de verre de la *Victoria regia*, exécutée en grand, réaliserait ce qu'on pouvait souhaiter de mieux ; plus il examinait les nouveaux plans qui paraissaient chaque jour, plus cette idée prenait de force dans son esprit ; nul édifice ne pouvait s'élever plus vite et à moins de frais ; puis les promeneurs ne seraient pas ennuyés du bruit des ouvriers et des transports des matériaux, car le Palais pouvait être construit à Birmingham, à Dudley, ou sur les bords de la Tamise, et apporté ensuite dans Hyde-Park pour y être monté comme on monte un bois de lit. Quant aux arbres, M. Paxton, pour deux cents livres, les eût fait transplanter jusqu'à la fin de l'exposition, sans que le moindre rejeton en souffrît. Nous ne pouvons nous empêcher de citer à ce propos une lettre qu'Horace Walpole écrivait à son cousin Conwey, et dans laquelle il disait en plaisantant : — « Je m'attriste de vivre dans un siècle si barbare, où l'on apporte si peu de progrès dans l'art du jardinage ; je suis persuadé que, dans un siècle et demi, il sera aussi facile de déplacer des chênes plus que centenaires, qu'il l'est aujourd'hui de transplanter des oignons de tulipes. » Il écrivait cela en 1748 ; ainsi M. Paxton devance de cinquante ans l'époque fixée par le prophète de Twickenham ; du reste, il pouvait, si on le préférait, ne pas déranger ces beaux arbres et les enfermer dans sa grande serre.

Mais, hélas ! si facile que parût ce plan, il n'y fallait pas penser ; l'exposition des dessins du Palais de l'Industrie n'avait rien présenté de convenable, et le Comité avait

décidé qu'on adopterait son plan, qui allait être étudié; ainsi de nouveaux concurrents ne pouvaient se présenter.

Cependant le 14 juin, M. Paxton étant à la Chambre des communes, en parla avec un des membres, M. Ellis; la nouvelle de ses projets se répandit rapidement et fit sensation. Mais il fallait que M. Paxton trouvât le moment de dessiner son plan. Chaque jour, des travaux à diriger, des affaires l'appellent dans toutes les parties de l'Angleterre et de l'Irlande, et cela sans compter Chatsworth, qui l'occupe constamment. Peu de jours après cependant, il présidait à Derby le Comité du chemin de fer ; il s'agissait du jugement d'un cantonnier. C'était son premier moment de loisir (ou du moins ce qu'il appelle ainsi) depuis qu'il avait résolu de donner suite à son plan. — L'accusé se tenait au bout de la table, et sur cette même table, il y avait devant le président une belle grande feuille de papier brouillard. Chaque témoin était interpellé, et M. Paxton semblait prendre des notes avec une assiduité étonnante. Quand l'audition des témoins fut terminée, un de ses collègues, se tournant de son côté, lui dit :

— Vous avez si soigneusement pris note de tous les détails de cette affaire, que vous nous permettrez d'attendre votre décision.

— Le fait est, répondit à demi-voix le président, que je me trouvais au courant de tout ceci, en ayant par hasard entendu parler la nuit dernière. Quant à ce que vous voulez bien appeler des notes, ajouta-t-il en montrant le papier, c'est tout simplement une esquisse du Palais de l'Industrie.

Le cantonnier fut condamné à une amende. Pour la feuille de papier brouillard, elle était le soir même transportée dans le cabinet de M. Paxton, à Chatsworth, et, grâce au concours de toutes les personnes employées sous ses ordres, le travail était terminé promptement, et, dix jours après, M. Paxton reparaissait à la station du chemin de fer de Derby, ayant tous ses plans sous son bras. Il n'y avait pas un moment à perdre, le convoi allait partir, et la Commission royale se réunissait le lendemain matin. M. Paxton mit son dîner dans sa poche et entra dans un wagon, où il trouva un des ingénieurs les plus célèbres et les plus influents de l'époque, et, de plus, membre de la Commission.

— Quel hasard extraordinaire ! s'écria M. Paxton, je suis ravi de vous rencontrer ; j'ai justement sur moi quelques plans dont je souhaiterais que vous prissiez connaissance.

Et les plans furent déroulés.

— Les voilà, dit l'architecte improvisé; voyez, et dites-moi s'ils peuvent convenir pour le grand monument de 1851 ?

— Que dites-vous ? s'écria l'ingénieur avec le sourire de l'incrédulité?

— Je parle sérieusement.

— Mais vous arrivez trop tard : tout est décidé.

— Alors, voyez seulement ce que vous en pensez; je meurs de faim, et je mangerai mon dîner sans souffler mot pendant que vous les parcourrez.

— Pour moi, je fume mon cigare. Et en dépit de toutes les défenses et de tous les règlements, le cigare fut allumé. Il y eut un silence profond. L'ingénieur étudiait attentivement les plans, et M. Paxton épiait sur le visage de son ami l'effet que produisait cette vue. Dieu sait dans quelle anxiété il était, car tout dépendait de l'opinion du membre de la Commission. Le cigare fut bientôt jeté de côté, et l'ingénieur fut profondément absorbé pendant une demi-heure. A la fin, réunissant tous les plans en un rouleau, il les posa sur la banquette opposée et s'écria :

— C'est merveilleux ! c'est admirable ! Quelle différence avec ce que nous avons vu jusqu'à présent ! Mais quel malheur que ces plans n'aient pas été présentés plus tôt !

— Les montrerez-vous à la Commission?

— Certainement.

Cet ingénieur était M. Robert Stephenson; aussi on juge quel espoir son approbation donna à M. Paxton.

Le lendemain 29 juin, les plans furent présentés à la Commission, présidée par le prince Albert; le prince les admira et pria l'auteur de venir au palais de Buckingham, lui en expliquer tous les détails. Sir Robert Peel témoigna sa satisfaction, et remarqua surtout l'unité et la simplicité du dessin. Hélas ! quelques instants après, ce grand homme d'Etat quittait Westminster pour faire une promenade, et son cheval s'étant emporté, le renversait à terre : trois jours après, il n'était plus.

Les plans ayant paru admirables à toute la Commission, ils furent unanimement adoptés, sauf quelques légères modifications. Il fut décidé que les plus vieux arbres seuls seraient admis dans le palais gigantesque ; puis on s'arrangea avec des directeurs de manufactures de verre, des forgerons, et un maître charpentier de Londres, qui s'engagèrent à élever en peu de mois un édifice qui n'a pas moins de 1,851 pieds de long. Qu'on réfléchisse à l'immense quantité de verre, au nombre des châssis employés; du reste, toutes les quantités étaient calculées d'avance par le grand architecte, dont le travail est récompensé par le succès complet qu'a obtenu son chef-d'œuvre.

Nous n'entrerons pas dans de nouveaux détails sur ce fameux Palais de Cristal dont tout le monde a eu le dessin sous les yeux ; nous répéterons seulement qu'on ne peut penser sans admiration que cet édifice splendide a été beaucoup moins coûteux que tout autre ne l'eût été ; cela tient, comme nous l'avons déjà dit, à la manière dont M. Paxton a utilisé chaque partie de sa construction; ainsi les toits ne sont pas seulement des toits; ils donnent un jour agréable, modèrent la chaleur, et, grâce à un nouveau procédé que M. Paxton a découvert pour la coupe du verre, ils aspirent toute l'humidité intérieure ; les six rangées de colonnes de fer, non-seulement soutiennent l'édifice, mais encore, étant creuses, elles servent de canaux et reçoivent l'eau de pluie qui coule du toit. A la base de chaque colonne est un tuyau de fer horizontal qui conduit l'eau dans des égouts ; ces tuyaux, d'une force extrême, sont en même temps de solides fondations. Au sommet, chaque colonne est attachée à celle qui lui fait face par une énorme barre de fer qu'on élève en quelques minutes, au moyen d'une poulie ; une fois ces espèces de poutres attachées, il n'est besoin d'aucun autre échafaudage pour supporter les toits. Grâce à ces tuyaux souterrains et à ces barres de fer suspendues, ce palais féerique est aussi solide que ces constructions massives, ouvrage des géants, dont parle la Fable.

(Traduit du *Household-Words*, rédigé par Charles Dickens).

Elisabeth BALDUS.

Revenons à la *Victoria regia*. M. Schomburg ne l'avait pas découverte le premier. Dès 1801, M. Hœncke l'avait aperçue près du fleuve des Amazones, et s'était jeté à deux genoux devant ce prodige. En 1819, M. de Bonpland rencontra au Paraguay une fleur semblable. Il en adressa des graines en Europe, mais elles ne produisirent rien. Autre découverte de M. d'Orbigny en 1827. Puis, grande dispute sur

le nom de la plante. « Dans cette guerre, dit M. Alph. Karr, il coula beaucoup d'encre. » Cependant les graines ou les tiges périssaient en route. Enfin, en 1846, M. Brigges alla chercher des semences qu'il sauva dans un bocal plein de terre humide. Le jardin de Kew en reçut plusieurs. Deux germèrent, mais les pousses moururent... En 1849, des Anglais organisèrent à grands frais une expédition d'Indiens. Ils reçurent trente-cinq pieds qui succombèrent. Les premiers savants qui réussirent furent deux médecins, MM. Rodie et Lukie. Ils transportèrent les graines dans de l'eau pure. On les sema à Kew. Elles levèrent, et l'une d'elles, cultivée à Chatsworth, par M. Paxton, fleurit le 8 novembre 1849. La nouvelle en fut annoncée à tous les botanistes des deux Mondes. Une seconde fleur s'épanouit, l'année suivante, chez le duc de Northumberland. Puis, une troisième, envoyée de Chatsworth à Gand, chez M. Van-Houtt, s'ouvrit le 5 septembre 1850!

Nous espérons, avec M. Alph. Karr, que le Jardin des Plantes de Paris aura bientôt sa *Victoria regia*. « C'est plus curieux et plus agréable qu'un ours, et ça coûterait moins cher que huit ou dix hyènes. » Le bassin de cette nymphéacée colossale doit avoir 8 mètres et demi de largeur et 2 mètres de profondeur. La serre exige une température de 28 degrés centigrades, et l'eau une chaleur de 29 à 32 degrés.

Quelle foule d'amateurs au Jardin des Plantes, le jour où l'on y contemplerait ces feuilles d'un mètre et demi de large, et ces fleurs d'un demi-mètre, avec tout ce que l'écarlate, le vert, le rose, le violet et le blanc ont de plus riche dans leurs contrastes et de plus harmonieux dans leurs combinaisons! PITRE-CHEVALIER.

LA SCIENCE EN FAMILLE (1). — PHYSIQUE.

HISTOIRE ET USAGES DU BAROMÈTRE.

(RÉPONSE A L'ÉNIGME DE NOVEMBRE.)

Le baromètre de Saint-Gervais. Ma réputation. Une épigramme. Un personnage de *Rasselas*. Anciennes doctrines. L'horreur du vide. Les fontainiers de Florence. Une plaisanterie de Galilée. Torricelli et son tube. Expériences de Pascal. Emplois du baromètre. Mesure des hauteurs terrestres. La pluie et le beau temps. La manière de se servir du baromètre. Baromètre à tube découvert. Baromètre à tableau. Parallèle du baromètre et de la jolie femme.

Au mois de septembre dernier, j'étais installé aux bains de Saint-Gervais en Faucigny (Savoie). C'était la première fois que je vivais familièrement avec des montagnes, et ma grande occupation était de les admirer. Saint-Gervais touche à la vallée de Sallenches, et n'est qu'à trois ou quatre lieues de Chamouny, c'est-à-dire du glacier des Bossons, de la mer de Glace et du Mont-Blanc. Seulement, pour jouir de toutes ces belles choses, il faut que le ciel soit pur ; car, outre le désagrément de recevoir la pluie dans les montagnes, il suffit d'une nuée pour cacher, comme sous un voile, tous les magnifiques points de vue qu'on est venu chercher à grand'peine. Figurez-vous que vous avez fait dix lieues par de détestables chemins pour assister à quelque grande représentation, et qu'en entrant dans la salle vous trouvez le rideau baissé. Je redoutais singulièrement une semblable mystification pour l'instant où je voudrais entreprendre le pèlerinage du Mont-Blanc, pèlerinage aussi important, pour un baigneur de Saint-Gervais, que celui de la Mecque pour un dévot musulman. La question était de prévoir les jours où le Mont-Blanc donnerait *relâche*, et, pour cela, ce qu'il y avait de mieux à faire, c'était évidemment de consulter le baromètre suspendu dans la galerie, par une touchante attention de l'excellent docteur De Mey, directeur de l'établissement. C'est ce que je faisais toute la journée. Les oracles du baromètre sont, comme tous les oracles, assez obscurs. Cependant, quoique je fusse un peu dépaysé par les montagnes, je m'étais acquis à Saint-Gervais une véritable réputation de Matthieu Lænsberg. Aussi le docteur Grange, qui se trouvait là pour continuer ses curieuses et utiles recherches sur le goître, m'avait-il décoché ce quatrain épigrammatique :

> Grâce au liquide argentin,
> Notre ami (quelle merveille!)
> Nous prédit, chaque matin,
> Le temps qu'il a fait la veille.

Avez-vous lu *Rasselas*, le roman de Johnson? Tout ce qui m'en est resté dans la mémoire, c'est l'histoire d'un certain monsieur à turban, qui s'imagine être le grand distributeur de la chaleur et de l'humidité sur notre planète. Il n'arrive pas une inondation ou une sécheresse dont le pauvre homme ne s'accuse avec componction.— « Divin prophète ! voilà une trombe qui a ravagé Fez, la ville sainte, la veille du Rhamadan... Hélas ! je m'en souviens bien : j'étais allé au cimetière faire la débauche avec quelques amis.—Il a grêlé avant-hier sur les jardins de Tunis... Malheur ! malheur ! je m'étais laissé assoupir par la chaleur du jour ! » —Et là-dessus le bon homme se déracine les poils de la barbe, suivant la coutume mahométane. Je connais plus d'un personnage atteint de cette manie, politiquement parlant. Quant à moi, j'y étais tombé météorologiquement. Aussi, pour rassurer ma conscience, m'étais-je mis à étudier très-sérieusement le chapitre des baromètres. C'est un résumé de mes études que je vous demande la permission de vous exposer.

On s'était aperçu, il y a déjà fort longtemps, que l'eau et les autres liquides montent dans un vase, dans un tuyau, où le vide est formé. Les anciens philosophes grecs, qui aimaient à tout expliquer, mais qui n'étaient pas toujours fort heureux en explications, expliquèrent ce phénomène en disant que la nature avait horreur du vide. L'horreur du vide fut consignée dans Aristote, et dès lors, tous les gens qui apprirent à jurer par Aristote, durant une vingtaine de siècles, trouvèrent que l'horreur du vide était une excellente raison. Cependant, un beau jour, des fontainiers du grand-duc de Florence, ayant eu besoin de pompes de 40 à 50 pieds de longueur (car, sous ce climat brûlant d'Italie, l'eau joue avec raison un grand rôle

(1) Voyez les tables des trois derniers volumes.

dans l'ornementation des palais) ; ces fontainiers, dis-je, s'aperçurent que l'eau montait seulement jusqu'à 32 pieds dans leurs pompes, quoique le piston fût soulevé jusqu'en haut. Au delà, le tuyau restait vide, en dépit de la nature et de ses antipathies. Ils s'en vinrent trouver Galilée, et lui firent part de leur observation. Le grand homme leur répondit qu'apparemment la nature n'avait horreur du vide que jusqu'à 32 pieds ; soit que, préoccupé des prodigieuses découvertes qu'il avait faites dans les espaces célestes, il n'attachât pas à l'observation toute l'importance qu'elle méritait ; soit qu'il se servît d'une figure trop familière peut-être aux hommes de mérite, l'ironie. Quoi qu'il en soit, cette observation en resta là, jusqu'à l'époque où elle fut reprise par Evangelista Torricelli, disciple de Galilée, et son successeur comme professeur de mathématiques à Florence.

En France, Descartes avait soupçonné, dès 1638, que l'adhérence des parties des corps et l'élévation de l'eau dans les pompes, étaient dues au poids de l'air (Ren. Descartes, *Epistolæ*, Amst. 1682, pars II, *epist.* 91). Il expliquait aussi par la même cause la suspension du mercure dans un tube scellé par en haut. Mais il paraît que cela était resté à l'état d'hypothèse, lorsque le père Mersenne fit connaître une expérience de Torricelli, dont il avait été instruit, en 1644, par une lettre d'Italie. Voici quelle était cette expérience.

Torricelli, frappé de l'observation des fontainiers, imagina un jour que la même cause qui élève l'eau à 32 pieds environ, devait élever le mercure, qui est quatorze fois plus pesant, à une hauteur quatorze fois moindre, c'est-à-dire à 28 pouces environ. Pour s'en assurer, il prit un tube de verre, de 4 pieds de longueur, fermé à l'une de ses extrémités ; il le remplit de mercure, puis, ayant bouché l'orifice avec son doigt, il renversa le tube dans un vase plein de mercure, retira le doigt et vit le mercure descendre d'abord dans le tube, puis s'arrêter, en oscillant, à la hauteur de 28 pouces, laissant dans la partie supérieure du tuyau un espace vide, que l'on appela depuis *le vide de Torricelli.* Le savant Florentin concluait que ce phénomène était dû à la pression de l'atmosphère, et il était encore occupé d'expériences à ce sujet, lorsque la mort le surprit en 1647.

Il y avait alors à Rouen un jeune homme de vingt-trois ans, qui fut frappé de la beauté et de la simplicité de l'hypothèse de Torricelli ; c'était Blaise Pascal. Avec cette logique qui était un de ses principaux mérites, il se dit que si le poids de l'air était la cause du phénomène qu'on observait au milieu de l'air, le même effet devait se répéter, proportion gardée, en opérant au milieu de l'eau ; ce qu'il vérifia en effet par une série d'expériences aussi ingénieuses que variées. Mais il ne s'en tint pas là. Vers la fin de 1647, il écrivit à son beau-frère, M. Périer, conseiller des Aides en Auvergne, pour le prier d'examiner les différentes hauteurs auxquelles se tiendrait le mercure, dans un tube torricellien, porté successivement à différentes stations sur le Puy-de-Dôme.

« Vous voyez sans doute, lui disait-il, que cette expérience est décisive de la question, et que s'il arrive que la hauteur du vif-argent soit moindre en haut qu'en bas de la montagne (comme j'ai beaucoup de raisons pour le croire, quoique tous ceux qui ont médité sur cette matière soient contraires à ce sentiment), il s'ensuivra nécessairement que la pesanteur et pression de l'air est la seule cause de cette suspension du vif-argent, et non pas l'horreur du vide, puisqu'il est certain qu'il y a beaucoup plus d'air qui pèse sur le pied de la montagne que non pas sur son sommet ; au lieu qu'on ne saurait pas dire que la nature abhorre le vide au pied de la montagne plus que sur son sommet. »

Ce fut seulement le 19 septembre 1648 que M. Périer fit l'expérience. Accompagné de plusieurs personnes notables, il se rendit au jardin des Minimes, qui est situé dans le bas de la ville de Clermont. Il y versa du mercure dans deux tubes de verre de 4 pieds de longueur, et tout à fait semblables ; il renversa ces tubes dans des cuvettes pleines de mercure, et s'assura que dans toutes les deux le mercure montait à 26 pouces 3 lignes 1/2. L'un des deux tubes fut laissé sous la garde d'un minime, l'autre fut porté au sommet du Puy-de-Dôme, à 1,000 mètres environ au-dessus des Minimes. Là, le tube fut rempli de nouveau, et l'on trouva que le mercure ne montait plus qu'à 23 pouces 2 lignes.

« Cette expérience, dit M. Périer, nous ravit tous d'admiration et d'étonnement, et nous surprit de telle sorte que, pour notre satisfaction propre, nous voulûmes la répéter. C'est pourquoi je la fis encore cinq autres fois, très-exactement, en divers endroits du sommet de la montagne, tantôt à couvert dans la petite chapelle qui y est, tantôt à découvert, tantôt à l'abri, tantôt au vent, tantôt au beau temps, tantôt pendant la pluie et les brouillards qui nous y venaient voir parfois, ayant à chaque fois purgé très-soigneusement d'air le tuyau ; et il s'est toujours trouvé à toutes ces expériences la même hauteur du vif-argent. »

En descendant de la montagne, dans une station intermédiaire entre le sommet et le couvent des Minimes, on fit une nouvelle expérience, et il se trouva que dans celle-ci la hauteur du mercure était de 25 pouces. Enfin, on apprit du père minime que le mercure n'avait pas changé de hauteur dans le tube laissé à sa garde.

Le lendemain de cette expérience décisive, M. Périer en fit une autre sur le sommet de la plus haute tour des Minimes, élevée à environ 20 toises au-dessus de la station précédente. Il reconnut que la hauteur du mercure était moindre de 2 lignes 1/2 qu'elle n'était à cette station.

On pense avec quelle satisfaction Pascal reçut la relation de ces faits. Il s'empressa de les vérifier en prenant pour observatoire la tour de Saint-Jacques-la-Boucherie, à Paris. Il trouva qu'au pied de la tour, qui avait environ 25 toises de hauteur, le mercure restait plus élevé de 2 lignes qu'il ne l'était au sommet. On avait donc ainsi découvert, comme le disait Pascal lui-même, « le moyen de connaître si deux lieux sont au même niveau, c'est-à-dire également distants du centre de la terre, ou lequel des deux est le plus élevé, si éloignés qu'ils soient l'un de l'autre, quand même ils seraient aux antipodes ; ce qui serait comme impossible par tout autre moyen. »

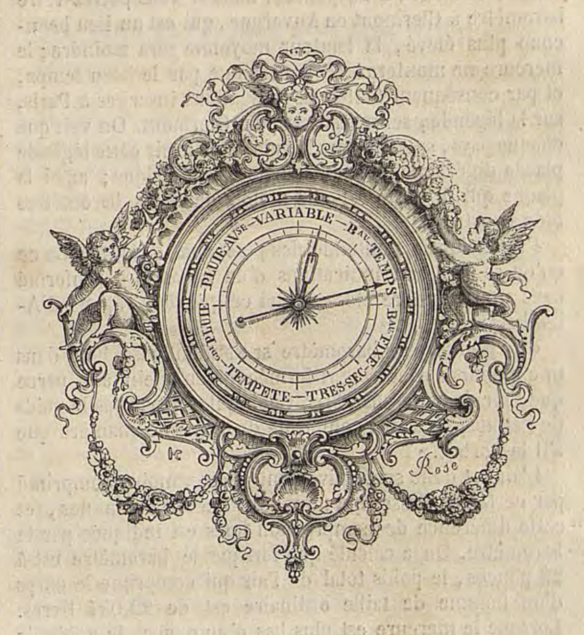
Toutefois, si ce moyen était trouvé en théorie, il était loin de l'être en pratique. Le tube de Torricelli, en employant les précautions nécessaires pour purger entièrement le tube d'air, c'est-à-dire en y faisant bouillir le mercure, est encore le baromètre à cuvette de nos jours ; mais c'est là un instrument peu facile à transporter. On lui a fait subir certaines modifications qui le rendent plus maniable ; on a surtout perfectionné la manière de lire correctement la hauteur du mercure ; car il est facile de comprendre quelle exactitude on doit apporter dans cette lecture, puisque, suivant les expériences de Pascal, une différence de niveau d'une demi-ligne donnerait une différence de hauteur de plus de six toises. Il y a diverses causes qui peuvent occasionner une mauvaise lecture. D'abord, la faute de l'observateur, s'il n'a pas soin de

s'assurer que son baromètre est bien vertical, ou s'il ne place pas son œil dans un plan horizontal avec le mercure, de sorte qu'il rapporte son sommet trop haut ou trop bas sur l'échelle. Cette échelle elle-même peut être mal graduée ; elle peut être placée plus ou moins haut par rapport à la surface du mercure dans la cuvette, surface qui doit être le point de départ de l'échelle barométrique. Ensuite, il y a la plus ou moins grande dilatation du mercure, suivant qu'il fait plus ou moins chaud, ce qui exige une correction proportionnelle. Puis, il y a une cause d'erreur dépendante de l'action du tube même sur le liquide qu'il renferme. Cette action est plus ou moins grande, suivant que le tube est plus ou moins large ; c'est le phénomène de la capillarité, en vertu duquel le mercure, ne mouillant pas le verre, est déprimé le long de ses parois. Enfin il peut arriver que le mercure ait une densité anormale indépendante de la température, si, par exemple, il est amalgamé avec de l'argent ou du plomb, ou s'il a été trop souvent distillé. Il peut arriver encore qu'une bulle d'air se soit introduite dans le vide torricellien, etc., etc.

Ces nombreuses causes d'erreur évitées, grâce à une attention inexorable, à mille précautions savantes et minutieuses, il reste à faire la part de ce qui est dû à la plus ou moins grande pression atmosphérique au moment où l'on observe, en d'autres termes, au temps qu'il fait. S'il s'agit de la tour Saint-Jacques, la chose est facile ; il suffira d'avoir un baromètre en haut, un baromètre en bas, et deux observations simultanées ; mais s'il s'agit d'une montagne comme le Mont-Blanc, le baromètre comparateur sera certainement situé à une certaine distance, et, suivant qu'il se trouvera dans telle ou telle vallée, le résultat de la comparaison deviendra différent. Le seul moyen d'approcher de la vérité, c'est d'avoir, non pas un baromètre comparateur, mais plusieurs. Dans leur célèbre ascension sur le Mont-Blanc, MM. Martins et Bravais firent trois observations, à deux heures, à quatre heures, à six heures, concordantes avec des observations faites à Genève, Chamouny, Chougny, Lyon, Aoste, Marseille, Milan, le grand Saint-Bernard, les Rousseaux. La comparaison, avec les observations de Chamouny seulement, aurait donné au Mont-Blanc une altitude de 4,813 m. 2 c. ; avec celles de Genève, 4,802 m. 8 c. ; avec celles de Milan, 4,815 m. 4 c. La moyenne de toutes les comparaisons donne 4,810 m.

Je me suis étendu trop longuement peut-être sur cet emploi du baromètre (l'appréciation des hauteurs) ; c'est le moins connu des gens du monde, mais c'est là son véritable mérite pour les savants.

S'il faut les en croire, l'élévation du mercure n'a aucun rapport avec le beau temps et la pluie : tout ce qu'elle indique, c'est la direction du vent. Ainsi, à Paris, le mercure est toujours très-haut par les vents du nord-est, qui ne nous amènent pas de pluie, parce qu'en passant sur une vaste étendue de continents, ils y ont déversé toute l'humidité qu'ils contenaient. Le mercure est bas, au contraire, par les vents d'ouest, et ces vents-là nous apportent les brumes qu'ils ont ramassées au-dessus de l'Océan Atlantique. Pour nous le baromètre fait donc l'effet d'une girouette ; mais à Saint-Pétersbourg, où il pleut par tous les vents, on n'en peut tirer aucune indication relativement au beau temps. Sous l'équateur c'est la même chose. Là le mercure éprouve seulement des oscillations horaires, causées apparemment par des espèces de marées de l'atmosphère. Ces oscillations sont si régulières que le baromètre pourrait y servir d'horloge. Notez cependant, pour l'honneur du mercure, que par toute la terre, lorsqu'il baisse beaucoup et brusquement, c'est l'annonce d'une tempête. Sous notre climat, il est certain que l'élévation du mercure coïncide avec le beau temps, la dépression avec le vilain temps. On a fait là-dessus des observations exactes, desquelles il résulterait qu'en comparant la hauteur du mercure au temps observé, le baromètre mentirait une fois sur cinq. Mais d'après mon expérience personnelle (car il se passe peu d'heures sans que j'aille taper amicalement mon baromètre), je soutiens que la science est injuste envers ce véridique instrument, et qu'il ne mérite pas une si injurieuse fraction de démenti. Je crois au contraire pouvoir affirmer qu'en observant, non pas la hauteur absolue du mercure, mais sa *tendance*, on reconnaît toujours que l'indication barométrique a été juste. Le temps annoncé vient quelquefois plus vite, quelquefois plus lentement qu'on ne l'a cru ; mais cela ne prouve pas l'imperfection de l'instrument, cela prouve l'insuffisance de l'observation ou le défaut de pénétration de l'observateur. Observez donc votre baromètre, tout au moins matin et soir ; comparez sa hauteur actuelle avec



Baromètre à tableau.

celle qu'il avait lors de la dernière observation, et qui est restée notée par l'indicateur ; remarquez si la surface du mercure dans le grand tube est concave ou convexe. Si le ménisque formé par cette surface est concave, c'est signe que le mercure tend à descendre, car la partie qui touche le tube est retardée dans son mouvement par son adhérence avec le verre. Si le ménisque est très-convexe, c'est signe que le mercure tend à monter ; s'il est un peu convexe, cela tient tout simplement à la capillarité. Cette première indication n'a pas une très-grande importance pour le pronostic, mais elle doit être plus tard une douce satisfaction pour votre esprit. Quand vous l'avez recueillie, frappez avec les trois grands doigts de la main droite quatre coups secs sur le bois du baromètre, près du vide torricellien, vous détruirez ainsi l'adhérence du mercure avec le tube, et vous le verrez monter ou descendre, pour peu qu'il soit disposé à faire un mouvement. C'est seulement après ces opérations que vous pouvez vous hasarder à donner un avis sur le temps futur. Si, depuis plusieurs

jours le mercure monte lentement, s'il est très-convexe, s'il monte encore lorsque vous avez frappé le baromètre, prédisez hardiment le beau temps ; plus le beau temps tardera à venir, plus il sera de longue durée. Avec des symptômes contraires, ce sera de la pluie qu'il faudra prédire. Du reste, le temps annoncé n'arrive souvent que quand le mercure a terminé son mouvement dans un sens, et quelquefois même quand il a commencé un léger mouvement rétrograde.

On voit que dans tout ceci il n'est pas question de la hauteur absolue du mercure ; et, en effet, s'il est très-haut depuis plusieurs jours, et s'il baisse tout à coup de quelques lignes, il peut tomber une pluie passagère, quoique le baromètre soit encore au-dessus de variable ; de même si le mercure est très-bas depuis longtemps et s'il monte tout à coup d'une petite quantité, on verra arriver, sans doute, au moins pour quelques heures, une brillante éclaircie. Il faut remarquer, d'ailleurs, que la hauteur moyenne du mercure varie avec l'altitude des lieux. Ainsi à Paris, la hauteur moyenne, qui répond au temps variable, se trouve à 28 pouces; mais si vous portez votre baromètre à Clermont en Auvergne, qui est un lieu beaucoup plus élevé, la hauteur moyenne sera moindre ; le mercure ne montera à 28 pouces que par le beau temps, et par conséquent toutes les indications inscrites à Paris, sur la légende, seront fausses pour Clermont. On voit que chaque pays, suivant son altitude, doit avoir cette légende placée différemment sur l'échelle barométrique ; aussi la plaque qui la porte est-elle mobile dans les baromètres bien construits.

J'ai quelquefois entendu des personnes s'étonner de ce qu'on se fiait aux indications d'un baromètre renfermé dans une chambre close. Voici ce que leur répond d'Alembert :

« Le mercure du baromètre se soutient aussi bien dans une chambre exactement fermée qu'en plein air, parce que l'air de cette chambre, quoiqu'il ne porte pas le poids de l'atmosphère, est comprimé de la même manière que s'il le portait. »

L'air est donc successivement plus ou moins comprimé par certaines causes qui nous sont encore inconnues, et cette différence de compression nous est indiquée par le baromètre. On a calculé que lorsque le baromètre est à 28 pouces, le poids total de l'air qui comprime le corps d'un homme de taille ordinaire est de 22,034 livres. Lorsque le mercure est plus bas d'un pouce, le poids de l'air se trouve diminué de 787 livres. Sans doute l'air qui est au dedans de nous fait équilibre à ces différentes pressions; cependant on comprend que dans les temps d'orage, où le mercure descend énormément, le malaise qu'éprouvent certaines personnes peut tenir, en partie, à cette différence de pression dans l'atmosphère.

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans les détails de la construction des baromètres. Tous nos lecteurs en ont vu de deux espèces bien différentes en apparence : les baromètres où l'on observe directement la hauteur du mercure dans un tube découvert ; puis les baromètres où l'on ne voit qu'un tableau, sur lequel tourne une aiguille. Dans ces derniers la partie essentielle est toujours le tube, qui se trouve dissimulé derrière le tableau. Ce tube est recourbé en siphon, et la portion recourbée est du même calibre que le tube lui-même. Par conséquent lorsque le mercure s'abaisse dans le grand tube, il s'élève dans le petit tube, et réciproquement. Ce petit tube est ouvert par le haut ; un léger poids y plonge, et ce poids monte et descend avec le mercure ; il est attaché par une soie qui passe sur une poulie et qui soutient un autre petit poids plus léger. On voit qu'à chaque mouvement du mercure, la poulie tournera et fera tourner l'aiguille du tableau. L'aiguille ne donne donc que le mouvement du mercure, plus les chances d'erreur. Or, on entend fort souvent dire : « Mon baromètre est excellent ; il ne m'a jamais trompé ; il est bien meilleur que celui de mon voisin. » Le voisin, de son côté, ne manque pas d'en dire autant ; mais les deux personnages ont également tort. Du moment que le grand tube est bien purgé d'air (ce dont on s'assure en l'inclinant et en remarquant si le mercure frappe en haut un coup sec et presque capable de briser le verre), du moment que la poulie tourne avec facilité, il faut bien que tous les baromètres marchent de la même manière, au moins pour les observations superficielles de la pluie et du beau temps. Ne croyons donc pas avoir un baromètre meilleur que celui de notre voisin, et bornons-nous à tâcher de tirer des conclusions raisonnables de celui que le Ciel nous a donné en partage.

De mauvais plaisants, remarquant que le baromètre est toujours agité, ont prétendu qu'il représentait parfaitement le caractère d'une jolie femme. Quelquefois, lorsqu'on le croit pour longtemps au beau fixe, il descend brusquement à la bourrasque ; quelquefois, après être resté dans le voisinage de la tempête, il remonte tout à coup, et l'on voit éclore inopinément le plus radieux sourire du printemps. Ces mauvais plaisants ont conclu qu'il ne fallait compter ni sur les baromètres, ni sur les jolies femmes. Je me flatte d'avoir établi que les baromètres ont toujours raison : quant aux jolies femmes, cela n'a certainement pas besoin d'être démontré.

P. GROLIER.

CHRONIQUE DU MOIS.

LA MALIBRAN NOIRE.

Notre prédiction s'est réalisée. Le meilleur et le plus beau monde se dispute, depuis deux mois, la Malibran noire, l'artiste originale de la reine d'Espagne. Après M. le vicomte d'Arlincourt, après Mme Aguado et Mme de Tascher, les nouveaux sénateurs, les ministres, les ambassadeurs ont ouvert leurs salons à la négresse, que la cour de Madrid rappellera bientôt par jalousie. Tout le monde a voulu voir et entendre cette virtuose sans modèle et sans copie. Le Louvre même, dit-on, les Tuileries et l'Elysée livreront à leurs illustres échos les couplets de la *Maja de Triana*. Et chacun de demander avec instance :

— Mais qu'est-ce donc que ce talent unique en son genre ? D'où vient cette négresse qui a des bras de Junon, sauf la couleur, et dont la grâce, la dignité, l'esprit et la verve ont produit le calembour musical qui résonne partout autour d'elle : Une *noire* vaut deux *blanches ?* Qui a fait son éducation ? Comment a-t-elle acquis cette voix et cette pantomime, ces manières charmantes, ce

laisser-aller toujours décent, cette passion toujours contenue, ce mélange extraordinaire de naïveté et de malice, de sauvagerie primitive et de civilisation raffinée? Bref, tout le monde nous réclame son portrait et sa biographie.

Eh bien ! son portrait, le voilà, autant que le crayon peut le rendre ; le voilà, sous la protection de la reine d'Espagne, son auguste maîtresse ; et sa biographie, en voici les authentiques et curieux épisodes.

Il y a quelque vingt ans, la Havane avait pour intendant militaire don Aguilar Y[illegible]. Mme l'intendante, dona Josepha de Unsaga, tomba gravement malade. Une suite de crises nerveuses la laissèrent dans une léthargie profonde, au bord du tombeau. Les médecins l'ayant abandonnée, on n'attendait plus que son dernier soupir. Or, il y avait à sa porte une famille de nègres libres, ébénistes de leur métier. La petite fille de ces braves gens avait été tenue sur les fonts du baptême par l'intendant et l'intendante. Apprenant que sa marraine ne donnait plus signe de vie, l'enfant demanda la grâce d'aller prier à son chevet. On l'introduisit dans la chambre de la mourante ; elle lui baisa les mains, qu'elle couvrit de larmes, et s'agenouilla aux pieds du lit devant une image de la Vierge. La petite négresse avait une mémoire précoce, un esprit étonnant, et une voix qui charmait tout le quartier. On se la disputait de maison en maison pour lui faire chanter des cantiques et des ballades. Elle adressa donc naturellement à la Madone les prières qu'elle savait par cœur ; et, comme son chant plaisait à sa marraine plus qu'à personne, elle psalmodia ses invocations de son timbre le plus doux et le plus mélodieux. Cette scène touchante durait depuis un quart d'heure, lorsque le médecin, qui observait la malade, laisse échapper un cri... L'enfant se retourne et s'arrête effrayée. — Continue, petite, continue ! lui ordonne le docteur. Et la négresse, qui aimait à chanter comme un oiseau, prodigue avec abandon toutes les perles de son gosier... Cantiques, prières, ballades, romances, tout son trésor musical s'épanche de son âme et de ses lèvres. — C'est assez ! lui dit enfin l'homme de l'art ; tu peux maintenant embrasser ta marraine, tu lui as rendu la vie.

Le nouveau Saül, en effet, avait trouvé un autre David. Le chant de la petite fille avait pénétré jusqu'au cœur de la mourante et en avait ranimé les battements ; puis les nerfs détendus avaient repris leurs fonctions ; la léthargie cessait comme par enchantement. Dona Josepha souriait et tendait la main à sa filleule. On juge avec quelle effusion celle-ci embrassa la ressuscitée.

Ce fut une joie inouïe dans toute l'intendance, puis dans toute la ville. Don Aquilar déclara aux ébénistes que leur enfant serait désormais élevée chez lui... Et, depuis ce jour, la négresse ne quitta plus sa chère marraine. Quand cette dernière éprouvait des rechutes, c'était l'affaire d'une ou deux ballades ; et la gracieuse voix charma l'existence qu'elle avait arrachée à la mort.

Bientôt l'intendant, rappelé en Espagne, adopta sa filleule et l'emmena avec lui. Ils arrivèrent à Malaga, où commença l'éducation de Maria Martinez ; car vous avez deviné que c'était elle.

Elle apprit la musique avec une ardeur et une facilité merveilleuses. Malheureusement, elle ne put éterniser la vie de ses bienfaiteurs ; ils moururent... en la recommandant à leurs amis. Les nègres de la Havane étaient morts de leur côté, et la jeune fille allait rester sans appui sur la terre, lorsqu'un capitaine du régiment de Saint-Ferdinand demanda et obtint de l'épouser. Où la politique, hélas ! va-t-elle se nicher... ! Les révolutions de l'Espagne troublèrent cette vie tranquille et heureuse. Le capitaine, compromis, s'expatria, et la négresse resta sans ressource à Madrid. Sans ressource ? non ! Sa voix allait la sauver à son tour...

Une femme l'entendit un jour, et en fut vivement frappée. Quelle était cette femme ? Maria Martinez l'apprit le lendemain, en recevant un brevet du Conservatoire royal, signé Marie-Christine. C'était la reine-mère, en effet, qui, avec autant de goût que de générosité, voulait attacher la négresse à sa musique de chambre.

Voilà par quel chemin la Malibran noire est arrivée à la position qu'elle occupe aujourd'hui près de la reine Isabelle.

C'est en vertu d'un congé qu'elle s'est fait entendre, cet hiver, à Paris. Elle a pensé avec raison qu'il n'y a de vrais succès en Europe que les succès parisiens.

Son maître, au Conservatoire de Madrid, a été Don Francisco de Valdemosa, un des plus habiles professeurs de chant de la Péninsule.

LA TOURELLE DE LA PLACE DE GRÈVE.

(*L'architecture du Ve au XVIe siècle*, par M. Gailhabaud.)

Encore un joyau du vieux Paris qui tombe devant les embellissements modernes. La magnifique et impitoyable rue de Rivoli doit passer sur les ruines de la charmante tourelle qui décorait la place de l'Hôtel-de-Ville, à l'angle des rues du Mouton et de la Vannerie. Quand vous lirez ces lignes, les vives arêtes, les sculptures gothiques, les fenêtres ogives, les ciselures flamboyantes, le toit conique et le cul-de-lampe du petit monument n'existeront plus que dans la gravure ci-jointe, dessinée d'après le modèle exact dont nous vous parlerons tout à l'heure.

Qui n'avait admiré en passant ce dernier reste de la Grève d'autrefois ? Quel garde national de Paris n'avait dîné dans le restaurant établi au pied de la jolie tourelle, et qui offrait, à son premier étage, un cabinet si recherché des amateurs ? Le corps s'y nourrissait fort modestement, mais l'esprit y évoquait toute l'histoire de Paris ! « Que de tragédies, en effet, ont été représentées sous les fenêtres de cette *tournelle*, comme on disait alors, loge élégante d'un théâtre qui n'est plus et que le temps a couché sous terre, avec ses drames et ses acteurs ! » Que d'échafauds dressés, que de manants pendus, que de seigneurs décapités sur cette place de Grève ! Marillac, Des Essarts, Armagnac, Boutteville, d'Andrieux, Lalli ! etc., etc., etc. A toutes ces exécutions, la tourelle était louée à prix d'or par les curieux et les curieuses.

Le 22 février 1680, une marquise, entourée de gentilshommes et de belles dames, paya dix pistoles pour s'asseoir à cette fenêtre sculptée et y voir l'exécution de la fameuse Voisin. Cette marquise était Mme de Sévigné. Elle-même nous l'apprend dans ses lettres.

Après la grande bataille du faubourg Saint-Antoine, dont vous avez lu le récit dans le *Bouquet de paille*, le prince de Condé, couvert de sueur et de sang, se reposa quelques minutes dans la tourelle de la Grève, avant d'aller remercier les échevins à l'Hôtel-de-Ville.

Enfin, le 14 juillet 1789, le jour de la prise de la Bastille, lorsque le dernier prévôt des marchands, Jacques de Flesselles eut été frappé d'un coup de pistolet sur sa chaise curule, ses assassins l'ayant laissé pour mort sur les degrés de l'Hôtel-de-Ville, son domestique le porta dans la petite tourelle, où il rendit le dernier soupir.

Vous voyez que c'est là un monument historique, s'il en fut jamais, et qu'il méritait d'être conservé, du moins *en effigie*.

On assure, d'ailleurs, que la ville de Paris en a gardé les *morceaux*, et qu'elle le rétablira, pièce à pièce, au Palais des Beaux-Arts ou à l'Hôtel de Cluny.

Quoi qu'il en soit, le crayon de notre dessinateur avait été devancé par un savant antiquaire et deux éditeurs intelligents. Pour envoyer à nos lecteurs la tourelle de la Grève, nous n'avons eu qu'à reproduire le pur et beau croquis publié par M. Gailhabaud dans son *Architecture du Ve au XVIe siècle* (éditeurs Gide et J. Baudry); et nous saisissons cette occasion de recommander à tous les hommes de l'art un ouvrage qui est pour eux un véritable service (1). En voici la preuve irréfragable dans le témoignage d'un critique plus compétent que nous, du juge par excellence en ces matières, de M. Prosper Mérimée, l'inspecteur général des monuments historiques.

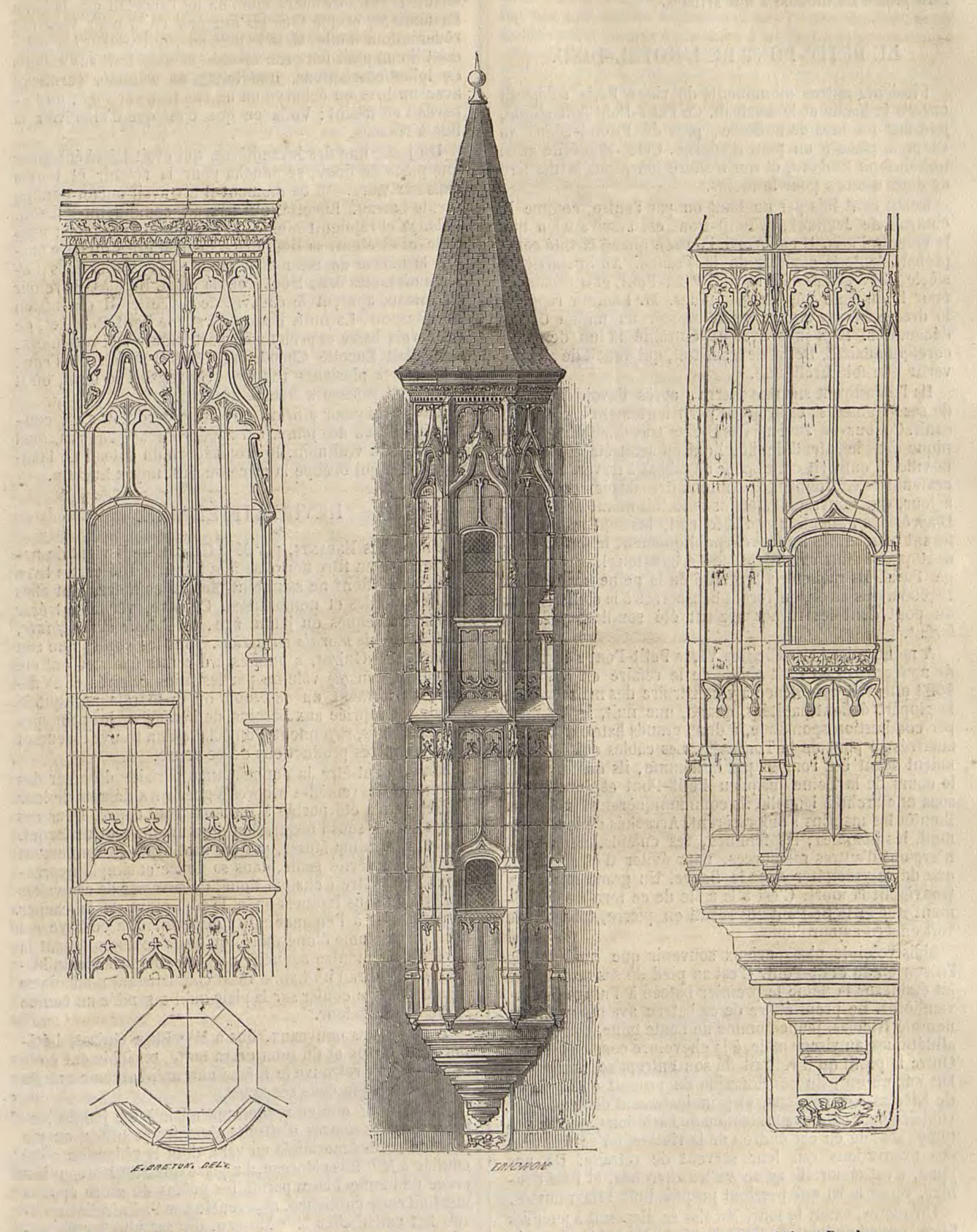


La señora Maria Martinez, musicienne de chambre de la reine d'Espagne, d'après le daguerréotype de M. Thomson.

« Le livre de M. Gailhabaud, dit-il, est destiné à combler une lacune regrettable dans l'enseignement de l'architecture. Un format commode, des planches parfaitement gravées d'après les dessins originaux de nos meilleurs artistes, des explications courtes mais précises, des renseignements historiques puisés à des sources accréditées, recommandent ce grand travail et lui assureront, je l'es-

(1) L'ouvrage comprendra 150 à 200 livraisons grand in-4°, à 1 fr. 75 c. (2 fr. 50 sur papier de Chine). Il paraît une livraison tous les quinze jours. Les principales planches, coloriées en chromo-lithographie, sont d'une beauté et d'une perfection admirables. Une travée tout entière de la cathédrale de Cologne a été dessinée sur les lieux par M. Hoffmann, chargé de la restauration de ce grand monument. Ce seul fait montre que les éditeurs ont compris l'importance de leur mission.

père, un succès populaire. Déjà vingt à trente livraisons ont paru, de deux planches chacune, remarquables par le choix des monuments, par la finesse de la gravure et par les soins minutieux apportés à l'exécution. Elles présentent non-seulement des élévations et des plans d'ensemble de plusieurs édifices célèbres, religieux ou civils, mais encore



La tourelle de la place de l'Hôtel-de-Ville, ensemble et détails, d'après la publication de MM. Gide et Baudry.

des détails nombreux, qui, malgré les dimensions restreintes du format, suffiraient pour diriger un ouvrier intelligent, s'il s'agissait de les reproduire en construction. Des autels, des ferrures de porte, des vitraux, des objets mobiliers de

toutes sortes, accompagnent les dessins de monuments et fournissent des renseignements très-précieux sur tous les arts qui dépendent de l'architecture. »

Nous reviendrons sur cette belle publication, qui fournira plus d'un modèle à nos artistes.

LE PETIT-PONT DE L'HOTEL-DIEU.

Plusieurs autres monuments du vieux Paris subissent encore la hache et le marteau. Ce Petit-Pont fantastique, jeté sur un bras de la Seine, près de l'Hôtel-Dieu, va céder la place à un pont moderne. Celui-là mérite aussi une oraison funèbre, et son histoire fournirait la matière de deux drames pour le moins.

Refait cent fois par un bout ou par l'autre, comme le couteau de Jeannot, le Petit-Pont est aussi ancien que la ville de Paris. Il en formait l'entrée quand la Cité comprenait toute la capitale de la France. Au quatorzième siècle, il s'appelait déjà le vieil Petit-Pont, et il renaissait pour la dixième fois de ses ruines. M. Ladimir rappelle le drame affreux qui se passa un soir au milieu de ses décombres. Sept juifs avaient entraîné là un de leurs coreligionnaires, Denis de Machault, qui venait de se convertir à la foi chrétienne.

Ils l'étendirent sur une pierre, après l'avoir dépouillé de ses vêtements, et le firent périr lentement à coups de canif. Ce jour-là, Juvénal des Ursins travaillait à sa Chronique dans le splendide hôtel qui lui avait été donné par la ville. Il entrevit cette scène de sabbat à travers l'une de ces fenêtres couronnées de hautes mitres de pierres percées à jour, qui s'ouvraient alors dans le toit même des palais. D'après les indications qu'il fournit, les sept meurtriers furent condamnés à recevoir publiquement le fouet, pendant quatre dimanches consécutifs, dans tous les carrefours de Paris. Ils rachetèrent moitié de la peine moyennant 18,000 livres en or, qui furent consacrées à la construction du pont dont les ruines avaient été souillées par leur forfait.

A peine relevé par Charles VI, le Petit-Pont s'écroulait de nouveau, et on était obligé de le refaire en bois. En 1603 on avait commencé à y construire des maisons dont la plupart étaient habitées, quand, une nuit, le feu prit, par combustion spontanée, à deux grands bateaux de foin amarrés au pont de la Tournelle. Les câbles qui les retenaient ayant été rompus par la flamme, ils descendirent le cours de la Seine jusqu'au Petit-Pont et s'arrêtèrent sous une arche à laquelle ils communiquèrent l'incendie. Bientôt les maisons s'embrasèrent. Arrachés de leur sommeil, les hommes, les femmes, les enfants, demi-nus, n'avaient d'autres ressources, pour éviter d'être brûlés, que de se précipiter dans le fleuve. Un grand nombre y trouvèrent la mort. C'est à la suite de ce terrible événement que le Petit-Pont fut rebâti en pierre, tel qu'on le voit encore aujourd'hui.

Mais voici le plus curieux souvenir que nous revèle l'historien du Petit-Pont. C'est au pied de ses arches que fut établi sur la Seine le premier bateau à l'usage des lavandières. Le propriétaire de ce bateau avait pour fils un nommé Nicolas, jeune homme de haute taille, aux formes athlétiques, au visage mâle, à la chevelure courte et frisée. Outre le profit qu'il retirait de son entreprise, il recueillait encore un gain considérable du produit de la pêche de Nicolas. Les poissons, et principalement ceux qui sont vulgairement connus sous le nom de barbillons, ont de tout temps abondé en cet endroit de la rivière, où se trouvent des excavations qui leur servent de retraite. De nos jours, c'est encore là qu'on va les chercher, et l'été dernier, on en a vu qui pesaient jusqu'à huit kilogrammes.

Un matin, avant le jour, Nicolas se disposait à jeter ses filets, quand du haut du Petit-Pont un paquet tomba près de lui en faisant rejaillir l'eau. Il le repêcha, et, dans des langes d'une extrême finesse, il trouva une petite fille si jolie qu'il prit aussitôt la résolution de l'élever. Elle fut baptisée à Saint-Pierre-aux-Bœufs, au milieu des fleurs dont l'église était remplie, car on était alors à la mi-avril, et, en raison de cette circonstance, elle reçut le nom de Lucette Chantelilas. A l'âge de seize ans, elle était d'une beauté si extraordinaire que l'on ne l'appelait que la belle Lavandière, et que tous les muguets de la cour venaient rôder autour d'elle. Mais le pêcheur, qui veillait sur celle dont il comptait faire son épouse, administrait aux galants de telles corrections, que lorsqu'un seigneur paraissait avec un bras en écharpe ou un bandeau sur l'œil, on l'abordait en disant: Voilà ce que c'est que d'aller voir la fille à Nicolas.

Un jour, une des lavandières, qui avait laissé échapper une pièce de linge, se pencha pour la retenir et tomba dans la rivière. En ce moment il n'y avait aucun homme sur le bateau. Lucette, qui nageait comme un poisson, s'élança et rejoignit bientôt la malheureuse femme; mais celle-ci étreignit sa libératrice de manière à lui faire perdre la liberté de ses mouvements et l'entraîna dans l'abîme où toutes deux trouvèrent la mort. Nicolas, de retour au bateau, aperçut le cadavre de Lucette. Il devint fou de désespoir. La nuit, il montait sur le Petit-Pont, et, de cette voix basse et prolongée, particulière aux mariniers, il appelait Lucette Chantelilas. Puis il se jetait à l'eau, plongeait à plusieurs reprises et regagnait le bord, où il demeurait plusieurs heures évanoui.

Le chroniqueur affirme que cette tradition s'est conservée jusqu'à nos jours. On appelle encore Nicolas, quel que soit son vrai nom, le propriétaire du bateau de blanchisseuses qui occupe la place où s'est noyée Lucette.

REVUE LITTÉRAIRE.

L'Amie des Enfants, par Mme Guizot. — Il vient de paraître, sous un titre nouveau, à la librairie Didier, un livre dont les éditions ne sauraient plus se compter, tant elles ont été rapides et nombreuses. Ce livre, véritable trésor des bibliothèques du jeune âge, est l'*Amie des enfants, petit cours de morale en action*. Tous les contes que son auteur, Mme Guizot, a publiés à diverses époques ont été recueillis dans ce volume par les soins éclairés de l'éditeur, et forment un ensemble où la morale pratique la mieux appropriée aux besoins de l'enfance, les principes les plus élevés, rayonnent d'un éclat qu'on trouve rarement dans les autres productions de ce genre.

Jamais peut-être la connaissance parfaite du cœur des enfants et des remèdes propres à guérir les défauts de leur caractère n'a été portée à un aussi haut degré. Dans ces pages écrites sous l'inspiration d'un amour tout maternel, pas une maxime fausse, pas un mot ni un raisonnement obscur. La vérité seule, dans sa douce et simple expression, s'y montre à chaque ligne, débarrassée de ces voiles dangereux sous lesquels on a le tort grave de la cacher trop souvent à l'enfance. On ignorerait que ce livre est sorti de la plume d'une mère, qu'on le devinerait, tant la sévérité s'y montre adoucie par une inépuisable indulgence! On dirait un habile mais compatissant médecin se hâtant de faire couler sur la plaie qu'il a sondée un baume suave et réparateur.

Trois contes nouveaux, dus à Mlle Elisa Guizot, héritière des vertus et du nom de sa tante, enrichissent cette édition. On y retrouve le même charme, la même morale évangélique que dans ses aînés.

Enfin, pour que ce recueil pût offrir à ses jeunes lecteurs tous les genres d'attraits aimables et utiles, on y a joint de petites moralités en vers, dont la rédaction a été confiée à Mlle Elise Moreau. La place que Mlle Moreau s'est créée de bonne heure parmi les poëtes de notre époque justifiait cette confiance, augmentée par l'admiration qu'avait fait naître chez Mlle Moreau, dès ses plus jeunes années, la lecture des œuvres de Mme Guizot. Ces moralités, écrites en vers simples et concis, préparent l'enfant à l'impression qu'il va recevoir du conte, et en gravent mieux la douce morale dans sa mémoire.

Ajoutons que de charmantes lithographies complètent cet ensemble, et nous aurons convaincu toutes les mères qu'elles ne peuvent refuser le chef-d'œuvre de Mme Guizot à la bibliothèque de famille.

C'est une idée véritablement heureuse que d'avoir réuni, comme en un lingot, tant de jolies pièces d'or pur, égarées jusqu'à ce jour en plusieurs volumes.

ETUDES SUR DESAIX. — La librairie Didier, où se touchent les extrêmes du bon, vient de publier aussi deux nouveaux ouvrages de M. Guizot, les *Etudes morales* et les *Etudes sur l'art*, que l'illustre nom de l'auteur recommande assez ; et des *Etudes historiques sur le général Desaix*, par M. F. Martha-Beker, comte de Mons, ancien député, et héritier de la sœur et du beau-frère du héros.

La lecture de ce livre a été pour nous une véritable surprise. Nous nous attendions à un récit purement militaire, comme on en a tant écrit sur les hommes de l'Empire. Nous avons trouvé un tableau brillant et animé, des épisodes attachants, des révélations piquantes, des descriptions savantes et poétiques, en un mot une œuvre réellement littéraire, qui place son auteur au rang de nos historiens les plus intéressants. Depuis le foyer paternel jusqu'à la bataille de Marengo, le caractère et la vie du général Desaix se déroulent à travers les événements de l'épopée impériale, semés de correspondances intimes, de purs et doux souvenirs, de matériaux inédits et précieux, qui suffiraient à faire le charme d'un ouvrage d'imagination. Malgré toute sa gloire, Desaix était inconnu. Le voilà révélé tout entier par son éloquent biographe. Noble descendant des seigneurs de Veygoux, simple élève au collége d'Effiat, soldat de la France au milieu des révolutions, tour à tour élevé par son courage, compromis par son humanité, victime de son dévouement à la patrie, le cœur du héros bat sous la plume de l'écrivain jusqu'au boulet qui le frappe au champ d'honneur. On reconnaît le guerrier dont l'ennemi disait : — Ce Desaix n'a donc jamais dormi ! On reconnaît l'ami dont Napoléon prononçait le nom à son dernier soupir ; mais on reconnaît aussi le savant, l'artiste et le peintre qui comprenait et retraçait, entre deux victoires, les curiosités et les splendeurs de l'Egypte et de l'Italie ; on reconnaît enfin l'âme candide et modeste, tendre et fidèle, qui s'épanchait ainsi avec sa sœur en 1793 :

« Charmante petite sœur, j'aime à savoir ce qui t'arrive... Je désirerais, à toutes les minutes, apprendre que tu es gaie, que tu danses et que tu es contente... Je suis resté quelques jours sans écrire à *maman*... Je craignais bien que vous ne fussiez inquiètes... Ma blessure est entièrement guérie. Je n'en attends plus que quelques autres, pourvu qu'elles soient glorieuses et utiles à la patrie... Quand la guerre sera terminée, simple, ignoré, paisible, je viendrai près de toi, et nous ne nous séparerons plus. Nous adoucirons la vieillesse de la bonne maman. Je l'aime au delà de ce qu'on peut dire ! Que je voudrais la savoir heureuse ! Je suis bien désolé, au milieu de mes richesses, avec les beaux appartements qu'on m'a donnés, que je ne puisse réunir une somme un peu considérable pour l'aider... Avez-vous besoin de quelque chose ? Parle vite... Je serai trop heureux de me priver pour vous offrir tout ce que je possède, etc., etc. »

Ces effusions attendrissent le lecteur, à chaque pas, au milieu des horreurs de la guerre... Rien ne prouve mieux que, dans ces jours de honte et de terreur, tout ce qu'il y avait de noble et de pur au cœur de la France palpitait dans l'armée qui comptait tant de héros.

Les confidences de Desaix sur la Suisse, l'Italie et l'Egypte, seront lues avec étonnement et bonheur par les touristes, les poëtes et les antiquaires. Tout le monde remerciera M. le comte de Mons d'avoir mis au jour ces trésors enfouis au Dépôt de la guerre et dans les archives de famille. Les *Etudes sur Desaix* complètent les meilleurs ouvrages publiés sur les faits et les personnages merveilleux du commencement de notre siècle.

— ŒUVRES D'HORACE, traduites en vers, par M. F. Ragon. Que de poëtes et de prosateurs se sont essayés à traduire Horace ! c'est comme un tour de force où chacun a voulu donner sa mesure. Voici, après tant de lutteurs, un des hommes les plus versés dans la littérature latine, M. F. Ragon, l'inspecteur général de l'Université, l'auteur des *Poésies bibliques* et des *Lusiades*, dont nous avons rendu compte ici même. Plus hardi que ses devanciers, qui n'avaient abordé qu'un côté d'Horace, il l'a embrassé et traduit tout entier, et il n'a pas craint de placer le modèle en regard de la copie. Cette audace sied à la puissance et à la loyauté, et personne n'en fera un reproche à M. Ragon ; car son interprétation est à la fois la plus complète, la plus fidèle et la plus élégante qui ait encore paru. Il a reproduit les deux choses essentielles, l'esprit et la couleur. Souvent même il a saisi le rhythme avec succès. Il a glissé habilement entre les deux écueils : la liberté qui s'écarte de l'original, et la servilité qui le défigure en le serrant de trop près. Nous citerons pour exemple deux morceaux que chacun sait par cœur : la première *Ode à Mécène* et le *Justum ac Tenacem*.

Mécène, fils des rois, ô mon soutien, ma gloire,
Que d'autres, dans Elis, disputant la victoire,
S'élancent, de sueur et de poudre couverts :
Par leur essieu brûlant que la borne éludée,
A leurs nobles efforts que la palme accordée
Les égalent aux dieux maîtres de l'univers.
Que la foule changeante aux dignités curules
Porte l'ambitieux, vainqueur de ses émules :
Qu'un riche, en ses greniers jusqu'au faîte comblés,
De la féconde Afrique entasse tous les blés ;
Que le colon, content de son humble héritage,
Refuse, au prix du sceptre et du royal bandeau,
D'aller, tremblant nocher, dans un frêle vaisseau
Sur la mer de Myrtos affronter le naufrage;
Que le marchand, battu par le flot irrité,
Aspire au doux repos de sa cité tranquille ;
Puis, réparant ses nefs, se rembarque, indocile
A souffrir les ennuis de l'humble pauvreté;
Que le buveur, assis près d'une eau murmurante,
Sous le riant platane aux ombrages flottants,
Savourant de Calès la liqueur odorante,
Une coupe à la main, trompe le vol du Temps;
Que le soldat se plaise aux luttes meurtrières,
Aux jeux sanglants de Mars, épouvante des mères ;
Loin de sa tendre épouse, au travers des forêts,
Que le chasseur, suivi de sa meute rapide,
Affrontant les frimas, presse le daim timide
Ou le sanglier marse échappé de ses rets;
Moi, quand j'ai ceint de lierre et mon front et ma lyre,
Je suis entre les dieux. Sous le dôme des bois,
Les nymphes à leurs chœurs, avec l'ardent satyre,
Loin des profanes yeux, m'admettent quelquefois.
Daignent les doctes sœurs, Euterpe, Polymnie,
Me donner de Lesbos les sons mélodieux :
Daigne ta voix me joindre aux fils de l'harmonie,
Aux maîtres de la lyre, et mon front touche aux cieux.

Voici les deux premières strophes du *Justum ac tenacem* :

Le juste, en ses desseins constant et magnanime,
Brave un peuple insensé qui commande le crime.
Le tyran furieux qui l'envoie au trépas,
L'aquilon qui des mers bouleverse l'abîme,
Ne l'épouvantent pas.

Le juste ne craint rien, ni les fureurs de l'onde,
Ni les bruyants éclats du tonnerre qui gronde :
Si l'univers croulait par la foudre brisé,
Le juste sans terreur sous la chute du monde
Tomberait écrasé.

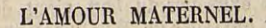
On peut comparer ces deux versions à l'original. On sera frappé de leur justesse, de leur éclat et de leur concision.

SONNETS, par M. Boulay-Paty. De l'ode au sonnet, d'Horace à M. Boulay-Paty, la transition est naturelle. Les deux genres et les deux poëtes ont plus d'un rapport glorieux pour le dernier. « Le sonnet, dit-il, ce poëme

né en France et si cher à l'Italie, est un travail de noble grâce, de choix sévère et de précision exquise. Il fixe un éclair de l'idée, un soupir du cœur. Il est seul propre à concentrer certains parfums fugitifs de l'esprit des poëtes, qui veulent cette forme excellemment restreinte pour se conserver et pour s'éterniser. » Ne croit-on pas lire une définition de la poésie d'Horace? Ce rapport nous



frappe à chaque page, dans les sonnets de M. Boulay-Paty. Nous y retrouvons les plus fortes et les plus fines qualités des petites odes de l'ami de Mécène : la précision nerveuse, la vivacité propre du mot, le tour élégant de la phrase, l'originalité du rhythme, le coup de pinceau rapide et vrai, le grand tableau dans un cadre étroit. Déjà cher aux amis de la Muse pour ses *Odes nationales*, pour son *Elie Mariaker*, pour son *Arc de triomphe*, que l'Académie couronna avec tant de solennité, M. Boulay-Paty s'est encore fortifié dans le long et patient travail qu'il publie aujourd'hui. Il a, pour ainsi dire, sucé la moelle du sonnet, et il s'en est approprié tous les secrets et toutes les grâces. Si sa préface savante en donne la curieuse histoire, son recueil varié donne le tableau complet de ses formes les plus suaves. Ce livre est comme la mer. Il semble au premier abord monotone, puis on y sent toutes les diversités de la perspective et de l'harmonie. A ce titre déjà, c'est une nouveauté piquante dans notre littérature. Le succès en fera une conquête durable. Ils sont rares et forts, les hommes qui s'emparent d'un genre et qui le personnifient. Ce sera l'heureux privilége de notre poëte. Citons encore, c'est le meilleur éloge du talent:



L'AMOUR MATERNEL.

Dans cette vie humaine où tout n'est que chimère,
Où chaque sentiment vif et beau se ternit,
Où le plus étroit nœud demain se désunit,
Où la douce amitié bientôt devient amère;

L'amour maternel seul n'est point chose éphémère;
Il ne trompe jamais et jamais ne finit.
Le vaisseau vole au port, l'oiseau vole à son nid,
Et le cœur de l'enfant vole au cœur de sa mère.

Le doute affreux se glisse en chaque attachement;
L'expérience est triste et cache un ver en elle;
Si l'on aime beaucoup, l'on craint profondément...

Mais qui douta jamais de l'âme maternelle?
L'amour coule de source en ce grand sentiment,
Et la lèvre du fils boit à l'onde éternelle.

LES VIEILLARDS.

La face des vieillards est pleine de beauté;
Leur voix sur l'existence a des secrets intimes;
On dirait des plongeurs qui sortent des abîmes:
Le blanc flocon d'écume à leur tête est resté.

Un reflet du ciel luit dans leur sérénité;
Les rayons du soleil brillent mieux sur les cimes,
Sous les rayons divins leurs grands fronts sont su-
(blimes.
L'homme, quand il est vieux, a plus de majesté.

Qui n'a vu, dans ses jours, des vieillards vénérables
Répandant autour d'eux des pensers admirables
Qui pénétraient le cœur? J'en ai connu plus d'un.

Ce n'est pas quand elle est un bouton frais et rose,
Ce n'est pas au matin qu'embaume mieux la rose:
Le soir, en s'effeuillant, elle a plus de parfum.

LES CHANSONS DE PIERRE DUPONT.

Le *Musée des Familles* a publié une des premières chansons de Pierre Dupont (*La Chanson des prés*), et a prédit la renommée au poëte, lorsqu'il était encore inconnu. Depuis quatre ans, notre prédiction ne s'est que trop réalisée! Non content du succès pur et charmant de ses chansons rustiques, Pierre Dupont a cherché... et trouvé, hélas! la gloire facile et amère des chants de circonstance... Nous avons déploré les égarements de cette muse naïve, au milieu des tumultes politiques, et nous lui avons dit: — Cet enivrement n'aura qu'un jour; vous reviendrez à la source de vos premières poésies! C'est ce qui vient d'arriver, et nous tuons le veau gras pour le retour de l'enfant prodigue... Parmi les œuvres de l'auteur réunies et publiées par MM. Houssiaux et Martinon, nous retrouvons bien encore certaines pages qui sentent la poudre de la guerre civile, et que nous voudrions déchirer de bon cœur; mais nous découvrons aussi, et en grande majorité, les véritables titres de Pierre Dupont à la popularité de son double talent, titres accrus par des chants nouveaux dans le sentiment qu'il n'aurait jamais dû abandonner. Encore un effort, et le tribun disparaîtra, et il ne restera plus que le chantre de la nature et de la Providence, du travail et de la famille! A cette condition, nous lui promettons l'oubli du passé et la gloire de l'avenir. Un journal aussi moral qu'important, l'*Univers*, semblait dernié-

rement garantir le retour définitif de Pierre Dupont aux croyances et aux inspirations de ses premières années. Nous acceptons cet augure, et nous rouvrons dès lors les colonnes du *Musée* à l'auteur des *Bœufs*, de la *Mère Jeanne* et des *Louis d'or*. Voici son portrait avec un de ses derniers chefs-d'œuvre, dont son éditeur nous permet d'offrir l'avant-goût à nos lecteurs. Ceux-ci feront volontiers connaissance avec la figure du barde dont les chants retentissent aujourd'hui depuis les Alpes jusqu'à l'Océan ; et les dilettanti qui ont de la voix rediront avec charme le *Dalhia bleu*, une de ces rêveries philosophiques, où excelle le poëte-compositeur. La publication de M. Houssiaux, enrichie de belles vignettes sur acier, d'après Johannot et Nanteuil, offre au public l'avantage d'acquérir séparément, à 15 centimes, chaque ouvrage de Pierre Dupont. On peut y choisir, comme nous l'avons fait, les livraisons étrangères à la politique, et en former un recueil qui est le véritable monument de l'auteur. Quant aux autres pièces, il ne nous convient pas d'en parler, si ce n'est pour leur souhaiter de tomber dans l'oubli, comme les tristes passions qui les ont fait naître.

LE DAHLIA BLEU.

(Voyez la musique ci-contre.)

Où donc s'envolent vos semaines,
Pourquoi, soucieux jardiniers,
Ce surcroît de soins et de peines ?
Vos jardins sont des ateliers
Où vous tissez des fleurs humaines.
O fleurs divines d'autrefois !
Lis et roses, fuyez aux bois ;
Bluets, pervenches, violettes,
Myosotis, vivez seulettes
Sous l'œil de Dieu ;
Ils rêvent le dahlia bleu.

Qu'il faudrait une main savante
Pour semer à son gre l'azur
Qui des cieux colore la tente,
Se réfléchit dans un flot pur,
Et dans mille fleurs nous enchante !
Toute fleur qui nous laisse voir
Le bleu du ciel dans son miroir,
Bluet, pervenche, violette,
Myosotis, éclôt seulette
Sous l'œil de Dieu :
Ils rêvent le dahlia bleu.

Autour des valses, des quadrilles,
Des rondes et des jeux du soir,
Où se pressent les jeunes filles,
Rôde un spectre vêtu de noir
Qui censure les plus gentilles.
Vous n'êtes rien, frêles beautés,
Au prix des rêves enchantés
Qui tourbillonnent dans sa tête.
Nulle part il ne voit complète
L'œuvre de Dieu ;
Il rêve le dahlia bleu.

Voyez les rondes des dimanches,
Sous les vieux noyers des hameaux !
Ces enfants ou brunes ou blanches
Sont les myosotis des eaux,
Ou les bluets, ou les pervenches.
Voyez dans le bal animé
Ces enfants qui n'ont pas aimé,
Pâles comme les violettes :
Peut-être au sein de ces fleurettes,
Filles de Dieu,
Se cache le dahlia bleu !

Si cette fine satire des illusions humaines n'est pas elle-même une illusion, elle indique assez clairement que l'auteur a renoncé au rêve du dahlia bleu, à plus forte raison à la culture du dahlia rouge.

LES ÉLOGES DE M. FLOURENS.

La séance annuelle de l'Académie des sciences avait attiré un concours extraordinaire. On devait y entendre la parole si nette, si élégante, si française de M. Flourens. Le sujet traité par l'illustre secrétaire perpétuel avait un attrait particulier pour nous. C'était l'éloge du rival de Cuvier, de Geoffroy Saint-Hilaire, dont nous avons publié la biographie dans le tome XVI du *Musée*. Le digne héritier du nom, du talent et de la gloire du grand homme était présent avec sa famille. Après un rapport fort savant de M. Charles Dupin, sur les triomphes de la France à l'Exposition de Londres, M. Flourens a captivé et charmé pendant une heure l'auditoire, où les jeunes gens et les dames nous semblaient être en majorité. Terrible épreuve pour un membre de l'Académie des sciences ! Mais M. Flourens est aussi de l'Académie française, et on l'a bien re-



Portrait de Pierre Dupont.

connu à la simplicité concise de sa phrase, à la finesse de ses aperçus, à l'intérêt de sa narration, à la profondeur de ses jugements ; en un mot, à la perfection de son travail. Familier et touchant dans le récit de l'enfance de Geoffroy, le panégyriste s'est élevé jusqu'à l'éloquence dans le tableau de ses travaux et de ses luttes ; puis est revenu tour à tour à l'émotion la plus communicative et à l'atticisme le plus piquant dans une série d'anecdotes sur le caractère admirable et naïf du philosophe de l'histoire naturelle. Toute contenue qu'elle était dans les limites du bon goût, l'hilarité de l'assemblée a gagné et interrompu l'orateur lui-même, lorsqu'il a raconté comment Gœthe et l'Allemagne oubliaient les révolutions du monde pour cette question des monstres, débattue à l'Institut de France par Geoffroy Saint-Hilaire et Cuvier.

« Du fond de l'Allemagne, le vieux Gœthe applaudissait aux arguments de Geoffroy. Gœthe en vint à se passionner si fortement sur ces questions-là, qu'au mois de juillet 1830, abordant un ami, il s'écrie : — Vous connaissez les dernières nouvelles de France ! Que pensez-vous de ce grand événement ? Le volcan a fait éruption ; il est tout en flammes ! — C'est une terrible histoire, lui répond celui-ci, et, au point où en sont les choses, on doit s'attendre à l'expulsion de la famille royale. — Il s'agit bien de trône et de dynastie ! il s'agit bien de révolution politique ! reprend Gœthe ; je vous parle de la séance de l'Académie des sciences de Paris. C'est là qu'est le fait

important et la véritable révolution : celle de l'esprit humain ! »

Voilà cinq ou six éloges historiques que nous entendons prononcer à l'Académie des sciences par M. Flourens : ceux de Cuvier, de Jussieu, de Benjamin Delessert, de Dupetit-Thouars, de Blumenbach, de Geoffroy Saint-Hilaire, et ces éloges sont tout simplement des modèles d'un genre qu'on croyait perdu pour notre langue. Or, les genres ne se perdent jamais ; ils ne s'effacent que lorsque les talents leur manquent. Témoin l'art tragique et Mlle Rachel. Non-seulement M. Flourens a relevé le genre de l'éloge historique, mais il l'a renouvelé et rajeuni, et il le personnifie éminemment depuis quelques années. Tous ceux qui ont lu les discours cités plus haut ont remarqué combien ils gagnent encore à l'examen et à la méditation. (Et cependant M. Flourens est un des lecteurs les plus séduisants qu'on puisse écouter.) Ce sont des exemples parfaits de ce style clair et précis, vif et rapide qui remonte à Fontenelle et à Voltaire, et que M. Flourens anime heureusement de la couleur et de l'éloquence magistrale de Buffon. Si l'illustre écrivain a bien compris les applaudissements des auditeurs de l'Institut, applaudissements répétés dans les journaux sérieux, et dont nous ne sommes ici que le tardif écho, il réunira ses éloges historiques en un volume que les bibliothèques littéraires attendent pour le placer auprès des *Analyses de Fontenelle et de Cuvier*.

— Au moment où les salons de M. le comte de Niewerkerke, au palais du Louvre, se fermaient sur l'écho des beaux vers de M. Alfred de Musset *à la Malibran*, déclamés par Mlle Rachel avec une grâce, une force et une variété de ton dont elle seule a le secret, M. le comte Jules de Castellane rouvrait son théâtre aristocratique aux princes, aux ambassadeurs, aux étoiles et aux perles du monde européen, pour leur donner la surprise d'un acte de comédie et d'un acte de tragédie, joués par l'élite de la Comédie-Française, et couronnés d'un proverbe exquis de notre collaborateur M. Arsène Houssaye : *la Comédie à la fenêtre*. Sur un balcon à deux croisées, MM. Brindeau et Got, Mlles Judith et Fix ont joué, pendant une heure, à la raquette de l'esprit et du sentiment. On a pu dire pour la première fois, au milieu des bravos : — Quel malheur pour notre première scène que M. Houssaye en soit le directeur ! Il ne voudra pas laisser jouer son propre ouvrage sur son propre théâtre ! Aussi tout Paris aurait voulu entrer, ce soir-là, au parterre de l'hôtel Castellane. Mais les duchesses et les marquises l'avaient envahi, et les plus grands personnages mâles n'avaient trouvé place qu'au pigeonnier et dans les couloirs ;... les coulisses étaient encombrées des grands cordons et des plaques de tous les Etats du monde décoré.

— Nous allions terminer cette revue littéraire, lorsque nous avons reçu, par la poste, les vers suivants. Nous y avons avons reconnu le talent et la signature d'une femme qui serait une de nos étoiles poétiques, si sa modestie ne l'eût enfermée dans un nuage de dévouements et de vertus. Qu'elle nous pardonne de l'entr'ouvrir un moment pour montrer la perle, exquise comme une larme, qui vient de tomber de son cœur. C'est un cadeau précieux que nous ne pouvons refuser aux âmes d'élite.

LA MÈRE MILON,

MORTE A L'HOTEL-DIEU DE PROVINS, LE 8 MARS.

Vieille, infirme... c'était une pauvre indigente ;
Faible d'esprit, jouet de l'enfant inhumain ;
Elle venait, avec la troupe mendiante,
A ma porte parfois chercher un peu de pain.

De son œil incertain jaillissait l'étincelle
Du sentiment naïf qui pleure ou qui sourit ;
Elle avait l'air ému de l'animal fidèle
Caressant du regard la main qui le nourrit.

Un jour elle me vit pâle et de deuil vêtue :
Durant trois ans, hélas ! sur mon toit désolé
La mort avait plané, puis, s'était abattue,
Portant sa faux cruelle en mon cœur isolé !

A ses haillons divers alors la douce femme
Ajoute un fichu noir, modestement, dessous...
Quelqu'un l'apercevant : — C'est que la bonne dame
Qui me donne du pain est en deuil, voyez-vous.

L'écho me rapporta sa touchante parole.
Quand son visage aimant revint chercher mes yeux,
Sur son front déprimé m'apparut l'auréole
De ces *simples d'esprit* du royaume des cieux.

Car il porte le sceau de la grâce infinie
L'être qui de l'amour garde le feu sacré.
Ce que le monde appelle et science et génie
N'en est que le rayon trop souvent égaré.

Près de ce feu divin l'esprit n'est qu'impuissance.
Dans nos vains compliments, formules de salon,
Cherchez un trait, un mot qui vaille l'éloquence
Du pauvre fichu noir de la mère Milon !

Vous demandez, amis, quel souci me réclame,
Et pourquoi sur mes traits ce voile encor plus noir ?...
Eh bien ! c'est, voyez-vous, que cette tendre femme,
Qui partageait mon deuil, est morte hier au soir.

C. ANGEBERT.

Provins, le 9 mars 1852.

LA SOEUR MARTHE.

Le vœu d'humilité de la sœur Rosalie, chevalier de la Légion-d'Honneur, nous empêchant, à notre grand regret, de vous donner son portrait et sa notice, nous y suppléons par ceux de la sœur Marthe, son illustre devancière, dont le nom populaire a été cité au sujet de la nouvelle héroïne de la charité chrétienne.

Un jour, une petite fille se rendait du village de Thoraise à Besançon. Elle avait dans ses poches des petits gâteaux qu'elle portait à ses sœurs, en pension dans la ville. Chemin faisant, elle rencontre des hommes enchaînés, conduits par des soldats.

— Quels sont ces malheureux ? demande-t-elle aux passants ?

— Des prisonniers qu'on va mettre au cachot.

— Ils ne verront donc plus leurs familles et leurs amis ?

— Non.

— Et leur donnera-t-on à manger ?

— Oui, de l'eau et du pain noir.

La petite fille s'avance au milieu des soldats émus, tire ses gâteaux de sa poche et les distribue aux captifs.

Cette enfant était Anne Biget, née en 1748, depuis la sœur Marthe de la Visitation.

Sa vie entière fut digne de ce début admirable. Elle traversa la Terreur en faisant le bien, au péril de ses jours. Chassée de son couvent par la Révolution, elle continua d'exercer la charité, malgré les geôliers et les bourreaux. Avec une pension de cent écus et le revenu d'une maisonnette, elle eut le talent d'être la Providence de tous les pauvres de Besançon et des campagnes voisines. Vivant de pain et de lait, toujours sans feu, elle s'enrichissait pour ses clients des aumônes de tout le monde.

L'incendie dévore un hameau en 1805. Elle y court la première et organise le sauvetage des victimes. Une nourrice et deux enfants sont enveloppés dans leur chaumière par les flammes. Sœur Marthe prie, menace, offre sa croix d'or pour rencontrer un sauveur. La mort étant certaine et l'effort inutile, les plus intrépides refusent. Eh bien, ce sera moi ! dit la religieuse, qui avait alors cinquante-huit ans. Et s'élançant, armée d'un signe de croix, elle enlève miraculeusement au feu la nourrice et les deux enfants.

Deux ans après, à soixante ans, sans savoir nager, elle se jette à l'eau et sauve un berger qui se noyait dans le Doubs.

En 1809, elle nourrit six cents prisonniers espagnols. La veille de leur départ, un général lui dit : — Vous allez pleurer, sœur Marthe ; vos bons amis les Espagnols s'en vont. — Oui, répondit la sainte femme ; mais on va me donner des Anglais à leur place. Elle soigna, en effet, à Besançon, les captifs et les blessés de toute l'Europe. Aussi son nom est béni aux quatre coins du monde.

En 1813 et 1814, elle alla de champ de bataille en champ de bataille, relevant les soldats sous le feu du canon, sans regarder s'ils étaient français ou ennemis. Elle arracha, vers ce temps, la grâce d'un déserteur, sur la place même où il allait être fusillé. Les généraux et Napoléon lui-même ne savaient rien refuser à ses prières.

A la pacification, les prisonniers de Besançon fêtèrent publiquement leur mère de charité. Elle avait déjà la poitrine couverte de médailles des rois d'Espagne, de Prusse, de Russie, et Napoléon y ajouta la croix de la Légion-d'Honneur, comme le rappelle le décret qui vient de la donner à la sœur Rosalie.

Marthe ne voyait dans ces distinctions que des passeports et des moyens de multiplier ses bonnes œuvres. Parée de sa croix et de ses médailles, elle traversait les villes et les campagnes, et arrivait, mendiante aux puissants et aux forts, pour retourner, les mains pleines, aux faibles et aux malheureux.

En 1816, elle vint à Paris, qui n'eut d'yeux que pour elle. Louis XVIII la reçut avec les plus grands honneurs. Un artiste de sa famille fit son portrait, qu'on se disputa comme celui d'un grand homme. C'est d'après ce portrait authentique, publié dans l'excellente *Histoire des hommes utiles* (1), que notre dessinateur a fait revivre la sœur Marthe.

Elle méritait d'autant plus cette gloire, qu'après un demi-siècle de vertus héroïques, elle est morte, oubliée, à soixante-seize ans.

Aux anciens jours de la foi, les noms de la sœur Marthe et de la sœur Rosalie eussent été immortalisés par des fondations de charité impérissables.

THOMAS MOORE. SOPHIE GAY. MERLE.

Ces trois écrivains, célèbres à divers titres, sont morts presque en même temps, le mois dernier.

Thomas Moore était le poëte le plus illustre de l'Angleterre, après lord Byron. Irlandais et catholique, né à Dublin en 1779, d'une famille obscure, il remporta le prix de poésie nationale au collége, et écrivit, à seize ans, dans les grandes *Revues* de son pays. Il exalta l'insurrection de l'Irlande en 1798, et la politique l'eût enlevé aux lettres, si le régent d'Angleterre ne l'eût rendu aux muses... par une sinécure lucrative. Il fut l'ami intime de Byron, qui renonça à faire un poëme indien, pour laisser réussir le *Lalla Rooch* de son confrère. La vogue de cet ouvrage ne fut effacée que par le *Child Harold* de Byron. Les autres livres de Moore sont, entre autres, la satire du *Post-Bag*, les *Amours des Anges*, qu'il écrivit à Paris; l'*Epicurien*, etc. Il possédait les vrais *Mémoires* de lord Byron, qu'il détruisit, dans une brouille avec l'éditeur Murray. On n'a jamais bien su la cause réelle de ce sacrifice ou de cette cruauté. Moore habitait la magnifique résidence de Hoperton, que lui avait abandonnée le marquis de Landstowne, et où il a fini ses jours, sans autre chagrin que celui de survivre à sa gloire.

Mme Sophie Gay était plutôt une femme du monde qu'une femme de lettres. Elle fut de la pléiade des grâces du Directoire, et trôna dix ans à Aix-la-Chapelle, où son mari était receveur général de l'Empire. Sa fille, dont le talent devait l'effacer, Mlle Delphine Gay (depuis Mme de Girardin), fut baptisée, dit-on, sur le tombeau de Charlemagne. Les ouvrages de Mme Gay sont *Laure d'Esteil*, *Anatole*, quelques romans plus mondains que littéraires; la comédie du *Marquis de Pomenars*, qui eut un assez grand succès, et de jolis contes, publiés dans le *Musée des Familles*. *Anatole* fit tant de bruit, que Napoléon voulut le lire entre deux campagnes.

Mme Gay, musicienne gracieuse, écrivait aussi des partitions et des romances, ce qui la faisait confondre avec Mme Gaïl, la femme du savant gallo-grec. Les quiproquos qui en résultaient désespéraient l'auteur d'*Anatole*. Ainsi, en 1821, elle se rend en Italie; elle y visite lord Byron; le grand homme la comble d'hommages; puis, dans la correspondance qui s'ensuit entre eux, il l'appelle Mme Gaïl et ne lui parle que de sa musique ! Mme Gay eut beau dire et beau faire, l'illustre poëte mourut dans l'erreur. C'était bien la peine de franchir les monts pour faire sa connaissance ! Mme Gay se dédommagea par un second voyage en Italie, où elle conduisit sa fille au Capitole, pour y recevoir le laurier de Corinne.

Le grand mérite de Mme Gay brillait dans son salon, où elle conservait l'ancien esprit français, et le talent de la conversation, perdu aujourd'hui. Elle n'avait rien du bas-bleu ni de la femme savante. Elle avait pris la plume par mode, comme un dandy prend le cigare ou la cravache, et non pour gagner de l'argent, comme les muses du jour, qui font le métier littéraire depuis qu'on leur a enlevé les bureaux de loterie. Aussi, le meilleur ouvrage de Mme Gay serait ses Mémoires, si elle en avait laissé.

Merle appartenait à la grande race des littérateurs de l'Empire, — grande par la taille, s'entend. Jouy, Rougemont, Etienne, Brazier, Théaulon, etc., auraient formé une compagnie de tambours-majors; Merle ne leur cédait point pour la force et l'élégance, mais il les surpassait pour la science et l'esprit, bien qu'il ait fait moins de bruit qu'eux dans les lettres. C'est qu'il était en même temps le plus insouciant des hommes. Sa collaboration aux grands journaux, ses Mémoires et ses Traités classiques, ses œuvres de théâtre : Le *Ci-devant jeune homme*, la *Rapée*, *Jocrisse*, etc. ; son expédition d'Alger, comme secrétaire du maréchal de Bourmont, eussent procuré à tout autre la fortune, ou du moins l'aisance. Au milieu de ces belles occasions, Merle vécut et mourut pauvre, exploité par des parasites, sans s'en apercevoir ou s'en fâcher. En voici un curieux exemple, cité par M. Guinot.

M. P..., ancien négociant, assidu chez Merle, lui faisait prêter de l'argent par des tiers, toutes les fois qu'il en avait besoin. Merle alors achetait de beaux meubles, des objets d'art, des curiosités exquises. Quand son appartement en était plein, M. P... lui faisait envoyer un huissier, au nom des prêteurs d'argent. Merle jetait le papier timbré au feu... La procédure suivait son train, la saisie arrivait, puis la vente à l'encan, et M. P... achetait alors pour rien le luxe que Merle avait payé fort cher. Ce manége dura quinze ans, M. P... venant tous les jours chez son ami lui demander des loges de spectacle et des bons mots, et Merle n'allant jamais chez le négociant, qu'il lui suffisait de voir chez lui. Un jour enfin, le parasite ne vint pas, et Merle, apprenant qu'il était malade, lui rendit visite pour la première fois... Jugez de sa surprise en trouvant chez son ami tous ses meubles et toutes ses dépouilles! Il ne se vengea que par une épigramme, et resta l'ami de M. P...

Rien ne pouvait troubler la sérénité de son sang-froid. Un soir qu'on sifflait à outrance un de ses cent vaudevilles, tranquillement assis dans les coulisses, il s'amusait de ce vacarme et disait à ses amis : — Ils pourront siffler longtemps comme cela avant de me prouver que je suis un sot !

Il apprend un jour qu'un de ses confrères vient d'épouser une actrice... Il le rencontre et lui demande :—Est-ce vrai ?— Si la chose n'était pas faite, dit le confrère, que me conseillerais-tu ? — Si la chose est à faire, ne la fais pas, repliqua Merle ; si elle est faite, tu as bien fait. Et il tourna sur les talons. On sait que lui-même avait épousé Mme Dorval, de la Porte-Saint-Martin.

Dans sa dernière maladie, les médecins voulaient lui imposer un régime dispendieux : — Bah! répondait-il, j'aime mieux la maladie ; la maison ne vaut pas les réparations !

Un des créanciers qui abusaient de sa bonne foi étant venu lui réclamer une somme dans ses derniers jours : — Mon cher monsieur, lui dit Merle, nous causerons de cela au Père-Lachaise...

(1) Chez M. H. Lebrun, éditeur, rue de Lille, 19.



Thomas Moore. La sœur Marthe. Mme Sophie Gay.

Le créancier s'enfuit et court encore..."

Encore une grande dame et un grand nom à enregistrer au nécrologe du mois : la comtesse du Cayla et le marquis de Turenne.

Mme du Cayla fut l'Egérie de la Restauration. Louis XVIII écrivit et signa la Charte en son château de Saint-Ouen ; et tous les ans, la comtesse célébrait l'anniversaire de ce grand jour par une fête splendide, où le roi, les princes et la cour se donnaient rendez-vous au castel historique. Retirée du monde depuis vingt ans, Mme du Cayla écrivait beaucoup. Les curieux attendent ses *Mémoires*, et les ingrats en redoutent la publication.

Le marquis de Turenne, général de l'Empire, descendait de l'illustre maréchal de Louis XIV. Il en avait le courage, le sang-froid, la loyauté, et il y ajoutait, dit-on, la naïveté des anciens preux. Un chroniqueur en révèle un piquant exemple.

Un soir, aux Tuileries, on annonce monseigneur de Roquelaure, et M. de Turenne voit paraître un prince de l'Eglise. — Monseigneur, lui dit-il en l'abordant, recevez mes compliments sur votre conversion. C'est un grand exemple après une jeunesse aussi légère que la vôtre.

Le prélat se redresse et regarde le général. Il voit qu'il le prend sérieusement pour le duc de Roquelaure, son aïeul, qui amusa si fort le règne de Louis XIV.

— Et moi, monsieur de Turenne, lui réplique-t-il avec un à-propos charmant, je vous félicite de votre guérison miraculeuse. Madame de Sévigné nous avait fait un conte, en prétendant que le boulet de Salzbach vous avait coupé en deux, emportant avec votre cœur le bras de ce pauvre Saint-Hilaire.

PITRE-CHEVALIER.

EXPLICATION DU RÉBUS DE MARS.

On proposait à saint Louis d'abandonner ses blessés à Damiette, il répondit : « *Je les ramènerai avec moi en liberté, ou je périrai avec eux dans les fers.* »

ÉNIGME HISTORIQUE.

Quel est l'homme qui fut, en huit jours, pêcheur, tribun, roi, fou, assassiné, traîné à la voirie et divinisé ?



Rebus.

Paris, 1852.—Typographie HENNUYER, rue Lemercier, 24. Batignolles.

MADEMOISELLE REINE.

I. LA CONSULTATION.

Le docteur Bavoso, enveloppé d'une douillette de soie violette, venait de passer de sa chambre dans son cabinet, et, suivant sa coutume, commençait à déguster cette manne quotidienne et terrestre des pays civilisés, connue sous le nom de *Journal*, lorsqu'on annonça M. le comte de Maugrant.

C'était un homme maigre, d'une taille élevée, mis avec un soin de bon aloi, et ayant les allures les plus aristocra-



Un orage dans la famille Dupenne (pages suivantes).

tiques. Ses cheveux blancs frisés naturellement, ses mouvements lents et moelleux, sa figure régulière et caractérisée, qu'éclairait un regard profond et bienveillant, imposaient et attiraient tout à la fois. Consacrant une notable portion de sa grande fortune à de bonnes œuvres qu'il s'efforçait de tenir cachées, il vivait entouré d'estime, de respect et de sympathie.

Entre M. de Maugrant et M. Bavoso, le contraste était frappant; l'un semblait être l'antipode de l'autre. En effet, le docteur était gros, petit, vulgaire ; homme honorable d'ailleurs, à tous égards, et de relations agréables et sûres. Il n'existait entre eux qu'un seul point de ressemblance : l'âge. Ils étaient contemporains. Le comte avait soixante-deux ans presque révolus, et le docteur entrait dans sa soixante-troisième année.

M. de Maugrant s'installa dans un vaste fauteuil. L'entretien s'engagea aussitôt.

— Mon cher monsieur Bavoso, je suis matinal comme vous voyez; il est à peine sept heures, et déjà j'assiége votre porte.

— Le motif qui vous amène est donc bien pressant?

— Dites plutôt que je suis bien pressé. Si l'impatience

était un signe de jeunesse, je n'aurais pas vingt ans. Vous qui m'avez guéri de plus d'une sérieuse maladie, vous avez négligé celle-là, et vous avez bien fait, car elle est incurable.

— De quoi s'agit-il donc, monsieur le comte? demanda M. Bavoso en fixant sur son interlocuteur ses petits yeux gris pénétrants.

— Vos moments sont précieux, docteur ; je vais droit au fait. Je désirerais savoir, ajouta M. de Maugrant, en accentuant chaque syllabe, combien de temps il me reste à vivre.

M. Bavoso ne put réprimer un geste de surprise.

— Ma question vous étonne, reprit M. de Maugrant sans s'émouvoir.

— J'avoue, monsieur le comte, que je ne m'y attendais pas. Permettez-moi de vous faire remarquer qu'elle est fort embarrassante ; je ne suis pas sorcier, et, en admettant qu'il me fût possible de vous répondre, le devrais-je ! Quelque stoïque que vous soyez...

— Stoïque, interrompit M. de Maugrant, pas le moins du monde ; croyant, à la bonne heure. Oui, je crois que la mort est un commencement et non une fin, et dès lors je ne la redoute nullement.

M. de Maugrant prononça ces mots avec une fermeté digne et simple, qui prouvait combien était réfléchie et inébranlable l'idée qu'ils exprimaient. Il n'y avait pas à s'y méprendre ; ce n'était ni une phrase à effet, ni une bravade ; c'était une conviction, une certitude.

— N'ayez aucun scrupule, poursuivit-il ; parlez sans crainte, docteur.

— Ce que vous me demandez est bien délicat, répondit M. Bavoso en hochant la tête. *Errare humanum est.* Et si je me trompe, si j'assigne une fausse échéance !

— Modestie, mon cher docteur, pure modestie ! Un savant tel que vous ne peut commettre que de légères erreurs. Ce n'est pas une déclaration écrite que je réclame ; tout ceci restera de vous à moi et ne peut nullement vous compromettre. Laissez-moi donc vous répéter ma question et veuillez y répondre aussi librement que s'il s'agissait d'un étranger : Combien d'années, de mois ou de semaines jugez-vous que j'aie encore à passer sur cette terre ? La vérité, toute la vérité, rien que la vérité, je vous en conjure.

M. Bavoso hésitait. Il baissait les yeux, s'agitait sur son fauteuil, toussait et perdait de plus en plus contenance. Il n'osait ni repousser, ni accueillir la requête qui lui était présentée.

Il y eut un assez long silence ; M. de Maugrant se décida à le rompre.

— J'apprécie votre réserve, mon cher docteur, dit-il en se penchant vers M. Bavoso, mais je tiens à la vaincre. Peut-être serez-vous moins timoré quand vous connaîtrez le motif de ma démarche.

— Monsieur le comte, s'écria le docteur en approchant son fauteuil de celui de M. de Maugrant, vous prévenez mon désir. A moins d'un intérêt bien puissant, bien impérieux, il me serait...

— Mon cher docteur, commença M. de Maugrant, vous ne l'ignorez pas, je suis riche, très-riche. Bois, maisons, prairies, inscriptions sur le grand-livre, je possède de tout cela, et en abondance ; mais il me manque des héritiers.

— Quoi, monsieur le comte, pas un neveu, une nièce ! On en a toujours.

— Des héritiers que j'aime, acheva M. de Maugrant. Mes seuls parents sont deux cousins au troisième degré, pour lesquels je ressens une sorte d'aversion. Imaginez-vous deux garçons de vingt-cinq ans, roses, égoïstes, joufflus, deux dissipateurs, deux poupées décorées du nom d'homme, deux automates que Vaucanson aurait refusé de signer. Ma fortune en de pareilles mains ! A quoi serait-elle employée ? A des dépenses folles et stupides, à des soupers dont les pauvres n'auraient pas même les miettes. Cette pensée-là me poursuivait, m'irritait, et je cherchais dans le monde une personne à laquelle il me fût possible de laisser après moi, en toute sécurité, l'usage de ces biens dont la Providence m'a laissé temporairement le dépôt.

— Recherche épineuse ! observa M. Bavoso.

— Très-épineuse, en effet, mon cher docteur. Cependant j'ai persisté, j'ai réussi. Tout ce que j'espérais, plus que je n'espérais, je l'ai rencontré. Ce ne sont pas, croyez-le bien, docteur, les avantages physiques, les charmes extérieurs de cette personne qui m'ont attiré.

— C'est une femme ? remarqua M. Bavoso, avec une inflexion interrogative.

— Oui, docteur, une demoiselle de trente ans environ, une orpheline sans patrimoine. Ses manières simples et distinguées, l'élégance de sa tournure, ses cheveux noirs et brillants, ses yeux spirituels et doux, n'ont pas été sans influence sur moi, je l'avoue. Laide ou disgracieuse, je ne l'aurais probablement pas remarquée. Mais, je vous le répète, docteur, ce qui m'a décidé, entraîné, c'est sa piété aimable, l'élévation de ses idées, la solidité de ses principes, sa haute raison. Dans la position d'institutrice que les circonstances lui ont assignée, position scabreuse qui côtoie le salon et l'antichambre, et où il est si facile de perdre l'équilibre, elle a déployé et déploie chaque jour un tact admirable.

— Seriez-vous épris, monsieur le comte ? demanda M. Bavoso.

— Docteur, répliqua M. de Maugrant d'un ton enjoué, nous sommes quittes. Permettez-moi de vous faire observer, à mon tour, que vous m'adressez là une question quelque peu indiscrète ; je vais pourtant y répondre sur-le-champ. Je n'en suis pas épris dans le sens juvénil du mot ; je ressens pour *elle* un attachement, une tendresse inaltérables. Aussi ai-je songé à en faire, non-seulement mon héritière, mais encore ma femme.

Un sourire effleura les lèvres ridées de M. Bavoso.

— C'est beaucoup de présomption, n'est-ce pas, docteur, continua-t-il. Me marier à mon âge ! Epouser une jolie femme, plus jeune que moi de plus de trente ans ! Le monde rirait et se moquerait. Ses lazzi ne m'inquiètent guère, pourvu que je sois en repos avec ma conscience. Pour cela votre concours m'est nécessaire. Si ma fin doit être prochaine, comme je suis porté à le croire, toute pensée, toute proposition de mariage me semblerait téméraire, coupable même. La vie de cette personne accomplie a été marquée par tant d'épreuves, que je me reprocherais amèrement d'en accroître le nombre.

— Monsieur le comte, murmura M. Bavoso, ce que vous faites là est d'un honnête homme.

— Orpheline, c'est assez, reprit M. de Maugrant ; veuve presque aussitôt que mariée, ce serait trop.

Il se tut et considéra un moment le docteur qui, le front appuyé sur sa main gauche, semblait méditer profondément.

— Et maintenant, mon cher monsieur Bavoso, poursuivit-il, après une attente de quelques secondes, consentez-vous à me rendre le service que je réclame ?

— D'autant plus volontiers, monsieur le comte, que je connais la personne...

— Serait-il vrai ?

— Particulièrement.

— Vous me surprenez, docteur...

— Bien que vous ne me l'ayez pas nommée, je sais à quoi m'en tenir. Au portrait que vous avez tracé, l'hésitation est impossible. Il n'y a qu'une Mlle Reine au monde. Elle est digne de tous les hommages, elle mérite toutes les sympathies.

— J'aime à vous entendre parler ainsi, docteur. Mais d'où vient que je ne vous ai jamais rencontré à l'hôtel des Dupenne?

— Autrefois, monsieur le comte, nous étions en relation ; mais ils m'ennuient tellement, ils me portent tellement sur les nerfs, que j'ai cessé de les voir... Et vous-même, monsieur le comte, sans Mlle Reine...

— Je n'y mettrais jamais les pieds.

M. Bavoso se leva, saisit la main de son interlocuteur, et se plaça quelques instants en face de lui, sans mot dire. Ses regards enveloppèrent M. de Maugrant; ils interrogèrent son maintien, sa carnation, scrutèrent chaque pli de son visage, afin d'y surprendre le secret de Dieu.

Cet examen avait quelque chose de solennel et de lugubre. M. de Maugrant le supporta sans laisser paraître la moindre émotion.

Après avoir laissé retomber la main du comte, M. Bavoso lui dit gravement:

— Je vous dois, je dois à Mlle Reine de ne rien cacher. La maladie de foie dont vous êtes atteint a fait, depuis quelque temps, d'incontestables progrès.

— Je m'en doutais, articula froidement M. de Maugrant.

— Selon toute probabilité, monsieur le comte...

La voix de M. Bavoso tremblait; son visage était triste.

— Achevez, docteur, je vous assure que la mort ne m'épouvante point.

— Selon toute probabilité, reprit avec effort M. Bavoso, vous n'avez guère que six mois à vivre.

M. Bavoso s'affaissa dans son fauteuil, et un soupir douloureux sortit de sa poitrine. Quant à M. de Maugrant, il demeura impassible. Les rôles étaient intervertis : le premier avait l'air du condamné, le second du juge.

— Merci, mon cher docteur, dit M. de Maugrant, en lui serrant cordialement les mains... Six mois ! c'est plus qu'il n'en faut pour faire encore quelques heureux ici-bas, et pour me préparer au voyage suprême.

— Je n'affirme rien, monsieur le comte.

— Plus de contrat de mariage, docteur ; mais un testament bien en règle. Je cours chez mon notaire. Au revoir, et encore une fois, merci !

Quelques heures après cet entretien, M. le comte de Maugrant instituait, par un acte notarié dûment en forme, Mlle Reine pour sa légataire universelle, et M. Bavoso se dirigeait en toute hâte vers l'hôtel de la rue Saint-Georges, occupé par la famille Dupenne, chez laquelle Mlle Reine était placée en qualité d'institutrice.

II. LA FAMILLE DUPENNE.

L'éducation d'une jeune fille, même bien née et bien entourée, offre des difficultés nombreuses et exige des soins constants. Mais quelle lassitude, quels dégoûts n'enfante pas un contact quotidien avec une nature sèche, rebelle, acariâtre, sur laquelle la douceur et la sévérité n'ont aucune prise, et qui se tourne vers le mal comme l'héliotrope vers le soleil !

C'est un voyage sans relais, un désert sans oasis.

Telle était la tâche ingrate échue à Mlle Reine, et poursuivie par elle avec une persévérance méritoire. Sa longanimité se développait avec les caprices de Mlle Ida Dupenne, qui, malgré ses dix-huit ans, et à cause de ses dix-huit ans peut-être, en avait, chaque jour, de plus étranges et de plus intraitables.

Mlle Ida avait, du reste, de qui tenir.

Enrichi dans les affaires, son père, depuis qu'il les avait quittées, ne visait qu'à faire oublier la source de sa fortune et qu'à la dépenser avec faste. L'ostentation était le but, le rêve de son existence. La livrée et le ton criard des domestiques, la disposition des pièces, leur ameublement et leur ornementation, révélaient, au premier coup d'œil, les travers et les défauts des maîtres.

Dès son installation rue Saint-Georges, installation effectuée à grands frais et avec tout le fracas imaginable, M. Dupenne, toujours à l'affût de son gibier favori, l'effet, s'était empressé, en attendant mieux, c'est-à-dire des armoiries, de séparer son nom en deux mots et de l'affubler d'un P majuscule.

Mais, pareils à ceux du serpent, que rapproche, assure-t-on, une attraction invincible, ces deux tronçons roturiers tendaient sans cesse à se rejoindre, et l'ex-marchand ne parvenait pas à se faire considérer comme le rejeton d'une illustre souche.

Ne pas être noble, ne pas avoir le moindre titre ! c'était là son tourment caché.

C'était aussi la plaie secrète de Mme Dupenne.

Plus sotte encore et plus irascible que son mari, pendant ses fréquents accès de mauvaise humeur, elle allait jusqu'à lui reprocher d'avoir amassé ses revenus dans le commerce, rougissant ainsi, par excès de vanité, de la source de sa vanité même. De là des paroles aigres, des récriminations, dont la présence de Mlle Reine ne modérait point le véhément essor, et au milieu desquelles Mlle Ida se plaisait à jeter sa voix et sa personnalité aiguës.

Ces scènes, que l'orgueil froissé causait seul, se renouvelaient aussi souvent que ses déboires. Elles prenaient parfois un degré d'acrimonie et de violence tel, que Mlle Reine, alarmée et impatiente d'y mettre un terme, se voyait contrainte de recourir au fils de la maison, M. Max Dupenne. Son intervention ne restait jamais infructueuse. D'un regard, d'un geste, il calmait les parties belligérantes et leur imposait silence. C'est que ce regard, ce geste, voulaient dire : *Vous avez manié l'aune, mon père; ma mère, vous vous êtes assise derrière un comptoir; si vous continuez à vous quereller, je proclamerai cette vérité partout.*

Quoique étudiant en droit de première année, et à peine âgé de vingt ans, Max n'était ni paresseux, ni tapageur, ni léger, ni amateur de polkas échevelées. Il suivait assidûment son cours, ne sifflait jamais ses professeurs, et menait une conduite irréprochable.

Etait-ce au sérieux de son naturel ou à son séjour prolongé en Allemagne qu'il fallait attribuer des manières d'être si exceptionnelles? L'un et l'autre y avaient assurément contribué.

Le secret de sa sagesse ne résidait cependant pas là. Des goûts contemplatifs, des influences atmosphériques n'auraient pas suffi à le préserver du triple entraînement de l'âge, de la fortune et de l'exemple.

Mais Max avait une passion.

Contre cette passion vraie et honnête s'étaient émoussées, comme sur un bouclier, toutes les tentations, toutes les séductions ; tant il est vrai que le cœur triomphe souvent là où les principes les plus solides échouent !

III. UN ACTE DE COURAGE.

M., Mme et Mlle Dupenne venaient de partir pour Auteuil. Il s'agissait d'une visite de cérémonie. La mère et la fille s'étaient couvertes de dentelles et de bijoux. Le cocher et le valet de pied avaient endossé leur livrée neuve. Les harnais et la calèche lavés, brossés, fourbis depuis le matin, flamboyaient; aux frontails des chevaux s'épanouissaient des rosettes pourprées. L'équipage pouvait passer aux yeux des passants pour celui d'un ambassadeur.

La trinité Dupenne s'y prélassait et rayonnait.

Restée seule, Mlle Reine, excellente musicienne, dont le double talent de chanteuse et de pianiste faisait le principal agrément des soirées intimes de l'hôtel, avait ouvert son piano et déchiffrait une partition.

Deux légers coups, frappés à la porte du boudoir, interrompirent son harmonieux délassement.

— Puis-je entrer ? demanda une voix timide.

— Sans doute, répondit l'institutrice.

Max entra. Il tenait un papier à la main.

Le jeune étudiant était plus pâle que de coutume, et cette pâleur accidentelle donnait à sa physionomie ouverte et douce un charme inexprimable. Le cercle noir qui entourait et faisait ressortir la limpidité de ses yeux bleus, son front penché, son maintien abattu, ses lèvres à peine



La consultation. Le comte de Maugrant et le docteur Bavoso (page précédente).

colorées, ses longs cheveux blonds en désordre, témoignaient d'une nuit agitée et sans sommeil.

Mlle Reine fut presque effrayée de l'altération de ses traits.

— Vous êtes souffrant? lui dit-elle avec intérêt.

— Pas plus aujourd'hui qu'hier, répondit-il tristement: j'ai veillé, voilà tout.

— Pourquoi veiller ainsi ?

— Pour travailler.

— Et pourquoi ne pas travailler le jour ?

— Parce que le cœur est un oiseau que le bruit et la clarté effarouchent et qui ne chante que dans l'obcurité et le silence.

— Vous avez fait des vers? demanda Mlle Reine d'un ton qui signifiait : Je voudrais bien les connaître.

— Quelques-uns, répliqua Max ; ils n'ont qu'un mérite, ajouta-t-il, c'est d'être vrais et sincères.

— Un poëte qui dit ce qu'il pense ! murmura l'institutrice.

— Et qui pense ce qu'il dit, répliqua vivement le jeune homme.

— C'est un phénomène, observa Mlle Reine en souriant.

— Oh ! ne maltraitez pas les poëtes, mademoiselle, dit Max, avec un accent pénétré. L'injustice, le dédain, les injures des hommes ne les étonnent ni ne les blessent. Mais être méconnu des anges! ils en mourraient. Ne fer-

mez pas le ciel à ces bannis de la terre... Mademoiselle, continua-t-il après une courte pose, j'ai une grâce à vous demander.

— A moi! Et laquelle?

— Je serais bien heureux que vous missiez ma poésie en musique.

— J'essayerai.

— C'est un canevas bien grossier, bien indigne de vous; mais vous êtes une fée si habile!

— Vos vers, monsieur Max? dit l'institutrice; je suis impatiente de les entendre.

Le jeune homme s'assit à côté de Mlle Reine et lut:

Si l'on vous disait que le cygne,
Sur le cristal des lacs dormants,
N'a pas cette souplesse insigne
Qui pare tous vos mouvements;

Que tout rêveur qui l'examine
Croit voir sur votre front parfait
Le lis, et la neige, et l'hermine,
Ces trois blancheurs que Dieu seul fait;

Vous écouteriez ce langage
Avec quelque sévérité,
Car, semblable aux rois, je le gage,
Vous n'aimez pas la vérité.

Et pourtant, parce que l'on vante
Ce teint doucement animé,
Cette voix limpide et savante
Dont le rossignol est charmé,

Cette grâce simple et divine
Que vous essayez de cacher,
Et que malgré vous on devine,
Est-il juste de se fâcher?

Pour les uns, la coupe est sans lie,
Pour d'autres, elle est sans saveurs.
Le Ciel vous fit bonne et jolie;
Résignez-vous à ses faveurs;

Et loin du monde qui bourdonne,
Ruche aux éternels désaccords,
Remerciez Dieu qui vous donne
La beauté de l'âme et du corps.

— Vous tournez fort agréablement le madrigal, s'écria Mlle Reine, aussitôt que l'étudiant eut achevé sa lecture. Et la personne qui vous inspire de si galantes rimes, est-elle de ma connaissance? demanda-t-elle d'un ton de curiosité affectueuse.

Le jeune homme baissa les yeux.

Aux soupirs de Max, à ses accès de tristesse et de gaieté, à ses manières embarrassées et tendres, et surtout à ses réticences, Mlle Reine avait aisément tout deviné...

Une femme, comme il y en a tant, aurait laissé grandir, sans s'en émouvoir, ce sentiment tacite, aurait respiré, sans scrupule, ce premier parfum d'une âme virginale?

L'institutrice tint une conduite toute différente.

Cette affection discrète et réservée d'un tout jeune homme intelligent, poétique, pur, la touchait. Elle en était, au fond, reconnaissante et fière. Mais plus elle estimait le frère de son élève, plus elle appréciait les délicatesses de son caractère, plus elle se serait reproché de ne pas l'avertir et l'éclairer, plus elle avait hâte de déraciner de ce cœur novice un sentiment exclusif qu'elle ne pouvait et ne devait point partager. Pour renoncer à cet état si doux d'idole, pour refuser cet encens naïf qui lui était si sincèrement offert, il fallait plus que de la loyauté, il fallait une force d'âme peu commune. Beaucoup de femmes vertueuses n'en auraient pas été capables. Mais Mlle Reine était une véritable chrétienne, et se savoir l'objet d'une adoration qu'elle ne payait d'aucun retour, lui semblait une escroquerie condamnable, quoique assez généralement pratiquée.

Fermement résolue à provoquer une explication complète, qu'elle jugeait indispensable au repos à venir de Max, et convaincue qu'une médication énergique et prompte amènerait seule une guérison radicale, elle n'eut garde de laisser échapper l'occasion qui se présentait.

L'étudiant persistait à se taire. Elle renouvela sa question sous une forme plus directe et plus pressante.

— Monsieur Max, reprit-elle, à qui adressez-vous ces vers?

Devant une attaque si imprévue, le jeune homme demeura un instant interdit. Il pâlit, rougit et passa plusieurs fois la main sur son front. Après quoi il fit un violent effort et balbutia d'une voix mal assurée:

— A qui, Reine, sinon à vous?

— Monsieur Max, en êtes-vous bien sûr?

Max ne répondit rien. Mais son visage devint lumineux et deux larmes descendirent sur ses joues.

Le doute n'était pas possible.

— Enfant, malheureux enfant! murmura l'institutrice avec bonté. Je vous remercie et je vous plains.

— Me plaindre de ce qui me fait vivre! Pourquoi cela?

— Réfléchissez aux obstacles qui nous séparent?

— Je les briserai.

— Max, renoncez...

— Jamais! interrompit-il avec véhémence.

— Jamais et toujours sont deux mots que l'humanité ne devrait pas employer. J'ai trente ans, vous en avez vingt à peine; vous êtes riche et je suis pauvre.

Max fit un geste expressif.

— Il m'en coûte de vous affliger, poursuivit Mlle Reine avec émotion, de déchirer ce cœur dont je connais la droiture. Mais si je consentais à cette union extravagante, vos parents...

— Dans un an, je ne serai plus mineur.

— Vous serez dans un an ce que vous êtes aujourd'hui: un fils soumis. Et d'ailleurs, pensez-vous que je me déciderais à entrer de vive force dans votre famille? Des sommations respectueuses, un scandale!...

— C'est vrai, murmura Max avec découragement; c'est vrai, pardon!

— Mon ami, continua Mlle Reine, avec un accent irrésistible, et en tendant la main au jeune étudiant, qui la porta à ses lèvres; du courage, soyez raisonnable, soyez homme! Une sœur, une sœur aînée, pleine de tendresse, de sollicitude, voilà ce que je puis, ce que je veux être pour vous. Rien au delà. Chassez cette chimère que vous avez imprudemment caressée, et qui vous trouble! Comptez sur mon amitié, mon dévouement, et ne me demandez, ne désirez pas davantage.

Max avait essuyé ses larmes. Un rouge fiévreux colorait ses joues.

— J'attendrai, j'espérerai tant que vous serez libre, murmura-t-il sourdement. — Adieu!

Au moment où il s'élançait hors du boudoir, le docteur Bavoso parut à la porte opposée.

IV. UNE RÉCOMPENSE.

Mlle Reine, sous l'impression des paroles de Max, paroles prononcées d'un ton sombre et résolu, et la tête tournée vers la porte par laquelle il venait de sortir, n'aperçut pas le docteur, qui, de son côté, occupé à reprendre haleine et à essuyer, à coups de foulard, son visage

ruisselant de sueur, ne remarqua pas l'émotion de l'institutrice.

« J'ai peut-être été trop vite, pensait celle-ci ; j'aurais mieux fait de le préparer, de ne pas le heurter, de le convaincre graduellement de la folie de ses espérances. N'ai-je pas pris une préférence momentanée pour une affection durable ! On est si porté à croire aux passions qu'on inspire... Il se trompe peut-être lui-même. — Et pourtant, je sais que ce que j'ai fait, il était de mon devoir de le faire. Cela m'a été pénible, m'a coûté, donc cela était bien. Oui, j'ai obéi à ma conscience. Au risque d'une explosion, il fallait porter la lumière dans cette âme. »

Tandis que ces réflexions et d'autres semblables se croisaient dans l'esprit de l'institutrice, M. Bavoso avait remis son mouchoir dans sa poche, rajusté sa cravate, décoché quelques chiquenaudes aux revers tant soit peu poudreux de son habit, et passé sa manche droite sur le poil hérissé de son chapeau.

Voyant que l'institutrice ne faisait aucune attention à lui et restait immobile, il fit trois pas en avant, et se penchant à hauteur de son oreille :

— Mademoiselle Reine consent-elle à m'accorder un moment d'audience? demanda-t-il en souriant, et de l'intonation la plus moelleuse qu'il put tirer de son gosier.

L'institutrice, comme réveillée en sursaut, tourna vivement la tête. De Max à M. Bavoso, la transition était brusque. Il y avait toute la distance qui sépare l'idéal de la réalité. Toutefois, elle se remit promptement, et, d'un geste affable, indiqua au vieillard un siége placé en face d'elle.

— Je vous ai, bien involontairement, fait faire antichambre, docteur, lui dit-elle; excusez-moi!

— Mademoiselle, répondit M. Bavoso en s'asseyant, permettez-moi d'aborder, sans circonlocution, le sujet qui m'amène auprès de vous.

— Je vous en prie, docteur.

— Mes malades m'attendent, et plût à Dieu qu'il fût en mon pouvoir de les guérir tous ou, tout au moins, de prolonger leur existence !

— Docteur, observa Mlle Reine, vous avez un air mystérieux qui ne vous est pas habituel.

— C'est que j'ai reçu, ce matin, une visite...

M. Bavoso n'acheva pas sa phrase et leva les yeux au ciel.

— Quelque mourant ressuscité par vous, dit l'institutrice, et qui venait vous témoigner sa gratitude.

— Au contraire, soupira le docteur!

— Vous parlez par énigme, et vous m'inquiétez sérieusement.

— Vous avez plutôt lieu de vous réjouir. La Providence est juste.

— Docteur, expliquez-vous, de grâce.

— Vous connaissez M. de Maugrant, mademoiselle ?

— Assurément!

— Vous le voyez?...

— Souvent, docteur; il vient régulièrement deux fois par semaine. Et cette assiduité a suggéré à M. Dupenne des idées.

— De quelle nature? interrompit M. Bavoso.

— M. de Maugrant n'est-il pas célibataire, docteur?

— Mais, Mlle Ida n'a-t-elle pas dix-huit ans!

— Un titre aplanit bien des obstacles, répondit l'institutrice.

—Et vous croyez que le Dupenne a songé à cela tout seul! Sa femme a dû l'aider. Et votre élève?

— Mon élève, docteur! Hélas! pourvu qu'elle soit comtesse!

— Elle ne le sera pas !

— Vous êtes bien sûr de votre fait, docteur!

— Parfaitement sûr! Mlle Ida Dupenne ne sera jamais comtesse de Maugrant. Il faut que ces gens-là aient la berlue pour s'être figuré... Mais, revenons à M. de Maugrant. Comment le trouvez-vous?

— Pourquoi cet interrogatoire, mon cher monsieur Bavoso?

— Vous le saurez tout à l'heure, mademoiselle !

— Eh bien ! je le trouve aimable, instruit, distingué. Il y a sur sa physionomie une expression de bonté et de franchise, qui fait qu'on serait tenté de lui dire à première vue : Monsieur, voulez-vous être mon ami ?

— Ainsi, mademoiselle, il vous plaît.

— C'est un des hommes les plus spirituels et les meilleurs que j'aie rencontrés, et sa société m'est infiniment précieuse.

— Tant pis! murmura M. Bavoso.

— Tant pis, dites-vous ! Docteur, est-ce une gageure ? Je ne vous comprends pas ; je m'y perds. Vous me mettez l'esprit à la torture.

— Quel malheur, s'écria tout à coup M. Bavoso, comme s'il se fût parlé à lui-même, quel malheur qu'il ait si peu de temps à vivre !

— Peu de temps à vivre ! répéta Mlle Reine. Qui a peu de temps à vivre, docteur? Répondez, je vous en supplie.

Qui ? répondit M. Bavoso : le comte de Maugrant, mademoiselle !

La pauvre institutrice joignit les mains, et devint blanche comme son mouchoir.

— Vous l'aimez donc, mademoiselle? demanda M. Bavoso en soupirant.

— Comme un père, balbutia l'institutrice !

— Et ce n'est que justice, mademoiselle, car lui aussi vous aime.

M. Bavoso raconta alors à Mlle Reine, sans omettre aucun détail, la confidence que le comte lui avait faite, le matin même.

La douleur de l'institutrice s'accrut de ce récit.

Cet ami si sûr, ce bienfaiteur si délicat, allait donc lui être enlevé ! Elle n'apprenait à connaître cet attachement si rare qu'au moment d'y renoncer. C'était pour le perdre, qu'elle retrouvait plus qu'un second père.

— Mademoiselle, dit en terminant le docteur, j'ai pensé que la générosité du comte valait au moins un remerciement. Voilà ce qui m'a décidé à vous révéler ses intentions. Si j'ai été indiscret, j'espère que vous voudrez bien m'aider à obtenir mon pardon. M. de Maugrant ne vous le refusera pas. — Je vous laisse, mademoiselle ; à bientôt !

M. Bavoso pressa affectueusement la main que l'institutrice désolée lui tendit, et sortit lentement.

Après le départ du docteur, Mlle Reine s'empressa de regagner sa chambre.

Bien que les révélations de M. Bavoso n'eussent pas effacé le souvenir des derniers mots prononcés par Max, elles l'avaient momentanément voilé. Ces mots lui revinrent, au bout de peu d'instants, en mémoire, et lui semblèrent renfermer un avertissement, une direction providentiels.

D'ailleurs, le désintéressement est contagieux comme l'égoïsme.

Mlle Reine ne pouvait être en reste, à cet égard, avec M. de Maugrant. Son parti fut pris sur-le-champ.

Elle s'accouda sur son pupitre et se mit à écrire.

La plume glissait sur le papier, aussi légère que l'aile d'un oiseau sur un lac. Il était évident que le cœur dictait et que la main avait peine à suffire à la spontanéité de ses épanchements.

Au moment où l'institutrice traçait la dernière ligne, la porte cochère tourna sur ses gonds, et le roulement d'une voiture retentit sous la voûte.

Quelques minutes après, Mme et Mlle Dupenne faisaient irruption dans la chambre de l'institutrice. Elles n'avaient pas pris le temps de se débarrasser de leurs chapeaux et de leurs mantelets, et paraissaient toutes deux d'une humeur charmante.

— Bonne amie, dit Mlle Ida avec enjouement, nous partons demain pour Vichy.

— Oui, ma chère mademoiselle Reine, ajouta Mme Dupenne, demain à trois heures précises. Veuillez donc faire tous vos préparatifs, car nous vous emmenons.

— Je crois bien, s'écria Mlle Ida ; puis-je me passer de bonne amie ! Surtout soyez exacte. La chaise de poste sera attelée à deux heures trois quarts.

Mlle Reine ne comprenait rien à tant d'affabilité. Les cajoleries de son élève lui donnaient surtout à penser. Pour que, deux fois de suite, Mlle Ida l'eût qualifiée de *bonne amie*, il fallait, en effet, des circonstances tout à fait extraordinaires.

— M. Dupenne serait-il malade ? demanda-t-elle.

— Nullement, s'empressa de répondre Mme Dupenne ; mon mari, ma fille et moi, nous sommes en parfaite santé. Un motif plus agréable nécessite ce brusque départ, qui personnellement me dérange et me contrarie beaucoup. Mais une mère ne marchande pas quand il s'agit de son enfant.

— Nous allons rejoindre quelqu'un, murmura en minaudant Mlle Ida.

— Quelqu'un qui pourrait bien devenir un gendre, ajouta Mme Dupenne à demi-voix.

Mlle Ida essaya de rougir, et n'y réussissant pas, se jeta au cou de l'institutrice.

— Et même, reprit Mme Dupenne, nous comptons particulièrement sur vous, mon excellente mademoislle Reine.

Bonne amie et le baiser s'expliquaient enfin. On avait besoin de l'institutrice ; on attendait d'elle un service important sans doute.

— En quoi puis-je vous être utile ? dit-elle.

— Votre amitié nous est connue, poursuivit Mme Dupenne, et votre influence sur l'esprit de M. le comte de Maugrant ne nous l'est pas moins. Avec un peu d'adresse, il vous sera facile de le pousser à une démarche qui comblerait tous nos vœux.

— Ce que vous me demandez, madame...

— Comptez sur notre reconnaissance, insinua Mme Dupenne avec une intonation, pour ainsi dire, métallique.

— Ce que vous me demandez est impossible, articula Mlle Reine.

M. Dupenne venait d'entrer.

— Tu l'entends, Dupenne, s'écria la mère exaspérée en se tournant vers son mari. Elle refuse. Elle ne veut pas que tu sois le beau-père d'un comte.

— Refuser ! tonna le millionnaire irrité. Elle ne l'osait pas.

— Si fait, mon père, elle ose.

— C'est indigne ! reprit Mme Dupenne.

— O ingratitude ! déclama M. Dupenne avec une pose académique.

— C'est affreux, c'est révoltant ! cria Mlle Ida en portant à ses yeux secs son mouchoir garni d'un double rang de valenciennes.

Lorsque la tempête se fut un peu apaisée, Mlle Reine prit la lettre qu'elle venait d'écrire.

— Mon refus vous étonne, dit-elle avec calme ; ces lignes, que j'adresse à M. le comte de Maugrant, vous en feront connaître la cause.

La colère fit, pour un moment, place à la curiosité.

— Veuillez prendre des siéges, continua-t-elle.

M., Mme et Mlle Dupenne obéirent machinalement.

— Et, ajouta l'institutrice, m'accorder quelques secondes d'attention.

La famille s'inclina en signe d'adhésion.

« Monsieur le comte,

« Il y a des sentiments tellement profonds qu'on essaye-
« rait en vain de les exprimer. Ceux que j'éprouve sont
« de ce nombre. Vous m'instituez, m'a dit M. Bavoso,
« votre légataire universelle, et par un excès de délica-
« tesse, par une recherche d'abnégation sans exemple,
« vous vous interdisez de m'associer, dès ce monde, à
« votre existence ; vous vous résignez à ne me donner
« que des preuves posthumes d'une tendresse et d'une es-
« time qui me rendent orgueilleuse et confuse.

« Je n'ai, monsieur le comte, aucun droit, aucun titre
« à vos libéralités. En souscrivant à votre désir, je com-
« mettrais, ce me semble, une espèce de spoliation. Toute-
« fois, ce qui est défendu à Mlle Reine, serait permis à
« Mme de Maugrant. Si vous avez la ferme intention que
« je sois votre héritière, prenez-moi d'abord pour votre
« compagne. L'offre de ma main me paraît le commen-
« taire obligé du don de votre fortune. Je n'accepterai
« l'une qu'autant que vous accepterez l'autre.

« REINE. »

Cette lecture déconcerta visiblement les auditeurs de l'institutrice.

Aux yeux de l'ex-marchand, celle-ci fut subitement métamorphosée. Ce n'était plus la chétive orpheline sans appui, sans position, qu'il pouvait traiter de haut et congédier suivant son caprice.

Le blason de la comtesse lui apparaissait déjà et le front de Mlle Reine lui semblait entouré d'une auréole qui le fascinait.

Il balbutia quelques banales excuses et se retira gauchement, suivi de sa femme et de sa fille, dont les lèvres pincées ébauchèrent un sourire où se peignaient le désappointement, le ressentiment et l'envie.

V. UN AN APRÈS.

Un an après les événements que nous venons de raconter, le comte et la comtesse de Maugrant parcouraient, une après-dînée, en compagnie de M. Bavoso, un magnifique domaine qu'ils possédaient à quelques lieues de Paris.

Les trois promeneurs marchaient à petits pas, autant pour causer plus commodément que pour admirer à l'aise les splendeurs du soleil couchant qui mettait aux arbres des franges de pourpre et d'or.

La comtesse, à qui Dieu venait de donner un garçon frais et robuste, s'appuyait avec abandon sur le bras de son mari, et s'associait tout entière à cette fête de la nature. Sa physionomie était radieuse.

— Il fait bon vivre, murmura-t-elle avec une expression de joie ineffable.

Le comte la remercia d'un regard.

— Savez-vous bien, madame, dit le malin docteur,

qui marchait à son côté, qu'avant peu, le nom de Dupenne deviendra illustre?

— En vérité, docteur?

— M. Max se distingue en Algérie.

— Cela ne me surprend pas, observa M. de Maugrant.

— Avec cinquante cavaliers, reprit M. Bavoso, il a tenu en échec plusieurs centaines d'Arabes. Aussi vient-on de le décorer.

— Ah! tant mieux! s'écria Mme de Maugrant, avec une satisfaction évidente.

— C'est un brave jeune homme, dit le comte.

— Sa nomination était, ce matin, au *Moniteur*, poursuivit M. Bavoso. Lieutenant de cavalerie et chevalier de la Légion-d'Honneur avant vingt-un ans, c'est fort joli.

— J'espère que bientôt il sera capitaine, répondit M. de Maugrant.

— Capitaine ou mort, observa M. Bavoso.

— Docteur, s'écria Mme de Maugrant, je ne crois plus à vos prédictions:

« *Les gens que vous tuez se portent assez bien.* »

Quelle frayeur vous m'avez causée! ajouta-t-elle en riant. Mon mari et moi, nous avons été vos dupes, et,



Un an après.

cependant, nous n'éprouvons pour vous que de la gratitude, je vous assure.

— Il est certain, reprit M. de Maugrant, que je me suis considéré comme un homme perdu. De plus fins que moi y auraient été pris. Quel aplomb! Gestes, physionomie, soupirs, rien n'y manquait. Mon cher monsieur Bavoso, non-seulement vous êtes un grand médecin, mais encore un grand acteur!

— Je me demande maintenant, monsieur le comte, comment j'ai osé tenter une pareille épreuve?

— Vous vous êtes défié de nous, docteur, dit Mme de Maugrant avec un demi-sourire; c'est très-mal!

— Que voulez-vous, madame! nous autres médecins, nous sommes sceptiques, incrédules; nous avons besoin de voir et de toucher pour croire. Malgré tout le bien que je savais de vous et de M. de Maugrant, je doutais. Une union, si exceptionnelle, exigeait des vertus extraordinaires, et de peur qu'elle ne tournât au drame, j'ai joué la comédie.

PAUL JUILLERAT.

VOYAGE EN FRANCE. LE PUY-DE-DOME (1).

CHAMALIERES, SAINT-MART, ROYAT, ETC.

I. Essai timide d'orographie. — La chaîne des Dômes. — Le feu intérieur. — Soulèvements. — Route nationale à l'usage des malles-postes. — Point de repère.

Je ne puis continuer mon voyage à moins qu'on ne consente à me laisser décrire succinctement l'enchaînement des montagnes qui avoisinent Clermont. Cette instruction, la plus précise qu'il se pourra faire, épargnera bien des redites et des détails gênants dans le récit.

La chaîne des Dômes n'est pas régulière comme les Alpes ou les Pyrénées. Le mot chaîne est à peine juste.



La paysanne de Chateix. Greniers de César.

C'est un amas, une confusion, un entassement. Le feu intérieur qui dévorait les entrailles de cette contrée, rencontrant des résistances, tantôt faibles ou fortes, tantôt invincibles, s'est fait jour comme il a pu. Partout où les terrains anciens n'offraient que peu de consistance, il les a soulevés, et, s'épanchant par le sommet de leurs couches déchirées, il en a fait des volcans au cratère profond, où poussent maintenant des noisetiers ou des bruyères. Ailleurs, où l'épaisseur et le poids des couches accumulées resserrait ses bouillonnements, l'action volcanique n'a produit que des cônes sans cime, des mamelons bizarres, ou ces boursouflures plus étranges encore, que nous retrouverons au passage des Goules ou du Grand Sarconi. Enfin, soit que le feu intérieur se fût considérablement amorti à certaines époques récentes, soit qu'il eût disparu tout à fait, et eût été continué par la fermentation de gaz cherchant à faire expansion au dehors, une partie du sol occupé par les Dômes n'est que remuée et crevassée, mais non altérée sensiblement.

(1) Voyez t. XVII, p. 305, 345, et t. XVIII, p. 41.

Plusieurs géographes ajoutent que ces buttes sont ordinairement arrondies en forme de dômes. Cette observation, absolument fausse, a été imaginée dans le dessein d'expliquer le nom donné à ces montagnes, au moyen d'un calembour très-médiocre. Le lecteur en prendra ce qu'il voudra. Quant à moi, je m'en rapporte à l'étymologie latine, *dumus*, colline boisée. Cela me suffit, et je donnerai mes preuves.

J'ajouterai, pour les curieux impertinents qui veulent tout savoir, que les Dômes, par qui se termine la chaîne des montagnes d'Auvergne, font immédiatement suite aux Dores, et que ceux-ci, s'unissant aux Cévennes par la chaîne des Marguides, rattachent le système pyrénéen au plateau central qui forme le noyau géologique de la France.

Ce plateau central, dont les versants opposés séparent les eaux de la Garonne et de l'Allier, comme les montagnes du Forez séparent la vallée de l'Allier et celle de la Loire, se maintient généralement à 1,100 ou 1,200 mètres de hauteur; mais, dans le département du Puy-de-Dôme, son élévation moyenne n'est que de 7 à 800 mètres. C'est le piédestal des volcans.

D'après cette disposition, on se figure tout de suite le pays. Les collines à pentes douces qui enceignent Clermont ne sont pas volcaniques, et il faut les gravir pour atteindre la base des cônes qui les ont couvertes de leurs déjections enflammées. Elles sont séparées par des gorges peu profondes, mais bien boisées et extrêmement belles, où se précipite l'eau des sources. Une justice à rendre tout de suite aux habitants du pays, c'est le soin extrême qu'ils ont d'entretenir des routes superbes dans des lieux qui, après tout, ne peuvent être fréquentés que par de rares touristes. En quelque point des montagnes que s'engage le promeneur pédestre parti de Clermont-Ferrand, il peut être assuré de rencontrer des sentiers commodes, qui se relient finalement à la route nationale qui se dirige vers Bordeaux par Tulle et Périgueux.

Contre l'habitude bien connue des routes nationales, celle-ci est une des plus pittoresques de France. Forcée, pour sortir de Clermont, de traverser le point culminant du plateau, elle se développe en lacets variés, jusqu'à une hauteur d'environ 800 mètres, où elle rencontre le hameau si proprement appelé les Baraques; de là, elle commence à suivre le versant opposé et passe, pour ainsi dire, au pied du Puy-de-Dôme, et, profitant d'une sorte de vallée que laisse l'intervalle des Dômes et des Dores, elle s'enfonce dans la Corrèze.

Aux Baraques aboutissent presque toutes les routes tracées dans la montagne; c'est là, par conséquent, que sera notre point de repère dans les excursions que nous allons entreprendre avec l'ami lecteur.

II. Chamalières.—Les moulins de Saint-Mart. — Gravenoire.— Montaudou. — Royat.

J'avais hâte d'employer en excursions pittoresques le peu de temps dont je disposais en Auvergne; mais les bons et spirituels compatriotes de Sidoine Apollinaire gênaient tous mes desseins.

— J'ai envie d'aller à Royat! disais-je imprudemment.

— Gardez-vous-en bien! s'écriait-on, la saison n'est pas assez avancée.

— Alors, pourquoi n'irais-je pas à Pontgibaux, voir les mines d'argent?

— Attendez que les feuilles aient poussé.

— S'il en est ainsi, je vais prendre la voiture d'Issoire.

— Impossible! ce n'est pas la saison des truites.

A force de me rendre à ces divers conseils, je compris que l'ombrage serait épais et les truites mangeables, précisément le jour où je serais forcé de remonter en diligence; et un matin, sans prévenir mes hôtes, je frétai un tilbury, qui m'entraîna vers Royat au pas de course.

Jusqu'à Chamalières, la route, égayée par la riante plaine du Salin, n'offre d'autre curiosité que le mur antique à colonnes engagées, dont nous avons déjà fait mention; plus, une vieille nef demi-ruinée, que voilent des saules et des acacias. C'est maintenant une poudrière, devant laquelle les voitures ralentissent le pas, de peur qu'une étincelle, jaillissant du sabot d'un cheval, ne renvoie aux volcans voisins la nef, la poudre et les arbres, sans compter les promeneurs, et les soldats qui veillent à l'observation stricte d'une consigne si utile.

La position isolée de cette ancienne chapelle, jadis consacrée au Dieu de paix, et maintenant vouée au Dieu des armées, témoigne du mouvement de retraite opéré par la ville. Dans des temps reculés, des maisons se groupaient sans doute autour de ce lieu saint, et maintenant la charrue passe et repasse sur ce qui fut un des faubourgs de la ville de Clermont.

A Chamalières, l'antiquaire admire une jolie église, sans doute fort ancienne, puisque, dans la masse de sa construction, M. Mérimée a reconnu des réparations faites au douzième siècle. Ce monument se distingue par un détail assez curieux. Certaines églises présentaient, à l'entrée, une sorte de vestibule ou de porche couvert, sous lequel les catéchumènes, agenouillés, pouvaient entendre la messe sans entrer dans l'église, dont l'accès ne leur était permis qu'après qu'ils avaient approché de la sainte Table. Ce porche couvert, qui s'appelait un *narthex*, est encore fort remarquable à Chamalières; mais on en a muré la porte extérieure, et il est devenu la chapelle des fonts baptismaux. L'autre antiquité de Chamalières est une tour carrée fort délabrée, ou plutôt une série de pans de murs, qu'on appelle *Tour des Sarrasins*. J'avoue que cette tour a précisément l'intérêt d'un tas de moellons et la curiosité d'une cloison lézardée. Mais Chamalières en est fort orgueilleux.

La route, faisant un coude subit, laisse ce village sur la droite, et commence à se relever en une pente adoucie par le tracé de lacet nécessaire dans les montagnes. Au premier tournant, je descendis de voiture. C'est que, sur une maison de médiocre apparence, mais située gaiement au pied d'une colline et entourée d'eaux vives qui courent sous l'herbe touffue, je venais de lire ces mots magiques : BAINS DE CÉSAR.

Jetons un coup d'œil sur ces lieux : ils sont gros de souvenirs historiques. L'authenticité en est un peu suspecte; mais pourquoi nous refuserions-nous le plaisir d'évoquer les ombres de César, de Pépin et de Gaïffer?

Le point où je m'arrêtai au détour de la route peut être considéré comme le pivot du paysage; et, si nous n'en sommes pas encore aux magnificences de Royat, ni aux splendeurs plus sévères du Puy-de-Dôme, nous pouvons déjà les pressentir. Du côté gauche, des maisons à terrasses; à droite, les eaux rapides qui se font jour de tous côtés, et la petite colline de Chateix, peu élevée, mais dont ce versant est à pic et surplombe. Juste au pied de Chateix, les bains de César. En face, un café à toit plat, guinguette d'assez bon air, comme on en voyait, il y a quelque temps, dans les Champs-Elysées. Au second

plan, au-dessus des maisons, un banc de rochers droits et âpres; puis, au-dessus encore, et déjà estompée dans l'horizon, la montagne de Gravenoire, noire, nue, sinistre.

Entre ces deux perspectives, au lieu de la ligne serpentine du chemin, prolongez votre regard, et vous saisirez une sorte d'abîme, à peine entrevu sous les flots d'une verdure luxuriante; puis, relevant soudain la tête, vous n'apercevrez plus, dans cette direction, qu'un cône noir et bleu, cachant sa cime dans la nue. L'abîme, c'est la gorge de Royat; le cône noir et bleu, c'est le Puy-de-Dôme.

Je sens bien qu'en énumérant tout je n'ai encore rien décrit. Ce qu'il faudrait faire passer dans ma phrase, c'est précisément ce qu'elle est inhabile à peindre, la couleur et l'harmonie des tons, la proportion des plans et la fuite des lignes; le noir mat glacé de gris rouge, dont la Gravenoire a pris le nom, la vapeur transparente et humide qui plane sur Royat; le nimbe de nuages gris à franges d'argent qui couronne le Puy-de-Dôme; le vert intense et sombre de la végétation la plus drue, et ces roches opulentes, qui eussent étonné la palette de Salvator Rosa.

On se fait parfois mieux comprendre par une dissemblance que par une comparaison; eh bien! le lecteur qui a vu les Alpes pourra peut-être saisir ma pensée. Les Alpes sont immenses, majestueuses; elles appellent l'idée de l'infini, de la solitude et du renoncement; elles ont les qualités du paysage historique et philosophique que recherchait Poussin. La chaîne des Dômes offre à ce tableau une opposition vigoureuse; tout y éveille l'idée de la force, du rayonnement humain, de la lutte et de l'ambition. Aux Alpes, le dessin; aux Dômes, la couleur. Et, pour compléter ma laborieuse esquisse, j'emprunterai une phrase à Stendhal, qui ne vit le Puy-de-Dôme qu'en passant, mais qui vit juste: « La présence d'un volcan, *même* « *éteint*, imprime toujours au paysage quelque chose de « tragique qui empêche l'attention de se lasser. » Voilà l'expression qui me manquait.

Oui, toute cette vallée éclatante, où se marient la lumière intense du Midi avec l'harmonie des grands sites du Nord, est en quelque sorte l'image de la vie. Jeunesse, plaisir, bonheur, tout s'y trouve; mais à l'horizon se dresse, comme une menace, le volcan éteint hier, et que le souffle de Dieu peut rallumer demain.

III. Bains de César. — Greniers de César. — Gaïffer. — Ce qu'il faut penser des traditions.

Parlons des bains de César; et d'abord dissipons les illusions du lecteur. Ces bains ne ressemblent ni aux bains Vigier, ni à un établissement thermal, comme Aix ou Bagnères de Luchon; ni aux Thermes de la rue de La Harpe.

Ces bains occupent le rez-de-chaussée d'un très-vilain bâtiment qui n'a rien de monumental, pas même sa laideur; à travers de grandes fenêtres nues, on aperçoit des sacs de farine entassés jusqu'aux combles. La maison est un moulin à eau.

Ce moulin et d'autres environnants, qui s'étendent au pied de Chateix, sont connus dans le pays sous le nom de moulins de Saint-*Mar*. Je me borne à reproduire le son du mot, sans prétendre décider de son orthographe véritable. Est-ce Saint-Marc ou Saint-Mart? Je penche pour celui-ci, vu le concours de circonstances guerrières groupées autour de ces lieux si dignes d'intérêt.

Quoi qu'il en soit, les moulins de Saint-Mart remontent aux temps les plus reculés, tant la nature paraît avoir désigné d'avance cet emplacement en y faisant affluer les eaux courantes, qui là seulement, au sortir des gorges tourmentées de Royat, commencent à prendre la régularité nécessaire pour être employées avantageusement. Mais, à travers ces eaux limpides se mêlent des sources d'une eau thermale, dont les propriétés étaient connues depuis des siècles, sans qu'on en fît emploi. Seulement, à ce que rapporte Legrand d'Aussy, les paysans avaient coutume de la mêler au vin pour lui donner une saveur aigrelette extrêmement agréable. Ainsi, les cultivateurs auvergnats avaient inventé l'eau de Seltz avant que les Parisiens s'en fissent la moindre idée. Et voilà comment tant de nouveautés ne sont que vieilleries et coutumes anciennes!

Mais, soit dit sans offenser les eaux minérales de Saint-Mart, ces aimables ancêtres de l'eau de Seltz ressemblent de plus près encore à l'eau de Sedlitz, du moins pour l'odorat et pour le goût. Heureusement elles n'en ont pas toutes les propriétés purgatives.

Cependant, un beau jour de 1832, le propriétaire du plus grand des moulins eut l'ingénieuse idée de pratiquer des fouilles dans les fondations de son immeuble, et l'on ne tarda pas à découvrir tout un étage souterrain évidemment consacré à l'usage des eaux thermales, et que la voix publique baptisa immédiatement du nom de Bains de César.

C'est là que nous entrâmes, après avoir franchi, sur un pont de planches mobiles, les cours d'eau abondants et frais qui alimentent le moulin de Saint-Mart.

L'intérieur de ces bains, sans être dépourvu d'intérêt, ne peut fournir matière à une longue description. Les chambres de bain sont de petites cellules, ou, pour mieux dire, des boîtes de pierre, rangées carrément autour d'un préau sur lequel elles s'ouvrent toutes. Les murs, comme le plancher et le plafond, étant exactement dallés, rien ne ressemble plus à ces cachots malsains tant célébrés par le génie naïf et rude d'Anne Radcliffe. Le centre de ce préau couvert est occupé par un puits, au fond duquel bouillonne l'eau thermale. L'orifice de ce puits laisse échapper des vapeurs sulfureuses et carbonées, d'autant plus suffocantes, que la température naturelle de l'eau des bains de César est d'environ 27 ou 28 degrés Réaumur.

Mal instruit par l'expérience de la fontaine Sainte-Allyre, j'eus la faiblesse d'accepter de la femme du meunier un verre de cette eau diabolique. A l'instant même mon estomac se souleva, le sang siffla dans mes oreilles, le tic-tac du moulin retentit dans mon cerveau comme les décharges répétées de la foudre; je sentis la lourde atmosphère du bain envahir mes poumons; et je me laissais aller à un vertige qui m'eût jeté sans force sur le sol, si on ne se fût empressé de me tirer de ce lieu méphitique.

J'admire sincèrement les miracles de ces eaux curatives; mais, décidément, il faut être bien malade pour les prendre sans en mourir.

Heureusement, deux minutes au grand air guérissent de cette eau.

La meunière m'avait laissé à la porte de son domicile; là je fus accosté par une autre vieille femme.

— Monsieur veut sans doute voir les greniers de César? dit-elle.

J'avoue que j'hésitai. Les greniers me souriaient peu après le séjour que je venais de faire dans la cave infernale des bains. Mais la bonne femme me rassura dans son langage, en m'expliquant que les greniers de César étaient à peu près en plein air.

Elle ouvrit une porte en treillage, qui donne accès sur

une petite prairie en pente, et je commençai de gravir à sa suite la colline de Chateix.

Quand nous eûmes monté à la hauteur de quarante ou cinquante pieds tout au plus, mon guide me fit signe de m'arrêter.

Et comme je paraissais surpris :

— C'est ici, mon bon monsieur, dit-elle en me montrant le flanc assez abrupte de Chateix.

Je ne compris pas davantage ; mais, dans ces sortes de cas, je ne discute guère avec les paysans ; et quand je ne vois pas, j'aime mieux faire semblant de voir que d'engager une polémique verbale. Ce n'est ni répugnance ridicule ni dédain affecté ; mais je crains de blesser leur susceptibilité, qui d'ordinaire est excessive ; d'ailleurs, l'Auvergnat est madré, et ne demande pas mieux que de rire d'un Parisien ; cela me rend timide.

Je regardai la terre avec un œil stupide, et je dis en regardant la bonne femme, avec un accent de plaisir assez mal imité :

— Ah ! voilà les greniers de César ?



Vue de Royat.

Mais elle se souciait peu de mon ébahissement. Elle s'agenouilla dans une anfractuosité remplie de terre grise éboulée, et se mit à y fouiller avec ses ongles ; puis quand elle eut trouvé ce qu'elle cherchait, elle me tendit sa main pleine d'une substance noire.

Je pris machinalement ce qu'elle m'offrait. C'étaient des grains de blé, de seigle et d'orge, noirs, grillés, carbonisés. Je commençai à comprendre.

— J'espère qu'ils sont beaux, mon bon monsieur ! Tenez, fouillez vous-même.

Cette fois, j'expérimentai moi-même le curieux phénomène qui se produit sur tout le versant oriental de Chateix. Il est impossible de prendre une poignée de terre qui ne contienne de ces débris en immense quantité. Leur existence est connue depuis plus de deux siècles ; il n'est pas de curieux qui n'en ait emporté sa poche pleine ; mais ils n'en sont pas devenus plus rares. Quelquefois on rencontre, au milieu de ces amas de grains noircis, des objets plus précieux, mais non plus aussi singuliers, des fragments de poterie romaine, des médailles, des débris d'armure, des outils de fer.

— Comment ce grain se trouve-t-il brûlé et enfoui là ?

m'écriai-je, plutôt pour donner cours à mes pensées que pour obtenir une réponse.

— C'était le grenier d'abondance de César, répondit la vieille paysanne en se redressant; oh! ajouta-t-elle avec un accent de fierté singulière, César avait soin de ses légions; mais tout a été brûlé quand il a levé le siége de Sergovia.

Le lecteur s'étonnera peut-être du langage de cette brave femme; il s'en étonnera moins que moi. Sur tout autre sujet, elle pouvait à peine dire deux mots qui offrissent du sens. On peut penser qu'elle a appris ces phrases pour son métier de cicerone; je n'en crois rien. Les paysans les plus taciturnes et les plus illettrés qu'on puisse trouver dans les montagnes d'Auvergne m'ont toujours parlé de César avec netteté, avec plaisir, avec enthousiasme

J'étais touché, je redescendis silencieux. La bonne femme me reconduisit jusqu'à la porte à claire-voie placée derrière le moulin. Je pris une pièce de vingt sous dans mon porte-monnaie, et je la lui mis dans la main.



Vue de Chamalières.

— Pas tout, mon bon monsieur, pas tout! murmura-t-elle, avec un trouble plein de cordialité...

— Si, tout est pour vous; gardez.

Je retombais dans une autre sorte d'embarras. Le désintéressement de cette femme me surprenait, surtout dans une occasion si minime.

Je vis qu'elle s'agitait avec impatience, désespérant de me faire entendre clairement ce qu'elle voulait à toute force me raconter; mais je ne veux pas me rattraper sur le lecteur de tout le temps qu'elle me fit perdre. Voici le fait.

Les greniers de César sont une propriété distincte des bains, et l'on traverse par ceux-ci pour aller à ceux-là; on se rappelle, en outre, que l'on n'entre aux bains qu'en passant une eau courante sur un pont de planches mobiles. Il arriva qu'un jour, une brave campagnarde des environs, ignorant que les greniers et les bains sont exploités par deux *administrations* distinctes, donna à la vieille femme, qui montre les greniers, tout ce qu'elle avait de monnaie dans sa poche; aussi, quand la domestique des bains vint demander sa gratification, elle fut accueillie par un refus parfaitement motivé. Que fit la

servante? Elle releva la planche, et dit à la visiteuse :

— *Puiche que vous n'avez pas d'arjent, vous pachera come vous poura!*

Précisément, il y avait eu de l'orage dans la montagne; les eaux, sans être profondes, étaient grosses et rapides; la campagnarde voulut passer à gué, elle perdit pied, et, sans un garçon meunier, qui s'élança fort à propos, la pauvre femme fût descendue à Chamalières par un chemin peu usité.

La bonne vieille des greniers de César n'a jamais pardonné ce trait à sa voisine; loin d'en faire l'objet d'un concert frauduleux, comme n'auraient pas manqué de le faire les subtils habitants de la banlieue de Paris, elle prévient ses clients de ce qui les attend à la porte.

Or, recevant de ma main la somme énorme de vingt sous, elle ne supposa point qu'il me restât encore quelque pécule; elle m'avertissait donc charitablement de ne pas tout lui donner, et de réserver quelque chose pour le Cerbère du pont.

Je me ressouvins alors de Molière et du pauvre, et je lui donnai une seconde pièce de vingt sous. Molière donnait des louis; mais c'était sous l'ancien régime.

Maintenant, que faut-il penser des greniers de César, au point de vue authentique et sérieux? C'est une question très-débattue, mais non pas résolue. Allons au plus vraisemblable, ou, ce qui n'est pas toujours la même même chose, au moins discuté. Au lieu de César, lisez Gaïffer, et vous aurez, sinon la vérité vraie, du moins la vérité convenue.

Pour moi, j'aime autant l'explication de la vieille femme. Tout bien considéré, je ne vois rien de plus probable; d'autant qu'il ne subsiste en ces lieux que peu de vestiges des événements anciens, et que ces vestiges sont romains. Voilà le fait.

IV. Gravenoire. — Montaudou. — La politique de la montagne. — Un peu de danger.

Au détour de la route s'élève un grand banc de rochers, que j'ai indiqué déjà, et qui paraît le prolongement d'une coulée de laves. Les voitures doublent cette espèce de cap; les gens à pied le gravissent, si cela les amuse. Le sentier est étroit et fort rude; on n'y court, d'ailleurs, aucun danger, pourvu qu'on ne tombe pas; mais la chute serait mortelle. La cime de ce rocher présente une sorte de plateforme, où l'on a bâti un ermitage; mais ce lieu de retraite est inhabité, depuis une aventure connue dans le pays.

De l'autre côté du banc de rocher on retrouve la route en lacet, qui se bifurque presque immédiatement; le chemin qu'on laisse à gauche mène à la Gravenoire.

Je voulais voir ce volcan célèbre, et j'en touchai deux mots à mon cocher.

— Monter à la Gravenoire? dit-il; ça se peut, mais nous n'irons pas haut.

— Allez toujours!

Je connaissais mon homme, et je pensais en venir facilement à bout.

Il n'y a pas trois quarts d'heure de chemin entre l'ermitage et le pied de la Gravenoire. On s'élève, en serpentant, par une pente tracée à travers des coteaux adoucis, dont les croupes vertes, ombragées de châtaigniers, se hérissent de loin en loin de rochers formidables. Mais l'âpreté de ces rocs se dissimule sous des tapis de mousse où fleurissent la tulipe sauvage et l'odorant genêt.

La forme de la montagne appelée Gravenoire est un cône un peu elliptique, et la route tourne le long de ses flancs, comme un pas de vis autour d'une toupie. Habilement reliée à d'autres voies de communication, elle est fréquentée par les paysans, qui mènent leurs chariots pleins de bois au marché de la ville. Jusqu'à la moitié du cône, cette route est large et belle. J'en profitai pour étudier avec quelque attention le plus singulier produit que les volcans aient déposé dans ces contrées.

Gravenoire est un volcan moderne; on peut conjecturer que sa dernière éruption ne s'éloigne pas des temps historiques. Elle a laissé des traces fort distinctes; le torrent de feu s'épandit en une vaste nappe dans la direction de l'est et du nord-est; elle eût sans doute atteint l'emplacement de Clermont, si un petit pic, situé entre le volcan et la ville, le Puy de Montaudou, ne l'eût forcée à se partager en deux branches, dont l'une s'est fait un lit dans la vallée de Royat.

Montaudou, que je n'ai pas visité, se recommande par deux singularités historiques; il existe, dans les vignes qui le couvrent au nord, un mur en ruines d'environ deux cents pieds, qu'on appelle dans le pays le mur des Sarrasins. L'autre détail est plus récent. En 1841, les patriotes de l'arrondissement de Clermont y célébrèrent un banquet fraternel, à 50 centimes par tête, sans avoir d'autres tables que les flancs mêmes de la colline. Ces agapes en plein air parurent d'abord inoffensives; mais c'est là, dit-on, que s'organisa la sanglante émeute qui eut pour prétexte le recensement ordonné par le ministre de l'intérieur. Les barrières de Clermont furent détruites, la maison du maire incendiée, le préfet bloqué et assiégé dans l'Hôtel-de-Ville. Il ne fallut pas moins de trois jours pour réprimer l'insurrection; et l'on montre encore, en face de la poste aux lettres, la trace des balles lancées par les soldats retranchés au sommet de la place de la Poterne.

Montaudou était autrefois consacré à Mercure, et tire de là son étymologie *Mons Teutatis*. Nous n'y voyons pas d'objection.

Mais, pour en revenir à Gravenoire, je ne reconnais rien de plus étonnant que ce cône, presque aussi élevé que le Vésuve et Stromboli, et qui a tout simplement l'aspect d'un grand tas de charbon. On peut trouver une comparaison plus élégante, mais non plus juste. Cette apparence est due aux pouzzolanes ou cendres volcaniques dont la couche épaisse couvre partout les terrains primitifs, d'ailleurs fort altérés, et dont l'écorce superficielle abonde en scories énormes, grises, noires, ou rougeâtres.

Cependant nous montions toujours. L'air devenait vif et se chargeait de bise; le paysage se faisait austère au lieu de riant; je n'apercevais plus que des crêtes arides, des bancs de rocs, nus et tristes; plus de chariots, plus de bœufs bijugués, plus de paysans au costume gaulois, bientôt la courbe de la route nous ramena vers l'occident; notre regard dominait la Limagne, et le groupe de montagnes qui environne Sergovia. J'avais à mes pieds, dans l'abîme, le joli village de Beaumont; un peu plus loin, Aubière, et plus au midi, le pittoresque hameau de Ceyrat; nous surplombions presque; et ces dix-huit cents pieds à pic me donnaient, non pas le vertige, mais une sorte d'émotion heureuse, que je n'ai ressentie jamais que dans les pays de montagnes.

— Redescendons-nous? dit le cocher.

— Pas encore; allez toujours!

L'ermite auvergnat fouetta docilement les chevaux; nous continuâmes la montée. La violence du vent devenait excessive; j'avais peine à maintenir mon chapeau

sur la tête ; mes cheveux épars voltigeaient sur mes yeux ; les chevaux ouvraient les naseaux et hennissaient à l'aquilon. Les méandres de la route se resserraient pour embrasser plus étroitement le sommet du cône.

Tout à coup la voiture s'arrêta; le cocher se retourna vers moi. Je remarquai qu'il était un peu pâle.

— Monsieur, s'écria-t-il, nous avons trop monté ; je ne sais pas si nous pourrons tourner pour redescendre.

— Essayez.

Ce disant, j'allais sauter en bas de la calèche.

— Restez ! restez, monsieur, les chevaux s'effaroucheraient !

J'avoue que la situation était difficile. D'un côté le talus volcanique très-escarpé, de l'autre deux mille pieds d'abîme.

La calèche avait pris le travers ; les chevaux battaient de leurs pieds de devant le bord extérieur de la route. Six pouces de moins, il eût fallu les dételer.

Enfin, nous tournâmes ; la calèche partit comme l'éclair. L'air de la montagne avait enivré l'attelage ; ces petits chevaux de louage avaient pris soudain l'ardeur du coursier andalou. Ce fut une descente terrible. En dix minutes, nous avions regagné la route de Royat.

J'aurai occasion d'expliquer plus tard le danger de ces courses.

Auguste VITU.

CHRONIQUE DU MOIS.

LE JUIF ERRANT A L'OPÉRA.

On l'a dit depuis longtemps : le Grand-Opéra est une institution politique. La représentation du *Juif errant* l'a bien prouvé. Jamais plus hautes influences n'ont été mises en jeu pour l'enlèvement d'une loge ou le siége d'une stalle. Les dix mille premiers personnages de l'Europe voulaient assister à la soirée d'inauguration, et le directeur n'avait que mille à quinze cents places disponibles. Chacune a été enlevée à la baïonnette, ou surprise par capitulation. On cite un ambassadeur qui a menacé de prendre ses passe-ports si on lui refusait un coupon. Et la lutte a continué avec le même acharnement aux représentations suivantes. M. Roqueplan a été obligé de se tenir enfermé au secret, fortifié, cadenassé, verrouillé dans son cabinet. Il ne pouvait sortir, le jour, qu'à la faveur d'un déguisement ; et quand il rentrait, il trouvait un millier de lettres sur sa table, lettres à répondre, places à refuser.

Le *Juif errant* a commencé le vendredi, à sept heures du soir, et a fini le samedi, à une heure du matin, conjurant ainsi adroitement l'influence du jour fatal.

Le raconter serait chose impossible. Relisez les *Mille et une Nuits*, et vous aurez à peine un idée de cette mise en scène prodigieuse : « des oratoires byzantins ; des grèves désolées, où le flot de la mer bat des ruines éparses ; des places publiques couronnées de monuments dorés par la lumière ; des coupoles et des palais ; des rives désertes que déchirent d'énormes rochers, où frissonnent d'épais buissons ; des ciels éclatants ou lugubres ; et, pour finir, le tableau du jugement dernier, avec les chœurs d'anges et de démons, les séraphins, les trônes, les dominations, les damnés », et les trompettes de Sax, qu'on entendait de l'arc de l'Etoile ! Les moins scrupuleux ont trouvé ce dernier tableau plus que superflu. Le *Juif errant* est de MM. Scribe, Saint-George, Halévy, et *surtout* de MM. Séchan, Dieterle, Cambon, Despléchins, Saint-Léon, décorateurs et maîtres de ballets. Mlle La Grua y a conquis la renommée du premier coup, par une voix magnifique et un chant d'une simplicité brillante.

L'OPÉRA AU SALON.

Pendant que l'Académie de musique déployait ses pompes, une représentation fort modeste avait lieu dans un salon du faubourg Saint-Germain. Devant une société d'élite et cordiale, trois amateurs, Mlle N..., dont la beauté ferait pâlir bien des jeunes premières, M. M..., qui a mis une clef de fa des plus mélodieuses au Code Justinien, et M. S. M..., dessinateur-philosophe de l'école de Gavarni et de Cham, exécutaient le *Coin du feu*, charmant petit opéra rimé par M. Treffeu, et mis en musique par M. Poisot, l'auteur du *Paysan*, joué l'an dernier à l'Opéra-Comique avec un succès qui en promet d'autres. Les décors se composaient d'une cheminée, d'un bouquet, d'une pipe et d'une sonnette... Ne souriez pas... Ceci est toute une révolution musicale. C'est l'opéra introduit au salon, en famille, à l'hôtel parisien, au château provincial, chez vous, chez moi, chez tout le monde. Jusqu'ici, les comédiens-amateurs ne pouvaient se permettre que le proverbe ou le vaudeville. Grâce à M. Poisot, ils s'élèveront jusqu'au grand opéra... de vingt-cinq minutes ! On sent tout ce qu'il y a d'heureux, de charmant et de fécond dans cette simple idée. Aussi a-t-elle été couverte d'applaudissements unanimes. De salon en salon, l'opéra du *Coin du feu* pourrait bien faire le tour du monde ; car le sujet du poëme est gracieux et pur ; le sourire y fait étinceler les larmes ; la musique est touchée de main de maître, facile, délicate, suave, chantante, digne, en un mot, du compositeur qui a déjà marqué sa place à l'Opéra-Comique. Et l'œuvre est imprimée et gravée en un joli volume, chez M. Chaillot, éditeur, rue Saint-Honoré, 354 ; de sorte qu'on peut la monter et la jouer, sans aucuns frais, partout où il y a une jeune première-soprano, un ténor et un baryton. Les répétitions seront un exercice amusant en famille, et la représentation une petite fête pour tous les amis. Quel triomphe vaut celui-là ? Et quel château, quelle maison de campagne se refuserait cette joie pendant les loisirs de la belle saison ?

P.-C.

LE NOUVEAU SALON ET L'ANCIEN MUSÉE.

LA GALERIE D'APOLLON.

En allant voir le Salon de peinture de 1852, beaucoup d'amateurs, prenant comme nous le chemin des écoliers, passeront par l'ancien Musée du Louvre, si splendidement rajeuni. Que de pages, d'ailleurs, ne nous reste-t-il pas à écrire sur ce palais de nos rois, merveille de la France, et résumé de son histoire! Depuis que nous avons



Musée du Louvre. La galerie d'Apollon restaurée.

exposé le coup d'œil de ses nouvelles galeries (tome XVIII, page 289), l'achèvement du vaste édifice a été décrété, et le niveau géométrique a déblayé la place du Carrousel.

Nous décrirons aujourd'hui le plus riche souvenir que le passé ait rendu au présent, la fameuse galerie d'Apollon, cette admirable antichambre des chefs-d'œuvre réunis dans le salon carré.

Grâce à l'excellente notice publiée par M. de Chennevières, nous pouvons joindre l'intérêt de l'histoire à l'éclat de la description.

Et d'abord, c'est ici l'emplacement du vieux Louvre, du premier Louvre. Nous marchons sur les origines de la monarchie, sur les fondations de la maisonnette où Dagobert venait causer avec le bon saint Eloi. Que de transformations cette maisonnette a subies jusqu'au Louvre de Louis XIV et de Napoléon!

La petite galerie (depuis galerie d'Apollon) fut commencée sous Charles IX, et achevée sous Henri IV. Le premier étage fut habité par la reine régente, et le second étage forma une seule pièce, longue de trente toi-

ses, large de vingt-huit pieds, éclairée de vingt et une grandes fenêtres. On orna les trumeaux des portraits des rois et des reines de France, et l'on divisa le plafond en plusieurs compartiments enrichis de peintures. Dans l'un des principaux, Du Breuil représenta un combat de Titans, qui était un chef-d'œuvre du genre. « — On y admire surtout, dit Dussault, un grand géant fort musclé, qui se rehausse sur le corps mort d'un de ses frères, afin de joindre de plus près son ennemi. La taille immense de ce colosse épouvantable occupe tant de place, qu'elle vient jusqu'à la moitié de l'arrondissement de la voûte; et quoique effectivement cette figure se courbe et tourne avec la voûte,



Le Musée du Louvre. Le salon carré restauré.

Du Breuil néanmoins l'a raccourcie avec tant d'art, que la voûte en cet endroit semble redressée, et qu'enfin, de quelque côté qu'on la regarde, on la voit toujours sortir de la voûte, droite et entière. Ce raccourci est un si grand coup de maître, que tous ceux qui sont capables d'en juger, non-seulement l'admirent, mais disent hautement que, dans l'Europe, il ne s'en trouve point de plus merveilleux. Cette histoire est peinte à un des bouts de la galerie, proche de l'appartement du roi. A l'autre bout, sort en saillie un balcon sur le quai de l'Ecole, d'où l'on jouit d'une des plus belles vues du monde.»

C'est à ce fameux balcon qu'une tradition, au moins hasardée, attache un sanglant souvenir de Charles IX. Il s'y embusqua, dit-on, le jour de la Saint-Barthélemy, pour tirer sur les huguenots qui traversaient la Seine à la nage. Malgré l'affirmation de Volney, et malgré l'inscription

gravée par les constituants de 1789, le fait n'a jamais été démontré, et doit être rangé dans les conjectures, sinon dans les calomnies historiques.

En 1661, toutes les merveilles de la galerie d'Apollon furent la proie de l'incendie.

C'était le 6 février. On préparait un théâtre pour un grand ballet, où le roi Louis XIV devait danser avec toute la cour. Un menuisier mit par imprudence le feu à une boiserie. La flamme envahit en quelques instants la salle entière, et menaçait déjà la grande galerie, lorsque la famille royale appela à son secours le ciel et la terre. Le Saint-Sacrement fut apporté de Saint-Germain-l'Auxerrois. Louis XIV et toute sa maison s'agenouillèrent et prièrent avec ferveur, tandis que le peuple combattait le fléau par toutes les inspirations du courage et de l'adresse. La Gazette en vers de Loret rend compte de l'événement.

Outre un secours si manifeste
De la protection céleste,
Quantité de fort bonnes gens
Se montrèrent fort diligens
D'empêcher de tout leur possible
Les progrès de ce feu terrible.

On distingua, parmi les plus intrépides, le prévôt des marchands, les magistrats du Châtelet, le procureur du roi, et les moines des Grands-Augustins. Un de ceux-ci est recommandé par Loret à la reconnaissance de la postérité.

Mais, entre les particuliers
Qui lors arrivaient par milliers,
Qui divers obstacles forcèrent,
Qui chaudement se trémoussèrent,
Un augustin du grand couvent
Fut en danger assez souvent
De se briser dos, bras et teste,
Durant cette ardente tempeste.
Son front en fut quasi brûlé,
Et, bref, il parut si zélé,
Qu'il en acquit honneur et gloire
Dont il sera longtemps mémoire.

Les portraits des rois et des reines de France furent sauvés par un heureux hasard, par la cause même du désastre. Gissey, dessinateur des ballets du roi, les avait fait enlever pour faire place aux décorations du théâtre, et un autre artiste en assura la conservation ; car on lit, dans les comptes des bâtiments du 16 juin 1668 : « 1,500 livres à la veuve de Dumoustier, peintre, en considération de ce qu'il a sauvé de l'incendie du Louvre les portraits des rois. » Ces Dumoustier étaient une famille de peintres, occupés et logés dans le palais depuis Henri IV.

Bientôt la restauration de la galerie fut confiée au célèbre Lebrun. Colbert lui adjoignit tout ce que Paris comptait d'habiles artisans : de Marsy, Girardoin et Regnauldin pour les sculptures ; Goujon, Gautier et Gervaise pour la dorure et l'ornementation ; Monnoyer pour la peinture des fleurs ; Ballin, l'orfèvre, pour le travail des métaux ; Cucci et Calle pour les meubles, « qui coûtèrent à eux seuls autant qu'un palais » ; Lourdès pour un tapis de façon orientale, etc., etc. Lebrun, s'emparant de la figure d'Apollon, emblème du roi-Soleil, remplit les onze compartiments de la voûte des transformations de ce dieu et de ses cortéges inépuisables de Muses, d'Heures, de Saisons et d'Éléments.

Le projet grandiose allait bon train, lorsque Louis XIV, s'ennuyant à Paris, entreprit Versailles et Marly-le-Roi... Dès ce jour, la galerie d'Apollon fut abandonnée, et distribuée en simples appartements. On y exposa des tableaux en 1747 et en 1748. Puis, on y logea les membres et les élèves de l'Académie des beaux-arts. Carle Vanloo y était installé en 1756. Chose curieuse ! ce fut la République qui arracha la galerie royale aux progrès de la destruction. On y exposa en 1793 les dessins des anciens maîtres du cabinet du roi, puis les ouvrages qui se succédèrent d'année en année.

En 1804, Napoléon ordonna la réparation de l'œuvre de Louis XIV ; mais elle échappa heureusement aux manies grecques et romaines de l'art impérial. La Restauration la laissa dans l'oubli, malgré les avertissements d'une ruine imminente.

C'était en 1822. Déjà le plafond octogone de l'*Aurore* était tombé par morceaux. Les restes des peintures de Lebrun se trouvaient dans l'état le plus pitoyable. Or, à cette époque, l'ouverture des Chambres se faisait au Louvre. Les infirmités de Louis XVIII l'obligeaient de traverser la galerie d'Apollon sur un fauteuil à roulettes. Donc, pendant que Sa Majesté cheminait ainsi, au milieu de son imposant cortége, au bruit du canon des Invalides et des tambours battant aux champs, un fragment de la voûte, se détachant tout à coup, vint tomber avec fracas près du vieux roi qu'il faillit écraser. On s'imagine l'effet d'une telle leçon, donnée par l'ombre de Louis XIV à son héritier, et par l'ombre de Lebrun aux artistes français ! Eh bien, la leçon ne servit qu'à sauver les passants, au lieu de sauver l'édifice. On se borna à le faire étayer par M. Fontaine, au moyen de cet horrible échafaudage de poutres qui déshonora la galerie jusqu'en 1848. Louis-Philippe eut bien la velléité d'en entreprendre la restauration ; mais cette fois encore Versailles enleva au Louvre ses artistes et ses tableaux...

Enfin, M. Félix Duban fut chargé, en 1848, de reprendre et d'achever les plans de Lebrun. Secondé de MM. Eugène Delacroix, Charles Muller et Guichard, pour les peintures ; de MM. Popleton, Desachy, Clément, Fouquet, Durier, etc., pour les décorations, il a ramené en trois ans la galerie d'Apollon à l'état splendide et complet où nous la voyons aujourd'hui.

M. Guichard a restauré la seule peinture qui restât de Lebrun : le *Réveil des eaux, ou le triomphe d'Amphitrite* ; elle occupe le cul-de-four, au bout de la galerie, du côté du quai. C'est un des chefs-d'œuvre du maître. Les quatre compartiments des Saisons sont du siècle suivant, et de la main de Callet, de Taraval, de Durameau et de Lagrenée le jeune. Le plafond central : *Apollon vainqueur du serpent Python*, est une des œuvres les plus brillantes et les plus hardies de M. Eugène Delacroix.

En somme, la galerie d'Apollon est sans contredit une des plus belles, sinon la plus belle qu'il y ait maintenant en Europe. Elle conduit dignement aux merveilles de toutes les écoles de l'art, rassemblées et encadrées avec tant de goût et de magnificence dans le Salon carré qui vient après la galerie, et qui est lui-même le vestibule grandiose des écoles italienne et flamande exposées dans la grande aile du Louvre.

Nous ferons prochainement une promenade dans la salle des bijoux et dans les musées de sculpture.

LE SALON DE 1852.

Deux faits nouveaux, très-importants, signalent l'exposition de 1852.

1° Le jury a été un jury ; les juges ont jugé. Le mot d'ordre autrefois était : *laissez passer* ; il a été, cette an-

née : *soyez sévère*. Sur 3,500 toiles présentées, 1,280 seulement ont été admises. Les exclus jettent des cris d'enfer; mais comme il y a toujours eu, comme il y aura toujours des exclusions et des cris, autant vaut peut-être la rigueur que l'indulgence. La rigueur, du moins, élèvera le niveau de l'art et maintiendra ses progrès. Les derniers Salons étaient, il faut en convenir, des Salons de décadence. Il est cependant des artistes qu'on regrette de ne pas trouver aux galeries de 1852, notamment M. Jules Duvaux, l'auteur de ce bel épisode de la *Haye-Sainte*, dont nos lecteurs ont apprécié la gravure.

2° L'entrée du Salon a coûté 1 franc les huit premiers jours et les jeudis de chaque semaine, et 5 francs les lundis. Ces 5 francs étaient une grande hardiesse; ils ont réussi. *Amen*. Les artistes en profiteront par l'achat de leurs tableaux.

Le jugement du public a-t-il été plus sévère, en raison du droit acheté à la porte ? Oui, à en croire le journaliste qui disait, le lendemain de l'ouverture :

« Devant de pareils droits d'entrée, comment la critique ne serait-elle pas acerbe ? Quant à moi, j'en ai l'irritation d'un buveur qui voit s'augmenter les droits de l'octroi.

« Droits d'entrée pendant les huit premiers jours, dont un à 5 francs. . . . . 12 fr.
« Coût d'un livret 1
« Loyer de canne ou parapluie . . . » 80 c.
13 f. 80 c.

« Si j'étais artiste, j'ouvrirais une souscription pour indemniser la critique et la désarmer. »

Quant à nous, le droit d'entrée ne sera pour rien dans nos jugements. Sans nous offrir des ouvrages de premier ordre, le Salon nous a paru remarquable par une foule de bons portraits et de petits tableaux de genre. C'est là son double cachet. Les bons portraits sont de MM. Amaury Duval, Couture, Coignet, Dubufe, Henri Lehmann, Chaplain, etc. Ajoutons M. Jadin, qui a fait bondir et hurler des meutes de chiens d'une étonnante vérité, et M. Maxime David, le maître miniaturiste, que ses succès passés semblaient dispenser de tout progrès, et qui a montré que le véritable artiste va toujours en avant, par deux portraits d'homme et un portrait de femme, où la grâce le dispute à la vigueur, la forme à la pensée, le détail à l'ensemble. Quel terrible voisinage que ces belles et fortes miniatures de M. David, pour les images vaporeuses et les trompe-l'œil qui ont le malheur de figurer à l'entour ! Trésors de famille pour la perfection de la ressemblance, les portraits de cet artiste resteront, après la mort des originaux, comme des modèles de peinture réduits à la dimension des bijoux.

La grande toile de M. Horace Vernet : *La prise de Rome par l'armée française*, est un tour de force aussi désagréable que glorieux. Pourquoi faire un seul tableau d'une série de scènes qu'il est impossible d'embrasser du regard ? Et puis, quelle fâcheuse coïncidence que ce ciel de la même couleur que l'habit des soldats ! — Ce ciel est d'uniforme ! disait un des nos confrères, il n'y manque que les boutons dorés. Tout cela n'empêche pas, sans doute, un certain ensemble grandiose, des épisodes charmants, un mouvement prodigieux, des allures et des types militaires que M. Vernet rend comme personne; mais on regrette de voir tant de qualités perdues ou gâtées par l'impossibilité même du sujet.

Nous avons déjà parlé, au sujet de la dernière exposition de Bruxelles, du savant et formidable tableau de M. Gallait : *Les comtes d'Egmont et de Horn*.

Ce tableau excitant vivement l'attention, nous en rappellerons le dramatique programme :

« Les têtes des deux comtes furent placées sur les pieux de l'échafaud et y restèrent exposées pendant plusieurs heures. Les soldats espagnols avaient poussé des acclamations; mais le peuple, qui se serait jeté sur eux s'il avait eu la moindre chance de succès, se retira consterné. Beaucoup trempèrent des couronnes de fleurs dans le sang qui dégouttait de l'échafaud; d'autres jurèrent de se laisser croître les cheveux jusqu'à ce qu'ils eussent vengé ces nobles victimes de la tyrannie, et depuis ce moment, dit un écrivain, la commune de Bruxelles voua au duc d'Albe une haine à mort... *Vers quatre heures, les cadavres furent portés au couvent des Récollets, sous l'escorte du Grand-Serment* (corporation militaire qui remonte à l'époque de l'organisation des communes). »

Le Grand-Serment ou Serment de Notre-Dame était le plus ancien des cinq Serments (compagnies bourgeoises) de Bruxelles. Il était composé d'arbalétriers, dont les dignitaires seuls portaient l'arme distinctive de la corporation.

Il faut renoncer même à énumérer la multitude de petites toiles de chevalet, qu'on prend à distance pour des Meissonier, et qui de près soutiennent quelquefois la comparaison. L'art de 1852 excelle dans le mignon.

L'auteur de la *Sainte Clotilde* que nous avons fait graver dernièrement, M. Feugères des Forts, brille entre tous les jeunes sculpteurs par un charmant et pieux sujet, *le Denier de la veuve*, exécuté en marbre, avec un sentiment et une finesse exquises. On peut féliciter d'avance le monument religieux qui s'enrichira de cette belle statue. (Voyez-en le dessin à la dernière page de notre numéro.)

La *Sapho* de M. Pradier, admirablement placée dans un salon du premier étage, justifie l'hommage rendu à l'auteur par ses élèves, qui ont exposé son buste en plâtre doré.

Les frères Dantan ont envoyé un groupe d'enfants en bronze, très-gracieux, et des bustes, pleins de vérité, de Mme de Mirbel, de Musard, de Spontini et du docteur Marjolin.

A propos de Dantan, le *Corsaire* cite une plaisante aventure.

Tout le monde connaît le musée de Dantan. L'habile statuaire a fait en plâtre la charge de toutes les illustrations de la politique, de la littérature et des arts. — Il y a quelque temps, un gros banquier, qui a été, comme toutes les célébrités contemporaines, l'objet d'une statuette, entre dans un magasin de papeterie. Il y marchande un Thiers, un Balzac, un Victor Hugo et un Arnal. Bientôt sa propre statuette se présente : il la cherchait.

— De quel prix est-ce ça? demanda-t-il d'un air curieux.

— Ah! monsieur, répondit le marchand, achetez-moi un des autres, et je vous donne ce magot-là par-dessus le marché.

Nos lecteurs jugeront bientôt par leurs yeux de la belle *Scène d'invasion en* 1525, de M. Tony Johannot, et de la *Halte d'une famille bohémienne*, de M. Eugène Tourneux, pastel qui vaut une peinture à l'huile.

C. DE CHATOUVILLE.

P. S. Les Salons annuels auront désormais leur palais à eux, — un palais de cristal dans le genre de celui de Londres, dont le gouvernement a autorisé l'exécution dans le grand carré des Champs-Élysées.

ÉTUDES MORALES

PAULINE (1).

Le bonheur était là, sur ce même rocher,
D'où nous sommes partis jadis pour le chercher.
(HYACINTHE DE LA TOUCHE.)

I. UNE HEURE D'INSPIRATION.

Le soleil venait de se coucher, et à un jour délicieux succédait une soirée charmante. Le ciel, à l'occident, était peint des plus riches couleurs : la pourpre, l'or et l'opale s'y confondaient dans un ensemble harmonieux; une vapeur dorée flottait au-dessus des champs, où un souffle frais et tiède courbait le front des épis encore verts. La lune, déjà levée, opposait à ces splendeurs du couchant sa lumière pâle et religieuse ; elle brillait d'un doux éclat au-dessus du petit clocher du pauvre village de Gamaches, en Picardie, et reflétait son blanc visage dans les eaux de la Brêle, qui, vives et causeuses, murmuraient sur les cailloux. Les haies d'aubépine n'avaient pas encore perdu toutes leurs fleurs et elles répandaient dans les airs des parfums d'amande ; les oiseaux jasaient dans leurs nids, et leurs gazouillements étaient dominés parfois par le mugissement sonore des bœufs qu'on ramenait à l'étable, ou par le clairon des coqs qui se répondaient de ferme en ferme. On ne voyait dans les champs que des laboureurs qui revenaient, à pas lents, sans presser le cheval qui traînait la charrue ou la herse renversée; et, sur la route qui menait d'une grosse métairie au village, une jeune fille, cheminant seule, profitant de la liberté, de la sécurité de la campagne. Ce n'était pas une paysanne, car elle portait avec grâce sa petite robe d'indienne et son chapeau de paille, garni de velours vert ; ce n'était pas non plus la châtelaine de quelque manoir voisin, car elle tenait au bras un panier assez lourd, rempli de fruits fraîchement cueillis, et où les fraises, les groseilles, les framboises se mêlaient, se groupaient, s'enchevêtraient de façon à charmer un peintre, à désespérer une ménagère. Malgré ce fardeau, elle marchait d'un pas léger, cadencé, paraissant jouir avec transport de la beauté de l'air, du charme de la soirée; émue de ces parfums, s'enivrant de ces harmonies, et bercée, semblait-il, par une mélodie intérieure, qui parfois arrivait jusqu'à ses lèvres et faisait resplendir d'accord sa bouche et ses yeux.

Tout le monde semblait la connaître; les petits paysans, en passant auprès d'elle, tiraient leur bonnet en disant : — Bonsoir, mamzelle Pauline. Un vieux berger, pensif et morose comme la plupart de ses confrères, qui gardait son troupeau à l'angle d'un pré, voyant qu'elle s'arrêtait pour écouter un rossignol qui commençait sa cantate, lui dit à son tour : — Mamzelle Pauline, écoutez-le bien, il ne répète jamais deux fois la même chanson.

La jeune fille sourit et continua sa route, prêtant encore l'oreille au merveilleux chanteur. En entrant dans le village, elle salua les bonnes gens qui prenaient l'air, debout au seuil de la maison, et s'arrêta sur la place, devant un petit *cottage*, qu'un voyageur, un artiste, un poëte auraient admiré.

Séparée de la rue par une haie épaisse et fleurie, au delà de laquelle s'étendait un parterre, vrai champ de roses et de résédas, la maison blanche, avec des volets verts, s'élevait propre, modeste, presque coquette, cachée entièrement sous une vigne, qui formait autour de chaque fenêtre un cadre gracieux de fruits et de feuillage; les clématites et les chèvrefeuilles, se glissant entre les pampres tortueux, pénétraient par les croisées ouvertes du rez-de-chaussée, comme une visite familière d'amis; des fleurs plus chéries, plus soignées, géraniums, cactus, héliotropes, étaient rangées avec soin sur un petit perron, et la statue de la sainte Vierge, placée au-dessus de la porte, disparaissait presque sous un buisson de fleurs blanches. Au delà de la maison s'étendaient quelques champs bien cultivés et un beau verger, qui semblaient dépendre de l'habitation. La jeune fille ouvrit une porte pratiquée dans la haie, monta le perron en bondissant, et dit d'une voix joyeuse :

— Maman, êtes-vous là ?

— Eh bien, étourdie, où donc êtes-vous restée si tard? dit une voix amicale et grondeuse.

La jeune fille ouvrit encore une porte et se trouva dans une petite basse-cour, où une femme d'un âge mûr, bien vêtue, donnait à manger à une tribu de pigeons blancs.

— Je suis restée tard, mais pardonnez-moi, maman; il faisait si doux ! le soleil couchant était si beau à voir !

— Oui, c'est très-bien ; mais les groseilles?

— Oh! rassurez-vous! la cousine Amelot a mis son verger à ma disposition, et j'ai pillé comme un écolier... Regarde, maman !

— Est-ce, mon Dieu, possible ! Quel tohu-bohu! quel gâchis !

— Mais quoi, maman?

— Ne vois-tu pas ? Les fraises, les groseilles, les framboises, tout est pêle-mêle; c'est la cour du roi Pétaud que ton panier ! A quoi pensais-tu donc ?

Pauline rougit.

— Mais à quoi pensais-tu? Où était la cousine Amelot pendant que tu faisais ce bel ouvrage?

— Elle faisait donner le souper aux valets de ferme... j'étais toute seule... Maman, ne sois pas fâchée... tout en cueillant tes fruits, je pensais à des vers...

— Une belle affaire ! tes livres te tournent la tête !

— Tiens, maman, je vais trier mes fruits ; mais écoute, j'ai fait des vers parce qu'il faisait beau et que j'étais contente :

Ce soir, l'air était pur; l'étoile dans les cieux
Splendide scintillait : un calme radieux
Planait sur la nature;
L'on n'entendait partout que le vol de l'oiseau

(1) Cette nouvelle a été adressée au *Musée des Familles* par une main inconnue, une main de femme sans doute. Nous avons remarqué, sous ses gracieux détails et ses touchantes péripéties, une moralité qu'on ne saurait trop rappeler de nos jours. C'est l'histoire, la plus simple et la plus vraie qui ait encore été écrite, de cette multitude de papillons littéraires dont les ailes viennent se brûler au gaz éblouissant de Paris. Combien se reconnaîtraient dans ce naïf tableau, si, faute de trouver la sœur de Saint-Vincent, comme *Pauline*, ils n'avaient succombé au désenchantement et à la misère! Nous recommandons cette lecture aux milliers de jeunes gens et de jeunes filles qui nous adressent les confidences et les essais de leur ambition poétique.

Rejoignant sa couvée, ou bien dans un rameau
Le bruit que fait son aile en froissant la verdure.

Du rossignol parfois vibrait dans le lointain,
Sur les vagues de l'air, un accord incertain,
Tout rempli de mystère ;
Et de l'herbe touffue où la fleur s'endormait,
Où la brise du soir mollement se jouait,
S'élevait du grillon la voix rapide et claire.

Sur un cerisier nain la lune à pleins rayons
Répandait son éclat, découpant les festons
De ses branches riantes ;
Je voyais resplendir au fond d'une des fleurs
Un insecte assoupi, qui, chargé de lueurs,
Semblait une émeraude aux facettes brillantes.

. . . .

La petite muse champêtre, qui disait ces vers d'un ton emu, rapide, n'avait pour trépied qu'un banc de jardin; sa main, au lieu du laurier d'or des poëtes, ne tenait que des fruits bien bourgeois et qui rappellent éloquemment les gelées et les confitures; pourtant, sans appareil et sans entourage, elle était charmante d'enthousiasme et de candeur. Sa mère l'écoutait avec orgueil, la comprenant mieux par le cœur que par l'esprit, et laissant désarmer sa prudence par le puissant attrait de ces dons extérieurs, qui sont si rarement des gages de sagesse et de bonheur. Et malheureusement personne ne pouvait l'éclairer là-dessus. Elle était veuve depuis longtemps. Jacques Merlin, son mari et le père de Pauline, avait, quoique nous ne soyons plus au temps des priviléges, cumulé les emplois de greffier de la commune de Gamaches et d'instituteur communal; il exploitait de plus, à son compte, quelques champs qui faisaient partie de la dot de sa femme ; et grâce à l'intelligence, à l'activité des deux époux, leur fortune s'arrondit, ils acquirent ce qui est le superflu au village, ce qui serait à peine le strict nécessaire dans une grande ville. Mais, à mesure que sa fille grandit, Merlin, voué jusqu'alors tout entier à l'interprétation des lois et des arrêts du préfet, à l'explication de l'alphabet et de la Table de Pythagore, à l'étude des terrains, des semences et des composts, sentit se réveiller une partie de son ancienne ardeur. Il avait fait quelques études, il avait aimé les lettres, et voyant dans Pauline le goût de la lecture et des dispositions naturelles, il lui livra sa petite bibliothèque. Elle y trouva un Racine, quelques volumes dépareillés de Corneille, des *Mélanges*, des *Essais de littérature*, une *Abeille du Parnasse*, deux ou trois élégies de Millevoye; il n'en fallut pas davantage. Elle chercha à la fin de sa grammaire les règles de la poésie, et, dès ce jour, Pauline fut poëte; elle chanta aussi bien que ses voisines :

Les splendides étoiles,
Guidant les blanches voiles
Sur les profondes mers
Aux flots amers;

s'enivra tout à son aise de poésie et d'ambroisie, d'illusions et d'ambitions, gardant seulement en un coin de son cœur, la piété ; en un coin de son esprit, un peu de bon sens, guides plus sûrs pour la vie que les songes les plus poétiques, eût-on, pour les revêtir, la plume de Corinne ou de Mme de Staël.

II. LA SOIRÉE AU CHATEAU.

A dix-sept ans, pour une âme ébranlée par le souffle poétique, chaque jour amène son émotion, chaque soir voit éclore sa strophe ou sa romance. Le cahier où Pauline consignait ses œuvres grossit de plus en plus, la gerbe poétique s'augmentait chaque jour; il y a tant à glaner quand on admire la campagne avec des yeux jeunes et un jeune cœur! Une fraîche aurore, un ardent soleil de midi, une goutte de rosée, arc-en-ciel en miniature que la pluie suspend aux arbres, un bluet étoilant la mer ondoyante des blés, la cloche de l'Angélus, les cérémonies sacrées, la première communion avec ses joies mystiques, les Rogations avec leurs simples et champêtres grandeurs, un récit entendu à la veillée, un mouvement pieux ressenti devant l'autel de Marie, tout avait son



Pauline à Paris. Rêve de gloire.

hymne, sa description, sa ballade, son cantique. La vie de Pauline était écrite tout entière dans les pages griffonnées de son Recueil. Peu à peu, quelques petites indiscrétions, dont l'amour-propre est l'indulgent complice, révélèrent son talent à ceux qui l'entouraient. Le bon vieux curé vint lui demander un cantique, que l'organiste mit en musique, et qui fut chanté en grande pompe le jour de la *Visitation*. Le fait fut connu; il devint la nouvelle de la paroisse et fut même l'entretien du *château*. Or, au château, l'on s'ennuyait, chose assez fréquente; pour se distraire un peu, l'on faisait flèche de tout bois. On voulut, en conséquence, connaître Pauline ; on se mit en frais de quelques politesses qui furent accueillies avec joie, et

la jeune fille, invitée, ainsi que sa mère, à passer une soirée au château, accepta, pleine d'empressement et d'orgueil. Mme Merlin sortit de sa belle commode ses plus beaux atours : robe de soie pensée, bonnet de dentelles garni de rubans, chaîne de jaseron soutenant une croix de diamants. Pauline se contenta d'une robe de mousseline blanche, et arrangea avec plus de soin que de coutume ses beaux cheveux bruns, qui encadraient avec grâce une figure douce et spirituelle plutôt que jolie. Elles furent reçues à merveille par la châtelaine Mme de Carrières, qui habitait la campagne avec son mari, sa fille aînée et son gendre, et Lucie, la plus jeune de ses filles.

Pauline se trouva bientôt à l'aise au milieu de ce cercle, où l'accueillait une prévention flatteuse qui ressemblait à de l'amitié. La conversation lui plut : on parlait de Paris, de ses monuments, de ses musées, de ces chefs-d'œuvre des arts, de cette ville animée où chaque jour apporte un nouveau tribut à la pensée ; on parlait de quelques femmes auteurs qui ont su se faire un nom ; on citait leurs écrits, on vantait leur talent ; et lorsque enfin on pria Pauline de dire quelques vers, elle se sentit plus émue que timide, et lut une ode à la Sainte Vierge, qui fut vivement applaudie.

— Si nous osions ! dit Mme de Carrières, serait-ce vous fatiguer ?... Laissez-nous profiter d'une si bonne fortune, dites encore quelques vers !

Pauline regarda sa mère.

— Eh bien ! ma fille, dit celle-ci, récite donc ces vers que tu as faits quand l'enfant de Jean est mort... je les aime, moi.

— Je vous en prie, ajouta Lucie.

Pauline commença :

L'ENFANT DU CHARPENTIER.

Dans un beau drap de blanche toile
La mère a couché son enfant,
Elle couvre du dernier voile
Sa bouche rose et son front blanc.

Naguère, elle étendait de même
Sur le jeune enfant endormi
Les voiles du berceau qu'elle aime,
De ce berceau vide aujourd'hui !

Pendant ce temps, le pauvre père,
S'abreuvant de pleurs et de deuil,
Pour l'enfant qu'il berçait naguère
Prépare un tout petit cercueil.

Il choisit l'érable solide,
Il veut l'ajuster avec art,
Il mesure... Son œil humide
Se couvre d'un épais brouillard.

Il continue avec courage,
Il unit le bois et les clous,
Pas un ne l'aide à son ouvrage :
Pauvre père, il en est jaloux !

La tâche est finie avant l'heure ;
Ses mains ont bien tremblé pourtant !
Voilà l'éternelle demeure
Réservée à son bel enfant !

Les bras croisés, dans le silence,
Contemplant ce petit tombeau,
Il songe à toute l'espérance
Dont fut entouré le berceau.

Il revoit son fils plein de vie,
Et sur son front de blanc satin
Il pose, illusion chérie !
Ses plus longs baisers du matin !

Il le voit... Mais les cloches sombres
Dissipent ce mirage heureux ;
Au sein des immuables ombres
Paul va dormir loin de ses yeux !

Il saisit des mains de sa femme
Leur fils qu'elle porte en tremblant,
Puis sous le bois il clôt son âme
Avec le corps de son enfant !

Ces vers faciles, mais incorrects, eurent auprès des femmes un succès de sentiment.

Lucie demanda en grâce des vers pour son album ; Albertine, la fille aînée, sollicita une romance que son mari se chargeait de mettre en musique ; Mme de Carrières répéta plusieurs fois :

— Mais vous ne pouvez pas rester à Gamaches ! Paris est votre élément ; là, vous vous perfectionnerez ; là, vous trouverez des sympathies, des lecteurs, un éditeur... Songez-y bien, ma chère enfant !

Toute la famille, ravie d'avoir trouvé un sujet de distraction, amplifia sur tous les tons les vers de La Fontaine :

Les déserts sont-ils faits pour des talents si beaux ?
Venez faire aux cités éclater leurs merveilles !

Et Pauline, moins prudente que Philomèle, prit congé de ses hôtes, la tête pleine de songes, de désirs nouveaux, de dégoût pour le présent et d'aspirations vagues vers l'avenir.

III. L'HIVER

Ces relations continuèrent ; Pauline passa une partie de l'automne avec ses nouveaux amis, enivrée de leurs louanges, enchantée de leurs aimables prévenances, et rêvant déjà Paris et la gloire, sur la foi de quelques compliments gracieux et de quelques banales assurances de protection et d'amitié. Lorsque, vers la mi-octobre, la famille de Carrières partit, Pauline sentit un grand vide dans ses journées ; mais bientôt une idée fixe occupa son imagination et vint remplacer pour elle la société dont elle se voyait privée. Elle n'avait plus qu'une occupation, le travail poétique ; qu'un désir, Paris ; qu'un but, la gloire littéraire. Elle abandonnait ses fleurs, sa broderie, ses petits travaux de ménage, et passait de longues heures dans sa chambrette, écrivant sous la dictée d'une inspiration féconde, ou polissant d'une main sévère les strophes de la veille, ou étudiant avec amour quelques volumes de poésies nouvelles que ses amis du château lui avaient laissés. Elle ne put cacher longtemps à l'œil inquiet de sa mère la préoccupation qui l'absorbait ; mais quand la pauvre Mme Merlin apprit quel était le désir secret que nourrissait sa fille, elle recula tout effrayée. Jamais elle n'avait quitté son village ; elle chérissait ses amis, son clocher, sa maison, ses habitudes ; là, elle était entourée de vieux souvenirs et de vieilles affections ; là était pour elle la considération et l'aisance, et d'instinct elle devinait que Paris ce serait l'isolement, la pauvreté et l'oubli. Donc, elle rejeta bien loin les vœux de Pauline. Alors la jeune fille, contrariée dans ce qu'elle nommait sa destinée, se livra de tout son cœur à une de ces peines qui, pour être ridicules, n'en sont pas moins très-réelles. Autour d'elle tout semblait s'accorder pour aug-

menter sa mélancolie. La nature sympathique se fondait en eau; d'un ciel gris et terne suintait une pluie continuelle, qui changeait les prairies en marais, les chemins en fondrières, et jetait sur la campagne un voile uniforme de tristesse et d'ennui. Les dernières feuilles des arbres s'en allaient avec ce déluge, et Pauline, accoudée tristement à sa fenêtre, regardait s'envoler leurs légers tourbillons, écoutait la pluie dont chaque goutte résonnait lourdement au fond des flaques d'eau du jardin, et pensait à ce Paris lointain, qu'elle voyait beau, étincelant, animé, plein de féerie pour les yeux, plein de charme et de sympathie pour l'intelligence. Avec quel dédain elle regardait alors cette campagne qu'autrefois elle trouvait si charmante, ces braves gens qu'elle avait aimés, mais *qui ne pouvaient la comprendre*, et même cette maison où elle était née, qui pendant seize ans avait paru si aimable à ses yeux, mais qu'alors elle eût troquée avec joie pour une mansarde dans la rue Saint-Denis! Peu à peu, ces idées, cette tristesse, ce spleen, altérèrent la santé de Pauline, jusqu'alors inaltérable comme son bonheur: elle pâlit, ne mangea plus, et vit souvent son chevet visité par la fièvre. La pauvre mère n'y tint pas; ses résolutions, l'amour du *at home*; les justes craintes que pouvaient lui inspirer une carrière nouvelle, un avenir inconnu, tout céda devant la terreur que lui causaient les souffrances de Pauline: comme toutes les mères, elle eût jeté au vent sa petite fortune pour remettre un sourire sur ces lèvres pâlies, pour faire resplendir un rayon dans ces yeux abattus! Une après-dînée, elle vint s'asseoir auprès de sa fille, qui semblait plus triste que d'ordinaire, et elle lui dit:

— Tu désires donc bien vivement aller à Paris?

— Oh! maman!

— Tu t'ennuies ici?

— A mourir!

— Eh bien!... nous irons, je te le promets.

— Maman, est-ce possible? bien vrai?

— Quand je te le dis! Nous avons une année de revenu devant nous, six cents francs; on fait quelque chose avec cela, dame!

— Et puis, maman, nous avons des amis. Albertine et Lucie seront si contentes de me revoir! Et Mme de Carrières!

— Ce seront de bons protecteurs...

— Oh!... des protecteurs! j'espère n'en pas avoir besoin! des amis, à la bonne heure! Mais, maman, quand partirons-nous?

— Voyons... Il me faut bien quinze jours pour faire les paquets, pour arranger la maison et faire nos visites d'adieu... Nous partirons du 15 au 20 février.

Cette résolution fut bientôt rendue publique et devint l'entretien du village. Le Conseil des anciens, représenté par les vieux fermiers, le notaire, le greffier, secouaient la tête avec des regards et des paroles de mauvais augure; le curé, plein d'expérience et de lumières, représenta vivement à Mme Merlin les malheurs auxquels sa décision pouvait l'exposer; le cousin Amelot, parlant, comme de coutume, par sentences, se contenta de répéter: — *Pierre qui roule n'amasse pas! Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras!* et la cousine Amelot, serrant la main de sa vieille amie, lui dit en soupirant:

— Je suis bien aise que notre gars n'ait pas vu votre fille, il en serait assoté, et Pauline ne voudrait pas de lui... enfin! que la volonté de Dieu soit faite!

Elles partirent ainsi, et, comme on le voit, les présages n'étaient pas favorables.

IV. — PARIS.

La bonne Mme Merlin, en quittant son paisible village pour Paris, la grande ville, avait consulté bien plus le cœur que la raison; elle se condamnait au tribunal de son propre jugement, mais elle subissait à la fois tout l'entraînement de la tendresse maternelle et toute l'influence qu'exerçaient sur elle, à son insu, les talents de sa fille et les éloges dont ils avaient été l'objet. Mère faible et tendre, elle était devenue mère idolâtre et passionnée, en voyant éclore chez sa fille une supériorité manifeste, à laquelle des gens riches et haut placés rendaient un volontaire hommage. Du jour où Pauline fut admise au château, où une liaison étroite, favorisée par la solitude et le désœuvrement, parut s'établir entre elle et de jeunes dames nobles, fières, élégantes, de ce jour-là les rôles furent changés entre la mère et la fille: Pauline régna et sa mère fut soumise; Pauline fut armée du pouvoir redoutable de l'éducation et de l'intelligence, et sans le vouloir, sans le savoir même, elle s'en servit pour opprimer une mère qui ne vivait que par elle. Et cependant, déçue par de spécieux sophismes, la jeune fille semblait ne désirer la fortune et la réputation que pour environner sa mère d'un bien-être inconnu jusqu'alors à leur humble fortune! Elles voulaient se voir mutuellement heureuses, et toutes deux se trompaient, la jeune poëte, par trop de confiance en ses propres forces, la bonne mère, par trop de faiblesse dans l'exercice de son autorité maternelle.

Dès le lendemain de leur arrivée à Paris, Pauline, qui n'avait pas dormi, se leva de bonne heure et voulut, agitée d'une impatience nerveuse, commencer sa toilette pour aller chez Mme de Carrières. Elle s'approcha de la fenêtre; mais, hélas! au lieu du vaste et splendide horizon qu'elle découvrait, la veille encore, de sa chambre villageoise, elle ne vit que des toits humides, des cheminées noircies et quelques disgracieux paratonnerres; un air lourd et imprégné de délétères vapeurs arrivait à ses lèvres, en même temps que les cris discordants de la rue déchiraient ses oreilles; elle ferma la fenêtre et regarda autour d'elle... c'était chose plus triste encore: une chambre d'hôtel, logis banal où tout le monde a passé, remplaçait sa riante cellule; pas de feu dans la cheminée, pas de préparatifs de déjeuner autour d'elle... Pauline, à ce triste aspect, regretta presque les oignons d'Égypte, et le pain savoureux, et le beurre jaune d'or, et le café parfumé, et la bonne, la vraie crème qu'à Gamaches elle trouvait préparés tous les jours. Mme Merlin, qui sentait plus vivement encore ces petites privations, ne se plaignit point; elles se firent apporter, d'un café voisin, un déjeuner cher et misérable, et firent leur toilette. Il était midi lorsqu'elles sonnèrent, le cœur palpitant, à l'hôtel de Carrières. On ouvrit la porte... Les fenêtres de la maison, au fond de la cour, étaient fermées, et le concierge, aux questions de Pauline, répondit:

— Monsieur et madame et mademoiselle Lucie sont à Nice, à cause de monsieur qui est souffrant. Ils passeront le printemps à Gréoulx, l'été en Suisse, et ne reviendront que dans quinze mois...

Ces mots tombèrent comme du plomb sur le cœur de Pauline; cependant elle interrogea encore:

— Et Mlle d'Hellin, est-elle à Paris?

— Ah! Mlle Albertine! oui, elle est à Paris, rue Saint-Dominique.

— Je vous remercie.

La porte était fermée: Pauline était saisie d'un tremblement intérieur; elle regardait la foule qui passait, ac-

tive, empressée, et sentait tout l'isolement qu'une grande ville crée autour de l'étranger, retomber sur son cœur.

Sa mère lui prit le bras :

— Tu as de la peine, lui dit-elle, tes amis sont partis; mais tu ne comptais pas sur eux pour faire ton chemin... le talent te reste...

Pauline soupira : déjà elle comptait moins sur la fortune, après une première déception.

— Allons chez Mme d'Hellin, dit sa mère.

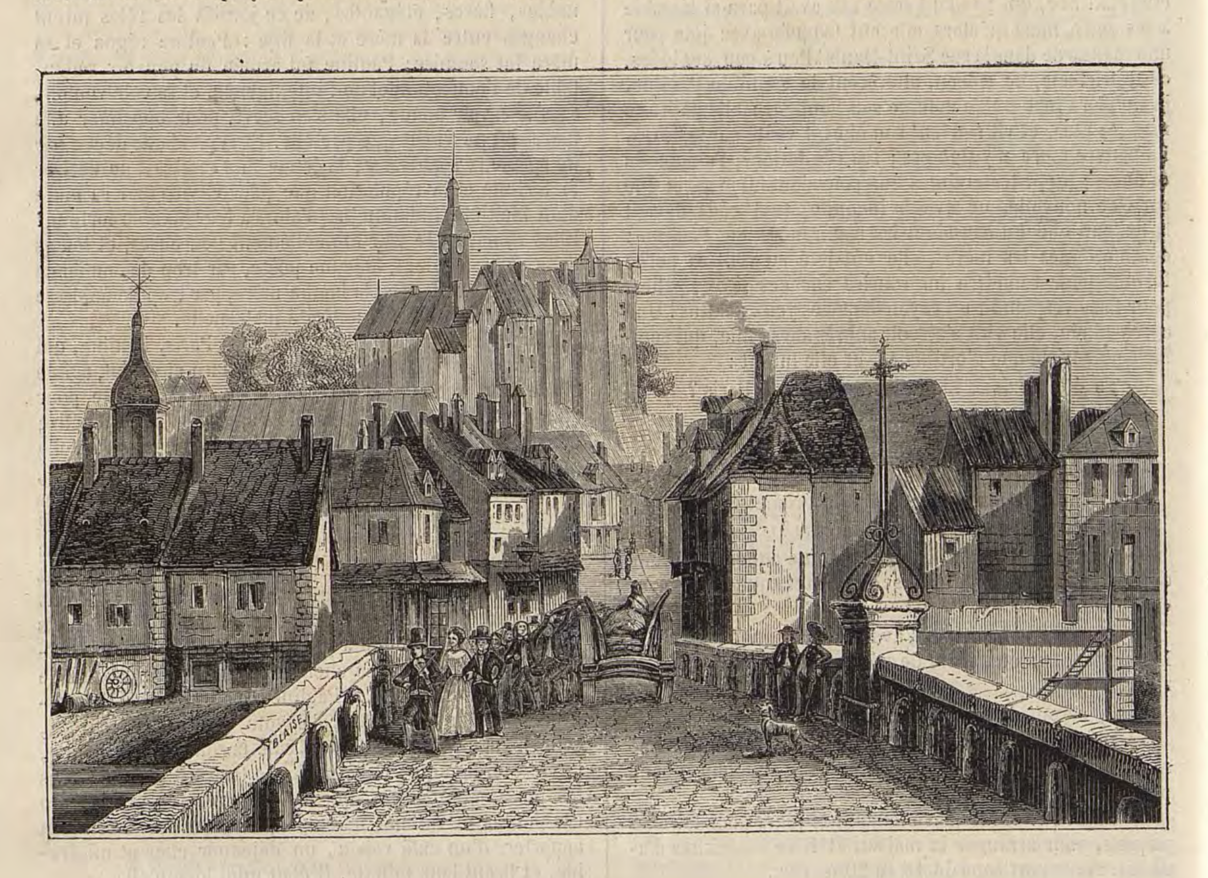
Elles arrivèrent rue Saint-Dominique : Albertine était sortie!

Cette journée se passa tristement.

Le lendemain, à deux heures, Albertine était visible; elle ne put dissimuler sa surprise en voyant Pauline, en recevant l'aveu des projets qui avaient amené à Paris les deux habitantes de Gamaches. Mais comme l'intérêt qu'elle leur portait n'était pas assez vif pour la faire s'engager dans la voie du blâme ou du conseil, elle se borna à les inviter à une petite soirée, où Pauline rencontrerait quelques personnes dont l'appui pourrait peut-être lui devenir utile.

La jeune fille prépara sa toilette et ses vers, et fut, en effet, pendant une heure, le *lion* qui amusa une vingtaine d'ennuyés. Ses vers furent applaudis, mais elle eut le chagrin d'entendre dire à côté d'elle : — Qu'est-ce que des vers? tout le monde fait des vers! les libraires ne les payent pas!

Elle voulut, dès le lendemain, donner un démenti à cette insolente proposition, et, s'armant de courage, elle s'en fut trouver un éditeur renommé. Après avoir long-



« Ce fut une noce simple, mais joyeuse, à la ville voisine. » (pages suivantes).

temps attendu dans un cabinet étincelant de bronzes, meublé de curiosités et de produits indiens ou chinois, elle obtint enfin une entrevue du souverain dictateur de la république des lettres. Elle lui présenta timidement son manuscrit :

— Qu'est-ce que cela?... *l'Angélus*, la *Légende d'Alix de Ponthieu*, *Aux bords de la Brêle*, le *Rêve d'un enfant*... fort bien, des poésies... Mademoiselle, nous n'achetons pas cela.

— Monsieur...

— Que voulez-vous? cela ne se vend pas! Nous en sommes là... un siècle d'argent... bien fâché...

Pauline n'insista point; elle sortit et dit à Mme Merlin :

— Je tenterai fortune ailleurs, maman... Je verrai ces femmes qui ont su se faire un nom...; elles ne dédaigneront pas de me tendre la main...

En effet, Pauline, le jour même, commença son cours de visites. Forte de sa jeunesse et de sa candeur, elle s'adressa à quelques-unes de ces femmes, dont les noms gracieux et célèbres forment la couronne poétique de la France, elle leur exprima sa franche et sympathique admiration et ne cacha point, à leur bienveillant accueil, les vœux et l'espoir qu'elle nourrissait elle-même. Mais, déception nouvelle, toutes ces lyres ne rendaient que des sons tristes; les souffrances, les regrets, les embarras domestiques semblaient assis au doux foyer des Muses. Pauline entendit partout la même plainte : *la poésie est morte! les dieux s'en vont!* On lui citait, à elle, si remplie

d'espérance, les noms d'Élisa Mercœur, de Mme Dupin; on parlait tout haut de celles qui ont succombé aux étreintes de la misère, et tout bas de celles qui, chaque jour, luttent contre elle. Ces éloquentes sibylles n'avaient pour Pauline que des paroles de sombre présage :

— Hélas! mon enfant, disait l'une, que venez-vous faire à Paris? Vous y gaspillerez votre fortune!

— Vous y laisserez vos illusions, disait la seconde.

— Vous y perdrez la paix de l'âme, ajoutait une autre, plus sinistre en ses prévisions.

Pauline fut presque découragée. En rentrant à l'hôtel avec sa mère, celle-ci lui dit :

— Voici quinze jours que nous sommes à Paris; devine combien nous avons dépensé?



Pauline à Gamaches. Bonheur au logis. Dessin de M. Tony Johannot (pages suivantes).

— Je ne sais...

— Cent cinquante francs, sans les frais de voyage, et nous avons très-mal vécu.

— C'est beaucoup!

— C'est énorme... Si tu voulais...

— Quoi, chère maman?

— Nous prendrions un appartement et je ferais la cuisine.

La chose fut ainsi réglée; elles louèrent un petit appartement, rue de Bagneux, achetèrent quelques meubles et se chargèrent du soin de leur ménage. Les 600 francs, revenu d'une année, si soigneusement épargnés, avaient reçu une forte brèche, mais Pauline espérait, avant peu, rétablir l'équilibre dans leur budget, en publiant ses poésies par souscription.

Elle s'adressa à Mme d'Hellin, qui lui témoignait une banale et insouciante affection; mais à peine eut-elle prononcé le mot fatal, *souscription*, qu'Albertine ouvrit de grands yeux et s'écria :

— Oh! ma chère, impossible! Mais nous sommes inondés de souscriptions, de loteries, d'inventions ingénieuses de tout genre qui n'aboutissent qu'à nous faire donner de l'argent en faveur d'un mérite inconnu ou d'une misère ignorée!... Tenez, tenez! voilà une boîte à ouvrage : souscription pour l'Irlande..., loterie en faveur de *la charité maternelle*, souscription pour un pauvre artiste, association fraternelle..., œuvre des ménages..., œuvre des loyers... Vous voyez, nous sommes, grâce à ces quêtes, plus pauvres que les pauvres... Tous nos amis sont dans

le même cas; où trouveriez-vous des souscripteurs? A peine pourrais-je, moi qui vous connais et qui vous aime, me mettre à la tête de votre liste; que feraient donc les autres?...

Il ne restait à Pauline qu'une seule voie : faire imprimer ses œuvres à ses frais, entreprise chanceuse où, contre un peu d'espoir, elle jetait dans la balance son repos, sa fortune et son avenir. Mais le dé était jeté, elle avait lancé à la fortune un audacieux défi, et, l'orgueil aidant, elle voulut poursuivre jusqu'au bout sa périlleuse entreprise. Un libraire demanda 600 francs pour l'impression d'un volume, s'engageant, grâce à ses relations avec le monde des journalistes, à ne laisser manquer le nouvel ouvrage ni de *reclames* ni de recommandations. Ces 600 francs, c'était le revenu de l'année courante; on les pouvait facilement obtenir du fermier à qui les terres étaient louées; mais pourtant, devant une démarche si hasardeuse, Mme Merlin hésita. La foi qu'elle avait dans l'avenir et le talent de sa fille l'emporta enfin...; elle écrivit au fermier de Gamaches.

V. — LA VISITE.

La réponse se fit longtemps attendre : Pauline essayait d'abréger le temps en travaillant; elle regardait d'un œil plus sévère les premiers essais de sa harpe enfantine, et son recueil s'enrichissait de quelques morceaux plus forts quant à la pensée, plus châtiés quant au style. Elle pressait avec impatience le moment de la publication, et chaque jour le facteur, ce personnage important dans la vie moderne, était attendu avec des battements de cœur. Un matin, elle entendit frapper à la porte de sa petite antichambre et courut ouvrir. Sa surprise fut grande. Celui qui se présentait n'était rien moins que son cousin Amelot, le fermier de Gamaches! Il était endimanché, portant un de ces habits dont les tailleurs de village ont le secret, et cachant sa figure brune, maigre et grave sous un chapeau à larges bords. Il portait, en dépit de sa toilette, un panier soigneusement recouvert.

— Bonjour, Paulette, lui dit-il en l'embrassant.

Elle poussait des exclamations de surprise, auxquelles sa mère se joignit; le vieux fermier s'assit tranquillement et dit :

— Du sang n'est pas de l'eau...; nous sommes cousins, et je n'aurais pas voulu quitter Paris sans vous voir.

— Mais comment est-il possible que vous soyez à Paris?

Il répondit laconiquement :

— La Brêle a débordé, les Domaines n'ont pas voulu me donner de dédommagement; j'ai porté plainte au Conseil d'État : mieux vaut parler à Dieu qu'à ses saints. J'obtiendrai justice, mais après bien des délais ; qui a terre a guerre.

— Et votre femme? et Joseph? et nos amis? s'écriait Mme Merlin.

— Tout le monde va bien... Gérard, votre fermier, m'a remis pour vous cette lettre et ce sac d'écus : comptez-les et faites-moi un reçu : les bons comptes font les bons amis. Ma femme vous envoie ce panier de pommes de calville ; ce sont les dernières de sa provision ; elle désire que vous pensiez à elle : loin des yeux, loin du cœur, dit-elle... Joseph est revenu de la ferme-modèle; c'est un bon garçon et un rude travailleur; il me remplace auprès des ouvriers : l'œil du maître engraisse le bétail.. Et sur ce, adieu, l'heure me presse. J'espère que nous vous reverrons au pays... Adieu, cousine, adieu, Paulette; quand vous reviendrez, vous serez les bienvenues : c'est à l'épreuve qu'on connaît ses amis... Adieu.

Le sentencieux fermier les quitta; Pauline en fut attristée; il semblait que la demeure de ses amis s'éloignât d'elle, car elle commençait à comprendre combien, selon l'expression de Charles Dickens, on doit regarder longtemps dans la foule avant d'y rencontrer la face d'un ami; elle s'assit, pensive, en roulant machinalement dans ses mains une des pommes fines et parfumées que sa vieille parente lui envoyait; elle pensa alors qu'à Gamaches les pommiers étaient en fleurs, que son verger était blanc, sans doute, de cette neige printanière qui tombe, en avril, des arbres et des buissons; elle pensa à la riante ferme d'Amelot, aux occupations utiles et joyeuses de la fermière. Au même instant, sa mère, qui avait reconduit Amelot jusqu'au premier étage, rentra dans la chambre; elle avait les yeux rouges, mais, se contraignant, elle dit à sa fille, avec douceur et gaieté :

— Voilà les 600 francs que nous attendions : ton volume pourra paraître.

Ranimée par un espoir de vanité, Pauline chassa ses souvenirs du village et ne s'occupa plus que de son entreprise littéraire. Le volume parut enfin; quelques journaux l'annoncèrent à leur quatrième page, entre la pâte Regnault et le sirop d'oranges amères, mais aucun ne rendit compte de cette œuvre dans le feuilleton. Quelques amis d'Albertine, stimulés par elle, achetèrent une demi-douzaine d'exemplaires; le reste de l'édition encombra les magasins de l'éditeur, destiné à grossir tôt ou tard, sur les quais, le grand ossuaire de la littérature contemporaine. Le nom de Pauline Merlin resta ignoré : la presse n'en fit point retentir ses trompettes sonores; le monde des lecteurs ne s'en occupa point; le monde des critiques ne le déchira point; elle connut tous les sacrifices qu'on peut faire à l'ambition, sans en recueillir les avantages.

Durant deux ou trois mois, elle vécut d'espérances, interrogeant tous les jours les feuilletons inexorables et muets, demandant, comme on demanderait la vie, un mot d'éloges, voire un mot de blâme : l'éloge, le blâme, c'est la vie; le silence, c'est la mort... Mais peu à peu ses illusions se dissipèrent, elle vit s'écrouler les bases fragiles sur lesquelles elle avait bâti sa réputation, sa fortune à venir.

On touchait à la fin de l'été; l'argent, malgré la plus prudente économie, touchait à son terme, et le désert s'agrandissait de plus en plus autour des deux pauvres femmes. Albertine venait de partir pour aller rejoindre ses parents à Nice, et ni Pauline ni sa mère n'avaient noué d'autres relations. Que faire? Retourner à Gamaches, sans argent, dans la plus complète détresse, s'exposer aux brocards, aux amères railleries de ceux qui autrefois enviaient leur bonheur..., était-ce possible? Ne valait-il pas mieux attendre à Paris une chance plus favorable? Pauline essaya d'écrire quelques nouvelles ; mais quoique, selon l'avis des maîtres, pour bien écrire la prose, il soit nécessaire d'avoir fait beaucoup de vers, exercice gymnastique qui donne au style l'image, l'harmonie, la couleur et le nombre, Pauline ne réussit pas dans ses tentatives. Elle acheva, à la vérité, quelques petits romans ; mais trahissant l'inexpérience de la jeunesse et le manque d'études sérieuses, ils ne furent pas accueillis par les journaux à qui elle les offrit. En vain elle tenta mille démarches humiliantes; en vain elle frappa à toutes les portes, et connut, par sa propre expérience, combien est rude l'escalier de l'étranger; elle ne retira nul fruit de ses démarches et rentrait chaque soir, accompagnée de sa mère, plus triste et plus découragée, dans cette petite chambre

morne où rien ne les attendait, que la pauvreté, les privations et l'isolement. Plusieurs fois Mme Merlin dit à sa fille :

— Retournons à Gamaches, les Amelot nous aideront.

— Oh! maman, plutôt mourir! s'écriait Pauline, dont cette parole réveillait l'ombrageuse fierté.

Mme Merlin se taisait, mais bientôt, succombant à ses inquiétudes, aux privations qu'une misère toujours croissante amenait avec elle, elle tomba grièvement malade.

VI. — LA SOEUR DE CHARITÉ.

La maladie était arrivée au quinzième jour; Pauline, assise auprès du lit de sa mère, épiait les changements qu'apportait au front de la malade un sommeil lourd et fiévreux, et pleine d'inquiétude, elle sentait son cœur répondre par des battements plus pressés aux sons pénibles de cette respiration haletante. Autour d'elle tout peignait, non plus la gêne, mais la misère la plus complète, le dénûment le plus absolu. Les meubles les moins nécessaires avaient disparu, transformés, par une triste alchimie, en remèdes et en tisanes; la petite montre de Pauline avait servi à payer les visites du médecin; avec l'or de ses bagues elle avait acheté du pain, et elle se demandait, à bout de ressources, comment, ce jour même, elle pourrait et secourir sa mère et vivre elle-même. Le petit travail de broderie qu'à force d'instances elle avait obtenu dans une boutique de lingerie, auquel elle avait travaillé pendant ses nuits de veille, de chagrin, d'insomnie, ce chétif travail n'était pas fini, et pourtant il fallait vivre! Pauline regardait autour d'elle, elle ne voyait plus rien : quelques pauvres meubles, quelques ustensiles, quelques vêtements, dernière propriété dont l'indigence même ne pouvait se dépouiller..; c'était tout, et, après ce rapide et muet inventaire, la jeune fille, ne pouvant plus se contenir, pleura amèrement, en répétant :

— Hélas! qu'ai-je fait! nous étions si heureuses! Oh! ma pauvre mère, tu devrais me maudire!...

Un coup frappé discrètement à la porte interrompit cette explosion de douleur; Pauline essuya ses yeux et, tâchant de ramener un peu de calme sur son visage, elle alla ouvrir et recula, étonnée, à la vue d'une sœur de charité qui la salua poliment et lui dit :

— Pardonnez, mademoiselle, à ma visite imprévue; j'ai appris qu'il y avait ici une personne malade, et je venais lui offrir les secours de mon ministère.

— En effet, madame, ma mère est bien souffrante..., mais je n'avais pas réclamé...

La sœur de charité, à ce mot, regarda Pauline, et la jeune fille sentit se fondre soudain toutes les glaces de l'orgueil sous ce regard bienveillant et doux, où la compassion la plus profonde se voilait sous l'expression flatteuse de la sympathie et de l'amitié.

— Veuillez entrer, ma sœur, dit-elle enfin.

La sœur de Saint-Vincent, qui avait dix ans de religion et par conséquent dix ans d'expérience en fait de misères humaines, à l'aspect de cette chambre à demi meublée, de ce foyer presque éteint, de ces broderies inachevées, devina tout... Elle s'approcha du lit de la malade, qui dormait toujours d'un pesant sommeil, et après avoir longtemps interrogé son visage, elle se tourna vers Pauline et lui dit d'un ton affectueux :

— Votre chère mère est bien malade, mademoiselle, j'espère cependant que le bon Dieu vous la conservera... mais il faut des soins, beaucoup de soins... Si vous vouliez m'accepter pour garde-malade, que je vous en aurais d'obligations!

— Quoi! ma sœur, vous voudriez!

— Eh! sans doute! n'est-ce pas notre état et notre bonheur tout à la fois? J'ai déjà la permission de ma supérieure, et si vous voulez bien me donner la vôtre, mademoiselle, je m'installerai ici, je suppléerai à ce que votre constitution délicate ne vous permet pas de faire...; dites, le voulez-vous?

— Ma sœur, que de bontés!

— C'est convenu. — Mais, voyons, que donnez-vous à boire à votre malade? où sont les ordonnances du médecin?...

La sœur inspecta d'un intelligent regard les tasses, les bols, les théières; mais, hélas! ils étaient à sec comme les vases de la veuve de Sarepta, avant qu'une puissance merveilleuse y vînt épancher l'huile féconde. Sans se déconcerter, la religieuse serra la main de Pauline et lui dit:

— Pas d'embarras entre nous, ma chère enfant, je vais aller acheter tout ce qui nous manque... Ne vous inquiétez pas pour ma bourse, au moins, je la vide, le bon Dieu la remplit, à charge de la vider encore... c'est un va-et-vient continuel... Ah! que Dieu est bon!

En disant ces mots, elle sortit et rentra au bout d'une demi-heure, chargée de provisions, de cordiaux, de remèdes et de tout ce qui pouvait être utile à Pauline ou à sa mère. Celle-ci venait de se réveiller, en proie à une fièvre ardente, qui déjà ne lui laissait plus l'usage de la raison. Combien alors Pauline bénit-elle cette Providence maternelle qui lui avait envoyé un secours si propice dans un si pressant besoin, un appui si charitable dans un si grand isolement! Elle aida activement la sœur dans les soins que celle-ci rendait à Mme Merlin, mais elle n'eut pas besoin de l'éclairer davantage sur sa position, le délire de la pauvre malade en disait assez. Ces paroles incohérentes, mais fortes et vives, peignaient la prospérité passée, les regrets douloureux, l'amertume du présent, les souffrances de la pauvreté et de l'abandon. Pauline, en les écoutant, cachait son front dans ses mains; mais lorsque sa mère dit d'une voix triste, et comme en réponse à une question qu'elle seule avait entendue :

— Retourner à la campagne? ah! je le voudrais bien!... mais il faut que le livre de ma fille s'imprime... il nous coûte si cher, ce livre! Alors la pauvre enfant n'y tint plus, elle s'écria en pleurant et en baisant les mains de sa mère :

— Oh! maman! ordonnez, nous irons... nous partirons!...

— Doucement, dit sœur Eugénie, il faut du calme à notre malade... Voyez! les yeux se ferment... la respiration est plus libre, plus égale, elle va dormir peut-être... nous causerons alors... Maintenant aidez-moi à renouveler les sinapismes...

Le soir venu, Mme Merlin dormait d'un sommeil réparateur, et sœur Eugénie, tenant les mains de Pauline dans les siennes, écoutait le récit que lui faisait la jeune fille de ses espérances, de ses illusions, des projets enfantés par l'orgueil, et des longs revers, des cuisants remords qui les avaient suivis. Poussée par ce besoin d'épanchement, qui a fait de la confession une nécessité morale avant que d'en faire un devoir sacré, Pauline ne dissimula rien, et sans s'occuper de se défendre, elle montra son âme avec l'ingénuité de ses défauts et la franchise de ses bonnes qualités. Sœur Eugénie, après un long silence, dit enfin :

— Mon enfant, vous comprenez maintenant vos erreurs, et vous voyez avec effroi au fond de votre âme un égoïsme

si cruel, si aveugle, qu'il a failli perdre la vie de votre mère et vous coûter, à vous, le repos de la conscience! Je n'insisterai pas...

Pauline pleurait, et ses larmes semblaient sortir d'un cœur brisé de repentir, comme les parfums de Magdeleine s'exhalaient du vase d'albâtre brisé aux pieds du Sauveur. Sœur Eugénie releva doucement ce front incliné et elle dit :

— Ma chère Pauline, moi aussi j'ai aimé la poésie et j'ai trouvé de grands charmes dans la lecture des beaux vers... Quelques strophes sont restées dans un coin de ma mémoire. Elles sont dues à une plume aussi éloquente que pure... Cette pièce était intitulée l'*Ange Gardien*... Vous en souvenez-vous?

Loin des sentiers dont ma main te repousse,
Ne pleure pas un dangereux honneur;
Suis une route et plus humble et plus douce,
Vierge, crois-moi, je conduis au bonheur!

Faites cela et vous vivrez !

— O mon ange gardien! s'écria Pauline en se jetant dans les bras de la religieuse, vous serez obéie.

VII. HUIT ANS APRÈS.

A sœur Eugénie, fille de la Charité, en la maison-mère, rue du Bac, Paris.

Gamaches, 28 août 18...

« Chère et bonne sœur,

« J'apprends avec une joie inexprimable que vous êtes enfin revenue de Constantinople et que, malgré cette longue absence et ces grands travaux, vous vous souvenez encore de moi. Ah! je le conçois, vous m'avez fait tant de bien!

« Vous voulez, dites-vous, des détails sur ma position; vous réclamez cette confiance qui vous est due si justement; ces bonnes paroles de votre lettre m'encouragent donc à vous peindre mon petit intérieur.

« Vous savez que je suis mariée à Joseph Amelot; notre union fut célébrée un an après mon retour, au moment où vous veniez de partir pour la Turquie. Ce fut une noce simple, mais joyeuse, à la ville voisine. Je suis parfaitement heureuse, car le Ciel m'a donné un mari aussi bon que prudent et courageux; nous avons eu la bénédiction du mariage, et je suis mère de cinq enfants. La ferme s'accroît et prospère, et mon mari trouve que je ne suis pas un membre inutile dans une colonie si laborieuse; il y a des grâces d'état, me dites-vous; oui, ma chère sœur, et je l'éprouve, car je m'intéresse extrêmement à tous les travaux de la campagne, et je mets ma gloire à être une bonne fermière, une bonne maîtresse de maison. Et les vers, me direz-vous? Bah! je mets ma gloriole ailleurs, j'ai plus de plaisir maintenant à entendre vanter les produits de ma basse-cour et de ma laiterie que je n'en aurais eu jadis à recevoir l'églantine des Jeux-Floraux, voire même le grand prix de l'Académie! Oh! que Dieu a été bon pour moi! Quand je repasse en esprit mes équipées d'autrefois, mes rêveries à creux, mes visions de gloire, mon séjour à Paris; quand je me revois si orgueilleuse et si égoïste, je ne puis que me confondre très-humblement, car je suis si heureuse et je l'ai si peu mérité! Voyez si je n'ai pas tous les éléments de bonheur : ma bonne mère ne m'a pas quittée, elle habite avec nous avec sa vieille amie, *la cousine Amelot*, comme nous disions autrefois; elle a pris le soin de la lingerie, des provisions et du fruitier; sa santé, grâce à Dieu, est excellente, et elle aussi est heureuse. Ma belle-mère, si bonne et si prudente, a été atteinte d'infirmités précoces; elle ne bouge guère de son fauteuil, et je la vois d'ici, assise près d'une fenêtre qu'ombrage un figuier; l'*Imitation de Notre-Seigneur* est à côté d'elle, et ses lunettes, placées dans le livre, y servent de signet. Elle file au rouet, et l'aînée de nos filles, Clémence, assise auprès de sa grand'mère, fait ses premières armes sur un *marquoir* de gros canevas. Elles chantent toutes deux à l'unisson... une de vos romances, dites-vous? Non pas, ma sœur, elles chantent le vieux cantique : *Je mets ma confiance, Vierge, en votre secours.* Dame! ma belle-mère est de la Bretagne, et elle a entendu chanter ce cantique à deux filles de la Sagesse que Carrier envoyait à l'échafaud... Vous voyez qu'elle a ses raisons pour y tenir. Mais toutes deux lèvent la tête, elles paraissent contentes...; j'entends du bruit dans la cour... Voyons... Savez-vous ce que c'est? C'est le dernier chariot de la moisson, qui rentre couronné de fleurs et entouré de nos laboureurs en joie; mon mari conduit les chevaux et tient devant lui, sur la selle, l'aîné de nos garçons, Eugène, à qui j'ai donné votre nom pour lui porter bonheur, tandis que mes deux jumelles, Jeanne et Marie, sont blotties dans les gerbes, de manière qu'on distingue à peine leurs cheveux blonds mêlés à l'or des épis... Oh! ma sœur, cette charrette est plus belle à mes yeux que le char triomphal de Corinne! Pour achever le portrait de la famille, Joseph, le dernier venu, dort auprès de moi dans son berceau, et le plus doux sommeil ferme à demi les plus beaux yeux noirs, entr'ouvre à peine les lèvres les plus fraîches... Une seule personne manque à ce tableau : c'est le père de mon mari, le vieil Amelot, ce digne homme qui fut notre consolation et notre recours à notre retour au pays. Il n'est plus, mais jamais je n'oublierai tant de bonté cachée sous tant de rudesse...

« La rentrée de la moisson est un beau jour, mais il en est d'autres plus doux, plus heureux encore. Il y a deux mois à peine, à la Fête-Dieu, Joseph et moi nous eûmes la même pensée et nous fîmes élever, le jour de la procession, sous le porche de notre maison, un reposoir orné de notre mieux. Nous n'avions épargné ni les fleurs, ni les bougies... Avec quelle joie, quelle émotion profonde, je vis le Seigneur s'arrêter en ma pauvre maison, et, reposant entre les mains du prêtre, bénir et moi-même et tout ce qui m'est cher! Ces moments sont trop pleins pour l'existence présente, c'est un coin de rideau levé sur l'éternité. Je n'en dis pas davantage sur un sujet que, mieux que moi, vous pouvez exprimer et comprendre...

« Combien je désirerais vous voir, combien Joseph désirerait aussi vous remercier de lui avoir rendu sa femme! Il vous vénère sans vous connaître, et s'unit à ma mère et à moi pour solliciter vos prières et vous offrir l'hommage d'un entier dévouement.

« Priez pour mes enfants, chère et bien-aimée sœur, et priez pour moi qui suis aussi votre enfant soumise et dévouée, la brebis égarée que vous avez ramenée au bercail...

« Je vous embrasse mille et mille fois.

« PAULINE AMELOT-MERLIN. »

CAMILLE GALLY.

L'ART ET LES ARTISTES DRAMATIQUES.



L'acteur Mathews dans quatre rôles, d'après le tableau de Harlow.

Le *Musée* tout entier ne suffirait pas à l'insertion des lettres qui nous ont été adressées au sujet de notre *Spectacle en famille. Midi à quatorze heures, la Pierre de touche, la Journée de vacances* et *Marguerite*, ont été

joués au salon par nos abonnés, sur tous les points de l'Europe.

Nous ne pouvons que remercier collectivement les aimables interprètes de nos proverbes, et les engager à poursuivre ces exercices dramatiques, recommandés et pratiqués par les plus grands éducateurs de la jeunesse.

Cependant, parmi les nombreuses lettres que nous avons reçues, il en est deux que nous devons citer ici. La première démontrera, par un exemple frappant, l'utilité de notre *Spectacle en famille;* la seconde expliquera la moralité de nos études sur *l'art et les artistes dramatiques*.

1° A Monsieur le rédacteur en chef du *Musée des Familles*.

Syra, le 16 février 1852.

Monsieur,

Je me fais un plaisir de vous annoncer, comme abonné du *Musée des Familles*, que pour le dernier jour de carnaval, nous avons représenté dans le Lycée grec de Syra, dirigé par l'honorable M. C. Evangelides, la comédie-proverbe que vous avez écrite avec M. Charles Wallut: *Une Journée de vacances*, ou *l'Habit ne fait pas le moine*. (*Musée des Familles* d'août 1850).

Grâce aux soins apportés par notre professeur de français, M. M. Willenich, la représentation a été couronnée d'un plein succès; et, ce qui vous étonnera peut-être, c'est que les acteurs, ou pour mieux dire les élèves qui l'ont exécutée, sont tous Grecs et ont un an et demi de leçons.

Ma qualité d'élève du Lycée et ma participation à la représentation dans le rôle principal (M. Van Meulen) m'ont engagé à vous écrire la présente, persuadé que vous n'apprendrez pas sans quelque satisfaction cette nouvelle. Elle servira à vous donner une idée des progrès que fait la langue française en Grèce : ce qui n'est pas d'un petit intérêt pour vous et pour ceux qui, comme vous, Monsieur, sacrifient leurs veilles et leurs travaux à l'instruction et à l'amusement de la jeunesse. Ainsi est-ce au nom de tous les élèves du Lycée grec que je viens vous remercier aujourd'hui et vous donner l'assurance d'une éternelle reconnaissance.

Agréez, Monsieur, les salutations les plus respectueuses de votre très-humble serviteur.

E. Vuginoi.

2° Château de V..... (Orne), 10 avril 1852.

Monsieur,

Nous avons joué, depuis trois ans, tous les proverbes que nous a donnés le *Musée des Familles*, et nous attendons les *Châteaux en Californie*, pour les jouer à leur tour. Jamais plaisir plus vif n'eut des résultats plus sérieux pour nos jeunes gens. Ils y ont acquis une fermeté de tenue, une pureté de diction, une aisance de gestes et de manières, dont ils vous remercient par mon entremise... Je vous avouerai même (entre nous) que les parents et les maîtres ont tiré de ces représentations autant d'agrément et de profit que leurs enfants et leurs élèves... Permettez-nous, toutefois, de réclamer de notre journal favori un complément qui nous semble manquer au *Spectacle en famille*, c'est-à-dire une série d'études en action sur l'art et les artistes de la scène. Nous approuvons fort la réserve avec laquelle vous parlez des théâtres, et les jugements sévères dont vous flétrissez leurs excès et leurs scandales. Dieu me garde de chercher à vous écarter un seul moment de cette noble ligne de conduite ! Mais, sans rien emprunter au théâtre de ce qu'il offre de vil et de dangereux, ne pourriez-vous nous révéler ce qu'il y a parfois de grand et d'efficace dans cette école des mœurs, et nous initier aux travaux et aux secrets des hommes qui l'ont honorée jadis ou l'honorent aujourd'hui par l'élévation de leur talent et la pureté de leur caractère? Les portraits de ces artistes dans leurs plus beaux rôles, l'exposition de leurs procédés de pantomime et de diction, le récit de leurs efforts, de leurs succès et de leurs chutes (le tout pris au seul point de vue de l'art et dégagé des circonstances qui ont démoralisé la scène), seraient pour nous comme un cours intéressant et animé de la science à laquelle nous nous exerçons en jouant vos proverbes. Nous nous en rapportons au tact si parfait de la rédaction du *Musée* pour traiter cette matière délicate et charmante, comme il sied aux familles et à la jeunesse ; pour donner enfin, en ceci comme en toute chose, le bien sans le mal, le bon grain sans l'ivraie, l'intérêt sans le péril, l'amusement avec la moralité, en un mot, si vous me permettez ce calembour, l'*art scénique* sans l'*arsenic!* etc., etc.

Jugez, et agréez, etc...

La Chanoinesse de V...

L'ouverture de la présente série est la réponse à la charmante lettre de Mme de V...

Dans ces études dramatiques, comme dans toutes nos études, nous procéderons, autant que possible, par anecdotes. Le conte fera passer le précepte avec lui.

LES DÉBUTS DE MATHEWS.

C'était vers le commencement de ce siècle, à l'époque des jabots de dentelle, des pantalons collants et des habits en queue de morue.

Un acteur, qui n'était guère à la mode, et qui se mouchait dans sa poche, comme le pauvre de La Bruyère, faisait antichambre chez le directeur du premier théâtre de Londres.

Quand son tour vint d'entrer, le fier impresario, le jugeant sur sa mine, le reçut sans le faire asseoir et l'entendit sans l'écouter, tout en livrant ses cors à son pédicure et sa chevelure à son coiffeur.

— Qui êtes-vous? Où avez-vous joué ? Que voulez-vous?

— Je suis Mathews; j'ai joué en province et je désire jouer à Londres.

— Quels rôles ?

— Les comiques...

Décontenancé par l'impertinence du directeur, le pauvre diable balbutia ce dernier mot d'un air si lamentable, en roulant le bord de son chapeau, que l'impresario, le pédicure et le coiffeur partirent à la fois d'un éclat de rire.

— Pardieu ! s'écria le premier, vous êtes plus comique, en effet, que vous ne croyez l'être. Mais ma troupe est complète, mon cher, on ne peut rien faire pour vous.

Et, renvoyé ainsi, comme un mendiant, l'acteur s'éloigna, la mort dans l'âme, tandis que le directeur achevait sa toilette en chantant.

Cependant Mathews se ravisa sur le seuil, et reparut à l'entrée de la chambre :

— Laissez-moi, monsieur, dit-il d'une voix suppliante, débuter sans engagement et jouer sans appointements.

— Cela ne vous donnerait pas à manger, reprit le directeur ; j'aime mieux vous offrir de quoi dîner pour huit jours, tout en regagnant la province.

Et il présenta à l'artiste une aumône, que celui-ci rejeta avec mépris.

Mathews sortit cette fois pour ne plus rentrer.

Son désespoir allait le précipiter dans la Tamise, s'il n'eût reçu un bon conseil de l'ami qui l'attendait dans la rue.

Cet ami était l'acteur important du théâtre. Il connaissait le talent de Mathews, mais ne pouvait le recommander au directeur, avec lequel il était brouillé.

Le lendemain, le plus étrange personnage frappait à la porte de l'impresario. C'était une espèce d'idiot, en pantoufles, en veste à l'enfant, en cravate débraillée, une serviette roulée autour du front, à la main une mouche en plume et en fil de fer, qu'il faisait voltiger d'un air si niais, que toute la maison retentit d'un éclat de rire.

On lui dit en vain que le directeur ne peut le recevoir. Il fait semblant de ne pas entendre, et il pénètre dans l'appartement.

L'impresario, ébahi, reconnaît le type des comédies populaires, le Pierrot britannique, dans sa naïveté la plus complète.

Il écoute et observe la parade que lui joue l'inconnu... Famille, amis, domestiques, tout le monde accourt au spectacle inopiné... Le niais, excité, devient prodigieux ; on passe de l'étonnement à l'admiration, de l'admiration à l'enthousiasme, de l'enthousiasme à l'hilarité convulsive.

Bref, le directeur, hors de lui, somme l'acteur de lui dire son nom.

— John Mitchell, répond l'artiste en changeant de figure comme par enchantement ; à votre disposition, si mes services peuvent vous être agréables.

Et le directeur empressé signe un engagement de vingt livres sterling par mois (500 fr.).

Une heure après, toute la maison était encore émue de l'aventure, lorsqu'un nouveau personnage se présente, un palefrenier, cette fois, dans le costume de son métier, l'étrille et le fouet à la main, les cheveux ébouriffés, la figure joviale et la langue intarissable...

Le directeur reconnaît le rôle le plus comique de la pièce la plus comique du repertoire anglais : *Killing no murder* (l'Homicide sans meurtre).

Il bénit son étoile qui lui envoie deux excellents acteurs en un jour, et il enrôle le palefrenier au même prix que le pierrot.

Il apprend le soir même que les deux artistes appartiennent à une troupe ambulante, qui arrive d'Ecosse, et qui compte encore plusieurs sujets d'un talent remarquable.

— Qu'ils viennent me trouver demain, dit-il : s'ils valent leurs confrères, je les prendrai comme eux.

Le lendemain, en effet, un troisième acteur entre chez l'impresario.

C'était un contraste vivant avec ses prédécesseurs ; autant ceux-ci étaient maigres, fluets et dégingandés, autant celui-là était gros, imposant et solennel. Son ventre le précédait de deux pieds. Son vaste habit flottait sur ses hanches, comme une housse sur le dos d'un éléphant. Une cravate blanche et un jabot pompeux ornaient son cou et sa poitrine. Son front découvert se redressait avec majesté sous une couronne de cheveux grisonnants. Il tenait à la main un chapeau, à forme plate, à large ruban et à plus larges bords.

— M. Wiggins ! M. Wiggins en chair et en os ! s'écrie le directeur, en retrouvant des pieds à la tête le fameux type de la charge de ce nom.

— En chair surtout, repart l'artiste, avec un salut de la dignité la plus comique.

Et il débite imperturbablement toutes les tirades gravement bouffonnes de son rôle.

Ceci relevant de la haute comédie, le sujet fut plus exigeant que le pierrot et le palefrenier de l'*Homicide sans meurtre*.

Il ne voulut s'engager qu'à raison de quarante livres sterling par mois.

Le directeur hésitait ; mais ses amis, témoins de la scène, lui ayant répété à l'oreille qu'il n'avait pas un seul comique de cette force, et M. Wiggins ayant couronné son jeu par une pirouette qui atteignit à l'apogée du drôle :

— Va pour les quarante livres ! dit l'impresario, en traçant sa signature au bas du papier.

L'acteur le prit, le plia avec dignité, et se retira après trois salutations qui renouvelèrent tous les éclats de rire.

— Cette troupe écossaise est extraordinaire ! se disait le directeur ; où diable le talent va-t-il se nicher ?

Et cependant, il n'en avait pas encore vu le phénix, qui comparut devant lui quelques heures après.

Pour le coup, c'était le rôle de *Fond Barney*, dans la pièce : *York-Race-Course*.

Le personnage était si complet ; il avait les cheveux si brouillés, la tête si enfoncée dans les épaules ; sa bouche se contractait d'un air si bêtement capable ; ses yeux, à demi fermés, jetaient un regard en coulisse si satisfait de lui-même, que chacun crut voir la personnification en un seul homme de tous les ridicules et de tous les tics des héros du *turf* et du *sport*.

La pantomime et le débit surpassèrent la tenue et la physionomie. Le directeur enthousiasmé fit venir un de ses voisins, grand homme de cheval, dont il voulait consulter la compétence. Alors la scène faillit tourner au tragique, le sportman se reconnut si bien dans l'acteur, qu'il prit son jeu pour une insulte et lui en demanda raison...

On conçoit que ce fut le dernier triomphe de l'artiste... Il fut engagé pour quarante livres, comme M. Wiggins...

Quelques jours plus tard, le directeur attendait ses quatre nouveaux sujets, au rendez-vous qu'il leur avait donné, pour leur distribuer des rôles, lorsqu'il vit reparaître ce pauvre Mathews qu'il avait renvoyé si brutalement. Le débutant, ramené par l'acteur qui le protégeait, affectait un air plus timide encore et plus gauche que le premier jour...

— Que venez-vous faire ici ? lui dit l'impresario avec plus de dédain que jamais.

— Monsieur, répond tranquillement l'artiste, je viens remplir mes engagements et commencer mes services...

— Vous savez bien que je ne puis vous engager, et que je n'ai que faire de vos services... J'attends ici quatre premiers rôles auxquels vous n'êtes pas digne de souffler la réplique...

— Qu'à cela ne tienne, monsieur, reprend Mathews... Je ne demande pas mieux que de gagner mes cent vingt livres sterling (3,000 fr.) par mois sans rien faire. Veuillez seulement me payer le premier mois d'avance, comme vous y êtes obligé par ces signatures...

Et il exhibe les quatre engagements du pierrot, du palefrenier, de M. Wiggins et de Fond Barney, engagements

signés par le directeur à lui Mathews, qui a pris successivement ces quatre formes, pour prouver ce dont il est capable.

Qui tombe des nues à cette révélation? c'est notre impresario !

— Vous ! c'était vous ! s'écrie-t-il en reculant de trois pas et en considérant le prodigieux artiste.

— Moi-même, monsieur, repart Mathews.

Et il lève les derniers doutes en répétant un passage de chaque rôle avec la perfection des jours précédents.

Puis il remercie l'acteur, son patron, qui lui a donné ce conseil, et le directeur qui a bien voulu rendre justice à ses divers mérites.

— Convenez, dit celui-ci aux assistants, que jamais homme ne se grima et ne se transforma avec une pareille illusion !

A moins de convenir qu'il était aveugle et sourd, il ne pouvait expliquer autrement sa mystification.

Sentant d'ailleurs qu'il avait joué à qui perd gagne, il fit galamment honneur à sa parole, — et un mois après tous les amateurs de Londres décernaient à Mathews la palme de l'art dramatique.

Un peintre anglais distingué, M. Harlow, a consacré, dans le tableau célèbre qui est reproduit en tête de cet article, les étonnantes métamorphoses du comédien Mathews.



Salon de 1852. Le Denier de la Veuve, statue en marbre de M. Emile Feugères-des-Forts.

Ce tableau le représente dans les quatre rôles de l'idiot, du palefrenier, de M. Wiggins et de Fond Barney. Le personnage assis à droite, les bras croisés, est Mathews lui-même, rêvant à ses propres transformations.

Considéré comme homme, autant qu'admiré comme artiste, ses succès lui acquirent une belle fortune; mais l'engouement public et son amour pour l'art retardèrent sa retraite du théâtre.

A cinquante ans, ayant perdu une jambe, il jouait encore, derrière une table, et soulevait des applaudissements frénétiques.

Son fils a épousé la fille de Vestris, le célèbre danseur, et, sans atteindre la renommée de son père, brille aujourd'hui sur les scènes populaires de Londres.

Mathews a publié, avant de mourir, plusieurs volumes de curieux mémoires.

Quand on lui demandait comment il parvenait à varier sa physionomie et son jeu au point de se rendre méconnaissable à ses meilleurs amis, il répondait par cet axiome, qui est la règle de tous les grands comédiens :

Se préparer froidement dans la coulisse, ne s'échauffer qu'en scène, au milieu de l'action.

Nous recommandons ce principe aux jeunes amateurs qui s'essayent dans nos proverbes.

C. DE CHATOUVILLE.

EXPLICATION DU RÉBUS D'AVRIL.

« *Etant roi des Francs, je ne veux pas de serfs dans mon royaume !* » Paroles de Louis X, le Hutin, dans son édit de 1316, par lequel il affranchit tous les serfs de ses Etats, en les obligeant à racheter leur liberté.



Rébus.

Paris, 1852.—Typographie HENNUYER, rue Lemercier, 24. Batignolles.

LE SPECTACLE EN FAMILLE.

LES CHATEAUX EN CALIFORNIE, OU PIERRE QUI ROULE N'AMASSE PAS MOUSSE.

COMÉDIE-PROVERBE EN UN ACTE.



Le retour de M. Dubourg (scène XVI). Dessin de M. Gavarni.

PERSONNAGES.

M. Dubourg, architecte-entrepreneur.
Henri Frémont, commis-négociant.
Alexis.
Mme Dubourg.
Henriette Dubourg, fille de M. Dubourg.
Marguerite. } Enfants de M. Dubourg.
Paul. }
Catherine, cuisinière.
Clara, fille de Catherine.
Modiste, — couturière, — tapissier, — porteur d'eau.

La scène est à Paris, en 1852. Un salon bourgeois, luxe et indigence. Porte au fond. Portes latérales.

SCÈNE I.

HENRI, CATHERINE.

Catherine. Enfin, c'est vous, monsieur Henri, après deux mois d'absence? Je croyais que vous nous aviez mis dans les oubliettes.

Henri. Moi, bonne Catherine! je n'ai pas cessé de penser à vous.

Catherine. C'est-à-dire à mamzelle Henriette.

Henri. A elle surtout, oh! oui!

Catherine. A la bonne heure! je vous reconnais... Toujours franc comme l'acier, et la queue sur la main, comme dit le proverbe.

Henri, *riant*. Vous n'avez pas renoncé à refaire la sagesse des nations...

Catherine. Faut ben rire un peu...; tout n'est pas rose dans l'habit. Convenez pourtant que vous avez pris le chemin des espaliers.

Henri. Mon avancement dépendait de ce voyage. A force de travail j'ai réussi! J'ai fondé trois comptoirs pour mon patron...; mes appointements sont doublés..., et...

Catherine. Bah! vous savez bien que c'est pas l'argent... Vous voilà, c'est le principal; mieux vaut lard que navet! comme dit... Ça vous fait deux mille écus, tout de même...

Henri. Sans compter ma part des bénéfices...

Catherine. Morguienne! on se mettrait en ménage avec moins...

Henri. Vous croyez que je pourrai offrir à Mlle Henriette?...

Catherine. Ne vous chagrinez point là-dessus...; son amitié pour vous, c'est de l'or en barque.

Henri. Oh! merci, Catherine!... Et sa mère, Mme Dubourg?

Catherine. Ah! voilà le chien blanc dans la tisane... Depuis votre départ, il y a du trictrac ici... Faut vous dire que la bourgeoise a perdu le strapontin.

Henri. Elle est devenue folle?

Catherine. A peu près. Quand je suis entrée ici, vous vous en souvenez, M. Dubourg n'y était plus depuis longtemps; car je ne le connais pas seulement, le pauvre cher homme, moi qui suis la sœur de lait de sa femme!

Henri. Oui; voyant l'entreprise du bâtiment chômer, il a jeté le compas après l'équerre, comme tant d'autres.

Catherine. Et, comme tant d'autres, il est allé chercher fortune en Califorgnie...

Henri. Où il n'a trouvé que la ruine peut-être, toujours comme tant d'autres!

Catherine. Ça finira par là, bien sûr! En attendant, il a pris les saucisses pour des lanternes, et il a écrit en débarquant qu'il ramassait l'or à la pelle. Là-dessus, la tête de madame a tourné comme une gibelotte...; elle ne tient plus dans sa peau...; elle ne rêve que de velours et de diamants... J'ai eu beau lui corner aux oreilles: — « Mais, madame, ne pousse pas toujours qui danse! attendez au moins le retour de monsieur! défiez-vous de ce Sacré-manteau, comme ils l'appellent. (C'est-y ça un nom chrétien, qu'on ne peut pas le dire sans jurer!) Mais, madame, j'ai aussi un garnement de neveu en Califorgnie, un petit drôle qui voulait trancher du monsieur et qui nous a quittés sans barbe au menton...; à preuve qu'il m'a emporté tout mon saint-frusquin, cent écus que j'avais mis dix ans à gagner... Il annonçait en arrivant, comme notre bourgeois, qu'il allait nous envoyer des cent et des mille!... va-t'en voir s'ils viennent!... Depuis trois ans, je n'en ai plus ni vent ni nouvelles, si ce n'est une fois qu'il m'a encore demandé de l'argent, sous prétexte qu'un sauvage l'avait escalpé, ce qui veut dire ôter la peau du crâne! Ça doit faire un joli coco à présent! Moi, lui envoyer de l'argent, morguienne! Si je le retrouve jamais entre quatre-z-yeux!..» Voilà ce que je disais à la bourgeoise...; eh bien! c'est comme si j'avais chanté au dessert! madame se croit millionnaire, et voilà!

Henri. Je comprends... Et il lui faudra un millionnaire pour gendre?

Catherine. Tant qu'elle ne sera point dégrisée, j'en ai peur.

Henri. Et moi j'en frémis... Je connais M. et Mme Dubourg: un homme d'esprit, mais sans consistance; une femme d'imagination, mais sans jugement.

Catherine. Patience..., rira ben qui rira derrière! le moment du réveil n'est pas loin peut-être... Il y a quelque anguille sous cloche aujourd'hui. Je ne sais quelle fourche pique madame! une nouvelle en l'air, je parie; un conte moulé dans son journal; enfin elle met les petits pois dans les grands, comme si elle hébergeait le roi des Indes... Elle a commandé des magnificences, un festin de Salbazar, quoi! Faut que je m'habille en torchon bleu, sauf votre respect...

Henri. Un rival sans doute, un prétendu à éblouir... Ah! Catherine, que faire?

Catherine. Ne point jeter la manche après la poignée, je vous le dis...

Henri. Au fait, vous avez raison; si Mlle Henriette m'aime, nous serons deux contre un.

Catherine. Nous serons trois!

Henri. Chère Catherine! vous me rendez le courage... A propos, et le petit frère et la petite sœur d'Henriette, et Mlle Clara, votre charmante fille, dont j'oubliais de vous demander des nouvelles!

Catherine. Les enfants vont bien, grâce à leur sœur et à moi. Clara est toujours ici et toujours la même. Elle rêve aussi la Califorgnie, et court les boutiques avec Mme Dubourg... Croiriez-vous que je ne peux pas lui ôter de la cervelle mon coquin de neveu! — Je l'aime comme il est, moi, na! Voilà sa réponse à tout. Elle a refusé un parti superbe: un fabricant de siéges en caoutchouc... Oh! la jeunesse!... Eh bien! qui vient là? Cette maison est comme une halle...

Henri, *à Catherine*. Serait-ce là mon concurrent?

Catherine, *à Henri*. Notre roi des Indes! laissez-moi lui clore le bec.

SCÈNE II.

HENRI, CATHERINE, ALEXIS, *figure et toilette de dandy très-excentrique. Moustaches en croc, chevelure en coup de vent, cravate, gilet et pantalon de couleurs hasardées. Pardessus jaune écourté. Breloques, bagues aux doigts, lorgnon dans l'œil.*

CATHERINE. Quels yeux de larynx!

ALEXIS. Monsieur..., la bonne, M. le baron Dubourg, s'il vous plaît...

CATHERINE. M. le baron Dubourg! qu'est-ce que c'est que ça?

ALEXIS. Un gentleman parisien, livré au négoce par distraction. N'est-ce pas ici son hôtel?

CATHERINE. C'est ici, et c'est point là...

ALEXIS. Et si c'est ici.

CATHERINE. Il est absent pour le quart d'heure.

ALEXIS. Alors, où pourrai-je le trouver?

CATHERINE. A Saint-attrape-sot, en Califorgnie.

ALEXIS, *à part, observant Catherine.* C'est singulier, ce timbre ne m'est pas inconnu. (*Haut.*) A San-Francisco! Je croyais M. Dubourg revenu.

CATHERINE. Voulez-vous parler à la bourgeoise?

ALEXIS. Merci! (*A part.*) Je ne suis pas chez le baron, c'est clair. Mais où diable ai-je entendu ce timbre? (*A Henri.*) Mille pardons, monsieur!... (*Il salue et sort.*)

SCÈNE III.

HENRI, CATHERINE.

HENRI. Quel peut être ce personnage?

CATHERINE. Un chercheur d'aventures, qui s'est trompé de porte... Il y a plus d'un âne à la foire qui s'appelle Dubourg.

HENRI. Je l'espère... car si l'on donnait dans la baronnie...

CATHERINE. Mon Dieu! je ne réponds de rien. Madame ne rentre pas vite tout de même.

HENRI. Je veux pourtant lui parler; il faut que je connaisse mon sort!

SCÈNE IV.

HENRI, CATHERINE, une MODISTE, puis une COUTURIÈRE, un tapissier. Figures comiques.

LA MODISTE, *un carton à la main.* Madame Dubourg?

CATHERINE. C'est ici.

LA MODISTE. Voilà le chapeau que madame a commandé. (*Elle tire du carton un chapeau excentrique.*)

CATHERINE, *à Henri.* Quand je vous disais.

LA MODISTE. On repassera ce soir avec la note. (*Elle sort.*)

CATHERINE. Et d'une. Voilà ce que fait madame depuis ce matin.

HENRI. Il faut qu'elle ait reçu des nouvelles de son mari.

LA COUTURIÈRE. Madame Dubourg?

CATHERINE. Et de deux. C'est ici.

LA COUTURIÈRE. Voici la robe de madame. (*Elle déploie une robe éblouissante.*) Puis-je la voir?

CATHERINE. Elle est sortie.

LA COUTURIÈRE. Je repasserai ce soir. (*Elle sort.*)

CATHERINE. Avec la note. La procession commence, nous n'en sommes qu'à la bannière. Ah! voilà le bedeau.

UN TAPISSIER. Madame Dubourg?

CATHERINE. Vous y êtes.

LE TAPISSIER. J'apporte à madame des échantillons de tenture.

CATHERINE. Madame n'est pas là, et je n'y connais rien.

LE TAPISSIER. Je reviendrai dans une heure. (*Il sort.*)

CATHERINE, *à Henri.* Eh bien, vous voyez!

HENRI. C'est effrayant! Comment la sauver de la ruine?

CATHERINE. Ah! comment! Il faudra que le bon Dieu s'en mêle, car, au moindre avis, elle s'emporte comme une soupe au lait... N'allez pas la contrarier en face, surtout... Vous deviendriez sa bête noire, et tout serait fini. Faites plutôt semblant de donner dans ses idées.

HENRI. La pousser dans l'abîme? Jamais! Quand même son mari lui apporterait de l'or, je sais ce que deviennent ces fortunes improvisées... N'ai-je pas appris, ce matin, que la maison Edwards, la grande banque du Sacramento à Paris, va suspendre ses payements?...

CATHERINE. Parlez-moi d'un état, comme le vôtre. Un bon chien vaut mieux que deux plus gros rats...

HENRI. Non! Je sais ce que j'ai à faire. (*Il écrit une lettre. Puis, avec émotion.*) Tenez, Catherine, si l'on me refuse la main d'Henriette, si l'on me chasse d'ici, et si la misère y entre à ma place, vous ouvrirez cette lettre et la remettrez à celle que j'aimerai toujours!

SCÈNE V.

HENRI, CATHERINE, Mme DUBOURG (*entrant très-effarée*), puis CLARA.

HENRI. Madame Dubourg!

CATHERINE. Enfin... Et Clara? qu'en avez-vous fait?

Mme DUBOURG. Je l'ai laissée à la Compagnie des Indes.

CATHERINE. En gage?

Mme DUBOURG, *sans écouter.* A-t-on apporté mon chapeau? A-t-on apporté ma robe? A-t-on apporté mon châle des Indes?

CATHERINE. Voici votre chapeau; on repassera avec la note...

Mme DUBOURG. C'est bien. Après!... Ma robe de velours nacarat... 12 mètres de tour...

CATHERINE. La voilà, vot' robe! La couturière reviendra avec la note...

Mme DUBOURG. C'est bon, c'est bon!... Et mon châle?

HENRI, *saluant.* Madame!

Mme DUBOURG, *l'apercevant.* Ah! bonjour, monsieur Henri... Et mon châle, mon châle des Indes à fond blanc, pur Thibet, avec la marque... Mais je ne le vois pas.

CATHERINE. Ni moi non plus. Il est peut-être encore dans les malles de M. Dubourg.

Mme DUBOURG. Mon mari! (*A part.*) Est-ce qu'elle saurait... (*Haut.*) Dis-moi, Catherine, quand on apportera ce cachemire, tu diras que je n'y suis pas.

CATHERINE. Et je ne le prendrai point?

Mme DUBOURG. Es-tu sotte! Au contraire... A propos, monsieur Henri, vous dînez avec nous aujourd'hui?

HENRI. Je vous remercie mille fois, madame; mais...

Mme DUBOURG. Vous acceptez!... Un dîner splendide! trois services complets... Je ne sais pas encore combien j'aurai de hors-d'œuvre. J'irai consulter Chevet. J'ai envie qu'il y ait trois potages! Qu'en penses-tu? Catherine?

CATHERINE, *bas à Henri.* Hein! qu'est-ce que je vous disais?

HENRI. Madame Dubourg, écoutez-moi, je vous prie.

CATHERINE, *bas.* Pas encore! Attendez et laissez-moi faire... (*Entraînant Mme Dubourg dans un coin.*) Not' bourgeoise, vous saurez que les fournisseurs ne veulent plus faire crédit.

Mme Dubourg. Bah!... Encore un jour, et je les payerai.

Catherine. Madame, ils n'y vont pas par quat' chemins! Ils ne me donn'ront plus rien sans argent comptant.

Mme Dubourg. Quelle contrariété!... Comment faire? Tiens, Catherine, prenons des choses simples que tu dresseras richement... Ce qu'on appelle, dans le beau monde, de l'architecture de table...

Catherine. Mais quoi encore?

Mme Dubourg. Un gros poisson, une belle croûte de pâté. Tu feras le dedans.

Catherine. Mais j' n'ai rien pour faire le d'dans, et rien pour acheter le dehors!

Mme Dubourg. Tu es une sotte! J'arrangerai cela avec Chevet. Va-t'en à ta cuisine, et quand mon cachemire viendra, tu le recevras avec tous les honneurs qui lui sont dus...

Catherine. Ah! Jésus! Seigneur! bonté du Ciel!

(*Entre Clara, portant un écrin d'une main, et de l'autre un carton de cachemire.*)

Mme Dubourg, *s'élançant sur le carton, et déployant le châle.* Le voilà! Elle l'apporte elle-même, cette chère enfant... Embrasse-moi, et viens que je te l'essaye. (*Elle lui met le châle sur les épaules et l'admire.*) Qu'il est beau! qu'il est donc beau! et comme il fera enrager Mme Dubuisson qui n'en a qu'un français! Ah! j'oubliais de mettre la marque en évidence. (*Elle le replie et veut le remettre à Clara.*)

Catherine. Bon pour une fois, notre bourgeoise... Ces folies-là, ça se gagne comme la coqueluche.

Clara. Un peu de patience, ma mère, et mon cousin m'en apportera un pareil...

Catherine. Ton cousin n'est qu'un va-sur-pieds, et je te défends de profaner son nom.

Clara. Je l'aime comme il est, moi, na!

Catherine, *à Henri.* Vous reconnaissez son refrain!

Clara. Et j'ai mes raisons pour compter sur lui. (*Regard d'intelligence à Mme Dubourg.*)

Mme Dubourg, *bas.* Silence! petite.

Catherine. Allons, viens éplucher mes carottes en attendant celles du Sacré-manteau! (*Bas à Henri.*) Et vous, tâchez de retrouver la cervelle de la bourgeoise, si elle n'en a pas fait un vol-au-vent pour son gala. Quant à moi, j'en jette ma sangle aux chiens. (*Elle emmène Clara.*)

SCÈNE VI.

HENRI, Mme DUBOURG.

Mme Dubourg, *distraite et occupée de sa toilette.* Vous restez, monsieur Henri? vous avez à me parler?

Henri. Oui, madame, et d'un sujet qui n'est pas nouveau. Vous savez combien j'aime...

Mme Dubourg. Ce chapeau... (*Elle l'essaye.*) il est d'une forme adorable; il vient de chez Laure! — Quatre-vingts francs, sans les plumes!

Henri. Mlle Henriette...

Mme Dubourg. En aura un aussi, et je vous jure qu'elle pourra marcher auprès de sa mère!

Henri. Je voulais justement vous demander, madame, si Mlle Henriette s'est métamorphosée comme vous en mon absence; si, comme vous, elle place maintenant son bonheur dans la toilette et la parure.

Mme Dubourg, *regardant sa robe.* Cette robe vient de chez Paméla! comme ça se reconnaît!... Cette artiste a un talent pour faire valoir les choses!... Quel chic, auprès des sarraux de Mme Dubuisson!

Henri, *tristement.* Pour la dernière fois, madame, j'ai l'honneur de vous parler de votre fille; il y a deux mois, c'était un ange de modestie et de simplicité, et vous savez quel sentiment ses vertus autant que ses grâces avaient fait naître en moi; j'avais osé prétendre à sa main, et, de votre aveu, elle avait bien voulu ne pas repousser cette espérance.

Mme Dubourg, *riant.* Ah! vos projets de mariage! vous y pensez toujours?

Henri, *vivement.* Les aurait-elle oubliés, madame?

Mme Dubourg. Mon cher Henri, parlons franchement; il y a deux mois, Henriette était la fille d'un pauvre architecte, et avait les manières et les habitudes de cette position. Héritière maintenant d'un riche capitaliste, d'un millionnaire...

Henri. D'un millionnaire! en êtes-vous certaine?

Mme Dubourg. Son père ne revient-il pas de la Californie?

Henri. Ah! madame, que de gens y sont allés pauvres et en sont revenus misérables!

Mme Dubourg. Comment! un pays où l'on n'a qu'à se baisser pour ramasser des lingots d'or! où les indigents mendient dans des sébiles d'or! où l'on est si riche, qu'un gigot se paye une once d'or! — Croyez-vous donc que M. Dubourg se soit croisé les bras dans ce paradis terrestre?

Henri. Vous ne voyez que le beau côté de la médaille! mais le revers, madame! Vous ignorez les épouvantables désastres dont la Californie est le théâtre, les incendies de chaque mois, les combats de chaque jour, les meurtres de chaque nuit. Cet or, que vous croyez si facile à prendre, on le recueille, la pioche d'une main, et le fusil de l'autre; et, pour un colon qui s'enrichit, mille succombent de misère et de faim.

Mme Dubourg, *avec ironie.* Souhaitez-vous donc que M. Dubourg soit de ceux-là?

Henri. Moi, madame! plaise à Dieu que vos vœux se réalisent! Mais rappelez-vous que vous pourrez compter sur moi, si M. Dubourg échoue dans ses spéculations.

Mme Dubourg. Il réussira! — il a réussi! — Je vous défends de dire que mon mari n'est pas millionnaire!... Et tenez, je veux vous prouver... Grand Dieu!... quel bruit!... Que se passe-t-il donc?

SCÈNE VII.

HENRI, Mme DUBOURG, un porteur d'eau. (*Le porteur d'eau repousse violemment Catherine et Clara, qui veulent s'opposer à son passage; il entre, et ferme la porte au nez des deux femmes.*)

Le porteur d'eau. J'entrerons, fichtra!

Mme Dubourg, *avec transport.* Un commissionnaire! C'est mon casawech! il apporte mon casawech!

Le porteur d'eau. Fichtra! j'vous d'mandons, à la fin, quand vous me paya?

Mme Dubourg. Tiens! ce n'est pas mon casawech! Qui êtes-vous?

Le porteur d'eau. L'porteu d'eau, foi d'Auvergnat! même que vous m'devez dix-huit francs quatorze sous!

Mme Dubourg. Ah! j'avais oublié cette dette! Eh! mon Dieu! ne vous fâchez pas! (*Cherchant dans ses poches.*) Ma bourse... Où est donc ma bourse?... est-ce que je l'aurais perdue?... J'avais des valeurs considérables dedans!

Le porteur d'eau. C'est une frimasse que tout ça? Mon

argent, ou j'cassons tout. (*Il bouscule le chapeau de Mme Dubourg, posé sur la table.*)

Mme Dubourg. Arrêtez! mon chapeau! mon chapeau de chez Laure!... Et n'avoir pas cette bourse... Pardon, monsieur Henri... Ah! je me trouve mal. (*Elle tombe sur une chaise. Attaque de nerfs.*)

Henri, *au porteur d'eau.* Combien vous est-il dû?

Le porteur d'eau. Dix-huit francs quatorze sous, fichtra!

Henri, *tirant sa bourse.* Voilà vingt francs; gardez le reste, et sortez!

Le porteur d'eau. A la bonne heure! c'est parla?... Bonsoir à la compagnie... Fichtra! (*Il sort.*)

Henri, *à part.* Elle m'invite à un festin, et je lui prête vingt francs! Comprendra-t-elle cette leçon?



Alexis et Henri (scène II). Dessin de M. Eugène Forest.

N.-B. Le spirituel dessinateur a fait ici deux malices d'un seul coup de crayon. En même temps que les deux jeunes premiers du Proverbe, il a représenté les modes d'aujourd'hui, bien portées et mal portées. Avis à nos lecteurs fashionables.

SCÈNE VIII.

HENRI, Mme DUBOURG.

Mme Dubourg, *revenant à elle.* Enfin! il est parti... Je vous remercie, mon cher, d'avoir renvoyé ce brutal.

Henri, *s'inclinant.* Madame! trop heureux...

Mme Dubourg. Oh! tous ces gens-là me payeront cher les scènes qu'ils me font! Et pour que vous ne croyiez pas que je m'en fasse accroire, écoutez, et gardez-moi le secret.

(*Lisant une lettre.*) « Ma chère femme, le trois-mâts la « *Cérès* vient d'arriver à Nantes; il me ramène vers toi, « en bonne santé. Mes affaires de bord une fois réglées, « je prends le chemin de fer, et je tombe dans tes bras? « — Ton mari, François Dubourg. »

Henri. M. Dubourg! il revient?

Mme Dubourg. Sa lettre est d'avant-hier; il peut donc arriver d'un instant à l'autre.

Henri. Ainsi, Mlle Henriette...

Mme Dubourg. Ma fille a désormais une grande position dans le monde!

Henri, *tremblant.* Madame, je n'ai plus qu'à renouveler ma question, et je vous prie de me dire toute la vérité. Mlle Henriette adopte-t-elle vos idées sur la richesse et le bonheur?

Mme Dubourg. Quand vous aurez fait fortune, mon cher, vous saurez qu'on s'y habitue tout de suite. (*Sérieusement.*) Ma fille sait qu'elle sera pour le moins comtesse, un de ces jours!... On voit déjà qu'elle était née pour ce haut rang; en un mot, on reconnaît qu'elle est digne de sa mère!

Henri, *à part.* Hélas! elle ne m'aime donc plus!... Elle est perdue pour moi! Je sors, je n'en puis plus!

Mme Dubourg, *le retenant, et d'un ton protecteur.* Eh bien! est-ce que l'on se quitte ainsi? est-ce que notre amitié vous fait peur, parce que nous sommes riches? Eh! mon cher Henri, nous vous aiderons à faire votre chemin dans le monde!

Henri. Permettez-moi de me retirer, madame. (*A part.*) Je n'aurais pas la force de revoir Mlle Henriette!

Mme Dubourg. Allons donc! vous savez bien que vous nous restez à dîner! Pas d'enfantillages! nous continuerons de nous voir en amis; c'est sans conséquence désormais, et...

SCÈNE IX.

HENRI, Mme DUBOURG, HENRIETTE.

Henri. (*Fausse sortie.*) Mlle Henriette!...

Mme Dubourg, *allant à sa fille.* Comment! Henriette, tu n'as pas mis ta robe de soie glacée?

Henriette, *courant à Henri.* Ah! monsieur Henri, que je suis aise de vous revoir!

Henri, *la saluant tristement.* Mademoiselle...

Mme Dubourg. Eh bien! Henriette, réponds-moi donc? Pourquoi n'as-tu pas mis ta robe glacée?

Henriette. A quoi bon, maman?

Mme Dubourg. Mais, mon enfant, il faut user de ces belles choses. Tu es riche et heureuse, n'est-ce pas?

Henriette, *tendant la main à Henri.* Oh oui! bien heureuse!

Henri, *à part.* Est-ce un rêve!... une illusion!

Mme Dubourg, *se mirant devant la glace.* Regarde mon chapeau! ça m'amuse tant de le porter, que je vais le garder à la maison.

Henriette, *à Henri.* Vous ne me dites rien! vous êtes triste au retour! Vous n'êtes plus le même pour moi?... Suis-je changée pour vous?

Henri, *à demi-voix.* J'en ai peur!... Votre cœur ne sait-il pas... que vous êtes millionnaire?

Henriette, *sérieusement.* Que dites-vous, Henri?

Mme Dubourg, *toujours devant la glace et sans entendre les jeunes gens.* Tu vois, Henriette, comme la forme des chapeaux est évasée. Mme Dubuisson est absurde avec ses passes en corridor! J'aime assez ce nouveau modèle... Et toi?

Henriette. Oui! c'est très-gracieux. (*A Henri.*) Ainsi, vous avez cru que mes sentiments tourneraient avec la fortune!

Henri, *timidement.* Mademoiselle... pardon!... madame votre mère...

Henriette. Ma pauvre mère est dupe de son imagination. Je prie Dieu que ses rêves se réalisent, car elle aurait trop à souffrir d'un mécompte.

Henri. Mais vous, Henriette?

Henriette. Moi! je crois que la médiocrité convient au bonheur; et si le Ciel me donnait ces trésors que j'envie si peu, je les emploierais à me créer quelque part l'humble nid que nous souhaitions... il y a deux mois...

Mme Dubourg, *qui a entendu, à part.* Miséricorde! que dit-elle donc?

Henri, *avec ravissement.* Oh! mademoiselle, ma vie entière ne saurait payer de telles paroles!

Mme Dubourg, *avec intention.* Henriette, viens m'aider à plier mon cachemire dans le dernier genre.

Henriette. Oui, maman. (*Elle va aider sa mère.*)

Henri, *à part.* Ainsi, Mme Dubourg s'était trompée! et moi j'ai pu croire un instant...

Mme Dubourg, *mettant le châle sur ses épaules.* Ce n'est pas cela... la marque disparaît. D'ailleurs, je veux le porter en long. Mon Dieu! que c'est difficile! (*Elle plie et replie le châle.*)

Henri, *à Henriette.* Mais, mademoiselle, votre mère tient pour vous à ces splendeurs que vous n'enviez point; elle veut vous élever à la hauteur de votre nouvelle fortune!

Henriette. De quelle fortune?

Henri, *à part.* Elle ignore le retour de son père!

Henriette. Et quand notre position changerait, pourquoi notre cœur changerait-il? Le cœur n'est jamais pauvre, lui.

Mme Dubourg, *à part.* Oh oh! j'ai joué avec le feu. (*S'avançant entre eux deux.*) Je regrette, monsieur Henri, de me mêler à votre conversation; mais vous avez déjà oublié ce que je vous disais il n'y a qu'un instant. Et toi, Henriette, tu fais à ton père l'injure de douter de lui!

Henriette. Mon père!

Mme Dubourg. Songe donc qu'il est la spéculation incarnée, et que tout doit réussir à un homme comme lui!

Henriette. Eh! ma chère mère, il n'en sera pas plus heureux, car le bonheur l'attend au milieu de nous, et il n'a qu'à revenir; il n'a qu'à vivre près de ceux qu'il chérit et qui l'aiment! Un père qui fait et partage la joie de ses enfants est millionnaire au coin de son feu.

Henri, *avec effusion.* Oh! merci, mademoiselle; encore une fois merci!

Mme Dubourg, *sévèrement.* Monsieur le futur banquier, vous devriez savoir qu'on revient de Californie chargé de billets de banque!

Henri. Quand on en revient avec des billets de banque, madame!

Henriette, *tristement.* Et quand on en revient, ma mère!

Mme Dubourg, *à part.* Décidément, ce jeune homme ne peut rester ici. (*Haut, embarrassée.*) Monsieur Henri, je suis désolée... mon grand dîner... ne peut avoir lieu ce soir... Je vous prie donc... d'agréer mes excuses...

Henri. Elle me renvoie!

Henriette, *à part.* Qu'est-ce que cela veut dire? Je me sens prête à pleurer!

Henri. Je ne vous en remercie pas moins, madame. (*Il la salue.*) Adieu, mademoiselle! (*A part.*) J'aime mieux ce congé, qui me laisse au moins l'espérance! (*Henriette s'incline tristement.*)

Mme Dubourg. Je vous reconduis, monsieur Henri! (*Ils sortent tous deux.*)

SCÈNE X.

HENRIETTE, seule.

Henriette. Quelle tristesse j'ai dans le cœur! Les paroles de ma mère me font du mal; elle se trompe, mon Dieu! J'ai tant de plaisir en songeant à Henri, que tous les trésors du monde ne me rendraient pas plus heureuse! A son retour, mon père me comprendra! S'il pouvait revenir pauvre! Oh! pas de ces idées-là, ma bonne mère

serait trop à plaindre ! Enfin, il me reste une consolation : ce grand dîner n'aura pas lieu, et ne dévorera pas en un instant le peu d'argent que j'ai gagné.

SCÈNE XI.

HENRIETTE, CATHERINE (*tenant un plumeau et un balai*).

CATHERINE. Ah ça ! encore des pleurs?

HENRIETTE. C'est toi, ma bonne Catherine !

CATHERINE. Est-ce que vous n'avez point vu M. Henri?

HENRIETTE. Au contraire, il nous quitte à l'instant !

CATHERINE. Eh bien, morguienne, ayez donc de la joie pour tout le monde ! ça sera autant de pris sur l'ennui... dans cette cour du roi Bêtaud ! Voilà-t-il pas la bourgeoise qui m'envoie frotter le salon, et qui tient plus que jamais à ses idées de gala !

HENRIETTE, *vivement*. Pour quel jour?

CATHERINE. Pour ce soir, parguienne !

HENRIETTE. Mais maman vient de dire à M. Henri que ce dîner n'aurait pas lieu.

CATHERINE. Pour lui, peut-être bien ; mais madame a ses pipe-assiettes.

HENRIETTE, *pleurant*. Oh ! mon Dieu ! c'était donc un congé, un renvoi ! Je comprends tout !

CATHERINE, *à part*. Bon ! faut que je la moleste à mon tour. (*Haut.*) Voyons, ma p'tite Henriette ! du courage, de la patience... Le temps est un grand maigre, allez ! Pardon de ma brusquerie ; mais c'est que les affronts me pleuvent dru comme graine, et ça me révolutionne, moi, de voir hurler la chandelle par les deux bouts...

HENRIETTE, *s'essuyant les yeux*. Tiens, Catherine, voici quelques broderies que j'ai faites à l'insu de ma mère. (*Elle lui remet de l'ouvrage.*) Tâche de les vendre pour payer les dettes criardes.

CATHERINE. Quel ange ! quel carabin du bon Dieu ! Et dire que la bourgeoise bat la Champagne, sans rien deviner de tout ça !

HENRIETTE. Respect aux fantaisies de ma mère ! Je travaillerai davantage, ma bonne Catherine, et je prierai pour le retour de mon père !

CATHERINE. Oh ! pour revenir, il reviendra, votre père ; mais à savoir sur quelle patte : c'est là le chic, comme dit le proverbe.

HENRIETTE. Quelqu'un ! Je me sauve, car j'ai les yeux tout rouges. (*Elle sort.*)

SCÈNE XII.

CATHERINE, ALEXIS.

ALEXIS, *entrant par le fond*. On m'a assuré que c'était ici. M. le baron Dubourg, s'il vous plaît?

CATHERINE, *à part*. Encore ce particulier !... (*Haut.*) Il n'y est pas : il est au Sacré-manteau ; je vous l'ai déjà dit...

ALEXIS, *à part, lorgnant Catherine*. C'est singulier ! ce timbre ne m'est pas du tout inconnu !

CATHERINE, *se fâchant*. Eh bien ! quand vous resterez là planté comme une lanterne...

ALEXIS. Vous ignorez quand il rentrera?

CATHERINE. Du Sacré-manteau? Dame ! il ne faut que six mois pour en revenir...

ALEXIS, *à part, lorgnant*. Décidément ce timbre m'inquiète ! (*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

CATHERINE, seule.

CATHERINE. En voilà-t-il un moustachu au goût du genre ! Si encore il apportait de l'argent ; mais je crois qu'il vient plutôt en demander. (*Elle range les meubles.*) Ah ! si la bourgeoise avait tant seulement le son d'une oie dans la tête, elle enverrait ses bulles visées à tous les diables ; elle marierait sa fille au petit jeune homme, et nous n'aurions plus à fouetter que les deux marmailles... Mais non, dans la sauce mourra le canard !... Balayons donc, puisqu'il faut balayer !... Un mauvais outil qui fait plus d'poussière qu'il n'en ôte... Bon ! v'là un pied d'chaise qui va se promener ! (*Elle l'arrange tant bien que mal.*) Impothéquer des cachemires sur les millions de Saint-Attrape-sot ! Je donnerais deux sous pour que son mari revienne. Je gage qu'il nous servira comme une cinquième roue à une carotte ! Enfin !

SCÈNE XIV.

CATHERINE, M. DUBOURG. (*M. Dubourg entre en traînant après lui une vieille valise ; il est vêtu d'un vieux pantalon rapiécé, d'une sorte de vareuse fantastique et d'un chapeau à larges bords, qui lui donne l'air d'un bandit espagnol.*)

DUBOURG. Ouf ! un siége pour reposer ma tête ! (*Il va s'asseoir sur la chaise cassée et tombe à la renverse.*)

CATHERINE. Encore un intrus ! Que veut-il, celui-là?

DUBOURG. Faire trois mille lieues pour tomber sur une chaise pareille !

CATHERINE, *croisant les bras*. Ah ça ! venez-vous casser notre mobilier, vous?

DUBOURG, *toujours assis à terre*. Quel mobilier !... C'est assez gentil pour une millionnaire !

CATHERINE. Que demandez-vous, l'aumône? Nous ne ferons rien pour vous...

DUBOURG, *ricanant*. Madame a ses pauvres?

CATHERINE. Oui, mon bonhomme ! (*A part.*) Je crois bien qu'elle a ses pauvres !

DUBOURG, *se moquant d'elle*. Charité bien ordonnée commence par soi-même, n'est-ce pas?

CATHERINE, *à part*. Qu'est-ce qu'il dit? Il a mauvaise mine ; si c'était un voleur !

DUBOURG, *se relevant et se promenant dans la chambre, en se drapant avec importance*. Ces vieilleries-là ne peuvent rester ici ! Je vais tout faire emporter !

CATHERINE, *à part*. Tout emporter? c'est un voleur ! (*Haut.*) Faut-il aller chercher la garde, à la fin?

DUBOURG. Pourquoi, ma bonne femme?

CATHERINE. Sa bonne femme !

DUBOURG. Vous m'avez bien appelé votre bonhomme !

CATHERINE, *criant*. Au voleur !

DUBOURG, *faisant un geste comique de menace*. Malheureuse !

CATHERINE, *hurlant*. Au voleur ! à l'assassin !

DUBOURG, *riant, à part*. Allons, ça va bien ! ça va bien ! (*Criant avec elle.*) Au voleur ! au voleur !

CATHERINE, *à genoux*. Ah ! monsieur le brigand, épargnez ma pauvre maîtresse ! Miséricorde, Dieu du ciel !

DUBOURG, *à part*. Hein ! comme un honnête homme peut ressembler à un bandit !

SCÈNE XV.

M. DUBOURG, CATHERINE, Mme DUBOURG.

Mme DUBOURG, *entrant par la gauche*. Quel est ce tapage?

CATHERINE. Seigneur Jésus! c'est quelque forçat; madame.

DUBOURG, *à part*. La voilà!

Mme DUBOURG, *sans reconnaître son mari*. Ah! mon Dieu! on sait déjà que nous sommes millionnaires! on vient nous piller!

DUBOURG, *saluant avec majesté*. Madame!

Mme DUBOURG ET CATHERINE, *courant de tous côtés*. Au secours! à la garde!

SCÈNE XVI.

M. DUBOURG, CATHERINE, Mme DUBOURG, MARGUERITE, PAUL, HENRIETTE. (*Ils accourent de tous côtés.*)

HENRIETTE. Qu'avez-vous? qu'arrive-t-il?

LES ENFANTS. Ah! maman! maman!

CATHERINE, *suppliant*. Grâce!

LES ENFANTS, *avec un cri de joie*. Tiens! papa! mais c'est papa! (*Ils sautent à son cou.*)

HENRIETTE. Mon père! (*Même jeu.*)

DUBOURG. O voix de la nature! Ils m'ont reconnu les premiers!

Mme DUBOURG. Lui! lui! Dubourg?

CATHERINE. Ça! le bourgeois!

DUBOURG, *solennellement*. Moi-même! en chair et en os; surtout en os, comme vous voyez...

Mme DUBOURG, *se jetant dans ses bras*. Ah! mon pauvre mari!

CATHERINE, *à part*. Il a donc laissé ses millions au bas de l'escalier! (*Embrassements. — Tableau.*)



Henriette et Clara (scène XIII). « Des diamants, mademoiselle ». Dessin de M. Tony Johannot.

LES ENFANTS. Papa, nous apportes-tu des joujoux en or?

Mme DUBOURG. Hélas! mon ami, je crains de deviner!... (*Elle s'assied.*)

HENRIETTE. Ma pauvre mère! (*Moment de silence.*)

DUBOURG. Décidément, Meyerbeer est un grand homme. (*Chantant.*) Et l'or, l'or n'est rien qu'une chimère!

Mme DUBOURG, *à part*. Quelle étrange humeur! Serait-il devenu fou?

DUBOURG. Qu'est-ce que ce vil métal qui se volatilise si promptement! Il ne vaut pas les travaux qu'il coûte pour l'acquérir, ni les soucis qu'il cause à garder!

HENRIETTE, *affectueusement*. Mon père, vous êtes bien fatigué, sans doute! Ne voulez-vous pas vous reposer?

DUBOURG, *futilement*. Moi, fatigué! et de quoi? J'arrive les poches vides, l'estomac vide et la cervelle vide! Jamais je n'ai été si léger qu'aujourd'hui! Je ne craignais qu'une chose, c'était d'être enlevé par le vent!

CATHERINE. Monsieur voudrait-il déjeuner?

DUBOURG. Eh bien, ma bonne femme, vous n'avez plus peur de moi? Ai-je encore l'air de venir voler quelqu'un?

CATHERINE. Ma fine, vous n'avez point l'air de pouvoir être volé non plus!

Dubourg. Privilége immense de ma position sociale! (*A sa femme.*) Allons, ma chère amie, ne nous désolons point! je ne suis pas revenu sans quelque chose. J'ai apporté avec moi...

Mme Dubourg, *vivement.* Quoi donc?

Dubourg. Des convictions éminemment philosophiques sur l'instabilité des choses humaines, sur la grandeur et la décadence des Romains en général et des colons en particulier. Si tu savais combien la richesse est peu de chose, quand on ne manque de rien! — Paul, donne-moi un mouchoir. (*Paul obéit.*) Eh bien, elle a encore moins d'importance quand on manque de tout!

Henriette, *tristement.* Si ma pauvre mère ne pleurait pas tant, je serais aussi philosophe que mon père.

Dubourg. La fortune ne fait pas le bonheur, mais elle y contribue, a dit je ne sais quel millionnaire, qui était évidemment partial et prévenu; moi, j'imagine au contraire que le bonheur fait la fortune! Les gens qui se contentent de peu sont enviés de tous, juge de ceux qui se contentent de rien! — La bonne, veillez au déjeuner! — J'ai une faim de loup. — Je quitte le radeau de la *Méduse!* — Ah! qu'on est riche, quand on peut se nourrir de réflexions! — Un bifteck de temps à autre ne gâte rien. — La bonne, mettez des pommes autour; — mais la philosophie, — qu'il soit saignant, au moins, — voilà la vraie nourriture de l'homme! — *Vanitas va* (*Avec un geste impératif à Catherine.*) *nitatum.*

Catherine, *à part.* Pourquoi qu'il m'appelle *nitatum?*



M. Dubourg transformé (scène XXIV). « Puisez dans cette valise. » Dessin de M. Tony Johannot.

Mme Dubourg, *consternée.* Adieu, mes rêves! Que vais-je devenir?

Dubourg, *à part.* La leçon est-elle assez complète?

Les enfants. Maman, il ne faut pas pleurer, tu vois bien que nous t'embrassons!

Henriette, *consolant l'un et l'autre.* Ma pauvre mère, mon bon père, où donc serait le bonheur, s'il n'était dans notre réunion, après cette longue absence? N'est-ce rien de retrouver sa famille entière, et de n'avoir à regretter les baisers de personne? Regarde, comme nous te pressons dans nos bras! Voyez Paul, Marguerite, qui ne comprennent pas votre douleur en présence du retour de leur père! — La famille, c'est la véritable richesse. — Voyez comme vous êtes riches tous deux!

Dubourg, *l'embrassant avec effusion.* Excellente fille, toujours la même!

Henriette. Nous travaillerons tous, et vous donnerons l'aisance que les spéculations vous refusent.

Paul. Je sais écrire, moi, d'abord!

Marguerite. Et moi, je lis les grosses lettres!

Catherine. Et moi, je sais mettre le pot-au-feu, et je ne vous quitterai jamais!

HENRIETTE, *bas à Catherine.* Fais en sorte qu'Henri apprenne ce qui se passe.

CATHERINE, *bas.* Ça ne sera pas long, allez. Il était tout à l'heure encore sous les fenêtres. (*A part, tirant de sa poche la lettre qu'Henri lui a donnée.*) Ah ça, mais j'y pense, moi ! Cette lettre qu'il m'a laissée pour elle... voilà le moment, ou jamais, de la lui remettre. (*Bas à Henriette.*) Prenez toujours ça, mamzelle, en attendant le jeune homme. (*Elle sort.*)

HENRIETTE, *lisant rapidement.* Un billet d'Henri ! Que vois-je? oh! noble cœur! Mais non, jamais! maintenant c'est impossible ! Il ne faut pas qu'il vienne ! Catherine ! — Elle est partie, ô mon Dieu !

DUBOURG. Voyons, mes petits enfants, laissez-moi causer avec votre mère. (*A Clara.*) Et vous, mademoiselle, servez-moi chaud et tôt!... (*Tous sortent, à l'exception de Dubourg et de sa femme.*)

SCÈNE XVII.

M. DUBOURG, Mme DUBOURG. (*Ils se contemplent d'abord sans se parler.*)

Mme DUBOURG, *à part.* Quel retour et quel tête-à-tête ! Et tous mes achats! toutes mes dettes!... Mais c'est plus que la misère ! c'est la faillite!

DUBOURG, *d'un air très-dégagé.* Eh bien, ma chère amie, comment vont nos petites affaires? As-tu économisé pendant mon absence?

Mme DUBOURG. Economisé... quoi?

DUBOURG. Pas même des dettes? Alors, la position est claire ! rien dans les mains, rien dans les poches! Qu'as-tu donc fait en ces trois années? Tu as rêvé de beaux rêves, n'est-ce pas? Tu n'auras été malheureuse que la moitié du temps, un an et demi!

Mme DUBOURG, *à part.* Quelle insouciance! Je ne le reconnais plus!

DUBOURG. Voici, ma chère, le cas de rêver, ou jamais. Surtout, pas de désespoir; prenons le temps comme il vient, et la fortune... comme elle ne vient pas!... Henriette a des talents d'agrément! cela nous servira.

Mme DUBOURG. J'ai fait de notre fille une grande dame; n'attends d'elle aucun secours.

DUBOURG, *à part.* Ce n'est pas ce qui m'a paru ! (*Haut.*) Eh bien, croisons-nous les bras!... l'aisance nous arrivera un jour ou l'autre sous la forme d'un héritage! Est-ce que nous n'avons pas quelque parent octogénaire? non! Mais nous sommes donc sans le sou? Tant mieux encore! nous ne devrons qu'à nous notre élévation future!

Mme DUBOURG, *avec accablement.* Tiens! ne parle pas ainsi, tu me tuerais!

DUBOURG. Comment! tu ne sais pas planer au-dessus de ces petitesses ! tu as peur de la misère ! la pauvreté, je ne dis pas ; c'est un mal de naissance ! Mais la misère, c'est la pierre de touche des âmes riches !

Mme DUBOURG. Oh ! c'est plus fort que moi! je n'y tiens plus! Mais qu'as-tu fait dans ce maudit pays?

DUBOURG. Toutes sortes de métiers où, comme à Paris, j'ai rencontré une concurrence effroyable. J'ai déchargé les marchandises des navires, porté les fardeaux, fait les commissions en ville ; la chance m'a été favorable pendant trois mois; je gardais les vaches : c'est un emploi assez bien rétribué. Quant à ramasser de l'or, il n'y fallait pas songer, à moins d'être déjà millionnaire, pour acheter les *placers* lucratifs, faire confectionner les instruments indispensables, payer les journées des ouvriers, solder les interminables frais de justice des éternels procès que l'on perd chaque jour; sans parler des haines, des vengeances, des incendies, des vols, des attaques, des pillages, qui se résument par de longues colonnes de chiffres ajoutés au passif! J'ai donc dû faire œuvre de mes deux mains, gagner mon pain à la sueur de mes épaules, et me trouver excessivement privilégié quand je voyais un poëte balayer les rues et un homme d'Etat cirer les bottes. Juge donc si maintenant que je suis en France, malgré la faim et les guenilles, je n'ai pas le droit de me trouver heureux !

Mme DUBOURG, *avec vivacité.* Mais tu n'entends donc pas déjà nos créanciers hurlant à la porte ?

DUBOURG. Nos créanciers?

Mme DUBOURG. Hélas! la saisie est maîtresse ici ; mais je n'attendrai pas qu'elle commence! Ces cachemires, ces robes, je vais tout renvoyer chez les marchands. (*Se tordant les bras.*) Oh ! quel triomphe pour Mme Dubuisson ! (*Elle va plier le châle.*)

DUBOURG, *l'arrêtant.* Un moment, madame Dubourg; tu veux donc perdre mon crédit !

Mme DUBOURG. Mais comment payer ces fournisseurs?

DUBOURG, *majestueusement.* N'ai-je pas ma signature? Une signature très-bien mise, ma foi, et qui vient de Californie !

Mme DUBOURG. Et aux époques d'échéance elle sera forcée d'y retourner, n'est-ce pas?

DUBOURG. Mais non ! nous attendrons les créanciers de pied ferme.

Mme DUBOURG. Et tu crois qu'ils s'en iront comme ils seront venus ?

DUBOURG, *solennellement.* Règle générale : un créancier qui vient par la porte s'en va toujours par la fenêtre! Est-ce que nos gens ne seront pas là ?

Mme DUBOURG. Oh ! mon Dieu ! plus de doute, le malheur lui a fait perdre la raison !

DUBOURG. Tu hésites, femme incrédule ! Ai-je donc été en Californie pour rien? Non pas! Je suis à la hauteur de toutes les positions sociales et de tous les besoins de la vie domestique! Je serai à la fois mon laquais, mon cocher, mon groom, ma femme de chambre, ma cuisinière, ma société, ma voiture, mes chevaux; et par ma gaieté, mon insouciance et mon toupet, je damerai le pion aux aristocraties les plus financières de notre beau pays de France ! Vois donc si le déjeuner s'apprête et si l'on a convenablement accommodé mes épigrammes de volaille aux pointes d'asperges !

Mme DUBOURG. Il est positivement fou! Sortons, je ne puis plus y tenir. (*Elle sort par la gauche, en levant les mains au ciel.*)

SCÈNE XVIII.

DUBOURG, seul.

DUBOURG. (*Immense éclat de rire.*) Ah ! ah ! ah !... La pauvre femme !... J'ai peut-être un peu forcé la douche ! aussi elle a bien fait de sortir; mon secret allait m'échapper, et mon coup de théâtre eût fait fiasco. Ruiné? moi, ruiné ?... quand je reviens riche à tout jamais; quand ce portefeuille contient un million à escompter ce soir ! Ah ! la chance, si hostile jusqu' alors, m'a tendu la main là-bas! Oui, la chance, je peux le dire; car je me suis livré aux spéculations les plus folles, aux trafics les aventureux. (*S'exaltant.*) Et ma veine n'est pas au bout, je le sens! Oh! comme ici je vais exploiter cette fortune, la tripler et la quintupler, jusqu'à ce que je n'en

connaisse plus le chiffre !... Va, ma chère femme, tu seras contente de moi ! Et toi, ma bonne Henriette, tu t'appelleras, dans huit jours, la princesse de... Justement, voilà l'homme !

SCÈNE XIX.

DUBOURG, ALEXIS.

ALEXIS. (*Même jeu que les deux premières fois.*) M. le baron Dubourg, s'il vous plaît ?

DUBOURG. Eh ! c'est ce cher prince...

ALEXIS, *ne le reconnaissant pas.* Je demande M. le baron Dubourg ?

DUBOURG, *s'inclinant.* Vous le voyez en personne. Monseigneur veut-il me permettre un doigt de toilette ?

ALEXIS, *reculant et lorgnant.* Vous, Dubourg ! ah ! fi donc ! Et que signifie cette métamorphose ?

DUBOURG. Une surprise, cher prince, une fantaisie, une étude de mœurs !... J'arrive à l'instant, et je me présente à ma famille comme ruiné...

ALEXIS, *vivement.* Entre nous, vous ne l'êtes pas... réellement ?

DUBOURG, *riant.* Cela me paraîtrait difficile ! et la fatalité même y perdrait son latin. (*Tirant son porte-feuille.*) Mes millions sont là.

ALEXIS. Permettez que je leur serre la main. (*Il presse le porte-feuille entre ses deux mains.*) Vous êtes donc resté quelques jours à Nantes ?

DUBOURG. Sans doute ; je n'étais pas aussi libre que vous, mon cher Salsificoff. A bord de la *Cérès*, où nous avons fait connaissance, vous voyagiez comme un prince, revenant d'Amérique aussi riche que vous y étiez allé...

ALEXIS. Effectivement ; je parcourais l'Océan pour mon plaisir !

DUBOURG. Mais, moi, j'avais des affaires d'intérêt à régler à Nantes... Ah ! c'est que la richesse ne m'a point bercé dans mes langes ! Ce n'est pas comme vous, monseigneur, qui êtes né tel que vous voilà...

ALEXIS. Moi ? je n'ai même pas souvenir d'avoir été enfant ! il me semble que je ne suis point venu au monde, mais que le monde est venu à moi. Il paraît que j'ai toujours eu cet œil vif, cette démarche aristocratique, cette figure régulièrement... (*Il pirouette.*)

DUBOURG. A qui le dites-vous ? dès que je vous ai vu, à vingt-cinq pas, je me suis écrié : — Voilà un prince !

ALEXIS. Mais vous-même, baron, vous respirez un certain parfum de race...

DUBOURG. Au fait, on prétend que je suis d'une très-ancienne famille. (*A part.*) Je descends d'Adam et d'Eve... par les femmes !

ALEXIS, *négligemment.* Voyez-vous, nous autres grands seigneurs, nous avons je ne sais quoi qui nous distingue à première vue ! mes amis, vous le savez, affirment que je sors de la grande Catherine de Russie, et que j'ai mille paysans à manger par jour ?

DUBOURG. Mille paysans ! corbleu ! il y aurait des affaires d'or à faire là-dessus ! on pourrait sans doute défricher ces paysans... Enfin, monseigneur, quand j'aurai l'honneur de vous avoir pour gendre, nous verrons à devenir milliardaires !... L'argent, c'est tout ! honneur, considération, vertu ! c'est lui que le monde canonise !... N'est-ce pas un grand saint que cinq millions ?

ALEXIS, *riant.* Fort joli ! fort joli ! Quand votre fille aura-t-elle l'honneur de m'être présentée ?

DUBOURG. A l'instant, prince. Mais, d'abord, il faut qu'elle sache la vérité, et connaisse ma nouvelle fortune.

ALEXIS. Sans doute ; je veux être prisé pour moi-même... Vous vous êtes assuré que son cœur est libre ?

DUBOURG. Cela va sans dire...

ALEXIS. Ainsi il m'appartiendra tout entier ?

DUBOURG. Le cœur est le capital de cette société en commandite qu'on nomme le mariage ; du moment que vous en achetez toutes les actions, vous devenez le seul gérant responsable.

ALEXIS. Vous êtes d'une force remarquable, baron ; vous estimez philosophiquement que l'argent fait le bonheur.

DUBOURG. L'argent, et la manière de s'en servir !

ALEXIS, *s'embrouillant.* Au fait, pourquoi les pauvres ne sont-ils pas heureux ? parce qu'ils n'ont pas d'argent ; s'ils avaient de l'argent, ils ne seraient pas pauvres, et, n'étant pas pauvres... ils auraient de l'argent... Vous me saisissez...

DUBOURG. Admirablement.

ALEXIS. Mon cher beau-père, j'oubliais une chose ; vous aurez quelques réformes à faire ici.

DUBOURG. J'achète un hôtel, des chevaux, des voitures !

ALEXIS. Renouvelez également votre valetaille ! ayez des gens de haute livrée... Je vous dirai que je me suis déjà présenté plusieurs fois.

DUBOURG, *s'inclinant.* Monseigneur...

ALEXIS. Et que j'ai été mal reçu par une sorte de cuisinière... (*A part.*) celle dont le timbre...

DUBOURG. Elle se nomme Catherine, je crois, et vient d'Auxerre en Bourgogne.

ALEXIS, *à part.* Catherine ! Auxerre !... Malédiction ! le timbre ne m'a point trompé ! c'est bien ma tante !

DUBOURG. Je vais la sonner et la chasser devant vous.

ALEXIS, *le retenant, avec effroi.* Devant moi ! non, c'est inutile, ce serait inconvenant... Je désire seulement ne plus la rencontrer ici... Ah ! je tiens à cela, par exemple ! j'ai la faiblesse d'y tenir absolument... C'est une question de nerfs...

DUBOURG. Alors je vais l'envoyer en commission pendant que vous êtes ici, et, à son retour, je l'expulse irrévocablement.

ALEXIS, *à part, respirant.* A la bonne heure. (*Haut.*) Vous aurez sauvé les formes... Ah ! qu'il me tarde de voir la future princesse Salsificoff !

DUBOURG. Quelqu'un ! (*Allant à la porte du fond.*) Ma femme !... Monseigneur, veuillez passer dans mon cabinet ; nous reparaîtrons quand j'aurai dépouillé ma chrysalide.

(*Ils sortent par la droite en se faisant toutes sortes de salutations.*)

SCÈNE XXI.

Mme DUBOURG, HENRI (*entrant par le fond*).

HENRI. Dès que j'ai su le malheur qui vous frappe, madame, jai voulu mettre tout ce que je possède à votre disposition.

Mme DUBOURG, *s'éventant.* Ah ! monsieur, quelle affreuse chose que la ruine !... Ah ! j'ai reçu là un coup dont je ne me relèverai pas !

HENRI. Un peu de force et de courage ! ne sort-on pas des positions les plus désespérées ?

Mme DUBOURG. La nôtre n'est pas seulement désespérée, elle est perdue sans ressource...

HENRI, *insistant.* Laissez-moi vous détromper et travailler pour vous, madame ; car, moi, j'ai confiance

dans l'avenir! laissez-moi vous mettre à même de songer à demain sans vous préoccuper d'aujourd'hui; laissez-moi surtout consoler ce pauvre M. Dubourg.

Mme Dubourg. M. Dubourg! il se console bien tout seul, allez!... Ce qui m'achève, c'est justement son insouciance!... Prendre si gaiement une si horrible infortune! Oh! les hommes!... Est-ce qu'on peut s'habituer à ne plus porter de dentelles et de cachemires..., surtout quand on n'en a jamais porté... et qu'on a été sur le point de le faire!

Henri. Mais, madame, répondez-moi, de grâce!... Le temps presse, le moindre retard peut vous être fatal... Madame, acceptez! c'est au nom de vos enfants...

Mme Dubourg. En vérité, monsieur, je ne sais... (*Elle hésite.*)

Henri. Oh! merci, vous me rendez bien heureux, et je cours... (*Fausse sortie.*)

SCÈNE XX.

Mme DUBOURG, HENRI, HENRIETTE.

Henriette, *paraissant à la porte du fond.* Arrêtez! c'est impossible, monsieur Henri!

Henri. Mademoiselle..., vous avez entendu...

Henriette. Non; mais Catherine m'a remis cette lettre que vous m'aviez adressée.

Henri. Catherine, en effet...

Henriette. Lisez, ma mère...

Mme Dubourg. «Mademoiselle, si je suis obligé de m'é-« loigner de vous, et si mes tristes pressentiments se réa-« lisent, je veux être assuré que, pour quelque temps du « moins, la pauvreté ne s'appesantira pas sur vous. Per-« mettez-moi donc de déposer, avec ce titre de rentes, « tout ce que je possède à vos pieds...» (*Elle laisse tomber la lettre.*) Ah! l'excellent jeune homme!

Henri, *vivement, relevant et offrant le titre.* Eh bien! madame, mademoiselle...

Henriette, *noblement.* Monsieur Henri, nous sommes ruinés; mon plus grand bonheur serait de reconnaître votre admirable sacrifice, de consacrer ma vie entière à vous rendre heureux; et, si mon père nous eût rapporté quelque aisance, ma mère vous dirait: —Voilà la main de ma fille! et je la laisserais dire avec une joie profonde.

Henri. Mademoiselle...

Henriette. Mais je ne puis vous faire épouser un désastre irréparable; je ne puis mettre à votre charge toute une famille sans ressource et sans espoir!

Henri, *avec chaleur.* Ne comptez-vous donc pas sur mon courage autant que sur mon cœur?

Henriette. Je ne me résignerai jamais à imposer mon malheur à l'homme que j'aime...

Henri, *courant à elle.* Henriette, au nom du Ciel!...

Henriette, *sérieusement.* C'est impossible!... (*Repoussant une dernière fois le titre.*) Adieu...

SCÈNE XXII.

Mme DUBOURG, HENRI, HENRIETTE, PAUL, MARGUERITE, CLARA. (*Ils entrent par le fond.*)

Les enfants. Tiens! voilà notre bon ami! (*Ils courent à Henri, qui les embrasse tristement.*)

Clara, *effarée.* Madame! mademoiselle! il y a là une couturière, une modiste, un tapissier, un marchand de châles, qui font un bruit d'enfer pour vous voir. Ma mère est allée porter une lettre de M. Dubourg... Il m'a été impossible de les empêcher d'entrer...

Mme Dubourg, *à part.* Voilà la crise!... (*Haut, impatientée.*) C'est bien!... qu'ils attendent... Je vais..., je...

Clara, *à demi-voix.* Ils déclarent qu'ils ne sortiront pas d'ici avant d'avoir été payés.

Henriette. Mon Dieu! mon Dieu!...

Henri. Laissez-moi faire, madame! A bientôt, mademoiselle!

Henriette. Henri! je vous défends...

Henri. Et moi, je vous désobéis!... (*Il sort rapidement, suivi de Clara.*)

SCÈNE XXIII.

Mme DUBOURG, HENRIETTE, PAUL, MARGUERITE, puis CLARA. (*Pendant que Mme Dubourg et Henriette se regardent consternées, les enfants courent çà et là dans la chambre, touchant à tout, et, en dernier lieu, ouvrent sur le devant de la scène la vieille valise de leur père.*)

Henriette, *s'essuyant les yeux.* Maman, mon pauvre père était épuisé de fatigue... Son déjeuner, du moins, est-il prêt?

Mme Dubourg, *éperdue.* Je ne sais..., je...

Henriette, *à part.* Oh! je souffre! Que va faire Henri?

Mme Dubourg. Il faut appeler Catherine et savoir...

Henriette. Vous oubliez que Catherine est sortie. (*Appelant.*) Clara! Ah! ma foi, je servirai mon père moi-même... Il faut que je m'y habitue désormais... (*Energiquement.*) Et tu verras qu'avec de l'ordre et du courage nous nous tirerons de l'abîme où nous sommes!...

Mme Dubourg. Hélas! que Dieu t'entende!

Paul, *arrêtant Henriette au passage.* Oh! que c'est joli! Vois-tu, Henriette?

Marguerite. Maman, regarde donc! (*Ils tirent différents objets de la valise.*)

Mme Dubourg, *bondissant de surprise.* Un cachemire!

Henriette. Un écrin!

Clara, *qui vient d'accourir.* Des diamants, mademoiselle! une parure complète!

Mme Dubourg. Des dentelles!

Henriette. Grand Dieu! je tremble!... Est-ce que...

Mme Dubourg, *hors d'elle.* Ma fille..., je comprends...; ton père... a voulu... C'est la fortune qui revient... Oh! ma tête se perd!... je suis folle!... Ah! (*Elle embrasse Henriette avec délire.*)

Henriette, *vivement.* Clara! cours arrêter... et prévenir M. Henri... (*Clara sort.*)

SCÈNE XXIV.

Mme DUBOURG, HENRIETTE, PAUL, MARGUERITE, DUBOURG, ALEXIS. (*Dubourg, transformé de pied en cap, et Alexis entrent par le fond.*)

Dubourg, *à sa femme.* Me pardonneras-tu de t'avoir éprouvée?

Mme Dubourg, *avec un cri.* Nous sommes riches! Ah! je vais mourir de bonheur!

Dubourg, *les embrassant.* Ma femme! mon Henriette bien-aimée! mes enfants! oui, nous sommes riches, riches à millions!

Henriette. Oh! pourquoi ce mot me frappe-t-il au cœur?

Alexis, *lorgnant Henriette.* Pas mal! pas mal!

Dubourg, *à sa femme.* Tiens, ma chère amie, enveloppe-

toi de ce cachemire des Indes!... Tiens, mon Henriette, orne ton front charmant de ces parures!... Mes enfants, puisez les trésors dans cette valise enchantée; quand il n'y en aura plus, il y en aura encore!

LES ENFANTS. Merci, mon petit papa! merci! merci! (*Ils lui sautent au cou.*)

Mme DUBOURG, *se parant*. Que tout cela est beau! que tout cela est magnifique! Eclipsée madame Dubuisson! Et moi qui avais pu soupçonner ton génie; ah! mon ami, pardonne-moi! ton pardon seul manque à notre bonheur!

HENRIETTE. Notre bonheur! hélas! sera-t-il pour tout le monde?

DUBOURG. Indulgence plénière. Mais d'abord, ma chère femme, permets-moi de te présenter un gendre, et toi, ma chère Henriette, de te présenter un mari.

ALEXIS, *saluant et lorgnant*. Madame, mademoiselle... (*A part.*) Pas mal! pas mal!

DUBOURG, *solennellement*. Monseigneur le prince Alexis



Catherine (scène XIII). Dessin de M. Eugène Forest.

Salsificof, descendant de la grande impératrice Catherine de Russie, et boyard particulièrement distingué par sa majesté Nicolas.

Mme DUBOURG, *délirant de plus en plus*. Un boyard! ma fille sera boyarde! Pour le coup, la tête me tourne! Vous nous épousez, monseigneur? Dieu! qu'il est bien! Votre main, mon gendre!

HENRIETTE, *accablée*. Oh! ma mère a bien peu de mémoire au cœur!

DUBOURG. Monseigneur, comme vous voyez, n'est pas ce que je ramène de moins précieux de la Californie!...

ALEXIS, *posant*. Oui, madame, je suis... enchanté... de faire... votre connaissance. Pendant notre retour, M. le baron m'a longuement entretenu de sa position sociale et de sa fille : l'une et l'autre me vont!

Mme DUBOURG. Que le Ciel en soit béni! Vous nous ferez venir des fourrures, monsieur le prince russe!... Moi, j'adore les fourrures; il me faut un manchon en vraie martre. Celui de Mme Dubuisson est en fausse! Tu ne sais pas, Henriette? je te ferai doubler un talma en hermine. En attendant, mon ami, nous fêterons dignement ton retour. Je savais bien que tu reviendrais en triomphe, et j'avais tout préparé pour te recevoir triomphalement!... J'invite toute la ville à dîner!... Ah! vous en serez,

madame Dubuisson! madame Dubuisson!... Monseigneur le prince russe de Salsificof!!...

ALEXIS. Madame, je suis de plus en plus flatté... de faire... votre connaissance.

Mme DUBOURG, *appelant.* Catherine! où est Catherine?

ALEXIS, *à part.* Ah! fichtre!

DUBOURG. Catherine est en course; mais je la remercierai à son retour : ce n'est plus à des gens de notre valeur qu'une pareille livrée peut convenir. Sais-tu qu'à San-Francisco j'étais servi par des banquiers sans condition, qui ne rougissaient pas de monter derrière mes carrosses! (*Avec une exaltation croissant jusqu'au paroxysme.*) Oh! c'est que j'étais tout-puissant dans ce pays où l'or fait la toute-puissance. J'ai senti là que la fortune devenait mon esclave; les spéculations les plus fantastiques m'ont réussi; j'ai fait des opérations sur l'habillement, la nourriture, le logement, la respiration des mineurs; j'ai acheté d'immenses terrains aurifères, d'où j'ai extrait le crédit et la considération; j'ai accaparé la pluie qui tombait sur ces terrains brûlants, et le vent qui emportait les navires vers l'Ancien-Monde! Oui, la spéculation s'est incarnée en ma personne, et je viens m'exercer ici sur un champ plus vaste et plus productif; je veux transporter à Paris les terrains de San-Francisco, délivrer les chercheurs d'or du danger des voyages, faire couler le Sacramento dans le lit de la Seine; en un mot, je vais acheter les montagnes de la Californie en bloc, les apporter en France, et les fouiller au sein même de la capitale! L'Europe entière me prendra des actions, et l'empereur Nicolas s'agenouillera pour en obtenir; n'est-ce pas, monsieur Salsificof?

Mme DUBOURG. Ah! mon ami!... embrasse-moi!... encore! encore!... Embrassez-moi, mon gendre!... Que c'est superbe un boyard au naturel! Vous ne savez pas ce que nous ferons? Nous retiendrons demain la plus belle loge de l'Opéra, et nous y apparaîtrons tous ensemble en grande toilette à la représentation du *Juif errant.* Ce sera notre entrée dans le monde! (*Pendant toute cette scène, Henriette est restée absorbée comme dans un mauvais rêve.*)

SCÈNE XXV.

Mme DUBOURG, HENRIETTE, PAUL, MARGUERITE, DUBOURG, ALEXIS, HENRI.

HENRI, *entrant par le fond.* Madame Dubourg, ne craignez plus rien, voici vos mémoires que vous me pardonnerez d'avoir acquittés.

Mme DUBOURG, *étourdiment.* Hein! qu'est-ce que c'est?

DUBOURG. Que veut monsieur?

ALEXIS, *lorgnant.* D'où sort monsieur?

HENRIETTE, *bravement.* C'est M. Henri Frémont, mon fiancé, mon père!

DUBOURG. Qu'est-ce que cela veut dire, madame Dubourg?

HENRI. Monsieur Dubourg! Quelle transformation! Oh! permettez-moi de...

DUBOURG. Assez, monsieur. Vous avez osé prétendre à la main de ma fille?

HENRI, *à Mme Dubourg.* Madame...

Mme DUBOURG, *embarrassée.* Mon Dieu, monsieur, notre position, la richesse..., un prince russe..., et puis l'empereur Nicolas...

DUBOURG. Monsieur, je vous remercie de l'intérêt que vous avez porté à ma famille, car je crois comprendre votre dévouement, et je m'acquitterai ce soir même envers vous... Mais, avant mon retour, j'avais disposé de la main de ma fille; vous comprenez donc que nous sommes désolés... et millionnaires...

ALEXIS. Et c'est moi qui suis le prince Alexis Salsificof, descendant, selon mes amis, de...

HENRIETTE, *tombant sur une chaise.* Oh! mon père, vous m'aurez tuée!

HENRI. Monsieur, n'aurez-vous pas pitié d'un ange qui se meurt, et qui, sans votre ambition, aurait trouvé le bonheur dans mon humble fortune!

DUBOURG. Ma fille se consolera, monsieur, d'avoir la Californie pour dot. Toute insistance serait déplacée... Pardonnez-moi, prince, cet incident saugrenu.

ALEXIS. Je pardonne!

HENRIETTE. A moi, ma mère! ma mère!

Mme DUBOURG. Nous sommes millionnaires, ma fille!

HENRI, *avec force.* Ah! prenez garde, monsieur et madame Dubourg! le bonheur n'est pas doublé d'argent ni cousu d'or, et la fortune qui revient de la Californie tourne sur une roue inconstante...

DUBOURG. Encore une fois, monsieur, assez! J'ai déjà eu l'honneur de vous dire...

SCÈNE XXVI.

Mme DUBOURG, HENRIETTE, PAUL, MARGUERITE, DUBOURG, ALEXIS, HENRI, CATHERINE, CLARA.

CATHERINE, *entrant brusquement par le fond.* Ah! quel malheur! ah! quel bonheur! ah! quel malheur!

ALEXIS, *pétrifié, à part.* Ma tante! (*Se retournant et rencontrant Clara.*) Ma cousine! Pris entre deux feux!... Tâchons de filer!... (*Jusqu'à la fin de la scène, il cherche à sortir, sans pouvoir en venir à bout.*)

DUBOURG. Qu'est-ce donc?

CATHERINE. Ce bout de lettre que vous m'avez donné...

DUBOURG. Eh bien, je prévenais mon banquier qu'il eût à escompter mes traites.

CATHERINE. Oui-dà! mais bonsoir la compagnie; la boutique est fermée!

DUBOURG, *stupéfait.* Fermée! la maison Edward!

HENRI. Ciel! la maison Edward! elle vient de suspendre ses payements; c'est plus qu'une faillite, c'est une banqueroute frauduleuse! (*Dubourg tombe anéanti.*)

HENRIETTE. Mon père!

Mme DUBOURG. Nous sommes encore ruinés?

DUBOURG. Ruinés à fond et sans retour! Toutes mes valeurs étaient là, et cette faillite entraînera toutes les banques d'Amérique.

CATHERINE. Les ours se suivent et ne se ressemblent pas!

HENRI, *après un silence.* Mademoiselle Henriette, notre tour revient.

HENRIETE. Eh bien, oui! Mon père, laisserez-vous votre fille relever votre bonheur, à force de courage et d'affection?

DUBOURG, *à Alexis.* Monseigneur de Salsificof, nous n'avons plus d'espoir qu'en vous!

ALEXIS. Je suis désolé, monsieur..., d'avoir fait... votre connaissance. (*A part.*) Tâchons de filer!

CLARA, *l'observant.* Ah! mon Dieu!.. mais cette figure ne m'est pas étrangère!

CATHERINE, *de même.* M'est avis que cette face me revient comme un recors.

ALEXIS. Je suis trop honoré..., véritablement..., mais... (*A part.*) Tâchons de filer!

LES ENFANTS. Monsieur le prince russe, ne t'en va pas;

tu ne t'en iras pas! tu nous as promis des gâteaux! (*Ils le font asseoir, sautent sur ses genoux, lui tirent la barbe et les cheveux, si bien qu'il leur vient une perruque à la main.*)

CATHERINE, *avec un cri.* Miséricorde! mon neveu! mon neveu, qui a été escalpé par les Zottentots!

ALEXIS. Je suis pincé!

CLARA, *courant à lui.* Mon cousin! mon cher cousin!

M., Mme DUBOURG et HENRIETTE. Son neveu! son cousin!

HENRI, *montrant la cuisinière.* Ah! ah! voilà donc la grande Catherine de qui descend Son Altesse!

CATHERINE. Je te tiens enfin, mauvais sujet! Et tu oses donner dans le noblion!

ALEXIS, *confus.* Ce n'est pas moi..., c'est monsieur... qui m'appelait prince...

DUBOURG, *de même.* Et c'est monsieur... qui m'appelait baron...

CATHERINE. Oui, l'occasion fait le marron, et les œufs font la paire, comme dit le proverbe; mais je suis sûre que tu es gueux comme Job, et que tu n'as pas seulement mes cent écus à me rendre?

ALEXIS. Ma tante..., les destins et les flots sont changeants.

HENRI. Allons, monsieur Dubourg! vous avez fait un rêve d'enfant! sachez vous réveiller en homme... Vous avez pris l'ombre pour le corps et les mannequins pour des princes russes... Pauvre et riche deux fois en un jour, vous savez ce que valent les châteaux en Californie... Rien n'est perdu, puisqu'il vous reste votre raison, votre famille...

CATHERINE, *qui est allée chercher une cassette dans un coin, avec une intention matoise.* Et ce coffret que vous aviez laissé à la bourgeoise en partant....; m'est avis qu'il doit recéler quelque magot... Dans les petites peaux sont les bons enfants...

DUBOURG, *prenant la cassette.* Ce coffret...? je ne me souviens plus...

Mme DUBOURG. Si c'était un trésor!...

DUBOURG, *ouvrant la cassette et en tirant un compas, une équerre, un plomb à niveau, etc.* Mes instruments d'architecte! (*Avec force et conviction, et comme un homme dégrisé.*) Oui, c'est un trésor, en effet! Le trésor qui brave les revers et les faillites! L'intelligence, la patience et le travail!... Soyez béni, mon Dieu, de ce trait de lumière! (*Pressant les outils sur son cœur.*) Je reprends mon état, et ne le quitterai plus! Voilà la vraie richesse!

HENRIETTE, *se jetant dans ses bras.* Oh! merci! merci, mon père!

DUBOURG. Ta main, Henriette; la vôtre, Henri! (*Il les unit. Henri tend la main à Mme Dubourg. Groupe.*)

HENRI. Et voilà le bonheur solide!

Mme DUBOURG, *pleurant, à part.* Mon cachemire me reste au moins pour la noce.

CATHERINE. Et toi, Clara, comment trouves-tu ton cousin sans le sou... et sans cheveux?

CLARA, *donnant la main à Alexis.* Je l'aime toujours comme il est, moi, na!

CATHERINE. Pour lors, Alexis de Salsifis, maintenant que chacun est dans la joie, viens voir si la joie est dans le pot-au-feu. — Et souvenons-nous que ce n'est pas la maison du dehors qui est la meilleure. (*Regardant Dubourg.*) Et que *père qui roule n'amasse pas de mousse.*

PITRE-CHEVALIER et JULES VERNES.

LES TABLEAUX DU MARÉCHAL SOULT.

Depuis le commencement de mai, chaque jour, de midi à quatre heures, de nombreux équipages encombraient la rue du Sentier,—spécialement consacrée au commerce des étoffes d'Alsace, dit un malin chroniqueur. La foule des chalands qu'amenaient ces voitures, ajoute-t-il, venait là pour un article de toiles peintes, mais non pas précisément de celles que fabriquent les manufactures de Mulhouse. Il s'agissait, cette fois, de toiles peintes d'un autre genre, et qui, dans les hautes qualités, peuvent valoir quinze ou vingt mille francs le mètre, quelques-unes même cent mille francs. Ces précieuses toiles, fort vieilles, mais d'excellent teint, ont été fabriquées en Espagne et mises en couleurs par des ouvriers nommés Murillo, Zurbaran, Ribera et autres.

En un mot, il s'agissait de la galerie de tableaux du maréchal Soult, transportée de l'hôtel de Dalmatie à l'hôtel Lebrun, pour être adjugée aux enchères publiques.

La vente de cette célèbre galerie, plus riche, à elle seule, en chefs-d'œuvre espagnols, que tous les musées de l'Europe, a été le grand événement du mois dernier.

Suivant le rapport d'un témoin oculaire, la lutte qui s'est établie sur la *Conception* de Murillo, réputée le plus beau tableau du monde, a présenté des incidents remarquables. Un profond silence a régné parmi les assistants, lorsque le commissaire-priseur, M. Bonnefonds de Lavialle, a proclamé la mise à prix de 150,000 fr., la plus élevée de toutes celles dont nous ayons le souvenir. Des applaudissements ont éclaté; le tableau, de mille francs en mille francs, a promptement atteint le chiffre de quatre cent mille, et de nouveaux applaudissements ont éclaté.

A partir de 500,000 fr., deux concurrents sont restés en présence : l'un, agent de l'Espagne, voulait reconquérir pacifiquement le tableau enlevé à sa patrie; l'autre, M. de Nieuwerkerke, directeur des musées, représentait la France.

Les enchères de mille francs se sont renouvelées quatre-vingt-cinq fois; enfin le marteau fatal a retenti; le commissaire-priseur a prononcé les mots sacramentels : « Adjugé à 586,000 fr. », et M. de Nieuwerkerke s'est levé en disant : « C'est au Musée, messieurs! »

On juge que ces paroles ont été accueillies avec enthousiasme; mais M. de la Bedolière fait une observation délicate sur la *Conception*. L'admirable tableau d'Esteban Murillo est défiguré par des retouches; une main inhabile a refait la brillante auréole qui environne la tête de la Vierge. Si l'on juge à propos d'enlever ces *repeints* maladroits, il faut prendre en même temps des précautions contre la funeste activité des restaurateurs. Peut-être vaudrait-il mieux laisser ce tableau tel qu'il est.

L'empereur de Russie, représenté par M. de Thurneysen, a fait acquisition du *Saint Pierre aux liens*, par Murillo (151,000 fr.); de *Jésus et saint Jean-Baptiste enfants*, par le même (63,000 fr.); du *Christ portant sa croix*, par Sébastien del Piombo (41,000 fr.). M. le comte de Pourtalès a poussé l'enchère de cette dernière toile jusqu'à 40,000 fr.

M. le baron Devaux a acheté, moyennant 19,500 fr.

chacune, les deux belles toiles de Zurbaran : *Saint Pierre Nolasque au milieu du chapitre de Barcelone* et *Saint Pierre Nolasque découvrant un crucifix miraculeux.*

Les *Enfants du peuple*, par Murillo, ont été adjugés pour 9,000 fr. à M. Georges, peintre expert.

Nous ne connaissons pas l'acquéreur du *Moine arrêté par un brigand*, de Murillo (15,000 fr.).

Le tableau de *Saint Romain et Saint Babilas*, par Zurbaran, a été vendu son prix (5,900 fr.) ; mais on a trouvé que c'était peu de 1,600 fr. pour la *Sainte Euphémie* de cet artiste, et de 1,100 fr. pour sa *Sainte Ursule*, si connue sous la dénomination de la *Sainte à la flèche.*

La famille du maréchal Soult a conservé, au prix de 25,000 fr., *Abraham offrant l'hospitalité aux anges*, tableau célèbre en Espagne, et qui valut à l'auteur, Fernandez de Navarette, un sonnet de Lopez de Vega.

La *Vision de saint Jean*, par Alonzo Cano, a été adjugée, moyennant 12,100 fr., à M. le marquis d'Herfort. La *Vision de l'Agneau* et la *Vision de Dieu*, du même peintre, ont été vendues 2,550 et 3,900 fr.



Portrait de Murillo, par lui-même.

La *Vierge*, de Jean Bellin, a été payée 2,100 fr. ; la *Vierge et l'Enfant*, du Guerchin, 2,450 fr.

On conçoit qu'avec des chiffres pareils le total de la vente se soit élevé à des millions.

L'acquisition par le Musée français du chef-d'œuvre de Murillo eût été pour nous l'occasion de publier la biographie de ce roi des coloristes, si déjà cette biographie n'eût paru dans notre recueil, sous une forme très-intéressante, avec le dessin d'une des plus belles vierges du maître (1).

Son portrait toutefois n'ayant pas été joint au spirituel article de la contemporaine, nous le donnons ici d'après celui de l'auteur lui-même, qui figurait, avant 1848, au musée espagnol du Louvre ; et nous y ajouterons un curieux détail, omis par notre célèbre collaboratrice.

Esteban Murillo, pauvre enfant de Silas, près Séville, débuta par charbonner des figures sur les murailles des églises et des couvents. Un moine, l'ayant surpris un jour dans ce travail, lui administra, à grands coups de discipline, une correction qui eût découragé toute vocation moins résolue. M. Robert Fleury a consacré ce trait par un tableau qui figurait avec honneur au Salon de 1840.

Instruit tant bien que mal par son oncle, Juan de Castillo, peintre de foires et de marchés, Murillo gagna d'abord sa vie à peindre sur des carrés de bois de petites Notre-Dame et des fleurs, que les armateurs des galions espagnols lui achetaient en pacotille, pour les porter aux Péruviens et aux Mexicains nouvellement convertis.

Plus tard, lorsque la protection de Velasquez eut ouvert à Murillo la route de la gloire, vingt-trois de ses chefs-d'œuvre, composés pour les Capucins de Séville, allèrent, avec ces religieux, rejoindre en Amérique les premiers essais de l'enfant de génie.

Simple et modeste, éloigné des intrigues et des honneurs, confiné dans le travail, et sans autre horizon que son ciel natal, Murillo mourut à soixante-quinze ans, dans une humble aisance, des suites d'une blessure qu'il se fit en tombant d'un échafaudage.

Cet homme doux et tranquille, candide et désintéressé, si bien peint par lui-même dans l'image reproduite ici, ne se doutait guère que les puissances du monde se disputeraient, un jour, une seule de ses toiles au prix de 586,000 francs, c'est-à-dire cinq ou six fois ce qu'il avait gagné dans sa vie entière.

(1) Voyez *Murillo* par Une contemporaine, t. V, p. 161.

LES DERNIÈRES FÊTES.

Aux derniers les bons. Le ministère des travaux publics et le Sénat ont donné raison à ce proverbe une fois de plus. Après tant de bals, plus éblouissants les uns que les autres, ils ont trouvé le moyen de faire danser et d'éblouir encore, au moment où tout Paris semblait s'enfuir de Paris. Chez le ministre, c'était fête de jour par un ciel splendide : opéra improvisé, théâtres forains, chansonnettes, tombolas, Ganymèdes versant le champagne, etc.; un véritable souvenir du Versailles et du Marly de Louis XIV. Chez M. le comte d'Hautpoul, le grand-référendaire, c'était fête de nuit au palais du Luxembourg : profusion de bougies; buffet royal; dentelles et soie, diamants et pierreries, armée de femmes charmantes; et à côté de tout ce luxe qu'on se procure avec de l'argent, un autre luxe que tous les trésors du monde ne sauraient créer, c'est-à-dire la distinction et l'élégance des invités, la grâce et la dignité, l'esprit et le cœur des amphitryons, et cette aisance naturelle, ce je ne sais quoi, ce *tour* et ce *fin*, comme disaient Retz et Sévigné, qualités de naissance de ceux et de celles qui n'ont besoin ni d'efforts pour s'élever, ni d'intrigue pour se maintenir aux plus hautes positions.

P.-C.

LE SORT DU PALAIS DE CRISTAL.

Le sort de ce monument londonnien vient d'être décidé. Son achat a été complété par le payement de 70,000 liv. st. M. Francis Fuller, membre du Comité exécutif de la grande exposition, est l'acquéreur nominal; les propriétaires réels sont le président et quelques-uns des directeurs du chemin de fer de Brighton, qui regardent cet achat comme favorable à leur ligne. Sydenham, qui est en effet une station du chemin de fer de Brighton, a été choisi pour la reconstruction du palais, qui étalerait là de nouveau toutes ses splendeurs. Il s'élèverait au milieu d'un parc de 150 acres, qui serait planté d'arbres et d'arbustes exotiques. Il renfermerait un jardin d'hiver de 18 acres d'étendue, rempli des plantes et des fleurs les plus choisies. Il laisserait bien loin derrière lui les exhibitions de Chiswich ou de Regent's Park. On y exposerait les œuvres de sculpture des plus grands artistes vivants, et les modèles des œuvres les plus célèbres de l'antiquité. Enfin, la géologie et la minéralogie y trouveraient leur place.

EXPLICATION DU RÉBUS DE MAI.

« *Français, ouvrez! c'est la fortune de la France!* » Paroles de Philippe VI au châtelain de la Broye, après le désastre de Crécy.

CHRONIQUE DU MOIS.

LE SALON DE 1852.

Voici un pastel qui a pris au Salon l'importance d'une peinture, et d'une excellente peinture à l'huile : c'est la *Halte d'une famille bohémienne,* de M. Eugène Tourneux. L'auteur est élève de M. Maréchal, de Metz, le roi du pastel. Il avait lui-même débuté par des pastels, il y a quelques années, avant d'exposer les tableaux qui l'ont classé parmi les maîtres de l'avenir. Il ne fait donc aujourd'hui que retourner à ses premières prédilections. Le pinceau et la couleur reprendront sans doute leur tour en 1853. A double titre, les *Bohémiens* sont une halte, un repos, mais le repos d'un homme fort, la halte d'un artiste qui ira loin.

Ce qui frappe tout d'abord dans les *Bohémiens*, c'est la prodigieuse vigueur de l'ensemble unie à l'exquise finesse



Salon de 1852. *Une Halte de Bohémiens,* pastel de M. Eugène Tourneux.

des détails. Jamais le crayon n'avait rivalisé aussi puissamment avec la brosse.

Un jour ardent vient de finir et achève de s'éteindre à l'horizon, comme un incendie. Les Bohémiens, assis et groupés, après les fatigues de la marche, se détachent en plein sur le ciel vide et le désert sans fond. Le pays et la race sont déjà tout entiers dans ce premier aspect, mais ils ressortent plus vivement encore de l'analyse du tableau. Ces figures, ces costumes, ces attitudes, ces accessoires, sont évidemment dessinés d'après nature et interprétés dans le sens le plus poétique et le plus élevé.

Ce ne sont plus ici les Bohémiens de Jacques Callot, ces admirables voleurs, ces fantasques bandits, ces prophètes de foire ou de place publique, au-dessous desquels leur immortel compagnon inscrivait avec tant d'esprit :

> Les pauvres gueux, pleins de bonadventures,
> Ne portent rien que des choses futures.

Callot a fait la comédie des Bohémiens. M. Tourneux, pour ne pas affronter ce maître inimitable, en a fait l'ode et l'élégie. Il a sondé l'âme de ses modèles, et il l'a rendue en beau sur leurs physionomies.

A travers les trous des haillons, sous l'insouciance des poses et l'abandon des mouvements, au milieu des che-

veux en désordre et de la négligence des draperies, on reconnaît la pureté primitive de la race, la fierté de l'indépendance nationale, le cachet profond des traits et des lignes, la finesse des attaches et des contours, — en un mot, les Bohémiens tels que Dieu les a faits et tels qu'ils se conservent entre eux, sans rien prendre ni rien céder à la civilisation; Egyptiens chez nos aïeux, Gypsis en Angleterre, Zigueners en Allemagne, Zingares en Italie, Tartares en Norwège, Gitanos en Espagne, partout les mêmes dans leurs mœurs et leurs habitudes, c'est-à-dire errants, vagabonds, hôtes des forêts et des rochers, mendiants sur les routes, maquignons, raccommodeurs d'ustensiles, ménétriers, baladins, joueurs de gobelets, pratiquant le vol extérieur en conscience, escamotant la muscade sur les tréteaux, la poule dans la ferme, le fruit dans le verger, — et si prompts à la fuite, qu'un cheval au galop peut seul les atteindre.

Quelques rapports entre leur langue et celle de l'Inde ont fait croire aux savants qu'ils descendent des anciens Parias, dont ils continuent la disgrâce séculaire...

Autant que la statistique a pu les saisir dans leurs campements à travers les nations, on en compte à peu près un million en Europe.

Les tableaux d'histoire n'étaient pas nombreux au Salon. On y a d'autant plus remarqué les *Femmes gauloises*, de M. Glaize, surtout la mère, debout sur un char et tenant encore l'enfant qu'elle vient d'arracher à l'esclavage en l'égorgeant; la *Galathée* et la *Madeleine*, de M. Gigoux, deux œuvres magistrales (la transformation de la statue en femme est rendue avec une audace des plus heureuses); les *Enfants d'Edouard*, de M. Thomas; le *24 Juin*, de M. Adolphe Leleux (mais pourquoi un tel sujet aujourd'hui?); *Lady Douglas se faisant casser le bras pour sauver Jacques Ier*, scène fort touchante, de M. Pottin; le *Colloque de Genève*, de M. Labouchère, qui rappelle le *Congrès de Munster*, et qui est une réunion des portraits fort bien étudiés de Calvin, de Bèze et de tous les docteurs de la Réforme; l'*Indécision*, de M. Lépaulle; la *Jane Shore*, de M. Decaisne, si belle et si languissante, au milieu des enfants qui l'insultent; la *Retraite de Russie*, le *Passage du Danube* et celui du *Guadarrama*, de M. Bellangé, qui a eu, cette année, la palme de la peinture militaire.

N'oublions pas le caprice philosophico-historique dont la foule s'est le plus occupée au salon. C'est la *Comédie humaine* de M. Hamon, tableau médiocre, ébauche hâtive, mais énigme fort spirituelle, hardiment posée aux badauds par l'artiste. Au milieu de la toile s'élève un petit théâtre de Guignol, arrangé à l'antique, sur le plan des scènes populaires des Champs-Élysées. Au lieu de Polichinelle, c'est Minerve, c'est-à-dire la Sagesse qui tient le bâton de la Justice. Les deux battus ne sont point le commissaire, ni la femme de la maison, mais bien l'Amour et Bacchus, représentant les passions d'ici-bas. L'Amour est pendu haut et court, et Bacchus tombe assommé sur la rampe. Vous voyez qu'on n'est pas plus moral à l'Ambigu-Comique. Mais quels sont les spectateurs? des bonnes? des enfants? des soldats, comme au carré Marigny? Nullement, et c'est ici que la fantaisie de l'auteur s'en donne à cœur joie! D'abord, les marionnettes antiques sont contemplées par Socrate, assis au premier banc, à côté de plusieurs marmots à demi nus, qui sont les bijoux de l'œuvre, sans contredit. L'un applaudit aux coups d'estoc de Minerve, il est pour le vainqueur; l'autre plaint Bacchus assommé et lui tend une grappe de raisins mûrs; c'est le Caton, partisan du vaincu. Celui-ci, effrayé de tant de tapage, se réfugie dans le sein de sa mère; celui-là tourne le dos au théâtre et souffle dans une trompette, à la barbe de Socrate, qui n'en perd pas un coup d'œil. Un cinquième, charmant petit ange, pleure en voyant l'Amour étranglé. Les costumes de ces bambins, empruntés à toutes les époques, traduisent plaisamment le scepticisme du peintre. Debout, à droite de la baraque, Virgile souffle une malice à Dante, qui prend des notes. Derrière celui-ci, Béatrix, la dame de ses pensées, est absorbée par une plus grande affaire que toutes les passions humaines, à savoir par l'achat d'un bouquet de violettes à une fleuriste, qui crie sans doute: *A deux sous la violette qu'embaume! à deux sous!* A deux pas de là, un *moutard* conduit Homère, qui vient entendre, sinon voir le spectacle. Plus loin, Montaigne et La Fontaine semblent hésiter à se mêler à la foule... Enfin, un groupe de méchants poëtes s'avance, la plume de paon au front, fredonnant quelque chanson du caveau sur Bacchus et l'Amour. De l'autre côté, à gauche, figurent les hommes d'action opposés aux rêveurs, les personnages vivants du drame qui se déroule sur les planches. Le premier est Alexandre le Grand, qui donne un sou à la femme de Guignol, pour la remercier du triomphe de la vertu, en sa qualité de gouvernement. Le second est César, guetté par Brutus, qui va le frapper. Le troisième est Aristophane, regardant la comédie populaire à travers son masque de théâtre. Puis, voilà l'opposition du temps: Diogène, appuyé sur son tonneau et portant sa lanterne au nez de tout venant; Sapho, reléguée à l'écart, immobile et dédaigneuse; et Anacréon, couronné de fleurs et prêt à chanter de plus belle les dieux assommés par la Sagesse.

Ce tableau a obtenu un prodigieux succès de curiosité, chacun s'étant étudié à le déchiffrer à sa manière... Il faut dire, pour justifier l'incomplet de l'exécution, que c'est une sorte de bas-relief, destiné à la manufacture de Sèvres, et que l'auteur n'a eu que le temps de transporter à la hâte sur la toile, pour en donner l'avant-goût au public.

Dans les tableaux religieux, il faut citer: le *Saint Bonaventure*, de M. Jacquand, destiné aux galeries du Luxembourg; le *Saint Cosme* et *Saint Damien*, de M. Duval-Lecamus fils, qui lutte avec le renom de son père dans un genre plus élevé; la *Communion des premiers chrétiens*, de M. Tassaert; *Ruth et Booz*, de M. Lugardon; les deux pendants de M. Landelle: *Bienheureux ceux qui pleurent*, et... *ceux qui ont le cœur pur*, tableaux tout empreints du sentiment le plus suave et le plus naïf; le *Sermon sur la montagne*, de M. Hesse. Le *Christ*, de M. Chassériau, est l'erreur d'un homme de talent; celui de M. Henri Scheffer manque de foi. La *Pieta*, de M. Gustave Moreau, annonce un penseur et un coloriste de l'école de M. Delacroix; le contraste entre la Vierge mère et la Madeleine est exprimé avec une véritable puissance. M. Moreau n'a qu'à débrouiller et à finir ses ébauches, pour en faire sortir d'excellents ouvrages.

Voilà un compte-rendu bien grave. Egayons-le, en sortant, par les bagatelles de la porte.

L'idée hardie de faire payer l'entrée au Salon deux jours par semaine, est décidément consacrée par le succès. L'année dernière, le total des recettes de tous les jours réservés ne s'était élevé qu'à 33,000 francs. Cette année, les huit premiers jours, à 1 franc, ont produit, à eux seuls, 22,000 francs, qui se sont quadruplés, pendant les deux mois, par le franc de chaque jeudi et les 5 francs de chaque lundi.

Ce dernier droit lui-même, dit M. de Saint-Didier, dans la *Revue des beaux-arts*, n'a indigné personne, comme

le craignaient les *économes*, déguisés sous le nom d'*économistes*. En voici la preuve, dans une aventure dont notre confrère assure avoir été témoin. C'était le lundi qui avait suivi l'ouverture; un monsieur se présente au bureau, dépose une pièce de cinq francs, et passe outre. « Vous oubliez votre monnaie, dit le buraliste, on ne paye que vingt sous aujourd'hui.—Mais, répond aussitôt le visiteur, je croyais que le droit était de cinq francs le lundi —Sans doute, continue le caissier, mais seulement à partir de lundi prochain. — S'il en est ainsi, murmure le capitaliste, reprenant sa pièce ronde, je reviendrai dans huit jours. »

Toute l'explication du succès des 5 francs est dans cet aveu naïf. Le Salon du lundi a été un rendez-vous à la mode, comme le lundi de l'Opéra et le mardi des Italiens.

Puisque nous citons nos confrères, citons encore deux avis artistiques, attribués par le *Corsaire* à Mlle Aug. B..., la spirituelle soubrette de Molière aux Français.

Le dernier lundi, au Salon, un groupe de quatre personnes, dont Mlle Aug. B..., s'arrêta devant plusieurs toiles assez médiocres.

— De qui sont ces tableaux? demanda une dame.

— De MM. R..., D..., L..., répondit un monsieur, en consultant le livret.

— « Ces messieurs ne me semblent pas très-forts », dit Mlle Aug. B...

— Ils ont de bonnes intentions.

— Mais de mauvais *desseins*.

Un peu plus loin, le petit groupe se trouva devant le portrait en pied de M. le comte X..., vêtu d'une redingote bleu foncé et d'un pantalon bleu clair. La figure du du comte est bleuâtre.

— C'est le comte X...! dit le cavalier de Mlle B..., je le reconnais!... Le peintre a été assez exact.

— Laissez donc! s'écria la maligne soubrette, ce peintre nous a fait un *comte* bleu.

Nous allions oublier de mentionner la charmante figurine de l'*Histrion*, exposée par l'acteur-statuaire Mélingue, de la Porte-Saint-Martin. Cette statuette a eu d'autant plus de succès, qu'au moment même où elle attirait les regards au Salon, l'auteur improvisait, chaque soir, dans le drame de *Benvenuto Cellini*, une grande statue d'Hébé, applaudie par quinze cents spectateurs, qui la voyaient sortir, fine et dégagée, d'une masse informe de terre glaise.

A ce propos, quelques feuilles ont raconté que, tous les jours, après la représentation, cette statue, modelée en un quart d'heure, au milieu du feu de l'action dramatique, est mise en vente au foyer de la Porte-Saint-Martin, pour être adjugée souvent à des prix très-élevés.

Ce qu'il y a seulement de vrai, c'est qu'à plusieurs reprises, des amateurs distingués, M. le comte P. de Castellane entre autres, émerveillés de l'habileté et de la rapidité de l'excellent acteur-statuaire, ont fait demander à Mélingue de leur céder la figurine qu'il venait d'achever sous leurs yeux. Mais la chose est matériellement impossible : la terre, si vite et si bien modelée en statue, tomberait par morceaux dès qu'elle ne serait plus humectée, et elle ne peut être cuite à cause de l'armature de bois sur laquelle elle est massée.

La statue n'est donc faite que pour les quinze cents spectateurs de chaque soir et ne saurait appartenir qu'à eux; mais Mélingue en termine une charmante réduction, qui va être moulée en plâtre et qui sera le digne pendant de son remarquable *Histrion*.

M. DE WALKENAER. NICOLAS GOGOL.

Encore une mort à enregistrer au nécrologe littéraire, celle de M. le baron de Walckenaer, membre de l'Institut, connu dans les lettres et dans la science comme naturaliste, géographe, littérateur et biographe. M. Walckenaer, qui était entré à l'Ecole polytechnique à l'époque de sa formation, fut d'abord nommé professeur d'histoire à l'Académie de Montpellier; mais il n'accepta point cette place. Elu maire du cinquième arrondissement de Paris en 1816, il remplit ensuite les fonctions de secrétaire général de la préfecture de la Seine, et fut appelé, en 1826, à la préfecture de la Nièvre, et, deux ans plus tard, à celle de l'Aisne, qu'il abandonna après la révolution de Juillet.

M. Walckenaer était attaché depuis plus de treize ans à la Bibliothèque nationale, où il remplissait les fonctions de conservateur adjoint de la section des cartes géographiques, après avoir été nommé secrétaire-trésorier de cet établissement, le 22 février 1839. Quoiqu'il ait passé plusieurs années de sa vie dans l'administration, ses études et ses travaux n'en ont pas souffert un instant, et la liste seule de ses ouvrages est tellement longue, que nous ne pouvons qu'indiquer ici les deux principaux et les plus célèbres: l'*Histoire de La Fontaine* et celle de *Mme de Sévigné*. Ce savant infatigable, né à Paris le 25 décembre 1771, avait succédé à M. Daunou en qualité de secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

— Nous avons annoncé, dans notre dernier *Mercure*, la mort de Nicolas Gogol, l'auteur du *Contrôleur* et des *Ames mortes*, un des plus célèbres écrivains de la Russie, traduit en français par MM. Mérimée et Viardot. Nicolas Gogol, dit un de ses biographes, n'était pas seulement un poëte dans l'acception vulgaire du mot; il savait se montrer homme d'esprit, argent comptant. C'est à lui qu'un sot écrivain présenta un jour un manuscrit, afin d'avoir son avis ou plutôt son approbation, car il ne faut pas s'aviser d'être sincère avec ces gens-là. Après avoir jeté les yeux sur le cahier, le poëte vit bien qu'il était mystifié, et s'empara d'une tournure fort ingénieuse pour faire comprendre qu'il trouvait l'ouvrage détestable. Il écrivit sur-le-champ ces mots à l'auteur:

« Monsieur, j'ai parcouru votre manuscrit, et je n'y trouve pas une virgule de mon goût. Si vous n'êtes pas content, je vous laisse le choix des armes. »

LES FÊTES DE MAI.

Paris se souviendra longtemps des fêtes de mai, et surtout du caractère grandiose que leur a imprimé la religion. Cette procession de mille prêtres, cardinaux, archevêques, évêques, chanoines, abbés, moines, défilant, sous la croix métropolitaine, depuis l'église du Gros-Caillou jusqu'au centre du Champ-de-Mars: cette messe célébrée par l'archevêque de Paris sur cet autel colossal élevé en plein air, au milieu de soixante mille soldats, de toutes les autorités de la France et de toutes les sommités du monde, en grands costumes de cérémonie, en présence de près d'un million de spectateurs, échelonnés jusqu'à une lieue sur les hauteurs de Montmartre; cette ouverture de l'office, annoncée par le canon et tous les instruments guerriers; ce moment solennel de l'élévation de l'hostie, au bruit de l'artillerie tonnante, des tambours battant aux champs, des trompettes sonnant la charge, au-dessus de l'armée entière présentant les armes et de tous

POURQUOI?

Paroles d'Ern. GAUGIRAN. (CHANSONNETTE, CHANTÉE PAR Mlle LE JOLISSE.) Musique de P.-É. BERCHON.





Procédés de Tantenstein et Cordel

les chefs de commandement, la tête nue et l'épée inclinée vers la terre; cette bénédiction des bannières, accompagnée de cent nouveaux coups de canon; cette masse d'étendards étalés autour de l'autel sous la main du pontife, ces porte-drapeaux venant l'un après l'autre recevoir, à genoux, du prélat le baiser de paix et le pavillon de la guerre; enfin cette bénédiction générale, donnée du sommet de l'estrade à toute la population par les deux bras étendus du représentant de Dieu, etc.; tout cela rappelait aux historiens, aux poëtes et aux chrétiens les fameux champs de mai de Clovis et de Charlemagne.

Il a été impossible de calculer au juste le nombre de curieux attirés à ce spectacle de tous les points de la France et de l'Europe. Des efforts inouïs ont été faits par des Anglais pour se procurer des places dans les tribunes réservées. Il y avait six cent mille prétendants, et seulement dix ou douze mille élus.... Jugez par là des regrets et des désappointements!

Voici le moyen habile employé par un homme d'esprit de notre connaissance pour s'introduire sans carte sur un des meilleurs amphithéâtres. Il n'avait d'autres titres que son envie démesurée et son aplomb imperturbable; mais cela ne pouvait suffire à forcer l'entrée de la place, sévèrement défendue par les gardiens des tribunes. Notre homme avise un curieux aussi embarrassé que lui-même, et lui adresse ainsi la parole:

— Avez-vous une carte, monsieur?

— Non, monsieur.

— Voulez-vous entrer néanmoins?

— Je ne demande pas mieux; mais comment?

— Donnez-moi le bras; relevez la tête, et ne vous troublez pas surtout.

— Soyez tranquille.

L'inconnu donne le bras à notre ami, et prend son air le plus digne et le plus imposant.

Tous deux s'avancent ainsi jusqu'au cerbère des tribunes. Notre ami s'adresse à lui avec la désinvolture majestueuse d'un grand personnage, et, désignant son compagnon, lui dit en passant ces simples mots:

— Vous pouvez laisser passer monsieur avec moi!

Le gardien s'incline et livre le passage aux deux intrus, ne doutant pas un instant que celui qui faisait ainsi entrer les autres n'eût mille fois le droit d'entrer lui-même.

Et voilà comment l'audace supplée à tout, même aux cartes d'invitation.

LE STÉRÉOSCOPE ET LE PSEUDOSCOPE.

Le savant rédacteur du *Pays*, M. l'abbé Moigno, vient d'expliquer, avec sa clarté habituelle, une découverte qui ne fera pas moins de sensation que la photographie, dont elle est le complément indispensable.

Le stéréoscope, dont le nom indique qu'il a pour destination de montrer les objets de la nature sous forme de solides, avec leurs trois dimensions, fit sa première apparition dans le monde savant le 21 juin 1838, au sein de la Société royale de Londres.

Il a eu pour inventeur M. Wheatstone, le créateur de la télégraphie électrique. M. Wheatstone regarde le stéréoscope comme un de ses plus beaux titres de gloire, et il suffirait, en effet, à rendre son nom immortel. Mais qu'est-ce donc que le stéréoscope?

Et d'abord: pourquoi avons-nous deux yeux? Si l'on avait posé cette question, il y a vingt ans, elle aurait grandement embarrassé les physiciens et les physiologistes. Nous avons deux yeux, aurait-on dit, pour y voir plus clair. Nous avons deux yeux afin que, si nous venons à perdre l'un, l'autre au moins nous reste, etc. Le croirait-on? seul dans les siècles antérieurs, le grand peintre et philosophe Léonard de Vinci a vaguement entrevu la différence qui existe entre les images d'un même objet vu tour à tour des deux yeux, et pressenti les effets de leur perception simultanée.

Nous avons deux yeux pour pouvoir apprécier les distances, pour distinguer nettement dans un objet les points plus rapprochés de nous des points plus éloignés, pour le voir, en un mot, tel qu'il est en lui-même, avec ses reliefs et avec ses creux. Par suite de la position relative différente de nos deux yeux vis-à-vis d'un objet quelconque, nous ne le voyons pas sous le même aspect de l'œil droit et de l'œil gauche.

Et par suite de la coexistence simultanée de ces deux images, notre âme se trouve dans les conditions d'un géomètre qui, pour fixer sur son dessin la position d'un point, est en possession d'une base fixe et des deux angles que font avec cette base les lignes menées de ses extrémités au point dont il s'agit. Tout le monde sait qu'alors la position du point est complétement déterminée.

Mais, dira-t-on, comment de ces deux images si dissemblables naît la perception d'un objet unique et non d'un objet double? De l'admirable construction des nerfs optiques, qui, tout en bifurquant vers les deux yeux, transmettent leurs chatouillements à un nerf central et aboutissent ainsi à une seule et même sensation.

En opposition à cette théorie, on cite en vain les borgnes, qui perçoivent aussi les objets avec leurs creux et leurs reliefs. Les borgnes d'abord voient très-imparfaitement; ils apprécient mal les distances et ne jouent jamais bien à la boule, par exemple. Mais ce qui prouve invinciblement qu'en général, et normalement parlant, nous ne jugeons bien des distances que par la vision simultanée des deux yeux, c'est qu'il est presque impossible d'enfiler une aiguille en regardant d'un seul œil, ou de passer une pointe à travers une bague en fermant un des yeux.

Cela posé nous conduit aux effets merveilleux du stéréoscope. Si la théorie de la vision binoculaire est vraie, s'est dit M. Wheatstone dans un jour d'heureuse inspiration, voici ce qu'il en doit résulter infailliblement. Je prends deux dessins ou deux images d'un même objet, d'une pyramide, par exemple, ou d'un cône, vu tour à tour de l'œil droit et de l'œil gauche; je les applique contre deux petites cloisons parallèles placées l'une à droite, l'autre à gauche; j'installe devant elles deux miroirs plans faisant avec les cloisons des angles de 45 degrés, faisant entre eux un angle droit et dont l'arête commune, ou l'angle dièdre se dresse devant la ligne verticale qui sépare mes deux yeux.

Alors, si mes distances ont été bien mesurées, quand de mes deux yeux je regarderai dans les deux miroirs les images réfléchies des deux dessins, je ne verrai plus qu'une image unique résultant de leur superposition, et puisque les deux images superposées étaient les deux dessins d'une même pyramide vue tour à tour de l'œil droit et de l'œil gauche, je devrai voir non pas la représentation d'un objet plat, mais la pyramide elle-même en relief ou en creux, avec sa pointe qui se dressera menaçante contre mon œil, ou qui fuira dans le lointain.

Ce que M. Wheatstone avait prévu se réalisa: le stéréoscope était créé; c'était bien la pyramide elle-même qui s'élança vers son œil. Les dessins renversés ou trans-

posés de la droite vers la gauche, de la gauche vers la droite, d'une pyramide en relief, deviennent les dessins d'une pyramide creuse ; en appliquant donc contre la cloison de gauche le dessin d'abord placé à droite, contre la cloison de droite le dessin placé à gauche, la pyramide en relief devait se transformer en une pyramide creuse : c'est ce qui arriva en effet; la théorie de la vision binoculaire brillait d'un nouvel éclat. Mais il fallait encore qu'en plaçant et sur la cloison de droite et sur la cloison de gauche le même dessin, la même image de l'objet vu d'un seul œil, de l'œil droit ou de l'œil gauche, le relief et le creux disparussent pour faire place au plat absolu, et c'est ce qui arriva encore ; et la savante théorie avait reçu sa dernière consécration.

Vous dire, s'écrie M. Moigno, ce qu'il y a de saisissement et de charme dans cette transformation spontanée de deux images plates en une image unique à trois dimensions, longueur, largeur et profondeur, ce serait chose impossible ; et je vous demande instamment de le sentir vous-mêmes en voyant de vos propres yeux.

Les effets du stéréoscope ne sont pas bornés à la représentation des objets géométriques, pyramides ou cônes. Si l'on regarde dans le merveilleux appareil deux images d'un bas-relief, d'une statue, d'un être vivant, d'un paysage, deux portraits d'une même personne ; le bas-relief, la statue, le paysage, la personne, etc., apparaîtront ce qu'ils sont dans la nature.

Vous me direz peut-être qu'il est rigoureusement impossible, même avec le crayon des Raphaël, d'exécuter à la main les dessins dissemblables des bas-reliefs, des statues, des paysages, des personnes vivantes, vus tour à tour de l'œil droit et de l'œil gauche, avec cette exactitude absolue, infinie dans toute la rigueur du mot, des images peintes sur notre rétine ; exactitude que le stéréoscope exige impérieusement pour nous montrer les objets tels qu'ils sont en eux-mêmes : oui, sans doute ; mais la Providence, qui devait faire apparaître le stéréoscope à l'heure marquée dans ses éternels desseins, a eu grand soin de faire naître d'abord la photographie ; elle a fait apparaître Niépce, Daguerre et Talbot, avant Wheatstone et Brewster. (Celui-ci a complété l'œuvre de Wheatstone.)

Qu'avons-nous donc à faire quand nous voulons obtenir les images d'un bas-relief, d'une statue, d'un paysage, d'une personne vivante, vus tour à tour de l'œil droit et de l'œil gauche? C'est de dresser devant ces objets divers une chambre obscure ou boîte de daguerréotype binoculaire, c'est-à-dire avec deux ouvertures munies de deux objectifs de même diamètre et de même distance.

La chambre obscure regardera pour nous, verra pour nous l'objet placé devant elle ; cet objet, dessinateur complaisant, se peindra lui-même deux fois, fixera deux fois son image ; et nous serons entrés en possession des deux dessins exigés par le stéréoscope, des deux dessins vus de l'œil droit et de l'œil gauche ; et désormais, au jour qu'il nous plaira, à l'heure de nos caprices, nous verrons tels qu'ils furent et tels qu'ils sont, avec leurs reliefs et leurs creux, avec leurs lumières et leurs ombres, le bas-relief, la statue, le paysage, la personne vivante, etc., etc.

Le stéréoscope arme ainsi la photographie d'un ciseau qui désespérerait Michel-Ange et la transforme en sculpteur surhumain, qui fouille, qui drape, comme jamais Phidias n'a fouillé, drapé, etc. Et cette divine métamorphose de la photographie est achetée par elle à bien peu de frais, puisqu'il a suffi de lui demander deux images au lieu d'une qu'elle était accoutumée à donner.

La photographie, revivifiée, complétée et couronnée par le stéréoscope, est tellement supérieure à elle-même, que le jour viendra bientôt où toutes les images photographiques, paysages, vues de monuments, portraits, etc., s'associeront constamment par couples pour reproduire dans toute leur vérité, dans toute leur beauté douce et sévère, la nature matérielle ou vivante.

Mais le stéréoscope permet aussi de transformer les reliefs en creux, les creux en reliefs; et cette inversion de la sensation s'obtient, au moins pour les objets géométriques, par trois moyens :

1° En plaçant à droite l'image vue de l'œil gauche, etc.

2° En substituant à chaque dessin son image réfléchie ;

3° En renversant de haut en bas l'un et l'autre dessins.

Cet effet de transformation réciproque des reliefs en creux et des creux en reliefs a suggéré à M. Wheatstone l'idée d'un nouvel instrument appelé par lui Pseudoscope, parce qu'il impose invinciblement à l'âme une perception fausse des objets de la nature. Pour l'œil armé du pseudoscope, c'est un monde tout nouveau, extraordinaire, étrange, le monde primitif renversé. Une sphère solide apparaît une calotte creuse ; une coupe creuse ou concave devient une sphère convexe ; un buste, une statue, se transforme en un moule creux, un visage en un masque à cavités profondes.

Si cette démonstration, malgré sa clarté, ne vous suffit pas, si vous voulez juger par vos yeux des merveilles du stéréoscope et du pseudoscope, faites comme nous avons fait ; demandez l'instrument lui-même au savant opticien, M. Jules Dubosq, et vous éprouverez, en contemplant ses résultats, une émotion que rien ne saurait exprimer, et qui doit rappeler celle de Christophe Colomb découvrant le Nouveau-Monde.

C. de C.

LES DEUX DUELS DE L'ÉVÊQUE.

Le jardin de l'évêque. Opinion de Jacques II. Monseigneur de Breteuil. Sous les lilas. Quand on a des nièces. L'estomac de M. de Bonrepos. Un spadassin. Le duel et la corde. L'abbaye de Belleperche et les allées de la Garonne. L'usurier de Cordes-Tolosane. Antoine de Lacaze. Duel à l'épée. Une visite inattendue. L'agréable partie. La valise du capitaine. L'œil du prieur. Une revanche. Echec et mat. Deux paroles d'honneur. Un deuil et un mariage. 1793. Le cachot. Un protestant et un prêtre. La confession.

Vers le milieu du dix-septième siècle, un évêque de Montauban, appelé Pierre de Bertier, fit construire au sud-est de la ville, et à l'extrémité de son principal faubourg, un jardin, qui fut aussitôt regardé avec raison comme la merveille de la province. Figurez-vous une magnifique esplanade, baignée dans toute sa longueur par une verte et fraîche petite rivière à moitié cachée sous les peupliers et les saules, et de laquelle on découvre, en face, l'immense plaine du Languedoc, qu'arrête seulement dans le lointain la gaze d'argent des Pyrénées; à droite, les ravissantes maisons rouges et blanches de Montauban, qui brillent au soleil et se reflètent éblouis-

santes dans le Tarn ; à gauche, une vallée délicieusement bigarrée de bois, de prés, de vignes et de villas aux contrevents verts ; derrière soi, enfin, les derniers coteaux du haut Quercy, déroulant leurs anneaux bleus vers l'Albigeois, et vous aurez un aperçu du coup d'œil dont on jouit au jardin de l'évêque. Le digne monseigneur de Bertier, dont la truelle était le seul défaut, n'avait rien épargné pour embellir cet Elysée montalbanais. Des terrasses monumentales le bordaient à l'ouest, séparant une admirable plate-forme des grands losanges de gazon qui descendaient en pente douce jusqu'à la petite rivière. Un pavillon de briques, d'une architecture élégante et noble, s'élevait au milieu de cette plate-forme, qui était encadrée dans des allées de platanes d'une grosseur et d'une hauteur prodigieuses, et coupée de distance en distance par des rideaux de charmilles et des massifs de fleurs. Il résultait de cette ordonnance et de la beauté du site un ensemble si ravissant, que l'illustre réfugié de Saint-Ger-



M. de Breteuil et M. de Bonrepos dans le berceau du jardin.

main, Jacques II, ne put s'empêcher de s'écrier, en mettant le pied sur la terrasse du Tescou : *Dieu peut faire de plus belles choses, mais il n'a point fait ce jardin.*

Comme on le pressent bien sans doute, le jardin de l'évêque était la promenade favorite du beau monde ; les successeurs de monseigneur de Bertier en ouvraient volontiers les grilles, et il se passait peu de jours fériés où la bonne compagnie ne fît irruption sous les platanes. Dans ces occasions, pleine liberté était laissée aux promeneurs, et si le prélat s'y trouvait au moment de l'invasion, il se dissimulait de son mieux pour ne pas gêner ses visiteurs, ou se cachait même derrière les charmilles, attention dont on lui savait très-bon gré.

C'est probablement pour obéir à ce sentiment de politesse hospitalière que, le 27 avril 1768, le maître du jardin venait de s'asseoir, avec un gros, gras et spirituel administrateur du bien des pauvres, sous un berceau entièrement couvert de lilas en fleurs.

La journée était délicieuse ; le soleil d'avril rayonnait tiède et doux sur les violettes et les jonquilles, et par mo-

ments une bouffée d'air montant de la vallée arrivait fraîche et odorante. Aussi des rires éclataient dans les allées, et le bruit des conversations y devenait de plus en plus joyeux. Il y a en effet, dans la lumière et les senteurs d'un beau jour de printemps, quelque chose qui dilate doucement le cœur, et qui, en l'ouvrant à la joie, l'ouvre aux impressions les meilleures. Cette disposition d'esprit se peignait manifestement dans les regards pleins de bonté et le fin sourire du prélat caché sous les lilas.

Monseigneur Anne-François-Victor Le Tonnelier de Breteuil, conseiller du roi en tous ses conseils, évêque-seigneur de Montauban et abbé de Belleperche, occupait le siége épiscopal depuis le 7 juin 1764. A cette époque, il avait quarante-deux ans. C'était le plus bel homme et l'un des plus éclairés, sans contredit, de son diocèse. Les pauvres, si nombreux à cause des rudes hivers qui avaient signalé les deux années précédentes, le regardaient comme leur père, et ceux de la religion prétendue réformée, comme



Le fils de Lacaze et Marie de Bonrepos.

on disait alors, habitués à moins de tolérance, s'applaudissaient de son indulgente bonté. On va voir que ces éloges, le dernier surtout, étaient mérités.

Il n'y avait pas cinq minutes qu'il s'était assis sous les lilas avec son administrateur, lorsque celui-ci, soulevant son immense personne d'un effort désespéré, se leva tout à coup au son d'une voix qui se faisait entendre dans l'allée voisine.

—Eh bien ! dit M. de Breteuil en riant, êtes-vous fou, père des pauvres?

—Pardon, mille fois pardon, monseigneur, répondit, tout essoufflé, Michel de Bonrepos; mais... mais il faut absolument que je vous quitte.

— Pourquoi cela?...

— Parce que je viens d'entendre...

— Une conversation que je ne serais pas fâché moi-même d'écouter jusqu'au bout. Ainsi, monsieur l'administrateur, veuillez reprendre votre place, et un peu de patience.

C'était là le plus difficile. Le respectable Michel de

Bonrepos, conseiller d'honneur au bureau des finances du roi et trésorier de l'hôpital, ne possédait pas précisément la vertu qu'exigeait de lui son pasteur ; il s'imposait donc un violent sacrifice, et la contrariété qui en résultait rendait sa figure du plus bel écarlate, et lui arrachait de bruyants soupirs. La conversation qui se tenait de l'autre côté du berceau ne semblait pourtant pas de nature à légitimer ces colères. Jamais paroles plus respectueuses et plus irréprochables ne furent murmurées par des lèvres de vingt ans ; et certes, les deux anges gardiens, qui écoutent avec tant de soin ce que se content les jeunes gens, n'avaient pas besoin de se détourner ni de déplier leurs blanches ailes. Aussi monseigneur de Breteuil semblait-il enchanté ; et tandis que le terrible trésorier se dédommageait du silence imposé en poussant de sourds gémissements et en frappant de temps en temps du pied, il suivait, lui, cet entretien d'une oreille attentive et d'un air qui n'était certainement pas défavorable.

Heureusement, pour sauver messire de Bonrepos d'une apoplexie imminente, un essaim de belles dames, conduites par noble Dominique-Antoine de Puligneu, premier président de la Cour des aides, qui, à force de gaieté et d'esprit, groupait toutes les femmes autour de ses beaux cheveux blancs, interrompit nos jeunes interlocuteurs. A la vue des nouveaux venus, ils s'envolèrent comme deux oiseaux effrayés, mais pas assez vite pour que monseigneur de Breteuil ne pût voir, en écartant les grappes de lilas, une jeune fille charmante sous son mantelet rose, et un brillant sous-lieutenant du régiment de Languedoc, auquel l'uniforme blanc à revers oranges seyait à ravir. Se tournant aussitôt vers le trésorier, qui n'en pouvait plus :

— M'expliquerez-vous, mon cher Bonrepos, lui dit-il, la cause de votre furie ?...

— Elle est naturelle, répondit celui-ci, en essuyant son front trempé de sueur ; cette mijaurée...

— Qui porte le mantelet rose ?...

— Est ma nièce ! ma nièce unique, monseigneur !...

— Et voilà ce qui vous met en colère ?...

— Je lui ai défendu cent fois de parler à ce réprouvé !..

— Qui me semble fort bien, à moi, mon cher ami ; que j'avais, au reste, déjà distingué chez M. l'intendant, et pour lequel vous me permettrez, je l'espère, d'intercéder en ce moment.

— Ne me dites rien, monseigneur !

— Pourquoi cela ?...

— Parce que vous demanderiez l'impossible.

— Bon ! il n'est rien de plus facile que de marier deux jeunes gens..., et surtout quand on est certain qu'ils n'y mettront aucun obstacle.

— Je vous répète, monseigneur, que c'est impossible, pour trois raisons... dix fois plus grosses que moi !

— Vous m'épouvantez !... Mais voyons la première ?...

— La première, c'est que ce merveilleux n'a rien !...

— Ah ! la première raison est grave, répondit l'évêque en souriant avec une intention malicieuse, qui n'eût certes point échappé à ceux dont le digne administrateur s'honorait d'être connu. Doué de toutes les vertus chrétiennes, en effet, M. de Bonrepos avait un seul défaut, qui ne venait pas de son cœur, mais de son estomac... Comme personne ne possédait un appétit aussi formidable, il était avare, de peur de mourir de faim. Les autres mangent pour vivre ; il tremblait, lui, de mourir sans manger. Et pourtant les lois de l'Eglise elles-mêmes avaient fléchi devant son ventre. Par dispense spéciale, le gros trésorier était autorisé à composer sa collation d'un pain de quatre livres. Mais, faible concession, hélas !... *vox clamabat semper in stomacho !...* et alors s'établissait entre ce besoin impérieux, irrésistible, et le sévère attachement qu'il professait pour ses devoirs, une lutte des plus plaisantes, si elle n'eût été respectable.

Lorsqu'il se voyait sur le point d'en finir avec le pain de quatre livres, il disait d'une voix dolente à son laquais : — Saint-Jean, un petit morceau de fromage pour achever ce petit morceau de pain !... Saint-Jean coupait alors une demi-livre de Roquefort, et lui passait, en tournant la tête à droite, l'assiette, que le bonhomme recevait en tournant la tête à gauche. Puis, au bout de quelques minutes, la voix dolente répétait : — Saint-Jean ! un petit morceau de pain pour achever ce petit morceau de fromage !... Et le même manége continuait jusqu'à ce que Saint-Jean restât sourd, ce qui n'arrivait qu'après une consommation raisonnable.

Le sourire de l'évêque voulait donc dire : — Ah ! si cet audacieux prétendu avait mes droits de pêche et de chasse de Belleperche !... Soit que M. de Bonrepos devinât, ou qu'il jugeât la première raison suffisante, il ne donnait pas la seconde ; mais monseigneur la demanda.

— La seconde raison est bien plus grave ; ce jeune homme...

— Eh bien ! Bonrepos ?...

— Eh bien ! monseigneur, je le soupçonne, à l'endroit de la religion...

— De donner dans les travers des philosophes !...

— Ce serait pis encore, monseigneur ; en supposant toutefois qu'il y ait quelque chose au monde de pis que les erreurs de Voltaire !...

— De quoi le soupçonnez-vous donc ?...

— De professer secrètement la religion prétendue réformée !...

— J'en serais fâché pour son âme ; mais qui a pu vous donner cette idée ?...

— Le prévôt de la maréchaussée de Guyenne est persuadé qu'il a été au désert. On appelait ainsi les prêches faits en rase campagne.

— Heureusement que M. le prévôt croit seulement ; et, comme il n'est pas infaillible, vous nous permettrez de douter, jusqu'à preuve meilleure, d'une chose aussi triste. Ce mariage, dans tous les cas, serait un moyen de le convertir.

— Mais quand je vous dis qu'il est impossible !

— Voyons la troisième raison.

— Ah ! pour celle-ci, elle vous suffira, je pense, reprit Bonrepos, d'une voix altérée : celui qui vous intéresse est le fils d'Antoine de Lacaze !...

— Quelque complice, je suppose, de Pitoche ou de Rénoumanque ?

— Il est douteux qu'il vaille même nos Cartouches montalbanais ! Mais comment ! monseigneur, vous ne connaissez pas Antoine de Lacaze ?...

— Je n'ai pas cet honneur...

— Dieu puisse-t-il, dit le bon trésorier, en faisant sincèrement le signe de la croix, nous en préserver l'un et l'autre !... Antoine de Lacaze est ou était un capitaine du régiment de la Tour du Pin, que les colonels d'infanterie ont fait envoyer en congé parce qu'il s'amusait à leur blesser ou à leur tuer tous leurs officiers. C'est un bretteur de profession, qui se bat toujours quand il a joué, et qui tue quand il a perdu. Homme sans foi ni loi d'ailleurs, ne respectant rien dans ce monde, ni autorité, ni justice,

ni religion, et qui vous attaquerait comme un autre...; oui, monseigneur, vous-même, s'il vous trouvait sur son chemin. Ah ! il ne fait pas bon être son ennemi ni son ami, car l'un n'est guère plus en sûreté que l'autre, témoin le malheureux Mazet, de Castel-Sarrasin !...

— Le sellier de mon abbaye ?...

— Vous étiez à Grandselve quand il mourut, et personne n'osa dire la vérité : il avait péri de la main d'Antoine de Lacaze !

— Je l'ignorais entièrement.

— Il y a aujourd'hui deux ans : c'était la Saint-Alpinien, et vous savez que ce bienheureux, ayant la vertu de guérir les fous, ces derniers ne manquent pas, ce jour-là, dans la petite ville de Castel-Sarrasin. Lacaze y vint comme les autres ; mais au lieu d'aller toucher les reliques du saint, ce qui lui convenait plus qu'à personne, il s'enferma dans l'hôtel des Trois-Rois, pour boire et jurer selon sa coutume. La fatalité y conduisit Mazet. Il n'en revint pas !

— Mais on ne tue pas ainsi un homme, de but en blanc.

— C'est ce qu'il fit pourtant, le monstre ! Deux épées étaient sur la table quand le sellier entra. Sous prétexte de voir sa force, car le pauvre Mazet, ancien maréchal-des-logis de Royal-Pologne, passait pour habile aux armes ; il lui mit en main une de ces épées. Le combat ne fut pas long... A peine en garde, Mazet tombait tout sanglant et traversé de part en part !

— Mais c'est un assassinat !

— D'autant plus épouvantable, monseigneur, que le matin même Mazet avait eu l'imprudence de lui présenter son mémoire !

— Alors c'est un crime !

— Le Parlement le pensa comme vous, monseigneur, et condamna ledit Lacaze à la potence... Mais le roi a besoin d'hommes de ce genre, quand il fait la guerre ; aussi...

— Le capitaine eut sa grâce ?

— Pleine et entière !...

— Je conçois que la perspective de devenir son allié ne vous semble pas très-flatteuse !...

— J'en perds l'appétit... rien que d'y songer ! et je ne vous cacherai même pas que, le sachant aux environs, je compte aller passer quelques jours à Bonrepos.

— Eh bien ! mon courageux Michel, ce désir s'accorde on ne peut mieux avec le projet que nous avons formé de consacrer une semaine à Belleperche : je pars demain matin, et vous aurez une place, que dis-je ? trois places dans mon carrosse.

Le lendemain, l'évêque et l'administrateur étaient en effet au lieu convenu. Belleperche est une ancienne abbaye de l'ordre de Cîteaux, que les seigneurs de Castelmayran fondèrent, en 1143, pour expier leurs peccadilles. Les peccadilles de ce temps-là devaient être de gros péchés du nôtre, à en juger par la munificence des fondateurs, qui proportionnaient d'ordinaire la somme de leur libéralité à celle de leur repentir, car Belleperche passait pour l'un des meilleurs bénéfices de l'ordre. En dehors de la part des religieux et de celle non moins abondante des pauvres, elle rendait à M. de Breteuil, son abbé, quarante mille livres de rente qu'il dépensait, au reste, à suivre les traces de M. de Bertier. Ainsi le vaste bâtiment qui longe la rive gauche de la Garonne était entretenu avec un soin scrupuleux, et il venait d'y ajouter une construction nouvelle renfermant des appartements de toute beauté, selon l'expression du maréchal de Richelieu, gouverneur de la province, dont on avait eu récemment la visite. C'est dans cette solitude sauvage, mais magnifique, où n'arrivait aucun bruit du monde, que l'évêque aimait à se recueillir avec ses religieux, tous gens d'esprit et de bon ton ; et du haut de ce balcon à trèfles de fer, qui se réfléchit dans le fleuve le plus rapide du Midi, à repasser les jours écoulés aussi vite que ces eaux fuyantes. Ensuite, l'un de ses grands bonheurs à Belleperche était la promenade. Les deux rives de la Garonne forment d'immenses allées tirées au cordeau, dont les peupliers s'élèvent à une hauteur prodigieuse. Quand on s'abandonne à la rêverie sous ces arbres si hauts, si droits et si verts, entre le fleuve qui bouillonne et court à votre gauche, les rudes coteaux de Cordes-Tolosane qui se hérissent d'arbrisseaux et de genêts à fleurs d'or à votre droite, sous vos pieds une bande de verdure sans fin, et sur votre tête cet azur si vif et si chaud du ciel méridional, on oublie d'où l'on vient et ce qu'on veut faire, et l'on marche les yeux fermés sans savoir où l'on va.

C'est dans cet état d'oubli délicieux que se trouvait plongé monseigneur de Breteuil, le premier soir de son arrivée à Belleperche. Se dérobant aux respectueux empressements du prieur, il avait gagné, au coucher du soleil, ses chères allées de la Garonne, et là sa pensée s'envolait au vent de cette rêverie vague et douce, qu'on retrouve avec tant de charme. Comme toujours, il s'oublia, sans y prendre garde en rêvant, et laissa coucher le soleil. Ce ne fut qu'en entendant les vieilles cloches de l'abbaye sonner l'*Angelus* dans le lointain, qu'il s'aperçut de la nécessité de revenir sur ses pas. Il s'y disposait donc, lorsque les cris : Au secours ! au secours ! je suis mort !... se faisant entendre tout à coup sur la rampe qui descend de Cordes-Tolosane, changèrent sa résolution. S'avançant hardiment vers l'endroit d'où partaient les cris, il arriva pour être témoin d'un de ces actes de violence que le bras de la loi, bien qu'impitoyable dans la répression, parvenait difficilement à prévenir dans les provinces.

Un vieillard, vert encore, quoique la pâleur qui glaçait son visage le fît paraître décrépit, tremblait de tous ses membres, sous la main d'un homme d'une cinquantaine d'années, qui, malgré son habit de velours rouge, sa veste blanche à fleurs d'or et son chapeau galonné, ressemblait, à s'y méprendre, à un bandit de grand chemin. Il tenait le vieillard à la gorge et ne le lâcha que lorsque celui-ci, paralysé par la terreur, eut perdu la parole. Allant décrocher alors deux épées attachées au pommeau de la selle de son cheval, qui paissait tranquillement à quelques pas, il les présenta en même temps qu'un papier à sa victime, et lui dit de choisir !... A cette proposition, l'homme, qui semblait expirant de faiblesse et de frayeur une minute avant, se transforma comme par miracle. Sa taille voûtée se redressa, ses bras se raidirent, des éclairs d'indignation et de colère jaillirent de ses yeux, et un moment il parut de force à soutenir la lutte. Mais à la vue des épées nues et au sourire d'atroce satisfaction qui parut aux lèvres de son adversaire, ce feu s'éteignit comme il était né, et il repoussa d'une main tremblante le fer et le papier qu'on lui tendait tour à tour. Ce n'était pas le compte de l'homme au chapeau galonné.

— Ah ça, maître harpagon, ce jeu durera-t-il longtemps ?... Il faut choisir !...

— Jamais ! répondit l'autre d'une voix basse, mais ferme. Tue-moi !...

— Vous ne voulez pas signer ce papier ?

— Non !

— Vous ne voulez pas vous défendre avec cette arme ?

— Non.

L'attention de l'évêque redoubla...

— Eh bien ! vieux misérable ! meurs comme un chien damné, et va souper avec le diable, qui pourrait seul en ce moment t'arracher de mes mains !...

— Vous croyez, monsieur ? dit en paraissant tout à coup monseigneur de Breteuil.

La foudre éclatant à ses pieds eût moins étonné l'habit rouge. Il recula et ne put articuler que ces mots : Qui êtes-vous ?...

— Je ne suis pas la personne dont vous parliez, répondit sévèrement l'évêque, mais je suis un soldat de son maître, un humble serviteur de celui qui a dit : Tu ne tueras point !



M. de Breteuil et le capitaine Lacaze. Le duel à l'épée.

et il paraît que j'arrive à temps pour vous rappeler sa défense !...

— Ah ! monseigneur, vous me sauvez la vie, s'écria le vieillard à ces mots en tombant à genoux.

— De telle sorte, reprit l'autre d'un ton tout à fait rassuré, que nous avons l'honneur de discuter nos petites affaires devant le révérend abbé de Belleperche. Monseigneur, ajouta-t-il, en ôtant respectueusement son chapeau, permettez-moi de mettre aux pieds de Votre Grandeur les hommages du capitaine Antoine de Lacaze !

— Je vous connaissais déjà de réputation, monsieur, et je vois avec peine...

— Que je ne vaux guère mieux qu'elle... Hélas !... il est trop vrai ! Mais à qui la faute, monseigneur ?... A ce coquin, dont vous auriez peut-être incliné à prendre la défense.

— Quels que puissent être ses torts, ils ne légitiment pas l'homicide !

— Je m'en rapporte à vous, monseigneur ; écoutez : Quand je perdis mes parents, j'étais riche, trop riche pour mon âge et pour ma raison... Cet homme, un ancien serviteur de mon père, profita de ma jeunesse pour me donner des vices, et de mes vices pour me prendre ma fortune. C'est grâce à lui que je devins ce que je suis, un homme de très-mauvaise compagnie, un bretteur, comme ils disent... un joueur !... Ah ! le jeu ! le jeu surtout ! C'est sa prévoyance perfide qui m'attacha au cœur cette infernale passion qui m'a perdu. J'ai tout laissé sur le tapis vert : le

patrimoine des aïeux, la maison de ma mère, la dot de ma femme morte de désespoir, et même, au moyen d'une procuration, conseillée par cet homme, l'héritage de mon fils! Et vous croyez que cela ne mérite pas châtiment?...

— Tout cela est odieux, sans doute..., mais point à l'égal d'un assassinat...

— Un assassinat! monseigneur... Les choses se passeront dans les règles, croyez-le bien!... Tel que vous le voyez, le vieux coquin est vigoureux et capable de se défendre. Et quant à son adresse aux armes, je la connais; il fut mon maître et peut lutter. Je lui répète donc, pour la dernière fois, devant vous, la proposition que je lui faisais tout à l'heure, savoir : ou de me donner quittance des trente mille livres qui sont en belles et bonnes pièces d'or dans cette valise, somme qui équivaut à l'héritage de mon fils, et qui ne représente pas même la moitié de ses extorsions usuraires, ou de prendre cette épée et de se couper la gorge avec moi sur-le-champ!

— Monsieur de Lacaze, je vous ordonne de laisser passer cet homme!

— En toute autre occasion, monseigneur, je suis aux



M. de Breteuil et Lacaze. Le duel aux échecs (page suivante).

ordres de Votre Grandeur; mais ce coquin signera, ou il se battra!

— Savez-vous que je suis conseiller du roi?...

— Oui, monseigneur.

— Que j'ai droit de haute et basse justice, comme abbé de Belleperche, et que vous êtes sur mes terres? ..

— Je le sais.

— Et que je puis vous faire pendre demain au plus haut de ces peupliers?...

— Vous le pouvez, monseigneur; mais vous ne pouvez pas sauver cet homme!...

M. de Breteuil jeta un regard sur l'usurier, qui, livide et tremblant comme la feuille, demeurait cloué à sa place.

— Mais vous voyez bien qu'il ne peut se défendre et que ce serait un meurtre !

— Peu m'importe!... et le capitaine leva son arme.

— Ah! vous voulez l'assassiner devant moi! Eh bien, non! Homicide point ne seras! s'écria l'évêque hors de lui, en s'emparant de l'une des épées. En garde! monsieur de Lacaze, et que Dieu me pardonne, puisque je n'ai que ce moyen d'empêcher un crime!

— En garde contre vous, monseigneur?

— En garde, assassin de Mazet, si tu n'es pas un lâche!...

A ces paroles, Lacaze s'oublia à son tour et les épées se croisèrent.

Dès que le combat fut engagé, l'usurier trouva des forces pour s'enfuir... Il s'éloigna si vite en gravissant le

côté de la rampe de Cordes, où ne brillait pas le clair de lune, qu'il ne put voir, après quelques minutes de combat, l'une de ces lames, dont le cliquetis le glaçait d'effroi, voler tout à coup à dix pas de Lacaze, et ce dernier, frappé au front d'un coup de pommeau, tomber aux pieds de l'évêque. Son étourdissement ne fut pas long. En se relevant, il se trouva en face de son vainqueur, qui demandait encore pardon à Dieu du combat et le remerciait de la victoire.

— Monseigneur, lui dit-il respectueusement, je cherchais mon maître aux armes, et ne croyais pas le trouver sous votre rochet. Vous m'avez battu toutefois, et je n'en suis pas moins le plus humble et le plus dévoué de vos serviteurs.

— S'il en est ainsi, monsieur de Lacaze, sans rancune, et venez souper avec moi à Belleperche; peut-être s'y présentera-t-il une occasion de prendre votre revanche.

Le capitaine accepta, mais à regret, car il ne renonçait pas facilement à ses projets; et, aux regards qu'il jetait, en partant, du côté de Cordes, l'évêque vit bien que l'usurier n'avait obtenu qu'un répit. Il se promit donc de compléter son œuvre en sauvant ce misérable, en épargnant un nouveau crime à Lacaze, et, après avoir ramené le père dans le chemin du véritable homme d'honneur et du chrétien, en mariant le fils à la nièce de Bonrepos. Pour atteindre ce triple but, il était nécessaire de ne pas perdre le spadassin de vue; aussi voilà pourquoi il l'emmenait à l'abbaye et pourquoi il parla bas au frère lai chargé des clefs, quand ils eurent franchi la première porte.

Si à coup sûr personne n'y attendait Lacaze ce soir-là, trois personnes y attendaient monseigneur avec une vive impatience: le maître d'hôtel, inquiet pour son dîner, qui refroidissait à vue d'œil; l'affamé Bonrepos, que la mauvaise humeur gagnait à mesure qu'il supputait le temps écoulé depuis qu'on aurait dû être à table; et le prieur, chargé de la mission importante, mais peu aisée, de lui faire prendre patience. Ce dernier avait beau recourir pour cela aux moyens les plus ingénieux, Bonrepos à jeun était comme le milan de la fable. A peine s'il avait l'air d'entendre des récits qui, en d'autres temps, eussent captivé toute son attention; et l'on dit même qu'il écouta sans souffler mot l'histoire d'une pêche tellement heureuse, que, des langues seules de carpes, le cuisinier de l'abbaye avait fait un pâté. Déconcerté par ce silence, le prieur était sur le point de quitter la salle, lorsque la cloche retentit.

— Ah! voici enfin monseigneur! En disant ces paroles avec un soupir d'ineffable contentement, le trésorier s'élance vers la porte; mais, à la stupéfaction du prieur, il tombe aussitôt immobile, sans voix et l'œil béant, sur un fauteuil... L'évêque entrait en riant avec Antoine de Lacaze.

— Je vous ai fait attendre, messieurs; mais nous réparerons le temps perdu. A table! et soyez gai, Michel; je vous amène une de vos connaissances. N'est-ce pas, capitaine, que vous connaissez Bonrepos?...

— Point très-particulièrement, monseigneur; mais je suis d'autant plus charmé de le rencontrer, que nous avons quelques mots à nous dire.

— Eh bien, venez les dire à table.

— Je n'ai pas faim, murmurait Bonrepos; mais, sur un regard de Lacaze, il se leva en soupirant et le suivit.

Le souper fut très-gai; monseigneur riait aux larmes de la gravité comique du capitaine et des terreurs de Bonrepos. Celui-ci était à la question, et toutes les fois que l'œil sinistre de son voisin se tournait de son côté, il lui échappait des soubresauts nerveux, qui faisaient rouler et crier le fauteuil. Aussi, pour la première fois de sa vie peut-être, soupirait-il après les *grâces*, qu'il regardait comme la fin de son supplice et qui n'en furent que le commencement. Il plut en effet à monseigneur, pour corriger doucement l'avarice du trésorier, de l'engager dans une lutte aux échecs avec le capitaine. Lacaze connaissait tous les jeux, et quoique son adversaire ne fût pas des plus faibles, il se mit, avec sa taciturnité et son sang-froid habituels, à faire passer dans sa bourse les chers louis de Bonrepos. Jugez des souffrances de ce dernier, lorsqu'après chaque partie il fallait plonger sa main dans les profondeurs de sa poche, en arracher un de ces amis adorés et le donner à l'homme qu'il abhorrait le plus au monde. Il ne disait rien, mais son cœur était gros de rage et de soupirs, qui s'en exhalaient de temps à autre et ressemblaient à des gémissements!

Ceci dura jusqu'à ce que sa poche fût vide. En joueur expérimenté, Lacaze s'aperçut à point que le trésorier des pauvres n'avait plus rien à perdre, et, sous prétexte d'aller visiter son cheval, il se hâta de sortir du salon, dans le dessein bien arrêté d'aller voir s'il aurait le même bonheur dans sa partie sanglante contre l'usurier de Cordes. Mais l'homme propose et Dieu dispose; il ne devait pas avoir cette joie. Arrêté à la porte du vestibule, il reparut quelques minutes après, tout ému et pâle de colère.

— Suis-je prisonnier, monseigneur?

— Pourquoi cette question? répondit l'évêque, en posant son Massillon sur la table à côté de laquelle il lisait.

— Parce qu'on m'a dit à la porte qu'on n'ouvrait pas.

— Après neuf heures, on a dit vrai. Vous, qui êtes militaire, monsieur de Lacaze, ignorez-vous donc que chaque place a sa consigne? Nous sommes ici dans un fort du Seigneur, et quoique nous n'ayons pour armes que nos rituels et nos bréviaires; appelés tous les jours à combattre le plus redoutable des ennemis, il faut être vigilant et ferme sur la discipline.

— Conduisez vos moines comme vous voudrez, monseigneur; vous êtes leur colonel-général, je n'ai rien à dire; mais comme je ne suis pas de ce régiment, veuillez me rendre, s'il vous plaît, la clef des champs, car j'ai affaire cette nuit...

— A Cordes-Tolosane, n'est-ce pas?...

— Et quand je l'avouerais?

— Avouez-le, capitaine, et ne niez pas davantage le dessein qui vous y conduirait...

— Eh bien, oui, monseigneur! je veux faire rendre gorge à cette sangsue, qui mourrait étouffée d'avarice et d'usure!

— Un vol et un meurtre à la fois?...

— Reprendre son bien n'est pas un vol; punir un scélérat ne saurait être un crime...

— Je ne vous croyais pas si habile casuiste, capitaine; peste! quelle subtilité de distinctions! nous en reparlerons demain... Pour ce soir, je crois la discussion inutile, car M. l'usurier de Cordes peut dormir en paix, vous ne sortirez pas de l'abbaye!

— Mais c'est une séquestration arbitraire!...

— Puisque vous connaissez le droit aussi bien que la théologie, vous voyez, capitaine, que je ne sors pas des limites de mon pouvoir, comme seigneur et comme abbé!

— Je ne vois qu'une chose, monseigneur, c'est que vous me retenez ici malgré moi!

— Monsieur de Lacaze!... si j'avais eu le fils aîné d'Adam sous les verroux de Belleperche, il n'aurait pas tué son frère, je vous en réponds!

— Et demain... serai-je libre au moins?...

— Demain nous aviserons; en attendant, bonne nuit, monsieur de Lacaze! Vous ne nous en voudrez pas si nous prenons certaines précautions pour vous ôter la fantaisie de violer la consigne... Comme nos cellules sont un peu tristes, il nous a paru nécessaire de vous donner cette nuit la compagnie de Balthazar et de Neptune.

Balthazar était l'intendant rural, ou, comme disent encore les paysans du Midi, le *gouvernant* laïque de l'immense exploitation agricole de l'abbaye. C'était une espèce de géant aux larges épaules, aux poignets de fer, aux joues fortement colorées; vrai type du montagnard quercinois, dont les vigoureux échantillons apparaissent tous les jours plus rares dans les marchés et les fêtes (*botos*) du haut pays. Quant au nègre Neptune, par ses proportions athlétiques et sa force extraordinaire, il faisait l'admiration de Balthazar lui-même. Echapper à ces deux gardes du corps étant chose impossible, le capitaine eut l'air de se résigner d'assez bonne grâce; mais cette philosophie apparente cachait un grand projet. Tout en suivant ses gardiens dans sa chambre, il avait préparé une vengeance digne de lui.—Balthazar tient la bourse de monseigneur, se disait-il, il est aussi joueur que moi... Quelle revanche je prendrais sur son maître en lui gagnant tout son argent!...

Dans cette louable intention, il eut grand soin de faire sonner sa valise, en montant à la chambre de l'intendant; et aussitôt que le nègre, déroulant la natte qui lui servait de lit, se fut couché en travers de la porte, il s'empressa, en se fouillant, de tirer comme par hasard un jeu de cartes de sa poche.

Une heure plus tard, le vénérable prieur entrait dans le salon où M. de Breteuil achevait seul sa lecture, Bonrepos n'ayant eu rien de plus pressé que d'aller se barricader dans sa chambre.

— Qu'est-ce donc, mon cher prieur?

— Monseigneur, venez le voir vous-même.

L'évêque suivit le vieillard, et quand ils furent devant la cellule de Lacaze, le bon prieur montra du doigt le trou de la porte, à l'aide duquel les supérieurs avaient toujours l'œil sur les moines. L'évêque y appliqua le sien, et vit Lacaze assis sur son lit et jouant aux cartes avec l'Ambroise du couvent. Il frappa en maître, et il fallut ouvrir. Abandonnant au prieur le factotum laïque de l'abbaye, monseigneur pria le capitaine de prendre sa valise et de rentrer au salon; ce qui fut fait.

— Il paraît, mon cher hôte, que vous aimez furieusement le jeu? lui dit-il, après avoir fermé la porte à double tour.

— Que voulez-vous, monseigneur? l'or de ce vieux cancre de Bonrepos m'avait mis en veine!

— Et vous n'y alliez pas de main morte... Mais puisque c'est chez vous une passion irrésistible..., il me vient une idée! Combien avez-vous dans cette valise?...

— Trente mille livres en loyales quadruples.

— Trente mille livres!... Ecoutez : en vous amenant à l'abbaye, je vous disais tantôt que le hasard vous offrirait peut-être une occasion de prendre votre revanche...

— Plût à Dieu, monseigneur!...

— L'occasion est venue; il ne dépend que de vous de la saisir.

— Comment?...

— Nous nous sommes battus à l'épée aujourd'hui, battons-nous ce soir aux échecs!...

— De grand cœur!...

— Je vous joue trente mille livres!... voulez-vous?...

—Si je le veux? moi! Mais tout de suite, monseigneur!...

— En partie liée?

— Soit!

— A vous, capitaine!...

— Un moment, dit celui-ci en ouvrant la croisée et en jetant froidement son épée et ses pistolets dans la Garonne; la somme est forte, et si le hasard trompait mes espérances, j'aime autant n'être pas armé!...

La lutte qui s'engagea dès lors fut longue, grave et silencieuse; les deux adversaires semblaient de force égale : à minuit ils avaient gagné chacun une partie, et la troisième, la partie décisive, se poursuivait avec les mêmes chances apparentes pour l'un et pour l'autre, quand tout à coup le capitaine pâlit, et sa main crispée s'abaissa machinalement sur l'échiquier; un coup brillant, qui lui avait échappé par son audace, venait de terminer la lutte... Il était mat!...

— J'ai perdu!... Bonsoir, monseigneur! dit-il d'une voix sombre en se dirigeant vers la croisée.

— Où allez-vous, capitaine?...

— Dans le lit où l'usurier de Cordes dormirait, sans vous, depuis quatre heures!

— Fermez la fenêtre, et écoutez-moi!... A quel usage destiniez-vous ces trente mille livres?...

— Ah! monseigneur, vous me fendez l'âme... C'est l'héritage de mon fils; et en l'arrachant à l'usurier, je comptais assurer son bonheur, qui tient à un mariage impossible sans cet argent... Mais, misérable que je suis, ma passion, ma passion lâche a tout perdu!...

— Monsieur de Lacaze, vous êtes gentilhomme! Manqueriez-vous à votre parole?...

— Jamais! si je la donnais!

— Eh bien! engagez-vous sur l'honneur à laisser chez mon notaire le consentement au mariage de votre fils, à ne plus vous battre, à ne plus jouer, et je vous promets que l'usurier de Cordes-Tolosane, qui est mon débiteur, ne vous réclamera plus rien, et que dans trois semaines M[lle] Marie de Bonrepos s'apellera M[me] de Lacaze!

— Vous feriez cela, monseigneur?...

— Je vous en donne ma parole!...

— Et vous avez la mienne, qu'après avoir vu votre tabellion, qui recevra ma visite cette nuit même, je rejoins mon régiment, et que de sa vie le capitaine Antoine de Lacaze ne touchera ni à une épée de duel, ni à une carte!

Tous les deux tinrent leur parole. M. de Breteuil, en usant de son influence sur le trésorier pour faire accorder Marie au jeune officier de Languedoc, et le vieux bretteur en renonçant au jeu et aux armes : il est vrai qu'il n'eut pas à souffrir longtemps de la perte de ces deux bonheurs; car il succomba, six mois après, dans un duel où il avait pour adversaire le cheval le plus vicieux de la garnison. Ce malheureux événement acheva de remettre M. de Bonrepos dans son assiette.

Pourquoi les choses de la vie ont-elles toujours un côté brillant et un côté sombre?... Un quart de siècle s'était écoulé sur les deux duels de Belleperche; le bon Michel de Bonrepos habitait la demeure où, selon l'expression espagnole, on ne mange ni on ne boit, et le terrible ouragan de 1793, soufflant sur le diocèse de Montauban, avait brisé la crosse de l'abbé et emporté la mitre de l'évêque. Par un des froids des plus rigoureux de cet épouvantable hiver, deux hommes grelottaient sur la paille d'un cachot : le premier, vieilli par les souffrances et les misères qui pleuvaient dans ces lieux horribles plus en-

core que par l'âge, semblait toucher aux portes de la mort. Ses plaintes et les gémissements que lui arrachait la douleur émurent son compagnon : il s'approcha avec le plus tendre intérêt du moribond, et se mit à déplorer la cruelle nécessité où il se trouvait de borner sa sympathie à des vœux stériles. Mais celui-ci prenant sa main et la serrant par une étreinte convulsive :

— Mon ami, lui dit-il, ces maux ne sont rien en comparaison de mes fautes... Si j'avais un prêtre, je mourrais content !...

— Est-ce une illusion ? s'écria l'autre dans le plus grand trouble ; cette voix...

— Est celle de l'évêque de Montauban !

— Quoi, monseigneur ! c'est ici que je vous retrouve !... vous mon bienfaiteur ! vous mon père !...

— Le jeune officier de Languedoc !... le fils du capitaine de Lacaze !

— Oui, celui qui vous dut, il y a vingt ans, la main de Marie de Bonrepos.

— Je ne vous avais pas reconnu ; il s'est écoulé tant de mauvais jours depuis les jours prospères !...

— Courage, monseigneur ! il me reste quelques amis, quelque crédit même, quoique prisonnier, et tout ce que je pourrai faire...

— Vous ne pouvez plus faire qu'une chose pour moi, mon enfant, me procurer un prêtre !



La prison. M. de Breteuil et le fils de Lacaze.

— Un prêtre, monseigneur !... ma conscience me le défend !...

— Qu'entends-je !... Bonrepos avait donc raison ?

— Oui, je suis protestant, et devins presque renégat en vous cachant à tous ma foi pour arriver à la main de Marie.

— Que Dieu vous pardonne, mon fils, et vous éclaire !

— Quoi ! vous ne me maudissez pas pour mon parjure et mon mensonge ?

— Celui qui tient dans ses mains tout pardon et toute clémence pria même pour ses bourreaux !...

— Merci ! monseigneur ! Ah ! vous aurez un prêtre ! devrait-il m'en coûter la vie, vous l'aurez sur-le-champ !

Henri de Lacaze tint parole à son tour, et ce fut grâce à la reconnaissance d'un protestant que le vénérable M. de Breteuil emporta le pardon de quelques péchés véniels, parmi lesquels figuraient, comme l'ex-officier de Languedoc put l'entendre malgré lui, le duel à l'épée et le duel aux échecs de Belleperche. Pendant que le prêtre absolvait son évêque, le bourreau heurtait à la porte de la prison ; mais quand il vint réclamer sa victime, il ne trouva plus que le cadavre du martyr.

Et ne croyez pas que ceci soit un roman ; c'est une histoire vraie dans ses moindres détails.

MARY LAFON.

LE CHATEAU DE MONTSABREY.

NOUVELLE, PAR M. JULES SANDEAU.

A Mme C. DE COURBONNE.

PERMETTEZ-MOI, MADAME, DE PLACER CE PETIT CONTE SOUS L'INVOCATION DE VOTRE AMITIÉ.

JULES SANDEAU.



Frédéric, en passant, aperçoit Lucile entre sa mère et le docteur. Dessin de M. Tony Johannot.

N.-B. Les délicatesses de ce dessin nous obligent à laisser une page blanche au verso, pour assurer la perfection du tirage.

I.

Vers 1845, vivait à Paris un jeune peintre nommé Frédéric Lambert. Il vivait pauvre et content de peu, dans un de ces quartiers silencieux où les artistes se plaisent à faire leur nid. Il avait vingt-cinq ans, de l'esprit, le cœur fier, et, chose rare, plus de talent qu'il ne s'en croyait lui-même. Je ne dis rien de sa figure : sans être beau, il était charmant. On ne pouvait le voir sans l'aimer, sans se sentir doucement attiré vers lui. Affectueux et bon, il prenait part aux succès de ses amis et s'en réjouissait. Modeste et confiant dans l'avenir, quoiqu'il n'eût pas encore de chapelles à décorer ni de batailles à peindre pour le musée de Versailles, il ne se plaignait pas de l'injustice de ses contemporains et ne se croyait pas méconnu. Le travail remplissait sa vie. Quelques-uns de ses portraits avaient été remarqués au Salon : ce fut là son point de départ vers le bonheur qu'il méritait et qu'il rencontra sur sa route.

Sa mère et sa sœur vivaient au fond de la province d'un modeste patrimoine auquel il ajoutait la meilleure partie de ses épargnes. Il savait que sa sœur devait, au prochain automne, épouser un jeune homme laborieux et pauvre comme elle, qu'elle aimait depuis plusieurs années; il résolut d'amasser pour elle une petite dot qui lui permît d'entrer en ménage sans inquiétude du lendemain. Depuis longtemps d'ailleurs il rêvait un tour de France, le sac sur le dos, un voyage où il payerait avec sa palette son écot et son gîte, s'arrêtant devant les sites qui lui plairaient, allant gaiement de ville en ville, et mettant son pinceau au service de tous les bourgeois possédés de la noble ambition de transmettre leurs traits à la postérité la plus reculée. Il partit par une belle matinée d'avril, le pied leste et le cœur joyeux.

Rien qu'à sa façon de porter la tête et d'aspirer le grand air en marchant, on le sentait en possession de toutes les faciles joies de son âge; on devinait que, pour être heureux, il lui suffisait d'exister. Au bout de quelques mois, il avait déjà fait une assez jolie pelote. La Providence semblait bénir la douce et pieuse tâche qu'il s'était imposée. Les modèles s'offraient en foule; sa bonne mine et son talent lui ouvraient toutes les portes. La Touraine, le Poitou, le Limousin lui payaient tribut; hobereaux et vilains se disputaient l'honneur de poser devant lui. Les figures les plus étranges ne l'effrayaient pas; il pensait à sa sœur qu'il allait enrichir, et, pendant qu'il reproduisait sur la toile quelque trogne enluminée, quelque face bêtement épanouie, quelque museau de fouine ou de belette, il voyait un jeune et frais visage qui le remerciait en souriant. Grâce à l'excellence de l'imitation, il réunissait tous les suffrages. Dès qu'il avait achevé un portrait dans un château, il le soumettait sans crainte au jugement de la famille et des serviteurs, et la ressemblance était si frappante, que, depuis la gardeuse de dindons jusqu'au valet de chambre de M. le baron, tout le monde tombait en extase. Ce n'est pas tout; il y avait dans sa conversation tant de saillies, tant de verve et d'entrain, que ses hôtes se résignaient difficilement à le laisser partir. En l'écoutant, la châtelaine oubliait la lecture du feuilleton de son journal, l'abbé avait des distractions au whist, et M. le baron déclarait au précepteur de son fils qu'après les gentilshommes, il n'y avait en France que les artistes qui eussent de l'esprit. Lorsque enfin, sourd à toutes les sollicitations, Frédéric se décidait à quitter la place, son feutre gris à larges bords, sa veste et son pantalon de velours à côtes, sa cravate nouée négligemment autour de son col rabattu, le sac militaire qu'il portait fièrement et auquel étaient attachés la boîte à couleur, la pique, le parasol, le pliant à trois branches, excitaient un sentiment voisin de l'admiration; maîtres et serviteurs se mettaient aux fenêtres, et tous les regards le suivaient jusqu'au détour du sentier. Bref, il spécula si heureusement sur la vanité, que vers la fin du mois d'août sa ceinture s'était arrondie, et qu'il put croire sa tâche accomplie.

Dans les premiers jours de septembre il arrivait chez sa mère.

—Tends ton tablier, dit-il à sa sœur qui se jetait à son cou.

Et, prenant sa ceinture pleine d'or, il la vida dans le tablier de la belle enfant. Je laisse à penser quelle ivresse! Quelques milliers d'écus, qui, pour une jeune fille élevée dans l'opulence, ne suffisent pas à l'achat d'une corbeille de mariage, représentent, pour une pauvre fille de province, les plus saintes joies de la famille. Après avoir assisté au mariage de sa sœur, après avoir bien choyé sa vieille mère et gentiment installé le jeune ménage, Frédéric partit, comblé de bénédictions, emportant dans son cœur l'image attendrie du bonheur auquel il avait contribué. Sans parler de la mélancolie des adieux, cette heure ne fut pas exempte d'amertume. En comparant la joie qu'il avait eue sous les yeux avec la solitude qui l'attendait à Paris, il ne put se défendre d'un sentiment de tristesse. Le bonheur de sa sœur était sa plus douce récompense, et pourtant la conscience du devoir accompli ne l'empêchait pas de faire un retour sur lui-même; il laissait derrière lui une affection mutuelle, des espérances mises en commun, et allait reprendre dans l'isolement un travail que nul sourire ne viendrait égayer.

Cette émotion ne tint pas contre les enchantements de la route. La saison était belle encore; pour rentrer à Paris, Frédéric avait à traverser une des contrées les plus pittoresques de la France. A peine eut-il mis le pied dans l'ancienne province de la Marche, qu'il fut frappé du caractère silencieux et poétique du paysage qui se déroulait devant lui. Il n'avait vu nulle part rivière si limpide, vallées si fraîches, horizons si variés. Les bois et les coteaux étaient parés de toutes les magnificences de l'automne; les oiseaux chantaient dans la lande; la bergeronette se balançait sur le bord des petits lacs perdus au milieu des ajoncs. Frédéric ne voulut pas quitter ce coin de terre sans emporter dans ses cartons un souvenir vivant des beautés agrestes qui s'offraient à ses yeux. Marchant à l'aventure, après avoir dessiné pendant tout le jour, il s'arrêtait le soir, tantôt dans une ferme, tantôt dans une auberge de village; partout sa jeunesse et sa bonne grâce lui valaient l'accueil le plus bienveillant. Amoureux de l'art et de la nature, il trouvait à cette existence errante et solitaire un charme que tous les jeunes cœurs comprendront aisément, qu'ils envieront peut-être.

Un matin, séduit par la fraîcheur d'un sentier bordé de houx et de troënes, il avait quitté la grande route et s'était enfoncé bien avant dans les terres. Rien n'est doux, à vingt ans, comme d'aller ainsi, sans savoir où l'on va. Sur le coup de midi, il avait déjeuné, dans une métairie, d'une jatte de lait fumant; aux derniers rayons du soleil couchant, il entrait affamé dans le petit village de Saint-Maurice. Situé au fond d'une vallée étroite, entouré de bois et de montagnes, ce village est un des plus charmants qui se mirent dans l'eau de la Creuse; mais, à vrai dire, en ce moment Frédéric ne se souciait guère de la richesse du paysage. En débouchant sur la place de l'é-

glise, il aperçut, doucement balancée au-dessus d'une porte par la brise du soir, une feuille de tôle, sur laquelle était peint en jaune un volatile, qui eût mis en défaut l'ornithologie tout entière, si l'auteur de ce joli morceau, pour ne laisser aucun doute sur ses intentions, n'eût pris soin d'écrire au-dessous de son œuvre ces mots : *A l'Aigle d'or*

La vue de cette enseigne plongea notre héros dans le ravissement, mieux que ne l'eût fait en cet instant un tableau de vous, mon cher Gleyre. Il n'avait pas l'embarras du choix, l'*Aigle d'or* était la seule auberge du hameau. Cette auberge, malgré l'emphase de son baptême, ne pouvait point passer pour un palais ; cependant tout y était propre et avenant. Charme de la jeunesse heureuse et souriante ! elle paraît, tout s'empresse autour d'elle. Frédéric était à peine entré, que déjà l'hôtesse et ses deux filles lui faisaient fête. Sans doute aussi, à l'élégance de sa taille, à la finesse de ses mains, à la blancheur de son cou, dont le grand air et le soleil n'avaient pu altérer l'ivoire, elles avaient compris sur-le-champ que ce n'était pas là un piéton ordinaire, un colporteur d'images pieuses, de chapelets et de missels. Pendant que l'une des jeunes filles l'aidait à se débarrasser de son sac, et que l'autre mettait la nappe et le couvert, la mère,



Frédéric à *l'Aigle d'or*. Le récit de l'hôtesse. Dessin de M. Tony Johannot.

l'œil à tout, partout en même temps, cassait les œufs, allumait les fourneaux, et plumait un chapon. Frédéric s'attabla, fit honneur au festin, et trouva tous les mets exquis, à la grande satisfaction des trois femmes, qui ne se sentaient pas d'aise en voyant ce joli jeune homme manger d'un si vif appétit.

Le lendemain, il fut réveillé de bonne heure par le plus matinal et le plus gai des visiteurs; le soleil entrait à pleins rayons dans sa chambre. Frédéric sauta à bas de son lit et ouvrit sa fenêtre : la Creuse coulait à ses pieds sous un berceau d'aunes et de trembles, et se déroulait, comme un ruban d'argent, à travers la vallée; au delà de la rivière, les toits de chaume, épars çà et là, fumaient dans la verdure; à l'horizon, sur le plateau d'une colline, un gothique manoir perçait de ses tourelles le feuillage rouillé des chênes. La vie ne manquait pas à ce tableau rustique : l'*Angélus* tintait dans l'air frais du matin; les merles saluaient le jour; le moulin babillait sous les saules. C'était plus qu'il n'en fallait pour retenir notre jeune peintre. Au bout de quelques jours, il était l'ami de la maison. Il avait fait le portrait des deux filles de son hôtesse, et déjà son nom était populaire à Saint-Maurice. On accourait de plusieurs lieues à la ronde pour voir ces deux portraits; les fermières des environs eussent mis volontiers leur croix en gage pour obtenir un pareil honneur. Prodigue de son talent, Frédéric fit quel-

ques heureuses, et dès lors sa renommée n'eut plus de bornes. On ne parlait que de lui, on ne jurait que par lui ; il était le coq du village. La bonté de son cœur n'excitait pas moins d'enthousiasme que l'adresse de son crayon. Thomas l'Enrhumé était tombé à la conscription ; à la veille de partir, il avait offert à Frédéric trois bons écus sonnants pour pouvoir emporter avec sa feuille de route le portrait de sa bien-aimée. Frédéric avait fait le portrait et glissé le prix de son travail dans le sac du conscrit, en y ajoutant une petite somme pour l'aider à noyer son chagrin. L'admiration était montée à un tel degré, que, s'il eût voulu se marier dans le pays, bien des larmes auraient été répandues. Pour mettre le comble à sa popularité, il distribuait de temps en temps quelques gros sous aux jeunes drôles qui jouaient au bouchon sur la place de l'église. Aussi, le matin, dès qu'il sortait, il voyait, rangée devant la porte de l'*Aigle d'or*, une double haie de clients, comme les patriciens de l'ancienne Rome. C'était à qui porterait son bagage. L'un s'emparait de la boîte à couleurs, l'autre de la pique ; celui-ci du parasol, celui-là du pliant, connu chez les artistes sous le nom de *painchard* ; Frédéric donnait le signal du départ, et, suivi de ses pages, s'enfonçait dans la montagne. Un incident imprévu vint couronner sa gloire.

On touchait au 22 septembre, fête patronale du village. Le sonneur et le bedeau, qui cultivaient la bouteille plus



Lucile enfant. Dessin de M. Tony Johannot.

que de raison, avaient négligé le soin de la bannière où le saint était représenté. Les rats, profitant de cette négligence, s'étaient régalés de la soie et de la laine qui exprimaient les traits du chef de la légion thébaine, si bien que saint Maurice tout entier y avait passé. Qu'on juge de la stupeur du bon curé en voyant la bannière dévastée, déchiquetée, tombant en loques ! qu'on tâche de se représenter la consternation du village ! Plus de procession, plus de fête ! Que deviendrait la moisson de l'année prochaine? La bannière de saint Maurice mûrissait le blé noir, le seigle et le colza. La désolation était générale. Les gros bonnets du pays s'arrêtaient dans la rue pour s'entretenir de cette épouvantable catastrophe. Le sonneur et le bedeau n'osaient plus se montrer ; le curé et le maire traversaient la place d'un air effaré, et se concertaient sur les moyens d'aviser au dommage. A l'*Aigle d'or*, l'inquiétude était vive. L'hôtesse et ses deux filles se demandaient avec effroi ce qu'allait devenir le hameau, privé de son patron. Frédéric seul gardait un calme olympien. Le 22 septembre, au soleil levant, il frappait à la porte du presbytère, et présentait au curé un saint Maurice plein de grâce et de jeunesse, dans une attitude guerrière et victorieuse. Par une inspiration qui tenait vraiment du miracle, quoiqu'il n'eût jamais vu le modèle rongé par les rats, il avait deviné la pose, le costume et la ressemblance. Le bon curé, émerveillé, le pressa dans

ses bras, comme un ange descendu du ciel. Je renonce à peindre l'émotion des fidèles, quand ils virent suspendue à la hampe, veuve depuis plusieurs semaines, l'image triomphante du glorieux martyr. La bannière parcourut les rues du village au milieu des acclamations de la foule ébahie. En retrouvant les traits du saint qu'ils croyaient perdu, les paysans poussaient des cris d'allégresse, et les femmes s'approchaient de Frédéric pour lui baiser les mains. Entre nous, le triomphe n'était pas pour saint Maurice, mais pour le peintre qui l'avait ressuscité.

Les jours heureux nous sont comptés d'une main avare. Si charmante qu'elle fût, cette existence ne pouvait se prolonger longtemps; si riantes que soient les étapes de la verte Bohême, un artiste qui a la conscience de sa propre valeur s'y repose un instant, il n'y séjourne pas. L'hiver, toujours précoce dans les montagnes de la Creuse, commençait à se faire sentir. Les matinées étaient froides, et longues les soirées. La nature, quoique belle encore, frissonnait déjà sous les premières piqûres de la bise d'octobre. Malgré l'ovation qui l'avait élevé au rang de demi-dieu, malgré les soins assidus dont il était l'objet à l'auberge de l'*Aigle d'or*, Frédéric pensait à partir : une rencontre inattendue ajourna son départ.

II.

Avant de quitter Saint-Maurice, il voulait visiter une fois encore les sites qu'il aimait; il voulait revoir surtout le château dont les tours crénelées dominaient le vallon, et qu'il découvrait de la fenêtre de sa chambre, à travers le feuillage éclairci. C'était, je l'ai déjà dit, un gothique manoir, perché sur le plateau d'une colline, dans la partie la plus pittoresque et la plus sauvage du pays. On y arrivait par des sentiers étroits, bordés de genévriers, creusés par la ravine, et que les chèvres seules gravissaient d'un pied sûr. Le jeune peintre en avait fait le but accoutumé de ses promenades et de ses rêveries. A la solitude qui régnait autour de cette demeure féodale, il avait pu d'abord la croire inhabitée. Un soir, pourtant, il avait vu les croisées éclairées, et deux ombres sveltes se dessiner sur la mousseline des rideaux; il avait entendu un chant de femme qui s'accompagnait au piano, et dont la voix grave s'élevait tristement dans le silence de la nuit. Quels hôtes vivaient entre ces murs? Frédéric, en garçon d'esprit, s'était bien gardé de s'en informer; il eût craint de voir s'envoler, au souffle de la réalité, les poétiques images dont il se plaisait à peupler cet asile.

La veille du jour fixé pour son départ, il avait profité d'une de ces tièdes après-midi qui sont les adieux du soleil, pour faire un dernier pèlerinage au vieux manoir. Comme il arrivait au pied du plateau, il aperçut un groupe qui attira vivement son attention.

Sur la mousse d'un tertre incliné, une jeune fille était assise entre un vieillard à cheveux blancs et une femme encore jeune et belle, qui la surveillaient d'un regard inquiet. En s'approchant, Frédéric fut moins frappé de sa rare beauté que de son air étrange. Affaissée sur elle-même, elle paraissait vivre dans un monde qui n'était pas le monde des vivants. Son œil ouvert, immobile, ne se portait pas sur les objets placés devant elle; toute sa physionomie indiquait que sa pensée voyageait ailleurs. Le visage de la jeune femme qui la couvait des yeux respirait une anxiété profonde, une tendresse passionnée. Les traits du vieillard exprimaient une affection plus calme et mêlée de curiosité. Il semblait épier le réveil de l'intelligence dans cette âme attirée par un monde supérieur. Frédéric passa devant elle en se découvrant et n'osa pas s'arrêter. Il y avait en effet, dans cette muette extase, quelque chose de mystérieux qui commandait la discrétion. Eclairé par un secret sentiment de pudeur, il sentait qu'il ne pouvait contempler cette douleur inconnue sans la profaner. Il s'éloigna d'un pas rapide.

Le soir venu, assis sous le manteau de la cheminée de l'*Aigle d'or*, devant une flambée de fagots, il ne put s'empêcher de questionner l'hôtesse qui filait sa quenouille, tandis que Toinette et Fanchon, ses deux filles, tricotaient des bas pour le dernier marmot. La bonne femme n'avait pas, comme on dit, la langue dans sa poche; elle s'empressa de répondre aux questions du jeune étranger. Le château situé sur la colline appartenait à la famille de Montsabrey. M. de Montsabrey était mort depuis plusieurs années. Les trois personnes que Frédéric avait aperçues assises sur un tertre, à une portée de fusil du manoir, ne pouvaient être que Mme de Montsabrey, sa fille, et le médecin de la famille, le docteur Vincent, frère du curé de Saint-Maurice.

— Ainsi, demanda Frédéric, dont la curiosité était loin d'être satisfaite, la jeune fille que j'ai vue tantôt est Mlle de Montsabrey?

— Oui, monsieur, c'est la pauvre innocente.

A ces mots, les trois femmes firent le signe de la croix, et comme Frédéric les regardait d'un air étonné :

— C'est sous ce nom, ajouta l'hôtesse, que Mlle de Montsabrey est connue dans le pays.

— Pourquoi?

— Pourquoi, mon bon monsieur? On raconte, à ce propos, bien des histoires; mais qui sait le fin fond des choses? Hormis le docteur et le curé de notre village, personne ici ne peut se vanter de connaître le secret du château. Quand on en parle au docteur, il s'en va en branlant la tête, et quand on s'adresse au curé, il répond : Priez pour l'enfant.

— Et que dit-on dans le pays?

— On dit, mon bon monsieur, que la pauvre Lucile est charmée; qu'une fée, le jour de sa naissance, lui a jeté un sort. On a dit, dans le temps, que Mme de Montsabrey n'était venue s'établir au château, abandonné depuis plus de vingt ans, que pour y cacher sa fille et ne la laisser voir à personne. Lucile n'était alors qu'un enfant, mais un enfant qui ne faisait rien comme les enfants de son âge. On avait beau la surveiller, il ne se passait guère de semaine sans qu'elle s'échappât du logis. Plus d'une fois, Toinette et Fanchon l'ont trouvée assise dans la lande ou au fond des bois, accompagnée seulement d'un gros chien que vous avez dû voir aujourd'hui couché à ses pieds.

— Oui, dit Frédéric, un chien des Pyrénées.

— Une bien bonne bête, et point sotte, allez, dit Fanchon. Il ne la quittait pas; il veillait sur elle, et quand c'était l'heure de rentrer, il la tirait par sa robe pour la décider à se lever, courait devant elle pour lui montrer le chemin, et revenait près d'elle pour s'assurer qu'elle le suivait.

— Et que faisait Lucile, à quoi s'occupait-elle, quand vous la trouviez assise au fond des bois?

— Dame! monsieur, je ne sais trop; elle caressait son chien, mêlait à ses cheveux blonds des brins de bruyère en fleurs, ou regardait dans le ciel, comme pour y chercher quelque chose.

— Vous et votre sœur, vous étiez alors deux enfants comme elle : n'avez-vous jamais tenté de lui parler?

— Une seule fois, répondit Toinette. J'étais allée m'asseoir auprès d'elle; je voulais lui offrir un bouquet de

bluets que j'avais cueillis dans les seigles ; mais ses deux grands yeux se tournèrent vers moi d'une si drôle de façon, que je pris mes jambes à mon cou, et me sauvai en emmenant ma sœur par la main.

— Pauvre chère âme ! reprit l'hôtesse, elle n'a jamais fait de mal à personne... Belle comme un ange, douce comme un agneau ! Maintenant c'est une grande demoiselle ; mais on assure que le sort jeté sur elle dure encore, et que, depuis qu'elle est au monde, elle n'a jamais parlé comme une chrétienne. Notre curé a commandé pour elle bien des neuvaines, fait brûler bien des cierges devant la châsse de saint Maurice ; le docteur Vincent la soigne comme si elle était sa fille ; la science et la prière, rien n'y peut. Croiriez-vous, monsieur, que depuis dix ans qu'elle vit retirée dans nos montagnes, Mme de Montsabrey ne s'est pas montrée une seule fois au village, pas même à l'église ? Et pourtant elle est pieuse ; notre curé va, une fois la semaine, dire la messe à la chapelle du château. Quand on parle de Lucile aux serviteurs venus pour la provision, ils ne répondent pas, ou vous prient poliment de vous mêler de vos affaires. Je vous le demande, mon bon monsieur, tout cela est-il naturel ?

— Sans compter, monsieur, qu'on entend la nuit d'étranges bruits là-haut, dit Toinette à voix basse et d'un air mystérieux ; de la musique, des chants, des soupirs, des sanglots, puis un grand cri, et tout se tait.

Ici, les trois femmes se regardèrent avec stupeur, et firent de nouveau le signe de la croix.

— Depuis quelques jours, reprit l'hôtesse, on dit que la pauvre innocente dépérit, qu'elle pâlit et maigrit à vue d'œil, et tout le monde s'en chagrine.

— Sa mère est si bonne ! ajouta Fanchon ; elle fait tant de bien dans le pays !

— Les pauvres ne la voient pas, mais la bénissent, dit Toinette.

— Depuis qu'elle est ici, dit l'hôtesse, il n'y a plus de malheureux. Elle est comme le bon Dieu, qu'on n'aperçoit jamais, et qui, chaque année, fait mûrir nos moissons.

Le reste de la soirée il ne fut question, *à l'Aigle-d'Or*, que du château de Montsabrey. L'hôtesse, qui ne demandait qu'à parler, débita sur Lucile tous les contes qui couraient la contrée ; elle y mit tant de clarté, de netteté et de précision, que Frédéric, à la fin de la veillée, n'en savait pas plus qu'au début. Toutefois ces révélations confuses avaient réussi à surexciter l'imagination du jeune artiste. Le lendemain, au lieu de partir, comme il en avait l'intention la veille, Frédéric déclara qu'il passerait à Saint-Maurice les derniers beaux jours de la saison. Il n'obéissait pas seulement à l'instinct de la curiosité ; la pâle figure de Lucile, sa taille frêle à demi-brisée, l'air de souffrance répandu sur ses traits, sans doute aussi sa beauté, sa jeunesse, avaient éveillé en lui un mystérieux intérêt qu'il ne s'expliquait pas et qui eût suffi pour le retenir quelque temps encore.

III.

Dès lors il dirigea toutes ses excursions vers le plateau de la colline. Il entrevit quelquefois Lucile ; chaque fois qu'il la rencontra, il trouva plus de pâleur sur ses joues, dans son regard quelque chose de plus égaré. Un jour il l'aperçut se promenant à pas lents sur la terrasse du château. Appuyée sur le bras de sa mère, tête nue, les cheveux au vent, elle suivait des yeux un bataillon d'oiseaux émigrants qui filaient sous un ciel gris d'automne, et un vague sourire errait sur ses lèvres décolorées, comme si elle se fût sentie prête, elle aussi, à s'envoler vers une autre patrie. Frédéric rentra au village, l'esprit frappé de sinistres pressentiments. A partir de ce jour, il rôda vainement autour du manoir silencieux, il ne rencontra plus Lucile. Le dimanche suivant, au prône, le curé, d'une voix émue, recommandait aux prières des fidèles Mlle de Montsabrey.

Avant de venir à Saint-Maurice, où l'avait conduit le hasard, Frédéric ne soupçonnait même pas l'existence de la famille de Montsabrey ; il n'avait fait qu'entrevoir Lucile et sa mère ; jamais il n'avait entendu le son de leur voix. Entre elles et lui, artiste de passage, aucune intimité ne pouvait s'établir ; les portes du château ne s'ouvriraient jamais pour le laisser passer. En admettant que Lucile vécût, il ne serait jamais qu'un étranger, un inconnu pour elle. D'où vient donc qu'à la nouvelle d'un danger sérieux qui la menaçait, il pâlit et son cœur se serra comme s'il se fût agi de sa sœur ? Il avait fait de cette étrange créature la préoccupation de toutes ses heures ; il l'avait mêlée, par la pensée, à sa vie tout entière, et il lui semblait qu'en mourant elle en emporterait quelque chose.

Après la sortie de la messe, Frédéric alla droit à la cure où, depuis la fête de saint Maurice, il avait, comme on peut le croire, ses grandes et petites entrées. Il voulait interroger discrètement le curé sur la nature du mal qui consumait la jeune châtelaine ; mais, dès les premiers mots, le bon pasteur lui ferma la bouche en disant :

— Mon cher enfant, c'est le secret de Dieu.

Frédéric n'insista pas. Comme il se préparait à prendre congé, le docteur Vincent entrait au presbytère. C'était un beau vieillard, au regard triste et pénétrant, à l'air intelligent et doux. Il habitait près de Saint-Maurice où, depuis vingt-cinq ans, il soignait les corps comme son frère soignait les âmes. Il suffisait de le voir pour comprendre aussitôt qu'il n'était pas à sa place dans ce pauvre hameau.

— Mon frère, dit le pasteur en lui présentant Frédéric, voici le brave jeune homme qui nous a rendu l'image de notre saint patron.

Le docteur Vincent avait déjà entendu parler de notre héros, de son talent, de son excellent cœur, et du service signalé qu'il avait rendu à l'église. Il lui prit les mains avec effusion, et, malgré la différence de leurs âges, Frédéric se sentit tout d'abord attiré par la douceur de sa voix et la simplicité de ses manières. En moins d'une heure ils s'étaient pris d'affection l'un pour l'autre. Si l'un réunissait en lui toutes les grâces de la jeunesse, l'autre possédait l'indulgence et la bonté qui sont les grâces du vieillard. Près de se retirer, le docteur, avec une familiarité pleine de bonhomie, s'empara du bras de Frédéric, et tous deux sortirent en causant comme deux amis.

La journée était belle. Ils cheminaient de compagnie le long du sentier creux, bordé de genévriers. Le docteur s'informait de Paris qu'il avait longtemps habité, de la littérature et des arts qu'il n'avait pas cessé d'aimer, et dont il parlait avec une sûreté de goût, avec une élévation de pensée, qui se rencontrent rarement chez un médecin de village. Il paraissait heureux d'oublier un instant, auprès du jeune artiste, les soucis de son ministère ; depuis vingt-cinq ans qu'il vivait dans ces campagnes, c'était sans doute la première fois qu'il jouissait d'une pareille aubaine. De son côté, Frédéric, dont la curiosité

n'était pas endormie, se réjouissait en songeant qu'il était enfin à la source de la vérité, et qu'il allait peut-être éclaircir le mystère qui l'obsédait.

A quelque distance du château, sur le penchant de la colline, le docteur s'arrêta devant la grille d'un jardin au fond duquel était enfouie une maison de modeste apparence; il invita Frédéric à venir se reposer dans son petit logis. C'était le nid d'un philosophe ou d'un poëte. Tout y respirait le silence et la paix. Tapissée de rosiers, de clématite et de chèvrefeuille, la maison ne manquait pas, à l'intérieur, de cette élégance qui vient du cœur et dont les objets les plus simples s'imprègnent comme d'un doux parfum, s'éclairent comme d'un doux reflet. Certains détails de l'ameublement révélaient des goûts et des habitudes qu'on pouvait être surpris de trouver à cent lieues de Paris, dans les montagnes de la Creuse. Les murs du salon, qui servait à la fois de cabinet de travail et de bibliothèque, étaient tendus d'étoffe de Perse, qui égayait ce réduit un peu sombre. Çà et là, le long de la tenture, des rayons mobiles étaient chargés de cristaux, de minéraux, de plantes desséchées, de livres parmi lesquels Frédéric devait reconnaître tous les amis de sa jeunesse. Les fenêtres s'ouvraient sur des massifs de dahlias, sur des touffes d'asters et de chrysanthèmes. Ce fut dans cette pièce que le docteur



Lucile adolescente. Dessin de M. Tony Johannot.

introduisit d'abord le jeune homme étonné. Au bout de quelques instants, une bonne femme, qui cumulait chez son maître les fonctions d'intendant, de cordon-bleu et de majordome, apporta sur un plateau des fruits cueillis dans le verger, des galettes de blé noir qu'elle avait pétries elle-même, un flacon de vieux vin qu'elle était allée chercher dans le meilleur coin du cellier.

— Mon jeune ami, dit le docteur Vincent, c'est une pauvre hospitalité; croyez pourtant que votre présence ici est une bonne fortune dont je sens tout le prix. Jeune, j'aimais les arts; ils ont été longtemps le charme de ma vie. Depuis que je vous sais à Saint-Maurice, j'ai été tenté plus d'une fois d'aller au-devant de vous, de vous attirer dans mon ermitage. Je l'ai voulu, je ne l'ai pas pu. Tant de douleurs m'appellent, tant de soins me réclament! ajouta-t-il avec mélancolie.

Ces derniers mots entr'ouvraient la porte par où la curiosité de Frédéric allait enfin pouvoir se glisser. On lui faisait la partie trop belle pour qu'il n'en profitât pas sur-le-champ. Après avoir remercié son hôte, après avoir exprimé un regret sincère de ne l'avoir pas rencontré plus tôt, il en vint naturellement, sans détour, à parler de Mme de Montsabrey et de sa fille qu'il avait aperçues, quelques jours auparavant, assises sur la mousse d'un tertre, en compagnie du bon docteur.

— Je vous ai bien vu, répondit le vieillard. Quand vous êtes passé près de nous, j'ai deviné le sentiment de discrétion auquel vous obéissiez en vous éloignant, et, quoi-

que je vous visse pour la première fois, dès cet instant, mon jeune ami, vous avez gagné mon cœur.

La conversation ainsi engagée, Frédéric, pour arriver à son but, n'avait plus qu'à suivre le courant. Il rendit avec des couleurs si vives et si poétiques l'effet qu'avait produit sur lui la figure de Lucile ; il exprima si naïvement la sympathie que lui inspiraient cette jeune fille et sa mère, il y eut dans toutes ses questions tant de réserve, d'intérêt affectueux et d'exquise délicatesse, que le docteur Vincent ne put faire autrement que d'en être touché. Le jour tombait, déjà le soleil avait disparu derrière les tours du vieux château. Le docteur retint le jeune peintre,



Frédéric faisant le portrait de Lucile (Pages suivantes). Dessin de M. Tony Johannot.

et le soir, après le dîner, disposé aux épanchements, heureux d'avoir près de lui un auditeur capable de le comprendre, il se décida à raconter ce qu'il savait. La lune montrait sa face ronde à travers les arbres à demi dépouillés du jardin ; une bise aigre sifflait autour de la maison ; l'ormeau flambait au fond de l'âtre, et Frédéric, accoudé sur le bras du fauteuil dans lequel il était assis, prêtait une oreille attentive.

— Vous avez vu Mme de Montsabrey assise auprès de sa fille ; vous l'avez vue belle encore, malgré la douleur qui l'accable, et les rides précoces imprimées sur son front ; mais vous ne pouvez pas vous figurer l'éclat de sa jeunesse, quelques mois après son mariage. Unique héritière d'une des grandes familles de la Marche, elle justifiait par les plus aimables qualités de l'âme les faveurs que le Ciel s'était plu à répandre sur son berceau. Elle était si bonne que les femmes lui pardonnaient sa royale beauté ; si bienfaisante, que l'envie elle-même n'osait s'attaquer à son opulence. A dix-huit ans, elle avait épousé un gentilhomme jeune et beau comme elle, et s'il est vrai de dire que jamais destinée ne fut, à son début, plus heureuse ici-bas, il est juste d'ajouter que jamais bonheur ne fut plus mérité. Elle menait à Paris une existence pleine d'enchantements. Tout lui souriait ; elle n'était pas encore mère, mais elle allait le devenir, et déjà, devant cette joie suprême, toutes les autres joies s'effaçaient. Un matin, on rapporta chez elle son mari sanglant, blessé mortellement en duel. Au bout de trois jours, il expirait dans ses bras.

La blessure était si grave qu'il n'avait pu reprendre ses sens; on ignore encore aujourd'hui la cause et les détails de cette querelle fatale. Six semaines après, Mme de Montsabrey donnait le jour à une fille qui promettait d'être belle comme elle. A mesure qu'elle grandissait, elle enchantait tous les regards; chacun de ses mouvements était empreint d'une grâce adorable. Penchée avec amour sur cette fleur vivante éclose sur un tombeau, Mme de Montsabrey remerciait Dieu dans son désespoir, et l'orgueil maternel essuyait les larmes de la veuve éplorée. Cependant on commençait à remarquer dans les yeux de Lucile quelque chose de singulier. Quand vint l'âge où l'intelligence s'éveille, où s'échappent des lèvres les premiers bégayements qui étonnent la mère enivrée, l'intelligence de l'enfant parut frappée d'un sommeil obstiné; ses lèvres demeuraient muettes et ne répondaient aux baisers que par un sourire immobile. Plus tard, lorsqu'on eut réussi à lui faire balbutier quelques paroles, son langage enfantin ne paraissait pas appartenir au monde où nous vivons. Il y avait dans ses exclamations soudaines, entrecoupées, je ne sais quoi de surnaturel et d'extatique, un effroi que n'apaisaient pas les plus vives tendresses. Il n'était plus permis d'en douter, le fruit des entrailles maternelles avait reçu le contre-coup de cette existence dénouée si tragiquement; l'intelligence, prête à s'éveiller, avait été frappée de stupeur et de léthargie. Les médecins avaient refusé de se prononcer avant que Lucile eût atteint sa sixième année; Lucile avait six ans, et son esprit ne prenait aucune part à la vie commune. Quand sa mère la serrait sur son sein, en la couvrant de pleurs et de caresses, l'enfant la regardait d'un œil distrait, comme si son cœur eût été occupé ailleurs. Elle ne recherchait aucun des plaisirs de son âge, n'avait goût qu'à la solitude, et passait des journées entières plongée dans une rêverie silencieuse, qu'on essayait vainement de troubler. Les médecins, consultés de nouveau, déclarèrent sans hésiter que Lucile était idiote. Foudroyée par cet arrêt terrible, Mme de Montsabrey s'était prise pour sa fille de cette passion ardente et sauvage que ressentent les mères pour leurs enfants infirmes. Résolue à lui tenir lieu du monde entier, elle quitta Paris brusquement, pour venir cacher sa honte et son malheur dans le château de Montsabrey.

Il y avait quinze ans que j'habitais ce pays, lorsqu'elle vint s'y ensevelir. J'avais connu son mari; M. de Montsabrey venait tous les ans, avec son frère et quelques amis, passer un mois d'automne dans ce château abandonné, qui n'était plus qu'un rendez-vous de chasse. Je connaissais aussi Mme de Montsabrey; je l'avais vue dans tout l'éclat de son bonheur, peu de jours après son mariage; avant de se rendre à Paris, le mari, enivré, avait voulu montrer sa jeune et belle épouse à l'antique demeure des aïeux. Je devais la revoir, quelques années plus tard, pâle, amaigrie, pliant sous la douleur, belle encore dans son deuil austère. J'avais été averti de son arrivée; tout était prêt pour la recevoir. Les moindres détails de cette scène navrante sont encore présents à ma mémoire. Je la vois descendre de la chaise de poste, prendre sa fille dans ses bras, franchir d'un pas rapide les marches du perron, et s'enfuir avec son douloureux trésor, comme pour le cacher à tous les yeux. Mon frère était près de moi. Le soir même, nous commencions la tâche commune que nous avons poursuivie sans relâche : mon frère consolait la douleur de la mère, et moi, j'étudiais le mal de l'enfant. Je m'étais senti saisi d'un respect religieux pour l'infortune de Mme de Montsabrey, d'une affection toute paternelle pour sa fille; je devins leur hôte assidu. Durant les premières années de leur séjour au château, aucun signe ne permettait d'espérer, même dans un avenir lointain, la guérison de Lucile. Chaque matin, je retrouvais la mère dans son affliction, l'enfant dans son immobilité. Je commençais à croire que la science avait dit vrai; je n'espérais plus voir la Providence lui donner un démenti. Lucile grandissait, et, chose étrange! tandis que son esprit restait plongé dans une nuit profonde, sa beauté brillait chaque jour d'un plus vif éclat. Il y avait dans ce contraste comme une raillerie amère, comme une sanglante ironie du sort. Lorsqu'elle atteignit sa douzième année, je repris confiance et courage. A mesure que sa jeunesse s'épanouissait, son âme semblait en proie à une sourde agitation. Il était facile de pressentir une crise qui devait tôt ou tard décider de sa destinée. Evidemment la science avait prononcé un arrêt trop sévère : son intelligence n'était pas avortée, mais garrottée; la pensée vivait en elle, mais ne trouvait pas d'issue. Le murmure du vent, les harmonies du soir, le fracas de la Creuse se révoltant contre ses barrages, exerçaient de mystérieuses influences sur cette organisation délicate. Quand Mme de Montsabrey se mettait au piano et chantait, Lucile paraissait s'enfoncer plus avant dans sa rêverie; puis, au bout de quelques instants, des larmes abondantes s'échappaient de ses yeux et coulaient sans bruit le long de ses joues. Un trouble profond se peignait sur son visage; à chaque minute, je m'attendais à voir la vie faire enfin explosion. Tout en chantant, Mme de Montsabrey regardait dans la glace l'image de sa fille en pleurs; moi, je l'épiais d'un œil inquiet. Son sein se soulevait, son cœur bondissait dans sa poitrine, comme s'il voulait briser sa prison; sa bouche frémissait comme prête à parler; mais au moment où tout présageait un dénoûment miraculeux, elle poussait un cri déchirant et tombait dans mes bras comme un oiseau blessé. Je n'essayerai pas, mon jeune ami, de vous raconter les scènes cruelles auxquelles j'ai assisté. La tendresse de la mère s'était exaltée jusqu'à la rage; ses caresses impuissantes avaient pris un caractère farouche. J'ai vu Mme de Montsabrey, à genoux devant sa fille, couvrant ses mains de baisers convulsifs, lui disant d'une voix éperdue : Entends-moi! parle-moi! réponds-moi! Lucile passait ses doigts dans les cheveux de sa mère, et ne répondait que par un sourire étonné, ou par des larmes silencieuses. Depuis quatre ans, ces épreuves terribles se renouvellent presque chaque jour. Et pourtant on ne vit jamais folie plus douce, plus tranquille. Lucile aime et comprend la nature. Elle a l'instinct et le goût de la parure. Son occupation favorite est de jouer avec les fleurs dont elle est toujours entourée. Elle les regarde parfois avec une ineffable expression de tristesse, et semble leur dire : «Je suis belle et inanimée comme vous.» Elle se plaît surtout dans la contemplation des nuits étoilées: c'est une âme qui aspire à remonter vers le ciel. Dans ses entrevues avec elle, mon frère a recueilli des paroles inattendues, qui ont ranimé mes espérances. A douze ans, elle comprenait déjà les promesses de la religion avec une vivacité qui n'est pas commune à cet âge. Elle a, sur le monde supérieur que nous ne voyons pas, des idées que les livres n'ont jamais enseignées, et qui ne peuvent s'expliquer que par des inspiratiens surnaturelles. Malheureusement, ces lueurs pâlissent et s'évanouissent bientôt. Que vous dirai-je? Douce et bonne, reconnaissante et attendrie, ses pleurs fréquents ne nous permettent pas d'en douter, la pauvre chère créature ne sait rien exprimer de ce qu'elle sent; elle est, entre nos mains, comme un instrument mélodieux dont l'orage au-

rait brisé les cordes, et dont nous avons jusqu'ici cherché vainement à ressusciter la voix. Cependant la crise que j'ai prévue se prépare. Lucile a seize ans; les symptômes s'accumulent; son dépérissement même est un présage qui ne saurait tromper; son âme s'agite et se débat pour rompre ses liens... La lutte est engagée : comment se terminera-t-elle? Mon jeune ami, c'est là que nous en sommes. J'ai écrit ce matin au beau-frère de Mme de Montsabrey. Grave, affectueux, dévoué, plein de respect pour sa sœur, il vient, tous les hivers, passer un mois ou deux auprès d'elle. J'ai hâte qu'il soit ici, car la crise est prochaine, elle est inévitable; elle peut sauver Lucile, mais elle peut la tuer; et, si Lucile meurt, que deviendra sa mère?

Vivement ému par les paroles qu'il venait d'entendre, Frédéric s'abstint de toute réflexion et resta plongé dans une méditation muette.

— Mon ami, dit-il enfin (permettez-moi de vous nommer ainsi, bien que je vous parle aujourd'hui pour la première fois), espérons que le Ciel bénira votre tâche et celle de votre frère; espérons en Dieu, qui donne la rosée aux plantes, le parfum aux fleurs, la sève aux rameaux.

— Oui, mon enfant, répondit le vieillard, espérons en Dieu, en Dieu seul; car, quoi qu'en disent les savants, la science ne fait pas de miracles.

Ils restèrent longtemps au coin du feu, causant et devisant. Frédéric en vint à demander au docteur comment il avait été amené à Saint-Maurice.

— Mon Dieu, dit le docteur, la chose est toute simple et peut se raconter en deux mots. Ma jeunesse s'est écoulée tout entière à Paris. A force de travail et de persévérance, j'avais conquis ma place au soleil. Mon nom n'était plus inconnu; déjà mes flatteurs, qui n'en a pas au moins deux ou trois? me promettaient la renommée et la richesse, quand, tout à coup, ma vie fut brisée par un de ces orages qui frappent et consument comme le feu du ciel. J'avais besoin de quelques jours de silence et de solitude : je partis, j'allai me réfugier près de mon frère, qui, entraîné par une vocation fervente, était entré de bonne heure dans les ordres, et occupait, depuis dix-huit mois, la cure de Saint-Maurice. Vous connaissez mon frère, mais vous ne pouvez pas savoir ce qu'il cache de pieux trésors sous la modestie de son enveloppe; c'est la candeur d'un enfant unie au dévouement d'un apôtre. La sérénité de cette âme évangélique devait passer insensiblement dans mon cœur. En l'écoutant, je sentis se réveiller en moi les croyances et la foi de mes jeunes années; en le voyant agir, je compris qu'il y a place pour les vertus les plus élevées dans les plus humbles conditions. Je ne saurais dire comment cela se fit, j'en arrivai à prendre en pitié le monde, ses combats, ses joies et ses douleurs. Mon frère s'était voué tout entier au soin du troupeau confié à sa garde; son unique ambition était qu'on l'oubliât dans cette pauvre cure, la plus pauvre de tout le diocèse; je résolus de compléter son œuvre en m'y associant. Il n'y avait pas de médecin dans la commune. De Saint-Maurice à la ville la plus prochaine, on compte six grandes lieues. Pendant l'hiver les sentiers sont impraticables. Ajoutez que, dans nos campagnes, l'usage est de n'envoyer querir le médecin qu'à la dernière extrémité, si bien que, lorsqu'il se présente, la mort, qui a pris le devant, est déjà assise au chevet. Mon patrimoine, joint à la petite fortune que j'avais amassée, me permettait de vivre ici tranquille. J'achetai cette maison, où j'ai vieilli doucement, loin du monde, qui ne mérite pas un regret. J'aide mon frère, je fais un peu de bien; j'ai l'espoir que ma vie n'aura pas été tout à fait inutile.

Par un mouvement de vive sympathie, Frédéric saisit la main du docteur Vincent et la pressa avec respect.

La soirée était avancée. Le docteur tira sa montre, et se leva brusquement pour se rendre au château. Frédéric l'accompagna jusqu'à la porte, et revint lentement à Saint-Maurice, en rêvant au sort de Lucile.

IV.

Les jours suivaient les jours : Frédéric ne partait pas. Que pouvait-il pour Mlle de Montsabrey? Toute sa volonté devait échouer contre une puissance inconnue; et pourtant il demeurait. Sans avoir aucun rôle à jouer dans le dénoûment de cette destinée, il ne voulait pas quitter le pays, il voulait assister à la solution de cette énigme. Le docteur Vincent et son frère ne quittaient plus le château. Des bruits sinistres circulaient dans le pays. A l'*Aigle d'or*, il n'était question que de Lucile. Les paysans avaient pour elle une sorte de vénération superstitieuse. Ce qui les préoccupait, ce n'était pas seulement sa jeunesse, sa beauté, sa souffrance; c'était encore et surtout la nature mystérieuse de sa douleur. Ils la regardaient comme un être prédestiné, en communication directe avec Dieu; sa mort leur eût semblé une calamité pour le hameau, sa guérison un bonheur public. Ils voyaient, dans ce que la science appelait la léthargie de sa raison, une raison supérieure et plus vive, une intelligence plus clairvoyante, quoique muette; ils sentaient que Lucile n'était pas de ce monde, et que le jour où sa langue se délierait, elle serait, non pas la sœur, mais la reine de tous ceux dont la langue était depuis longtemps déliée. Ainsi, tout s'assombrissait autour de notre héros. Ce village, où il était entré si dispos, où il avait vécu si joyeux, où tout avait semblé lui sourire, se couvrait de voiles funèbres. La pluie attristait le paysage; les corbeaux s'abattaient dans la plaine; la bise emportait les dernières feuilles des arbres; enfin la mort planait sur la colline, et l'ombre de ses ailes s'étendait jusque sur le vallon. Et pourtant Frédéric ne partait pas. Plus de soleil, plus de joies, plus de fêtes; et pourtant il s'obstinait à ne pas quitter Saint-Maurice.

Un soir, il était assis sous le manteau de la cheminée, en compagnie de l'hôtesse, de ses deux filles et de quelques notables de l'endroit. L'attitude et la physionomie de ces braves gens témoignaient qu'ils n'étaient pas là pour fêter la dive bouteille. Tous les visages étaient empreints d'une morne tristesse. La cloche de l'église avait sonné pendant tout le jour le glas de l'agonie; dans l'après-midi, on avait vu passer le curé portant le saint viatique, et se dirigeant vers le château de Montsabrey. Abîmé dans sa rêverie, Frédéric remuait machinalement la braise du foyer avec un de ces longs tubes de fer qui, dans les campagnes de la Marche, servent à la fois de pincettes et de soufflet. Il ne prêtait qu'une attention distraite aux propos qui se tenaient autour de lui, et méditait silencieusement sur l'étrange destinée qu'en cet instant la mort dénouait peut-être. Tout à coup, on entendit le galop de deux chevaux, qui s'arrêtèrent devant l'*Aigle d'or*, et presque en même temps on vit entrer un serviteur qui portait la livrée du château. Fidèle aux habitudes de réserve et de discrétion qu'avaient contractées, depuis dix ans, tous les domestiques de Mme de Montsabrey, celui-ci ne répondit pas aux questions qui l'assaillirent.

— Monsieur Frédéric Lambert? demanda-t-il d'une voix brève.

— C'est moi, dit le jeune peintre en se levant.

Le messager tira de sa poche un papier sans enveloppe, et le remit à Frédéric, qui lut ces mots tracés à la hâte, d'une main tremblante :

« Lucile n'est plus. Venez dessiner son portrait; c'est « sa mère qui vous en prie. Docteur VINCENT. »

Frédéric monta dans sa chambre, prit son carton, et descendit précipitamment. Les deux chevaux attendaient à la porte : il sauta en selle et partit.

La nuit était sombre, sans lune et sans étoiles. Après une heure de course rapide, les chevaux s'arrêtèrent tout fumants au pied du château. Quand Frédéric franchit le seuil, la cour était remplie de confusion. Les serviteurs, comme des ombres effarées, allaient, venaient, se croisaient en tout sens. Une chaise de poste, attelée de quatre chevaux, les postillons en selle, se tenait prête à partir. Un étranger, à la physionomie grave et triste, s'entretenait avec le docteur : c'était le beau-frère de Mme de Montsabrey, arrivé depuis quelques heures seulement.

— Profitez de son évanouissement, disait le docteur ; emmenez-la sans tarder, avant qu'elle reprenne connaissance. Si elle revoit sa fille morte, je ne réponds pas de sa vie.

Quelques minutes après, M. de Montsabrey déposait sur les coussins de la chaise de poste sa belle-sœur évanouie. Il prit place auprès d'elle, et la voiture partit au galop.

Epuisé par tant d'émotions, le docteur s'appuya sur le bras de Frédéric, gravit avec lui les degrés du perron et l'introduisit dans la chambre où Lucile venait de s'endormir de son dernier sommeil.

— Ma tâche est finie, la vôtre commence, dit-il.

Et, après avoir jeté un regard désolé sur l'enfant qu'il n'avait pu sauver, il se retira à pas lents.

La chambre n'était éclairée que par deux cierges qui



Frédéric allant au château de Montsabrey. Dessin de M. Tony Johannot.

brûlaient au chevet, près d'un crucifix et d'une coupe d'eau bénite où trempait un rameau de buis. Le curé, agenouillé dans l'embrasure d'une fenêtre, récitait à voix basse la prière des morts. La jeune fille, vêtue de blanc, couronnée de roses blanches, était étendue sur son lit, plus belle encore qu'elle ne l'avait été dans la vie, belle d'une beauté divine. La mort avait amené sur ces lèvres immobiles un sourire angélique ; on eût dit que l'âme, en s'envolant, avait laissé sur ce pâle visage un céleste reflet.

Frédéric sentit son cœur saisi d'une angoisse inexprimable. Il s'agenouilla et pria. Puis il prit son carton, et se mit en devoir de satisfaire au dernier vœu de Mme de Montsabrey ; mais, à peine arrivé à la moitié de sa tâche, il fut forcé de s'arrêter : le crayon tremblait dans ses doigts, une sueur glacée inondait ses tempes. Comme tous ceux qui ont veillé les morts, il était en proie à des hallucinations étranges. Il croyait voir Lucile soulever ses paupières, entr'ouvrir ses lèvres, étendre la main ; il épiait avec inquiétude ce qu'il prenait pour ses mouvements, et prêtait une oreille avide comme si elle allait parler. Le vent qui s'engouffrait dans les corridors, le cri des orfraies, le chien qui hurlait et grattait à la porte de sa maîtresse, ajoutaient encore à l'effet de cette scène lugubre. Pour se rassurer, pour reprendre courage, Frédéric se retournait de temps en temps vers le curé toujours agenouillé, toujours priant : l'aspect du pieux vieillard renouvelait ses forces. Cependant il vint un instant où, n'en pouvant plus, Frédéric se leva, comme pour échapper au vertige de ses pensées. Il ouvrit une fenêtre, fit quelques pas sur le balcon ; l'air froid de la nuit le calma. Avant de se remettre à l'œuvre, il demeura longtemps absorbé dans une contemplation douloureuse.

— Pauvre enfant ! se disait-il en suivant le cours de sa rêverie, qu'es-tu venue faire ici-bas? Faut-il te plaindre? faut-il t'envier? Tu as traversé la vie sans t'y mêler, sans

être atteinte par nos douleurs, sans connaître nos joies imparfaites ; tu viens de rendre à Dieu qui nous juge ton âme aussi blanche, aussi pure que tu l'avais reçue de ses mains. Je t'ai rencontrée sur ma route, je t'ai à peine entrevue, jamais ton regard ne s'est arrêté sur moi, mais je garderai de toi un souvenir éternellement cher. Tu resteras dans ma pensée comme une de ces mélodies qu'on n'a entendues qu'une fois, et qu'on se rappelle toujours ; tu auras passé dans mon existence comme un de ces fantômes qui nous sourient, qui nous appellent et que nous ne pouvons saisir. La beauté rayonnait sur ton visage ; ta bouche respirait la bonté ; ton intelligence, qu'on disait éteinte, se nourrissait peut-être de célestes visions. Si tu avais pu descendre jusqu'à nous, heureux celui que tu aurais aimé !

Il avait repris son crayon, et, penché sur son œuvre, effaçait pour la dixième fois le contour des lèvres, qu'il ne pouvait réussir à modeler fidèlement. Depuis près d'une heure il s'acharnait à cette tâche. Il crut enfin avoir réussi, et, pour s'en assurer, leva les yeux sur le modèle : accoudée sur son lit, calme et sereine comme une jeune fille qui se réveille au matin, après une nuit visitée par les plus doux songes, Lucile le contemplait d'un air curieux.

— Ma mère? où est ma mère? dit-elle d'une voix douce comme la voix d'un enfant.

Et, pareille à une fleur qui plie sous l'eau du ciel dont son calice était altéré, elle s'affaissa sur sa couche.

JULES SANDEAU.

(La seconde partie au prochain numéro.)

L'AMÉRIQUE DU SUD (1). MOEURS PÉRUVIENNES.

MARTIN PAZ, NOUVELLE HISTORIQUE.

N. B. Il n'était pas facile de trouver une œuvre digne de figurer, dans le *Musée des Familles*, à côté du *Château de Montsabrey*, de M. Jules Sandeau. Cependant, même après avoir admiré cette fine merveille de sentiments et de style, ciselée avec prédilection par l'auteur de *Mademoiselle de la Seiglière*, nos lecteurs apprécieront encore, nous n'en doutons pas, le travail, d'un genre si différent, dans lequel le Pérou tout entier, — histoire, races, mœurs, paysages, costumes, etc., — leur sera révélé par M. Jules Vernes, à travers les péripéties d'un drame à la façon de Cooper. Nous ne reculons pas devant cette comparaison, tout éloignée qu'elle soit de la modestie de l'auteur. Nous sommes convaincu que les scènes pathétiques, les tableaux sauvages et les caractères étranges de *Martin Paz*, tous exactement tracés d'après nature, rappelleront à ceux qui sauront les comprendre l'intérêt naïf et puissant de l'*Espion* et des *Pionniers*.

Les circonstances qui ont valu au *Musée des Familles* cette curieuse publication et les illustrations précieuses qui l'accompagnent, forment elles-mêmes une petite histoire, bonne à raconter ici en guise de préface. Elle prouvera, une fois de plus, à nos lecteurs le zèle scrupuleux qui nous guide et le noble concours qui nous seconde dans la recherche de leurs plaisirs instructifs.

M. IGNACE MÉRINO.

Dans une belle maison, ayant vue sur le port de Lima, vivait en 1820 une famille importante, dont les aïeux, surtout du côté maternel, comptaient plusieurs illustrations espagnoles et péruviennes. Il y avait là une jeune mère, femme supérieure, comme on en compte beaucoup à Lima, une de ces âmes d'élite que l'inspiration élève à la hauteur des plus grandes choses. Cette mère était la señora Merino.

Son fils, né à Piura, à peine âgé d'un an, se montrait déjà digne de sa naissance, et portait comme un reflet des hautes qualités de sa mère. Entre autres instincts précoces, on distinguait en lui une disposition étrange à imiter ce qui frappait ses yeux. Son petit doigt retraçait en jouant, sur le sable du rivage, les beaux navires qui entraient, toutes voiles dehors, dans le port de Lima. Loin de s'effacer, comme les impressions de l'enfance, ce goût dominant grandit en lui d'année en année. A quatre ans, ce n'étaient plus des navires informes que le petit Ignace figurait sur le sable ; c'étaient des images complètes qu'il griffonnait sur le papier, avec une aisance et une justesse qui furent pour sa mère une révélation.

— Le Pérou n'a pas encore eu d'artistes, se dit-elle avec la divination du cœur ; mon fils sera le premier artiste du Pérou.

Mais pour guider l'enfant vers ce but, il fallait s'en séparer, il fallait l'envoyer au delà des mers, dans la patrie des arts ignorés à Lima.

La jeune mère hésita devant ce cruel sacrifice... et ce ne fut pas sans déchirement que l'ambition patriotique l'emporta sur l'amour. Enfin, Mme Mérino, qui eût été une Cornélie à Rome, eut le courage viril d'embrasser son fils, et de l'embarquer, à six ans, pour la France.

A Paris, le jeune Mérino fit toutes ses classes, fut reçu bachelier et suivit le cours de droit. Mais en même temps qu'il acquérait, dans ces graves études, les forces de la civilisation, docile au vœu de sa mère et à son propre élan, il s'en appropriait les grâces par l'initiation aux secrets de l'art. Ses maîtres illustres furent Gros et Montvoisin.

Bref, en 1838, l'enfant qu'on avait porté tout en pleurs à bord d'un navire européen, revenait à Lima, artiste de vingt ans, après avoir achevé son éducation en Espagne et en Italie.

Avec quelle noble joie sa mère le reçut, toutes les mères le comprendront mieux que nous ne saurions l'exprimer.

Mais comment son fils réaliserait-il le rêve glorieux qu'elle avait fait sur lui ? Le jeune Mérino ne tarda pas à répondre à cette dernière attente.

Nous avons dit qu'il n'y avait point d'arts au Pérou ; s'il y en avait eu autrefois, ils étaient disparus dans le sang des guerres de l'indépendance. Tout étant mort, tout restait à créer, ou du moins à ressusciter. M. Mérino se chargea de cette immense tâche.

(1) Voyez la table du dernier volume.

Il se fit le professeur de quiconque voulut tenir le crayon ou le pinceau. Tournant vers son but toutes les influences de sa famille comme tous les avantages de son éducation, il créa à Lima une académie de dessin et de peinture. Il fit plus encore, il fonda l'art qui popularise les autres; il grava de sa main les premières pierres, tira les premières estampes, et forma une école de lithographie près de son école de peinture.

Il y eut dès lors un musée à Lima, et ce musée eut son artiste national. M. Mérino y traça les portraits de tous les vice-rois du Pérou, qu'on admire aujourd'hui dans le pourtour de la grande salle. Il peignit encore les héros de l'indépendance, parmi lesquels on remarque les présidents La Mar et Gamarra, et l'archevêque Luna Pizarro. Enfin et surtout, il représenta à cette population chrétienne les grandes scènes et les pieux mystères, les saints et les martyrs de la foi : sainte Rose, saint Jérôme, saint François Solano, les bienheureux Porres et Mazias, apôtres péruviens, etc., etc.

Ces travaux occupèrent M. Mérino jusqu'en 1850. Alors sa mère et son pays purent lui dire : Nous sommes contents de toi !

Mais lui, comme tous les vrais talents, n'était pas content de lui-même. Il voulut se retremper de nouveau à la source des Lesueur, des Murillo et des Raphaël. Il repartit pour la France, l'Espagne et l'Italie. Il pouvait d'ailleurs abandonner à d'autres son œuvre consolidée à Lima. La direction des beaux-arts passa de ses mains à celles de son digne élève, M. Lazo, aujourd'hui le premier peintre du Pérou. Quant à la peinture libre, M. Mérino avait installé lui-même au sommet de la Société liménienne son ancien maître, Montvoisin, que regrette encore la France, et qui se console d'un exil volontaire au milieu de tous les succès de la fortune et de la gloire.

L'année dernière, nous signalions, au Salon français, les remarquables peintures de M. Mérino. Il venait de gagner ses éperons en Europe, comme à Lima. Rien ne manquait plus à son baptême d'artiste; car, lorsqu'on a conquis son rang à Paris, on est en mesure de briller partout.

Or, M. Mérino n'avait pas seulement exécuté en France des toiles brillantes, il y avait apporté et achevé un album d'aquarelles inestimables, comprenant tous les types et tous les costumes péruviens, dessinés d'après nature, avec ce caractère de vérité que rien n'égale ni ne remplace. Cet album est un trésor unique au monde. Lorsque l'éminent artiste le livrera aux éditeurs du genre, tous les amateurs s'en disputeront les feuilles gravées, pour faire, sans quitter leur fauteuil, un voyage complet au Pérou.

En attendant ce grand jour de la publicité, et par une préférence dont nos lecteurs seront aussi flattés que nous-même, M. Mérino a autorisé les dessinateurs du *Musée des Familles* à reproduire les pages les plus caractéristiques de son album inédit.

C'est alors que voyant le Pérou tout entier palpiter sur nos gravures, notre collaborateur, M. Vernes, entouré d'ailleurs de tous les voyages d'outre-mer, renseigné minutieusement par tous les touristes liméniens, a écrit la nouvelle historique et pittoresque de *Martin Paz*, dans laquelle il a fait agir et parler tous les types créés par M. Mérino. Avec quel intérêt et quelle énergie? c'est ce que nos lecteurs jugeront. Quant à l'exactitude et à la vérité, ceux même qui ont vécu à Lima croiront y vivre encore avec les héros de M. Vernes.

Aucun pays ne mérite mieux assurément qu'on y passe quelques heures en imagination. P.-C.

I. — LA PLAZA-MAYOR.

Le soleil disparaissait au delà des pics neigeux des Cordillières; mais le beau ciel péruvien, à travers le voile transparent des nuits, garde longtemps encore quelques rayons paisiblement épars; l'atmosphère est imprégnée d'une lumineuse fraîcheur, qui laisse respirer sous ces brûlantes latitudes; c'est l'heure à laquelle on peut vivre de la vie européenne, et chercher en dehors des *verandah* quelque souffle bienfaisant; il semble qu'une toile métallique s'interpose alors entre le soleil et le sol, et, retenant la chaleur pour laisser passer seulement la lumière, offre, sous son abri, un repos réparateur.

Cette heure tant souhaitée sonnait enfin au clocher de la cathédrale. Tandis que les premières étoiles se levaient à l'horizon, de nombreux promeneurs allaient par les rues de Lima, enveloppés de leur manteau léger, et causant gravement des affaires les plus futiles. Il y avait un grand mouvement de population sur la *Plaza-Mayor*, ce forum de l'ancienne *Cité des rois*; les artisans profitaient de la fraîcheur pour vaquer à leurs travaux journaliers; ils circulaient activement au milieu de la foule, criant avec de grands bruits l'excellence de leur marchandise; les femmes de Lima, soigneusement encapuchonnées dans la mante qui leur masquait le visage, à l'exception de l'œil droit, lançaient de furtifs coups d'œil sur les masses environnantes; elles ondoyaient à travers les groupes de fumeurs, comme l'écume au gré des vagues; d'autres señoras, en toilette de bal, coiffées seulement de leur abondante chevelure ou de quelques fleurs naturelles, se prélassaient dans de larges calèches, jetant sur les caballeros des regards nonchalants.

Mais ces regards n'atteignaient pas indistinctement les jeunes cavaliers; les pensées des nobles dames ne pouvaient reposer que sur des sommités aristocratiques. Les Indiens passaient sans lever les yeux sur elles, se sachant trop bas pour être aperçus; ne trahissant ni par un geste, ni par un mot, la sourde envie qui les prenait au cœur! Ils contrastaient fortement avec ces métis qui, rebutés comme eux, n'avaient ni assez de cris, ni assez de protestations au service de leur colère.

Les fiers descendants de Pizarre marchaient tête haute, comme au temps où leurs ancêtres fondaient la cité des rois; leur mépris traditionnel enveloppait tout à la fois et les Indiens qu'ils avaient vaincus, et les métis, nés de leurs relations avec les indigènes du Nouveau-Monde; — les Indiens, au contraire, comme les classes réduites à la servitude, tendaient incessamment à briser leurs fers, et confondaient dans une même aversion les vainqueurs de l'ancien empire des Incas, et cette sorte de bourgeoisie, pleine d'une morgue insolente et usurpée.

Mais les métis, Espagnols par le mépris qu'ils jetaient aux Indiens, Indiens par la haine qu'ils avaient vouée aux Espagnols, se consumaient entre ces deux sentiments vivaces et fougueux.

Un groupe de ces jeunes gens s'agitait près de la jolie fontaine qui s'élève au milieu de la Plaza-Mayor. — Vêtus de leur puncho, pièce de drap ou de coton taillée en carré long, avec une ouverture au milieu, qui donne passage à la tête, de leur large pantalon rayé de mille couleurs, coiffés de leurs chapeaux à vastes bords, en paille de Guyaquil, ils parlaient, criaient et gesticulaient!

— Tu as raison, André, disait un petit jeune homme fort obséquieux, que l'on nommait Millaflores.

C'était l'ami, le parasite d'André Certa, jeune métis

fort basané, dont la barbe rare parsemait singulièrement le visage.

André Certa, fils d'un riche marchand tué dans une des dernières émeutes du conspirateur Lafuente, avait hérité d'une grande fortune; il la faisait habilement valoir parmi ses amis, auxquels il demandait d'humbles salutations en échange de poignées d'or.

— A quoi bon ces changements de pouvoir, ces pronunciamentos éternels qui bouleversent le Pérou au profit d'ambitions particulières? reprit André à haute voix ; que ce soit Gambarra ou Santa-Cruz qui gouverne, il n'importe, si l'égalité ne règne pas ici !

— Bien parlé, oh ! bien parlé ! s'écria le petit Millaflores, qui, sous le gouvernement le plus républicain, n'eût jamais été l'égal d'un homme d'esprit.

— Comment ! reprit André Certa, sur les promenades publiques, moi, fils d'un négociant, je ne puis me faire traîner que dans une calèche attelée de mules? Est-ce que mes navires n'ont pas amené la richesse et la prospérité dans ce pays ? Est-ce que l'aristocratie des piastres ne vaut pas tous les titres de l'Espagne ?

— C'est une honte ! reprirent les jeunes métis... Voilà don Fernand, qui passe dans sa voiture à deux chevaux ! don Fernand d'Aguillo !... C'est à peine s'il a de quoi nourrir son cocher et ses chevaux, et il vient se pavaner fièrement sur la place ! Eh ! tenez, en voilà un autre ! le marquis don Vegal !

Un magnifique carrosse, tiré par quatre chevaux de race, débouchait en ce moment sur la Plaza-Mayor ; un homme seul y faisait promener sa fierté, mêlée d'une grande tristesse ; il regardait, sans voir, la foule amassée pour respirer la fraîcheur du soir. Cet homme était le marquis don Vegal, chevalier d'Alcantara, de Malte et de Charles III. Il avait le droit de sortir en ce pompeux équipage ; seuls, le vice-roi et l'archevêque pouvaient prendre le pas sur lui ; mais ce grand seigneur venait là par ennui, et non par ostentation ; ses pensées ne rayonnaient pas autour de sa tête, elles se concentraient sous son front péniblement courbé ; il ne recevait aucune impression des objets extérieurs, auxquels il ne donnait pas un regard, et il n'entendit pas les envieuses réflexions des métis, quand ses quatre chevaux se frayaient un passage à travers la foule.

— Je hais cet homme ! dit André Certa.

— Tu ne le haïras pas longtemps !

— Je le sais ! tous ces nobles étalent les dernières splendeurs de leur luxe ; je puis dire où vont leur argenterie et leurs bijoux de famille !

— Tu n'as pas pour rien tes entrées chez le juif Samuel !

— Certes !... Sur ses livres de compte s'inscrivent les créances aristocratiques ; dans son coffre-fort s'entassent les débris de ces grandes fortunes ; et le jour où tous ces Espagnols seront gueux comme leur César de Bazan, nous aurons beau jeu !

— Oui, tu auras beau jeu, cher André, monté sur tes millions, sur ton piédestal d'or ! et tu vas encore doubler ta fortune !... Quand épouses-tu cette belle jeune fille du vieux Samuel, Liménienne jusque dans le bout des ongles, et qui n'a évidemment de juif que son nom de Sarah ?

— Dans un mois, répondit orgueilleusement André Certa, il n'y aura pas de fortune au Pérou qui puisse lutter avec la mienne !

— Mais pourquoi, lui répliqua-t-on, ne pas avoir épousé une Espagnole de haut parage ?

— Je méprise ces sortes de gens autant que je les hais !

André Certa n'avouait point avoir été pitoyablement éconduit de plusieurs nobles familles, dans lesquelles il avait tenté de s'introduire.

Son interlocuteur laissa passer un air de doute sur son visage, et faisait déjà froncer le sourcil au métis, quand celui-ci fut vivement coudoyé par un homme de haute taille, dont les cheveux grisonnants attestaient la cinquantaine, sans nier cependant la force musculaire qui devait résulter de ses membres trapus et hardiment attachés !

Cet homme était vêtu d'une veste brune, laissant passer une chemise de grosse toile à large col et s'ouvrant sur sa poitrine velue ; sa culotte courte, rayée de bandes vertes, se rattachait par des jarretières rouges à des bas d'une couleur terreuse ; il avait aux pieds des sandales faites d'ojotas, cuir de bœuf préparé à cet usage ; sous son haut chapeau pointu brillaient de larges boucles d'oreilles... C'était un noir. Après avoir heurté André Certa, il le regarda fixement, mais sans donner d'expression à son regard.

— Misérable Indien ! s'écria le métis en levant la main sur lui.

Ses compagnons le retinrent. Millaflores, dont le visage était blanc de frayeur, s'écria :

— André ! André ! prends garde.

— Un vil esclave, oser me coudoyer !

— C'est un fou ! c'est le *Sambo!*

Le Sambo, comme l'indiquait le nom dont on l'appelait, était un Indien des montagnes; il continuait de fixer des yeux le métis qu'il avait heurté avec intention. Celui-ci, dont la colère débordait à pleins bords, avait saisi un poignard passé à sa ceinture, et se serait précipité sur son impassible agresseur, quand un cri guttural, semblable à celui du cilguero (sorte de linot du Pérou), retentit au milieu du tumulte des promeneurs, et le Sambo disparut.

— Brutal et lâche ! s'écria André.

— Contiens-toi, fit doucement Millaflores. Quittons la Plaza-Mayor ; les Liméniennes sont trop hautaines ici.

En disant ces mots, le brave Millaflores regarda scrupuleusement s'il n'était point à portée de pied ou de bras de quelque Indien des environs.

— Dans une heure, je dois être chez le juif Samuel, dit André.

— Dans une heure ! nous avons le temps de passer à la *calle del Peligro ;* tu pourras offrir quelques oranges ou ananas aux charmantes *tapadas* qui s'y promènent. Venez-vous, messieurs ?

Le groupe se dirigea vers le fond de la place, et se mit à descendre la rue du Danger, où Millaflores espérait faire apprécier sa bonne mine ; mais la nuit commençait à tomber, et les Liméniennes méritaient mieux que jamais leur nom de tapadas (cachées), car elles ramenaient plus étroitement la mante sur leur visage.

La Plaza-Mayor était en pleine animation ; les cris et le tumulte redoublaient ; les gardes à cheval, postés devant le portique central du palais du vice-roi, situé au nord de la place, avaient peine à demeurer immobiles au milieu de cette foule remuante ; c'est qu'on rencontre là des marchands pour tous les acheteurs, et des acheteurs pour chaque marchand. Les industries les plus variées semblent s'y être donné rendez-vous, et, du *portal de Escribanos* au *portal de Botoneros*, ce n'est qu'un immense étalage d'objets de toutes sortes ; la Plaza-Mayor sert à la fois de promenade, de bazar, de marché, de foire. Le rez-de-chaussée du palais du vice-roi est occupé par des bou-

tiques; au premier étage règne une immense galerie où la foule peut se promener les jours de réjouissances publiques; à l'est de la place, s'élève la cathédrale avec ses clochetons, ses balustrades légères, qui dresse fièrement ses deux tours; le soubassement de l'édifice a dix pieds de hauteur, et dans son épaisseur ont été ménagés ces inévitables magasins ouverts à tous les produits des tropiques.

C'est au centre de la place que surgit cette belle fontaine, construite en 1653 par les soins du vice-roi, comte de Salvateria. Du haut de la colonne, dressée au milieu de la fontaine et surmontée d'une Renommée, l'eau se déroule en nappes retentissantes et est vomie dans un bassin inférieur par des lions d'un beau style; c'est là que les porteurs d'eau (aguadores) chargent leur mule de deux tonneaux, attachent une sonnette à un cerceau, et montent en croupe de leur marchandise liquide.



Portrait de M. Mérino, directeur des beaux-arts de Lima, auteur des types et costumes du Pérou (Pages précéd.).

Cette place est donc bruyante du matin au soir, et, lorsque les astres de la nuit se lèvent au-dessus du sommet neigeux des Cordillières, le tumulte des élégants de Lima ne le cède en rien au tapage matinal des marchands.

Néanmoins, quand l'*oracion* (l'angélus du soir) vint à sonner au clocher de la cathédrale, tout ce bruit s'apaisa soudain; aux grandes clameurs du plaisir succéda le chuchotement de la prière; les femmes s'arrêtèrent dans leur promenade et portèrent la main à leur rosaire, en invoquant Marie. Alors, pas un marchand n'eût osé vendre sa marchandise, pas un acheteur n'eût songé à l'acheter, et bientôt cette place si animée allait devenir une vaste solitude.

Tandis que les Liméniens s'arrêtaient et se courbaient au son de l'angélus, une jeune fille, soigneusement entourée de sa mante discrète, cherchait à se frayer passage au milieu de la foule en prière; elle était suivie d'une femme métisse, sorte de duègne qui ne la perdait ni d'un coup d'œil ni d'un pas. La duègne, comme si elle n'eût pas compris l'avertissement qui résonnait dans l'air, continuait son chemin à travers la pieuse population; à l'étonnement succédaient déjà de rudes épithètes. La jeune fille voulait s'arrêter, mais la duègne marchait toujours.

— Voyez-vous cette fille de Satan, disait-on autour d'elle.

— Qu'est-ce que cette *balayrina*, cette danseuse damnée?

— C'est encore une de ces femmes de Carcaman! (Nom injurieux que l'on donne aux Européens.)

La jeune fille s'arrêta enfin, rouge et confuse.

Soudain un gaucho, marchand de mules, la prit par l'épaule et voulut la forcer de s'agenouiller; mais il avait à peine porté la main sur elle, qu'un bras vigoureux le terrassait rudement. Cette scène, rapide comme l'éclair, fut suivie d'un moment de confusion.

— Sauvez-vous! mademoiselle, dit une voix douce et respectueuse à l'oreille de la jeune fille.

Celle-ci se retourna, pâle de frayeur, et vit un jeune Indien de haute taille, qui, les bras tranquillement croisés, attendait son adversaire de pied ferme.

— Sur mon âme, nous sommes perdues! s'écria la duègne; niña, niña, partons, pour l'amour de Dieu! et elle entraîna la jeune fille, qui disparut, tandis que la foule se relevait et se dispersait.

Le gaucho s'était redressé, tout meurtri de sa chute, et, jugeant prudent de ne pas demander sa revanche, rejoignit ses mules en grommelant des menaces.

II. — LE SOIR, DANS LES RUES DE LIMA.

La nuit avait succédé, presque sans crépuscule, aux clartés du jour. Les deux femmes pressaient le pas, car elles s'étaient attardées; la jeune fille, tout impressionnée encore, gardait le silence, tandis que la duègne marmottait quelques mystérieuses patenôtres; elles marchaient rapidement par une de ces rues inclinées qui aboutissent à la Plaza-Mayor.

Cette place est située à plus de quatre cents pieds au-dessus du niveau de la mer, et environ à cent cinquante verges du pont jeté sur la rivière de la Rimac, qui forme le diamètre de la ville de Lima, disposée en demi-cercle.

La ville de Lima se blottit dans la vallée de la Rimac, à neuf lieues de son embouchure; au nord et à l'orient commencent les premières ondulations de terrain qui font partie de la grande chaîne des Andes; la vallée de Lurigaucho, formée par les montagnes de San-Cristoval et des Amancaës, qui s'élèvent derrière Lima, vient se terminer à ses faubourgs. La ville s'étale sur une seule rive du fleuve; l'autre est occupée par le faubourg de San-Lazaro et se relie à la ville par un pont à cinq arches, dont les jetées en amont sont triangulaires pour rompre la force du courant; celles d'aval offrent aux promeneurs des bancs circulaires sur lesquels les élégants viennent s'étendre pendant les soirs d'été, et d'où ils peuvent contempler une jolie cascade.

La ville a deux milles de long de l'est à l'ouest, et seulement un mille et quart de large du pont aux murs; ceux-ci, hauts de douze pieds, épais de dix à leur base, sont construits en *abodes*, sortes de briques séchées au soleil, et faites d'une terre glaise mêlée à une grande quantité de paille hachée; ces murailles sont propres dès lors à résister aux tremblements de terre; l'enceinte,

percée de sept portes et de trois poternes, se termine, à son extrémité sud-est, par la petite citadelle de Sainte-Catherine.

Telle est l'ancienne cité des rois, fondée en 1534, par Pizarre, le jour de l'Epiphanie; elle a été et est encore le théâtre de révolutions toujours renaissantes. Lima, située à trois milles de la mer, fut jadis le principal entrepôt de l'Amérique sur l'Océan Pacifique, grâce à son port du Callao, construit en 1779, d'une singulière façon. On fit échouer sur le rivage un vieux vaisseau de premier rang, qui fut rempli de pierres, de sable, de débris de toute espèce; des pilotis de mangliers, envoyés de Guayaquil, et inaltérables à l'eau, furent enfoncés autour de cette carcasse, qui devint l'inébranlable base sur laquelle s'éleva le môle du Callao.

Le climat, plus tempéré, plus doux que celui de Carthagène ou Bahia, situées sur le côté opposé de l'Amérique, fait de Lima l'une des plus agréables villes du Nouveau-Monde; le vent a deux directions qui ne varient pas; ou il souffle du sud-ouest et se rafraîchit en traversant l'Océan Pacifique, ou il vient du sud-est, tout imprégné de la tiède atmosphère des forêts et de la fraîcheur qu'il a puisée sur le sommet glacé des Cordillières.



Dames de Lima, à la promenade. Dessin de M. E. Forest, d'après M. Mérino.

Les nuits sont bien belles et bien pures sous les latitudes des tropiques; elles préparent mystérieusement cette bienfaisante rosée qui féconde un sol exposé aux rayons d'un ciel sans nuages; aussi les habitants de Lima prolongent-ils leurs causeries et leurs réceptions nocturnes; les travaux de l'intérieur s'achèvent tranquillement dans les maisons rafraîchies par l'ombre, et les rues sont bientôt désertes; à peine si quelque *pulperia* est encore hantée par les buveurs de *chica* ou de *quarapo*.

D'ailleurs, la jeune fille que nous avons rencontrée les évitait soigneusement; prenant par le milieu des nom-

breuses places qui s'étalent dans la ville, elle arriva, sans rencontre fâcheuse, au pont de la Rimac, prêtant l'oreille au moindre bruit, que son émotion dénaturait, et n'entendant que les clochettes d'un attelage de mules conduit par son *arriero*, ou le joyeux *stribillo* d'un Indien.

Cette jeune fille se nommait Sarah, et rentrait chez le juif Samuel, son père ; elle était vêtue d'une *saya* de satin, sorte de jupe de couleur foncée, plissée de plis à demi élastiques, et fort étroite du bas, ce qui l'obligeait à faire de petits pas et lui donnait cette grâce délicate, particulière aux Liméniennes ; la jupe, garnie de dentelles et de fleurs, était en partie recouverte par une mante de soie, qui se relevait par-dessus la tête et la recouvrait d'un capuchon ; des bas d'une grande finesse et de petits souliers de satin apparaissaient sous la gracieuse saya ; des bracelets d'un grand prix s'enroulaient aux bras de la jeune fille, dont la riche toilette était d'un goût exquis, et la personne tout imprégnée de ce charme qu'exprime si bien le *douagre* des Espagnols.

Millaflorès l'avait bien dit à André Certa ! Sa fiancée ne devait avoir de juif que le nom, car elle était le type le plus fidèle de ces admirables señoras dont la beauté est au-dessus des louanges.

La duègne, vieille juive, sur le visage de laquelle se montraient l'avarice et la cupidité, était une dévouée servante de Samuel, qui la payait à sa valeur.

Au moment où les deux femmes entraient dans le faubourg de San-Lazaro, un homme, vêtu d'une robe de moine et la tête recouverte de sa cagoule, passa près d'elles en les regardant avec attention ; cet homme, d'une grosse taille, jouissait d'une de ces excellentes figures qui respirent le calme et la bonté ; c'était le *padre* Joachim de Camarones ; il jeta un sourire d'intelligence à Sarah, qui regarda aussitôt sa suivante.

Celle-ci grognait toujours, marmottait et geignait, ce qui l'empêcha de rien voir ; la jeune fille se retourna vers le bon père et lui fit un gracieux signe de la main.

— Eh bien, señora, dit aigrement la vieille, ce n'est pas assez d'avoir été insultée par ces fils du Christ, il faut que vous vous arrêtiez à regarder un prêtre?

Sarah ne répondit rien.

— Est-ce que nous vous verrons un jour, le rosaire à la main, suivre les cérémonies d'église?

Les cérémonies d'église, *las funciones de iglesia*, sont la grande affaire des Liméniennes.

— Vous avez d'étranges suppositions, répliqua la jeune fille en rougissant.

— Étranges comme votre conduite ! Que dirait mon maître Samuel, s'il apprenait ce qui s'est passé ce soir?

— Est-ce parce qu'un muletier brutal s'est adressé à moi que je suis coupable ?

— Je m'entends, señora, fit la vieille en branlant la tête, et ne veux point parler du gaucho !

— Alors ce jeune homme a mal agi en me défendant contre les injures de la populace !

— Est-ce la première fois que cet Indien se trouve sur votre passage ?

Le visage de la jeune fille était heureusement abrité par sa mante, car l'obscurité n'aurait pas suffi à dérober son trouble au regard inquisiteur de la duègne.

— Mais laissons l'Indien où il est, reprit la vieille, c'est mon affaire de veiller sur lui. Ce dont je me plains, c'est que, pour ne point déranger ces chrétiens, vous ayez voulu demeurer à leur oraison ! — N'avez-vous pas eu quelque envie de vous agenouiller comme eux ? — Ah ! señora, je jure sur la Bible que votre père me chasserait à l'instant s'il apprenait une pareille apostasie!

Mais la jeune fille ne l'écoutait plus ; la remarque de la vieille au sujet du jeune Indien l'avait ramenée à des pensées plus douces ; il lui semblait que l'intervention du jeune homme fût providentielle ; et plusieurs fois elle se retourna pour voir s'il ne la suivait pas dans l'ombre. Sarah avait dans le cœur une certaine hardiesse de nature qui lui séyait à merveille ; elle se sentait l'enfant de ces chaudes latitudes que le soleil décore de surprenantes végétations ; superbe comme une Espagnole, si elle avait fixé les regards de cet homme, c'est que cet homme s'était tenu fier devant sa fierté, et n'avait pas mendié un coup d'œil pour prix de sa protection.

En s'imaginant que l'Indien ne l'avait pas quittée des yeux, Sarah ne se trompait guère ; Martin Paz, après avoir secouru la jeune fille, devait assurer sa retraite ; aussi lorsque les promeneurs se furent dispersés, il se mit à la suivre, sans être aperçu d'elle, mais sans se cacher pourtant ; les ténèbres seules favorisaient sa démarche.

C'était un beau jeune homme que ce Martin Paz, portant avec une noblesse sans pareille le costume national de l'Indien des montagnes ; de son chapeau de paille à larges bords, il s'échappait une belle chevelure noire, dont les boucles s'harmoniaient avec le ton cuivré de sa mâle figure. Ses yeux brillaient avec une douceur infinie, comme la transparente atmosphère des nuits étoilées ; son nez, droit, surmontait une jolie bouche qui contrastait avec celle des hommes de sa race. C'était un des plus beaux descendants de Manco-Capac, et ses veines devaient être remplies de ce sang plein d'ardeur qui entraîne les hommes à l'accomplissement des grandes choses.

Il était fièrement drapé dans son *puncho* aux couleurs éclatantes ; à sa ceinture était passé un de ces poignards malais, si terribles dans une main exercée, car ils semblent rivés au bras qui frappe. Dans le nord de l'Amérique, sur les bords du lac Ontario, Martin Paz eût été le grand chef de ces tribus errantes qui livrèrent aux Anglais tant de combats héroïques.

Martin Paz savait Sarah fille du riche Samuel ; il la savait la plus charmante femme de Lima ; il la savait fiancée à l'opulent métis André Certa ; il la savait, par sa naissance, sa position et sa richesse, hors de la portée de son cœur ; mais il oubliait toutes ces impossibilités pour ne sentir que son propre entraînement. Il lui semblait que cette belle enfant lui appartînt, comme le lama aux forêts péruviennes, comme l'aigle aux profondeurs de l'immensité.

Plongé dans ses réflexions naïves, Martin Paz hâta sa marche pour voir la saya de la jeune fille frôler le seuil de la maison paternelle ; et Sarah, elle-même, entr'ouvrant alors sa mantille, l'éblouit par l'éclair d'un regard reconnaissant.

Il fut bientôt rejoint par deux Indiens de l'espèce des *zambos*, pillards et voleurs, qui marchèrent droit à lui.

— Martin Paz, lui dit l'un d'eux, tu dois ce soir même revoir nos frères dans les montagnes?

— Je les reverrai, répondit froidement l'Indien.

— La goëlette l'*Annonciation* s'est montrée à la hauteur du Callao, a louvoyé quelques instants, puis, protégée par la pointe, a bientôt disparu. Sans doute elle se sera approchée de terre vers l'embouchure de la Rimac, et il sera bon que nos canots d'écorce aillent l'alléger de ses marchandises. Il faudra que tu sois là !

— Toute perte de temps est fâcheuse, et vos observations l'emploient inutilement. Martin Paz sait ce qu'il doit faire, et le fera.

— C'est au nom du *Sambo* que nous te parlons ici.

— C'est en mon nom que je vous parle moi-même!

— Ne crains-tu pas qu'il trouve inexplicable la présence à cette heure dans le faubourg de San-Lazaro?

— Je suis où mes fantaisies et ma volonté m'entraînent.

— Devant la maison du juif?

— Ceux de mes frères qui le trouveront mauvais me rencontreront cette nuit dans la montagne.

Les yeux de ces trois hommes étincelèrent, et ce fut tout. Les zambos regagnèrent la berge de la Rimac, et le bruit de leurs pas se perdit dans l'obscurité.

Martin Paz s'était vivement rapproché de la maison juive. Cette maison, comme toutes celles de Lima, n'avait que deux étages ; le rez-de-chaussée, construit en briques, était surmonté de murailles formées de cannes liées ensemble et recouvertes de plâtre ; toute cette partie du bâtiment, propre à résister aux tremblements de terre, imitait, par une habile peinture, les briques des premières assises ; le toit carré, nommé *asoetas*, était couvert de fleurs, et formait une terrasse pleine de parfums et de jolis points de vue.

Une vaste porte cochère, placée entre deux pavillons, donnait accès dans une cour ; mais, suivant la coutume, ces pavillons n'avaient aucune fenêtre percée sur la rue.

Onze heures sonnaient à l'église paroissiale, quand Martin Paz s'arrêta devant la demeure de Sarah. Un immense silence régnait aux alentours; quelques lueurs incertaines prouvaient cependant que le salon du juif Samuel était encore occupé.

Pourquoi l'Indien demeurait-il immobile devant ces murs silencieux? C'est que la fraîche atmosphère invitait à se promener au milieu de sa transparence et de ses parfums; c'est que des astres radieux envoyaient sur la terre endormie des rayons d'une douceur diaphane ; c'est que les blanches étoiles émaillaient les ténèbres de lueurs enchanteresses ; c'est que le cœur croit à ces communications sympathiques qui bravent le temps et les distances.

Voici donc qu'une ombre blanche apparut sur la terrasse au milieu de ces fleurs auxquelles la nuit ne laissait plus qu'une forme vague, sans leur rien enlever de leurs parfums délicieux; les dalhias se confondaient aux mentzelias, aux hélicantus, et, sous la brise occidentale, formaient une ondoyante corbeille où s'élevait Sarah, la jeune et belle juive.

Martin Paz leva ses deux mains involontairement, et les joignit avec adoration.

Soudain l'ombre blanche s'affaissa, comme effrayée.

Martin Paz se retourna, et fut face à face avec André Certa.

— Depuis quand les Indiens noirs passent-ils la nuit en contemplation?

André Certa parlait avec colère.

— Depuis que les Indiens foulent aux pieds le sol de leurs ancêtres.

— N'ont-ils plus, du côté des montagnes, quelque *yaravis* à chanter, quelques *boleros* à danser, avec les filles de leur caste?

— Les *cholas*, répondit l'Indien, à voix haute, donnent à qui le mérite leur dévouement; les Indiens aiment suivant leur cœur.

André Certa devint pâle de colère ; il fit un pas vers son rival immobile.

— Misérable ! laisserez-vous la place libre?

— Délivrez donc cette place, alors, dit Martin Paz avec un rugissement; et deux poignards brillèrent au bras droit des deux adversaires ; ils étaient d'égale taille, ils semblaient d'égale force, et les éclairs de leurs yeux se reflétaient dans l'acier de leurs armes.

André Certa leva rapidement le bras, qu'il laissa retomber plus rapidement encore. Mais son poignard avait rencontré le poignard malais de l'Indien ; au feu qui jaillit de ce choc, André vit l'arme de Martin Paz suspendue sur sa tête, et roula aussitôt à terre, le bras percé de part en part.

— A l'aide ! à moi ! s'écria-t-il.

La porte de la maison du juif s'était ouverte à ses cris. Des métis étaient accourus d'une maison voisine ; les uns poursuivirent l'Indien qui prit rapidement le large ; les autres relevèrent le blessé. Il était évanoui.

— Quel est cet homme ? dit l'un d'eux. Si c'est un marin, à l'hôpital del Spiritu Santo ; si c'est un Indien, à l'hôpital de Santa Anna.

Un vieillard s'avança près du blessé; à peine l'eut-il envisagé qu'il s'écria :

— Que l'on transporte ce pauvre jeune homme chez moi. Voilà un étrange malheur!

Cet homme était le juif Samuel ; il venait de reconnaître le fiancé de sa fille.

Martin Paz, grâce à l'obscurité et à la rapidité de sa course, pouvait espérer d'échapper à ses poursuivants ; il y allait de sa vie ; un Indien assassin d'un métis ! S'il pouvait gagner la campagne, il serait en sûreté ; mais le malheureux savait que les portes de la ville se ferment à onze heures du soir, pour ne se rouvrir que vers les quatre heures du matin.

Il arriva enfin sur le pont de pierre qu'il avait déjà traversé. Les Indiens et quelques soldats, qui s'étaient joints à eux, le pressaient de bien près ; il s'élança sur le pont. Par malheur une patrouille débouchait à l'extrémité opposée ; Martin Paz ne pouvait ni avancer, ni revenir sur ses pas; sans hésiter, il franchit le parapet, et s'élança dans le courant rapide qui se brisait à l'angle des pierres.

Les deux troupes s'élancèrent sur les berges inférieures du pont, pour saisir le nageur au moment où il prendrait terre.

Mais ce fut en vain ; Martin Paz ne reparut pas.

III. — LE JUIF PARTOUT JUIF.

André Certa, une fois introduit dans la maison de Samuel, et couché dans un lit préparé en toute hâte, reprit ses sens et serra la main du vieux juif. Le médecin, averti par un des domestiques, était promptement accouru. La blessure lui parut être sans gravité ; l'épaule du métis se trouvait traversée de telle façon, que l'acier avait seulement glissé entre les chairs. Dans quelques jours, André Certa devait se trouver sur pied.

Lorsque Samuel fut demeuré seul avec André, André lui dit :

— Vous voudrez bien faire murer la porte qui conduit à votre terrasse, maître Samuel.

— Que craignez-vous donc, André?

— Je crains que Sarah ne retourne s'y offrir aux contemplations des Indiens ! Ce n'était point un voleur qui m'attaquait ; c'était un rival, auquel je n'ai échappé que par miracle !

— Ah ! par les saintes Tables, l'on se damne d'avance à élever les jeunes filles ! s'écria le juif. Mais vous vous trompez, señor, reprit-il, Sarah sera une épouse accomplie. Je n'oublie rien pour qu'elle vous fasse honneur.

André Certa se leva à demi sur son coude.

— Maître Samuel, une chose dont vous ne vous souve-

nez pas assez, c'est que je vous paye la main de Sarah cent mille piastres.

— Señor, répondit le juif avec un ricanement cupide, je m'en souviens tellement que je suis prêt à échanger ce reçu contre des espèces sonnantes.

Et ce disant, Samuel tira de son portefeuille un papier qu'André Certa repoussa de la main.

— Le marché n'existe pas entre nous, tant que Sarah ne sera pas ma femme, et elle ne le sera jamais, s'il me faut la disputer à un pareil adversaire. Vous savez, maître Samuel, quel est mon but; en épousant Sarah, je veux être l'égal de toute cette noblesse qui promène sur nos têtes ses regards de mépris!



Pasteur indien, en *puncho*. Dessin de M. E. Forest, d'après M. Mérino.

— Et vous le pourrez, señor, car vous verrez nos plus fiers grands d'Espagne se presser dans vos salons, autour de la perle de Lima.

— Où Sarah a-t-elle été ce soir?

— Au temple israélite, avec la vieille Ammon.

— A quoi bon faire suivre à Sarah vos rites religieux?

— Je suis juif, señor, répliqua Samuel avec fierté, et Sarah serait-elle ma fille, si elle n'accomplissait pas les devoirs de ma religion?...

Le vieux juif demeura triste et silencieux quelques instants. Son front courbé reposait sur une de ses mains crochues. Son visage, parsemé de tons roux, se teignait de fauves pâleurs; sous une calotte brune apparaissaient des cheveux d'une couleur indescriptible. Il était vêtu d'une sorte de houppelande serrée à la taille.

Ce vieillard trafiquait de tout et partout; il descendait du Judas qui livra son maître pour trente deniers! Son installation à Lima datait de dix ans; par goût et par calcul, il avait choisi sa demeure à l'extrémité du faubourg de San-Lazaro, et il se mit dès lors à la chasse de ces véreuses spéculations dont le lucre est proportionné à l'indélicatesse. Peu à peu, Samuel afficha un luxe inusité aux avares; sa maison fut somptueusement entretenue et meublée; ses nombreux domestiques, ses brillants équipages prouvèrent des revenus immenses. Sarah avait alors huit ans. Déjà gracieuse et charmante, elle plaisait à tous, et semblait l'idole du juif. Toutes ses volontés s'accomplissaient sans discussion. Toujours vêtue d'éclatantes toilettes, elle attirait les yeux les plus difficiles, ce dont le père se souciait étrangement. On comprend donc que le métis André Certa devint épris de la belle juive. Ce qui eût paru inexplicable au public, c'était les cent mille piastres, prix de la main; mais ce marché était secret. Et d'ailleurs, il fallait que ce Samuel trafiquât des sentiments comme des produits indigènes!... Banquier, prêteur, marchand, armateur, il avait le talent de faire affaire avec tout le monde. La goëlette l'*Annonciation*, qui cherchait à attérir vers l'embouchure de la Rimac, appartenait au juif Samuel.

Au milieu de cette existence d'affaires et de spéculations, par un entêtement traditionnel, cet homme accomplissait les rites de sa religion avec une superstition méticuleuse; sa fille avait été soigneusement instruite des croyances et des pratiques israélites.

Aussi, lorsque le métis lui eut laissé voir son déplaisir à ce sujet, le vieillard demeura muet et pensif, et André Certa rompit le silence, en lui disant:

— Oubliez-vous donc que le motif pour lequel j'épouse Sarah l'obligera à se convertir d'elle-même au catholicisme! — Je n'y tiens pas, ajouta le métis avec un air d'esprit fort; mais, malgré vous, malgré moi, malgré elle, il en sera ainsi!

— Vous avez raison, dit tristement le juif; mais, par la Bible, Sarah sera juive tant qu'elle sera ma fille!

En ce moment la porte de la chambre s'ouvrit, le majordome du juif Samuel entra respectueusement.

— Le meurtrier est-il arrêté? demanda le vieillard.

— Tout nous porte à croire qu'il est mort!

— Mort! fit André avec un mouvement de joie.

— Pris entre nous et une troupe de soldats, répondit le majordome, il s'est vu forcé de franchir le parapet du pont.

— Il s'est précipité dans la Rimac! s'écria André.

— Et qui vous prouve qu'il n'a pu gagner la rive? demanda Samuel.

— La fonte des neiges a rendu le courant torrentiel en cet endroit; d'ailleurs, nous nous sommes postés des deux côtés du fleuve, et il n'a pas reparu. J'ai laissé des sentinelles qui passeront la nuit à surveiller les rives.

— Bien, dit le vieillard; il s'est fait justice lui-même! L'avez-vous reconnu, dans sa fuite?

— Parfaitement, seigneur; c'était Martin Paz, l'Indien des montagnes.

— Est-ce que cet homme épiait Sarah depuis quelque temps?

— Je ne sais, répondit le serviteur.

— Faites venir la vieille Ammon.

Le majordome se retira.

— Ces Indiens, fit le vieillard, ont entre eux des affiliations secrètes; il faut savoir si les poursuites de cet homme remontent à une époque éloignée.

La duègne entra et demeura debout devant son maître.

— Ma fille, demanda Samuel, ne sait rien de ce qui s'est passé ce soir?

— Quand les cris de vos serviteurs m'ont réveillée, j'ai couru à la chambre de la señora, je l'ai trouvée presque sans mouvement et d'une pâleur mortelle!

— Fatalité! dit Samuel; continue, ajouta-t-il, en voyant que le métis s'était assoupi.

— A mes demandes pressantes sur la cause de son agitation, la señora n'a rien voulu répondre; elle s'est mise au lit sans accepter mes services, et j'ai dû me retirer.

— Est-ce que cet Indien se trouvait souvent sur sa route?

— Je ne sais trop, maître; cependant je l'ai rencontré souvent dans les rues du San-Lazaro.

— Et tu ne m'en as rien dit?

— Il l'a secourue ce soir sur la Plaza-Mayor, ajouta la vieille duègne.

— Secourue! et comment?

La vieille raconta la scène en baissant la tête.

— Ah! ma fille voulait s'agenouiller parmi ces chrétiens! fit le juif avec colère; et je ne sais rien de tout cela! Tu veux donc que je te chasse?

— Maître, pardonnez-moi!

— Va-t'en! répondit durement le vieillard.

La duègne sortit toute confuse.

— N'est-ce pas, qu'il faut nous marier promptement? dit alors André Certa. Je ne dormais pas, maître Samuel! Mais j'ai besoin de repos, maintenant, et je vais rêver de nos épousailles.

Sur ces paroles, le vieillard se retira lentement. Avant de regagner sa chambre, il voulut s'assurer de l'état de sa fille, et se rendit auprès d'elle; il entra doucement dans la chambre de Sarah.

La jeune fille dormait d'un sommeil agité, au milieu des riches soieries drapées autour d'elle; une veilleuse d'albâtre, suspendue aux arabesques du plafond, versait sa douce lumière sur ce beau visage; la fenêtre entr'ouverte laissait passer, au travers des stores abaissés, les silencieuses fraîcheurs du ciel, tout imprégnées du parfum pénétrant des aloès et des magnolias; le luxe créole éclatait dans les mille objets d'art que le bon goût et la grâce avaient dispersés sur les étagères précieusement sculptées; et, sous les vagues et placides lueurs de la nuit, on eût dit que l'âme de l'enfant se jouait parmi ces merveilles.

Le vieillard s'approcha du lit de Sarah; il se pencha sur elle pour épier les indiscrétions de son sommeil. La belle juive semblait tourmentée par une pensée douloureuse, et plus d'une fois le nom de Martin Paz s'échappa de ses lèvres.

Samuel regagna sa chambre en se livrant à des malédictions de toutes sortes.

Aux premiers rayons du soleil, Sarah se leva en toute hâte. Liberta, Indien noir attaché à son service, accourut près d'elle, et, suivant ses ordres, sella une mule pour sa maîtresse et un cheval pour lui.

Sarah avait coutume de faire de matinales promenades, suivie de cet Indien, qui lui était tout dévoué.

Elle revêtit une saya de couleur brune et une mante de cachemire à gros glands; elle ne se couvrit point du capuchon habituel, mais s'abrita sous les larges bords d'un chapeau de paille, laissant flotter sur son dos ses longues tresses noires, et, pour dissimuler toute préoccupation inusitée, roula entre ses lèvres une cigarette de tabac parfumé.

Liberta, vêtu comme les Indiens des montagnes, se tint prêt à accompagner sa maîtresse.

— Liberta, lui dit la jeune fille, souviens-toi d'être aveugle et muet!

Une fois en selle, Sarah sortit de la ville, selon son habitude, et se mit à courir par la campagne; elle se dirigea vers le Callao. Le port était en grande animation; les gardes-côtes avaient eu à batailler pendant la nuit avec une goelette, dont les manœuvres indécises trahissaient une frauduleuse spéculation. L'*Annonciation* semblait attendre quelques embarcations suspectes vers l'embouchure de la Rimac; mais avant que celles-ci l'eussent accostée, elle avait dû fuir devant les chaloupes du port qui lui donnaient hardiment la chasse.

Des bruits divers circulaient sur la destination de ce navire, qui ne portait aucun nom à son tableau d'arrière. Selon les uns, cette goelette, chargée de troupes colom-



Sarah, à l'église de Sainte-Anne. (Page suiv.)

biennes, cherchait à s'emparer des principaux bâtiments du Callao; car Bolivar devait avoir à cœur de venger l'affront fait aux soldats laissés par lui au Pérou et qui en avaient été honteusement chassés.

Selon d'autres, la goëlette se livrait simplement à la contrebande des lainages d'Europe.

Sans se préoccuper de ces nouvelles plus ou moins graves, Sarah, dont la promenade au port n'avait été qu'un prétexte, revint vers Lima, qu'elle atteignit près des bords de la Rimac.

Elle remonta le fleuve jusqu'au pont; des rassemblements de soldats, de métis et d'Indiens, se tenaient sur divers points de la rive.

Liberta avait appris à la jeune fille les événements de la nuit. Suivant son ordre, il interrogea quelques Indiens penchés sur le parapet, et sut que, non-seulement Martin Paz était noyé, mais qu'on n'avait pas encore retrouvé son corps.

Sarah était pâle et prête à défaillir; il lui fallut toute sa force d'âme pour ne pas s'abandonner à sa douleur.

Parmi les gens qui erraient sur les rives, elle remarqua un Indien aux traits farouches, le Sambo! Il était accroupi sur la berge et semblait en proie au désespoir.

Sarah, en passant près du vieux montagnard, entendit ces mots pleins d'une sombre colère :

— Malheur! malheur! Ils ont tué le fils du Sambo! ils ont tué mon fils!

La jeune fille se redressa avec résolution, fit signe à Liberta de la suivre, et, cette fois, sans s'inquiéter d'être aperçue, elle se rendit tout droit à l'église de Sainte-Anne, laissa sa monture à l'Indien, entra dans le temple catholique, fit demander le bon père Joachim, et, s'agenouillant sur les dalles de pierre, pria Jésus et Marie pour l'âme de Martin Paz.

IV. UN GRAND D'ESPAGNE.

Tout autre que l'Indien Martin Paz eût péri en effet dans les eaux de la Rimac; pour échapper à la mort, il fallait sa force surprenante, son insurmontable volonté, et surtout ce sang-froid sublime, un des priviléges des hordes libres des pampas du Nouveau-Monde.

Martin savait que ses poursuivants concentreraient leurs efforts pour le saisir au-dessous du pont; le courant semblait impossible à vaincre, et l'Indien serait forcément entraîné en aval; mais, par les élans d'une coupe vigoureuse, il parvint à repousser le torrent; il plongea à plusieurs reprises, et, trouvant moins de résistance dans les couches d'eau inférieures, il put rallier la terre, et se blottit derrière une touffe de mangliers.

Mais que devenir? La retraite était périlleuse; les soldats pouvaient se raviser et remonter le cours du fleuve; l'Indien serait infailliblement capturé; il y allait de sa vie, et plus encore, de Sarah. Sa décision fut rapidement prise; il s'enfonça par les rues étroites et les places désertes jusque dans le cœur de la ville; mais il importait qu'on le crût mort; il devait donc éviter d'être vu, ses vêtements ruisselants d'eau et couverts d'algues l'auraient bientôt trahi.

Pour éviter les regards indiscrets de quelques indigènes attardés, Martin Paz dut prendre par une des plus larges rues de la ville; une maison encore brillamment éclairée s'offrit à ses yeux; la porte cochère était ouverte pour donner passage aux beaux équipages qui sortaient de la cour, et ramenaient à leurs demeures respectives les sommités de l'aristocratie espagnole.

L'Indien se glissa habilement dans cette riche habitation; il ne pouvait demeurer dans la rue, où se pressaient quelques curieux zambos, attirés par la sortie des voitures. Bientôt les portes de l'hôtel furent soigneusement fermées, et l'Indien se trouva dans l'impossibilité de fuir.

Quelques laquais erraient çà et là dans la cour; Martin Paz franchit prestement un riche escalier en bois de cèdre, orné de tentures de prix; les salons, encore éclairés, ne lui assuraient point un refuge convenable; il les traversa avec la vitesse de l'éclair, et disparut dans une chambre pleine de ténèbres protectrices.

Bientôt les derniers lustres furent éteints, et la maison retomba dans le silence.

L'Indien Paz, en homme d'énergie pour qui les moments sont précieux, s'inquiéta de reconnaître la place et de juger des plus sûrs moyens d'évasion; les fenêtres de cette chambre donnaient sur un jardin intérieur; la fuite était praticable, et Martin Paz allait s'élancer, quand il entendit ces paroles :

— Señor, vous avez oublié de voler les diamants que j'avais laissés sur cette table!

Martin Paz se retourna. Un homme d'une noble taille et d'une grande fierté de physionomie lui montrait un écrin du doigt.

L'insulte mit le poignard à la main de Martin Paz. Il se rapprocha de l'Espagnol, dont le sang-froid demeurait inaltérable, et, dans un premier mouvement d'indignation, leva le bras pour le frapper...; mais, tournant son arme contre lui-même :

— Señor, dit-il d'une voix sourde, si vous répétez de semblables paroles, je me tue à vos pieds.

L'Espagnol, étonné, considéra plus attentivement l'Indien, et, à travers sa chevelure bourbeuse, il démêla une si superbe franchise, qu'il sentit quelque sympathie étrange lui monter au cœur! Il alla vers la fenêtre, la ferma doucement, et revint vers l'Indien dont le poignard était tombé à terre.

— Qui êtes-vous? lui dit-il.

— L'Indien Martin Paz... Je suis poursuivi par les soldats de ronde, pour m'être défendu contre un métis qui m'attaquait, et l'avoir jeté à terre d'un coup de poignard! Ce métis est le fiancé d'une jeune fille que j'aime... Maintenant, señor, vous pouvez me livrer à mes ennemis, si vous le jugez noble et digne!

— Monsieur, répondit gravement l'Espagnol, je pars demain pour les bains de Chorillos; s'il vous plaît de m'accompagner, vous serez momentanément à l'abri des poursuites, et n'aurez jamais à vous plaindre de l'hospitalité du marquis don Végal!

Martin Paz s'inclina froidement, sans que rien parût de son émotion.

— Vous pouvez jusqu'à demain vous jeter sur ce lit de repos, reprit don Végal; il n'est personne au monde qui puisse soupçonner votre retraite... *Buena nocherone, señor!*

L'Espagnol sortit de la chambre et laissa l'Indien touché jusqu'aux larmes d'une si généreuse confiance; il s'abandonna tout entier à la protection du marquis, et, sans songer que l'on pût profiter de son sommeil pour le saisir, il s'endormit avec une paisible sécurité.

Le lendemain, au lever du soleil, le marquis donna les derniers ordres pour son départ, et fit prier le juif Samuel de venir chez lui; en attendant, il se rendit à la messe du matin.

C'était une pratique généralement observée par toute l'aristocratie. Dès sa fondation, Lima avait été essentiellement catholique; outre ses nombreuses églises, elle comptait vingt-deux couvents, dix-sept monastères et quatre *beaterios*, ou maisons de retraite pour les femmes qui ne prononçaient pas de vœux. Chacun de ces établissements possédait une chapelle particulière, si bien qu'il se rencontrait à Lima plus de cent maisons affectées au culte, où huit cents prêtres séculiers ou réguliers, trois cents religieuses, frères lais et sœurs, accomplissaient les cérémonies de la religion.

Don Végal, en entrant à Sainte-Anne, remarqua d'abord une jeune fille agenouillée, tout en prières et en pleurs. Il y avait une douleur telle dans son affaissement, que le marquis ne put la considérer sans émotion; et il se disposait à la consoler par quelques bienveillantes paroles, lorsque le père Joachim de Camarones arriva près de lui, disant à voix basse :

— Señor don Végal, par grâce, n'approchez pas.

Puis il fit un signe à Sarah, qui le suivit dans une chapelle sombre et déserte.

Don Végal se dirigea vers l'autel et entendit la messe; puis, en revenant, il songeait involontairement à cette grande tristesse de la jeune fille agenouillée. Son image le suivit jusqu'à son hôtel, et resta profondément gravée dans son âme.

Don Végal trouva au salon le juif Samuel qui s'était rendu à ses ordres. Samuel semblait avoir oublié les événements de la nuit; l'espoir du gain animait son visage d'une gaieté naturelle.

— Que veut Votre Seigneurie? demanda-t-il à l'Espagnol.

— Il me faut trente mille piastres avant une heure.

— Trente mille piastres!... Et qui les possède?... Par le saint roi David, señor, je suis plus empêché de les trouver que Votre Grâce ne se l'imagine!

— Voici quelques écrins d'une grande valeur, reprit don Végal, sans s'arrêter aux paroles du juif; en outre, je puis vous vendre à bas prix une terre considérable auprès de Cusco...

— Ah! señor, les terres nous ruinent...; nous n'avons plus assez de bras pour les cultiver; les Indiens se retirent dans les montagnes, et nos récoltes ne payent plus la peine qu'elles coûtent!

— Combien estimez-vous ces diamants?

Samuel tira de sa poche une petite balance de précision, et se mit à peser les pierres avec une scrupuleuse habileté. Tout en agissant ainsi, il parlait, et, selon son habitude, dépréciait le gage qui lui était offert.

— Les diamants!... mauvais placement!... Que rapportent-ils?... Autant vaut enterrer son argent!... Vous remarquerez, señor, que l'eau de celui-ci n'est pas d'une limpidité parfaite.... Savez-vous que je ne trouve point à revendre aisément ces coûteuses parures? Il me faut expédier ces marchandises-là, jusqu'aux provinces de l'Union!.. Les Américains me les achètent, sans doute; mais pour les céder à ces fils d'Albion. Ils veulent, dès lors, et c'est fort juste, gagner une commission honnête, si bien que la dépréciation retombe sur mon dos... Je pense que dix mille piastres contenteront Votre Seigneurie... C'est peu, sans doute; mais...

— Ai-je dit, reprit l'Espagnol avec un souverain air de mépris, ai-je dit que dix mille piastres ne me suffisaient pas?

— Señor, je ne pourrais mettre un demi-réal de plus!

— Emportez ces écrins et faites-moi tenir la somme à l'instant même. Pour me compléter les trente mille piastres dont j'ai besoin, vous prendrez une hypothèque suffisante sur cette maison... Vous semble-t-elle solide?

— Eh! señor, dans cette ville sujette aux tremblements de terre, on ne sait ni qui vit ni qui meurt, ni qui se tient debout ni qui tombe...

Et, ce disant, Samuel se laissait retomber plusieurs fois sur les talons pour éprouver la solidité des parquets.

— Enfin, pour obliger Votre Seigneurie, j'en passerai par où elle voudra; bien que, dans ce moment, je tienne à ne pas me dégarnir d'espèces sonnantes; car je marie ma fille au caballero André Certa... Vous le connaissez, señor?

— Je ne le connais pas, et je vous prie de m'envoyer à l'instant la somme dont nous sommes convenus... Emportez ces écrins!

— En voulez-vous un reçu? fit le juif.

Don Végal ne lui répondit pas et passa dans la chambre voisine.

— Orgueilleux Espagnol! marmotta Samuel entre ses dents, je veux écraser ton insolence, comme je dissiperai ta richesse! De par Salomon! je suis un habile homme, puisque mes intérêts vont de pair avec mes sentiments.

Don Végal, en quittant le juif, avait trouvé Martin Paz dans un accablement profond, mêlé de honte.

— Qu'avez-vous? lui avait-il demandé avec une grande affection.

— Señor, c'est la fille de ce juif que j'aime.

— Une juive! fit don Végal avec dégoût.

Mais, voyant la douloureuse tristesse de l'Indien, il ajouta:

— Partons, amigo, nous reparlerons de toutes ces choses!

Une heure plus tard, Martin Paz, revêtu d'habits étrangers, sortait de la ville, accompagnant don Végal, qui n'emmenait aucun de ses gens avec lui.

Les bains de mer de Chorillos sont situés à deux lieues de Lima. Cette paroisse indienne possède une jolie église; pendant les saisons chaudes, elle est le rendez-vous de l'élégante société liménienne. Les jeux publics, interdits à Lima, sont ouverts à Chorillos pendant tout l'été. Les señoras y déploient une ardeur inimaginable, et, en pariant pour ces jolies partners, plus d'un riche cavalier a vu sa fortune se dissiper en quelques nuits.

Chorillos était encore peu fréquenté; aussi don Végal et Martin Paz, retirés dans un joli cottage bâti sur le bord de la mer, purent-ils vivre en paix en contemplant les vastes plaines de l'Océan Pacifique.

Le marquis don Végal, appartenant à l'une des plus anciennes familles espagnoles du Pérou, voyait finir en lui la superbe lignée dont il s'enorgueillissait à bon droit; aussi son visage laissait-il apercevoir les traces d'une profonde tristesse. Après s'être mêlé pendant quelque temps aux affaires politiques, il avait ressenti un inexprimable dégoût pour ces révolutions incessantes faites au profit d'ambitions personnelles; il s'était retiré dans une sorte de solitude, que les seuls devoirs d'une stricte politesse interrompaient à de rares intervalles.

Son immense fortune se perdait de jour en jour. L'abandon auquel ses vastes domaines étaient livrés par le manque de bras l'obligeait à des emprunts onéreux; mais la perspective d'une médiocrité prochaine ne l'effrayait pas; l'insouciance naturelle à la race espagnole, jointe à l'ennui d'une existence inutile, l'avait rendu fort insensible aux menaces de l'avenir. Epoux autrefois d'une femme adorée, père d'une charmante petite fille, il s'était vu ravir, par un événement horrible, ces deux objets de son amour!... Depuis lors, aucun lien d'affection ne l'attachait plus au monde, et il laissait sa vie indifférente aller au gré des événements.

Don Végal croyait donc son cœur bien mort, lorsqu'il le sentit palpiter au contact de Martin Paz. Cette nature ardente réveilla le feu sous la cendre; la fière prestance de l'Indien allait à l'hidalgo chevaleresque; et puis, lassé des nobles Espagnols, dans lesquels il n'avait plus confiance, dégoûté des métis égoïstes qui voulaient se grandir à sa taille, il eut plaisir à se retourner vers cette race primitive, qui disputa si vaillamment le sol américain aux soldats de Pizarre.

L'Indien passait pour mort à Lima, suivant les nouvelles que le marquis avait reçues; mais, regardant son attachement à une juive comme pire que la mort même,

l'Espagnol résolut de sauver doublement son hôte, en laissant marier la fille de Samuel à André Certa.

Tandis que Martin Paz sentait une tristesse infinie lui envahir le cœur, don Végal évitait toute allusion au passé, et entretenait le jeune Indien de sujets indifférents.

Un jour, cependant, tout attristé de ses sourdes préoccupations, l'Espagnol lui dit :

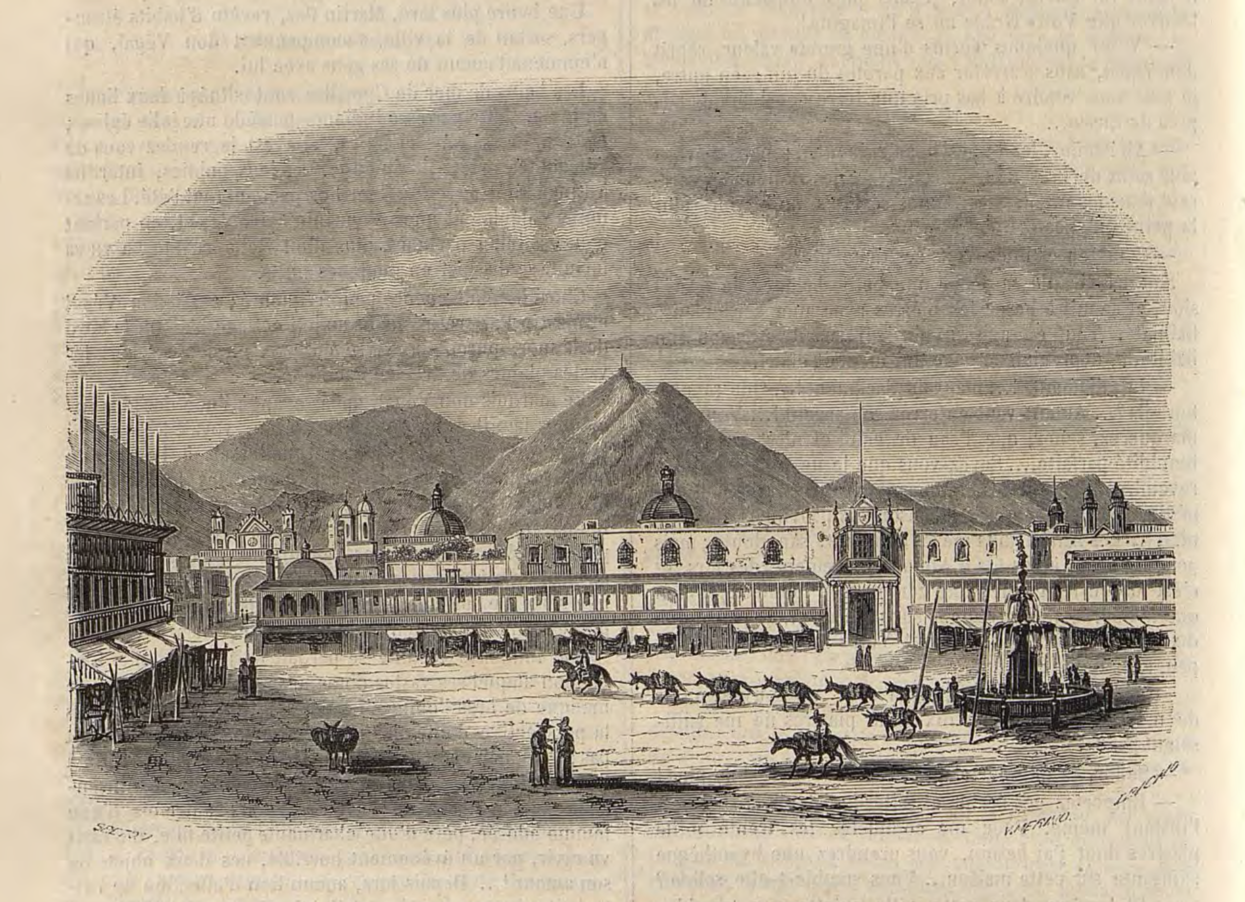
— Pourquoi, mon ami, renier par un sentiment vulgaire la noblesse de votre nature ? N'avez-vous pas pour ancêtre ce hardi Manco-Capac, que son patriotisme a placé au rang des héros? Le beau rôle qu'aurait à jouer un vaillant homme, qui ne se laisserait pas abattre par une passion indigne ! N'auriez-vous donc pas à cœur de reconquérir votre indépendance ?

— Nous y travaillons, señor, dit l'Indien ; et le jour où mes frères se lèveront en masse n'est peut-être pas éloigné.

— Je vous entends; vous me parlez de cette guerre sourde que vos frères préparent dans leurs montagnes ; à un signal ils descendront sur la ville, les armes à la main..., et ils seront vaincus, comme ils l'ont toujours été ! Voyez donc enfin combien vos intérêts disparaissent au milieu de ces révolutions perpétuelles dont le Pérou est le théâtre, et qui le perdront tout entier, Indiens et Espagnols, au profit des métis, qui ne sont ni l'un ni l'autre.

— Nous le sauverons, nous! s'écria Martin Paz.

— Oui, vous le sauverez, si vous comprenez votre rôle ! Ecoutez-moi, Paz, vous que j'aime de jour en jour comme un fils !... Je le dis avec douleur : mais, nous autres Espagnols, fils dégénérés d'une puissante race, nous n'avons plus l'énergie nécessaire pour relever et dominer un Etat. C'est donc à vous de triompher de ce malheureux *américanisme*, qui tend à rejeter au dehors tout colon européen... Oui, sachez-le ! il n'y a qu'une émigration européenne qui puisse sauver le vieil empire péruvien. Au lieu de cette guerre intestine qui tend à exclure toutes les castes, à l'exception d'une seule, tendez franchement la main aux populations travailleuses de l'ancien Monde !



Vue de la Plaza-Mayor, à Lima. Dessin de M. E. Breton, d'après M. Mérino

— Les Indiens, señor, verront toujours un ennemi dans les étrangers, et ne souffriront jamais que l'on respire impunément l'air de leurs montagnes. L'espèce de domination que j'exerce sur eux sera sans effet le jour où je ne jurerai pas la mort de leurs oppresseurs, quels qu'ils soient ! Et d'ailleurs, que suis-je maintenant? ajouta Martin Paz avec une grande tristesse ; un fugitif qui n'aurait pas trois heures à vivre dans les rues de Lima !

— Paz, il faut me promettre de n'y pas retourner...

— Eh ! que puis-je vous promettre, don Végal ? je ne parlerais pas selon mon cœur, et je méditerais le parjure en faisant mon serment.

Don Végal demeura silencieux... La passion du jeune Indien s'accroissait de jour en jour ; le marquis tremblait

de le voir courir à une mort certaine en reparaissant à Lima... Il hâtait de tous ses vœux, il eût voulu hâter de tous ses efforts le mariage de la juive!

Pour s'assurer par lui-même de l'état des choses, il quitta Chorillos un matin, revint à la ville, et apprit que, remis de sa blessure, André Certa était sur pied. Son prochain mariage était l'objet de toutes les conversations.

Don Végal voulut connaître cette femme dont l'image traversait les insomnies de Martin Paz. Il se rendit, vers le soir, sur la Plaza-Mayor. La foule y était toujours nombreuse. Il y fit la rencontre du père Joachim de Camarones, son confesseur, et de plus son vieil ami; il le mit au



Sarah se promenant avec l'esclave Liberta. Aguador, marchand d'herbes, arriero, propriétaire. Dessin de M. E. Forest, d'après M. Mérino. (Pages précédentes.)

courant de sa vie nouvelle. Quel fut l'étonnement du bon père en apprenant l'existence de Martin Paz!... Il promit à don Végal de veiller aussi, lui, sur le jeune Indien, et de faire parvenir au marquis les nouvelles qui l'intéresseraient.

Tout à coup les regards de don Végal se portèrent sur une jeune fille enveloppée d'une mante noire, dans le fond d'une calèche.

— Quelle est cette belle personne? demanda-t-il au padre.

—C'est la fiancée d'André Certa, la fille du juif Samuel.

— Elle! la fille du juif!

Le marquis contint à peine son étonnement, et, serrant la main du père Joachim, reprit tout pensif le chemin de Chorillos.

Il venait de reconnaître, dans Sarah la prétendue juive, cette jeune fille qu'il avait vue prier, avec une ferveur si chrétienne, à l'église de Sainte-Anne!...

JULES VERNES.

(La fin au prochain numéro.)

CHRONIQUE DU MOIS.

REVUE SCIENTIFIQUE.

Encore un navire aérien. Les ascensions aérostatiques recommencent de plus belle. Elles sont de toutes les fêtes publiques et même officielles. A l'inauguration du chemin de fer de Nancy, le lion de la Lorraine a été M. Godard, enlevé dans son ballon. Les journalistes réduits au silence se font aéronautes, et vont chercher la liberté en plein air, comme le génie doré de la colonne de la Bastille. Témoin M. Coste, ancien rédacteur de l'*Evénement*, qui a traité avec l'Hippodrome pour diriger des trains de plaisir aériens aux environs de Paris.

Diriger! hélas! le mot est de trop. On sait, par notre histoire des ballons, publiée l'année dernière, qu'il ne manque aux aérostats pour être, de toutes les manières de voyager, la plus douce et la plus confortable, qu'une seule et unique chose, précisément la possibilité d'être dirigés. Dans l'état actuel de la science, dès que les liens qui le retiennent au sol sont coupés, le ballon s'élance vers le ciel et s'en va trouver les nuages. Mais, comme les nuages, il ne peut ni modérer sa course, ni changer de direction, ni louvoyer, ni vaincre les courants. Il flotte à l'aventure sur l'océan aérien, comme une épave sur les flots. L'aéronaute ne peut rien contre les vents et leurs caprices. Lorsqu'il veut descendre il ouvre la soupape; pour remonter il vide les sacs de sable qui lui servent de lest; ses pouvoirs de pilote ne s'étendent pas au delà. De toutes ses manœuvres, la plus facile est celle du départ; mais quand il est parti, on peut dire de lui comme de Marlborough dans la chanson, *ne sais quand reviendra!* Et combien ne sont pas revenus du tout! Néanmoins, les savants et les inventeurs, race persévérante, n'ont jamais perdu l'espoir de découvrir, un peu plus tôt ou un peu plus tard, le moyen de diriger les ballons et de remplacer les voyages de fantaisie, dont il a fallu jusqu'à présent que la science aérostatique se contentât, par les voyages à destination fixe et d'exécution aussi sûre que le peut être un voyage d'Angers à Nantes par la voie de fer. Mille expériences ont été faites depuis Blanchard qui, le premier, s'éleva du Champ-de-Mars de Paris, le 4 mars 1789, dans un ballon muni d'un gouvernail. On a tout mis en œuvre. Les uns ont adapté à leur aérostat des ailes disposées comme les ailes des oiseaux et qui en imitaient les mouvements rapides, à l'aide d'un mécanisme ingénieux; d'autres ont employé des nageoires et se sont flattés d'avoir résolu le problème en donnant au ballon la forme d'un poisson de mer connu des naturalistes sous le nom d'*orbis echinatus*; d'autres ont fait usage de voiles, puis de roues à palettes pareilles aux roues de nos bateaux à vapeur, puis de rames, puis enfin de la vis d'Archimède. Aucune de ces tentatives n'a réussi.

Or, s'il faut en croire M. A. C. d'Angers, ce que ni Blanchard, ni Guyton de Morveau, ni Robert, ni Testu-Brissy, ni M. Lennox, ni M. Transon, ni Petin, ni Julien et tant d'autres n'ont pu faire, est sur le point de se réaliser de la façon la plus satisfaisante, la plus complète, la plus merveilleuse. Les savants, qui d'ordinaire ne prodiguent pas leur admiration, l'accordent sans réserve à la découverte dont un de nos compatriotes, M. Ernest Bazin, est l'auteur. C'est une grande gloire pour l'Anjou. M. Ernest Bazin voit chaque jour se réunir autour de l'étonnante machine qu'il a construite, tout ce que Paris renferme d'hommes éminents.

Le prince Président, ajoute notre confrère, veut examiner lui-même le navire de M. Bazin, et il doit se rendre, accompagné de ses ministres et de plusieurs membres de l'Institut, au lieu où le jeune inventeur a exposé l'aérostat qui servira très-prochainement à sa première expérience. Entre une foule de témoignages flatteurs que nous pourrions citer, voici une lettre que, par une modestie peut-être excessive, on ne voulait pas rendre publique. Cependant on a cédé, non sans peine, aux bonnes raisons qui en faisaient souhaiter l'insertion dans les journaux.

Nous publions cette lettre d'autant plus volontiers, qu'elle est de notre collaborateur, M. Jacques Arago, le frère du savant directeur de l'Observatoire.

« Monsieur,

« Le nom tracé au bas de cette lettre vous dit qu'elle est sérieuse et le résultat d'un examen approfondi.

« Votre fils me fut présenté, il y a quelques jours. Je l'écoutai avec sympathie, parce que j'aime tout ce qui travaille et tout ce qui a souffert.

« Cependant, comme depuis quelques années le ciel m'a privé de ses rayons, je ne voulus pas m'en rapporter à moi seul du soin de juger de la découverte qu'on soumettait à mon appréciation. Je conduisis M. Ernest Bazin à l'Observatoire, cette haute citadelle de la science, d'où ne descendent que des vérités.

« Votre fils expliqua son système; on souleva quelques difficultés; il en éluda plusieurs, il soumit les autres, et le résultat de cet examen fut que, jusqu'à présent, *rien n'avait été fait d'aussi logique, d'aussi complet, d'aussi ingénieux que le mécanisme dont il est le créateur.*

« Votre fils, monsieur, a fait un pas immense, et, de ce pas, naîtra peut-être un magnifique avenir.

« Ma vie a été une vie de fatigues et de recherches. J'ai fait plusieurs fois le tour du monde; je me suis souvent élevé en ballon; les océans n'ont plus de secrets à me révéler, et, dès qu'un progrès m'est signalé, je l'accepte et le proclame.

« Les premières explications données par votre fils au public d'élite qui vient d'étudier sa découverte lui ont mérité l'attention générale. Je partirai avec lui, lors de sa première ascension, les journaux vous l'ont appris sans doute, et je vous promets, monsieur, une lettre de cinq ou six mille mètres au-dessus du sol... Nous viendrons chercher votre réponse.

« Adieu, monsieur, je me félicite d'avoir connu votre fils, garçon d'intelligence et d'étude, qui laissera un nom bien posé, je vous le garantis.

« Recevez, etc., etc. J. Arago. »

Quel est le système aérostatique de M. Bazin? C'est un secret qu'on ne peut pas encore livrer au public. Attendons le grand jour de l'expérience.

Tissus incombustibles.— Une autre découverte, moins éthérée, et dont les résultats pratiques seraient immenses, vient d'être constatée par des témoins experts, et est annoncée par l'un d'eux en des termes qui méritent l'attention publique:

La science a reconnu que la combustion réside uniquement dans la combinaison d'un corps avec l'oxygène, et que ce phénomène était, en général, accompagné de lumière et de chaleur, parfois aussi d'électricité. Cette combinaison de l'oxygène avec un corps fait que ce dernier est qualifié de combustible. Pour qu'un corps soit incombustible, il s'agit d'empêcher toute combinaison de l'oxygène avec ce corps, ou de trouver moyen d'en isoler l'oxygène.

Un grand nombre de chimistes ont essayé d'atteindre ce résultat. L'illustre Gay-Lussac a indiqué il y a déjà trente ans, dans les annales scientifiques de l'époque, divers procédés d'incombustibilité; mais ils ont été reconnus insuffisants. Cependant, les expérimentateurs qui lui ont succédé y sont revenus directement ou indirectement.

Un jeune savant, M. Henri Imbert, vient, nous en sommes convaincu, de résoudre le problème. A la suite

de longues études et d'essais réitérés, il a découvert un procédé pour rendre les tissus, non-seulement incombustibles, mais de plus et simultanément imperméables. Les toiles qui ont été préparées sous sa direction ont la double propriété de résister au feu et de repousser l'eau ou l'humidité.

Des expériences ont eu lieu chez M. Buchard, fabricant de toiles cirées à Clignancourt; elles nous ont paru décisives. Un morceau de la toile de M. Imbert a été plongé jusqu'à trois reprises consécutives dans un bain de térébenthine double, et soumis à l'action de la flamme. Il est sorti souple, flexible et intact de cette redoutable épreuve.

Un autre morceau de toile a été jeté sur un ardent brasier de houille, et le brasier s'est éteint. Nous avons remarqué que quelques charbons, en adhérant à certains points du tissu, finissaient par le noircir et par produire une sorte de mâchefer végétal; mais, dans aucun cas, le tissu ne peut ni rougir, ni devenir lumineux; conséquemment, il ne peut, dans aucun cas, communiquer le feu ou propager l'incendie.

L'imperméabilité n'a pas été moins évidemment démontrée. Un vase fait avec la toile de M. Imbert conserve l'eau aussi bien qu'un récipient de terre ou de métal.

Le tissu qui réunit les deux qualités opposées d'incombustibilité et d'imperméabilité est une toile à voile ordinaire, — double trame, — quatre fils. La préparation à laquelle il est soumis n'augmente pas d'un vingtième sa densité ou son poids primitif. Ajoutons qu'il dure incomparablement plus que les toiles ordinaires, et que le prix de revient est le même.

La découverte nouvelle, que M. Imbert appelle *amiante végétal* nous semble pouvoir être utilement employée pour les campements militaires, les bâches des messageries et des chemins de fer, les prélarts de la marine, les voiles des navires et surtout les voiles des bateaux à vapeur, les toiles et les tentures de théâtre, enfin dans tous les cas où l'action du feu et celle de l'eau sont à redouter également.

Une série d'expériences doit avoir lieu prochainement en présence des membres délégués de l'Académie des sciences, d'autorités civiles et militaires, d'écrivains et de négociants.

Le témoin qui rend un compte si favorable est lui-même un écrivain sérieux, M. de la Bédollière. Il est donc permis d'espérer qu'indépendamment des usages qu'il assigne aux tissus de M. Imbert, on pourra bientôt, grâce à ce bouclier chimique, traverser l'eau comme les poissons, braver le feu comme les salamandres, et se moquer de la pluie comme Gribouille. Cela serait toujours fort bon à prendre, en attendant les voyages en ballons-omnibus.

Machine a labourer. — De plus en plus fort, comme chez Nicolet! Tandis qu'en France notre industrie, surchargée de bras inactifs, ne sachant plus où rejeter ce fardeau humain, en laisse tomber une part sur la colonisation d'Alger, supplie l'agriculture indigène de la soulager de l'autre part, et se voit réduite à maudire les machines qui ont tant simplifié le travail depuis un demi-siècle, les Anglais ont encore l'audace de chercher de nouvelles machines, et de rêver des *esclaves de fer* pour labourer le sol, pour ensemencer et moissonner à la vapeur, et donner le coup de grâce aux Irlandais, qui meurent de faim par milliers dans leurs cabanes grouillantes d'enfants.

Un M. Etzler, qui ne songe à rien moins qu'à soumettre le globe tout entier, la vie humaine dans ses moindres fonctions, au jeu puissant des mécaniques, qui promet de réaliser ainsi une sorte de palais et de jardins universels, des fleuves distillés et filtrés dans des canaux vitrifiés par la chimie, des routes couvertes de dalles plus dures et plus immuables que le silex, des locomotives circulant partout sur des rainures de fer, avec une rapidité de trois cents lieues par jour, des îles factices, imperméables et flottantes, couvertes de terre fertile, d'arbres et de fleurs, promenant des populations entières d'un continent à l'autre, des étoffes sans arts, sans filage, tissage, ni couture, coulées comme du papier dans des substances cohésives et fibreuses, des aliments dégagés des éléments nuisibles par des manipulations scientifiques, etc., etc.; un M. Etzler, dis-je, en attendant la mise en pratique de ce conte des *Mille et une Nuits* (dont la Providence nous préserve !), a construit, aux frais de la Compagnie d'émigration aux tropiques, et fait agir publiquement une machine à labourer, à creuser, à terrasser, etc. Cette machine, que le *Mechanic's Magazine* désigne sous le nom d'*esclave de fer*, est en effet un esclave infatigable, qui, sous les ordres de l'homme, devra non-seulement construire des routes, creuser des canaux et des tunnels, comme fait l'*Excavateur américain*, mais accomplir la plupart des travaux agricoles, le labourage, l'ensemencement et la moisson. D'après l'inventeur, à l'aide de cette machine, trois ou quatre hommes pourront cultiver 20,000 ares de terre avec un capital de moins de 1 dollar (5 francs) par are. D'après le recueil que nous venons de citer, cette même machine doit, dans un avenir peu éloigné, transformer le travail agricole et substituer aux ouvriers humains des esclaves de fer. Toujours est-il que la machine construite par l'ingénieur Atkins, pour le compte de la Société d'émigration, a fonctionné en présence d'un nombreux public, aux environs de Bicester en Oxfordshire. Par parenthèse, cette expérience a pris le caractère d'une véritable fête ; dès le matin, le canon fut tiré et les cloches sonnèrent à pleine volée. Huit cents personnes répondirent à cet appel et prirent place sous des tentes élevées tout exprès pour la circonstance. L'esclave de fer a travaillé à la satisfaction entière des actionnaires, et dans l'inévitable banquet qui a terminé la fête, des remerciements ont été adressés à l'ingénieur et aux ouvriers qui l'ont assisté.

Pauvres ouvriers et pauvre ingénieur! Ils auraient mieux fait peut-être de sonner leur glas funèbre et de chanter leur *De profundis*, ou mieux encore d'enterrer pour jamais l'*esclave de fer* dans la terre qu'il venait de remuer avec une force de cent bras.

JAMES PRADIER.

On sait avec quelle rapidité foudroyante la mort a enlevé, dans la force du talent, James Pradier, le plus habile sculpteur de notre siècle.

Son illustre collègue de l'Institut, M. Raoul Rochette, l'a dit avec douleur sur son tombeau : « Le confrère que nous accompagnons ici à sa demeure suprême assistait à notre dernière séance, plein de santé et de vie; et le jour même où il nous est ravi, c'est dans une partie de plaisir, entouré de ses amis et de ses élèves, livré tout entier à des images de gaieté et de bonheur, en respirant le parfum d'une fleur et en souriant à la nature, qu'il tombe pour ne plus se relever. Jamais le passage de la vie à la tombe ne fut si rapide et si terrible; jamais le contraste de la joie et du deuil n'apparut si douloureux et si amer, et nous restons consternés au bord de cette fosse, qui s'est ouverte au milieu d'une fête. Ce n'est pas dans un pareil moment, a ajouté l'académicien, sous l'empire de pareilles idées, que nous pourrions apprécier dignement le grand artiste que nous perdons. Un jour viendra, s'il est permis d'espérer un jour quand la mort frappe si vite, où nous pourrons essayer de rendre à sa mémoire le juste et solennel hommage qui lui est dû. Cet hommage est tracé d'avance dans les traits si nombreux, si variés, si excellents de son talent, car le plus bel éloge de Pradier sera toujours dans la liste de ses ouvrages. »

Quant au *Musée des Familles*, qui est une galerie ouverte à toutes les illustrations de l'époque, il ne peut tarder plus longtemps à faire connaître la vie et les œuvres de James Pradier.

James Pradier naquit à Genève, le 23 mai 1792. Il était encore enfant lorsqu'il vint en France et y fut naturalisé. On le destinait à l'état de graveur, comme son frère aîné, auquel nous devons la belle gravure de *Tu Marcellus eris*, d'après M. Ingres; mais la vocation de James Pradier l'emporta. Sorti d'une de ces conditions obscures, où le génie doit se révéler de lui-même sans rien devoir à l'éducation, ce fut par des travaux d'un enfant, où se montrait déjà l'instinct d'un artiste, qu'il excita l'intérêt d'un homme de goût, M. Denon, qui le recommanda aux soins d'un grand statuaire, M. Lemot. Sous un tel maître, ses progrès furent aussi sûrs que rapides, et il était à dix-neuf ans en état de concourir pour le grand prix. La mention qu'il obtint dans cette première épreuve lui valut l'exemption du service militaire, et l'année d'après, âgé de vingt ans, il obtenait le grand prix, sur un bas-relief de Néoptolème et Ulysse à Lemnos, que Genève s'honore de posséder, comme le premier fruit de ses talents et le premier gage de ses succès.



Portrait de James Pradier.

A Rome, où ses études furent toutes dirigées par un sentiment exquis de l'art, il se signala par des travaux qui pouvaient déjà passer pour des œuvres de maître. Ce fut à Rome, en effet, dans le cours de ces années qui ne semblent destinées qu'à préparer l'avenir fécond d'un artiste, qu'il exécuta une figure d'*Orphée*, le modèle en plâtre d'un *groupe de Centaure et de Bacchante*, celui de son *Niobide* et la statue en marbre d'une *Nymphe;* et ce sont ces ouvrages, fruits de ses études italiennes, qui commencèrent sa réputation à Paris.

A partir de 1819, qui est l'époque de son retour de Rome, et où il exposa, au Salon de cette année, le groupe du *Centaure et de la Bacchante* et la statue d'une *Nymphe*, on peut dire qu'il n'est presque pas de Salon où il n'ait marqué sa place par des ouvrages du premier ordre. L'époque même où les expositions devinrent annuelles n'eut presque pas à souffrir de l'absence de son talent; et, quand les statues et les bustes sortaient ainsi en foule de son atelier, sa main s'exerçait encore sur nos monuments publics.

Il sculptait, au front de l'Arc de Triomphe de l'Etoile, ces quatre belles Renommées qui parleront éternellement de sa gloire; il attachait un bas-relief à la Chambre des députés; il décorait la fontaine de Molière, à Paris, de ses deux charmantes statues; il élevait à Nîmes une magnifique fontaine, et il exécutait pour le monument de Napoléon ces statues de Victoires dont il ne devait pas voir l'inauguration, mais où du moins son souvenir restera associé au plus grand nom des temps modernes. Tant de travaux officiels ne l'empêchaient pas de livrer au commerce une foule de bustes, de statuettes et de figurines, trop empreintes de la grâce féminine et du matérialisme grec, qui l'ont fait surnommer le *dernier païen*.

Toutefois, ces qualités et ces défauts, M. Raoul Rochette en convient, n'enchaînaient pas chez M. Pradier un mérite d'un ordre plus élevé, s'il est possible, et d'un caractère plus sérieux, et l'on en eut la preuve par son monument du duc de Berry, où le prince, expirant dans les bras de la Religion, offre une image si touchante et si noble.

Ce monument, enfoui dans une cave depuis 1830, vient d'en être tiré par ordre du directeur des Beaux-Arts, et de prendre, dans la magnifique chapelle du palais de Versailles, la place qui lui avait été destinée sous Louis XVIII.

Il faut citer encore, parmi les grands ouvrages de Pradier, les statues qu'on voit au Luxembourg, le *Fils de Niobé*, etc.; aux Tuileries, *Prométhée* et *Phidias;* à Saint-Sulpice un *saint Pierre*, à Saint-Roch un *saint André* et un *saint Augustin;* à la Madeleine, le *Mariage de la Vierge* et quatre apôtres; sur la place de la Concorde, *la Ville de Strasbourg;* au Corps législatif, deux bas-reliefs; un autre sur l'Arc de Triomphe du Carrousel; au Luxembourg, les sculptures de l'horloge; au Musée de Versailles, les *Trois Grâces* (sur la cheminée du grand Salon), et les statues du comte de Beaujolais, du maréchal Soult, du général Danrémont, de Vendôme, de Gaston de Foix, de Montmorency.

La veille de sa mort, l'infatigable sculpteur avait donné ses ordres aux praticiens, pour dégrossir un groupe de marbre, où il allait mettre le ciseau.

Il avait remplacé Lemot, son maître, à l'Académie des Beaux-Arts en 1827, et l'année suivante, il avait été nommé officier de la Légion-d'Honneur.

James Pradier était de petite taille, et se reconnaissait, dans Paris, à ses habits de velours coupés à l'antique, et au manteau à gland dont il se drapait, pour se consoler de n'oser porter la toge et la tunique. Sa figure était à la fois sévère et douce; son regard profond sous ses sourcils contractés; sa bouche rêveuse entre une impériale et deux petites moustaches soignées coquettement.

BURNOUF. X. DE MAISTRE. RÉCAMIER. LE PETIT MANTEAU BLEU, ETC.

Depuis la mort de Pradier, la science a pris le deuil d'Eugène Burnouf, qui passait pour le plus savant homme de l'Europe, et qui était si modeste, que son nom est à peine connu du public. En revanche, sa renommée était immense... aux bords du Gange. Il écrivait et parlait le sanscrit mieux que les Indiens, de l'aveu des brahmanes eux-mêmes, qui ne lisaient plus Zoroastre que dans l'édition Burnouf. Ceci a l'air d'une plaisanterie; c'est l'exacte vérité. Les collègues de Burnouf, à l'Institut, le consultaient comme une encyclopédie vivante... Heureux s'il leur restait à placer dans son fauteuil vacant, une encyclopédie imprimée, aussi savante, aussi désintéressée et aussi vertueuse que lui! mais ce phénix est encore à trouver, et nous craignons qu'il ne naisse pas même des cendres de Burnouf.

— Tandis que le premier savant de France mourait ignoré, M. Champion, le petit-manteau-bleu, mourait illustre et populaire. Et cependant sa science, à lui, se bornait à faire de la soupe avec des os... D'autres en font du noir animal. Ne disputons pas des goûts. Il est vrai que M. Champion mettait la marmite au feu par philan-

thropie, et qu'il compensait la qualité par la quantité... On affirme qu'il a distribué dans sa vie un million de soupes. Son petit défaut était de les assaisonner d'une grande ostentation. Mais ceux qu'il a nourris n'en bénissent pas moins sa mémoire ; — et la postérité inscrira, tout en souriant,— parmi les noms vénérés, ce sobriquet du petit-manteau-bleu, auquel tenait si héroïquement l'ancien bijoutier du Palais-Royal.

Si vous voulez contempler son portrait frappant, ouvrez le tome XVIII du *Musée des Familles*, à la page 324. *M. Anthyme, l'homme aux ichthyosaurus*, n'est autre que M. Champion, dont notre malin dessinateur s'est avisé de donner les traits et le costume au héros des promenades de M. Alphonse Karr. Ce que c'est que la gloire!

— Le frère du grand Joseph de Maistre, M. Xavier de Maistre, auteur du *Voyage autour de ma chambre*, du *Lépreux de la cité d'Aoste*, etc., vient de mourir en Russie, à quatre-vingts ans. C'est une des plus pures gloires de la France qui s'éteint à l'étranger. Populaire depuis longtemps par son petit chef-d'œuvre, Xavier de Maistre était personnellement si inconnu chez nous, qu'on le croyait mort, et que la postérité avait commencé pour lui. Nous rechercherons son portrait, et les détails ignorés de sa biographie.

— En même temps que cette triste nouvelle qui lui venait de si loin, Paris apprenait qu'un de ses plus célèbres médecins, le docteur Récamier, le diagnostiqueur intrépide et infaillible, s'éteignait, comme Pradier, d'une apoplexie foudroyante. La vie de M. Récamier nous fournira de curieuses anecdotes médicales.

— L'art dramatique a aussi son nécrologe. Presque en même temps que Cartigny, l'ancien sociétaire de la Comédie-Française, la mort a enlevé Armand, le merveilleux Armand, qui avait succédé à Fleury. Prêtant un rare cachet d'élégance aux rôles de l'ancien répertoire, Armand s'était montré avec talent dans la plupart des pièces modernes qui furent représentées de son temps. On se rappelle encore avec quelle grâce et quelle distinction il créa, entre autres rôles, celui du duc d'Elmar, dans l'*École des Vieillards*.

— Pendant que nous enregistrions la mort de M. Valkenaër, M. Sainte-Beuve publiait un charmant travail sur cet érudit. La griffe de la critique pointe sous le velours de l'éloge. Témoin cette petite anecdote, qui rappelle deux bons mots à la fois. M. Sainte-Beuve raconte que l'excellent mandarin lettré avait la manie de toujours vouloir parler, et qu'il s'en acquittait fort mal. Un jour, à je ne sais quelle séance de l'Institut, M. Walkenaër venait de prononcer un *speech*.

— C'est l'éloquence de Démosthène! dit un membre à l'un de ses collègues.

— Avant les cailloux, répondit l'autre.

— Non, pendant les cailloux, répliqua le premier.

— Ne faut-il pas ranger parmi les nouvelles nécrologiques la vente du mobilier de M. Victor Hugo? Avec quelle tristesse et quels retours sur eux-mêmes les amis de la gloire et des lettres ont vu se disperser, au feu des enchères, ces trésors intimes de l'auteur des *Feuilles d'automne : membra disjecta poetæ!* Tandis que le commissaire-priseur les jetait à la criée, chacun s'en rappelait l'inventaire, dressé, un jour de bonheur, par M. Victor Hugo lui-même, dans ces vers charmants :

Enfants! oh revenez! bandits aux lèvres roses!
Et qu'aviez-vous donc fait? Quel exploit insensé?
Quel vase du Japon en mille éclats brisé?
Quel vieux portrait crevé? quel beau missel gothique,
Enrichi par vos mains d'un dessin fantastique?
..... En vous jetant ces noms, dont l'envieux vous nomme,
J'ai dit: — Allez-vous-en! laissez-moi seul! — Pauvre homme!
Que faire? Lire un livre? Oh non! Dicter des vers?
A quoi bon? Émaux bleus ou blancs, céladons verts,
Sphère qui fait tourner tout le ciel sur son axe,
Et beaux insectes peints sur mes vases de Saxe,
Tout m'ennuie..... Mais c'est assez punir;
Mais il faut pardonner, mais il faut revenir.
Voyons! faisons la paix; je vous prie à mains jointes.
Tenez: crayons, papiers, mon vieux compas sans pointes,
Mes laques et mes grès qu'une vitre défend,
Tous ces joujoux de l'homme enviés par l'enfant,
Mes gros Chinois ventrus, faits comme des concombres,
Mon vieux tableau trouvé près d'antiques décombres,
Je vous livrerai tout...
Et vous pourrez traîner, sans que je me récrie,
Mon grand fauteuil de chêne et de tapisserie.
..... Je vous laisserai même, et gaiement et sans feinte,
O prodige! en vos mains tenir ma Bible peinte,
Où l'on voit Dieu le père en habit d'empereur!
... Et puis, brûlez les vers dont ma table est semée,
Si vous tenez à voir ce qu'ils font de fumée!...

M. Victor Hugo écrirait encore de ces vers délicieux au milieu des trésors qu'il vient de faire vendre à l'encan, si le mauvais génie de la politique ne l'eût arraché au bon génie de la muse, pour l'entraîner, hélas! vous savez où... Politique fatale! mancenillier de notre littérature! Que de beaux et forts esprits empoisonnés à son ombre, depuis le commencement de ce siècle!

RÉBUS.



ENCORE LE PRIX D'ARGENTEUIL. — Ce petit drame académique, que nous avons raconté dans le temps, vient d'avoir une étrange péripétie, et menace d'avoir un plus étrange dénoûment. Voyant l'Académie de médecine déclarer la veille, implicitement, que le docteur Guillon méritait le prix d'Argenteuil (10,000 francs), et décider le lendemain, explicitement, qu'il n'y avait pas lieu de décerner ce même prix, l'exécuteur testamentaire du noble fondateur s'est justement ému, et a sommé l'Académie, par-devant la justice, de se mettre d'accord avec elle-même, et d'octroyer le prix à qui de droit, selon son propre rapport. L'Académie a soutenu qu'il y avait rapport et rapport, qu'adopter ne voulait pas dire adopter; en un mot, que le dictionnaire de l'Académie française n'était point celui de l'Académie de médecine. Là-dessus, la justice a prudemment laissé à la Faculté le droit de laver son linge en famille... et à l'exécuteur testamentaire celui de réclamer l'argent de M. d'Argenteuil. On nous assure que c'est ce qu'il va faire dans un nouveau procès, et nous gagerions que plus d'un acadé-

micien voudra rendre le legs au mort, plutôt que d'en couronner un rival. Quel encouragement pour les philanthropes tentés d'imiter M. d'Argenteuil! Les Montyon et les Gobert en auraient là-haut des remords... de leur vertu, s'ils n'étaient au-dessus de ces petites passions, autant que le ciel est au-dessus de la terre... La morale de l'histoire, c'est que plus l'Académie se débat pour ne pas donner le fameux prix au docteur Guillon, plus l'opinion publique le décerne à ce docte praticien, placé par l'Académie elle-même au-dessus de tous ses concurrents. Nous engageons donc la Faculté à méditer le sujet suivant, mis au concours de 1852, par l'Académie des sciences, lettres et arts, de Rouen : *De l'influence fâcheuse de la camaraderie dans les sciences, etc., et des moyens d'y remédier.*

REVUE DE PARIS. ANECDOTES.

Depuis le tardif avénement de l'été, les Parisiens courent les eaux, les bains, les sites et les fêtes de la province. Ils vont par milliers aux ruines de Coucy et de Pierrefonds, par dizaines de mille aux inaugurations de chemins de fer. Ils étaient, l'autre jour, vingt mille aux fêtes historiques de Lille. De Lille en Belgique il n'y a qu'un pas. La Belgique a donc été inondée de Parisiens. D'un autre côté, ils ont envahi l'Angleterre par le Havre, Boulogne, et Dieppe. Ce résultat foudroyant des trains de plaisir n'a pas été prévu par le Parlement de Londres, qui vient de voter une milice pour garantir les Trois-Royaumes d'un coup de main.

Les indiscrets assurent que, dans ce va-et-vient, la fraude a été opérée par les touristes sur une échelle incommensurable. Dans tous les ports de la Manche, les employés des douanes ne suffisaient pas à visiter les malles et les poches, les bottes et les chapeaux des voyageurs et des voyageuses qui rapportaient en contrebande des marchandises anglaises. On suppose qu'à travers ce désordre il s'est glissé plus d'un milliard de mètres de toiles et d'étoffes de tout genre. Les belles dentelles d'Angleterre, si recherchées de nos élégantes et si faciles à dissimuler dans les contours d'une taille ou d'une jambe inviolables, ont été surtout l'objet d'une fraude générale et sur une vaste échelle. Voici comment une célèbre marchande de Paris en a passé de quoi garnir tous les bonnets et toutes les robes de ses clientes. Elle avait pour compagne de voyage une dame qui lui confia, sur le paquebot, que son corset renfermait pour mille francs de dentelles. La marchande en parut scandalisée, et déclara qu'elle ne se permettrait pas une telle fraude. Arrivée à la douane, elle fait mieux ou pis encore... Elle va droit au chef du poste, et lui montrant la dame toute tremblante:

— Je vous préviens, dit-elle, que cette personne a des dentelles dans son corset; je ne puis rester complice d'un tel vol aux droits de mon pays... Tous les témoins de cette scène s'indignent à grands cris, et la dénonciatrice passe imperturbable entre les douaniers, tandis qu'ils se précipitent sur sa pauvre victime. Une heure après, nouveau trait d'audace! La première s'installe, bravant les murmures, juste en face de la seconde, dans une diligence du chemin de fer. La dame n'y tient plus, et reproche hautement à la marchande sa lâche dénonciation.

—Vous allez m'en remercier, madame, répond celle-ci, qui ne craignait plus les habits verts. Je vous ai fait perdre vingt mètres de dentelle; en voici trente dont je vous fais cadeau... sur les deux cents que j'ai passés en tournant contre vous les rigueurs de la visite...

Elle disait vrai, et elle en fournit la preuve en ouvrant l'ourlet de sa robe, et en donnant les trente mètres promis. Les cent soixante-dix autres la bardaient des pieds à la tête.

La victime fut la première à trouver le tour admirable.

Un autre fraudeur a été moins heureux. C'était un homme d'État très-illustre, réformé depuis le 2 décembre, et qui, ce jour-là, revenait de... Pontoise..., je veux dire de Bruxelles avec sa femme. Celle-ci, comptant sur l'importance de son mari, l'avait forcé, malgré les résistances de Sa Grandeur, à cacher dans son chapeau un magnifique rouleau de dentelles. Ce qu'elle avait prévu arriva. A peine le nom du personnage a-t-il brillé sur ses malles, aux yeux de la douane, qu'on se borne à visiter sa compagne de route, le traitant lui-même avec les plus grands respects. Ces respects allèrent si loin, qu'oubliant la consigne *capitale*, l'homme d'État crut devoir rendre au moins un salut d'adieu. Il ôte son chapeau sur le seuil du bureau fatal, et la dentelle, lancée à la tête des douaniers, va se dérouler jusqu'à vingt pas de distance, en l'enveloppant lui-même comme une mariée dans son voile. L'homme d'État ne sauva sa dignité qu'en jouant l'ignorance, et fit payer à sa femme l'amende exigée. Ce coup de chapeau a diverti, comme un coup de théâtre, les dernières réunions du grand monde à Paris.

Abandonné ainsi de tous ses habitants oisifs, Paris est un désert de démolitions livré aux ouvriers, qui y recueillent chaque jour la manne du salaire, dans les immenses travaux du Louvre et de la rue de Rivoli, des Tuileries, de la Cité, des faubourgs et des quais. La voie publique qui sera la plus belle du monde, depuis les Champs-Élysées jusqu'à l'Hôtel-de-Ville, offre en ce moment l'aspect d'une vaste tranchée dans les ruines, flanquée à droite d'une autre tranchée, où l'on pose les fondations de l'aile orientale du Louvre. En même temps, la terrasse du bord de l'eau, dans le jardin des Tuileries, ouvre ses flancs à une orangerie gigantesque; la ville de Paris achète le bois de Boulogne, et se prépare à le renouveler d'un bout à l'autre; la rive gauche elle-même sort de son calme apathique, change les noms de ses rues mérovingiennes, et entreprend de mettre l'île Saint-Louis en communication directe avec l'Odéon, par la longue percée qu'elle intitule rue des Écoles. C'est ici que les souvenirs se dressent à chaque pas, et sortent de chaque pierre qui tombe sous le marteau. Collége d'Harcourt, collége de Navarre, collége du cardinal Lemoine!. . N'a-t-on pas raison d'appeler cette rue le chemin des écoliers?...

LA BOUTEILLE D'OR.

En revenant de notre excursion dans la Cité, nous avons rencontré un souvenir d'un autre genre, dont un érudit confrère nous a signalé l'importance. Les passants, nous a-t-il dit, s'arrêtent rue de la Cité, devant une maison magnifique, construite dans le style de la renaissance, et qui a pour rez-de-chaussée une boutique de marchand de vins, décorée avec un luxe de glaces et de peintures que ne comportent pas de semblables établissements. Ce cabaret, qui date du commencement du dix-septième siècle, et dont l'enseigne *A la Bouteille-d'Or*, est religieusement conservée dans un cartouche sculpté au-dessus de la porte, a marqué son nom dans l'histoire de l'art. C'est là que se réunissaient les hommes de lettres avant la création des cafés. C'est là que naquit un soir, à la clarté des chandelles fumeuses, au cliquetis des verres et des bons mots, la comédie des *Plaideurs*.

Le soir dont nous parlons, la salle basse de la *Bouteille-d'Or* réunissait, avec quelques gentilshommes amis des lettres, Boileau, Racine, La Fontaine, Chapelle, Furetière, Cavoie et plusieurs conseillers attirés par le voisinage du palais, entre autres Brilhac, l'une des têtes les plus singulières et les mieux meublées de ce parlement si fécond en hommes d'esprit.

Ils venaient d'achever un souper peu recherché sous le rapport gastronomique, un de ces vulgaires repas que dédaignerait la science culinaire de notre époque; mais pour condiments ces mets agrestes avaient le sel attique, les épigrammes poivrées et les réflexions piquantes.

On était au dessert.

Cavoie mit sur la nappe un projet de satire impromptu. On arrêta que de bouche en bouche elle s'enrichirait d'un

vers. Seuls, les gentilshommes furent exceptés de ce tribut à la muse, la poésie étant roturière comme la science.

Chapelle commença :

— Voici le titre : *Epître à Scarron.*

— Bravo !

— Je débute :

« Un jour, rendant visite à monseigneur Caron,
« On dit qu'il arriva .. »

— Halte ! interrompit Boileau ; pas plus d'un vers à la fois ; c'est la règle. A Brilhac, maintenant !

Alors la compagnie eut devant elle le spectacle le plus bizarre, le plus grotesque qu'il soit possible d'imaginer. Le jeune conseiller, d'ailleurs si spirituel, se frappait le front, s'arrachait les cheveux, suait, soufflait, jurait, sans pouvoir accoucher d'un iota. On avait beau lui montrer combien la rime était facile, combien aisément venait se percher au bout du second vers le nom du héros, il lui fut impossible d'articuler une syllabe.

Plus il se dépitait, plus il se crispait, plus l'écheveau de ses idées s'embrouillait, plus la rime rebelle fuyait à travers les mailles de son cerveau. Les sarcasmes qui, drus comme grêle, tombaient sur lui, mettaient le comble à son embarras. Saint Laurent et Montézuma étaient sur des lits de roses en comparaison du malheureux condamné à la poésie forcée.

Chapelle voulait qu'on traitât le robin en gentilhomme ; Boileau fut inexorable.

A bout de patience, l'infortuné conseiller s'écria :

— Ah ! s'il ne s'agissait que d'une comédie sur le Palais, je vous en ferais voir de belles !

Et tout d'un coup, sans reprendre haleine, il improvise une longue tirade satirique sur les juges, les avocats, les plaideurs, les témoins, la buvette et toute la boutique judiciaire. C'est un torrent de verve. Suspendus à ses lèvres, les convives écoutent.

Les portraits, les caricatures, les charges, les croquades, les silhouettes défilent sous leurs yeux dans un feu roulant d'épigrammes. L'obscur langage de la chicane pétille d'étincelles et de lumineuses aigrettes. Un vertige semble avoir médusé les auditeurs qui restent l'œil béant. Racine est tout oreilles.

De bruyants et unanimes applaudissements retentissent. Brilhac a fini. C'est un triomphe. De l'Epître à Scarron plus un mot. Boileau fait éclater son ravissement.

— La belle comédie ! exclame Racine. Où est notre pauvre Molière ! Comme il l'eût faite !

— Mais vous, Racine, reprit Cavoie, vous êtes vivant, Dieu merci !

Boileau se hâta de saisir cette ouverture.

— Allons ! dit-il, tout le monde sur le pont ! Branle-bas général de rimeurs. Bâclons la comédie.

Brilhac reprit un à un ses portraits. Dandin, Chicaneau, la comtesse de Pimbêche, Petit-Jean, l'Intimé. Sous sa dictée, Racine, Chapelle et Boileau rimaient. Furetière ordonnait, Cavoie et ses amis saupoudraient la trame de leurs saillies. La Fontaine lui-même s'était fait quelque peu clerc, comme le loup des *Animaux malades de la peste*. Le vin de la *Bouteille-d'Or* circulait sous tout cela, en prodiguant la chaleur et la vie.

Un mois après, les *Plaideurs*, étaient représentés à Versailles, devant la cour.

Espérons qu'en vertu de ce titre de noblesse, la maison de la *Bouteille d'Or* sera respectée par les embellissements de Paris, si quelque rue nouvelle la menaçait de son alignement. Combien d'auteurs dramatiques de notre époque auraient besoin d'y aller souper, pour y retrouver le sel attique, la *vis comica* et la franche gaieté des *Plaideurs !*

— Sans disputer à la *Bouteille-d'Or* ses titres de noblesse, nous rectifierons un petit anachronisme de notre savant confrère. Les *Plaideurs* furent joués cinq ans avant la mort de Molière, qui, apprenant la chute de ce chef-d'œuvre, s'écria : Ceux qui s'en moquent méritent qu'on se moque d'eux ! Ce trait fait assez d'honneur à Molière pour qu'on ne l'enlève point à sa mémoire.

L'HORLOGE DU PALAIS DE JUSTICE.

Voici une restauration achevée, et qui a obtenu un succès universel, c'est celle de la fameuse et magnifique horloge de la tour carrée du Palais de Justice. Nous avons fait dessiner pour nos lecteurs ce curieux monument, qu'un million de passants ont admiré depuis son inauguration récente. On sait que cette horloge est la première de cette dimension qui ait été construite en France, et qu'elle est l'œuvre d'un artiste allemand ou lorrain nommé de Vic, qui l'exécuta par ordre de Charles V, roi de France. Cette horloge, ainsi que les peintures dont elle était décorée, furent restaurées sous le règne de Henri III, et le célèbre Germain Pilon sculpta les deux statues de la Force et de la Justice qui lui servaient de supports. Il entrait dans les plans des architectes chargés de la restauration du Palais de Justice de restituer, sur la face orientale de cette tour devenue si célèbre dans le seizième siècle, cette horloge et ses riches accessoires, dont on voyait encore quelques traces il y a peu d'années.

La décoration actuelle diffère quelque peu de celle du seizième siècle. Au manteau royal fleurdelisé qui en formait la pièce principale, on a substitué un fond d'azur semé de palmettes d'or ; mais le cadran, dont le diamètre est de 1 mètre 50 cent., est surmonté, comme autrefois, des armes de France et de celles de Pologne, qui sont de gueules, parti d'un trait, à l'aigle éployée et couronnée d'argent, et au cavalier également d'argent pour la Lithuanie. On sait qu'Henri III avait porté ces deux couronnes, et qu'il avait pris pour devise ce vers par lequel il semblait s'en promettre une troisième, soit dans ce monde, soit dans un monde meilleur :

Qui dedit antè duas, triplicem dabit ille coronam.

Les deux statues de la Force et de la Justice ont été rétablies. Elles sont d'un bon style et rappellent assez heureusement le faire des artistes qui ont fleuri dans le seizième siècle, le bel âge de la sculpture française. Les deux vers de Passerat, l'un de nos meilleurs poëtes latins de cette époque, ont été reproduits sur une table de marbre noir ; ils sont devenus proverbiaux, pour ainsi dire, et on nous pardonnera de les rappeler ici :

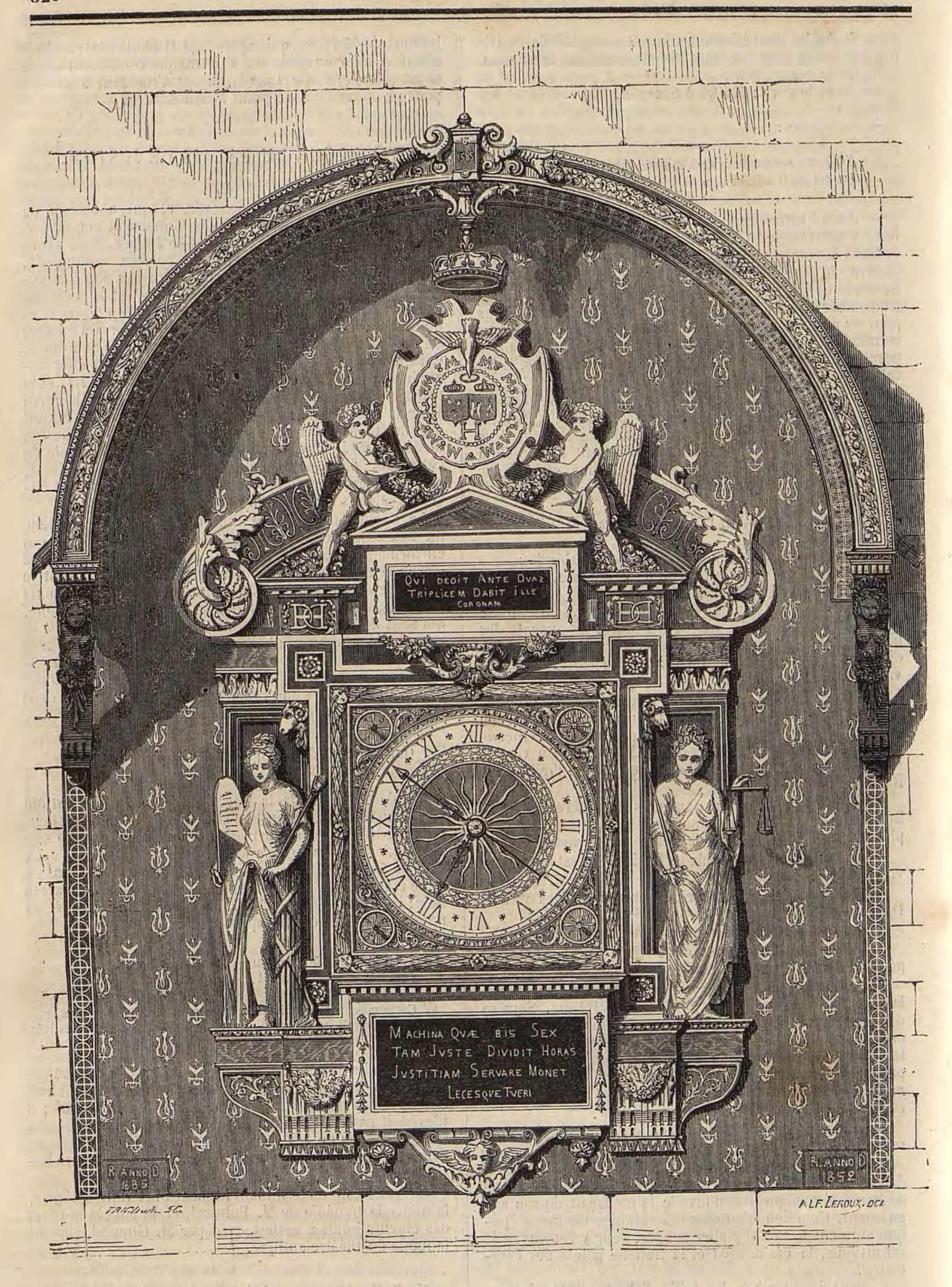
Machina quæ bis sex tam justè dividit horas,
Justitiam servare monet, legesque tueri.

Cette machine qui divise si justement les douze heures,
Vous avertit qu'il faut observer la justice et garder les lois.

Cette riche décoration, élevée à 7 mètres du sol, est garantie des intempéries des saisons par un auvent enrichi de caissons et d'autres ornements d'architecture ; il n'existait pas dans le plan primitif. Elle fait honneur aux travaux réunis de MM. Duc et Dommey, Toupanil, Flandrin et Vivet. L'horloge a été exécutée par M. Henri Lepaute.

— Constatons en terminant le succès littéraire d'*Ulysse*, la nouvelle tragédie de M. Ponsard, et le succès musical des chœurs joints à cette œuvre par M. Gounod, suivant la mode du théâtre antique.

N. B. Un de nos prochains numéros contiendra la réponse à l'Enigme historique d'avril, retardée par l'insertion de la nouvelle de M. Jules Sandeau.

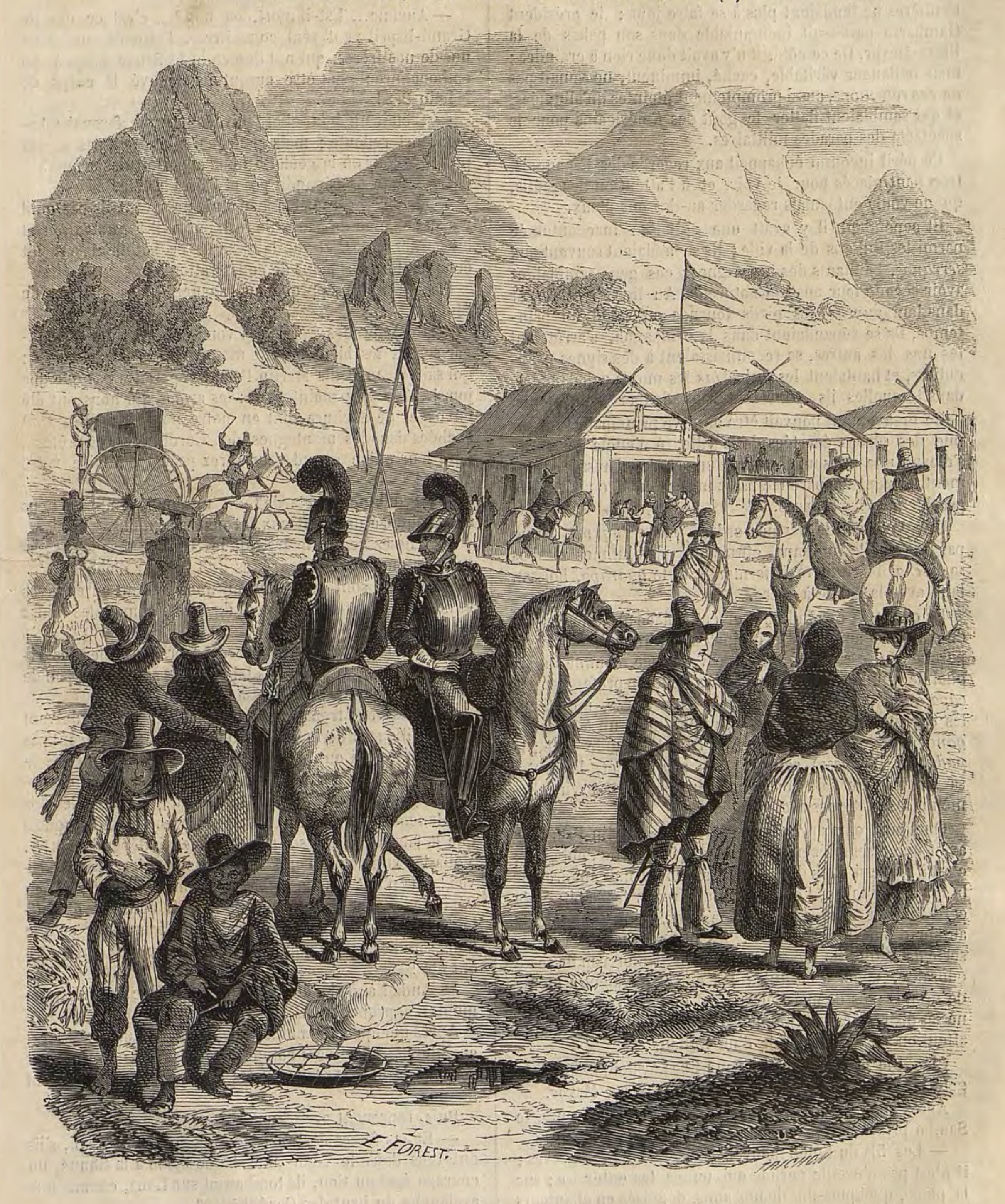


Le cadran de l'Horloge restaurée, sur la tour carrée du Palais de Justice.

Paris, 1852 — Typographie HENNUYER, rue du Boulevard, 7. Batignolles.

L'AMÉRIQUE DU SUD. MOEURS PÉRUVIENNES.

MARTIN PAZ, NOUVELLE HISTORIQUE (1).



La fête des Amancaës, à Lima (E. Forest, d'après I. Mérino).

(1) Voir le numéro de juillet dernier.

V. — LA HAINE DES INDIENS.

Depuis que les troupes colombiennes, confiées par Bolivar aux ordres du général Santa-Cruz, avaient été chassées du bas Pérou, ce pays, sans cesse agité par les *pronunciamentos*, les révoltes militaires, avait repris quelque calme et quelque tranquillité. En effet, les ambitions particulières ne tendaient plus à se faire jour ; le président Gambarra paraissait inébranlable dans son palais de la Plaza-Mayor. De ce côté, il n'y avait donc rien à craindre ; mais le danger véritable, caché, imminent, ne venait pas de ces rébellions, aussi promptement éteintes qu'allumées, et qui semblaient flatter le goût des Américains pour le spectacle des parades militaires.

Ce péril inconnu échappait aux regards des Espagnols, trop haut placés pour le voir, et à l'attention des métis, qui ne voulaient jamais regarder au-dessous d'eux.

Et cependant il y avait une agitation inaccoutumée parmi les Indiens de la ville ; ils se mêlaient souvent aux *serranos*, habitants des montagnes ; ces gens semblaient avoir secoué leur apathie naturelle. Au lieu de se rouler dans leur *puncho*, les pieds tournés au soleil du printemps, ils se répandaient dans la campagne, s'arrêtaient les uns les autres, se reconnaissaient à des signes particuliers, et hantaient les *pulperias* les moins achalandées, dans lesquelles ils pouvaient sans danger s'entretenir.

Ce mouvement pouvait être observé principalement sur une des places écartées de la ville. A l'angle de la rue s'élevait une maison, formée d'un rez-de-chaussée seulement, et dont l'apparence assez misérable choquait désagréablement les regards.

Une taverne de dernier ordre, une *chingana*, tenue par une vieille Indienne, offrait aux plus infimes zambos sa *chicha*, bière de maïs fermenté, et le *quarapo*, boisson faite avec la canne à sucre.

Le concours des Indiens sur cette place n'avait lieu qu'à de certaines heures, et principalement lorsqu'une longue perche se dressait sur le toit de l'auberge, comme un signal de réunion. Alors les *zambos* de toute profession, les *capataz*, conducteurs de convoi, les *arrieros*, muletiers, les *carreteros*, charretiers, entraient un à un à la *chingana*, et disparaissaient aussitôt dans la grande salle ; la *padrona* (l'hôtesse) semblait fort affairée, et, laissant à sa servante le soin de la boutique, courait servir elle-même ses pratiques accoutumées.

Quelques jours après la disparition de Martin Paz, il y avait une assemblée nombreuse dans la salle de l'auberge ; c'est à peine si dans les ténèbres, obscurcies encore par la fumée du tabac, l'on pouvait distinguer les habitués de cette taverne. Une cinquantaine d'Indiens étaient rangés autour d'une longue table : les uns chiquaient la *coca*, sorte de feuille de thé, mêlée à un petit morceau de terre odorante, appelée *manubi;* les autres buvaient à même de grands pots de maïs fermenté ; mais ces occupations ne les distrayaient aucunement, et ils écoutaient avec une attention ardente la parole d'un Indien.

C'était le Sambo, dont les yeux fixes avaient une étrangeté bizarre. Il était vêtu comme sur la Plaza-Mayor.

Après avoir scrupuleusement examiné ses auditeurs, le Sambo prit la parole en ces termes :

— Les fils du Soleil peuvent causer d'affaires graves ; il n'est pas d'oreille perfide qui puisse les entendre ; sur la place, quelques-uns de nos amis, déguisés en chanteurs des rues, attireront les passants autour d'eux, et nous jouirons d'une liberté entière.

En effet, les sons d'une mandoline et d'une *viguela* retentissaient au dehors.

Les Indiens de l'auberge, se sachant en sûreté, prêtèrent donc une attention extrême aux paroles du Sambo, en qui ils mettaient toute leur confiance.

— Quelles nouvelles de Martin Paz le Sambo peut-il nous donner ? demanda un Indien.

— Aucune... Est-il mort, ou non ?... c'est ce que le Grand-Esprit peut seul connaître... J'attends quelques-uns de nos frères, qui ont descendu le fleuve jusqu'à son embouchure ; peut-être auront-ils trouvé le corps de Martin Paz !

— C'était un bon chef ! dit Manangani, farouche Indien, fort redouté ; mais pourquoi n'était-il pas à son poste, le jour où la goëlette nous apportait des armes ?

Le Sambo ne répondit pas et baissa la tête.

— Mes frères, reprit Manangani, ne savent-ils pas qu'il y a eu échange de coups de fusil entre l'*Annunciation* et les gardes-côtes, et que la prise de ce bâtiment eût fait échoner tous nos plans de conspiration ?

Un murmure approbateur accueillit les paroles de l'Indien.

— Ceux de mes frères qui voudront attendre pour juger seront les bienvenus de mon cœur ! reprit le Sambo ; qui sait si mon fils Martin Paz ne reparaîtra pas quelque jour !... Ecoutez maintenant : les armes qui nous ont été envoyées de Sechura sont en notre pouvoir ; elles sont cachées dans les montagnes des Cordillières, et prêtes à faire leur office quand vous serez préparés à faire votre devoir !

— Et qui nous retarde ? dit un jeune Indien ; nous avons aiguisé nos couteaux, et nous attendons.

— Laissez venir l'heure, dit le Sambo ; mes frères savent-ils quel ennemi leur bras doit frapper d'abord ?

— Mais ce sont ces métis qui nous traitent en esclaves et nous frappent de la main et du fouet, comme les mules rétives.

— Non pas ; ce sont ces accapareurs de toutes les richesses du sol, qui ne nous laissent pas acheter un peu de bien-être pour notre vieillesse !

— Vous vous trompez ; et vos premiers coups doivent porter ailleurs ! dit le Sambo en s'animant : ce ne sont pas ces hommes qui ont osé, il y a trois cents ans, mettre le pied sur la terre de vos ancêtres ; ce ne sont pas ces richards gorgés d'or, qui ont traîné dans la tombe les fils de Manco-Capac ; non ! ce sont ces orgueilleux Espagnols que la fatalité a poussés sur nos rives indépendantes !... Voilà les vrais vainqueurs dont vous êtes les vrais esclaves ! s'ils n'ont plus la richesse, ils ont l'autorité ; et, en dépit de l'émancipation péruvienne, ils écrasent et foulent aux pieds nos droits naturels ! Oublions donc ce que nous sommes, pour nous souvenir de ce que nos pères ont été !

— Anda ! anda ! s'écria l'assemblée, avec des trépignements d'approbation.

Après quelques moments de silence, le Sambo s'assura, en interrogeant divers conjurés, que les amis de Cusco et de toute la Bolivia étaient prêts à frapper comme un seul homme.

Puis, reprenant avec feu :

— Et nos frères des montagnes, brave Manangani, s'ils ont tous dans le cœur une haine égale à la tienne, un courage égal au tien, ils tomberont sur Lima, comme une avalanche du haut des Cordillières ?

— Le Sambo ne se plaindra pas de leur hardiesse au jour marqué. Que l'Indien sorte de la ville, il n'ira pas

loin sans voir surgir autour de lui des zambos ardents à la vengeance ! Dans les gorges de San-Cristoval et des Amancaës, plus d'un est couché dans son puncho, le poignard à la ceinture, attendant qu'une longue carabine soit confiée à sa main habile !... Eux aussi n'ont pas oublié qu'ils ont à venger sur de vains Espagnols la défaite de Manco-Capac.

— Bien dit ! Manangani ; c'est le Dieu de la haine qui parle par ta bouche. Mes frères sauront avant peu celui que leurs chefs auront choisi pour conduire cette grande vengeance. Le président Gambarra ne cherche qu'à se consolider au pouvoir; Bolivar est loin, Santa-Cruz est chassé ; nous pouvons agir à coup sûr. Dans quelques jours, la fête des Amancaës appellera nos oppresseurs au plaisir ; donc, que chacun soit prêt à se mettre en marche, et que la nouvelle en arrive jusqu'aux villages les plus reculés de la Bolivie !

En ce moment, trois Indiens pénétrèrent dans la grande salle. Le Sambo marcha vivement à eux :

— Eh bien ? leur dit-il.

— Le corps de Martin Paz n'a pu être retrouvé ; nous avons sondé la rivière dans tous les sens ; nos plus habiles plongeurs l'ont explorée avec un soin religieux, et le fils du Sambo ne peut avoir péri dans les eaux de la Rimac.

— L'ont-ils tué !... Qu'est-il devenu ?... Oh ! malheur ! malheur à eux, s'ils ont tué mon fils !... Que mes frères se séparent en silence ; que chacun retourne à son poste, regarde, veille et attende !

Les Indiens sortirent et se dispersèrent ; le Sambo seul demeura avec Manangani, qui lui demanda :

— Le Sambo sait-il quel sentiment conduisait son fils au San-Lazaro ? le Sambo, enfin, est-il sûr de son fils ?

Un éclair jaillit des yeux de l'Indien, et la colère lui fit monter le sang dans les yeux. Le farouche Manangani recula.

Mais l'Indien se contint, et dit :

— Si Martin Paz trahissait ses frères, je tuerais d'abord tous ceux auxquels il a donné son amitié, toutes celles auxquelles il a donné son amour ! puis je le tuerais lui-même, et je me tuerais ensuite, pour ne rien laisser sous le soleil d'une race infâme et déshonorée !

En ce moment, la *padrona* ouvrit la porte de la salle, s'avança vers le Sambo, et lui remit un billet à son adresse.

— Qui vous a donné cela ? dit-il.

— Je ne sais ; ce papier aura été oublié à dessein par un buveur de *chica*, je l'ai trouvé sur une table.

— Il n'est venu que des Indiens ici ?

— Il n'est venu que des Indiens.

La *padrona* sortit ; le Sambo déploya le billet, et lut à haute voix :

« Une jeune fille a bien prié pour le retour de Martin « Paz, car elle n'oublie pas le jeune Indien qui l'a pro- « tégée et a risqué sa vie pour elle ! Si le Sambo a quel- « que nouvelle de son pauvre fils, ou quelque espoir de le « retrouver, qu'il entoure son bras d'un foulard rouge ; il « y a des yeux qui le voient passer tous les jours. »

Le Sambo froissa le billet d'une main crispée.

— Le malheureux, dit-il, s'est laissé prendre aux yeux d'une femme !

— Quelle est cette femme ? demanda Manangani.

— Ce n'est pas une Indienne, répondit le Sambo, observant le billet ; c'est quelque jeune fille élégante... Par la mort ! Martin Paz, je ne te reconnais plus !

— Ferez-vous ce que cette femme vous prie de faire ?

— Non pas, répondit violemment l'Indien ; qu'elle perde tout espoir de le revoir un jour ; qu'elle en meure, s'il le faut !

Et le Sambo déchira le billet avec rage.

— C'est un Indien qui a remis ce billet, fit observer Manangani.

— Oh ! il ne peut être des nôtres ! il aura su que je venais souvent à cette auberge ; mais je n'y remettrai plus les pieds... C'est assez s'occuper d'intérêts frivoles, reprit-il froidement ; que mon frère retourne aux montagnes ; je reste à veiller sur la ville... Nous verrons si la fête des Amancaës sera joyeuse pour les oppresseurs ou pour les opprimés !

Les deux Indiens se séparèrent.

Le plan de la conspiration était bien conçu et l'heure de l'exécution bien choisie. Le Pérou, presque dépeuplé, ne comptait qu'un petit nombre d'Espagnols et de métis. L'invasion des Indiens accourant de tous côtés, des forêts du Brésil, aussi bien que des montagnes du Chili et des plaines de la Plata, couvrirait d'une armée redoutable le théâtre de la guerre. Les grandes villes, comme Lima, Cusco, Puño, devaient être détruites de fond en comble ; et il n'était pas à croire que les troupes colombiennes, chassées depuis peu par le gouvernement péruvien, vinssent au secours de leurs ennemis en péril.

Ce bouleversement social devait donc réussir, si le secret demeurait enseveli dans le cœur des Indiens, et il n'y avait, certes, pas de traîtres parmi eux !

Mais ils ignoraient qu'un homme avait obtenu une audience particulière du président Gambarra. Cet homme lui apprenait que la goëlette l'*Annunciation* lui avait été ravie par des pirates indiens ! qu'elle avait été chargée d'armes de toutes sortes ; que des canots l'avaient allégée à l'embouchure de la Rimac ; et cet homme réclamait une forte indemnité pour le service qu'il rendait au gouvernement péruvien.

Et cependant cet homme avait loué son navire aux agents du Sambo ; il en avait reçu un prix considérable, et il venait vendre le secret qu'il avait surpris.

On reconnaît, à ces traits, le juif Samuel.

VI. — TRISTES FIANÇAILLES !

André Certa, entièrement rétabli, sûr de la mort de Martin Paz, pressait son mariage ; il lui tardait de promener par les rues de Lima la jeune et belle juive.

Sarah lui témoignait toujours une hautaine indifférence ; mais il n'y prenait pas garde, la considérant comme un objet de vente, assez payé de cent mille piastres.

Et cependant André Certa se défiait du juif, et à bon droit ; si le contrat était peu honorable, les contractants l'étaient encore moins. Aussi le métis dut-il avoir avec Samuel une entrevue secrète, et l'emmena-t-il un jour aux bains de mer de Chorillos.

Il n'était pas d'ailleurs fâché de tenter les chances du jeu avant ses noces ; les jeux publics, défendus à Lima, sont parfaitement tolérés ailleurs ; la passion des Liméniens et des Liméniennes pour ces gains hasardeux est étrange et irrésistible.

Les jeux s'étaient ouverts quelques jours après l'arrivée du marquis don Végal ; il y eut dès lors un perpétuel mouvement de population sur la route de Lima ; tel venait à pied, qui s'en retournait en équipage ; tel autre allait risquer et perdre les derniers débris de sa fortune.

Don Végal et Martin Paz ne prenaient aucune part à ces âpres jouissances. Les insomnies du jeune Indien avaient de plus nobles causes ; il rêvait de Sarah et pensait à son bienfaiteur.

Le concours des Liméniens aux bains de Chorillos était sans danger pour lui ; peu connu des habitants de la ville, comme tous les Indiens des montagnes, il dérobait facilement aux regards sa présence ignorée.

Après ses promenades du soir avec le marquis, Martin Paz rentrait dans sa chambre, et s'accoudant sur la fenêtre, passait de longues heures à laisser ses pensées tumultueuses errer sur l'Océan Pacifique. Don Végal, logé dans une pièce voisine, le surveillait avec une paternelle tendresse.

L'Espagnol se souvenait toujours de la fille de Samuel, qu'il avait trouvée, si inopinément, priant au temple catholique. Mais il n'avait osé confier ce grave secret à Martin Paz, tout en l'instruisant peu à peu des vérités chrétiennes ; il aurait craint de ranimer les sentiments qu'il voulait éteindre, car le pauvre Indien, inconnu et proscrit, devait renoncer à toute espérance de bonheur ! Le père Joachim d'ailleurs tenait don Végal au courant ; la police avait fini par abandonner l'affaire de Martin Paz ; et avec le temps et l'influence de son protecteur, l'Indien, devenu homme de mérite et capable de grandes choses, pourrait un jour prendre rang dans la société péruvienne.

Désespéré de l'incertitude où le plongeait son incognito, Paz résolut de savoir ce que devenait la jeune juive. Grâce à ses vêtements espagnols, il pouvait se glisser dans une salle de jeu, et écouter les propos des divers habitués. André Certa était un homme assez considérable pour que son mariage, s'il était prochain, fût l'objet des conversations.

Un soir, au lieu de tourner ses pas du côté de la pleine mer, l'Indien prit par les hautes roches sur lesquelles reposent les principales habitations de Chorillos ; une maison, précédée d'un large escalier de pierre, frappa ses regards ; il y pénétra sans bruit.

La journée avait été rude pour bien des riches Liméniens ; quelques-uns d'entre eux, brisés par les fatigues de la nuit précédente, reposaient à terre, enveloppés dans leur puncho.

D'autres joueurs étaient assis devant un large tapis vert, divisé en quatre tableaux par deux lignes qui se coupaient au centre à angles droits ; sur chacun des compartiments se trouvaient les premières lettres des mots *azar* et *suerte* (hasard et sort), A et S. Les joueurs pontaient sur l'une ou l'autre de ces lettres ; le banquier tenait les enjeux et jetait sur la table deux dés, dont les points combinés faisaient gagner l'une ou l'autre lettre.

En ce moment les parties du *monte* étaient animées ; un métis poursuivait la chance défavorable avec une ardeur fébrile.

— Deux mille piastres ! s'écria-t-il.

Le banquier agita ses dés, et le joueur éclata en imprécations.

— Quatre mille piastres ! dit-il de nouveau. Et il les perdit encore.

Martin Paz, protégé par l'ombre du salon, put regarder le joueur en face, et il pâlit.

C'était André Certa !

Debout, près de lui, se tenait le juif Samuel.

— Assez joué, señor André, lui dit Samuel ; la veine n'est pas pour vous.

— Que vous importe ! répondit brusquement le métis.

Samuel se pencha à son oreille.

— S'il ne m'importe pas à moi, il vous importe de rompre avec ces habitudes pendant les jours qui précèdent votre mariage.

— Huit mille piastres ! répondit André Certa, en pontant sur l'S.

L'A sortit ; le métis dévora un blasphème, et le banquier reprit : — Faites vos jeux !

André Certa, tirant des billets de sa poche, allait hasarder une somme considérable ; il la déposa même sur un des tableaux, et le banquier, remuant ses dés, allait fixer le sort de la partie, quand un signe de Samuel l'arrêta court. Le juif se pencha de nouveau à l'oreille du métis, et lui dit :

— S'il ne vous reste rien pour conclure notre marché, ce soir tout sera rompu !

André Certa leva les épaules, reprit son argent, et sortit.

— Continuez maintenant, dit Samuel bas au banquier ; vous ruinerez ce señor après son mariage.

Le banquier s'inclina avec soumission. Le juif Samuel était le fondateur et le propriétaire des jeux de Chorillos. Partout où il y avait un réal à gagner, on rencontrait cet homme.

Il suivit le métis ; et le trouvant sur le perron de pierre, il lui dit :

— J'ai les choses les plus graves à vous apprendre. Où causerons-nous en sûreté ?

— Où vous voudrez, répondit brusquement Certa.

— Señor, que votre mauvaise humeur ne perde pas votre avenir ! Je ne me fie ni aux chambres les mieux closes, ni aux plaines les plus abandonnées pour vous livrer mon secret. Si vous me le payez cher, c'est qu'il est bon à dire, et bon à garder.

En parlant ainsi, ces deux hommes étaient arrivés à la mer, devant les cabanes destinées aux baigneurs. Ils ne se savaient pas vus, écoutés, espionnés par Martin Paz, qui se glissait comme un serpent dans l'ombre.

— Prenons un canot, dit André, et allons en pleine mer, les requins voudront peut-être se montrer discrets.

André détacha du rivage une petite embarcation et jeta quelque monnaie à son gardien. Samuel s'embarqua avec lui, et le métis poussa au large. Il maniait vigoureusement deux rames flexibles, qui les menèrent promptement à deux milles de terre.

Mais en voyant le canot s'éloigner, Martin Paz, caché dans l'anfractuosité d'une roche, s'était déshabillé à la hâte, et se précipitant dans la mer, nageait vigoureusement vers l'embarcation.

Le soleil venait d'éteindre ses derniers rayons dans les flots de l'Océan, et de silencieuses ténèbres erraient sur la crête des vagues.

Martin Paz n'avait pas seulement songé que des requins de la plus dangereuse espèce sillonnaient ces funestes parages. Il s'arrêta non loin de l'embarcation du métis, et à portée de la voix.

— *Mais quelle preuve de l'identité de la fille apporterai-je au père?* demandait André Certa au juif.

— Vous lui rappellerez les circonstances dans lesquelles il l'a perdue.

— Quelles sont ces circonstances ?

— Les voici.

Martin Paz, se maintenant à peine au-dessus des flots, écoutait sans comprendre. Dans une ceinture serrée autour du corps, il avait un poignard ; il attendait.

— Son père, dit le juif, habitait *Concencion*, au Chili ; c'était dès lors le grand seigneur que vous connaissez ; seulement sa fortune rivalisait encore avec sa noblesse. Obligé de venir à Lima pour des affaires d'intérêt, il partit seul, laissant à Concencion sa femme et sa fille, âgée de quinze mois. Le climat du Pérou lui convint sous tous les rapports, et il manda à la marquise de venir le rejoindre.

Elle s'embarqua sur le *San-Jose*, de Valparaiso, avec des domestiques de confiance. Je me rendais au Pérou par le même navire. Le *San-Jose* devait relâcher à Lima ; mais à la hauteur de *Juan-Fernandez*, il fut assailli par un ouragan terrible, qui le désempara et le coucha sur le côté ; ce fut l'affaire d'une demi-heure. Le *San-Jose* se remplissait d'eau, et coulait peu à peu. Les gens de l'équipage et les passagers se réfugièrent dans la chaloupe ; mais à la vue de la mer en fureur, la marquise refusa d'y mettre le pied ; elle serra son enfant dans ses bras, et demeura sur le navire. J'y restai avec elle ; la chaloupe s'éloigna et fut engloutie à cent brasses du *San-Jose*, avec tout son équipage. Nous demeurâmes seuls ; la tempête se déchaînait avec une violence croissante. Comme ma fortune n'était pas à bord, je ne me désespérais pas autrement. Le *San-Jose*, ayant cinq pieds d'eau dans sa cale, dériva sur les rochers de la côte, où il se brisa entièrement. La jeune femme fut jetée à la mer avec sa fille ; heureusement pour moi, dit le juif avec un lugubre sourire, je pus saisir l'enfant, et gagner le rivage avec lui.

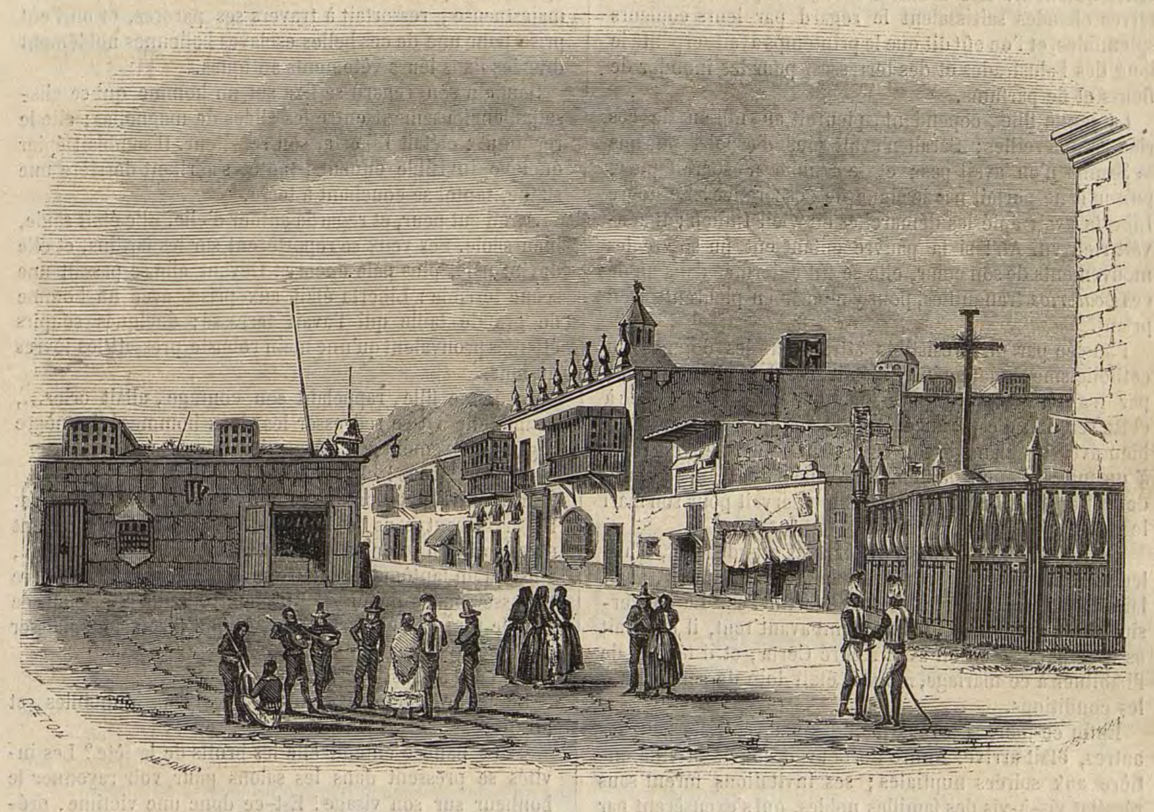
— Tous ces détails sont exacts ?

— Parfaitement exacts. Le père les reconnaîtra. J'avais fait une bonne journée, señor, puisqu'elle va me valoir les cent mille piastres que vous allez me compter. Maintenant, à demain le mariage.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? se demandait Martin Paz, nageant toujours dans l'ombre.

— Voici mon portefeuille avec les cent mille piastres ; prenez-le, maître Samuel, répondit André Certa au juif.

— Merci ! señor André, dit l'Israélite en saisissant le



Taverne des conjurés indiens (Voyez le chapitre V).

trésor ; prenez vous-même ce reçu en échange ; je m'y engage à vous restituer le double de cette somme, si vous ne faites pas partie d'une des premières familles de l'Espagne !

Mais l'Indien n'avait pas entendu cette dernière phrase ; il avait plongé pour éviter l'approche de l'embarcation, et ses yeux purent voir une masse informe glisser rapidement vers lui. Il crut apercevoir le canot ; il se trompait !

C'était une tintorea, requin de la plus cruelle espèce.

Martin Paz ne frémit pas ; il eût été perdu. L'animal s'approchait de lui ; l'Indien plongea ; mais bientôt il dut venir respirer sur l'eau... Il regarda le ciel comme s'il ne devait plus le revoir. Les étoiles étincelaient sur sa tête ; la tintorea se rapprochait toujours... Un vigoureux coup de queue lui fit heurter le nageur ; Martin Paz sentit les visqueuses écailles froisser sa poitrine... Le requin, pour le happer, se retourna sur le dos, entr'ouvrant sa mâchoire armée d'un triple rang de dents... Martin Paz vit briller sous les vagues le ventre blanc de l'animal, et d'une main rapide il le frappa de son poignard.

Soudain il se trouva dans des eaux rouges de sang... Il plongea, revint à dix brasses, pensa à la fille de Samuel..., et ne voyant plus l'embarcation du métis, regagna la côte en quelques brassées, oubliant déjà qu'il venait d'échapper à la mort.

Bientôt il rejoignait don Végal. Celui-ci, ne l'ayant pas trouvé à son retour, l'attendait avec anxiété. Paz ne lui parla de rien, et sembla prendre un plaisir plus vif à sa conversation.

Mais le lendemain, Martin Paz avait quitté Chorillos,

et don Végal, bourrelé d'inquiétudes, revenait en toute hâte à Lima.

C'était un véritable événement que le mariage d'André Certa avec la fille du riche Samuel. Les belles señoras n'avaient plus un moment de repos ; moralement elles s'épuisaient à inventer quelque joli corsage ou quelque coiffure nouvelle ; physiquement, elles se fatiguaient à essayer sans cesse les toilettes les plus variées.

De nombreux préparatifs égayaient aussi la maison de Samuel ; il entrait dans les projets du juif de donner un grand retentissement au mariage de Sarah. Les fresques qui paraient sa demeure, selon quelque coutume espagnole, avaient été somptueusement restaurées ; les tentures les plus riches retombaient en larges plis aux fenêtres et aux portes de l'habitation. Les meubles sculptés du dernier goût, en bois précieux ou odoriférants, s'entassaient dans de vastes salons imprégnés d'une bienfaisante fraîcheur. Les arbustes rares, les productions des terres chaudes saisissaient le regard par leurs couleurs splendides, et l'on eût dit que le printemps avait serpenté le long des balustrades et des terrasses, pour les inonder de fleurs et de parfums.

La jeune fille, cependant, pleurait au milieu de ces riantes merveilles ; Sarah n'avait plus d'espoir, puisque le Sambo n'en avait pas ; et le Sambo n'espérait plus, puisqu'il ne portait pas le signe de l'espérance ! Le nègre Liberta avait épié les démarches du vieil Indien ; il n'avait rien vu. Ah ! si la pauvre enfant eût pu suivre les mouvements de son cœur, elle se fût enfermée dans un de ces *beaterios* tranquilles, pour y mourir en pleurant et en priant.

Poussée par un irrésistible attrait vers les dogmes du catholicisme, la jeune juive s'était secrètement convertie ; par les soins du bon père Joachim, elle s'était ralliée à cette religion d'espérance et d'amour, qui sympathisait si bien avec les élans de son cœur. Si Samuel l'eût destinée à un juif, elle eût hautement avoué sa croyance ; mais, devant épouser un catholique, elle réservait pour son mari le secret de sa conversion.

Le père Joachim, afin d'éviter tout scandale, et, d'ailleurs, lisant plus son bréviaire que le cœur humain, avait laissé Sarah croire à la mort de Martin Paz. La conversion de la jeune fille lui important avant tout, il la voyait assurée par son union avec André Certa, et il tâchait de l'habituer à ce mariage, dont il était loin de soupçonner les conditions.

Enfin ce jour, si joyeux pour les uns, si triste pour les autres, était arrivé. André Certa avait convié la ville entière aux soirées nuptiales ; ses invitations furent sans résultat vis-à-vis des familles nobles, qui s'excusèrent par des motifs plus ou moins plausibles. Le métis cependant leva fièrement la tête, et jeta à peine quelques regards aux gens de sa condition. Le petit Millaflores essaya en vain ses plus humbles courbettes ; mais il se consola en songeant qu'il figurerait comme partie active au repas des fiançailles.

En attendant, les jeunes métis discouraient avec lui dans les brillants salons du juif, et la foule des invités se pressait autour d'André Certa, qui étalait orgueilleusement les splendeurs de sa toilette.

Le contrat devait se signer bientôt ; le soleil était couché depuis longtemps, et la jeune fille ne paraissait pas... Sans doute elle discutait avec sa duègne et ses femmes de chambre la place d'un ruban, ou le choix d'une parure ? Peut-être cette hésitation charmante, qui met de si fraîches couleurs au visage des jeunes filles, la retenait encore loin des curieux regards !

Le juif Samuel semblait en proie à un secret mécontentement ; André Certa fronçait le sourcil d'une façon peu patiente ; une sorte d'embarras se peignait sur le visage de plus d'un invité, tandis que des milliers de bougies, répétées par les glaces, remplissaient les salons d'éclatantes lumières.

Au dehors, un homme errait dans une anxiété mortelle : c'était le marquis don Végal...

VII. — TOUS LES INTÉRÊTS EN JEU.

Sarah cependant était demeurée seule, seule avec ses angoisses et ses douleurs ! Elle allait livrer sa vie tout entière à un homme qu'elle n'aimait pas ! Elle s'appuya au balcon parfumé de sa chambre, qui donnait sur les jardins intérieurs. A travers les jalousies vertes, son oreille percevait les bruits de la campagne endormie. La mante de dentelle, glissant sur ses bras, laissait étinceler sur ses épaules des profusions de diamants. Sa douleur, fière et majestueuse, ressortait à travers ses parures, et on l'eût prise pour une de ces belles esclaves baliennes noblement drapées dans leurs vêtements antiques.

Soudain son regard se fixa sur un homme qui se glissait silencieusement entre les allées de magnolias ; elle le reconnut : c'était Liberta, son serviteur. Il semblait épier quelque invisible ennemi, tantôt s'abritant derrière une statue, tantôt se couchant à terre.

Sarah eut peur, et regarda autour d'elle. Elle était seule, bien seule. Ses yeux se reportèrent sur les jardins, et elle devint pâle, plus pâle encore ! Devant elle se passait une scène terrible : Liberta était aux prises avec un homme de grande taille qui l'avait terrassé ; quelques soupirs étouffés prouvaient qu'une main robuste pressait les lèvres du noir.

La jeune fille, rappelant son courage, allait crier..., quand elle vit se redresser les deux hommes ! Le nègre regardait fixement son adversaire...

— Vous ! vous ! c'est vous ! s'écriait-il.

Et il suivit cet homme dans une stupéfaction étrange. Ils arrivèrent sous le balcon de Sarah. Soudain, avant qu'elle eût pu jeter un cri, Martin Paz lui apparaissait, ainsi qu'un fantôme de l'autre monde ; et comme le nègre terrassé sous le genou de l'Indien, la jeune fille, courbée sous le regard de Martin Paz, ne put à son tour laisser échapper que ces mots :

— Vous ! vous ! c'est vous !

Le jeune Indien fixa sur elle ses yeux immobiles, et lui dit :

— La fiancée entend-elle les bruits de la fête ? Les invités se pressent dans les salons pour voir rayonner le bonheur sur son visage ! Est-ce donc une victime, préparée pour le sacrifice, qui va s'offrir à leurs regards avides ? Est-ce avec ces traits pâlis par la douleur, avec ces yeux d'où jaillissent des larmes amères, que la jeune fille peut se présenter à son fiancé ?

Martin Paz parlait ainsi, d'une voix pleine de sympathique tristesse, et Sarah l'entendait vaguement, comme ces harmonies qui passent dans les songes !

Le jeune Indien reprit avec une douceur infinie :

— Puisque l'âme de la jeune fille est en deuil, qu'elle regarde plus loin que la maison de son père, plus loin que la ville où elle souffre et pleure ; par delà les montagnes, les palmiers lèvent librement la tête, les oiseaux frappent l'air d'une aile indépendante ; les hommes ont l'immensité pour vivre, et les jeunes femmes laissent s'épanouir leur esprit et leur cœur !

Sarah releva la tête vers Martin Paz. L'Indien s'était

redressé de toute sa hauteur, et, le bras étendu vers le sommet des Cordillières, montrait à la jeune fille le chemin de la liberté.

Sarah se sentit entraînée par une force insurmontable. Déjà le bruit de quelques voix arrivait jusqu'à elle; on s'approchait de sa chambre; son père allait y entrer sans doute; son fiancé l'accompagnait peut-être! L'Indien éteignit subitement la lampe suspendue au-dessus de sa tête... Un sifflement semblable au cri du *cilguero*, et rappelant celui qui s'était fait entendre sur la Plaza-Mayor, perça les silencieuses ténèbres de la nuit; la jeune fille perdit connaissance.

La porte s'ouvrit brusquement; Samuel et André Certa entrèrent. L'obscurité était profonde; quelques serviteurs accoururent avec des flambeaux... La chambre était vide!

— Mort et furie! s'écria le métis.

— Où est-elle? fit Samuel.

— Vous en êtes responsable, lui dit brutalement André Certa.

A ces paroles, le juif sentit une sueur froide le glacer jusqu'aux os.

— A moi! au secours! s'écria-t-il.

Et, suivi de ses domestiques, il s'élança hors de la maison.

Martin Paz fuyait rapidement à travers les rues de la ville. Le nègre Liberta volait sur ses traces; mais il ne paraissait pas qu'il voulût lui disputer la jeune fille.

A deux cents pas de la demeure du juif, Paz trouva quelques Indiens de ses compagnons, qui s'étaient rassemblés au sifflement poussé par lui.

— A nos *ranchos* des montagnes! s'écria-t-il.

— A la maison du marquis don Végal! dit une autre voix derrière lui.

Martin Paz se retourna; l'Espagnol était à ses côtés!

— Ne me confierez-vous pas cette jeune fille? lui demanda le marquis.

L'Indien courba la tête, et d'une voix affaiblie :

— A la demeure du marquis don Végal! dit-il à ses compagnons.

Ceux-ci se dirigèrent avec lui de ce côté.

Un désordre extrême régnait alors dans les salons du juif. La nouvelle de la disparition de Sarah fut un coup de foudre; les amis d'André se précipitèrent sur ses pas. Le faubourg de San-Lazaro fut exploré, fureté en toute hâte; mais on ne put rien découvrir. Samuel s'arrachait les cheveux de désespoir. Pendant toute la nuit, les plus actives recherches furent inutiles...

— Martin Paz est vivant! s'était écrié André Certa dans un moment de fureur.

Et bientôt ce pressentiment prit la consistance d'un fait avéré. La police fut aussitôt prévenue de l'enlèvement; ses agents les plus actifs se mirent sur pied; les Indiens furent surveillés de près; et si l'on ne découvrit pas la retraite de la jeune fille, on acquit les preuves évidentes d'une révolte prochaine, qui concordèrent avec les dénonciations du juif.

André Certa prodigua l'or à pleines mains, mais ne put rien savoir. Cependant les gardiens des portes affirmaient n'avoir vu sortir personne de Lima; la jeune fille était donc cachée dans la ville.

Liberta, de retour chez son maître, fut interrogé souvent; mais personne ne parut plus étonné que lui de l'enlèvement de Sarah.

Cependant, un autre homme qu'André Certa avait vu dans la disparition de la juive une preuve de l'existence de Martin Paz : c'était le Sambo. Il errait dans les rues de Lima, quand le cri poussé par l'Indien fixa son attention; c'était un signal de ralliement bien connu de lui! Le Sambo put donc assister à l'enlèvement de la jeune fille et la suivre de loin jusqu'à la maison du marquis.

L'Espagnol la fit passer par une porte secrète, dont il avait seul la clef; si bien que ses gens ne se doutèrent de rien. Martin Paz soutenait la jeune fille dans ses bras, et la déposa sur un lit de repos.

Quand don Végal, qui avait voulu rentrer, lui, par la porte principale, arriva dans la chambre où reposait Sarah, il trouva Martin Paz agenouillé devant elle. Le marquis allait reprocher à l'Indien sa conduite, quand celui-ci lui dit :

— Vous voyez, mon père, si je vous aime! Ah! pourquoi vous êtes-vous trouvé sur ma route? Nous serions déjà libres dans nos montagnes. Mais comment n'aurais-je pas obéi à votre parole!

Don Végal ne sut que répondre; une grande émotion le prenait au cœur. Il fallait, en effet, qu'il fût bien aimé de Martin Paz...

— Le jour où Sarah quittera votre demeure pour être rendue à son père et à son fiancé, soupira l'Indien, vous aurez un fils et un ami de moins dans le monde.

En disant ces derniers mots, Paz mouillait de larmes la main de don Végal. C'étaient les premiers pleurs que versait cet homme!

Les reproches de don Végal tombèrent devant cette respectueuse soumission. La jeune fille devenait son hôte; elle était sacrée! Il ne put s'empêcher d'admirer Sarah, toujours évanouie; il se prit à aimer celle dont il avait surpris la conversion, et qu'il se fût plu sans doute à donner pour compagne au jeune Indien.

Ce fut alors qu'en ouvrant les yeux, Sarah s'étonna de se voir en présence d'un inconnu.

— Où suis-je? dit-elle avec un sentiment de terreur.

— Près d'un homme généreux qui m'a permis de l'appeler mon père, répondit Martin Paz en montrant l'Espagnol.

La jeune fille, ramenée par la voix de l'Indien au sentiment de sa position, se couvrit la figure de ses mains tremblantes et se prit à sangloter.

— Retirez-vous, ami, dit don Végal au jeune homme; retirez-vous!

Martin Paz sortit lentement de la chambre, non sans avoir pressé la main de l'Espagnol et jeté sur Sarah un long regard.

Alors don Végal eut pour cette pauvre enfant des consolations d'une délicatesse exquise; il lui fit entendre un langage digne d'exprimer ses beaux sentiments de noblesse et d'honneur. Attentive et résignée, la jeune fille comprit à quels dangers elle échappait; et elle confia son avenir aux soins de l'Espagnol. Mais au milieu de phrases entrecoupées de soupirs et mêlées de larmes, don Végal comprit l'immense attachement de ce cœur naïf pour celui qu'elle appelait son sauveur. Il engagea Sarah à prendre quelque repos, et veilla sur elle avec la sollicitude d'un père.

Martin Paz, lui, avait compris à quoi l'honneur l'engageait, et, malgré périls et dangers, il ne voulut point passer la nuit sous le toit de don Végal.

Il sortit donc; sa tête était brûlante; la fièvre faisait bouillir son sang dans ses veines.

Il n'eut pas fait cent pas dans la rue que cinq ou six hommes se jetèrent sur lui et, malgré sa défense opiniâtre, parvinrent à le garrotter. Martin Paz poussa un rugissement de désespoir qui se perdit dans la nuit. Il se

crut au pouvoir de ses ennemis, et donna une dernière pensée à la jeune fille.

L'Indien, quelque temps après, était déposé dans une chambre. On lui enleva le bandeau qui lui couvrait les yeux. Il regarda autour de lui, et se vit dans la salle basse de cette taverne où ses frères avaient organisé leur prochaine révolte.

Le Sambo, Manangani et d'autres l'entouraient. Un éclair de haine jaillit de ses yeux, mais il en trouva de semblables chez ses ravisseurs.

— Mon fils n'a donc pas pitié de mes larmes, dit le Sambo, puisqu'il me laisse si longtemps croire à sa mort?

— Est-ce à la veille d'une révolte que Martin Paz, notre chef, devait se trouver dans le camp de nos ennemis?

Martin Paz ne répondit ni à son père, ni à Manangani.

— Ainsi, nos intérêts les plus graves ont été sacrifiés à une femme!

En parlant ainsi, Manangani s'était rapproché de Martin Paz; un poignard étincelait dans sa main. Martin Paz ne le regarda même pas.

— Parlons d'abord, dit le Sambo; nous agirons plus tard. Si mon fils manque à conduire ses frères au combat, je saurai maintenant sur qui venger sa trahison. Qu'il prenne garde! la fille du juif Samuel n'est pas si bien ca-



Aux Amancaës: Indiens et Nègres, marchands de coco, de beefsteaks, de fruits, etc.

chée qu'elle échappe à notre haine. Mon fils réfléchira, d'ailleurs. Frappé d'une condamnation mortelle, proscrit, errant chez nos maîtres, il n'aura pas une pierre pour reposer ses douleurs. Si, au contraire, il leur reprend notre vieux pays et notre ancienne puissance, Martin Paz, chef de nombreuses tribus, pourra donner à sa fiancée le bonheur et la gloire.

Martin Paz demeurait silencieux; mais un combat terrible se livrait en lui. Le Sambo venait de faire vibrer les cordes sensibles de cette fière nature; placé entre une vie de fatigues, de dangers, de désespoir, et une existence heureuse, honorée, illustre, il ne pouvait hésiter. Mais il abandonnerait donc le marquis don Végal, dont les nobles espérances le destinaient à pacifier le Pérou!

— Oh! pensa-t-il en regardant son père, ils me tueront Sarah, si je les délaisse!

— Que nous répond mon fils? demanda impérieusement le Sambo.

C'est que Martin Paz était indispensable à leurs projets; qu'il jouissait d'une autorité suprême sur les Indiens de la ville; qu'il les manœuvrait à sa guise, et, sur un signe, les eût entraînés à la mort. Il fallait donc qu'il reprît sa place dans la révolte pour en assurer la victoire.

Les liens qui l'enchaînaient encore furent détachés par l'ordre du Sambo; Martin Paz se releva libre au milieu de ses frères.

— Mon fils, lui dit l'Indien, qui l'observait avec attention, demain, pendant la fête des Amancaës, nos frères

tomberont comme une avalanche sur les Liméniens désarmés. Voici le chemin des Cordillières, voici le chemin de la ville ; vous irez où votre bon plaisir vous conduira. Demain ! demain ! vous trouverez plus d'une poitrine métisse à briser de votre poignard. Vous êtes libre.

— Aux montagnes ! s'écria Martin Paz avec un sourd rugissement.

L'Indien redevenait Indien au milieu de ces grandes haines qui l'entouraient.

— Aux montagnes, répéta-t-il, et malheur à nos ennemis ! malheur !

Et le soleil levant éclaira de ses premiers rayons le conciliabule des chefs indiens au sein des Cordillières.

Ces rayons furent sans joie et sans clarté pour la pauvre jeune fille, qui pleurait et priait. Le marquis avait fait avertir le père Joachim de se rendre chez lui ; et le digne homme s'était rencontré là avec sa chère pénitente. Quel



Vue des bains de Chorillos (E. Breton, d'après I. Mérino).

bonheur ce fut pour elle de s'agenouiller aux pieds du prêtre, et de verser dans son sein ses angoisses et ses afflictions !

Mais Sarah ne pouvait demeurer plus longtemps dans la demeure de l'Espagnol. Le père Joachim parla dans ce sens à don Végal, qui ne savait quel parti prendre, car il était en proie à des inquiétudes suprêmes. Qu'était devenu Martin Paz? Il avait fui cette maison. Était-il au pouvoir de ses ennemis? Oh ! combien l'Espagnol eut regret de l'avoir quitté pendant cette nuit d'alarmes ! Il le chercha avec l'ardeur, l'entraînement d'un père ; il ne le trouva pas.

— Mon vieil ami, dit-il à Joachim, la jeune fille est en sûreté près de vous ; ne la quittez pas pendant cette journée funeste.

— Mais son père qui la cherche, son fiancé qui l'attend !

— Un jour ! un seul jour ! Vous ne savez pas quelle existence se rattache à cette enfant. Un jour ! un seul jour ! mais au moins que je retrouve Martin Paz, celui que mon cœur et Dieu ont nommé mon fils !

Le père Joachim revint près de la jeune fille ; don Végal sortit et courut par les rues de Lima.

L'Espagnol fut tout surpris du bruit, du mouvement, de l'agitation de la ville... C'est que la grande fête des Amancaës, oubliée de lui seul, le 24 juin, le jour de la Saint-Jean était arrivé. Les montagnes voisines s'étaient couvertes de verdure et de fleurs ; les habitants, à pied, à cheval, en voiture, se rendaient sur un plateau célèbre,

situé à une demi-lieue de Lima, d'où les spectateurs jouissent d'une vue admirable ; métis et Indiens s'entremêlaient dans la fête commune ; ils marchaient gaiement par groupes de parents ou d'amis ; chaque groupe s'appelle du nom de *partida*, porte ses provisions et se fait précéder d'un joueur de guitare, qui entonne, en s'accompagnant, les *yaravis* et les *llantos* les plus populaires. Ces joyeux promeneurs s'avancent avec des cris, des joutes, des provocations sans fin, par les champs de maïs et d'*alfafa*, à travers les bosquets de bananiers dont les fruits pendent jusqu'à terre ; ils traversent ces belles *alamedas* plantées de saules, pour se trouver bientôt au milieu des bois de citronniers et d'orangers, dont les enivrants parfums se confondent avec les sauvages odeurs de la montagne. Tout le long de la route, des cabarets ambulants offrent aux promeneurs l'eau-de-vie de *pisco* et la *chica*, dont les copieuses libations excitent aux rires et aux clameurs ; les cavaliers font caracoler leurs chevaux au milieu de la foule, et luttent de vitesse, d'adresse et d'habileté ; toutes les danses en vigueur, depuis le *london* jusqu'au *mismis*, depuis les *boleros* jusqu'aux *samacuecas*, agitent et entraînent les *caballeros* et les *sambas* aux yeux noirs. Les sons de la *viguela* ne suffisent bientôt plus aux mouvements désordonnés des danseurs ; les musiciens poussent des cris sauvages, qui les stimulent jusqu'au délire ; les spectateurs battent précipitamment la mesure des pieds et des mains, et les couples harassés tombent à terre les uns après les autres.

Il règne dans cette fête, qui tire son nom des petites fleurs de la montagne, une fougue et une liberté inconcevables ; et cependant jamais une rixe privée ne fait entendre ses colères entre les mille cris de la joie publique ; c'est à peine si quelques lanciers à cheval, ornés de leurs cuirasses étincelantes, maintiennent çà et là l'ordre parmi la population.

Les diverses classes de la société liménienne se mêlent à ces réjouissances, qui se reproduisent pendant tous les jours du mois de juillet. De jolies *tapadas* heurtent en riant les belles filles qui vont bravement, le visage découvert, à la rencontre des joyeux cavaliers ; et quand toute cette foule arrive enfin sur le plateau des Amancaës, une immense clameur d'admiration est répétée par les profondeurs de la montagne.

Aux pieds des spectateurs s'étend l'ancienne cité des rois, qui dresse hardiment vers le ciel ses tours et ses clochers pleins d'étourdissants carillons. San-Pedro, Saint-Augustin, la cathédrale, appellent le regard sur leurs toitures resplendissantes des rayons du soleil ; San-Domingo, la riche église dont la madone n'est jamais vêtue deux jours de suite des mêmes draperies, élève plus haut que ses voisines sa flèche témérairement évidée ; sur la droite, l'Océan Pacifique fait onduler ses vastes plaines bleues au souffle de la brise occidentale, et l'œil, en revenant de Callao à Lima, se promène sur toutes ces *chulpas* funéraires, derniers restes de la grande dynastie des Incas ; à l'horizon, le cap Morro-Solar encadre, avec ses collines inclinées, les splendeurs merveilleuses de ce tableau.

Aussi les Liméniens ne se rassasient jamais de ces admirables points de vue, et leurs bruyantes admirations assourdissent tous les ans les échos de San-Christoval et des Amancaës.

Or, pendant qu'ils jouissaient sans crainte de ces pittoresques coups d'œil et s'adonnaient à l'expansion d'une joie irrésistible, un drame sombre, sanglant, funèbre, se préparait sur les sommets glacés des Cordillères.

VIII. — VAINQUEURS ET VAINCUS.

En proie à sa douleur aveugle, don Végal marchait au hasard. Après avoir perdu sa fille, l'espoir de sa race et de son amour, allait-il se voir ravir aussi l'enfant d'adoption qu'il avait arraché à la mort ? Don Végal avait oublié Sarah, pour ne songer qu'à Martin Paz.

Il fut frappé du grand nombre d'Indiens, de *zambos*, de *chiños* qui erraient dans les rues ; ces hommes, qui d'ordinaire prenaient une part active aux jeux des amancaës, se promenaient alors silencieusement avec de singulières préoccupations. Souvent quelque chef affairé leur jetait un ordre secret et reprenait sa route ; et tous, malgré leurs détours, se réunissaient peu à peu dans les riches quartiers de Lima, à mesure que les Liméniens se répandaient dans la campagne.

Don Végal, trop occupé de ses recherches, oublia bientôt cette étrange remarque. Il parcourut le San-Lazaro tout entier, y vit André Certa en fureur et en armes, et le juif Samuel aux abois, non de la perte de sa fille, mais de la perte des 100,000 piastres ; mais il ne trouva point Martin Paz, qu'on cherchait avec ardeur... Il courut à la prison consistoriale... Rien ! Il retourna chez lui... Rien ! Il monta à cheval et vola à Chorillos... Rien ! Il revint enfin, brisé de fatigue, à Lima ; quatre heures sonnaient à la cathédrale.

Don Végal remarqua des groupes d'Indiens devant sa demeure ; mais il ne pouvait, sans compromettre l'homme qu'il cherchait, leur demander :

— Où est Martin Paz ?

Il rentra chez lui, plus désespéré qu'il n'était sorti.

Aussitôt un homme se détacha d'une allée voisine et marcha droit aux Indiens. Cet homme était le Sambo.

— L'Espagnol est de retour, leur dit-il ; vous le connaissez maintenant, c'est un des représentants les plus illustres de la race qui nous écrase ; malheur à lui !

— Et quand frapperons-nous ?

— Lorsque cinq heures sonneront, et que le tocsin lancera jusqu'aux montagnes le signal de la vengeance.

Puis le Sambo marcha à pas précipités vers la *chingana* et rejoignit les principaux chefs de la révolte.

Cependant le soleil commençait à baisser à l'horizon ; c'était l'heure à laquelle l'aristocratie liménienne allait à son tour aux Amancaës ; les plus riches toilettes resplendissaient dans les équipages défilant à droite et à gauche sous les arbres de la route ; c'était une inextricable mêlée de piétons, de voitures, de cavaliers ; un brouhaha de cris, de chants, d'instruments et de vociférations.

Cinq heures sonnèrent tout à coup à la tour de la cathédrale ! Et un son, haletant, pressé, funèbre, ébranla les airs ; les éclats du tocsin tonnaient sur la foule, glacée dans son délire...

Un cri immense retentit dans la ville. De toutes les places, de toutes les rues, de toutes les maisons, sortirent des Indiens, la colère dans les yeux et les armes à la main. Les beaux quartiers de la ville étaient encombrés de ces hommes, dont quelques-uns secouaient au-dessus de leur tête des torches embrasées !

— Mort aux Espagnols ! mort aux oppresseurs ! tel était le mot d'ordre des révoltés !

Les promeneurs qui rentraient à Lima durent reculer devant ces masses ; mais le sommet des collines se couvrit bientôt d'autres ennemis, et toute retraite fut impossible ; les zambos se précipitèrent comme la foudre sur cette foule à demi-brisée par les fatigues de la fête, tan-

dis que les Indiens des montagnes se frayèrent une route sanglante en rejoignant leurs frères de la ville.

On se figure l'aspect que Lima présenta en ce moment terrible. Les révoltés avaient quitté la place de la taverne et s'étaient répandus dans tous les quartiers; à la tête d'une des colonnes, Martin Paz agitait le drapeau noir, le drapeau de l'indépendance ; tandis que les Indiens des autres rues attaquaient les maisons désignées à la ruine, Martin Paz abordait la Plaza-Mayor avec sa troupe; près de lui, Manangani poussait des hurlements féroces, et montrait avec orgueil ses bras ensanglantés.

Mais les soldats du gouvernement, prévenus de la révolte, étaient rangés en bataille devant le palais du président; une fusillade effroyable accueillit les insurgés à leur entrée sur la place; surpris par cette décharge inattendue, qui coucha bon nombre des leurs sur le terrain, ils s'élancèrent contre les troupes avec un emportement insurmontable; il s'ensuivit une horrible mêlée, où les hommes se prirent corps à corps. Martin Paz et Manangani firent des prodiges de valeur, et ils n'échappèrent que par miracle à la mort.

Il leur fallait à tout prix enlever le palais et s'y retrancher!

— En avant! cria Martin Paz, et sa voix entraîna les Indiens à l'assaut. Bien qu'ils fussent écrasés de toutes parts, ils parvinrent à faire reculer le cordon de troupes enroulé autour du palais. Déjà Manangani s'élançait sur les premières marches du perron ; mais il s'arrêta soudain, les rangs des soldats ouverts avaient démasqué deux pièces de canon prêtes à mitrailler les assiégeants.

Il n'y avait pas une seconde à perdre ; il fallait s'élancer sur la batterie avant qu'elle eût éclaté.

— A nous deux! s'écria Manangani, en s'adressant à Martin Paz.

Mais le jeune Indien venait de se baisser et n'écoutait plus, car un nègre lui glissait ces mots à l'oreille :

— On pille la maison de don Végal, on l'assassine peut-être!

A ces paroles, Martin Paz avait reculé. Manangani l'avait saisi par le bras; mais, le repoussant d'une main vigoureuse, l'Indien s'élança vers la place.

— Traître! traître infâme! s'écria Manangani, en déchargeant ses pistolets sur Martin Paz.

A ce moment les canons éclataient, et la mitraille balayait les Indiens sur les marches.

— A moi, mes frères! cria Martin Paz, et quelques fugitifs, ses dévoués compagnons, se joignirent à lui; avec cette petite troupe, il put se faire jour à travers les soldats.

Cette fuite eut toutes les conséquences d'une trahison ; les Indiens se crurent abandonnés par leur chef. Manangani essaya vainement de les ramener au combat ; une épaisse fusillade les enveloppa d'un réseau de balles; dès lors il ne fut plus possible de les rallier; la confusion fut à son comble et la déroute complète. Les flammes qui s'élevaient de certains quartiers attirèrent quelques fuyards au pillage ; mais les soldats vainqueurs les poursuivirent l'épée dans les reins, et ils en tuèrent le plus grand nombre sans merci.

Pendant ce temps, Martin Paz avait gagné la maison de don Végal; elle était le théâtre d'une lutte acharnée, dirigée par le Sambo lui-même; il avait un double intérêt à se trouver là ; tout en combattant le noble Espagnol, il voulait s'emparer de Sarah, gage de la fidélité de son fils.

En voyant revenir Martin Paz, il ne douta plus de sa trahison, et retourna ses frères contre lui.

La porte et les murailles de la cour renversées laissaient voir don Végal, l'épée à la main, entouré de ses fidèles serviteurs, et tenant tête à une masse envahissante. La fierté de cet homme et son courage étaient sublimes; il s'offrait le premier aux coups mortels, et son bras redoutable l'avait entouré de cadavres.

Mais que faire contre cette foule d'Indiens, qui s'augmentait alors de tous les vaincus de la Plaza-Mayor! Don Végal sentait faiblir ses défenseurs et n'avait plus qu'à se faire tuer, quand Martin Paz arriva, rapide comme la foudre, chargea les agresseurs par derrière, les força de se retourner contre lui, et, au milieu des balles, des coups de poignard, des malédictions, pénétra jusqu'à don Végal, auquel il fit un rempart de son corps. Le courage revint au cœur des assiégés.

— Bien, mon fils, bien! dit don Végal à Martin Paz, en lui étreignant la main.

Mais le jeune Indien était sombre.

— Bien, Martin Paz! s'écria une autre voix qui lui alla jusqu'à l'âme; il reconnut Sarah, et son bras traça un cercle de sang autour de lui.

Voilà donc que la troupe du Sambo pliait à son tour. Vingt fois ce nouveau Brutus avait dirigé ses coups contre son fils, sans pouvoir l'atteindre, et vingt fois Martin Paz avait détourné son arme prête à frapper son père.

Soudain le farouche Manangani, couvert de sang, parut auprès du Sambo.

— Tu as juré, lui dit-il, de venger la trahison d'un infâme, sur ses proches, sur ses amis, sur lui-même! Eh bien, il est temps! voici les soldats qui arrivent, le métis André Certa est avec eux.

— Viens donc, Manangani, dit le Sambo avec un rire féroce, viens donc! car c'est notre vengeance même qui approche!

Et tous deux abandonnèrent la maison de don Végal, pendant que leurs compagnons s'y faisaient encore tuer. Ils allèrent droit à la troupe qui arrivait au pas de course. On les coucha en joue ; mais, sans être intimidé, le Sambo alla droit au métis.

— Vous êtes André Certa, lui dit-il ; eh bien, votre fiancée est dans la maison de don Végal, et Martin Paz va l'entraîner dans les montagnes!

Cela dit, les Indiens disparurent. Ainsi le Sambo avait mis face à face les deux plus mortels ennemis, et, trompés par la présence de Martin Paz auprès de don Végal, les soldats s'élancèrent contre la maison du marquis.

André Certa était ivre de fureur. Dès qu'il aperçut Martin Paz, il se précipita sur lui.

— A nous deux! hurla le jeune Indien, et quittant l'escalier de pierre qu'il avait si vaillamment défendu, il rejoignit le métis. Pendant ce temps, les compagnons de Martin Paz repoussaient les troupes corps à corps.

Cependant Martin Paz avait saisi André Certa de sa main puissante et l'étreignait contre lui, si bien que le métis ne pouvait se servir de ses pistolets. Ils étaient là, pied contre pied, poitrine contre poitrine, leurs visages se touchaient, et leurs regards se confondaient dans un seul éclair; leurs mouvements devenaient rapides, invisibles même; amis ou ennemis ne pouvaient les approcher; bientôt, dans cette terrible étreinte, la respiration leur manqua, tous deux tombèrent. André Certa se redressa sur Martin Paz, dont le poignard s'était échappé. Le métis leva le bras, mais l'Indien parvint à le saisir avant qu'il eût frappé. L'instant était horrible. André Certa voulut en vain se dégager; Martin Paz, avec une vigueur surnaturelle, retourna contre le métis le poignard et le bras

même qui tenait ce poignard, et le lui plongea tout entier dans le cœur.

Martin Paz se releva ensanglanté. La place était libre, les soldats fuyaient de toutes parts. Martin Paz eût été vainqueur s'il fût resté à la Plaza-Mayor. Il vint tomber dans les bras de don Végal.

— Aux montagnes, mon fils, fuis aux montagnes! maintenant je te l'ordonne!

— Mon ennemi est-il bien mort? dit Martin Paz, en revenant près du cadavre d'André Certa.

Un homme le fouillait en ce moment, et tenait un portefeuille qu'il lui avait dérobé. Martin Paz sauta sur cet homme et le renversa à terre; c'était le juif Samuel.

L'Indien ramassa le portefeuille, l'ouvrit, le feuilleta rapidement, poussa un cri de joie, et, s'élançant vers le marquis, lui remit un papier où se trouvaient ces mots :

« Reçu du señor André Certa la somme de 100,000 « piastres; je m'engage à lui restituer cette somme au « double, si Sarah, que j'ai sauvée lors du naufrage du *San-* « *José*, et que je lui fais épouser, n'est pas la fille et l'u- « nique héritière du marquis don Végal.

« SAMUEL. »

— Ma fille! ma fille! s'écria l'Espagnol, et il tomba dans les bras de Martin Paz, qui l'entraîna vers la chambre de Sarah.

Hélas! la jeune fille n'y était plus; le père Joachim, baigné dans son sang, ne put articuler que ces mots :

— Le Sambo!... enlevée!... vers la rivière de Madeira!...

Et il perdit connaissance.

IX. — LES CATARACTES DE LA MADEIRA.

— En route! en route! s'était écrié Martin Paz. Et, sans dire un mot, don Végal avait suivi l'Indien. Sa fille!... il fallait retrouver sa fille!... Des mules furent amenées, toutes préparées à un long voyage à travers les Cordillières; les deux hommes les enfourchèrent, enveloppés de leur puncho; de grandes guêtres furent attachées par des courroies au-dessus de leurs genoux; d'immenses étriers, armés de longs éperons, enveloppèrent leurs pieds, et de larges chapeaux de paille de Guyaquil leur abritèrent la tête. Des armes remplissaient les fontes de chaque selle; une carabine, redoutable entre les mains de don Végal, était suspendue à ses côtés. Martin Paz avait enroulé au tour de lui son lazo, dont une extrémité se fixait au harnachement de sa mule.

L'Espagnol et l'Indien piquèrent des deux. Au moment où ils franchissaient les murs de la ville, ils furent rejoints par un nègre équipé comme eux-mêmes. C'était le nègre Liberta. Don Végal le reconnut; le fidèle serviteur fut de moitié dans leur poursuite.

Martin Paz connaissait toutes les plaines, toutes les montagnes qu'ils allaient franchir et traverser; il savait dans quelles tribus sauvages, dans quel pays aride le Sambo avait entraîné sa fiancée... Sa fiancée! il n'osait plus donner ce nom à la fille du marquis don Végal.

— Mon fils, dit ce dernier, as-tu quelque espoir au cœur?

— Autant que de haine et de tendresse!

— La fille du juif, en devenant mon sang, n'a pas cessé d'être à toi.

— Marchons donc, marchons! dit avec explosion Martin Paz.

Sur leur route, les voyageurs virent un grand nombre d'Indiens en fuite, regagnant leurs *ranchos* au milieu des montagnes. La défaite et la déroute n'avaient pas tardé à suivre la défection de Martin Paz. Si l'émeute avait triomphé sur quelques points du territoire, elle avait reçu le coup de mort à Lima.

Les trois cavaliers marchaient rapidement, n'ayant qu'une idée, qu'un but. Ils s'enfoncèrent bientôt dans les gorges impraticables des Cordillières. De mauvais sentiers circulaient à travers ces masses rougeâtres, plantées çà et là de cocotiers et de pins; les cèdres, les cotonniers, les aloès, restaient derrière eux, avec les plaines couvertes de maïs et de luzerne; quelques cactus épineux piquaient parfois leurs mules, et les faisaient hésiter sur le penchant des précipices.

C'était une rude tâche que de traverser les Cordillières, pendant ces mois d'été; la fonte des neiges sous le soleil de juin faisait jaillir des cataractes imprévues sous les pas des voyageurs; souvent des masses effroyables, se détachant du sommet des pics, allaient s'engouffrer près d'eux dans les abîmes sans fond!

Mais ils marchaient toujours, ne sentant ni l'ouragan ni le froid de ces hautes solitudes; ils allaient jour et nuit, sans jamais trouver ni villes, ni bourgades pour se reposer un instant; à peine si, dans quelques cabanes perdues, ils trouvaient une natte de *totora* pour étendre leurs membres brisés, quelques morceaux de viande séchée au soleil, quelques calebasses pleines d'une eau fangeuse...

Ils parvinrent enfin au sommet des Andes, à 14,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Là, plus d'arbres, plus de végétation; quelquefois un *oso* ou *ucumari*, sorte d'ours noir énorme, venait à leur rencontre. Souvent, pendant les après-midi, ils étaient enveloppés par ces formidables orages des Cordillières, qui soulèvent des tourbillons de neige au-dessus des cimes les plus élevées. Don Végal s'arrêtait parfois, inhabitué à ces périls affreux. Martin Paz le soutenait alors dans ses bras, et l'abritait contre les immenses entassements de neige. Et cependant les éclairs déchiraient les blanches ténèbres, le tonnerre fracassait les pics incultes, et remplissait les profondeurs de la montagne de déchirants éclats!

A ce point le plus élevé des Andes, les voyageurs furent en proie à l'état maladif, appelé *sorroche* par les Indiens, et qui dépouille l'homme le plus intrépide de son courage et de ses forces. Il leur fallut une volonté surhumaine pour ne pas tomber sans mouvement sur les cailloux de la route, et se voir dévorer par ces immenses condors qui déployaient au-dessus d'eux leur vaste envergure! Ces trois hommes parlaient peu; chacun se renfermait dans le silence que lui inspiraient ces tristes déserts.

Sur le versant oriental des Cordillières, ils devaient trouver les traces exactes de leurs ennemis; ils marchèrent donc toujours, et purent enfin descendre la chaîne de montagnes; mais les Andes sont composées d'un grand nombre de saillies inattendues, si bien que des pics inaccessibles se dressaient toujours devant eux.

Néanmoins ils retrouvèrent bientôt les arbres des niveaux inférieurs; les llamas, les vigognes, qui paissaient une herbe rare, leur annonçaient l'approche des hommes. Quelquefois ils rencontraient des *gauchos* conduisant leurs *arias* de mules; et plus d'un *capataz* (chef de convoi) fit marché avec eux pour changer leurs bêtes épuisées.

Ils parvinrent ainsi aux immenses forêts vierges qui hérissent les plaines situées entre le Pérou et le Brésil; ils commencèrent dès lors à saisir les traces des ravisseurs; et c'est au milieu de ces bois inextricables que Martin Paz reprit toute sa sagacité indienne.

Le courage revint à l'Espagnol, la force revint au nè-

gre, quand un feu à moitié éteint, des empreintes de pas, leur prouvèrent la proximité de leurs ennemis. Martin Paz remarquait tout et faisait étude de tout, la cassure des petites branches, la nature des vestiges.

Don Végal craignait que sa malheureuse fille n'eût été entraînée à pied à travers les pierres et les ronces; mais l'Indien lui montra quelques cailloux fortement incrustés en terre, et qui indiquaient la pression du pied d'un animal; au-dessus, des branchages avaient été repoussés dans la même direction, et ne pouvaient être atteints que par une personne à cheval. Le pauvre père se consolait et se reprenait à espérer et à vivre; et puis Martin Paz était si confiant, si habile, si fort, qu'il n'y avait pour lui ni obstacles infranchissables, ni insurmontables périls.

Néanmoins les bois immenses rétrécissaient toujours l'horizon autour d'eux, et les arbres se multipliaient incessamment devant leurs yeux fatigués.

Un soir, pendant que les ténèbres s'entassaient sous l'opaque feuillage, Martin Paz, Liberta et don Végal furent contraints par la fatigue de s'arrêter. Ils étaient arrivés sur le bord d'une rivière; c'étaient les premiers courants d'eau de la Madeira, que l'Indien reconnut parfaitement; d'immenses mangliers se penchaient au-dessus de l'onde endormie, et s'unissaient aux arbres de l'autre rive par des



Danse liménienne (la *samacueca*) au son de la guitare et du potiron.

lianes capricieuses où se balançaient les *titupuying* et les *coucoulies*.

Les ravisseurs avaient-ils remonté les rives? avaient-ils descendu le cours du fleuve? l'avaient-ils traversé en droite ligne? telles étaient les insolubles questions que se posait Martin Paz. Il s'écarta un peu de ses compagnons, en suivant avec une peine infinie quelques empreintes fugitives; il fut ainsi amené à longer les rives jusqu'à une clairière un peu moins sombre. Quelques piétinements indiquaient qu'une troupe d'hommes avait peut-être franchi le fleuve à cet endroit, et ce fut l'opinion de l'Indien, bien qu'il ne trouvât autour de lui aucune preuve de la construction d'un canot; il savait que le Sambo devait avoir abattu quelque arbre au milieu de la forêt, et l'avoir dépouillé de son écorce dont il aurait fait une embarcation qui aurait été transportée à bras d'hommes jusqu'aux rives de la Madeira. Néanmoins il hésitait encore, quand il vit une sorte de masse noire remuer près d'un taillis; il prépara vivement son lazo et se tint prêt à une attaque; il s'avança de quelques pas, et aperçut un animal couché à terre, en proie aux dernières convulsions; c'était une mule. La pauvre bête expirante avait dû être frappée loin de l'endroit où elle s'était traînée, en laissant de longues traces de sang sur son passage. Martin Paz ne douta plus que les Indiens, ne pouvant lui faire traverser le fleuve, ne l'eussent tuée d'un coup de poignard, comme l'indiquait une large blessure. Il ne conçut plus de doute dès ce moment sur la direction de ses ennemis, et revint

à ses compagnons, inquiets déjà de sa longue absence.

— Demain peut-être nous reverrons la jeune fille ! leur dit-il.

— Ma fille ! oh ! mon fils ! partons à l'instant, fit l'Espagnol ; je n'ai plus de fatigue, et la force me revient avec l'espoir ! partons.

— Mais il faut traverser ce fleuve, et nous ne pouvons perdre de temps à construire un canot !

— Nous le traverserons à la nage !

— Courage donc, mon père ! Liberta et moi nous vous soutiendrons !

Tous trois se dépouillèrent de leurs habits, que Martin Paz réunit en paquet sur sa tête ; et tous trois se glissèrent silencieusement dans l'eau, de peur d'éveiller quelques-uns de ces dangereux caïmans, si nombreux dans les rivières du Brésil et du Pérou.

Ils arrivèrent sans encombre à l'autre rive ; le premier soin de Martin Paz fut de rechercher les traces des Indiens ; mais il eut beau scruter les moindres feuilles, les moindres cailloux, il ne put rien découvrir ; comme le courant assez rapide les avait entraînés à la dérive, il remonta la berge du fleuve jusqu'à la hauteur de l'endroit où il avait trouvé la mule ; mais rien encore ne put l'assurer de la direction prise par les ravisseurs. Il fallait que ces gens-là, pour faire entièrement perdre leurs traces, eussent descendu le fleuve pendant quelques milles, afin de prendre terre loin du lieu de leur embarquement.

Martin Paz, pour ne pas désespérer ses compagnons, ne leur fit point part de ces fâcheuses remarques ; il ne dit même pas un mot de la mule à don Végal, de peur de l'attrister encore, en lui apprenant que sa pauvre fille était maintenant traînée à travers des sentiers impraticables.

Lorsqu'il revint près de l'Espagnol, il le trouva endormi ; la fatigue l'avait emporté sur la douleur et la résolution ; Martin Paz se garda bien de le réveiller ; un peu de sommeil lui ferait grand bien ; mais tandis qu'il veillait, appuyant sur ses genoux la tête de don Végal, et perçant de ses vifs regards les ombres environnantes, il envoya Liberta rechercher au-dessous du fleuve quelque trace qui pût les guider aux premiers rayons du soleil. Le nègre partit dans la direction indiquée, se glissant comme un serpent entre les hautes broussailles dont les rives étaient hérissées, et le bruit de sa marche se perdit bientôt dans l'éloignement.

Dès lors, Martin Paz demeura seul au milieu des mornes solitudes ; l'Espagnol dormait sur lui d'un sommeil plein de songes paisibles ; les noms de sa fille et de l'Indien s'unissaient parfois dans son rêve, et troublaient seuls le silence de ces forêts ténébreuses.

Le jeune Indien ne se trompait pas ; le Sambo avait descendu la Madeira pendant trois milles environ, puis il avait accosté la terre avec la jeune fille et ses nombreux compagnons, au nombre desquels comptait Manangani, encore couvert de hideuses blessures.

C'est que la troupe du Sambo s'était augmentée sur son passage. Les Indiens des plaines et des montagnes attendaient avec impatience le triomphe de la révolte ; en apprenant l'insuccès de leurs frères, ils furent en proie à un sombre désespoir ; en sachant qu'ils avaient été trahis par Martin Paz, ils poussèrent des rugissements de rage ; en voyant qu'ils avaient une victime à sacrifier à leur colère, ils jetèrent de grands cris de joie et suivirent la troupe du vieil Indien.

Ils marchaient ainsi à ce prochain sacrifice, en dévorant la jeune fille avec des regards de sang ; c'était la fiancée, la bien-aimée de Martin-Paz, qu'ils allaient mettre à mort ; les injures pleuvaient sur elle, et, plus d'une fois, le Sambo, qui voulait que sa vengeance fût publique, eut fort à faire pour arracher Sarah à leur fureur.

La jeune fille, pâle, languissante, était sans pensée et sans vie, au milieu de cette horde effroyable ; elle n'avait plus le sentiment du mouvement, de la volonté, de l'existence ; elle allait, parce que des mains sanglantes la poussaient en avant ; on l'eût abandonnée au milieu de ces grandes solitudes, qu'elle n'aurait pas fait un pas pour échapper à la mort. Parfois le souvenir de son père et du jeune Indien passait devant ses yeux, mais comme un éclair, en l'éblouissant ; puis elle retombait ainsi qu'une masse inerte sur le cou de la pauvre mule, dont les pieds meurtris ne pouvaient plus la soutenir. Lorsqu'au delà du fleuve elle dut suivre à pied ses ravisseurs, deux Indiens, la prenant par les bras, la traînèrent rapidement, et une trace de sang marqua sur le sable et les feuilles mortes son douloureux passage.

Mais le Sambo ne s'inquiétait plus d'être poursuivi ; il lui importait peu que ce sang trahît sa direction ; il approchait de son but, et bientôt les cataractes qui bondissent dans les courants du grand fleuve firent entendre leurs assourdissantes clameurs.

La nombreuse troupe d'Indiens arriva à une sorte de bourgade composée d'une centaine de huttes faites de joncs entrelacés et de terre ; à leur approche, une multitude de femmes et d'enfants s'élancèrent vers eux avec de grands cris de joie ; plus d'un retrouvait là sa famille inquiète ; mais plus d'une épouse ne vit pas revenir le père de ses enfants !

Ces femmes ne tardèrent pas à savoir la défaite des leurs ; leur tristesse se changea en fureur, en apprenant la défection de Martin Paz et en voyant sa fiancée vouée à la mort.

Sarah demeurait immobile devant ces ennemis et les regardait d'un œil éteint ; toutes ces hideuses figures grimaçaient autour d'elle, et les menaces les plus terribles se hurlaient à ses oreilles ; la pauvre enfant dut se croire livrée à quelque supplice des enfers !

— Où est mon époux ? disait l'une ; c'est toi qui l'as fait tuer ! — Et mon frère, qui ne reviendra plus à la cabane, qu'en as-tu fait ? A mort ! à mort ! Que chacune de nous ait un morceau de sa chair ! que chacune de nous ait une douleur à lui faire souffrir ! A mort ! à mort !

Et ces femmes échevelées, brandissant des couteaux, agitant des tisons enflammés, soulevant des pierres énormes, s'approchaient de la jeune fille, l'entouraient, la pressaient, l'écrasaient.

— Arrière ! s'écria le Sambo, arrière ! et que tous attendent la décision de leurs chefs ! Cette fille doit désarmer la colère du Grand-Esprit, qui s'est appesantie sur nos armes ; et elle ne servira pas seulement à vos vengeances particulières !

Les femmes obéirent aux paroles du vieil Indien, en jetant d'effroyables regards à la jeune fille ; celle-ci, couverte de sang, demeurait étendue sur les cailloux de la grève.

Au-dessus de cette bourgade se précipite, de plus de cent pieds de haut, une cataracte écumeuse qui vient se briser sur des roches aiguës ; la Madeira, resserrée dans un lit profond, précipite cette épaisse masse d'eau avec une rapidité foudroyante ; un brouillard d'écume est éternellement suspendu au-dessus du torrent, dont la chute étend au loin ses bruits larges et formidables.

C'est au milieu de cette tempête d'écume que devait mourir la malheureuse jeune fille ; aux premiers rayons du

soleil, exposée dans un canot d'écorce au-dessus de la cataracte, elle allait être précipitée avec la masse des eaux sur les rudes arêtes où se brisait la Madeira.

Ainsi le décida le conseil des chefs; et ils avaient retardé jusqu'au lendemain le supplice de leur victime, pour lui donner une nuit d'angoisses, de tourments et de terreurs.

Lorsque la sentence fut connue, des hurlements de joie l'accueillirent, et un délire furieux s'empara de tous les Indiens.

Ce fut une nuit d'orgie, une nuit de sang et d'horreur; l'eau-de-vie fermenta dans ces têtes exaltées; des danses échevelées, accompagnées de hurlements perpétuels, entourèrent la jeune fille et menèrent leurs replis fantastiques autour du poteau auquel on l'avait attachée. Quelquefois le cercle se rétrécissait et l'enlaçait dans ses courbes furieuses; les Indiens couraient à travers les champs incultes, brandissant des branches de pin enflammées, et entourant la victime de brûlants éclairs.

Et ce fut ainsi jusqu'au lever du soleil, et ce fut pis encore quand ses premiers rayons vinrent éclairer la scène. La jeune fille fut détachée du poteau, et cent bras voulurent à la fois la traîner au supplice; quand le nom de Martin Paz s'échappait involontairement de ses lèvres, les cris de haine et de vengeance lui répondaient aussitôt. Il fallut gravir par des sentiers abruptes l'immense entassement de rochers qui conduisaient au niveau supérieur du fleuve, et la victime y arriva tout ensanglantée; un canot d'écorce l'attendait à cent pas de la chute; elle y fut déposée et attachée par des liens qui lui entraient dans les chairs.

— Vengeance et mort! s'écria la tribu entière d'une seule et même voix.

Le canot fut entraîné avec une rapidité croissante et tournoya sur lui-même.

Soudain un homme paraît sur la rive opposée. C'est Martin Paz! Près de lui, don Végal et Liberta.

— Ma fille! ma fille! s'écrie le père, agenouillé sur la rive.

— Mon père! répond Sarah, en se redressant avec une vivacité surhumaine.

Cette scène est inénarrable. Le canot court rapidement à la cataracte dont l'écume l'enveloppe déjà.

Martin Paz, debout sur un rocher, balance son lazo qui siffle autour de sa tête. A l'instant où l'embarcation va être précipitée, la longue lanière de cuir se déroule au-dessus de la tête de l'Indien et enveloppe le canot dans son nœud coulant.

— Ma fille! ma fille! s'écrie don Végal.

— Ma fiancée! ma bien-aimée! dit Martin Paz.

— A mort! hurle la horde sauvage.

Cependant Martin Paz raidit ses efforts; le canot demeure suspendu sur l'abîme; le courant ne peut triompher du jeune Indien; le canot vient à lui; les ennemis sont loin sur l'autre bord; la jeune fille est sauvée!...

Soudain une flèche siffle à travers les airs et perce le cœur de Martin Paz. Il tombe en avant dans la barque de la victime, et, redescendant le cours du fleuve dans ses bras, va s'engloutir avec Sarah dans le tourbillon de la cataracte.

Un immense hurlement éclate et tonne plus fort que le torrent.

Liberta emporte l'Espagnol au milieu d'une nuée de flèches et disparaît avec lui!...

Don Végal put regagner Lima, où il mourut de tristesse et de langueur.

On n'entendit plus parler du Sambo, qui resta parmi ses tribus sanguinaires.

Le juif Samuel garda les cent mille piastres de son marché, et continua ses usures aux dépens des nobles Liméniens.

Martin Paz et Sarah étaient fiancés pour la vie éternelle, car, dans leur courte et suprême réunion, le dernier geste de la jeune chrétienne avait imprimé le sceau du baptême au front de l'Indien régénéré.

JULES VERNE.

FIN.

L'ANCIEN MUSÉE DES PETITS-AUGUSTINS.

On prépare activement et l'on ouvrira bientôt, dans le palais du Louvre, un nouveau Musée qui offrira le plus grand intérêt historique. Ce musée réunira tous les objets (meubles, armes, vêtements, bijoux, curiosités, etc.), qui ont appartenu aux souverains de la France depuis Clovis. Dès que cette royale galerie sera visible, nous y introduirons nos lecteurs; et le crayon de nos artistes y trouvera les monuments les plus admirables et les plus curieux à dessiner. En attendant, ce futur musée nous en rappelle un autre qui, après une courte existence, a été oublié trop vite, et qui mérite un souvenir de la plume et du burin.

Nous voulons parler du *Musée des monuments français*, formé, en 1793, par le chevalier Alexandre Lenoir, dans l'ancien couvent des Petits-Augustins, à la place occupée aujourd'hui par le palais des Beaux-Arts. Cette création, toute passagère qu'elle devait être, a valu à son auteur la juste reconnaissance de la postérité; car elle a sauvé alors du vandalisme révolutionnaire la plupart des richesses qui ornent encore nos palais et nos églises, notamment les précieuses tombes royales de l'abbaye de Saint-Denis.

Nous cédons la parole à notre collaborateur M. Emile de Kératry, qui s'est chargé, avec M. Catenacci, notre dessinateur, et grâce aux obligeantes lumières de M. Albert Lenoir, de faire revivre dans nos colonnes les riches galeries des Petits-Augustins. P.-C.

Le Musée des monuments français se composait de onze galeries, de deux cours et d'un Elysée, jardin du cloître, où s'élevaient, au milieu des sapins et des ifs, des portiques ornés de bas-reliefs et des chapelles sépulcrales, entre autres celle du roi Dagobert. Quelques pas plus loin, la mort avait réuni, comme par compassion, les deux cercueils d'Abeilard et d'Héloïse, transportés depuis au Père-Lachaise.

Après avoir traversé une salle d'introduction, où se trouvaient mêlées des œuvres de tous les âges, on parcourait successivement des galeries consacrées chacune

aux productions d'un siècle, et présentant dans leur ensemble un véritable cours d'histoire de France, depuis le règne de saint Louis jusqu'au règne de Louis XV.

Les salles du quinzième et du seizième siècle étaient particulièrement riches et remarquables; on y reconnaissait les grandes époques de perfectionnement à la tête desquelles marchèrent Michel-Ange et Raphaël, les chefs de la renaissance.

Les gravures ci-jointes sont d'une telle exactitude et d'une telle perfection, qu'il nous suffira de les décrire pour donner une idée complète des deux salles.

Sur le premier plan de la gravure consacrée au quinzième siècle, le monument qui vous frappe tout d'abord est un cénotaphe, sur lequel on voit deux statues, en marbre blanc, de Louis XII et d'Anne de Bretagne, sa femme. Ces deux personnages, couchés nus, la tête échevelée, le visage décomposé par la mort, sont d'une exécution savante et terrible. Derrière ce tombeau on aperçoit le magnifique mausolée des mêmes princes, soutenu par douze arcades gothiques, ornées des arabesques les plus recherchées et entremêlées des statues des douze apôtres. Au-dessus de la corniche sont agenouillés Louis XII et Anne de Bretagne, en habits de cour. Les admirables bas-reliefs dont le socle est enrichi sur les quatre faces représentent les batailles livrées par les Français en Italie, et l'entrée triomphale de Louis XII à Gênes. Ce monument, un des plus beaux de Saint-Denis, où il a été reporté, fut aussi le plus maltraité par les violateurs de 93. Les ornements en sont attribués à Jean Juste, de Tours, et les figures sont de Pierre-Ponce Trebati, sculpteur particulier de Georges d'Amboise, ministre de Louis XII.



Ancien Musée des Petits-Augustins. Salle du quinzième siècle. Dessin de M. Catenacci.

A droite, la galerie se termine, sous une arcade plaquée, par un monument tiré des Grands-Augustins et érigé à Philippe de Commines, mort en 1509, et à sa femme, Hélène de Chambe. La devise de l'historien de la cour de Louis XI explique la valeur des Mémoires qu'il nous a laissés : *Qui non laborat non manducet* (que celui qui reste oisif ne mange pas). Au-dessous du cénotaphe, un vaste bas-relief en marbre blanc représente le triomphe de l'archange saint Michel. Au bas est couchée, dans l'état de mort, Jeanne, fille de Commines. La corniche et les arabesques sont des dépouilles du château de Gaillon.

En remontant vers la droite, nos souvenirs historiques se réveillent : sur une colonne gothique se dresse le buste de Charles VII, roi de France, et à ses côtés sa libératrice, surnommée le *Chevalier du Lis*. Ce buste de Jeanne d'Arc, façonné en terre cuite, fut artistement réparé par Beauvallet, d'après une ancienne peinture.

Sur la gauche, nous retrouvons de nouveaux restes de la sépulture des rois. La figure la plus rapprochée de nous est celle de Charles VI. Son bras droit avait été mutilé

lors de la translation du monument; et pour rappeler l'invention des cartes à jouer, due, selon la chronique du temps (1), à Jacquemin Gringonneur, peintre en réputation vers le milieu du quatorzième siècle, ce bras a été restauré tenant un jeu de cartes à la main.

Plus loin, on reconnaît les traits d'Isabeau de Bavière, épouse de Charles VI, « aussi détestée que belle, dit Mézerai. Les seuls honneurs qu'on lui rendit après sa mort, ajoute-t-il, ce fut de la porter à Saint-Denis sur un simple batelet. »

Les ornements de cette salle étaient dignes des œuvres d'art qu'elle contenait. On y admirait la voûte peinte en azur, la lampe qui en descendait, les vitraux des Minimes de Passy, les mascarons et archétypes de Gaillon et d'Anet, etc., etc., autant de merveilles dispersées aujourd'hui.

Une galerie de communication conduisait à la salle où se révélait l'*état de l'art dans le seizième siècle*, et qui rappelait tout d'abord Germain Pilon, Jean Goujon, Barthélemy Prieur, et tant de grands artistes!

Dès les premiers pas dans cette salle, nous remarquons, au centre d'une mosaïque de marbre rose et blanc, la statue couchée de François Ier, roi de France; chef-d'œuvre un peu maniéré de Pierre Bontemps, posé sur un socle de marbre noir, orné de bas-reliefs représentant les victoires de Cérisoles et de Marignan. Ces guerriers, ces canons,



Ancien Musée des Petits-Augustins. Salle du seizième siècle. Dessin de M. Catenacci.

(1) *Selon la chronique du temps*, disons-nous; or, la chronique du temps nous semble plagiaire en connaissance de cause. Ses prétentions naquirent, il est vrai, d'un compte de Charles Poupart, argentier du roi pour l'année 1392, ainsi conçu : « A « Jacquemin Gringonneur, peintre, pour trois jeux de cartes à « or et à diverses couleurs de plusieurs devises, pour porter « devers ledit seigneur, pour son esbattement, LVI sols pari« sis. » Mais comme tous les pays ont revendiqué l'honneur de la découverte, il est difficile de ne pas rester neutre au milieu de ces débats. Ce qu'il y a de certain, c'est que le conteur Polidore Virgile rapporte que les Lydiens inventèrent les cartes pendant une extrême disette, que ce jeu leur fit presque oublier. D'autre part, le synode de Worchester, en 1240, défendit aux clercs les jeux déshonnêtes, et entre autres celui du roi et de la reine (*ne sustineant ludos fieri de rege et regina*). Enfin le vieux roman du *Renard le contrefait*, écrit sous le voile de l'anonyme en 1328, contient ces vers :

Si comme fols et folles sont
Qui, pour gaigner, au tripot vont,
Jouent aux des, aux *cartes*, aux tables,
Qui à Dieu ne sont delectables.

Quoi qu'il en soit, avant l'existence de la gravure, les cartes enluminées étaient un objet de luxe d'un prix très-élevé. En 1430, le duc de Milan solda 1500 pièces d'or à un peintre français pour un seul jeu. Toujours est-il aussi que les couleurs variaient selon les peuples, et que, dans l'origine, les tarots (cartes) représentaient une danse des morts, dont on retrouve une imitation dans les dix-sept cartes attribuées à l'imagier du roi, Gringonneur, que l'on conserve au Cabinet des estampes de Paris.

toute cette mêlée enfin et ces costumes de guerre respirent un tel air de vie, qu'on se fait une grande idée de ce combat de géants, comme le disait Trivulce, un des héros de la journée.

Ce cénotaphe de François Ier n'avait pu être arraché à temps aux ravageurs de Saint-Denis, et sa restauration est un des glorieux travaux du chevalier Le Noir.

L'urne sépulcrale du premier plan contenait le cœur du même roi; elle avait appartenu à l'abbaye de Haute-Bruyère jusqu'à la Révolution.

A droite se dresse le mausolée en marbre blanc, enlevé à l'Ave-Maria, et élevé par Prieur à la mémoire de Claude-Catherine de Clermont-Tonnerre, épouse du duc de Retz, morte en 1603. Cette princesse est agenouillée en habits de cour. Ce fut cette protectrice des sciences et des lettres qui répondit pour Catherine de Médicis aux ambassadeurs de Pologne, apportant la couronne à son fils, et composa en un seul jour un discours latin, grâce auquel elle remporta le prix sur les deux doctes maîtres, le chancelier de Birague et le comte de Chiverni.

En remontant vers l'entrée de la salle, nous reconnaissons, sur un piédestal sculpté par Pilon, le vainqueur d'Ivry, Henri IV, couronné de lauriers. Cette œuvre de Francavilla est d'une ressemblance frappante.

Lorsqu'on ouvrit, à Saint-Denis, le cercueil du roi qui voulait voir tous ses sujets mettre la poule au pot, un des soldats présents, saisi d'un enthousiasme qui pouvait lui coûter cher, se précipita sur le cadavre de Henri IV, et, après l'avoir tendrement embrassé, tira son sabre, coupa une longue mèche de la barbe encore fraîche, et s'en décora la lèvre supérieure, en s'écriant d'un air martial : « Désormais je n'aurai plus d'autre moustache, et je suis « sûr de fixer la victoire à nos drapeaux ! » Quelques années après, ce soldat devenait général.

Sur un piédestal placé près de la croisée, nous retrouvons le ciseau de Francavilla : *David vainqueur de Goliath*, une de ses compositions les plus hardies. Terminons cette revue par la figure couchée de Henri II, roi de France, œuvre supérieure par son élégance et sa pureté.

Les trois baies de la salle du seizième siècle étaient enrichies de vitraux tirés de la chapelle de Vincennes, dans lesquels on reconnaissait la touche et le coloris de Jean Cousin, qui fit briller d'un nouvel éclat la peinture sur verre, par la perfection de son dessin, inconnue jusqu'à l'époque de la Renaissance.

Tels étaient les principaux trésors du Musée des Petits-Augustins. Depuis la Restauration jusqu'à l'établissement du Palais des Beaux-Arts, il fut la source commune où nos plus beaux musées puisèrent leurs merveilles respectives. Le futur musée des rois et des reines de France lui devra sans doute, comme tous les autres, la conservation de beaucoup d'objets précieux.

EMILE DE KÉRATRY.

LE CHATEAU DE MONTSABREY (1).

NOUVELLE, PAR M. JULES SANDEAU.

V.

Absorbé par la prière, le curé n'avait pas entendu la voix de Lucile ; un cri de Frédéric le tira du pieux recueillement où il était plongé. Il se leva et courut vers le lit de la jeune fille.

— Elle vit, s'écria Frédéric le pressant entre ses bras, elle vit, elle m'a parlé !

Et il sortit en toute hâte pour aller chercher le docteur Vincent.

Il ne marchait pas, il avait des ailes. Arrivé au terme de sa course, il ouvrit la grille, traversa le jardin, gravit l'escalier sans reprendre haleine, et se précipitant dans la chambre, où le docteur, sous le coup des émotions violentes qu'il avait ressenties, veillait encore malgré l'heure avancée :

— Venez, s'écria-t-il; elle vit, elle respire ! Ne perdez pas un instant, venez à son chevet.

Et il cherchait à l'entraîner.

Le docteur le regardait avec un étonnement mêlé d'inquiétude, et se demandait si Frédéric n'avait pas perdu la raison.

— Mais, reprit Frédéric d'une voix ardente, vous ne comprenez donc pas? Elle respire, elle m'a parlé! Elle m'a parlé, vous dis-je! Venez, au nom du Ciel, venez; qu'attendez-vous?

Et cette fois, il l'entraîna.

Le docteur le suivait à grand'peine et doutait encore.

En entrant dans le château, il vit bien que Frédéric avait dit vrai. On n'entendait dans les corridors, à tous les étages, qu'un seul cri : Mademoiselle n'est pas morte ! Il pénétra en tremblant dans la chambre de Mlle de Montsabrey. Lucile était toujours étendue sur son lit, mais déjà ses joues avaient repris les couleurs de la vie. Sa nourrice, assise près d'elle, écoutait et recueillait le souffle qui s'échappait de ses lèvres. Le curé, agenouillé, avait interrompu la prière des morts, pour réciter une hymne de reconnaissance. Le docteur prit la main de l'enfant, et des larmes de joie inondèrent son visage.

— Oui, mon Dieu, s'écria-t-il, elle vit!

Mlle de Montsabrey tourna la tête, ouvrit de grands yeux, et regardant tour à tour le docteur et le curé :

— Est-ce vous, mes amis? leur dit-elle d'une voix affectueuse.

La crise qui pouvait être mortelle l'avait sauvée : le voile qui séparait sa raison du monde des vivants, venait de se déchirer.

Epuisée par cet effort de quelques instants, Lucile s'affaissa de nouveau sur sa couche.

— Où est Mme de Montsabrey? demanda Frédéric ; où son beau-frère la conduisait-il? Il faut lui dépêcher un exprès.

Le docteur le prit par le bras et le mena dans l'embrasure d'une fenêtre ; le curé les suivit.

— Elle est sauvée, dit le docteur à voix basse ; elle est sauvée, je le crois, je l'espère, et pourtant je n'en répondrais pas. Envoyer un exprès! y pensez-vous? Si le

(1) Voyez le numéro de juillet dernier.

Ciel nous reprenait Lucile, Mme de Montsabrey aurait perdu sa fille deux fois. Pour la rappeler, attendons que la résurrection soit pleinement accomplie. Ménageons le cœur de la mère, ne lui donnons pas trop tôt une joie qui pourrait finir par le désespoir.

Frédéric et le curé se rangèrent à cet avis. Au bout de huit jours, la guérison de Lucile était certaine. La raison lui était venue avec la santé; l'intelligence avait brisé ses liens, la pensée avait trouvé une issue. Il n'y avait plus à hésiter; comme l'exprès allait partir, on reçut au château une lettre du vicomte de Montsabrey, annonçant qu'il emmenait sa belle-sœur en Italie. Le docteur, sans tarder, écrivit à Rome, à Naples, à Florence; il ne doutait pas que Mme de Montsabrey ne revînt avant la fin du mois.

VI.

La convalescence de Lucile marchait rapidement. A mesure que ses forces renaissaient, son intelligence s'épanouissait. Comme un terrain vierge, qui n'a jamais été fatigué par aucune culture, elle produisait sans efforts et en abondance des fruits dont la splendeur étonnait le regard. Le curé, le docteur et Frédéric ne la quittaient pas; ils rivalisaient d'ardeur, de vigilance, et c'était un spectacle touchant que celui de ces trois hommes veillant sur cette jeune fille avec la sollicitude et la tendresse d'une mère. Chacun des trois gardiens fidèles tirait parti, selon ses facultés, de cette résurrection merveilleuse. Bien qu'on touchât à l'hiver, quelques rayons doraient encore la plaine et les collines. Le docteur expliquait à Mlle de Montsabrey la nature qu'elle n'avait entrevue jusque-là qu'à travers un nuage. Chaque promenade était pour lui le sujet d'un enseignement et d'une révélation. Une roche, une plante, une source jaillissante lui fournissaient l'occasion d'éveiller et d'agrandir l'esprit de sa jeune compagne. Le curé, témoin du miraculeux épanouissement de cette âme enfantine, lui montrait le doigt de Dieu dans la création entière. Quant à Frédéric, sa part d'action, quoique plus modeste en apparence, n'était cependant pas moins grande; par sa grâce, par sa jeunesse, par son empressement affectueux, par la sympathie toute fraternelle qu'il témoignait à la belle enfant, il s'associait puissamment à l'œuvre des deux frères, et je crois bien que sa présence seule était plus éloquente que tous les discours du bon docteur et du bon curé. S'il tardait à venir, une inquiétude fébrile se lisait dans les yeux de Lucile: dès qu'elle le voyait, dès qu'elle entendait le son de sa voix, son cœur, en s'échauffant, doublait la curiosité de son intelligence. Près de Frédéric, elle voulait tout savoir, tout apprendre; loin de lui, elle ne trouvait plus dans la nature qu'un spectacle indifférent. Elle ne cherchait pas à s'expliquer la présence de ce jeune homme au château; elle ignorait ce qu'il était, d'où il venait, et ne songeait pas à le demander. Son âme, en s'éveillant, s'était posée sur lui sans défiance, comme une colombe, qui vient de s'échapper pour la première fois de son nid, s'abat sur le rameau voisin.

L'hiver venu, il fallut dire adieu aux promenades et se réunir autour du foyer. Des entretiens variés, des lectures habilement choisies, des leçons données tour à tour par Frédéric et par les deux frères, continuaient l'œuvre commencée. Frédéric ne ressemblait pas à la plupart des peintres de notre époque; il n'avait pas borné ses études aux secrets de son art; il estimait qu'en dehors de la peinture on peut, en cherchant bien, trouver par-ci par-là quelques petites choses qui ne sont pas tout à fait dignes d'exercer la pensée humaine. Aussi apportait-il un riche contingent aux travaux du jour, aux causeries du soir. Lucile l'écoutait, suspendue à ses lèvres; Lucile aimait tout ce qu'il disait.

C'était là sans doute une vie bien douce pour notre jeune ami. Il partait le matin de Saint-Maurice, s'arrêtait à la maison du docteur, et tous deux, devisant, se rendaient au château. L'hiver a des beautés que les citadins ne soupçonnent pas. La campagne était charmante encore sous son manteau d'hermine; les bois, chargés de givre, avaient dans le brouillard un aspect magique. Du plus loin qu'elle apercevait les deux amis, Lucile, enveloppée de fourrures, courait à leur rencontre; la neige durcie criait à peine sous ses pieds délicats. La journée s'écoulait en heures enchantées, et Frédéric rentrait le soir au village, en compagnie du bon curé, dont les rigueurs de la saison n'avaient pu ralentir le zèle. Je le demande, quelle imagination un peu poétique n'eût envié le sort de ce jeune homme? Mêler ses jours à ceux d'une adorable créature qui, par un rare privilége, joignait la naïveté de l'enfance aux grâces de la jeunesse; assister au réveil de cette âme angélique; surveiller, diriger l'essor de son intelligence; épier, surprendre les premiers battements de son cœur, c'était une bien douce tâche, et, je le répète, une bien douce vie. Cependant Frédéric résolut de s'arracher au charme qui l'envahissait. Il avait fini par comprendre le danger de cette intimité... Il était trop pauvre, Lucile était d'une trop grande famille, pour qu'il pût jamais songer à lui offrir sa main. Où le mènerait cette affection toujours croissante, cette affection mutuelle qui n'avait pas besoin d'aveu? N'était-ce pas folie que de s'aventurer plus avant sur un chemin si périlleux?... En même temps que la raison lui commandait de s'éloigner, ses travaux le rappelaient impérieusement à Paris. Son parti fut bientôt pris.

Un soir, comme ils étaient tous réunis, Frédéric annonça son départ et fit ses adieux à Lucile. La jeune fille pâlit et se tut. Les deux frères comprenaient, eux aussi, quoique moins nettement que Frédéric, le danger de sa position; bien qu'ils l'aimassent tendrement, ils ne cherchèrent pas à le retenir.

— Est-ce bien vrai? dit enfin Lucile d'une voix mourante, où se peignait le trouble de son cœur; parlez-vous sérieusement? Vous partez, et pourquoi? Que vous manque-t-il? Vous n'êtes donc pas heureux près de nous? Vous n'aimez donc pas vos amis?

— Je dois partir, répliqua Frédéric; vivre de votre vie est un bonheur qui n'est pas fait pour moi.

— Il a raison, mon enfant, dit le curé. Chacun ici-bas a ses devoirs; l'oisiveté ne sied pas à son âge.

— Monsieur Frédéric, reprit Lucile tournant vers lui un regard suppliant, attendez au moins le retour de ma mère.

— Sa place n'est pas auprès de nous, dit le docteur; il y aurait de l'égoïsme à le retenir plus longtemps. Voilà déjà bien des jours perdus! Ses débuts ont été brillants: l'heure est venue pour lui de tenir ses promesses.

— Adieu, mes amis, dit Frédéric en se levant et serrant tour à tour la main de Lucile, du docteur et du curé, adieu! Pensez quelquefois à moi qui penserai à vous sans cesse. J'ai passé près de vous les jours les plus beaux de ma vie, je ne l'oublierai jamais. Soyez heureux, que Dieu vous accorde toutes les joies que vous méritez!

Le docteur et le curé ne devinaient que bien confusément les sentiments qui l'agitaient; ils l'embrassèrent avec une tendresse toute paternelle. Quant à Lucile,

pâle, muette, immobile, elle regardait Frédéric et paraissait ne rien comprendre à ce qui se passait autour d'elle. Frédéric sortit le cœur navré, mais d'un pas ferme, et maîtrisant son émotion.

Le lendemain, à l'aube naissante, comme il achevait ses préparatifs de départ, il vit entrer dans sa chambre le docteur Vincent, dont les traits bouleversés trahissaient une vive anxiété.

— Vous ne partirez pas, vous ne pouvez pas partir, dit le docteur d'une voix émue ; votre présence nous est nécessaire, votre tâche n'est pas achevée. Savez-vous ce qui se passe? A peine nous aviez-vous quittés, que Lucile a été prise d'une fièvre ardente. J'ai veillé toute la nuit à son chevet. Dans son délire, elle n'a prononcé que deux noms; quand elle n'appelait pas sa mère, c'est vous qu'elle appelait. Je l'ai laissée dans un état d'exaltation qui m'alarme, je ne vous le cache pas. Si vous vous éloignez, je ne réponds de rien. Songez, mon jeune ami, que vous faites maintenant partie de son existence. Quand sa raison s'est éveillée, c'est sur vous que s'est arrêté son premier regard ; c'est vous qui avez reçu la confidence de ses premiers sentiments, de ses premières idées. C'est une âme toute neuve, qui n'obéit encore qu'à ses instincts. Plus tard, sans doute, elle pourra se passer de vous; à cette



Lucile écoutant les lectures de Frédéric (Chapitre VI). Dessin de M. Tony Johannot.

heure, elle a besoin de vous voir et de vous entendre pour penser, comme elle a besoin d'air pour respirer. Je connais l'honnêteté de votre cœur, je prévois tout ce que vous pouvez dire pour justifier votre éloignement; mais j'en ai conféré avec mon frère ; il a levé tous mes scrupules, sa parole doit suffire pour rassurer votre conscience et vous décider à rester. N'oubliez pas, mon ami, que je suis responsable de la vie de Lucile ; tant que Mme de Montsabrey ne sera pas revenue, nous devons la remplacer. Je sais que vos travaux vous rappellent à Paris ; mais vous êtes jeune, un long avenir s'ouvre devant vous, et vous ne trouverez pas deux fois l'occasion d'accomplir un devoir aussi sacré. Faites pour Lucile ce que vous feriez pour votre sœur. Mme de Montsabrey ne peut tarder à revenir. Vous avez été témoin de son désespoir, vous assisterez à sa joie, vous partirez heureux de son bonheur.

Et comme Frédéric hésitait :

— Vous ne pouvez plus demeurer ici, dans ce village, reprit le vieillard, qui avait toutes les délicatesses du cœur. La saison promet d'être rude. Vous ne savez pas ce qu'est l'hiver dans nos campagnes ; dans quelques jours, les sentiers, ensevelis sous la neige, seront impraticables. Venez vous établir chez moi ; mon ermitage est assez grand pour vous recevoir. Votre présence me rendra quelques lueurs de jeunesse ; vous serez comme un gai rayon au déclin de ma vie. Venez donc, mon ami; les heures que nous ne passerons pas auprès de notre chère enfant, nous les pas-

serons ensemble à parler des hommes et des choses que nous aimons.

La conscience la plus droite a tant de replis tortueux, nous sommes si habiles dans l'art d'ériger nos penchants en devoirs, que Frédéric, enchanté d'avoir un prétexte qui lui permît de rester, crut sincèrement qu'il se sacrifiait en consentant à ne point partir. Il accepta l'hospitalité qui lui était cordialement offerte, saisit son sac qu'il venait de fermer, et, au lieu de prendre la route de Paris, s'achemina vers la maison du docteur Vincent, non sans avoir embrassé l'hôtesse de l'*Aigle-d'Or* et ses filles, qui pleuraient comme trois fontaines.

Le docteur n'avait pas trompé Frédéric, Lucile était aux prises avec une fièvre ardente. A peine eut-elle



Frédéric et le docteur expliquant la nature à Lucile (Chapitre V). Dessin de M. Tony Johannot.

aperçu le jeune peintre, que son visage se calma comme par enchantement. L'éclat de ses yeux s'adoucit ; elle lui tendit la main, et, d'une voix qui exprimait à la fois la reconnaissance et le reproche :

— Pourquoi donc, dit-elle, vouliez-vous partir ?

Frédéric s'assit à son chevet et n'eut pas de peine à se justifier.

VII.

La vie du château, un instant troublée par cette rechute imprévue, avait repris son cours accoutumé. L'étude, l'amitié, les causeries sans fin se partageaient les jours de Lucile. Elle ne se lassait pas d'interroger Frédéric sur sa mère, sur sa sœur, sur ses débuts ; elle voulait savoir ce qui l'avait amené à Saint-Maurice, et comment il avait vécu jusque-là. Frédéric racontait gaiement ses premières épreuves et ses premiers travaux. Il parlait de son art avec feu ; il disait avec simplicité sa pauvreté fière et laborieuse. Puis venait le récit de son voyage ; Lucile le suivait, en souriant, tantôt sur les routes poudreuses, tantôt le long des sentiers verdoyants. Il esquissait d'une façon charmante tous les originaux qui avaient posé devant lui, et dont les visages hétéroclites, copiés avec une impitoyable fidélité, avaient composé la dot de sa sœur. Son arrivée chez sa vieille mère, le mariage des deux fiancés, ses poétiques excursions dans la Creuse, son entrée à Saint-Maurice et son séjour à l'*Aigle-d'Or*, il n'omettait rien, il racontait tout

avec grâce. Il n'oublia pas la bannière du saint patron rongée par les rats indiscrets. Lucile, malgré son respect pour le bon curé, ne put retenir un joyeux éclat de rire au récit de cet épisode. Elle s'intéressait surtout à cette jeune sœur qu'elle ne connaissait pas, et se faisait redire sans cesse le bonheur du jeune ménage.

— Je veux connaître votre sœur, vous me l'amènerez; ou, quand ma mère sera de retour, nous irons ensemble la voir. Je l'aimerai, oh! je l'aimerai bien: croyez-vous qu'elle m'aimera? disait-elle.

Souvent aussi la conversation prenait un caractère plus sérieux. Pour satisfaire la curiosité de Lucile, moins encore que pour féconder cette âme virginale, les deux vieillards l'entretenaient gravement de leur existence modeste, vouée tout entière aux malheureux. En les écoutant, Lucile comprenait la sainteté du dévouement et la grandeur de la religion; son cœur s'initiait avec délices aux secrets de la bienfaisance. Puis, à son tour, elle racontait tout ce qu'elle avait pensé, tout ce qu'elle avait senti avant d'entrer dans la vie commune.

— C'était un état bien étrange, et dont j'essayerais vainement de vous rendre compte. Je comprenais tout, je sentais tout le prix des soins affectueux qui m'étaient prodigués. J'étais pleine de reconnaissance pour l'amour qui veillait à mes côtés: j'aurais voulu répondre aux caresses de ma mère; mais je ne trouvais pas de paroles pour exprimer les sentiments et les idées qui s'agitaient, qui bourdonnaient en moi comme l'essaim d'une ruche en travail. Que vous avez été bon, docteur, pour cette pauvre enfant! Vous aussi, mon ami, ajoutait-elle s'adressant au pasteur. Je vous aimais et ne pouvais pas vous le dire. Continuellement j'entendais dans mon sein un bruit de source qui cherche à jaillir, et ne peut percer le rocher. Si j'essayais de rompre le silence, mes efforts redoublaient le tumulte de mes pensées; la vie me suffoquait, et ma lutte se terminait par la défaillance. Ce que j'ai souffert, je ne saurais l'exprimer. Quand ma mère embrassait mes genoux, en s'écriant: — Entends-moi! réponds-moi!... il me semblait que mon cœur allait éclater, et je tombais inanimée, écrasée par mon impuissance. Je n'étais bien que seule; j'aimais la nature, qui me donnait tout sans me demander rien. Je n'ai d'ailleurs qu'un souvenir confus de ces années douloureuses. L'image du passé n'est pour moi qu'un rêve dont j'ai peine à rassembler les fantômes épars. Ma vie a commencé le jour où je vous ai aperçu à mon réveil.

Et Lucile attachait sur Frédéric un regard reconnaissant.

Le docteur écoutait ce récit ingénu, comme il eût écouté la leçon d'un maître. Au sentiment de la curiosité satisfaite se mêlait chez lui un légitime sentiment d'orgueil: il s'applaudissait d'avoir deviné ce que Lucile venait de raconter.

Ainsi, les jours s'écoulaient doucement. Mlle de Montsabrey, qui sentait son ignorance et qui voulait ménager à sa mère une joyeuse surprise, s'emparait avidement de toutes les idées nouvelles offertes à son esprit. L'hiver n'était pas achevé, qu'elle avait déjà réparé le temps perdu. Pareille à ces arbustes du Midi, qu'une chaude journée de printemps suffit pour charger de bourgeons et de fleurs, elle en savait autant que la plupart des jeunes filles de son âge. Elle avait même sur elles un précieux avantage: elle aimait ce qu'elle savait et en nourrissait sa pensée; son éducation n'avait pas été un pur exercice de mémoire.

Cependant, on touchait à la fin de l'hiver, Mme de Montsabrey n'était pas revenue et n'avait pas donné de ses nouvelles. Le docteur avait écrit de nouveau, cette fois au ministre de France, à Milan, à Venise, à Rome, à Florence: Mme de Montsabrey n'avait traversé aucune des capitales de l'Italie. Il avait envoyé un exprès à Paris: l'hôtel du vicomte était fermé depuis plusieurs mois. Dans sa terre du Berry, personne ne savait où était le vicomte; l'intendant lui-même l'ignorait. Que devenait Mme de Montsabrey? Dans quelles contrées voyageait sa douleur? Pendant que l'infortunée promenait au loin son désespoir, le bonheur l'attendait au seuil de sa porte... Il y avait là quelque chose de poignant qui eût navré le cœur le plus indifférent.

— Pourquoi ma mère n'est-elle pas ici? demandait constamment Lucile à ses amis; pourquoi tarde-t-elle à revenir? Elle me pleure, et rien ne lui dit que sa fille respire et l'appelle!

Tantôt elle voulait partir, la chercher dans le monde entier. Il lui semblait qu'un instinct infaillible guiderait ses pas; elle refusait de croire que le monde, si grand qu'il fût, pût la cacher longtemps à son amour. Tantôt, seule dans sa chambre, assise devant sa fenêtre ouverte, elle l'appelait à haute voix. — Ma mère! ma mère! disait-elle; à mon tour, je te crie: Entends-moi, réponds-moi! Tous les bruits du dehors la faisaient tressaillir: le galop d'un cheval, le roulement d'une voiture faisaient affluer son sang à son cœur. On se souvient du compagnon fidèle qui veillait sur Lucile enfant, et la ramenait au château quand elle s'oubliait dans les bois. Comme par le passé, il la suivait partout, il était toujours auprès d'elle. La jeune fille lui disait parfois: — Turc, où est ma mère? cherche-la, mon bon chien! Turc, aussitôt, agitant sa queue, furetait dans tous les coins du logis, s'échappait de la cour en poussant des abois plaintifs, battait les campagnes environnantes, et revenait, l'oreille basse, se coucher aux pieds de sa jeune maîtresse, qui le caressait tristement. Il y avait des jours où le découragement s'emparait de Lucile; mais les trois amis veillaient sur elle, et la relevaient par de douces paroles. Le docteur lui promettait le prochain retour de Mme de Montsabrey; le curé lui enseignait la soumission aux volontés de Dieu; Frédéric redoublait d'empressement et de tendresse fraternelle. Touchée de tant de soins et d'affection, l'aimable enfant craignait d'être ingrate, et reprenait à l'espoir, au bonheur.

Les premiers beaux jours complétèrent sa régénération. Elle assista au réveil de la nature, comme Eve contemplant pour la première fois les enchantements de l'Eden; ses facultés achevèrent de s'épanouir, comme la corolle d'une fleur sous les tièdes baisers du soleil. La jeunesse et l'intelligence rayonnaient sur son front et dans son regard autrefois immobile; la vie circulait sous l'albâtre rosé de son visage, et jusque dans les boucles de ses blonds cheveux, où la brise aimait à se jouer. Jamais beauté plus suave n'avait souri à la clarté du ciel. Tout verdissait, chantait, fleurissait autour d'elle; elle était elle-même une des grâces de la création.

Avec le printemps étaient revenues les longues promenades. Ils allaient ensemble le long des haies, admirant et commentant le poëme éternel qu'ils avaient sous les yeux. Frédéric ne songeait plus à partir; il oubliait tout ce qui n'était pas Lucile. Respirer l'air qu'elle respirait, s'enivrer à toute heure du charme de sa voix et du charme de sa présence, il ne rêvait, ne demandait rien au delà. Sa conscience était en repos; il avait voulu s'éloigner, et le docteur l'avait retenu en lui parlant de devoirs à rem-

plir. Que lui réservait l'avenir? Quel serait le dénoûment de son séjour prolongé au château de Montsabrey? Il ne s'en inquiétait pas et laissait couler les jours. De leur côté, les deux frères étaient sans défiance. Candide comme un enfant, complétement rassuré d'ailleurs par l'attitude de Frédéric et par la pureté de Lucile, le curé avait pris le parti de ne plus s'alarmer de leur intimité; le docteur lui-même, secrètement charmé d'avoir pour hôte ce jeune homme qui égayait sa solitude, le docteur, malgré sa clairvoyance et sa pénétration, vivait dans une paix profonde. Cette sécurité fut troublée.

VIII.

Depuis longtemps Lucile désirait descendre à Saint-Maurice. Un dimanche, par une belle matinée, elle prit le bras du docteur Vincent et s'achemina vers le village; Frédéric marchait auprès d'elle. Comme ils arrivaient sur la place, la foule silencieuse achevait de s'écouler dans le temple rustique; le service divin commençait. Les paysans, qui ne connaissaient Mme de Montsabrey que par ses bienfaits, avaient à peine entrevu sa fille; mais, on le sait, la pauvre innocente avait été, pendant dix ans, la grande préoccupation du hameau. La nouvelle de sa mort les avait consternés ; sa résurrection était le sujet de tous les entretiens. L'hôtesse de l'*Aigle-d'Or* n'hésitait pas à dire à tout venant que c'était Frédéric, Frédéric qui l'avait sauvée, Frédéric qui lui avait rendu la vie et la raison. Comme le jeune peintre était aimé de tout le village, personne n'avait refusé d'y croire, si bien qu'à deux lieues à la ronde Frédéric passait pour avoir ressuscité, en moins d'un an, le grand saint Maurice et Mlle de Montsabrey. On venait en pèlerinage visiter la chambre qu'il avait occupée à l'auberge de l'*Aigle-d'Or*. Pendant la messe, tous les regards restèrent fixés sur lui et sur Lucile. Ils étaient si beaux, si charmants tous les deux, que la pensée ne pouvait s'empêcher de les fiancer aussitôt l'un à l'autre. A la sortie de l'église, sous l'auvent de tuiles moussues, ils furent entourés d'une foule empressée, qui les accompagna jusqu'à la porte de la cure. Lucile passa le reste de la journée au presbytère et se retira le cœur tout imprégné du bon parfum qu'on y respirait. Elle avait repris le bras du docteur Vincent; mais, au bout de quelques pas, le docteur, retenu par un groupe de bonnes femmes qui, depuis le matin, guettaient son passage, avait dû céder à Frédéric le bras de Mlle de Montsabrey. Les deux jeunes gens traversèrent la place et gagnèrent le sentier creusé dans la montagne, sans entendre les propos de la foule qui s'ouvrait devant eux.

— C'est pourtant lui qui l'a sauvée! disait l'un.

— Il en sera bien récompensé, disait l'autre. C'est, ma foi, une belle cure, mais c'est aussi un beau brin de fille.

— Allez, croyez-moi, compère, disait un troisième, il n'y a que la jeunesse pour sauver la jeunesse.

— Et à quand le mariage? demandait le gros Nicolas en se frottant les mains.

— Jarnidieu! reprenait maître Sylvain, voilà un Parisien qui n'aura pas perdu son temps chez nous. C'est un bon métier que le métier de peintre.

— Oui, ajoutait le petit Léonard, ça rapporte plus que de gauler des noix.

Lucile et Frédéric s'étaient hâtés d'échapper à la curiosité des indigènes. Ils cheminaient dans le sentier désert, la jeune fille appuyée au bras du jeune homme. C'était la première fois qu'ils se trouvaient seuls : ils s'enivraient sans trouble et sans remords de ce bonheur qu'ils n'avaient pas cherché. Ils ne se disaient rien que le docteur ou le curé n'eût pu entendre, et pourtant ils étaient heureux de se sentir ainsi l'un près de l'autre, marchant sans témoins sous la voûte du ciel. Jamais ils ne s'étaient inquiétés des regards qui veillaient sur eux, et cependant ils jouissaient délicieusement de cette première heure de solitude et de liberté. La soirée était belle. A quelque distance du château, ils allèrent s'asseoir sur le tertre incliné où Frédéric avait aperçu pour la première fois Mlle de Montsabrey. Les étoiles commençaient à poindre; les haies se remplissaient de cris d'oiseaux qui se blottissaient dans leurs nids. Ils restèrent longtemps silencieux, recueillis, regardant les teintes orangées du couchant, prêtant l'oreille aux confuses rumeurs qui montaient du vallon, abîmés dans la contemplation des splendeurs de la nuit.

— C'est ici, dit enfin Frédéric, c'est à cette place où nous sommes, que je vous ai vue pour la première fois. C'était par un beau jour d'automne. Je n'avais fait que vous entrevoir, et déjà vous étiez l'unique préoccupation de ma vie.

Et le jeune peintre raconta quel intérêt soudain il avait ressenti pour la destinée de Lucile. Sa parole avait l'éloquence facile des sentiments sincères : Lucile charmée ne songeait pas à l'interrompre; la voix de Frédéric arrivait à son cœur, plus fraîche, plus embaumée que le vent qui courbait autour d'elle les hautes herbes et les genêts fleuris.

Quand il eut cessé de parler:

— Ainsi, dit-elle, avant de me connaître, vous pensiez à moi, vous étiez attiré par mon malheur? Oh! mon ami, c'est que vous êtes bon. Tenez, puisque nous sommes seuls, je veux vous confier une chose que je n'ai jamais osé dire devant le docteur et le curé. Au temps où ma vie n'était qu'un rêve pénible et tourmenté, je voyais toutes les nuits un être mystérieux qui s'asseyait à mon chevet et qui vous ressemblait comme un frère. Il me regardait en souriant, et je sentais mon intelligence se dégager sans effort des liens qui l'opprimaient. Il me parlait, et je trouvais sans peine des paroles pour lui répondre. Il avait tous vos traits; sa voix était douce comme la vôtre ; quand je vous aperçus à mon réveil, je reconnus l'ami qui visitait mes songes.

Ils étaient retombés dans leur rêverie silencieuse; ils se taisaient, pour mieux écouter le langage divin de leurs âmes. A deux pas du tertre où ils étaient assis, le docteur, qui venait de les rejoindre et qu'ils ne voyaient pas, les regardait, depuis quelques instants, d'un air pensif et doux.

— Mes enfants, dit-il avec bonté, il se fait tard; Hippocrate est d'avis qu'on ne doit pas s'exposer trop longtemps à la fraîcheur des nuits sereines.

Aussi purs que le ciel qui étincelait au-dessus de leurs têtes, les deux jeunes gens n'avaient senti, à la voix du vieillard, ni rougeur au front ni confusion au cœur. Ils étaient sans honte, mais non pas sans émoi. Le reste du trajet se fit en silence, et le bras de Lucile tremblait sur le bras du docteur. A peine rentré, Frédéric, au lieu d'achever la soirée avec son hôte, comme il en avait l'habitude, lui serra la main et se retira dans sa chambre; le bonheur a besoin de recueillement, et, comme la douleur, est ami de la solitude.

Les étoiles pâlissaient, l'orient commençait à blanchir, et le docteur Vincent se promenait encore dans les allées de son verger. Il avait entendu et recueilli la veille tous les propos qui se tenaient à Saint-Maurice; il avait observé la muette rêverie de Lucile et de Frédéric ; un mu-

tuel aveu ne lui en eût pas appris davantage. Jusqu'à ce jour, le bon docteur n'avait vu, dans l'entraînement de la jeune fille vers le jeune peintre, qu'un instinct irréfléchi dont la raison finirait par triompher. D'une autre part, la tendresse purement fraternelle que Frédéric témoignait à Mlle de Montsabrey avait achevé de le rassurer. Le bon docteur comprenait un peu tard qu'il s'était fourvoyé. Que faire? quel parti prendre? La position était périlleuse. Si Frédéric s'éloignait, que deviendrait Lucile? S'il restait, où s'arrêterait cette affection qui n'osait pas encore se nommer? Mme de Montsabrey se résignerait-elle à donner la main de sa fille à un artiste de passage? Le vicomte, qui ne manquait pas de morgue aristocratique, se prêterait-il à une telle mésalliance? De quelque côté qu'il se retournât, le docteur n'entrevoyait qu'embarras et difficultés. Il pensait avec tristesse à l'avenir des deux enfants qu'il aimait, à la vie de Lucile, à peine éclose et déjà éprouvée; il pensait avec effroi à l'absence prolongée de Mme de Montsabrey, et se sentait plier sous la lourde responsabilité qui pesait sur sa tête chenue.



Mme de Montsabrey devant le portrait de Lucile (Chapitre IX). Dessin de M. Tony Johannot.

Après avoir pris quelques heures de repos, il se disposait à descendre au village pour se consulter avec son frère; comme il ouvrait la grille du jardin, il se trouva nez à nez avec le facteur rural, orné de sa boîte en sautoir.

— Une lettre pour vous, monsieur Vincent.

Le docteur poussa un cri de délivrance, en reconnaissant l'écriture de l'adresse : c'était une lettre de Mme de Montsabrey. Tandis qu'on la cherchait en Italie, la mère de Lucile, qui n'avait pas quitté la France, vivait retirée à Saint-Raphael, dans le Var. Elle écrivait :

« Saint-Raphaël, 25 juin 1846.

« Mon vieil ami,

« Je suis arrivée ici mourante; j'ai refusé d'aller plus « loin. A quoi bon? Ma douleur n'est pas de celles qui « cherchent des distractions; puisque je n'en suis pas « morte, j'en vivrai jusqu'à mon dernier jour. Pourquoi « avez-vous souffert qu'on profitât de mon évanouisse- « ment pour m'arracher du lit où ma fille venait d'expi- « rer? C'était pour me sauver, m'a-t-on dit : allez, la « douleur ne tue pas. Je me sens enfin la force de re-

« tourner dans la demeure où j'ai vécu si longtemps avec « ma bien-aimée Lucile. C'est là que je veux vieillir et « m'éteindre moi-même, seule avec son image. Je n'ai « jamais compris ces faibles cœurs qui craignent d'habi- « ter les lieux où tout leur rappelle sans cesse les êtres « chéris qu'ils ont perdus. Dans quelques jours, je serai « près de vous. Je n'attends plus de bonheur ici-bas; ma « seule consolation sera de parler d'elle à toute heure. « Placez à mon chevet le portrait que vous m'avez promis. « J'avais écrit pour vous le demander : par une pitié « cruelle, mon frère a retenu ma lettre. C'est donc là, « ma Lucile, tout ce qui me reste de toi !

« A bientôt, mon ami ; que Dieu veille sur vous !

« Amélie de Montsabrey. »

A toute heure, la promesse du prochain retour de Mme de Montsabrey eût comblé de joie le docteur Vincent. Au point où en étaient les choses, il la reçut comme un bienfait, comme une bénédiction du Ciel: l'expérience lui avait appris que la surveillance de deux



Portrait de Mme de Montsabrey. Dessin de M. Tony Johannot.

jeunes gens n'est pas une petite tâche. Le retour de Mme de Montsabrey coupait court à toutes les difficultés: la mutuelle affection de Lucile et de Frédéric n'aurait pas le temps de grandir, de pousser des racines profondes ; ils pourraient se séparer sans que leur vie fût à jamais brisée. Le vieillard, à qui le bonheur venait de rendre le pas de sa jeunesse, courut à la chambre de Frédéric.

— Mme de Montsabrey a écrit; elle revient ! s'écria-t-il; allons vite porter cette bonne nouvelle à sa fille.

A ces mots, le jeune peintre devint pâle comme la mort ; le docteur, sans remarquer l'altération de son visage, l'entraîna vers le château.

— Mon enfant, dit-il en abordant Lucile qui se promenait au jardin, dans quelques jours vous embrasserez votre mère.

Lucile jeta un cri de joie, et, saisissant la lettre que lui tendait le docteur, elle la couvrit de larmes et de baisers.

Frédéric, morne et silencieux, se tenait debout auprès d'elle : il avait fait un doux rêve et venait de se réveiller.

IX.

Frédéric avait senti sur-le-champ que son rôle était fini, sa tâche terminée, et qu'un seul parti lui restait désormais. L'hésitation n'était pas permise ; cependant il avait compris en même temps que son devoir l'obligeait d'attendre Mme de Montsabrey : la fuite, au moment de son arrivée, aurait eu l'apparence d'un remords. Quant à Lucile, un seul sentiment remplissait son cœur : elle allait revoir, elle allait embrasser sa mère. La pensée que Frédéric devait partir ne lui était même pas venue à l'esprit ; si quelqu'un fût venu lui dire qu'elle était sur le point de perdre son ami, elle n'eût répondu que par un sourire d'incrédulité.

Tout était prêt pour le retour. Le docteur savait que la joie peut foudroyer comme la douleur, et voulait ménager le cœur de Mme de Montsabrey ; il sentait qu'elle succomberait, s'il lui annonçait trop brusquement la résurrection de sa fille. Il avait tout prévu, tout calculé ; Lucile et les serviteurs avaient promis de le seconder.

Un matin, ils étaient tous réunis au salon du château, Lucile, le docteur, le curé et le jeune peintre. Le salon, rempli de fleurs, inondé de soleil, avait un air de fête. Tous quatre paraissaient en proie à une émotion dont on peut aisément se faire une idée : le docteur venait de recevoir quelques lignes du vicomte, annonçant, pour le jour même, l'arrivée de Mme de Montsabrey. Les deux vieillards cherchaient à calmer l'agitation de la jeune fille. Témoin de leur bonheur à tous, Frédéric savourait en silence la seule joie qui ne lui fût pas interdite : dans cette demeure, si longtemps habitée par le désespoir, il n'y avait plus que lui de malheureux. Par un sentiment de discrétion facile à comprendre, il eût voulu ne pas assister à la première entrevue ; mais ses amis avaient insisté : puisqu'il avait été à la peine, il devait être à la récompense.

Les heures se traînaient bien lentement au gré de Lucile, que consumait la fièvre de l'attente. A chaque instant elle interrogeait la pendule, courait au balcon, plongeait dans la campagne un regard avide, et allait se rasseoir d'un air découragé. L'attente est le supplice du bonheur. Il était midi : l'*Angelus* sonnait à l'église de Saint-Maurice. Tout à coup, Turc, qui était couché aux pieds de sa maîtresse, se leva, dressa les oreilles et flaira le vent. Presque aussitôt on entendit le roulement lointain d'une voiture. Le bruit se rapprochait de plus en plus. Entourée du docteur, de Frédéric et du curé, Lucile se tenait debout dans l'embrasure d'une fenêtre. Elle était pâle, tremblante, éperdue, et pressait son cœur à deux mains. Enfin, un cri partit de sa poitrine : une chaise de poste venait d'enfiler l'avenue et s'avançait au galop des chevaux.

— Ma mère ! c'est ma mère !

Et la jeune fille fit un mouvement pour s'élancer à la rencontre de Mme de Montsabrey. Le docteur la retint avec autorité.

— Est-ce là, mon enfant, ce que vous m'avez promis ? Soyez maîtresse de vous-même. Votre mère a résisté à la douleur de vous perdre ; voulez-vous qu'elle succombe à la joie de vous retrouver ?

— Oui, mon ami, je serai forte ; oui, je serai maîtresse de moi-même ! s'écria Lucile se jetant dans les bras de son vieil ami ; mais, au nom du Ciel, ayez pitié de moi ! ne prolongez pas trop longtemps cette épreuve !

Quelques instants après, la porte du château s'ouvrait à deux battants, et le pavé de la cour s'ébranlait sous les roues de la chaise de poste. Les deux frères étaient descendus au perron ; Frédéric, qui les avait suivis, se tenait à l'écart. Ce fut le docteur qui ouvrit la portière et abaissa le marchepied ; puis, avec la galanterie d'un vieux gentilhomme, il offrit sa main à Mme de Montsabrey. La mère de Lucile était si changée, que les serviteurs, groupés autour de la voiture, hésitèrent à la reconnaître ; des larmes d'attendrissement coulaient de tous les yeux. Elle promena autour d'elle un regard douloureux, s'appuya en silence sur le bras du docteur, et monta lentement les degrés du perron, pendant que le pasteur, qui avait pris le vicomte à part, le mettait dans la confidence. En présence de ses gens, elle avait contenu son émotion ; à peine entrée dans le salon, elle s'affaissa sur un divan, et son sein éclata en sanglots. Les deux vieillards et le vicomte, assis auprès d'elle, contemplaient, avec un sentiment qui ressemblait presque au remords, l'explosion de ce désespoir qu'ils pouvaient, d'un seul mot, changer en transports d'allégresse.

— Mon ami, dit-elle au docteur, dès qu'elle fut un peu calmée, montrez-moi le portrait de ma fille.

— Madame, répliqua gravement le docteur, consultez bien votre courage. Vous étiez la plus infortunée des mères, votre fille venait d'expirer, lorsqu'on a dessiné ses traits : vous sentez-vous la force d'en soutenir la vue ?

— Oui, mon ami, oui... Mais pourquoi ces fleurs ? Pourquoi cet air de fête répandu autour de mon deuil ? Ah ! je comprends... Ma fille aimait les fleurs, et vous avez voulu que tout me parlât d'elle. Vous avez bien fait, mon ami ; il me semble que je respire son âme mêlée à tous ces parfums... Donnez-moi son portrait, ajouta-t-elle avec une nouvelle insistance.

— Je crains...

— Ne craignez rien ; j'ai vu mourir ma fille, je puis tout supporter.

— En êtes-vous bien sûre, madame ?

— Oui, mon ami, oui, je réponds de moi... Hélas ! vous le savez, jamais la vie n'éclaira le visage de ma pauvre Lucile ; la mort n'a pas pu le changer.

— Eh bien ! madame, dit le docteur, puisque vous êtes sûre de vous-même, puisque vous êtes prête à tout, puisque vous croyez pouvoir tout supporter... tournez la tête et levez les yeux : votre fille est au-dessus de vous.

Mme de Montsabrey tressaillit, se retourna vivement, et resta immobile, frappée de stupeur, devant un portrait de Lucile, que Frédéric avait achevé, quelques semaines auparavant. C'était une belle peinture, vraiment digne du pinceau d'un maître. On sentait que l'artiste avait plus d'une fois regardé dans son cœur pour reproduire l'image du modèle. Le front resplendissait de vie et de jeunesse ; la pensée étincelait dans le regard ; les lèvres, pleines de bonté, s'épanouissaient en un demi-sourire. La poitrine respirait largement ; les cheveux foisonnaient aux tempes et ruisselaient le long des joues en boucles blondes et vivaces. Il y avait, dans l'expression de ce doux visage, quelque chose de l'étonnement de Psyché, au moment où son âme vient de s'éveiller au bonheur.

— Oh mon Dieu ! est-ce un rêve ? s'écria Mme de Montsabrey ; elle vit, elle respire, elle pense, elle va parler ! Oh ! mes amis, c'est ma Lucile, c'est mon enfant deux fois ressuscitée !

— Madame, dit le curé, Dieu fait encore des miracles, il en fait tous les jours ; ceux qui ne les voient pas sont des aveugles, ceux qui les nient sont des ingrats.

— Dieu qui m'a pris ma fille ne me la rendra pas, murmura-t-elle en secouant tristement la tête.

— Dieu peut vous la rendre, madame.

— Que dites-vous?... Ah! laissez, laissez-moi... dit Mme de Montsabrey, se soutenant à peine.

— Oui, madame, Dieu peut vous la rendre, Dieu peut tout! ajouta le pasteur en élevant la voix. Appelez votre fille, appelez-la avec la foi d'une chrétienne... Peut-être verrez-vous ce portrait s'animer, prendre un corps, et se détacher de son cadre pour venir tomber dans vos bras.

Mme de Montsabrey regardait tour à tour, avec l'égarement de la folie, le curé, le docteur et le vicomte, qui lui souriaient tous trois. Elle doutait, elle hésitait encore.

— Lucile! ma Lucile! où es-tu? s'écria-t-elle enfin d'une voix éclatante.

A ces mots, la porte de la pièce voisine s'ouvrit, et Lucile se jeta dans les bras de sa mère.

Frédéric avait assisté à la fin de cette scène. Il s'était glissé discrètement dans l'embrasure d'une fenêtre, et là, il se disait avec amertume qu'il n'y avait plus de place pour lui dans cette famille rendue au bonheur. Personne ne songeait à lui, si ce n'est Turc, qui lui léchait les mains. Il allait s'éloigner, lorsque Mme de Montsabrey lui adressa quelques paroles affectueuses: elle venait d'apprendre que c'était à ce jeune étranger qu'elle devait le portrait de sa fille. Dans l'ivresse de sa joie, elle ne pensait qu'à le remercier, et ne se demandait pas comment il se trouvait au château.

Après avoir répondu en balbutiant, Frédéric se retira et passa le reste de la journée à errer seul à travers la campagne, à visiter une dernière fois les lieux qu'il avait tant aimés et que remplissait l'image de Lucile. Il dîna dans une métairie, et ne rentra qu'à la tombée de la nuit. La maison du docteur était vide; le docteur n'avait pas quitté le manoir. Frédéric s'occupa sur-le-champ des préparatifs de son départ. Comme il mettait en ordre ses crayons et ses pinceaux, il entendit frapper à sa porte, et ne fut pas médiocrement surpris en reconnaissant sur le seuil le vicomte de Montsabrey.

Le visage impassible, l'air froid et compassé, d'une élégance qui ne variait jamais, d'une politesse tellement exquise qu'elle touchait à l'impertinence, d'un esprit si correct, d'un savoir-vivre si raffiné, d'un comme il faut si désespérant, qu'après l'avoir subi pendant une heure on éprouvait un farouche besoin de jeter son bonnet par-dessus les moulins, de porter des sabots et de manger avec ses doigts; galant homme d'ailleurs, je n'en disconviens pas, et n'en veux d'autre preuve que son dévouement pour sa belle-sœur et son affection pour sa nièce, tel était le vicomte de Montsabrey, qui passait généralement pour un *gentleman* accompli. Entre autres prétentions, il avait celle d'aimer les arts et de s'y connaître. Quant aux artistes, il les considérait comme une espèce d'animaux barbus, qui tenaient du castor par l'intelligence, de l'Iroquois par les manières, et que Dieu avait mis sur terre uniquement pour peindre des tableaux ou tailler des statues. La vue seule du chapeau de Frédéric l'avait plongé dans une profonde stupeur. En apprenant que depuis plusieurs mois ce jeune homme était, en quelque sorte, devenu l'hôte du château, il n'avait pu dissimuler son étonnement, et n'avait imaginé qu'une explication plausible au séjour prolongé de Frédéric à Saint-Maurice: toute peine mérite salaire, et ce garçon ne voulait pas quitter le pays avant d'avoir touché ses honoraires.

— Monsieur, dit le vicomte après l'avoir salué, et s'asseyant auprès de lui, le docteur Vincent nous a mis au courant de tout ce que vous avez fait pour ma nièce. Je regrette sincèrement de n'en avoir pas été instruit plus tôt. Votre temps est précieux; il se trouve que, sans le savoir, nous en avons singulièrement abusé. Je me plais à le reconnaître, le portrait de Lucile est une véritable merveille. Ne prenez pas ce compliment pour une parole en l'air: j'ai visité l'Espagne, l'Italie, la Belgique, et, je l'avoue, j'ai vu peu de peintures qui m'aient fait autant de plaisir. Fixez vous-même le prix de votre travail; quel qu'il soit, je ne croirai jamais avoir payé trop cher un ouvrage si remarquable.

En achevant ces mots, le vicomte ouvrit son portefeuille. Frédéric l'avait écouté sans le comprendre. En voyant le portefeuille s'ouvrir, il sentit tout son sang lui monter au visage; il devina qu'il avait affaire à l'un de ces hommes du monde qui croient que tous les services peuvent se payer avec de l'argent.

— Est-ce Mme de Montsabrey qui vous envoie, monsieur? demanda-t-il d'une voix brève.

— Ma sœur est tout entière à sa fille et n'a pu songer encore à s'acquitter envers vous. Permettez donc, mon cher monsieur...

— Vous ne me devez rien, monsieur le vicomte, répondit froidement Frédéric. Mon travail, puisqu'il vous plaît de l'appeler ainsi, est payé bien au delà de sa valeur par le spectacle touchant auquel j'ai assisté ce matin. Je ne veux pas d'autre récompense que la joie et le bonheur de Mme de Montsabrey.

— Cependant, monsieur...

— N'insistez pas, monsieur le vicomte, dit Frédéric d'un ton sec qui ne souffrait pas de réplique.

Le vicomte sentit qu'il venait de faire un pas de clerc. Il se leva un peu confus, et se retira en redoublant de politesse.

— Où diable la fierté va-t-elle se nicher? se disait-il en poussant la grille du jardin. Depuis qu'un empereur a ramassé le pinceau du Titien, il n'est pas de rapin qui ne se prenne pour un grand seigneur.

Une heure après, le docteur Vincent rentrait chez lui. Il acheva la soirée avec son jeune ami; c'était la dernière qu'ils devaient passer ensemble. Frédéric avait résolu d'emporter avec lui le secret de son cœur; mais il vint un instant où, ne pouvant plus se maîtriser, il cacha sa tête entre ses mains et laissa couler ses larmes. Le vieillard connaissait la source de ces pleurs; il n'avait pas besoin des confidences de ce malheureux jeune homme pour savoir ce qui souffrait en lui. Il le prit entre ses bras et le tint longtemps embrassé.

— Allons, mon enfant, du courage! lui disait-il; que la conscience du bien que vous avez fait vous relève et vous réconforte. Votre cœur n'est pas seul atteint; à l'heure de votre départ, vous ne serez pas seul à pleurer. Du courage, mon cher Frédéric; soyez fort pour elle et pour vous. Il y a trois grands docteurs qui, pour ne point signer d'ordonnances, guérissent pourtant plus de malades que toute la Faculté. Ils vous guériront, mon ami: c'est le travail, c'est l'art, c'est le temps. Un jour viendra où la douleur qui vous accable en ce moment ne sera plus pour vous qu'une image souriante, le plus frais, le plus pur de tous les souvenirs que vous aura laissés la jeunesse.

Le lendemain, dans l'après-midi, Frédéric, accompagné du docteur, se présentait au château, en habit de voyage. Mme de Montsabrey, Lucile, le vicomte et le curé étaient réunis au salon.

— Madame, dit-il après avoir salué respectueusement Mme de Montsabrey sans oser jeter les yeux sur Lucile, je viens prendre congé de vous. Je vous suis désormais

inutile; le peu de bien que je pouvais faire, je l'ai fait. Le spectacle de votre bonheur ne sortira jamais de ma mémoire. Ma plus douce joie, mon plus cher orgueil, sera toujours de penser qu'il m'a été donné de tenir, moi qui suis si peu de chose, une place dans votre vie.

Malgré sa ferme résolution de cacher ce qui se passait en lui, il ne put soutenir son rôle jusqu'au bout. Sa langue s'embarrassait; ses paroles devenaient confuses. Comme il détournait la tête pour cacher son émotion, il aperçut deux larmes sur les joues de Lucile, et se sentit lui-même près de pleurer.

— Ainsi, monsieur, vous partez quand j'arrive, dit Mme de Montsabrey en le priant de s'asseoir; je m'en afflige, et ne saurais m'en étonner. Il y a si longtemps que vous n'avez vu votre mère, votre sœur!... Et puis les travaux de votre profession vous rappellent à Paris; c'est à Paris seulement que la renommée s'acquiert. J'aimerais à vous garder près de moi, car j'ai à peine eu le temps de vous remercier; mais ce serait trop d'exigence; vous m'en voudriez peut-être, et moi-même, monsieur, je ne me le pardonnerais pas.

Chacune de ces paroles entrait comme une pointe d'acier dans le cœur de Frédéric. Dans sa douleur muette, il accusait Mme de Montsabrey d'ingratitude et de sécheresse. A vrai dire, ce n'étaient point là les adieux qu'il avait rêvés. Il avait compté sur l'expression naïve d'un sentiment sincère, et il ne rencontrait que cette banale urbanité que donne l'habitude du monde.



Mme de Montsabrey retrouvant sa fille (Chapitre IX). Dessin de M. Tony Johannot.

Il se leva pour se retirer; Mme de Montsabrey le retint et l'obligea à se rasseoir. Peu à peu la conversation prit un tour plus affectueux et presque familier. La châtelaine questionnait l'artiste sur sa famille, sur ses débuts, sur ses projets; chaque réponse de Frédéric lui prouvait que le bon docteur et le bon curé n'avaient rien exagéré, en louant, en exaltant sans mesure les qualités de ce jeune homme. Lucile se taisait, mais son visage trahissait toute son anxiété. Mme de Montsabrey l'observait à la dérobée, et parfois attachait sur elle un regard qui semblait descendre jusqu'au fond de son âme.

— Je veux pourtant, monsieur, m'acquitter envers vous, dit-elle en brisant brusquement le fil de l'entretien. Je sais que vous avez refusé les offres de mon frère;

j'aime à croire que vous me traiterez avec moins de rigueur. Vous ne partirez pas, vous ne pouvez pas partir sans emporter un gage de ma reconnaissance.

Frédéric, blessé, presque humilié, comme la veille en écoutant le vicomte, se leva, la mort dans le cœur, et jeta à Mme de Montsabrey un regard de douloureux reproche. Tous les personnages qui assistaient à cette scène s'étaient levés en même temps. Lucile, près de défaillir et blanche comme un linceul, s'appuyait sur le bras du docteur, qui partageait en secret le martyre de ces deux enfants.

— Madame, dit le jeune peintre, souffrez que je me retire. La journée est avancée, je voyage à pied, et ma première étape est longue.

— Monsieur nous permettra du moins, dit le vicomte avec courtoisie, de le faire conduire en voiture jusqu'à la ville voisine.

— Monsieur le vicomte est mille fois trop bon, répliqua Frédéric, qui n'avait pu s'empêcher de sourire.

Mme de Montsabrey s'était approchée de lui et le regardait depuis quelques instants avec une expression de tendresse ineffable. Elle avait enfin tout deviné, tout compris.

— Jeune ami, dit-elle à Frédéric, d'une voix si douce



Le dénoûment (chapitre IX.) Dessin de M. Tony Johannot.

qu'il sentit son cœur près de se fondre, il y a une récompense que vous ne refuserez peut-être pas, la seule que je puisse vous offrir, la seule qui soit digne de vous... Ma Lucile, donne-moi ta main.

Soutenue par le docteur et le curé, demi-morte, demi-souriante, Lucile s'avança vers sa mère.

Mme de Montsabrey prit la main de sa fille, la mit dans celle du jeune homme, et les réunissant tous deux dans une même étreinte, elle leur dit :

— Vous êtes mes deux enfants.

Le docteur et le curé pleuraient.

Le vicomte, impassible, refusait d'en croire ses yeux et ses oreilles.

Mme de Montsabrey se tourna vers lui.

— Vous n'y aviez pas songé ? dit-elle.

— Vraiment non, dit le vicomte.

— Eh bien ! mon frère, ajouta-t-elle gaiement, nous aurons un artiste dans la famille.

Le vicomte se pinça les lèvres et répondit avec dignité :

— Un de mes ancêtres a connu Léonard de Vinci et le

Primatice à la cour de Fontainebleau; nous avons de tout temps encouragé les arts.

— Saint Maurice n'a pas été ingrat, dit le bon curé en pressant les mains de Frédéric.

Car le pieux vieillard n'hésitait pas à proclamer l'intervention du saint patron dans l'heureux dénoûment de cette histoire.

Quelques jours après, la famille de Frédéric arrivait au château de Montsabrey.

Frédéric sauta au cou de sa sœur, et, la conduisant vers Lucile :

— J'étais parti, lui dit-il, pour t'amasser une dot : j'ai rencontré sur ma route l'amour et le bonheur!

Jules SANDEAU.

FIN.

CHRONIQUE DU MOIS.

REVUE DE PARIS.

Paris a Strasbourg. — Au moment où paraissait notre numéro de juillet, un de nos amis nous adressait de Strasbourg une lettre que nous regrettons de ne pouvoir insérer en entier, mais dont il est toujours temps de citer quelques détails qui caractériseront, dans notre histoire contemporaine, cette fameuse inauguration de chemin de fer.

« La plus belle partie, le plus curieux épisode des fêtes de Strasbourg a été, sans contredit, le défilé du cortége alsacien; et personne n'en a rendu un compte plus exact et plus brillant que M. E. Texier. Figurez-vous 150 chariots à quatre roues, traînés chacun par quatre vigoureux chevaux; et, dans ces chariots, de frais et charmants visages de jeunes paysannes coquettement nichées sous les branchages, les rubans et les fleurs. Toutes ces jeunes filles portaient le costume traditionnel de la vieille Alsace, des jupons rouges ou blancs, des casaquins de velours noir ou jaune, des bonnets en velours lamé d'or et d'argent. En tête de chaque chariot le maire et les adjoints de la commune, à cheval. Puis, derrière, tous les jeunes gens du village, qui formaient l'escorte.

« Le costume variait selon les villages. Ceux-ci portaient de grandes houppelandes noires avec des ceintures rouges, ceux-là des habits à collet droit et des bottes à revers. Les enfants étaient aussi de la partie. On les avait couchés sur le devant du chariot, et tout cela passait au grand galop, au milieu des exclamations enthousiastes et des bravos tudesques. Chaque commune avait son nom inscrit sur l'arc principal du char.

« On m'a raconté une aventure tragi-comique arrivée à l'un des plus beaux couples qui figuraient dans le cortége.

« C'était la semaine précédente. Un pêcheur des bords du Rhin était tourmenté par sa femme, très-gracieuse Alsacienne, pour se rendre à la grande fête de Strasbourg. Le mari s'y refusait à cause de la dépense. Alors colère, dispute, voies de fait. Bref, les choses en viennent au point que l'on convient qu'une séparation en bonne forme peut seule tout concilier. Aussitôt dit, aussitôt fait. La femme ne veut pas attendre au lendemain.

« L'on décroche la barque, on passe le Rhin, et l'on arrive chez le notaire, qui perd son éloquence et ne peut ramener la paix au ménage. Il promet de dresser l'acte de séparation. On repart. Le temps avait changé. Un orage était survenu. En passant le fleuve, la barque chavire; le mari, bon nageur, arrive bien facilement au bord; mais il aperçoit sa pauvre femme luttant vainement contre le courant du fleuve. Une pensée généreuse le saisit, il oublie sa colère, sauve sa compagne et se jette dans ses bras en pleurant. Je n'ai pas besoin d'ajouter que la réconciliation fut complète, et quelque jours après, la jolie Alsacienne tenait la place d'honneur dans le chariot de son village, ornée de ses plus riches atours et escortée par son mari à cheval et en grande tenue.

« Notre journée de repos et de délices a été la journée de Bade; et nous avons tous partagé l'avis si bien exprimé par notre spirituel compagnon. Bade est un paradis terrestre encaissé entre trois montagnes.

« Dès qu'on met le pied sur cette terre privilégiée de Bade, on oublie tous les soucis, tous les ennuis; on vit complétement et l'on se sent heureux de vivre. C'est à peine si l'on a le temps de causer, tant on est occupé à voir, à respirer et à admirer. — Ah! si j'étais empereur! s'écriait un jour un pâtre. — Eh bien! que ferais-tu? lui demanda quelqu'un. — Je garderais mes moutons à cheval. Oh! le pâtre ambitieux, qui aspirait à monter! Quant à moi, si j'étais seulement empereur de Russie et de Tartarie, comme j'échangerais bien vite mon incommensurable empire contre ce petit duché qui s'appelle le grand-duché de Bade!

Défense des chiens. — Les ravages de l'hydrophobie, les arrêtés contre les chiens et l'annonce d'un impôt somptuaire ont inspiré à la race canine des efforts inouïs pour se réhabiliter dans l'opinion publique. S'il faut en croire un chroniqueur parisien, il n'est pas jusqu'aux hommes d'Etat eux-mêmes que les animaux menacés n'essayent de gagner à leur cause par des arguments héroïques. Un de nos savants les plus distingués, membre de l'Institut, racontait au foyer du Théâtre-Français « que dernièrement, en faisant une longue course dans Paris, il fut fort étonné de s'apercevoir tout à coup qu'il n'était plus suivi de son chien, petit animal très-intelligent, plein d'esprit et de gentillesse et auquel il tient beaucoup. Il pensa qu'on le lui avait volé; il crut même se rappeler qu'au milieu de profondes réflexions qui le préoccupaient dans sa marche, il avait vaguement entendu derrière lui un aboiement plaintif. Tout en conservant peu d'espoir de le retrouver, il retourna sur ses pas, en suivant exactement le chemin qu'il venait de parcourir, et au bout d'un quart d'heure, en traversant le passage de l'Opéra, il entendit la voix de son chien qui l'appelait. Le charmant petit animal était couché dans un coin et ne bougeait pas de place; au lieu d'accourir vers son maître, il attendait que son maître vînt à lui; c'est ce que fit l'académicien, et lorsqu'il se fut approché et qu'il lui tira l'oreille en le grondant doucement de son caprice, le petit chien se leva d'un bond joyeux et laissa voir un portefeuille sur lequel il était couché. Le savant fouilla vivement dans sa poche : elle était vide. Ce portefeuille était le sien, qui contenait des papiers importants et douze cent francs en billets de banque. Le chien avait vu le portefeuille tomber de la poche; il avait aussitôt appelé son maître en gardant le trésor. Le maître n'entendit ou ne comprit pas cet appel. Alors l'intelligent animal pensa sans doute que s'il prenait le portefeuille entre ses dents et courait après son maître pour le lui rapporter, on pourrait l'arrêter et lui arracher cette proie, qu'il n'était pas de force à défendre, et alors il avait couvert le portefeuille de son corps et attendu tranquillement que son maître vînt le chercher. »

Or, ce savant est justement, ou injustement, un des

législateurs chargés d'imposer bientôt les chiens à 5 francs par tête !

— Vous n'oserez jamais frapper ainsi un gardien comme le vôtre ! lui disait un des auditeurs de son histoire.

— Au contraire, je n'hésiterai plus ! répondit l'incorruptible député. J'y gagnerai encore quatre-vingt-quinze pour cent !

Nous vous confions ce mot affreux sous le sceau du plus grand secret ; car si les chiens savaient qu'on récompensera ainsi leur dévouement, c'est pour le coup qu'ils deviendraient tous enragés.

LES MORTS VONT VITE. Encore cinq illustrations disparues depuis un mois : 1° Tony Johannot, notre charmant peintre et notre dessinateur sans rival, celui-là même dont le crayon, si souvent admiré dans le *Musée des Familles, illustrait* dernièrement notre proverbe : *Les châteaux en Californie*, et, dans la présente livraison, cette Nouvelle de M. Jules Sandeau qui restera comme le pendant de *Paul et Virginie*. En contemplant ces gracieux et touchants dessins, vous avez sous les yeux les derniers ouvrages de l'excellent artiste, enlevé dans la force de l'âge et du talent. Nous vous donnerons bientôt la notice et le portrait de Tony Johannot, avec la gravure de son dernier chef-d'œuvre, exposé au Salon de 1852. 2° Le comte d'Orsay, auteur du buste de M. de Lamartine, que nous avons fait graver ; M. d'Orsay allait être surintendant des beaux-arts. 3° Le sculpteur Jean-Jacques Feuchères, auteur de *Jeanne d'Arc sur le bûcher*, de l'*Amazone domptant un cheval*, des *Sabines*, du *Bossuet* de la place Saint-Sulpice, du *Pont d'Arcole* de l'Arc de Triomphe, et, en dernier lieu, de la *Terre portée par les Titans*, chef-d'œuvre d'orfèvrerie, qui décore le château de M. le duc de Luynes. 4° Le général Gourgaud, ancien compagnon de l'Empereur à Sainte-Hélène. 5° Le maréchal Excelmans, broyé, à soixante-seize ans, par une chute de cheval, auprès du pont de Sèvres, à quelques pas du théâtre de son dernier et de son plus glorieux exploit, de ce champ de bataille de Vélizy, où, avec sept cents cavaliers, il battit, en 1815, et fit prisonniers les deux plus beaux régiments prussiens.

LE NOUVEAU GULLIVER. — Les jours caniculaires ont redoublé la vogue des bains de mer normands, et surtout des bains de mer de Dieppe. — On jugera de l'éclat de ceux-ci par la liste suivante des personnages qui s'y sont donné rendez-vous :

La princesse de Lieven, cet homme d'Etat russe, qui règle, dit-on, le sort des empires ; le duc et la duchesse de Polignac ; le marquis et la marquise de Murat ; M. et Mme de Mouchy ; M. et Mme de Magnoncourt ; le duc d'Albuféra ; les comtes et comtesses de Béthune, de Bourbon-Busset, de Turenne ; le vicomte et la vicomtesse d'Hédouville ; barons et baronnes de Villequier, de Delmar, de Villas, de Floberty ; le duc et la duchesse d'Almazan, M. et Mme Delessert, la comtesse de Vallon, le duc de Richelieu, la comtesse de Bouville ; la princesse de Cisterne, le comte Ostorog, lady Brook, le général Yermaloff, Mme de Bestoujeff, lord et lady Cavendish, le prince Galitzin, etc., etc., etc.

On raconte que, voyant cette admirable occasion de briller en noble compagnie, un lion dieppois, Achille Dup..., se lança à corps perdu dans les prétentions du *cant* et dans les splendeurs du *highe-life*. Il faut dire qu'avant l'arrivée des illustres voyageurs, et depuis plusieurs années, il était sans contredit le coq de l'endroit. C'était lui qui donnait aux jeunes gens et aux beautés de Dieppe la forme des chapeaux, la coupe des pantalons et la manière de s'en servir. Il avait déjà mangé la moitié de sa fortune dans ces victoires et conquêtes, et, comme César ou Paul de Gondy, il avait autant de créanciers que de poils à la crinière. Il ne lui manquait donc plus, pour gagner ses griffes, qu'un succès constaté près des baigneurs parisiens.

Quand notre geai se mit en ligne parmi les paons, un de ses oncles, bonhomme de sens, lui donna à méditer le fameux roman de Swift, les *Voyages de Gulliver*. Puis il lui demanda : — As-tu compris l'apologue ? — J'ai compris que ces géants et ces Lilliputiens sont assez amusants, répondit dédaigneusement Achille, en secouant la cendre de son cigare ; mais je préfère pour mille raisons nos *gentlemen riders* et nos merveilleuses Parisiennes... — Prends garde de comprendre trop tard, reprit l'oncle. Et il le laissa aller avec sa bénédiction.

Achille alla si bien et si loin, qu'au bout de la semaine il était, sans le savoir, le hochet de toute la société baigneuse... Chacun s'amusant de sa personne, il crut que sa personne plaisait à chacun, et ne devina pas plus l'ironie de ses succès que la moralité de *Gulliver*.

Bref, il courut au *steeple chase*, il donna des festins, il prodigua les cadeaux..., et se réveilla un beau matin devant trente nouveaux mémoires à payer, et qu'il ne paya pas plus que les anciens, bien entendu...

La moitié de ces mémoires venaient de Paris, où notre lion avait transporté son crédit épuisé à Dieppe. Les fournisseurs de la capitale, moins endurants que les compatriotes, se fâchèrent, protestèrent, et obtinrent enfin prise de corps.

Achille croyait pouvoir les braver impunément... à cinquante lieues... et poursuivait ses triomphes à la terrasse et à l'hôtel des Bains.

Le malheureux comptait sans les trains de plaisir !

Un jour qu'il se *pavanait* sur la terrasse devant tous les élégants et toutes les élégantes, habitués de ce belvéder dieppois, notre homme, braquant son lorgnon d'écaille, aperçoit à l'horizon un tourbillon d'habits noirs, affluant du débarcadère du railway... C'étaient plusieurs milliers de Parisiens, vomis par un train de plaisir... Ils envahissent, comme un flot, la grève, les bains et la terrasse...

En moins de dix minutes, Achille se trouve en face de son tailleur... (note de mille francs) ; il se retourne, voilà son bottier (note de cinquante écus) ; il s'élance à droite, c'est son bijoutier (note de six mille francs) ; il remonte à gauche..., c'est son fournisseur de comestibles ! son carrossier !... et, pour combler la mesure, son usurier-prêteur !...

— Ah ! bonjour, monsieur Dup... Ah ! nous vous tenons enfin !... ah ! vous nous payerez, ou nous verrons, cette fois !

Et mille autres apostrophes, dont la moindre arrachait au pauvre geai une de ses plus belles plumes de paon...

Vous jugez la cruauté de l'avanie et la profondeur de la chute !...

Achille cherche un appui dans ses nouvelles et nobles connaissances. O désenchantement suprême ! alors seulement il reconnaît qu'on s'est moqué de lui, et il disparaît au bruit d'un murmure plus impertinent que tous les éclats de rire...

Le lendemain, les créanciers de Dieppe, enhardis, se joignaient aux créanciers parisiens, et le lion de la terrasse n'échappait aux recors qu'en se jetant à la nage du haut du théâtre de ses exploits.

Depuis ce moment, il ne prend l'air et les bains de mer... qu'après le coucher du soleil ; — et, lorsqu'il rentre à la nuit close, son oncle lui montre le joli tableau de Richard Redgrave, *Gulliver à Brobdignac*, et lui en explique ainsi la moralité :

— Après avoir régné, comme géant, chez les nains, Gulliver eut la maladresse de se mêler aux géants, parmi lesquels il devint à son tour un nain. Ceux-ci firent de lui une bête curieuse, qu'ils posèrent sur une table, entre une écritoire, un volume et un insecte volant sur des fruits. Là, ils lorgnèrent ses beaux habits et s'amusèrent de ses grimaces ; — après quoi, fatigués de cette comédie, ils le congédièrent avec des éclats de rire.

Achille a compris enfin l'apologue, et, de peur de l'oublier, il a suspendu dans sa chambre le dessin de Redgrave, au milieu des protêts de ses créanciers.

P.-C.

EXPLICATION DU RÉBUS DE JUILLET.

« *La bonne foi et la vérité, chassées de la terre, se retrouvent dans le cœur et dans la bouche des bons rois.* » Paroles de Jean II, allant reprendre ses fers à Londres, suivant sa promesse à Edouard III.

RÉPONSE A L'ÉNIGME HISTORIQUE D'AVRIL.

Cette réponse est le nom de *Masaniello*, le pêcheur et le dictateur de Naples. Sa véritable et curieuse histoire paraîtra dans un de nos prochains numéros, et justifiera toutes les propositions de l'énigme.

ÉNIGME PHYSIOLOGIQUE.

Quel est, et comment fonctionne l'élément premier d'existence chez toute matière vivante?



Gulliver chez les géants. D'après Richard Redgrave.

A NOS LECTEURS. RENOUVELLEMENT DE L'ABONNEMENT.

Nous rappellerons à nos souscripteurs que leur abonnement pour 1851-52 expirera avec la livraison de septembre prochain, qui complétera notre dix-neuvième volume. Nous leur expédierons au plus tôt cette livraison de septembre, pour faciliter à nos bureaux le travail considérable du renouvellement.

La livraison d'octobre 1852, première du vingtième volume (1852-53), ne pourra donc être envoyée exactement qu'aux personnes qui, d'aujourd'hui au 10 octobre, auront renouvelé leur abonnement pour 1852-53, en versant ou en envoyant à nos bureaux, soit : Pour le *Musée* seul, 6 fr. par an pour Paris, 7 fr. 50 c. pour les départements; — pour le *Musée* et les *Modes vraies* réunis, 11 fr. par an pour Paris, 13 fr. 70 c. pour les départements.

On ne peut s'abonner aux *Modes vraies* sans s'abonner au *Musée;* mais on peut toujours s'abonner au *Musée* seul, auquel rien n'est changé.

N. B. Les abonnés qui pourront renouveler d'avance et au plus tôt leur abonnement nous permettront ainsi d'accélérer, dans leur intérêt et dans celui de tous, notre tirage et notre service de plus en plus considérables.

MODES PRÉFÉRABLES D'ABONNEMENT POUR LES DÉPARTEMENTS.

Nous ne répondons personnellement de l'exactitude du service qu'envers les abonnés qui s'adressent *directement* et *franco* à nos bureaux, comme il est dit ci-dessous. A ceux-là seulement nous garantissons la réception exacte et *franco* du *Musée* le 25 ou le 26 de chaque mois. En cas d'erreur, ils peuvent réclamer dans le mois courant. Ceux qui s'abonnent chez des intermédiaires ne doivent demander compte qu'à ceux-ci des retards ou des pertes éprouvées. Leurs réclamations près de nous resteraient sans réponse.

On sait d'ailleurs que, grâce à la réduction de la taxe des lettres, la poste est désormais la voie d'abonnement la plus prompte, la plus sûre et la plus économique à la fois.

Voici un modèle de souscription qu'il suffit de transcrire et d'adresser au *Musée des Familles*, rue Saint-Roch, 37, à Paris :

« Je m'abonne (*ou* je renouvelle mon abonnement) au *Musée des Familles* (1), que je recevrai franco par la poste, pour la somme ci-jointe de 7 fr. 50 c. (2), le 25 de chaque mois, du 25 octobre 1852 au 25 septembre 1853 inclus.

Pour l'Etranger, voyez les prix à la première page de la couverture.

On peut aussi s'abonner directement par tous les bureaux des Messageries Nationales et Générales.

Voyez, à la quatrième page de la couverture, le programme du prochain volume du *Musée*, celui des *Modes vraies*, celui de la collection et des volumes détachés, etc.

(1) *N. B.* Ajouter : et aux *Modes vraies*, si on veut les recevoir avec le *Musée*.—(2) Inscrire, en ce cas, 13 fr. 70 c. Ecrire lisiblement son nom et son adresse, et remettre cette lettre *affranchie* au premier bureau de poste, avec le prix de l'abonnement.

Typographie HENNUYER, rue du Boulevard, 7. Batignolles.

LE MARQUIS DE BAUCOURT.

LEÇON DE PEINTURE EN TROIS TABLEAUX.



Les Petits dessinateurs ou *l'Origine du dessin.* Tableau de Scheneau. Dessin de Freeman.

J'assistais, il y a trois mois, à l'une des ventes de tableaux qui ont suivi celle de la fameuse galerie du maréchal Soult. Le commissaire-priseur mit sur la table les *Petits dessinateurs*, de Scheneau, le *Chat malade*, de Watteau, et le *Violon aveugle*, de Wilkie. La manière des trois maîtres était si frappante, les trois œuvres avaient à tel point le cachet de leur temps, que les plus experts crurent avoir sous les yeux trois originaux.

— Ce sont pourtant des copies assez récentes, mais des copies qui valent les modèles, me dit à l'oreille un amateur infaillible ; et je puis vous donner leur histoire comme un des épisodes les plus charmants et les plus bizarres des annales de la peinture.

Voici, en effet, ce qu'il me raconta, et ce que je vous raconte à mon tour, ne sachant rien de plus digne d'accompagner les beaux dessins qui vont *illustrer* mes pages.

I. — UN ORIGINAL... QU'ON RECONNAITRA.

En 18..., un de nos peintres de genre les plus illustres voyageait incognito en Belgique. Pour respecter le voile dont il se couvrait, nous l'appellerons Albert Marilan. Ayant vu citer par tous les Guides la galerie du marquis de Baucourt, à B..., comme une des plus riches en tableaux de chevalet, il se rendit en cette ville, et s'informa de la demeure et des convenances du propriétaire.

— Ah ! lui répondit-on en riant, vous allez voir cet original ? eh bien ! tâchez de l'observer de près ; il vaut à lui seul toute sa galerie. Il reçoit ses compatriotes avant midi, et les étrangers à deux heures ; c'est sa condition *sine quâ non*. Après midi, il consignerait le roi des Belges, et, avant deux heures, il fermerait sa porte au roi de France. Il faut présenter ses papiers et graisser la patte au gardien, etc.

On en débita bien d'autres à Marilan ; on lui en aurait conté jusqu'au lendemain ; mais, en homme d'esprit et en philosophe, il voulut se ménager des surprises ; il tira sa montre, qui marquait justement deux heures, coupa court aux indiscrétions, et se rendit à l'hôtel du marquis.

C'était une de ces jolies maisons du moyen âge, décorées par la Renaissance, comme on en voit tant en Belgique. Le bois sculpté s'y mêlait à la dentelle de pierre ; l'art naïf et l'art maniéré y luttaient de grâce et de fantaisie. Une restauration intelligente en eût fait un bijou ; mais un abandon déplorable en faisait une ruine imminente. On eût dit un ancien palais habité par un mendiant.

Albert soulève en soupirant le marteau, et attend qu'on vienne ouvrir. On lui laisse le loisir de compter les clous de la porte. Enfin, une espèce de concierge femelle se présente et le conduit au vestibule. Une banquette gothique régnait à l'entour, surmontée de cette inscription ironique : *On est prié de ne pas s'asseoir*. Au fond, cette ironie était de la charité. Le siége était si vermoulu, qu'on n'eût pu s'y poser sans crouler avec lui. Albert resta donc sur ses jambes jusqu'à l'arrivée d'un second personnage.

Celui-ci était un vieillard grand et sec, couronné de quelques cheveux blancs, avec un reste de pommade au sommet du crâne ; l'œil vif et pénétrant d'ailleurs ; les traits fins et distingués ; en un mot, l'air et l'allure d'un gentilhomme, si une vieille livrée, galonnée de l'autre siècle, n'eût annoncé un simple domestique.

Un dialogue de questions sans réponses s'établit entre Albert et le valet.

— M. le marquis de Baucourt ?

— Vous êtes étranger ?

— M. le marquis est-il visible ?

— Avez-vous un passe-port ?

— Je demande M. de Baucourt.

— Je demande vos papiers.

Albert montra ses papiers, et le cerbère répondit enfin :

— M. le marquis est absent ; mais si vous désirez voir sa galerie...

— J'espérais la visiter avec lui-même.

— C'est moi qui suis chargé d'en faire les honneurs ; veuillez me suivre, monsieur.

Et le valet prit les devants sans autre explication.

Albert regrettait fort le marquis ; mais il fallut se contenter de son représentant. Ce dernier, d'ailleurs, avait aussi son originalité, et Marilan se promit de le faire causer sur son maître.

A cet effet, il débuta par lui glisser dans la main une pièce blanche. Le valet la guigna discrètement, et tous deux pénétrèrent dans la galerie.

Ce chaos de peintures méritait-il un pareil nom ? Les tableaux étaient pêle-mêle dans une série de petites et de grandes chambres. Les plus importants étaient accrochés aux murs, sans autre ordre que la dimension. De l'un à l'autre, l'araignée filait ses embûches. Sur tous, la poussière amassait une couche immonde. Aucun n'était dans son jour, si jour il y avait ; car les vitres crasseuses laissaient à peine entrer la lumière. Dans quelques pièces, une foule de toiles, avec ou sans cadre, étaient rangées debout ou même à plat sur le parquet, les unes cachant les autres, et la dernière seule restant visible,—quand elle-même ne tournait pas le dos. En relevant quelques-uns de ces ouvrages, Albert y remarqua des chefs-d'œuvre enfouis dans l'ombre. Plus d'une fois il dut suivre avec précaution son guide dans l'étroit couloir ménagé entre les tableaux, au risque de crever du pied un Téniers ou un Wouwermans.

A travers ce pandémonium, le valet découvrait chaque maître avec une sûreté incroyable, et répondait à toutes les questions, en amateur savant et perspicace, dans les termes les plus techniques et les mieux choisis.

Albert ne revenait pas d'une telle érudition et d'un tel goût dans un domestique. Il multiplia ses épreuves pour le mettre en défaut, et ne parvint qu'à s'attirer à lui-même de piquantes leçons... Cette petite lutte ayant animé le vieillard, il devint éloquent, ironique, délicieux de finesse et de malice...

— Morbleu ! se dit Albert en le considérant à la dérobée, cet homme-là n'est pas un valet ! Serait-ce un ancien artiste, ou un collectionneur ruiné, qui aurait pris la livrée du marquis pour vivre en compagnie des chefs-d'œuvre ?

Il en était là de ses conjectures, lorsqu'en passant devant une porte vitrée il entend un petit cri de surprise, accompagné de son nom. Confondu de se voir découvert, quand il croyait découvrir autrui, il se penche au vitrail derrière lequel un rideau s'était soulevé, et il reste comme en extase devant la scène la plus imprévue.

Dans un cabinet qui formait un gracieux contraste avec toute la maison, véritable oasis de lumière, d'élégance et d'ordre parfait, un jeune homme et une jeune fille étaient réunis. Le jeune homme, superbe tête, pâle et brune, se tenait debout et peignait à un chevalet. A son attitude ravie, à ses yeux fixés sur la porte, à son pinceau tombé de sa main, on voyait que c'était lui qui avait reconnu Albert et poussé l'exclamation. La jeune fille, charmante blonde, aux longs cheveux, au teint splendide,

aux yeux bleus et tendres, comme une Madeleine de Rubens, était assise devant la fenêtre, accoudée sur un guéridon, caressant un gros chien qui la contemplait avec amour. Elle venait de se retourner au cri de son compagnon, de sorte qu'Albert vit en plein sa belle figure étonnée.

Lorsque Dante aperçut, à travers les ombres infernales, les poétiques fantômes de Paul et de Francesca de Rimini, il ne fut pas plus enthousiasmé que notre artiste à l'aspect de ce cabinet et de ces jeunes gens. Il venait de dénicher deux oiseaux de paradis au milieu d'un amas de ruines ; il lisait un poëme du cœur, à sa plus douce page, à travers les bouquins d'un marchand de bric-à-brac.

— Que faites-vous là ? lui demande son guide, arrivé à l'autre bout de la pièce...

— J'admire, répond Albert, le tableau le plus touchant de cette galerie.

Le vieillard revient brusquement sur ses pas, tressaille devant le rideau soulevé, entre dans le cabinet dont il referme la porte, et ne reparaît qu'après avoir chassé d'un grondement terrible... les deux oiseaux de paradis.

On juge si l'étonnement d'Albert redoublait !

— Décidément, monsieur le serviteur, dit-il, vous agissez ici et parlez en maître.

Pour la première fois le valet se trouble ; il évite le regard inquisiteur de l'artiste, et poursuit la visite d'un pas accéléré...

Parvenu devant une porte où se lisait : *Galerie réservée*, il allait passer encore, si Albert n'eût insisté pour tout voir, en lui mettant une seconde pièce dans la main.

Alors un combat secret agite le vieillard. Il rougit et ses doigts tremblent au contact de l'argent...; peu s'en faut que son orgueil ne le repousse... Mais un sentiment plus fort l'emporte... La pièce entre dans sa poche, et la galerie réservée s'ouvre...

— Plus de doute ! se dit enfin Albert, qui n'avait rien perdu de cette scène, ce n'est pas le valet du marquis de Baucourt, c'est le marquis lui-même que j'ai sous les yeux !

La découverte d'un tel mystère était trop piquante pour que Marilan ne se fît pas une joie de l'approfondir...

Tout en examinant les chefs-d'œuvre enfermés dans la réserve, il mit le faux valet à la question, par tout ce qu'il savait sur le marquis. Qu'on se figure les mines des interlocuteurs pendant le dialogue suivant :

— Un valet aussi *important* que vous prend grand *intérêt* aux affaires de son maître ?

— Sans doute, et je ne fais que mon devoir.

— A mes compliments sur sa galerie, je joins mes compliments sur sa famille ; car c'est elle probablement que je viens d'apercevoir dans ce cabinet ?

— C'est sa fille et son neveu.

— Une charmante personne et un noble cavalier, un artiste, apparemment ?

— Un rapin, un copiste...

— Ah ! le neveu ne jouit pas de votre *faveur ?* Mes questions vous semblent indiscrètes ; mais un *valet fidèle* fera mieux d'y répondre que de laisser s'accréditer des bruits...

— Quels bruits ? Je serais curieux de savoir..

— Vous ne les reporterez pas *au marquis ?*

— A quoi bon ? Il s'en moquerait...

— Au fait, vous le connaissez *mieux que personne*. Eh bien, on dit que M. de Baucourt est un original...

— C'est possible.

— Mais un original plus qu'étrange... Il n'a d'yeux, assure-t-on, et même de cœur que pour ses tableaux ?

— Propos d'envieux !...

— Dans tout le reste, il serait d'une avarice incroyable ?

— Propos de dissipateurs !...

— Il aurait enfoui son patrimoine entier dans sa galerie ; et, réduit à la misère la plus profonde, il ne songerait qu'à acheter encore des tableaux, au lieu de s'assurer du pain par quelques ventes ?

— Propos de gourmands !

— Sa femme, ajoute-t-on, est morte de chagrin, victime avant l'âge de sa manie ?...

Le valet soupira sans répondre.

— Sa fille et son neveu ne seraient pas plus heureux chez lui que la marquise. Il aurait entrepris de les nourrir, comme lui-même,... de la contemplation des Teniers et des Wilkie...

Le valet tira sa tabatière, ornée d'une miniature de Petitot.

— Il aurait pris et chassé vingt serviteurs, épuisés par ce régime... artistique, et qui prélevaient, pour manger, une dîme sur les pourboire des visiteurs, seul et dernier revenu du marquis.

Le valet ouvrit sa tabatière et y plongea les doigts.

— Enfin, poursuivit Albert, dardant les yeux sur l'impassible front du vieillard, *M. de Baucourt, ne trouvant plus de valet, aurait endossé sa propre livrée pour montrer sa galerie aux inconnus et recueillir de sa propre main leurs cadeaux entiers ?...*

Le bonhomme laissa tomber sa prise de tabac, et resta muet, confondu, pétrifié, fixant sur Albert un regard mêlé de reproche et de supplication...

— On dit cela ? vous avez entendu cela ? demanda-t-il avec l'angoisse d'un naufragé qui voit fuir sa planche de salut.

— Non ! non ! reprit vivement l'artiste, chez qui la pitié succédait à l'ironie ; j'ai supposé ce dernier bruit pour m'assurer que vous êtes bien M. de Baucourt... Tranquillisez-vous sur votre secret, il est encore inconnu à B...... Et ce n'est pas moi qui vous trahirais ; mais choisissez bien votre monde, et craignez de vous trahir vous-même !

Là-dessus, Albert salua le vieillard et disparut à la hâte, laissant sa bourse sur une console.

Le marquis allait défaillir de saisissement, lorsqu'en se cramponnant au meuble, ses doigts rencontrèrent l'or du touriste... Il frémit et rougit de honte, détourna la tête avec une larme, puis la retourna vers la bourse, en tira et compta quinze louis, sourit peu à peu aux étincelles de l'or, et ne vit plus, en reprenant ses habits de gentilhomme, qu'un certain Miéris qu'il voulait acheter depuis cinq ans, et dont un rival de B... lui demandait deux mille écus !...

II. ENTRE ARTISTES.

Le soir de ce jour, Albert Marilan, tout ému et tout fier de sa découverte, venait de fermer sa malle pour quitter la ville de B..., et rédigeait sur le marquis le plus curieux chapitre de ses impressions de voyage, lorsqu'il vit entrer dans sa chambre un jeune homme qu'il reconnut avec une nouvelle surprise.

C'était le neveu de M. de Baucourt, Tristan Vanderlen, comme il s'annonça lui-même au touriste.

Partisan fanatique du célèbre peintre, il l'avait reconnu d'après son portrait, gravé dans son cœur comme dans son atelier, et il osait violer son incognito pour le saluer au passage.

On devine combien Marilan fut sensible à cet hommage. En voyage et entre artistes, l'amitié va grand train. Au bout d'une heure, les deux jeunes hommes s'ouvraient leur âme, Albert avouait son étrange explication avec le marquis, et Tristan racontait son histoire et celle de sa cousine.



Le *Chat malade*, tableau de Watteau.

— Hélas ! oui, monsieur, mon oncle est fou, car une manie poussée à ce point est une vraie démence. Depuis deux ans, il joue près des étrangers le rôle qu'il a joué près de vous, et cela pour acheter, au prix des plus rudes privations, je ne sais quel Miéris qui manque à sa galerie. Ange du ciel, oublié dans ce purgatoire, sa fille Isa-

belle, cette perle de grâce que vous avez entrevue, s'est élevée comme par miracle, sous l'aile du Dieu qui donne aux oiseaux leur parure... Orphelin moi-même depuis cinq ans, et recueilli par mon oncle après la ruine de ma famille, j'aurais fui mille fois ce misérable intérieur, si je n'y étais fixé par mon adorable cousine. Sans mes humbles peintures vendues en secret, elle n'aurait pas même la chambre où vous l'avez vue, la modeste robe qui la couvre, et les simples riens qui font ses joies obscures...

— Isabelle vous paye de retour? demanda Albert, touché jusqu'aux larmes.

— Elle m'a promis sa main, et son père a consenti à notre mariage, mais à une condition qui le recule de mois en mois. « Déchu de ta naissance par ta ruine, m'a-t-il dit noblement (car, sauf la dégradation que vous avez surprise, il a toutes les fiertés du gentilhomme), tu ne peux remonter que par le travail à la hauteur de ma fille. Tu sais barbouiller ; apprends à peindre. Tu seras mon gendre quand tu auras du talent ! » Et m'imposant ses leçons, il m'a donné des tableaux à copier. Dieu sait quels efforts surhumains j'ai faits pour mériter Isabelle ! Mais, juge et maître à la fois, le marquis se joue de ma persévérance et me condamne à l'œuvre de Pénélope. Bref, il renvoie toutes mes espérances, en niant tous mes progrès. Et cependant, soyez arbitre entre nous, ajouta Tristan, qui déroula une petite toile et quelques dessins.



Le Violon aveugle. Tableau de Wilkie. Dessin de Bocourt.

Les dessins reproduisaient des tableaux d'histoire, et la toile était une copie du portrait d'Albert dans son atelier. L'ensemble des premiers était médiocre ; les détails de la seconde annonçaient un artiste. Marilan comprit d'un coup d'œil cette différence.

— Voilà des travaux imposés, qui ne vous vont pas, dit-il au jeune homme ; et voici une œuvre de votre choix et selon votre goût.

— C'est vrai ! reprit Tristan avec feu. J'ai fait les dessins pour mon oncle et le portrait pour moi...

— M. de Baucourt ignore votre vocation. Vous êtes peintre de genre, non peintre d'histoire, et vous avez du talent, mon ami !

Vanderlen sauta au cou de Marilan : — Ah ! si j'avais reçu vos conseils !

En ce moment, l'hôtelier vint annoncer que la voiture de France attendait Albert. Celui-ci regarda Tristan, devenu tout pâle ; il aperçut une larme dans ses yeux et répondit à l'hôtelier : — Je ne pars plus, et je retiens cette chambre pour un mois.

L'hôtelier sortit en se frottant les mains, et Marilan, pressant celles de Vanderlen : — Vous acceptez mes leçons, cher élève ?

Tristan, étouffant de joie, n'eut que la force de tomber dans ses bras.

Puis ils formèrent leur grand complot contre le marquis, et se séparèrent en se disant : A demain !

III. LES LEÇONS AU GRENIER.

Il y avait dans la galerie Baucourt trois tableaux, les seuls que l'avare amateur eût songé à vendre. C'étaient : Les *Petits dessinateurs* de Scheneau, le *Chat malade*, de Watteau, et une copie du *Violon aveugle*, de Wilkie.

Le premier montre, avec une naïveté poétique, des enfants groupés autour de leur mère, et dessinant, au moyen d'une lumière projetée sur le mur, des profils de têtes humaines, de chats et de lapins. C'est l'origine du dessin, mise en action. Le second représente un chat malade, entre les bras de sa maîtresse éperdue. Un docteur à la Molière, en robe et en calotte, tâte le pouls de la bête, au risque d'un coup de griffe imminent. La scène est du plus franc comique. Dans le troisième, qui passe pour le chef-d'œuvre de Wilkie, on voit toute une famille égayée par un ménétrier aveugle. Le père fait danser un bambin sur les genoux de sa mère ; un garçon racle une casserole avec une barre de pincettes. Deux petites filles écoutent avec étonnement, et le philosophe de l'endroit observe la scène, les bras croisés derrière le dos. Toutes les qualités lilliputiennes de l'art anglais sont accumulées sur cette toile familière.

Un riche amateur, lord Melvil, avait offert à M. de Baucourt 18,000 fr. de ces trois tableaux. Le marquis, tenté pour la première fois, les avait laissés à dix mille écus, comptant acheter avec cette somme trois œuvres d'égale valeur, plus son fameux Miéris. Lord Melvil devait repasser dans un mois, — et l'avare, pour mieux le séduire, avait fait restaurer et revernir les trois toiles. Elles étaient si fraîches qu'elles semblaient peintes de la veille. De plus, afin de s'habituer à la séparation, le vieillard les avait reléguées dans un grenier de son hôtel, où il ne mettait jamais les pieds.

Or, le lendemain de l'entrevue d'Albert et de Tristan, avant que l'aube eût réveillé personne chez le marquis, un homme enveloppé d'un manteau s'introduisit par une porte du jardin ; et, sous la conduite d'un guide, non moins prudent que lui-même, se glissant par un escalier secret, arriva au grenier des trois tableaux.

Cet homme était Albert Marilan. Son guide était le jeune Vanderlen ; et tous deux trouvèrent au galetas Isabelle de Baucourt.

Mais déjà le galetas n'en était plus un. Sous la main d'une fée ingénieuse, il s'était transformé dans la nuit. La poussière dissipée, les décombres masqués adroitement, les murailles couvertes de tentures, un tapis étendu sur le plancher, le jour d'une grande fenêtre ménagé au nord, deux chevalets posés devant les trois toiles, des pinceaux, des baguettes et des couleurs, un déjeuner frugal servi sur une petite table, trois siéges attendant les convives et les travailleurs, un oiseau chantant sous une lueur de l'aurore, un vase de fleurs où perlait encore la rosée... tel était le nouvel aspect du taudis que les rats eussent dédaigné la veille...

La fée qui avait opéré ce miracle, Mlle de Baucourt, en complétait l'effet enchanteur. Albert resta en contemplation devant sa douce figure, ses yeux animés d'espérance, son sourire qui semblait le premier rayon du soleil, sa robe blanche drapée sur une taille de nymphe, et l'expression céleste avec laquelle elle lui tendit la main en disant : — Je sais tout, monsieur ! Soyez béni !

On devine le pur objet de ce mystérieux rendez-vous. Le Watteau, le Wilkie et le Scheneau étant justement dans le goût de Tristan, Albert lui avait ordonné de les copier, et venait le diriger et l'aider dans ce travail. Il en espérait d'ailleurs un résultat qu'on verra plus tard.

Toutes les mesures prises pour échapper aux soupçons du marquis, les deux artistes se mirent à l'ouvrage, et jamais ni l'un ni l'autre n'avait eu plus de cœur au pinceau. Le soleil montait à l'horizon, l'oiseau chantait, la fleur embaumait, Isabelle causait en brodant ; et Marilan découvrit qu'elle avait autant d'esprit que de beauté. En moins d'une heure, il l'aurait trop aimée, s'il eût oublié l'avenir de son élève. Bref, il se sentit tant de dévouement à l'âme, tant d'inspiration dans la tête, tant d'éloquence sur les lèvres, tant d'habileté dans la main, qu'en partageant l'humble déjeuner de ses hôtes, il se déclara le plus heureux des hommes, et il disait la vérité.

La journée entière se passa ainsi, et les jeunes gens ne comptèrent les heures qu'en l'absence d'Isabelle, qui descendait souvent pour aller vers son père... Quant à Tristan, il était censé travailler au musée de B..., où le retiendrait, croyait le marquis, un ouvrage de trente jours...

Albert se retira, la nuit, comme il était venu, et regagna chaque matin sa charmante prison. Les progrès de Tristan furent merveilleux. Les moindres paroles du maître étaient pour lui des révélations, ses moindres coups de pinceau des coups d'éperon magiques. Les trois copies revivaient d'heure en heure en face des trois originaux.

Quand il fut assuré de l'achèvement de son œuvre, Albert proposa à Tristan d'essayer un petit portrait d'Isabelle, pour la fête de M. de Baucourt, qui arrivait la semaine suivante. On juge si l'artiste et le modèle s'y prêtèrent avec joie ! En quelques jours l'ébauche devint frappante. Marilan la compléta par d'habiles retouches. Vanderlen y jeta les fleurs de son âme et de sa palette. Albert y mit enfin la dernière main du maître ; et quand il vit son élève tomber à genoux, en s'écriant : — C'est elle ! il traça, d'un pinceau léger, ces mots au bas de la toile : *Isabelle, fiancée de Tristan.*

La jeune fille sentit vivement tout ce qu'il y avait d'ingénieux dans cet appel discret aux promesses du marquis.

En effet, lorsque Tristan offrit le portrait à son oncle, celui-ci, frappé d'abord de ses progrès, ne put cacher un attendrissement paternel ; puis ouvrant ses bras aux deux jeunes gens, il leur dit avec un abandon comique : — Si lord Melvil achète mes trois tableaux, nous irons le lendemain chez le bourgmestre !

Albert, à cette nouvelle, se prit à rire de bon cœur ; et comparant les modèles aux copies, il se remit à l'ouvrage avec son élève...

— Il ne suffit pas de faire aussi bien, dit-il, il faut faire mieux que les maîtres eux-mêmes.

— Pourvu que mon oncle en convienne ! soupira Tristan en reprenant ses pinceaux...

— Ce n'est pas lui qui sera le juge, repartit Marilan ; *c'est lui qui sera le condamné !...*

Vanderlen et Isabelle ne comprirent point... Mais ils se livrèrent aveuglément à leur bon génie...

Les tableaux achevés et vernis, Albert expliqua enfin son projet... Il était si audacieux, que Tristan hésita devant l'exécution ; mais Isabelle releva son courage par un sourire qui prédisait le triomphe.

IV. — LE PRIX DU TALENT.

Il était temps que les hôtes du grenier déménageassent. Le jour même où ils restituèrent aux rats leur empire

lord Melvil annonça sa visite à M. de Baucourt, et celui-ci ordonna à son neveu de replacer dans la galerie le Watteau, le Wilkie et le Scheneau.

La rentrée de lord Melvil à l'hôtel fut solennelle à plus d'un titre. D'abord, le lord passait à bon droit pour le plus fin connaisseur des trois royaumes. Ses jugements sur la valeur des tableaux formaient loi dans toute l'Europe, et son admiration ou sa critique faisait ou défaisait la réputation des artistes. Puis, ce n'était pas à lui que le marquis eût montré sa galerie en cachette et sous une livrée d'emprunt. Non! toute la maison Baucourt était sur pied autour du personnage. La portière avait mis sa robe de noces, merveille de l'autre siècle. Trois mendiants de B..., loués à dix sous l'heure, se prélassaient dans l'antichambre sous les galons des ex-valets du marquis. Enfin, le marquis lui-même, en grande tenue, culottes courtes, habit français, souliers à boucles, jabot au vent, poudre et queue toutes fraîches, son neveu à sa droite, et sa fille à sa gauche, faisait, en vrai gentilhomme, les honneurs de l'hôtel au noble lord.

On arriva lentement aux trois tableaux qu'il s'agissait de vendre trente mille francs. Ce moment fut dramatique comme un dénoûment de théâtre. Le marquis voyait poindre à l'horizon le fameux Miéris. Isabelle et Tristan se regardaient avec anxiété. Lord Melvil braquait froidement son lorgnon sur les toiles.

— Vous les avez fait restaurer et revernir, dit-il, vous avez eu raison, elles ont beaucoup gagné... (Les trois Baucourt traissaillirent d'espérance). Seulement, je découvre une erreur que j'ai partagée avec vous. Il n'y a pas là un seul original, ce sont trois copies tout simplement. (Le marquis se récria d'épouvante... Tristan pâlit et serra la main d'Isabelle.) A ce titre, personne ne vous en offrirait plus de mille francs pièce. (Le vieillard jeta un cri de douleur, et les deux jeunes gens semblèrent défaillir.) Mais moi, qui juge les peintures sur ce qu'elles valent, continua lord Melvil, je conviens que ces copies sont supérieures aux modèles ; j'y reconnais la pensée et la main d'un talent de premier ordre, et je les achète, telles qu'elles sont, trente mille francs...

Le marquis remonta au troisième ciel, et les deux jeunes gens au sixième...

— Est-ce conclu? reprit le lord, toujours calme.

— C'est conclu! répondit M. de Baucourt, enivré.

Une heure après, Tristan avait livré à l'Anglais les trois tableaux, et revenait chez son oncle, avec vingt-quatre mille francs dans sa poche, et une petite toile sous le bras... Il ne fit qu'un bond au grenier, puis à la galerie de réserve, — et prenant la main d'Isabelle et du marquis, il montra à celui-ci, pendus au mur, le Watteau, le Wilkie et le Scheneau que le bonhomme croyait avoir vendus, plus le fameux Miéris qu'il enviait depuis si longtemps à son rival de B...

— Qu'est-ce que cela veut dire? s'écria le vieillard étourdi de surprise et de joie.

— Cela veut dire, répondit Tristan, que vos trois tableaux nous restent, et que nous avons pour rien le Miéris.

— Pour rien! Tu ne l'as donc pas acheté?

— Si, à l'instant, deux mille écus..., mais sur les trente mille francs du lord.

Le marquis ne pouvait comprendre et restait en extase:

— Le lord a donc payé sans rien recevoir?

— Il a reçu et payé les trois œuvres qu'il a estimées, comme vous, dix mille écus, et qui sont trois copies faites par votre neveu... et gendre ; — car après ce témoignage, ajouta Vanderlen en prenant la main d'Isabelle, vous ne contesterez plus mon talent et vous signerez enfin notre mariage...

Le père et l'amateur étaient *à quia*, mais non l'avare, qui balbutia encore : — Tu es un grand peintre, en effet, — mais il *nous* reste vingt-quatre mille francs.

— Il *me* reste! interrompit Tristan, car c'est bien moi qui les ai gagnés; — et ce sera la dot de ma femme, ajouta-t-il en les remettant à sa cousine, — comme le Miéris est mon présent de noces pour vous, mon beau-père!

Désarmé par ce dernier trait, le marquis réunit dans ses bras les deux fiancés, et leur donna sa bénédiction, — en convenant enfin qu'il avait fait une excellente affaire.

— Et moi aussi, s'écria Tristan, pressant et baisant les mains d'Isabelle.

— Et moi aussi! répéta derrière eux un fidèle écho.

C'était Albert Marilan, qui venait contempler son ouvrage, et qui raconta gaiement au marquis le bon tour qu'il lui avait joué.

— Jouez-m'en toujours comme cela, dit le vieillard; mon gendre et moi ne pouvons que gagner à vos leçons.

Le marquis, en effet, promit de ne plus endosser sa livrée, et Vanderlen jura de s'élever à la hauteur de son maître. Il nous reste à savoir comment tous deux accomplirent leur serment.

V. TELLE VIE, TELLE MORT.

Leur mariage célébré, Tristan et Isabelle Vanderlen prirent avec Marilan la route de Paris. Dans cette capitale de l'art et du succès, l'artiste belge arriva d'un bond au premier rang. Il exposa au Louvre, l'année suivante, trois tableaux dont Albert eût été jaloux, s'il eût pu l'être de son cher élève. Réussir à Paris, c'est triompher en Europe. Tristan revint donc en Belgique précédé d'une grande réputation, et assuré d'une fortune aussi prompte que facile ; mais occupé avant tout de son talent, il entreprit avec sa femme le voyage artistique d'Italie.

Avant de partir, Isabelle, tremblant d'abandonner son père, dont le serment d'avare ressemblait aux serments d'ivrogne, prit une excellente mesure pour garantir le vieillard contre lui-même.

Elle plaça près de lui une espèce d'intendant, chargé de tenir honorablement son ménage, de lui procurer chaque jour *bon souper, bon gîte et le reste*, le tout au moyen de l'argent qu'elle lui enverrait de mois en mois, sans autre souci que de donner des nouvelles de son maître aux voyageurs. Or, voici ce qui résulta de cette filiale précaution.

Dès les premiers jours, l'intendant, suivant son budget, commanda un bon déjeuner et un meilleur dîner. Le marquis réclama contre cette prodigalité désastreuse..., mais on lui imposa silence en parlant d'écrire à Isabelle. Isabelle était la terreur de l'avare, car s'il repoussait une douceur, elle lui en imposait deux. Le marquis se résigna donc à bien dîner durant une semaine. Mais, au bout de ce temps, l'habitude, cette seconde nature, l'emporta. Le bonhomme ne put continuer à *manger le prix d'un tableau par mois*. C'était son expression. Il se remit à la

diète pour le repos de son âme et par le calcul suivant : « — Moins je consommerai, moins l'intendant dépensera ; il lui restera des économies malgré lui-même ; ces économies me reviendront au retour de ma fille, et en les joignant aux produits de ma galerie, j'achèterai dans un an quelques nouvelles toiles ! » Là-dessus, le vieillard, qui dînait seul, mangea du pain sec, but de l'eau, fit semblant d'entamer les bons morceaux qu'on lui servait, et les renvoya régulièrement à l'office. Mais il comptait sans l'estomac de son hôte, qui était d'une capacité tout élastique. Plus le maître dînait chichement, plus l'intendant dînait copieusement ; car son économie à lui consistait à ne rien perdre. Bref, il vécut si bien des restes du marquis, qu'il engraissa dans la même proportion que l'autre maigrissait, et que, le ventre n'ayant pas plus d'yeux que d'oreilles, il ne s'aperçut pas même du dépérissement du vieillard... Après avoir absorbé chaque mois, sans le savoir, tous les poulets rôtis et tout le vin de Bordeaux, il écrivait à Isabelle que les choses allaient pour le mieux, et il digérait dans le sommeil du juste.

Il était déjà gros comme Falstaf, et son maître passait à l'état de spectre, lorsqu'il ouvrit enfin les yeux, en le



Isabelle à sa fenêtre. (Chap. I). Dessin de Tony Johannot.

voyant tomber malade... Bien vite alors, mais trop tard, il prévint Isabelle, qui ne put arriver avec son mari que pour recueillir le dernier soupir de son père.

Ainsi, le marquis de Baucourt mourut d'inanition, au milieu d'une galerie de six cent mille francs. Ce fut le prix que M. et Mme Vanderlen retirèrent de la vente de ses tableaux, non compris les cinquante meilleurs, qu'ils gardèrent dans leur hôtel restauré.

Inutile d'ajouter que Tristan est aujourd'hui un des premiers peintres de la Belgique.

Quant à lord Melvil, il n'eut point à se repentir de son marché ; en revendant, cette année, sa galerie, ses héritiers n'ont rien perdu sur les ouvrages de Tristan.

PITRE-CHEVALIER.

ÉNIGME ARTISTIQUE.

Quel est le peintre du dix-huitième siècle qui a laissé les meilleurs tableaux de nature morte et les plus vigoureux tableaux de genre, et qui a reproduit son intérieur, sa famille et sa vie dans ses propres ouvrages?

LA SCIENCE EN FAMILLE(1). — PHYSIOLOGIE.

COMMENT ON RESPIRE.

(RÉPONSE A L'ÉNIGME D'AOUT).



La chambre d'étudiant. Alfred, Fernand, Léon. Dessin de M. H. Valentin.

Une chambre d'étudiant. L'ordre dans le désordre. Interne des hôpitaux. Fernand dit le *Sage*. Horoscope en forme d'apostrophe. Un élève de l'École Polytechnique. Opinion privée de l'auteur. La pipe de l'amitié. Comme on fait son lit on se couche. Une anatomie risquée. Souvenirs du collége. Plumez les canards. Feu M. Jourdain. L'air atmosphérique. Cet excellent M. Coffinhal. Deux sœurs jumelles. Enthousiasme. Respirer, c'est vivre. Les crapauds murés. Solution de M. Duméril.

Il était une fois, rue Saint-Jacques, au septième étage, une chambre d'étudiant — une de celles dont, vingt ans plus tard, on se souvient avec délices, et dont le souvenir vous réchauffe et vous rajeunit le cœur! Elle s'élevait insoucieusement, la pauvrette, si fort au-dessus des boues et du pavé de la bonne ville, qu'on y respirait presque de l'air. De mémoire d'étudiant, on y avait même vu deux fois du soleil, à Paris, en plein quartier latin!

L'ameublement ne manquait pas de couleur locale. Il y avait d'abord le lit obligé. Du sapin, du velours et quelques clous dorés; dans les palais, c'est un trône. Quelques planches de noyer, un peu, bien peu de toile à matelas, un soupçon de laine équivoque; rue Saint-Jacques, dépar-

(1) Voyez janvier et février derniers.

tement des écoles, c'est un lit, et un lit! — ah! bah! où l'on dort que c'est une vraie bénédiction du bon Dieu! Pour s'asseoir, il y avait bien une chaise et demie pour le moins. Dans un coin, se pavanait la malle de fondation, cette malle qui est tout à la fois fauteuil, secrétaire et commode. Au centre, s'étendait à plaisir une large table, sorte d'immensité où s'entassaient, sans se confondre, les livres, les dessins, les papiers, les notes sans nombre et sans fin. Chaos admirable, désordre magnifique où tout se trouve à point, sur l'heure, comme par magie, sous la seule main du propriétaire. Pas de bibliothèque à panneaux d'acajou, montrant avec orgueil ces livres qu'on a donnés au relieur pour s'épargner de les couper; non, mais des tablettes sur tous les murs, et sur toutes les tablettes, dans tous les coins, sur la table, sur les chaises, sur la malle et sur le lit, de ces bienheureux et poudroyants bouquins arrachés avec adresse et patience à la rapacité du libraire des rues, amassés un à un avec joie, avec ravissement, avec enthousiasme. Oui, je vous l'assure, notre chambre est celle d'un étudiant de bon aloi, d'un étudiant qui étudie, d'un de ces vaillants jeunes hommes qui cherchent et qui trouvent, qui partent d'en haut pour arriver en bas, du septième au premier! Alfred, en effet, s'était dit et se répétait sans cesse, soir et matin, que Portal, Richerand, Boyer, Dupuytren et tant d'autres, non moins glorieux et plus modernes, avaient débuté par le ciel de l'étudiant, et il venait de forcer au concours cette barrière de l'avenir médical qu'on appelle l'internat. L'internat! Vous le savez bien, vous tous aujourd'hui membres de l'Institut et professeurs de l'École, vous qui, entassant veilles sur veilles, avez grandi de succès en succès; cette première victoire, qui exalte et enivre un cœur vierge encore et plein d'illusions, c'est la plus belle et la plus douce; et, tenez, rien qu'en pensant à ce premier triomphe de vos plus jeunes années, voilà déjà les larmes qui roulent dans vos yeux!

Alfred était donc interne des hôpitaux, et il sentait, le brave et digne jeune homme, que c'était là, non point une fin, mais bien un commencement. Il venait de s'asseoir à sa table, écrivant à sa famille la nouvelle qui devait, en un instant, payer les lourds sacrifices de pénibles années, quand tout à coup la porte, violemment heurtée, s'ouvrit avec fracas. Un jeune homme à la fine moustache élégamment relevée, à l'œil hardi, à la mine éveillée, s'arrêta sur le seuil:

— Salut! voilà, c'est lui! s'écria-t-il. Je suis Fernand dit le Sage, Fernand le légiste, Fernand l'éloquent, et, comme le chœur antique, je dirai d'abord ce qui m'amène.

Et Fernand dit le Sage, faisant trois pas solennels vers la table, laissa majestueusement tomber sa droite sur l'épaule de son ami, qui écrivait toujours.

— Alfred, reprit-il, vous êtes digne de moi! de moi qui, bientôt le défenseur de la veuve et l'appui de l'orphelin, l'heureux émule de Barthole et de Cujas, que je n'ai jamais lus, le continuateur de ce que l'École de droit a jamais professé et professe encore de beau et d'ennuyeux, daigne tirer votre horoscope et n'hésite point à vous dire: *tu Hippocrates eris!*

— Merci, dit Alfred, essayant de se lever.

— Pas encore, continua Fernand en le forçant de se rasseoir. J'ai préparé mon improvisation, tu vas me faire manquer mes effets.

S'avançant alors de trois pas dans la chambre, il embrasse d'un regard les livres qu'on y voit partout:

— O vous les bien-aimés, dit-il, vous qui avez décuplé ses forces et soutenu son courage; vous, ces vieux de la vieille qu'on rajeunit sans crier gare chez les libraires d'aujourd'hui; vous enfin sans qui la vie ne serait qu'un examen perpétuel semé de perpétuelles boules noires; bouquins, mes petits chéris, je vous salue et vous remercie. — Voillà! le tour est fait, et maintenant que je descends du Capitole en rendant grâce aux dieux, à moi le calumet de l'amitié. Alfred le Grand, passe-moi une pipe, que je cause.

Au quartier Saint-Jacques, on ne cause pas toujours quand on fume, mais on fume toujours quand on cause.

Alfred se levait en souriant, quand un second visiteur se présenta sur le seuil de la porte restée ouverte. C'était un jeune homme revêtu du glorieux uniforme de l'École Polytechnique. Il entra vivement et, sans rien dire, se jeta dans les bras d'Alfred. Il y a, selon moi, quelque chose de touchant à cette étreinte de deux jeunes gens dans les bras l'un de l'autre; ce n'est point, en effet, quand elle est donnée et reçue sérieusement, une caresse banale et frivole; c'est presque toujours l'indice d'une émotion profonde et d'un sentiment vrai.

— Merci, mon bon Léon, dit Alfred ému; je suis sensible à la part que vous prenez tous deux au bonheur qui m'arrive.

— C'est du bonheur pour nous aussi, répondit Léon; car de ce concours tu peux vraiment dater l'avenir. Bonjour, Fernand dit le Sage, continua-t-il en tendant la main à notre avocat de tout à l'heure; es-tu toujours aussi fou? Ne crains-tu pas que ta robe noire ne déteigne un jour sur ta joyeuse humeur?

— Bonjour, enfant de Minerve, dit Fernand, serrant cordialement la main qu'on lui offrait. Je crains seulement deux choses: qu'il n'y ait plus de veuves et d'orphelins quand je ferai au public l'honneur de plaider devant lui, et qu'Alfred, qui n'est par trop mal dans ses meubles pourtant, n'ait pas à nous offrir à chacun la pipe de l'amitié.

Et le temps qu'Alfred s'occupait à remplir ce devoir de l'hospitalité, Fernand s'était jeté sur le lit, et, dans une pose qui, sans être précisément académique ou commode, est bien connue toutefois au quartier des Ecoles, il amena brusquement traversin et oreiller sous sa tête, et appliqua ses jambes à la muraille.

Léon s'était débarrassé de son chapeau et de son épée, et prenait position sur la malle, transformée pour la circonstance en fauteuil.

— Fernand, dit Alfred, en donnant à son ami le meuble demandé, tu es un sybarite; tu as inventé une pose orientale, qui ne manque pas d'originalité, à coup sûr; mais, comme tu es mon hôte, je dois te prévenir qu'en fumant ainsi tu cours le simple danger d'étouffer. Ce serait un malheur irréparable, pour moi d'abord, ensuite et surtout pour la veuve et l'orphelin qui t'attendent.

— Quel danger y a-t-il à ce qu'un peu de fumée passe du pharynx à la trachée?

— Malheureux! tu veux dire du larynx; le pharynx, c'est l'arrière-bouche; le larynx, c'est l'organe de la voix, qui se trouve à la partie supérieure de la trachée.

— Va pour le larynx, si le ministère public ne s'y oppose pas. Et Fernand aspira bruyamment quelques bouffées de tabac.

— Vois-tu, Fernand, dit Léon, si le tabac passait de la trachée dans tes plèvres, tu gagnerais une pleurésie.

— Ami, reprit Alfred, la fumée qui serait dans la trachée de cet honnête homme ne pourrait passer dans ses

plèvres ; la configuration normale de l'appareil pulmonaire s'y oppose.

— Bien tapé ! s'écria Fernand. Avez-vous vu cet oiseau de Minerve qui veut me donner une pleurésie ? Tu ne sais donc pas, mon bonhomme, que la trachée ne se termine pas par les plèvres, mais bien par les vésicules pulmonaires, comme je l'ai entendu dire l'autre jour à notre Esculape ?

— La trachée se termine par les bronches, les bronches par les vésicules pulmonaires, prononça gravement Alfred.

— Ah ça ! on ne pourra donc pas placer une parole ! reprit Fernand ; je demande qu'Hippocrate prenne une bonne fois ses conclusions ; qu'il nous dise comment tout ce système-là est définitivement bâclé ; qu'on sache à quoi s'en tenir, qu'on ne s'embrasse pas et que ça finisse.

— N'aie pas peur, Fernand, j'ai fini sans commencer.

— Pourquoi ne pas nous raconter la chose, mon cher Alfred ? dit Léon ; où serait le mal, de nous instruire un peu, au lieu d'écouter ce bavard de Fernand ? Pour ma part, je n'aime rien tant qu'entrevoir avec toi les magnifiques mystères de notre organisation, et l'histoire naturelle qu'on nous apprenait pendant nos bonnes années de collége...

— Arrêtez ! s'écria Fernand, vous manquez de respect à la Cour ! Nos bonnes années de collége !... je ne souffrirai pas qu'on parle du collége... J'y ai passé dix ans de ma vie, moi, monsieur, et je suis bien aise de vous dire qu'il n'y a que ceux qui n'y ont pas été qui le regrettent, entendez-vous, avec vos bonnes années de collége ?

— Là, là ! mon bon, reprit Léon, calme-toi, tu vas déchirer ta robe. Je dis seulement que j'aimerais savoir au juste comment, avec quoi l'on respire.

— A la bonne heure, dit Fernand, l'explication étant franche et loyale de part et d'autre, l'affaire n'aura pas de suites... Tu peux faire plumer les canards, mon petit ! Donc, c'est bien, *concedo ;* quoique avocat, j'écouterai... Mais entendons-nous ; des faits, pas de paroles inutiles ; je ne laisserai pas manger mon patrimoine, savez-vous ?

— Eh bien ! mes bons amis, puisque vous avez quelques instants à perdre avec moi, j'essayerai de vous esquisser rapidement comment on respire. Fernand, qui est un animal... raisonnable, un homme enfin, me paraît s'en douter. Ce qu'on respire, c'est l'air atmosphérique.

Fernand se souleva brusquement sur le lit, et regardant Alfred d'un air d'admiration profonde :

— Je ne l'avais jamais dit, exclama-t-il, mais, sur ma parole d'honneur, je l'avais toujours pensé... C'est l'air atmosphérique ! Ah ! comme dirait feu M. Jourdain, la belle chose que de savoir quelque chose... C'est l'air atmosphérique !... Mais, un instant, il faut ici qu'il y en ait pour tout le monde... Je donne la parole sur l'air atmosphérique au petit gros, là-bas, sur la malle, celui qui est habillé en gendarme. La Cour aurait pour agréable, mon cher Newton, que vous voulussiez bien ne pas parler du tout de votre binôme.... On vous demande peu d'$a+b$ et point d'$a-b$, si c'est possible toutefois à un x de votre force. Enfin, je vous prie, et, au besoin, je vous requiers de simplifier vos formules.

— Si M. le président consent à se taire, dit Léon en s'inclinant, je répondrai que l'air atmosphérique consiste essentiellement en un mélange d'oxygène et d'azote, dans des proportions partout sensiblement les mêmes. J'y ajouterai très-peu de gaz acide carbonique et une quantité variable de vapeur d'eau, plus un tantinet de gaz ou vapeurs provenant de la décomposition des matières animales et végétales.

— Tiens ! j'en ajoute encore à ton air atmosphérique, dit Fernand, avec le caporal d'Alfred, ou autrement dit pour le français, avec le nicotiana tabacum de mon ami.

— Pour ne pas manquer de procédés envers la Cour, reprit en riant Léon, je crois devoir passer sous silence ceux qui servent à déterminer exactement la composition de l'air. C'était encore, vous le savez, pour la fin du dix-huitième siècle, un des quatre éléments. Notre illustre et malheureux Lavoisier a prouvé le premier que c'était, au contraire, un mélange de deux gaz, doués de propriétés différentes. Nul ne peut savoir ce que l'avenir réservait de découvertes à son génie ; mais cet honnête M. Coffinhal en a décidé autrement. Il pensait, l'excellent homme, que la République n'avait besoin ni de chimistes ni de savants !... On m'a prié d'être court ; ma foi ! l'occasion est belle, je m'arrête et vous livre, sans plus ample informé, la matière première de la respiration.

— Fils d'Apollon, mon bon, vous avez la parole, cria Fernand.

— Disciple de Thémis, j'obéis, dit Alfred. L'étude de la respiration, mes chers amis, est unie d'une manière intime à celle de la circulation. Qu'on commence par celle-ci ou celle-là, en apprenant l'une, on regrette de ne pas savoir déjà l'autre. La respiration, en effet, c'est la fonction qui vivifie le suc nutritif des êtres vivants. Or, le suc nutritif, chez l'homme, c'est le sang ; l'itinéraire du sang, c'est la circulation. Vous voyez d'ici la parenté, j'imagine. Tout ce qui a une existence quelconque dans la nature, respire. Respirer, c'est la loi primordiale, essentielle. La création est non-seulement un tout sublime, admirable dans ses parties diverses, mais encore parfaitement harmonique et régulier dans son ensemble. A mon sens, dans mon pauvre jugement, tout, dans ce bas monde, est formé sur le même type, coulé dans le même moule ; tout se lie, tout se tient. Il n'y a de différence que du plus au moins, et si parfois la filiation nous échappe, c'est que nos organes ne sont pas assez sensibles et que nous ne sommes pas suffisamment doués pour l'apercevoir. Ah ! mes amis, vous ne sauriez croire dans quelle admiration, dans quel enthousiasme vous jette l'étude de ces merveilleux phénomènes ! Pour moi, quand mon scalpel infatigable me révèle dans la mort les secrets de la vie ; quand, l'œil au microscope, je sens mon intelligence s'ouvrir peu à peu et s'initier à ces éblouissants mystères de l'organisme, j'éprouve une transformation subite, complète ; mon pouls bat plus vite, plus fort ; ma pensée s'élargit ; mes livres, mes bons livres, ces fidèles amis, me font leurs plus douces caresses ; ma pauvre chambre enfin s'illumine, et je me sens comme ravi, transporté au septième ciel de l'extase !

— *Sic itur ad astra !* murmura doucement Fernand.

— L'enthousiasme, dit Léon, est la vertu des cœurs jeunes et forts.

— Pardon, reprit Alfred, se remettant d'une de ces émotions passagères que décèlent seulement des yeux légèrement humides ; je vous le disais, amis, l'homme, le ciron, la plante, c'est la même chose, c'est tout un. Pour l'homme, le ciron, la plante, respirer, c'est vivre ; cesser de respirer, c'est mourir.

— Mais, interrompit Léon, comment expliquer que des crapauds, par exemple, aient vécu longues années, enterrés qu'ils étaient dans des troncs d'arbre, dans des blocs calcaires ? Ils vivaient, et pourtant, tu l'avoueras, ils ne respiraient pas.

Erreur, mon ami, reprit vivement Alfred ; ils vivaient, donc ils respiraient. W. Edwards a constaté qu'empri-

sonnés dans des boîtes bien fermées, même dans une couche de plâtre moulée sur eux, ils respirent, grâce à l'air contenu entre eux et l'enveloppe, grâce à sa pénétration au travers des pores de celle-ci. Il a fait plus, il l'a prouvé. Les murant ainsi de toutes parts, il les plongeait dans du mercure pour intercepter l'air, et ils mouraient en peu de temps.

— J'aime assez l'explication d'Edwards, dit Fernand, mais je préfère de beaucoup celle que M. Duméril a récemment développée à l'Institut, à propos de cet intéressant crapaud trouvé vivant dans un silex.

— Et qu'a-t-il dit? demanda curieusement Léon.

— Qu'il n'en savait rien ; et ça me va assez cette explication-là.

— La sagesse, mons Fernand, consiste à s'abstenir dans le doute, et sache-le bien, en matière d'instruction, il n'y a que ceux qui savent qui doutent. Donc, je le redis encore, toute matière vivante respire. L'élément premier de la respiration, le type, si vous voulez, de l'appareil respirateur, c'est une membrane organique capable de tamiser l'air extérieur et de l'adresser à sa destination. Plus l'animal est parfait, plus la membrane est complète; cher Fernand, par exemple...

— Avocat, dit Fernand, vous abusez du droit de la défense. Voilà deux fois déjà que vous m'appelez animal.

II. Appareil respiratoire. Plantes. Mollusques. Insectes. Un grand chasseur devant les dytiques. Poissons. Serpents. Jamais en France l'Anglais ne régnera. Les os creux. Poumons de l'homme. Trachée, bronches, la plèvre, le thorax. Les anges en corset. Indignation perdue. Phénomènes chimiques. Le robinet de Bichat. Théorie de Lavoisier. Les grenouilles savent la physiologie. Magnus. Mayer. Lenning. Théorie de la respiration. Se méfier des filets de chevreuil de Flicotteau.

— Eh bien, chez les animaux supérieurs, en exceptant Fernand, reprit Alfred, le sang, le suc nutritif est spécial; il faut bien qu'il y ait aussi un ordre spécial de vaisseaux, et comme les deux fonctions de respiration et de circulation sont indispensables l'un à l'autre, comme par conséquent la respiration doit agir sur le sang dont le rôle est immense, il faut que l'appareil respiratoire soit spécial également, d'une texture très-complexe, d'une délicatesse infinie.

Deux mots d'abord des plantes. Ici il n'y a pas de sang à revivifier par l'air atmosphérique, mais il y a la sève qui, montant des racines, arrive dans les feuilles, s'y imbibe d'air, en absorbe l'acide carbonique, le décompose sous l'influence de la lumière solaire, retient le carbone, un peu d'oxygène et se convertit en suc essentiellement nutritif. Les conduits aérifères présentent dans la feuille un orifice, une bouche, un stomate enfin. Ils existent indifféremment aux deux surfaces des feuilles dans les plantes herbacées, le plus ordinairement à la face inférieure dans les arbres; à la face supérieure dans les feuilles étalées à la surface des eaux, chez cette belle famille des nymphéacées, par exemple. Mais venons à ce qui possède une existence plus palpable en quelque sorte. Remontons ensemble les différents degrés de l'échelle animale.

— Quel casse-cou! grogna Fernand.

— Procédons du simple au composé. Nous trouvons d'abord ces êtres équivoques qui vivent, il est vrai, mais ne sentent pas la vie, chez eux uniquement à l'état d'ébauche. Ils respirent seulement par la peau.

— C'est bien assez bon pour de pareils drôles, dit Fernand.

Plus loin, les espèces plus avancées dans la civilisation physiologique, si vous me permettez cette expression un peu ambitieuse, ont en réserve une partie de la membrane tégumentaire qui, plus spécialement destinée à l'air, se modifie en ce point et s'approprie à l'usage en question. Viennent alors les insectes ayant les premiers une respiration proprement dite. Leurs trachées, c'est-à-dire, ces petits tubes s'ouvrant à l'extérieur par des orifices qu'on appelle stigmates, s'irradiant dans la profondeur des organes, y portent l'air et disséminent ainsi la respiration.

— Mais, dit Léon, ceux qui vivent dans l'eau vont se noyer. Leurs trachées s'empliront d'eau et point d'air.

— En voilà une idée! s'exclama Fernand. Tu n'as donc jamais été, dans tes bonnes années de collége, à la chasse des dytiques? Tu ne les as donc pas vus venir à la surface de l'eau? et pourquoi y viendraient-ils, s'il vous plaît, si ce n'est pour prendre l'air?

— Fernand, ce grand chasseur devant les dytiques, a raison pour ce qui les concerne, répliqua doucement Alfred. Quant aux autres, leurs trachées ne prennent que l'air dont elles ont besoin; et d'ailleurs, mes amis, comme l'a si bien reconnu Garo, l'homme à la citrouille, Dieu fait bien ce qu'il fait. Aussi, aux êtres dont tu parles, Léon, il a donné des éminences, des parties saillantes, ces branchies qui flottent dans l'eau ambiante pour y puiser l'air, le bienfaiteur indispensable. On dirait même que ces appendices qui, dans les gastéropodes et quelques autres mollusques, affectent des formes variées souvent très élégantes, sont pourvus d'une sorte d'intelligence, car dans certaines espèces ils offrent une propriété bizarre. Détachés accidentellement de l'animal, ils nagent pour ainsi dire quelque temps, entraînés qu'ils sont par les mouvements de leurs cils vibratiles.

Le plus ordinairement en dehors dans les animaux inférieurs, ces organes, à mesure qu'ils s'élèvent dans la série zoologique, sont logés dans une cavité protectrice, disposée de telle façon que l'eau puisse entrer, sortir et se renouveler facilement. Les branchies des poissons sont placées derrière la tête. L'eau reçue dans la bouche passe de l'arrière-gorge dans la cavité branchiale et ressort par les fentes extérieures. Sur chaque arc osseux de la branchie s'applique, comme les dents d'un peigne, une double rangée de lamelles lancéolées. Chacune d'elles fournit d'autres feuillets transversaux plus petits.

Les reptiles ont des poumons seulement pour la forme. Les serpents n'en possèdent qu'un seul, longue poche dont le haut a des parois vésiculaires, tandis que le bas est une sorte de réservoir rempli d'air. Cet air est employé pendant le temps que l'animal met à avaler sa proie, car alors sa trachée s'est oblitérée. Tout ceci peut se voir dans le musée de John Hunter, musée qui a été longtemps unique en son genre, mais dont, grâce aux musées Dupuytren, Orfila, nous n'avons plus à être jaloux maintenant.

— Jamais, jamais en France, jamais l'Anglais ne régnera, chantonna Fernand.

— Les poumons des oiseaux présentent une disposition merveilleuse, poursuivit Alfred. A leur surface sont des ouvertures par lesquelles l'air passe de leur intérieur dans de grandes cellules situées autour du péricarde et entre les viscères du bas-ventre, de manière qu'on peut souffler ces cellules en poussant de l'air par la trachée. Ce n'est pas tout. Ce système de poumons annexés de cellules aériennes suffit aux oiseaux lourds, à ceux qui aiment assez la terre pour ne s'en séparer qu'à regret. Mais il faut autre chose aux oiseaux énergiques, aux fins

voiliers, à ceux qui prennent orgueilleusement, à tire d'ailes, possession des plaines incommensurables de l'éther, à l'épervier, à l'aigle; et cet aigle, par exemple, ce roi des airs à la puissante envergure, lui dont les ailes étendues tiennent une si large place en se dessinant sur la nue, qu'il lui manque une disposition toute spéciale; ce roi, dis-je, semble prêt à tomber à plat-ventre sur le sol comme un très-humble et tout vulgaire poulet. Mais, rassurez-vous, j'aime à le répéter, Dieu fait bien ce qu'il fait, et le noble animal peut rester, commander sans crainte dans son empire des airs; ses os : sternum, côtes et vertèbres, sont percés d'innombrables cellules. Son humérus, son fémur sont creusés en un vaste canal; l'air pourra les pénétrer et leur communiquer ainsi une légèreté spécifique plus grande. Il n'est pas jusqu'aux plumes elles-mêmes qui ne contiennent une quantité d'air notable.

Arrivés enfin aux organes respiratoires de l'homme, nous trouvons d'abord deux poumons, instruments essentiels de la respiration; puis un conduit qui les mettant en rapport avec l'air extérieur, suivant ses parties différentes, reçoit différents noms : bronches, trachée, larynx, pharynx et fosses nasales (c'est simplement comme auxiliaire que la cavité buccale peut livrer passage à l'air); en dernière analyse enfin, une boîte osseuse, protectrice, le thorax.



Le soufflet de M. Magendie. Dessin de M. H. Valentin.

Situés dans la poitrine, sur les côtés du cœur, les poumons ont la forme d'un cône peu régulier, profondément excavé en dedans. Ce sont des corps spongieux ou vésiculeux, de couleur généralement grisâtre azurée. Leurs vésicules, si vous autorisez une comparaison qui, pour grossière qu'elle soit, n'est cependant pas sans justesse, leurs vésicules, dis-je, sont comme de petits grains de raisin accolés l'un à l'autre et communiquant entre eux. Les parois de l'espèce de carrefour qui résulte de toutes ces communications, se continuent avec les ramifications ultimes des bronches. En remontant de la circonférence au centre de l'organe, nous voyons les ramifications bronchiques s'accroître en volume, puis former de gros troncs, lesquels se réunissent encore pour constituer ce qu'on appelle, à proprement parler, les bronches. Ces dernières sont les branches de bifurcation inférieure de la trachée, ce tronc commun des canaux aérifères du poumon, qui s'élève tout droit, côtoyant la colonne vertébrale jusqu'au larynx, lequel constitue sa partie supérieure et son point de départ.

Mais tout ce tissu pulmonaire qui fonctionne incessam-

ment, va se heurter contre les surfaces osseuses destinées à le protéger. Il va s'user à la longue, se détruire. Il faudrait, pour bien faire, un artifice de structure qui pût parer à cet inconvénient. Rassurez-vous, tout est prévu; il existe, c'est la plèvre.

La plèvre est une membrane séreuse, par conséquent glissante. C'est un sac sans ouverture, dont la surface interne exhale et absorbe constamment de la sérosité. Elle s'étend, d'une part, sur toute la périphérie du poumon, et d'autre part, tapisse les parois thoraciques, en haut, en bas, en avant, en arrière, partout, de telle sorte que, distendu à moitié ou distendu tout à fait, le poumon n'éprouvera jamais dans ses mouvements de va-et-vient, de résistance ou d'arrêt. Il glissera toujours.

Reste à décrire maintenant la charpente protectrice, ce que nous avons appelé tout à l'heure le thorax. Il y a d'abord deux poutres de soutènement pour ainsi dire. En avant, le sternum, os plat et large; en arrière, la colonne vertébrale, cordon osseux, gros et long, qui recèle la moelle épinière. Sur ces deux poutres s'arcboutent de chaque côté des arcs osseux et aplatis, les côtes. Mais je vous vois venir. Ces os, allez-vous dire, sont rigides et inflexibles, et lorsque le poumon tendra vers son maximum de développement, ils lui opposeront une barrière infranchissable. Oh! non pas. Dans la machine humaine, tout est trop bien combiné, tout est trop à sa place. Les sept premières côtes seulement s'attacheront en avant directement au sternum, et encore par l'intermédiaire d'un cartilage pourvu d'une élasticité donnée. Les trois suivantes n'iront plus droit au sternum, elles y remonteront indirectement, s'appuyant sur un arc cartilagineux approprié. Quant aux deux dernières, elles auront une extrémité libre, flottante. L'œuvre est splendide, assurément.

Si vous regardez une poitrine humaine dont les épaules sont sur la même ligne, les bras pendants vers la ceinture, vous constatez la forme d'un cône dont la base est en haut et le sommet en bas. Mais il y a longtemps qu'on l'a dit, mes amis, il ne faut pas se fier aux apparences. Regardez à deux fois, avec les vues de l'esprit, comme il convient d'ailleurs de regarder pour voir; enlevez par la pensée les parties charnues qui vous gênent, et vous constaterez alors que le thorax représente un cône inverse à celui de tout à l'heure, c'est-à-dire un cône dont le sommet est en haut et la base en bas. Or, les pauvres femmes s'y sont grossièrement trompées, elles n'ont regardé que l'enveloppe extérieure, et sans penser que le mieux pouvait devenir l'ennemi du bien, elles ont fait un type de beauté de ce qui en réalité n'est qu'une difformité.

— Oh! les femmes sont des anges, dit Fernand.

— Certainement, reprit Alfred, mais des anges en corset. Et qu'est-ce qu'un corset, si ce n'est l'appareil le plus absurde et le plus ridicule auquel l'usage et la mode, ce couple tyrannique, forcent les pauvres femmes de se plier? Toute bâtisse a ses charpentes, n'est-ce pas? eh bien! tout corset doit avoir ses baleines, son busc, qui prend prétexte d'appuyer, de soutenir le sternum, et l'enfonce un peu tous les jours; coupe en deux l'estomac, sans égards pour la respiration, sans pitié pour la digestion. En revanche, et comme compensation sans doute, sur la colonne vertébrale, ce qui signifie presque sur cet appareil médullaire si délicat, d'où émergent tous les gros troncs nerveux qui vont distribuer aux membres le mouvement et le sentiment, c'est-à-dire la vie; sur cette colonne vertébrale, dis-je, pèse un lacet, qui ne serre jamais assez fort; un lacet qu'on tire à trois fois, encore, toujours, jusqu'à ce que la taille se réduise et s'affine, jusqu'à ce que le premier nigaud venu soit en droit de vous dire:

— Sur mon honneur, votre taille est charmante! ravissante, sur ma parole! à prendre entre deux doigts!... Imbécile, ignorant, stupide, va! Tu ne vois donc pas qu'elle t'écoute avec avidité, cette malheureuse jeune fille? Tu ne sais donc pas qu'avec tes sots éloges tu contribues à la tuer un peu, tous les jours?

En effet, mes amis, vous le savez à cette heure aussi bien que moi, le thorax représente la moitié supérieure d'un baril: vient alors le corset, qui prend la base, la serre, l'étreint, jusqu'à ce que de cette moitié de baril il ait fait un baril tout entier. Et les poumons, double cône spongieux, dont la base est également en bas, comprimés, étouffés dans cet impitoyable étau, comme ils vont se distendre à leur aise! Et pourtant nous l'avons assez dit, respirer, c'est pour toute créature animée la loi primordiale, essentielle; mais, fi donc! est-ce que la femme a besoin de respirer? Allons, allons, une charpente de baleines et d'acier, de la toile la plus solide, la plus résistante qu'on puisse trouver, cinq aunes de lacet, et non pas vingt œillets, mais vingt poulies de renvoi pour doubler, décupler, centupler les forces qui doivent mater la vie!... Serrez bien, serrez fort, serrez toujours... A la bonne heure, les poumons ne respirent plus qu'à demi... Serrez encore, vous dis-je... C'est bon; le cœur bat plus vite et fait double besogne; le foie, cet énorme viscère, est chassé de haut en bas, et de haut en bas également chasse la masse intestinale, qui chassera les reins à son tour. C'est très-bien; qui vivra verra... Et, pour prix de toutes ses souffrances, de toutes ses tortures, de tout son courage, la pauvre femme croit avoir une difformité de moins; elle n'a pas même une grâce de plus!

— Quelle sainte indignation, mon ami! dit Léon.

— Eh! mon cher, reprit Alfred, c'est que nul ne sait cela mieux que nous qui, à chaque jour, à chaque heure de notre pénible sacerdoce, voyons la nature en déshabillé. Ces palpitations de cœur qui brisent la poitrine, d'où viennent-elles le plus souvent? de l'abus du corset. Ces malaises, ces angoisses de l'estomac? de l'abus du corset. Cette phthisie pulmonaire enfin qui, frappant en aveugle et à coups redoublés, décime comme de préférence une malheureuse moitié du genre humain? de l'abus du corset. Et nous, les grands-prêtres de la santé publique, nous avons beau crier, tonner, foudroyer, excommunier l'indigne, la mère nous rit au nez et n'en prescrit pas moins le corset à sa fille!

Enfin, que voulez-vous, puisque ainsi va le monde, laissons-le aller, et passons à l'étude des divers phénomènes qui constituent l'ensemble de la respiration. Voici comment ils se succèdent: besoins de l'inspiration, mouvements inspirateurs, action locale chimique, modifiant l'air et le sang; besoin de l'expiration, mouvements expirateurs. La sensation irrésistible de l'inspiration et de l'expiration est une sensation interne, se renouvelant plus impérieusement et plus vite que les autres. Si un homme bien portant reste deux ou trois minutes sans la satisfaire, la mort arrive ordinairement. Chez les mammifères et les oiseaux, l'air pénètre dans le poumon parce qu'il y est attiré par le vide qu'effectue la dilatation de la poitrine. Mais pour que ceci ait lieu, il faut une cage osseuse complète et mobile; complète pour résister au poids de l'atmosphère quand le vide se fait; mobile, pour opérer la dilatation ou le rétrécissement de la cavité thoracique. Les animaux dont le thorax ne réunit pas ces deux conditions font entrer l'air dans leurs poumons par un mécanisme

différent; les grenouilles, les reptiles, les tortues ne font point d'inspiration, c'est par la déglutition que l'air s'introduit dans leurs organes respiratoires; aussi le meilleur moyen d'asphyxier une grenouille dans l'air, c'est de lui tenir la bouche ouverte.

— Pour ma part, à force de me taire, gronda sourdement Fernand, voilà si longtemps que je la tiens fermée, que je serai bientôt comme la grenouille à qui on la tient ouverte.

Chez l'homme, la poitrine se dilate suivant tous ses diamètres, vertical, antéro-postérieur, transverse, et différents muscles servent à produire ces différents effets. L'action de ceux qui remplissent les espaces costaux a été singulièrement controversée. Les noms les plus vénérables protégent mainte opinion contradictoire, mais de nouvelles observations faites par MM. Beau et Maissiat, on peut conclure que les intercostaux, tant internes qu'externes, sont expirateurs avec la mission toutefois, non-seulement de rapprocher les côtes, mais de former une paroi rigide qui résiste efficacement à l'impulsion excentrique des organes respirateurs.

Donc, la poitrine se dilatant, les poumons suivent les parois thoraciques, glissent sur elles et se dilatent à leur tour; l'air des vésicules se raréfie; l'air des bronches passe dans les vésicules; l'air de la trachée dans les bronches, l'air du larynx dans la trachée. Il y a consécutivement appel de l'air de la bouche ou du nez, enfin, de proche en proche, appel de l'air extérieur.

Deux mots seulement des phénomènes chimiques. La quantité de l'air expiré est moindre que celle de l'air inspiré; la différence est de cinq à huit pouces cubes par minute. Nous rejetons dans l'atmosphère de l'acide carbonique et de la vapeur d'eau; on a dit que cette dernière venait des extrémités des artères pulmonaires. M. Magendie a démontré que le poumon n'en est pas seul la source. Ainsi, ouvrant la trachée d'un animal, il y adapte un soufflet qui chasse de l'air sec de bas en haut. Cet air sec revient par la bouche, chargé de vapeur d'eau. Le poumon exhale aussi diverses substances contenues dans le sang, musc, alcool, etc. C'est ainsi qu'après une orgie l'haleine, en dépit des gargarismes, reste alcoolique jusqu'à ce que le sang se soit débarrassé de l'alcool qu'il a reçu. M. Magendie a injecté dans les veines d'un animal du phosphore mêlé à de l'huile; dans l'obscurité, l'haleine de cet animal était lumineuse.

Fernand fit un soubresaut et d'un bond se trouva sur ses pieds.

— Ah ça! mais les jambes m'en tombent, dit-il. Tout à l'heure tu ouvres simplement la trachée d'un animal, et maintenant tu lui injectes du phosphore dans les veines? Tu me fais frissonner jusque dans les crocs de ma moustache.

— Que veux-tu, Fernand, la science est impitoyable. Quant à moi, les vivisections ne sont pas mon fait, je l'avoue, mais ceux qui les pratiquent le font sans cruauté, sois-en sûr; et je ne puis les blâmer, car le but final de toutes ces expériences, c'est la connaissance de la vie, c'est-à-dire la santé de l'homme. Calme-toi donc et laisse-moi poursuivre. La modification chimique principale résultant de la respiration, c'est celle qui se produit sur le sang. Le sang, des cavités droites du cœur, est porté dans les poumons par l'artère pulmonaire pour subir le phénomène de l'hématose, ou si mieux vous aimez, pour acquérir de nouveau les qualités que, dans le trajet qu'il vient de faire, il a dépensées à nourrir les organes. Il est en ce moment mélangé de sang veineux, de chyle et de lymphe. Dans le poumon, au contact de l'air atmosphérique, sous son action directe, il se purifie, se régénère; la quantité de ses globules augmente, sa couleur devient rutilante, sa température s'élève d'un degré environ, sa densité s'accroît; enfin il s'est revivifié, il est prêt de nouveau pour son rôle essentiellement nutritif. C'est à partir des capillaires pulmonaires que commence la transformation du sang veineux en sang artériel, et pour ne pas charger exclusivement le caractère de M. Magendie aux yeux du très-sensible Fernand, j'emprunterai une expérience à Bichat:

Après avoir adapté à la trachée d'un animal un robinet qui permet ou intercepte le passage de l'air, il ouvre une artère carotide primitive. Tant que la respiration s'effectue, c'est du sang artériel qui s'écoule; il ferme le robinet, la respiration est suspendue et, en quelques secondes, c'est du sang veineux qui sort par la carotide. C'est dans le poumon instantanément que le sang, de noir qu'il était, devient rouge.

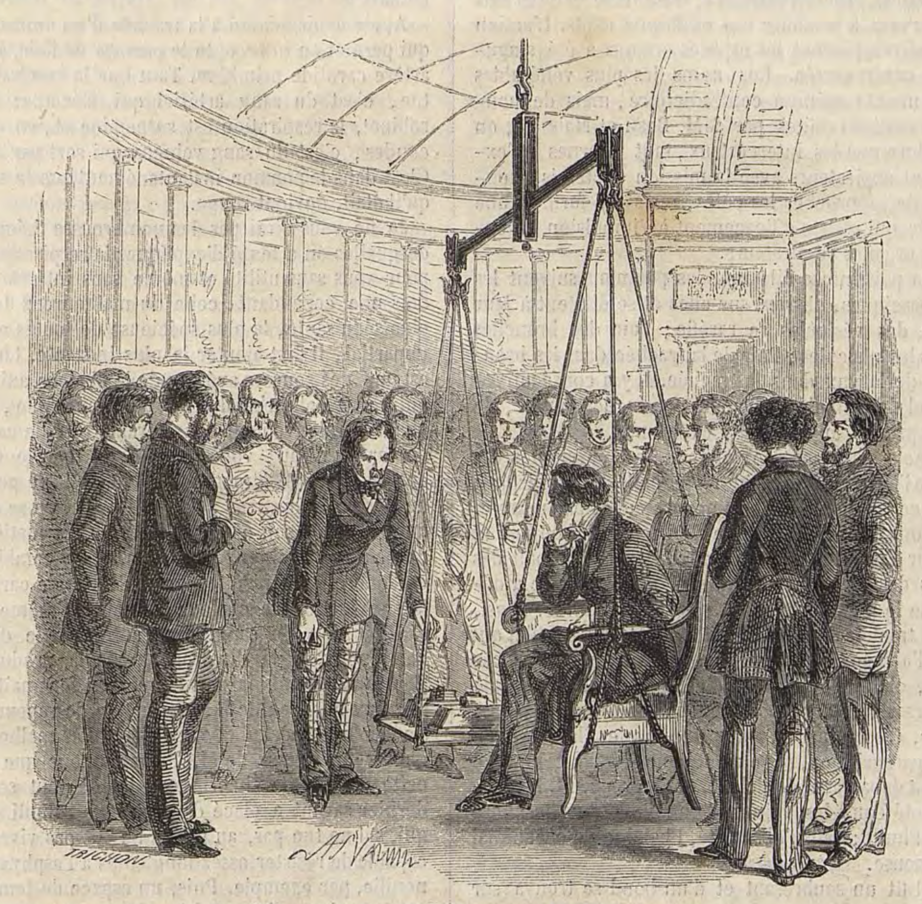
Je ne vous dirai pas les nombreuses théories à l'aide desquelles on a tenté d'expliquer la respiration; ce serait pour vous sans utilité et même sans intérêt. Je vous en dois une cependant, celle du malheureux Lavoisier, la plus séduisante, la plus spécieuse de toutes et, pour être impartial, il faut ajouter la plus inexacte. La respiration est une des sources avérées de la chaleur animale. L'être qui respire absorbe de l'air atmosphérique, rejette une quantité relativement considérable d'acide carbonique et de vapeur d'eau; voilà les faits, la théorie de Lavoisier en rend compte à merveille. Pour lui, le poumon serait un véritable fourneau: l'air qui y pénètre se décompose; une partie de son oxygène agit sur les matières organiques du sang veineux, les brûle, et, se combinant avec le carbone qui en résulte, forme de l'acide carbonique; de là, production de chaleur animale en même temps que régénération du sang. Une autre partie d'oxygène se combine avec de l'hydrogène, de là production d'eau. Toutes ces combinaisons chimiques font naître une température élevée; de là, production de vapeur d'eau. Cela s'enchaîne et s'explique à plaisir. Par malheur, il a suffi d'une expérience de M. Edwards pour que l'édifice de cette charmante théorie croulât de tout son poids. Ce dernier savant a placé dans un vase rempli d'azote, gaz qui, s'il ne tue pas, au moins ne fait pas vivre, un animal capable de résister assez longtemps à l'asphyxie, une grenouille, par exemple. Puis, un espace de temps écoulé, il a fait analyser l'atmosphère du vase et a trouvé que l'animal, ainsi privé d'oxygène, avait continué néanmoins à donner de l'acide carbonique, comme s'il avait respiré dans l'air. L'acide carbonique ne provient donc pas de la combustion directe admise par Lavoisier; existant au contraire tout formé dans le corps de l'animal, il est simplement exhalé par l'organe respiratoire.

— Je remarque une chose, dit Léon, c'est que si le rat de Florian était déjà savant pour avoir seulement grignoté quelques thèmes dans sa hutte, les grenouilles qui, en physique, ont inventé le galvanisme, doivent savoir, en outre, admirablement leur physiologie.

— C'est un mérite, mon cher Léon, reprit Alfred, que pas un physiologiste ne songe à leur contester. Deux mots encore et j'ai fini. Un chimiste de Berlin, Magnus, a prouvé que le sang possède la propriété de dissoudre une certaine quantité des gaz avec lesquels il se trouve en contact. Toutes les fois cependant que ce liquide, déjà chargé d'un gaz, vient à en absorber un autre, il ne le fait qu'en abandonnant une certaine quantité du premier, lequel semble céder la

place au second. Vous connaissez les phénomènes d'endosmose ; or, M. Dutrochet et d'autres expérimentateurs ont démontré que les gaz traversent aisément les membranes organiques. Ainsi, qu'une vessie pleine de sang soit plongée dans l'oxygène, le sang devient bientôt rutilant ; que les nerfs de Fernand me permettent une dernière expérience. Mayer de Bonn étrangle un mammifère, lui ouvre rapidement la poitrine et l'aorte ; il adapte un tube à l'artère pulmonaire, et, par ce tube, injecte de l'eau distillée. Le sang, resté liquide, fuit devant l'injection et s'échappe par l'aorte ; bientôt l'eau distillée s'écoule à son tour ; il injecte alors une solution de caméléon minéral vert (oxymanganate de potasse), la solution sort verte par l'aorte. Mayer établit ensuite une respiration artificielle, et la solution passe rouge : l'air a agi sur elle comme il agit sur le sang ; nous voilà sur le chemin de la théorie véritable, n'est-ce pas?

D'autre part, les poumons absorbent avec une rapidité prodigieuse les substances qui les pénètrent, qu'elles soient gaz, vapeurs ou liquides.



Les balances de Lenning. Dessin de M. H. Valentin.

Le physiologiste Lenning a trouvé que le poids de son corps avait augmenté de huit onces...

— De 250 grammes, interrompit Léon.

— De huit onces, mon bon, reprit Alfred ; le système décimal n'a pas encore fait le tour du monde. De huit onces, dis-je, et Lenning y tient, sans qu'il eût fait usage ni d'aliments ni de boissons, et seulement pour avoir respiré un air chargé de brouillards épais. En somme, la théorie véritable peut se formuler comme il suit :

Le sang veineux renferme de l'acide carbonique en quantité assez considérable, provenant sans doute du travail nutritif, un peu d'azote et quelques traces d'oxygène. Dans l'organe respiratoire, il dissout une certaine portion d'air atmosphérique ; de l'oxygène, un peu d'azote sont ainsi absorbés, et, d'après la loi exposée plus haut, chassent une certaine quantité des gaz qu'ils rencontrent. Il en résulte forcément un dégagement d'acide carbonique et d'azote dans des proportions relatives ; enfin, une partie de l'eau contenue dans le sang s'exhale aussi sous forme de vapeur, et constitue la transpiration pulmonaire. Je me résume donc et vous dis : La respiration consiste essentiellement dans un phénomène d'absorption et d'exhalation par suite duquel le sang, venant en contact avec l'air atmosphérique, se débarrasse de son acide carbonique et se charge d'oxygène.

Voilà, mes chers amis, puisque vous avez absolument voulu me transformer en médecin malgré moi, voilà pourquoi votre fille est muette.

— Grand merci, dit Léon.

— Pour moi, dit Fernand, je ferai mieux les choses que Léon et, en échange de ta respiration, je te céderai une recette infaillible contre l'enthousiasme : quand ça menacera de t'étouffer, très-bon, lis-moi quinze pages de droit romain, il n'y a rien comme le droit romain pour calmer un homme. Et maintenant, messeigneurs, je suis bien aise de vous avertir que d'écouter toujours, moi, ça me creuse ; voilà six heures qui sonnent, en avant chez Flicotteau, et que ceux qui ont leur dent de sagesse se méfient des civets de lièvre et des filets de chevreuil.

Dr L. P.

LES CONTES EN FAMILLE.

LE PETIT JOAS, HISTOIRE SURNATURELLE.

N'oubliez pas l'hospitalité, car, par elle, quelques-uns ont logé des anges, n'en sachant rien. S. PAUL.



L'enfant déniché. Dessin de M. E. Forest.

I.—L'ENFANT DÉNICHÉ.

Il y avait, dans un village des environs de Paris, un enfant de chœur, le plus gentil qui fût au monde. C'était déjà un grand garçon, car il avait une douzaine d'années, et sa taille était de belle venue. Il avait de grands cheveux blonds qui tombaient en boucles sur ses épaules, le front droit et d'une blancheur de lis, les yeux grands et couleur d'azur, avec de longs cils bruns, et enfin le reste de la figure à l'avenant.—Quant à sa voix, il n'y a qu'une chose à en dire, c'est que, dès qu'il commençait à chanter dans l'église, tout le monde se mettait à genoux, comme si l'on eût entendu un chérubin. M. le curé lui-même en était si charmé, qu'il écoutait peut-être un peu trop et oubliait

quelquefois, dans ce moment-là, qu'il avait à dire un *oremus*; mais il aimait trop son enfant de chœur pour lui en vouloir de cela. D'ailleurs, il y gagnait beaucoup, car il n'y avait pas, à dix lieues à la ronde, une paroisse qui eût autant de fidèles que la sienne; et encore bien qu'il fît de beaux sermons les dimanches et les jours de fête, il pensait bien qu'il n'aurait pas eu autant d'auditeurs si, après sa parole, on n'eût pas eu à entendre les chants du petit Joas : c'était le nom de cet enfant, et il faut dire pourquoi il n'en avait pas d'autre que celui-là.

Un jour du mois de juin, il y avait alors de cela une douzaine d'années, des enfants du village étaient allés dans les champs pour dénicher des oiseaux. Ils s'adressèrent d'abord aux buissons et aux petits bouquets de bois où se trouvaient des couvées de mésanges ou de fauvettes, et même de rossignols; puis, tout en baguenaudant et babillant comme des enfants qu'ils étaient, ils arrivèrent aux bords d'une petite rivière qui était couverte de roseaux et ombragée par de grands arbres. Ils cherchèrent d'abord parmi les roseaux s'il n'y avait point quelques nids de martins-pêcheurs ou de bécasseaux; mais ne trouvant rien, ils levèrent le nez en l'air, et comme ils guignaient à travers le feuillage d'un gros frêne qui s'avançait jusqu'au-dessus de l'eau, ils aperçurent tout en haut un nid, comme ils n'en avaient jamais aperçu de pareil. Ce n'était rien que de la mousse : il était allongé dans la forme d'un œuf, et gros trois fois au moins comme la tête. Ce ne fut qu'un cri de joie, puis bientôt une dispute, car tous voulaient monter à la fois; mais le plus fort écarta les autres, et il eut bientôt fait de monter à la cime de l'arbre.

Quand il fut un peu au-dessous du nid, il mit la main dedans, mais il la retira aussitôt avec un air d'étonnement, et comme s'il eût senti tout autre chose que ce qu'il s'attendait à trouver. Il fit alors deux enjambées, et dès qu'il eut les yeux sur le nid, il jeta un grand cri en levant une main en l'air.

— Qu'as-tu donc? lui crièrent les autres.

— Oh! mes amis, mes amis, répondit-il, quelle chose étonnante!... C'est un petit enfant!

Ses camarades crurent qu'il se moquait d'eux et lui cherchèrent toutes sortes de raisons, disant qu'il les prenait pour des imbéciles, qu'il était bien fier parce qu'il était le plus fort, et qu'il faisait cela exprès, ou que c'étaient de gros oiseaux qu'il voulait garder pour lui tout seul. — Mais il ne s'embarrassait guère de leurs discours, et il s'occupait de bien autre chose. — Le nid, ou le berceau, comme on voudra l'appeler, était en mousse entremêlée de brins de bois, qui lui donnaient de la solidité : il était, d'ailleurs, si bien placé entre trois grosses branches auxquelles il s'attachait par des lianes, que le vent le plus fort n'aurait pu le renverser. — Notre jeune garçon le détacha, vous jugez avec quelle précaution! Il le posa sur son bras gauche en le tenant de la main; puis, ayant le bras droit autour de l'arbre, il se laissa glisser et descendit tout doucement, tout doucement. Quand il fut à terre, ne croyez pas qu'il ait lâché son trésor, oh non! Seulement, il voulut bien le montrer aux autres, qui demeuraient tout ébahis, en voyant que c'était bien un enfant nouveau-né, un joli petit enfant blanc et rose, qui dormait si bien sur un lit de duvet, que le mouvement et le bruit ne l'avaient pas éveillé.

Il fut décidé que l'on porterait cette merveilleuse trouvaille au presbytère, et l'on y arriva bientôt, car le village n'était pas loin.

On ne saurait dire quel fut l'étonnement de M. le curé et de sa sœur, qui habitait avec lui, quand on leur apporta ce présent et qu'on leur eut appris d'où il venait. — M. le curé joignit les mains en regardant le ciel, et puis il fit le signe de la croix. — Quant à sa sœur, c'étaient des exclamations, des cris de joie, des admirations à étourdir :

— Mais voyez donc la gentille créature! cette petite bouche comme une cerise! ces petites menottes toutes blanches! si on ne dirait pas l'enfant Jésus!... Et ce nid, comme il est travaillé! est-ce que des hommes ont pu l'arranger comme ça? Il n'est pas possible : il n'y a que les oiseaux ou le bon Dieu qui aient pu faire quelque chose de pareil.

A ce moment, le curé se jeta dans les bras de sa sœur en lui disant :

— Oh! oui, c'est le Ciel qui nous l'envoie. Nous l'élèverons pour aimer Dieu et le servir.

Il fallait aller au plus pressé. M. le curé se rendit donc à l'église pour baptiser l'enfant. On avait d'abord songé à l'appeler Moïse, parce qu'il avait été trouvé au-dessus des eaux; mais comme il y avait dans le village un vieux juif qui faisait l'usure et qui portait ce nom-là, on y renonça et on l'appela Joas, qui a été aussi, comme on sait, un enfant sauvé miraculeusement.

II. — L'ENSEIGNEMENT MUTUEL.

Quand cette histoire fut connue dans le village, ce fut à qui courrait le plus vite chez le curé. Les femmes arrivèrent les premières, parce qu'elles sont, à ce qu'on dit, plus curieuses que les hommes; mais les hommes vinrent aussi, et parmi eux il y en avait beaucoup d'incrédules sur la manière dont l'enfant avait été trouvé; mais comme le nid était là, et que M. le curé l'avait placé sous un grand bocal de verre où chacun pouvait le voir à son aise, il n'y avait pas moyen de douter, eût-on été aussi difficile à la croyance que saint Thomas. — Plus tard, on crut bien mieux encore, car M. le bailli (il y avait des baillis dans ce temps-là), qui avait bien eu quelques mauvaises idées sur l'affaire, se transporta sur les lieux. Là, on entendit en témoignage tous les enfants : on monta même dans l'arbre avec Pierrot, le dénicheur, qui fit voir l'endroit où était le nid; on trouva le reste des petits liens qui l'attachaient aux branches voisines et qui tenaient par une espèce de mortier, comme savent le faire les hirondelles. On reconnut même qu'il y avait au-dessus du berceau une telle épaisseur de branches et de feuilles, que c'était comme un parasol.

Restait à savoir quel était l'auteur d'une pareille chose, et qui avait pu avoir l'âme assez méchante pour exposer une pauvre petite créature à une mort certaine. On pense bien, en effet, que le nouveau-né aurait été bientôt mort de faim ou de froid, si des polissons du village ne l'avaient aperçu par le plus grand des hasards.

Il est vrai que quand on disait cela à M. le curé, il répondait qu'il n'y avait point de hasard en ce monde, que c'était Dieu qui faisait tout. — Et alors il regardait l'enfant d'un air pensif, hochant la tête d'une certaine façon et comme s'il se fût dit à lui-même : Il y a quelque chose là-dessous que vous ne voyez pas, mais que je vois bien, moi. — Et puis il levait les yeux au ciel et faisait le signe de la croix.

Après sa découverte, Pierrot, tout enfant qu'il était, avait dû naturellement s'intéresser au pauvre innocent qu'il avait sauvé de la mort. Il venait donc souvent chez le curé. Celui-ci n'était pas d'abord très-charmé de sa visite, attendu que M. Pierrot était un des plus mauvais garnements du pays, paresseux, coureur, grand faiseur de niches, se battant à tout propos, mettant l'école sens des-

sus dessous, et général en chef de toutes les émeutes de gamins. Cependant, comme d'un autre côté il avait un vieux grand-père aveugle auquel il donnait tous les soins possibles, qu'il était toujours prêt à rendre service, et qu'il se passait souvent de manger pour donner son pain à un pauvre, on disait qu'il avait mauvaise tête et bon cœur. C'est à cette considération que M. le curé voulut bien le recevoir chez lui. Là, Pierrot faisait danser le marmot sur ses genoux, le portait sur ses bras, lui donnait à boire, le gardait quand le curé était à l'église et que sa sœur était obligée de sortir; plus tard, il l'aida à faire ses premier pas, à balbutier ses premiers mots, et, chose singulièrement heureuse, il prenait tant de plaisir à tout cela, qu'il passait tout son temps chez le curé, et qu'il perdit ainsi ses mauvaises habitudes.

L'éducation de Joas avait été bien facile; il montrait tant d'intelligence et d'aptitude à toutes choses, que le curé disait qu'il en saurait bientôt plus que lui. Il attribuait cette précocité extraordinaire à la lecture des saints Evangiles, pour lesquels l'enfant avait une véritable passion et qu'il savait par cœur, sans en manquer un mot. Son caractère aidait aussi à ses progrès : il était doux, appliqué, toujours disposé au travail, soumis et plein de respect pour le curé et sa sœur, qu'il appelait ses parents.

La seule chose qu'on pût lui reprocher, c'était un peu de tristesse; il aimait la solitude; quelquefois il allait le soir prier dans l'église, quand elle était tout à fait déserte et éclairée par une seule lampe.— Cette disposition donnait quelque inquiétude à la bonne Geneviève, la sœur du curé, qui aimait cet enfant avec la tendresse d'une mère.

Dans les belles soirées d'été, Joas allait souvent se promener dans le jardin.— Une fois, à la clarté de la lune, Geneviève l'ayant aperçu assis sur un banc, les yeux levés vers le ciel, elle dit à son frère :

— Voyez donc notre petit Joas! A quoi peut-il penser? Est-ce qu'il est naturel qu'un enfant soit aussi réfléchi?

— Non, ce n'est pas naturel, répondit le curé; mais en ce monde il y a des choses surnaturelles... beaucoup plus qu'on ne croit...

— Comme il est beau! continua Geneviève; quel visage angélique! les rayons de la lune ont beau faire, ils ne sont pas plus blancs que son front. Mais comme il a l'air triste en regardant les étoiles du firmament!

— Pauvre enfant, dit le curé, il a le mal du pays!

— Le mal du pays! s'écria Geneviève, que voulez-vous dire? N'y est-il pas, dans son pays, et peut-il en connaître d'autre que celui-ci, puisqu'il venait de naître quand on l'a trouvé?... S'il a le mal du pays, il faut le conduire au grand frêne qui est sur le bord de l'eau...

— Je m'entends, répondit le curé. Et suivant son usage lorsqu'il parlait de ce mystérieux événement, il fit le signe de la croix et resta silencieux.

Joas n'allait jamais jouer avec les enfants du village, qui étaient presque tous grossiers et tapageurs : malgré cela il était aimé et respecté de tous.

Souvent, croyant lui faire plaisir, ils lui apportaient des petits oiseaux qu'ils avaient dénichés. Joas les remerciait: il élevait les oiseaux jusqu'à ce qu'ils pussent prendre leur vol, et alors il leur donnait la liberté en disant, par allusion à sa venue au monde qu'on lui avait maintes fois racontée :

— Les petits oiseaux sont mes frères de lait, il faut donc que je les traite fraternellement.

Dans le village, cependant, Joas avait un ami : c'était Pierrot, qui était devenu un grand et beau garçon bien découplé.— Nous avons dit les soins qu'il avait donnés à Joas dans sa première enfance et qu'il continua toujours. De là il advint qu'une amitié de frères se forma entre eux et qu'ils ne pouvaient plus se passer l'un de l'autre.

Quand Joas avait commencé d'apprendre à lire, Pierrot lui avait montré le peu qu'il savait; dès que Joas, grâce à son intelligence et aux enseignements du curé, était devenu le plus savant, ce qui n'avait pas été long, c'est lui qui à son tour s'était fait le maître de Pierrot. Lorsqu'il fut enfant de chœur et qu'il sut un peu de musique, il communiqua son peu de science à Pierrot, afin qu'il pût chanter avec lui. Il l'instruisit aussi des devoirs de la religion, que le jeune homme avait singulièrement négligés. C'était merveille de voir avec quel bon sens et quelle patience cet enfant donnait ses leçons, et aussi avec quelle attention le grand garçon les écoutait. — Elles profitèrent si bien à Pierrot, que son caractère et ses habitudes en furent entièrement changés. Il devint soumis, studieux, au point que le maître d'école, auquel il avait donné tant de tablature, et ses parents eux-mêmes, ne le reconnaissaient pas. Au lieu de vagabonder comme autrefois, il était toujours au presbytère, ou il allait se promener avec Joas et M. le curé, et le dimanche il ne manquait pas d'aller à la messe et à vêpres, tandis que les autres jeunes gens du village étaient à jouer aux quilles sur la place ou à boire dans les cabarets.

Non-seulement Pierrot se trouvait bien de l'amitié de Joas, mais il en avait un peu d'orgueil, quand la voix céleste de l'enfant de chœur lui eut fait une réputation dans le pays. Si des personnes des environs, qui venaient pour l'entendre, rencontraient par hasard Pierrot et lui demandaient s'il connaissait le petit Joas, il répondait fièrement :

— Je crois bien que je le connais, c'est moi qui l'ai déniché!

III. — MADEMOISELLE ANGÉLIQUE.

L'église de *** jouissait d'un avantage que n'ont pas beaucoup d'églises de village : elle possédait un petit orgue qui lui avait été légué par une vieille dame de l'endroit. Mais ce n'était pas tout d'avoir un orgue, il fallait trouver quelqu'un qui en sût jouer, et dans la paroisse personne n'était capable de cela; ç'avait été pendant longtemps une désolation pour le curé.

A un quart de lieue du village, non loin de la rivière, et sur un coteau couvert de vignes et de bois, s'élevait une jolie petite maison de campagne habitée par un ancien maître de clavecin à Paris, qui s'était retiré là après avoir fait une certaine fortune, chose extraordinaire pour un artiste. M. le curé alla lui rendre visite et lui proposa, dans l'intérêt de ses paroissiens, de venir toucher de l'orgue à l'église, les dimanches et les jours de fête; mais le père Surin (c'était son nom), qui, étant habitué à ne faire de la musique que pour de l'argent, ne se souciait pas d'en faire gratis, refusa sous un prétexte quelconque, tout en se montrant très-poli envers M. le curé. — Heureusement il avait une fille, jeune et jolie demoiselle de dix-sept ans, qui avait entendu la demande de M. le curé et désirait fort qu'elle réussît. On sait qu'il y a de petites demoiselles qui, sans avoir l'air d'y toucher, font faire à leurs parents tout ce qu'elles veulent. Apparemment, elle donna de si bonnes raisons à son père, qu'elle le fit revenir sur son refus.

Tous les dimanches, le père Surin partait de chez lui avec sa fille, à pied quand il faisait beau, dans une petite carriole d'osier quand le temps était mauvais, et il arrivait à l'église à l'heure de la grand'messe. Il se mettait à l'orgue pour y jouer des morceaux ou accompagner le

petit Joas, tandis que sa fille allait s'asseoir dans une place réservée, et y entendait la messe très-dévotement.

Le père Surin fut émerveillé de la voix de Joas; il disait qu'à l'Opéra de Paris et à la chapelle du roi il n'avait jamais rien entendu de pareil. —Le goût de la musique, qu'il avait aimée passionnément, lui étant revenu, il invita le curé à lui amener Joas pour qu'il chantât des duos avec sa fille. Le curé, qui tenait à son organiste comme à ses yeux, n'eut garde de le refuser. Il fut convenu aussi que Pierrot, qui était l'inséparable de Joas et qui, d'ailleurs, était en état de faire sa partie, viendrait avec lui. — On était alors dans la belle saison et aux plus longs jours de l'année. Le curé partait vers six heures avec ses deux virtuoses, et arrivait chez le père Surin, où toute la soirée se passait à faire de la musique. — Mlle Angélique Surin, qui avait une voix agréable, paraissait très-heureuse de chanter, avec Joas et avec Pierrot, des morceaux du *Devin du village*, opéra de M. Rousseau, qui était alors fort à la mode.

Les choses durèrent ainsi pendant plusieurs mois, à la satisfaction de tout le monde.

Un soir, comme le curé se disposait à se rendre chez le père Surin, Pierrot fit dire qu'on ne l'attendît pas, parce qu'il était malade.— Cette nouvelle affligea le curé, mais il n'en fut point surpris, car depuis quelque temps il s'était aperçu d'un changement dans la personne de Pierrot. Son caractère, qui avait toujours été gai, était devenu triste ; il avait l'air pensif et soucieux. En sortant de chez M. Surin, au lieu de fredonner, comme autrefois, les airs qu'on avait chantés le soir, il était silencieux et faisait quelquefois toute la route sans dire un mot; et puis il maigrissait visiblement; de rosé qu'il était, son teint était devenu pâle, et ses grands yeux noirs avaient perdu leur vivacité. On n'avait pas manqué de lui demander s'il souffrait de quelque part, mais il répondait toujours que non.

Dès que Joas apprit que son ami était malade, il courut chez lui.

—Eh bien, mon pauvre Pierrot, dit-il en arrivant, qu'as-tu donc?

— Ce que j'ai? lui dit Pierrot, oh! mon petit Joas, j'ai une maladie dont il sera difficile de me guérir.

— Laquelle donc?

— Mon cher petit oiseau, répondit Pierrot, qui avait coutume d'appeler ainsi Joas, tu n'as pas besoin de le savoir.

— Mais si bien, il faut que je le sache, car j'irai à la ville consulter un médecin, et je l'amènerai si je peux.

— Bah, un médecin! il n'y a pas de médecin pour cela.

— Qu'est-ce donc, à la fin?

— Tu le veux... mais tu ne sauras pas seulement ce que je veux dire... Je voudrais épouser Mlle Angélique.

La vérité est que Joas ne s'attendait pas à une pareille chose; il rougit un peu, sans trop savoir pourquoi; mais il avait souvent entendu dire dans le village que le grand un tel allait épouser la petite une telle, qu'il aimait depuis longtemps. Il répondit donc tout naturellement à Pierrot :

— Eh bien, si tu veux épouser Mlle Angélique, tu n'as qu'à la demander en mariage : c'est une demoiselle bien élevée, douce, honnête, pieuse; ce sera une bonne femme pour toi.

— Comme tu y vas, mon petit Joas, dit Pierrot; les choses ne vont pas comme ça. Mlle Angélique est riche, et moi, je n'ai pas le sou. Je la demanderai bien, mais son père ne voudra pas me la donner.

— Il faut toujours essayer, dit Joas.

Là-dessus, il quitta Pierrot et s'en alla tout droit chez le curé, auquel il conta nettement ce qu'il en était.

Le curé hocha la tête et dit qu'il aviserait.

Le lendemain matin, il alla trouver le père Surin, et, après s'être excusé de ne pas être venu la veille, parce qu'un de ses chanteurs était malade :

— Monsieur Surin, dit-il, vous avez une demoiselle bien gentille, bien bonne et bien aimable... est-ce que vous ne songez pas à la marier?

— Si vraiment, monsieur le curé, répondit le père Surin ; je ne songe guère à autre chose.

— Ah!... eh bien, voudriez-vous la donner à un brave garçon qui aurait grande envie de l'avoir pour femme?... C'est justement ce pauvre Pierrot qui est malade et qui, je crois, ne le serait pas longtemps si vous le vouliez bien... c'est un jeune homme rangé, bon travailleur, franc comme l'or... Pour ce qui est des écus, dame, il n'a pas grand'chose, quant à présent; mais il est fils unique, et ses parents lui laisseront leur petite ferme de Longbois, qui vaut bien une quinzaine de mille livres.

— Monsieur le curé, dit le père Surin en prenant un air sérieux et en se rengorgeant, savez-vous bien que ma fille a en dot, du bien de sa mère, vingt bons milliers d'écus, et qu'après moi elle en aura encore autant?... Vous pensez bien qu'avec une pareille fortune elle ne peut pas épouser M. Pierrot, qui est un brave garçon, je le reconnais, mais qui n'a rien... D'ailleurs, je vous dirai, en confidence, qu'il y a pour elle dans ce moment-ci plusieurs mariages en train; plusieurs, vous entendez : j'ai à choisir...

— Il n'y faut donc pas penser? dit le curé en soupirant.

— Non.

— Absolument?

— Absolument.

— Allons, dit le curé, n'en parlons plus!

Et il alla dire la réponse du père Surin à Joas, qui la reporta de-suite à Pierrot.— Il tâcha de le consoler de son mieux. Il lui dit qu'il fallait oublier Mlle Angélique, et que s'il venait à penser à elle, il ferait bien de dire aussitôt, pour s'en distraire, un *Pater* et un *Ave*.— Mais tout cela n'eut pas grand effet, car le pauvre Pierrot tomba dans le désespoir. Il pleurait à chaudes larmes, il s'arrachait les cheveux ; et puis, son ancien naturel violent reprenant le dessus, il dit qu'il tuerait les prétendants, qu'il enlèverait Mlle Angélique, ou qu'il irait se jeter dans la rivière avec une pierre au cou.

On pense bien que Joas lui fit une grande morale au sujet de ces vilaines idées; enfin, quand il eut réussi à le calmer, il le quitta en lui disant qu'il allait prier le bon Dieu pour lui.

Le curé, à son tour, vint voir Pierrot et s'efforça de lui faire entendre raison.

— Que veux-tu, mon pauvre garçon! lui dit-il; le père m'a refusé tout net; quant à la fille, tu penses bien que, se sentant riche, elle non plus n'aurait pas voulu de toi.

— Oh! si cela ne dépendait que d'elle! dit Pierrot, et il s'arrêta comme quelqu'un qui en a dit plus qu'il ne voulait.

Le curé fit semblant de ne pas avoir entendu, et il continua son sermon; mais en quittant Pierrot, il se dit qu'une grande vigilance était nécessaire.

Aussi, dès que Pierrot fut un peu rétabli et en état de sortir, le curé, voulant le distraire, l'engagea à reprendre ses travaux des champs, mais Pierrot lui dit :

— Monsieur le curé, vous savez que je ne suis pas paresseux; au contraire, on a toujours dit que j'étais actif

et fort à l'ouvrage; eh bien! maintenant je ne suis capable de rien.

Et il allait se promener dans la campagne et rôder autour de la maison du père Surin, pour tâcher d'apercevoir Mlle Angélique à sa fenêtre, ou tout au moins un petit bout de sa coiffe ou de son mantelet.— Il se croyait seul, mais Joas était dans les environs, qui ne le perdait pas de vue.

IV. — PAUVRE PIERROT!

On sut bientôt dans le pays l'histoire de Pierrot et de sa déconvenue, et ce fut un sujet d'affliction, tant parce qu'il était aimé de tout le monde que par la privation qui en résulta pour les paroissiens. En effet, à partir de ce moment le père Surin ne vint plus jouer de l'orgue à la grand'messe; on ne vit même plus sa fille, et l'on dit qu'elle ne reparaîtrait dans l'église que le jour de son mariage avec le fils d'un gros fermier, qui était son prétendu.

Cette nouvelle porta la mort dans le cœur du pauvre Pierrot. Repris par la maladie, il ne fit que languir chaque jour davantage, et il arriva peu à peu à un véritable état de consomption.

Quand le petit Joas vit que tout cela était sérieux et que son ami avait, comme il l'avait bien dit, une maladie



Soirée musicale chez le père Surin. Dessin de M. E. Forest.

dont il pouvait mourir, il tomba lui-même dans une tristesse profonde. Il s'en allait contant sa peine à chacun et demandant comment il pourrait sauver son pauvre Pierrot; mais on lui répondait que, le père Surin ne voulant pas donner son consentement, il n'y avait rien à faire à cela.

Un matin, sans rien dire à personne, il sortit de très-bonne heure et alla d'abord faire une longue prière à l'église, puis ensuite il s'achemina vers la maison du père Surin. Arrivé là, il se promena longtemps avant d'oser tirer la sonnette, et quand il le fit, ce fut si doucement, qu'il fut obligé de recommencer jusqu'à trois fois.—Enfin on vint lui ouvrir. Il demanda M. Surin, et peut-être aurait-il souhaité qu'il n'y fût pas, tant il avait peur; mais on lui dit qu'il venait de rentrer, et bientôt on l'introduisit près de lui.

— Bonjour, monsieur Surin, dit notre enfant de chœur d'une voix douce et en saluant timidement.

— Eh! bonjour, mon petit Joas, dit le père Surin, qui était certainement enchanté de le voir, car il l'aimait beaucoup; tu es bien gentil d'être venu me faire une visite.

— C'est une visite intéressée, monsieur Surin, dit Joas en joignant les mains d'un air suppliant; je viens vous demander une grâce.

— Et laquelle donc, mon petit garçon? J'aurais bien de la peine à te refuser, car j'ai de l'amitié pour toi, et il m'en coûte assez de ne plus t'entendre chanter,

— Tant mieux si vous êtes bien disposé, monsieur Surin, dit Joas en se remettant un peu; je viens vous prier...

— Dis donc!

— Je viens vous prier d'avoir la bonté de donner votre fille en mariage à Pierrot.

Ici le père Surin fit un bond.

— Ma fille! comment, encore!... et c'est toi qui t'es chargé d'une commission pareille!

— Que voulez-vous, monsieur Surin? Pierrot est mon ami, et si vous ne lui accordez pas votre fille, il en mourra.

— Ah! ah! ah! fit le père Surin en riant; que non, il n'en mourra pas... Puis, avec un air sérieux et en prenant les mains de Joas: Ecoute, mon petit ami, tu te mêles là d'une chose qui ne te regarde pas...

— Mais si, cela me regarde, puisque je vous dis qu'il en mourra... Et là-dessus, le pauvre enfant se mit à pleurer. Si vous saviez comme il est changé! comme il est pâle, comme il dépérit tous les jours! Et ses pleurs redoublèrent. — Enfin, je ne demanderais qu'une chose, c'est que vous pussiez le voir, vous et Mlle Angélique...

— Ah! ma fille, dit le père Surin, il ne manquerait plus que cela, ce serait une belle chose!... Mon petit enfant, tu n'entends rien à tout ça.

— Sûrement, je n'y entends rien, mais je crois qu'il va mourir... Au nom du bon Dieu, ayez pitié de lui!...

Et il se jeta aux pieds du père Surin en pressant ses genoux et en versant des flots de larmes.

— Allons! allons! dit le père Surin, qui ne pouvait s'empêcher d'être attendri, non par le malheur de Pierrot, auquel il ne croyait point, mais par la douleur naïve du pauvre enfant, en voilà assez. Relève-toi, mon petit Joas, essuie tes yeux et ne parlons plus de cela: c'est une chose qui ne se peut pas.

— C'est votre dernier mot? dit Joas.

— Oui.

— Vous voulez donc avoir sa mort à vous reprocher?

— Ah! sois tranquille, ce reproche-là ne m'empêchera pas de dormir.

Et il prit la main de Joas pour le reconduire.

— Je ne t'en veux pas, mon cher enfant, lui dit-il en l'embrassant sur le front. Tu as cru bien faire et c'est ton bon cœur qui t'a conduit; mais, crois-moi, ne t'occupe plus des affaires des autres, et surtout d'affaires de ce genre-là.

Puis, comme il le voyait se dirigeant vers la cour:

— Non, lui dit-il, tu feras mieux de t'en aller par le jardin; c'est plus court. Tu trouveras la petite porte ouverte... Adieu!

— Adieu, monsieur Surin, dit Joas, et que Dieu vous touche le cœur.

Notre pauvre enfant, tout affligé de son peu de succès, traversa lentement le jardin sans regarder, comme il faisait d'ordinaire, et les belles corbeilles de fleurs, et les poissons rouges qui couraient dans un bassin.

Il était arrivé à un petit bois qui masquait le mur et la porte de sortie, lorsque tout à coup Mlle Angélique apparut devant lui... Elle se jeta, pour ainsi dire, à son cou, lui prit la tête entre ses deux mains et le couvrit de baisers en disant:

— Mon petit Joas, que tu es gentil, que tu es bon! Cher petit ange, le bon Dieu te bénira!

Et elle disparut aussitôt par la petite allée tournante qui conduisait à la maison.

Joas resta quelques instants immobile et ne pouvant revenir de sa surprise; puis il sortit et suivit son chemin, tout pensif et livré à plus de réflexions peut-être qu'il n'en avait jamais fait...

Mlle Angélique avait toujours été très-bonne pour lui, mais jamais elle ne lui avait donné de pareilles marques de tendresse. — Et puis, en se représentant cette apparition subite qu'il ne pouvait encore s'expliquer, il se rappela une chose: c'est que Mlle Angélique avait les yeux rouges, comme si elle avait beaucoup pleuré... Pourquoi avait-elle pleuré? Ce n'était pas pour l'avoir vu pleurer lui-même, car elle n'était pas présente lors de son entrevue avec le père Surin... Est-ce que par hasard elle aurait entendu?... mais comment?... et alors... elle s'intéressait donc au sort de Pierrot?

Ici l'enfant s'arrêta dans ses réflexions. Soit qu'il y eût là quelque chose que son innocence ne pouvait comprendre, soit qu'il eût la crainte de s'arrêter à des pensées qu'il ne devait point avoir.

A son retour, il alla voir Pierrot, mais il ne lui dit rien de la démarche qu'il avait faite.

M. Surin avait bien dit à M. le curé que les maris ne lui manquaient pas. En effet, dès qu'on avait su dans les environs qu'il voulait marier sa fille, c'est-à-dire une fille jolie, bien élevée et riche, ce qui est toujours une chose très-recherchée, les amoureux étaient accourus en foule, et les fils de gros fermiers, et les fils de marchands bien achalandés, et les élégants qui vivaient de leurs rentes, et ceux qui avaient de bonnes places dans les aides ou chez le contrôleur général; mais il se trouva que Mlle Angélique était, en fait de maris, beaucoup plus difficile qu'on n'aurait cru, et que son père lui-même ne se l'était imaginé. — Celui-ci était trop grand; celui-là trop petit. L'un avait le nez trop gros, l'autre avait les yeux de travers. Quand c'était un blond, elle soutenait qu'il avait les cheveux roux; quand c'était un brun, elle disait qu'il avait l'air dur et méchant. Enfin, il s'en présenta un si gentil et si bien tourné, que toutes les femmes en seraient devenues folles; mais cette fois-là ce fut autre chose. Mlle Angélique déclara nettement qu'elle n'épouserait pas ce beau monsieur, parce qu'elle savait de bonne part que c'était un dissipateur, et qu'il se ruinait au jeu. — Pour le coup, le père Surin perdit patience, et il prédit à sa fille qu'elle coifferait sainte Catherine.

Quand on apprit dans le village que Mlle Surin faisait tant de cérémonies pour se marier et que personne n'avait le don de lui plaire, on pensa qu'elle pouvait bien avoir un petit goût pour Pierrot. Mais comme le père Surin déclarait, à qui voulait l'entendre, qu'il ne consentirait jamais à ce mariage, et que d'un autre côté on savait Mlle Angélique trop bien élevée et trop obéissante pour se marier contre le gré de son père, on se demandait comment cela finirait, et on continuait de plaindre le pauvre Pierrot qui, pendant ce temps-là, languissait de plus en plus et s'en allait grand train dans l'autre monde.

Pierrot avait dans le petit Joas un ami bien tendre et bien fidèle. Pendant sa maladie, l'enfant n'avait cessé de lui donner des soins. Il le quittait à l'heure des offices et pour aller prendre ses repas ou ses leçons chez le curé. Mais dès qu'il était libre, il revenait auprès de son malade, lui racontait des histoires ou faisait des lectures pour l'amuser. Puis, comme il s'inquiétait aussi de son salut, le dimanche il lui parlait de la religion, de l'Evangile du jour, et lui répétait, presque mot pour mot, le sermon que M. le curé avait prononcé à la messe.

Il n'y avait de brouille entre les deux amis que quand Pierrot voulait parler de Mlle Angélique. Dans les premiers temps Joas le grondait, mais ensuite il avait pris un

autre parti. Aussitôt que le malheureux nom était prononcé, il tombait à genoux et commençait de dire tout haut : « Notre Père qui êtes dans les cieux... », si bien que Pierrot n'avait pas le courage de continuer, et qu'il se mettait à prier avec son ami.

V. — LE FIL DE LA VIERGE.

Un jour, à midi, dans une belle journée d'automne, les deux amis étaient assis près de la fenêtre qu'ils avaient ouverte pour laisser entrer l'air tiède et embaumé du jardin, et pour entendre chanter les oiseaux.

Un de ces gros fils de la Vierge, qui flottent au gré des vents, pénétra dans la chambre et vint s'enrouler autour du front de Joas.

— Oh ! mon petit Joas, s'écria Pierrot; que tu es gentil comme cela!... si tu n'as pas l'air d'un ange !... On dirait que c'est la Vierge, elle-même, qui t'a envoyé une couronne...

Et comme Joas portait la main à sa tête.

— Oh ! n'y touche pas, n'y touche pas, dit Pierrot; attends!

Il se leva et courut prendre un miroir qu'il mit devant le visage de son ami.

Joas ne sourit point, comme Pierrot s'y attendait : au contraire, il garda un air grave, leva ses regards au ciel et une larme tomba de ses yeux...

Puis, il se leva et dit gaiement :

— Pierrot, il faut aller nous promener.

— Nous promener ! répondit Pierrot avec la nonchalance et la tristesse d'un malade, y penses-tu? Je puis à peine me traîner dans ma chambre.

— Je te soutiendrai, et d'ailleurs le soleil te donnera de la force. Sois sûr que tu t'en trouveras bien.

— Allons ! puisque tu le veux, dit Pierrot. Mais... c'est à une condition... Nous irons... du côté de la rivière...

Il s'attendait à l'opposition de Joas, parce que c'était justement le côté... de la maison du père Surin, et que, s'étant dit à lui-même : si je pouvais la voir encore une fois avant de mourir, il avait peur que Joas ne devinât sa pensée.

Mais celui-ci répondit tranquillement :

— Du côté de la rivière, à la bonne heure ! nous irons voir le grand frêne.

A partir de ce moment, il sembla que Pierrot était devenu un autre homme. Il fit un peu de toilette. Son visage, si pâle auparavant, s'était coloré ; il se sentait plus solide sur ses jambes.

Ceux qu'il rencontra dans le village lui firent compliment.

— Comment, c'est toi, Pierrot; te voilà donc guéri... Tu as bonne mine, vraiment !

Puis, quand il était passé, ils disaient en hochant la tête :

— Pauvre garçon ! ces couleurs subites ne disent rien de bon ; il n'ira pas loin.

Les deux amis furent silencieux pendant la route, comme il arrive toujours quand chacun a une pensée qu'il ne peut pas ou ne veut pas dire à son compagnon.

Ils arrivèrent à un embranchement de chemins dont l'un, celui de gauche, conduisait à la maison du père Surin, et l'autre descendait à la rivière. Pierrot voulut prendre à gauche, mais Joas lui dit :

— Est-ce que c'est là le chemin qui mène au grand frêne? Allons, mon ami, sois raisonnable, je te promets que nous reviendrons par l'autre côté.

Comme Pierrot savait que Joas était un garçon de parole, il céda.

Ils furent bientôt sur le bord de la rivière, et là, ils tournèrent à gauche, suivant la promesse de Joas.

Quand ils se trouvèrent sous le grand frêne, Joas, voulant arrêter Pierrot qui n'avait plus les jambes d'un malade, et qui marchait à grands pas, lui dit :

— Regarde donc, les feuilles sont déjà bien tombées, car on voit d'ici l'endroit où tu m'as déniché. Il reste même encore des petits brins de bois qui attachaient mon berceau...

— Qui donc a pu faire un coup pareil, dit Pierrot, et te grimper ainsi dans un arbre ?

— Il n'y a que Dieu qui sache cela, répondit gravement Joas.

Mais Pierrot ne l'entendit point; il était déjà à dix pas en avant.

Ils cheminaient depuis quelque temps à travers les broussailles et les grandes herbes, dans un petit sentier qui suivait la rivière, lorsque tout à coup Pierrot arrêta Joas par le bras ; puis l'enfant fut obligé de le soutenir, car il était prêt de se trouver mal. Il avait aperçu, et Joas vit à son tour un batelet qui glissait sur la rivière, et dans ce batelet, le père Surin et Mlle Angélique. Ils paraissaient occupés à faire une pêche. La jeune fille était assise à l'un des bouts du bateau, et à l'autre, son père, armé d'un croc, levait de temps en temps une nasse dans laquelle se trouvait ou ne se trouvait pas du poisson. Le bateau venant de leur côté, Pierrot et Joas se cachèrent derrière un buisson.

— Une petite perche et un brocheton ! disait M. Surin, lorsque le bateau passa, ce n'est pas la pêche miraculeuse... il faut que le vent soit mauvais... En as-tu assez? Veux-tu que nous rentrions ?

— Comme vous voudrez, mon père, répondit froidement Mlle Angélique.

— Mais comme tu voudras toi-même, car ce que j'en fais, c'est pour t'amuser, pour tâcher de te distraire un peu... et Dieu sait que c'est difficile... Si nous essayions encore à la Roche-Grise, tout près d'ici, il y a beaucoup d'eau, c'est un bon endroit !

— Comme il vous plaira, mon père.

— Allons, encore ce coup-là, pour le dernier, dit le père Surin, et puis nous aborderons, car je vois bien qu'il n'y a pas moyen de te désennuyer. Diable soit des filles mélancoliques !

Le bateau continua sa route, et on le perdit bientôt de vue, dans un détour que faisait la rivière à quelque distance de là.

Les deux amis se levèrent alors de leur cachette.

— Comme elle est changée ! dit Pierrot d'un air pensif, et comme elle paraît triste !... Elle a donc été malade, elle aussi...

A ce moment, on entendit un grand bruit, comme celui que fait un corps lourd en tombant dans l'eau, puis aussitôt des cris déchirants :

— Au secours ! au secours !

C'était la voix de Mlle Angélique.

Pierrot et Joas s'élancèrent de ce côté. Ils virent la jeune fille seule sur le bateau.

— Mon père ! s'écria-t-elle d'une voix pleine de sanglots... il est tombé... là !... là !...

Au même instant on vit M. Surin agitant ses bras au-dessus de l'eau, mais il disparut aussitôt.

Pierrot, qui avait déjà ôté sa veste, plongea dans la rivière et reparut bientôt tenant M. Surin. Celui-ci alors, avec la force d'un homme qui se noie, s'attacha de ses

deux bras au cou de Pierrot, et, comme il paralysait ainsi ses mouvements, tous deux retombèrent.

Angélique et Joas jetèrent un cri ; mais, heureusement, Pierrot était bon nageur, ses jambes lui suffisaient, aidées d'un petit mouvement des mains ; il ramena à bord M. Surin, qui resta inanimé. Angélique eut alors une crainte affreuse, mais Pierrot la rassura.

— Soyez tranquille, mademoiselle, lui dit-il, ce n'est qu'un évanouissement ; à la manière dont il me serrait le cou, tout à l'heure, je vous réponds qu'il est bien vivant.

— Ah ! monsieur ! lui dit Angélique, je vous dois la vie de mon père !

Pierrot, redevenu vigoureux, et un peu aidé par Joas, porta M. Surin à sa maison, qui était près de là.

Tous les soins nécessaires lui ayant été donnés, au bout d'un quart-d'heure il reprit ses sens ; il regarda autour de lui, vit sa fille et la serra dans ses bras, puis il dit aussitôt :

— Qui est-ce qui m'a sauvé ? Où est-il ? où est-il ?

Angélique lui montra Pierrot.

— Comment ! c'est toi ! mon brave garçon ! Ah ! heureusement, j'ai un moyen de m'acquitter envers toi. Je ne le voulais pas, mais Dieu le voulait apparemment. Tiens, dit-il en prenant la main de sa fille et l'approchant de Pierrot, embrasse ta femme !

On pense bien que Pierrot ne se le fit pas dire deux fois. Quant à Mlle Angélique, nous savons qu'elle était très-obéissante ; elle parut se conformer avec plaisir à la volonté de son père.

La nouvelle de cette aventure et du mariage de Pierrot se répandit bientôt dans le village où elle causa une joie universelle.

Le bon curé et sa sœur furent des premiers à se réjouir, car Pierrot et Joas coururent chez eux pour épancher leur joie. Lorsque Joas eut raconté toute l'histoire au curé, celui-ci lui demanda d'un air sérieux et pensif



Le père Surin sauvé par Pierrot. Dessin de M. E. Forest.

comment il avait eu l'idée d'emmener Pierrot à la promenade, et surtout de le conduire du côté de la rivière.

— Je ne sais d'où elle m'est venue, répondit Joas ; mais alors il parla de ce fil de la Vierge qui avait entouré sa tête, et il le représenta même au curé, car il avait eu le soin de le renfermer dans un petit livre de prières qu'il portait sur lui.

Le curé déroula le léger bandeau couleur de neige, le regarda un instant, et alla le placer sous le bocal de verre, dans le nid de Joas ; puis, suivant son habitude invariable, il leva les yeux au ciel et fit un signe de croix.

VI. — LE NID EXPLIQUÉ.

Dès le matin du grand jour où Pierrot et Angélique devaient être mariés, toutes les cloches étaient en branle pour annoncer la solennité. A l'heure de la messe, le village avait un air de fête, car tous les habitants sortaient de chez eux, parés de leurs plus beaux habits ; il n'y avait pas même de pauvres ce jour-là, M. Surin ayant fait largement les choses, et distribué à chacun ce qu'il fallait pour qu'il prît part à la joie commune.

Quand le marié et la mariée parurent, ce fut un murmure général d'admiration et sur leur toilette et sur leur beauté, car pendant le temps des fiançailles, tous deux, avec ce bon médecin qu'on appelle le bonheur, avaient respiré la fraîcheur et les grâces de la jeunesse. On demeura d'accord qu'il ne s'était jamais vu un plus joli couple devant l'autel.

M. le curé fit un beau discours qui émut les assistants jusqu'aux larmes ; mais, comme à l'ordinaire et sans que le bon pasteur en ait jamais montré de jalousie, les chants du petit Joas devaient le faire oublier ; ils furent ce jour-là d'une telle perfection, surtout dans le dernier mor-

ceau, qui était un *Agnus Dei*, que le père Surin n'y put pas tenir; il sauta au cou de l'enfant et l'embrassa en s'écriant :

— Tu es un vrai chérubin !

Puis il dit tout bas aux personnes qui l'entouraient :

— J'en demande bien pardon à M. le curé, mais on ne chante pas mieux que cela dans le ciel, c'est impossible !... Et, il y a une chose qui me confond : une belle voix, c'est un don de la nature; mais qu'un enfant sache chanter, presque sans avoir appris, comme on ne chanterait pas après quinze ans d'étude, avec une pureté, une suavité, une perfection enfin que personne n'a jamais atteinte... c'est miraculeux !

Il y avait, après la messe, un grand dîner chez M. Surin. Il emmenait d'abord les mariés et le père de Pierrot, puis la voiture devait revenir pour chercher M. le curé, sa sœur et Joas.

M. le curé, qui savait cela, se déshabilla promptement à la sacristie ; il fut étonné de n'y pas voir Joas, mais il supposa qu'il était au presbytère pour faire sa toilette. Arrivé chez lui, il dit à sa sœur :

— Joas est donc ici ?

— Mais non, répondit Geneviève, je ne l'ai point vu.

— Vous vous trompez ; appelez-le donc ?

On appela ; point de réponse.

— Allez voir dans le jardin, dit le curé.



M. le curé expliquant le dénoûment. Dessin de M. E. Forest.

— Geneviève sortit et revint en disant qu'elle ne l'avait pas trouvé.

— Il sera donc resté à la sacristie, dit le curé ; il sait pourtant que nous devons partir.

Le curé et sa sœur allèrent à la sacristie, personne; ils appelèrent dans l'église, cherchèrent partout, mais inutilement.

Ils allèrent à tout hasard chez Pierrot; pas besoin de dire que Joas n'y était pas.

Ils retournèrent au presbytère, et ils virent que les habits de ville de Joas étaient dans sa chambre, que, par conséquent, il n'était pas revenu après la messe.

Alors, avec une inquiétude toujours croissante, ils visitèrent de nouveau l'église, puis ils parcoururent le village, de porte en porte, demandant si l'on n'avait point vu Joas.

Cette visite, partout infructueuse, jeta de l'émotion parmi les habitants. Ils sortaient tous pour aider M. le curé et sa sœur dans leurs recherches, et l'on fit pour ainsi dire une battue dans le village et dans les environs. On alla jusque chez M. Surin ; mais comment supposer que Joas s'y était rendu avec ses habits d'enfant de chœur? aussi n'y était-il point.

La bonne Geneviève pleurait.

A la fin, le curé retourna à l'église, et y fit venir tous les enfants de chœur. Il leur dit:

— Joas est-il venu à la sacristie ôter ses habits comme vous?

— Non, monsieur.

— Où l'avez-vous vu pour la dernière fois?

— Moi, dit l'un d'eux, je l'ai vu près de l'orgue, lorsque M. Surin l'a embrassé.

— Oui; mais après cela, dit un autre, quand la messe a été finie, il est allé se mettre à genoux derrière l'autel, et...

L'enfant hésitait.

— Et... dit le curé.

— Et il m'a semblé voir au-dessus de sa tête une petite flamme bleue.

— Non, dit un troisième, ça n'était pas bleu. Je l'ai vu aussi dans ce moment-là, c'était comme une lumière qui entourait sa tête... comme celle qui est, dans le tableau du chœur, sur le saint Jean-Baptiste.

Le curé joignit les mains et leva les yeux au ciel...

— Et après?... dit-il.

— Après, disent les enfants, nous sommes rentrés à la sacristie; mais il n'y est pas venu.

— Et, en sortant?...

— Quand nous sommes sortis, il n'était plus derrière l'autel..., et nous ne l'avons pas revu.

M. le curé congédia les enfants de chœur. Resté seul, il s'écria:

— Mon Dieu! je ne m'étais donc pas trompé!...

Puis, après avoir fait une longue prière, il rentra chez lui.

Dès que sa sœur l'aperçut:

— Eh bien!... dit-elle avec anxiété.

— Nous ne le trouverons pas! dit gravement le curé.

— Comment! nous ne le trouverons pas! dit Geneviève en pleurant; mon petit Joas! mon cher enfant!... Mais non, non, il ne peut pas être perdu! c'est impossible!...

— Nous ne le trouverons pas, répéta le curé; venez avec moi.

Et il fit monter sa sœur dans la voiture qui devait le conduire chez le père Surin.

Pendant la route, il laissa la pauvre femme exhaler sa douleur en plaintes et en sanglots, et il demeura silencieux.

Aussitôt que le curé et sa sœur furent arrivés dans la salle où l'on était réuni:

— Et Joas! Joas! leur cria-t-on de toutes parts.

— Joas n'est pas avec nous! répondit le curé.

— Mais où est-il? où est-il? s'écria Pierrot.

— Il est... dit le curé, il est retourné d'où il était venu.

— Comment! que voulez-vous dire?

— Mes amis, dit le curé, en prenant un siége au milieu de l'assemblée, mes amis, écoutez-moi... Il y a un passage de saint Paul, où il est dit: « N'oubliez pas l'hos-« pitalité, car, par elle, quelques-uns ont logé des anges, « n'en sachant rien. » Vous voyez par là que les anges descendent quelquefois sur la terre. Quelquefois ils restent invisibles. Quelle mère peut douter que son enfant ait un ange gardien, quoiqu'elle ne l'ait jamais vu? D'autres fois ils se manifestent visiblement, sous la forme d'un voyageur ou d'un mendiant, comme saint Paul nous le dit encore, ou sous d'autres formes; tout cela selon les desseins de Dieu. Croyez-vous qu'il n'y en ait point parmi les sœurs de charité, parmi les enfants, parmi ces jeunes filles qui disparaissent à la fleur de l'âge, n'ayant jamais aimé que leur mère et Dieu? Le petit Joas! notre enfant chéri! que Dieu me permette de lui donner encore ce nom! rappelez-vous comment il est apparu en ce monde! cette préservation miraculeuse! ce nid, qui ne peut avoir été fait ni par un homme, ni par un oiseau!... Rappelez-vous sa beauté, son intelligence, sa candeur, sa sagesse..., cette voix qui ne pouvait avoir d'égale, comme nous l'avons dit bien souvent, que celle des chérubins dans le ciel!... Est-ce que tout cela peut s'expliquer humainement?... Ah! mes amis! nous voulons toujours trouver les causes naturelles des choses, mais il y en a beaucoup de surnaturelles. Dieu est avec nous bien plus que nous ne croyons, et s'il cache le plus souvent sa main toute-puissante, il lui plaît quelquefois de la laisser voir. Reconnaissons-la, adorons-la quand elle se montre à nous... Mais pourquoi cet ange est-il descendu sur la terre?... Ne le voyez-vous pas?... Dieu voulait du bien à ce brave garçon que voilà (montrant Pierrot), et ne vous en étonnez pas, parce qu'il est parmi les humbles de la terre; car Dieu s'occupe des petits comme des grands, et, notre Seigneur Jésus-Christ l'a dit, il n'y a pas un seul de nos cheveux, à chacun de nous, qui ne soit compté... Oui, Dieu voyait avec faveur ce jeune homme qui était d'une bonne et riche nature, mais ardente, et par conséquent exposée à bien des dangers. Alors il lui a envoyé cet enfant, qui devait lui être comme un frère, pour adoucir sa rudesse, pour exercer et élever son intelligence, pour le garder contre la violence et les mauvaises passions, pour le faire entrer et le maintenir dans la bonne voie, et enfin, pour accomplir ce mariage qui était selon la volonté de Dieu; car, vous le savez, mes amis, les bons mariages sont écrits dans le ciel... Aussi, quand les époux ont été unis devant l'autel, et après que le saint sacrifice a été célébré, l'ange avait fait son œuvre; la mission que Dieu lui avait donnée était remplie..., il est retourné à Dieu... Ne soyons donc pas trop affligés de son absence, car, si nous avons perdu un ami sur la terre, nous avons un protecteur dans le ciel; et il veut que nous ayons de la joie, lui qui est remonté à la source de toutes joies. Et puis, sachons tirer une leçon de cet événement miraculeux: c'est que non-seulement il nous faut pratiquer l'hospitalité, par la raison que donne saint Paul, mais que nous devons entourer d'égards et de respects les personnes qui se distinguent en ce monde par leur piété, par leur charité, par leurs vertus; car elles peuvent être, à notre insu, des anges envoyés de Dieu.

Malgré ses sentiments religieux et toute la confiance qu'il devait avoir dans la parole de M. le curé, Pierrot ne put supporter l'idée d'avoir perdu son petit Joas... Il eut une explosion de larmes, et il s'élança hors de la chambre, en disant: — Je vais encore le chercher!

Mais il revint seul quelque temps après.

Le lendemain on fit encore, et la justice, qui n'était pas obligée de croire à un miracle, fit elle-même des recherches; mais elles furent sans résultat. La disparition du petit Joas resta mystérieuse, comme l'avait été sa venue dans le monde, et on n'en put trouver d'autre explication que celle donnée par le bon curé.

L'AUTEUR DE *Madeleine* (1).

(1) Nous ne pouvons livrer autrement le nom de notre collaborateur. Ses graves et hautes fonctions ne nous le permettent pas. Nos lecteurs reconnaîtront du moins, dans l'auteur du *Petit Joas*, un des plus ingénieux et des plus charmants conteurs de la jeunesse. Cette perle, nous l'espérons, ne sera pas la dernière que nous obtiendrons de son écrin.

TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES ILLUSTRATIONS.

A NOS LECTEURS. RENOUVELLEMENT DE L'ABONNEMENT.

Nous rappelons à nos souscripteurs (soit du *Musée* seul, soit du *Musée* et des *Modes vraies*), qui n'auraient pas encore renouvelé leur souscription, que leur abonnement pour 1851-52 expire avec la présente livraison de septembre, qui complète notre dix-neuvième volume.

La livraison d'octobre 1852, première du vingtième volume (1852-53), ne pourra donc être envoyée exactement qu'aux personnes qui, d'aujourd'hui au 10 octobre, auront renouvelé leur abonnement pour 1852-53, en versant ou en envoyant à nos bureaux, soit : Pour le *Musée* seul, 6 fr. par an pour Paris, 7 fr. 50 c. pour les départements; — pour le *Musée* et les *Modes vraies* réunis, 11 fr. par an pour Paris, 13 fr. 70 c. pour les départements.

On ne peut s'abonner aux *Modes vraies* sans s'abonner au *Musée;* mais on peut toujours s'abonner au *Musée* seul, auquel rien n'est changé.

N. B. Les abonnés qui pourront renouveler immédiatement leur abonnement, outre qu'ils s'épargneront un retard fâcheux dans la réception du numéro d'octobre, nous permettront ainsi d'accélérer, dans leur intérêt et dans celui de tous, notre tirage et notre service de plus en plus considérables.

MODES PRÉFÉRABLES D'ABONNEMENT POUR LES DÉPARTEMENTS.

Nous ne répondons personnellement de l'exactitude du service qu'envers les abonnés qui s'adressent *directement* et *franco* à nos bureaux, comme il est dit ci-dessous. A ceux-là seulement nous garantissons la réception exacte et *franco* du *Musée* le 25 ou le 26 de chaque mois. En cas d'erreur, ils peuvent réclamer dans le mois courant. Ceux qui s'abonnent chez des intermédiaires ne doivent demander compte qu'à ceux-ci des retards ou des pertes éprouvées. Leurs réclamations près de nous resteraient sans réponse.

On sait d'ailleurs que, grâce à la réduction de la taxe des lettres, la poste est désormais la voie d'abonnement la plus prompte, la plus sûre et la plus économique à la fois.

Voici un modèle de souscription qu'il suffit de transcrire et d'adresser au *Musée des Familles*, rue Saint-Roch, 37, à Paris :

« Je m'abonne (*ou* je renouvelle mon abonnement) au *Musée des Familles* (1), que je recevrai franco par la poste, pour la somme ci-jointe de 7 fr. 50 c. (2), le 25 de chaque mois, du 25 octobre 1852 au 25 septembre 1853 inclus.

Pour l'Etranger, voyez les prix à la première page de la couverture, ou au verso du titre.

On peut aussi s'abonner directement par tous les bureaux des Messageries Nationales et Générales.

Voyez, à la quatrième page de la couverture, le programme du prochain volume du *Musée*, celui des *Modes vraies*, celui de la collection et des volumes détachés, etc.

(1) *N. B.* Ajouter : « et aux *Modes vraies* », si on veut les recevoir avec le *Musée*. — (2) Inscrire, en ce cas, « 13 fr. 70. c. » Ecrire lisiblement son nom et son adresse, et remettre cette lettre *affranchie* au premier bureau de poste, avec le prix de l'abonnement, contre lequel tout directeur des postes doit expédier un bon de ladite somme.

RÉBUS SUR LOUIS VI (LE GROS)



prend
prend
prend
prend
prend
prend
prend
prend
prend



N.-B. Ce rébus important avait été omis dans son ordre chronologique. Notre numéro d'octobre prochain en donnera l'explication

Typographie HENNUYER, rue du Boulevard, 7, Batignolles.
(Boulevard extérieur de Paris.)